



HAL
open science

Marchands nord-américains en voyage en Grande-Bretagne (1776-1815) : transferts culturels et identité nationale

Maud Gallet

► **To cite this version:**

Maud Gallet. Marchands nord-américains en voyage en Grande-Bretagne (1776-1815) : transferts culturels et identité nationale. Histoire. Université Sorbonne Paris Cité, 2015. Français. NNT : 2015USPCA134 . tel-01508514

HAL Id: tel-01508514

<https://theses.hal.science/tel-01508514>

Submitted on 14 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITE SORBONNE NOUVELLE - PARIS 3
ED 514 – EDEAGE – Etudes Anglophones, Germanophones et Européennes
Etudes du Monde Anglophone

Thèse de doctorat

Maud GALLET GUILLON

**Marchands nord-américains
en voyage en Grande-Bretagne
(1776-1815)
Transferts culturels
et identité nationale**

Volume 1

Thèse dirigée par Madame le professeur Suzy HALIMI

Soutenue le 24 novembre 2015

Jury composé de

Madame le professeur Isabelle BOUR (Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3)

Madame le professeur Suzy HALIMI, directrice de recherche

(Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3)

Madame le professeur Marie-Jeanne ROSSIGNOL

(Université Paris-Diderot - Paris 7)

Monsieur le professeur Bertrand VAN RUYMBEKE

(Université de Paris 8 – Saint Denis)

et Monsieur le professeur Jean VIVIES (Université d’Aix-Marseille)

SOMMAIRE

INTRODUCTION.....	9
PREMIERE PARTIE : LES VOYAGEURS ET LEURS TEMOIGNAGES	27
<i>CHAPITRE 1 : TYPOLOGIE DES VOYAGEURS</i>	<i>29</i>
<i>I- Portrait général des voyageurs</i>	<i>34</i>
<i>II- Activités commerciales.....</i>	<i>46</i>
<i>III- Motivations du voyage.....</i>	<i>71</i>
<i>CHAPITRE 2 : LES CONDITIONS MATERIELLES DU VOYAGE.....</i>	<i>83</i>
<i>I- La préparation du séjour</i>	<i>83</i>
<i>II- Durée et itinéraire</i>	<i>94</i>
<i>III- Transport</i>	<i>104</i>
<i>IV- Hébergement, nourriture et accueil.....</i>	<i>114</i>
<i>V- Une fois de retour</i>	<i>120</i>
<i>CHAPITRE 3 : LE RECIT DU VOYAGE</i>	<i>127</i>
<i>I- La forme du témoignage.....</i>	<i>127</i>
<i>II- Les raisons du récit et les destinataires</i>	<i>134</i>
<i>III- La figure du voyageur et son évolution.....</i>	<i>138</i>
<i>IV- La publication.....</i>	<i>148</i>
DEUXIEME PARTIE : L'IMAGE DE LA GRANDE-BRETAGNE, ENTRE FASCINATION ET REJET	169
<i>CHAPITRE 1 : DE L'ADMIRATION AUX PREMIERES FRICTIONS (1760-1783).....</i>	<i>171</i>
<i>I- La Grande-Bretagne, un modèle économique</i>	<i>172</i>
<i>II- La Grande-Bretagne, un modèle culturel.....</i>	<i>180</i>
<i>III- Les premières condamnations se dessinent.....</i>	<i>194</i>
<i>IV- Sous la tutelle de la métropole ? Les transferts dans les années 1760-1780</i>	<i>203</i>
<i>CHAPITRE 2 : LA RUPTURE EST CONSOMMEE (1780-1790).....</i>	<i>227</i>
<i>I- Un portrait de la Grande-Bretagne empreint de ressentiment</i>	<i>227</i>
<i>II- Un nouveau regard sur l'Europe</i>	<i>235</i>
<i>III- Les débuts de l'émancipation : les transferts dans les années 1780-1790....</i>	<i>250</i>

<i>CHAPITRE 3 : PRISE DE DISTANCE AVEC LA « VIEILLE ANGLETERRE » ET L'EUROPE (1800-1815)</i>	271
<i>I- En pays étranger</i>	271
<i>II- La terre des ancêtres</i>	282
<i>III- En route vers l'autonomie : les transferts entre 1800 et 1815</i>	297
TROISIEME PARTIE : DU SUJET BRITANNIQUE AU CITOYEN AMERICAIN, L'EMERGENCE D'UNE CONSCIENCE NATIONALE	317
<i>CHAPITRE 1 : L'IDENTITE COLONIALE, DE L'ACCEPTATION A LA REMISE EN QUESTION</i>	319
<i>I- Une identité multiple : sujet de l'empire, gentleman anglais et colon américain</i>	324
<i>II- “I do not wish to exchange Boston for London” : un sentiment d'aliénation croissant</i>	347
<i>III- “I am an American” : la prise de conscience d'une identité collective</i>	355
<i>CHAPITRE 2 : LA NAISSANCE D'UN SENTIMENT NATIONAL</i>	377
<i>I- Un portrait glorieux de la nation américaine</i>	380
<i>II- La quête d'une reconnaissance internationale</i>	393
<i>III- Les obstacles à la création d'un sentiment national</i>	406
<i>CHAPITRE 3 : L'ENRICHISSEMENT DE L'IDENTITE NATIONALE</i>	425
<i>I- L'adoption d'une norme américaine</i>	427
<i>II- Vers la consolidation du sentiment national</i>	444
<i>III- Tirer des leçons du passé pour se projeter dans un avenir triomphal</i>	487
CONCLUSION	519

A mes parents, pour leurs encouragements, leur aide ô combien précieuse, et pour m'avoir transmis l'envie de partir à la découverte de nouveaux mondes,

A mes filles Olivia et Louise, qui m'apportent tant de joie et d'amour,

A mon mari Julien, qui illumine mon quotidien, pour son soutien sans faille et pour tout l'amour dont il me témoigne.

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier très chaleureusement ma directrice de thèse Suzy Halimi pour son accompagnement tout au long de cette belle aventure. Je lui adresse mes plus vifs remerciements pour sa gentillesse et sa disponibilité malgré ses nombreuses responsabilités, mais également pour sa compétence, son expérience, sa rigueur, ses conseils avisés, ses lectures toujours attentives, et son soutien indéfectible, qui m'ont guidée et m'ont permis de faire aboutir ce travail. Merci de m'avoir accueillie dans sa grande famille de doctorants et de m'avoir fait découvrir de passionnants voyageurs !

J'exprime également tous mes remerciements à l'ensemble des membres du jury, Mesdames Isabelle Bour et Marie-Jeanne Rossignol, et Messieurs Bertrand Van Ruymbeke et Jean Viviès, pour le temps qu'ils ont accordé à la lecture de cette thèse et pour leur contribution aux discussions lors de la soutenance. J'ai beaucoup apprécié de pouvoir m'entretenir avec chacun d'entre eux à diverses étapes de ma recherche.

D'autres aides m'ont été précieuses. Je tiens à remercier tous les membres de l'équipe du centre de recherche et d'études anglaises sur le XVIII^e siècle (CREA XVIII), dont l'ambiance chaleureuse et stimulante, ainsi que le dynamisme ont largement contribué à faire avancer ma recherche. J'ai tout particulièrement apprécié les séminaires du samedi matin à l'Institut du Monde Anglophone, ainsi que les nombreux colloques et journées d'études qui ont été l'occasion de partager des connaissances et de découvrir de nouvelles pistes de recherche. Je remercie tous les doctorants et les chercheurs dont j'ai pu croiser la route et dont les discussions m'ont beaucoup apporté. Merci à mon école doctorale l'EDEAGE d'avoir financé plusieurs déplacements à des colloques, ainsi qu'un séjour de recherche à Londres et un autre aux Etats-Unis. Merci à la SAES de m'avoir octroyé une bourse pour financer ce même séjour d'études. Je n'oublie pas l'Education Nationale, qui m'a accordé un congé de formation d'un an, qui m'a permis d'avancer de manière significative dans mon travail. Merci également à tout le personnel des bibliothèques et des sociétés historiques françaises, britanniques et nord-américaines, pour leur aide et leurs conseils.

Mes derniers remerciements, mais non des moindres, vont à mes proches. J'adresse toute ma gratitude à mes parents, qui ont été d'une aide précieuse et indispensable tout au long de ma recherche, mais également à mes beaux-parents, ma sœur, et tous les membres de ma famille qui m'ont encouragée et qui ont contribué chacun à leur manière à l'aboutissement de ce projet. Merci enfin à Julien, mon soleil, pour son soutien, ses encouragements, et son amour infini qui font de moi une femme épanouie, au sein d'une belle et heureuse famille.

CONVENTIONS D'ECRITURE

Les citations brèves de quelques mots sont traduites en français et intégrées à l'intérieur du texte. Lorsqu'elles sont plus longues, elles sont reproduites en anglais dans le corps du texte.

Les sources manuscrites sont retranscrites en l'état, sans que l'orthographe ait été corrigée ou de termes modifiés. Ont été gardées les majuscules ajoutées à certains noms propres, comme c'était souvent l'usage à l'époque. En revanche, lorsque la ponctuation nuit à la bonne compréhension de la phrase, elle a été changée.

Certains documents (illustrations ou extraits des récits de voyage) ont été inclus dans le corps de la thèse lorsqu'ils donnaient lieu à une étude approfondie. Dans le cas contraire, ils sont reproduits dans les annexes.

INTRODUCTION

« Never did I feel so much of an American, & never did my own country seem so dear to me, as on this night when I first stepped on this land of splendour & greatness [England] » (Mary Sargent Torrey, *Journal*, 16 June 1814).

Ce commentaire que Mary Sargent Torrey, épouse d'un marchand de Boston, rédige au cours de son séjour en Grande-Bretagne alors que la deuxième guerre d'indépendance s'achève, suggère que la jeune République nord-américaine est parvenue à se forger un véritable sentiment national. C'est là une prouesse : en moins de quarante ans, treize colonies pour le moins disparates, ayant pour seul point commun leur appartenance à l'empire britannique, ont réussi à s'unir et à mettre en place des institutions politiques, ainsi qu'un système économique et une organisation sociale, qui permettent à la jeune nation d'entamer en 1815 une période de croissance et de prospérité exceptionnelles, et qui la feront accéder au statut de grande puissance. Au terme du conflit, le pays impose davantage le respect sur la scène internationale et a su se détacher progressivement de l'héritage colonial pour embrasser une identité collective qui fait la fierté de ses habitants.¹

On ne saurait aborder la naissance d'un sentiment national nord-américain sans la replacer dans une perspective plus large, celle d'une sphère atlantique qui met en contact l'Europe, l'Amérique et l'Afrique, et dans laquelle se multiplient des échanges de nature tant commerciale, que politique et culturelle.² A partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, on assiste tout particulièrement à un renforcement des liens entre la Grande-Bretagne et ses colonies nord-américaines, qui conduit à une anglicisation croissante de ces dernières. Les relations tissées de part et d'autre de l'Atlantique jouent un rôle essentiel dans la construction d'un sentiment national américain, car, comme le rappelle Henry Steele Commager, c'est en

¹ Gordon Wood, *The Rising Glory of America, 1760-1820*, revised edition, Boston, Northeastern University Press, 1971, 1990, 1-2 ; Joyce Appleby, *Inheriting the Revolution : The First Generation of Americans*, Cambridge, Harvard University Press, 2000, 4-5.

² Dans *Europe/Amérique du Nord, Cinq Siècles d'interaction*, Cécile Vidal et Marie-Jeanne Rossignol regrettent l'américano-centrisme de l'historiographie de la révolution américaine et appellent à adopter une perspective plus large, celle d'une « révolution atlantique » (Jacques Portes, Nicole Fouché, Marie-Jeanne Rossignol, Cécile Vidal, *Europe/Amérique du Nord*, 73). Voir également Bernard Bailyn, *Atlantic History, Concept and Contours*, 2005 ; Silvia Marzagalli, « Sur les origines de l' 'Atlantic History' : paradigmes interprétatifs de l'histoire des espaces atlantiques à l'époque moderne », *Dix-huitième Siècle*, n°33, 2001, 17 ; ou encore Eliga Gould et Peter Onuf, *Empire and Nation : The American Revolution in the Atlantic World*, 2004. Pour une analyse économique de la sphère atlantique, se référer à Kenneth Morgan, « Business networks in the British export trade to North America, 1750-1800 », John McCusker and Kenneth Morgan, eds., *The Early Modern Atlantic Economy*, 36-60 ; David Hancock, *Citizens of the World, London Merchants and the Integration of the British Atlantic Community, 1735-1785* ;

grande partie dans la confrontation avec l' "Autre" britannique que l'identité américaine se précise et se renforce :

It was Britain that provided Americans with a meaningful standard either for comparison or for contrast ; it was in the approximation to or the departure from things British that the Americans discovered their character.³

Il ne fait aucun doute que la relation anglo-américaine a de tout temps été "spéciale", pour reprendre la célèbre formule de Winston Churchill, mais ces liens sont nourris d'ambiguïté, mélange d'hostilité et d'affection, de répulsion et d'attraction, vis-à-vis d'une nation à la fois parente et ennemie, même et autre.⁴

Dans cette étude, nous nous proposons d'examiner les témoignages de marchands nord-américains – ainsi que de quelques femmes les accompagnant - en voyage en Grande-Bretagne entre la fin de la période coloniale et la deuxième guerre d'indépendance.

Par "marchand", il faut ici entendre une personne se livrant au commerce de marchandises avec l'étranger, un négociant.⁵ Les artisans et les commerçants ont donc été écartés, ainsi que ceux dont le commerce ne constituait pas l'activité principale.⁶ Cependant, pour la plupart, l'importation et l'exportation de produits ne constituent pas la seule occupation professionnelle : ils sont également planteurs, *gentlemen farmers*, industriels, banquiers, ou encore hommes politiques. Tous sont nés sur le sol nord-américain,⁷ et

³ Henry Steele Commager, ed. , *Britain Through American Eyes*, London, The Bodley Head, 1974, 32.

⁴ *Ibid.*, 18. Cette analyse est partagée par Robert Ernest Spiller dans *The Americans in England during the First Half Century of Independence*, New York, Henry Holt and Co., 1926, VII. Voir également Stephen Spender, *Love-Hate Relations : a Study of Anglo-American Sensibilities*, London, H. Hamilton, 1974, 3.

⁵ Pour expliciter cette définition, on peut se référer au *Dictionnaire royal françois-anglois et anglois-françois* de Abel Boyer qui, dans son édition de 1796, différencie le simple marchand qui tient boutique ("tradesman, shopkeeper, seller of anything") du "marchand grossier, négociant" ("merchant, one who traffics to remote countries").

⁶ Par exemple, Washington Irving (1783-1859) et son frère Peter (1771-1838) ne font pas partie du corpus principal car c'était leur frère William qui dirigeait les affaires de l'entreprise familiale new-yorkaise. Cela n'empêche pas le jeune Washington de faire de fréquentes observations d'ordre commercial lors de son premier séjour en Europe en 1804-1806, qu'il destine à son frère William qui finance son voyage. Voir *Notes and Journal of Travel in Europe, 1804-1805*, Washington Irving, William P. Trent, ed., St Clair Shores, Michigan, Scholarly Press, 1971. Gabriel Manigault (1758-1809), planteur et marchand de Charleston, a également été écarté du corpus principal car il part en Europe de 1775 à 1779 pour son éducation, y fait des études de droit, et ne se lance dans le commerce que plus tard dans sa carrière.

⁷ Les marchands de nationalité britannique n'ont pas été retenus car, même s'ils partent s'installer en Amérique au cours de leur carrière, combattent aux côtés des insurgés pendant la révolution et se définissent comme des Américains, il s'agit d'analyser les réactions de visiteurs découvrant pour la première fois la Grande-Bretagne. Ont été exclus les voyageurs suivants : le marchand George Folliot né en Irlande qui s'installe à New York dans les années 1750 avant de fuir en Grande-Bretagne au moment de la guerre d'Indépendance ; le planteur et marchand John Lloyd (1735-1807) né à Bristol et émigré en Caroline du Sud, qui soutient les patriotes dans leur lutte contre la métropole ; le marchand Mathew Ridley (1746-1789) né en Angleterre, qui s'installe à Baltimore vers 1770 en tant qu'agent de l'entreprise londonienne Stewart & Campbell, qui soutient lui aussi la cause américaine et devient agent du Maryland en Angleterre, en France et à Amsterdam de 1777 à 1784 ; enfin, le marchand de Charleston Joseph Dulles (1751 ?-1829) né en Irlande, qui émigre en Caroline du Sud vers 1778 et

appartiennent à l'élite de la société nord-américaine, car un séjour outre-Atlantique implique des moyens financiers importants, ainsi que le loisir nécessaire à une absence de plusieurs mois, voire de plusieurs années. Leur profil n'en reste pas moins varié : quelques-uns sont des "princes marchands" comptant parmi les premières fortunes du pays et à la tête de vastes réseaux s'étendant aux quatre coins du monde, quand d'autres, beaucoup plus modestes, peinent à financer leur séjour et connaissent de sévères revers de fortune.⁸ De la même manière, certains ont côtoyé les citoyens les plus illustres de la période et navigué dans les hautes sphères du pouvoir, alors que d'autres sont restés dans l'ombre.

Le terme "voyage" inclut tout autant des séjours d'affaires, de formation et de loisir, que des mobilités contraintes, comme celles des Loyalistes qui se réfugient en métropole pendant le conflit révolutionnaire. Même si les conditions de voyage ne sont pas comparables, ces exilés n'ont pas été écartés, car, comme le rappelle Nicolas Bourguinat, « l'errance et la fuite n'empêchent pas l'Emigré d'avoir la sensibilité d'un voyageur. La décision de quitter son pays ne lui évite pas l'épreuve du déracinement et de l'altérité. »⁹ Le corpus final se compose d'une quarantaine de voyageurs, parmi lesquels huit femmes, filles ou épouses de marchands qui accompagnent ces derniers.

Les sources sont multiples et empruntent à plusieurs catégories littéraires, reflétant ainsi la nature hybride qui caractérise le genre du récit de voyage :¹⁰ elles incluent des journaux intimes et des correspondances rédigés depuis l'étranger au cours du séjour, qui mêlent des informations d'ordre professionnel et privé,¹¹ mais également des récits de voyage plus organisés, souvent écrits ou du moins retravaillés une fois de retour au pays, et parfois publiés. Elles comportent aussi des récits autobiographiques rédigés plusieurs dizaines d'années plus tard en s'inspirant des documents d'origine, et intégrés à des mémoires qui paraissent de manière posthume. On dispose donc dans certains cas de plusieurs versions successives du même voyage, véritable palimpseste, ce qui nous permettra de mettre en lumière le travail de réécriture auquel se livrent les auteurs. Dans la presque totalité des cas,

s'installe à Philadelphie après un séjour en Europe en 1808-1810. D'autres nés sur le territoire américain n'ont pas été inclus dans le corpus principal, soit par manque de sources, soit parce qu'ils ne fournissent pas de description détaillée de leur séjour dans les Iles britanniques. Par exemple, le marchand de Boston Nicholas Ward Boylston (1747-1828) consacre son journal de voyage de 1773 à 1775 à l'Italie, la Turquie, la Palestine et l'Égypte mais ne fait aucun commentaire sur son séjour en Angleterre de 1775 à 1800.

⁸ Pour davantage de détails, se référer au portrait général des voyageurs et à celui de leurs activités commerciales (Première partie, Chapitre 1, I et II).

⁹ Nicolas Bourguinat, "Un temps de rupture dans l'histoire des pratiques du voyage," *Voyager en Europe de Humboldt à Stendhal, contraintes nationales et tentations cosmopolites, 1790-1840*, sous la direction de Nicolas Bourguinat et Sylvain Venayre, Nouveau Monde Éditions, 2007, 10.

¹⁰ Voir Roland Le Huenen, « Qu'est-ce qu'un récit de voyage ? », *Les Modèles du Récit de Voyage, Littérales*, n°7, 1990, 11-27, en particulier 13-15.

¹¹ Toby L. Ditz, « Formative Ventures : Eighteenth-Century Commercial Letters and the Articulation of Experience, » *Epistolary Selves: letters and letter-writers, 1600-1945*, Rebecca Earle, ed., Aldershot, Singapore, Sydney, Ashgate, 1999, 59-78, 66-70.

les témoignages sont manuscrits, seuls cinq récits ayant été publiés du vivant des voyageurs. Certains textes sont fragmentaires et inachevés, témoignent de peu de talent littéraire, et comportent de nombreuses erreurs d'orthographe et de syntaxe ; d'autres au contraire font l'objet d'un travail sur le style et regorgent de personnages, de péripéties et d'anecdotes dignes d'un roman d'aventures ;¹² ceux qui sont destinés à la publication se veulent savants et multiplient les informations d'ordre commercial, les analyses socio-économiques, les commentaires politiques, ou encore les citations littéraires et les réflexions philosophiques. Même si leur formation professionnelle ne permet pas à ces marchands de rivaliser avec des auteurs tels que Laurence Sterne, James Boswell, ou encore Washington Irving, par la qualité de leur plume, ils font néanmoins œuvre d'écrivains lorsqu'ils sélectionnent les faits, remanient les événements, et se mettent en scène à travers la figure d'un narrateur dans un récit empruntant tantôt au réel, tantôt à l'imaginaire.¹³ Si les sources rédigées au fil du séjour et n'ayant fait l'objet d'aucune relecture se révèlent plus spontanées et authentiques que les oeuvres publiées, toutes allient les deux objectifs propres au récit de voyage : une finalité documentaire et informative, ainsi qu'une volonté de divertir, afin de joindre l'utile à l'agréable selon la formule horacienne.¹⁴ C'est pour cette raison que les récits fictifs et les guides de voyage n'ont pas été inclus dans le corpus.

Pourquoi avoir choisi les marchands en tant qu'objet d'étude ? Moins connus que des diplomates tels que Benjamin Franklin, John Adams ou Thomas Jefferson, et moins étudiés que les hommes politiques, les artistes ou encore les écrivains nord-américains qui voyagent en Grande-Bretagne à cette période, les marchands ont toutefois été au cœur des relations anglo-américaines, non seulement en tant qu'intermédiaires commerciaux mais également en tant que passeurs culturels, comme le souligne Michel Espagne : "Tous les groupes sociaux susceptibles de passer d'un espace national ou linguistique, ethnique ou religieux, à l'autre,

¹² Une publicité vantant le récit de voyage de Joseph Sansom paru en 1805 met en avant le style "alerte" de l'auteur, qui semble bien convenir à "un lecteur américain" : "Though there is perhaps not a great deal of information communicated which may not be found in other books, that information is compressed [...] and communicated in a sprightly style, which will be more likely to engage and inform the American reader than more profound and ponderous productions" (Review of Joseph Sansom's *Letters from Europe*, *The United States Gazette*, 31 Dec. 1805, Vol. XXIX, Issue 4166, p.2, America's Historical Newspapers).

¹³ Jean Viviers, *Le Récit de voyage en Angleterre au XVIII^e siècle, de l'inventaire à l'invention*, Interlangues littéraires, Presses universitaires du Mirail, 1999, 19.

¹⁴ Roland Le Huenen, « Qu'est-ce qu'un récit de voyage ? », 13. Une publicité pour le récit de voyage de Joseph Sansom paru en 1805 rappelle ces deux finalités : "In traversing the wild, picturesque mountains of Switzerland, or the romantic fields of classic Italy, he [the traveller] constantly instructs, by the correctness of his observations, and amuses by the vivacity of his remarks" (Review of Joseph Sansom's *Letters from Europe*, *New-York Commercial Advertiser*, 26 March 1806, vol. IX, Issue 3415, p.2. America's Historical Newspapers). La publicité est reproduite dans les annexes, vol. 2, p.34.

peuvent être vecteurs de transferts culturels. Les commerçants transportant des marchandises ont toujours véhiculé également des représentations ou des savoirs.”¹⁵

Les marchands se distinguent des autres catégories de voyageurs de plusieurs manières. A une époque où les échanges commerciaux reposent sur des liens personnels et des alliances étroites, il apparaît qu’ils entretiennent une relation particulière et privilégiée avec la Grande-Bretagne.¹⁶ Ils bénéficient de multiples contacts outre-Atlantique et, grâce à leur expérience professionnelle, ont davantage de facilités à organiser leurs déplacements. Leurs réseaux commerciaux, qui s’étendent parfois jusqu’en Afrique, en Europe centrale, en Moyen-Orient et en Asie, leur permettent également d’avoir une vision plus globale et une meilleure compréhension du monde. On se demandera s’ils se montrent pour autant plus ouverts et plus tolérants vis-à-vis des autres nations. Dans quelle mesure peuvent-ils être qualifiés de « citoyens du monde »,¹⁷ c’est-à-dire de visiteurs cosmopolites appartenant à une communauté transcendant toute frontière nationale ? Peut-on aller jusqu’à affirmer, comme Adam Smith dans *La Richesse des Nations*, qu’ils « ne sont attachés à aucun pays en particulier »¹⁸ ?

Ils se démarquent également par l’attention toute particulière qu’ils portent à la Grande-Bretagne en tant que puissance commerciale, industrielle et agricole. Elle s’exprime à travers la visite de nombreuses boutiques et manufactures, la description de machines et de processus de fabrication des produits, la rencontre avec des négociants, des industriels, des scientifiques et des inventeurs, ainsi que l’observation des toutes dernières avancées en matière d’agriculture scientifique. Grâce à leur réseau professionnel, ils ont un accès plus aisé aux sites industriels et parviennent à obtenir des informations que des non initiés ne sauraient exploiter, autant de savoirs techniques qu’ils transfèrent à leur retour.¹⁹ Certains se comportent même en espions, rapportant des croquis de machines ou tentant de faire émigrer

¹⁵ Michel Espagne, « La notion de transfert culturel », *Revue Sciences/Lettres* [En ligne], 1 | 2013, mis en ligne le 01 mai 2012, consulté en août 2015, <http://rsl.revues.org/219>, 5.

¹⁶ Cela amène même le chercheur William Brock à les considérer comme une catégorie de citoyens à part dans son étude sur le nationalisme américain au milieu du XIX^e siècle (William Brock, « The Image of England and American Nationalism », *Journal of American Studies*, 5, Dec. 1971, 225-45, 229). Sur l’importance des relations de confiance entre marchands au XVIII^e siècle, voir Peter Mathias, “Risk, credit and kinship in early modern enterprise,” 15-31 ; Toby L. Ditz, “Formative ventures : eighteenth-century commercial letters and the articulation of experience,” *Epistolary Selves*, 60-61.

¹⁷ C’est l’expression qu’utilise David Hancock pour qualifier les marchands britanniques de la période (Hancock, *Citizens of the World*). On retrouve la même vision chez Joseph Addison, qui décrit les marchands de la manière suivante, dans un article du *Spectator* en 1711 : « Factors in the Trading World are what Ambassadors are in the Politick World; [...] [Merchants] knit Mankind together in a mutual intercourse » (Joseph Addison, *The Spectator*, n°69, Saturday, May 19 1711, London, J. Nunn, 1816, 264).

¹⁸ Adam Smith, *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*, A Penn State Electronic Classics Series Publication, The Pennsylvania State University, 2005, 697: «The proprietor of stock is properly a citizen of the world, and is not necessarily attached to any particular country».

¹⁹ John Hancock, *Citizens of the World*, 32 ; Tamara Plakins Thornton, *Cultivating Gentlemen, The Meaning of Country Life among the Boston Elite, 1785-1860*, New Haven, London, Yale University Press, 1989, 74.

illégalement des artisans qualifiés.²⁰ De quelle manière leurs activités professionnelles influencent-elles leur vision de la Grande-Bretagne ? Sachant que le pays représente un partenaire commercial de première importance et constitue la source principale de leurs revenus, ont-ils tendance à défendre la position britannique et à appeler à un maintien des rapports avec l'ancienne métropole après l'indépendance, ou au contraire souhaitent-ils une rupture des liens pour bénéficier d'une plus grande liberté ? Que pensent-ils de la variété et de la qualité des produits manufacturés, des villes industrielles et des conditions de travail des ouvriers, sachant que certains ont eux-mêmes fondé des manufactures sur le territoire nord-américain, et que la plupart y investissent d'importants capitaux ? Alors que d'autres sont propriétaires d'esclaves ou sont directement impliqués dans la traite, quelle vision livrent-ils de Liverpool et de son implication dans le commerce des esclaves ? Enfin, de quelle manière leur profession et leur mode de vie orientent-ils leur perception des différentes classes sociales britanniques, et quelles idéologies et valeurs défendent-ils à travers leurs témoignages ?

Leur séjour ne saurait toutefois se réduire à une prospection de nouveaux marchés, à des signatures de contrats, ni même à la visite des grands centres industriels. Dignes représentants de l'époque des Lumières, ce sont des voyageurs éclairés, tour à tour philosophes, scientifiques, amateurs d'art ou hommes de lettres, animés d'un profond désir de connaissances et curieux de tout. Férés de culture et d'histoire, ils souhaitent se former au contact de la civilisation britannique et plus généralement européenne, afin de devenir de parfaits *gentlemen* et de confirmer leur appartenance à une élite. Ils se pressent donc au théâtre et à l'opéra, visitent les monuments des grandes villes et les curiosités locales, ainsi que les grandes demeures aristocratiques britanniques et leurs célèbres jardins paysagers. En touristes pittoresques, ils partent à la recherche du beau et du sublime sur les traces de William Gilpin dans la vallée de la Wye et le Lake District. Bercés depuis leur plus tendre enfance par la littérature britannique, ils revivent les épisodes de leurs romans préférés en se rendant dans les lieux dépeints par les auteurs, et s'ingénient à en reconnaître certains personnages. Tous aspirent à s'entretenir avec les grandes figures de l'époque, qu'il s'agisse d'hommes politiques, de philosophes, de scientifiques, d'artistes, d'acteurs ou encore d'écrivains, et leurs contacts avec les négociants britanniques, membres influents de la société, facilitent de telles rencontres.

²⁰ David J. Jeremy, « Transatlantic Industrial Espionage in Early Nineteenth Century: Barriers and Penetrations », *Textile History*, vol. 26, no. 1, Spring 1995, 95-119. Pour des exemples concrets de transferts de technologie industrielle, se reporter à la deuxième partie de cette étude, chapitre III, III-Vers des transferts plus équilibrés.

Il s'agit donc ici d'analyser le rôle – souvent négligé ou réduit à sa seule dimension commerciale – de ces marchands dans l'élaboration puis le renforcement d'un sentiment national américain, ainsi que de détailler les éléments qui le composent. On montrera dans quelle mesure le contact avec la société britannique, et plus globalement avec d'autres sociétés européennes, encourage les visiteurs à se détacher de l'héritage britannique, à s'ouvrir à de nouvelles influences, et à forger une culture ainsi qu'un caractère national distincts. Avant tout observateurs outre-Atlantique, ils deviennent acteurs à leur retour en Amérique. En y transférant des biens matériels, des connaissances techniques, des traditions culturelles, et parfois même des personnes, ils s'efforcent de faire progresser leur jeune nation et de lui donner les moyens de rivaliser avec les plus brillantes civilisations de l'époque. Ces hommes de terrain et d'action, sans cesse à la recherche d'innovation et poussés par un esprit d'initiative, une foi dans le progrès et la promesse d'un avenir grandiose pour leur terre natale, bénéficient d'une influence et d'un poids financier qui leur permettent de participer à et même d'initier de nombreuses transformations dans la société américaine.²¹ Le portrait que fait David Hancock des négociants londoniens s'applique parfaitement à leurs homologues outre-Atlantique :

[These merchants were men] who, after becoming successful in business, moved beyond commercial ventures into the realms of art, agriculture, science, and public affairs, carrying their amelioration ideas about economically and socially viable communities with them [in accord with] “practical Enlightenment.” [...] They were not philosophers; they did not rule in the grand realm of ideas. All the same, they were as caught up in innovative, investigative efforts, and as confident of the possibilities of human reason and endeavour in controlling the environment as those in the intellectual sphere. They were opportunistic seekers of advantage, careful implementers and coordinators, and quick adherents of ideas and plans devised by others. These were the men who made things work. (David Hancock, *Citizens of the World*, 396).

Le fait de choisir une catégorie spécifique de voyageurs permet d'autre part d'étudier la diversité de leurs réactions face aux crises qui ponctuent la période, et de mesurer combien la population américaine était divisée. Dans ce contexte apparaît toute l'ampleur de la tâche qui attend la nation américaine dans sa quête d'une conscience nationale : grâce au recul que le séjour outre-Atlantique offre au visiteur, il encourage ce dernier à dépasser ses attaches locales et ses partis pris pour appeler au rassemblement du peuple américain.

Le choix du corpus présente néanmoins plusieurs limites. Les marchands appartiennent à une catégorie sociale aisée, et, au sein de cette élite, ceux qui ont les moyens

²¹ Joyce Appleby, “New Cultural Heroes in the early national period,” *The Culture of the Market, Historical Essays*, Thomas L. Haskell, Richard F. Reichgraber III, eds., Cambridge, CUP, 1993, 163-188, 163.

de voyager ne constituent eux-mêmes qu'une minorité. Ils sont par ailleurs tous blancs. Il sera donc intéressant d'observer quelle place ils réservent aux Noirs et aux Amérindiens, deux groupes traditionnellement "exclus" de la définition nationale. Tous les marchands sont des hommes, mais nous avons pu contrebalancer leur perception en incluant huit récits de femmes les accompagnant. Il est une dernière limite d'ordre géographique : à mesure qu'on progresse dans la période, on constate une nette prédominance de voyageurs originaires de Nouvelle-Angleterre et des états du centre, au détriment de ceux du Sud. Par ailleurs, aucun ne réside dans les territoires de l'Ouest au moment du séjour, même si plusieurs s'y installent plus tard dans leur vie.

Qu'en est-il des dates qui délimitent notre étude ? Dans leur majorité, les témoignages sélectionnés ont été rédigés entre 1776 et 1815, même si la première source date de 1746 et la dernière paraît en 1877. Les sources antérieures et postérieures nous permettent, pour les premières, d'avoir un aperçu de la situation avant que n'apparaissent les dissensions conduisant au conflit révolutionnaire, et pour les secondes, d'observer comment l'identité nationale se renforce et change de nature après le conflit de 1812, notamment au moment de la guerre de Sécession. Les récits autobiographiques rédigés par certains marchands dans les années 1820-1840, puis publiés de manière posthume dans les années 1850-1870, offrent la possibilité de comparer des versions successives du voyage outre-Atlantique et d'analyser le travail de réécriture effectué au gré du contexte personnel et historique.

Notre période principale débute en 1776, une date clé pour étudier l'émergence d'une identité américaine, puisqu'elle correspond à la déclaration d'indépendance et donc à la naissance officielle de la nation. L'année 1815 marque quant à elle la fin de la deuxième guerre d'indépendance, et s'avère tout aussi décisive pour la construction d'une identité collective : la jeune République commence à s'affirmer dans la sphère internationale, et entame une période de croissance sans précédent. Elle a réussi à se forger un caractère national spécifique, qui va davantage de soi et n'a plus besoin d'être systématiquement défendu. Pour reprendre une image couramment utilisée à l'époque, en 1815, l'adolescente rebelle s'est affranchie du modèle maternel et entre dans l'âge adulte. Tournant le dos au vieux continent, l'Amérique peut alors se consacrer tout entière à sa montée en puissance et à la conquête des vastes terres de l'Ouest.

Ces dates correspondent donc à la naissance d'une identité nationale américaine, puis à son renforcement et à son enrichissement progressif. C'est une époque de profonds bouleversements, secouée par deux guerres contre la Grande-Bretagne, ainsi qu'une quasi-guerre contre la France. En 1776, tout ou presque reste à faire pour la jeune nation qui doit se

définir sur les plans politique, économique, social et culturel. Elle entame un long et complexe processus de construction d'une âme nationale et se heurte à quantité d'obstacles, dont beaucoup ne sont toujours pas résolus au lendemain du conflit de 1812. C'est également une période de transition entre deux idéologies, puisqu'au républicanisme classique succèdent des valeurs libérales et un individualisme triomphant. Dans le même temps, le cosmopolitisme de la fin du XVIII^e siècle cède la place à un nationalisme de plus en plus puissant, marqué par un isolationnisme vis-à-vis de l'Europe et par le sentiment d'être unique.²²

Ces dates sont également déterminantes en ce qui concerne les voyages. A partir de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, les échanges se multiplient entre la métropole et ses colonies nord-américaines, conduisant un nombre plus important de colons, dont de nombreux marchands, à traverser l'Atlantique. Par ailleurs, les conditions de voyage s'améliorant progressivement,²³ il devient relativement plus aisé, plus sûr et plus confortable de se rendre en Grande-Bretagne et en Europe, ce qui explique que certains se déplacent même en famille. La deuxième moitié du XVIII^e siècle représente également un tournant pour le genre du récit de voyage, un « point de passage entre deux esthétiques » comme le souligne Jean Viviès, marqué par la fin de l'ère de la raison, et l'avènement du culte de la sensibilité et du romantisme.²⁴

La date de 1815 est tout aussi significative car on assiste dès les années 1810-1820 à un changement de style dans les voyages, qui rejaillit sur les témoignages. La mise en place des premiers services transatlantiques réguliers à la fin de la guerre de 1812 rend la traversée plus accessible, et cette démocratisation – toute relative – entraîne une importante augmentation du nombre de visiteurs.²⁵ Cette tendance s'accélère encore dans les années 1830-1840, conduisant au développement d'une industrie du tourisme : les guides de voyage et les premières agences de voyage apparaissent, la vitesse des déplacements s'accélère avec le développement des bateaux à vapeur et des chemins de fer, et le séjour en lui-même se transforme en un rituel de plus en plus conventionnel. Les visiteurs sont alors contraints de se démarquer des « touristes » superficiels et de redoubler d'originalité pour séduire leurs lecteurs.²⁶ Dans ses mémoires, le marchand de Boston Samuel Breck se fait le témoin

²² Gordon Wood, *The Rising Glory of America, 1760-1820*, 1-3 ; Marie-Jeanne Rossignol, *Le Ferment nationaliste, Aux Origines de la politique extérieure des Etats-Unis: 1789-1812*, Paris, Belin, 1994, 323-329. Nous reviendrons sur une définition de ces concepts au cours de notre étude.

²³ Katherine Turner, *British Travel Writers in Europe, 1750-1800, Authorship, Gender and National Identity*, Studies in European Cultural Transition, vol.10, Aldershot, England, Ashgate, 2001, 25.

²⁴ Jean Viviès, *Le Récit de voyage en Angleterre*, 36-39.

²⁵ Foster Rhea Dulles, *Americans Abroad: two centuries of European travel*, Ann Arbor, Univ. of Michigan Press, 1964, 26-31.

²⁶ James Buzard, *The Beaten Track: European Tourism, Literature, and the Ways to Culture, 1800-1918*, Oxford, Clarendon Press, 1993, 18-81.

nostalgique de ces transformations. Il ne cache pas son dégoût vis-à-vis de la démocratisation des voyages qui l'oblige, dans les années 1830, à côtoyer une foule vulgaire, et regrette amèrement de ne plus avoir le sentiment d'être « un *gentleman* » lors de ses déplacements :

Everything now is done in vast crowds. Caravans move in mobs, and he who goes abroad nowadays must submit to the higger-mugger assemblage of a steamboat on the water and a procession of ten or twelve coaches on the land. (Breck, *Recollections of Samuel Breck*, 181)

*

*

*

Il convient à présent de situer notre étude par rapport aux travaux déjà effectués sur le sujet. On s'est essentiellement intéressé aux marchands nord-américains d'un point de vue économique. Leur rôle au moment de la guerre d'indépendance a notamment donné lieu à plusieurs interprétations. Les historiens progressistes du début du XX^e siècle, tels Arthur Schlesinger ou Charles Beard, ont envisagé la révolution américaine comme un conflit avant tout motivé par des raisons sociales et économiques. Selon leur analyse, l'élite coloniale, et tout particulièrement les marchands, a manipulé les masses afin qu'elles rejoignent un mouvement de protestation contre des mesures qui menaçaient directement les intérêts financiers d'une minorité.²⁷ A partir de la deuxième moitié du XX^e siècle, les Neo-Whigs, menés par Bernard Bailyn et Gordon Wood, ont insisté au contraire sur l'importance de l'idéologie, présentée comme principale source de motivation des révolutionnaires.²⁸ Dans des études plus récentes, on s'accorde sur l'importance à la fois de l'aspect économique et idéologique dans le conflit révolutionnaire puis la mise en place de la jeune République.²⁹

²⁷ Parmi les travaux des historiens progressistes, citons Arthur Schlesinger, *The Colonial Merchants and the American Revolution, 1763-1776*, New York, Columbia University, 1918 ; Carl L. Becker, *History of Political Parties in the Province of New York, 1760-1776*, Univ. of Wisconsin, 1909 ; Charles A. Beard, *An Economic Interpretation of the Constitution*, New York, Macmillan, 1913 et *An Economic Interpretation of Jeffersonian Democracy*, New York, 1915 ; Charles M. Andrews, *The Boston Merchants and the non-importation movement*, Cambridge, J. Wilson and son, 1917 ; ou encore Franklin Jameson, *The American Revolution Considered as a Social Movement*, Princeton University Press, 1926.

²⁸ L'importance de l'idéologie politique en tant que motivation principale des patriotes est développée par Bernard Bailyn dans son célèbre ouvrage de 1967, *The Ideological Origins of the American Revolution*, HUP. Voir également Jack P. Greene, qui considère les valeurs de liberté, les traditions de justice et d'égalité héritées de l'histoire anglo-saxonne comme un élément clé de la définition nationale nord-américaine (voir par exemple Greene, "Empire and Identity from the Glorious Revolution to the American Revolution," *The Oxford History of the British Empire*, William Roger Louis, P.J. Marshall and Alaine Low, eds., Volume II, *the Eighteenth Century*, Oxford, OUP, 1998, 208-209).

²⁹ Ainsi, John McCusker tempère l'analyse de Bailyn en suggérant que les aspects économique et idéologique ont tous deux joué un rôle essentiel dans le conflit révolutionnaire, puis dans la construction de la nation américaine (John McCusker and Russell R. Menard, *The Economy of British America, 1607-1789*, Chapel Hill and London, The University of North Carolina Press, 1985, 1991, 351-358). Voir également Lawrence Kaplan,

Notre étude permettra de déterminer quelle place occupent les considérations politiques et économiques au sein de la classe marchande de l'époque, et à travers quels éléments s'incarne alors la nation américaine. Il s'agira tout particulièrement de vérifier si, comme l'affirment Elise Marienstras ou encore Jack P. Greene, la jeune Amérique se construit dans un premier temps autour de ses nouvelles institutions et d'une idéologie politique.³⁰ Nous examinerons également si, comme l'affirment certains chercheurs, ces marchands sont moins « vulnérables à l'idéologie politique ».³¹ Nous avançons l'hypothèse que, même si les intérêts économiques l'emportent généralement sur leurs convictions politiques, ils ne restent pas insensibles aux conflits et luttes idéologiques qui secouent alors la jeune Amérique, sont nombreux à prendre clairement position, et expriment des sentiments patriotiques avec autant de force que le reste de leurs compatriotes.

Alors que l'histoire atlantique suscite un regain d'intérêt depuis les années 1990 et 2000, dans le domaine des études nord-américaines, Richard Bushman, Thomas H. Breen, Jack P. Greene ou encore John Murrin, ont montré qu'on ne pouvait pas parler de la jeune République sans faire référence à ses relations avec la Grande-Bretagne et, plus globalement, avec l'empire britannique et l'Europe. Suivant cette approche, certains chercheurs comme Kenneth Morgan et David Hancock se sont intéressés aux liens tissés par les marchands au sein de la sphère atlantique,³² et notre étude s'inscrit dans la même perspective : il s'agit de montrer le rôle de ces marchands en tant qu'exportateurs et importateurs de marchandises, et, au-delà, passeurs de savoirs et ambassadeurs sur le plan culturel.

Les voyageurs en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis ont toujours suscité un grand intérêt et donné lieu à de nombreuses études.³³ On constate toutefois que les marchands y sont

« Economic Republicanism and the relative autonomy of the state, » *L'Amérique et la France, Deux Révolutions*, Textes réunis par Elise Marienstras, Publications de la Sorbonne, 1990, 124-126.

³⁰ E. Marienstras, *Mythes Fondateurs de la Nation américaine, essai sur le discours idéologique aux Etats-Unis à l'époque de l'Indépendance (1763-1800)*, Paris, Editions Complexe, 1976, 14 ; J. P. Greene, "Empire and Identity", 208-209.

³¹ Voir John Murrin, "The Great Inversion," *Three British Revolutions: 1641, 1688, 1766*, J.G.A. Pocock, ed., Princeton, Princeton University Press, N.J., 1980, 396. Voir également David Hancock, qui écrit dans son étude des marchands britanniques entre 1735 et 1785 qu' "être marchand n'impliquait pas de fortes convictions politiques." Il souligne que seulement un tiers des marchands composant son corpus occupaient une fonction politique (*Citizens of the World*, 42).

³² Kenneth Morgan, « Business networks in the British export trade to North America, 1750-1800 », *The Early Modern Atlantic Economy*, 36-60 ; David Hancock, *Citizens of the World*. Pour un exemple de cette approche dans l'étude de voyageurs nord-américains, britanniques et français et d'échanges des idées au sein de la sphère atlantique à l'époque de la révolution américaine, voir Stuart Andrews, *The Rediscovery of America, Transatlantic Crosscurrents in an Age of Revolution*, St Martin's Press, 1998.

³³ Entre 1925 et 1980, on dénombre ainsi dix ouvrages portant sur les visiteurs nord-américains en Grande-Bretagne ou en Europe au XVIII^e et au XIX^e siècles : Robert E. Spiller, *The Americans in England during the First Half Century of Independence*, New York, Henry Holt and Co., 1926 ; Lewis Einstein, *Divided Loyalties: Americans in England during the War of Independence*, Boston, Houghton and Mifflin, 1933 ; Robert B. Mowat, *Americans in England*, Boston and New York: Houghton Mifflin Company, 1935 ; Philip Rahv, *The Discovery of Europe : the story of American experience in the Old World*, Boston, Houghton Mifflin, 1947 ; Michael

peu représentés : ils font au mieux l'objet d'un chapitre en tant que catégorie spécifique,³⁴ mais on leur préfère les hommes politiques, les artistes et les écrivains, plus connus et plus influents. Dans les recherches parues avant les années 1980-1990, donc précédant les théories qui envisagent l'identité nationale comme une construction culturelle,³⁵ on se contente le plus souvent d'une description factuelle et très générale des visiteurs, et le rôle des voyages dans la création d'une identité nationale américaine y est rarement abordé. Parmi les études plus récentes, plusieurs font un rapprochement entre voyage et identité nationale, mais elles portent pour la plupart sur des visiteurs en Europe dans les années 1820-1840. Une fois encore, les marchands y sont très peu représentés, au profit des intellectuels, étudiants et écrivains américains.³⁶ D'autres ouvrages examinent l'impact des récits de voyage sur la formation d'une identité américaine, mais à partir de séjours sur le territoire national, et non pas à l'étranger.³⁷ Nous nous proposons donc de venir compléter ces analyses, tant sur les plans thématique, que chronologique et géographique.

Kraus, *The Atlantic Civilization : Eighteenth-Century Origins*, Ithaca, N.Y., Cornell University press, 1949 ; William L. Sachse, *The Colonial American in Britain*, Madison, The University of Wisconsin Press, 1956 ; Cushing Strout, *The American Image of the Old World*, New York, 1963 ; Henry Steele Commager, *Britain Through American Eyes*, New York, McGraw-Hill, 1974 ; Richard Kenin, *Return to Albion. Americans in England, 1760-1940*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1979 ; Alison Lockwood, *Passionate Pilgrims*, 1981.

³⁴ Robert E. Spiller consacre ainsi un chapitre de son ouvrage de 1926 à ceux qu'il appelle les « practical tourists », c'est-à-dire les visiteurs qui s'intéressent aux « arts utiles », aux dernières avancées industrielles et techniques, ou encore aux progrès agricoles, et de nombreux marchands sont cités en exemple. (*The Americans in England during the First Half Century of Independence*, 153). L'auteur les oppose aux Américains qui voyagent pour leur plaisir, même s'il semble difficile de dissocier les deux. Allison Lockwood utilise la même expression dans son étude de 1981 (Lockwood, *Passionate Pilgrims : the American Travelers in Great-Britain, 1800-1914*, New York, Cornwall Books, 1981, 28). Elle est inspirée du titre du récit de l'Américain Zachariah Allen (1795-1882), publié en 1832, relatant son voyage en Europe sept ans auparavant, destiné à étudier, entre autres, les industries textiles (Allen, *The Practical Tourist, or, Sketches of the State of the Useful Arts, and of Society, Scenery, &c. &c. in Great Britain, France and Holland*, Boston, Richardson, 1832).

³⁵ On pense notamment aux auteurs et ouvrages suivants : Benedict Anderson, *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, 1983 ; Ernest Gellner, *Nations and Nationalism*, 1983 ; John Breuilly, *Nationalism and the State*, 1994 ; concernant l'identité britannique, Linda Colley, *Britons, Forging the Nation, 1701-1837*, 1992.

³⁶ Citons les ouvrages d'Ahmed Metwalli, « Americans Abroad : The Popular Art of Travel Writing in the 19th Century », *America: Exploration and Travel*, Steven E. Kagle, ed., Bowling Green, Bowling Green University Popular Press, 1979 ; Terry Caesar, « 'Counting the Cats in Zanzibar': American travel Abroad in American Travel Writing to 1914, » *Prospects* 13, 1989, 95-134 ; ainsi que, du même auteur, *Forgiving the Boundaries : Home as Abroad in American Travel Writing*, University of Georgia Press, 1995 ; James Buzard, *The Beaten Track: European Tourism, Literature, and the Ways to Culture, 1800-1918*, Oxford, Clarendon Press, 1993 ; William Stowe, *Going Abroad : European Travel in Nineteenth-Century American Culture*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1994 ; Lynne Withey, *Grand Tours and Cook's Tours. A History of Leisure Travel, 1750 to 1915*, New York, William Morrow and Company, 1997.

³⁷ Sharon Rogers Brown, *American Travel Narratives as a Literary Genre from 1542 to 1832: the Art of a Perpetual Journey*, Mellen Press, 1993 ; Michel Gauthier, « Le Sud des Etats-Unis dans les relations de voyage britannique (1783-1837) », Thèse de doctorat, Bordeaux, 1995 ; Beth Lynne Lueck, *American Writers and the Picturesque Tour: the Search for National Identity, 1790-1860*, New York, Garland, 1997 ; John D. Cox, *Traveling South: Travel Narratives and the Construction of American Identity*, Athens, London, Georgia University Press, 2005 ; Jeffrey Hotz, *Divergent Visions, contested spaces: the early United States through the lens of travel*, NY, Routledge, 2006.

Par ailleurs, certains chercheurs se sont intéressés aux récits de voyage d'un point de vue littéraire, à commencer par Percy Adams dans *Travel Literature and the Evolution of the Novel* (1983), qui montre l'influence de la littérature de voyage sur le genre romanesque.³⁸ Si la dimension littéraire des témoignages sera bien entendu prise en compte, les marchands n'étant pas des écrivains professionnels, leurs écrits seront ici avant tout envisagés comme des instruments de propagande, des outils politiques visant à célébrer une « communauté imaginaire » américaine.³⁹

Plusieurs études présentent un intérêt tout particulier. Dans *British Travel Writers in Europe, 1750-1800* (2001), Katherine Turner examine les récits de Britanniques en voyage en Europe, et leur impact sur la construction identitaire britannique. Elle montre que, de manière assez inattendue, les auteurs ne consolident pas la cohésion nationale, mais au contraire offrent une figure de l'Autre européen qui remet en question les stéréotypes de l'époque, allant ainsi à l'encontre de la définition nationale qui se construit en grande partie en opposition par rapport à cet Autre. Turner observe également que les auteurs se montrent parfois extrêmement critiques vis-à-vis de leur terre d'origine lorsqu'ils la comparent au pays visité.⁴⁰ Cette analyse peut-elle s'appliquer aux témoignages américains ? Dans sa comparaison entre plusieurs récits de voyageurs britanniques et américains en France entre 1764 et 1830, Jacques Raynaud semble suggérer que ce n'est pas le cas : il constate que les Américains adoptent un ton plus patriotique, qu'ils mettent davantage en avant leur nationalité que leurs cousins britanniques, et qu'ils s'emploient à vanter – souvent à l'excès - la supériorité de leur terre natale.⁴¹

³⁸ Percy Adams, *Travel Literature and the Evolution of the Novel*, Lexington, Kentucky, University Press of Kentucky, 1983. Il faut également mentionner Jean Viviès, *Le Récit de voyage en Angleterre au XVIII^e siècle* ; dans le contexte nord-américain : Stephen Spender, *Love-Hate Relations: a Study of Anglo-American Sensibilities*, London, H. Hamilton, 1974 ; William C. Spengemann, *The Adventurous Muse: the poetics of American fiction, 1789-1900*, New Haven, Conn., Yale Univ Press, 1977 ; Christopher Mulvey, *Anglo-American Landscapes: a Study of Nineteenth-Century Anglo-American Travel Literature*, Cambridge, CUP, 1983.

³⁹ L'expression est bien sûr empruntée à Benedict Anderson (*Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, 1983).

⁴⁰ « European travelogues published by Britons in this period are by no means straightforwardly nationalistic, or consistent in their attitudes to 'abroad.' [Most] are overlaid with comparative discussions of affairs at home. Although few if any fail, in the final analysis, to prefer Britain to the Continent, many nevertheless exploit the genre's potential for social and political critique » (Turner, *British Travel Writers in Europe*, 10).

⁴¹ Dans sa thèse, Raynaud étudie trois récits d'Américains : *Letters from Paris* (1821) de Franklin James Didier, *Journal and Letters from France and Great Britain* (1833) d'Emma Willard, et *Gleanings in Europe* (1837) de James Fenimore Cooper. Il observe notamment que « [les voyageurs nord-américains s'emploient] à faire acquiescer à [leurs] lecteurs le sentiment de leur existence, de leur force, de leur supériorité, de leur grandeur à venir, alors que les voyageurs anglais se contentaient de confirmer des opinions déjà ancrées dans l'esprit de leurs concitoyens » (Raynaud, « Ecrivains anglais et américains en France entre 1764 et 1830, évolution du récit de voyage », Thèse de doctorat, Université de Toulouse-Le Mirail, sous la direction de Cassilde Tournebize, 2005, 427).

Concernant le genre du récit de voyage, deux ouvrages ont apporté de nouvelles perspectives sur les récits de femmes, *Discourses of Difference* (1991) de Sara Mills, et *Women Travel Writers and the Language of Aesthetics* (1995) d'Elizabeth Bohls :⁴² les auteurs montrent de quelle manière les femmes qui voyagent s'approprient, redéfinissent et transgressent le discours des voyageurs masculins. Ces études apporteront un éclairage utile à l'examen des écrits des filles et épouses de marchands qui accompagnent ces derniers : on se demandera notamment si l'on observe une écriture « féminine », dans quelle mesure le séjour est libérateur, s'il les incite à interroger leur place au sein de la société américaine, et les encourage à transgresser les codes masculins. En revanche, les théories de Mary Louise Pratt développées dans *Imperial Eyes* en 1992⁴³ paraissent difficilement applicables au corpus puisqu'on ne peut pas véritablement parler de regard « impérial » de la part des visiteurs nord-américains se rendant en Grande-Bretagne. La relation dominants / dominés semble également excessive pour décrire la perception qu'ont les Britanniques de métropole des colons nord-américains : ces derniers souvent raillés pour leur manque de raffinement et de culture, mais ils ne sont pas considérés comme inférieurs comme pouvaient l'être les Amérindiens ou les Noirs.

Parmi les ouvrages récents portant plus spécifiquement sur les voyageurs américains en Grande-Bretagne à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècles, plusieurs présentent des analyses éclairantes. Concernant la période coloniale, dans *The British-Americans : the Loyalist Exiles in England, 1774-1789* (1972),⁴⁴ Mary Beth Norton observe que les loyalistes américains exilés en Grande-Bretagne prennent conscience au cours de leur séjour forcé qu'ils n'ont pas leur place dans la société britannique et qu'ils ont davantage en commun avec les autres colons qu'avec les habitants de métropole. Les dix témoignages de marchands loyalistes que compte le corpus permettront de vérifier cette analyse. Par ailleurs, dans sa thèse sur les Américains séjournant en Grande-Bretagne entre 1740 et 1776,⁴⁵ Susan I. Lively relève elle aussi un sentiment croissant d'aliénation chez les visiteurs, ce qui lui permet de souligner le rôle essentiel du voyage en Grande-Bretagne dans l'émergence des prémices d'une conscience nationale. Notre étude s'inscrit dans la continuité chronologique de celle de

⁴² Sara Mills, *Discourses of Difference : An Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism*, London, Routledge, 1991 ; Elizabeth Bohls, *Women Travel Writers and the Language of Aesthetics, 1716-1818*, New York, CUP, 1995.

⁴³ Mary Louise Pratt, *Imperial Eyes : Travel Writing and Transculturation*, London, Routledge, 1992.

⁴⁴ Mary Beth Norton, *The British-Americans : the Loyalist Exiles in England, 1774-1789*, Boston and Toronto, Little, Brown and Co., 1972. Il s'agit de la publication de sa thèse soutenue à Harvard en 1969. Voir également son article "The Loyalists' Image of England. Ideal and Reality," *Albion: A Quarterly Journal Concerned with British Studies*, vol. 3, no. 2, 1971.

⁴⁵ Susan I. Lively, "Going Home: Americans in Britain, 1740-1776," PhD Dissertation, Harvard University, Cambridge, Massachusetts, 1997.

Lively : retrouve-t-on un embryon de sentiment d'attachement à la terre natale à travers les témoignages des marchands de la période coloniale ? Quels en sont les éléments constitutifs ?

Par ailleurs, dans *Going Abroad: European Travel in Nineteenth-Century American Culture* (1994), William Stowe observe un changement d'attitude des Américains vis-à-vis de l'Europe au cours de la période : cosmopolites à la fin du XVIII^e siècle, ils lui tournent progressivement le dos, persuadés d'être uniques, exceptionnels. D'autre part, Stowe montre que le voyage outre-Atlantique constitue pour la haute bourgeoisie américaine le moyen de renforcer son statut social dominant et de se définir en tant qu'élite "naturelle" dans une société qui n'a pas d'aristocratie héréditaire comme en Europe.⁴⁶ Cela se vérifie-t-il chez les marchands du corpus ? Quelles valeurs et quelle vision spécifique de la société défendent-ils à travers leurs témoignages ?

Si les recherches de Norton, Lively et Stowe mettent en avant la distance qui se creuse entre la Grande-Bretagne et l'Amérique, et qui encourage la naissance d'un sentiment national, d'autres études insistent au contraire sur la persistance des liens entre les deux pays, et ce, en dépit de la rupture avec la mère patrie et de l'émergence d'une identité américaine. Dans *In Pursuit of Refinement : Charlestonians Abroad, 1740-1860* (1999), Maurie McInnis et Angela Mack constatent combien les habitants de Charleston, et tout particulièrement les membres de l'élite, restent dépendants de l'Europe, notamment dans le domaine culturel.⁴⁷ De la même manière, dans *When London was capital of America* (2010), Julie Flavell s'intéresse à plusieurs colons américains séjournant à Londres à la fin de la période coloniale et observe qu'ils s'intègrent globalement bien. Elle conclut qu'il allait falloir plusieurs décennies avant que les Américains dans leur ensemble ne parviennent à véritablement rompre les liens avec leurs cousins britanniques.⁴⁸ Dans *Being American in Europe, 1750-1861* (2013), Daniel Kilbride insiste lui aussi sur les relations étroites nouées de part et d'autre de l'Atlantique : il note que les Américains qui visitent l'Europe entre 1750 et 1861 se révèlent assez peu vindicatifs vis-à-vis de la Grande-Bretagne, et de l'Europe en général, en particulier en comparaison avec leurs compatriotes restés sur le sol national. Kilbride admet bien volontiers que ces voyageurs expriment avec force leur fierté à l'égard de leur terre natale, mettent en avant leurs différences et proclament leur supériorité, mais il remarque néanmoins qu'ils ne sont jamais complètement hostiles et ne rejettent pas en bloc ce qu'ils observent outre-

⁴⁶ William Stowe, *Going Abroad*, XI. Voir également Richard L. Bushman, *The Refinement of America, Persons, Houses, Cities*, New York, Alfred A. Knopf, 1992.

⁴⁷ Maurie D. McInnis et Angela D. Mack, *In Pursuit of Refinement : Charlestonians Abroad, 1740-1860*, Columbia, University of South Carolina Press, 1999 (il s'agit du catalogue d'une exposition organisée par le musée d'art de Charleston et la Fondation historique de la ville).

⁴⁸ Julie M. Flavell, *When London was capital of America*, New Haven and London, Yale University Press, 2010, 245.

Atlantique. Il affirme donc que le voyage leur permet de renouer avec leurs racines anglo-saxonnes, de réaffirmer leur appartenance à une vaste civilisation occidentale, et qu'il les encourage à chérir cet héritage.⁴⁹ Puisque nous nous proposons dans notre étude d'examiner l'émergence d'un sentiment national américain, nous serons bien entendu davantage enclins à souligner la prise de distance des Américains par rapport aux Britanniques, même s'il ne fait aucun doute que les marchands, en tant que membres de l'élite américaine et entretenant pour la plupart des relations professionnelles étroites avec la Grande-Bretagne, restent particulièrement attachés à la culture britannique.

*

*

*

La première partie de cette étude propose un portrait général et factuel des visiteurs, dans lequel seront détaillées leurs origines, leurs activités commerciales et les motivations de leur séjour. Seront également abordés les conditions matérielles du voyage, son organisation et son déroulement. Enfin, le témoignage en lui-même sera étudié, ainsi que les formes qu'il prend, les raisons du récit, ses destinataires, et, en cas de publication, l'accueil réservé à l'œuvre.

La deuxième partie sera consacrée à l'image de la Grande-Bretagne telle qu'elle se dégage des récits, et à l'étude des transferts à l'origine desquels se trouvent les marchands. Il s'agira notamment de vérifier si, comme l'affirme Richard Bushman, les marchands peinent à se détacher du modèle britannique et plus généralement européen, à l'image de l'ensemble de l'élite américaine.⁵⁰ Dans cette partie comme dans la suivante, nous procéderons de manière chronologique, selon trois grandes périodes : seront tout d'abord examinés les marchands qui voyagent à la fin de la période coloniale et pendant le conflit révolutionnaire (1760-1783), puis ceux qui traversent l'Atlantique dans les toutes premières années de la jeune République (les années 1780-1790), pour terminer par les visiteurs se déplaçant entre 1800 et 1815, c'est-à-dire entre le début de la présidence de Thomas Jefferson et la fin de la deuxième guerre d'indépendance. Ces dates correspondent à trois étapes décisives dans la construction d'une identité américaine : la première est marquée par des tensions croissantes entre la métropole et

⁴⁹ Daniel Kilbride, *Being American in Europe, 1750-1861*, John Hopkins University Press, 2013. On retrouve le même point de vue chez James Schramer et Donald Ross, *American Travel Writers, 1776-1864*. Detroit, Washington, London, Gale Research, 1997, XX.

⁵⁰ Richard Bushman, "American Highstyle and Vernacular Cultures," *Colonial British America, Essays in the New History of the Early Modern Era*, Jack P. Greene and J. R. Pole, eds., Baltimore and London, John Hopkins University Press, 1984 ; voir également Bushman, *The Refinement of America*.

les treize colonies, qui aboutissent à une rupture politique avec la Grande-Bretagne et à la naissance de la nation américaine ; elle est suivie par une période de mise en place des institutions nationales et de construction d'un caractère national, qui se caractérise par de multiples tensions et doutes qui font obstacle à sa création ; enfin, une troisième phase, plus apaisée, au cours de laquelle le pays, à mesure qu'il gagne en confiance et en puissance, renforce son identité et l'enrichit de nouveaux éléments, notamment sur le plan culturel.

Les sources couvrant la fin de la période coloniale permettront d'analyser la perception de la métropole par les marchands, leur sentiment d'admiration vis-à-vis de l'Angleterre, en particulier sur les plans économique, technique et culturel, mais également les premières critiques qui viennent écorner ce panégyrique. L'étude des échanges de part et d'autre de l'Atlantique montrera la nature des relations qui se tissent entre les treize colonies et la métropole : dans quelle mesure les premières sont-elles dépendantes de la seconde ? Il s'agit de relativiser la notion de centre en se demandant quelle influence la périphérie exerce malgré tout sur le centre de l'empire. Puisque "transférer, ce n'est pas transporter mais plutôt métamorphoser" et que "c'est moins la circulation des biens culturels que leur réinterprétation qui est en jeu,"⁵¹ on évaluera de quelle manière le modèle anglais est adapté à l'environnement local, aux valeurs et au mode de vie américains, et s'il est bien accepté par la population.

A partir des témoignages produits dans les années suivant le conflit révolutionnaire, sera étudié l'impact de la rupture politique avec la mère patrie : dans quels domaines les marchands parviennent-ils à se détacher de l'ancienne puissance coloniale ? Quels aspects de la société britannique forcent toujours leur admiration ? On examinera quels transferts depuis la Grande-Bretagne se maintiennent après l'indépendance, s'ils sont plus équilibrés qu'à la période coloniale, et si d'autres pays européens sont pris pour modèle.

Les écrits du début du XIX^e siècle seront l'occasion d'observer de quelle manière l'Amérique prend progressivement ses distances par rapport à la Grande-Bretagne, et plus généralement à la vieille Europe. La rancœur apparue au moment du conflit révolutionnaire s'apaise-t-elle ? Comment les marchands se positionnent-ils par rapport à la "terre des ancêtres" ? L'examen des échanges et circulation de biens au cours de la période permettra de déterminer dans quels domaines l'Amérique parvient à acquérir une plus grande autonomie et quelle influence elle exerce sur la vieille Europe.

⁵¹ Michel Espagne, « La notion de transfert culturel », 1.

La troisième partie concernera le portrait en creux de l'Amérique qui se dessine dans les écrits et le rôle de ces écrits dans l'élaboration d'un sentiment national.

En examinant les sources de la période coloniale, nous observerons de quelle manière les marchands se définissent : plusieurs identités co-existent-elles ? L'une s'impose-t-elle par rapport aux autres ? Dans quelle mesure l'identité impériale pose-t-elle problème ? Les premiers signes de l'émergence d'une conscience collective seront analysés. Il s'agira également d'évaluer le rôle du voyage outre-Atlantique dans la construction identitaire américaine et la prise de conscience d'une identité distincte. De quelle manière le séjour en métropole au moment du conflit révolutionnaire favorise-t-il le rapprochement entre les colons et les aide-t-il à adopter une perspective continentale ? Dans quelle mesure les encourage-t-il – y compris les loyalistes en exil - à exprimer un sentiment d'attachement à leur terre natale et à se sentir davantage américains ?

A partir des témoignages rédigés au lendemain du conflit révolutionnaire, nous observerons les premiers éléments qui constituent l'identité nationale américaine, ainsi que les nombreuses difficultés qui font obstacle à sa formation. Dans quelle mesure le voyage permet-il aux visiteurs de dépasser les partis pris régionaux et politiques qui divisent alors la jeune nation ? Les encourage-t-il à appeler au rassemblement du peuple américain ?

Pour finir, les témoignages du début du XIX^e siècle montreront le rôle du séjour outre-Atlantique dans le renforcement et l'enrichissement progressif de l'identité américaine, notamment dans la sphère culturelle. L'examen des sources de la période, ainsi que de mémoires rédigés dans les années 1820-1840, fera apparaître la contribution des marchands à l'émergence d'une norme américaine et d'un caractère spécifique, mais également à l'écriture d'une histoire nationale, à l'identification de héros légendaires, et à l'évocation d'une vision grandiose de l'avenir de la nation, notamment à travers le récit d'expéditions dans les terres de l'Ouest. Quelles idéologies et valeurs entrent en compétition dans leurs témoignages ? De quelle manière les marchands en voyage perçoivent-ils trois groupes traditionnellement exclus de la définition nationale, les femmes, les Amérindiens et les Noirs ? Le séjour outre-Atlantique incite-t-il les visiteurs à une remise en question de leurs a priori, et, plus globalement, favorise-t-il une prise de distance vis-à-vis de la société d'origine ? Enfin, dans quelle mesure les marchands reflètent-ils les divisions qui menacent la cohésion nationale, notamment les rivalités entre les états du nord et ceux du sud ? Il apparaîtra que le long processus de définition nationale que la jeune République vient alors tout juste d'entamer reste semé d'embûches.

PREMIERE PARTIE :

**LES VOYAGEURS ET
LEURS TEMOIGNAGES**

Chapitre 1 : Typologie des voyageurs

On peut se demander combien de marchands voyagent en Grande-Bretagne au cours de la période choisie pour cette étude, c'est-à-dire entre la fin de la période coloniale et le lendemain de la guerre de 1812. Afin d'estimer leur nombre, on pourrait envisager de recouper les listes des marchands des grandes villes de la côte est (en utilisant par exemple les recensements de population de 1790, 1800 et 1810) et les annonces de la presse américaine indiquant les départs et arrivées des voyageurs vers et depuis les grands ports britanniques et européens, ou encore de rechercher d'éventuels rapports du gouvernement britannique concernant la présence d'Américains sur le territoire national, ou des listes des passeports délivrés par l'administration de l'époque. Mais la démarche est longue et les sources souvent incomplètes : ainsi, on ne trouve aucune information à certaines périodes, les professions ne sont pas toujours mentionnées, un seul passeport est utilisé par toute une famille, et certains négociants préfèrent être identifiés en tant que « *gentlemen* » et non « marchands ».

Julie M. Flavell et Gordon Hay ont utilisé une autre technique pour calculer le nombre de colons américains à Londres à la fin de la période coloniale : la méthode statistique de *capture-recapture*, qui consiste à évaluer un groupe d'individus grâce aux croisements de plusieurs sources de données.⁵² Il est intéressant de noter que parmi les cent quatorze colons originaires de Caroline du Sud identifiés à partir des écrits de Henry Laurens, 28% d'entre eux sont des marchands et/ou des planteurs, et qu'ils sont plus nombreux que les étudiants (21%), les femmes (11%) et les enfants (23%).

Guillaume De Bertier de Sauvigny est parvenu pour sa part à estimer le nombre de visiteurs américains en France, soit un peu moins de mille Américains dans les années 1810-1820, soit une moyenne d'environ cent visiteurs tous les ans. Pour ce faire, il a utilisé des rapports de la préfecture de police de Paris recensant les étrangers présents dans les hôtels de la capitale de 1817 à 1827, ainsi que les visas de départ accordés aux touristes américains, et le relevé des passagers américains ayant embarqué au Havre pour les Etats-Unis.⁵³ Le rapport de police de 1817 répertorie cent deux Américains qui ont séjourné dans la capitale

⁵² Julie M. Flavell et Gordon Hay, « Using Capture-Recapture Methods to Reconstruct the American Population in London », *Journal of Interdisciplinary History*, 32 (Summer 2001), 37-53. La ville de Londres a été choisie car, en tant que centre administratif, économique et culturel de l'empire, elle constituait un passage obligé pour les colons. En croisant les témoignages de Henry Laurens et Benjamin Franklin, ainsi que la liste des étudiants américains inscrits aux Inns of Court, les chercheurs parviennent à un total de 518 colons masculins ayant séjourné à Londres entre 1770 et 1775.

⁵³ Guillaume De Bertier de Sauvigny, *La France et les Français vus par les voyageurs américains, 1814-1848*, Flammarion, Paris, 1982, 17-19.

française.⁵⁴ Par ailleurs, la liste des visas fournit des indications précieuses sur la profession des voyageurs. Même si cette source est située en dehors des limites chronologiques fixées pour cette étude, car la première liste date de 1827, elle donne une idée de la proportion des marchands voyageant à l'époque : les « négociants », « marchands » et « banquiers » représentent 25% de la petite centaine de visiteurs américains en France cette année-là.

Deux témoignages du corpus fournissent des indications précieuses. Les journaux de Samuel Curwen,⁵⁵ marchand loyaliste de Salem en exil en Angleterre de 1775 à 1784, constituent l'une des sources les plus complètes concernant les Loyalistes de Nouvelle-Angleterre exilés en Grande-Bretagne pendant la guerre d'Indépendance. Au cours de ses neuf années d'exil, il mentionne sa rencontre avec trente marchands originaires du Massachusetts, un de Newport, trois de Philadelphie et deux de Charleston.⁵⁶ Toutefois, ces chiffres ne donnent pas un portrait complet des marchands présents en Grande-Bretagne pendant la période car les Loyalistes ont tendance à se regrouper entre habitants de la même région et ne fréquentent guère de patriotes. William Lee, négociant de Boston, offre un autre aperçu – bien que partiel - de la présence de marchands américains en Europe après l'indépendance. A son arrivée à Paris en mars 1796, le visiteur s'installe dans une pension tenue par Mme St Hilaire qui accueille déjà sept autres Américains, dont trois marchands. Pendant les trois mois qu'il passe dans la capitale, il croise cinq autres négociants originaires comme lui de Boston.⁵⁷

⁵⁴ Les Américains représentent près de 5% du nombre total d'étrangers. Ils arrivent, sans surprise, loin derrière les touristes britanniques (68,9%), mais ne se font distancer que de peu par les ressortissants des puissances européennes voisines (les Belges et Hollandais représentent 10,7% des visiteurs, les Suisses 6,8%, les Allemands 5,9%, les Italiens 4,5% et les Espagnols 2,6%) (De Bertier, 17).

⁵⁵ Ont été inclus dans les annexes une présentation biographique rapide de chaque marchand du corpus, ainsi qu'un portrait lorsqu'il a été trouvé (vol. 2, pp. 7-30).

⁵⁶ Les marchands du Massachusetts mentionnés dans les journaux de Curwen sont les suivants, par ordre alphabétique : John Amory (1728-1805), Colborn Barrell (1735- ?), Nicholas Ward Boylston (1749-1828), John Boylston (1709-1795), Thomas Boylston (d. 1739), Thomas Brinley (1726-1784), Richard Clarke (1711-1795), Nathaniel Coffin (1725-1780), George Deblois (1710-1799), Gilbert Deblois (1725-1792), Lewis Deblois (1708-1779), John Erving (1728-1816), Benjamin Faneuil Jr. (1701-1785), Samuel Gould Jr., David Greene (1749-1812), Francis Greene (1742-1809), Joseph Hooper (1743-1812) de Marblehead, Thomas Hutchinson (1711-1780), William Jackson (1731-1810), John Joy (1727-1804), Peter Oliver (1713-1791), Benjamin Pickman (1740-1819), Thomas Robie (1730-c.1814) de Marblehead, James Russell Jr., John Sargent de Salem, Joseph Scott, Jonathan Simpson Sr. (c.1711-1795), Joseph Taylor (1745-1816), John Timmins (?-1785) et enfin Joseph Waldo (1723-1816). Les sources utilisées sont les journaux de Samuel Curwen édités par Andrew Oliver : *The Journal of Samuel Curwen, Loyalist*, 2 vols., Cambridge, Harvard University Press, 1972.

⁵⁷ Ses compagnons de pension à Paris lors de son premier séjour sont Samuel Broome (1738-1810), marchand de New Haven, le diplomate du Connecticut Joel Barlow (1755-1815) et sa femme, un couple de Boston (Mr and Mrs Tupper), John Brockenbrough (1775-1852), ayant tout juste achevé ses études de médecine à Edimbourg mais qui deviendra marchand à son retour en Virginie, et enfin David Gelston (1744-1828), marchand de New York. Les cinq autres marchands de Boston qu'il croise à Paris sont les suivants : Jesse Putnam (1754-1837), Richard Codman (1762-1806), Samuel Williams, John Higginson et le Loyaliste Joseph Waldo (1723-1816). William Lee, *A Yankee Jeffersonian, Selections from the Diary and Letters of William Lee of Massachusetts, written from 1796 to 1840*, Mary Lee Mann, ed., Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 1958, 19-20.

Quel que soit le nombre total de marchands américains en voyage pendant la période, il est évident que seule une minorité d'entre eux a rédigé un témoignage qui a été conservé. Il faut donc garder à l'esprit que l'échantillon des voyageurs étudiés ne peut pas être quantitativement représentatif de la totalité des visiteurs marchands de l'époque et que l'on ne pourra pas généraliser à partir de témoignages individuels, mais tout au plus dégager certaines tendances, chaque expérience étant unique, et les réactions des voyageurs multiples.

Le corpus principal sur lequel s'appuie cette étude est composé de quarante sources principales : trente-deux témoignages de marchands, et huit d'épouses ou de filles de marchands qui les ont accompagnés en voyage et ont produit un témoignage. Leurs identités sont les suivantes.⁵⁸

VOYAGEURS DU CORPUS :

Louisa Susannah Wells AIKMAN. Fille d'un imprimeur et libraire de Charleston. Loyaliste, quitte Charleston en mai 1778 pour se réfugier en Grande-Bretagne.

Katharine Greene AMORY. Epouse d'un marchand de Boston. Loyaliste, s'exile à Londres en compagnie de son mari en mai 1775 et y meurt en 1777.

Joseph BALLARD. Marchand de Boston. Voyage pour affaires en Angleterre en 1815.

William BINGHAM et Ann Willing BINGHAM. Prince marchand de Philadelphie, et son épouse. Partent pour un Grand Tour d'Europe entre 1783 et 1786. Fédéralistes.

Thomas BLOUNT. Marchand de Caroline du Nord. Se rend pour affaires en Angleterre en 1785, en 1787 et 1788. Républicain.⁵⁹

Samuel BRECK. Natif de Boston, marchand à Philadelphie. Envoyé enfant en France pour son éducation (1782-1787). Voyage d'affaires en Grande-Bretagne, en France et en Hollande en 1790-1791. Fédéraliste.

Thomas Jr. CLIFFORD. Marchand quaker de Philadelphie. Se rend en Angleterre en 1770, puis à nouveau en 1772.

Samuel CURWEN. Marchand de Salem, Massachussets. Loyaliste, s'exile en Grande-Bretagne de 1775 à 1784.

Martha Coffin DERBY. Née à Portland, épouse d'un marchand de Boston. Grand Tour d'Europe avec son mari de 1801 à 1803 (Angleterre, Suisse, France, Italie).

Henry DRINKER. Marchand quaker de Philadelphie. Effectue un séjour en Angleterre en 1759-1760. Loyaliste pendant le conflit révolutionnaire.

⁵⁸ Une biographie plus détaillée de chaque visiteur est fournie en annexe, vol. 2, pp.7-30.

⁵⁹ Par « républicain », il faut entendre membre du parti démocrate-républicain, par opposition au parti fédéraliste. Il sera fait usage du terme « républicain » dans ce sens tout au long de la recherche.

Jabez Maud FISHER. Marchand de Philadelphie. Loyaliste, se réfugie en Grande-Bretagne en 1775, visite la France et la Belgique. Meurt en Angleterre en 1779.

Samuel Rowland FISHER. Marchand quaker de Philadelphie, frère de Jabez Maud Fisher. Premier séjour d'affaires en Angleterre, en Ecosse et en Irlande en 1767-68, second séjour en Angleterre en 1783-1784.

Joshua GILPIN. Marchand et industriel (fonde une manufacture de papier) de Pennsylvanie. Séjourne en Europe entre 1795 et 1801 (Angleterre, Ecosse, Irlande, Hollande, France, Suisse, Allemagne), second voyage en Europe en 1811-1814.

John W. GODFREY. Marchand de Philadelphie. En Europe (Angleterre, Hollande, France) en 1795 pour vendre des terres situées en Géorgie et en Pennsylvanie.

Francis GOELET. Marchand de New York. Voyage en Angleterre en 1746-1747 pour affaires, second séjour en 1750-1752.

Joshua JOHNSON. Marchand d'Annapolis, Maryland. Part représenter son entreprise à Londres en 1771. Patriote, s'installe à Nantes en 1778, puis retourne à Londres en 1783 (consul du Congrès continental) jusqu'en 1797.

Henry LAURENS. Marchand, planteur et homme politique de Charleston, d'origine huguenote. Séjour de formation en Angleterre en 1744-1749, second voyage (Angleterre, France, Suisse, Hollande) avec ses trois fils de 1770 à 1774. Nommé ministre plénipotentiaire en Hollande en 1779 mais capturé par les Anglais et emprisonné jusqu'en 1781. Ministre plénipotentiaire en 1782, participe aux négociations pour la paix, avant son retour en Caroline du Sud.

William LEE (1739-1795). Marchand de Virginie. S'installe à Londres en 1766 (agent commercial pour la Virginie), puis à Nantes en 1777 (agent commercial du Congrès continental, puis diplomate à la cour de Berlin et de Vienne). En Europe jusqu'en 1784. Patriote radical.

William LEE (1772-1840) et Susan Palfrey LEE. Marchand de Boston, et son épouse (fille de William Palfrey, autre marchand du corpus). Premier séjour en Europe entre 1796 et 1798 (France, Angleterre et Hollande), s'installe à Bordeaux entre 1801 et 1816 avec sa famille (agent commercial du Congrès, puis consul).

Charles LONGSTRETH. Tanneur et marchand de Philadelphie. Séjour d'affaires en Angleterre en 1816.

Francis Cabot LOWELL et Hannah Jackson LOWELL. Marchand et industriel (filature de coton) de Boston, et son épouse. Séjour en famille en Grande-Bretagne (Edimbourg, Londres) en 1810-1812. Fédéralistes.

Robert MACKAY. Marchand de Savannah (Géorgie), né de père écossais. Plusieurs déplacements professionnels en Angleterre (Liverpool, Londres) entre 1795 et 1816. Entre 1806 et 1811, vit avec sa famille en Angleterre.

James OLDDEN Jr. Marchand quaker de Philadelphie. Voyage pour affaires dans les Iles britanniques, en France, en Allemagne et en Hollande en 1800-1801.

Edward OXNARD. Marchand du Massachussets. Loyaliste, en exil en Angleterre entre 1775 et 1785.

William PALFREY. Marchand de Boston, militaire (aide-de-camp de Washington en 1776), trésorier général de l'armée continentale, et diplomate. Séjour en Angleterre pour affaires en 1771. Patriote convaincu (fait partie des « Fils de la Liberté » de Boston, liens avec John Wilkes). Deuxième séjour à Londres en 1774. Nommé consul en France en 1780, mais meurt dans un naufrage.

Thomas Handasyd PERKINS . Puissant marchand de Boston. En France, en Hollande et en Angleterre pour affaires en 1794-1795. Plusieurs séjours en Europe ultérieurs, notamment en 1811-1812 (mission diplomatique à Paris). Fédéraliste.

Benjamin PICKMAN. Marchand de Salem. Loyaliste, exil en Angleterre entre 1775 et 1785. A la fin de la guerre, son fils Benjamin le rejoint en Angleterre (1784-1785).

Joseph SANSOM et Beulah Biddle SANSOM. Marchand quaker de Philadelphie, et son épouse. Egalement peintre silhouettiste, amateur d'antiquités, collectionneur de minéraux et abolitionniste. Partent pour un Grand Tour d'Europe en 1798-1802 (France, Hollande, Suisse, Italie et Angleterre).

Samuel SHOEMAKER. Influent marchand quaker de Philadelphie, maire de la ville (1769-1771). Premier séjour en Angleterre en 1745. Loyaliste, se réfugie en Angleterre de 1783 à 1784 avec son fils.

William SMITH. Marchand de Boston. Séjour d'affaires en Angleterre, en France (Paris), en Hollande et en Irlande en 1783-1784 (y retrouve un de ses frères loyaliste).

Ebenezer Smith THOMAS. Né dans le Massachussets, s'installe à Charleston de 1795 à 1816, puis dans le Maryland et à Cincinnati (Ohio) à partir de 1828. Libraire, commerçant, mais également éditeur d'un journal et en 1806, marchand de coton, puis fermier. Plusieurs séjours en Europe : en 1800, Liverpool et Londres ; Edimbourg en 1803 ; France et Angleterre en 1820.

Mary Turner Sargent TORREY. Epouse d'un riche marchand de Boston. En 1814-1815, en Angleterre (Liverpool, Oxford, Manchester, Londres, Brighton, York, Sheffield et Birmingham) et en France (Paris).

John WARDER. Marchand quaker de Philadelphie, de mère anglaise. Premier séjour en Angleterre en 1773. Loyaliste, s'y réfugie de 1776 à 1783.

Elkanah WATSON. Né à Plymouth (Massachussets), en apprentissage à Providence (Rhode Island). Patriote convaincu. Se lance dans le commerce à Nantes, en association avec un Français, et entre 1779 et 1784, visite la France, la Hollande et l'Angleterre. De retour en Amérique, tour à tour marchand en Caroline du Nord, banquier à Albany (New York), puis fermier dans le Massachussets. Républicain.

Joshua E. WHITE. Médecin en Pennsylvanie, puis marchand à Savannah (Géorgie). Séjour en Angleterre en 1810.

Jonathan WILLIAMS. Marchand de Boston, mais également scientifique, juge et militaire, petit-neveu de Benjamin Franklin. Voyage de formation en 1770-71 à Londres, second séjour pour affaires en Angleterre et en France en 1774. Au moment du conflit révolutionnaire, s'installe à Nantes (agent commercial du Congrès continental). Séjourne à Paris, Londres, et en Irlande jusqu'en 1785.

L'objectif de cette première partie est de broser un portrait global de ces voyageurs, de manière assez factuelle et selon divers critères (le sexe, l'âge, l'origine sociale et géographique, l'appartenance politique et religieuse, ainsi que leurs activités commerciales). Concernant leur séjour en Grande-Bretagne, nous détaillerons leur but, les préparatifs et les conditions matérielles du voyage (l'itinéraire, la durée, les moyens de transport, l'hébergement, la nourriture, l'accueil et les contacts avec la population britannique). Enfin, nous examinerons les témoignages, les formes qu'ils prennent, leurs destinataires, et, en cas de publication, le travail de réécriture et de composition, ainsi que la réception des ouvrages.

I- Portrait général des voyageurs

Etant donné le choix du corpus, on pouvait s'attendre à une nette prédominance d'écrits masculins, mais nous avons pu tout de même inclure huit témoignages de femmes, soit 20% des sources, et sur les dix-sept négociants mariés que compte le corpus, sept voyagent accompagnés de leur épouse, ce qui n'est pas négligeable. Au vu des risques et du coût que représente un séjour outre-atlantique ainsi que des fonctions domestiques traditionnellement dévolues aux femmes, il n'est pas surprenant qu'elles ne soient pas plus nombreuses. Ainsi, seules deux loyalistes (Louisa Aikman et Katharine Amory) suivent leur mari ou parent en exil en Grande-Bretagne pendant le conflit révolutionnaire.⁶⁰ Les autres voyagent en temps de paix, toujours en compagnie de leur mari, et parfois de leurs enfants. Néanmoins, de manière générale, ces femmes effectuent des déplacements plus limités que les hommes qu'elles accompagnent, en particulier si elles voyagent en compagnie de leur famille : trois effectuent un Grand Tour d'Europe, une voyage en Angleterre et en France, mais les

⁶⁰ Katharine Amory embarque pour l'Angleterre en 1775, et Louisa Aikman part la même année, accompagnée par son oncle, rejoindre le reste de sa famille déjà réfugiée à Londres. Pour plus d'informations, se référer à la présentation biographique en annexe, vol. 2, p.7.

trois autres se contentent de quelques excursions à proximité de leur lieu de résidence principal à l'étranger.⁶¹

Un seul témoignage féminin, celui de Beulah Sansom, est publié du vivant de l'auteur, de façon anonyme et avec un tirage très réduit à destination des proches.⁶² Cela n'en reste pas moins tout à fait inhabituel,⁶³ à une époque où les écrits masculins sont eux-mêmes très rarement publiés : seuls quatre marchands du corpus font paraître le récit de leur voyage.⁶⁴ Dans leur ensemble, les témoignages, qu'il s'agisse de lettres, de journaux ou de récits plus organisés, ne sortent pas du cercle restreint de la famille et des amis.

Les femmes ne sont cependant pas présentes uniquement en tant que voyageuses. Les fiancées ou épouses que le voyageur peine à quitter sont bien souvent les destinataires de leur journal ou de leur correspondance. De nombreux courriers de mères ou sœurs inquiètes mettent en garde le jeune visiteur contre les tentations du Vieux Continent et abondent en précieux conseils sur les précautions à observer pour préserver sa santé et éviter les mauvaises fréquentations. On retrouve les réactions des épouses face aux expériences vécues par leur mari, comme Rebecca Shoemaker qui s'indigne du mépris avec lequel son époux – loyaliste – est traité par le gouvernement britannique au cours de son exil en Grande-Bretagne.⁶⁵

L'âge moyen des voyageurs, lorsqu'ils foulent pour la première fois le sol britannique ou européen, est de vingt-sept ans. Le plus jeune en a dix-huit et le plus âgé, soixante. Sans surprise, ce dernier est un Loyaliste en exil qui voyage sous la contrainte. Pour la plupart, ils

⁶¹ Anne Bingham visite l'Angleterre, la France, la Hollande, la Suisse et l'Italie avec son époux et ses deux filles, de 1783 à 1786. Beulah Sansom se rend en Grande-Bretagne, en France, en Hollande, en Allemagne et en Suisse entre 1798 et 1802. Martha Coffin Derby effectue un séjour en Angleterre, en Suisse, en France et en Italie de 1801 à 1803. Quant à Mary Torrey, elle voyage en Angleterre et en France en 1814-1815. Susan Lee suit son mari nommé consul à Bordeaux de 1801 à 1816 et séjourne pour un temps à Paris. Hannah Lowell vit à Edimbourg avec son époux et leurs quatre enfants en 1810-1812. Eliza Mackay et son mari, marchand de Savannah, s'installent en Angleterre de 1806 à 1811 (aucun témoignage n'a pu être trouvé, ce qui explique qu'elle ne fasse pas partie du corpus principal).

⁶² Il s'agit du récit de Beulah Sansom, *A Concise Narrative of a Tour, through some Parts of England, France, Holland, Switzerland, and Italy, in the Years 1799, 1800, 1801, and 1802, in a letter to a friend in England*, Philadelphia, printed by Joseph Rakestraw, 1821. Un exemplaire se trouve à la Library Company à Philadelphie, les lettres d'origine sont conservées dans les *Sansom Papers, Morris Family Papers*, Quaker Special Collection, Haverford College, Pennsylvania. Comme le titre l'indique, l'ouvrage est court (vingt-et-une pages) et consiste en un résumé succinct du séjour.

⁶³ Nous reviendrons plus loin sur ce récit dans une partie consacrée aux femmes (Troisième partie, Chapitre 3, II-, D), p.466). Ce sera l'occasion de s'interroger sur l'existence d'un éventuel point de vue typiquement féminin, notamment une attention toute particulière à la sphère privée, de déterminer si ces femmes adoptent une attitude plus ouverte que leurs compagnons, et d'étudier dans quelle mesure le voyage les libère et les encourage à formuler des remarques d'ordre politique, un domaine traditionnellement réservé aux hommes.

⁶⁴ Il s'agit du récit d'Elkanah Watson en Hollande, *A Tour in Holland*, que l'auteur fait paraître en 1790, soit sept ans après son séjour ; des *Letters from Europe* de Joseph Sansom, publiées en 1805, trois ans après son retour en Amérique (puis *Travels from Paris through Switzerland and Italy* pour la deuxième édition en 1808) ; des *Letters from England* de Joshua E. White, publiées en 1816, six ans après son voyage ; et des *Reminiscences* de Ebenezer Smith Thomas, qui paraissent en 1840.

⁶⁵ Voir par exemple la lettre de Rebecca Shoemaker à son mari Samuel datée du 21 mai 1784, *Samuel and Rebecca Shoemaker Diaries and Letters*, mss., HSP.

effectuent leur premier séjour en Grande-Bretagne au début de leur carrière : il s'agit d'un voyage de formation, destiné à observer les marchés britanniques, à rencontrer leurs partenaires commerciaux, à élargir leurs contacts et à découvrir des techniques et des produits nouveaux.⁶⁶ Les femmes qui les accompagnent ont entre dix-neuf et quarante-quatre ans, avec une moyenne de vingt-neuf ans. Si l'on compare avec un échantillon d'autres catégories de voyageurs américains sur la même période, les marchands sont dans l'ensemble plus âgés que les étudiants (qui ont entre dix-huit et vingt-cinq ans, pour l'échantillon choisi), un peu plus âgés que les artistes ou les écrivains (entre vingt et vingt-cinq ans), mais plus jeunes que les hommes politiques ou les diplomates en Europe (pour la plupart entre trente et cinquante ans, avec une moyenne de trente-cinq ans).⁶⁷

Etant donné leur âge, il n'est pas surprenant que sur trente-deux, quinze – soit un peu moins de la moitié – soient mariés au moment de leur départ. On ne connaît pas le statut marital de l'un d'entre eux et parmi les seize célibataires restant, trois sont fiancés et deux autres veufs. Huit voyagent avec des enfants,⁶⁸ et ils sont alors accompagnés de leur épouse (à l'exception de Henry Laurens, qui vient de perdre sa femme, et du loyaliste Samuel Shoemaker). Ils ont parfois la charge d'enfants qui ne sont pas les leurs : Laurens se rend en Europe de 1771 à 1774 avec ses trois fils ainsi que celui de son partenaire commercial de Philadelphie. S'ils sont assez âgés, les enfants sont placés dans des écoles anglaises ou françaises, selon le pays de résidence de leurs parents.⁶⁹ Si l'on comprend aisément qu'une éducation en Europe soit particulièrement prisée pendant la période coloniale, on pourrait penser qu'après l'indépendance, les Américains hésitent davantage à envoyer leur progéniture se former outre-Atlantique, mais cela ne se vérifie pas,⁷⁰ illustrant combien la rupture des

⁶⁶ Les motivations du voyage seront examinées plus loin (Première partie, Chapitre 1, III-, p.74).

⁶⁷ Ont été sélectionnés quelques exemples parmi les plus connus. Concernant les étudiants, Benjamin Rush débute ses études de médecine à Edimbourg à l'âge de 20 ans, Arthur Lee à 21, Thomas Parke et Valentine Mott à 22 ans et John Morgan à 25. En ce qui concerne les artistes et écrivains : Benjamin West découvre l'Europe à 22 ans, Washington Irving arrive en Angleterre à 21 ans, Washington Allston et Henry Benbridge à 22 ans, John Trumbull à 24 ans et John Singleton Copley à 36 ans, après avoir longuement hésité à quitter sa terre natale. Sur un échantillon de onze artistes et écrivains américains à Londres entre 1765 et 1811 (Washington Allston, Henry Benbridge, John S. Copley, William Dunlap, Washington Irving, John I. Middleton, Samuel F. B. Morse, Charles Wilson Peale, John Trumbull, Benjamin West et John Blake White), l'âge moyen à leur première arrivée en Europe est de 25 ans ½. Voyons maintenant quelques hommes politiques et diplomates : John Adams débute sa mission en Europe à l'âge de 43 ans, Thomas Jefferson est nommé ambassadeur en France à 42 ans, Gouverneur Morris à 40 ans et James Monroe à 36. Rufus King devient ministre américain à Londres à 41 ans. La moyenne d'âge des ambassadeurs américains à la Cour de St James entre 1785 et 1811 est de 45 ans, celle des ambassadeurs américains à Paris de 1779 à 1812 de 49 ans.

⁶⁸ Il s'agit de Henry Laurens, Benjamin Pickman, Samuel Shoemaker, Robert Mackay, William Bingham, Joshua Gilpin, William Lee (1772-1840) et de Francis Cabot Lowell.

⁶⁹ Henry Laurens fait exception : il place ses trois fils dans des écoles anglaises, avant de les envoyer à Genève où l'enseignement lui paraît de meilleure qualité. En revanche, ses deux filles ne font pas le voyage.

⁷⁰ Ainsi, on compte un marchand de la période coloniale voyageant avec ses enfants, trois pendant ou juste après la guerre d'indépendance, et quatre entre 1800 et 1815.

liens avec la mère patrie s'avère difficile, en particulier pour les membres des classes les plus aisées de la société américaine.

Les marchands font en effet partie de l'élite de l'époque, au même titre que les propriétaires terriens, les planteurs, les avocats et certains ministres du culte. Si la profession ne jouit pas d'une bonne réputation auprès de l'aristocratie européenne, notamment de l'aristocratie française,⁷¹ elle est parfaitement respectable en Amérique, comme le souligne Virginia Harrington dans son étude sur les marchands de New York au moment du conflit révolutionnaire :

No social stigma could be attached to the mercantile profession so long as it was practised with a dignity, breadth of interest and family connection sufficient to lend it importance. Some notions of the English distinction between tradesmen and gentry may have persisted, but the opportunities offered by the professions were naturally limited [for North-American colonists] so that for most young people commerce as an occupation was inevitable. (Virginia D. Harrington, *The New York Merchant on the Eve of the Revolution*, New York, Columbia University Press, 1935, 15)

Au XVIII^e siècle, l'évolution des mentalités en Amérique, et notamment l'assouplissement de l'éthique puritaine en Nouvelle-Angleterre, leur permettent d'occuper une place de choix dans la société. La recherche du profit personnel est davantage acceptée et l'acquisition de richesses perçue comme un signe de réussite sociale.⁷² Ils adhèrent tout naturellement à des valeurs bourgeoises, en accord avec leur mode de vie, comme le reflètent leur méfiance vis-à-vis de la foule et plus généralement des classes populaires, leur attachement à l'éducation, à la morale et à la famille, l'importance qu'ils accordent au travail, leur goût de l'effort, ou encore leur condamnation de l'oisiveté de certains aristocrates européens.

Si tous ont reçu une éducation élémentaire, ils ne sont que sept à l'avoir complétée par une formation universitaire, car l'expérience pratique s'avère essentielle dans leur profession, comme le remarque Henry Laurens en 1771 : "Too much time is lost by Boys intended for trade or the Counting House, by keeping them to study in the Classics, and almost all their

⁷¹ A propos de la position française, voir Carla Mulford, "Benjamin Franklin, Native American and the Commerce of Civility," *Revolutionary Histories, Transatlantic Cultural Nationalism, 1775-1815*, ed. W. M. Verhoeven, New York, Palgrave, 2000, 48 ; ainsi que Yves Leclercq, *Histoire Economique et financière de la France de l'Ancien Régime*, Paris, Armand Colin, 1998, 115. En Grande-Bretagne, la profession de marchand est perçue comme respectable par la société britannique dans son ensemble, excepté par la noblesse. Daniel Defoe écrit ainsi dans *The Complete English Tradesman* en 1726 : « Our tradesmen are not as in other countries, the meanest of our people. Some of the greatest and best and most flourishing families, among not the gentry only but even the nobility, have been raised from trade" (Letter XXII, London, Charles Rivington, 1726, 370).

⁷² Bernard Bailyn, *The New England Merchants in the Seventeenth Century* Cambridge, MA, Harvard Univ. Press, 1955 ; Charles Sellers, *The Market Revolution, Jacksonian America, 1815-1846*, New York, Oxford, Oxford University Press, 1991, 21.

Classical Acquirements are lost in a very short time, after they are bound Apprentice and are kept, as Boys ought to be kept, to Business.”⁷³ Elkanah Watson suit ainsi un schéma assez classique : éduqué dans une école de Plymouth, jusqu’à l’âge de quatorze ans, il est ensuite placé en apprentissage chez un marchand américain, le puissant John Brown à Providence, jusqu’à l’âge de vingt-et-un ans, lorsqu’il décide de se lancer dans les affaires à son propre compte.⁷⁴ Ceux dont les proches sont déjà dans le commerce rejoignent l’entreprise familiale. On relève quelques exceptions, comme Henry Laurens qui est envoyé en formation auprès d’un négociant londonien à vingt-et-un ans, ou encore William Bingham qui effectue au même âge un Grand tour d’Europe après avoir terminé ses études au *College* de Philadelphie, mais ce sont là des cas isolés.

Ils disposent pour la plupart de fonds importants, qui leur permettent de financer un voyage qui dure parfois plusieurs années. William Bingham et Thomas Handasyd Perkins sont de véritables “princes marchands” : le premier s’est considérablement enrichi en Martinique pendant la guerre d’indépendance et au retour de son Grand Tour d’Europe, est devenu l’une des figures dominantes de la « cour républicaine » de Philadelphie ; le second développe un immense réseau commercial qui s’étend des Antilles jusqu’en Asie, ce qui lui permet d’amasser une fortune considérable et de rejoindre le cercle influent des « Brahmins de Boston ».⁷⁵ D’autres ont un commerce et des revenus beaucoup plus modestes, tels Joseph Ballard qui débute comme simple marchand de tapis ambulants à Boston, ou encore James Oldden qui, suite à des spéculations malheureuses sur du café et du coton, fait faillite en 1813, 1816 et 1818 et meurt ruiné, en tentant de noyer ses soucis financiers dans l’alcool.

Ceux qui n’ont pas les moyens de financer leur voyage ont la possibilité d’être envoyés en mission par leur employeur : c’est le cas de Elkanah Watson qui se rend en France en qualité de coursier de John Brown, ou encore celui de John W. Godfrey, qui est employé par une société foncière américaine et chargé de vendre des terres de Géorgie et de Pennsylvanie à des investisseurs britanniques, français et hollandais. D’autres créent ou

⁷³ Letter from Henry Laurens to John Rose, Westminster, 28 December 1771, Laurens, *Papers*, 141. Samuel Curwen, Benjamin Pickman, Edward Oxnard, William Smith et Francis Cabot Lowell sont diplômés d’Harvard respectivement en 1735, 1759, 1767, 1775 et 1793. William Bingham est éduqué au *College* de Philadelphie jusqu’en 1771. Quant à Joseph Shippen Jr., il suit ses études à Princeton jusqu’en 1753.

⁷⁴ Seaburg et Paterson, *Merchant Prince of Boston*, 29 ; Winslow C. Watson, ed., *Men and Times of the Revolution, Or, Memoirs of Elkanah Watson*, Appleton & Co, 1861, 19-20.

⁷⁵ Robert C. Alberts écrit dans sa biographie de William Bingham qu’en 1798, il est « l’homme le plus riche des Etats-Unis et le plus grand propriétaire terrien du pays » (*The Golden Voyage*, 362). C’est également ainsi que le perçoivent ses contemporains car le marchand Samuel Breck, qui le côtoie dans les années 1790, le décrit comme un « millionnaire » qui mène un train de vie des plus fastueux (Samuel Breck, *Recollections*, 201). Pour plus d’informations sur le mode de vie et l’influence des Bingham au sein de l’élite de Philadelphie dans les années 1790, se référer à l’article de Margaret Brown « Mr. and Mrs. Bingham of Philadelphia ». En ce qui concerne Thomas H. Perkins, Carl Seaburg et Stanley Paterson estiment sa fortune à plus d’un million de dollars (*Merchant Prince of Boston*, VII).

transfèrent leur entreprise en Europe, et puisent directement dans leurs bénéfices pour financer leurs déplacements. Rares sont les marchands qui ne mettent pas leur voyage à profit pour faire des affaires, que ce soit en prospectant de nouveaux marchés, en envoyant diverses cargaisons de marchandises vers l'Amérique, ou en réclamant certaines dettes impayées. Pour honorer leurs factures, ils obtiennent des billets de change⁷⁶ auprès de leurs banquiers britanniques ou européens. Pour approvisionner leur compte durant leur séjour, certains vendent une partie de leurs biens fonciers ou de leurs obligations, comme Francis Cabot Lowell, alors que d'autres, comme Henry Laurens, vivent des bénéfices de leurs rentes ou de leurs plantations.⁷⁷

Plusieurs connaissent de sévères revers de fortune, qui illustrent les risques inhérents au métier. De 1779 à 1783, Elkanah Watson est un marchand prospère grâce au succès de l'entreprise qu'il a fondé à Nantes en association avec un Français, mais il fait faillite suite à la décision de la banque de France de suspendre ses paiements pendant un an. Il reprend le chemin de l'Amérique sans un sou, comme lorsqu'il en était parti cinq ans auparavant : "I go – as I came in 1779 -, poor & dependent on the resources of my own mind, & land to seek a new road to fortune."⁷⁸ D'autres n'ont pas prévu assez de fonds pour financer leur séjour : en 1788, Thomas Blount Jr. voit ses ressources s'amenuiser à tel point qu'il peine à trouver de quoi affranchir une lettre à son frère, dans laquelle il le conjure de lui envoyer assez d'argent pour rentrer au pays « en *gentleman* » et pour honorer ses dettes (Thomas Blount Jr. to John Gray Blount, London, June 4th 1788, *Papers*).

Les réfugiés loyalistes sont nombreux à rencontrer des difficultés financières à mesure que leur exil se prolonge et que leurs biens en Amérique sont confisqués. Beaucoup se retrouvent ruinés à la fin de la guerre et ne survivent que grâce à une aide financière mise en place par le gouvernement britannique à partir de 1777. Mary Beth Norton observe que, de tous les Loyalistes en exil en Angleterre pendant le conflit révolutionnaire, ce sont les marchands qui ont le plus souffert et qui ont été le moins bien indemnisés, recevant en moyenne une compensation inférieure à 30% de leurs pertes, en raison de l'impossibilité de recouvrer les créances en Amérique.⁷⁹ Louisa S. Wells décrit en effet dans son journal que la propriété familiale à Charleston a été réduite à un tas de ruines après le départ de la famille en 1778. Son père obtient à grand-peine une pension du gouvernement, mais suite à de nouvelles difficultés financières en 1785, les biens de la famille Wells sont saisis. Lorsqu'il meurt trois ans plus tard, il laisse sa veuve et deux de ses filles sans ressources.

⁷⁶ Pour un exemple, voir la photo en annexe, vol. 2, p.80.

⁷⁷ Chaim Rosenberg, *The Life and Times of Francis Cabot Lowell*, 173, 175, 189 ; Laurens, *Papers*, Vol. 8, XII.

⁷⁸ Gravesend, August 21st 1784. Journal B. *Elkanah Watson Papers*, mss., New York State Archives, Albany.

⁷⁹ Mary Beth Norton, *The British-Americans*, 219.

Sur les trente-cinq voyageurs ou couples de voyageurs, quinze, soit un peu moins de la moitié, sont originaires de Philadelphie. Douze viennent du Massachusetts (dix de Boston et deux de Salem). Trois résident à Charleston, deux à New York et deux à Savannah en Géorgie. Il n'y a qu'un seul représentant de Portland (Maine), de Providence (Rhode Island), d'Annapolis (Maryland), de Virginie et de Caroline du Nord. Aucun n'est originaire des états nouvellement peuplés de l'ouest au moment de leur séjour, ce qui s'explique aisément par le faible taux de population dans cette partie du territoire à l'époque, et par la quasi-absence de réseaux de commerce en raison du coût élevé du transport de marchandises, ce qui les oblige à se concentrer dans les grands ports de la côte est.

Si presque toutes les grandes villes de l'époque sont représentées dans le corpus (à l'exception de Baltimore),⁸⁰ on ne compte néanmoins que deux marchands de New York (Francis Goelet et John Watts), alors que la ville connaît pendant la période une croissance exemplaire. Il est difficile de savoir pourquoi si peu de témoignages ont été trouvés. De la même manière, le corpus compte peu de récits de voyageurs originaires de Virginie, mais on l'explique plus aisément : dans les colonies produisant du tabac (la Virginie, le Maryland et la Caroline du Nord), les planteurs traitaient pour la plupart avec des agents britanniques, notamment des facteurs de Glasgow,⁸¹ et les marchands américains y étaient donc moins nombreux.

On observe donc une nette prépondérance de voyageurs des états du nord,⁸² qui représentent plus de 70% des négociants du corpus. Cette tendance s'explique par le déclin économique progressif de Charleston à partir de la fin du XVIII^e siècle, au profit de

⁸⁰ Le premier recensement américain de 1790 indique que Philadelphie, New York, Boston, Charleston et Baltimore sont les cinq plus grandes villes du pays. En 1800, Baltimore dépasse Boston et Charleston, alors que New York poursuit son essor démographique, creusant peu à peu l'écart avec Philadelphie. En 1810, New York devient la plus grosse ville du pays, avec 96 373 habitants contre 53 722 pour Philadelphie (73 596 avec la banlieue nord). Les quatre plus grands ports du pays sont New York, qui possède un vaste réseau fluvial qui lui permet de contrôler le commerce autour de la rivière Hudson et de Long Island ; Boston, qui est le plus grand centre commercial de Nouvelle-Angleterre et qui centralise les échanges avec la province de Terre-Neuve ; Philadelphie, dont le commerce s'étend le long de la rivière Delaware ; Baltimore, dans la région de la Baie de Chesapeake ; Charleston pour la Caroline du Sud, qui est cependant en perte de vitesse après la révolution ; il faut y ajouter quelques ports secondaires comme Salem, Providence ou encore Savannah. (U.S. Census Bureau: www.census.gov ; Charles Sellers, *The Market Revolution*, 23 ; Douglas C. North, *The Economic Growth of the United States, 1790-1860*, New York, Norton & Company, 1966, 17, 25, 44, 62).

⁸¹ Jacob Price estime qu'à la veille de la Révolution américaine, 55,5% des envois de tabac virginien vers la Grande-Bretagne étaient gérés par des facteurs écossais, 20,3% par des marchands anglais, 25,3% par des marchands de Virginie et 8,3% par des planteurs de la colonie. Jacob M. Price, «The Imperial Economy, 1700-1776,» *The Oxford History of the British Empire*, vol. 2: The Eighteenth Century, P.J.Marshall, ed., Oxford, New York, Oxford University Press, 1998, 95.

⁸² C'est-à-dire les voyageurs de Nouvelle-Angleterre et des états centraux, en excluant le Maryland. Nous reprenons ici la traditionnelle « ligne Maxon – Dixon » définie dans les années 1760 et reprise notamment lors du Compromis du Missouri en 1820, pour marquer la séparation entre le Nord et le Sud du pays.

Philadelphie et de New York.⁸³ Par ailleurs, si les colonies du sud (comme la Virginie ou la Caroline du Sud) entretiennent des liens plus étroits avec la métropole pendant la période coloniale que la Nouvelle-Angleterre, le rapport s'inverse après la guerre d'indépendance, comme l'observe William Taylor : « [We can observe] a growing provincialism in the South. During the first half century of national experience, [...] the South gradually lost touch with Europe at the same time that intellectual leaders in the North, especially in New England, were establishing new cultural contacts abroad ».⁸⁴

Qu'en est-il de leur opinion politique ? Dans *The Colonial Merchants and the American Revolution* (1917), l'historien progressiste Arthur Schlesinger présente les marchands américains comme les principaux meneurs de l'opposition aux mesures de l'administration britannique entre 1765 et 1774.⁸⁵ Son analyse a depuis été remise en question par les néo-Whigs pour qui les marchands, loin de former un groupe uniforme, ont épousé des causes politiques opposées pendant la révolution, reflétant ainsi la diversité des réactions de la population américaine. En effet, sur les 439 marchands à Boston en 1760-1776 répertoriés par le chercheur John Tyler, 42% sont des patriotes et 39% des Loyalistes.⁸⁶ Cela se vérifie dans notre étude : le corpus compte dix Loyalistes, contre six patriotes. Si certains se déclarent prêts à renoncer aux échanges commerciaux avec la Grande-Bretagne pour défendre les droits des colonies, d'autres refusent de s'opposer à l'administration britannique, persuadés que le pays court à sa perte et que le conflit se soldera par une guerre civile sanglante, quand d'autres enfin, comme les Quakers, refusent de prendre parti.⁸⁷

Ces choix sont en partie dictés par l'origine ethnique : un marchand né en Grande-Bretagne, ou dont les parents sont britanniques, est davantage enclin à rester fidèle à la

⁸³ Certains planteurs et marchands quittent même Charleston pour s'installer à Philadelphie, comme Gabriel Manigault et son épouse Margaret en 1807 (Betty Bright P. Low, « Of Muslins and Merveilleuses... », 15).

⁸⁴ William R. Taylor, *Cavalier and Yankee, The Old South and American National Character*, London, W. H. Allen, 1963, 37.

⁸⁵ Arthur Schlesinger, *The Colonial Merchants and the American Revolution*, 306: "hitherto [March 1774], the struggle had been in large part inspired and guided by the demand of the mercantile class for trade reforms."

⁸⁶ John W. Tyler, *Smugglers and Patriots, Boston Merchants and the Advent of the American Revolution*, Boston, Northeastern University Press, 1986, 4-5 et 241.

⁸⁷ De tradition pacifiste, les membres de la Société des Amis se doivent de rester en dehors de tout conflit politique : ils ne sont pas autorisés à s'enrôler dans l'armée, à prêter des serments d'allégeance, à payer des impôts ou encore à utiliser la monnaie continentale. La plupart des marchands quakers semblent avoir suivi ces principes, en particulier à Philadelphie où ils se refusent en majorité à soutenir le boycott des marchandises britanniques en 1768. Par ailleurs, les Quakers font partie des habitants les plus riches de la ville, ils ont donc le plus à perdre dans le conflit, et ils sont pour la plupart assez conservateurs (Robert F. Oaks, "Philadelphia Merchants and the Origins of American Independence," *Proceedings of the American Philosophical Society*, Vol. 121, No. 6 (Dec 1977), 413-414 ; Thomas M. Doerflinger, "Philadelphia Merchants and the Logic of Moderation, 1760-1775," *The William and Mary Quarterly*, 3rd Series, Vol. 40, No. 2 (Apr. 1983), 198 et 215-216).

Couronne qu'un négociant installé en Amérique depuis trois générations, qui a progressivement coupé tout lien affectif et direct avec la mère patrie.⁸⁸

Mais davantage encore que l'origine ethnique, c'est le type d'activités commerciales pratiquées qui exerce une influence majeure. Le chercheur John Murrin identifie plusieurs critères, à savoir les marchés convoités, le recours éventuel à la contrebande, l'ancienneté dans le métier, l'accès aux capitaux britanniques ou encore le fait d'être propriétaire de sa propre flotte de bâtiments.⁸⁹ Il paraît logique que les marchands implantés depuis plusieurs années voire plusieurs générations, qui ont amassé un capital conséquent, tissé maints contacts avec des négociants britanniques et pour certains occupé des postes dans l'administration locale, hésitent longuement avant de soutenir les actions radicales d'une poignée de rebelles dans un conflit à l'issue plus qu'incertaine. Comme le souligne Thomas Doerflinger, les marchands qui participent aux boycotts de produits britanniques dans les années précédant le conflit mettent directement en jeu leur avenir professionnel et leur source de revenus.⁹⁰ Ceux qui commercent avec les Antilles ou le sud de l'Europe (donc moins dépendants de l'Angleterre pour leurs affaires), souvent assez jeunes et installés dans des villes plus récentes comme Baltimore ou Norfolk, rejoignent pour la plupart les rangs des patriotes. On retrouve donc parmi les Loyalistes en exil des négociants d'un âge avancé, assez conservateurs, et qui ont accédé à certaines responsabilités au sein de l'administration coloniale, comme par exemple Benjamin Pickman, ancien maire de Philadelphie.

Le contexte économique semble également avoir joué un rôle dans leur prise de position. A la veille du conflit révolutionnaire, la situation des négociants de Boston est plus précaire que celle de leurs confrères de Pennsylvanie, de Caroline ou de New York, car la Nouvelle-Angleterre ne dispose à l'époque que de faibles ressources agricoles. Ils sont donc nombreux à se livrer à la contrebande (notamment de rhum) et soutiennent plus volontiers les boycotts de marchandises britanniques dans la mesure où ils peuvent compenser les pertes dues à l'interruption des échanges en capturant des navires ennemis.

Enfin, la situation politique locale a un impact certain : dans les années 1760 et au début des années 1770, les marchands quakers de Philadelphie adoptent une attitude beaucoup plus modérée que les Bostoniens, car ils craignent de perdre le contrôle de la ville au profit des Presbytériens radicaux alliés aux petits artisans. Les colonies du sud se joignent à la

⁸⁸ L'étude de John Tyler sur les marchands de Boston à la fin de la période coloniale montre que 81% des Loyalistes ne sont pas nés en Amérique (Tyler, 5-6, 245). Parmi les neuf voyageurs loyalistes du corpus, deux d'entre eux ont des parents britanniques : le père et la mère de Louisa S. Wells sont des émigrés écossais qui ont gardé des liens très forts avec leur terre d'origine, et qui ont envoyé par exemple tous leurs fils étudier en métropole. La mère du voyageur John Warder est anglaise et lui-même épousera une Anglaise.

⁸⁹ John M. Murrin, « The Great Inversion... », 374-375.

⁹⁰ « If fully executed, nonimportation entailed nothing less than repudiation of their profession and destruction of the elaborate trading networks they had laboriously constructed » (Doerflinger, 213-214).

protestation pour des raisons qui leur sont propres : criblés de dettes, les marchands-planteurs de Virginie rencontrent de plus en plus de difficultés à rembourser leurs créanciers britanniques. Les marchands-planteurs de Caroline du Sud, qui prospèrent sans être particulièrement affectés par les nouvelles taxes de l'administration britannique, sont les derniers à rejoindre le mouvement.⁹¹

A l'issue du conflit révolutionnaire, la population américaine se divise à nouveau en deux camps, les Fédéralistes et les Républicains. Etant donné que les premiers soutiennent traditionnellement un Etat central fort qui encourage le commerce intérieur, et que leurs adversaires souhaitent au contraire maintenir l'agriculture comme force principale dans l'économie américaine,⁹² on s'attend à trouver une majorité de marchands fédéralistes. C'est le cas puisque l'on compte sept Fédéralistes pour quatre Républicains.⁹³ Cette répartition n'est cependant pas aussi nette que ce qu'on aurait pu imaginer, et cela montre qu'on ne peut pas réduire le conflit entre Fédéralistes et Républicains à une lutte économique entre les partisans du capitalisme au nord, et l'aristocratie terrienne et les fermiers dans le sud.⁹⁴ Certains marchands sont des Républicains convaincus, comme William Lee et Elkanah Watson. Il reste toutefois indéniable que les Fédéralistes trouvent leur principal soutien dans les milieux d'affaires urbains (marchands, banquiers, industriels), en particulier en Nouvelle-Angleterre, ainsi qu'auprès des fermiers installés près des côtes, qui sont en contact régulier avec les marchés extérieurs. Les Républicains quant à eux sont généralement soutenus par des artisans ou certains marchands dont les intérêts économiques et politiques diffèrent de ceux des Fédéralistes, ainsi que par des planteurs et des fermiers (en particulier dans les états du sud) qui vivent en dehors des réseaux commerciaux.⁹⁵

Dans les années 1830, les positions sont toujours divergentes : certains marchands rejoignent le parti Whig (qui défend un tarif protecteur pour encourager l'économie et

⁹¹ Tyler, 250 ; Merrill Jensen, *The Founding of a Nation, A History of the American Revolution, 1763-1776*, New York, London, Toronto, Oxford University Press, 1968, chapitres 10 et 11 ; Doerflinger, 225. Pour une comparaison entre l'attitude des marchands de Virginie et du Maryland, voir Joseph A. Ernst, « The Political Economy of the Chesapeake Colonies, 1760-1775 : A Study in Comparative History, » *The Economy of Early America, The Revolutionary Period, 1763-1790*, 196-243. Concernant la Caroline du Sud, voir Russell R. Menard, « Slavery, Economic Growth, and Revolutionary Ideology in the South Carolina Lowcountry, » dans McCusker et Menard, *The Economy of Early America*, 244-274.

⁹² Robert M. S. McDonald, « Early National Politics and Power, 1800-1824, » In *A Companion to Nineteenth-Century America*, William L. Barney, ed., 5-18, Oxford, Blackwell Publishers, 2001, p.8.

⁹³ Les Fédéralistes sont les suivants : Joshua Johnson, William Bingham, Samuel Breck, Thomas H. Perkins, Joseph Sansom, Joshua E. White et Francis Cabot Lowell. Les Républicains sont Jonathan Williams, Elkanah Watson, William Lee et Thomas Blount.

⁹⁴ C'est notamment l'analyse présentée par Charles Beard dans *Economic Origins of Jeffersonian Democracy*, New York, the Macmillan Company, 1915.

⁹⁵ Murrin, 404-406 ; Sellers, 35 ; Robert Palmer, « *The Great Inversion : America and Europe in the 18th century Revolution* », *Liberté, Egalité, Fraternité : The American Revolution and the European Response*, ed. Charles W. Toth, Troy, NY, The Whitston Publishing Company, 1989, 25.

l'industrie américaines), quand d'autres, comme Joseph Ballard, s'opposent aux mesures protectionnistes et vont grossir les rangs du parti démocrate.

Plusieurs chercheurs s'interrogent sur les liens entre économie et idéologie politique : ils observent que les marchands de l'époque sont généralement moins impliqués dans la vie politique que d'autres catégories socio-professionnelles, comme les avocats ou les planteurs, et qu'ils cherchent avant tout à suivre leurs intérêts économiques.⁹⁶ John Murrin souligne ainsi que les marchands soutiennent majoritairement le boycott de 1765 parce qu'il leur permet d'écouler leurs stocks, mais qu'ils hésitent davantage à appliquer celui de 1770 qui menace plus sérieusement leurs activités.⁹⁷ Henry Drinker pourrait correspondre à ce portrait puisque, au moment du mouvement de non-importation de 1770, il décide de se retirer des affaires publiques pour éviter toute implication politique.⁹⁸ Quelques mois auparavant, il prédit que les marchands de Philadelphie ne respecteront pas ce boycott, convaincu que les intérêts financiers l'emporteront sur leur patriotisme : « Interest, all powerful Interest will bear down Patriotism. »⁹⁹

Si cela se vérifie chez Thomas H. Perkins, qui, pendant la guerre de 1812 contre la Grande-Bretagne, se livre à la contrebande avec le Canada, tout en produisant des boulets de canon pour la marine américaine,¹⁰⁰ on ne saurait toutefois en conclure que les marchands sont indifférents à la politique. Dans les lettres à ses partenaires envoyées dans les années précédant le début du conflit révolutionnaire, Joshua Johnson affiche clairement ses prises de position : en 1771, il refuse catégoriquement de « trahir ses concitoyens » en exportant du thé, « le pire poison qui s'emploie à ruiner le pays ». Pendant l'été 1774, suite au passage des Lois intolérables (*Intolerable Acts*) par le Parlement, il est prêt à sacrifier ses intérêts financiers en soutenant les colonies dans leur opposition à l'administration britannique : « Your cause is

⁹⁶ Thomas Doerflinger écrit ainsi : "This detachment from political activity is not surprising. Merchants who had been juggling credits and debits in a counting house since their early teens had less exposure to legal and political theory than did genteel graduates of the College of Philadelphia and the Inns of Court. They were fully occupied with the risks and rewards of commerce"(Doerflinger, 212).

⁹⁷ John M. Murrin, « The Great Inversion... », 396 : « The merchants as a group had probably never been all that vulnerable to ideology." John Hancock observe le même détachement de la vie politique chez les marchands londoniens commerçant avec les colonies américaines : "Only 1/3 of them were active in national politics. Being a merchant did not imply strong political convictions. If so, they used politics to safeguard their commercial, social and personal interests." *Citizens of the World, London Merchants and the Integration of the British Atlantic Community, 1735-1785*, Cambridge University Press, 1995, 42.

⁹⁸ « My natural disposition [is] to be drawn out into publick life as little as may be, for in all my cool reflecting moments, it appears to me inconsistent with my love of peace and real happiness » (Henry Drinker to Abel James, 5 mo. 16 1770, "Effects of the 'Non-Importation Agreement' in Philadelphia, 1769-70," *Pennsylvania Magazine of History and Biography*, Vol. XIV, 1890, 44).

⁹⁹ Henry Drinker to Abel James, 12 mo. 9 1769, *Ibid*, 41.

¹⁰⁰ Frank Carpenter, Review of *Merchant Prince of Boston, Colonel T.H.Perkins, 1764-1854*, by Carl Seaburg and Stanley Paterson, *The Business History Review*, Vol.46, No. 3 (Autumn 1972), 367.

noble ; it's for liberty you struggle. Persevere, be steady and faithful to each other and the Almighty will conquer for you.”¹⁰¹

D'autres s'illustrent par leur engagement politique. William Palfrey devient membre de l'association patriote *Sons of Liberty* en 1765 et il entretient une correspondance avec le radical britannique John Wilkes en 1768 et 1769. Lors d'un séjour à Londres en 1771, il fréquente les Whigs de la capitale et rencontre Richard Grenville Temple, beau-frère de William Pitt, afin de connaître l'attitude du gouvernement à l'égard des colonies.¹⁰² Que dire du rôle de Henry Laurens, qui devient le représentant non officiel des intérêts de la Caroline du Sud en 1771-74? Il condamne les actions « irréflechies » des marchands patriotes de Caroline qui refusent d'importer du thé, mais est néanmoins déterminé à défendre les droits de son pays, quand bien même ils mettraient en péril ses propres intérêts : « I love my Country as extensively, as disinterestedly as any man in it, because I feel a willingness to Sacrifice my Life & fortune in defence of its true Liberties. »¹⁰³ Le Virginien William Lee adopte une position plus radicale encore, écrivant en mai 1775 qu'il défendra la “Liberté” au péril de sa vie.¹⁰⁴

Par ailleurs, certains marchands occupent des fonctions politiques. William Bingham devient agent du Congrès continental en Martinique pendant la guerre d'indépendance, puis siège au Congrès de 1786 à 1788, avant de représenter la Pennsylvanie au Sénat entre 1795 et 1801. Quant au marchand de Boston William Lee, il est nommé consul à Bordeaux en 1801 puis à partir de 1810, secrétaire de l'ambassadeur américain en France Joel Barlow.

En ce qui concerne leur appartenance religieuse, tous les marchands du corpus sont protestants, aucun n'est catholique¹⁰⁵ ou juif. Sur les quinze qui habitent Philadelphie ou la Pennsylvanie, neuf (donc près de 2/3) sont d'obédience quaker.¹⁰⁶ La plupart des Loyalistes

¹⁰¹ Jacob M. Price, ed., *Joshua Johnson's Letterbook, 1771-1774, Letters from a Merchant in London to his Partners in Maryland*, London Record Society, 1979, 11, 147.

¹⁰² Jared Sparks, « Life of William Palfrey », *The Library of American Biography*, Vol. VII, Boston, Charles C. Little and James Brown, 1805, 347-356. Pour les liens entre W. Palfrey et John Wilkes, voir également Pauline Maier, « John Wilkes and American Disillusionment with Britain », *The William and Mary Quarterly*, 3rd Series, Vol. 20, No. 3 (July 1963): 373-395.

¹⁰³ Laurens, *Papers*, Vol. 8, p.XIII. Lettre de Henry Laurens à George Appleby, 4 mai 1774, *Papers*, Vol. 9, 428.

¹⁰⁴ « Even loss of Life is, in my mind, a less evil than loss of liberty » (William Lee, *Letters of William Lee, Sheriff and Alderman of London...*, Worthington Chauncey Ford, ed., Vol. I, Brooklyn, Historical Printing Club, 1891, 103, 159).

¹⁰⁵ Il est une exception : Samuel Breck se convertit au catholicisme lorsqu'il est envoyé pour être éduqué pendant quatre ans au Collège de Sorèze, tenu par des Bénédictins. Il abandonne la religion catholique à son retour à Boston, mais rejoint l'église épiscopale, dont les principes se situent à mi-chemin entre le puritanisme et le catholicisme, et il apporte un soutien financier à la fondation d'une congrégation catholique dans la ville en 1790 (Peterson, « Boston à l'heure française... », *Annales historiques de la Révolution française*, 16-17).

¹⁰⁶ On estime qu'environ 1/7 de la population de Philadelphie était quaker et, parmi les 173 marchands de Philadelphie entre 1765 et 1776 qui étaient membres de comités révolutionnaires ou participants des boycotts, Robert Oaks a dénombré 72 Quakers, soit plus que 40% de la communauté marchande de la ville (Ces chiffres

sont des Anglicans, mais on observe également un certain nombre d'unitariens, tels Benjamin Pickman et Samuel Curwen. Les marchands quakers sont particulièrement avantagés lors de leur séjour outre-Atlantique car les réunions de culte leur permettent de tisser des liens avec la population britannique. Ainsi, Jabez Maud Fisher sillonne la quasi-totalité de l'Angleterre, la côte est de l'Irlande, le sud de l'Ecosse et l'ouest du Pays de Galles en l'espace de seulement seize mois, un parcours rendu possible grâce à son réseau exceptionnel de contacts avec des coreligionnaires, qu'il s'agisse de marchands, de banquiers, d'artisans et d'industriels, mais aussi d'avocats, de ministres du culte, de pharmaciens, de médecins, de chimistes et d'enseignants. Ses hôtes lui offrent le gîte et le couvert, l'accompagnent parfois dans ses déplacements et certains lui permettent même d'avoir accès à des manufactures.¹⁰⁷

Il faut enfin noter l'appartenance connue de cinq des voyageurs à la franc-maçonnerie.¹⁰⁸ Là encore, c'est un atout certain dans le cadre d'un séjour outre-Atlantique, puisqu'au moyen de certificats maçonniques, les voyageurs peuvent se faire accueillir dans des loges européennes.¹⁰⁹

II- Activités commerciales

A) Portrait général d'un marchand américain de l'époque

Si le métier de marchand à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle peut rapporter d'importants bénéfices, il comporte des risques certains : nombre de bateaux sont perdus en mer ou attaqués en temps de guerre, les réseaux commerciaux deviennent de plus en plus complexes à mesure que l'espace atlantique atteint un plus haut degré d'intégration économique. Les échanges à l'époque sont multiples, trans-impériaux et multidirectionnels

sont cités par Kenneth Morgan dans *An American Quaker in the British Isles, The Travel Journals of Jabez Maud Fisher, 1775-1779*, OUP, 1992, 4 ; voir également Doerflinger, 214).

¹⁰⁷ Fisher, *American Quaker*, 11. Pour ses contacts avec la population britannique, voir les journaux de voyage et les notes de l'éditeur Kenneth Morgan, qui identifie les Britanniques croisés par le voyageur.

¹⁰⁸ Il s'agit de Francis Goelet, Edward Oxnard, Samuel Curwen, William Palfrey et Elkanah Watson.

¹⁰⁹ C'est le cas notamment du Loyaliste Samuel Curwen qui est admis lors de son exil en Angleterre dans deux loges de la capitale. Samuel Curwen fréquente en 1780 une loge qui se réunit à la *Edinburgh Coffee House*, puis en 1781 est admis dans celle de Basinghall Street (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, II, 684, 716). Les réseaux sont également utiles sur le territoire américain : lors d'une escale à Boston en 1750, Francis Goelet note qu'il rencontre de nombreux habitants et assiste à plusieurs réunions masoniques (Goelet, *Voyages*, September 29 1750).

dans un monde de plus en plus globalisé. Ils s'étendent de l'Amérique (Amérique du Nord, Antilles voire parfois Amérique du Sud), à l'Europe (Grande-Bretagne, France, Provinces-Unies, Baltique, Europe du Sud jusqu'en Turquie), en passant par l'Afrique et l'Asie (Chine et Indonésie à partir des années 1790).¹¹⁰ Prenons l'exemple de Francis Cabot Lowell qui crée son entreprise à Boston en 1796, en association avec son oncle de Salem William Cabot : il exporte vers l'Europe du tabac, des bois de construction, du coton, de la farine et du riz ; il réexporte depuis les Caraïbes vers l'Europe du sucre, de la mélasse, du café, du cacao et du poivre. Il envoie à Charleston de la soie, du thé et de la porcelaine importés d'Asie, ainsi que des produits nord-américains (poisson séché, vêtements et chaussures destinés aux esclaves) et achète en retour du coton, du riz et de la farine. Il importe enfin de Tobago et d'Antigue du rhum, du vin et du cognac français.

Pour l'aider et le renseigner, il entretient un vaste réseau d'agents à Amsterdam, Rotterdam, Bordeaux et Calcutta, des contacts de Londres à Barcelone, et des correspondants dans tous les grands ports américains (Rosenberg, 74, 82, 91). Son frère John Lowell profite de son Grand Tour d'Europe en 1804-1806 pour lui envoyer les listes de prix pratiqués dans les différents ports européens qu'il visite (Amsterdam, Bordeaux, Nantes, Liverpool, Anvers). Il lui communique également de nombreuses observations sur les facilités d'accès à certains ports et sur l'état des marchés,¹¹¹ ainsi que des nouvelles du contexte international, comme en novembre 1805, lorsqu'il pense que la guerre franco-autrichienne touche à sa fin : « I know the nature & extent of your business, & should you be induced to force your sales in expectation of a peace which should not take place, your loss would be but trifling, whereas a sudden peace might affect you essentially » (John Lowell to Francis Cabot Lowell, November 27 1805, *Lowell Family Papers*).

Un marchand doit donc maîtriser plusieurs tâches : il est chargé à la fois de transporter, protéger, assurer, stocker, vendre ses marchandises, faire la promotion de ses produits au moyen d'annonces publicitaires dans la presse et obtenir des financements. Il travaille en

¹¹⁰ Dans sa biographie du marchand et planteur de Caroline du Sud Henry Laurens, David Duncan Wallace répertorie des transactions commerciales avec vingt-six villes ou îles : Liverpool, Londres, Oxford, Bristol, Cowes, Glasgow, la Jamaïque, la Barbade, New Providence dans les Bahamas, Tortola (une île des Iles Vierges), St Christophe, l'île de Saint-Christophe dans les Antilles, l'île d'Antigua, la Guadeloupe, Boston, New York, Philadelphie, Savannah en Géorgie, St Augustine en Floride, Porto, Lisbonne, Madrid, la Havanne, Rotterdam, la Rochelle, Nantes et Bordeaux (David Duncan Wallace, *The Life of Henry Laurens, with a sketch of the life of Lieutenant-Colonel John Laurens*, New York and London, G. P. Putnam, 1915, 55).

¹¹¹ De passage à Naples en janvier 1805, il donne par exemple de précieux conseils sur la manière de percer avec succès sur le marché méditerranéen : «The Geography of the country is much necessary to increase profits, the captain must speak at least a little French. He should go to the Gulf of Genoa, stop to enquire prices at Nice, and then make the same enquiries at Leghorn, Naples and Palermo. [The port of Naples] is easy of access & safe. It has some of the gangers of the Adriatic navigation. At Ancona, the state of markets at Trieste may be known in a week, & three days of fair wind carries you to a Port, which offers all Germany for a market.» (John Lowell to Francis Cabot Lowell, Naples, January 8 1805, *Lowell Family Papers*).

général pour son propre compte mais peut également opérer en commission. Il est en concurrence avec des marchands britanniques et européens qui envoient leurs propres facteurs en Amérique du Nord ou traitent directement avec les planteurs américains. Sachant qu'une lettre met au moins un mois et demi pour traverser l'océan Atlantique et que le contexte politique est pour le moins agité durant la période, on perçoit toute la complexité du métier et l'importance que peut revêtir un voyage en Europe : il permet de nouer des contacts, de renforcer ceux déjà existants, de découvrir de nouveaux marchés, de nouveaux produits et de nouvelles techniques industrielles, et enfin d'obtenir des informations de première main sur la situation politique et économique internationale.¹¹²

Lorsque Elkanah Watson brosse à son frère un tableau de ses activités commerciales en 1782, alors qu'il est installé à son compte à Nantes depuis quatre ans, il insiste sur ses responsabilités qui le font, dit-il, vieillir prématurément :

I am at this moment interch'd up to the eyes in papers ; & charge upon my hands that perhaps few young fellows at 24 are willing to meet : indeed I confess myself inadequate to the task, especially as I am oblig'd to hop from the counting house to my apartments upon crutches, owing to violent efforts in exerting myself in the dispatch of our ships; I am sure you would laugh, & conceit you saw a man, old enough for your father, instead of your younger brother, if you could now look in upon me; in a large elegant counting house full of captains, tradesmen, sailors, & manufacturers soliciting orders ; with my long robe de chambre, in an easy chair, a table before me cover'd with papers; crutches by my side, a pipe in my mouth, five clerks to direct, & the whole operations of six vessels now on hand to conduct; besides all our internal & American correspondents to attend to. [...] We have upwards of a thousand tons of shipping, having on board upwards of 300 seamen; besides this we have in store nearly 100 hhds of good tobacco, equal in value to about forty thousand pounds sterling; I leave you to judge the weight I have upon my shoulders. (Nantes, 10 juin 1782, *Elkanah Watson Papers*)

Jusque dans les années 1790, la différence fondamentale entre le commerce en Grande-Bretagne et dans les colonies américaines réside dans l'absence de banques et de grandes sociétés, comme la Compagnie des Indes Orientales. La plupart des transactions se faisant à crédit, le succès repose principalement sur les relations de confiance établies avec les clients ou les partenaires, car le recours à la justice est limité et compliqué, surtout s'il implique des acteurs de part et d'autre de l'Atlantique. Aussi dans la mesure du possible, les marchands privilégient-ils les alliances avec les membres de leur famille, ou le cas échéant, avec des

¹¹² Harrington, 66 ; Rosenberg, 68 ; Bruno Marnot, Silvia Marzagalli, *Guerre et économie dans l'espace atlantique du XVI^e au XX^e siècle*, Presses Universitaires de Bordeaux, 2006, II.

amis.¹¹³ Les réseaux religieux et ethniques ont également leur importance. Le Quaker Joshua Fisher conseille à son fils Jabez Maud de choisir des partenaires appartenant à la Société des Amis, en arguant que ces derniers sont réputés pour leur prudence en affaires, leur honnêteté, et le prompt paiement de leurs dettes.¹¹⁴ Le marchand de Philadelphie Samuel Sansom Sr., grand-père de Joseph Sansom, incarne parfaitement ces principes, comme le reflète sa nécrologie le 2 mars 1774 :

[Samuel Sansom] was one of those early Traders whose Opportunities for acquiring a Fortune were very great, but being of a Disposition bounded by Moderation, and strictly punctual in Complying with his engagements, he was thankful for the Enjoyment of a reasonable competency, and used to say that he had enough. [He] passed through Life with a proper Sense of moral and religious Duties, and a Course of Conduct consistent with the necessary Injunctions thereof.¹¹⁵

De manière à réduire les risques, ils forment des partenariats, le plus souvent avec des compatriotes, plus rarement avec des Européens. Ces alliances peuvent durer quelques jours ou plusieurs années et être dissoutes avec facilité. Ils limitent également les pertes en étant pour la plupart propriétaires de leur propre flotte de navires, en totalité ou seulement partiellement, et en variant leurs investissements. Leur placement favori est l'achat de terres vierges et de propriétés, mais ils peuvent également choisir de financer des individus (industriels) ou une institution (banque, hôpital), d'investir dans des assurances maritimes, dans l'amélioration des transports (routes à péage) ou des industries locales (distillerie, raffinerie de sucre), de passer des contrats avec l'administration locale ou fédérale, ou encore d'acheter des obligations d'Etat.

Pour se lancer dans les affaires, un marchand a besoin d'un entrepôt, d'un bureau pour y faire sa comptabilité, d'un ou deux commis et bien sûr d'un capital important qui favorise l'obtention d'un crédit et qui lui permet de surmonter les crises économiques. Diverses

¹¹³ Peter Mathias, « Risk, credit and kinship in early modern enterprise, » *The Early Modern Economy*, John J. McCusker and Kenneth Morgan, eds., Cambridge University Press, 2000, 15-31, 18-19. On remarque ainsi plusieurs alliances au sein même des voyageurs du corpus : la fille du marchand William Palfrey épouse William Lee. Celle de William Smith épouse le petit-fils du marchand loyaliste en exil Benjamin Pickman. Quant à Joshua Gilpin, marchand et industriel de Philadelphie, il n'est autre que le neveu de Jabez Maud et Samuel Rowland Fisher.

¹¹⁴ « [You will] endeavour to procure our Goods from the several Merchants [...], always giving the Preference to those of our society, not from any degree of wrong Bias, but because from experience we have found them to merritt [*sic*] the Preference of any others in England” (Lettre de Joshua Fisher & Sons à Jabez Maud Fisher, Philadelphie, 4 septembre 1775, citée en intégralité dans Fisher, *American Quaker*, 321). La lettre est reproduite en partie dans les annexes, vol. 2, p.123). La Société des Amis condamnait les prises de risques trop importants et le non-remboursement des créances constituait un motif d'exclusion de la communauté (Jacob M. Price, “The Great Quaker Families of Eighteenth Century London: the rise and fall of a sectarian patriciate,” in *The World of William Penn*, R.S. Dunn and M.M. Dunn, eds., 106-126, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1986, 365, 384-386).

¹¹⁵ Obituary, March 2 1774, *The Pennsylvania Gazette*, Issue 2358, America's Historical Newspapers.

connaissances sont requises, comme les détaille l'article « marchand » de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert:

La profession de marchand, pour être exercée avec succès, exige des lumières & des talents, des connoissances exactes d'arithmétique, des comptes de banque, du cours & de l'évaluation des diverses monnoies, de la nature & du prix des différentes marchandises, des lois & des coutumes particulières au commerce.¹¹⁶

Il faut y ajouter des notions de comptabilité, une maîtrise des systèmes de poids et mesures dans les différents pays concernés et éventuellement une connaissance du processus de fabrication de certains produits. Il doit compter sur son intuition et sa capacité à saisir les opportunités rapidement et à devancer si possible ses concurrents (Leclerc, 111-118). De précieuses informations sont obtenues en s'entretenant avec des confrères, des capitaines de navire ou des agents à l'étranger, qui peuvent être chargés de réceptionner les marchandises, de les vendre au meilleur prix puis d'acheter des biens pour la traversée du retour, le tout en échange d'une commission. Une fois de retour de son apprentissage à Londres de 1744 à 1747, Henry Laurens prie ainsi un de ses anciens collègues, William Flower, de le tenir au courant des prix des marchandises de Caroline du Sud et de l'arrivée des vaisseaux : « I shall esteem the favour if you will now and then write in the Usefull Stile (*sic*), by which I mean that you give me the state of our Commodities at Your Markett (*sic*), arrival or miscarriage of our homeward bound Vessels » (From Henry Laurens to William Flower, Charles Town, 10 July 1747, *Papers*). Pour donner un autre exemple, William Lee envoie en 1802 une lettre informant de l'état du marché bordelais, qui est publiée dans le *New-York Evening Post* :

Enclosed you have our price current, which is as correct as the times will admit of. Coffee and sugar are looking up, and we have not a great stock on hand; but the market may be lowered by supplies from the north. Good tobacco is wanted [...] Cotton is dull, but safe, for it must rise. [...] The season for the sale of Nankeens commences in April. That for pepper is over, but this article [...] must answer in Aug. and Sept. Rice is now in great demand. [...] Teas are dull; and wines and brandies are uncommonly high. When you ship for this place, make your calculation upon a fluctuating market, of which it is impossible to keep the course. Do not expect advantageous sales for American vessels, until you learn that this government have [*sic*] determined to grant them papers.¹¹⁷

Un marchand qui commerce avec la Grande-Bretagne a généralement un contact à Londres, et peut-être un autre à Bristol, à Liverpool ou à Manchester. Il peut également

¹¹⁶ Article « marchand », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert, eds., University of Chicago, ARTFL Encyclopédie Project (Spring 2011 Edition), Robert Morrissey, ed., <http://encyclopedia.uchicago.edu>, 83 (dernière consultation : juin 2015).

¹¹⁷ Extract from a Letter from the Respectable House of Perrot & Lee, dated Bordeaux, Feb. 18, 1802, *The New-York Evening Post*, 2 April 1802, Issue 118, 3, America's Historical Newspapers.

envoyer l'un de ses employés comme subrécargue accompagner la cargaison, ou encore confier la gestion de ses marchandises au capitaine de son bateau. Si ce dernier a besoin d'argent, il lui confie des lettres de change qu'il tire sur des banquiers londoniens, hollandais ou parisiens. Les Britanniques et Hollandais proposent en général des crédits sur douze voire dix-huit mois aux Américains, alors que leurs confrères français ne vont pas au-delà de six mois. La plupart des achats et ventes sont effectués sans que les clients aient vu les produits, et pour s'assurer de leur qualité ou de la conformité à sa demande, le marchand peut se faire envoyer des échantillons, une pratique particulièrement courante pour les habits, le tabac, les bougies, la farine et l'indigo. Compte tenu des délais de chargement et de réarmement ainsi que des risques inhérents à la traversée, un navire effectue un ou parfois deux voyages par an (Harrington, 47-124 ; Sellers, 21-22).

Il s'agit à présent d'examiner plus avant les échanges mis en place à différentes périodes, et de détailler les activités commerciales des marchands du corpus, en commençant par ceux de la fin de la période coloniale.

B) La fin de la période coloniale

A partir du milieu du XVIII^e siècle, le commerce transatlantique connaît une croissance sans précédent, et cela se vérifie tout particulièrement dans les treize colonies. Kenneth Morgan a calculé qu'entre 1700 et 1750, les exportations britanniques vers l'Amérique du Nord font plus que tripler, et doublent de 1772 à 1797 : cette demande accrue pour les produits manufacturés britanniques est induite par un accroissement démographique et un niveau de vie plus élevé dans les colonies, ainsi qu'une meilleure productivité dans la métropole.¹¹⁸

Les colonies nord-américaines exportent de multiples matières premières vers la métropole : des produits de la pêche (morue) et de la chasse à la baleine (huiles), du bois pour la construction navale et des navires de la Nouvelle-Angleterre, des fourrures des colonies du nord et de New York, du tabac de Virginie et du Maryland, des matériaux pour la construction navale (goudron, brai) de Caroline du Nord, de l'indigo (utilisé par les teinturiers anglais) et du riz de Caroline du Sud et de Géorgie. Elles importent en retour des textiles, de la laine, du

¹¹⁸ Kenneth Morgan, "Business networks in the British export trade to North America, 1750-1800," *The Early Modern Atlantic Economy*, 36.

thé, de même que divers produits manufacturés. Les plus grands ports de l'époque sont Boston, Philadelphie, Charleston et New York.

Les treize colonies mettent également en place des échanges avec l'Irlande, ainsi qu'avec le sud de l'Europe (Espagne, Portugal et les îles de la Méditerranée) : farine, céréales, morue, et riz sont échangés contre du vin et du sel, et le tabac, le rhum et le sucre antillais sont introduits en contrebande. Le commerce avec les Antilles britanniques se développe tout autant : les colons importent du sucre, de la mélasse (qui sert à la fabrication de rhum dans les distilleries de Boston, New York ou Philadelphie), du café et ils exportent du pain, de la farine, du riz, du bois, du bétail, de la viande (porc, bœuf), du maïs et du poisson séché.

Les colonies s'échangent par ailleurs des marchandises : la Pennsylvanie, le Maryland et la Virginie envoient par exemple leurs céréales vers le Massachusetts et le New Hampshire.

Les réseaux commerciaux sont donc multiples, et il existe tant de disparités pendant la période coloniale qu'il est impossible de parler d'une seule économie nord-américaine. On peut toutefois identifier trois régions principales, la Nouvelle-Angleterre, la Baie de Chesapeake avec les colonies centrales, et le sud.

Le climat et les terres de Nouvelle-Angleterre ne permettant pas de produire autant de cultures que les colonies de la Chesapeake ou celles du sud, les Antilles constituent le premier partenaire commercial et c'est par le transport des marchandises que la Nouvelle-Angleterre rééquilibre sa balance commerciale. A la veille de la révolution américaine, près de 39% des bâtiments utilisés dans tout l'empire britannique et apparaissant dans le *Lloyd's Register* ont été construits en Amérique, et tout particulièrement en Nouvelle-Angleterre : elle fournit les mâts, le bois et la térébenthine, alors que la Caroline du Nord produit brai et goudron.¹¹⁹

Les colonies centrales bénéficient quant à elles d'une agriculture plus prospère et surtout d'un excellent réseau de transport fluvial qui encourage l'expansion de la culture céréalière vers des terres situées plus à l'ouest, et stimule la croissance des villes de Philadelphie et New York. Comme pour la Nouvelle-Angleterre, la plupart des échanges commerciaux de ces colonies se font avec les Antilles. Le sud de l'Europe représente leur deuxième partenaire commercial, et la métropole n'occupe que la troisième place.

Au contraire, les colonies du Sud commercent principalement avec la métropole et l'Europe, produisant près de 2/3 des exportations nord-américaines vers le Vieux Continent. Leur balance commerciale est donc positive. La Virginie, qui est alors une des colonies les plus riches et les plus peuplées, exporte son tabac vers l'Angleterre ou l'Ecosse, dont les 2/3 sont ensuite réexportés vers les Provinces-Unies, la France et l'Allemagne. La Caroline du

¹¹⁹ Jacob M. Price, « Colonial Trade and British Economic Development, 1660-1775, » *Lex and Scientia: The International Journal of Law and Science*, 14, Great Neck, NY, 1978, 112.

Nord est la moins peuplée des treize colonies et celle dont l'économie repose le moins sur le commerce extérieur.

Au total, de 1768 à 1772, 52,7% des exportations (en valeur) des treize colonies sont à destination de la métropole, 25,7% vers les Antilles et 17,9% vers le sud de l'Europe.¹²⁰

Concernant les activités des marchands du corpus, Francis Goelet offre l'exemple d'un négociant assez prospère de New York dans les années 1740-1750.¹²¹ Il effectue un premier voyage en Angleterre en 1746-47 afin de s'approvisionner auprès de marchands londoniens, qu'il paye grâce à la vente de sa cargaison de sucre, de cacao et de coton. Il semble remporter un certain succès car il investit peu de temps après dans l'achat de terres et de moulins et, à l'été 1748, il devient le propriétaire d'un navire dont il confie le commandement à son frère. Il repart en Angleterre en 1750-52 et une publicité de 1751 détaille ses articles « tout juste importés de Bristol » et « vendus à un prix très abordable » : pas moins d'une quinzaine de variétés de tissus en coton, soie, velours et laine de qualité plus ou moins fine, du matériel de couture, des vêtements et accessoires vestimentaires, des pipes, du tabac à priser et des boîtes en étain.¹²²

Les marchandises importées par l'entreprise « Thomas Clifford & Sons » à Philadelphie à la fin des années 1760 illustre l'étendue de certains réseaux. Sont proposés à la vente des produits des Caraïbes (rhum, café et sucre antillais, eau de vie de Jamaïque), du thé Bohea, de la soie et des épices d'Inde et de Chine, des marchandises en provenance des treize colonies (chapeaux en poil de castor et rhum de Nouvelle-Angleterre, farine et porc de Pennsylvanie), ainsi que toutes sortes de produits manufacturés anglais (ustensiles de cuisine et quincaillerie, vêtements et accessoires de mode), de la nourriture (bière et fromage anglais, sel, vin de Madère, de Lisbonne et de Porto), et même des serviteurs par contrat (gallois et anglais). L'entreprise importe des Caraïbes du sucre, du rhum, des mélasses et du cacao et exporte vers Bristol, Liverpool et Londres des matières premières nord-américaines (du tabac, du bois de

¹²⁰ Jacques Portes, Nicole Fouché, Marie-Jeanne Rossignol, Cécile Vidal, *Europe / Amérique du Nord, Cinq siècles d'interaction*, chap. 1, 14-68 (chiffres cités p. 36) ; Jacob M. Price, "The Imperial Economy, 1700-1776," 78-98 ; James F. Shepherd, "British American and the Atlantic Economy," *The Economy of Early America, The Revolutionary Period, 1763-1790*, Ronald Hoffman, John J. McCusker, Russell Menard and Peter J. Albert, eds., Charlottesville, University Press of Virginia, 1988, 3-37 ; Susan Previant Lee and Peter Passell, *A New Economic View of American History*, New York, Norton & Company, 1979, chap. 1-2 ; Paul Butel, *Européens et Espaces maritimes (vers 1690-1790)*, Presses Universitaires de Bordeaux, 1997, chap. II, 29-58.

¹²¹ Pour de plus amples informations biographiques, se reporter à la présentation des marchands du corpus en annexe (vol. 2, p. 16).

¹²² *New York Gazette*, 19 August 1751, Issue 448, New York, p.4. Publicité consultée sur America's Historical Newspapers et reproduite en regard.

construction et de l'huile de baleine).¹²³ Comme dans le cas de Goelet, Thomas Clifford Jr. effectue un voyage en Angleterre en 1770, et il emporte à cette occasion une longue liste de commandes personnelles de sa famille ou d'amis, qui montre combien les produits manufacturés anglais sont alors prisés : y figurent des lames de rasoir, des mouchoirs, un tire-bouchon, un canif, un chandelier, des lunettes ou encore des médicaments.¹²⁴

La concurrence est rude et les marchands ont recours à diverses stratégies de vente pour se démarquer. Ainsi, à Boston, Jonathan Williams se spécialise en 1772 dans l'importation de textile britannique de qualité et, pour attirer l'attention dans ses annonces publicitaires, le jeune homme encadre ses textes, utilise différentes tailles de polices et met certains mots clés en majuscules, en gras ou en italique. Il prend également soin de remercier ses clients dans ses annonces, affirme qu'il propose le plus grand choix de tissus de la ville à un prix concurrentiel, et vante la qualité de sa marchandise, en insistant sur une série de tissus "exclusivement destinés au marché londonien."¹²⁵ En 1773, il élargit son offre en proposant des produits antillais (café, cacao), de la farine, du fer, du coton et du sel de Lisbonne. Face à un marché saturé, il décide finalement de tenter sa chance en Angleterre en 1774 : il fait construire deux navires et règle ses dettes en vendant leur cargaison à son arrivée à Londres. Il a pour ambition de limiter au maximum les intermédiaires et en mars 1774, il semble satisfait car il écrit qu'il a pu nouer de précieux contacts avec des négociants de Liverpool, Manchester, Lancaster, Glasgow, Edimbourg et Londres.¹²⁶

Joshua Johnson part lui aussi à Londres en 1771 : il a pour mission de vendre les cargaisons des navires affrétés par ses partenaires d'Annapolis, dans le Maryland (tabac, blé, maïs, fer) et d'acheter au meilleur prix des marchandises britanniques (textiles, vaisselle, livres, clous, thé, fromage et vin). Comme Williams, il tente de passer directement commande auprès des industriels, mais se heurte à de nombreuses difficultés.¹²⁷ Le contexte économique est défavorable : les crédits excessifs accordés à certaines maisons, la chute des prix de vente du tabac et la saturation du marché américain provoquent une crise financière en 1772 et 1773. Johnson reste toutefois à l'affût des opportunités car suite à la faillite de plusieurs

¹²³ Voir par exemple les publicités pour les produits proposés par Thomas Clifford dans *The Pennsylvania Chronicle*, April 18-25 1768, vol. II, Issue 13, p.103 ; *The Pennsylvania Gazette*, 27 June 1753, Issue 1331, p.4 ; *The Pennsylvania Gazette*, 27 November 1760, Issue 1666, p.1 ; *The Pennsylvania Gazette*, 27 October 1768, Issue 2079, supplement 2, America's Historical Newspapers. Publicité reproduite en regard.

¹²⁴ Letters from Thomas Clifford Jr. to his father, 1770-72, Memorandum, Clifford Correspondence, Pemberton Family Papers, mss., Historical Society of Pennsylvania. Le document est reproduit dans les annexes (vol. 2, p. 81).

¹²⁵ *The Boston Gazette*, 1st June 1772, Issue 895, Supplement 2 ; *The Boston Post-Boy*, 22 March 1773, Issue 813, p.3 ; *The Boston Post-Boy*, 12 June 1773, America's Historical Newspapers. Reproduction en regard.

¹²⁶ Jonathan Williams to Benjamin Franklin, March 30th 1774, *Benjamin Franklin Papers*.

¹²⁷ Letter to the firm, 17 April 1772, *Joshua Johnson's Letterbook, 1771-1774, Letters from a Merchant in London to his Partners in Maryland*, Jacob M. Price, ed., London Record Society, 1979, XIII-XIV, 33. Les lettres sont disponibles en ligne sur <http://www.british-history.ac.uk> (dernière consultation : juin 2015).

Exemple de publicité pour les marchandises vendues par Francis Goelet. *New York Gazette*, 19 August 1751, Issue 448, New York, p.4 (America's Historical Newspapers):

JUST imported in the Snow Elizabeth, Capt. M^r Hugh, and in the Ship Dover, Capt. Richards, from Bristol, by FRANCIS GOELET, and to be sold cheap for ready Money or short Credit, at his Store at Mrs. Stephens's, near the Meal-Market, viz:

OZENBRIGS, 7-8ths Dowlas, quadruple Silesias, long, clear, flower'd and Apron Lawns, Cambricks, 3-4ths Linnen Checks, 6-4ths and Yard-wide Cotton do. Grograms, Cotton Hollands, Cotton Warp, Bejudepots, Damask Tabling, Grandarella Cotton, Chilloes, Allejar, half-Yard white Jeans, Pocket Fustians, Yard and half-Yard figur'd Diaper, fine Cotton Pillow-Fustian, double-Cotton Rib do. fine flower'd, tufted, and dy'd Jeans, Cotton Laces, Qualities, Needles, Wire and Mould Shirt Buttons, Gartering, Beads, Cotton and Linnen Tapes, strip'd Incles, black and blue Velvet, colour'd Threads, Pins, Tin and silver'd Buttons, Pinchbeck and gilt plated do. Thimbles, Pipes, 8 by 10, and 10 by 12 Crown-Glass, Scotch and Rapee Snuff, and an Assortment of Tin Ware; with many other Things too tedious to mention.

Publicité pour les marchandises vendues par l'entreprise "Thomas Clifford & Sons". *The Pennsylvania Chronicle*, April 18-25 1768, vol. II, Issue 13, p.103 (America's Historical Newspapers).

For BRISTOL directly,
The Snow ANNA,
James Russel, Master;



NOW lying at *Thomas Clifford's Wharf*, is a good Vessel, with excellent Accommodations for Passengers, Part of her Cargo already engaged, and will sail with all convenient Speed; For Freight or Passage, apply to said *Thomas Clifford*—Who has imported in said Snow, a Quantity of Rum, Sugar, Molasses, Cocoa in Bags, and good coarse Salt, which he will sell reasonable for Cash.

Deux publicités pour les marchandises vendues par Jonathan Williams Jr.
Boston Gazette, June 1st 1772, Issue 895, Supplement 2 ; *Boston Post-Boy*, 22 mars 1773,
 Issue 813, p.3. Boston, Massachusetts (America's Historical Newspapers).

Jonathan Williams, jun.

RETURNS his grateful Acknowledgments to those Persons who have favoured him with their Custom during the past Season ; and at the same Time acquaints his Friends and the Public, That he has just received by the Union, Capt. Pease, a compleat Assortment of

Spring and Summer Goods,

Consisting of almost every Article usually imported at this Season of the Year, which will be speedily opened at his Shop in Ann-Street, below the Draw-Bridge, and directly opposite the Drum-Maker's, at the Head of Barrett's Wharff.

He has also at his CLOTH-STORE, over said SHOP, an elegant Assortment of super fine and other

Broad Cloths,

Such as are made only for the *London Market*, which are greatly superior to those made for Exportation, (the Superfines being manufactured entirely, & others mostly) of Spanish Wool, with proper Linings and Trimmings, compleatly matched.

He will do his utmost Endeavours to give Satisfaction to his Customers, both with Regard to his Prices and the Quality of his Goods, which he is the more induc'd to sell very low, as he trades for

Ready Money only.

N. B. Said WILLIAMS is in daily Expectation of a large Number of super and super-fine Cloths, which with those he has now by him, will make the greatest Choice in Town. When they arrive, the Publick shall be duly notified.

Jonathan Williams, jun'r,

RESPECTFULLY ACQUAINTS THE PUBLIC,

That he imports from LONDON, and constantly keeps by him at his SHOP a little to the Northward of the *Draw-Bridge*, and directly opposite the Drum-maker's, at the Head of BARRETT'S Wharf in

ANN-STREET, BOSTON,

A large and general Assortment of all Kinds of English and India GOODS.

He has also at his CLOTH-STORE, over said SHOP, a neat and elegant Assortment of

BROAD CLOTHS,

Of all Prices and very excellent Qualities, — the Superfines manufactured of Spanish Wool, and made only for the LONDON Market, with Linnings and Trimmings uncommonly well matched, all which he sells at the Cheapest Rates by Wholesale and Retail

FOR READY MONEY ONLY.

Note, he generally has by him --- English and Lynn made Womens Shoes, best Kippen's Snuff --- excellent Bohea Tea --- Flax --- Cotton and Sheeps Wool --- Chocolate --- Coffee --- and several other Articles in the Grocery Way.

Those who will please to Favour him with their Custom, will find it of advantage to Trade with him; and the smallest Favour he will always gratefully acknowledge.

maisons britanniques et écossaises spécialisées dans l'exportation de tabac de Virginie et du Maryland, il propose à ses partenaires de s'implanter dans la filière. C'est un succès : en 1775, il occupe le septième rang des plus grands importateurs de tabac à Londres.¹²⁸ Mais les tensions croissantes entre les treize colonies et la métropole, ainsi que les accords de non-importation conclus par certains marchands américains, perturbent les échanges. Johnson met fin au partenariat en 1777 et, patriote convaincu, il part s'installer à Nantes où il restera jusqu'à la fin du conflit en qualité d'agent commercial du Maryland et de consul du Congrès continental.

Comme le suggèrent les difficultés rencontrées par Jonathan Williams et Joshua Johnson, le commerce colonial de la fin de la période coloniale est caractérisé par une alternance de phases d'expansion et de récession : les années 1740 sont relativement prospères, suivies par une dépression au début des années 1750 due à un marché saturé et aux dettes importantes de certains colons. Les échanges connaissent ensuite une période de croissance pendant la guerre de Sept Ans, suivie par une récession au retour de la paix. La croissance repart à la fin des années 1760 lorsque le boycott des marchandises britanniques en 1765-77 et 1768-70 permet d'écouler les stocks avant la crise financière de 1772-73.¹²⁹

Pendant les dernières années de la période coloniale, le commerce est cependant globalement florissant et les planteurs américains sont moins accablés de dettes à la veille de la révolution qu'ont pu l'affirmer certains historiens progressistes tels Charles Beard ou Arthur Schlesinger. Il est certain que le commerce au sein de l'empire britannique ne fonctionne pas selon les principes du libre-échange,¹³⁰ mais jusque dans les années 1760, les

¹²⁸ *Ibid.*, p.XXVI.

¹²⁹ Marc Egnal and Joseph A. Ernst, "An Economic Interpretation of the American Revolution," *The William and Mary Quarterly*, Third Series, Vol. 29, No. 1 (Jan. 1972), 4-32, en particulier pp.14-34.

¹³⁰ La Grande-Bretagne poursuit une politique mercantiliste, mise en place dans les années 1650-1670, pour faire face à la compétition des Provinces-Unies. Selon cette pratique, les colonies ne devaient pas se développer pour elles-mêmes mais étaient uniquement destinées à servir de débouchés aux produits manufacturés anglais et à lui fournir des denrées non cultivées en métropole. Tout se faisait dans l'intérêt de la métropole, selon trois principes, que John McCusker résume ainsi : « England [and Great-Britain after 1707] was to be the exclusive beneficiary of the trade in the products of its colonies. England was to be the exclusive beneficiary of the trade in the supply of goods to its colonies. England was to be the exclusive beneficiary of the carrying trade of the colonies » (McCusker, *The Economy of British America, 1607-1789*). Les colonies contribuaient de la sorte à renforcer la puissance économique et maritime de la Grande-Bretagne, lui apportaient une source de revenus indépendante et garantissaient son autosuffisance en temps de guerre grâce à de solides réserves d'or et d'argent. Les Lois de Navigation imposaient les restrictions suivantes: tous les produits énumérés (tabac, sucre, indigo, coton, fourrures et bois pour la construction navale) devaient être transportés depuis les colonies vers l'Angleterre ou une autre colonie, sur des navires britanniques ou coloniaux, avec un équipage aux trois-quarts anglais et un capitaine anglais. Les colons ne pouvaient pas exporter vers la métropole certains produits agricoles comme le blé, la farine ou la laine, ni développer d'industries (textile, sidérurgique), pour éviter toute concurrence avec la production domestique. Enfin il leur était interdit d'entretenir le moindre échange commercial en dehors de l'empire, toute marchandise étrangère devant obligatoirement transiter par la métropole. Quelques exceptions avaient toutefois été consenties concernant l'importation d'esclaves africains,

colons ont peu de raisons de se plaindre des règles imposées par la métropole. Tout d'abord, nombre d'entre eux - en particulier en Nouvelle-Angleterre et dans les colonies centrales - contournent les mesures douanières en organisant un commerce de contrebande avec les colonies françaises, espagnoles, hollandaises et danoises dans les Caraïbes.¹³¹ D'autre part, John McCusker et Russell Menard ont montré que si les contraintes sont nombreuses (des produits étrangers plus chers, l'impossibilité d'exporter directement le riz et le tabac vers l'Europe ou encore une concurrence restreinte en matière de transport maritime), elles sont largement compensées par les bénéfices : la protection de la marine royale britannique, un accès privilégié à tous les marchés de l'empire, la possibilité d'importer des produits manufacturés bon marché et de bonne qualité, des tarifs protecteurs sur le tabac, l'indigo, le goudron ou encore le bois de construction, et enfin des propositions intéressantes de crédit de la part des maisons britanniques.¹³²

Dans ces conditions, comment expliquer le changement d'attitude chez les marchands patriotes ? Pour commencer, la perception mercantiliste a évolué depuis le XVII^e siècle : lorsque les lois de navigation sont mises en place dans les années 1650-1660, il s'agit pour l'Angleterre de contrôler le commerce de son empire pour le bien de tous, mais dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, c'est l'intérêt de certains groupes d'individus influents, comme la Compagnie des Indes Orientales et les planteurs antillais, qui semble l'emporter.¹³³ Les marchands nord-américains, qui ne bénéficient pas de groupes capables de faire pression sur le Parlement, ne peuvent que constater leur incapacité croissante à se faire entendre en métropole.

Dans le même temps, les colonies connaissent une croissance démographique spectaculaire et voient la demande en produits coloniaux en Europe fortement augmenter à partir des années 1740, ce qui se traduit par un meilleur niveau de vie et un pouvoir d'achat en hausse. Face à un tel essor, les marchands des colonies deviennent plus ambitieux, ils sont tentés de tirer davantage de bénéfices et de développer des réseaux plus étendus comme le montrent Jonathan Williams et Joshua Johnson.¹³⁴ Les profits sont tels que l'indépendance

les denrées d'Ecosse ou d'Irlande, du vin de Madère, du sel du sud de l'Europe (à destination des pêcheries de Nouvelle-Angleterre), ainsi que l'exportation de riz des colonies du sud et de la morue de Nouvelle-Angleterre (Voir Portes, *Europe / Amérique du Nord : cinq siècles d'interactions*, 32-35 ; Pascal Briost, *L'Atlantique au XVIII^e siècle*, Atlante, 2007, 168-169 ; Delecroix et Rosselin, *La Grande-Bretagne au XIX^e siècle*, 145-146).

¹³¹ Les marchands vendent des grains, de la viande et du bois contre du sucre, du rhum et des mélasses, qui sont ensuite écoulés en Europe.

¹³² Susan Previart Lee and Peter Passell, *A New Economic View of American History*, chap. 2, 28-45 ; John McCusker and Russell Menard, *The Economy of British America*, 354. Voir également Thomas Doerflinger, « Philadelphia Merchants... », 198.

¹³³ McCusker, « British Mercantilist Policies », 352-360.

¹³⁴ La population des treize colonies est multipliée par neuf entre 1700 et 1775 (T.H. Breen, « An Empire of Goods : The Anglicization of Colonial America, 1690-1776, » *Journal of British Studies* 25 (Oct. 1986), 467-

leur semble non seulement envisageable mais aussi souhaitable, car les nouvelles taxes imposées par le parlement britannique menacent sérieusement leurs possibilités futures et semblent destinées à détruire toute l'économie coloniale.¹³⁵ Thomas Paine se fait l'écho de ces sentiments dans son célèbre pamphlet de 1776 *Common Sense*:

America would have flourished as much, and probably much more, had no European power have any thing to do with her. The commerce, by which she hath enriched herself are the necessaries of life, and will always have a market while eating is the custom of Europe. [...] no nation in a state of foreign dependence, limited in its commerce, and cramped and fettered in its legislative powers, can ever arrive at any material eminence. America doth not yet know what opulence is; and although the progress which she hath made stands unparalleled in the history of other nations, it is but childhood, compared with what she would be capable of arriving at, had she, as she ought to have, the legislative powers in her own hands.¹³⁶

L'augmentation de la consommation joue un rôle clé dans l'avènement de la Révolution. Le chercheur Timothy H. Breen montre que la multiplication des échanges avec la métropole au cours du XVIII^e siècle conduit à une forte anglicisation et une standardisation des habitudes de consommation, qui permettent aux colons de prendre conscience de l'existence d'une communauté nationale.¹³⁷ L'achat de marchandises importées de la métropole devient alors un acte politique et ces produits, qui incarnent un symbole de tyrannie impériale, offrent aux patriotes des différentes colonies la possibilité de se rassembler derrière un projet commun.

Comment le commerce évolue-t-il pendant le conflit révolutionnaire : est-ce une période de grandes difficultés pour les marchands américains ? Dans quelle mesure les réseaux d'échanges commerciaux sont-ils transformés ?

499). Voir également Peter Messer, *Stories of Independence, Identity and History in Eighteenth-Century America*, Dekalb, Northern Illinois Press, 2005, 18.

¹³⁵ Portes, *Europe / Amérique du Nord : cinq siècles d'interactions*, 37 ; Lee and Passell, *A New Economic View of American History*, 37-40 ; Egnal and Ernst, "An Economic Interpretation of the American Revolution," 352-353. Pour l'exemple des planteurs de Caroline du Sud, se référer à Russell Menard, "Slavery, Economic Growth, and Revolutionary Ideology in the South Carolina Lowcountry," » *The Economy of Early America*, 244-274.

¹³⁶ Thomas Paine, *Common Sense, Addressed to the Inhabitants of America...* Philadelphia, Printed and Sold by W. & T. Bradford, 1776, 34, 80.

¹³⁷ T. H. Breen, *The Marketplace of the Revolution* ; T. H. Breen, " 'Baubles of Britain' : The Americans and Consumer Revolutions of the Eighteenth Century," *Past & Present*, No. 119 (May 1988), 73-104.

C) La guerre d'indépendance

La difficulté de trouver des sources en cette période troublée ne permet pas de déterminer aisément l'évolution de la situation économique.¹³⁸ Les chercheurs s'accordent néanmoins sur quatre grandes étapes.¹³⁹

Entre la fin 1774 et avril 1776, le commerce est marqué par de fortes restrictions, avec les boycotts et la rupture des échanges avec la Grande-Bretagne.

Afin de trouver d'autres sources d'approvisionnement, le Congrès continental autorise fin 1775 un commerce limité entre l'Amérique et les Antilles non britanniques et en avril 1776, il déclare les ports américains ouverts à tous les navires étrangers. Jusqu'en 1778, les échanges se développent avec la France et ses îles des Antilles, mais le blocus britannique des principaux ports américains, plutôt efficace pendant la période, fait obstacle à ce commerce.

Lorsqu'en février 1778, la France signe un traité d'alliance militaire avec les Etats-Unis, suivie en 1779 par l'Espagne et en 1780 par les Provinces-Unies, les attaques des navires américains par la marine britannique se font moins nombreuses. Par l'intermédiaire de ses commissionnaires en France, en Hollande et en Espagne, le gouvernement négocie plusieurs traités de commerce, et jusqu'en 1782, les relations commerciales, en particulier avec la France, connaissent une belle embellie. Dans l'accord commercial franco-américain du 6 février 1778, établi sur la base de la nation la plus favorisée, la France traite les Etats-Unis comme un partenaire égal à toutes les autres grandes puissances européennes, ce qui ne manque pas de stimuler les échanges.

Après 1782, les dommages infligés à la flotte américaine par la marine britannique reprennent et ne prennent fin qu'à la signature du Traité de Paris, le 3 septembre 1783. Si les importations américaines depuis l'Europe se poursuivent pendant tout le conflit pour répondre à la pénurie de produits manufacturés et ravitailler l'armée américaine, les exportations souffrent davantage : la guerre met fin aux commandes britanniques de navires américains, elle freine sérieusement le commerce de la fourrure et de la pêche, les ventes de tabac quant à elles souffrent de l'arrivée des troupes britanniques dans le sud en 1781. Pendant tout le conflit, la contrebande se développe (en particulier avec les Antilles britanniques) et les premières industries américaines voient le jour, mais elles ne survivront pas à la restauration des échanges avec la Grande-Bretagne en 1783.

¹³⁸ McCusker and Menard, *The Economy of British America*, 358.

¹³⁹ Voir Curtis P. Nettels, *The Emergence of a National Economy, 1775-1815*, New York, Evanston and London, Harper & Tow Publishers, 1969, 13-15.

La période est donc globalement difficile pour les négociants américains, en particulier pour les Loyalistes qui s'exilent en Angleterre ou au Canada. Une minorité parvient néanmoins à s'enrichir pendant le conflit révolutionnaire, grâce à la capture de navires ennemis ou aux contrats passés avec le gouvernement américain. Ainsi, associé aux puissants marchands Robert Morris et Thomas Willing, William Bingham est nommé agent du Congrès en Martinique jusqu'en 1780 et passe diverses commandes à destination des troupes américaines, qu'il finance par l'envoi de marchandises des Caraïbes en France (Nettels, 15 ; Alberts, chapitres 3-7).

Qui sont les marchands qui voyagent outre-Atlantique pendant la guerre ? Peu de patriotes se risquent à prendre la mer, en particulier pour se rendre en pays ennemi. Mais la rupture des réseaux commerciaux avec la Grande-Bretagne les contraint cependant à partir à la conquête de nouveaux marchés. Dès 1777, certains s'implantent en France, soit parce que le conflit les oblige à quitter l'Angleterre (Jonathan Williams et Joshua Johnson), soit parce qu'ils sont envoyés en mission, comme William Lee, nommé agent commercial¹⁴⁰ à Nantes en 1777, et Elkanah Watson, chargé de transmettre des missives du marchand John Brown aux commissionnaires américains à Paris. Les liens se développent également avec la Hollande : en 1782, William Bingham s'associe à deux marchands de Philadelphie et de Baltimore (« Bingham, Inglis & Morris ») et plusieurs maisons d'Amsterdam, pour échanger des produits agricoles de Virginie et du Maryland contre des marchandises européennes.¹⁴¹ En 1785, lorsque Thomas Blount peine à obtenir un crédit en Angleterre, il propose à son frère John Gray Blount de se tourner vers la Hollande et il prend contact avec plusieurs négociants hollandais en 1787.¹⁴²

Concernant les échanges franco-américains, les expériences semblent dans l'ensemble positives, du moins pendant la durée du conflit. Lorsqu'en 1779, Elkanah Watson crée son entreprise de commerce à Nantes en association avec un Français, il est enchanté par les possibilités commerciales qui s'ouvrent à lui : « every thing has as yet succeeded to my most

¹⁴⁰ Choisis en général parmi l'entourage proche des membres du gouvernement révolutionnaire, les agents commerciaux sont chargés d'approvisionner l'armée américaine en achetant en France des vivres, des vêtements, chaussures et couvertures, des armes, munitions et ouvrages de stratégie militaire. Ces importations sont financées en partie par l'exportation de tabac et la réexportation de produits antillais. Cette aide est cruciale pour les colonies qui affrontent l'une des armées les plus puissantes au monde sans bénéficier d'aucune industrie lourde, d'usine d'armement ou d'industrie textile. Ces agents ont également pour mission de revendre les bateaux ennemis capturés et de venir en aide aux prisonniers de guerre (McCusker and Menard, 361-367 ; Marzagalli, « Guerre et création d'un réseau commercial entre Bordeaux et les Etats-Unis, 1776-1815. L'impossible économie du politique », *Guerre et Economie dans l'espace atlantique du XVIe au XXe siècle* 375-378).

¹⁴¹ Brown, "William Bingham, Eighteenth-Century Magnate," 396.

¹⁴² Voir Thomas Blount to John Gray Blount, Liverpool, August 25 1785 ; London, 7 July 1787 (*Letters*, 210, 316-317).

sanguine wishes, & I have a pleasing alluring field open'd for accumulating wealth, combin'd in the pursuit of refin'd pleasure ». ¹⁴³ Le portrait qu'il fait de ses activités commerciales en 1782, cité plus haut, suggère qu'il réalise alors de coquets bénéfices, en particulier grâce à la vente du tabac, ce qu'il confirme dans une lettre à son frère : « I believe I am now at the zenith of my mercantile glory ; I feel myself rais'd above the clouds I have been so long struggling to break thro' » (Letter to his brother, Nantes, 10th June 1782, *Papers*). ¹⁴⁴ Installé à Nantes depuis 1777, Joshua Johnson connaît lui aussi un certain succès jusqu'en 1783 : ses exportations vers Baltimore de produits de luxe français (vêtements, calèches) sont dans un premier temps limitées, en raison de la dépréciation du papier monnaie du Maryland, mais la situation s'améliore à partir de 1781, car la monnaie se stabilise et la France importe de la farine et du pain du Maryland. Il renouvelle alors son partenariat avec Wallace et Davidson pour vendre du tabac et forge de nouvelles alliances avec des marchands de Baltimore et de Philadelphie afin de réduire les risques en cas d'attaques des corsaires britanniques. ¹⁴⁵ Mais William Lee est pour sa part moins satisfait : en 1777, il se plaint de l'attitude du gouvernement français et de la communauté marchande qui hésitent à prêter de l'argent à l'Amérique, et deux ans plus tard, il décide de renvoyer son neveu qu'il avait placé en apprentissage dans une maison française, estimant que le jeune homme n'y a aucune perspective d'avenir car il ne dispose d'aucun capital. ¹⁴⁶

Ces échanges survivent-ils au retour de la paix ? Quelles difficultés les marchands rencontrent-ils pendant la période de la Confédération ?

D) De la signature des traités de paix à la fin de la Confédération (1783-1789)

John McCusker, Russell Menard ou encore James Shepherd ont montré que les changements économiques induits par la révolution américaine sont moins radicaux que sur le plan politique, et que les années 1780 constituent une période de transition et d'ajustement

¹⁴³ Elkanah Watson to John Brown, Nantes, Oct. 1st 1779, *Elkanah Watson Papers*.

¹⁴⁴ Elkanah Watson ne croit pas si bien dire lorsqu'il écrit qu'il est "à son zénith" car il fait faillite l'année suivante, suite à la décision de la Banque de France de suspendre ses paiements pendant un an.

¹⁴⁵ Edward Papenfuse, *In Pursuit of Profit, The Annapolis Merchant in the Era of the American Revolution, 1763-1805*, Baltimore and London, The Johns Hopkins University Press, 1975, chapitre 3, en particulier 98-116.

¹⁴⁶ William Lee to Richard Henry Lee, Nantes, 1st September 1777 and 18 September 1777 ; William Lee to Richard Henry Lee, Bruxelles, 30 October 1779 (*Letters of William Lee, Sheriff and Alderman of London, Commercial Agent of the Continental Congress in France, and minister to the courts of Vienna and Berlin, 1766-1783*, Worthington Chauncey Ford, ed., Vol. I, Brooklyn, NY, Historical Printing Club, 1891, 250 ; Vol. III, 761).

avant la mise en place d'une économie nationale à partir de 1790.¹⁴⁷ Dirigeants et négociants nord-américains étaient nombreux à espérer que la guerre d'indépendance inaugurerait de nouvelles relations commerciales avec l'Europe sur la base du libre échange, mais le gouvernement sous la Confédération ne s'avère pas assez puissant pour peser face aux grands empires mercantilistes européens, en particulier tant que les états nord-américains continuent à imprimer leur propre monnaie, à fixer le montant de leur dette et à décider des lois qui régissent leurs échanges, et qu'ils se font parfois directement concurrence.

Le commerce extérieur connaît une récession de 1783 à 1785, due à une surabondance de produits britanniques après la guerre. Il repart ensuite, en particulier les exportations de céréales qui s'envolent en 1786-87 suite à de mauvaises récoltes en Europe, mais ce n'est qu'au début des années 1790 que l'Amérique retrouve le même volume d'importations depuis la Grande-Bretagne qu'avant la guerre. Ce n'est pas le cas pour les exportations, qui souffrent de la perte de l'accès privilégiés aux marchés de l'empire,¹⁴⁸ ce qui oblige les marchands à partir à la conquête de nouveaux marchés, parfois jusqu'en Asie. Les premiers contacts avec Canton sont ainsi initiés par des négociants de New York en 1783, qui sont bientôt imités par ceux de Boston, comme par exemple Thomas H. Perkins : en association avec ses frères (« James Perkins & co. »), il investit une partie des bénéfices générés par leur commerce avec les Antilles françaises dans l'affrètement en 1789 d'un premier navire à destination de Batavia (Jakarta) et Canton. Ils échangent des produits manufacturés avec les Indiens de l'Orégon contre des fourrures, qu'ils revendent en Chine et achètent en retour de la soie, du thé, du coton, des épices et de la porcelaine.¹⁴⁹ Un critique de ses *Mémoires* observe que, comme

¹⁴⁷ McCusker and Menard, *The Economy of British America*, 367-376 ; Sellers, *The Market Revolution*, 21-22 ; Shepherd, "British American and the Atlantic Economy," 23-34 ; Lee and Passell, *A New Economic View of American History*, 41-45 ; Nettels, *The Emergence of a National Economy*, 205.

¹⁴⁸ Les navires américains sont en effet désormais exclus du commerce avec les Antilles britanniques et le Canada. L'Espagne a elle aussi rétabli l'interdiction de commercer avec ses colonies, les Américains se tournent donc vers les ports des Caraïbes françaises, y exportant des denrées à destination principalement des esclaves, ainsi que du matériel militaire et du bois de construction. Ils exportent en retour sucre et café. Chaque région américaine a plus ou moins bien résisté au conflit. Ainsi, les industries de la pêche de Nouvelle-Angleterre se rétablissent petit à petit, mais les ventes d'huile de baleine sont pénalisées par les tarifs douaniers britanniques. Les états centraux s'en sortent bien et réalisent de bons volumes d'exportation au début des années 1790. New York en particulier amorce une forte croissance démographique et expansion territoriale qui se poursuivront dans les années 1790. Le commerce du tabac de la Virginie et du Maryland se remet progressivement du conflit mais stagne après 1786, conséquence des fortes taxes britanniques qui font chuter la demande et du monopole des Fermiers Généraux en France. Les chantiers de construction navale de la Caroline du Nord voient leurs commandes de la marine britannique s'effondrer. Quant aux exportations de riz et d'indigo de Caroline du Sud et de Géorgie, elles ne retrouvent pas le niveau d'avant la guerre, suite à la destruction de nombreuses plantations, à la perte de main d'œuvre et là encore, aux tarifs douaniers britanniques.

¹⁴⁹ *Memoir of Thomas Handasyd Perkins*, 11-42. Voir également Seaburg et Paterson, *Merchant Prince of Boston*, en particulier le chapitre V ; Mark Peterson, « Boston à l'heure française : religion, culture et commerce à l'époque des révolutions atlantiques, » *Annales historiques de la Révolution française*, n°363 (janv/mars 2011) : 7-31, ainsi que les extraits de lettres et de journaux de voyage de James Perkins, le frère de Thomas Handasyd Perkins, dans « Memoir of James Perkins, » *Proceedings of the Massachusetts Historical Society*, vol. 1 (1791-1835), 353-368.

l'illustre parfaitement Perkins, le métier de marchand évolue après la guerre d'indépendance, il devient plus risqué et plus compétitif, et le négociant plus entreprenant :

Thomas Handasyd Perkins holds a pioneer's place with reference to the mercantile profession as it now is in New England. Brought up under the *old regime*, he was the founder and for many years the leading mind of the new. [...] in repeated instances, he followed no precedent, but trusted his fortunes to the sole, and as it proved unerring, instinct of his own mercantile genius, exploring new directions of enterprise, opening untried avenues of intercourse, and mining fresh veins of hidden wealth.¹⁵⁰

Malgré les contacts commerciaux établis avec la France pendant le conflit révolutionnaire, il apparaît que le pays ne parvient pas à détrôner l'ancienne métropole dans les échanges avec l'Amérique. Jacques Godechot estime qu'au plus fort de la guerre, en 1781, l'Angleterre exporte toujours deux fois plus de marchandises vers l'Amérique que la France. Si les exportations connaissent une embellie à partir de 1786, lorsqu'une période de disettes oblige la France à faire venir des céréales américaines, la valeur des importations s'effondre au retour de la paix en 1783, sans donner de véritable signe de reprise : entre 1784 et 1790, elles ne représentent pas plus de 5% des importations britanniques.¹⁵¹ Cette tendance se vérifie chez les marchands du corpus puisque, sur les quatre qui se sont installés à Nantes pendant la guerre, pas un seul n'y reste à l'issue du conflit : Elkanah Watson fait faillite en 1783 et retourne en Amérique en ayant tout perdu, Jonathan Williams n'échappe que de justesse à la liquidation et retrouve lui aussi sa terre natale, William Lee regagne ses plantations de Virginie et abandonne toute activité commerciale, et Joshua Johnson transfère son entreprise à Londres dès 1783, car le prix du tabac y est plus intéressant, les produits manufacturés moins chers et mieux adaptés au marché américain.

En effet, dès le retour de la paix, les marchands américains s'empresent de réactiver les échanges commerciaux avec la Grande-Bretagne : en août 1782, les accords préliminaires de paix ne sont pas encore signés que Elkanah Watson effectue déjà un voyage de reconnaissance à Londres. Il écrit en février 1783 à son frère : "the greatest bulk of American trade must inevitably, in spite of every local national prejudice, bend in the old channel" (10

¹⁵⁰ Review of *Memoir of Thomas Handasyd Perkins*, by Thomas Handasyd Perkins, Thomas G. Cary, ed., *The North American Review*, Vol. 83, No. 172 (July 1856), pp.218-219.

¹⁵¹ Jacques Godechot, « Les relations économiques entre la France et les Etats-Unis de 1778 à 1789, » *French Historical Studies*, Vol. 1, No. 1 (1958), 32. Voir également Nettels, *The Emergence of a National Economy*, 45-60, 222-230 ; Marzagalli, « Guerre et création d'un réseau commercial entre Bordeaux et les Etats-Unis, 1776-1815 », 378 ; Claude Fohlen, « The Commercial Failure of France in America, » *Two Hundred Years of Franco-American Relations*, Nancy L. Roelker and Charles K. Warner, eds., Papers of the Bicennial Colloquium of the Society for French Historical Studies in Newport, Rhode Island, Sept 7-10 1978, 93-115 ; Allan Potofsky, "Le corps consulaire français et le débat autour de la 'perte' des Amérique. Les intérêts mercantiles franco-américains et le commerce atlantique, 1763-1795, » *Annales historiques de la Révolution française*, 2011, n°363 (janv/mars 2011), 33-57.

February 1783, *Elkanah Watson Papers*). Mais si les Américains sont favorables à une reprise des échanges avec l'ancienne puissance coloniale, ils souhaitent néanmoins qu'ils se fassent à égalité, comme c'était le cas avec la France pendant la guerre d'indépendance. Aspirant à un commerce fondé sur la réciprocité,¹⁵² William Bingham publie en 1784 un pamphlet à Londres et à Philadelphie, dans lequel il réplique à Lord Sheffield, qui soutient que les États-Unis ne peuvent pas se passer des échanges avec la Grande-Bretagne : « Freed from the control of your Navigation Act, and all the fetters of commercial restraint, [the trade of America] will expand itself, as far as seas can carry, or winds can waft it. »¹⁵³ Il obtient une entrevue avec Lord Shelburne (1737-1805), sympathisant Whig pro-américain et ancien Premier Ministre, pour défendre sa position et amorcer un projet qui pourrait servir de base à un futur traité commercial (Alberts, *The Golden Voyage*, 134).¹⁵⁴ Mais en l'absence d'un pouvoir fédéral fort et d'une politique économique nationale, les marchands américains sont bien en peine d'imposer leur point de vue sur la scène internationale. L'Angleterre ignore allégrement leurs demandes et contraint ses anciennes colonies à se plier aux Lois de Navigation, comme s'en plaint Thomas Blount, négociant en tabac de Caroline du Nord, lors de son voyage en Angleterre en 1785 : “The many devices of hampering the American in their trade with England & its Dependents are [...] inconceivable – a Captain of an American vessel on coming into a British port must use the utmost caution to save her from seizure.”¹⁵⁵

Aucun marchand du corpus ne voyage entre 1788 et 1795, ce qui peut s'expliquer par un contexte politique agité en Europe : la Révolution française éclate en 1789, les guerres européennes débutent en 1792, et le régime de la Terreur est instauré en 1793.

E) Des années 1790 à l'embargo de 1807 : neutralité et prospérité

L'adoption de la Constitution américaine en 1788 simplifie grandement les échanges avec l'étranger en instaurant une monnaie, des unités de mesure et des droits de douane et de

¹⁵² « I have long been of opinion that a Commercial Connection between this Country & the United States, on term of perfect Reciprocity, would be of Advantage to Us” (Letter to Thomas Willing, London, December 29th 1783, *William Bingham Papers*).

¹⁵³ William Bingham, *A Letter from an American Now Resident in London, to a Member of Parliament, on the Subject of Restraining Proclamation, & Containing Strictures on Lord Sheffield's Pamphlet on the Commerce of the American States*, Philadelphia, printed and sold by Robert Bell, 1784, 15. Le pamphlet a été publié la même année à Londres, par l'imprimeur J. Stockdale. Comme son titre l'indique, c'est une réponse aux *Observations on the Commerce of the United States* publié en juillet 1783 par Lord Sheffield.

¹⁵⁴ Une analyse plus détaillée de sa démarche est proposée plus loin (p.413).

¹⁵⁵ Thomas Blount to John Gray Blount, Liverpool, August 25th 1785, *The John Gray Blount Papers*, ed. Alice Barnwell Keith, vol.1, 1764-1789, Raleigh, State Department of Archives and History, 1952, 209.

navigation communs à tout le territoire. Néanmoins, les Fédéralistes et les Républicains s'affrontent sur la politique économique à adopter. Ces derniers, menés par Thomas Jefferson et James Madison, désirent instaurer un commerce plus libre et rompre tout lien de dépendance avec la Grande-Bretagne, et ils prônent des sanctions économiques si le gouvernement britannique refuse de conclure un traité commercial. Face à eux, les Fédéralistes, Alexander Hamilton en tête, souhaitent maintenir des relations économiques privilégiées avec la Grande-Bretagne, estimant que les Etats-Unis ne peuvent pas se passer d'une alliance commerciale avec l'ancienne métropole pour gagner en puissance. Ils concluent donc en 1794, par l'intermédiaire de leur envoyé John Jay, un traité de commerce avec la Grande-Bretagne, selon lequel l'Amérique s'engage entre autres à ne plus commercer avec les ennemis des Britanniques, ce qui déclenche la colère de leur ancien allié français. En 1792 ont également débuté les guerres européennes et George Washington, qui désire tenir son pays en dehors de tout conflit international, proclame en 1793 la neutralité des Etats-Unis. Lorsqu'en 1800 Thomas Jefferson accède à la présidence, il poursuit la politique d'isolationnisme initiée par ses prédécesseurs.¹⁵⁶

Grâce à leur neutralité dans les guerres révolutionnaires, les négociants américains connaissent une expansion de leurs profits sans précédent de 1792 jusqu'à l'embargo de 1807.¹⁵⁷ En effet, dès 1793, la flotte française, en guerre contre la marine britannique, ne peut plus assurer les échanges avec ses colonies des Antilles, ce qui permet aux Américains de s'emparer du marché de la réexportation. En 1794, c'est au tour de l'Angleterre de confier aux Américains son commerce colonial, suivie par l'Espagne en 1796.¹⁵⁸ Cette neutralité ne préserve pas l'Amérique de vives tensions avec les puissances européennes et n'empêche nullement la prise de nombre de ses bâtiments par les deux principaux belligérants.¹⁵⁹ Les relations commencent par se détériorer avec la France : le traité de John Jay avec la Grande-Bretagne de 1794 est perçu par le pays comme une trahison, remettant en cause l'alliance franco-américaine de 1778. Les corsaires français s'adonnent alors sans relâche à la course de navires marchands américains, qui aboutit en 1798 à une guerre navale larvée ou « quasi-

¹⁵⁶ Washington réitère sa position dans son discours d'adieu en 1796, recommandant aux Américains de se garder de toute alliance permanente et contraignante avec des puissances étrangères (Marie-Jeanne Rossignol, *Le Ferment nationaliste*, 130-147). Sur l'action de Thomas Jefferson en faveur du commerce américain en France, voir Merrill D. Peterson, « Thomas Jefferson and Commercial Policy, 1783-1793, » *The William and Mary Quarterly*, Third Series, Vol. 22, No. 4 (Oct. 1965), 584-610 ; Nicole Fouché, « Benjamin Franklin et Thomas Jefferson, » 41-53.

¹⁵⁷ Avec toutefois une courte période d'interruption lors de la paix d'Amiens en 1802-1803. En 1807, le total des exportations américaines représente le quintuple en valeur et le triple en volume de celles de 1792 (Crouzet, 27).

¹⁵⁸ Nettel, *The Emergence of a National Economy*, 324-327 ; Douglas North, *The Economic Growth of the United States, 1790-1860*, New York, Norton and Company, 1961, 1966, 17-45.

¹⁵⁹ Entre 1803 et 1811, Curtis Nettels répertorie 917 navires américains capturés par la Grande-Bretagne et 764 par la France (Nettels, *The Emergence of a National Economy*, 324).

guerre ». La situation s'apaise suite à un accord en 1800 mais à partir de 1803, c'est au tour de l'entente américano-britannique de connaître d'âpres frictions. La Grande-Bretagne, jalouse de la prospérité des Américains, décrète de nouvelles lois qui limitent sévèrement le commerce des nations neutres. S'y ajoutent d'innombrables attaques des navires neutres américains par la Navy, qui n'hésite pas à recruter de force des marins américains, sous prétexte que ce sont des déserteurs de la marine britannique. Un tel mépris de la souveraineté américaine provoque la fureur des Américains.

Quels marchands se rendent outre-Atlantique entre 1790 et 1807 et dans quel but ? Certains, comme Thomas H. Perkins et William Lee, vont en France après la Terreur, pour développer les réseaux de réexportation entre les Antilles françaises et la métropole.¹⁶⁰ En 1795, Perkins aborde l'avenir des échanges franco-américains avec confiance, comme il le déclare à des membres de la Convention avec lesquels il dîne à Paris :

Pelet [one delegate] was very inquisitive about our commerce, & seemed anxious to know if it was our opinion that we should be largely connected with the French after the war. This, I have no doubt, will be the fact, and it will be advantageous to us in a great degree. He tells me that the quantity of wheat raised in France was never equal to its wants [...]. This would give a good peace freight from America. (*Memoirs*, 96)

Les échanges se poursuivent par ailleurs avec la Grande-Bretagne. Ainsi, Ebenezer Smith Thomas propose dans les années 1800 toutes sortes de produits manufacturés britanniques dans sa boutique : des papiers peints, des cartes à jouer, des lampes, des chandeliers, des panneaux de verre, des couteaux, des chaussures ou encore « un élégant assortiment » de bijoux, et il profite d'un court séjour en Angleterre en 1800 et d'un autre à Edimbourg en 1803 pour s'approvisionner directement chez les fournisseurs britanniques. Toutefois, signe du développement des industries américaines, les chaussures et le verre qu'il propose à la vente sont fabriqués dans le Massachusetts. Par ailleurs, un voyageur de la période se comporte davantage en industriel qu'en marchand lors de son Grand Tour d'Europe de 1795 à 1801 : Joshua Gilpin, qui a créé en 1787 une manufacture de papier avec son frère Thomas à Brandywine, dans le Delaware, profite de son séjour en Angleterre pour importer des chiffons - utilisés dans la fabrication du papier - et il visite avec enthousiasme les

¹⁶⁰ L'entreprise familiale des Perkins, dont une branche est basée à Saint-Domingue, importe depuis la fin de la guerre d'indépendance du sucre, des mélasses, du rhum et du café vers les Etats-Unis et l'Europe, et exporte des esclaves, des poissons séchés, de la farine, du riz et des chevaux. Quant à William Lee (1772-1840), il est marchand en commissions à partir de 1790. En 1796-1798, il visite la France, le sud de l'Angleterre et la Hollande. Il est ensuite nommé à Bordeaux agent commercial du Congrès puis consul de 1801 à 1816. Il ne détaille pas ses transactions commerciales dans son journal, mais il semble exporter de l'eau de vie et du vin français vers l'Amérique (Lee, *Yankee Jeffersonian*, 28-29).

villes industrielles du nord de l'Angleterre, en prêtant une attention toute particulière aux manufactures de papier dont il rapporte maints croquis et schémas.

Si la neutralité des Etats-Unis pendant les guerres européennes permet aux marchands américains de réaliser de coquets bénéfices, il devient de plus en plus compliqué de la préserver, et la jeune République est bientôt entraînée dans une deuxième guerre d'indépendance.

F) De l'embargo de 1807 à la deuxième guerre d'indépendance

Pour mettre fin aux attaques des navires britanniques et à la presse des marins américains, Thomas Jefferson dépêche le diplomate William Pinkney à la Cour de St James en 1806, mais les deux nations échouent à trouver un terrain d'entente. Lorsqu'en juin 1807 le navire anglais *le Léopard* attaque la frégate américaine *Chesapeake* pour la simple raison que le navire refuse d'être fouillé, provoquant la mort de trois marins américains, l'événement met le feu aux poudres en Amérique et de nombreux appels à la guerre retentissent dans tout le pays. Par mesure de représailles, le président Jefferson fait voter une loi d'embargo en décembre 1807 qui interdit tout commerce avec l'étranger, alors qu'au même moment, la France et la Grande-Bretagne décrètent respectivement des blocus économiques, qui marquent la fin d'une faste période pour les négociants américains.¹⁶¹

L'embargo américain de 1807 est un échec, car la Grande-Bretagne a accumulé suffisamment de stocks de produits américains pour ne pas être sérieusement touchée et la communauté marchande américaine proteste vivement contre ces restrictions à leurs yeux inefficaces et ruineuses pour toute l'économie américaine. Thomas Jefferson assouplit finalement la mesure en 1809 en lui substituant la Loi de *Non-Intercourse*, qui limite l'interdiction de commercer uniquement à la France, la Grande-Bretagne et leurs colonies. Néanmoins, la situation économique reste critique et les relations diplomatiques avec l'Angleterre continuent de se détériorer alors que les captures de navires marchands se font toujours plus nombreuses. Sous la pression des « faucons de guerre » du sud et de l'ouest du pays, James Madison, qui succède à Thomas Jefferson à la tête du pays en 1809, déclare la guerre à la Grande-Bretagne en juin 1812, au plus grand désespoir des marchands fédéralistes.

¹⁶¹ La valeur des exportations américaines passe de \$108.343.000 en 1807 à \$22.430.000 l'année suivante et celle des importations de \$138.500.000 à \$56.990.000. Les négociants de Nouvelle-Angleterre semblent être le plus sévèrement touchés, mais ceux de New York et de Philadelphie ne sont guère épargnés. A New York, on enregistre sur la période 120 faillites et 1200 emprisonnements pour dettes (Nettels, *The Emergence of a National Economy*, 328).

Le conflit fait chuter les échanges : la valeur totale des importations et exportations américaines passe de \$246 millions en 1807 à 115 millions en 1812 et \$20 millions en 1814. Le commerce ne repartira qu'à la fin du conflit, en 1815 (Nettels, 335).

Pour faire face à cette crise, de nombreux marchands de Nouvelle-Angleterre et des états centraux se lancent dans la contrebande avec la Floride espagnole et le Canada. Les négociants les plus prospères profitent de l'interruption des échanges commerciaux pour investir leurs capitaux dans des industries américaines qui, protégées de la compétition britannique pendant l'embargo et la guerre de 1812, connaissent un essor important.¹⁶² Le marchand et industriel de Nouvelle-Angleterre Francis Cabot Lowell est l'un des pionniers dans cette voie. Il met à profit son séjour en Grande-Bretagne en 1810-1812 pour espionner les dernières techniques industrielles britanniques et à son retour, il fonde avec son beau-frère Patrick Tracy Jackson une filature de coton à Waltham, dans le Massachusetts. Il recrute le talentueux mécanicien Paul Moody qui, à partir des précieuses informations collectées en Angleterre, met au point en 1814 un métier à tisser mécanique. Pour la première fois sur le territoire national, le coton brut est transformé en tissu prêt à la vente en un seul et même lieu (Rosenberg, 231-257 ; Sellers, 27-28). De manière similaire, Joshua Gilpin, qui, rappelons-le, a fondé en 1787 une manufacture de papier dans le Delaware, effectue un second séjour en Angleterre de 1811 à 1814 et, grâce à ses observations des industries britanniques, il aidera son frère Thomas à mettre au point la première machine à papier continue américaine, brevetée en 1817.¹⁶³

Plusieurs négociants se rendent en Grande-Bretagne dans les années qui précèdent les hostilités : Joshua E. White profite de son séjour en 1810 pour vendre une cargaison de coton mais se comporte ensuite davantage en touriste qu'en marchand ; Thomas H. Perkins négocie pour sa part des approvisionnements en farine en Angleterre et en France en 1811. Quant à Robert Mackay, qui entretient des liens particulièrement forts avec l'ancienne mère patrie et ne rêve que de pouvoir s'installer définitivement en Angleterre,¹⁶⁴ il séjourne à Londres avec sa famille entre 1806 et 1811, avant que le conflit de 1812 ne les oblige à retourner en Amérique pour protéger leurs biens. Aucun marchand ne voyage pendant la guerre, excepté

¹⁶² Le territoire national ne compte que 15 manufactures de coton avant 1808, mais 87 autres s'y ajouteront au cours de la seule année 1809 (North, *The Economic Growth of the United States*, 56).

¹⁶³ Harold B. Hancock and Norman B. Wilkinson, "The Gilpins and Their Endless Papermaking Machine," *The Pennsylvania Magazine of History and Biography*, Vol. 81, No. 4 (Oct. 1975), 391-405. Les transferts dont Gilpin est à l'origine seront détaillés plus loin.

¹⁶⁴ En effet, le père de Mackay est Ecossais, lui-même est envoyé en Ecosse pour son éducation, il s'associe avec deux Ecossais (« Meins, Mackay & co. ») et il épouse une Loyaliste exilée en Angleterre pendant la guerre d'indépendance.

Joshua Gilpin qui part juste avant qu'elle ne soit déclarée et se retrouve sans le vouloir en pays ennemi.

G) Le retour de la paix

Les échanges avec la Grande-Bretagne se rétablissent dès la fin de la guerre et les marchands retrouvent le chemin de l'Europe, comme Joseph Ballard, importateur de tapis et autres produits manufacturés britanniques de Boston qui part en Angleterre en 1815 pour restaurer ses relations commerciales, ou encore Charles Longstreth, vendeur de textiles à Philadelphie, qui voyage en 1816.

Si les industries américaines peinent à faire face au retour des marchandises britanniques après le conflit, en particulier dans le domaine du textile, elles sont cependant soutenues par le gouvernement qui adopte des tarifs douaniers protecteurs en 1816 et met en place une législation encourageant le commerce sur le principe de la réciprocité.¹⁶⁵ Le coton américain connaîtra à cette période un essor spectaculaire : la Grande-Bretagne, qui entame sa Révolution industrielle, dépend désormais de l'approvisionnement américain pour faire fonctionner ses manufactures de textile. Par ailleurs, après 1815, la nation américaine poursuit le développement de son marché intérieur et accélère son expansion continentale. Le pays commence à mettre sur pied un vaste réseau interne de transports qui encourage le commerce intérieur, en construisant de nombreuses routes à péage, puis à partir de 1825, des canaux, qui permettent de relier les régions agricoles du sud et de l'ouest aux villes de la côte est (notamment le Canal Erié qui permet à New York d'asseoir sa puissance commerciale), et après 1830, des chemins de fer. Plusieurs marchands du corpus soutiennent ce développement en finançant de nombreux projets.¹⁶⁶

Même si quelques obstacles viennent freiner cette croissance, comme une crise économique en 1819, et à partir des années 1820-1830, un fossé économique qui se creuse entre le Nord industriel et le Sud agricole, on peut toutefois dire qu'en 1815, les Etats-Unis entament le début de leur montée en puissance.¹⁶⁷

¹⁶⁵ Une loi de 1815 prévoit ainsi l'abrogation de toutes taxes douanières pour les navires dont la nation abolirait les tarifs appliqués contre les marchandises américaines. Une autre loi de 1817 interdit l'importation de marchandises étrangères, excepté sur un bâtiment américain. Il faut toutefois attendre 1830 pour que la Grande-Bretagne se convertisse au livre-échange en ouvrant ses ports des Antilles au commerce américain.

¹⁶⁶ Il faut néanmoins relativiser le développement industriel de l'Amérique : à la veille de la Guerre civile, plus de la moitié de la population vit encore dans des zones rurales et vit de l'agriculture (Stanley Engerman and Robert E. Gallman, "The Emergence of a Market Economy before 1860," Barney, 2001, 127).

¹⁶⁷ North, *The Economic Growth of the United States*, 62-68.

Au vu de leurs occupations professionnelles, il ne fait aucun doute que les marchands poursuivent un objectif commercial en se rendant en Grande-Bretagne, mais ils ont également d'autres motivations.

III- Motivations du voyage

Depuis le XVII^e siècle, la tradition du voyage tel que le pratiquent les élites européennes consiste à envoyer les fils de bonne famille effectuer un Grand Tour du continent, afin de compléter leur éducation, d'acquérir d'amples connaissances et de rencontrer les élites des cours européennes.¹⁶⁸ A l'article « voyage » de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, le Chevalier de Jaucourt détaille les tenants de cette pratique :

Les grands hommes de l'antiquité ont jugé qu'il n'avoit de meilleure école de la vie que celle des voyages ; école où l'on apprend la diversité de tant d'autres vies, où l'on trouve sans cesse quelque nouvelle leçon dans ce grand livre du monde ; & où le changement d'air avec l'exercice sont profitables au corps & à l'esprit. [...] Aujourd'hui les voyages dans les états policés de l'Europe sont au jugement des personnes éclairées, une partie des plus importantes de l'éducation dans la jeunesse, & une partie de l'expérience dans les vieillards. [...] Les voyages étendent l'esprit, l'élèvent, l'enrichissent de connoissances, & le guérissent des préjugés nationaux. [...] le principal but qu'on doit se proposer dans les voyages, est sans contredit d'examiner les mœurs, les coutumes, le génie des autres nations, leur goût dominant, leurs arts, leurs sciences, leurs manufactures & leur commerce.¹⁶⁹

Le voyageur sur le continent européen au XVIII^e siècle est cosmopolite, il a pour ambition de s'ouvrir au monde, de dépasser toute frontière et tout préjugé national et d'améliorer le sort de l'humanité en observant ce qui fait la force de chaque nation. Le voyage devient un outil permettant au visiteur d'adopter un regard plus critique sur son pays d'origine et d'en corriger les défauts, comme l'expose Joseph Addison dans le *Spectator* en 1712 :

¹⁶⁸ Voir Paul Fussell, *Abroad, British Literary Traveling Between the Wars*, Oxford, OUP, 1980, 39 ; Gerald Newman résume ainsi les motivations du voyageur cosmopolite en Europe : "The goals were to polish the traveller's conversation and manners, deepen his experience of the world, sharpen his judgment of the arts, habits and character and provide him with an easy fluency in foreign languages, especially French [...], to develop international friendships and marriages" (Newman, *The Rise of English Nationalism*, 13-14).

¹⁶⁹ Le Chevalier de Jaucourt, *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, par une société de gens de lettres, tome 17, Neufchastel, Samuel Faulche et Compagnie, 1765, 476-477.

Certainly the true end of visiting foreign parts, is to look into their customs and policies, and observe in what particulars they excel or come short of our own; to unlearn some odd peculiarities in our manners, and wear off such awkward stiffnesses and affectations in our behaviour, as possibly may have been contracted from constantly associating with one nation of men.¹⁷⁰

A partir de la fin du XVIII^e siècle, et plus encore au XIX^e siècle, le séjour se double d'une ambition patriotique qui l'emporte peu à peu sur les préoccupations universelles héritées des Lumières : le voyageur sert sa patrie en étudiant les mœurs ainsi que les systèmes économiques et politiques des nations européennes, en s'efforçant de percer les secrets de leur puissance. En transférant à son retour toute connaissance utile, il offre à son pays la possibilité de rivaliser avec les plus grands, aussi bien sur le plan technique que culturel.¹⁷¹ Samuel Johnson décrit en 1760 ce "voyageur utile" :

He only is a useful traveller who brings home something by which his country may be benefited. He that would travel for the entertainment of others, should remember that the great object of remark is human life. Every nation has something peculiar in its manufactures, its works of genius, its medicines, its agriculture, its customs, and its policy.¹⁷²

Même si les marchands américains poursuivent avant tout un objectif commercial, ils s'inscrivent dans la tradition européenne, en combinant séjour pour affaires et voyage éducatif. Alors que William Smith s'apprête à se rendre à Charleston en 1776, son ancien camarade de Harvard Nathaniel W. Appleton lui vante les bénéfices éducatifs d'un tel déplacement et il va même jusqu'à citer Addison :

[Your Journey] will in all probability be of great Service to you, as it tends to compleat your Education, and will no doubt be the means of your making great improvements in the Knowledge of Mankind –a Knowledge which when acquired and duly improv'd will necessarily be the Cause of useful Reflexions, during the

¹⁷⁰ Joseph Addison, "On Early Travelling," *The Spectator*, No. 364, Monday April 28 1712 (*Selections from the Spectator, Tatler, Guardian, and Freeholder*, Joseph Addison, Sir Richard Steele, Vol. II, London, Printed for J. Johnson by R. Taylor, 1804, 130). On retrouve les mêmes arguments défendus par le personnage de Lord Shaftesbury dans un dialogue imaginaire avec John Locke, écrit par le Révérend Hurd et publié en 1764 : "[Tribes of men], if shut up within one territory [...] run into the same common sentiments and opinions ; and presently take, in the whole extent of their community, one uniform prevailing character. Hence the necessity of their still looking beyond their *own*, into other combinations and societies ; that so, as the mind strengthens by this exercise, they may be enabled to shake off their local, as we may say, and territorial prejudices. [...] by this free prospect of the differences subsisting between different nations, each naturally gets quit of his own peculiar and characteristic vices" (Richard Hurd, *Dialogues VII and VIII, On the Uses of Foreign Travel, Considered as a Part of an English Education, between Lord Shaftesbury and Mr. Locke*, 1763, Sixth edition, Vol. III, London, printed for T. Cadell, 1788, 1-188, 29-30).

¹⁷¹ Robert E. Spiller, *The American in England during the First Half Century of Independence*, 153. Voir également Achour Khelifi, "La Révolution industrielle en Grande-Bretagne vue par les voyageurs français contemporains, 1780-1840", 181-196 ; Jacques Raynaud, « Ecrivains anglais et américains en France entre 1764 et 1830, évolution du récit de voyage », 55-56.

¹⁷² Samuel Johnson, *Idler*, 97, 23 February 1760, in Johnson, *The Idler and The Adventurer*, eds. W.J. Bate, John M. Bullitt and L.F. Powell, New Haven, 1963, 300 (cité par Turner, *British Travel Writers*, 28).

whole Course of your future Life. Travelling has been at all times and is still esteem'd an almost necessary Accomplishment in the Education of every Gentleman. [...] I shall take the Liberty to quote a few lines from the Spectator nearly in his own Words – “Certainly (says he) the true End of travelling...”¹⁷³

De la même manière, William Bingham écrit à Benjamin Rush depuis Paris en 1784 : « My Situation here is perfectly agreable, mixing the *utile dulci* in all my Pursuits».¹⁷⁴ L'agréable est indissociable de l'utile, et on retrouve là un des *topoi* de la littérature de voyage au XVIII^e siècle.¹⁷⁵ Miss Abigail Adams note dans son journal que William et Ann Bingham « voyagent pour leur plaisir»,¹⁷⁶ mais il semble encore difficilement concevable à l'époque de voyager uniquement pour son agrément. Néanmoins, un changement de mentalité s'amorce progressivement avec l'apparition du « voyageur sentimental » à la fin des années 1760, comme le souligne Alain Bony : « il est difficile de ne pas voir dans le Voyageur Sentimental tel que le décrit Yorick le prototype [du] voyageur pour le plaisir ».¹⁷⁷ Les voyageurs du corpus confirment cette évolution : en 1799, Joseph Sansom écrit à ses parents depuis Londres : «[we] have little to do but please and be pleased in this mighty Metropolis», et lorsqu'il publie en 1805 le récit de son voyage, il se présente dans sa préface comme un “touriste américain.” Les exemples se font plus nombreux à partir des années 1810 : William Bayard Jr. écrit à son père qu'il a croisé le marchand de Boston M. Higginson et sa femme, qui voyagent en Europe « uniquement pour leur plaisir »,¹⁷⁸ et en 1816, Charles Longstreth effectue plusieurs « excursion pour le plaisir » dans la campagne anglaise (Longstreth, 28 June 1816).

Le séjour se double d'une fonction patriotique : dans leurs témoignages, les visiteurs s'attachent à pointer les faiblesses et les mérites de la Grande-Bretagne et des autres pays visités en Europe. Ils pourraient prétendre à un regard plus détaché sur leur pays d'origine et ses coutumes, mais, en réalité, rares sont ceux qui osent critiquer la jeune et fragile société américaine.¹⁷⁹ Ils ne veulent pas courir le risque de s'aliéner leurs lecteurs et de se voir

¹⁷³ Letter from Nathaniel W. Appleton to William Smith, Salem, 31 October 1776, *Smith-Carter Family Papers, 1669-1880*, mss., Massachusetts Historical Society.

¹⁷⁴ Letter from William Bingham to Benjamin Rush, Paris, Nov. 10 1784, Archives and Special Collections, Dickinson College.

¹⁷⁵ Batten, *Pleasurable Instruction*, 8 ; Raynaud, « Ecrivains anglais et américains en France entre 1764 et 1830 », 56 ; Viviès, *Le Récit de voyage en Angleterre au XVIII^e siècle*, 12, 16.

¹⁷⁶ September 25th 1784, *Journal and Correspondence of Miss Adams, Daughter of John Adams...written in France and England, in 1785*, C.A.S. De Windt, ed., New York and Longon, Wiley and Putnam, 1841, 19.

¹⁷⁷ Viviès, 12. Voir également Jeremy Black, *The British Abroad*, 300 ; Eche, « Le récit de voyage britannique en France, 1688-1789 », 23 ; Jean Didier Urbain, *Secrets de voyage. Menteurs, imposteurs et autres voyageurs invisibles*, Paris, Editions Payot & Rivages, 1998, 123, 350.

¹⁷⁸ William Bayard Jr. to Col. William Bayard, Glasgow, October 3 1810, Bayard-Campbell-Pearsall Families Papers, New York Public Library.

¹⁷⁹ Elkanah Watson est l'un des rares qui ose formuler quelques améliorations à apporter aux coutumes américaines en s'inspirant de ce que l'Europe a, selon lui, de meilleur à offrir : “A sentimental traveller, who

reprocher leur manque de loyauté. Ils n'utilisent leur expérience européenne que pour mieux vanter les bienfaits de la nation américaine et donner davantage de poids à leurs arguments. Cela leur permet d'affirmer, comme le fait Joseph Sansom, que leur admiration sans faille pour les Etats-Unis n'est pas le fruit de préjugés nationaux, mais qu'elle est dictée par des arguments raisonnés :

[Travellers], when they return home, with a rational preference for their country, because it best befits their own habits of life, instead of gratifying national malignity by an unfair comparison of their own advantages with the disadvantages of other people, they will be rather disposed to justify, and adore, the impartial distribution of providential benevolence, to which they have every where been witnesses. (Sansom, *Travels*, 279, c'est moi qui souligne)

Les marchands poursuivent avant tout un objectif commercial. Ils font partie de ce que Zachariah Allen désigne en 1832 comme des « touristes pratiques », qui partent « à la recherche de connaissances utiles » :

The knowledge of the useful arts, now cultivated as a branch of public instruction, is not infrequently to be gained [by the Practical Tourist] either by entering apartments filled with the smoke of the furnaces, and resounding with the deafening noise of machinery, or by conversing with men devoted to the common handicraft labours of life. (Zachariah Allen, *The Practical Tourist*, 2 vol., Providence, 1832, I, 5)

Henry Laurens incarne parfaitement ce type de voyageur qui passe plus de temps dans les manufactures que dans les salons, comme il l'écrit à son ami et marchand de Charleston Gabriel Manigault :

From [my] accounts you will naturally conclude that more of my Time is spent in Company with the Workers and Contrivers in Earth, Wood, Iron, & Stone, than of such Men whose Time is much employed in contriving to live upon the Labours of the former Class, without labouring themselves. (Henry Laurens to Gabriel Manigault, 20 March 1772, *Papers*, vol. 8, 225)

Un séjour en Angleterre peut se révéler extrêmement utile pour compléter la formation professionnelle. William Bayard observe à son arrivée à Bordeaux en 1810 que plusieurs de ses compatriotes séjournent en Europe pour y acquérir une expérience commerciale,¹⁸⁰ et c'est

posts thro' other kingdoms, & makes impartial, liberal reflections, discovers at once, the absurdities of his Countrymen, as well as the Country's he traverses. [...] Since my arrival, it has been my uniform study, to observe in what points we ought to abolish, & where to adopt the customs of other nations, so as to leave our medium perfect" (Elkanah Watson to Mr Wheeler, Nantes, May 1st 1781, *Papers*). La lettre est reproduite dans les annexes (vol. 2, p. 147).

¹⁸⁰ Letter of William Bayard to his brother, Bordeaux, 1810, Bayard, Campbell, Pearsall Collection, Box 2, New York Public Library. Citée dans Marzagalli, "Voyageurs étrangers à Bordeaux", 156: « I have here found many young Americans like myself travelling to obtain the language, to see the country & complete the Merchant. ».

le cas de Henry Laurens, qui se forme dans une maison londonienne entre 1744 et 1749. Toutefois, rares sont ceux qui ont les moyens de financer un apprentissage en Grande-Bretagne, et ils se contentent pour la plupart d'y effectuer un séjour assez court au début de leur carrière.¹⁸¹

Le voyage est l'occasion rêvée pour les marchands encore peu expérimentés de découvrir les produits européens, de se familiariser avec les marchés et leur fonctionnement, ou encore de rencontrer des négociants et des industriels, comme en témoigne Joshua Gilpin à son oncle en 1796 :

I have not failed during my stay here this winter to apply myself not only to obtain a knowledge of mercantile affairs in general, but of a great variety of manufactures in the detail [...]. It is my wish to lay down some plan & obtain the information necessary that may enable both my brother & myself to pursue a regular line of business on my return. (Letter from Joshua Gilpin to Miers Fisher, London, April 2nd 1796, *Fisher Family Papers*)

Les instructions de la famille Fisher à l'intention de Jabez Maud en 1775 sont également très claires à cet égard :

Thou may, by a Steady Attention, improve thyself in a more extensive Knowledge of all the Branches of Business in which we have been concerned or hereafter may upon due deliberation engage in. [...] [In the course of thy Travels, we would have thee] endeavour to procure our Goods from the several Merchants and Manufacturers upon the best Terms, [...] thou may find some New Articles that may answer as well as to the means of our being supplied with others upon better terms than we have been. (Letter to Jabez Maud Fisher, Philadelphia, 4 September 1775, dans Fisher, *American Quaker*, 321)¹⁸²

Fisher semble avoir accompli sa mission à la perfection, puisqu'il remplit trois carnets entiers, dans lesquels il identifie les négociants susceptibles d'intéresser la maison familiale, il détaille les prix et les crédits qu'ils proposent, la qualité de leurs marchandises et leur sérieux. Au cours de ses déplacements dans les Iles britanniques, il est également attentif aux caractéristiques commerciales et industrielles de chaque région, note les produits fabriqués, les réseaux de transport existants, ou encore, s'il s'agit d'un port, le nombre de quais disponibles et la facilité d'accès pour les navires.

Que les marchands soient novices ou expérimentés, un séjour d'affaires en Europe s'avère toujours avantageux. Samuel Rowland Fisher profite de son voyage en 1783-1784

¹⁸¹ Samuel Shoemaker, John Hancock ou Jonathan Williams se lancent dans les affaires à leur retour d'Angleterre. Ces marchands s'y rendent respectivement en 1745, en 1760-1761 et 1771.

¹⁸² Cette lettre est reproduite dans les annexes (vol. 2, p. 123).

pour rapporter des catalogues de produits britanniques.¹⁸³ Pour John Warder en 1776, il s'agit de réclamer des dettes impayées et de mettre de l'ordre dans ses affaires.¹⁸⁴ La plupart des voyageurs sont également à l'affût des dernières techniques dans le domaine agricole : Henry Laurens revient d'un séjour en France, en Allemagne, en Suisse et en Hollande en 1772, ravi des connaissances « utiles » qu'il a pu acquérir pour sa région natale,¹⁸⁵ et il fait acheminer jusqu'en Caroline plusieurs machines et outils agricoles, ainsi que divers plantes et arbustes.¹⁸⁶

Le voyage en Europe fournit également l'occasion de s'instruire au contact de la riche culture européenne. Le conflit révolutionnaire entre les colonies et la mère patrie étant essentiellement politique et l'indépendance n'entraînant pas de réelle rupture avec l'héritage britannique,¹⁸⁷ ce n'est qu'au terme d'un long processus que la jeune nation américaine parvient à se forger une culture nationale distincte : jusqu'au début du XIX^e siècle, la norme reste donc anglaise ou européenne dans de nombreux domaines.¹⁸⁸ Un séjour en Europe offre la possibilité d'assimiler le raffinement européen,¹⁸⁹ comme Elkanah Watson l'écrit en arrivant en France en 1779 : « I expect to be handsomer by spring, after I have acquired the graces » (Elkanah Watson to his brother, Nantes, 10 October 1779, *Papers*). Voyager en Grande-Bretagne et en Europe apporte la touche finale à l'éducation d'un *gentleman* et permet aux marchands de réaffirmer leur appartenance à l'élite de la société de l'époque. Ce que Marjorie Morgan analyse à propos des Britanniques en Europe s'applique parfaitement à leurs cousins d'Amérique :

A desire to boost social value and prestige sent people to the Continent [...] to acquire the manners, dancing steps and foreign phrases for shining in polite society at home. Many went as well to tick off the sights so they could score

¹⁸³ Charles F. Hummel, « Samuel Rowland Fisher's 'Catalogue of English Hardware' », Published by the University of Chicago Press on behalf of the Henry Francis du Pont Winterthur Museum, *Winterthur Portfolio*, Vol. 1 (1964), 188-197, 190.

¹⁸⁴ Letter from John Warder to Bulkeley & Co., Bordeaux, July 27 1776, *Letterbooks*.

¹⁸⁵ : "I am passing time in the most agreeable manner [...] in collecting some knowledge in the Course of this pleasant amusement which I shall strive to make useful to my Country."

¹⁸⁶ Voir par exemple Henry Laurens to James Laurens, August 6 1772, *Papers*, vol. 8, 395 ; To James Laurens, April 24 1773, *Papers*, vol. 9, 13-14. Les multiples transferts dont Laurens est à l'origine seront détaillés plus loin (deuxième partie, chapitre 1, IV-, p. 211).

¹⁸⁷ Michael Zuckerman, « Identity in British America : Unease in Eden », 115 ; Michael Rozbicki, « The Cultural Development of the Colonies », 82 ; Commager, *Britain through American Eyes*, XX ; Marienstras, *Mythes fondateurs*, 69.

¹⁸⁸ Richard Bushman, "American Highstyle and Vernacular Culture," *Colonial British America*, 348.

¹⁸⁹ Le séjour permet aux visiteurs de revendiquer l'appartenance à une élite distinguée, noble et élégante, capable de rivaliser avec l'aristocratie européenne, comme le note Richard Bushman: « Their goal was to please and shine as men of the world, to become polite members of the best company » (Bushman, 354).

social points at home by saying at advantageous moments that they had seen such and such. (Morgan, *National Identities*, 11)¹⁹⁰

C'est bien ainsi que Martha Coffin Derby (1783-1832) perçoit l'intérêt d'un Grand Tour en 1802 : « It is impossible to travel without improvement even though you should not seek it. Every object serves to improve the taste and the mind. »¹⁹¹

Les activités culturelles des voyageurs seront examinées dans la deuxième partie de cette étude,¹⁹² mais on peut dès à présent en donner un aperçu rapide : afin de s'instruire, de cultiver leur goût et leur jugement esthétique, ils se rendent à des expositions de peinture et à des ventes de tableaux, ils multiplient les sorties à la comédie, à l'opéra et au théâtre, pour y voir les grands noms des scènes anglaise et européenne, ou encore se rendent à des spectacles dans les « jardins d'agrément ». Plusieurs d'entre eux profitent même de leur séjour pour se faire portraiturer.¹⁹³ Ils ne manquent pas de visiter les monuments des capitales européennes, ainsi que les musées et cabinets de curiosité. Ils partent à la découverte des richesses historiques du vieux continent, qui n'ont aucun équivalent en Amérique, en visitant camps romains, cathédrales gothiques, châteaux moyenâgeux et monastères en ruines, au coucher du soleil ou au clair de lune pour en apprécier davantage le caractère romantique. Ils sont également fascinés par les grandes demeures aristocratiques britanniques et leurs jardins paysagers, comme Jabez Maud Fisher qui en visite plus d'une trentaine en l'espace de quelques mois et détaille avec précision leur architecture et leur décoration intérieure. En explorant ces demeures, ils se posent en hommes de goût, en touristes érudits, en fins *connoisseurs*, et ils se familiarisent avec le mode de vie de l'aristocratie. Imitant les mœurs de la société élégante britannique, ils partent également à la recherche du beau et du sublime en suivant des itinéraires pittoresques à travers la vallée de la Wye, dans le *Peak District*, dans le *Lake District*, ou encore, sur le continent européen, dans la vallée de Chamonix et aux alentours de Genève.

Bien que marchands, ils sont également férus de littérature britannique et, pour la plupart, partent en pèlerinage sur les traces des grands auteurs. A Stratford-upon-Avon, ils se

¹⁹⁰ Voir également Gerald Newman, *The Rise of English Nationalism*, 42: "The tour [in Europe] was a way for upper-middle classes of distinguishing themselves [...]. [They would] imitate their betters abroad and come back with educational and social superiority inaccessible by any other route. [...] The Tour brought a certificate of social acceptability and a ticket to wordly advantages".

¹⁹¹ Martha Derby to Eleanor Coffin, March 1 1802, lettre retranscrite en ligne par une descendante de la famille Joan Jackson, <http://jacksonsweb.org/marthacoffin.htm> (dernière consultation : juin 2015). La lettre est citée dans l'article de Jessica Lanier, "Martha Coffin Derby's Grand Tour: 'It's Impossible to Travel without Improvement,'" *Woman's Art Journal*, vol. 28, no. 1 (Spring-Summer 2007), 37-44, 37-38.

¹⁹² Voir en particulier la deuxième partie, Chapitre 1, II.

¹⁹³ Pour ne donner que trois exemples, Henry Laurens et Elkanah Watson font exécuter leur portrait par John Singleton Copley en 1782 et 1783, Samuel Shoemaker et son fils posent pour le peintre Thomas Spence Duché en 1784. Les trois tableaux sont reproduits dans les annexes (vol. 2, pp. 112, 113 et 114).

recueillent devant la tombe de William Shakespeare, ce « barde immortel et poète illustre », pour reprendre les mots d'Elkanah Watson (Watson, *Memoirs*, 177-178). Certains émaillent leurs récits de références aux œuvres qui ont bercé leur enfance et vont jusqu'à revivre des épisodes de leurs romans préférés en se rendant sur les lieux dépeints dans ces derniers. Ainsi, à Calais, ils sont nombreux à mentionner Monsieur Dessein, immortalisé par Laurence Sterne dans *A Sentimental Journey*.¹⁹⁴

Ceux qui bénéficient des meilleurs réseaux et recommandations croisent d'illustres Britanniques et Européens, qu'ils soient philosophes, écrivains, artistes, scientifiques, industriels ou inventeurs. Pour ne donner que quelques exemples, car ces rencontres seront détaillées plus loin,¹⁹⁵ en 1784, William Bingham s'entretient avec le politicien et ancien Premier Ministre britannique Lord Shelburne dans l'espoir de faire avancer les négociations d'un traité de commerce anglo-américain ; en 1810, Francis Cabot Lowell fait la connaissance de Dugald Stewart, figure des Lumières écossaises ; et en 1812, Thomas H. Perkins rencontre dans le Berkshire l'astronome William Herchel (1738-1822), qui lui fait une démonstration de son télescope.¹⁹⁶

Certains voyageurs poursuivent par ailleurs un but politique. C'est le cas des Loyalistes qui s'exilent en Grande-Bretagne pendant la guerre d'indépendance. En s'éloignant des « côtes hostiles de l'Amérique » en 1779, la jeune Louisa S. Wells Aikman est soulagée de laisser derrière elle « des scènes de persécutions, de fatigue et de difficultés », et de trouver refuge en Angleterre, « terre de paix, de liberté et d'abondance », où elle peut à nouveau « prier [son] Souverain sans mettre [sa] vie en péril » (Aikman, 50, 52, 67). Jabez Maud Fisher cherche lui aussi à échapper à la persécution des patriotes après la publication dans la presse locale d'une lettre, dans laquelle il dénonce le soutien d'une région du Delaware au Congrès continental. Craignant pour sa sécurité, sa famille le pousse à quitter Philadelphie. De telles craintes étaient parfaitement fondées car quelques mois après son départ en 1776, son frère Samuel Rowland Fisher lui rapporte que les Loyalistes qui n'ont pas jeûné en signe de soutien à la cause américaine ont vu les vitres de leurs maisons brisées et qu'un Quaker qui se rendait au travail a été recouvert de sable et de goudron.¹⁹⁷

¹⁹⁴ Voir par exemple Watson, *Memoirs*, 164 ; Perkins, *Memoir*, 61 ; Sansom, *Travels*, 242. Les auteurs britanniques cités par les voyageurs seront détaillés dans la deuxième partie, lors de l'étude des transferts culturels.

¹⁹⁵ Se référer à la deuxième partie, Chapitre 1, II- F), p. 191.

¹⁹⁶ Alberts, 134 ; Rosenberg, 177 ; Perkins, July 1st 1812, *Diary, Papers*.

¹⁹⁷ « I informd thee of several Friends having their Windows broken on the day of the fast [...]. Isaac Davs being at work harrowing on that day was order'd to desist, but he continuing at his work, was taken & carried before the Committee, who demanded his signing a paper which he after perusal, told them he could not do, they tarrd

Parmi les marchands qui ne voyagent pas sous la contrainte, certains effectuent des missions politiques en Europe. Au cours de son séjour en Angleterre en 1771-1774, Henry Laurens devient agent commercial de sa colonie, et en 1780, il est envoyé comme commissionnaire en Hollande. Fait prisonnier par les Anglais, il est emprisonné à la Tour de Londres et sera échangé contre le Général Cornwallis en 1781. Le 30 novembre 1782, il signe le traité préliminaire de paix avec la Grande-Bretagne, aux côtés de John Jay, John Adams et Benjamin Franklin. Dans une lettre de 1782 à Robert Livingston (1746-1813), alors ministre américain des affaires étrangères, il détaille son rôle politique dans la capitale britannique :

I have considered my residence in England [...] as essential to the service of the United States, I embrace various opportunities of informing the people of the ground & nature of the subsisting dispute between the two Countries, of which they had been amazingly ignorant ; of contradicting false reports respecting America & of convincing some of the most intelligent, as well as some of the most adverse to the Doctrine, that a full acknowledgment of our Independence was consistent with & would eventually contribute to promote the true Interest of Great Britan & I have some ground for believing that my Labors in some degree facilitated the great business which has been just complete [formal acknowledgment from the King and a full renunciation of all claim upon the United States].¹⁹⁸

Pendant le conflit révolutionnaire, des marchands sont également nommés agents commerciaux par le Congrès Continental et sont envoyés en France, avec charge d'organiser une partie de l'approvisionnement de l'armée américaine. En avril 1780, Jonathan Williams expédie ainsi depuis Brest à destination des troupes de Washington quelque 3000 manteaux et autant de gilets, 1000 pantalons, 13000 chemises, 4500 bas et chaussures et 2000 couvertures (Jonathan Williams Jr., Nantes April 18 1780, *Franklin Papers*). Ces missions se poursuivent après l'indépendance : Joshua Johnson est nommé consul à Londres de 1785 à 1797, et William Lee à Bordeaux de 1801 à 1816. Ils ont entre autres pour mission de faciliter l'immigration d'artisans qualifiés, ou toute personne susceptible de faire progresser la jeune République.

D'autres raisons, plus secondaires, peuvent également motiver le voyage. Les Quakers profitent de leur séjour pour renforcer les liens avec leurs coreligionnaires britanniques. Jabez Maud Fisher s'efforce ainsi de se rendre aux réunions de la Société des Amis aussi souvent

him & for want of Feathers rubbd him with Sand » (Letter from Samuel R. Fisher to Jabez Maud Fisher, Philadelphia, 8th month 6th 1775, Fisher, *Papers*).

¹⁹⁸ Henry Laurens to Robert Livingston, Paris, December 15 1782, *The Papers of Henry Laurens*, vol. 16, 76-77.

que possible, suivant ainsi à la lettre les instructions familiales : «we would have thee to attend as many of Friends Meetings in the different Parts as thou conveniently can. »¹⁹⁹

Les voyageurs à la santé fragile s'efforcent de se soigner en se rendant par exemple dans les villes thermales anglaises, tels Francis Cabot Lowell et son épouse en 1810-1812. Un « changement d'air » est fréquemment recommandé par les médecins de l'époque, comme c'est le cas pour Charles Longstreth: « his state of health seems to require a change of air, a voyage to sea has been recommended as the most probably beneficial. »²⁰⁰ Le remède semble efficace pour certains, comme pour Thomas Blount Jr. qui constate une nette amélioration de son état dès sa traversée de l'Atlantique en 1785: « I now enjoy better health than I have done for two years. I began to mend the first week I got to sea & have continued mending ever since» (Thomas Blount Jr. to John Gray Blount, Liverpool, August 29 1785, *Papers*). Mais le climat britannique n'est pas toujours jugé assez clément : victime d'une attaque de goutte lors d'un second voyage en 1787, Blount suspecte l'air «confiné et nocif » de Londres d'en être la cause et envisage de poursuivre sa convalescence dans le sud de la France (Thomas Blount to John Gray Blount, February 3 1787, *Papers*). De la même manière, Joseph Sansom décide de passer l'automne 1801 dans le Sud de la France, puis l'hiver en Italie, dans l'espoir de calmer ses crises de rhumatisme et d'améliorer l'état de son épouse poitrinaire (Sansom, *Letters*, 10).

Plusieurs voyagent accompagnés de leurs enfants dans le but de leur offrir une éducation en Angleterre, en Suisse ou en France. Henry Laurens, qui envoie ses fils dans une école de Genève entre 1772 et 1774, ne regrette pas son choix : « My long Residence in Europe has been of considerable advantage to my own Children (however dear it may have Cost them by Some neglect of affairs at home) » (Henry Laurens to James Laurens, January 14 1774, *Papers*, vol. 9, 239). Sans surprise, lorsque le Loyaliste Samuel Shoemaker part en exil en Angleterre avec son fils Edward, son épouse se réjouit à l'idée que le jeune homme puisse y faire ses études : “Edward being at school gives us all the most Sincere pleasure” (Rebecca Shoemaker to Samuel Shoemaker, 21 May 1784, *Diaries and Letters*). Dans une lettre à son fils, elle insiste sur la chance qui s'offre à lui : “Thee has been more fortunate than young people generally are in spending some time in England [...] thee sister Peggy quite envys thee, & if it had been necessary for me to go to England, would I believe willingly have accompanied me” (Rebecca Shoemaker to Edward Shoemaker, May 22 1785, *Diaries and Letters*). Cet engouement pour une éducation européenne se poursuit au siècle suivant : William Lee, qui s'est installé à Bordeaux en 1801 avec sa famille, décide de prolonger son

¹⁹⁹ Letter to Jabez Maud Fisher, Philadelphia, 4 September 1775, citée dans Fisher, *American Quaker*, 326.

²⁰⁰ Ce passage est extrait d'une lettre de recommandation que le marchand emporte dans ses bagages, écrite par son cousin Miers Fisher à l'intention de Charles Barclay, à Londres (Charles Longstreth, *Diary*, 1816, mss., Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia).

séjour de façon à permettre à ses enfants d’y achever leur scolarité: « I had rather remain in France a few years longer on account of the education of our children » (William Lee to Mrs Lee, 20 October 1810, *Yankee Jeffersonian*, 130).

Certains voyageurs profitent de leur séjour en Europe pour partir à la recherche de leurs ancêtres et de leurs racines : le Huguenot Henry Laurens retrouve à la Rochelle de lointains parents et la loyaliste Katherine Green Amory rencontre sa tante pour la première fois, en se rendant en 1776 dans la maison natale de sa mère près de Brighton.²⁰¹

Enfin, le séjour peut être prétexte à apprendre une langue étrangère : Francis Cabot Lowell passe l’hiver 1795-1795 à Tours à perfectionner son français, et Samuel Breck est envoyé en 1782 au Collège de Sorèze alors qu’il n’a que onze ans (Rosenberg, 72 ; Breck, 48). Pour sa part, Elkanah Watson consacre plusieurs semaines pendant l’hiver 1779-1780 à approfondir sa maîtrise de la langue dans une école près de Nantes, apparemment avec succès : “In a few weeks, I found myself rapidly advancing in the attainment of the language” (Watson, *Memoirs*, 116-117).

Il apparaît donc clairement que le séjour des marchands du corpus ne peut se réduire à un simple objectif commercial. Il s’agit à présent d’examiner le déroulement pratique du voyage, ses préparatifs, la durée et les itinéraires suivis, les modes de transport empruntés, l’hébergement et la nourriture, ainsi que les contacts noués avec la population locale.

²⁰¹ Laurens, *Papers*, vol. 9, 240. Amory, *Journal*, March 13th 1776.

Chapitre 2 : Les conditions matérielles du voyage

I- La préparation du séjour

A) Les préparatifs du voyageur

Une critique littéraire de la *Critical Review* de 1770, qui renseigne sur les attentes du public européen de l'époque,²⁰² présente le voyageur idéal comme cosmopolite et impartial, apportant de nouvelles connaissances sur le monde, s'employant à partager les progrès observés ailleurs pour en faire bénéficier son pays d'origine, et amenant ses lecteurs à réfléchir sur l'essence de la nature de l'homme et sur ce qui contribue à son bonheur :

An inquisitive, sensible, and impartial traveller [...] is very instrumental in eradicating these prejudices, and therefore a benefactor to society. [...] [A book of travels] promotes and facilitates the intercourse of countries remote from each other ; it dispels from our minds unreasonable and gloomy antipathies against those manners, customs, forms of government, and religion, to which we have not been bred ; it makes man mild, and sociale to man ; it makes us consider ourselves and all mankind as brethren, the workmanship of one Supreme benign Creator.» (« A Journey from London to Genoa... by Joseph Baretti », *The Critical Review or, Annals of Literature*, by a society of gentlemen, vol. 30, London, Printed for A. Hamilton, 1770, 195-196)

Face à de telles ambitions, produire de tels récits n'est pas à la portée de tous. Un article de la *Critical Review* de 1779 liste les compétences nécessaires : de vastes connaissances afin de produire une description précise des objets, mais également un goût sûr et un bon jugement pour sélectionner les informations essentielles, auxquels s'ajoute un talent de conteur et de mise en scène pour intéresser et divertir le public.²⁰³ Les prérequis sont encore plus stricts si le voyageur se réclame du titre de philosophe, et la lecture de Montesquieu et de sa théorie des climats apparaît comme indispensable :

²⁰² Concernant l'influence des critiques littéraires sur l'évolution des récits de voyage, voir Yasmine Marcil, "Les normes d'écriture du récit de voyage dans la presse périodique de la fin du XVIII^e siècle," *Seuils et Traverses, enjeux de l'écriture du voyage*, Actes du colloque de Brest, 6-8 juillet 2000, Centre de Recherche Bretonne et Celtique, Suds d'Amérique, 2002, vol. II, 249-259.

²⁰³ « To describe with accuracy and precision the productions of nature or art, a previous knowledge of the subjects described is indispensably necessary ; to discriminate and select anecdotes worthy of communication, requires judgement and taste; and to interest and amuse with the relation of incidental occurrences, it is necessary they should be, what in the nature of things they rarely will be, new or important" (« Letters from an Officer in the Guards to his Friend in England, by Cadell, » *The Critical Review or, Annals of Literature*, By a society of Gentlemen, vol. 47, London, printed for A. Hamilton by W. Simpkin & R. Marshall, 1779, 417).

[A philosophic traveller] must possess attainments of a much superior order; he must be a man of profound knowledge and extensive learning, of acute penetration and accurate discernment; he must be acquainted with human nature in different periods of its existence, and as it appears in different countries; else how shall he be able to compare past ages with the present, to develop the human heart, and penetrate the various disguises that it assumes? In painting the manners of a people, he must be able to distinguish between the spontaneous exertions of nature and the endless modification of character that originates from diversity of climate, education, government, or religion. (*The Critical Review*, vol. 47, 417)

Si les marchands américains ne revendiquent pas ouvertement le statut de philosophe, ils s'efforcent de produire des récits utiles. Lorsque le jeune marchand James Oldden Jr. énonce les prérequis qu'il estime nécessaires pour mettre pleinement à profit un séjour en 1801, il s'inscrit parfaitement dans la tradition européenne :

A person to travel in this or any other country, ought in the first place to be well acquainted with every particular relative to his own, so as to be able to answer with correctness, those questions which he will find put to him very close by Foreigners; [...] besides this he should be well informed on history, art & Sciences, Commerce & Manufactures [...], [have] a good memory to recollect so as to compare one part with another is requisite – a good judgment so as to distinguish, for instance in Paintings between spurious & real – and *in fine* a general knowledge of every thing, of languages, of men, of customs & manners are every essential to all those who wish to travel with pleasure & satisfaction so desirable for improvement. (Oldden, June 7th 1801)

Toutefois James Oldden reconnaît lui-même qu'il ne remplissait pas ces conditions à son départ.²⁰⁴

Par ailleurs, étant donné qu'ils ont pour la plupart moins de trente ans lorsqu'ils débarquent pour la première fois sur le sol européen, que leur métier leur laisse peu de temps libre pour développer leur jugement esthétique, ou encore qu'ils connaissent dans l'ensemble assez mal l'étiquette régissant la société élégante européenne, les voyageurs sont nombreux, tel Oldden, à redouter l'arrivée sur le Vieux Continent : « I am now preparing myself for an introduction into an almost entire New World [Germany, Holland and France]. Without any prospect of a companion so necessary to a traveller [...], without knowing any language except a little French, I anticipate much difficulty, danger, & fatigue » (Oldden, 7 June 1801). Ils sont plus à l'aise en Grande-Bretagne, car la culture leur est plus familière, ils y ont davantage de contacts professionnels ou personnels, et ne se heurtent à aucune difficulté d'ordre linguistique. Samuel Breck le résume ainsi : « In England, Americans feel always at home; identified as they are with the natives in language, customs and manners, their country

²⁰⁴ « that I was deficient in those qualifications I well knew » (Oldden, June 7th 1801). Cet extrait de son journal est reproduit dans les annexes (vol. 2, p. 160).

is to us as our own » (Breck, 152). Pour autant, ils doivent affronter à leur arrivée douaniers, cochers, hordes de mendiants, aubergistes et serviteurs, qui se jouent de leur manque d'expérience et n'hésitent pas pour certains à facturer des prix exorbitants.

Comme l'observe Oldden dans l'extrait cité plus haut, une connaissance du continent nord-américain constitue un atout certain, puisqu'elle donne une expérience du voyage, confère davantage de recul et d'esprit critique, et permet de répondre plus aisément aux éventuelles questions de l'hôte européen. Un peu plus d'un tiers des marchands du corpus effectuent au moins une excursion sur le territoire national avant de traverser l'Atlantique : la plupart partent découvrir les terres de l' « Ouest », dans les états de Pennsylvanie ou de New York, comme Jabez Maud Fisher qui en 1773 part de Philadelphie pour rejoindre Albany, puis les chutes du Niagara. A partir des années 1790 et plus encore au XIX^e siècle, les visiteurs de santé fragile vont prendre les eaux dans les « stations thermales » de Ballston Springs et de Saratoga Springs dans l'état de New York.

En tant que marchands, ils sont aussi amenés à effectuer de nombreux déplacements professionnels dans les grandes villes et ports de la côte est. Entre 1795-1816, le marchand de Savannah Robert Mackay se rend ainsi à de multiples reprises à Charleston, mais également à Amelia Island en Floride espagnole, ainsi qu'à Baltimore, à New York et à Philadelphie. Quant à Elkanah Watson, il est chargé en 1777 par son employeur de Providence d'acheminer une forte somme d'argent jusqu'en Caroline du Sud et en Géorgie. En l'espace de huit mois, il couvre alors plus de quatre mille kilomètres et traverse dix futurs états de la jeune nation (Watson, *Memoirs*, 77).

Quelques séjours d'affaires ont lieu en dehors du territoire : William Bingham est envoyé en Martinique en 1776, et Thomas Handasyd Perkins rend visite à son frère installé à St Domingue en 1785.

Si l'arrivée outre-Atlantique fait naître chez certains visiteurs quelques appréhensions, l'Europe - en particulier l'Angleterre - ne constitue toutefois pas pour eux une *terra incognita* : elle leur est familière à travers les oeuvres de fiction qui ont bercé leur enfance, ainsi que les manuels qui ont servi à leur éducation. Ils ont pour la plupart lu les grands auteurs britanniques, les plus populaires étant Shakespeare, Fielding, Sterne, Smollett, Thompson, Pope ou encore Walter Scott, et ont par ailleurs une bonne connaissance des grands événements historiques, ainsi que des figures les plus célèbres : on compte ainsi de multiples allusions à Mary Stuart, à Elisabeth I ou encore à Oliver Cromwell. Leurs attentes sont nombreuses à leur arrivée : en 1814, Martha Sargent Torrey est impatiente de voir de ses

propres yeux le fonctionnement d'une machine à vapeur, de vivre l'expérience de la foule londonienne, ou encore de goûter aux joies de l'hospitalité et de la bonne chère britannique.²⁰⁵ Sa perception de la société en devient presque caricaturale : en se rendant à un office religieux dans une église de Liverpool en 1814, elle décrit le prêtre comme une parfaite incarnation « du joyeux curé anglais » (Torrey, *Journal*, 26 June 1814). La réalité dépasse parfois ce qu'ils s'étaient imaginé, comme Joshua E. White en fait l'expérience en découvrant Oxford en 1810 :

I had formed various pictures in my mind of this renowned place, so venerable of its antiquity and its founder, and so respectable for the host of literary worthies who have been ushered from its academic chambers to illuminate the world; but none were correct delineations. In solemn grandeur, and in rural magnificence, it is without a parallel. (White, *Letters*, vol. II, 68)

Lorsqu'ils sont au contraire déçus, le séjour fournit l'occasion de corriger ces fausses impressions et, pour les patriotes au moment du conflit révolutionnaire, d'écorner une image jusqu'alors idéalisée de la mère patrie. Ainsi, dès son arrivée sur le sol britannique à Douvres, Elkanah Watson rapporte que le célèbre canon surnommé le "pistolet de poche de la Reine Elisabeth" est incapable d'atteindre Calais, contrairement à « ce qui se dit généralement en Amérique » (Watson, *Journal of travels in Europe*, Dover, 13 September 1782). Quant aux falaises de craie de Folkstone, elles ne correspondent pas selon lui à la description par Shakespeare dans le *Roi Lear*.

Ils suivent par ailleurs l'actualité britannique et européenne à travers la presse américaine, et sont au courant des derniers événements grâce à leurs contacts réguliers et fréquents avec des négociants outre-Atlantique. Ils obtiennent également des informations en s'entretenant avec l'équipage de leurs navires ou des proches qui reviennent de voyage. Certains entretiennent encore des liens étroits avec l'Angleterre : leurs parents ou grands-parents y sont nés, et une partie de leur famille y vit toujours. Robert Wells, le père de Louisa Aikman, est un écossais d'origine et il perpétue les traditions en faisant porter le tartan à ses fils et en les envoyant dans des écoles écossaises.²⁰⁶

Diverses sources d'informations sont donc à la disposition des visiteurs pour préparer leur voyage. Avant leur départ, ils se renseignent sur le choix d'itinéraires et des principaux

²⁰⁵ Torrey, *Journal*, June 26, July 1st and July 7 1814, 25 June 1815. Voici par exemple ses impressions d'un mouvement de foule à Londres : "I have heard of a London crowd, but never had a correct idea of one, until today, & I think it will be the last as well as the first, in which either my husband or myself will ever voluntarily be found".

²⁰⁶ David Moltke-Hansen, «Wells, Robert (1727/8-1794) », *Oxford Dictionary of National Biography*.

« objets de curiosité » auprès de leur famille et d'amis qui les ont précédés²⁰⁷ et ils prennent le soin d'emporter des lettres de recommandation qui leur ouvriront de nombreuses portes: John Godfrey embarque ainsi pour l'Europe en 1795 « armé » de vingt-six lettres, à destination de maisons de commerce à Londres, Leeds, Birmingham et Sheffield, ainsi qu'à Hambourg, Amsterdam, Gand, Paris, au Havre et à Dunkerque. Le Quaker Henry Drinker se munit pour sa part d'un certificat justifiant de son appartenance à la Société des Amis (Drinker, 8 October 1759).

Une fois sur le sol étranger, ils ont la possibilité de faire appel à leurs représentants officiels (agents commerciaux, consuls et ministres plénipotentiaires) : en arrivant à Paris en 1771, Isaac Smith (le frère du marchand William Smith) écrit à Benjamin Franklin pour obtenir des contacts en France et en Hollande, ainsi que pour connaître l'itinéraire recommandé par le philosophe Jean-Nicolas-Sébastien Allamand pour visiter les Provinces-Unies (Letter from Isaac Smith to Benjamin Franklin, Before May 17 1771, *Franklin Papers*). Lorsqu'en 1783, William Smith débarque à son tour à Paris, Franklin lui procure un billet pour assister à une ascension en montgolfière, et Charles Storer, un parent éloigné qui officie comme secrétaire de John Adams, lui fournit des informations détaillées sur la capitale française : adresses d'hôtels où l'on parle anglais, « tables d'hôtes » et magasins où il pourra se procurer chaussures, vêtements de qualité, couvre-chef et épée, et conseils sur les moyens de transport à sa disposition. Il lui indique également le nom de compatriotes à qui il pourra présenter ses hommages, lui suggère diverses distractions pour occuper ses soirées et, bien sûr, le met en garde contre la frivolité des Françaises : « don't be too free with the Girls, and you may come away in peace and health » (Benjamin Franklin to William Smith, 26 November 1783 ; Charles Storer to William Smith, St Quentin, 15 November 1783, *Smith-Carter Family Papers*).²⁰⁸

On ne saurait négliger les outils essentiels que sont les guides touristiques, les récits de voyage et les livres d'histoire. A l'occasion de son séjour en Europe en 1800, Ebenezer Smith Thomas observe que tous les bâtiments publics et lieux les plus célèbres de la capitale lui sont « familiers » grâce à la lecture de *History of London* de William Thornton (*Reminiscences*, « My First Voyage to Europe in 1800 », 71). Il n'est pas aisé d'identifier ces ouvrages car, de manière générale, les visiteurs les citent sans indiquer la source ni même utiliser de

²⁰⁷ Avant d'embarquer pour l'Angleterre, Isaac Smith reçoit la lettre d'un ami de la famille, l'ecclésiastique Samuel Barrett, qui lui détaille tous les centres d'intérêt de plusieurs villes anglaises. Y figurent en bonne place les vestiges romains ou celtiques, les églises gothiques, les châteaux, les principales industries, les curiosités naturelles, les demeures aristocratiques et leurs jardins. Il lui recommande certains « circuits » à emprunter (Letter from Samuel Barrett to Isaac Smith, Boston, January 23 1770, *Smith-Carter Family Papers, 1669-1880*, mss., Massachusetts Historical Society). La lettre est reproduite en annexe (vol. 2, p. 83).

²⁰⁸ La lettre de Charles Storer est reproduite dans les annexes (vol. 2, p.90). La lettre de Benjamin Franklin est disponible en ligne sur le site : <http://franklinpapers.org/> (dernière consultation : juin 2015).

guillemets. Samuel Curwen fait exception : il renvoie à des guides de Bath, de Cambridge et d'Oxford pour éviter la description de ces villes. Lecteur passionné, il dévore pendant son long exil plusieurs livres d'histoire britannique, notamment des biographies de Jacques I et Charles I, ainsi que des récits de voyage, comme celui du célèbre agronome Arthur Young *A Six Months' Tour Through the North of England* (1769).²⁰⁹ Dans l'inventaire de ses bagages figurent également un guide sur les fiacres, un plan de Londres, et une carte de l'Angleterre et du Pays de Galles (Curwen, II, 709-710). Les voyageurs s'appuient en général sur des ouvrages assez récents : en 1776, Jabez Maud Fisher fait référence au guide de William Hutchinson, *An Excursion to the Lakes*, qui vient tout juste de paraître, et en 1796-1797, William Lee renvoie au journal du médecin écossais John Moore (*Journal during a Residence in France*), publié trois ans auparavant (Fisher, *American Quaker*, 160 ; Lee, *Yankee Jeffersonian*, 24).

Il faut cependant attendre le tournant du siècle pour trouver les premières allusions au récit de voyage d'un Américain, *A Journal of Travels in England, Holland and Scotland* de Benjamin Silliman, écrit à l'occasion d'un séjour en 1805-1806 et publié en 1810, qui devient rapidement une référence incontournable.²¹⁰ En 1814, Mary Turner Sargent Torrey semble pleinement satisfaite de l'ouvrage, qu'elle dévore pendant sa traversée vers l'Europe : « I finished today Mr Silliman's pleasing & instructive journal. He evinces, I think, an intelligent mind, & a feeling heart. [...] I have received from the perusal of his book a considerable insight of the country to which I am bound.»²¹¹ Son influence est telle que de nombreux voyageurs de la période copient son parcours, cherchent à rencontrer les mêmes interlocuteurs et refusent de décrire les lieux les plus connus, préférant renvoyer leurs lecteurs au récit de Silliman. Ils prennent également un malin plaisir à relever toutes les « erreurs » commises par le voyageur : Joseph Ballard croise en 1815 un marchand de coton de Manchester, que son concitoyen a présenté comme une source fiable, mais qui lui semble véhiculer de nombreux stéréotypes à l'encontre des Américains (Ballard, 68).

L'entourage du voyageur joue également un rôle essentiel dans la préparation du voyage.

²⁰⁹Curwen, *Journal of SC Loyalist*, I, 237, 330, 335. Il lit également des récits vers des destinations plus lointaines : les *Letters from Italy* (1766) du chirurgien anglais Samuel Sharp, ou encore les *Voyages en Asie-Mineure* (1775) de l'archéologue anglais Richard Chandler (Curwen, I, 273, 278, 319, 263, 296).

²¹⁰ Un journaliste de la *North American Review* écrit en janvier 1816 : «Of the American travellers who have published accounts of England, the work of professor Silliman has been hitherto the best.» (« *Journal of a tour and residence in Great Britain...* by a French Travellers, 1815, » *North American Review*, Issue 5, January 1816, 242). Une opinion qui n'est pas démentie par quatre d'entre eux : dans le journal du voyage de Thomas Handasyd Perkins en Angleterre en 1811, dans celui de Joseph Ballard en 1815, dans les *Letters on England* de Joshua White, et dans les *Reminiscences* de E.S. Thomas à propos de son voyage en Europe en 1820.

²¹¹ June 6, 1814, *Journal of Mary Turner Sargent Torrey, 1814-1815*, mss., Massachusetts Historical Society.

B) Les réactions des proches

La Grande-Bretagne, et l'Europe plus généralement, étant traditionnellement représentées comme des terres de vice et de corruption, un séjour sur le Vieux Continent peut susciter de nombreuses craintes dans l'entourage des voyageurs. Les visiteurs eux-mêmes renforcent parfois ces impressions dans leurs témoignages, afin de souligner leur conduite héroïque face à ces dangers et de faire ressortir, par contraste, l'innocence et la vertu de la société américaine. Voici le tableau que brosse James Oldden : «In all the places that I have been in, the seducing snares of vice can be found. But in cities any thing like the extent of London & Paris, they stare you in the face, you cannot turn round, but they are before you, & in short they are always present” (Oldden, September 22nd 1801). Les tentations sont nombreuses : dans certaines rues et théâtres de Londres en 1750, Francis Goelet croise de nombreuses « filles de plaisir » : « all along Lemon Street you have rainges (*sic*) of their coffee houses where you cant (*sic*) pass scarce for them all standing at the receipt of custom and kindly inviteing (*sic*) you in. [...] In the play house, you can pick & choice a lady and then go to drink wine with them to the Fields of Adonis » (Goelet, January 1st-April 1st 1750). Certains peinent à ne pas céder, comme William Palfrey qui s'adonne aux jeux d'argent à Londres en 1771 : « Lost three or four shillings at the game. No more gaming if I can help it » (Palfrey, February 28, March 1 1771).

Face à de tels commentaires, on saisit l'angoisse des mères et des soeurs qui, dans leurs lettres, mettent en garde le voyageur. Elizabeth Storer Smith souhaite que son fils William lui revienne aussi “pur” qu'à son départ : “[I hope the Suprem Being] will preserve you unspotted and return you in safety to the arms of your Anxious Mama” (Letter from Elizabeth Storer Smith to her son William Smith, Boston, July 25 1783, *Smith-Carter Family Papers*). Lorsqu'ils sont financés par un proche, il s'agit également de rendre des comptes concernant leurs dépenses. A l'occasion d'un séjour à Londres en 1760, John Hancock se justifie ainsi auprès de son oncle l'achat de vêtements :

I observe in your Letter you mention a Circumstance in Regard to my Dress. I hope it did not Arise from your hearing I was too Extravagant that way, which I think they can't Tax me with. At the same time I am not Remarkable for the Plainness of my Dress, upon proper Occasions I dress as Genteel as any one, and can't say I am without Lace. I Endeavour in all my Conduct not to Exceed your Expectation in Regard to my Expences, but to Appear in Character I am Obliged

to be pretty Expensive. (John Hancock to Thomas Hancock, London, January 14 1761, "Letters of John Hancock," 195)

La pression qui pèse sur les voyageurs est particulièrement forte chez les Quakers, qui se doivent de mener une vie simple, honnête et vertueuse et auxquels on ne semble pardonner aucun écart de conduite. En 1775, Lydia Gilpin conseille à son jeune frère Jabez Maud Fisher de fuir les théâtres londoniens, qu'elle identifie comme des « lieux de débauche ». Elle lui recommande également d'éviter toute discussion à caractère politique, de modérer ses dépenses, et de ne pas adopter les habitudes vestimentaires européennes : « remember thou art (*sic*) to return to us & will be more acceptable if thou appears (*sic*) less alterd (*sic*) in thy Dress &c than we expect. »²¹²

Les voyageurs s'empressent bien sûr de rassurer leurs proches : alors qu'il séjourne à Nantes depuis un an et demi, Elkanah Watson écrit à sa sœur que s'il a acquis les manières raffinées des Français et leur élégance, son caractère reste inchangé. Un an plus tard, il assure à son frère qu'il n'a aucune intention de se marier avec une Européenne et qu'il compte revenir vivre en Amérique dès qu'il aura accumulé assez de bénéfices (Elkanah Watson to his sister, Rennes, January 31 1781 ; Elkanah Watson to his brother, June 10 1782, *Papers, Journal*). Ceux qui sont originaires de Nouvelle-Angleterre, empreints d'une éducation puritaine, sont particulièrement nombreux à ressentir une certaine culpabilité en se rendant aux spectacles et soirées mondaines à Paris, la ville de toutes les tentations. On ne compte pas leurs protestations vis-à-vis de l'indécence des danseuses de l'opéra de Paris, de l'immoralité des actrices, ou encore de la vie dissolue menée par certains aristocrates. Mais ce n'est là qu'une posture, car ils cèdent pour la plupart à ces vains plaisirs, et se justifient en arguant, comme Mary Torrey, qu'il leur faut s'adapter aux coutumes locales : « We have just returned from a social dinner with our party of gentlemen at a hotel in the Palais Royal. What would our sober Bostonians say to this? We say, one must do in Paris as the Parisians do, in some things at least » (Torrey, *Journal*, 4 September 1814). Si elle reconnaît qu'elle prend goût à ce mode de vie à mesure que son séjour parisien se prolonge, elle souligne qu'elle n'en oublie pas pour autant son pays d'origine : « Paris is such a continual scene of pleasure, that were I to remain long in it, I think I might be inclined to enter with avidity into its amusements, notwithstanding my sober reflections on its follies, but it never would teach me to forget home » (Torrey, 7 September 1814).

²¹² Letter from Lydia Gilpin to Jabez Maud Fisher, Philadelphia, 9th month 9th 1775, Letter from Joshua & Sons to Jabez Maud Fisher, Philadelphia, 5th month 13 1775 and Letter from Miers Fisher to Jabez Maud Fisher, Oct 29th 1775, Fisher, *Papers*.

Oublier ou pire, dédaigner l'Amérique, c'est là en effet une des plus fortes craintes de l'entourage. C'est pour prévenir une telle attitude que Lydia Gilpin rappelle à Jabez Maud Fisher en 1775 tous les liens qui le rattachent à sa terre natale : « Neither the Variaty (*sic*) of objects nor the pleasing Amusements for thy Most Chearful Moments May Erase from thy Mind the Situation the Land of thy Nativity is in, wherein all thy Nearest Tyes in Nature are » (Lydia Gilpin to Jabez Maud Fisher, Philadelphia, 9th month 9th 1775, Fisher, *Papers*). Ce besoin de souligner leur loyauté par rapport à leur pays d'origine se maintient après l'indépendance, signe que le sentiment patriotique doit encore être consolidé. Lorsqu'en 1799 Beulah Sansom écrit à sa belle-famille qu'elle et son mari n'ont pas vu passer les trois derniers mois à Londres tant ils ont été bien accueillis, elle s'empresse d'ajouter : « the Objects of my attachment [to my native Land] have not suffered by a Comparison with the Country or People on this Side the Atlantick » (Beulah Sansom to Samuel Sansom, London, 20th, 6th month 1799, *Papers*).

Au moment de leur départ, tous éprouvent des difficultés à se séparer de leurs proches, en particulier ceux qui laissent derrière eux une fiancée, une épouse et des enfants. Ils se repentent parfois d'être partis, en particulier lorsque leur frêle esquif est pris dans de violentes tempêtes, avant que l'arrivée en Europe et l'attrait de la nouveauté ne dissipent ces regrets, comme en témoigne James Oldden :

I can safely say I have regretted my departure from home but once, & that was soon after our leaving the capes of Delaware, and were involved in a most tremendous storm [...]. I confess the greatest part of those ideas vanished and the thoughts of being about to enter in a new scene of action, and amongst strangers in a foreign land, engrossed all my attention. (Oldden, November 9th 1801)

Durant leur séjour, les lettres échangées entre le voyageur et ses proches sont attendues avec la plus grande impatience.²¹³ Reprenant un proverbe de Salomon, Samuel Curwen compare les lettres qu'il reçoit d'Amérique à « de l'eau fraîche [offerte] à quelqu'un qui a soif » (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, I, 50). Il fallait en moyenne trois à quatre semaines à un navire pour traverser l'océan, et plus encore pour qu'un courrier parvienne à ses destinataires. A titre d'exemple, la première lettre que Joseph Sansom envoie à sa famille depuis Londres le 18 avril 1799 parvient à Philadelphie le 13 juin, soit presque deux mois

²¹³ Beulah Sansom relit les lettres de sa famille au point de les connaître par cœur (Beulah Sansom to her parents, Nismes, 6th, 1st month 1801, *Papers*). En 1799, elle rappelle à sa famille combien une lettre de leur part lui apporte de réconfort, quand bien même ils ne communiquent que des informations anodines : « Let me tell you, when thousands of miles lie between those whom the ties of kindred and long intimacy hath connected & bound in sympathy, there is then no occasion of the pathos of authorship to make the most trivial circumstances Interesting, indeed it would even be pleasant to hear that the sun rises and sets sometimes in a cloudless horrison (*sic*), as it used to do on the American shore; for it is here almost always enveloped in clouds and darkness » (Joseph and Beulah Sansom to Samuel Sansom, Edinburgh, 7th month, 29th 1799, *Papers*).

après (Sansom, *Papers*). Dès que le couple s'éloigne des grands ports, les missives mettent un mois de plus à arriver à destination. Le père du marchand de John Powell Hare doit pour sa part patienter quatre longs mois en 1808 avant d'apprendre que son fils est arrivé en Europe sain et sauf.²¹⁴ Les guerres rendent les communications plus malaisées encore et les lettres se font alors très rares : le Loyaliste Benjamin Pickman se plaint en 1779 de n'avoir reçu aucune nouvelle épistolaire de son épouse depuis plus de trois ans (Benjamin Pickman to Mary Pickman, London, May 27th and August 2nd 1779).

Un dernier élément clé de la préparation du voyage concerne la recherche d'accompagnateurs.

C) Les accompagnateurs

Les fils des grandes familles aristocratiques européennes qui partent faire le Grand Tour sont traditionnellement accompagnés de précepteurs, mais les marchands américains pour la plupart n'ont pas les moyens de s'offrir les services d'un mentor. Ils ont donc recours à des personnes locales pour les guider de manière ponctuelle, comme pour explorer les cavernes du Peak District, pour pénétrer dans les *colleges* d'Oxford, ou encore pour avoir accès aux grandes demeures de l'aristocratie britannique, ainsi qu'à certains musées. Elles leur donnent généralement assez peu satisfaction : ils se plaignent de tarifs exorbitants, de la rapidité de la visite, ou encore du manque de sérieux de certaines explications.²¹⁵ A la Tour de Londres, Joseph Ballard compare leur guide à un perroquet qui, lorsqu'il a le malheur d'être interrompu par une question, reprend son exposé depuis le début (Ballard, 43).²¹⁶ Alors qu'il se rend dans la maison natale de Shakespeare à Stratford-upon-Avon en 1812, Thomas H. Perkins déplore le discours fallacieux de leur guide au sujet des prétendues reliques du grand écrivain : «It required, to be sure, a considerable show of credulity to enable one to [...] swallow with avidity all the details she gives » (Perkins, *Diary of 1812, Papers*). Mais tous n'ont pas un esprit aussi critique : Elkanah Watson succombe aux propos séduisants du guide et acquiert un morceau de la prétendue chaise du « philosophe immortel », une « relique » qu'il se promet de conserver précieusement (Watson, 7 October 1782, *Journals*,

²¹⁴ Samuel Powell to John Powell Hare, Philadelphia, February 4 1809, *Powell Family Papers*, mss., Pennsylvania Historical Society.

²¹⁵ Samuel Curwen se moque de son guide dans le monastère de Glastonbury, qui leur conte de « ridicules » légendes et superstitions (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, I, 246).

²¹⁶ Samuel Curwen fait le même constat en visitant Hampton Court : "our Conductress appeared totally unequal to the task of answering proper questions, [...] was puzzled and confused by the plainest and most simple ones, and forced to begin anew, she discovered great impatience to hurry through, not allowing 2 minutes to each apartment" (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, I, 56).

Travels in Europe, Papers). Les guides se révèlent particulièrement utiles sur le vieux continent, pour contourner la barrière linguistique, pour ne pas être la cible des escrocs et pour éviter tout faux-pas. William Smith ne regrette pas d'avoir eu recours à un "valet" à Paris : « there is no getting along in Paris without these sort of people, particularly if one does not speak the language. They prevent more impositions than they practice themselves. And a stranger with one of them at his heels escapes ridicule by listening to his advice" (Smith, 86).²¹⁷ Elkanah Watson engage quant à lui un interprète lorsqu'il débarque à Nantes en 1779 (Watson, *Memoirs*, 99).²¹⁸

Les plus fortunés partent pour l'Europe avec leurs serviteurs, comme William Bingham qui est accompagné de huit domestiques (Brown 294). Il s'agit parfois d'esclaves noirs : en 1771, Henry Laurens emmène avec lui Scipio. On ne retrouve que très épisodiquement la trace de ces voyageurs qui n'ont laissé aucun témoignage et ne sont mentionnés dans les récits des marchands qu'en cas de problèmes : en 1781, Jonathan Williams est contraint de se séparer de son domestique noir Mark Anthony, suite à un décret interdisant la présence de toute personne de couleur sur le territoire français (Jonathan Williams to Benjamin Franklin, February 9 1781, *Franklin Papers*). Quant à Henry Laurens, il se plaint du comportement de Scipio qui, à son arrivée sur le sol britannique, demande à être appelé Robert Laurens, puis en 1774 est arrêté pour cambriolage et emprisonné.²¹⁹

Une fois en Europe, très peu de visiteurs se risquent à voyager seuls. Certains de leurs hôtes ou de leurs contacts les accompagnent dans leurs déplacements et leur permettent parfois d'obtenir un accès privilégié à des manufactures. Ainsi, à son arrivée à Bristol en 1801, James Oldden contacte le marchand Samuel Guppy, qui lui fait visiter une fabrique de verre. Il obtient d'un autre négociant de la ville une lettre de recommandation à destination du marchand Russel de Birmingham, qui l'accompagne dans une manufacture de porcelaine. A Manchester, c'est un autre négociant, Richard Waller, qui lui permet de découvrir les différentes manufactures de textiles, ainsi que le canal du Duc de Bridgewater. Enfin, à Liverpool, c'est au marchand William Barber, le frère d'un habitant de Philadelphie, qu'Oldden s'adresse pour explorer le port, le fort, les mines de charbon, les entrepôts de tabac et la prison (Oldden, *Diary*, March 13-21 1801).

Lorsque les visiteurs envisagent des déplacements plus longs, c'est parmi leurs concitoyens présents à l'étranger qu'ils trouvent tout naturellement des compagnons de voyage. Ils se croisent dans les hôtels, dans des *coffee houses* de la capitale, ou encore lors de

²¹⁷ James Oldden l'imite en 1801 lorsqu'il voyage en Hollande, ainsi que Samuel Breck à Paris en 1790.

²¹⁸ Après avoir suivi des cours de français en 1780, Elkanah Watson servira à son tour d'interprète ponctuel pour certains de ses concitoyens, notamment Thomas Paine et l'artiste Patience Wright (*Memoirs*, 127, 140).

²¹⁹ Julie Flavell détaille ces péripéties dans son ouvrage *When London was Capital of America* (chapitres 1 et 2).

soirées chez leurs représentants officiels.²²⁰ En arrivant à Londres en 1800, Ebenezer Smith Thomas rencontre ainsi une demi-douzaine de connaissances de Charleston à la *Carolina Coffee House (Reminiscences, 71)*. Il en va de même sur le continent européen : à Paris, John Godfrey fréquente la Maison de Philadelphie où il retrouve plusieurs Américains, tout comme William Smith à l'hôtel d'York, ou encore Thomas Handasyd Perkins à l'hôtel d'Angleterre. Ce dernier se rend également en 1795 à un « club américain » dans la capitale française, où il croise une vingtaine de concitoyens (Perkins, *Memoirs, 80*). Cette vie en communauté concerne tout particulièrement les Loyalistes en exil à Londres pendant le conflit révolutionnaire : ils se regroupent dans les mêmes quartiers, voire les mêmes rues de la capitale.²²¹ Dans les premiers mois de son exil, Samuel Curwen passe rarement une soirée seul, il effectue des visites touristiques avec d'autres Loyalistes de Nouvelle-Angleterre, se promène avec eux dans les parcs de la capitale, est invité à dîner ou les accompagne au théâtre. En janvier 1776, il rejoint même un *New England Club* dont les membres se réunissent une fois par semaine (Curwen, *Journal of SC Loyalist, 110*).

Quelle est la durée de leur séjour et quelles en sont les étapes ?

II- Durée et itinéraire

A) La durée du séjour

La durée de séjour est très variable d'un visiteur à l'autre : elle dépend de ses centres d'intérêt, des ressources financières à disposition, des personnes qui l'accompagnent ou encore du contexte international. Il est néanmoins possible de distinguer différentes catégories de voyageurs. Les marchands dont le but principal est commercial restent quelques mois et limitent leurs déplacements à un ou deux pays (généralement l'Angleterre et la France ou les

²²⁰ Ainsi, Ebenezer Smith Thomas note à son arrivée à Liverpool en 1800 : « I now, for the first time, had foot on foreign ground, but having taken lodgings at Mere's American Hotel, every body and thing around me, was American » (Thomas, *Reminiscences, 69*). Voir également Michael Kraus, *The Atlantic Civilization : Eighteenth-Century origins*, Ithaca, New York, Cornell University Press, 1949, 34.

²²¹ Plusieurs exilés loyalistes ont élu domicile à Brompton Row pendant la guerre d'Indépendance : Jonathan Sewall (ancien procureur général du Massachusetts) habite au numéro un, Robert Auchmuty (ancien juge à la Cour de vice-amirauté de Boston) au numéro sept, Thomas Hutchinson Jr. (fils du gouverneur du Massachusetts) au numéro onze, Samuel Curwen lui-même au numéro vingt-trois en 1777 (il habite sur Yeoman's Row à son retour dans la capitale en 1782), John Randolph (avocat de Virginie) au numéro 4 ou encore Elias Ball (planteur de Caroline du Sud) au numéro dix-sept (Curwen, *Journal of SC Loyalist, 73*).

Provinces-Unies).²²² Les visiteurs que l'on pourrait qualifier de « touristes » et qui partent pour un Grand Tour d'Europe effectuent un voyage s'échelonnant entre deux et quatre ans, et ils traversent la Hollande, la France, la Suisse, pour parvenir jusqu'en Italie, la patrie des arts.²²³ D'autres encore s'établissent en Europe pour un long séjour (de cinq ans à vingt-six ans parmi les marchands du corpus), parfois en qualité de consuls ou d'agents commerciaux à Londres ou dans les grands ports français (Bordeaux, Nantes, Le Havre). Ils sont alors accompagnés de leur famille, ou en fondent une sur place.²²⁴ Les conflits armés écourtent le séjour de plusieurs d'entre eux : en 1774, Henry Laurens décide de rentrer en Caroline pour prendre part au mouvement de protestation des treize colonies contre les mesures de l'administration britannique, et dans les années 1810, les tensions croissantes entre l'Angleterre et les Etats-Unis obligent les Mackay à retrouver le chemin de la Géorgie, et les Lowell à quitter le sol britannique sans avoir pu se rendre sur le continent (Robert Mackay to Eliza Mackay, July 22 1807, *Letters*, 87 ; Francis Cabot Loweel to William Cabot, Bristol, January 2 1812, *Papers*).

Les exilés loyalistes constituent un cas à part : ceux qui débarquent en Grande-Bretagne dès le début du conflit révolutionnaire sont persuadés que les hostilités ne vont pas durer et qu'ils ne vont effectuer qu'un court passage sur le sol britannique. Alors qu'il est à Londres depuis seulement deux semaines en 1775, Benjamin Pickman écrit ainsi à son épouse : « My Impatience to be with you hourly increases » (Pickman, London, May 6 1775, 92). Il lui faudra patienter dix longues années avant de la retrouver. La durée moyenne de l'exil des Loyalistes du corpus est de presque neuf ans, et trois d'entre eux meurent sans avoir revu leur terre natale.²²⁵ En juin 1776, comme nombre de Loyalistes, Samuel Curwen présage la défaite

²²² Par exemple, William Palfrey repart après seulement trois mois en Angleterre en 1771, Joshua E. White y passe six mois en 1810, Joseph Ballard, James Oldden et Thomas Handasyd Perkins restent en Europe (en Angleterre, et parfois en France et en Hollande) un peu moins d'une année.

²²³ Les Bingham sont absents un peu moins de quatre ans entre 1783 et 1786, les Sansom trois ans et demi (de 1799 à 1802) et les Lowell passent deux ans à sillonner l'Europe, mais la guerre de 1812 les oblige à écourter leur séjour (ils n'ont pas eu l'occasion de séjourner comme prévu sur le continent).

²²⁴ Elkanah Watson passe cinq ans en France, puis en Angleterre et, suite à la faillite de son entreprise, est contraint de rentrer dans son pays natal en 1784. Robert Mackay vit également cinq ans à Londres et à Liverpool, entouré de son épouse et de ses enfants, et décide à regret de retrouver la Géorgie en 1811 lorsque les relations anglo-américaines se dégradent. Joshua Gilpin séjourne pendant six années en Angleterre (1795-1801) et y épouse une Anglaise. Jonathan Williams et William Lee (de Virginie) sont tous les deux envoyés en France en tant qu'agents commerciaux pendant la révolution américaine et y passent onze ans, respectivement en 1774-1785, et 1773-1784. William Lee (de Massachusetts) part lui aussi en France en qualité d'agent commercial et y séjourne avec sa famille pendant quinze ans (1801-1816). Enfin, Joshua Johnson passe vingt-six ans en Angleterre, en France, puis à nouveau en Angleterre, de 1771 à 1797. Il épouse une Anglaise et est nommé agent commercial pendant la guerre d'Indépendance, puis consul au retour de la paix.

²²⁵ Edward Oxnard patiente dix ans avant de retourner à Portland, John Warder passe sept ans en Angleterre (il y épouse une Anglaise), et Samuel Shoemaker y séjourne huit années. L'exil se prolonge pour Samuel Curwen : il revient à Salem en 1784 mais, suite à de vives tensions avec son épouse, repart pour l'Angleterre et y attend la mort de sa femme pendant dix autres années, avant de finalement retrouver sa terre natale (*Journal of SC*

rapide des troupes inexpérimentées de Washington : « Civil wars in time make good Generals and soldiers, but the immense inequality [between the British and provincial troops] will put an end to this war before they will have time to qualify” (June 21 1776, *Journal of SC Loyalist*, 1772). Ce n’est qu’en janvier 1777, après plusieurs victoires des insurgés, qu’il admet que la guerre pourrait se prolonger (January 11 1777, *Journal of SC Loyalist*, 292), mais les autres exilés pour la plupart espèrent encore que le conflit ne durera pas, comme Benjamin Pickman qui écrit en août 1779 : « I think that the present War will not continue One Year longer » (Pickman, August 2 1779).

Des séjours de durées si variées entraînent naturellement une grande diversité dans les itinéraires.

B) L’itinéraire en Grande-Bretagne

Comme le souligne Henry Commager, dans les itinéraires des visiteurs, « Londres domine l’Angleterre et l’Angleterre domine les Iles britanniques » (Commager, *Britain Through American Eyes*, XI). Rien d’étonnant à ce que Londres soit un passage obligé et souvent la première destination,²²⁶ car, pendant la période coloniale, c’est « la capitale de l’Amérique », le premier port du pays, ainsi que le centre financier, politique et culturel de l’empire.²²⁷ En 1801, année du premier recensement officiel, « la nébuleuse londonienne » comptabilise près de la moitié (45 %) de la population urbaine totale de l’Angleterre.²²⁸ Au cœur d’un réseau de communication, des produits de toute sorte y convergent, ce qui fait dire à William Lee en 1796 que c’est « le marché du monde », une image que l’on retrouve chez de nombreux visiteurs (Lee, *Yankee Jeffersonian*, July 31 1796, 32).²²⁹ Tous les visiteurs de l’époque - y compris les Britanniques eux-mêmes - sont impressionnés par la ville en tant que

Loyalist, XVIII). Jabez Maud Fisher, Katharine Greene Amory et Thomas Hutchinson décèdent au cours de leur exil.

²²⁶ Les passagers qui débarquent à Portsmouth, Douvres, ou Gravesend, se rendent directement à Londres, mais ceux qui arrivent à Liverpool, en profitent souvent pour visiter le nord du pays.

²²⁷ Voir Julie Flavell, *When London was Capital of America*, 2-3 : “[London] was the largest city in the western world, its population more than twenty times the size of colonial towns like Boston and New York [...]. From it flowed the best in theatre, retailing, publishing, art and music. London was the seat of government [...], the financial center of Britain’s vast trading empire that spanned the globe from America to the West Indies, Africa and Bengal”.

²²⁸ François Crouzet, *De la Supériorité de l’Angleterre sur la France*, Paris, Perrin, 1985, 297-298. Bien loin devant les autres villes du pays, la capitale britannique connaît au XVIII^e siècle une croissance sans précédent, qui en fait l’une des plus grandes métropoles européennes, et lui permet d’éclipser notamment Paris : en 1700, elle compte environ 600 000 habitants et presque un million un siècle plus tard. Pour comparaison, à la même date, 84 000 personnes vivent à Manchester, 78 000 à Liverpool et 74 000 à Birmingham (Cervantès, 112).

²²⁹ « I ran about this mart of the world for only two days [...]. After finishing my business, I left it for Southampton, with as much confusion in my head as in the streets of the city.”

centre économique, et les marchands américains y sont tout particulièrement sensibles.²³⁰ En 1795, Joshua Gilpin ne tarit pas d'admiration devant le choix impressionnant de marchandises, en provenance des industries du nord du pays, de lointaines colonies, et des quatre coins du monde. Il conclut qu'il n'y a pas un produit qu'on ne puisse trouver à Londres : « I am now in the centre of a City which may be called an epitome of the world, for I can think of but few things of which I do not see some specimen here, & so many encounter me at once, that I am in a state of continual novelty & amazement” (Josuah Gilpin to Miers Fisher, July 12 1795, *Papers*). L'attrait des luxueuses boutiques londoniennes ne faiblit pas au début du XIX^e siècle, comme en témoigne Joshua E. White en 1816 :

The number, magnitude, variety, and splendour of the shops in this wonder of the world, form one of the most beautiful and interesting objects to a stranger. They display a rich variety of all sorts of wares, are well illuminated, and convey to the mind an idea of the genius, taste, wealth and magnificence of the people. (White, *Letters*, vol. II, 15)

L'intérêt pour la capitale ne se limite pas à son seul aspect commercial ou industriel : dignes représentants de l'élite de l'époque, les marchands profitent également de toutes les attractions culturelles : ils se pressent dans les musées, les galeries et les ateliers de peinture, découvrent les principaux monuments, visitent diverses institutions philanthropiques, prisons et hôpitaux, et assistent à des procès et aux sessions du Parlement. Ils fréquentent les lieux de sociabilité (cafés, sociétés de débat et clubs pour certains), se divertissent dans les « jardins d'agrément» et les foires, ou encore sillonnent les parcs de la capitale. Ils occupent leurs soirées en allant voir des tragédies, des comédies, des pantomimes et des farces dans les théâtres de Drury Lane et Covent Garden, et assistent à des concerts, des spectacles équestres, ou encore des ascensions en montgolfières. Ils vont écouter les sermons des prédicateurs célèbres, et ne ratent aucune exécution publique à Tyburn. Ils effectuent également de courtes excursions depuis Londres pour découvrir Greenwich, Richmond Hill, Hampton Court, Kew ou encore Windsor.

Alors que les prémices de la Révolution industrielle apparaissent à la fin du XVIII^e siècle et que l'Angleterre développe un haut degré de perfection dans les domaines techniques, les villes industrielles dans le nord du pays deviennent une étape incontournable

²³⁰ Le regard admiratif que les marchands portent à l'Angleterre en tant que puissance commerciale est analysé plus avant dans la deuxième partie de cette étude (voir en particulier la deuxième partie, chapitre 1, D). Les Britanniques de l'époque sont eux aussi impressionnés par la ville de Londres en tant que centre économique et puissance commerciale. Voici par exemple ce qu'observe le célèbre écrivain Samuel Johnson (1709-1784) sur les boutiques londoniennes, tel que le rapporte James Boswell dans sa biographie : « Let us take a walk from Charing-Cross to Whitechapel, through, I suppose, the greatest series of shops in the world » (James Boswell, *The Life of Dr. Johnson*, vol. I, London, J. Davis, 1791, 1820, 345).

du séjour.²³¹ Ils s’y renseignent sur les produits existant sur le marché, sur les procédés et machines utilisés, prennent des contacts, et négocient parfois de nouveaux contrats. Manchester, Birmingham, Sheffield et Leeds constituent les principales destinations de cet itinéraire de « découverte industrielle ».²³² En 1816, la réputation de Birmingham n’est plus à faire, comme en témoigne Charles Longstreth : « This town is celebrated all over the world for its productions » (*Diary*, 49). La région attire également les amateurs d’agriculture et de canaux, tel Henry Laurens, qui en recommande la visite au fils de l’un de ses partenaires commerciaux en 1772 : « Birmingham is worth your time & expenses to visit, & when you come here your curiosity will be excited to explore the amazing Inland Navigation near Manchester » (Laurens to William Fisher Jr., 25 April 1772, *Papers*, vol. 8, 283).²³³

Sur la route qui les mènent aux villes industrielles, ils ne manquent pas de s’arrêter pour visiter les grandes demeures aristocratiques et leurs jardins paysagers, mais se passionnent également pour les sites romains ou celtiques, les châteaux en ruine et les églises gothiques.²³⁴ Ils allient pour la plupart parcours industriel et découverte de paysages romantiques en faisant un crochet par le Peak District, la région des Lacs, et parfois jusque dans le sud de l’Ecosse, comme Joseph Sansom en 1799 : « We will set out in a few days for Scotland by the eastern road, we expect to visit Edinburg and make the lesser tour of the Highlands by the end of the Summer and spend the Autumn with our friends among the lakes of Cumberland, and the manufactories of Lancaster and York » (Joseph Sansom to Samuel Sansom, London, 6th month, 28th, 1799, *Papers*).²³⁵ La Vallée de la Wye au Pays de Galles est également une destination très courue par les amateurs de paysages pittoresques et sublimes.

Les marchands combinent donc pour la plupart un séjour dans la capitale, et des itinéraires à but industriel dans le nord, le sud et l’ouest du pays. Voici l’exemple d’un parcours classique : lorsque Elkanah Watson quitte Londres à l’automne 1782, il visite Oxford (« the celebrated seat of learning »), puis le « splendide » palais de Blenheim, et, à

²³¹ Sur la quarantaine de visiteurs qui constituent le corpus, seuls deux marchands se cantonnent à un séjour dans la capitale et ses environs immédiats.

²³² L’expression est empruntée à Achour Khelifi (« La révolution industrielle en Grande-Bretagne vue par les voyageurs français contemporains, 1780-1840, » sous la direction de Jacques Carré, Université de Paris Sorbonne, 2005, 107).

²³³ Elkanah Watson est également intéressé par les nouvelles techniques et les progrès agricoles développés dans le nord de l’Angleterre, comme il le relate dans ses mémoires : “[I] left London, October 6th 1782, on a contemplated tour into some of the most important sections of England. I proposed to visit their manufacturing districts, and to examine their agriculture, and the general improvements in roads and canals” (*Memoirs*, 174).

²³⁴ Samuel Rowland Fisher est l’un des rares visiteurs à rester insensible aux « demeures élégantes » qu’il croise sur la route de Londres vers Bristol en 1783, indiquant dans son journal qu’il « n’a le temps de s’arrêter à aucune d’entre elles » (Samuel Rowland Fisher, *Diaries*, 9th month 4th 1783). Un tel désintérêt s’explique peut-être par le fait que, en tant que Quaker, il rejette le luxe et tout signe d’extravagance. Cependant, son propre frère, Jabez Maud Fisher, lui aussi Quaker, est féru de ces demeures et en visite un grand nombre lors de son séjour en 1775-1779 (se référer à l’édition de ses journaux par Kenneth Morgan, détaillant ses diverses excursions à travers tout le Royaume-Uni, *An American Quaker in the British Isles*).

²³⁵ Une carte de son parcours est proposée dans les annexes (vol. 2, p. 95).

Stratford-upon-Avon, se rend en pèlerinage sur la tombe du « barde immortel », tout en s'extasiant sur les champs « admirablement cultivés » qui bordent les routes. Il poursuit vers Birmingham, Liverpool, Manchester et Leeds pour découvrir manufactures, machines industrielles et canaux, avec un détour pour voir la cathédrale de Lichfield. Il en profite également pour effectuer un passage à Rochdale et dans le Peak District, à la recherche de paysages « grandioses », « romantiques » et « sauvages ». Le mauvais temps l'oblige à renoncer à passer la frontière écossaise. Il rentre donc à Londres *via* Sheffield, Matlock et Derby, où il observe avec intérêt les techniques agricoles. Il effectue une dernière excursion à Bristol (en s'arrêtant aux sources d'eau chaude de Clifton) et à Bath, avant de quitter le pays environ trois mois après son arrivée (Watson, *Memoirs*).²³⁶

Le sud-ouest du pays attire également de nombreux visiteurs : après avoir quitté la capitale en 1799, Joseph et Beulah Sansom se rendent à Exeter, en passant par Salisbury, Stonehenge, Southampton et Portsmouth. Contrairement à Watson, les Sansom visitent l'Ecosse (Edimbourg et Glasgow). En parfaits touristes romantiques, ils poursuivent jusqu'au Loch Lomond avant de redescendre vers la région des Lacs. Depuis Leeds, ils font un arrêt à York pour y admirer la célèbre cathédrale gothique (Sansom, *Papers*).²³⁷

Pour donner un dernier exemple, Jabez Maud Fisher est probablement le marchand du corpus qui a effectué le parcours le plus étendu : en seulement quinze mois (entre juin 1775 et octobre 1776) et au cours de quinze excursions depuis la capitale, il sillonne la quasi-totalité de l'Angleterre, la côte est de l'Irlande, le sud de l'Ecosse et l'ouest du Pays de Galles.²³⁸

Ils sont peu nombreux à explorer l'Irlande ou les régions plus reculées du Pays de Galles et des Highlands : ils sont avant tout en voyage d'affaires et ces contrées assez pauvres présentent peu d'intérêt commercial. En outre, les routes et l'hébergement y sont moins engageants, et ils se heurtent parfois à des problèmes de communication avec les habitants.²³⁹ Lorsqu'ils se risquent hors des grands axes dans ces contrées, c'est dans un but précis, comme rendre visite à des connaissances (James Oldden rencontre près d'Aberdeen la famille de son partenaire commercial, Alexander Elmslie), ou observer des industries spécifiques (Joshua Gilpin s'intéresse en 1796 à l'industrie du papier irlandaise, qui imprime des ouvrages à bas coût).

²³⁶ Se référer à la carte en annexe (vol. 2, p.94).

²³⁷ Une carte de leur parcours est proposée en annexe (vol. 2, p.96).

²³⁸ Dans son édition des journaux de Fisher, Kenneth Morgan propose plusieurs cartes pour illustrer le parcours du jeune Quaker (Fisher, *American Quaker*, 32, 85, 122, 131, 148, 192, 200, 268).

²³⁹ Samuel Curwen en fait l'expérience au Pays de Galles en 1777 : au fur et à mesure qu'il s'éloigne de Cardiff ou de Monmouth, il constate qu'il peine à se faire comprendre : « those towns and villages that have the least connection with trade retain their original tongue in greater use; North Wales more perfectly than South Wales, having less mixture with foreigners » (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, vol.I, 388-389).

Un peu plus de la moitié des visiteurs du corpus prolongent leur voyage par un séjour sur le vieux continent.

C) L'itinéraire sur le continent européen

A son retour d'Europe en 1802, Beulah Sansom résume les centres d'intérêt de chacun des pays du continent qu'elle a parcourus : « The Manufacturer may visit England; the Farmer will be better suited in the fertile Plains of Flanders ; the Invalid will fare best in France; the Naturalist will find his gratification in Switzerland ; the Antiquarian must not stop short of Italy” (Sansom, *A Tour*, 11). Comme l'illustre cette citation, les Américains plébiscitent les destinations classiques d'un Grand Tour : la France, les Provinces-Unies, la Flandre, et lorsque la situation internationale le permet, l'Italie, auxquelles s'ajoutent l'Allemagne et la Suisse à mesure que se renforce l'engouement pour le romantisme.

La France est la première destination des voyageurs sur le continent européen, notamment lorsque le pays vient en aide aux treize colonies. Mais les Américains n'attendent pas 1778 pour traverser la Manche : Henry Laurens s'y rend à quatre reprises entre 1771 et 1774 : huguenot d'origine, il part sur les traces de ses ancêtres à La Rochelle, mais s'intéresse également aux techniques agricoles, notamment à la viticulture, ainsi qu'aux canaux. Enfin, il place sa nièce dans un couvent des Ursulines à Boulogne, où, estime-t-il, elle sera sujette à moins de tentations qu'à Londres. A partir de 1776, plusieurs marchands patriotes fuyant la Grande-Bretagne s'installent sur le territoire : ils y occupent des positions officielles (consuls ou agents commerciaux) ou implantent leur entreprise pendant la durée de la guerre d'indépendance.²⁴⁰ Après le retour de la paix en 1783, le pays constitue à nouveau une étape du Grand Tour et attire des marchands à la recherche de nouveaux marchés, avant que la Terreur ne les décourage.²⁴¹ Les tensions croissantes suite à la déclaration de neutralité de George Washington en 1793 face aux guerres révolutionnaires européennes, puis la quasi-guerre maritime entre la France et les Etats-Unis (1798-1800), et les guerres napoléoniennes

²⁴⁰ Jonathan Williams est le premier marchand du corpus à s'installer à Nantes à partir de 1776. Il est nommé agent commercial par les ministres plénipotentiaires américains à Paris. William Lee, qui débarque à Nantes en 1777, a été nommé au même poste, mais par le Congrès Continental. Cela entraîne de fortes tensions entre les deux hommes. Ils sont finalement démis tous les deux de leurs fonctions en 1779, mais restent en Europe jusqu'à la fin de la guerre (en Hollande et en Allemagne pour Lee, et en France pour Williams). Ils sont rejoints à Nantes par Joshua Johnson en 1778 et Elkanah Watson en 1779, qui quittent le pays au retour de la paix (Johnson est nommé consul à Londres et Watson repart en Amérique en étant ruiné).

²⁴¹ Thomas Handasyd Perkins et John Godfrey s'y rendent en 1795 et William Lee (de Massachusetts) séjourne à Bordeaux de 1796 à 1798. Thomas Blount fait un court séjour à Lorient et au Havre en 1787 dans l'espoir de vendre son tabac de Caroline.

jusqu'en 1815 rendent le voyage périlleux.²⁴² Après la déclaration du blocus continental en novembre 1806, William Lee se prépare ainsi à plusieurs reprises à quitter le pays en catastrophe,²⁴³ et en 1812, alors que débute la guerre de 1812, les Lowell sont contraints d'abandonner l'idée de voyager sur le continent.

Paris constitue la destination la plus populaire du pays. Les voyageurs y visitent les lieux et monuments les plus célèbres, se rendent au Louvre, au Jardin des Plantes, à l'Opéra et à la Comédie Française, visitent les Gobelins et la manufacture de Sèvres, et font des achats dans les boutiques. Après 1794, ils partent sur les traces des événements sanglants de la Révolution française : ils observent d'un œil désapprobateur les dégradations commises dans les diverses églises de la capitale, se rendent sur la Place de la Révolution, sur les ruines de la Bastille et sur la Place de Grève, où ils se remémorent avec frisson les épisodes les plus noirs de la période. En dehors de Paris, le sud attire les voyageurs à la santé fragile ou ceux qui envisagent d'aller en Italie. Les marchands à la recherche de partenaires commerciaux s'installent au Havre, à Nantes et à Bordeaux.

Ceux qui se rendent en France en profitent généralement pour parcourir les Provinces-Unies et la Flandre, qui se trouvent sur leur route. Le parcours le plus courant inclut Bruxelles, Anvers, Rotterdam, Delft, la Haye, Leyde, Haarlem, Amsterdam et parfois Utrecht. Jabez Maud Fisher est le seul à se rendre à Ostende et à Bruges (Fisher, *American Quaker*, 275-279). Les cultures, les canaux et les techniques agricoles sont l'objet de leur attention, mais tous les visiteurs constatent que le pays est sur le déclin en tant que puissance économique. À l'image de la plupart de ses compatriotes, Elkanah Watson est très admiratif à la vue de terres qui ressemblent "à un jardin ininterrompu" et loue l'ardeur au travail des Hollandais : «This is a region of art, moulded by industry & labour into beauty and productiveness" (Watson, *Memoirs*, 227-228). Tous sont également impressionné par la propreté qui règne dans le pays, comme le souligne John Godfrey : « In Point of neatness, their Gardens & other improvements exceed any thing of the kind I ever saw" (Godfrey, *Journal*, June 5 1795).

²⁴² Les Sansom consacrent une partie de leur Grand Tour d'Europe de 1799 à 1802 à parcourir le nord, le sud et l'ouest du pays, ainsi que sa capitale. James Oldden se rend également en France en 1801.

²⁴³ William Lee écrit à son épouse de se préparer à fuir en Amérique à la moindre alerte : « This stroke [the continental system] puts a final end to our commerce to this city and render, my dear Girl, our situation peculiarly uncertain. [...] we must look out, and I mean to be prepared to fly with you all to our native country. Do not think I am exaggerating things!" (William Lee to Mrs Susan Palfrey Lee, December 9 1806, *Yankee Jeffersonian*, 65). Il restera finalement à Bordeaux jusqu'en 1816 : les insultes répétées qu'il subit de la part des Anglo-Royalistes à Bordeaux le décident alors à retrouver sa terre natale.

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, la Suisse reste une destination inhabituelle. En 1772, déçu par les écoles anglaises, Henry Laurens décide d'envoyer ses deux fils aînés à Genève et est pleinement satisfait de la qualité de l'enseignement.²⁴⁴ Il profite de son séjour pour visiter Lausanne, mais les randonnées sur les montagnes escarpées du pays n'étant pas encore en vogue, il ne s'attarde guère. En revanche, en 1800-1801, Joseph et Beulah Sansom y effectuent un itinéraire assez étendu : à l'automne, ils découvrent Genève, puis Neuchâtel, Berne et Lausanne.²⁴⁵ Ils poursuivent jusqu'à la Vallée de Chamonix, où ils effectuent plusieurs excursions afin d'admirer les paysages « romantiques » et Beulah Sansom est sous le charme : « Switzerland is the most romantick (*sic*) place imaginable, stupendous mountains, enchanting (*sic*) lakes, fertile vallies, & pleasant towns» (Beulah Sansom to her parents, Nismes, 6th January 1801, *Papers*). Ils y retournent brièvement en juillet 1801, en chemin vers l'Italie (ils passent alors par Zurich, puis le Mont Saint-Gothard). En 1802, Martha et Richard C. Derby parcourent eux aussi les Alpes suisses : ils se rendent jusqu'à Shaffhausen et Lauffen, en Allemagne, avant de redescendre vers les vallées glacières de Lauterbrunnen et de Grindelwald, puis poussent jusqu'à la frontière française et font l'ascension du Col de Balme. En passant à Clarens, sur les bords du Lac Léman, Martha Coffin Derby ne manque pas de faire allusion à *Julie, ou la Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau, dont une partie de l'intrigue se déroule dans la région :

From thence to Vevey the road winding round the lake afford at every instance some new and interesting point of view and the remembrance of Julia [Julie] d'Etanges, of Claire and of St Preux, animates the scene and renders every object attendrisant (*sic*). Indeed so strikingly does every spot recall to mind that charming novel that we can hardly believe it fictitious. I imagine I could see St Preux distractedly wandering about the rocks of Meillerie. The borders of the lake where Julia sacrificed her life to save the son I passed with a melancholic pleasure, and the Chateau de Chillon which was the cause of her death I regarded with horror. (Martha Coffin Derby, August 24 1802, *Journal*)

En découvrant les environs de Modane, c'est aux romans gothiques de l'écrivaine britannique Ann Radcliffe que Martha Derby fait référence, en admirant le paysage au clair de lune et en imaginant quelque château désolé qui aurait pu servir de modèle au château d'Udolphe :

The pale light of the moon with the impetuous torrent at our feet and the unaccessible mountains which enclosed us, recalled to my mind the fine description which Mrs. Radcliffe gives of this part of the Alps and it did not require the force of imagination to discern and desolate and half ruined castle on

²⁴⁴ Henry Laurens écrit ainsi à son frère : « [In Geneva, my sons] will have more friendly Attention paid to them in all Respects than we could hope for in a Kingdom overwhelm'd by Luxury and Vice [England]» (Henry Laurens to James Laurens, Geneve, 22 June 1772, *Papers*, vol. 8, 376).

²⁴⁵ Se référer à la carte de leur parcours dans les annexes (vol. 2, p.96).

the summit of the higher rocks. Often did I picture one of those beautiful heroines, led by ruffian hands round these wild and dangerous precipices and at length arriving at the old moulding tower, which seemed only the resort of banditti and robbers. (Martha Coffin Derby, Modane, *Journal*)

Le séjour ne saurait être complet sans la rencontre au château de Coppet avec le ministre des finances de Louis XV Jacques Necker (1732-1804), père de Mme de Staël, et sans un pèlerinage à Ferney pour visiter l'ancienne demeure de Voltaire. Dans les témoignages, les Suisses sont généralement décrits comme une population accueillante et vertueuse, protégée des vices et de la décadence qui ont touché les pays voisins par la chaîne de montagnes.²⁴⁶

Les rares marchands qui se rendent en Allemagne ne s'y attardent guère, ce n'est qu'une étape vers une autre destination. A son retour de Genève en 1772, Henry Laurens transite par Fribourg et Berne et ses seules observations concernent la propreté des auberges, comparées à celles de la France, et la politesse des douaniers. James Oldden ne partage pas son avis lorsqu'il séjourne quelques jours à Hambourg et à Brême en 1801 : « Take Hamburg all together I think it is as disagreeable a place as a person could possibly live in [...]. Smoking & drinking I almost think to be the only pleasures that a German enjoys » (June 26 1801, *Diary*).

Si l'Italie constitue une des étapes principales du Grand Tour, seuls trois couples du corpus s'y rendent, en raison de l'éloignement géographique, du coût et de l'inconfort qu'entraîne une telle expédition, car il faut traverser les Alpes et se déplacer sur des routes en piteux état, dans une région où il est malaisé de se procurer des moyens de transport. En 1801, les Sansom se plaignent ainsi d'auberges médiocres et de déplacements épuisants et dangereux. Par ailleurs, le pays devient presque inaccessible au moment des guerres révolutionnaires et napoléoniennes.²⁴⁷ Pour donner un exemple de parcours, entre septembre 1801 et avril 1802, Beulah et Joseph Sansom franchissent les Alpes Suisses (St Gothard), visitent le Lac Majeur, puis Milan, Bologne, Florence et Rome, avant de poursuivre jusqu'à Naples, où ils font l'ascension du Vésuve et explorent Pompéi et Herculaneum. Ils reviennent en passant par Florence, Bologne, Parme, Turin, et traversent la frontière par le Mont Cenis, sous la neige.²⁴⁸ Presque au même moment (novembre 1802-mars 1803), les Derby suivent un itinéraire similaire. Les deux couples se délectent du riche patrimoine culturel, mais ils sont

²⁴⁶ Turner, *British Travel Writers*, 33-34.

²⁴⁷ Pour de plus amples informations sur les Américains en Italie, se référer à Paul R. Baker, *The Fortunate Pilgrims, Americans in Italy, 1800-1860*, Cambridge, Harvard University Press, 1964 ; James Buzard, *The Beaten Track*.

²⁴⁸ Se référer à la carte de leur parcours en annexe (vol. 2, p.96).

frappés par les destructions des palais et le pillage des œuvres d'art par les troupes de Napoléon. Les Derby fréquentent la noblesse italienne et rencontrent de grandes figures internationales à l'occasion de *conversazioni* : la Comtesse d'Albany, son compagnon le poète et dramaturge Vittorio Alfieri (1749-1803), la Marquise Torrigiani, le sculpteur français Charles Dupaty (1771-1825), l'artiste peintre suisse Angelica Kauffmann (1741-1807), la Marquise de Mos, le prince de Mecklembourg, le Cardinal Consalvi (1757-1824), secrétaire d'Etat du Pape Pie VII, ou encore le Pape lui-même.

Il s'agit à présent d'examiner par quels moyens les voyageurs rallient ces différents lieux.

III- Transport

A) *La traversée*

Tout séjour débute par une longue traversée, qui marque une rupture spatiale et temporelle avec l'environnement quotidien, et prépare le voyageur à une confrontation avec l'inconnu, comme le souligne Washington Irving dans *The Sketchbook of Geoffrey Crayon* :

To an American visiting Europe, the long voyage he has to make is an excellent preparative. [...] There is no gradual transition by which, as in Europe, the features and population of one country blend almost imperceptibly with those of another. From the moment you lose sight of the land you have left, all is vacancy until you step on the opposite shore, and are launched at once into the bustle and novelties of another world.[...] A wide sea voyage severs us at once. It makes us conscious of being cast loose from the secure anchorages of settled life, and sent adrift upon a doubtful world.²⁴⁹

Elkanah Watson met en scène de manière presque mélodramatique le début de son voyage vers la France en 1779, en reprenant l'image classique de la traversée comme un nouveau départ : « Adieu ! Adieu ! my native shore –Adieu ! I'm out at sea ! [...] I'm not only launch'd upon the wide atlantick ploughing thro' waves, but into the wider world ploughing thro' the visicitudes of life" (Boston, 4th August 1779, Watson, *Papers*). Suivant une trajectoire inverse de celle des explorateurs des temps passés mais animé du même enthousiasme, le jeune visiteur part à la découverte d'un nouveau monde.

²⁴⁹ Washington Irving, "The Voyage," *The Sketchbook of Geoffrey Crayon*, vol. 1, Paris, 1825, 11-12.

Si la traversée est décrite dans presque la totalité des journaux de voyage et des lettres, elle est passée sous silence ou résumée succinctement dans les récits publiés et les mémoires : on estime alors sans doute qu'elle présente un intérêt limité.²⁵⁰ Certains se limitent à quelques lignes, d'autres y consacrent plusieurs pages, souvent pour tromper leur ennui. Sont consignés la position et la progression du navire, la force et la direction des vents, le temps qu'il fait, le détail des repas, l'état de santé de l'auteur, des autres passagers et de l'équipage, les animaux marins observés et parfois pêchés (dauphins, tortues, baleines, poissons volants), les navires croisés avec lesquels ils échangent des nouvelles, ainsi que toute difficulté rencontrée. Certains s'essayent à des observations scientifiques : Thomas Handasyd Perkins en 1795 s'interroge sur l'origine des brouillards de Terre-Neuve, relève la température de l'océan, ou encore observe une comète dont il dessine la forme dans son journal (Perkins, *Memoirs*, 46 ; September 14 1811, *Diary, Papers*). En digne petit-neveu de Benjamin Franklin, Jonathan Williams présente en 1790 à la *American Philosophical Society* un mémoire sur l'utilisation de la température de l'eau pour déterminer la profondeur de l'océan, qu'il base sur des observations effectuées en 1785 et en 1789.²⁵¹

La traversée depuis les Etats-Unis vers l'Europe - ports anglais et français confondus - dure entre seize et cinquante jours, avec une moyenne de trente-trois jours. Le retour est un peu plus long, il dure en moyenne une quarantaine de jours. Les voyageurs sont à la merci des aléas climatiques : en 1815, il faut par exemple trente-trois jours à Joseph Ballard pour rejoindre Liverpool depuis Boston, alors qu'en 1782, Samuel Breck effectue le même trajet en seulement seize jours. La traversée est plus rapide en hiver, en raison des vents plus puissants, mais elle est aussi moins agréable et plus hasardeuse car les tempêtes sont plus fréquentes.

Les passagers s'occupent en jouant aux cartes, aux échecs, ils lisent, tiennent des journaux de bord et conversent avec leurs congénères, ou encore se promènent sur le pont lorsque le temps le permet et observent parfois des animaux marins (dauphins, tortues, poissons volants). A une époque où le voyage outre-atlantique est encore réservé à une élite, ils sont généralement assurés d'être en bonne compagnie. Rares sont ceux qui échappent à l'ennui, et Henry Drinker n'en fait pas partie : « Time seems to hang with unusual weight on my shoulders [...]; by the time I may reach Bristol, I shall be truly and in a literal Sense a Man of Ease –Fat and Lazy » (14 September 1759). Afin d'améliorer le quotidien de leurs repas, les voyageurs emportent des animaux qui leur fournissent de la viande et des œufs frais,

²⁵⁰ Les exceptions sont les suivantes : lorsque George Atkinson Ward édite les lettres et journaux de Samuel Curwen en 1842, il omet tout ce qui concerne la traversée, De la même manière, (c'est le cas pour Joseph Sansom, Samuel Breck, Thomas Handasyd Perkins, Samuel Curwen, Joshua E. White).

²⁵¹ Jonathan Williams, "Memoir of Jonathan Williams, on the Use of the Thermometer in Discovering Banks, Soundings, &c.," *Transactions of the American Philosophical Society*, Vol. 3, 1793, 82-100.

ce qui amène Beulah Sansom à comparer leur bateau à l'Arche de Noé : un peu moins d'une centaine de créatures vivantes sont embarquées à Philadelphie et le pont du navire est transformé en une véritable basse-cour (Beulah Biddle Sansom to Samuel Sansom & Co., Port Pen, 14th, 10th month 1799, *Papers*).²⁵²

Il faut attendre la fin des années 1830 avec l'utilisation de la vapeur pour que de véritables progrès soient accomplis,²⁵³ même si les journaux de Francis Goelet en 1747 et 1750 témoignent de conditions de voyage éprouvantes, que l'on ne retrouve pas dans les récits plus tardifs : lors de la traversée de 1747, leur cuisinier meurt de froid, les cabines sont régulièrement envahies par l'eau de mer, provoquant la mort des animaux embarqués et la perte d'une grande partie des provisions. En septembre 1750, les voiles sont arrachées par des vents violents, une lame emporte les haches destinées à abattre le mât principal et le navire prend l'eau, obligeant l'infortuné équipage à relâcher à Boston pendant un mois pour réparer les dégâts (Goelet, 3 January 1747 ; August 27-September 12 1750). Le confort s'améliore progressivement, mais la traversée n'en reste pas moins incommode et périlleuse. Les passagers n'échappent pas aux affres du mal de mer et, dès que les éléments s'agitent, ils peinent à trouver le sommeil, parfois pendant plusieurs nuits consécutives. En 1799, les Sansom essuient une tempête quatre jours durant : ils sont bien en peine de faire sécher leurs effets personnels, leur vaisselle et autres objets fragiles sont brisés par le roulis du navire, et il règne dans leur cabine une telle « pagaille » que William Hogarth, écrit Beulah Sansom, y aurait trouvé une belle inspiration (Beulah Biddle Sansom to Samuel Sansom, Gravesend, 12th, 4th month 1799, *Papers*). John Godfrey offre lui aussi une description haute en couleur d'une nuit houleuse, agitée par la peur de mourir noyé :

The surface [of the sea] appeared like floods of fire rolling over each other & the vessel roll'd & labour'd [...] it was dashed from side to side, which with the ratley of Broken bottles, Chairs & the dashing of the Waves over the vessel, carried with it the sound & appearance of Immediate & inevitable Destruction. Sleep was banished from my Eyes, for I enjoyed none that Night, but pass'd it in a manner I never before had done, in the greatest anxiety my Mind was capable of feeling. [...] I almost expected every Minutes to be the last I should enjoy in this World. (Godfrey, 15 April 1795)

²⁵² Pour donner un exemple, en 1810, Francis Cabot emporte de la viande séchée, des volailles vivantes, de la farine, des pommes, de l'ail, des oeufs, du thé et du café, ainsi que du sucre et des épices (Hannah Lowell to her mother Rebecca Lowell, Liverpool, July 24 1810, *Papers*). Il y a six bouches à nourrir.

²⁵³ Les premières liaisons régulières reliant les deux rives de l'Atlantique font leur apparition en 1818, avec la Balck Ball Line reliant New York et Liverpool (Foster Rhea Dulles, *Americans Abroad*, 26-27). Mais c'est l'utilisation de la vapeur qui marque une véritable révolution dans le confort, la rapidité et le coût de la traversée : en 1840, la compagnie Cunard propose une traversée de l'Atlantique en seulement 14 jours à bord de la première ligne transatlantique à vapeur (Buzard, *The Beaten Track*, 41).

La crainte d'un naufrage est parfaitement fondée puisque l'un des marchands du corpus, William Palfrey, périt en mer en 1780 et que son beau-fils, William Lee, échappe de peu au même sort en quittant le navire avant qu'il ne s'échoue puis se disloque sur les côtes françaises en 1796. Les dangers sont en effet multiples : lorsque les navires pénètrent dans des bancs de brouillard, ils peinent à se repérer, ils risquent de se briser sur les rochers s'ils se rapprochent trop de la terre ferme, ou encore de se faire percuter par un autre bâtiment. C'est parfois un incendie qui se déclenche à bord ou un marin qui est emporté par une lame. En temps de guerre s'ajoute la crainte d'être fait prisonnier par un navire ennemi, ce qui se concrétise pour un petit nombre de visiteurs.²⁵⁴

La traversée est donc loin d'être confortable, en est-il de même lors des déplacements terrestres ?

B) Les moyens de transport en Grande-Bretagne et en Europe

Les marchands sont dans l'ensemble très impressionnés par les transports en Grande-Bretagne. Ils apprécient le confort, l'élégance, la vitesse et la solidité des voitures, le bon état du réseau routier, la rareté des accidents, la force et la beauté des chevaux, ainsi que la politesse, la propreté et l'adresse des postillons. Elkanah Watson exprime l'avis général lorsqu'il écrit en 1783 :

The stranger in England is delighted with their noble & fleet horses, comfortable carriages, excellent roads, sumptuous taverns, devoted landlords & landladies, & neat and civil post boys with jockey caps [...]. If a man has his pockets well lined with guineas, no country equals England, in the pleasures and facilities of travelling. (Watson, *Memoirs*, 175)²⁵⁵

²⁵⁴ Henry Laurens est ainsi attaqué par un navire britannique alors qu'il fait route vers les Provinces-Unies en 1780 pour y négocier un traité d'amitié et de commerce, et emprisonné à la Tour de Londres jusqu'en décembre 1781 (il est alors échangé contre le Général Cornwallis) (Laurens, *Papers*, vol. 1, XX-XXI). La Loyaliste Louisa Susannah Wells Aikman est quant à elle capturée par des Français alors qu'elle tente en 1779-1780 de rejoindre depuis l'Angleterre son futur mari Alexander Aikman en Jamaïque ; à sa deuxième tentative, le navire sur lequel elle a embarqué est arrêté par des Britanniques. La troisième tentative sera la bonne (Aikman, 112). En juin 1812, la famille Lowell quitte les Iles britanniques quelques jours seulement avant que l'annonce de la déclaration de guerre des Etats-Unis à la Grande-Bretagne ne parvienne de l'autre côté de l'Atlantique et en arrivant à proximité de la Nouvelle-Ecosse, ils sont détournés par un navire britannique vers Halifax, où ils subissent un interrogatoire et une fouille de leurs bagages avant d'être autorisés à regagner Boston (Hannah Lowell to Mrs Grant, August 17 1812, *Papers* ; Rosenberg, 214).

²⁵⁵ Déjà en 1772, Henry Laurens loue le confort et la sécurité des voitures anglaises : « An English four wheel'd Carriage calculated for the Ease of Passengers and strongly constructed to encounter the Pavement, is more gentile, more commodious, and less liable to overturn than the French two Wheel'd Vehicles, but more expensive » (Laurens, *Papers*, vol. 8, 367).

On note une nette amélioration des conditions de transport tout au long du XVIII^e siècle, notamment après 1750, grâce à la multiplication de routes à péage sur les principaux axes du pays. Il faut une quarantaine d'heures pour relier Norwich à Londres en 1750, seulement dix-neuf en 1800. Pendant la même période, le temps de trajet Londres-Edinburgh passe de 150 à 60 heures, et celui de Bath à Londres de 40 à 16 heures. Et si l'on propose un seul départ en diligence depuis Birmingham jusqu'à Londres en 1740, il y en a trente en 1763.²⁵⁶ Les voyageurs se font les témoins admiratifs des ces progrès : en 1750, Francis Goelet se plaint de routes étroites entre Deal et Canterbury, qui ne permettent pas à deux voitures de se croiser (Goelet, 7 December 1750), mais soixante ans plus tard, la situation a considérablement changé, comme le rapporte Joshua E. White : « Forty-two years ago, two coaches were leaving Manchester : one for London, and one for Liverpool. Today, eighteen set out for various parts of the kingdom. The mail coach takes thirty hours to reach London. The first coach used to take four days and a half » (White, *Letters*, II, 198). Au début du XIX^e siècle, la vitesse moyenne sur les axes principaux se situe entre neuf et onze kilomètres à l'heure, et Joseph Ballard bat tous les records lors d'un déplacement de Newark à Leeds en 1815, à une vitesse horaire de treize kilomètres, mais le visiteur n'y trouve pas le moindre plaisir : un trajet à une telle allure ne peut se faire qu'aux dépens du confort des passagers (Ballard, 60).

En Grande-Bretagne, le voyageur dispose d'un choix assez important de moyens de transport, de prix et de services. Les plus fortunés acquièrent leur propre cabriolet, et ceux qui veulent éviter toute promiscuité choisissent la chaise de poste, qui n'accueille que deux passagers. La plupart optent pour la diligence (*stage coach*) : moins rapide, elle est beaucoup plus abordable. Si le temps le permet, certains préfèrent voyager sur le toit ou à côté du cocher, afin d'observer le paysage à loisir et d'éviter toute odeur nauséabonde. A partir des années 1780 apparaissent les malles-postes (*mail coach*), destinées avant tout à transporter le courrier et qui donnent donc la préférence à la vitesse au détriment du confort.²⁵⁷ La présence

²⁵⁶ Il existe en 1748 160 routes à péage en Angleterre, leur nombre passe à 530 en 1770. Plus de 450 sociétés de péage voient le jour entre 1760 et 1774 (Xavier Cervantès, *L'Angleterre au XVIII^{ème} siècle*, 67 ; Cottret, *Histoire d'Angleterre, XVII^e-XVIII^e siècle*, 132). Ces axes, entretenus par des corporations de particuliers et financés par les droits de passage, rendent les déplacements beaucoup plus courts et plus confortables, donnant naissance à un réseau de diligences rapides et régulières reliant les principaux points du pays (Londres à Birmingham, à Manchester, à Bristol, à York ou encore à Douvres). Les routes à péage entraînent dans leur sillage un meilleur confort des voitures, des progrès dans l'hôtellerie, ainsi que la publication de cartes et guides pour aider le voyageur à organiser son déplacement (Black, *The British Abroad*, 4 ; Porter, *English Society in the Eighteenth Century*, 190-193)

²⁵⁷ Les caractéristiques de chaque moyen de transport sont les suivantes : la chaise de poste est légère et est tirée par deux chevaux de poste, dont l'un est chevauché par le postillon, qui dirige l'attelage. La diligence offre quatre places à l'intérieur, et jusqu'à six passagers peuvent prendre place à l'extérieur sur le toit et à côté du cocher (ils paient deux fois moins cher). Elle est naturellement plus pesante et moins rapide qu'une chaise de poste. Les bagages sont placés dans un coffre à l'arrière. La malle-poste accueille également quatre passagers. Elle comporte une malle, ou coffre à l'arrière, où est entreposé le courrier, dont un garde armé a la charge. Contrairement à la diligence, une malle-poste s'arrête rarement à un relais de poste, les ballots de courrier sont le

d'un garde armé à l'arrière de la malle-poste rend le voyage beaucoup plus sûr et prévient l'attaque de bandits de grand chemin : ainsi, alors qu'en 1795, Thomas H. Perkins observe qu'aucun cocher ne se risque à traverser Blackheath la nuit venue, il passe Hounslow Heath en 1811 sans la moindre crainte grâce « au garde assis à l'arrière » (Perkins, August 2 1795, 26 September 1811, *Diary, Papers*). Ceux qui disposent de peu de moyens montent à cheval, mais ils sont alors exposés aux intempéries, risquent de se perdre dans les régions les plus reculées du royaume, et constituent une cible facile pour les bandits.²⁵⁸

Si les conditions de transport sont dans l'ensemble remarquables pour l'époque, elles impliquent toutefois un coût élevé, comme l'observe Thomas H. Perkins : « There is perhaps no place where a man may travel more at ease than in England, or where he will pay more heavily for it » (Perkins, *Memoirs*, 194). Les témoignages des visiteurs regorgent de protestations quant aux sommes immodérées qu'on leur réclame.²⁵⁹ Ils sont rapidement identifiés comme des étrangers par les cochers et les gardes, et certains tentent de profiter de leur méconnaissance des tarifs pratiqués. Samuel Curwen écrit à un ami qu'il n'a croisé aucun bandit de grand chemin sur la route vers Exeter, mais une bande de "requins" qui ne valent guère mieux : « if a shilling or more could be squeezed out of a Stranger, it was so much lawful plunder [...]. The extravagancies and impositions on the road are so many that I was almost discouraged » (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, July 18 1776, 195).

Jusque dans les années 1790, les visiteurs semblent avoir constamment à l'esprit la menace que représentent les bandits de grand chemin aux abords de certaines zones réputées dangereuses, comme Hounslow Heath. Pour se prémunir contre leurs attaques, ils voyagent armés, tel Elkanah Watson qui dissimule toujours sous son coussin une paire de pistolets.²⁶⁰ Certains échappent de justesse aux malfaiteurs : lorsqu'il traverse Hounslow Heath en janvier 1747, Francis Goelet apprend qu'un vol y a été commis deux heures auparavant (Goelet, 31 January 1747). D'autres ne sont pas toujours conscients du danger : lorsque la chaise de poste dans laquelle Samuel Curwen a pris place en juin 1780 s'arrête brusquement près de Bristol,

plus souvent jetés au passage. A la fin du XVIII^e siècle, une malle-poste peut parcourir jusqu'à onze kilomètres à l'heure sur des routes convenables, quand la diligence n'en fait que cinq ou six (Bayne-Powell, 9-22).

²⁵⁸ Disposant de moyens limités, Jabez Maud Fisher effectue de nombreux déplacements à cheval et il lui arrive de s'égarer à mesure qu'il s'éloigne des axes principaux. C'est le cas au nord-ouest du Pays de Galles, où il peine à se faire comprendre lorsqu'il s'enquiert de son chemin près de Lampeter : "We several times lost our way, and when we found the stragling Traveller on the Road it was seldom he could sufficiently understand us, to know what information we wanted" (Fisher, *American Quaker*, July 14 1776, 217).

²⁵⁹ Il n'est pas rare que des altercations aient lieu et certains voyageurs se voient contraints de céder sous la pression de la foule, comme James Oldden en 1801 à Kilnarrock en Ecosse : "a large crowd collected & in consequence of not making ourselves conspicuous, we complied with [the postillon's] extravagant demands and were glad to get out of the hearing of his abusive language" (14 April 1801, *Diary*).

²⁶⁰ C'est également le cas de Francis Goelet sur la route de Portsmouth à Londres le 21 janvier 1747 : « we were well armed with pistols &c to defend our selves agst the robbers, who were then considerable, expecting every moment to have a visit from them" (Goelet, 21 January 1747).

son compagnon croit avoir affaire à quelque plaisantin et repousse à l'aide de sa canne le redoutable malandrin qui se présente (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, II, 643).

Ces coupe-jarrets deviennent un *topos* du récit de voyage en Angleterre, presque un fantasme, et les visiteurs sont presque déçus quand ils n'ont pas maille à partir avec eux. Ces fâcheuses rencontres leur permettent d'afficher une conduite héroïque, comme Elkanah Watson, qui met en scène avec verve sa mésaventure près de Liverpool en 1782 : il est tiré de son sommeil par des voix qui le somment de descendre de la diligence pour être pendu haut et court. L'attaque, écrit-il, est aussi concertée « que le siège de Gibraltar » et les bandits sont en nombre impressionnant. Gardant son sang froid, il saisit ses pistolets, prêt à défendre chèrement sa vie : « Seeing no tree upon either side to hang me on, I leisurely search'd for Pistols, determin'd at all events to take two of them with me, & swing out of existence with flying colors ». La tension dramatique retombe rapidement lorsque les vide-goussets se révèlent être des marins déserteurs cherchant à se venger des recruteurs de la *Navy*. Découvrant leur erreur, ils autorisent le voyageur à repartir sain et sauf, non sans lui souhaiter « poliment » une bonne nuit, laissant ce dernier fort « amusé par cette aventure » et pas peu fier du stoïcisme dont il a fait preuve (Watson, October 15 1782, *Diary, Papers*). Watson reprend là le mythe du justicier au grand cœur, sur le modèle de Robin des Bois, et présente ces hommes comme les victimes d'« un système de recrutement barbare et débilitant qui déshonorerait le gouvernement le plus despotique au monde » (Watson, *Memoirs*, 186).²⁶¹

D'autres voyageurs ont affaire à de plus authentiques hors-la-loi qui les délestent de leur or, mais sans jamais faillir à leur réputation de « *gentlemen* des routes ». Thomas Clifford semble se divertir follement de cette péripétie :

We were attack'd by a Couple of Highway men on my last journey from London here, & was obliged to give up all, as the Fellows were very civill & I had provided a purse for them.²⁶² I cant (*sic*) say that I dislike it much, [...] the particulars of this adventure were droll enough & may furnish matter for future Entertainment. (Thomas Clifford Jr. to his father, Warxick 24 June 1770)

²⁶¹ Bayne-Powell, *Travellers in Eighteenth-Century England*, chap. 3. Sur le mythe du bandit de grand chemin et son adaptation au cinéma, voir Didier Mocq, « Dick Turpin : mythe ou réalité ? Le témoignage du cinéma américain, » *Témoigner, de la Renaissance aux Lumières*, Textes réunis par Danièle Berton-Charrière, Numéro spécial jeunes chercheurs, Cahiers de l'équipe de recherches sur la réforme et la contre-réforme – CERHAC - Université Blaise Pascal, Numéro 10, 2012.

²⁶² De nombreux voyageurs prévoyants ont en effet deux porte-monnaies différents et ne présentent que le plus petit aux voleurs (Bayne-Powell, 37).

Au grand dam de certains voyageurs à la recherche d'aventure et de grands frissons, les attaques se font plus rares au XIX^e siècle, grâce, entre autres, à la présence de gardes armés escortant les voitures.²⁶³

Parmi les désagréments liés au voyage, citons les accidents, la promiscuité, le froid ou encore, aux frontières du pays, la confrontation avec des douaniers peu aimables, dont se plaint William Lee à Douvres en 1797: « The collector of this dirty hole and den of pickpockets is a good specimen of English pride, brutality and impoliteness » (Lee, *Yankee Jeffersonian*, 35). De nombreux visiteurs se résolvent à les soudoyer pour éviter une fouille de leurs bagages.²⁶⁴ En embarquant pour Hambourg depuis Ipswich en 1801, James Oldden s'offusque du prix à payer pour quitter le pays et de tous les intermédiaires à rémunérer :

I forgot to mention that the imposition of obtaining your passport to leave their country is truly disgracefull (*sic*) –the first demand was a half guinea to the searcher of our trunks [...] –then the officer from whom you receive your passport expects a fee of 7/0 & afterwards the order for the Captain to receive you on board cost 10/6, independent of 4 Guineas for your passage & 1 guinea for your provision. (Oldden, June 17 1801)

En ce qui concerne le transport maritime, les liaisons entre les différentes régions des Iles britanniques semblent offrir un confort des plus sommaires. Samuel Curwen passe une nuit « mémorable » sur le bateau reliant Weston-super-Mare à Swansea au Pays de Galles, parmi une foule « sale » et « malodorante » (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 384). L'expérience de Samuel Breck en 1790 pendant la traversée de Dublin à Liverpool est plus positive : il embarque sans savoir qu'aucune nourriture n'est proposée à bord, mais un étudiant de Cambridge lui offre gracieusement de partager son repas (Breck, 148). Les trajets entre l'Angleterre et le continent ne semblent pas donner davantage satisfaction : en 1795, John Godfrey effectue la traversée de Gravesend à Rotterdam sur un *packet-boat* dont le capitaine, dans un état d'ébriété avancé, passe deux heures entières à briser des bouteilles, provoquant ainsi un grand effroi parmi les passagères (Godfrey, August 12 1795). Quant au confort du trajet entre Calais et Douvres, il dépend en grande partie du temps et des caprices du vent, et l'arrivée dans le port anglais réserve parfois de mauvaises surprises : comme nombre de leurs concitoyens, Joseph et Beulah Sansom se voient proposer les services de bateliers pour rejoindre la terre ferme en chaloupe, le tout pour une somme exorbitante. Une

²⁶³ Thomas Handasyd Perkins explique en 1811 n'éprouver aucune crainte en passant à Hounslow Heath grâce à la présence d'un garde, alors qu'au même endroit seize ans plus tôt, il ne s'était pas risqué à traverser le bois à la tombée de la nuit (Perkins, 2 August 1795 and 27 September 1811, *Diary, Papers*).

²⁶⁴ Charles Longstreth n'hésite pas à amadouer les douaniers par quelques billets en 1816: « it is much better to *douceur* them than to have ones clothes all taken out of their trunk and unfolded and thrown loose in a heap » (Longstreth, *Diary*, 28 May 1816).

fois à terre, alors qu'ils recherchent un hébergement précis et qu'ils sont assaillis par des rabatteurs, ils sont les dupes d'un serviteur qui ne les mène pas au bon endroit. Ils jurent, un peu tard, qu'on ne les y reprendra plus : "We submitted to the imposition in silence, under the consoling reflection that it was the first, and would probably be the last time we should subject ourselves to the tricks of Dover" (Beulah Sansom, *A Tour*).

En dépit de ces déconvenues, tous les visiteurs, qu'ils soient républicains ou fédéralistes, s'accordent à dire que rien n'égale les transports anglais, en particulier en comparaison avec ceux sur le continent. Comme chez les voyageurs britanniques de l'époque, les conditions de voyage en France font l'objet de multiples plaintes : les diligences françaises sont dépeintes comme « disgracieuses », « incommodes » et « pesantes », les chevaux « mauvais », et les routes « exécrables ».²⁶⁵ Le constat de Henry Laurens en 1772 est sans appel : « French coaches, wagons, carts and boats are all clumsy and inconvenient » (Laurens, *Papers*, vol. 8, 369). Le mauvais état des routes rallonge encore le temps de parcours : en 1763, Samuel Powel note qu'il lui faut trois jours pour se rendre de Bruxelles à Paris, alors qu'il aurait parcouru la même distance en seulement vingt-quatre heures en Angleterre.²⁶⁶ Trente ans plus tard, le passage des armées françaises et de leurs canons n'a permis aucune amélioration, et les accidents sont nombreux. En 1801, la route reliant Bruxelles et Paris est si exécrationnelle que la diligence de James Oldden verse à plusieurs reprises, provoquant la risée des paysans alentour :

The passengers in the inside were yet mixed up together without any possibility of disentangling themselves [...]. One by one (like discharging a ships cargo), they were hoisted from their disagreeable situation –fortunately they all came out sound & in tolerable order, except a small French Lady [...]. We stood to be laughed at by a number of the peasantry, whom the accident had brought together. (Oldden, July 31st 1801)

La peur au ventre, le malheureux rejoint finalement Paris au terme d'un trajet marqué par « la fatigue et les retards », et retrouve ses malles dans un état déplorable.²⁶⁷

²⁶⁵ Les voyageurs britanniques de l'époque ne sont pas plus satisfaits des diligences, fiacres et autres voitures françaises, comme le souligne par exemple Laurence Sterne dans son célèbre *Voyage sentimental* (Sterne, *A Sentimental Journey*, « VII. In the Désobligeante », Paris, Ant. Aug. Renouard, 1768, 1802, 34).

²⁶⁶ Samuel Powel to his Uncle Samuel Morris, Paris, Oct. 12 1763: "This Journey [from Brussels to Paris] cost us three Days, tho' the Road is paved all the Way, & the Distance 186 Miles. Twenty four Hours in England would have been sufficient for the Distance; but here, neither Intreaties or Threats, will prevail on them to drive their Carriages with Six Horses, above 4 miles & an half per Hour" (*The Morris Family of Philadelphia*, Robert Moon, ed., 468).

²⁶⁷ « One of [my trunks] was entirely broke, & pressed almost flat, & the other in about the same situation » (Oldden, August 2 1801). La même année, recherchant un meilleur confort, Joseph Sansom et son épouse ont acquis leur propre chaise de poste, mais ils n'échappent pas à plusieurs problèmes mécaniques et sont contraints de faire appel à la police pour régler le litige concernant le prix excessif exigé pour la réparation. Nul ne s'étonne

Les conditions ne semblent pas meilleures en Italie. Joseph Sansom avertit que tous les voyageurs vont au devant de grandes difficultés, quel que soit le moyen de transport choisi : il opte pour sa part pour une voiture particulière, ce qui ne le met pas à l'abri des marchandages avec le conducteur.²⁶⁸

De manière générale, on se déplace moins vite sur le continent européen qu'en Angleterre : James Oldden estime la vitesse moyenne à dix km/h en Angleterre, contre huit en France, cinq en Hollande et seulement trois en Allemagne (Oldden, 17 September 1801). On note toutefois quelques avantages : les routes sont plus sûres,²⁶⁹ les douaniers en Suisse et en Hollande plus aimables, les prix plus raisonnables,²⁷⁰ et l'ambiance entre les passagers plus détendue et conviviale qu'en Grande-Bretagne, en particulier lorsqu'il s'agit de jolies jeunes femmes. John Godfrey, d'habitude si sévère dans ses critiques, ne s'offusque pas de devoir effectuer un trajet vers Gand avec une dame sur les genoux, et note que l'incident lui permet de faire de notables progrès en français (Godfrey, December 3 1795).

Les transports sur les voies d'eau des Provinces-Unies redonnent le sourire aux voyageurs : tous, sans exception, sont enchantés par le confort des coches d'eau (*trekschuits*), ces embarcations à fond plat halées par des chevaux le long des canaux qui quadrillent le pays. Ils découvrent avec un plaisir infini qu'ils peuvent y lire, écrire ou fumer, le tout sans ressentir la moindre gêne (John Godfrey, June 5 1795). Elkanah Watson les compare avec justesse à des « hôtels flottants » (Watson, *Memoirs*, 148) et James Oldden s'y sent aussi bien que dans un fauteuil : «The method of that kind of travelling is so easy, that if you did not know positively you were on board, the motion would not inform you of it» (Oldden, September 30 1801).

Au terme de leur déplacement, les voyageurs doivent ensuite trouver un endroit où loger et se restaurer.

dès lors qu'ils gardent un pénible souvenir des routes françaises : « the paved roads of France exhibit nothing like riding for pleasure » (Sansom, *Travels*, 252).

²⁶⁸ “To avoid the importunacy of indifferent company, and at the same time to spare ourselves the necessity of disputing the ground, inch by inch, with inn-keepers and post-boys, we took a *voiture* to ourselves for Bologna. An Italian *vetturino*, however, only undertakes to guard you from the impositions of others – his own are not included in the convenient exemption” (Sansom, *Travels*, 36).

²⁶⁹ Elkanah Watson loue l'efficacité de la police française (Elkanah Watson to Francis Cossoul, Paris, December 19 1782, *Diary, Papers*) et William Lee remarque en 1796 qu'il n'est pas aussi rassuré lorsqu'il voyage en Angleterre qu'en France (Lee, *Yankee Jeffersonian*, 32).

²⁷⁰ James Oldden observe cette différence de tarifs en quittant l'Angleterre pour se rendre en Allemagne : « during the whole time of my being in the United Kingdoms (*sic*) I have been shocked at the extravagance of every thing and anticipate with pleasure my arrival at least in a cheaper if not a better country» (Oldden, 17 June 1801). Elkanah Watson quant à lui constate en 1782 qu'il paye deux fois plus cher les péages anglais qu'en France (Watson, *Memoirs*, 176).

IV- Hébergement, nourriture et accueil

Chaque visiteur a sa propre appréciation des auberges et hôtels britanniques, qui varie selon le contexte du séjour : après une traversée chaotique depuis Charleston *via* New York, la Loyaliste Louisa S. Wells Aikman compare les auberges anglaises à de véritables « palaces » (Aikman, 67). John Godfrey ne partage pas sa vision quelque peu idéalisée : en 1795, il est « dégoûté » par l'accueil que lui réserve un aubergiste de la capitale, qui le fait patienter plus de trente minutes avant de lui servir un repas « médiocre », le tout à un prix « extravagant » (Godfrey, May 9 1795). Néanmoins, de manière générale, les voyageurs reconnaissent la bonne tenue des établissements britanniques, surtout ceux situés à proximité des axes les plus fréquentés.²⁷¹ Ils remarquent que le comportement des hôteliers est à l'aune du moyen de transport emprunté. Thomas H. Perkins observe ainsi qu'une arrivée en chaise de poste, et non en diligence, garantit au passager un accueil de grande qualité :

No sooner does a post chaise arrive than a bell is rung & the servants [...] are waiting your arrival & the master holds his arm to support you in descending from your carriage, while a man who alights from a stage may break his neck in alighting, or call half a dozen times before he is attended to. (Perkins, Aug 26 1795, *Diary, Papers*)²⁷²

Le nombre d'intermédiaires à rémunérer est impressionnant : aubergistes, serviteurs, femmes de chambre, auxquels il faut ajouter cochers, valets et gardes, sans oublier les hordes de mendiants qui suivent les voitures. A son habitude, John Godfrey se lamente : «The Extra charges of Waiters, Coach driver, Chambermaids, Shoeblocks &c &c and such a Beggarly string soon gave me a disgust to the mode of Traveling in England» (Godfrey, 9 May 1795).

Ils sont pour la plupart satisfaits de la qualité de la table dans les tavernes anglaises. Ayant hérité des traditions culinaires britanniques, ils semblent s'accommoder des mets qu'on leur propose. Samuel Shoemaker, amateur de bonne chère, s'essaye même à de nouvelles expériences culinaires : « I had an excellent Beef Steak Pye (*sic*) for dinner, a common dish

²⁷¹ A son arrivée sur le sol britannique en 1814, Mary Sargent Torrey est ainsi enthousiasmée par le confort de l'hôtel *Liverpool Arms*, ainsi que par l'élégance des serviteurs : «The hotel is very spacious, & furnished very handsomely; when I observed the really handsome curtains, of the bed & windows, the Brussels carpets, sofas (*sic*), Girandoles, &c &c, I could scarcely believe I was in a house of publick entertainment. The servants too resemble gentlemen» (Mary Turner Sargent Torrey, *Journal, 1814-1815*, 16 June 1814, Mss., Massachusetts Historical Society).

²⁷² Louisa Susannah Wells Aikman fait la même constatation : son arrivée en chaise de poste lui permet d'obtenir une chambre digne d'une « Lady » (Aikman, 66). Pour donner un exemple en France : à son arrivée à Paris en 1795, John Godfrey s'étonne de ne pas trouver de logement et il comprend rapidement qu'en se présentant à pied, il ne peut pas passer pour un gentilhomme et est condamné à essuyer refus sur refus (Godfrey, December 16 1795).

here, tho I never taste any before, I think it very good » (Shoemaker, February 2 1784). Toutefois, signe de l'émergence d'une identité distincte, le Loyaliste nostalgique renoue avec délice avec la cuisine de sa région natale au cours de son long exil, en dégustant par exemple une tarte garnie de pommes envoyées de New York, ou encore des cakes farcis avec de la viande de Philadelphie (Shoemaker, February 17 ; March 2nd 1784). Par ailleurs, à mesure que l'on avance dans la période, les remarques sur les différences culinaires de part et d'autre de l'Atlantique se font de plus en plus fréquentes, reflétant l'affirmation d'un caractère national américain. Le petit déjeuner anglais, tant apprécié par Samuel Shoemaker dans les années 1780, déçoit en 1816 Charles Longstreth par sa frugalité :

I must confess the breakfast did not present a promising prospect to me, it consisted of tea, bread and butter, and a little dry toast for the six of us. I thought I could have eaten all of it myself with a proportion of meat. An Englishman would be as much astonished at an American breakfast as I was surprised at this. (Longstreth, 30 May 1816)²⁷³

Dès que les visiteurs quittent les routes les plus fréquentées d'Angleterre, le confort du logement devient plus rudimentaire et la nourriture sied moins à leur palais, notamment en Ecosse et au Pays de Galles : en 1810, William Bayard se plaint des « misérables » auberges des Highlands, et trouve la nourriture « insipide » (William Bayard to Col. William Bayard, Glasgow, 3 Oct 1810).

Les voyageurs ont également la possibilité de loger chez l'habitant. Lorsqu'ils ne sont que de passage, ils sont hébergés par certains de leurs contacts, une pratique particulièrement courante chez les Quakers. Ainsi, lorsqu'ils parviennent à Haverfordwest, à l'ouest du Pays de Galles, en 1776, Jabez Maud Fisher et son compagnon de voyage sont accueillis à bras ouverts alors qu'ils n'ont aucune lettre d'introduction à présenter : « such are the kindness and hospitality of the inhabitants of this Island that we were most courteously received by two merchants » (Fisher, July 13 1776, *American Quaker*, 216).

Dans le cas d'un séjour prolongé dans un même lieu, comme par exemple pour les Loyalistes en exil, deux possibilités s'offrent à eux : ils peuvent louer des appartements meublés ou opter pour une pension. Si Jonathan Williams déclare qu'il se sent « chez lui » chez Mrs Stevenson, la logeuse de son grand-oncle Benjamin Franklin à Londres (Jonathan Williams to Benjamin Franklin, Glasgow, July 27 1774, *Franklin Papers*), peu partagent son

²⁷³ Le petit déjeuner américain comportait de la viande, du lard et des oeufs, comme le remarque le Britannique Charles William Janson lors de son séjour en Amérique de 1793 à 1806 (Charles William Janson, *The Stranger in America, 1793-1806*, Reprinted from the London edition of 1807, ed. Carl S. Driver, New York, The Press of the Pioneers, 1935, chapter X, 80).

avis : pendant son long exil, le Loyaliste Samuel Curwen ne cesse de se plaindre de ses logeurs, et multiplie les déménagements. De manière générale, il déplore le piètre accueil des Britanniques, à ses yeux trop distants : « I met a very conversible and sensible Gentleman with whom I held a long chat about America and other matters. This I mention as an uncommon instance, the shyness, reserve and unconvertibility of native Englishmen is notorious » (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 31 May 1776, 162).

En réalité, l'accueil en Grande-Bretagne dépend en grande partie du statut du marchand en voyage, de l'étendue de ses réseaux et du contexte de son séjour. En débarquant à Londres au lendemain de la guerre d'indépendance, William Bingham s'étonne de n'observer aucune animosité à son encontre en tant qu'Américain, mais c'est un puissant négociant qui fréquente les cercles pro-américains de la capitale.²⁷⁴ De la même manière, au cours de son exil en 1783-1786, le Loyaliste Samuel Shoemaker bénéficie d'un important réseau quaker, ainsi que de son statut d'ancien maire de Philadelphie, ce qui lui permet d'être invité par plusieurs Britanniques dans leur résidence de campagne, comme par exemple en 1784 par John Strettell (1721-1786), marchand quaker de Londres, dans sa demeure de Croyden : "[My son and I were] very politely received, entertained with a choice dish of tea, a very genteel repast of Lobsters. [We] retired to a very elegant neatly furnished Chamber where an excellent Bed was ready prepared for our lodging" (Shoemaker, 21 January 1784, *Diary*). Deux jours plus tard, il se voit même offrir par son hôte une demi-douzaine de bouteilles de vin de Madère (23 January 1784). D'autre part, les voyageurs fédéralistes, traditionnellement anglophiles, sont tout naturellement ravis de la qualité de l'accueil en Grande-Bretagne. En 1810, Joshua E. White met à mal le stéréotype de l'Anglais froid et distant en écrivant : "I found [the English people] hospitable in the extreme, zealous in paying every attention to a stranger" (White, 105). Joseph Ballard vante lui aussi l'hospitalité anglaise en 1815 : il est reçu à Warrington comme s'il était « une vieille connaissance », et prend congé de ses hôtes à Londres en éprouvant les plus vifs regrets (Ballard, 33, 95).²⁷⁵

Les contacts avec certains hôtes se prolongent une fois de retour en Amérique, en particulier s'il s'agit de partenaires commerciaux. De véritables amitiés se nouent parfois : à son retour à Boston en 1812, Hannah Lowell correspond pendant plusieurs mois avec Ann

²⁷⁴ Il est ainsi reçu par la famille Penn à Richmond et rencontre à plusieurs reprises Lord Shelburne pour discuter d'un traité de commerce américano-britannique. Il accueille dans sa demeure à Londres les diplomates John Jay et John Adams (Alberts, *A Golden Voyage*, 121-135).

²⁷⁵ Joseph Ballard écrit : « One of the most serious counterbalances of the pleasure of traveling is that after having formed an acquaintance with those whom you would esteem through life, you are obliged to part, and this without a hope of ever again meeting them ».

Grant,²⁷⁶ une poétesse d'Edimbourg qui les a accueillis et à qui ils ont confié leurs enfants pendant leur séjour en Angleterre et à plusieurs reprises, la Bostonienne presse son amie de leur rendre visite (Hannah Lowell to Mrs Grant, August 17 1812, *Papers*). Lorsque le voyageur effectue plusieurs séjours, il est fréquent qu'il soit hébergé par les mêmes personnes.²⁷⁷

L'accueil varie également en fonction du lieu géographique. Joseph et Beulah Sansom trouvent leurs hôtes plus chaleureux dans les villes industrielles que dans la capitale, où ils se sentent perdus au milieu d'une foule anonyme :

Such was the attention afterward lavished on us at Settle, Leeds, York, Huddersfield, Manchester, Liverpool, Colebrook-dale and Birmingham, that we were ready to forget we were in a foreign land, a mistake one is less liable to make in London, where the Individual is lost in the Multitude, and a Stranger little known beyond the capacity of his purse. (Beulah Sansom, *A Tour*)

Par ailleurs, les Ecosais et les Irlandais sont réputés pour leur hospitalité. En 1763, Samuel Powel apprécie de pouvoir rencontrer les membres de l'élite écossaise plus facilement que dans la capitale : "In general [the inhabitants in Scotland] are far more polite & hospitable to strangers than their neighbors of the South, access of the best company being more easily obtained".²⁷⁸ Les Lowell tombent eux aussi sous le charme des Ecosais, écrivant depuis Londres en 1811 : "There is one article which Mr Lowell & myself have concluded must be rare in such a place as this, but for which we shall ever celebrate Edinburgh – hearts!!! " (Hannah Lowell to Mrs Grant, June 2 1811, *Papers*).²⁷⁹ Samuel Breck fait l'expérience de la chaleur de l'accueil irlandais.²⁸⁰

²⁷⁶ Anne MacVicar Grant (1755-1838) est née à Glasgow mais vit à Albany, dans l'état de New York, de 1757 à 1768. Elle devient poétesse à la mort de son mari et publie en 1808 les mémoires de son enfance en Amérique : *Memoirs of an American Lady*. Dans les années 1810 à Edimbourg, elle ouvre une petite école, dans laquelle les Lowell place certains de leurs enfants pendant qu'ils voyagent en Angleterre (Rosenberg, chapitre 8).

²⁷⁷ Ainsi, en 1747 et 1750, Francis Goelet est accueilli par « ses amis » les marchands Samuel Wilson & Sons (Goelet, January 31 1747 ; December 9 1750). En 1783, Samuel Rowland Fisher entre en contact avec certains Quakers qui ont hébergé son frère Jabez Maud quelques années plus tôt et retrouve de nombreux Amis qu'il avait connus lors de son premier séjour en Grande-Bretagne en 1767-1768 (Fisher, Samuel Rowland, *Diary*, August 23 1783, September 6 1783, September 21 1783).

²⁷⁸ Samuel Powel to George Roberts, London, February 14 1763, "Powel-Robert Correspondence, 1761-1765," Charles Morton Smith, ed., *The Pennsylvania Magazine of History & Biography*, vol. XVIII, Philadelphia, The Historical Society of Pennsylvania, 1894, 35-42, 36. Citons également William Bayard Jr. qui se rend dans les Highlands en 1810 : « it would be want of gratitude and even common sense not to admire the cordiality of manners and hospitality for which this nation has so long been famed" (William Bayard Jr. to his father Col. William Bayard, Glasgow, 3 October 1810, Bayard-Campbell-Pearsall Families Papers, NY Public Library).

²⁷⁹ Pour des exemples concernant l'accueil des Irlandais, se référer à Samuel Breck en 1790 : « I was feasted with true Irish hospitality" (Breck, 147). Voir également James Oldden en 1801: « The hospitality you meet with is truly pleasing, in all times & places, but I think I never found to equal that of Ireland» (Oldden, 22 October 1801).

²⁸⁰

L'hébergement sur le continent ne remporte pas le même succès : si John et Katharine Amory sont impressionnés par le luxe de leur hôtel parisien en 1776 (Amory, 15 April 1776) et que John Godfrey apprécie la douceur des matelas français, rembourrés avec de la laine et non de la paille comme en Angleterre, en 1795 (Godfrey, October 22 1795), selon Thomas H. Perkins, les auberges françaises ne soutiennent pas la comparaison avec l'Angleterre (Perkins, *Memoirs*, 188). Mary Torrey abonde dans son sens à son arrivée sur le sol français en 1814 : « Every thing was slovenly and dirty. The floor of our bed chamber was of brick tiles, the stair case the same, dark & dismal. [...] They hardly seemed to know what comfort meant » (Torrey, *Journal*, July 7 1814). James Oldden observe toutefois qu'un repas à Paris est environ deux fois moins cher qu'à Londres (Oldden, August 4 1801), et les Sansom remarquent que la somme qu'ils dépensaient pour leur loyer à Londres équivaut à la totalité de leurs frais au cours leur séjour de plusieurs mois dans le sud de la France.²⁸¹

En Hollande, l'hébergement donne satisfaction à la plupart des visiteurs, qui apprécient la propreté extrême des lieux et les prix plus bas encore qu'en France (Oldden, Septemeber 30 1801). Le même visiteur se plaint de conditions d'hébergement "choquantes" sur la route de Hambourg à Brême en 1801 : « on entering the front door, you are saluted by the Horses on one hand, & the cow & pigs on the other » (Oldden, July 3 1801).

Concernant les repas, les soupes maigres et les ragoûts français ne remportent guère leurs faveurs. A la manière des caricaturistes de l'époque,²⁸² James Oldden exprime clairement sa préférence : « Meals are more expensive in England, but then you have the Solid Roast Beef, & fine dishes of potatoes, whereas in France, they give you conjured up dishes, which absolutely (at least some of them) bear a great resemblance to air » (Oldden, 30 September 1801). Cependant, tous savourent les vins de Bordeaux et certains vont jusqu'à goûter au célèbre plat national, les cuisses de grenouilles, qu'ils trouvent fort à leur goût.²⁸³ En retrouvant l'Angleterre en 1802 après deux ans passés sur le continent, Joseph et Beulah Sansom regrettent la bonne chère française et italienne : « We could neither of us yet dispense

²⁸¹ "We find no difficulty to bear our travelling expenses and live on the best of every thing with the same sum that would be required to supply our house expenses alone in London" (Beulah Sansom to her parents, Nismes, 6th January 1801, *Papers*).

²⁸² On pense notamment à la célèbre peinture et gravure de William Hogarth *The Gate of Calais, or the Roast Beef of Old England* (1748) représentant une énorme pièce de bœuf débarquée d'Angleterre et transportée dans une taverne de la ville, sous l'œil affamé de faméliques soldats et d'un prêtre glouton. On peut également citer l'eau-forte de James Gillray, *French Liberty, British Slavery*, datant de 1792 (Musée Carnavalet, catalogue n°9).

²⁸³ Henry Laurens déguste en avril 1773 des grenouilles à Dijon et les trouve « absolument délicieuses » (Laurens, *Papers*, vol. 9, 33). James Oldden tente lui aussi l'expérience : [it is a] « greatly admired and fine dish » (Oldden, September 4 1801).

with soup, on a raw day, or relish English wines, after drinking the pure juice of the grape in France and Italy » (Sansom, *Travels*, 245).

En ce qui concerne l'accueil des Français, comme nombre de leurs compatriotes, William et Anne Bingham sont charmés par la politesse et la sociabilité des Parisiens en 1785 : "The most friendly & hospitable attention –the most polite & pointed Civilities, with which we were received in [Paris] had greatly endeared it to us –we left it with great Regret " (William Bingham to Thomas Willing, London, April 29 1785, *Papers*). En revanche, les Hollandais se voient souvent reprocher d'être inhospitaliers et de ne réserver leurs faveurs qu'à des partenaires commerciaux potentiels, comme s'en plaint John Godfrey à Amsterdam en 1795 : "If a stranger coming to this place receives any Friendship or Politeness, it is with an expectation of Interest in the future » (Godfrey, June 6 1795).²⁸⁴ En revanche, les Suisses les enchantent : les Sansom sont reçus avec amabilité dans les cantons les plus isolés des Alpes (Beulah Sansom, *A Tour*, 6), et Henry Laurens loue la « politesse » et la « bienveillance » des habitants de Genève et Lausanne (Henry Laurens to James Laurens, Geneve, 22 June 1772, *Papers*, vol.8, 373, 376). Joseph et Beulah Sansom sont les seuls voyageurs du corpus à faire part de leurs impressions en Italie : ils déclarent les auberges de Florence à Rome « misérables » et la noblesse italienne guère encline à recevoir les étrangers (Sansom, *Travels*, 131-132).

Si les Américains sont parfois mal reçus sur le continent européen, c'est parce qu'on les prend pour des « milords » anglais, et ils tentent par tous les moyens de se distinguer de ceux qu'on perçoit comme hautains et irrespectueux, comme l'explique Washington Irving :

There is nothing I dread more than to be taken for one of the Smellfungii²⁸⁵ of this world. I therefore endeavour to be satisfied with the things round me when I find there is no use in complaining. (Irving, *Notes and Journal*, 83-84)

Etre confondus avec des aristocrates anglais fortunés ne porte pas seulement atteinte à la fierté des Américains, mais a aussi des conséquences financières, comme le regrette Henry Laurens lors de ses déplacements en France et en Suisse : « In every place on the road thro France & Switzerland they make an Englishman pay more than any body else » (Henry Laurens to James Laurens, Genève, 22 June 1772, *Papers*, vol.8, 385).

²⁸⁴ Pour donner deux autres exemples: Elkanah Watson est lui aussi critique de l'accueil que les Hollandais réservent aux étrangers: « The Dutch are esteemed a cold, phlegmatic, and inhospitable epeople, especially in their intercourse with strangers » (Watson, *Memoirs*, 259). Beulah Sansom porte un regard plus positif: « We were highly gratified with the decency of the people » (Beulah Sansom, *A Tour*, 4).

²⁸⁵ Le terme « Smellfungus » [orthographié "Smelfungus" dans l'œuvre originale], qui décrit un voyageur toujours insatisfait et râleur, est inventé par Laurence Sterne dans ses *Voyages à travers la France et l'Italie* (1768) pour faire référence à Tobias Smollett : « he set out with the spleen and jaundice, and every object he pass'd by was discoloured or distorted – He wrote an account of them, but 'twas nothing but the account of his miserable feelings » (Sterne, *A Sentimental Journey*, « In the Street, Calais, » 24).

Après le voyage vient le temps du bilan.

V- Une fois de retour

A) *Bilan du séjour*

Certains profitent de la traversée du retour pour faire une synthèse de leur voyage, d'autres la font au cours de leur séjour, après avoir visité plusieurs pays. Ainsi, lorsque Elkanah Watson s'apprête à quitter l'Angleterre en décembre 1782, il envoie une longue lettre à son partenaire commercial dans laquelle il compare la France à la Grande-Bretagne, sur le plan du climat, du caractère des habitants, des systèmes politiques, ou encore des traditions culinaires.²⁸⁶ Une telle étude est fréquente dans les récits des années 1780 et 1790 car les deux grandes puissances rivales apparaissent comme deux modèles possibles pour la jeune nation américaine alors en plein processus de définition, nous y reviendrons plus loin.

Le voyage se solde-t-il par un bilan positif ou négatif ? Même si certains ont échoué dans leur mission ou reviennent ruinés, tous reconnaissent que l'expérience a été enrichissante, en particulier sur le plan culturel.²⁸⁷ Aucun ne condamne sans appel ce qu'il a pu observer en Europe : en cela, le séjour leur a permis d'adopter un point de vue plus nuancé et plus tolérant – en particulier vis-à-vis de l'Angleterre et de la France -, bien différent de l'esprit de parti qui règne sur le territoire national dans les années 1790, lorsque s'affrontent parfois violemment Anglophiles et Gallomanes.²⁸⁸

Les visiteurs ont gagné en maturité et en expérience. Agé d'à peine dix-huit ans à l'époque de son séjour en Europe, James Oldden est rempli de fierté à l'idée d'avoir su se débrouiller dans des pays dont la langue et les coutumes ne lui étaient pas familières : “on the whole I have been successful, more than I could have expected, & more than I shall ever know, or experience again ” (Oldden, 22 October 1801). Il se félicite également d'être parvenu à tenir régulièrement son journal. Henry Laurens est lui aussi pleinement satisfait de

²⁸⁶ « I will throw together a few loose ideas as they occur to me in the present moment, to endeavour to account for the difference of dispositions between the English and the French » (Elkanah Watson to Francis Cossoul, December 9 and December 19 1782, *Diary, Papers*). La lettre est reproduite en annexe (vol. 2, p. 155).

²⁸⁷ On pense à John Godfrey qui ne parvient pas à vendre de terres en Géorgie et en Pennsylvanie à des Européens, à Elkanah Watson qui revient ruiné, ou encore au Virginien William Lee et au Bostonien Jonathan Williams, tous deux démis de leurs fonctions alors qu'ils étaient agents commerciaux à Nantes pendant le conflit révolutionnaire.

²⁸⁸ C'est également le constat de Daniel Kilbride dans son étude de récits de voyageurs nord-américains entre 1750 et 1861 (Kilbride, *Being American in Europe, 1750-1861*).

ses excursions en Angleterre, en France, en Hollande et en Suisse entre 1771 et 1774. Il y recueille de précieuses informations dans les domaines agricole et industriel, ainsi que des contacts personnels qui se révéleront utiles – espère-t-il - dans la carrière de son fils aîné, pour lequel il nourrit de grandes ambitions.²⁸⁹ Il incarne en cela la visée traditionnelle du Grand Tour, qui fournit aux aristocrates l’occasion de fréquenter les élites européennes et permet de former des hommes de pouvoir.

Seuls deux voyageurs expriment des regrets : ils ont l’impression de ne pas avoir assez mis à profit leur séjour pour s’instruire et progresser sur le plan moral et spirituel. Il faut préciser que ce sont des Quakers, leurs pratiques religieuses peuvent expliquer ce besoin de se remettre en question et de faire un bilan régulier de leurs actions. Beulah Sansom écrit ainsi, trois ans après son retour : « [I] charge myself with having passed [that Period of my life spent in Britain] by, too nearly unimproved » (Beulah Sansom, *Papers*, Philadelphia, 27 April 1805). Quant à James Oldden, il reconnaît volontiers qu’il était jeune et irréfléchi à son arrivée en Europe et qu’avec le recul, il aurait agi différemment : “If I had to travel again, I would make a great alteration, but how does one know until they have found it out by experience? [...]. It would have done more pleasing to myself if I had had then the information that I now possess” (Oldden, October 22 1801).

Concernant l’impact du séjour, certains ont passé plusieurs années à l’étranger et ont beaucoup changé, à commencer dans leur apparence extérieure : après cinq ans en Europe, Elkanah Watson est devenu un « French beau », que son ancien employeur et même son propre père ne reconnaissent pas lorsqu’il se présente à eux à son retour.²⁹⁰ Plus le voyageur est jeune, plus il semble influençable et prompt à adopter des coutumes étrangères : ainsi, Samuel Breck, envoyé à l’âge de onze ans pour son éducation en France, revient à Boston quatre ans plus tard converti au catholicisme et parlant sa langue maternelle avec un accent étranger (Breck, *Recollections*, 91).²⁹¹ Sans aller jusqu’à changer de confession ou à oublier sa langue maternelle, le visiteur de l’époque cherche à se former au contact des plus brillantes civilisations européennes. Ainsi, William Bingham rapporte avec satisfaction à son beau-père

²⁸⁹ « It was an extreame pleasant journey and afforded much information in affairs of Agriculture & improvement of Lands, and I found opportunities of adding some good & valuable Men to the Number of such of my acquaintance as may be serviceable to my Son.» (To James Laurens, August 6 1772, *Papers*, vol. 8, 395)

²⁹⁰ « Strange to tell that five years & two months absence should have made such an alteration in my person, that my nearest relations did not know me ; even my father paus’d a moment before he could recall my features, & I was absolutely obliged to tell my name to the Gentleman with whom I served my apprenticeship” (Elkanah Watson to Mr. Madison in London, Newport, December 2 1784, *Papers, Journals of Travels in Europe*).

²⁹¹ Nous analyserons plus loin ce que de tels changements impliquent pour l’identité des voyageurs (Troisième partie, II- B), en particulier p. 354).

qu'un an après leur départ pour l'Europe, sa jeune épouse Anne Bingham, qui n'a alors que vingt ans, a acquis de la distinction et des manières, ainsi qu'une ouverture sur le monde :

Should you discover any Change in your Daughter, I can assure you it will be for the better [...]. Her constant Intercourse with the fashionable World may have polished her Manners, & a continual Variety of new Scenes may have furnished Reflections, which would otherwise have lain dormant, for want of Opportunities to call them forth. Her judgment is consequently riper, & her knowledge of Mankind more correct & extensive; She has seen the best of Company. (Letter to Thomas Willing, Paris, December 14th 1784, *William Bingham Papers*)

On retrouve dans ce commentaire les objectifs classiques du Grand Tour. William Bingham estime qu'il a lui-même gagné en sagesse :

To spend a portion of the younger part of life in such various scenes of pleasure & improvement, is laying up a fund of usefull knowledge & agreeable reflection for our riper years, which in all circumstances & situations, will become a permanent source of enjoyment. (Letter to Thomas Willing, Paris, December 14th 1784, *William Bingham Papers*)

Par ailleurs, deux marchands reviennent au pays avec une épouse anglaise et une famille.²⁹² Le séjour laisse une empreinte certaine sur les enfants qui accompagnent les visiteurs, car ils sont nombreux à retourner en Europe à l'âge adulte. A son retour en Amérique, Hannah Lowell écrit ainsi à son amie écossaise Anne Grant que son fils John a hâte de pouvoir retourner en Ecosse.²⁹³ D'autres vont plus loin et épousent des Européens : en 1798, la fille aînée de William Bingham s'établit avec Alexander Baring, un des partenaires commerciaux anglais de son père, et sa cadette, Maria, tombe amoureuse d'un noble français exilé à Philadelphie, avant d'épouser l'un des frères d'Alexander Baring. Après la mort de leur mère quelques années plus tard, les deux sœurs, accompagnées de leur père, quittent Philadelphie pour s'installer en Europe (Alberts, *The Golden Voyage*, chapitres 24, 28 et 31). De manière similaire, la fille cadette de William Lee se marie avec un diplomate russe en 1825 et part vivre sur le vieux continent, rejointe par sa sœur Susan quatre ans plus tard (Lee, *Yankee Jeffersonian*, 211-212).

²⁹² Joshua Gilpin épouse en 1800 Mary Dilworth, la fille d'un banquier de Lancaster. John Warder, exilé Loyaliste pendant la guerre, se marie avec une de ses cousines d'Ipswich en 1779. Les Warder retournent vivre en Amérique à la fin de la guerre et la jeune Anglaise rédige un journal fort intéressant décrivant la société de Philadelphie (*Diary of Mrs Ann Warder*, manuscrits conservés à la Historical Society of Pennsylvania, Philadelphie, extraits publiés dans *The Pennsylvania Magazine of History and Biography*, Vol. 17, No. 4, 1893, 444-461 et Vol. 18, No. 1, 1894, 51-63).

²⁹³ « John looks back to the time he spent in Scotland as one of the seasons of his highest enjoyment –he contemplates a visit there some future day” (Hannah Lowell to Mrs Grant, August 17 1812, *Papers*).

Que leurs objectifs initiaux aient été couronnés de succès ou non, tous retrouvent leur pays natal avec bonheur. William Palfrey a le cœur serré en prenant congé de ses amis anglais, mais à mesure qu'il s'éloigne des rives d'Albion, ses pensées vont avant tout à ses proches et amis qui l'attendent outre-Atlantique. Il observe que son séjour à l'étranger a renforcé son attachement à sa terre d'origine : « The more I go abroad the more I esteem & value my own Country » (Palfrey, 8 April and 24 April 1771, *Journal*). De la même manière, à son retour en 1784 après plus de cinq ans en Europe, Elkanah Watson apprécie d'autant plus les « bienfaits » de sa nation et est prêt à prendre part à sa glorieuse destinée :

I exulted in the comparative view of Europe and America, although scarcely two centuries had elapsed since the latter was the home of the untutored Indian and of savage beasts. I hoped to act my humble part, in contributing to the high destiny which awaited my country. (Watson, *Memoirs*, 271).

Plus le séjour en Europe se prolonge, plus le retour et la réadaptation à la vie américaine s'avèrent toutefois délicats, comme l'écrit Thomas Jefferson à William Lee à son retour après quinze années passées en France : « Not doubting that after so long a residence in France, your wishes are still there, I heartily sympathize with them and hope the circumstances are not very distant, which may render your return agreeable and useful. »²⁹⁴

Le séjour en Europe a-t-il permis aux visiteurs d'acquérir une meilleure connaissance du monde qui les entoure ? De manière générale, ils se sont débarrassés de nombreuses idées préconçues sur les Européens et ils portent un regard nouveau sur leur pays d'origine. Mais ils restent dans l'ensemble très peu critiques de la société américaine et, à l'issue de leur voyage, se trouvent confortés dans leurs valeurs nationales. L'analyse de Paul Baker à propos des Américains se rendant en Italie à la même période s'applique parfaitement aux marchands en voyage en Grande-Bretagne : « A visit to Italy usually confirmed Americans in their most basic attitude and beliefs, it provided them with a justification of their own national experiment and it led them to see better who and what they were » (Baker, 223-224). La troisième partie de cette étude sera l'occasion de revenir plus en détails sur le rôle du séjour dans le renforcement du sentiment national américain.

Une fois de retour, les voyageurs dans leur ensemble encouragent leurs concitoyens à voyager en Grande-Bretagne et plus généralement en Europe, mais en y ajoutant certaines

²⁹⁴ Thomas Jefferson to William Lee, Monticello, August 24 1816, *Thomas Jefferson Papers*, Library of Congress (American Memory). On soupçonne Thomas Jefferson d'avoir éprouvé pareils sentiments au retour de sa mission diplomatique à Paris en 1784-1789.

restrictions, en particulier concernant l'âge des visiteurs. En 1773, Henry Laurens observe à Londres qu'une de ses jeunes connaissances s'adonne aux jeux de cartes et ne respecte plus le Sabbath, ce qui pousse le marchand à déconseiller fermement à ses correspondants d'envoyer de jeunes Américains sans surveillance sur "cette terre du péché."²⁹⁵ En 1812, Thomas H. Perkins dénonce lui aussi le comportement de certains jeunes Américains croisés dans les capitales européennes, qui y mènent une vie dissolue :

I have known many of our young men, who sleep away all day, and revel all the night, entering into all the dissipation of the City and whose object in visiting Europe, was the improvement of their minds. [...] They return to their own Country, execrating the Cities of Europe, without having seen anything of their inhabitants, as they are to be found in good Society." (Perkins, *Diary*, 1812, *Papers*)

Incapables selon lui de résister à la corruption et aux vices, les jeunes gens doivent impérativement être accompagnés d'un mentor lorsqu'ils voyagent outre-Atlantique.²⁹⁶ Joseph Sansom partage son avis, et il fixe à vingt-cinq ans l'âge minimum pour voyager seul en Europe sans danger, car le jeune Américain a alors une maturité d'esprit qui lui permet de chérir les valeurs de son pays :

I think our young men should not be trusted abroad under the age of five and twenty, when their habits and principals may bear the shock of the specious systems and enervating indulgences of European refinement –possibly increase their attachment to American simplicity, and republican virtues. (Sansom, *Travels*, 277)

²⁹⁵ From Henry Laurens to James Laurens, 11 March 1773, *Papers*, vol.8, 612-613: «The necessity for particular Guardianship over every young Gentleman who comes from America to this Land of Sin you will acknowledge is proved when I tell you that my old Neighbour [probably Robert Deans] has learnt to Play at Cards, & makes Sunday subservient to the Pleasure of visiting Richmond & Kew.»

²⁹⁶ D'aucuns, en Europe comme en Amérique, s'interrogent sur les dangers potentiels des voyages éducatifs. Dès l'apparition du Grand Tour au XVI^e siècle, plusieurs voix en Europe s'élèvent contre une telle pratique, comme Daniel Defoe, le Comte de Hardwicke (qui écrit au *Spectator* en 1712 : «Travel is really the last Step to be taken in the Institution of Youth»), ou encore Eliza Haywood. Dans le dialogue imaginaire entre les philosophes John Locke et Lord Shaftesbury imaginé par le Révérend Hurd, le personnage de Locke déconseille fermement aux jeunes Anglais de voyager : « In the way in which it commonly is and must be conducted, so long as *travel* is considered as a part of early education, I see nothing but mischiefs spring from it» (Hurd, 8). D'autres philosophes, tel Francis Bacon, ne condamnent pas le voyage mais conseillent aux jeunes gens d'être accompagnés d'un mentor. Percy Adams détaille ce débat dans son ouvrage *Travel Literature and the Evolution of the Novel*, 189. Se référer également à Jeremy Black, *The British Abroad*, 287-300. En Amérique, on craint que les visiteurs ne dédaignent leur terre natale à leur retour. En 1785, alors qu'il est ambassadeur à Paris, Thomas Jefferson dénonce les voyages éducatifs en Europe comme improductifs et dangereux, en avançant les raisons suivantes : "It appears to me that an American coming to Europe for education loses in his knowledge, in his morals, in his health, in his habits and in his happiness. [...] Cast your eye over America, who are the men of most learning, of most eloquence, most beloved by their countrymen and most trusted and promoted by them? They are those who have been educated among them and whose manners, morals and habits, are perfectly homogeneous with those of the country" (Thomas Jefferson to John Banister Jr, 15 October 1785, *The Writings of Thomas Jefferson*, Andrew A. Lipscomb and Albert Ellery Bergh, eds., Washington, Thomas Jefferson Memorial Association, 1903, V, 188).

Les marchands continuent pour la plupart à voyager une fois de retour au pays.

B) Les voyages postérieurs

Il apparaît que quinze marchands ou épouses de marchands – soit un peu plus d'un tiers d'entre eux - sont retournés au moins une fois en Europe après leur premier voyage.²⁹⁷ Thomas Handasyd Perkins est le visiteur du corpus qui a traversé l'Atlantique le plus fréquemment et qui a produit le plus grand nombre de témoignages, soit huit séjours en Europe entre 1795 et 1841.²⁹⁸

Tous les déplacements ne se font pas à destination de l'Europe : deux voyageurs se rendent dans les Antilles,²⁹⁹ et plusieurs partent à la découverte du continent américain, visitant les chutes du Niagara et le Canada ou les terres sauvages de l'Ouest dans les états de New York et de Pennsylvanie, autour des Grands Lacs et dans l'Ohio et le Kentucky.³⁰⁰ Le séjour en Europe est souvent effectué au début de leur carrière et fonctionne en quelque sorte comme un rite initiatique, permettant d'acquérir de l'expérience, de la culture, un statut de *gentleman* et une ouverture sur le monde, ou encore de renouer avec des racines et un héritage britanniques. Mais à mesure qu'ils avancent en âge, les visiteurs ont tendance à délaisser la vieille Europe pour se tourner vers leur propre continent. La troisième partie de cette étude sera l'occasion de revenir sur les récits qu'ils livrent de leurs expéditions dans l'Ouest américain.³⁰¹

²⁹⁷ Les voyageurs ayant effectué plus d'un voyage en Europe sont les suivants : Samuel Curwen (1738, 1775-1784, 1784-1794), Henry Laurens (1744-49, 1771-74, 1780-1782), Samuel Shoemaker (1745, 1783-86), Francis Goelet (1746-47, 1750-52, 1757-58), Jonathan Williams (1770-71, 1774-1785), William Palfrey (1771, 1774, 1780 [naufage]), Louisa Susannah Wells Aikman (1778-1779, 1794- ?), William Bingham (1773, 1783-86, 1801-1804), Samuel Breck (1782-1787, 1790-91), Robert Mackay (1783-89, 1804, 1806-1811), Francis Cabot Lowell (1795-96, 1810-1812), Joshua Gilpin (1795-1801, 1811-14), William Lee (1796-98, 1801-1816), Thomas H. Perkins (1795, 1804, 1811-1812, 1823, 1826, 1829, 1835, 1841) et Ebenezer Smith Thomas (1800, 1803, 1820).

²⁹⁸ Il s'agit de voyages d'affaires ou pour raisons de santé et il les effectue parfois seul, parfois accompagné par son épouse ou des amis (*Guide to the Thomas Handasyd Perkins Papers (1783-1892)*, Massachusetts Historical Society, Boston).

²⁹⁹ Louisa S. Wells Aikman tente en 1779 de rejoindre son futur mari en Jamaïque, non sans mal : à la première tentative, elle est fait capturée par des Français et emprisonnée pendant trois mois ; à la deuxième tentative, elle est arrêtée par un navire britannique. La troisième sera la bonne (Aikman, 112). Le deuxième voyageur est Francis Goelet : en 1754, le marchand de New Rochelle est criblé de dettes et part pour les Antilles avec sa famille. Après un séjour en Hollande, il s'installe dans le Connecticut puis rejoint sa famille dans le New Jersey (Goelet, introduction).

³⁰⁰ Pour un exemple, voir les voyages qu'Elkanah Watson effectue dans le sud du pays, ainsi que dans l'ouest de l'état de New York, entre 1786 et 1826. La carte de ses parcours figure en annexe (vol. 2, p.97).

³⁰¹ Troisième partie, chapitre 3, III.

Il convient à présent d'examiner le témoignage en lui-même, les formes qu'il prend, ses destinataires, et la finalité poursuivie par le voyageur devenu auteur.

Chapitre 3 : Le récit du voyage

I- La forme du témoignage

Il faut distinguer les témoignages écrits sur place, au moment du voyage, et ceux rédigés de mémoire, parfois plusieurs années après. Louisa Susannah Wells Aikman relate ainsi sa fuite de Charleston vers l'Angleterre, près d'un an après son arrivée en Angleterre. Se mêlent dans son récit les souvenirs de sa périlleuse traversée de 1778 et ses impressions sur le sol britannique en mai 1779, date de la rédaction. Ce recul ainsi que le contraste entre les deux situations lui donnent l'occasion de se mettre en scène en tant qu'aventurière : lorsque le navire sur lequel elle a embarqué est arraisonné par les Britanniques, qui forcent les passagers à les suivre jusqu'à New York, elle se présente comme « une jeune demoiselle captive », et, au terme de son voyage, écrit qu'elle est devenue « un acceptable marin en jupons » (Aikman, 22, 62). Elle fait également plusieurs effets d'annonce qui renforcent le suspense et les dangers encourus, comme lorsqu'elle écrit au moment où elle tombe malade en pleine traversée : « [But] great trials were in store for me ! » (*Ibid.*, 22).

De nombreux voyageurs remanient leurs journaux d'origine, les corrigent, réécrivent certains passages et en suppriment d'autres. Elkanah Watson fournit un bon exemple de cette multiplication des témoignages, écrits et réécrits au fil des ans à la façon d'un palimpseste : à chacun de ses déplacements lors de son séjour en Europe entre 1779 et 1784, le voyageur prend des notes dans ses carnets. Il les remet au propre au cours de son séjour, sous la forme de deux journaux de voyage qu'il destine à des amis et des proches, et il y intègre la retranscription de certaines lettres qui lui paraissent intéressantes.³⁰² Il les relit et apporte quelques modifications à ces écrits en 1809, soit vingt-cinq ans après son retour en Amérique. Il produit une troisième et dernière version de son séjour lorsqu'il commence la rédaction de son autobiographie en 1821, et c'est ce « brouillon » qui sera intégré par son fils à ses mémoires, publiés de manière posthume en 1856. D'autre part, le voyageur fait paraître des lettres dans la presse britannique et américaine de l'époque : ainsi, lorsqu'en septembre 1782,

³⁰² Le premier volume de ses voyages (*Travels in France, 1779-1780*) a vraisemblablement été écrit en 1781 car il s'ouvre sur la retranscription d'une lettre à son frère datant de novembre 1781, et le deuxième (*Travels in Europe, 1781-1782*), en 1784. Une note à la fin du deuxième volume indique que l'ouvrage a été consulté par le Docteur Priestley lors du passage du visiteur à Birmingham en 1784, et par le Docteur Franklin à Philadelphie en 1786. Tous ces documents figurent dans les *Elkanah Watson Papers*, conservés aux archives de l'état de New York à Albany. Pendant son séjour, le voyageur correspond avec ses proches en Amérique et d'illustres Américains, comme John Adams, George Washington ou Benjamin Franklin, ainsi que son associé nantais Francis Cossoul et ses partenaires commerciaux américains et européens.

le *Morning Post* publie une lettre du Docteur Walter de New York annonçant la fin de la guerre et la réconciliation des colonies avec l'administration britannique, Elkanah Watson réplique en envoyant au journal une lettre anonyme dans laquelle il dément les affirmations de Walter.³⁰³ En 1781 et 1783, il adresse également deux lettres à des imprimeurs de Providence, dans lesquelles il offre une étude comparative des coutumes anglaises, françaises et américaines.³⁰⁴ Enfin, six ans après son retour, l'auteur prolifique fait paraître le récit de son voyage en Hollande, *A Tour in Holland in 1784, by an American*.

Les témoignages écrits depuis l'étranger se présentent sous deux formes : le journal de voyage et la lettre. Plusieurs voyageurs ont recours aux deux possibilités, la correspondance pour informer et rassurer leurs proches, et le journal pour consigner le déroulement de leur séjour.³⁰⁵ Ceux qui publient le récit de leur voyage à leur retour en Amérique le rédigent sous forme épistolaire, se conformant ainsi au modèle des récits européens les plus célèbres,³⁰⁶ mais lorsque le journal est intégré à des mémoires, il se présente comme un récit autobiographique. Les formes sont donc multiples, relevant tour à tour du roman épistolaire ou picaresque, de l'essai philosophique, du guide de voyage, du journal de bord, ou encore de l'autobiographie.³⁰⁷

³⁰³ La lettre de Walter à Sir William Pepperell est envoyée depuis New York le 24 juillet 1782 et est publiée dans *The Morning Post* le 12 septembre de la même année. La lettre d'Elkanah Watson est datée du 28 septembre et envoyée à l'éditeur du journal (*Travels in Europe, 1781-1782, Papers*). Un lecteur anglais lui répond le 30 septembre et donne lieu à une dernière riposte d'Elkanah Watson le 1^{er} octobre.

³⁰⁴ Elkanah Watson to Mr Wheeler, Printer at Providence, Nantes, May 1st 1781, *Diary, Papers* ; Elkanah Watson to Mr Carter, London, 23 October 1783, *Letter Copy Book, 1782-1783, Elkanah Watson Papers*. La première de ces lettres, publiée anonymement, a été retrouvée dans trois journaux américains en 1788 et 1789 (« Comparison between certain French and American Customs. », *Pennsylvania Packet and Daily Advertiser*, 2 décembre 1788, Issue 3068, p.3 ; *Essex Journal* de Newbury, Massachusetts, du 28 janvier 1789, vol.V, Issue 239, p.2 ; *Newport Herald*, 12 février 1789, vol. III, Issue 13, p.1 (les articles sont visibles sur la base de données America's Historical Newspapers). La lettre est reproduite dans les annexes (vol. 2, p.147).

³⁰⁵ Par exemple, Jabez Maud Fisher, Samuel Curwen, Benjamin Pickman et de Beulah Sansom tiennent à la fois un journal et une correspondance.

³⁰⁶ Percy G. Adams écrit ainsi : « One of the three most prolific kinds of travel narratives has always been the letter. Most often, especially during the eighteenth century, the epistolary form was simply a device » (Adams, *Travel Literature*, 43). On pense notamment aux *Remarques sur divers endroits de l'Italie* de Joseph Addison ou encore aux *Voyages à travers la France et l'Italie* de Tobias Smollett. Parmi les voyageurs du corpus, Louisa S. Wells Aikman, Elkanah Watson, Beulah Sansom et Joshua E. White adoptent cette présentation.

³⁰⁷ James Buzard souligne toutefois les différences qui subsistent entre le récit de voyage et chacun des autres genres littéraires : « The guide books are not autobiographical and not sustained by a narrative exploiting the devices of fiction. [...] Travel books are a subspecies of the memoir in which the autobiographical narrative arises from the speaker's encounter with distant or unfamiliar data, and in which the narrative (unlike that in a novel or a romance), claims literal validity by constant reference to actuality. [...] Sometimes, travel books are a means to write essays, with exotic elements which make them more popular » (Buzard, *The Beaten Track*, 202-208). Dans sa thèse, Jacques Raynaud détaille également les caractéristiques des divers genres : dans un journal, le voyageur s'exprime en son propre nom (auteur et narrateur ne font qu'une seule et même personne) et s'engage à ne relater que la vérité, les faits dont il a été le témoin, il passe un pacte de confiance avec son lecteur. Mais contrairement à une autobiographie, où l'auteur constitue le sujet central de l'oeuvre, ou encore à un roman qui centre l'intrigue sur les personnages, dans un journal, le voyageur doit en principe « ne pas occuper le devant de la scène, s'effacer derrière son sujet, jouer le rôle d'intermédiaire entre le référent, les contrées qu'il visite, et son lecteur. » (Raynaud, « Ecrivains anglais et américains en France entre 1764 et 1830 », 22-78, 88).

Il s'agit à présent d'analyser les caractéristiques, les contraintes et les avantages propres à chaque forme de témoignage et d'examiner dans quelle mesure la nature de celui-ci influence le type d'observations consignées.

A) Les journaux de voyage

Tous les voyageurs qui tiennent un journal écrivent également des lettres, car il est impératif de rassurer les proches et de leur donner des nouvelles régulières.³⁰⁸ L'inverse n'est pas vrai, car la rédaction d'un journal implique une prise de notes régulière. Benjamin Pickman n'est pas, à cet égard, un exemple de rigueur : il ne remplit son journal que lorsqu'un événement inhabituel se produit et sa vie monotone d'exilé loyaliste lui en fournit peu l'occasion (Pickman, *Diary and Letters*). Certains se contentent de notes succinctes en style télégraphique, mais la plupart prennent généralement le soin de rédiger des phrases entières, car leurs journaux sont destinés à être partagés avec leur entourage. Quelques journaux ne couvrent pas toujours tout le séjour : Jabez Maud Fisher y consigne la description de ses excursions en Grande-Bretagne, mais ne parle ni de sa traversée, de son arrivée dans le pays, ni de ses séjours dans la capitale. D'autres sont brusquement interrompus avant le retour en Amérique, comme ceux de Henry Drinker ou de Charles Longstreth.

Les journaux suivent le déroulement spatial et temporel du voyage. Le style y est simple et dépouillé, ce qui confère une impression d'immédiateté et d'authenticité qui s'avère souvent trompeuse. En effet, les voyageurs qui n'ont pas toujours le temps de renseigner leurs activités de manière régulière doivent s'en remettre à leur mémoire parfois défaillante. A son arrivée dans la capitale britannique en 1795, Thomas H. Perkins ne complète son journal qu'au bout d'une dizaine de jours : "My time has been so much taken up since my arrival here with business & looking about, that I have not yet had time to go on with my usual plan of making events as they pass" (Perkins, August 11th 1795, *Diary, Papers*). A l'occasion d'un autre séjour, en 1811-1812, son récit est interrompu pendant presque un an. Lorsqu'il reprend la plume le 1er juillet 1812, il explique qu'il a égaré ses notes et impute son manque de précision au fait qu'il évoque des faits vieux de six mois.³⁰⁹ D'autre part, il a recours à la censure : il omet ainsi toute référence à ses rencontres avec le fils du Marquis de Lafayette, de

³⁰⁸ Samuel Shoemaker est le seul voyageur du corpus qui recopie et communique ses journaux à son épouse au fur et à mesure qu'il les écrit. Par exemple, le premier journal est envoyé deux mois après l'arrivée du voyageur en Angleterre.

³⁰⁹ « Being now six months since I visited those buildings, my memory does not supply the place of my notes and my minutes are therefore very limited » (Perkins, July 1st 1812, *Diary, Papers*).

peur de compromettre sa fuite vers les Etats-Unis dans le cas où son journal viendrait à tomber entre de mauvaises mains (Perkins, *Memoir*, 60).

Dans ce mode d'écriture, les répétitions et les contradictions ne sont pas rares : c'est un "récit impressionniste," qui n'a aucunement été retravaillé, comme l'observe Pierre-Jean Dufief dans *Les Ecritures de l'intime* (107). Il offre l'image d'un voyageur souvent naïf et peu sûr de lui, car, contrairement à des mémoires qui n'évoquent que le "moi glorieux," les doutes, les erreurs et les "faux pas" abondent dans un récit qui peint "le moi en conflit" (Dufief, *Les Ecritures de l'intime*, 107-109). Si le journal n'a en principe pas de destinataire et est tenu par le voyageur pour lui-même, dans les faits, il est partagé par quelques lecteurs bienveillants, parents ou amis au retour du voyageur. Les conventions du genre imposent une alternance de passages descriptifs et narratifs, mais cet équilibre est laissé à l'appréciation des auteurs : certains consacrent de longs passages à rendre compte des paysages qui se présentent à eux, quand d'autres insistent sur les péripéties qu'ils ont vécues.³¹⁰ Samuel Curwen choisit pour sa part de diviser certains de ses journaux en deux colonnes : l'une est consacrée à la relation de ses activités personnelles quotidiennes, et l'autre à diverses informations d'ordre politique (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, XXVI). Quant à Jabez Maud Fisher, il réserve son journal à la description au jour le jour de ses observations en voyage, et détaille dans des carnets les informations de nature commerciale destinées à l'entreprise familiale.

B) Les lettres

Contrairement à un journal, la lettre offre davantage de souplesse : le voyageur peut sélectionner plus aisément ce qu'il communique, il peut être plus synthétique, et n'est pas tenu de détailler toutes les étapes de son voyage comme il le fait dans son journal (Khelifi, 200, 225 ; Raynaud, 88). En revanche, lorsqu'il est en déplacement, il a parfois des difficultés à poursuivre sa correspondance, car il faut être à proximité d'un grand port et trouver des personnes de confiance à qui remettre le courrier.³¹¹ Une lettre risque également de ne jamais

³¹⁰ Ce mélange de descriptions et de narration est l'une des différences fondamentales entre le récit de voyage et l'œuvre de fiction : cette dernière privilégie l'intrigue, la description n'est là que pour compléter la narration, la rendre plus vraisemblable.

³¹¹ Joseph et Beulah Sansom éprouvent ainsi de grandes difficultés à tenir leurs proches informés lorsqu'ils visitent le continent. William et Anne Bingham sont confrontés aux mêmes obstacles et aucune lettre envoyée depuis l'Italie n'a été retrouvée dans les archives à la Historical Society of Pennsylvania.

atteindre son destinataire, en particulier en période de conflits, alors que le journal ne quitte pas le voyageur.³¹²

Autre différence, une lettre est adressée à un destinataire, qui détermine en grande partie son contenu : les visiteurs ont tendance à parler de la mode ou de questions de morale avec des femmes, et réservent les informations d'ordre économique et politique à des hommes.³¹³ D'autre part, le ton d'une lettre est souvent plus personnel que celui d'un journal, en particulier lorsque la missive est adressée à des proches : les échanges entre deux membres d'un couple séparé depuis de longs mois, voire de longues années dans le cas des Loyalistes, sont particulièrement émouvants. On découvre un autre aspect de la personnalité du voyageur dans ce "miroir de l'âme", pour reprendre l'expression de Pierre-Jean Dufief (Dufief, Introduction). Lamartine écrivait à ce propos dans son *Cours familier de littérature* (1859) : « on ne sait rien d'un homme tant qu'on n'a pas lu sa correspondance. L'homme extérieur se peint dans ses œuvres, l'homme intérieur se peint dans ses lettres » (Dufief, 35).

Lettres et journaux sont parfois accompagnés d'illustrations.

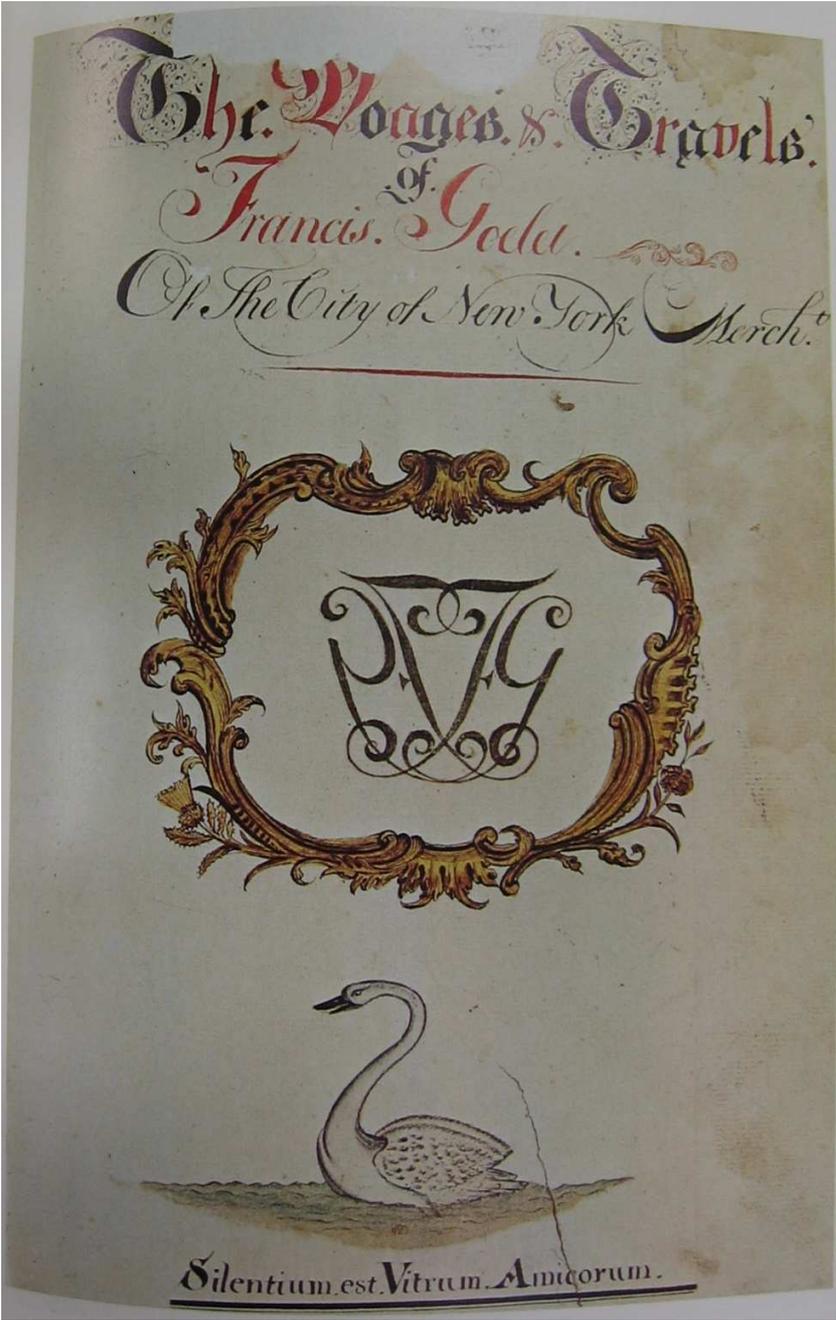
C) *Les illustrations*

Certains voyageurs possèdent des talents artistiques et certains, comme Francis Goelet, ont apporté un soin tout particulier à la page de garde de leur journal. Celle de Goelet est décrite de la manière suivante dans le *New England Historical & Genealogical Register & Antiquarian Journal* en 1870 : « In the centre is a monogram of the author's initials, surrounded by an elaborate scroll, colored, in which appear the rose and thistle. Below this is a well executed picture of a swan swimming in smooth water. At the bottom of the page is the following motto : *Silentium est Vitrum Amicorum* » ("*Extracts from Captain Francis Goelet's Journal...*", *New England Historical & Genealogical Register & Antiquarian Journal*, vol.XXIV, Jan. 1870, n°1, 50). Ces illustrations témoignent de la valeur accordée par le voyageur à ses carnets et offrent l'image d'un *gentleman* accompli : ses initiales sont présentées à la manière d'un blason, et la citation latine, la fine exécution des dessins et la

³¹² Il arrive que certains voyageurs égarent leur journal, à leur plus grand désespoir, comme en témoigne James Oldden : « Soon after my arrival in England, I had begun to collect, & had made considerable advances in obtaining lists &c of the places I had visited with descriptions of the curiosities, but they were all lost with my Portmanteau stolen in the month of January last. » (Oldden, 19 May 1801) Thomas H. Perkins égare également une partie de ses journaux en 1812 (Perkins, *Diary, 1812, Papers*).

³¹³ Par exemple, Joshua Gilpin écrit à son oncle Miers Fisher : «The particulars of my voyage and journey thou will read in my mothers, & sisters letters & [...] I reserve for this such political information as I have been able to obtain" (Joshua Gilpin to Miers Fisher, London, July 12 1795, *Fisher Family Papers*).

Page de couverture des journaux de Francis Goelet (*The Voyages and Travels of Francis Goelet, 1746-1758*, Kenneth Scott, ed., Queens College, Gregg Press, 1970)



qualité de la calligraphie sont le signe d'une éducation accomplie. Le capitaine-marchand accompagne ses journaux de délicates aquarelles représentant des navires (en particulier le *Tartar Galley*, dont il était propriétaire et sur lequel il a traversé l'Atlantique), ainsi qu'un dessin du château de Hurst, et deux cartes représentant l'Ile de White.³¹⁴

Les dessins qui ornent journaux ou lettres sont cependant l'œuvre d'artistes amateurs : Jabez Maud Fisher croque dans ses carnets, à la plume, un coche d'eau, un aqueduc construit par James Brindley à proximité de Manchester, ou encore la maison de l'un de ses hôtes.³¹⁵ Jonathan Williams propose une esquisse de la célèbre Cascade House à Chatsworth, ainsi qu'un plan très sommaire de la demeure.³¹⁶ Elkanah Watson agrémente pour sa part ses journaux de voyage de cartes géographiques soigneusement dessinées à la main, représentant Paris et ses environs, ainsi qu'une partie de la France, de la Hollande, de l'Allemagne et de l'Angleterre, sur lesquelles il matérialise son itinéraire.³¹⁷

On trouve également quelques schémas techniques : Jonathan Williams reproduit certains mécanismes (manivelles, vis) observés dans des manufactures de Manchester ou de Leeds, lors d'un séjour dans le nord du pays avec Benjamin Franklin en 1771, ainsi qu'un plan des halles aux tissus de Leeds.³¹⁸ Joshua Gilpin effectue quant à lui plusieurs croquis de machines en visitant des manufactures de papier, ainsi que des fonderies et des poteries en Angleterre.³¹⁹

Concernant les gravures, dans ses journaux de voyage remis au propre en 1821, Elkanah Watson a collé plusieurs représentations de célèbres monuments de Paris (le Louvre, Notre Dame, le Palais royal, la Place Royale ou encore la Sorbonne), mais aussi le *Crescent* de Bath et un portrait de George III (Watson, *Journals A and B, Papers*).³²⁰ Pour sa part, William Bingham joint à une lettre adressée à Benjamin Rush depuis Londres en 1784 la gravure en couleur d'une mongolfière (William Bingham to Benjamin Rush, London, February 6 1784, *Archives and Special Collections*, Dickinson College).

³¹⁴ Toutes ces illustrations sont reproduites dans *The Voyages and Travels of Francis Goelet, 1746-1758*, Kenneth Scott, ed., Queens College, Gregg Press, 1970.

³¹⁵ Ces illustrations sont reproduites dans l'édition des journaux par Kenneth Morgan, *An American Quaker in the British Isles: the Travel Journals of Jabez Maud Fisher*, 100, 102, 233.

³¹⁶ Le dessin de la Cascade House est reproduit en annexe (vol. 2, p. 99).

³¹⁷ Les cartes de l'Angleterre et du nord de la France sont reproduites en annexe (vol. 2, p. 101).

³¹⁸ Williams, *Journal of Jonathan Williams Jr., of his Tour with Franklin and Others through Northern England*, *Jonathan Williams Papers*, The American Philosophical Society, Philadelphia, 2. Le dessin est reproduit dans les annexes (vol. 2, p.98).

³¹⁹ On trouve un exemple de croquis d'une usine à papier près de Dublin, visitée par Joshua Gilpin en 1797, dans l'ouvrage de Harold B. Hancock, *Delaware Papermakers and Papermaking, 1787-1840*, 1955, 109-111. <http://digital.hagley.org/cdm4/document.php?CISOROOT=%2Fp268001coll23&CISOPTR=5339&REC=0&CISOBOX=gilpin> (dernière consultation : juin 2015).

³²⁰ Deux de ces gravures sont reproduites en annexe (vol.2, p. 103).

Les raisons qui poussent le voyageur à décrire son séjour sont-elles aussi diverses que les formes prises par le témoignage ?

II- Les raisons du récit et les destinataires

Au cours du XVIII^e siècle, les plus grands noms de la littérature britannique s'essayent au genre du récit de voyage, tels que Joseph Addison, Daniel Defoe, Henry Fielding, James Boswell, Tobias Smollett, ou encore Laurence Sterne, et leurs ouvrages connaissent un grand succès. Les modèles ne manquent donc pas pour les marchands américains en voyage. Par ailleurs, les correspondances entre récits de voyage et romans sont nombreuses, comme l'ont montré plusieurs chercheurs,³²¹ et on retrouve cette influence dans les témoignages : Elkanah Watson attribue ainsi sa passion pour les voyages par la lecture, dès son plus jeune âge, du récit de Tobias Smollett *The Adventures of Roderick Random* (1748), et, sur le modèle du héros de Sterne, il se décrit à plusieurs reprises comme "un voyageur sentimental."³²²

Les visiteurs sont encouragés à fournir un témoignage par leurs proches qui réclament des comptes rendus détaillés pour partager leur expérience. Rebecca Shoemaker insiste ainsi pour que son fils Edward dépeigne toutes les nouveautés qui se présentent à ses yeux : « [the sea] must be wonderfull and marvellous [...].when you land in England such a new world will open to thy view as will afford an inexhaustible fund for writing" (Rebecca Shoemaker to Edward, December 13th 1783, *Diaries and Letters*).³²³ Lorsque Henry Laurens encourage le jeune William Fisher qui l'accompagne à tenir un journal, "pour rendre cette excursion agréable et profitable" (Henry Laurens to William Fisher Sr., Falmouth, 12 October 1771, *Papers*, vol. 8, 8-9), il s'inscrit parfaitement dans la tradition européenne du Grand Tour.³²⁴

³²¹ Voir notamment Percy Adams, *Travel Literature and the Evolution of the Novel*, Lexington, Kentucky, University Press of Kentucky, 1983 et Jean Viviès, *Le Récit de voyage en Angleterre au XVIII^e siècle, de l'inventaire à l'invention*, Interlangues littératures, Presses universitaires du Mirail, 1999.

³²² "I was prompted to the relation of scenes of adventure and ludicrous incident, from the impression made on my mind when a boy by reading Roderic (*sic*) Random, the inimitable production of Smollet (*sic*)" (Watson, *Memoirs*, 474). En 1781, Watson se décrit comme un « voyageur sentimental » (Watson to Henry Zincks, Bath, November 19 1782, Watson to Mr Wheeler, Nantes, May 1st 1781, *Travels in Europe, 1781-1782, Papers*).

³²³ Lorsque son fils est présenté au roi George III en 1784, Rebecca Shoemaker exige une description circonstanciée de la rencontre : "[I want you] to write very precisely what he has seen, to describe the royal family and not just say you saw them. They are objects that generally excite curiosity & if we cannot see them should like to know thy sentiments of them" (Rebecca Shoemaker to Edward Shoemaker, 19 September 1784, *Diaries and Letters*). Hannah Lowell est également pressée par sa sœur Mary Lee de tenir un journal lors de son séjour : « You was very desirous when I came from home that I should promise you to keep a journal and send it to you » (Hannah Lowell to Mary Lee, August 14 1810, *Lowell Papers*).

³²⁴ Dans ses célèbres essais, Francis Bacon recommande de tenir un journal au cours du voyage : "It is a strange thing, that in sea-voyages, where there is nothing to be seen but sky and sea, men should make diaries; but in land-travel, wherein so much is to be observed, for the most part they omit it; as if chance were fitter to be

Mêler plaisir et instruction, c'est également l'objectif que poursuit Joseph Sansom comme le vante une publicité pour son ouvrage en 1806 : « In traversing the wild, picturesque mountains of Switzerland, or the romantic charming fields of classic Italy, [the writer] constantly instructs, by the correctness of his observations, and amuses by the vivacity of his remarks ». ³²⁵

Les visiteurs effectuant leur séjour dans un but avant tout commercial, ils s'emploient à recueillir de précieux renseignements, comme l'état des marchés et de la situation internationale, qu'ils communiquent à leurs proches et à leurs partenaires commerciaux. A l'été 1795, Joshua Gilpin transmet à son oncle Miers Fisher des nouvelles des guerres révolutionnaires et s'interroge sur leurs conséquences probables sur le commerce en Europe :

Russia has positively concluded a peace with France. [...] Great Britain has withdrawn her troops & given up the prosecution of the war in Holland or Germany. [...] The paper currency in France is extremely depreciated [...]. All those articles sent from America are very dull at first cost, except wheat and flour (Joshua Gilpin to Miers Fisher, London, July 12 1795, *Gilpin Family Papers*).

Il s'agit également de partager des informations sur les négociants et industriels britanniques. Lorsque Joshua Johnson embarque pour Londres en 1771, il envoie à ses deux partenaires restés à Annapolis des lettres contenant une foule de renseignements sur les maisons britanniques auprès desquelles l'entreprise passe commande, ainsi que sur leur mode de fonctionnement :

I divided the oznabrigs [cheap German linens] between Barclays and Mee & Co.; the latter is a very capital wholesale Hamburg house who serve many of the linen-drapers to the amount of thousands per annum. [...] Mees' & Co. is shipped at the long price and Barclays' at the short; Barclays' linen [is payable] at 12 months and Harvey's at 6 months. (Joshua Johnson to the firm Wallace, Davidson and Johnson, London, 26 July 1771, *Letterbook*, 12)

De la même manière, Jabez Maud Fisher prend en note dans ses carnets le sérieux des marchands qu'il rencontre, le type de crédits qu'ils proposent, la qualité et le choix de leurs

registered than observation. Let diaries therefore be brought in use" (Bacon, "XVIII. Of Travel," *Essays, Civil and Moral*, 275). Voir également Charles Batten, *Pleasurable Instruction, Form and Convention in Eighteenth-Century Travel Literature*, Los Angeles, London, University of California Press, 1978, 3 ; Percy G. Adams, *Travel Literature*, 78 ; Réal Ouellet, « Qu'est-ce qu'une relation de voyage ? », *La Recherche littéraire, Objets et méthodes*, sous la direction de Claude Duchet et Stéphane Vachon, Montréal et Presses Universitaires de Vincennes, 1998, 287-301, 289.

³²⁵ "American Letters just received... Letters from Europe...written by a native of Pennsylvania, » *Morning Chronicle*, 17 March 1806, Issue 1043, page 4, New York (America's Historical Newspapers).

marchandises,³²⁶ et il rapporte dans ses journaux de voyage les caractéristique commerciales ou industrielles des lieux qu'il visite. Voici sa description du port de Yarmouth en juillet 1775 :

Yarmouth is a beautiful Sea Port and a convenient Harbour. Water for Vessels of 16 feet at high Water, 4 Miles only from the Sea and the finest Key of any in England. The Vessels lade and unlade at the Wharfs, but there is a Bar, which renders it somewhat inconvenient getting over. [...] There trade is chiefly in Fish of which they export vast Consequences. (Fisher, *American Quaker*, July 14th 1775, 36)

Ces informations semblent toutefois lasser ses correspondants, car, en octobre de la même année, son frère Miers le prie de lui décrire davantage le peuple britannique, ses coutumes et ses réactions au conflit anglo-américain :

I should be glad to have from thee thy Remarks upon something more than the Width of the Lanes & Alleys in the different Towns. I should expect thy Attention would (next to Business) be paid to be the Manners of the People, what are their Sentiments upon the present grand Dispute between Great Britain and America, How do they live, are they learned or ignorant, Men of Taste or merely of Business. (Miers Fisher to Jabez Maud Fisher, October 29 1775)

Les observations de certains visiteurs à la fois marchands et industriels s'apparentent ni plus ni moins à de l'espionnage industriel. C'est l'objectif clairement poursuivi par le jeune Joshua Gilpin lors de sa visite de manufactures de papier dans le Kent en 1796. Les transferts dont il est à l'origine seront détaillés dans la deuxième partie de cette étude, mais on peut dès à présent donner quelques exemples du contenu de ses carnets : il effectue des schémas de machines, note les divers procédés de fabrication et la température à laquelle est cuite la pâte à papier, ou encore indique les salaires des ouvriers. Il entre même en contact avec des ingénieurs britanniques, comme il le décrit à son oncle Miers Fisher³²⁷ :

I did not fail to make myself acquainted with every person relative to the Paper trade & manufacture which can be learnt in the City together with the analogous business of printing [...]. To Maidstone, I received Letters to all the makers of eminence & had the liberty of examining their mills [...]. I have taken rough sketches of most of the Mills & Hall [a paper mill manufacturer] is making me compleat plans of the different parts, as well as a general one of a Mill on the best construction. (Joshua Gilpin to Miers Fisher, London, April 2 1796, *Gilpin Family Papers*)

³²⁶ Pour un extrait de la lettre, se référer aux annexes (vol. 2, p. 123). La lettre complète est reproduite dans Fisher, *American Quaker*, appendix, 282-297.

³²⁷

Gilpin à Brandywine en 1878 (Hancock et Wilkinson, « The Gilpins and Their Endless Papermaking Machine, » 393. Nous reviendrons sur cet exemple dans la deuxième partie, en étudiant les transferts dont les voyageurs sont à l'origine (p.256).

D'autre part, les visiteurs alliant pour la plupart affaires et plaisir, leurs témoignages ne se réduisent pas à des informations de nature commerciale ou technique : il s'agit de divertir leurs lecteurs ou correspondants, en partageant les péripéties qui émaillent leur parcours, en détaillant leurs impressions lors de la visite des principaux objets de curiosité, ou encore en évoquant leurs rencontres avec des habitants et les activités qui occupent leurs soirées. Même si un journal intime n'a en principe pas de destinataire, de nombreux visiteurs s'adressent à leur épouse, leurs enfants, ou à des amis. Thomas Handasyd Perkins dédie par exemple le journal de son séjour en Angleterre en 1811-1812 à ses filles : il adopte un ton très didactique et fournit quantité d'explications sur la société anglaise et ses traditions (Perkins, *Diary, 1812, Papers*). Le témoignage permet à ses destinataires restés en Amérique de voyager par procuration, comme en témoigne Mary Lee, qui réclame par exemple à sa sœur Hannah Lowell davantage d'informations sur les personnalités littéraires rencontrées à l'occasion de son séjour à Edimbourg entre 1810 et 1812 :

I have read Walter Scott's last poem with much pleasure. From his writings and the character Mrs. Grant [Scottish poet and friend of the Lowells] gives of him, I feel a strong desire to see him. You must put a little literacy information into your letters to me that I may not be quite distanced from the *belle-lettres* world. (Mary Lee to Hannah Lowell, September 10 1810, lettre citée dans Rosenberg, 174)

Le journal est appelé à divertir l'entourage du voyageur, mais également à distraire son auteur. James Oldden écrit ainsi : « I commenced this Journal to pass away the leisure time which otherwise would have hung heavy on my hands » (Oldden, October 22nd 1801). Quant à Samuel Curwen, il prend un plaisir infini à relire au cours de son long exil les onze volumineux volumes de ses journaux (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 665).

Pour finir, la tenue d'un journal constitue le moyen de garder une trace du voyage et de ne pas oublier ce qu'ils ont pu observer, comme l'écrit Elkanah Watson : « I have but one object in writing [this journal], viz. to serve the deficiency of a frail memory, & to amuse the close of my days » (Watson, Boston, August 1779, *Travels in France, 1779-1780*).³²⁸ Thomas H. Perkins est encore plus explicite :

³²⁸ On pourrait également citer William Lee, qui écrit dans ses journaux en 1796, en s'adressant à son épouse : « I find myself, my dear Susan, very incompetent in keeping a journal, at least an entertaining one. I will however proceed. It may serve to call to mind a number of things which may prove satisfactory one day or another » (Lee, *Yankee Jeffersonian*, February 6 1797, 36). Quant à Miers Fisher, il recommande à son frère Jabez Maud de consigner par écrit tout ce qu'il observe pour ne pas l'oublier : «there is no Way of fixing [everything you see] in thy Memory, so good as after digesting thy Thoughts a little to commit them to Writing

In keeping this memorandum-book, my object is not to describe the places I see, but merely to mention my having seen them, that I may have my recollection refreshed at a future day, and have it in my power to point out to those of my immediate connection such places as in my opinion may be worth their attention. I therefore do not pretend to particularize what those who go over the same places would have an opportunity of seeing, but merely what may have fallen in my way by accident, and what, without a note, might escape them. (Perkins, *Memoirs*, 82)

Les témoignages rédigés au cours du séjour servent ainsi de base à ceux qui publient leurs impressions à leur retour, ou qui rédigent des mémoires autobiographiques plusieurs années après.

Que ce soit en Europe ou en Amérique, les récits de voyage connaissent un grand succès auprès du lectorat de l'époque, et le genre suit les grands mouvements esthétiques et littéraires de la période. Dans quelle mesure les marchands s'inscrivent-ils dans ces tendances et quelle figure du voyageur construisent-ils dans leur récit ?

III- La figure du voyageur et son évolution

On perçoit clairement l'héritage des Lumières dans les récits de voyage du XVIII^e siècle : ils sont écrits par des voyageurs-philosophes, dont l'ambition est de partager de nouvelles connaissances et d'ouvrir leurs lecteurs sur le monde. Si aucun des marchands ne revendique ouvertement le statut de philosophe, ils sont nombreux à vouloir produire des récits utiles et savants. Pour Joshua E. White, ancien médecin, le voyage devient prétexte à des investigations scientifiques : il note par exemple la présence de nombreux goitreux dans le Derbyshire et s'entretient avec un spécialiste pour en identifier la cause. Il s'interroge également sur le lien entre le climat anglais et la récurrence de certaines maladies, ou encore s'intéresse au cas d'Ann Moore, une Anglaise qui prétend en 1807 pouvoir vivre sans s'alimenter. Il la rencontre et, convaincu de sa sincérité, fait connaître ses conclusions en publiant *The History of Ann Moor : with a statement of the evidence substantiating the fact of her long abstinence ...* (1812).³²⁹

in thy familiar Epistles to thy Friends" (Miers Fisher to Jabez Maud Fisher, October 29 1775, *Fisher Family Papers*).

³²⁹ Ann Moore (1761-1813), surnommée la « jeûneuse de Tutbury » entama un jeûne de 16 jours pour prouver qu'elle ne s'alimentait plus depuis 1807, soulevant à cette occasion un grand intérêt. Il fallut attendre 1813 pour qu'une seconde expérience ne fasse éclater l'imposture en plein jour et montre que cette femme n'avait jamais complètement cessé de s'alimenter comme elle le prétendait (White, *Letters on England*, vol. I, 282, 285, vol. II, 143, 154, 166, 179, 294).

Certains voyageurs ont des prétentions encyclopédiques, tel Jabez Maud Fisher qui rapporte dans ses journaux la taille des villes ou villages qu'il traverse, leur situation géographique, les moyens de communication existants, l'état des routes, les bâtiments publics, la prospérité apparente du lieu, ou encore les progrès agricoles qu'il observe. Voici un extrait de ses notes concernant Norwich en 1775 :

This Town about as large as Philadelphia, very irregular, Streets inconvenient. The River divides it near the middle which has 5 Bridges over it. This City has 34 Churches in it besides a large Cathedral, Steeple 105 yards high. Here stands on an Elevation a famous old Castle, now converted to a Prison. (Fisher, *American Quaker*, 34)

Il multiplie les chiffres – le nombre d'habitations dans un village, les dimensions de bâtiments importants ou de machines, le prix de marchandises, ou encore la distance entre deux localités –, ainsi que les énumérations exhaustives, même lorsqu'il s'agit de détailler des ornements d'un jardin paysager, comme à Studley :

The Cascades, natural and artificial, Canals, Lakes, Walks, Views, Groves, Shrubberies, Obelisks, temples, Rotundos, Images, Urns, Seats, Towers, Fields, Gardens, hedges, Lawns, Fields, Hills, Vallies, Rocks, Mountains, Islands, Avenues and Banqueting house which take up the Pleasure Grounds, are more astonishingly beautifull. (Fisher, *American Quaker*, 45)

Le voyageur se propose même de classer par type les diverses marchandises produites à Manchester, prenant pour modèle le naturaliste suédois Carl von Linné (1707-1778) (Fisher, *American Quaker*, 236).

Jonathan Williams incarne également le voyageur-scientifique : dans le journal du voyage de son grand-oncle Benjamin Franklin et de deux de ses amis dans le nord de l'Angleterre, le jeune marchand consigne ses observations sur le canal du Duc de Bridgewater, les mines de charbon à Worsley, la rencontre avec le célèbre chimiste Dr Priestley à Leeds qui réalise plusieurs expériences devant les visiteurs, ou encore décrit les divers procédés de découpage et de polissage du marbre près de Bakewell, de fabrication de la porcelaine, du tissage du textile à Derby, ainsi que de la fonte de minerai de fer à Sheffield.³³⁰

Ce type de voyageur érudit propose de nombreuses références classiques, sur le modèle des *Remarks on Several Parts of Italy* (1705) de Joseph Addison, dans lequel on voyage davantage à travers l'Italie des poètes et autres auteurs antiques qu'au sein de la société

³³⁰ Jonathan Williams, *Journal of a tour through England with Benjamin Franklin, Jan Ingenhousz, and John Canton*, 1771. Une copie sur microfiche du manuscrit est consultable à American Philosophical Society, Philadelphie.

italienne du XVIII^e siècle.³³¹ Si aucun des marchands n'agrémentent son récit de citations latines, car la plupart ne maîtrisent pas les langues anciennes, plusieurs font référence à des divinités antiques. Ainsi, lorsque Jabez Maud Fisher pénètre dans la caverne de *Devil's Peak* dans le Peak District, il compare son excursion en barque à un voyage dans les Enfers, franchissant le Styx, guidé par Charon (Fisher, 244).³³² William Palfrey quant à lui opère un rapprochement entre la manufacture de verre de Samuel Taylor et l'antre des cyclopes : « The smoke and darkness of the place and the intense heat of the furnaces reminded me of the description of the Den of the Cyclops » (Palfrey, 9 March 1771). Malcolm Andrews identifie ces visiteurs comme la première génération de « touristes pittoresques ». Héritiers du néoclassicisme, ils jugent ce qu'ils observent par rapport à des critères de beauté rationnels et non par rapport à leurs sentiments (Andrews, 4-50).

Dans le même temps, on assiste dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle à un passage « de l'ère de la raison à celle de la sensibilité », qui s'accompagne de l'apparition des « touristes sentimentaux » (Jean Viviès, *Le Récit de voyage en Angleterre au XVIII^e siècle*, 36-39). Ce voyageur sentimental cherche à divertir son public plus qu'à l'instruire, et son attention se porte sur le sujet et non plus uniquement l'objet (Charles Batten, *Pleasurable Instruction*, 39-46). Le voyage devient une « expérience du moi », en suivant un parcours qui laisse davantage la place au hasard et à l'aventure, à une « exaltation des sens » plutôt qu'à une « éducation du jugement » ou « une austère somme de connaissances ». ³³³ Accompagnant cette évolution, on remarque un abandon progressif des prétentions cosmopolites au profit d'une posture de plus en plus patriotique, le séjour permettant de vanter la supériorité du pays d'origine. Les relations savantes peuvent alors se transformer en des témoignages plus personnels : l'auteur se place au centre de son récit et communique davantage son ressenti. Ce n'est plus tant les objets de curiosité ou un endroit qui les intéressent, mais leur réaction à ces lieux. Le visiteur devient le héros de sa propre histoire, auquel le lecteur peut s'identifier pour partager ses aventures.

Signe de cette évolution, dans une critique littéraire du récit de voyage de Joshua E. White en 1816, on reproche à l'auteur de ne pas suffisamment exprimer sa sensibilité :

In Great Britain, which has been so repeatedly described by other travellers, and about which little new information can be expected, a person must be endowed

³³¹ Turner, *British Travel Writers*, 26-27.

³³² Pour donner un autre exemple, Fisher parle de Vulcain lorsqu'il visite les forges du port de Portsmouth, ou encore de Flore et de Vénus dans les jardins de Hagley Hall (Fisher, *American Quaker*, 127, 260).

³³³ Nicolas Bourguinat, « Un temps de rupture dans l'histoire des pratiques du voyage, » *Voyager en Europe de Humboldt à Stendhal*, 16-17.

with a pretty refined sensibility, and be able, withal, to give us an accurate account of his own feelings, and of his own personal adventures –in order to produce an interesting volume of travels. (“Letters on England... by Joshua E. White”, *Analectic Magazine and Naval Chronicle*, November 1816)

Mary Turner Sargent témoigne également de cette nouvelle tendance. Lorsqu’elle lit le récit de voyage de son compatriote Benjamin Silliman durant sa traversée vers l’Europe en 1815, elle apprécie sa sensibilité et ses facultés à rendre compte de ses émotions :

I finished today Mr Silliman’s pleasing & instructive journal. He evinces, I think, an intelligent mind, & a feeling heart. I like his plan of writing extremely, he does not confine his narrative to barren descriptions, & dimensions of places; which information can always be found in books appropriated to such intelligence; but describes his own ideas & impressions, in a clear & entertaining manner. (June 6, 1814, *Journal*)

Le voyageur sentimental fait la part belle à ses impressions personnelles : la comparaison entre le journal du séjour de Thomas H. Perkins en 1795 et celui de 1811 est frappante à cet égard. Lorsque le marchand assiste à une représentation d’*Isabella* du dramaturge Thomas Southerne à Covent Garden en 1811, il évoque la manière dont il ressent le jeu de la célèbre actrice Sarah Siddons, sujet qu’il n’avait nullement abordé lors de son premier voyage :

In the scene when the discovery of Peron is made, [Mrs Siddon’s] eyes show a wildness which makes my hair stand on end whilst I am waiting. It is indescribable, and in the last act when she stabs herself and laughs at the world and her enemies, it is calculated to break the heart. (Perkins, September 28 1811, *Diary*)

Par ailleurs, il se rend à Stratford-upon-Avon au cours de son deuxième séjour, étape qui ne figurait pas à son programme en 1795, et fait part de la profonde émotion qui l’envahit face à la tombe de Shakespeare : “I felt a degree of awe in finding myself near to the remains of this great man” (Perkins, *Diary, 1812, Papers*).

Les sentiments des visiteurs s’expriment également à travers l’appréciation des paysages. Dès les années 1770-1780, le Révérend William Gilpin lance la mode des excursions dans les Iles britanniques à la recherche de paysages pittoresques qui procurent un plaisir esthétique³³⁴ et une fois encore, les marchands américains suivent la tendance. Jabez

³³⁴ Charles Batten situe le triomphe du “voyage pittoresque” dans les années 1780-1790, mais selon Christopher Hussey, le changement s’amorce dès 1768 (Batten 29, 98). William Gilpin propose la définition suivante du pittoresque dans ses *Trois Essais sur le beau pittoresque* (1792) : les objets beaux sont ceux qui plaisent à l’œil dans leur état naturel, ils présentent un aspect lisse, régulier, alors que les objets pittoresques possèdent une qualité qui en fait de bons sujets de tableaux (36). Ils sont rugueux, leurs courbes irrégulières et contrastées, et il

Maud Fisher incarne parfaitement ce touriste pittoresque. Il s'extasie devant les ruines de l'abbaye de Tintern,³³⁵ et sillonne à deux reprises le Lake District. Il a parfaitement intégré les principes énoncés par Gilpin, lorsqu'il décrit les paysages à la manière d'un tableau et souligne la valeur esthétique de la vue qui s'offre à lui. Ainsi, à Pont Aber Glass Lynn au Pays de Galles, il découpe la scène en quatre plans : une cascade à ses pieds, des terres cultivées au centre, de hautes montagnes ceinturant la vallée à l'arrière-plan, le tout dominé par le sommet majestueux du Snowdon à l'horizon :

A more beautiful and romantic Spot cannot be conceived : on one Side the Sea expending to our View a prospect boundless and interminable ; on the other the proudest Mountains of Wales rise with Majestic Horror, piercing the Canopy of the Heavens with their pointed, craggy and irregular Summits. Half way up the Sheep and Cattle chequer the Landscape. Here and there a little Cottage, the Residence of some solitary and philosophic Peasant with smoaking Chimney (*sic*) excites our admiration. Above, [...] black Rocks and enormous Stones [appear] in huge Piles ready to roll down on the gaping Traveller [...]. Above all these the Royal Snowdon lifting his exulting Dome [...]. At our feet falls a beautiful Cascade, roaring under a fine Arched Bridge, shaking the Cavers of the Rocks and reverberating with Echo's from the craggy Sides. (Fisher, *American Quaker*, 233)

Il clôt même sa description en faisant référence à une vraie toile : *Snowdon from Llyn Nantlle*, peinte par Richard Wilson (1714-1782) en 1765. Il fait également écho aux théories d'Edmund Burke sur le beau et le sublime³³⁶ en décrivant d'une part, une scène pastorale renvoyant à un âge d'or où le fermier-philosophe vit en harmonie avec la nature, une scène dont la beauté procure un sentiment d'apaisement et de tranquillité au spectateur ; et de l'autre, des montagnes « horribles » et des rochers « énormes » qui menacent le visiteur imprudent et provoquent son effroi. Remarquons que le spectateur ne domine pas la scène mais est entouré par les montagnes, on nous offre donc un point de vue en contre-plongée, typique de l'époque romantique (Malcolm Andrews, *The Search for the Picturesque*, 5-8, 94).

offrent une certaine variété dans leur aspect (William Gilpin, *Three Essays : on Picturesque Beauty ; on Picturesque Travel ; and on Sketching Landscape...*, London, printed for R. Blamine, 1792, Essay I, 3-27). La quête de paysages pittoresques s'effectue sur le sol britannique et le fait que le continent européen soit fermé aux touristes britanniques à partir des années 1790, en raison des guerres révolutionnaires puis napoléoniennes, n'est pas étranger au succès de cette tendance.

³³⁵ Fisher, *American Quaker*, 204-207: «This Day's ride for Prospects of the sublime and beautiful exceeds all my others. »

³³⁶ Dans son essai sur le beau et le sublime (*A Philosophical Enquiry into the Origin of Our Ideas of the Sublime and Beautiful*, 1757), Edmund Burke s'intéresse au rapport entre la nature et l'âme humaine, à l'influence du paysage sur les sentiments du spectateur, le beau étant associé au plaisir, à l'agréable, et le sublime à l'effroi : "sublime objects are vast in their dimensions, beautiful ones comparatively small : beauty should be smooth and polished ; the great, rugged and negligent [...] beauty should not be obscure ; the great ought to be dark and gloomy : beauty should be light and delicate ; the great ought to be solid, and even massive. They are indeed ideas of a very different nature, one being founded on pain, the other on pleasure [...]" (Section XXVII, "The Sublime and Beautiful Compared.", *A Philosophical Enquiry...*, Montrose, Printed by D. Buchanan, 1803, 141).

Le voyageur pittoresque se caractérise également par sa perception esthétique des ruines,³³⁷ comme en témoigne Fisher lors de sa visite du château de Conwy au nord du Pays de Galles : « The Castle is just in sufficient Ruin to make it a pleasing object in the landscape » (Fisher, *American Quaker*, 226). De la même manière, il écrit que le manteau de lierre recouvrant le château de Caerphilly au nord de Cardiff renforce la « grandeur » et le caractère « sublime » de l'édifice (Fisher, *American Quaker*, 208). Les ruines sont également perçues comme des *memento mori*, symboles de la vanité humaine et du caractère transitoire de la vie. C'est l'interprétation qu'en fait Joshua E. White, lorsqu'il se rend au château de Kenilworth en 1810 : « Feelings of reverence and melancholy seize the soul while we are surveying the naked and mouldering ruins of a place, once the seat of pomp, splendour, and hilarity; but now the haunts of rooks and owls, and reptiles » (White, vol. II, 125-126).

Par ailleurs, en suivant le modèle des membres les plus aisés de la société britannique, les marchands partent en quête de sublime dans le Peak District et la région du Snowdon. Ces lieux autrefois perçus comme déplaisants acquièrent pendant la période une popularité sans précédent et attirent des visiteurs à la recherche d'émotions fortes face à l'« horreur majestueuse » de ces montagnes.³³⁸ Le spectacle « chaotique » et « grandiose » qu'offrent le Cadder Idris et le Snowdon provoque ainsi terreur et effroi chez Jabez Maud Fisher en 1776 : “[The most awful and sublime Mountains] are dressed in all the horrors that the imagination can suggest and excite the Terror in the Minds of the Spectator” (Fisher, *American Quaker*, 221).³³⁹ On retrouve chez ce marchand tous les adjectifs caractéristiques du sublime : la vallée

³³⁷ En effet, William Gilpin écrit dans ses *Trois Essais sur le beau pittoresque* : « Is there a greater ornament of landscape, than the ruins of a castle ? [...] among all the objects of art, the picturesque eye is perhaps most inquisitive after the elegant relics of ancient architecture; the ruined tower, the Gothic arch, the remains of castles, and abbeys. [These] almost deserve the veneration we pay to the works of nature itself” (Gilpin, *Three Essays*, 27, 46). Rien d'étonnant à ce que les ruines plaisent au visiteur pittoresque compte tenu de leurs formes irrégulières, qui offrent des contrastes d'ombre et de lumière et en font de parfaits sujets de peintures de paysages.

³³⁸ Ces randonnées pédestres dans les montagnes arides du royaume, qui provoquent des émotions contradictoires chez le voyageur (un mélange d'épouvante et de plaisir), deviennent un *topos* du récit de voyage, au même titre qu'une attaque de la diligence par des bandits de grand chemin. Pour donner quelques exemples : en 1777, Samuel Curwen s'imagine avec horreur basculer au fond du précipice qui borde la route qu'il emprunte pour traverser le Peak District. En visitant la « terrifiante » caverne surnommée *Devil's Arse*, il est toutefois « profondément charmé » par la grandeur des lieux qu'il découvre à la lueur des bougies (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 355-356). Lorsque Joseph Ballard se rend à son tour dans une grotte en 1815, il est « électrisé » par l'écho « assourdissant » provoqué par la détonation d'un fusil. Sur la route vers Manchester, il connaît également quelques sensations fortes en longeant le précipice : « the least deviation of the horses would have hurled us to destruction » (Ballard, 63, 72). Citons enfin un extrait des journaux d'Elkanah Watson qui manie avec talent l'oxymore. Le visiteur est “agréablement alarmé” par la scène “romantique, effrayante et majestueuse” qui se présente à lui sur une route de montagne près de Matlock en 1782 : “I never was so singularly surpriz'd & I may almost say agreeably alarm'd, as when we descended the foot of the hill [...]; we wound round upon the edge of the murmuring, & at time, roaring river, & all the way between a range of lofty mountains seem'd to lift up their heads to the clouds; upon both dies of us the frightful rocks handing over in the most threatening manner.” (Watson, 23 October 1782, *Travels in Europe, Papers*)

³³⁹ Fisher, *American Quaker*, 221: “[The Mountains] are dressed in all the horrors that the imagination can suggest and excite the Terror in the Minds of the Spectator.”

menant au Snowdon est décrite comme « mélancolique », entourée de montagnes « sombres et effrayantes », le ruisseau « au murmure rauque » devient bientôt « enragé », alors qu'il s'avance sur une route « lugubre et sombre » longeant des précipices « terrifiants ». Au tournant du siècle, les marchands imitent une fois encore les classes éduquées britanniques en prisant le caractère authentique de ces régions : ils recherchent une nature qui n'a pas encore été domptée par l'homme, et des habitants barbares mais innocents et vertueux, sortes de « bons sauvages » préservés de la corruption par l'absence de contacts avec la civilisation (Andrews, *The Search for the Picturesque*, 110-150)..³⁴⁰ Lors de leur excursion dans les Highlands en 1799, Joseph et Beulah Sansom sont ainsi ravis de faire un bout de chemin avec des paysannes qui entonnent des chants traditionnels (Joseph Sansom to Sarah Biddle, Kendal, August 31st 1799, *Papers*). A leur retour et forts de ces expériences, les voyageurs chercheront ensuite à retrouver les mêmes valeurs esthétiques sur leur propre continent, dans les paysages sauvages de l'Ouest américain.

Les sites industriels sont également appréciés pour leurs qualités esthétiques et décrits comme des objets sublimes.³⁴¹ Les épaisses colonnes de fumée que « vomissent » les mines de cuivre de Swansea ont pour Jabez Maud Fisher « un effet plaisant sur le paysage » et « égayent la scène », tout comme le mouvement des navires dans le port à proximité (Fisher, *American Quaker*, 210). Les hauts fourneaux de Colebrookdale, que le voyageur découvre de nuit, sont comparés à Pandemonium, la capitale des Enfers dans *Le Paradis Perdu* de John Milton, et ses fourneaux et forges brûlant de mille flammes à « des Etnas et des Vésuves » : « The Prospect is awful and magnificent. The curling Clouds rising in successive Columns add greatly to the Beauty and Grandeur of it » (Fisher, *American Quaker*, 264).

On perçoit d'autre part l'influence du romantisme. En 1816, Charles Longstreth se rend à plusieurs reprises dans la cathédrale de York, en particulier au coucher du soleil, afin de profiter des différents effets de lumière sur le bâtiment :

³⁴⁰ Tout ce pittoresque disparaît au fur et à mesure que les touristes, toujours plus nombreux, s'invitent dans ces régions isolées et menacent l'environnement fragile par la construction d'hôtels, l'installation du chemin de fer et la macadamisation des routes. En 1844, le poète William Wordsworth s'insurge contre la venue du chemin de fer jusqu'à Kendal et Windermere dans un sonnet intitulé « On the Projected Kendal and Windermere Railway » (James Buzard, *The Beaten Track*, 18-30 ; Esther Moir, *The Discovery of Britain, the English Tourists, 1540 to 1840*, 155).

³⁴¹ Cette perception évolue à partir du début du XIX^e siècle, lorsque les villes industrielles commencent à être perçues comme des sources de pollution, de dangers, d'immoralité et de misère sociale (Andrews, 93-94 ; Moir, chapter 8, 91-107). Les artistes britanniques de l'époque se font les relais de cette critique, comme le poète William Blake, pour ne citer que l'un des plus célèbres, qui dénonce par exemple le travail des enfants dans son poème «The Chimney Sweeper» (*Songs of Innocence*, 1789), ou encore les «usines noires et sataniques» («dark satanic mills») et les conditions de travail inhumaines des ouvriers qui y travaillent dans «Jerusalem» (*Milton, A Poem*, 1810).

Not being fully satisfied with a view about noon day, I went and took another peep just as the setting of the sun, the windows of painted and stained glass shewed to great advantage [...]. It presents an object that baffles all description. (Longstreth, 15 June 1816)

Un paysage devient “romantique”³⁴² à la lueur de l’astre lunaire, comme en fait l’expérience Elkanah Watson près d’Halifax :

The effect was astonishingly fine, [the moon] tipp’d the surrounding clouds with a silver edge; and then shot her *lumiere* upon us thro’ the limbs of the snowy trees upon the tops of hills, & gently touch’d its quivering light upon the river below. (Watson, 19 October 1782, *Travels in Europe, Papers*)³⁴³

La description serait incomplète sans l’évocation des sentiments du spectateur, et les tempêtes essuyées lors de la traversée de l’Atlantique donnent lieu à des développements lyriques, où l’on décèle l’influence des romans gothiques ainsi qu’une sensibilité pré-romantique. En 1799, Beulah Sansom quitte sa cabine à la fin de la tempête pour admirer longuement la mer démontée et prendre conscience de l’insignifiance de l’homme face aux éléments naturels :

The awful grandeur immediately after a Storm must ever surpass description. I have sat for Hours on the Deck, lost in Admiration at the wonders of the great Deck. Hills sinking into Valleys, Valleys rising into Mountains, defying all human control, yet [...] the well formed, well navigated Ship, will reel and turn, and dive, and beat and sink, to rise. (Beulah Sansom Biddle to Samuel Sansom, Gravesend, 12th, April 1799, *Papers*)³⁴⁴

L’enthousiasme n’est cependant pas général, certains visiteurs s’avouent passablement irrités par cette mode pour les paysages “arides” et les “vieux bâtiments en ruines”, tel Francis Cabot Lowell qui écrit à son oncle en 1811 : « Every body in this country is admiring barren

³⁴² Les touristes de l’époque font à ce propos un usage abusif du terme « romantique », qui semble être appliqué indifféremment à des paysages ou des objets qui stimulent leur imagination et pourraient inspirer un romancier (Andrews, 77).

³⁴³ Joseph Ballard fait la même expérience en 1815 lorsqu’il visite le château de Newark : « the moon shining added very much to their [the battlements’] romantic appearance » (Ballard, 59).

³⁴⁴ Le témoignage de Joseph Ballard en 1815 n’est pas sans rappeler celui de Beulah Sansom : « the waves ran mountain high, presented a scene so terribly grand as to surpass all description. [...] I do not know a scene in which a man can be placed wherein he appears in one view more insignificant and at the same time in another more powerful ». On retrouve le même type de commentaire chez Mary Turner Sargent Torrey en 1814 : “I took a peep on deck to admire the grandeur of the scene: the waves were running ‘mountain high’, & with their white foaming tops looked awfully beautiful, while our ship was tush up & down by them, seeming almost at their mercy” (Torrey, *Journal*, June 13 1814). Quant à Charles Longstreth en 1816, il sort de sa cabine admirer une tempête qui se prépare, avant que le danger ne le pousse à se mettre à l’abri : « The sea became convulsed to a dreadful degree, the scene was most awfully grand, the sea and clouds seemed to clash together, the electric fluid sparked & snapped about the ship. I thought if there should be a storm, I should like to see it, therefore I came out of my birth up on deck to view it. But when I began to consider we were in the midst of danger with our little bark on the atlantic, I thought my curiosity completely satisfied” (Longstreth, 23).

mountains & ruinous old buildings but for my part, I much prefer cultivated fields & handsome houses » (Francis Lowell to William Cabot, London, May 29 1811, *Papers*).³⁴⁵

En réaction à ces récits de voyage de plus en plus personnels, on assiste au début du XIX^e siècle à un mouvement contraire, un retour à des relations plus objectives et à un narrateur plus sobre. Dans sa thèse sur les relations de voyage britanniques en Amérique, Michel Gauthier observe que l'année 1800 marque une rupture, « le passage d'une littérature où l'imagination est encore nettement présente, à une nouvelle forme répondant mieux aux exigences d'exactitude de l'esprit scientifique ».³⁴⁶ La crédibilité des narrations revient au centre des préoccupations et le voyageur se réclame d'une plus grande rigueur. Les marchands n'y échappent pas et soulignent leur souci d'objectivité, tel James Oldden en 1801 : "I tried to note my observations and be as impartial as I well could" (Oldden, 22 October 1801), ou encore Joshua E. White dans la préface de ses *Letters on England* en 1816 : «[I] viewed things with something more than common inquisitiveness, and with impartiality» (White, VII).³⁴⁷

Les auteurs s'engagent à corriger les erreurs de ses prédécesseurs, à établir un portrait au plus près de la réalité, et à contrecarrer l'influence de ceux qui, animés d'un esprit de parti, présentent les faits de manière tendancieuse. Telle est l'ambition de Joseph Ballard en 1815, qui détaille son mode d'investigation dans son journal et réfléchit sur sa démarche :

I have endeavoured as much as possible by associating with Englishmen to obtain correct ideas of their country. Still, I am sensible that many things appeared to me, different from what they otherwise would have done, had I had sufficient leisure to have made further researches. I however trust that these observations are divested of prejudice, other than that honest and rational one which inevitably arises in the breast of one sincerely attached to his native land. I am not conscious of having, like the traveller in New Jersey,³⁴⁸ noted down all

³⁴⁵ Francis Cabot Lowell n'est pas le seul à être lassé de cet effet de mode. Les touristes pittoresques et romantiques font l'objet de plusieurs parodies : on pense notamment au poème satirique de William Combe publié en 1812 intitulé *The Tour of Doctor Syntax, in search of the picturesque*, et illustré par Thomas Rowlandson, ou encore à la comédie *The Lakes : a Comic Opera* de James Plumptre parue en 1798.

³⁴⁶ Michel Gauthier, « Le Sud des Etats-Unis dans les relations de voyage britanniques (1783-1837), » 1168-1175.

³⁴⁷ Pour démontrer son impartialité et la fiabilité de ses observations lors de son séjour en France en 1820, Ebenezer Smith Thomas n'hésite pas à citer deux lettres de lecteurs français, fort satisfaits à la lecture de son récit : «Sir, permit me to express to you the pleasure I have felt in reading your « reminiscences » of France [...]. It is always to me a source of gratification to read the remarks of an intelligent American traveller, respecting France" et "Dear Sir, after carefully reading your interesting reminiscences, I cannot restrain myself from paying you a deserved compliment. You are so correct in your description of the places through which you passed, and you are making of Paris, and its environs, a picture so new and so true, that for a moment, I fancied myself to be traversing the very places of my young and happy days" (Thomas, 213-214).

³⁴⁸ Ce "voyageur de New Jersey" fait référence à la figure satirique de Jeremy Cockloft, créée par Washington Irving, William Irving et James Kirke Paulding en 1807-1808 dans *Salmagundi*. Ce Cockloft est la caricature du voyageur qui opère des généralisations abusives et est victime de nombreux préjugés (« Memorandums for a

the people of a town as fat and cross-eyed merely because the landlord and waiter were so. [...] The Americans are not in the habit of viewing England in the light in which she should be seen. We either represent her as too faulty or too faultless. (Ballard, August 16 1815, 106-107)

Signe des temps qui changent, les critiques littéraires condamnent désormais ceux qui refusent de remettre en question leurs idées préconçues, comme le souligne la *North American Review*, dans son portrait du voyageur idéal en 1816 : «[He is] wholly exempt from passion, prejudice, or the spirit of party. His opinions are all the result of his observation, not received from others; and he is remarkably independent without being rude or illiberal” (“*Travels in England...by a French Traveller,*” *North American Review*, Issue 5, January 1816, 243).³⁴⁹ Par ailleurs, il n’est plus acceptable pour un voyageur trop pressé par le temps de ne pas réunir les conditions matérielles nécessaires à une analyse détaillée du pays visité. En 1818, la *North American Review* reproche ainsi à Joseph Sansom d’avoir fait publier le récit de son voyage au Canada qui n’a duré que quatre semaines :

We should be sorry to be thought among those, who countenance the growing fashion of making short tours and returning home and writing long books, filled with minute descriptions of the national character, the political, civil, and literary institutions, and the peculiar manners and customs of a people, of whom the writer knows nothing, except what he has learned at country inns and city hotels ; and giving elaborate accounts of the climate, soil, agriculture, and aspect of a country, which he has scarcely seen, except by an occasional peep through the window of a stage coach. (“*Sansom’s Sketches of Lower Canada,*” *The North American Review & Miscellaneous Journal*, vol. 6, Boston, Cummings & Hilliard, 1818)

Les voyageurs de la période se posent davantage de questions de méthodologie : ils prennent conscience de la nécessité de vérifier leurs sources et de multiplier les observations sur le terrain pour éviter toute généralisation hâtive (Marcil, 258). Ils s’engagent à ne rapporter que ce dont ils ont été personnellement témoins, et, s’ils rapportent les propos d’un tiers, ils les citent de manière précise en communiquant l’identité de leur interlocuteur (Raynaud, 45-53). Ainsi, en 1800-1801, James Oldden mentionne qu’il consulte plusieurs guides avant de décrire un lieu, et il s’efforce de s’entretenir avec un éventail de la population aussi large que possible, comme les passagers qui partagent sa diligence lors de ses déplacements : «What I gained in the information line was from the conversation of those friends whom I met, & from those persons with whom I found myself in the Mail & other

Tour, to be entitled ‘the stranger in New-Jersey : or, cockney travelling.’ By Jeremy Cockloft, the Younger, » *Salmagundi ; or the Whim-Whams and Opinions of Launcelot Langstaff, Esq. and others*, First Series, Vol. I, New York, Harper and Brothers, 1835).

³⁴⁹ La critique est reproduite en annexe (vol. 2, p. 35).

coaches » (Oldden, December 11 1800, January 1 1801, June 4 1801). En 1811-1812, Thomas H. Perkins fait lui aussi référence à plusieurs guides, et il mentionne ses interlocuteurs, une pratique qu'il n'avait pas adoptée lors de son premier séjour en 1795.³⁵⁰ La multiplication des récits de voyage amène aussi certains visiteurs à ne plus décrire les lieux les plus connus, et à se contenter de renvoyer leurs lecteurs à des guides ou à d'autres récits, comme le fait Joseph Ballard en visitant St Paul en 1815 : « the description of this wonderful building is so well known to all that to attempt it would be unnecessary » (Ballard, 46).³⁵¹

Dans la forme de leur témoignage et la figure du voyageur qu'ils construisent, les marchands américains suivent donc les tendances littéraires européennes. S'ils destinent pour la plupart leurs écrits à être partagés avec un cercle restreint de parents et d'amis, certains décident de les diffuser à un public beaucoup plus large en les publiant.

IV- La publication

Parmi les écrits publiés, il faut distinguer plusieurs cas de figure selon la date de parution et le contexte d'écriture : trois marchands font paraître le récit de leur séjour peu de temps après leur retour en Amérique,³⁵² et quatre retravaillent leurs carnets d'origine plus de quarante voire cinquante ans après, dans le but de les intégrer à leurs mémoires, qui sont publiés de manière posthume pour trois d'entre eux.³⁵³

³⁵⁰ En juillet 1812, il fait ainsi référence aux guides d'Oxford, de Blenheim, à un guide des routes d'Angleterre ; il indique qu'il s'est entretenu avec un mineur travaillant pour le Duc de Bridgewater pour obtenir des informations sur le fonctionnement de la mine, un voyageur ayant parcouru toute l'Europe qui lui fait part de son ressenti à Oxford, ou encore un habitant « intelligent » de Chester (Perkins, July 1st and 4th 1812, *Diary, 1812, Papers*).

³⁵¹ Nous pouvons également citer Joshua E. White, qui refuse de décrire les principaux édifices d'Oxford en 1810, donnant la raison suivante : « I won't give minute descriptions of all the places I saw. In a country so familiar to travellers, scarcely a town, a village, or a public building, has passed unnoticed, or has wanted a description » (White, *Letters*, vol. II, 70).

³⁵² Il s'agit du récit d'Elkanah Watson en Hollande, *A Tour in Holland*, que l'auteur fait paraître en 1790, soit sept ans après son séjour ; des *Letters from Europe* de Joseph Sansom, publiées en 1805, trois ans après son retour en Amérique (puis *Travels from Paris through Switzerland and Italy* pour la deuxième édition en 1808) ; et enfin, des *Letters from England* de Joshua E. White, publiées en 1816, six ans après son voyage.

³⁵³ En l'occurrence, *Men and Times of the Revolution, or Memoirs of Elkanah Watson* (1856), édité par le fils de l'auteur quatorze ans après la mort de ce dernier ; *Memoir of Thomas Handasyd Perkins* (1856), édité par le beau-fils de l'auteur dix ans après son décès ; et *Recollections of Samuel Breck* (1877), publié quinze ans après la mort de l'auteur.

Nous nous proposons d'analyser les raisons avancées par les auteurs et les éditeurs pour justifier la publication, leur stratégie et le public visé, le travail de réécriture auquel ils se livrent, et enfin la réception des ouvrages.

A) Date et contexte de la publication

Trois marchands font paraître le récit complet ou partiel de leur voyage peu de temps après leur retour : Elkanah Watson en 1790, Joseph Sansom en 1805 et en 1808, et Joshua E. White en 1816, soit entre trois et sept ans après leur passage en Europe. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils ne soient pas plus nombreux à publier leurs écrits, car ils ne sont pas des écrivains professionnels. Les récits de Watson et Sansom sont anonymes, mais le titre indique leur nationalité ou leur origine géographique : *A Tour in Holland, in 1784, by an American* (Watson) et *Travels from Paris through Switzerland... by a native of Pennsylvania* (Sansom). Dans les trois cas, les auteurs n'en sont pas à leur première publication.³⁵⁴ Les ouvrages paraissent sur le territoire national (à Worcester dans le Massachusetts pour celui de Watson, et à Philadelphie pour les deux autres), et les auteurs visent avant tout un public américain, et éventuellement britannique.³⁵⁵ Ainsi, même si Sansom fait paraître la deuxième édition de son récit à Londres en 1808, il s'adresse explicitement à ses « concitoyens » dans la préface et il instaure une certaine complicité avec son lecteur américain, comme par exemple en décrivant les arcs de triomphe situés à la sortie de certaines grandes villes européennes : « For a word in the ear of my American reader... » (Sansom, *Travels*, 239). On ne relève qu'un seul passage à l'intention des lecteurs anglais.³⁵⁶

³⁵⁴ En 1788-1789, Elkanah Watson fait paraître dans la presse américaine une lettre comparant la France et les Etats-Unis ; Joseph Sansom publie en 1790 un poème dénonçant l'esclavage (« A Poetical Epistle to the Enslaved Africans : In the Character of an Ancient Negro, born a Slave in Pennsylvania. ») ; et Joshua White, ancien médecin et l'un des fondateurs de la *Georgia Medical Society* en 1806, rédige plusieurs articles sur la topographie de la région et divers sujets médicaux, qui paraissent dans *The Medical Repository* à New York, et publie en 1812 *The History of Ann Moor, with a statement of the evidence, substantiating the fact of her long abstinence*.

³⁵⁵ Ainsi, lorsque le poète américain John Trumbull (1750-1831) lit le récit de voyage de Elkanah Watson en Hollande, il l'estime susceptible d'intéresser un public à la fois américain et anglais, étant donné le peu d'ouvrages disponibles en anglais sur le pays : « In America we know little of Holland –nor do I believe the English in general know much more. [...] I am of the opinion that your essay will supply it » (Watson, *A Tour*, Preface, Letter of John Trumbull, V-VI). En revanche, une critique littéraire identifie le récit de voyage de Joshua E. White comme « véritablement américain », c'est-à-dire, écrit par un Américain à destination de ses concitoyens : « This is truly an American book » (*Analectic Magazine and Naval Chronicle*, Nov. 1816, Vol. VIII, 369).

³⁵⁶ Il s'agit d'une note destinée à préciser la signification spécifique du terme « fermier » en Amérique : « In America, the word farmer does not indicate the tenant of a manor, under the controul of a landlord, [...] but an

Le contexte politique de l'époque détermine en grande partie le point de vue adopté. Dans le récit de son voyage en Hollande qui paraît en 1790, Elkanah Watson multiplie les comparaisons entre la république américaine et la république batave. Son message politique est clair : il appelle ses concitoyens à se rassembler derrière leurs institutions nationales, alors encore très fragiles, et les met en garde contre la menace d'éclatement de l'union s'ils ne parviennent pas à dépasser les rivalités entre états. Joseph Sansom, pour sa part, publie son ouvrage en 1805 et en 1808, à une époque où les relations entre les Etats-Unis et l'Angleterre deviennent de plus en plus tendues, et il cherche à apaiser les tensions en présentant un point de vue fédéraliste.³⁵⁷ Quant à Joshua E. White, fédéraliste lui aussi, il choisit d'attendre la fin de la guerre de 1812 pour publier le récit de son séjour, dix ans après : il y prône la réconciliation entre les deux peuples.

Lorsqu'il publie le récit de son voyage, l'auteur ne s'adresse plus à un cercle d'intimes mais à un lectorat plus large qu'il lui faut conquérir. Afin de prouver sa légitimité et d'établir un pacte de confiance, il rédige une préface, dans laquelle, comme pour Elkanah Watson, il peut se recommander d'un écrivain connu, en l'occurrence le poète américain John Trumbull (1750-1831). Watson insiste par ailleurs sur l'originalité de son témoignage, en soulignant qu'on trouve très peu de récits sur la Hollande. Joseph Sansom, pour sa part, met en avant sa nationalité : c'est la première fois, insiste-t-il, qu'un « touriste américain » communique ses impressions sur l'Europe (Sansom, *Letters from Europe*, Advertisement).³⁵⁸ Quant à Joshua E. White, il ne peut plus, en 1816, prétendre à un contenu original, en particulier après la parution en 1810 du journal de Benjamin Silliman, *A Journal of Travels in England, Holland and Scotland*, qui remporte un franc succès auprès des lecteurs américains. Il met donc en avant la qualité de son récit : il promet d'apporter à ses concitoyens des "sujets de réflexion utiles, des descriptions intéressantes, et des faits importants" et se targue d'être un observateur hors du commun et impartial, trait assez rare en cette période d'âpres luttes politiques entre Fédéralistes et Républicains :

The author viewed things with something more than common inquisitiveness, and with impartiality. [...] He embraced every advantage of improving the

independent yeoman, who cultivates his own grounds, keeps a hospitable table, may be in the commission of the peace or represent his county in the House of Congress » (Sansom, *Travels*, 6).

³⁵⁷ Les positions de Sansom seront détaillées dans la troisième partie de cette étude, chapitre 3, II- C).

³⁵⁸ "[If his volume is successful, the author] may yet be induced to prepare for the Press his Letters from England and France –those interesting Countries which, however frequently described by European Travellers, have never yet been depicted by an American Tourist" (Sansom, *Letters from Europe*, Advertisement). Le document est reproduit dans les annexes (vol. 2, p. 169).

opportunities which were afforded [...]. Although he has travelled over ground familiar to many of his countrymen, his Letters will, notwithstanding, be found to contain some useful reflections, interesting descriptions, or important facts. (White, *Letters on England*, Preface, VII)³⁵⁹

Il est un quatrième ouvrage qui présente un cas à part : publié près de vingt ans après le retour du voyageur, ou plutôt de la voyageuse, il s'agit du compte rendu par Beulah Sansom de son Grand Tour d'Europe, *A Concise Narrative of a Tour, through some Parts of England, France, Holland, Switzerland, and Italy, in the years 1799, 1800, 1801, and 1802, in a letter to a friend in England*. Comme l'indique le titre, la narration est concise (vingt-et-une pages), elle paraît de manière anonyme, et avec un tirage limité.³⁶⁰ L'éditeur, très probablement le mari de Beulah Sansom, souligne dans la préface que cette dernière n'est pas au courant de la publication, et précise qu'il ne cherche qu'à préserver le manuscrit : « a manuscript copy on sheets of paper [...] is so subject to be injured by frequent handling, that I considered what would be the best means of securing a composition, so worthy of preservation » (Sansom, *A Tour*, Preface).³⁶¹ Un tel besoin de se justifier s'explique par le fait que l'auteur est une femme : il s'agit d'éviter à cette dernière tout opprobre à une période où une femme ne devait pas outrepasser les limites de la sphère publique. Nous reviendrons plus avant sur ce qu'implique une telle publication dans la troisième partie de notre étude, dans un développement consacré aux femmes auteurs.³⁶²

Comment les auteurs qui conservent leur anonymat - Elkanah Watson, Joseph et Beulah Sansom - s'y prennent-ils pour convaincre leurs lecteurs de la véracité de leurs observations, sachant que des récits totalement fictifs paraissent à l'époque et sèment le doute dans l'esprit du public, comme le rappelle un critique en 1770 : « Because there have been lying travellers, the veracity of almost every traveller is suspected » (*The Critical Review*, vol. 30, 1770, 196) ?³⁶³ Plusieurs stratégies sont déployées. Elkanah Watson affirme ne pas avoir publié son récit de sa propre initiative, mais sur l'insistance de ses amis, des « gens de qualité », qui ont trouvé son manuscrit « excellent » et, comme indiqué plus haut, il se recommande du poète américain John Trumbull, qui a grandement apprécié l'ouvrage : « I am pleased with your descriptions, your sentiments, and your general manner of expressing them,

³⁵⁹ La préface est reproduite dans les annexes (vol. 2, p. 170).

³⁶⁰ Aucune publicité commerciale n'a été retrouvée dans la presse de l'époque, l'ouvrage était vraisemblablement destiné à un cercle restreint d'amis et de proches.

³⁶¹ La préface de l'ouvrage est reproduite dans les annexes (vol. 2, p.173).

³⁶² Troisième partie, Chapitre 3, II- D), p.476.

³⁶³ Percy G. Adams aborde la question dans *Travelers and Travel Liars, 1660-1800*, Berkeley, University of California Press, 1962 et dans *Travel Literature and the Evolution of the Novel*, The University Press of Kentucky, 1983 (en particulier le chapitre 3, 81-102).

and must thank you for the valuable information I have received from them, of the country and manners of the Dutch” (Watson, Letter from John Trumbull, *A Tour*, Preface, VII).

Pour sa part, Joseph Sansom dédie son édition de 1805 à une personne de qualité, le botaniste William Hamilton (1745-1813), attestant ainsi de son sérieux.³⁶⁴ Les nombreuses citations latines et les descriptions détaillées des œuvres d’art observées témoignent par ailleurs de son érudition, et l’auteur se présente dans son récit comme un « *gentleman* voyageant pour son plaisir ». ³⁶⁵ Quant au compte rendu de Beulah Sansom, il est le fait d’une « femme respectable », qui a beaucoup voyagé, qui manie la langue avec aisance, et dont l’entourage a apprécié le récit « très intéressant », comme l’assure l’auteur de la préface, en l’occurrence, Joseph Sansom (Sansom, *A Tour*, Preface).

Par ailleurs, entre quarante et cinquante ans après leur séjour, quatre marchands du corpus retravaillent le récit de leur voyage pour l’intégrer à leurs mémoires. L’un d’entre eux, Ebenezer Smith Thomas, le fait paraître de son vivant, en 1840. Pour les trois autres (Elkanah Watson, Samuel Breck et Thomas H. Perkins), le récit autobiographique est complété par un proche et publié de manière posthume, entre deux et vingt ans après la mort de l’auteur, en 1856 et 1877.³⁶⁶

Ces documents hagiographiques sont avant tout destinés à défendre la réputation de l’auteur et à souligner les événements les plus glorieux de son existence : dans ses mémoires, Elkanah Watson ne consacre ainsi que trois lignes à la faillite de son entreprise en 1783, pour se concentrer sur son rôle de “messenger de la paix” auprès du gouvernement anglais à la fin de la guerre d’indépendance. Il s’agit également de présenter l’auteur comme un modèle de vertu et de patriotisme à la nouvelle génération d’Américains qui n’a pas connu la guerre d’indépendance.³⁶⁷ L’éditeur des mémoires de Thomas H. Perkins - le petit-fils de ce dernier -

³⁶⁴ « Dedicated to William Hamilton, Esquire, of the Woodlands, in the State of Pennsylvania, as a gentleman whose taste in the fine arts, & liberal application to horticulture, have embellished, & improved his country » (Sansom, *Letters from Europe*, dedication).

³⁶⁵ Sansom écrit ainsi : « [At the Custom-house of Bolognese] a German fellow-traveller assured [the officers] that I was an American gentleman traveling for his amusement » (Sansom, *Travels*, 228). Lorsque Sansom publie le récit de son voyage au Canada en 1817, toujours de manière anonyme, il ajoute qu’il est membre de la *American Philosophical Society* et qu’il est l’auteur de *Letters from Europe* (*Sketches of Lower Canada, historical and descriptive*, New York, printed for Kirk & Mercem, 1817).

³⁶⁶ En 1840, Ebenezer Smith Thomas publie ses *Reminiscences of the last Sixty-Five Years, Commencing with the Battle of Lexington. Also, Sketches of his Own Life and Times*. L’auteur y relate entre autres trois séjours effectués en Grande-Bretagne et en France en 1800, 1803 et 1820 ; En 1856, soit deux ans après la mort de Thomas H. Perkins, paraissent les *Memoirs of Thomas H. Perkins*, publiées par son petit-fils Thomas G. Cary ; La même année, les *Memoirs* d’Elkanah Watson sont publiées par son fils Winslow C. Watson, dix-neuf ans après la mort de l’auteur ; Pour finir, en 1877, quinze ans après la mort de Samuel Breck, Horace Elisha Scudder fait paraître les *Recollections of Samuel Breck, with Passages from his note-books (1771-1862)*.

³⁶⁷ A ce propos, voir l’ouvrage de Joyce Appleby, *Inheriting the Revolution*, 257: “[The lives of the first generation of Americans] served as models of innovation. The narrative accounts of their successes set forth in

affirme ainsi que ce « *gentleman* accompli », marchand intègre, mécène et philanthrope convaincu, constitue un exemple à suivre :

The life of one like him, who, with only such advantages as are within the reach of many young men, acquired great power to influence others, and, using it wisely, left the world, within his sphere of action, better for his existence, affords a useful example. (Perkins, *Memoirs*, 7)³⁶⁸

Les éditeurs justifient également la publication par la valeur historique des témoignages car, au-delà de l'histoire d'un homme, c'est celle de la naissance de tout un pays qui est évoquée à travers son existence. Le titre des mémoires d'Elkanah Watson est très explicite à ce sujet : *Men and Times of the Revolution : or, Memoirs of Elkanah Watson, Including Journals of Travels in Europe & America, with his Correspondence with Public Men and Reminiscences & Incidents of the Revolution*. L'éditeur – qui n'est autre que son fils - souligne dans la préface que son père a côtoyé pendant son séjour en Europe les plus grandes figures de l'époque (Benjamin Franklin, John Adams, Thomas Paine, Richard Price ou encore Joseph Priestley), et qu'il a été témoin et acteur de plusieurs événements fondateurs de la nation américaine :

The patronage and friendship of Doctor Franklin and Mr. Adams, introduced him to the refined circles of French society, and to an intercourse with the eminent statesmen and philosophers of England. He was the bearer of dispatches from Paris to London, connected with the preliminary negotiations which resulted in the treaty of peace; and, among a very limited number of Americans, was present in the House of Peers, when the King of Great Britain acknowledged the independence of the American colonies. (Watson, *Memoirs*, Preface to the first edition, 5)³⁶⁹

Il s'agit donc de faire revivre le passé et toute une époque glorieuse, comme l'explique l'éditeur des *Recollections* de Samuel Breck en 1877 :

The real value of the book will be readily perceived to lie in its power to reconstruct the past for us as a living force. To have talked with an old man who has a clear and intelligent memory [...] enables the younger man to see the past as a contemporary. (Breck, *Recollections*, Preface, 7-8)

eulogies, testimonials, autobiographies, and memoirs formed a kind of cultural capital accumulating in the country alongside the savings from industry.”

³⁶⁸ Par exemple, l'éditeur rapporte l'hommage rendu par Abbot Lawrence lors d'une réunion des marchands de Boston à l'annonce de la mort de Perkins : « I feel, as you feel, that we have lost our guide ; our great exemplar in the mercantile profession [...], a man endowed with great talent ; ever devoted to the best interests of his country [...] a philanthropist, a friend of science, of art, and of literature. [...] if ever a man died in this city who deserved to have written on his tombstone, that 'the world is the better for his having lived in it,' that man was Col. Thomas H. Perkins” (Perkins, *Memoir*, 264, 268).

³⁶⁹ La préface est reproduite en annexe (vol. 2, p.174).

A travers ces récits autobiographiques, les auteurs apportent donc une contribution directe à l'écriture de l'histoire nationale. Au moment de la publication, à savoir à la veille ou au lendemain de la guerre de Sécession, cet objectif se double de la volonté de réconcilier nordistes et sudistes en insistant sur l'unité du pays qui a prévalu pendant la période révolutionnaire. Nous reviendrons plus avant sur la fonction patriotique de ces témoignages dans la troisième partie de cette étude.³⁷⁰

Il faut noter un cas particulier qui concerne la publication des témoignages de deux marchands loyalistes exilés en Angleterre pendant le conflit révolutionnaire : *Journal and Letters of the Late Samuel Curwen*, édité par George Atkinson Ward, petit neveu de l'auteur, en 1842 ; et en 1872, des extraits des journaux d'Edward Oxnard dans *The New England Historical & Genealogical Register*, édité par un descendant. Comme l'analyse Eileen Ka-May Cheng, il s'agit de réintégrer ici les Loyalistes à l'histoire américaine dont ils avaient été exclus depuis la fin du XVIII^e siècle :

Nationalistic purposes made it necessary [for the first American historians] to portray the Revolution as a unanimous uprising against tyranny. [...] To further this goal, the revolutionary historians ignored or obscured the role of loyalist dissent in the Revolution. [...] Such an interpretation denied the loyalists' identity as Americans, for it made American identity contingent on allegiance to revolutionary ideals.³⁷¹

George Atkinson Ward cherche en effet à les réhabiliter aux yeux de l'opinion publique. Comme il l'explique dans la préface de l'ouvrage, il s'emploie à montrer aux lecteurs américains « la pureté des motivations » de son ancêtre et « l'affection ardente qu'il portait à sa terre natale » (Curwen, *Journal and Letters*, préface, III).³⁷² Il présente Curwen et ses autres compagnons d'exil comme des victimes, et estime qu'il est temps de réparer l'injustice subie en dressant un portrait de leurs mérites :

³⁷⁰ Se référer à la troisième partie, chapitre 3, III-, p.488.

³⁷¹ Eileen Ka-May Cheng examine plusieurs historiens (Charles Francis Adams, Lorenzo Sabine et William Gilmore Simms) - des « révisionnistes loyalistes » comme elle les appelle - qui, dès les années 1820, ont remis en question cette image négative des Loyalistes (Eileen Ka-May Cheng, « American Historical Writers and the Loyalists, 1788-1856 : Dissent, Consensus, and American Nationality, » *Journal of the Early Republic*, Vol.23, No. 4 (winter 2003), 491-519, 495). Comme le souligne Michael Kammen, avant les années 1820, la nation américaine n'a pas encore trouvé de cohésion culturelle et ses premiers historiens (1783-1820) n'ont d'autre choix que de minimiser la dissension qui règne à l'époque au sein de la jeune république (Kammen, *A Season of Youth*, 16-17).

³⁷² Ainsi décide-t-il de faire figurer sur la page de garde de l'ouvrage la citation suivante des journaux de Samuel Curwen, qui n'a bien évidemment pas été choisie au hasard : « For my native country, I feel a filial fondness ; her follies I lament, her misfortunes I pity ; her good I ardently wish, and to be restored to her embraces is the warmest of my desires » (Curwen, *Journal and Letters*, January 10 1780).

The period has arrived when a sealed book may be opened, [...] this work is offered with the hope of removing to some extent, if not fully, whatever obloquy has been unjustly cast upon their names, and to show that they were, in many instances, not the less actuated by lofty principle than those who embraced the popular opinions of the day. (Curwen, *Journal and Letters*, IV)

Pour finir, entre la toute fin du XIX^e siècle et le XX^e siècle, paraissent les témoignages de douze marchands en voyage, et les éditeurs – des descendants, des sociétés historiques américaines ou des chercheurs - justifient ces parutions par leur intérêt historique.³⁷³ Plus on avance dans le XX^e siècle, et plus les éditeurs sont fidèles à la source d'origine. Ainsi, lorsqu'en 1913 un descendant de Joseph Ballard décide de publier son journal quarante ans après sa mort, mal à l'aise face au manque d'éducation de son ancêtre, il corrige les erreurs d'orthographe et de ponctuation. En 1972 au contraire, Andrew Oliver publie les journaux de Samuel Curwen en conservant le texte original dans son intégralité, y compris les fautes d'orthographe, de syntaxe et l'utilisation de majuscules pour les mots importants.

Les témoignages publiés au XVIII^e ou au XIX^e siècle impliquent donc un important travail de composition de la part de l'auteur ou de l'éditeur.

B) La question de la réécriture

Les récits de voyage qui sont publiés par les voyageurs à leur retour en Amérique sont rédigés sous forme de lettres envoyées à un destinataire, le plus souvent fictif, à différentes

³⁷³ Les publications sont les suivantes, dans l'ordre chronologique : *Letters of William Lee, Sheriff and Alderman of London...*, édité en 1891 par l'historien Worthington Chauncey Ford ; en 1906, la *New York Historical Society* fait paraître le récit de la Loyaliste Louisa Susannah Wells Aikman, *The Journal of a Voyage from Charlestown, South Carolina, to London, undertaken during the American Revolution, by a daughter of an eminent American loyalist* ; en 1913 est publié le journal de Joseph Ballard (*England in 1815*), par un de ses descendants, avec un tirage limité à 525 exemplaires ; en 1928, un historien de Nouvelle-Angleterre publie le journal et les lettres de Benjamin Pickman, accompagnés d'une biographie et généalogie de la famille ; en 1952, ce sont les *John Gray Blount Papers* qui sont édités par les archives de Caroline du Nord ; en 1958 est publié *A Yankee Jeffersonian, Selections from the Diary and Letters of William Lee of Massachusetts, written from 1796 to 1840*, édité par une descendante, Mary Lee Mann ; en 1968 débute la publication des *Papers* de Henry Laurens pour la *South Carolina Historical Society* et dont le seizième et dernier volume sort en 2002 ; la *New York Historical Society* fait paraître en 1970 les journaux de Francis Goelet (*The Voyages and Travels of Francis Goelet, 1746-1758*) ; deux ans plus tard, Andrew Oliver édite une édition des journaux du Loyaliste Samuel Curwen, beaucoup plus fidèle au texte de départ que celle de George Atkinson Ward ; en 1979, le chercheur Jacob M. Price fait paraître une partie des lettres de Joshua Johnson à ses partenaires commerciaux (*Letterbook of Joshua Johnson's Letterbook, 1771-1774*) ; les lettres du marchand Robert Mackay à sa femme sont publiées en 1981 par la *Georgia Society of the Colonial Dames of America* ; enfin, en 1992 les journaux de voyage de Jabez Maud Fisher en 1775-1776, édités par le chercheur Kenneth Morgan.

étapes.³⁷⁴ Le travail de composition se fait en général à partir de notes prises pendant le séjour, mais le voyageur s'aide également de la correspondance qu'il a entretenue avec ses proches. Cette présentation permet de suivre le déroulement du voyage tout en offrant une liberté plus grande que dans un récit au jour le jour. Peu de dates sont communiquées au lecteur, même si la chronologie des événements est respectée. Des synthèses accompagnent parfois la narration du voyage, comme dans le récit du voyage d'Elkanah Watson en Hollande (Watson, *A Tour in Holland*, « Origin and description of the United Provinces », 162-183). Joseph Sansom consacre pour sa part les trois dernières lettres du récit de son Grand Tour d'Europe à faire un bilan de tous les pays visités, qu'il compare ensuite avec sa terre natale (Sansom, *Travels*, Letters XXX-XXXII, 245-280).

Lorsque certains voyageurs retravaillent les journaux d'origine pour les intégrer à leurs mémoires, ils abandonnent la présentation épistolaire pour se concentrer sur les événements les plus marquants et les plus brillants de leur existence, et se livrent à un important travail de réécriture qui sera détaillé dans la troisième partie de notre étude. Nous nous contenterons donc ici de faire quelques remarques sur la manière dont l'auteur fait œuvre d'écrivain en sélectionnant et en remaniant les faits, en se mettant en scène à travers la figure d'un narrateur, ou encore en mêlant vérité et fiction, comme Elkanah Watson lorsqu'il dépeint sa rencontre avec M. Dessein à Calais, l'aubergiste rendu célèbre par Sterne. Alors que le marchand s'entretient avec lui dans le secret espoir d'obtenir quelques détails sur le grand écrivain, la venue d'un moine ressuscite dans son esprit l'épisode du roman :

At Calais, we thundered into the courtyard of Monsieur Dessein, immortalized by Yorick. We hardly entered, before I saw him approaching, with his hat under his arm, and at once recognized him by the accuracy of Sterne's description. [...] whilst I was conversing with him, the scene of Sterne's description seemed to be realized by the approach of a monk, begging for his convent. (Watson, *Memoirs*, 164)

On peut cependant le soupçonner d'avoir ni plus ni moins falsifié ce dernier détail afin de dramatiser la rencontre, car aucune allusion n'y est faite dans son journal de l'époque (Watson, *Journal of travels in Europe, Papers*, Thursday 13th September 1782).

De même, Watson offre une image théâtralisée de lui-même, se posant en aventurier sans peur et sans reproche lorsqu'il rapporte l'attaque de bandits de grand chemin subie près

³⁷⁴ Ainsi, Elkanah Watson relate son séjour en Hollande en 1784 à travers dix lettres envoyées à son frère ; Joseph Sansom divise le récit de son séjour en France, en Suisse et en Italie en trente-deux missives (la première est adressée de façon très vague à des « amis ») ; et Joshua E. White divise son récit en quarante-deux lettres, n'indique pas de destinataire.

de Liverpool en 1782.³⁷⁵ Il se félicite du sang-froid dont il a fait preuve et se garde bien de préciser, comme il l'avait fait dans une lettre de l'époque, que son serviteur avait oublié de charger l'un de ses pistolets. En revenant sur l'événement dans ses mémoires, il en profite pour formuler une critique politique cinglante à l'encontre du gouvernement britannique de l'époque, transformant les truands qui ont attenté à sa vie en victimes presque innocentes d'un système de presse "barbare" qu'il juge indigne d'une nation civilisée :

The barbarous and demoralizing system of impressment, would disgrace the most despotic government on the earth; and yet, in this country of boasted liberty and laws, it is tolerated by the government, and sanctioned by established custom. (Watson, *Memoirs*, 186)

Certains auteurs décident de passer sous silence une étape importante de leurs voyages. Joseph Sansom annonce dans la préface de son récit de 1805 qu'il ne parlera pas de son séjour en France et en Angleterre, de peur qu'on ne lui reproche son parti pris, car il est fédéraliste, et donc pro-anglais :

It was the Author's original intention to have given his Countrymen an opportunity of beholding the rival Empires of France and England, [...] but finding his principles canvassed, with suspicion, by the wakeful prejudices of Party (which he is rather disposed to allay than to foment) he now offers to the Public that Part only of his European Tour, to which political objections cannot so readily apply. (Sansom, *Letters from Europe*, Advertisement)³⁷⁶

Toutefois, cette prétendue autocensure n'est pas suivie dans les faits, car l'auteur ne se prive pas de comparer les deux puissances rivales à la fin de sa narration. Cette annonce n'est ni plus ni moins un moyen de promouvoir son ouvrage et d'attiser la curiosité de son lecteur, puisqu'il promet de publier cette partie de son voyage s'il remporte le succès escompté.

En cas de publication posthume des mémoires, ce sont les éditeurs – dans la grande majorité des cas, leurs descendants – qui achèvent la rédaction et effectuent le travail de composition.³⁷⁷ Ils s'appuient sur la correspondance, les journaux intimes ou encore les articles publiés, qu'ils relient entre eux et replacent dans leur contexte. Ainsi, avant de citer

³⁷⁵ L'éditeur des mémoires d'Elkanah Watson, qui n'est autre que son fils, met également ce trait en avant à travers le choix des gravures qui illustrent le début de chaque chapitre. Ainsi, le chapitre III s'ouvre sur une représentation de trois cavaliers pris au piège dans une forêt en flammes, un épisode digne d'un roman d'aventures et qui renvoie au voyage de Watson de Savannah à Charleston en 1778. La légende qui accompagne l'image souligne le courage du voyageur, transformé en aventurier téméraire : « Peril in a Burning Forest » (Watson, *Memoirs*, Second Edition, 53).

³⁷⁶ Le document est reproduit dans les annexes (vol. 2, p.169).

³⁷⁷ Ainsi, le récit de Watson ne couvre que les vingt-neuf premières années de son existence, alors qu'il s'éteint à l'âge vénérable de quatre-vingt quatre ans. Son autobiographie ne représente que les 300 premières pages d'un ouvrage qui en compte un peu plus de 500. Celui de Perkins s'interrompt en 1811, une cinquantaine d'années avant sa mort.

des extraits du journal de la traversée de l'Atlantique de Perkins en 1794, l'éditeur rappelle les difficultés et dangers encourus par le voyageur en ces temps incertains : "His voyage to France was long, with boisterous weather, and some narrow escapes, as appears by the following extracts from the journal which he kept at the time" (*Memoir*, 45). Dans un récit qui se veut hagiographique, il s'agit de construire l'image d'un gentleman érudit aux multiples centres d'intérêt. Disparaissent alors toutes les références à la "lassitude" de Perkins ainsi que les doutes et "réflexions désagréables" qui l'assaillent alors que son navire essuie une tempête, pour laisser la place à ses observations scientifiques sur la formation des brouillards aux abords des côtes de Terre-Neuve, ou encore au "club" qu'il forme avec d'autres passagers, membres comme lui de l'élite de Boston (*Memoir*, 46).

Les omissions sont nombreuses : le fils d'Elkanah Watson écarte ainsi toute lettre échangée entre son père et des personnes encore vivantes, afin de ne pas porter atteinte à leur vie privée. Il admet en outre avoir été contraint, à regret, d'abrégé les journaux de voyage de son père dans un souci de brièveté.³⁷⁸ Pour sa part, l'éditeur des mémoires de Perkins supprime toute référence à l'avancée de ses transactions financières, ainsi que presque toutes les descriptions des monuments visités à Paris, qu'il estime moins originales que les remarques sur l'atmosphère qui règne dans les rues de la capitale à la fin de Terre-Neuve.

Le plus souvent, ces modifications se font à l'insu du lecteur. Ainsi, dans son édition des journaux de Samuel Curwen en 1842, George Atkinson Ward ne prend pas la peine d'indiquer les innombrables coupes et reformulations opérées dans le texte d'origine.³⁷⁹ Tous les passages susceptibles de nuire à la réputation du Loyaliste ont été expurgés sans état d'âme, tels que les combats de boxe auquel assiste l'exilé désœuvré, les allusions aux prostituées qu'il croise dans certaines rues sombres de la capitale, les nombreuses parties de cartes qui occupent ses soirées copieusement arrosées de punch, l'achat fréquent de billets de loterie, ou encore la description des exécutions publiques à Tyburn (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, XXI-XXVII). Il s'agit également de taire la monotonie de son existence, afin de présenter un personnage héroïque face à l'épreuve qu'il traverse : les références aux migraines ou autre problème de santé - ô combien fréquents chez ce voyageur hypocondriaque -, à son

³⁷⁸ « His journals [of his sojourn in Europe, during the Revolution] embrace ample [...] descriptions of the countries he visited [...]. In my anxiety to secure brevity, I may have too much contracted this part of my materials » (Watson, *Memoirs*, Preface to the first edition, 3-5). La préface est reproduite dans les annexes (vol. 2, p.174). Les descriptions de paysages pittoresques et romantiques sont notamment totalement absentes des mémoires. La même sélection est effectuée par l'éditeur des mémoires de Thomas H. Perkins : les journaux du voyageur sont si nombreux et si détaillés que l'éditeur est obligé de sélectionner les passages qu'il estime les plus intéressants. Il décide par exemple de décrire en détail le séjour du marchand en France juste après la Terre-Neuve, mais passe presque entièrement sous silence son voyage en Angleterre à la même époque (Perkins, *Memoir*).

³⁷⁹ On prend pleinement conscience de ce travail de composition en consultant l'édition complète des journaux de Samuel Curwen par Andrew Oliver en 1972.

profond ennui, voire sa dépression, sont systématiquement gommées. Tout commentaire sujet à controverse est également soigneusement évité, comme par exemple le rôle de Perkins dans la traite des esclaves à Haïti. L'éditeur de Watson, pour sa part, poursuit dans les mémoires le combat de son père pour montrer qu'il a été l'initiateur de la construction de canaux dans l'état de New York (*Memoirs*, 369).

Le contexte politique au moment de la publication influence par ailleurs la portée de l'ouvrage : lorsqu'en 1856 paraissent les mémoires de Elkanah Watson et de Thomas H. Perkins, les tensions Nord-Sud sont à leur paroxysme et une guerre civile se profile. Au-delà de célébrer l'histoire révolutionnaire et ses héros, il s'agit de défendre les valeurs de la Nouvelle-Angleterre, terre d'origine des deux auteurs. Nous reviendrons sur ce point dans la troisième partie.³⁸⁰

Qu'en est-il de la réception de ces témoignages ?

C) L'accueil des œuvres

Ne sont examinées ici que les critiques portant sur des ouvrages publiés aux XVIII^e et XIX^e siècles. Peu de traces ont été retrouvées de la réception des récits publiés avant 1810, elles se résument à de brefs commentaires dans des encarts publicitaires de la presse nord-américaine de l'époque, ce qui traduit un certain retard des Etats-Unis dans le domaine littéraire. Figurent dans ces publicités la table des matières, parfois un court extrait, et un ou plusieurs brefs avis sur l'ouvrage. En revanche, on remarque une nette évolution à partir des années 1815 : en 1816 paraît une critique détaillée et argumentée des *Letters on England* de Joshua E. White, non plus dans la presse, mais dans l'un des premiers magazines littéraires américains, *The Analectic Magazine, and Naval Chronicle*.³⁸¹ Le journaliste y résume les principaux thèmes abordés et examine avec attention le parcours du voyageur, ses qualités et son style, en s'appuyant sur de nombreuses citations.

Est particulièrement apprécié par la critique tout contenu inédit : Joseph Sansom est, assure-t-on dans le *Morning Chronicle* de 1806, « le premier voyageur américain renommé qui communique le résultat de ses observations [sur l'Europe] à ses concitoyens » (*Morning Chronicle*, 17 March 1806, New York, Issue 1043, 4). Le style de l'écrivain est un autre point

³⁸⁰ Troisième partie, chapitre 3, III, p.488.

³⁸¹ Le magazine est publié à Philadelphie par Moses Thomas et paraît entre 1813 et 1820. De 1813 à 1814, c'est Washington Irving qui en est l'éditeur et son beau-frère, James Kirk Paulding, en rédige de nombreux articles. Par comparaison, la *North American Review* n'est fondée qu'en 1815. La critique est reproduite en annexe (vol. 2, p.40).

important, car il s'agit plaire au lecteur sans le lasser. Une écriture simple est davantage appréciée qu'une expression trop ornée et pédante, comme le reconnaît John Trumbull à propos du récit d'Elkanah Watson en Hollande :

Your style may be criticised by illnated, scholastick pedants, but will not be blamed with a severity by others. An easy, lively, familiar style, approaching even to carelessness, is best suited to a work of this kind, and will give more pleasure to readers in general, than the laborious stiffness and pedantry of Johnson, or the florid elegance of Gibbon. (Watson, *A Tour*, Preface, VII)

Les critiques estiment également les récits autobiographiques pour leur valeur historique. Un journaliste du *New York Daily Tribune* en 1856 observe que les mémoires d'Elkanah Watson permettent au public de prendre conscience des progrès accomplis par la nation américaine depuis son indépendance : « It is important as an illustration of a bygone condition of society, and afford an excellent standard of comparison to estimate the changes which have since occurred in the manners, habits, and institutions of the people » (« Review of *Revolutionary Reminiscences...* by Elkanah Watson », *The New York Daily Tribune*, 22 March 1856, 4). Il est donc important que le voyageur ait pu assister à des événements historiques et rencontrer de grandes figures, comme Thomas H. Perkins qui s'est rendu en France juste après la Terreur :

He was in France during some of the most exciting and sanguinary scenes of the French Revolution, [...] [His] narrative [is] of rare interest and value. The writer's position as an acknowledged, yet deferred, and therefore somewhat privileged creditor, of the then existing government of France, and the favour with which he was regarded as an American, secured for him a near view of passing events and their prominent actors. (« Memoir of Thomas Handasyd Perkins, » *The North American Review*, vol. 83, no. 172, July 1856, 219-220)³⁸²

On aime également découvrir les grands héros américains dans leur quotidien, plutôt qu'en pleine action sur les champs de bataille ou dans les lieux de pouvoir, comme le remarque un critique à propos des mémoires d'Elkanah Watson :

The lives of the chief actors in [the Revolutionary time] have been written and rewritten after a sort; but their memoirs are generally such as deal only with the great events. [...] The chief recommendation of Mr. Watson's Memoirs is, that they let us a little into the private life of the time he writes of. (*The United States Democratic Review*, vol. 37, Issue 4, April 1856, 306-307)³⁸³

³⁸² La critique est reproduite dans les annexes, vol. 2, p.64.

³⁸³ La critique est reproduite dans les annexes, vol. 2, p.51.

Toutefois, d'autres critiques n'apprécient pas la dimension anecdotique de certains passages : « although we find such names as Dr. Franklin, Thomas Paine, Silas Deane, Lord Shelburne, [James] Watt, Burke, Pitt, Fox, Sheridan, and John Adams in the table of contents, we find little respecting any of these persons, and that little of trifling consequence » (“Memoirs of Elkanah Watson,” *The New Englander and Yale Review*, vol. 16, Issue 61, February 1858, 216).³⁸⁴

Les critiques saluent la portée patriotique des ouvrages et apprécient tout particulièrement les épisodes hautement symbolique visant à célébrer une « période glorieuse » de l'histoire américaine, comme par exemple, dans les mémoires de Watson, l'anecdote du « premier drapeau américain » peint par John Singleton Copley sur le portrait de Watson alors que le roi George III vient de reconnaître l'indépendance américaine. Le critique cite également en exemple deux extraits offrant un portrait peu flatteur de l'ancienne puissance coloniale, qui joue alors le rôle de repoussoir : la conversation de deux Anglaises dans une diligence qui s'étonnent de voir une fillette de Boston blanche de peau et parlant parfaitement anglais, ce qui montre que les Anglais ignorent tout des Américains, ou encore la description de troubles et de violences lors d'élections anglaises. Aux yeux du critique, un récit tel que les mémoires de Watson permet de mieux faire connaître le peuple américain à l'étranger, mais également de renforcer le sentiment national, et de fournir des modèles vertueux et patriotiques à la nouvelle génération :³⁸⁵

The influence exerted by every scrap and pen-mark of the patriot men of Revolutionary times, is happy and healthful. We need to learn the lesson which privation, war, oppression, and loss of this world's goods taught them. It was a noble lesson of self-reliance, of exalted patriotism, of dauntless courage—a whole school of virtue. We have more money nowadays, and more vanity than they had; scarcely, alas! as much principle. Let us have the intimate record of their daily life [...] that we may learn to live as they did; that we may feel and act as they did. (*The United States Democratic Review*, April 1856, 315-316).³⁸⁶

³⁸⁴ La critique est reproduite en annexe (vol. 2, p.62). Le même reproche est adressé aux mémoires de Samuel Breck en 1877: “[Samuel Breck] had neither the keen insight nor the dramatic power which enable a man ‘to reconstruct the past for us as a living force.’ His recollections are pleasant gossip, of a very desultory kind, neither more nor less” (“Scudder’s *Recollections of Samuel Breck*,” *The Academy*, Vol. 12, Issue 280, 15 September 1877, 263).

³⁸⁵ Le rôle des mémoires en tant qu'outils renforçant le sentiment national sera développé dans la troisième partie (chapitre 3, III, p.488).

³⁸⁶ Le texte de la critique est reproduit en annexe, vol. 2, p.51. Pour donner un autre exemple, Thomas Handasyd Perkins est lui aussi présenté par un critique comme un pionnier et un modèle de réussite pour tous les marchands du pays : « It is a biography which ought to be in the hands of every young merchant and merchant's clerk in the country. It presents in many important aspects a model character, -not only one that deserves to be, but one that can be, imitated” (*The North American Review*, vol. 83, no. 172, July 1856, 232).

Toutes les critiques ne sont pas élogieuses. Joshua E. White essuie de nombreux reproches : le journaliste du *The Analectic Magazine* estime que son ouvrage peut se révéler très utile à des marchands,³⁸⁷ mais il regrette qu'étant donné sa profession, le voyageur n'a eu ni le temps ni la formation nécessaires pour apprécier à sa juste valeur ce qui l'entourait :

Mr. White was obliged to hurry from town to town; and never tarried in any place, only as long as the transaction of his business required. Trading was that business; and a person so employed can have little time –and if he has always been so employed –can have little taste, for attention to any thing else. (“White’s *Letters on England*,” *The Analectic Magazine, and Naval Chronicle*, November 1816, vol. VIII, 370)³⁸⁸

Le critique estime que l’auteur n’est pas un « érudit », qu’il ne maîtrise pas assez la culture classique et qu’il se contente d’utiliser des termes vagues, communs et trop généraux dans ses descriptions.³⁸⁹ Il souligne que le public de l’époque attend des narrations plus personnelles, qui laissent une large place aux descriptions de paysages, ainsi qu’aux descriptions des réactions de l’auteur :

In Great Britain, which has been so repeatedly described by other travellers, and about which little new information can be expected, a person must be endowed with a pretty refined sensibility, and be able, withal, to give us an accurate account of his own feelings, and of his own personal adventures –in order to produce an interesting volume of travels. (*The Analectic Magazine, and Naval Chronicle*, Nov. 1816, 370)

Le critique attendait également que White organise davantage son récit, afin d’éviter toute répétition et d’omettre toute information sans intérêt pour le lecteur.³⁹⁰ Ces remarques montrent que les critères selon lesquels on juge un bon voyageur se font plus sévères à mesure que le nombre de visiteurs augmente, et que les marchands pâtissent de leur absence de formation littéraire.

³⁸⁷ «[Mr. White] visited almost all the great trading cities on a tour of business; and if any of our countrymen are about to perform a mercantile journey [...], they ought by all means to have one volume of these letters in their right pocket and the other in the left. They may be truly called general letters of introduction” (“White’s *Letters on England*”, *The Analectic Magazine, and Naval Chronicle*, Nov 1816, vol. VIII, 369-370).

³⁸⁸ La critique est reproduite en annexe, vol. 2, p.40.

³⁸⁹ Le critique donne un exemple concret pour illustrer son accusation et met en regard Benjamin Silliman et Joshua White, pour mieux souligner les défauts de ce dernier : «While Mr. W. contents himself with telling us, for example, that a landscape is ‘picturesque,’ a Gothic church ‘awful,’ a cathedral ‘grand,’ Mr. S. will describe the particular manner in which they affected himself, and how they are picturesque, or awful, or grand ” (“White’s *Letters on England*”, *The Analectic Magazine*, Nov. 1816, 371).

³⁹⁰ « In a journal or a series of letters there are many things, which, as they would be little edifying to the public in general, ought not to be printed at all; -while, on the other hand, there must be dispersed through the whole mass of records a variety of remarks upon the same subject, which, if they are worthy of publication, should be picked out and arranged before they are sent into the world » (“White’s *Letters on England*”, *The Analectic Magazine*, Nov. 1816, 372).

Un autre critique s'attaque aux *Reminiscences of the last sixty-five years* d'Ebenezer Smith Thomas en déclarant que les témoignages du passé ne présentent aucun intérêt :

The American genius is adverse to Reminiscences; none of us write them – few of us would probably read them. The truth is, that our attention is so completely absorbed by the present and the future, that very little of it remains to be bestowed upon the past. Our eyes are ever bent forward, and rarely cast behind us. [...] the things of the past have but little interest or value for us. (*The United States Magazine and Democratic Review*, vol. VIII, Washington, 227)

Ce manque d'intérêt pour l'histoire est une réaction courante aux Etats-Unis jusque dans les années 1870 : les Américains ont alors le sentiment de former un peuple sans attaches, tourné vers le progrès et l'avenir.³⁹¹

En ce qui concerne les témoignages de marchands loyalistes exilés pendant le conflit révolutionnaire, on leur réserve un accueil plutôt positif. Preuve que la question des Loyalistes devient moins controversée, les critiques saluent l'initiative de Ward lorsqu'il publie les journaux de Samuel Curwen en 1842. Ils estiment que l'Amérique est prête à se montrer plus généreuse envers ces individus qui pensaient défendre l'intérêt du pays :

The ashes of these old animosities have long since become cold; and there is no difficulty now in looking back with a generous and respectful appreciation of the motives of men, who then followed in one direction the sincere promptings of their sense of right. (*The United States Democratic Review*, December 1842, vol. 11, Issue 54, 663)

Pour autant, le sujet reste extrêmement sensible. Le critique Charles Francis Adams reproche ainsi à Ward d'être allé trop loin : s'il est prêt à reconnaître que les Loyalistes étaient pour la plupart des citoyens respectables et qu'ils ont cru agir dans l'intérêt de leur pays, il refuse d'admettre qu'ils étaient guidés par des principes aussi nobles que les patriotes :

[Mr Ward's] doctrine, if adopted, would destroy the standard of right and wrong in public conduct completely. [...] Even though we may not incline to doubt the purity of the motives under which [the Loyalists] act, yet, in awarding praise or blame, we must try their conduct by some positive standard of excellence. ("Ward's Memoir of Samuel Curwen," *The North American Review*, vol. 56, Issue 1, 1843, 92)

³⁹¹ Voir l'analyse de Michael Kammen, *A Season of Youth, The American Revolution and the Historical Imagination*, New York, Alfred Knopf, 1978 ; *Mystic Chords of Memory, The Transformation of Tradition in American Culture*, New York, Vintage Books, 1993. Abraham Lincoln déclare ainsi le 1^{er} décembre 1832 : « The dogmas of the quiet past are inadequate to the stormy present. [...] As our case I new, so we must think anew and act anew. » (Kammen, *A Season of Youth*, 5).

En 1864, un autre critique réitère la même observation : « It is not hard to feel pity for many of the loyalists of the Revolution, but our sympathy belongs of right to better and braver men » (« *The Journal and Letters of Samuel Curwen*, » *The North American Review*, vol. 100, Issue 1, January 1865, 288).

En ce qui concerne la visibilité des oeuvres en Grande-Bretagne, parmi les sept témoignages de voyageurs du corpus publiés entre 1790 et 1877³⁹², deux paraissent sur le sol britannique (Joseph Sansom et Samuel Breck). Cependant, aucune réaction aux trois ouvrages publiés entre 1790 et 1816 (ceux de Watson, Sansom et White) n'a pu être relevée dans la presse britannique, pas même concernant l'édition anglaise de 1808 des *Voyages* de Joseph Sansom, ce qui témoigne de la difficulté des Américains à se faire une place sur la scène littéraire outre-Atlantique.³⁹³

En revanche, les lettres et journaux du Loyaliste Samuel Curwen, publiés en 1843 à Boston, sont mentionnés dans cinq journaux anglais qui en citent de courts extraits : ses observations sur la famille royale en 1781, sa description de la ville de Manchester en 1777, ou encore ses commentaires sur la vie à Londres à l'époque,³⁹⁴ autant de passages susceptibles d'intéresser le public britannique en tant que témoignage historique et offrant un portrait positif de l'Angleterre de l'époque. Cependant, il n'est pas précisé que l'auteur est un Loyaliste américain en exil, et tout le contexte politique de l'œuvre est ignoré.

Il en va de même pour les mémoires d'Elkanah Watson, plusieurs extraits de ses mémoires sont cités sans être accompagnés de la moindre remarque. Deux journaux britanniques sélectionnent un passage très anecdotique, qu'ils intitulent « Interposition of divine judgement », dans lequel le voyageur raconte qu'une habitante de Devizes meurt sur le coup après avoir déclaré « May God strike me dead if I have not paid it ! ». Un autre journal relate la rencontre de Watson avec Thomas Paine (le voyageur explique comment il parvient à persuader le radical – peu réputé pour son hygiène – à prendre un bain), et un dernier périodique mentionne la rencontre de Watson avec un « sauvage blanc » violent et alcoolique dans l'ouest de la Virginie. Les extraits choisis font apparaître un portrait guère flatteur des

³⁹² Il s'agit des ouvrages d'Elkanah Watson, de Joseph Sansom, de Beulah Sansom, d'E.S. Thomas, de Samuel Curwen, de Thomas H. Perkins et de Samuel Breck.

³⁹³ La recherche a été faite dans les bases de données *British Newspaper Archive*, *The Times Digital Archive* et dans les archives du *Guardian* et du *Observer* (*Pro-Quest Historical Newspapers*).

³⁹⁴ Les journaux britanniques qui font référence à l'ouvrage de Curwen sont les suivants (recherche sur *British Newspaper Archives*, *The Times*, *The Guardian*, *The Observer*) : *The Cork Examiner* (20 and 27 December 1843), *The Carlisle Journal* (24 February 1844), *The Hereford Times* (16 December 1843), *The Leamington Spa Courier* (24 February 1844) et *The Glasgow Herald* (22 January 1844).

Etats-Unis et de ses sympathisants, et tous les passages dédiés à la gloire de la nation américaine ont été soigneusement écartés.³⁹⁵

La même année (1856), les mémoires de Thomas Handasyd Perkins bénéficient d'un meilleur accueil. Une critique courte mais positive de l'ouvrage paraît dans un périodique, dans laquelle on précise même que l'auteur est américain : « This volume of Mr Cary's is a most curious and pleasing contribution to the general and social history of the latter half of the eighteenth century » ("Books of the Week," *The Examiner*, May 24 1856).

Les *Recollections* de Samuel Breck, publiées en 1877 à Philadelphie et à Londres, semblent jouir de la faveur du public anglais : pas moins de onze critiques ou publicités ont été retrouvées dans la presse britannique de l'époque, presque toutes positives. Un journaliste du *Pall Mall Gazette* vante ainsi les mérites de l'oeuvre : « This book comes to us from America, and deserves a grateful welcome. It is pleasant reading » (« Recollections of Samuel Breck, » *Pall Mall Gazette*, 11 December 1877, 11).

Il apparaît donc que les écrits des marchands peinent à percer sur la scène littéraire britannique, sans doute en raison du grand nombre de récits de voyage publiés par des Britanniques et des Européens à l'époque.

*

*

*

L'étude des témoignages d'une quarantaine de marchands ou de femmes les accompagnant, sans se vouloir exhaustive ou représentative de tous les visiteurs de l'époque, a donc permis de dégager certaines tendances. Les nombreux conflits armés qui ponctuent la période n'empêchent pas un nombre important de négociants américains de se rendre en Grande-Bretagne et sur le continent européen entre 1776 et 1815. Ils sont souvent assez jeunes (moins de trente ans en moyenne), et voyagent pour une majorité d'entre eux sans leurs proches. Ils sont originaires des grandes villes portuaires de la côte est, font partie de l'élite de la société, et ont des opinions politiques variées, qui évoluent selon le contexte et déterminent en grande partie leur perception de la Grande-Bretagne.

L'examen de leurs activités commerciales a montré que face à un système d'échanges de plus en plus étendu et complexe, le voyage en Europe fournit une aide précieuse, puisqu'il

³⁹⁵ On a retrouvé des citations des mémoires d'Elkanah Watson dans les périodes suivantes : *The Essex Standard* (31 December 1856), *The Blackburn Standard* (November 1856), *The Hampshire Advertiser* (13 December 1856) et *The Bradford Observer* (11 December 1856).

permet aux visiteurs de renforcer et de nouer des contacts, d'obtenir des renseignements de première main sur les marchés européens, et de se tenir informés des nouvelles méthodes ou technologies susceptibles d'être transférées en Amérique. S'ils sont avant tout en voyage d'affaires, ils mettent également leur séjour à profit pour s'instruire au contact de la riche civilisation britannique et plus généralement européenne : en alliant plaisir et instruction, ils s'inscrivent dans la tradition du Grand Tour. Il s'agit également pour certains d'effectuer des missions politiques, de placer leurs enfants dans des écoles européennes, ou encore de se soigner dans les villes thermales. Le bilan du séjour est toujours positif, et, si l'occasion se présente et que leurs finances le permettent, ils retournent volontiers en Europe, même si, pour la plupart, ils se détachent progressivement du vieux continent et partent à la découverte de leur propre continent et de ses étendues sauvages de l'Ouest.

Ont été également examinés la préparation et le déroulement du voyage : le visiteur brave les flots et parfois des attaques de corsaires, puis s'aventure sur des routes souvent en piteux état, dont certaines sont infestées de bandits de grand chemin, et se bat avec les cochers, les aubergistes, et tous ceux qui cherchent à tirer profit de sa méconnaissance des coutumes locales. Face à ces conditions de voyage inconfortables et périlleuses, il doit pouvoir compter sur des contacts étendus (les réseaux d'ordre professionnel, personnels et religieux, se révèlent alors d'une grande utilité), un ou plusieurs accompagnateurs, une bourse bien remplie et une bonne dose de courage pour mener à bien une telle expédition. Le séjour outre-Atlantique demeure un événement exceptionnel, ce dont l'entourage du visiteur a parfaitement conscience : ses proches l'aident à organiser son voyage, lui prodiguent des conseils, et se délectent de toute lettre ou tout journal qui leur permet de vivre ses aventures par procuration.

Une telle attente encourage le visiteur à produire un témoignage, qu'il destine à informer et divertir son destinataire, ainsi qu'à garder une trace des événements. Il respecte les conventions de l'époque dans la forme qu'il donne à sa narration et il suit les tendances littéraires en vogue en Europe pendant la période, en se comportant tantôt en visiteur érudit, tantôt en voyageur sentimental, en amateur de pittoresque ou en touriste impartial. Ils ne sont qu'un petit nombre à faire paraître leurs écrits à leur retour au pays, ou à retravailler leurs carnets de voyage quarante ou cinquante ans après, dans le but de les intégrer à des récits autobiographiques publiés pour la plupart de manière posthume par des descendants. Toute publication donne lieu de la part de l'auteur et de l'éditeur à un travail de composition et de réécriture qui implique maintes reformulations, coupes ou omissions, et qui varie au gré du contexte personnel et historique. Les ouvrages sont dans l'ensemble bien reçus par la critique américaine, même si les exigences se font plus sévères à mesure que le nombre de voyageurs

et de récits publiés augmente. En revanche, ils bénéficient d'une couverture médiatique très limitée en Grande-Bretagne, la presse britannique se contentant de citer de courts extraits offrant un portrait flatteur de la société britannique.

La deuxième partie de cette étude sera consacrée au portrait de la Grande-Bretagne que les marchands brossent dans leurs témoignages, et à l'évolution de leur perception. L'analyse se fera de manière chronologique, en commençant par les visiteurs de la fin de la période coloniale jusqu'au conflit révolutionnaire. Dans quels domaines la Grande-Bretagne, incarne-t-elle un modèle ? Les tensions croissantes entre la métropole et les treize colonies à partir des années 1760 se traduisent-elles dans les témoignages par une vision plus critique de la mère patrie ? Les marchands étant des intermédiaires de premier plan entre les deux pays, l'analyse des transferts techniques et culturels entre la métropole et les colonies dont ils sont à l'origine permettra d'observer si les échanges sont équilibrés et si l'exemple anglais, ou plus généralement européen, est adapté au contexte américain.

Seront ensuite étudiées les réactions des marchands dans les toutes premières années de la jeune République : sur quels aspects de la société britannique leurs critiques portent-elles ? Comment leur perception des autres pays européens évolue-t-elle au lendemain du conflit révolutionnaire, en particulier la vision de la France ? A une période où Fédéralistes et Républicains se déchirent sur les liens à entretenir avec la Grande-Bretagne et la France, et où la construction d'un sentiment national rencontre de multiples obstacles, les récits des voyageurs reflètent-ils ces divisions et partis pris ? L'examen des transferts sera l'occasion de déterminer dans quelle mesure les échanges se poursuivent avec la Grande-Bretagne, s'ils sont élargis à d'autres puissances européennes, et s'ils s'effectuent davantage des Etats-Unis vers l'Europe.

Alors qu'au tournant du siècle, l'Amérique s'isole d'une Europe en proie aux guerres révolutionnaires puis napoléoniennes, on se demandera si les témoignages produits entre 1800 et 1815 reflètent la même prise de distance vis-à-vis de la Grande-Bretagne : quels liens se maintiennent avec l'ancienne métropole ? Les transferts au cours de la période traduisent-ils une autonomie croissante de la nation américaine ?

DEUXIEME PARTIE :

L'IMAGE DE

LA GRANDE-BRETAGNE,

ENTRE FASCINATION

ET REJET

Chapitre 1 : De l'admiration aux premières frictions (1760-1783)

A l'image de l'immense majorité des colons nord-américains de l'époque, les marchands en voyage considèrent la Grande-Bretagne comme une norme à égaler dans de nombreux domaines. Ils ont donc de manière générale une vision très admirative – souvent même idéalisée – du centre de l'empire.¹ Ainsi, les premières impressions de Henry Drinker à son arrivée en Grande-Bretagne en 1759 sont excellentes : “This Island of Great Britain, from what little I have seen of it, answers Shakespeares description long since ‘This Royal Throne of Kings, this Seat of Mars, this other Eden, demi Paradise’”(Drinker, *Diary*, Oct 15 1759). Le début du conflit révolutionnaire n'entame en rien l'enthousiasme de Jabez Maud Fisher qui, en 1775, s'extasie sur les routes « idylliques » qui mènent à la capitale, les vallées « enchanteresses » qu'il traverse, ainsi que les auberges « excellentes » dans lesquelles il fait halte (Fisher, *American Quaker*, 33)². Il emploie force hyperboles, superlatifs et adjectifs plus flatteurs les uns que les autres, et peine à éviter les répétitions :

There are so many fine Places in this Luxuriant and fertile Kingdom that I am at a loss for some new Words to give a Description with. [...] My Journal will be a sad Jumble of Repetition; [...] However it will remind how often enchanting Objects have discovered their Beauties as I have passed along. (Fisher, *American Quaker*, 196)

Le pays force tout naturellement l'admiration des marchands par sa puissance économique. Il s'agit ici de détailler leur perception de la Grande-Bretagne commerciale et industrielle, à commencer par leur vision de Londres et de son intense activité. Que pensent-ils des villes industrielles, de la quantité, de la qualité et de la variété des produits qui y sont manufacturés, ainsi que des machines qu'ils observent en action dans les diverses manufactures ? Sont-ils également sensibles aux progrès réalisés dans le domaine agricole ? En tant que membres de l'élite coloniale, les voyageurs témoignent également d'un attachement profond à la culture britannique et il convient d'analyser à travers quels éléments

¹ Voir l'analyse d'Elise Marienstras et de Naomi Wulf : « La classe dirigeante coloniale reste longtemps attachée à son appartenance anglaise et impériale par ses intérêts transatlantiques, par son éducation anglaise, par sa culture et ses attaches familiales avec la métropole. En revanche, les petits fermiers, artisans, maîtres d'école, colporteurs, ouvriers agricoles ou urbains, ont développé un sentiment fondamental à leur terre, leur comté ou leur province » (Marienstras et Wulf, *Révolutes et Révolutions en Amérique*, Atlande, 2005, 46). Voir également Richard L. Bushman, « American Highstyle and Vernacular Cultures, » *Colonial British America*, 345-374.

² Le visiteur personnifie même les éléments du paysage sur la route de Plymouth à Exeter : « A few Miles before we reach Exeter, the Prospect is enchanting. Hills and Vallies laughing and smiling on every Side, [...] the most beautiful Variety of Objects, Towns, Villages, Seats, Rivers, and the Sea all striving to outrival each other in Charms. » (Fisher, *American Quaker*, January 3 1776, 111)

cet intérêt se manifeste au cours de leur séjour. Toutefois, à mesure que les relations entre l'administration britannique et les treize colonies se font plus tendues à partir de 1763, l'enthousiasme pour le modèle anglais commence à se fissurer : comment cela se traduit-il dans les témoignages ? Sur quels aspects de la société britannique les critiques portent-elles ?

I- La Grande-Bretagne, un modèle économique

A) Une puissance commerciale

Passage obligé lors d'un séjour en Grande-Bretagne, Londres fait l'objet de tous les éloges de la part de ces négociants en voyage d'affaires qui sont particulièrement sensibles à la splendeur commerciale de la métropole : c'est alors un gigantesque entrepôt de marchandises en provenance et à destination du monde entier, une véritable « plaque tournante » de l'économie du royaume et, au-delà, de tout l'empire (Cottret, *Histoire de l'Angleterre*, 145). Ils s'émerveillent devant les boutiques luxueuses qui proposent des produits en provenance du monde entier. En 1775, le Loyaliste en exil Samuel Curwen monte à bord d'un navire en provenance de Bombay, sur lequel on lui propose toutes sortes de produits exotiques ainsi que du punch (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, July 19 1775, 35). En se rendant à la bourse de commerce ou dans les *coffee houses*, les visiteurs prennent également toute la mesure de la force commerciale de la Grande-Bretagne et de l'étendue de son empire, comme lorsqu'en 1750, Francis Goelet consulte à la *coffee house* Garraway la liste impressionnante de tous les navires mouillant dans la capitale ainsi que dans les ports du royaume. De manière assez classique, il compare l'activité qui règne dans le lieu à celle d'une ruche.³ En pénétrant dans la poste principale, il est ensuite frappé par le grand nombre de bureaux permettant de communiquer avec l'Europe tout entière, et, en découvrant l'école du *Merchant Taylors Hall*, note que les futurs négociants ont la possibilité d'apprendre n'importe quelle langue étrangère, ce qui reflète la multiplicité des liens commerciaux qui se tissent à l'époque (Goelet, December 21st-25th 1750, January 1st-April 1st 1750).

La Tamise résume à elle seule cette puissance économique à travers le va-et-vient continu des navires, et les marchands sont nombreux à la décrire d'un point de vue

³ «you have the lists of all the ships outward & inward bound, also accounts from all the sea port towns in England of ships arrival & sailing [...]. It's like a beehive, continually crouded (*sic*), the passage being never empty » (Goelet, December 21-15 1750).

économique. En 1750, Goelet déclare que le mouvement de ces bateaux rend la vue du fleuve «agréable» : « you have a fine prospect of the River Thames all the way from Rochester, which renders it the more agreeable, as you have a view of a vast number shipping sailing up and down the river » (Goelet, December 8th and 9th, 1750). Elkanah Watson reprend pour sa part la comparaison des abeilles : “The Thames [is] cover’d with ships, comparatively like so many bees, returning to their hive after having suck’d in the riches of every quarter of the globe” (Watson, *Journal of Travels in Europe*, September 1782). Même une jeune femme comme Louisa S. Wells Aikman est sensible au charme « commercial » du « riche » fleuve qui est autant « adoré par le marchand » que « vénéré par le poète » (Aikman, 69). On retrouve dans ces descriptions le même esprit que dans les célèbres *vedute* du peintre vénitien Canaletto (1697-1768) représentant la Tamise : la référence directe au Grand Canal et à la gloire commerciale passée de la Sérénissime, dont Londres est à présent le digne successeur, souligne la puissance économique de la Grande-Bretagne.

Pour renforcer plus encore ce trait, les voyageurs insistent sur le contraste entre Londres et Paris : alors que la première brille avant tout par son commerce, la seconde les marque par sa société élégante et par ses industries du luxe, comme le rapporte Elkanah Watson dans les années 1780 : “London is sustained by its commerce, Paris by its manufactures and its charm which allures all nations” (Watson, *Memoirs*, 222).⁴

La puissance commerciale de la Grande-Bretagne ne se limite pas à l’activité de sa capitale, et les marchands admirent également les grands ports du royaume. En visitant celui de Plymouth en 1777, Samuel Curwen est très impressionné par l’ordre qui y règne, et par l’immensité des entrepôts qui accueillent – lui semble-t-il - «les richesses de la terre entière » (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, February 28 1777, 307-308). Il est subjugué par la taille « prodigieuse » du port de Liverpool, où les navires «innombrables » forment une dense « forêt de mâts », mais omet toute référence à ce qui fait une partie de la richesse de la ville, c’est-à-dire le commerce triangulaire (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 628). Jabez Maud Fisher est quant à lui stupéfait de voir un navire déchargé de sa cargaison de tabac en seulement trois minutes sur les docks de Glasgow, et est frappé par la beauté “inégalée” du

⁴ En 1820, la situation ne semble guère avoir évolué car Ebenezer Smith Thomas s’étonne du petit nombre de bateaux et de mouvement sur la Seine, et constate que la ville n’est pas enveloppée dans d’épaisses fumées industrielles (Thomas, 211). On retrouve le même constat chez John Lowell en 1804. Il écrit à sa famille que la ville de Bordeaux est à ses yeux plus belle que Paris, notamment en raison de l’activité qui règne sur la Garonne et qu’on ne retrouve pas sur la Seine : « The circumstances which contributes most to the beauty of Bourdeaux, is the view of the ships at anchor and passing us & down the river. As you walk along the finest street in the town you see hundreds of large vessels either at anchor or in motion & I know of no object more beautifull than this » (John Lowell to his mother and sisters, Bordeaux, September 22 1804, *Letters from John Lowell III to Francis Cabot Lowell from England and Europe*).

port de Portsmouth (Fisher, *American Quaker*, 13 October 1775, 72). L'activité dans les entrepôts et les ateliers de Portsmouth, bien qu'intense, semble toujours sous contrôle et tout est sans commune mesure avec ce qu'il connaît en Amérique :

Rope Makers, Smiths, Ship Wrights, Mastmakers: all seem to move by Clock work. They are all busy, all industry, but you see no Bustle, hear no Noise. Look at the Timber yard and you will think there is enough Materials to furnish all Europe [...]. They are laid out in such exactness that we think them Streets. If we go to the Ropehouse we think we are entering a Palace. (Fisher, *American Quaker*, March 4 1776, 126-127)⁵

En entrant dans les forges, il est à la fois horrifié et émerveillé par tant de bruit et de fureur, et il donne une dimension esthétique à sa description, transformant le lieu industriel en une scène sublime :

Here Vulcan reigns in all his horrors and presents a Scene frightful to the imagination. Such a Number of Furnaces, so many men with their dreadful weapons and such a Din and Clash of Arms with flashes of heated Iron flying around us, as beggar description. (Fisher, March 4 1776)

Le marchand s'inscrit parfaitement dans l'air du temps, car son commentaire fait directement écho à la toile du peintre anglais Joseph Wright of Derby (1734-1797) représentant une forge de fer (*Iron Forge*, 1772), ou encore à celle, plus tardive, de Philip James de Louthembourg (1740-1812) montrant les fourneaux de Coalbrookdale qui s'embrasent dans la nuit (*Coalbrookdale by Night*, 1801). Les références aux bruits assourdissants renvoient pour leur part aux poèmes de William Blake dépeignant les "sombres et sataniques manufactures" (William Blake, "Jerusalem", *Milton, a Poem*, 1810).⁶

La puissance commerciale du pays va de pair avec des manufactures à la pointe du progrès.

⁵ La même impression domine lors de sa visite du port de Plymouth : « The Order, Oeconomy, Regularity and Convenience of this Dock is on too large a Scale to be particularly described in a little epitome of my Travels. Suffice it for me to note that it was almost infinitely beyond any Idea I could have previously formed of it. » (Fisher, *American Quaker*, December 15 1775, 93-94).

⁶ Ce que ces observations dévoilent concernant le sentiment identitaire des colons sera analysé plus avant dans la troisième partie, mais on peut dès à présent remarquer que la fierté du visiteur d'appartenir à l'empire britannique se trouve renforcée, car il note que l'impression de puissance qui se dégage des docks royaux de Portsmouth suffirait à « frapper de terreur les ennemis de l'Angleterre » : « The Kings Dock is sufficient to strike Terror into the Enemies of England. Nothing can give one a higher Idea of its Strength and Power » (Fisher, *American Quaker*, March 4 1776, 126).

B) Des manufactures en plein essor

Dès les années 1780, on assiste en Grande-Bretagne aux premiers signes d'un développement et d'une innovation dans le domaine de l'industrie qui marquent les débuts de la Révolution industrielle.⁷ Acteurs de premier plan dans les exportations de produits manufacturés britanniques vers les treize colonies, les marchands se font les témoins admiratifs de ces avancées techniques. Manufactures de porcelaine, de verre ou de clous, fabriques de gants, de boutons, filatures, coutelleries, des brasseries, fonderies, mines de charbon, de cuivre et de fer, ou encore canaux, ponts et aqueducs, aucune curiosité ou nouveauté ne leur échappe. Leurs nombreux contacts professionnels en Grande-Bretagne leur donnent généralement un accès plus aisé aux manufactures et leur métier leur permet d'avoir des connaissances techniques que n'ont pas les autres catégories de visiteurs : en visitant un haut-fourneau de Cobrookdale, Jabez Maud Fisher détaille ainsi dans ses journaux tout le processus d'obtention du minerai de fer. A Birmingham, on lui présente la fabrication de papier mâché dans la fabrique d'Henry Clay, qui a breveté cette technique en 1772. A Stockport, il observe avec le plus grand intérêt des machines permettant d'embobiner la soie, et va jusqu'à noter le diamètre des roues du mécanisme (Fisher, 235, 252, 265).

Emerveillés par le haut degré de perfectionnement atteint, par les nouvelles techniques mises au point, ou encore par les performances « extraordinaires » des machines, les marchands louent le génie de leurs inventeurs, qui incarnent à leurs yeux de véritables héros. Sont particulièrement admirés les systèmes de communication, qui connaissent alors un développement sans précédent, en particulier les canaux, construits à Birmingham, Manchester, Liverpool ou encore Bristol à partir des années 1760 afin de relier les sites d'exploitation de matières premières aux villes industrielles et aux ports.⁸ Ils présentent un intérêt particulier pour les visiteurs qui espèrent transférer ces modèles outre-Atlantique. En découvrant le canal du Duc de Bridgewater achevé en 1761 et permettant d'acheminer le charbon de ses mines jusqu'à Manchester,⁹ Jabez Maud Fisher vante le « génie » de l'ingénieur « autodidacte » James Brindley (1716-1772), ainsi que l'« esprit entreprenant » de

⁷ Roland Marx, *La Révolution Industrielle en Grande-Bretagne*, Paris, Armand Colin, 1970.

⁸ La « canal mania » débute dans les années 1790, même si les premières constructions voient le jour dès 1772, avec le canal reliant la Severn à la Mersey. En 1790, les villes de Liverpool, Hull, Birmingham, Bristol et Londres bénéficient d'un transport fluvial, ce qui non seulement facilite le transport de marchandises et le rend plus sûr, tout en entraînant également une forte baisse des coûts (Porter, *English Society in the Eighteenth Century*, 207).

⁹ Cottret, *Histoire d'Angleterre, XVII^e-XVIII^e siècle*, 132.

son commanditaire (Fisher, *American Quaker*, July 30 1776, 234). Fisher célèbre également « l'ingéniosité », le « talent », et le « goût » des artisans de Manchester, ou encore l'inventivité des ingénieurs de Birmingham, dont les machines permettent de produire des articles à un coût moins élevé (Fisher, *American Quaker*, 236, 255). Samuel Curwen salue pour sa part « l'audace surprenante » de William Edwards, qui a conçu en 1756 le plus long pont en pierre du royaume et l'un des plus longs d'Europe (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 389).¹⁰ En vantant l'ardeur au travail, l'esprit d'initiative ou encore la prise de risques, les visiteurs réaffirment leur adhésion à des valeurs en parfait accord avec leur mode de vie et leur profession.

Le fonctionnement des machines revêt un aspect presque magique. Alors qu'ils ont pour la plupart foi dans les progrès technologiques et les avancées scientifiques, ils n'ont pas encore conscience des effets potentiellement néfastes de l'industrialisation, en particulier d'un point de vue social. En décrivant une "merveilleuse" filature de coton près de Matlock en 1776, Jabez Maud Fisher observe ainsi des machines « étonnantes » qui filent une quantité de coton « extraordinaire » (Fisher, *American Quaker*, 13 August 1776, 250). En 1782, Elkanah Watson accumule les chiffres pour traduire les émotions que provoque en lui la vue d'un moulin à soie à Derby : « An astonishing piece of machinery, I cannot express how I was struck to see upwards of 200 people old & young tending 100,000 movements, which are all set in motion by a single wheel, which goes round 3 times in a minute & at every turn works 73,728 yarns of silk » (Watson, *Journal of Travels in Europe, Papers*, October 25 1782).

A titre de comparaison, les marchands qui voyagent au début du siècle suivant portent un regard beaucoup plus ambivalent, et sont sensibles aux conditions de travail extrêmement pénibles et dangereuses pour les ouvriers. Mais pour l'heure, les critiques n'ont pas cours : en 1776, Samuel Curwen, persuadé des bienfaits de la *jenny*, condamne sans appel les mouvements de protestation de certains tisserands de Bath face à l'introduction de la machine à filer le coton, ainsi que bien sûr toute émeute.¹¹ A Halifax, il approuve le travail des enfants pauvres dans les manufactures, car cela les « détourne du vice » et leur évite d'être « un fardeau financier » pour leur famille (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 361). De même, lorsque Elkanah Watson se rend dans les manufactures de Soho en 1782, il peint une scène

¹⁰ Le pont enjambe la rivière Taafe à Pontypridd. L'ouvrage est représenté sur une gravure de 1775 par Pierre Charles Canot, d'après un croquis de Richard Wilson, et qui est conservée au British Museum (référence : IFF 95).

¹¹ « The machine will doubtless be of great advantage as has been in Yorkshire and to no disadvantage to the lower classes » (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 236). Un premier modèle de métier à tisser mécanique est développé par James Hargreaves en 1765 (*flying jenny*) et permet d'accroître de manière significative la productivité du tissage. Puis en 1768, Richard Arkwright met au point une machine hydraulique et en 1779, Samuel Crompton invente la *mule jenny* (Xavier Cervantès, *L'Angleterre au XVIII^{ème} siècle*, 68 ; Bertrand Cottret, *Histoire d'Angleterre*, 140).

idéalisée, en ignorant les conditions de vie réelles des ouvriers. Il célèbre ces hommes, femmes et enfants qui, en travaillant sans relâche, se rendent utiles à la société et en digne Puritain, qui attache une importance particulière à l'éducation, se réjouit de voir que l'instruction des « petits artisans » n'est apparemment pas négligée :

Nor is the education of the rising generation in the use of letters, hereby left unattended to, evening schools being kept in every part of the town to which the little artists resort for the instruction of their tender minds, after they have performed their bodily labour. (Watson, *Papers, Journal of Travels in Europe*, October 7 1782)

Lorsque Watson visite les mines du Duc de Bridgewater en 1782, il perçoit les mineurs comme les éléments d'un décor sublime, ces « démons noirs » renforçant son impression d'être en enfer, mais ne s'interroge nullement sur leurs conditions de travail.¹²

Les visiteurs célèbrent donc les débuts de la Révolution industrielle comme une marche vers le progrès, ils se font les défenseurs du modèle libéral anglais. Ainsi, Jabez Maud Fisher observe avec approbation le début de la standardisation des tâches dans plusieurs manufactures de Sheffield : « By these Means each person becomes expert in his particular Walk and carried on his Branch of Business with an expedition he never could acquire if his attention were diverted to numerous objects » (Fisher, *American Quaker*, 232, 241). Manchester, avec son activité incessante, ses quantités immenses de marchandises produites et la créativité de ses inventeurs, constitue donc pour le jeune négociant une ville industrielle modèle :

As a manufacturing Town [Manchester] rises superior to any in the Kingdom, both for the variety of Articles in which they are engaged, and the Value of an enterprising and Oeconomical Spirit which seems to pervade all its inhabitants. The Voice of industry is heard on every hand. [...] The ingenuity of her Artizans is amazing. [...] we daily see some new and very important discovery in facilitating their operations, and in rendering Labour subservient to Contrivance. [...] Whatever Art, whatever ingenuity could invent, aided by Taste and Judgement, Manchester has effected. (Fisher, *American Quaker*, 236)

De manière générale, son regard sur les villes industrielles anglaises traduit son admiration pour l'esprit d'entreprise et son adhésion à un mode de vie bourgeois, comme à Liverpool : « The Merchants [at Liverpool] are enterprising and public

¹² En visitant une mine de plomb à Matlock la même année, Watson se contente de remarquer que les ouvriers ingèrent du train trempé dans de l'huile d'olive pour se prémunir de toute intoxication et, comme les Britanniques de l'époque, ne s'interroge pas sur l'efficacité du traitement (Watson, 19 and 24 October 1782, *Journal of Travels in Europe*).

Spirited which gives great Life and Vigour to this Flourishing Town » (Fisher, July 24 1776, *American Quaker*, 232).¹³

L'Angleterre représente également un modèle dans le domaine des innovations agricoles.

C) Un pays à la pointe du progrès agricole

Les marchands du corpus ne sont pas des agronomes, mais certains, comme Henry Laurens, sont également des planteurs et voient dans leur séjour en Grande-Bretagne l'occasion d'améliorer le rendement de leurs terres. Pour d'autres, il s'agit davantage de curiosité scientifique : en voyageurs éclairés, ils portent un vif intérêt aux méthodes agricoles pratiquées en Angleterre. Là encore, le pays est précurseur. On assiste dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle au début d'une révolution agricole : le mouvement des enclosures s'accélère,¹⁴ on introduit de nouvelles cultures et méthodes (plantes fourragères, assolement, drainage et irrigation), et on sélectionne les meilleures espèces animales. On met également au point des outils innovants destinés à augmenter la productivité des terres et on développe des sociétés agricoles dans tout le pays qui font de l'agriculture une science respectable à laquelle s'adonne l'élite de la nation.¹⁵ Plusieurs marchands américains suivent le même modèle : ils se tournent vers l'agriculture plus tard dans leur vie, lorsque, une fois leurs bénéfices investis dans l'achat de terres, ils aspirent à devenir des *gentlemen-farmers*, se passionnant pour l'agriculture scientifique.¹⁶

Dès leur arrivée, les visiteurs sont en admiration devant la verte campagne anglaise, qu'ils comparent à un jardin, et qui contraste avec les denses forêts et la nature sauvage américaines.¹⁷ Les colons semblent pour l'heure adhérer au modèle économique anglais, car Samuel Curwen note avec approbation que chaque propriété est soigneusement délimitée par

¹³ Voir également ses louanges de Stockport : “[Stockport] is superior to any manufacturing Town in the Kingdom, for the variety of Articles [...] and the Value of an enterprizing and Oeconomical (sic) Spirit seems to pervade all its inhabitants. The Voice of Industry is heard on every hand. Idleness is disgraceful” (Fisher, *American Quaker*, July 31 1776, 235, c'est moi qui souligne).

¹⁴ La technique des enclosures consiste à enclore des terres auparavant cultivées par la communauté pour en améliorer le rendement. Ce mouvement a ainsi permis de changer les techniques de culture, d'introduire de nouvelles plantes (Delecroix et Rosselin, 98).

¹⁵ Hancock, *Citizens of the World*, 296-297 ; Delecroix et Rosselin, *La Grande-Bretagne au XIX^e siècle*, 97-99.

¹⁶ Elkanah Watson et Thomas H. Perkins sont deux parfaites incarnations de ces *gentlemen-farmers*. Voir l'ouvrage de Tamara Plakins Thornton, dans lequel elle étudie l'intérêt des marchands, financiers, industriels et avocats de Boston pour les techniques agricoles (*Cultivating Gentlemen, The Meaning of Country Life among the Boston Elite, 1785-1860*).

¹⁷ Voir par exemple les journaux de Francis Goellet (December 8th 1750), ou encore ceux de Samuel Rowland Fisher (June 16 1767). Nous reviendrons dans la troisième partie sur les références à la nature sauvage d'Amérique (en particulier chapitre 2, I- A).

des haies selon le système de l'enclosure, ce qui confère un caractère « plaisant » au paysage, comme par exemple autour de Ahston Park : “the lands hereabouts yield a most pleasing view, the richness and fertility of the soil and the high cultivation they are in almost ravished my Companion” (348). Le plaisir est provoqué autant par l'aspect esthétique, que par la promesse d'une fertilité accrue des sols et donc de bénéfices. Cette vision amène les voyageurs à interpréter l'absence de clôtures comme un signe de négligence et de paresse, comme l'exprime Jabez Maud Fisher à l'occasion de son passage dans la région de Melrose en Ecosse en 1775 : “[The] Country [has] by no means a bad Soil, but its whole Face discovers the Indolence of the People. The Country is all in Cultivation, and we have constantly before us an extensive Prospect, but for the want of Inclosures, the richest views appear poor” (Fisher, *American Quaker*, October 1 1775, 60).¹⁸ Reflétant une fois encore l'air du temps et même s'il ne le cite pas explicitement,¹⁹ le marchand partage le même point de vue que l'écrivain écossais Tobias Smollett dans son roman *Humphry Clinker* (1771), qui fait dire à son personnage Matthew Bramble : “[A crop of wheat] is raised in the open field, without any inclosure [...]; a circumstance which shews that agriculture [in Scotland] is not yet brought to that perfection which it has attained in England. Inclosures would not only keep the grounds warm, and the several fields distinct, but would also protect the crop from the high winds, which are so frequent in this part of this island” (To Dr. Lewis, July 18, Smollett, *Humphry Clinker*, Shaun Regan, ed., Penguin Classics, 2008, 240). Dans le domaine agricole, les marchands de la période coloniale adhèrent donc une nouvelle fois au modèle libéral anglais : ils vantent la recherche du gain et s'extasient devant les progrès conduisant à une amélioration de la productivité des terres.

Sont-ils aussi sensibles à la culture anglaise ?

¹⁸ Il fait le même constat en quittant l'Ecosse : “The country now wears a much more pleasing Aspect, the Fields and meadows skirted with hedge Inclosures, the Huts and Cottages of the Peasants more comfortable and neat [...]. The Land shews the industry of the People instead of declaring their Negligence” (Fisher, *American Quaker*, October 17 1775, 76).

¹⁹ Il apparaît que de nombreux visiteurs ne citent pas leurs sources dans leurs témoignages. Il est donc malaisé de savoir avec exactitude quels auteurs britanniques ils ont lu et de déterminer à quel point ils sont imprégnés de littérature britannique. Les références qui apparaissent dans les récits seront analysées plus loin dans notre étude, notamment lors de l'examen des transferts culturels au cours de chaque période.

II- La Grande-Bretagne, un modèle culturel

A) *Les grandes demeures aristocratiques et leurs jardins paysagers*

En dignes représentants d'une élite coloniale, les marchands s'imprègnent avec délice de toutes les richesses du patrimoine culturel de la métropole, et lorsqu'ils en ont le loisir et les moyens, ils incluent dans leur itinéraire la découverte des grandes demeures royales et aristocratiques et de leurs jardins, à l'occasion d'excursions à proximité de la capitale (château de Windsor, palais de Hampton Court, jardins de Stowe), mais également dans d'autres comtés, notamment le Norfolk, le Derbyshire, le Nottinghamshire et le Yorkshire. Ils imitent en cela les classes les plus aisées de la société britannique, pour qui le tour des résidences de campagne offre l'occasion de se poser en *connoisseurs* (Moir, 58-75).²⁰ Ils n'ont pas pour la plupart de connaissances artistiques approfondies, mais s'efforcent de décrire dans leurs journaux l'architecture, les pierres utilisées, le style des fenêtres, des colonnes et des escaliers. Ils ne restent pas insensibles à la décoration intérieure et listent – avec plus ou moins de précision - les meubles raffinés, les tapisseries somptueuses, les toiles de maîtres, ou encore les statues élégantes qui s'offrent à leurs yeux ébahis.²¹ Jabez Maud Fisher est sans conteste le plus passionné par ces belles demeures et il en visite une trentaine en l'espace d'un peu plus d'un an. Emu face à de telles splendeurs, il peine parfois à contenir son émotion, comme lorsqu'il pénètre dans le grand hall d'Holkham Hall : « The Beauty and Grandeur of the Scene are almost too much to bear » (Fisher, *American Quaker*, 147). Le but éducatif du séjour semble être atteint, car après avoir parcouru un certain nombre de palais, le jeune homme acquiert une expertise certaine et son regard se fait plus critique. Ainsi, il regrette que les jardins de Houghton Hall ne soient pas surélevés, que ceux de Chatsworth ne comportent aucune pièce d'eau, ou encore que la façade de Clumber Hall n'offre pas un nombre suffisant de piliers (Fisher, *American Quaker*, 143, 152, 188). Fisher n'est toutefois

²⁰ Un circuit classique inclut généralement le palais de Blenheim à Woodstock, la demeure du Comte de Pembroke à Wilton, Houghton Hall, Holkham Hall, ou encore Chatsworth (dont les jardins ont été dessinés par le célèbre paysagiste Capability Brown). Le manoir de Kedleston, Hardwick Hall, Hagley Hall, Wentworth House, les jardins de Leasowes (réalisés par le poète et paysagiste William Shenstone) et ceux de Longleat (dessinés par Capability Brown), ou encore le Château Howard sont également très appréciés. Par exemple, les demeures les plus appréciées par Jabez Maud Fisher, qui en parcourt plus d'une trentaine lors de son exil en Grande-Bretagne, sont celles de Wilton, Houghton, Chatsworth, Hardwick, ainsi que la résidence de Lord Palmerstone à Romsey, construite par Capability Brown. Quant à Samuel Curwen, il est tout particulièrement impressionné par le domaine de Longleat, les jardins de Leasowes, ainsi que par Chiswick House.

²¹ Ainsi, en visitant le « splendide » palais d'Hampton Court, Samuel Curwen ne tarit pas d'éloges sur ses « nobles chambres décorées de manière royale », ses jardins « charmants, délicieux et plaisants », et en se rendant à Blenheim, vante l'« élégance et la magnificence » des chambres, la beauté des tapisseries et les toiles de maîtres qui ornent les appartements » (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 54, 339).

pas représentatif de l'ensemble des marchands, qui dans leur majorité se contentent de visiter deux ou trois demeures, faute de temps.

Tous les visiteurs apprécient les jardins à l'anglaise et certains en ont parfaitement intégré les principes : à Longleat, Samuel Curwen approuve l'utilisation de l'art pour améliorer la nature, afin de « stimuler l'imagination du spectateur de façon plaisante ».²² A Leasowes, il identifie tous les éléments caractéristiques du jardin paysager : les lignes courbes, tel que « le chemin qui serpente le long d'un ruisseau sinueux », mais également les objets décoratifs destinés à créer une atmosphère mélancolique, comme des statues et des urnes sur lesquelles sont gravées des citations d'auteurs classiques, ou encore ceux qui apportent de la variété au paysage, comme la présence d'une grotte et d'une cascade artificielles, mais toujours d'apparence naturelle (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 239, 346). Un paysage qui se dévoile au fur et à mesure, voilà la clé du jardin à l'anglaise. Jabez Maud Fisher l'a parfaitement compris, comme il le prouve en énumérant les différentes *vistas* qui se succèdent dans les jardins d'Holkam Hall (Fisher, *American Quaker*, 147). Comme Curwen, Fisher célèbre l'alliance de l'art et de la nature, qui permet de transformer le chaos en un paysage ordonné, contrôlé, qui procure un plaisir visuel chez le spectateur et stimule son imagination. Voici un extrait de ses observations dans les jardins de Studley :

Art and Nature have combined to make it an entire Elysium. The former has brought the latter out of Chaos and has given Mechanism to the whole scene. [...] [The woods, the ruins, the cascade are] astonishing the Imagination and filling the Spectator with wonder and admiration. (Fisher, *American Quaker*, 45-46)

Un séjour en France permet d'afficher les préférences et les racines culturelles britanniques : Gabriel Manigault trouve ainsi « ennuyeuses » les formes régulières et symétriques des jardins outre-Manche,²³ et Henry Laurens écrit après sa visite de Chantilly en 1773 : « The improvements out of Door neither here nor any where else in France are to compare to those we meet at Noblemen's & Gentlemen's Palaces & Seats in England » (Laurens, April 25 1773, *Papers*, vol. 9).

Les voyageurs ne se limitent pas aux résidences de campagne de la noblesse anglaise : sur le modèle de la société élégante britannique, ils partent à la recherche du beau et du sublime.

²² L'expression utilisée par Curwen n'est pas sans rappeler les « plaisirs de l'imagination » décrits par Joseph Addison dans le numéro 411 du *Spectator*.

²³ Manigault, *Journal*, 15 June 1777.

B) Les paysages pittoresques et sublimes

L'objectif commercial de leur séjour n'empêche pas les marchands d'être sensibles aux charmes des paysages pittoresques qu'offre la Grande-Bretagne, même si, pour la plupart, ils n'en maîtrisent pas complètement les principes. Ainsi, lorsque William Palfrey se rend à Bristol en 1771, il note que le « merveilleux » pays alentour - des terres cultivées ponctuées de belles demeures aristocratiques - est « le plus beau qu'il ait jamais contemplé », et s'il ajoute que cette vue aurait pu inspirer un peintre de paysages, il n'utilise pas le terme "pittoresque" (Palfrey, March 7 1771). D'autres sont plus à l'aise dans la description de ces paysages, tel Elkanah Watson qui décrit selon plusieurs plans une scène qui s'offre à lui à Matlock dans le Peak District en 1782 : une "noble" rivière s'écoule paisiblement à ses pieds ; face à lui, des collines « pittoresques » avec leurs « belles » terres clôturées, incarnent la nature contrôlée par l'homme. Des éléments sublimes encadrent le « tableau » : « d'un côté », une corniche escarpée et « de l'autre », un précipice où « gronde » une rivière, mènent le regard du spectateur vers une plateforme rocheuse d'où se dévoilent toutes les « merveilles » de la vallée (Watson, *Journal of Travels in Europe, Papers*, October 24 1782).

C'est sans conteste Jabez Maud Fisher qui excelle dans la description de tels paysages.²⁴ En parfait touriste pittoresque, il les dépeint à la manière de tableaux et va même jusqu'à accompagner certaines de ses descriptions de références à des toiles existantes, tels le "Château de Caernarfon" ou le "Cadder Idris" peints par Richard Wilson (1714-1782) (Fisher, *American Quaker*, 221, 224).²⁵ A Keswick, dans le *Lake District*, il commence par souligner que la ville, située au milieu de la vallée de Saint John, est entourée de « monstrueuses » montagnes qui forment autour d'elle un « immense amphithéâtre », offrant un cadre naturel à la scène. A ses pieds, dans la plaine luxuriante, un ruisseau serpente à travers des champs de blé fertiles et des pâturages où paissent de paisibles troupeaux, avant d'achever sa course dans le Lac de Derwentwater. A mesure que son regard s'élève, cette scène pastorale se transforme en un paysage plus sauvage, qui possède toutes les caractéristiques du sublime : la végétation s'y fait rare, les crevasses et les rochers escarpés dominant. Plus haut encore, comme suspendus au-dessus du lac, des roches et falaises « d'une taille prodigieuse », sur lesquelles

²⁴ La plupart des voyageurs de la fin de la période coloniale font un usage assez large et flou des termes « pittoresque » ou « romantique » : par exemple, Samuel Curwen n'utilise l'adjectif « pittoresque » qu'à deux reprises dans ses journaux (1775-1784), pour faire référence à la pelouse de deux demeures aristocratiques, ceinturée d'arbres et sur laquelle paissent des troupeaux de cerfs et de bétail (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 353, 378), alors qu'un tel paysage ne correspond pas à la définition du pittoresque proposée par le Révérend William Gilpin dans *Three Essays on Picturesque Beauty* (voir plus haut, Première partie, III- C), p.145). D'autre part, Curwen qualifie plusieurs vues de « romantiques », qui s'apparentent en réalité à des scènes pastorales : il s'agit de champs cultivés et de pâturages clôturés par des arbres et des haies (Curwen, 632).

²⁵ Fisher

l'homme n'a jamais posé le pied, semblent menacer le touriste qui s'y aventurerait imprudemment. Le visiteur détaille toute la palette de couleurs : le vert et le bleu azur du fond de la vallée baignée de soleil contrastent avec le gris des falaises terrifiantes, alors qu'une fine brume blanche enveloppe les sommets enneigés. Il clôt la description en évoquant trois maîtres en la matière, dont les talents conjugués seraient nécessaires pour représenter cette scène alliant beau et sublime :

The Powers of Claude, Salvator and Poussin²⁶ are requisite to paint them as they are. The first should throw his delicate Sunshine over the cultivated Vales, the scattered Cots, the Groves and the Islands and the Simplicity of the Sheperds should receive the soft touches of his Pencil. The Second should dash out the horrors of the rugged Cliffs, the Steeps, the hanging Woods and foaming Waterfalls, while the grand Pencil of Poussin should crown the whole with the majesty of the impending Mountains. (Fisher, *American Quaker*, 160-161)

Les paysages sublimes provoquent chez les spectateurs de délicieuses sensations de plaisir et d'effroi, selon la définition qu'en donne Edmund Burke,²⁷ et une fois encore, Jabez Maud Fisher montre qu'il a parfaitement intégré ces principes en témoignant ses impressions face aux décors « chaotiques » de la caverne du *Devil's Arse* dans le *Peak District*:

Horror and pleasure alternately rise in our breast. The trilling Symphonies of the music [of the guides singing to the tourists] inspire Delight. The giddy height on which they stand strike us with dread, while all the magnificent horrors present themselves in terrible Array, and freeze us into a belief that the whole is imagination or the power of enchantement. (Fisher, *American Quaker*, 244-245)

A la beauté de la nature anglaise s'ajoute la richesse des monuments historiques.

C) Les lieux chargés d'histoire

A l'image des Britanniques qui voyagent sur leur propre territoire à l'époque, les marchands américains sont enthousiasmés par les sites historiques qui témoignent du passé glorieux de la Grande-Bretagne, un sentiment qui va grandissant au tournant du siècle sous l'influence naissante du romantisme. Cette réaction s'explique également par l'absence de vestiges en Amérique, et par le besoin de trouver des racines historiques ainsi que de

²⁶ Il s'agit des peintres français et italien Claude Lorrain (v.1600-1682), Salvator Rosa (1615-1673) et Nicolas Poussin (1594-1665).

²⁷ Pour une définition, se référer à la première partie, chapitre 3, III- C), p.144.

s'identifier à de grands héros, en attendant que s'écrivent les premières pages d'une histoire nationale spécifique. Comme pour mieux mettre en évidence l'ancienneté de certains bâtiments, William Palfrey n'indique pas leur date de construction mais leur âge : la cathédrale de Bristol est ainsi vieille de six cents ans, et le plus ancien *college* d'Oxford en compte neuf cents (Palfrey, March 9th and 13th 1771).

En parcourant les lieux qui ont été le théâtre de glorieux événements, les voyageurs revivent l'histoire britannique : elle devient pour eux palpable et concrète. Dès son arrivée à Douvres, Samuel Curwen plonge dans le passé en visitant les ruines de la maison de Jules César, puis en contemplant la clé d'origine du château construit par Henri II, ainsi que le « pistolet de poche de la reine Elisabeth »²⁸ (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 24). En traversant la forêt de Romney, Jabez Maud Fisher note quant à lui que Guillaume le Conquérant chassait en ces mêmes lieux ; et en passant à proximité de Lansdown, William Palfrey détaille longuement l'affrontement entre les Royalistes et les forces du Parlement qui a eu lieu en 1643 (Fisher, *American Quaker*, 88 ; Palfrey, March 12 1771). Les références historiques sont également pléthore lors du séjour dans la capitale : Holborn Hill évoque pour Curwen le souvenir de John Rogers (c.1500-1555), le premier martyr protestant sous le règne de la reine Marie d'Angleterre, et la visite du British Museum lui permet de contempler le manuscrit original de la Grande Charte (Curwen, 31, 170).

Témoins de temps immémoriaux, les cathédrales gothiques ravissent les visiteurs. Katharine et John Amory font ainsi part de leur enthousiasme à Canterbury : « Our senses were ravished with wonder & Delight in beholding the ancient & noble structure, [...] the sight of this alone, fully repaid us for all our sea sickness » (June 24 1775). Ils apprécient également les châteaux en ruine, comme Jabez Maud Fisher qui décrit le château médiéval de Chepstow, au sud du Pays de Galles, au moyen de l'adjectif "awful," un terme particulièrement bien adapté évoquant le mélange d'admiration et de crainte provoqué par la vue de ce type de monuments : "On the Chepstow Side stand the Ruins of a large and magnificent Castle, covered with Ivy and forming one of the grandest and most awful Objects" (Fisher, *American Quaker*, July 6 1776, 205).²⁹ Suivant la mode esthétique de l'époque, ils sont également fascinés par les ruines romaines ou druidiques, et par le mystère

²⁸ Il s'agit d'un canon de vingt-deux pieds de longueur, offert par les Etats d'Utrecht à la reine Elisabeth Ire (« Douvres, » *Supplément à l'Encyclopédie, ou Dictionnaire Raisonné des Sciences*, vol. 2, Rey, 1776, 741).

²⁹ On retrouve ce même terme chez d'autres marchands de l'époque. Ainsi, William Palfrey écrit à propos de Westminster Abbey en 1771 : « [It is a] superb Ancient Fabric. The building and all the apartments with the curious Monuments struck my mind with a reverential awe » (Palfrey, 25 February 1771). Elkanah Watson exprime des sentiments similaires lorsqu'il visite la cathédrale de Lichtfield en 1782 : "I spent a full hour in viewing & contemplating the grandeur, & stile of ancient architecture, which in the immense size of their churches always claims a kind of respectful awe" (Watson, October 14 1782, *Journal of Travels in Europe, Papers*).

qui s'en dégage. En découvrant Stonehenge en 1775, Jabez Maud Fisher peine à traduire par des mots l'émotion qui le submerge à la vue de cette « construction incroyable, entourée d'un grand mystère » (Fisher, *American Quaker*, 12 December 1775, 89-90).

Les visiteurs ne se limitent pas à découvrir des monuments historiques, mais participent également à la riche vie culturelle qui anime les principales villes du pays.

D) La vie culturelle

Les visiteurs prennent une part active à tous les événements culturels britanniques, en particulier à l'occasion de leur passage dans la capitale.³⁰

Le théâtre reste l'une de leurs occupations favorites et ils ont l'embaras du choix à Londres : les établissements y sont nombreux - Drury Lane et Covent Garden étant les plus populaires -, et les genres variés, de l'opéra à la tragédie, en passant par la comédie, accompagnée d'une farce ou d'une pantomime.³¹ Une fois ses affaires réglées, Francis Goelet devient ainsi un spectateur assidu des théâtres londoniens, mais, de toute évidence, il n'améliore pas pour autant sa maîtrise de l'orthographe :

I go & see most [of] the winter entertainments, viz. Commedes, & tragedies, at the Old & New Theatre, as King Richards the third by Garick, Sir John Falstaf by Quin [James Quinn], The Orphan, Othello, All for Love or the World Well Lost, The Mourning Bride, Hamlet, The Suspicious Husband [...]. All very intertaining & performed by the greatest actors & actorisses of the age [...]. Being vastly delighted with the plays, I seldom mist an evening of goieng there with some gentlemen my acquaintance & countrymen New Yorkers. (Goelet, February 15-28 1747)

Certains acteurs sont alors de véritables stars, tels David Garrick et James Quin, et les visiteurs participent à l'enthousiasme général. En assistant en 1776 à la dernière représentation de l'acteur et directeur David Garrick (1717-1779) à Drury Lane, Edward Oxnard observe que l'Angleterre perd un homme exceptionnel et irremplaçable : « The words he applied to Shakespeare in the Jubilee may aptly be said of him, 'we ne'er shall look upon his like again''' (Oxnard, March 7 1776, *Journal*, 119).

³⁰ Ce que ces activités révèlent concernant leur sentiment identitaire sera analysé dans la troisième partie de cette étude.

³¹ Entre 1756 et 1796, on estime que près de deux cents nouveaux divertissements relevant du genre comique sont donnés à Londres (Cervantès, 142).

Ils apprécient également les expositions de peintures ou les ventes de tableaux, d'autant plus qu'ils n'ont pas l'occasion de contempler de telles œuvres en Amérique.³² Edward Oxnard fait part de son enchantement à la vue de toiles de grands maîtres : «The pleasure one receives from viewing the productions of the ancient masters is not easily to be expressed; the mind is lost in admiration and for a moment, nature appears to be rivalled by art. I never spent three hours with more pleasure» (Oxnard, 22 February 1776, 119). William Palfrey, quant à lui, est saisi par le réalisme de certaines toiles et va jusqu'à en toucher une pour se convaincre qu'il ne s'agit pas d'un subterfuge, attitude qui trahit le retard de la société américaine dans le domaine artistique.³³

Il apparaît clairement que, dans l'ensemble, les marchands ne sont pas des experts : ils n'analysent pas ou très peu les matières, les couleurs, l'utilisation de la lumière, ou encore les formes. La plupart n'indiquent même pas le titre des toiles et n'en identifient pas les auteurs, se contentant de noter dans leurs journaux qu'ils ont contemplé plusieurs tableaux « de grands maîtres ». Ils jugent l'œuvre à la façon dont l'artiste a réussi à exprimer les émotions de ses personnages et à les communiquer au spectateur. Par ailleurs, ils ne se démarquent en rien des goûts esthétiques alors en vogue en Grande-Bretagne, et plus généralement en Europe : ils affectionnent les peintures italiennes de la Renaissance, les œuvres de l'époque baroque italienne et française – comme les paysages de Claude Lorrain, de Nicolas Poussin et de Salvator Rosa-, les productions des Flamands Van Dyck et Pierre Paul Rubens, ou encore les gravures de William Hogarth.³⁴ Ils expriment toutefois un attachement à leur contrée natale à travers leur estime de leurs compatriotes partis exercer leurs talents artistiques en Europe, comme Benjamin West, John Singleton Copley ou encore John Trumbull.

En ce qui concerne la musique, ils assistent à de nombreux concerts et, là encore, suivent les tendances culturelles de la métropole. Ainsi, Francis Goelet apprécie les opéras italiens, “infiniment mélodieux” et “grandioses”,³⁵ et le *Messie* de Haendel provoque en lui la plus vive émotion :

³² Foster Rhea Dulles rappelle ainsi l'utilité du séjour en Europe au début du XIX^e siècle, mais c'est d'autant plus vrai au siècle précédant : “In the nineteenth century, a European visit was the only way in which Americans could see very much in way of painting, sculpture, drama and opera » (Dulles, *Americans Abroad*, 3).

³³ Voici ce que William Palfrey écrit : “I could not help being instinctively struck with the naturalness of some of [the paintings], particularly a small piece of ruins the structure of which appeared so extremely natural that I could not help feeling in order to satisfy myself whether it was an imposition or not » (Palfrey, 13 February 1771). Nous reviendrons plus loin sur ce que traduit cette réaction en ce qui concerne le sentiment identitaire des colons (Troisième partie, Chapitre 1, I- A), p.325).

³⁴ Paul Baker, *Fortunate Pilgrims*, 143-149 : « The American visitor [in the 19th century] brought with him the standard taste of his period, inherited from the eighteenth century, he judged works of art in terms of this tradition rather than in a personal way and he discovered little for himself.”

³⁵ Goelet, March 16-31 1747.

It is impossible for me to express the pleasure I received. My mind was elevated to that degree, that I could almost imagine that I was being wafted to the mansions of the blest. There were more than one hundred performers, the best in England. The chorus ‘Hallelujah! [...]’ is the most sublime piece of music in the whole world. (Goelet, 27 March 1776, 120)

William Palfrey est également amateur de Haendel : il salue la performance de cent dix-sept musiciens, parmi lesquels de nombreux Italiens, dans leur interprétation du *Samson* du compositeur, et décrit le *Messie*, une œuvre à la fois « terrible » (*awful*) et « majestueuse », comme « la plus grandiose composition au monde » (Palfrey, February 20 1771).

Les divertissements plus populaires - comme les foires, les jardins d’agrément, les feux d’artifice, les ménageries d’animaux exotiques, ou encore les spectacles de rue - rencontrent aussi du succès. William Palfrey est “charmé” par le spectacle équestre du cirque de Philip Astley, ou encore par les animaux exotiques de la ménagerie royale (Palfrey, March 15, March 20, March 27 1771). A Sadler’s Wells, il découvre avec enchantement une « fée corse » mesurant moins d’un mètre, une jeune « sirène » qui batifole dans un bassin, un géant de plus de deux mètres vingt, ou encore un habile magicien (Palfrey, February 22, 27 and March 17 1771). Francis Goelet est quant à lui impressionné par les Jardins de Ranelagh, l’“élégance” de la société qui les fréquente et la musique « magnifique » qui y est jouée,³⁶ ainsi que par un bal masqué donné à Hay Market, dans des salles illuminées de chandeliers en cristal, où les tables regorgent de mets raffinés et où les invités portent des vêtements somptueux (Goelet, March 16-31 1747). Leur éblouissement face à ces événements reflète une certaine naïveté, liée à leur jeune âge, mais également une “rusticité” et un statut de “provincial.”³⁷

Par ailleurs, il est à l’époque de bon ton pour la noblesse et la haute bourgeoisie britannique de visiter les institutions de charité, et les marchands américains s’empressent de les imiter, se rendant au *Christ Hospital*, au *Foundling Hospital* et à l’*Asylum*, à *Magdalen*, à l’asile de *Bethlem*, aux prisons du *King’s Bench* et de *Newgate*, ou encore dans les hôpitaux de *Greenwich*, *St Thomas*, *Bartholomew* et *Guy*. Le pays compte alors de célèbres philanthropes, tels Thomas Coram (c.1668-1751) ou John Howard (1726-1790), et les organisations charitables britanniques jouissent d’une excellente réputation,³⁸ ce que confirme

³⁶ « You there [Ranelagh Gardens] have abundance of grand company, who all come in coaches & dressd very grand. [...] you are intertained with grand musik, vocal & instrumental [...]. The building is exceedingly grand” (Goelet, February 15-28 1747).

³⁷ Ce point sera analysé plus avant dans la troisième partie (Chapitre 1, I- A), p.325).

³⁸ Le XVIII^e siècle a souvent été décrit comme « la grande époque du bénévolat » en Angleterre (Hancock, *Citizens of the World*, 309). On ouvre des hôpitaux (5 grands hôpitaux sont construits à Londres entre 1720 et 1745), on crée des institutions de charité recueillant des orphelins (le *Foundling Hospital* est fondé en 1742), ainsi que des prostituées repentantes (*Magdalen* ouvre ses portes en 1758), on améliore l’hygiène et les conditions de détention dans les prisons, on change de regard sur les maladies mentales et on met au point de

les impressions très favorables des visiteurs. Katharine Amory est émue à la vue des orphelines de l'*Asylum*, qui, écrit-elle, « chantent de manière charmante » (Amory, 30 June 1776). William Palfrey est tout aussi admiratif face aux jeunes pensionnaires de Magdalen, qui ont une apparence soignée et semblent se repentir de leurs péchés avec sincérité pendant le sermon :

The Girls were all in a Gallery & very neatly drest in a handsome Uniform with Straw hats [...], such a number of penitents forsaking the evil of their ways & joining with so much seeming sincerity in the devotions of the Evening. (Palfrey, March 24 1771)

Les marchands adhèrent aux mêmes valeurs que les classes dominantes de la société britannique car ils soulignent qu'il ne s'agit pas d'apporter une aide totalement gratuite, mais qu'on attend en échange du bénéficiaire qu'il devienne un membre vertueux et travailleur, un citoyen utile à la société.³⁹

Concernant leurs activités culturelles en dehors de la capitale, les manifestations y étant moins nombreuses et variées, on trouve moins d'observations dans les témoignages. A Exeter, Samuel Curwen assiste à plusieurs conférences scientifiques portant sur l'électricité, le magnétisme, le système solaire ou encore la mécanique, qu'il semble beaucoup apprécier (Curwen, November 26 1778, 513). En revanche, il se rend à quelques pièces de théâtre à Exeter et Birmingham, qu'il juge tout juste « passables » ou de « piètre qualité » (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 221, 271). Plusieurs voyageurs regrettent un vide culturel dans les principaux centres industriels britanniques, comme l'observe Elkanah Watson en 1782 à Sheffield : « The people of this place seem so absorb'd in their manufacturies (*sic*), & smoke, that little encouragement is given to amusement » (Watson, *Journal*, October 22 1782). Joshua White le rejoint en 1810, en remarquant à propos de Birmingham, Sheffield et Manchester : « The general nature of commerce cramp the energies of the intellect; diminish or destroy the taste for those pursuits which most ennoble the human character » (White, *Letters*, vol. II, 197). De manière assez surprenante, ces marchands critiquent le manque de culture et de raffinement de personnes qui pratiquent la même profession qu'eux, et formulent des reproches similaires à ceux de nombreux Britanniques à l'encontre de la société américaine, jugée vulgaire et philistine. Cette attitude paradoxale pourrait s'expliquer par le

nouveaux traitements, et on s'intéresse à l'éducation des aveugles, des sourds et des muets (Langford, *Polite and Commercial People*, 123-150 ; Porter, *English Society in the Eighteenth Century*, 284-289).

³⁹ Ainsi, Mary Sargent Torrey n'approuve pas le fait que les orphelinats sur le continent européen recueillent, sans aucune restriction, tous les enfants pauvres qu'on leur confie. Elle préfère le fonctionnement du *Foundling Hospital* de Londres qui, à cette date, n'admet les jeunes pensionnaires qu'après une enquête de bonnes mœurs sur les parents et les circonstances de leur naissance (Torrey, *Journal*, October 5 1814).

fait que les visiteurs se comportent avant tout comme les membres d'une élite et donc copient en partie les discours de l'aristocratie britannique, qui ne cache pas son mépris pour la classe marchande.

Un séjour ne saurait être complet sans des contacts avec de grandes figures du pays.

E) La rencontre avec des Britanniques de renom

Les marchands s'emploient tout au long de leur séjour à s'entretenir avec des Britanniques qu'ils admirent et prennent pour modèles. Thomas Jefferson observe ainsi à propos du séjour en Europe du négociant William Bingham en 1783-1786 : « [During his travels,] he had a rage of being presented to great men » (Thomas Jefferson to James Madison, Paris, Jan. 30 1787, *The Papers of Thomas Jefferson*, vol. 11, 127).⁴⁰

Les visiteurs cherchent tout naturellement à faire des rencontres professionnelles avec des négociants, des industriels ou encore des inventeurs. A Coalbrookdale, grâce à ses contacts parmi la communauté quaker, Jabez Maud Fisher fait la connaissance de l'industriel Abraham Darby (1750-1791),⁴¹ une des figures les plus importantes de l'industrie du fer de l'époque, qui lui détaille le processus de fabrication de la fonte mis au point par son grand-père, ainsi que toutes ses utilisations (Fisher, *American Quaker*, 252, 265). Henry Laurens se rend pour sa part chez l'ingénieur et député de Portsmouth Peter Taylor en 1772 pour examiner son « incroyable » projet d'aqueduc destiné à alimenter en eau les habitants de sa ville (Laurens, 20 March 1772, *Papers*, vol. 8, 222).⁴²

D'autres contacts ne sont pas dictés par des motivations commerciales, mais plutôt par une curiosité et une soif de connaissances, notamment dans le domaine scientifique. Ainsi, Jonathan Williams assiste à plusieurs expériences chez le Docteur Joseph Priestley (1733-

⁴⁰ Il faut préciser que William Bingham espère alors obtenir une mission diplomatique en Angleterre, en Hollande ou en France (participer aux négociations autour d'un traité commercial par exemple) au cours de son séjour en Europe entre 1783 et 1786. Selon le biographe Robert C. Alberts, il n'obtient pas satisfaction car on le soupçonne d'être trop sous l'influence de la Grande-Bretagne (Alberts, *The Golden Voyage*, 139).

⁴¹ Abraham Darby I (1677-1717) invente la coulée de fonte au coke (et non au charbon de bois brut), dont le procédé est perfectionné par ses fils Abraham Darby II et III. Abraham Darby III prend la direction des hauts-fourneaux familiaux en 1768. Tout comme son grand-père et son père, il multiplie les applications de la fonte et fait faire des progrès considérables à l'industrie du fer, l'un des moteurs de la révolution industrielle. Il exécute par exemple l'un des premiers ponts métalliques au monde, le *Iron Bridge* à Coalbrookdale en 1779 (Delecroix et Rosselin, 109 ; Cottret, *Histoire d'Angleterre*, 139).

⁴² Peter Taylor a fait creuser un immense puits à proximité de Purbrook et comptait construire un aqueduc en brique pour acheminer l'eau jusqu'à Portsmouth. Le projet n'a toutefois pas abouti, faute de sources d'eau suffisantes (Henry and Julian Slight, *Chronicles of Portsmouth, The History, Antiquities, and present State of ... Portsmouth...*, London, Lupton Relfe, 1828, 26-27).

1804) à l'occasion d'une excursion en compagnie de son grand-oncle Benjamin Franklin en 1771 (Williams, *Journal, Papers*, 23 May 1771). S'étant lié d'amitié avec Franklin, Elkanah Watson rencontre lui aussi Priestley lors de son passage à Birmingham en 1782, et est impressionné par les connaissances encyclopédiques de cet homme, à qui il rend hommage dans ses mémoires :

No man has effected more interesting developments in science. He showed me his extensive library; but he was himself a library, a living encyclopedia. He was esteemed, I believe, throughout Europe, as one of the most distinguished and leaned men of the age. (Watson, *Memoirs*, 179)

Par l'entremise du savant, le jeune Américain est présenté à James Watt (1736-1819), l'inventeur de la machine à vapeur,⁴³ ainsi qu'au Docteur Henry Moyens (c.1750-1807), un scientifique écossais aveugle qui dispense des cours de chimie dans tout le royaume (Watson, *Memoirs*, 179). Par ailleurs, en 1784, Watson s'entretient à plusieurs reprises avec l'apiculteur Thomas Wildman, dont il vante le génie : « [Wildman was] distinguished throughout Europe for his almost magic power over bees. [...] He would take a hive, and, in an incredibly short time, would make the mass of bees quite subservient to his purpose, in performing many astonishing feats » (Watson, *Memoirs*, 220).

Les visiteurs nouent également des contacts avec de grandes figures politiques, afin de défendre les intérêts de leur région d'origine. William Palfrey, qui est secrétaire des "Fils de la Liberté" de Boston, est en contact avec le célèbre radical John Wilkes par l'intermédiaire de son agent commercial à Londres le marchand George Hayley.⁴⁴ Cela permet au patriote américain, à travers sa correspondance avec le Britannique entre 1768 et 1771, de tenir ce dernier au courant de l'évolution de la situation politique à Boston, du comportement de différents responsables administratifs, des persécutions subies par la population, mais également de lui faire parvenir des journaux et pamphlets.⁴⁵ Palfrey ne manque pas de

⁴³ James Watt améliore un modèle de machine à vapeur existant et, en 1769, dépose un brevet. Il est financé de 1775 à 1800 par l'industriel Matthew Boulton, qui dirige les usines métallurgiques de Soho, près de Birmingham, qui devient un lieu touristique incontournable pour de nombreux voyageurs. Dans ces usines sont rassemblées en un seul lieu toutes les étapes de la production industrielle (*Dictionary of National Biography* ; Delecroix et Rosselin, 124 ; Cervantès, 68).

⁴⁴ Pauline Maier, « John Wilkes and American Disillusionment with Britain, » *The William and Mary Quarterly*, Third Series, Vol. 20, No. 3 (July 1963), 378.

⁴⁵ Dans ses lettres à John Wilkes entre 1768 et 1771, William Palfrey tient ce dernier au courant des événements politiques à Boston, du comportement de différents responsables de l'administration, des persécutions subies par la population, et lui envoie des journaux et des pamphlets politiques. Worthington C. Ford a publié en 1914 dix-sept lettres échangées entre les membres des *Sons of Liberty* de Boston et John Wilkes en 1768-69, parmi lesquelles figurent sept lettres de William Palfrey à Wilkes (*Proceedings of the Massachusetts Historical Society*, Oct. 1913-June 1914, vol. XLVIII, Boston, 190-212). Huit lettres entre Wilkes et William Palfrey entre 1768 et 1771 ont été publiées en 1943 dans *Publications of the Colonial Society of Massachusetts*, Transactions 1937-1942, Allyn Bailey Forbes, ed., Vol. XXXIV, Boston, 411-428. Au total, onze lettres de William Palfrey à John Wilkes ont été retrouvées, et cinq de Wilkes à Palfrey entre 1768 et 1771.

rencontrer Wilkes à l'occasion d'un séjour à Londres en 1771 et si le marchand ne détaille pas dans ses journaux le contenu de ses entretiens, il ne cache pas sa fierté de fréquenter un tel cercle, dont la conversation est "savante et divertissante".⁴⁶ Avant son départ, Palfrey est également reçu par Lord Richard Grenville-Temple (1711-1779), beau-frère de William Pitt l'Ancien (1708-1778), qui le rassure sur l'évolution des relations politiques entre les colonies et la métropole.⁴⁷

Alors que le conflit révolutionnaire touche à sa fin, Elkanah Watson s'entretient lui aussi avec des hommes politiques qui ont soutenu la cause américaine : en 1782, il est invité par Edmund Burke (1729-1797) à partager son petit-déjeuner, et note avec admiration l'« expression noble et digne », ainsi que la « diction pure et élégante » de ce « géant intellectuel » (Watson, *Memoirs*, 200-201). Burke l'invite à assister aux débats de la chambre des Communes, et le présente aux grandes figures whigs du royaume : William Pitt le Jeune (1759-1806), Charles James Fox (1749-1806), ou encore Richard Brinsley Sheridan (1751-1816). Elkanah Watson ne cache pas sa fierté de se retrouver en compagnie d'hommes aussi brillants et éminents, comme il le décrit à son partenaire français Francis Cossoul :

Figure to yourself, my dear friend, a young American traveller of twenty-four, [...] standing on the floor of the British house of commons, (where the destiny of dear America in its infancy has been so often agitated), as a messenger of peace⁴⁸ surrounded by a group, the brightest constellation of political men that ever graced the annals of English history!- and, what is more gratifying to my American prid, the very men, with one exception, who have recently compelled the tyrant George to yield with a bad grace to all our just demands, in my presence!⁴⁹

Quant à William Bingham, qui espère obtenir une mission diplomatique, il est invité à plusieurs reprises en 1783-1784 chez Lord Shelburne (1737-1805), sympathisant Whig pro-américain et Premier Ministre de 1782 à 1783, pour débattre d'un projet de libre-échange entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, qui pourrait servir de base à un futur traité

⁴⁶ Il dîne à trois reprises avec Wilkes et ses « amis de la liberté » (plusieurs membres de la Société des Défenseurs de la Déclaration des Droits). Il admire tout particulièrement Robert Morris, ancien secrétaire de la Société pour la défense de la Déclaratin des Droits, qu'il décrit comme « un gentleman ingénieux et très intelligent », ainsi que Miss Wilkes, « l'une des dames les plus raffinées de toute l'Angleterre » (Palfrey, 24 February 1771).

⁴⁷ [I] spent an hour in conversation with Mr Temple on our public affairs. He assur'd me he had it from the best authority that no attempt would be again made to distress us. Lord Hillsborough [England's Secretary of State for the Colonies] saw things in quite a different light from what he formerly did. (Palfrey, March 30 1771)

⁴⁸ Elkanah Watson est présenté comme le "messenger de la paix" car Benjamin Vaughan (1751-1835), dépêché en tant qu'émissaire britannique auprès des commissionnaires américaines à Paris pour entamer les discussions autour d'un traité de paix, charge Watson en 1782 de remettre à Lord Shelburne, Premier Ministre de l'époque, des documents diplomatiques (Watson, *Memoirs*, 163).

⁴⁹ Watson, *Journal, Papers*, extrait reproduit par Jane Carson, « The First American Flag Hoisted in Old England, » *The William and Mary Quarterly*, Third Series, vol. 11, no. 3, July 1954, 439.

commercial (Alberts, *The Golden Voyage*, 134).⁵⁰ Il rencontre par ailleurs Lord Shelburne, ancien premier ministre, favorable au libre-échange, afin de discuter d'un éventuel projet de traité commercial anglo-américain.⁵¹ Même si rien n'aboutit, les deux hommes restent en contact et en 1794, alors que John Jay est dépêché à Londres pour négocier un nouveau traité commercial, William Bingham écrit à Shelburne pour lui demander d'appuyer l'envoyé américain.⁵²

D'autres visiteurs cherchent à s'entretenir avec Richard Price (1723-1791) qui, bien qu'il ne soit pas un homme politique, s'est illustré dans la défense des colonies nord-américaines. Les Loyalistes Edward Oxnard et Samuel Curwen assistent à plusieurs de ses sermons et en gardent un souvenir mémorable.⁵³ En 1782, Elkanah Watson a le privilège de converser avec l'« illustre philosophe » et il célèbre l'humilité du grand homme :

My friend delicately alluded to his great reputation as a philosopher and financier, and to the obligation America owed his pen, and the effect of his influence in her cause. He replied, "however he might be esteemed among men, he had lived long enough to know that he knew nothing." (Watson, *Memoirs*, 171-172)

Il est une figure politique qui ne laisse aucun visiteur de la période indifférent, il s'agit du monarque britannique. Les marchands l'observent, ainsi que les membres de sa famille et sa cour, à l'occasion d'une pièce de théâtre, d'un bal, d'un concert ou d'une cérémonie officielle, mais ils n'ont pas de contact direct avec lui, à l'exception du Loyaliste Samuel Shoemaker, ancien maire de Philadelphie, qui rencontre George III en 1784. Le roi aiguise la curiosité des visiteurs et fait l'objet de maintes descriptions, dans lesquelles tous les colons témoignent de leur profond respect vis-à-vis de "sa Majesté". En 1750, lors d'une représentation théâtrale, Francis Goelet épie ses moindres faits et gestes, trouve le roi sympathique et note qu'il rit de bon cœur (Goelet, January 1- April 1 1750).⁵⁴ De façon plus surprenante, bien que patriote convaincu, William Palfrey se rend en 1771 au palais St James pour présenter ses hommages au monarque, tel un courtisan. Il détaille les vêtements du roi et ceux de sa suite, dont il identifie sans peine la plupart des membres et qui semblent l'éblouir :

⁵⁰ Alors qu'il est à la tête du gouvernement en 1782-1783, Lord Shelburne est favorable à une politique de libre-échange entre la Grande-Bretagne et la jeune république américaine, mais son projet sera contré par l'opposition menée par Charles Fox et Lord North, qui contraindra Lord Shelburne à donner sa démission en avril 1783.

⁵¹ William Bingham to Lord Shelburne, Feb. 15 1784, *Miscellaneous Papers*, Massachusetts Historical Society (citée dans Brown, « William Bingham, Eighteenth-Century Magnate, 398).

⁵² Bingham to Shelburne, no date, probably 1794, *LaCaita-Shelburne Papers*, W. L. Clements Library, citée dans Brown, « William Bingham, Eighteenth Century Magnate, 393.

⁵³ Voici ce qu'écrivit Oxnard en 1775 : « [I] heard the great Dr. Price preach a funeral sermon [...]. The Dr. proved himself to be an ingenious and sensible divine" (Oxnard, *Diary*, 7 September 1775).

⁵⁴ « His Majestie seems very pleasant & smileing when any part the play pleases him & some times laughs very hearty & is joyous & merry with his favourite lords in waiting. »

His Majesty was dress'd in Crimson, as was the Duke of Cumberland. Her Majesty was dress'd in blue Silk flown'd with Furr. I saw the Duchess of Hamilton, Duke of Lancaster, Lord Stertford [...]. The brilliance of the Company especially the Ladies excell'd everything I have ever yet seen. (Palfrey, 17 February 1771)

Les marchands rencontrent rarement des écrivains ou des artistes, peut-être par manque de contacts, ou parce qu'ils privilégient les rencontres professionnelles. Les seuls peintres et sculpteurs qu'ils fréquentent à Londres sont américains, comme par exemple Patience Wright, Benjamin West, John Singleton Copley, John Trumbull ou encore Thomas Spence Duché. Comme la plupart de ses compatriotes, Samuel Shoemaker est reçu à bras ouverts dans l'atelier de Benjamin West en 1784,⁵⁵ et deux ans plus tard, Samuel Curwen est lui aussi invité à prendre le thé chez l'artiste, dont il admire le talent et dont il souligne la gentillesse.⁵⁶ Aucun voyageur de la période ne mentionne de rencontre avec des musiciens, des acteurs⁵⁷ ou des auteurs britanniques, excepté Elkanah Watson qui est invité chez le célèbre abolitionniste Granville Sharp (1735-1813) qui le charge de remettre plusieurs ouvrages anti-esclavagistes à l'intention de George Washington (Watson, *Memoirs*, 267-268).⁵⁸ Certains voyageurs plus tardifs rencontrent davantage de personnalités littéraires, peut-être parce qu'ils se comportent plus en "touristes" effectuant un Grand Tour d'Europe qu'en négociants en séjour d'affaires : entre 1795 et 1801, Joshua Gilpin fréquente ainsi l'historien britannique William Mitford (1744-1827), le révérend William Gilpin (1724-1804) - qui est un de ses parents éloignés -, et l'écrivain et voyageur britannique Thomas Roscoe (1791-1871) (Simpson, *The Lives of Eminent Philadelphians*, 403). Quant à Martha Coffin Derby et son mari, ils rencontrent plusieurs auteurs et artistes entre 1801 et 1803, tels l'artiste suisse Angelica Kauffman à Rome, l'écrivaine britannique Fanny Burney à Paris, et à Londres, le dramaturge Richard Brimsley Sheridan (Martha Coffin Derby, *Journal*). Ce sont là des cas isolés et il apparaît que les interlocuteurs des marchands en Grande-Bretagne sont, dans leur majorité, des négociants ou des industriels. A titre de comparaison, lors de son séjour de quatre ans en Europe entre 1815 et 1819, l'étudiant et intellectuel de Boston George Ticknor (1791-1871) rencontre Mme de Staël, Lord Byron, Goethe, William Wordsworth, Walter Scott ou encore Châteaubriand (Taylor, *Cavalier and Yankee*, 38).

⁵⁵ « We spent some time viewing his collection of Pictures which is very great, and then went up into his room where I was received with every mark of Friendship » (March 5 1784, *Diary*).

⁵⁶ « [He is] a most Masterly hand in the Historic painting, author of the well known and applauded piece called West's death of Wolfe » (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, April 1 1776, 133).

⁵⁷ Elkanah Watson est présenté à la sœur du célèbre acteur Garrick en 1782 lors de son passage à Lichtfield, (Garrick meurt en 1779), mais c'est là le seul contact – indirect - qu'il a avec une figure de la scène artistique anglaise.

⁵⁸ Les impressions du marchand et sa position par rapport à l'esclavage sont analysées plus loin (Troisième partie, Chapitre 3, II- D), p.486).

Il apparaît donc que la Grande-Bretagne reste un modèle dans de nombreux domaines pour les marchands de la fin de la période coloniale. La puissance économique et commerciale, ainsi que les richesses culturelles de la métropole apparaissent aux voyageurs avec d'autant plus de force qu'ils en sont les témoins directs, et il se dégage de leurs écrits une profonde admiration, qui se transforme parfois en vénération. On note toutefois l'apparition des premières critiques à l'encontre de la mère patrie.

III- Les premières condamnations se dessinent

Pour commencer, tous les visiteurs se montrent critiques vis-à-vis du climat britannique, déplorant la fréquence des précipitations et du brouillard. Originaire de Philadelphie, Jabez Maud Fisher estime que le soleil est beaucoup plus présent en Amérique, et il regrette à tel point les rayons de l'astre solaire qu'il le surnomme « son concitoyen » : « I do not expect this Winter to see my Countryman in half American Royalty and Splendor” (Fisher, *American Quaker*, January 21 1776, 120, c'est moi qui souligne). Les plaintes des marchands concernant l'humidité et le brouillard sont particulièrement nombreuses lorsqu'ils séjournent dans la capitale, où les fumées de charbon se mêlent à l'atmosphère. A son arrivée à Londres, Joshua Johnson souffre de problèmes pulmonaires qu'il attribue aux « brumes et fumées désagréables », et il note que c'est une affection courante chez les résidents de fraîche date :

[The weather] is very different from our country and not near such fine clear air; it preys a good deal on my lungs, but I am kept in spirits from its being a general thing to all on their first coming. (Johnson, July 23 1771, 6, 55)

Par ailleurs, s'ils admirent la “verte campagne” anglaise, les visiteurs ont néanmoins l'impression de contempler une nature « en miniature », en comparaison avec l'immensité des paysages américains. Samuel Curwen souligne cette différence d'échelle lorsqu'il observe que la “rivière” de Sidmouth ne serait qu'un «petit ruisseau » en Nouvelle-Angleterre (Curwen, August 6 1776, 204). Jabez Maud Fisher, bien que féru des paysages pittoresques et sublimes britanniques, reconnaît qu'ils sont moins grandioses et moins sauvages qu'en Amérique. Il estime ainsi que les cascades du Cader Idris ne font que rappeler les Chutes du Niagara, sans les égaler:

Compared with [those two grand and noble Cataracts of the Cader Idris], all the other Falls of Water which I have seen in Great Britain are trivial and dwarfish. These if they did not remind me of our boasted Wonder, the Niagara Falls, they at least did of the Montmorency and La Chaudière,⁵⁹ to which they yield but trifling Superiority. (Fisher, *American Quaker*, 222)

Il faut toutefois nuancer ces critiques : l'impression générale qui se dégage des témoignages de l'époque coloniale est celle d'une admiration face à une nature fertile et maîtrisée, offrant d'abondantes récoltes et procurant un plaisir esthétique chez le spectateur. Alors que se profile le conflit révolutionnaire, la rupture avec la métropole est donc encore loin d'être consommée chez la plupart des marchands. Ainsi, en mai 1776, voici la réponse que Jabez Maud Fisher apporte à Thomas Paine, lorsqu'il affirme dans *Common Sense* qu'il est absurde et contre-nature qu'un continent soit gouverné par une île :⁶⁰

What a little Spot is England. [...] And shall this diminutive Spot give Law to the Continent of America, one of whose Lakes would immerse it in its Bowells? Well might the Indignation of America be aroused. Well might her Pride startle at the Thought [...]. Yet this little Kingdom has shewn us her power and Strength, Empires more formidable than ours has she bid defiance to; and over Kingdoms more populous has she rose victorious. (Fisher, *American Quaker*, May 6 1776, 177)

Les attaques se font plus sévères vis-à-vis du système éducatif : à l'image des Britanniques de l'époque,⁶¹ les visiteurs sont de plus en plus nombreux⁶² à émettre de sérieuses réserves quant à la qualité de l'enseignement dispensé dans le pays. Henry Laurens est celui qui s'intéresse le plus à la question, car il souhaite offrir une éducation de qualité à ses trois fils qui l'accompagnent en voyage. Quelques mois après son arrivée en Grande-Bretagne, s'étant renseigné sur les établissements aux alentours de la capitale, il s'avoue profondément déçu à la fois par les universités et les écoles privées, à tel point qu'il regrette de ne pas avoir laissé ses garçons en Caroline :

⁵⁹ Les deux chutes d'eau auxquelles le visiteur fait allusion se trouvent au Canada, sur le Saint-Laurent. Le marchand s'y est rendu en 1773, deux ans avant son départ pour la Grande-Bretagne.

⁶⁰ « There is something very absurd, in supposing a continent to be perpetually governed by an island. In no instance hath nature made the satellite larger than its primary planet » (Paine, 91).

⁶¹ On constate en effet en Angleterre une attitude de plus en plus critique vis-à-vis des universités d'Oxford, de Cambridge, ou encore des Inns of Court de la capitale : sont dénoncés les mœurs des étudiants de plus en plus dissolues, l'inégalité de traitement entre les étudiants aristocrates et les autres, la difficulté que rencontrent les professeurs pour faire respecter la discipline, ou encore la longueur, le prix excessif et le contenu inadapté de la formation médicale (Langford, *A Polite and Commercial People*, 79-90).

⁶² Il faut noter quelques exceptions : En 1780, Benjamin Pickman est très satisfait de son séjour à Oxford : il vante la beauté des bâtiments de la ville, est ravi de pouvoir dîner avec des docteurs en théologie et d'écouter leur conversation. Il ne formule aucune critique quant à la qualité de l'enseignement dispensé ou le manque de moralité des étudiants (Pickman, 12 January 1780). Quant à William Palfrey, il déclare qu'Oxford est « la plus grande institution éducative au monde » (Palfrey, March 13 1771).

Since my arrival in England I have been as diligent an Enquirer as time and Circumstances would admit of, into the State of Schools in this Kingdom. And upon my Word, I have received so little Satisfaction, that I have sometimes wish'd myself and all my Children safe at Ansonburg again. The two Universities are generally, I might say universally, censured. Oxford in particular is spoken of as a School for Licentiousness and Debauchery in the most aggravated heights. I have visited a few private Academies and taking all Things together, none of them quite please me. (Henry Laurens to Benjamin Elliott, 4 November 1771, *Papers*, vol. 8, 30)

Un mois plus tard, il estime que moins d'une institution sur dix en Angleterre offre une éducation satisfaisante (Henry Laurens to Thomas Savage, 5 December 1771, *Papers*, vol. 8, 75). Craignant que la société britannique ne « contamine » les mœurs vertueuses de ses enfants,⁶³ il décide finalement de placer deux de ses fils à Genève, dans une institution qui lui donne entière satisfaction tant sur les plans moral, qu' éducatif et financier :

[In Geneva,] more friendly Attention will be paid to [my Sons] in all Respects than we could hope for in a Kingdom overwhelm'd by Luxury and Vice, where Interest is almost universally the main Spring of Action, and where at the same time it is exceedingly difficult to find Tutors who will pay half that Attention on their Pupils, which might reasonably be expected in Return for the extravagance of their Demands. (Henry Laurens to James Laurens, 22 June 1772, *Papers*, vol. 8, 376)

Malgré son admiration sans faille de la métropole et son appartenance à l'élite de Caroline du Sud qui envoie de nombreux jeunes hommes en Angleterre pour y être éduqués, Louisa S. Aikman est horrifiée par les internats anglais, et s'estime heureuse d'avoir bénéficié d'une éducation « sur la rive ouest de l'Atlantique », à savoir, dans son cas, un enseignement à domicile.⁶⁴

L'état des mœurs de la société britannique fait également l'objet de vives dénonciations, en particulier chez les visiteurs puritains de Nouvelle-Angleterre et les Quakers de Pennsylvanie, qui ont des critères d'exigence morale élevés. Dès son arrivée sur le sol britannique en 1775, le marchand de Salem Samuel Curwen, puritain et conservateur, fait un constat sévère du climat moral qui règne dans la capitale. En s'appuyant sur la théorie cyclique de l'histoire, selon laquelle les civilisations progressent par différentes étapes,⁶⁵ il

⁶³ « God forbid the tainted air of this Kingdom should infect his Morals & divest his attention » (Henry Laurens to George Appleby, 31 October 1771, *Papers*, 27).

⁶⁴ « I am thankful I was born and bred on the Western shore of the Atlantic. I should have died under the horrors of a Boarding School » (Aikman, 34).

⁶⁵ Voir par exemple l'explication du Révérend David Tappan, Professeur de théologie à Harvard, dans un sermon de 1798 : « When [political bodies] have reached a certain point of greatness, their taste and manners begin to be

dépeint une société britannique sur le déclin : la richesse excessive des habitants a encouragé le luxe, qui a entraîné à son tour une multitude de vices et corrompu toutes les strates de la société. Londres se transforme en digne Sodome ou Gomorrhe, où les habitants succombent aux innombrables « tentations » qui se présentent à eux :

The dissipation, self-forgetfulness, and vicious indulgences of every kind, which characterize this metropolis, are not to be wondered at. The temptations are too great to that degree of philosophy and religion ordinarily possessed by the bulk of mankind. The unbounded riches of many afford the means of every species of luxury. (Samuel Curwen to Rev. Thomas Barnard, July 22 1775, *Journal and Letters*, 32)

Les visiteurs sont particulièrement choqués par l'attitude de certains nobles qui font l'objet de scandales. Ainsi, en se rendant au château de Dean en 1779, Louisa Susannah Wells Aikman rapporte l'histoire du propriétaire des lieux, Francis Osborn, Duc de Leeds et Marquis de Carmarthen (1751-1799), dont l'épouse s'enfuit avec un autre homme, avant de mourir de chagrin en découvrant que son amant la trompait :⁶⁶

What is Grandeur without Honour and Virtue ? [...] Is not [the story of this unfortunate pair] an excellent Fable for a play ? But the present age can testify its *truth!* Alas ! Alas ! That the example of the Virtuous Pair on the Throne⁶⁷ cannot influence the Nobility. (Aikman, 20 August 1779, 63-64)

Samuel Curwen est quant à lui indigné par le fils du Baron de Poltimore, Charles Warwick Bampffield (1753-1823), qui mène une vie de débauche et dilapide la fortune familiale. Il incarne aux yeux du voyageur puritain et conservateur tous les travers de la société britannique "moderne" : «[He is] a sad instance of folly, of thoughtlessness, extravagance, and compliance with luxurious taste, and dissipation of the present age here" (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 12 April 1779, vol. II, 534). En dignes défenseurs de valeurs bourgeoises, les marchands condamnent les aristocrates qui vivent dans un luxe excessif.

Les couches populaires de la société britannique ne sont pas épargnées. Samuel Curwen se plaint du comportement indécent et parfois violent de la foule qu'il côtoie à l'occasion d'une foire à Birmingham en 1777 : « it is rather a day of jollity than business ; and the ensuing evening ends in riot, debauchery, and drunkenness" (Curwen, Thursday 22 May

infected. Their prosperity inflates and debauches their minds. It betrays them into pride and avarice, luxury and dissipation, idleness and sensuality, and too often into practical and scornful impiety. These, with other kindred vices, hasten their downfall ruin. [...] luxury tends to extinguish both sound morality and piety" (cité dans Stow Persons, "The Cyclical Theory of History in Eighteenth Century America," *American Quarterly*, vol. 6, No. 2 (Summer 1954), 147-163, 153).

⁶⁶ Il épouse en 1773 Amelia Darcy (1754-1784), mais son épouse s'enfuit avec John Byron (le père du poète). Le divorce est prononcé en 1779 mais Amelia meurt pendant le procès, le cœur brisé.

⁶⁷ Le roi George III avait la réputation d'être fidèle à son épouse.

1777, *Journal of SC Loyalist*, I, 347). Par ailleurs, ses déboires avec les pickpockets, les cambrioleurs et les prostituées sont présentés comme autant de signes d'une société dont le voyageur condamne la « folie », l'« extravagance », l'« inconséquence », la « dissipation » et le « goût pour le luxe » (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, May 10 1779, II, 534). Une conversation avec une fille de joie londonienne en avril 1777 ne fait que confirmer sa position : « The wretched condition to which the multitude of poor Girls with which this great City abounds who have been unfortunately seduced from the paths of modesty and chastity are reduced to, is a melancholy and mortifying consideration to a humane mind » (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, I, 140).

Laurens est lui aussi scandalisé par l'immoralité des femmes : “Oh! The wretched state of female Virtue in this Kingdom [...] Chastity is certainly out of Fashion in England. And Women talk another Language, than that in which Modesty was best understood twenty years ago” (Henry Laurens to James Laurens, 5 December 1771, *Papers*, vol. 8, 68-69). Lorsqu'il doit trouver un refuge en 1773 pour sa nièce Mary Bremer victime d'un viol, il refuse de laisser la jeune femme à Londres, sur une « terre du péché », entourée de « mille tentations », et il décide de la placer dans un couvent des Ursulines à Boulogne.⁶⁸ Ces observations font directement écho à certains moralistes britanniques de l'époque qui opposent l'innocence de la campagne à la perversité citadine,⁶⁹ thème que l'on retrouve également dans la célèbre série de peintures *A Harlot's Progress* de William Hogarth : la capitale cause la perte des innocentes et vertueuses jeunes filles de province, qui sont entraînées dans l'enfer de la prostitution et des maladies vénériennes.

Aux yeux de nombreux visiteurs, la décadence de la société se reflète dans la sphère politique. Faisant directement écho aux dénonciations des radicaux britanniques,⁷⁰ les patriotes américains portent un regard de plus en plus suspicieux à l'encontre de l'administration britannique. En 1769, William Palfrey écrit à John Wilkes qu'il a bon espoir qu'il parvienne à lutter contre la corruption au sein de toute la nation britannique, et tout particulièrement celle de ses dirigeants : « We [Wilkes's friends in America] promise ourselves much from your endeavours to stem that torrent of corruption which 'like a general flood, has delug'd all' to the eternal digrace of the British Nation » (William Palfrey to John

⁶⁸ “I had considered her continuance in London as beset by Millions of Temptations which would begin to play before her Eyes as soon as my back should be turned. [Boulogne] is an asylum from the dangers which I dreaded in London” (Henry Laurens to James Laurens, April 24 1773, *Papers*, vol. 9, 12-13).

⁶⁹ Xavier Cervantès, *L'Angleterre au XVIII^e siècle*, 115-117.

⁷⁰ Pauline Maier, « John Wilkes and American Disillusionment with Britain » ; Colin Kidd, *British Identities before Nationalism, Ethnicity and Nationhood in the Atlantic World, 1600-1800*, Cambridge University Press, 1999, 266-269.

Wilkes, 21 February 1769, c'est moi qui souligne). Deux mois plus tard, alors que la réélection de Wilkes au parlement est invalidée et que ce dernier apparaît comme une victime de l'arbitraire, Palfrey ne cache pas son mépris pour les dirigeants britanniques :

Your friends in America find with the utmost grief and concern that Ministerial malice still follows you and baffles all your projections for the good of Great Britain and its dependencies, but I hope the time is not far off, when a weak and wicked Administration, and all their corrupt tools, shall be made to tremble at the name of Wilkes. (William Palfrey to John Wilkes, April 12 1769, "John Wilkes and Boston", 199, c'est moi qui souligne)

Ces craintes à l'égard d'un ministère « tyrannique et corrompu »⁷¹ sont confirmées par de nombreux marchands dans les années 1760 et 1770, qu'ils soient patriotes ou modérés. Ainsi, bien que fervent défenseur de l'empire britannique jusqu'au début des années 1770, Benjamin Franklin exprime en février 1775 son désenchantement vis-à-vis de la société britannique, qu'il qualifie de « royaume pourri », une expression inspirée des célèbres lignes d'*Hamlet* : « When I consider the extream Corruption prevalent among all Orders of Men in this rotten State, and the glorious Virtue so predominant in our rising Country, I cannot but apprehend more Mischief than Benefit from a closer Union » (Benjamin Franklin to Joseph Galloway, February 25 1775, *Franklin Papers*, c'est moi qui souligne).⁷² A l'image de Franklin et bien que modéré, Henry Laurens porte un regard de plus en plus critique et désabusé sur l'administration britannique : en 1772, il commence par mettre en doute la présence d'hommes honnêtes dans les rangs du gouvernement ;⁷³ en février 1774, il ne cache plus sa désapprobation vis-à-vis des agissements d'un Ministère « aveuglé » qui se fourvoie en s'opposant à des colons « dans leur droit » ;⁷⁴ deux mois plus tard, il ne doute plus de l'existence d'un complot destiné à ruiner les colonies et il en rejette désormais une partie de la faute sur le roi, dont il avait jusqu'alors excusé la conduite :⁷⁵

⁷¹ Palfrey to John Wilkes, March 5 1770, "John Wilkes and William Palfrey," *Publications of the Colonial Society of Massachusetts, Transactions*, 1937-1942, ed. Allyn Bailey Forbes, vol. 34, Boston, 1943, 417.

⁷² Concernant les positions de Franklin par rapport à l'empire, l'évolution de son opinion et son "américanisation", voir l'ouvrage de Gordon Wood : *The Americanization of Benjamin Franklin*, New York, The Penguin Press, 2004 (en particulier les chapitres 2 et 3, 61-151).

⁷³ "There are many honest men in the City, nay, I will not positively say, there may not be found one even in the Ministry" (Henry Laurens to Peter Mazuck, 10 April 1772, *Papers*, vol.8, 259).

⁷⁴ Henry Laurens to James Laurens, February 5 1774, *Papers*, vol. 9, 266.

⁷⁵ Laurens suit en cela le cheminement de nombreux patriotes nord-américains qui soupçonnent dans un premier temps les agissements du Parlement et des ministres, pensant que le roi est manipulé et tenu dans l'ignorance des événements. C'est notamment la position de Franklin dans les années 1760 : « Franklin tended to see more and more the Crown as the benign center of empire and Parliament as the malevolent source of tyranny" (Wood, *Americanization of Benjamin Franklin*, 122). Ce n'est qu'une fois que les innombrables petitions adressées au roi restent sans réponse que les colons en concluent que le roi fait lui aussi partie des conspirateurs.

The present Administration Seem determined, to bring the Colonists into a State of Vassalage. It Seems also to be the King's Will, & the present House of Commons are fit Instruments for their purpose. (Henry Laurens to John Lewis Gervais, April 6 1774, *Papers*, vol. 9, 391)

Les critiques sont plus sévères encore chez les patriotes radicaux, comme chez William Lee de Virginie qui n'a pas de mots assez forts pour dénoncer les dirigeants « infâmes » du pays :

A settled plan is laid to subvert the liberties and constitution of this country, as well as that of America. You [Americans] are personally obnoxious to the King and his Junto, as having shown more spirit in support of your rights, than the people of this country, who are immersed in riches, luxury, and dissipation. (William Lee to Richard Henry Lee, 10 September 1774, *Letters*, 87)

Il décrit Lord North (1732-1792), alors à la tête de l'administration, comme un « tyran fourbe, perfide et acharné », dénonce les mesures « injustes », « tyranniques » et même « diaboliques » de son cabinet, et va jusqu'à traiter les ministres de « malfaisants » (Lee, *Letters*, 88, 103, 118, 265).

En dépit de leur attachement à l'empire et de leur loyauté à leur souverain, certains marchands loyalistes relèvent également quelques dysfonctionnements du système politique. Lorsque Jabez Maud Fisher croise en Irlande en 1776 deux musiciens italiens engagés par un parlementaire pour promouvoir sa campagne, il est révolté par cette pratique qui, écrit-il, n'aurait jamais cours en Amérique : « To such low Practices are the Sons of Britannia and Hibernia descended. Would not American Virtue revolt at the Idea ! Would she not blush at such low devices ! » (Fisher, *American Quaker*, 27 April 1776, 168). Quant à Samuel Curwen, il condamne le climat de violence qui prévaut pendant les élections parlementaires : « The contest was very fierce; great animosities have taken place; sharp words and broken limbs, but no death; though it's said to be less tumultuous than many former ones, more than enough has happen'd to convince me of the deplorable venality of the nation » (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, November 6 1776, vol.I, 263). En 1782, alors que le conflit révolutionnaire touche à sa fin et que la dette publique s'accroît chaque jour, Curwen prédit la « ruine de la nation », la chute de l'administration, de la constitution et de l'empire tout entier.⁷⁶ Lorsqu'un nouveau gouvernement est nommé à la fin du conflit en 1783, il dénonce l'absence de dévouement à la nation de ses membres :

⁷⁶ « An end of this war will delay, but nothing near prevent the ruin of this Nation. The execrable public debt has really overthrown the constitution, the dreadful effects will too soon be obvious » (November 27 1782, *Journal of SC Loyalist*, vol. II, 874). Il convient toutefois de préciser que Curwen porte un jugement particulièrement sévère vis-à-vis du système politique britannique, et qu'il ne reflète pas l'attitude générale des Loyalistes en exil. Voir l'analyse de Mary Beth Norton : « Curwen was not truly representative of his fellows [...], in his attitude toward

Selfishness, venality, rapacity, and dissipation are the characteristics of this age and nation, to which must be added in order to finish the picture, a total disregard to, and ridicule of, the idea of public welfare, which all men speculatively consider as unnecessary and practically, therefore neglect. (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, March 28 1783, vol. II, 907)

L'attitude de la classe marchande britannique au début du conflit révolutionnaire, en particulier le manque de soutien, n'échappe pas aux critiques. Dès l'introduction de taxes dans les colonies à partir de 1763, les négociants américains comptent sur l'appui de leurs confrères en Grande-Bretagne pour faire abroger ces mesures et défendre leurs intérêts. Ainsi, en 1767, alors que les « lois Townshend » imposent de nouveaux droits d'importation et que les colons boycottent les produits britanniques en signe de protestation, le marchand de Boston William Palfrey écrit à son agent londonien George Hayley pour réclamer l'appui des confrères de métropole et lui demande d'user de tout son poids sur le Parlement :

It stands the mercantile part of Great-Britain in hand to lend their assistance to our relief. It is to them, in a great measure, we look for redress. That body of men have always been so truly and so justly reputable as to acquire great weight with the Parliament [...]. We sincerely hope and earnestly beg they will not be wanting in using their utmost endeavours to obtain a redress of our grievances.⁷⁷

Mais si dans un premier temps, les négociants de la métropole soutiennent en majorité les revendications des colons, leur attitude change au vu des actions violentes et radicales de certains « rebelles » qui n'hésitent pas à s'attaquer à des biens privés, jetant des marchandises britanniques à la mer, ou encore incendiant et pillant les maisons de représentants officiels. En 1771, Henry Laurens est témoin de ce qu'il dénonce comme un manque de solidarité :

Such think themselves Friends to America, if they encourage Trade from thence, for their own Emoluments, but have no Idea of opposing Ministerial Attempts to deprive her of her most valuable privileges. (Henry Laurens to James Laurens, 26 December 1771, *Papers*, vol. 8, 130)

America. For example, in December 1776 he angrily wished for a rebel victory to convince 'these conceited islanders' that America too had its 'brave soldiers'" (Mary Beth Norton, Review of *The Journal of Samuel Curwen, Loyalist*, by Andrew Oliver, *The American Historical Review*, Vol. 78, No. 5, 1973, 1525. Andrew Oliver, éditeur de ses journaux en 1972, partage son opinion : "Curwen's position as a loyalist is difficult to assess because he was ambivalent. [...] He blamed both Britain and America for the [revolutionary] troubles and was one of the few refugees whose sympathy for America grew as the war dragged on" (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, introduction, vol. I, XV).

⁷⁷ William Palfrey to Alderman Hayley, 14 April 1767, lettre citée dans John Gorham Palfrey, "Life of William Palfrey," *The Library of American Biography*, ed. Jared Sparks, vol. XVII, Boston, Charles C. Little and James Brown, 1848, 345. Une telle requête avait peu de chances d'aboutir, car il semble que ces groupes de pression aient vu leur pouvoir décliner dans les années 1760 (Alison G. Olson, « The London Mercantile Lobby and the Coming of the American Revolution, » *The Journal of American History*, Vol. 69, No. 1 (June 1982), 21-22).

La suite des événements, en particulier la *Boston Tea Party* de décembre 1773, n'incite pas les marchands britanniques à changer d'attitude et leurs confrères américains sont unanimes à condamner ce qu'ils perçoivent comme un abandon, voire une trahison. Lorsqu'en août 1774, l'administration adopte des « Lois Intolérables » (*Intolerable Acts*) pour punir les colonies, Joshua Johnson appelle ses partenaires à Annapolis à dénoncer publiquement tous les partenaires qui ne les soutiennent pas en métropole.⁷⁸ Avec sa véhémence habituelle, William Lee de Virginie considère les marchands londoniens ni plus ni moins comme des “ennemis” potentiels.⁷⁹ Tout comme Johnson, il livre les noms de ceux qu'il perçoit comme des traîtres, et suggère à son frère siégeant au Congrès continental de publier une liste noire en Amérique :

Among the merchants here you have some incorrigible enemies [...]. These men should be stigmatized in America. [...] While the ministers reward their partisans amply, you will contend on very unequal ground, if you reward the same infamous tools by placing your property and confidence in their hands. (William Lee to Richard Henry Lee, 25 February 1775, *Letters*, 130)

D'autres marchands sont plus mesurés. En 1774, Henry Laurens, qui n'est alors pas favorable à une rupture complète avec la mère patrie, excuse l'attitude des Britanniques en rejetant la faute sur les actions trop radicales de certains patriotes, et appelle ses compatriotes à suivre la voie de la modération : “We have friends throughout this Kingdom, but they are tongue tied, they are dumb. They reflect upon our destroying the property of our fellow subjects without offering any kind of restitution or apology” (Henry Laurens to James Laurens May 7 1774, *Papers*, vol. 9, 435).

*

*

*

C'est donc un portrait ambivalent de la Grande-Bretagne qui émerge des témoignages de la fin de la période coloniale, comme le résume Henry Laurens en 1772 :

⁷⁸ “The blessed public spirited merchants [in London] refused to step forward themselves [for the petition to prevent the passage of the “Intolerable Acts”] and prevented everyone else whom they could and yet I have not a doubt but they will puff away with you what they have done. If they should, I desire you will not hesitate in telling their agents and puffers that it is a lie of the most vile, that I am your authority who has watched their motions and am willing to justify what I say” (Joshua Johnson to the firm, 3 April 1774, *Letterbook*, 130).

⁷⁹ “The merchants are almost universally your enemies there ; instead of doing you any good, their whole influence will be against you, unless you force them thro' interests to an active part in your factor » (William Lee to Richard Henry Lee, *Letters*, 10 September 1774, 96).

In this Kingdom, [there is] a strange Mixture of Religion and Impiety, of all Earthly Joy and all possible human Misery, of the most perfect Truth, Sincerity, Philanthropy, and the most diabolical Falsehoods in Commerce, Politics, and Religion, that the most wicked among men are capable of forging. (Henry Laurens to Alexander Garden, May 24 1772, *Papers*, vol. 8, 323)

Si les visiteurs considèrent la Grande-Bretagne comme un modèle presque absolu dans les domaines économique, industriel ou encore culturel, leur regard se fait de plus en plus critique vis-à-vis du climat, de la qualité de l'enseignement, de l'intégrité des dirigeants, des mœurs de la population, ou encore de l'attitude de la classe marchande britannique.

Cette tendance se reflète-t-elle dans les transferts de part et d'autre de l'Atlantique ? Les échanges sont-ils univoques, du centre vers la périphérie, ou réciproques ? D'autres pays européens constituent-ils une source d'inspiration pour les treize colonies ? Les transferts se limitent-ils à une simple imitation, ou les marchands adaptent-ils le modèle original au contexte américain ?

IV- Sous la tutelle de la métropole ? Les transferts dans les années 1760-1780

Dans les années précédant la guerre d'indépendance, les échanges depuis la métropole vers les treize colonies sont nombreux car l'essor des réseaux de commerce dans la sphère atlantique à partir de la deuxième moitié du XVIII^e siècle entraîne un renforcement des liens anglo-américains.⁸⁰ Sous l'effet de l'intensification des flux de marchandises, de connaissances, d'idées et de personnes, la société coloniale américaine s'anglicise et cherche à se débarrasser de sa « rusticité » en imitant la norme anglaise, alors perçue comme supérieure.

Il s'agit ici de montrer de quelle manière les marchands participent à ce développement, d'analyser leur rôle en tant que « médiateurs entre le centre et la périphérie », vecteurs de transferts facilitant la circulation de biens et de modèles culturels.⁸¹ A mesure que le pouvoir

⁸⁰ David Hancock identifie la construction d'une « communauté d'intérêts » dans l'espace atlantique britannique au cours du XVIII^e siècle : « The increase in the frequency of trans-Atlantic voyages, the expansion of regular postal services [...] the presence of new or improved port facilities, the decrease in dangers of trans-Atlantic voyaging from the decline in piracy, eased the flow of goods, people and information between Europe and America. [...] The Atlantic community shrank as the eighteenth century progressed » (Hancock, *Citizens of the World*, 387-388).

⁸¹ Julie Flavell écrit ainsi à propos de l'élite coloniale américaine qui voyage à Londres entre 1755 et 1775 : « For [the upper ranks of colonial American society], the metropolis not only set standards from afar; it also permitted them to construct for themselves a special role within the empire as mediators between periphery and centre, as those who experienced the metropolis in personal terms and understood how to negotiate its cultural, financial,

d'achat de la population s'accroît et que les habitants aspirent à une vie plus confortable, ainsi qu'à davantage de culture et de raffinement, nous verrons qu'ils s'empressent de faire venir toujours plus de produits de luxe de Grande-Bretagne et d'Europe, mais s'emploient également à faire connaître des pratiques culturelles de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie, à travers l'importation de livres et de magazines, ou encore de vêtements et d'accessoires de mode. Les échanges d'ordre technologique, industriel et agricole fleurissent également, car la Grande-Bretagne est alors à la pointe du progrès dans ces domaines.

Mais dans quelle mesure cette importation s'accompagne-t-elle d'une reformulation, d'une réappropriation, voire d'une émancipation du modèle d'origine, pour l'adapter au contexte local ? Les treize colonies se réduisent-elles à des « provinces culturelles » de l'Angleterre, ou observe-t-on à travers les témoignages les premiers contours d'un style distinct ? Les marchands prennent-ils leurs distances vis-à-vis de certaines coutumes de la métropole ? Enfin, quelle influence les treize colonies exercent-elles malgré tout sur le centre de l'empire ?

A) Les transferts de biens matériels

Sont exclues de cette analyse les marchandises que les négociants achètent à titre professionnel, elles ont été présentées dans la première partie en même temps que leurs activités commerciales. Parmi les objets qui ne sont pas vendus une fois de retour en Amérique, on trouve des produits destinés à un usage personnel, ainsi que d'autres commandés par des proches et des amis,⁸² ou parfois par des institutions telles que des bibliothèques ou des universités.⁸³ Dans le cas d'un séjour prolongé, les biens sont envoyés au cours du voyage du voyageur, ou, dans le cas contraire, attendent le retour du marchand.

Concernant les objets achetés en Grande-Bretagne, ce sont les vêtements et accessoires de mode qui arrivent en tête : il apparaît donc que les colons suivent les tendances en vogue dans la métropole et que Londres représente un exemple à suivre dans ce domaine. On ne compte pas les mouchoirs, gants, éventails, boutons, boucles et pièces de tissu de toute sorte,

social and political systems" (Julie Flavell, «The 'School for Modesty and Humility': Colonial American Youth in London and Their Parents, 1755-1775," *The Historical Journal*, Vol. 42, No. 2 (June 1999), 377-403, 401). Voir également Michel Espagne, « La notion de transfert culturel », *Revue Sciences/Lettres*, 5.

⁸² Pour un exemple, se référer au "memorandum" de Thomas Clifford Jr. reproduit en annexe, dans lequel le voyageur liste les commandes personnelles à l'occasion de son voyage en Angleterre en 1770 (vol. 2, p.81).

⁸³ Samuel Curwen et Benjamin Pickman proposent par exemple à la *Social Library* de Salem d'acheter des ouvrages pour son fonds (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, April 11 and May 13 1784 ; Pickman, 29 April 1775). Shoemaker s'acquitte pour sa part d'une commande de livres pour le libraire de Philadelphie Robert Bell (Shoemaker, January 20 1784).

et plus rarement, bijoux et montres, rapportés par les voyageurs.⁸⁴ En 1783, William Smith emporte une longue liste détaillée de commandes d'amis et de parents : y figurent entre autres deux manteaux d'hiver, dont un en satin « d'une couleur à la mode » et bordé de fourrure blanche, une cape, un manchon, des bas de laine peignée « très fine », des boucles en argent, du pou-de-soie (un type de soie), un éventail « élégant » avec des lames en ébène et une monture violette et blanche, de la « bonne » soie rose, ainsi qu'une « élégante » pochette « pour une *Lady* », en maroquin, dans laquelle on peut glisser un ou plusieurs flacons de sels.⁸⁵ Il s'agit clairement pour les commanditaires de revendiquer un statut de *gentleman*, et de renforcer leur position dominante au sein de la société coloniale.

Il est frappant de constater qu'ils ont une idée très précise des produits qu'ils – et surtout elles – recherchent, ce qui montre que les informations circulent d'un continent à l'autre. On remarque également l'importance que revêt l'acquisition d'un objet à la dernière mode, ce qui n'empêche pas l'existence d'un décalage entre la métropole et les colonies. En 1784, Samuel Shoemaker parcourt ainsi un grand nombre de boutiques avant de réussir à se procurer des marchandises susceptibles de plaire à ses proches, car elles ne sont plus à la mode :

[I went] to Silk mercers again to look for black Paduasoy for thee, but did not meet with any to my mind, they all tell me the sort I want is entirely out of wear here and that none has been made or can be had. (Shoemaker, January 13 1784, c'est moi qui souligne)⁸⁶

Shoemaker est cependant l'un des rares voyageurs à ne pas adopter le style londonien, qui constitue la référence en la matière. Ainsi, lorsque Benjamin Pickman choisit des chapeaux pour ses enfants en 1783, il n'hésite pas à outrepasser les désirs de ses commanditaires pour leur fournir un produit conforme aux dernières tendances : « I have sent each of you a hat [...]. I have not orderd any gold or Silver Buttons to be put on them, as they are out of Fashion in England and are worn only by Servants” (Pickman, 23 June 1783).

⁸⁴ Pour exemple, Samuel Shoemaker envoie à plusieurs reprises des boutons, éventails, mouchoirs et tissus à sa famille, comme par exemple le 12 mars 1774 : « I Called at several Jewellers to purchase a pair of sleeve Buttons for thee [his wife]. I found some to my liking, I admire them much more than the now fashionable ones. I also went to several Fan shops for Betsy” (Shoemaker, *Diary*). Concernant les bijoux et les montres, voir Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 26 May 1784 et Shoemaker, February 5 1784.

⁸⁵ “One handsome black cloak trimed with fur suitable for winter, the fur black & white or grey, one ink cloak for Betsey, one muff [...], superfine white worsted hose, buckles, brown paduasoy with trimming suitable [...], one genteel fan with ebony sticks purple & white mount, a Lady's elegant morocco pocket book to contain a smelling bottle or bottles, the instruments to be mounted with silver or gold, a satin cloak for winter with a white fur on its fashionable colours, pink and good silk...” (Smith, List of articles to be obtained for friends and members of the family, 1783, *Smith-Carter Family Papers*, Reel 2).

⁸⁶ De la même manière, le voyageur a du mal à se procurer des bas de soie et une table à thé qui correspondent aux souhaits de ses commanditaires : « Can't find a pencilld (*sic*) tea table China, its reckon'd old fashiond and seldom askd for here » (Shoemaker, February 28 and March 2 1784).

Les livres et divers imprimés font également partie des objets les plus prisés, car, pétris de culture britannique, les visiteurs et leurs proches dévorent les œuvres des grands auteurs, ainsi que les magazines et périodiques comme le *Gentleman's Magazine* et le *London Magazine*, et ils profitent de leur séjour pour s'approvisionner à moindre prix chez les libraires de la capitale. Leurs goûts sont variés : Samuel Shoemaker expédie à sa famille des œuvres littéraires, comme les mémoires de Voltaire et les *Lettres* de l'ancien esclave Ignatius Sancho (1729-1780), mais également des pamphlets politiques, de Benjamin Franklin et de l'Écossais George Chalmers (1724-1825), et des journaux et magazines britanniques et européens, que son épouse apprécie tout particulièrement⁸⁷ (Shoemaker, January 4, 11, July 30, August 8, August 13 1784). Plus rarement, ils font parvenir des documents scientifiques : Henry Laurens envoie à son frère des pamphlets sur la vaccination contre la variole (Laurens, *Papers*, vol. 8, 148). Par ailleurs, les tensions croissantes entre les colonies et la métropole à partir des années 1760 poussent les visiteurs à communiquer des documents politiques de dernière main, comme Samuel Powel qui envoie en février 1765 à son oncle Samuel Morris le rapport de la Chambre de Communes concernant l'Acte sur le Timbre qui vient d'être voté par le Parlement.⁸⁸ Enfin, il faut rappeler que les visiteurs sont pour la plupart en voyage d'affaires et Samuel Rowland Fisher profite ainsi de son séjour en 1783 pour rapporter dans ses bagages deux catalogues proposant des équipements pour chevaux et divers objets en laiton (Hummel, « Samuel Rowland Fisher's 'Catalogue of English Hardware' », 189-190).

L'inventaire de ses biens auquel Samuel Curwen procède en 1780 nous renseigne sur les œuvres les plus appréciées à l'époque. Le Loyaliste, qui reconnaît bien volontiers sa passion pour les livres,⁸⁹ en a acheté plus d'une centaine au cours de son long exil. Les œuvres religieuses ou morales sont les plus nombreuses chez ce Puritain de Nouvelle-Angleterre, comme par exemple *A View of the Internal Evidence of the Christian Religion* de l'écrivain anglais Soame Jenyns (1704-1787), ou encore *A Father's Legacy to his Daughters* (1761) du moraliste écossais John Gregory (1724-1773).⁹⁰ Mais il se délecte aussi d'ouvrages

⁸⁷ Rebecca Shoemaker lui écrit en effet le 12 mai 1784 : « I find the European London & political magazines very entertaining » (Shoemaker, *Letters*).

⁸⁸ Samuel Powel to his Uncle Samuel Morris, London, 16 February 1765 : « Dr. [John] Morgan will deliver you a small Packett, containing the Notes of the Commons, in regard to the Stamp Duties to be imposed upon the Colonies » (*The Morris Family of Philadelphia*, Robert C. Moon, ed., 471). Jusqu'à son départ, Samuel Powel continue à envoyer régulièrement les dernières publications à Londres ayant trait aux colonies nord-américaines et à tenir son oncle au courant des débats au parlement, comme le 24 février 1766 : « I sent you [...] some of the best Productions, that have been published here, relative to the present State of Affairs in America » (477).

⁸⁹ « All mankind are mad abt some pursuit or other. Mines is book madness » (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, vol. II, 707).

⁹⁰ On observe le même intérêt pour la religion parmi les titres commandés par Jonathan Williams pour son père, un marchand de Boston : il demande à Franklin de lui envoyer trois ouvrages du théologien allemand Jakob

ayant trait à l'histoire, à la médecine, à la poésie, aux langues étrangères, aux voyages,⁹¹ et à la philosophie. Citons parmi les plus célèbres les lettres de Lord Chesterfield à son fils, le recueil de poèmes *Seasons* de James Thomson, plusieurs romans de Laurence Sterne, ou encore *Letters to a Philosophical Unbeliever* (1780) de Joseph Priestley. Il achète également des ouvrages liés à l'actualité politique, témoin de son intérêt pour le débat autour du conflit révolutionnaire américain, comme *Observations on the Nature of Civil Liberty* (1776) de Richard Price et, de manière plus surprenante pour un Loyaliste, *Common Sense* (1776) de Thomas Paine (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, I, 167).⁹²

Quelques marchands profitent de leur passage à Londres pour se procurer des œuvres d'art, en majorité des gravures ou des tableaux, plus rarement des sculptures. Les plus fortunés font exécuter leur portrait, qu'ils destinent à des proches pour combler une absence qui s'étend parfois sur dix longues années pour certains Loyalistes, ou pour orner une belle demeure de style aristocratique et rappeler qu'ils ont voyagé en Europe. Tous n'ont pas les moyens de faire appel aux peintres les plus en vogue : en 1780, Samuel Curwen fait réaliser son portrait en ombre chinoise, qu'il destine à son épouse, par un artiste de la capitale dont il ne précise pas le nom (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, August 28 1780, 661). Animé de la même intention, Samuel Shoemaker pose avec son fils en 1785 pour Thomas Spence Duché (1763-1790), jeune artiste américain venu se former à Londres.⁹³ Si ce dernier n'est pas aussi réputé que Benjamin West ou encore John Singleton Copley, le portrait qu'il exécute ravit néanmoins la destinataire :⁹⁴

Most acceptable and truly valuable is the performance of Thomas Duché, so perfect & striking as really to make one imagine we were looking at life. I do not think it possible to have drawn a portrait more like the original than thine is [...]. I also see Edward very like [...]. The design is exceeding easy, natural & much more pleasing than a single person in a formal stiff manner. (Rebecca Shoemaker to Samuel Shoemaker, April 23 1785, *Letters*)

Böhme (ou Behmen) (1575-1624), ainsi que des oeuvres de l'ecclésiastique anglais William Law (1686-1761) (Jonathan Williams to Benjamin Franklin, July 29 1773, *Franklin Papers*).

⁹¹ Il lit par exemple Arthur Young *A Six Months' Tour Through the North of England* (1769), *Letters from Italy* (1766) du chirurgien Samuel Sharp, ou encore les *Travels in Asia Minor* (1775) de l'archéologue Richard Chandler (Curwen, I, 263, 296, 319).

⁹² Figure toutefois également dans la liste une refutation des arguments de Paine : *Plain Truth* de James Chalmers.

⁹³ Né à Philadelphie, le jeune homme suit sa famille loyaliste au moment de la révolution américaine et devient l'élève de Benjamin West. Pour plus d'informations, voir Albert F. Gegenheimer, « Artist in Exile : the Story of Thomas Spence Duché, » *The Pennsylvania Magazine of History and Biography*, Vol. LXXIX, 1955, 3-26. Le tableau est reproduit dans les annexes (vol. 2, p.114).

⁹⁴ Si elle l'estime aussi doué que son maître, Benjamin West, et que « tout autre peintre de renom en Angleterre », elle lui reproche néanmoins d'avoir fait une erreur dans les proportions : « Edward [is] on too small a scale ».

Par ailleurs, Samuel Shoemaker achète deux gravures inspirées de l'œuvre de Goethe, très à la mode à l'époque, représentant Charlotte sur la tombe du jeune Werther, ainsi qu'un tableau du peintre italien Francesco Bartolozzi (1727-1815) intitulé *Charity and Three Infants*, et deux *mezzo-tinto* (Shoemaker, February 19, March 12 1784, April 21 1785).

Les visiteurs rapportent d'autres objets de luxe, comme de la vaisselle et des objets de décoration, de manière à afficher, là encore, leur raffinement et leur réussite sociale. Henry Laurens est ainsi chargé de procurer une calèche à son frère, ainsi que du papier peint pour la nouvelle demeure de deux amis planteurs de Charleston (Laurens, *Papers*, vol. 8, 424, vol. 9, 427). De nombreuses pièces de porcelaine sont achetées en Grande-Bretagne, car le prix y est moins élevé et le choix plus grand.⁹⁵ Des proches ont par exemple commandé à William Smith des tasses à thé et une théière, plusieurs plats, ainsi qu'un service entier (Smith, List of articles, 1783, *Smith-Carter Family Papers*).⁹⁶

On relève par ailleurs des envois de nourriture en Amérique : en 1773, Henry Laurens fait parvenir à son frère en Caroline du beurre, des harengs et du bœuf séché (James Laurens to Henry Laurens, December 22 1773), et Samuel Shoemaker achète du thé, du fromage, des harengs et de la bière pour son épouse en 1784 (Shoemaker, January 4 and 18 1784, Rebecca Shoemaker to her husband, 23 April 1785, *Letters*). Il s'agit dans les deux cas d'aider les proches à faire face aux pénuries résultant des boycotts et du conflit révolutionnaire.

Ce sont également des matériaux de construction et des outils qui intéressent les marchands, ce qui s'explique par les avancées de la Grande-Bretagne dans les domaines techniques : Henry Laurens expédie à destination de ses plantations de nombreuses haches, pelles et binettes, et en 1774, il commande des pierres d'Aberdeen pour la construction d'un nouveau quai à Charleston (Henry Laurens to George or William Forbes, October 6 1774, *Papers*, vol. 9). Il fait également parvenir plusieurs machines en Caroline : une pompe à incendie pouvant également servir à arroser un jardin,⁹⁷ une machine à battre le riz, une pompe à eau utilisant la force du vent sur le modèle de celles des salines de Lymington et de Yarmouth, une autre actionnée par un cheval, ainsi qu'une presse à imprimer (Laurens, *Papers*, vol. 8, 398, 416, 620 ; vol. 9, 205). Il s'agit d'aider les planteurs et de servir les intérêts de la "province", comme l'exprime Laurens en 1772 :

⁹⁵ Louisa Susannah Wells Aikman est frappée par cette différence de prix : « As the Shops were filled with China, I could not resist the temptation of purchasing some, being extravagantly cheap ! » (Aikman, August 26 1779, 64).

⁹⁶ Pour donner un dernier exemple, lors de son exil à Londres, Samuel Shoemaker se rend à plusieurs reprises dans la boutique d'objets en porcelaine fabriqués par le célèbre Josiah Wedgwood (1730-1795) et choisit deux théières, un pot à lait et trois petits « bas-reliefs » pour sa famille (Shoemaker, January 9 and February 23 1784, *Letters*).

⁹⁷ Henry Laurens to James Laurens, 19 August 1772, *Papers*, vol. 8, 424.

I am now causing at my own Expençe a Machine for pounding Rice, to be built [by Robert Deans]. If the machine performs well, I will send it to Carolina.⁹⁸ If it fails, I will have spent £15 by a further Attempt to serve my Countrymen, but it shall not discourage me from making still further Attempts to gain so valuable an Acquisition, as an easy and effectual pounding Machine will be useful to our Province, and I have also several other Implements and Improvements in Husbandry, as well as for Wharf Making in view. (Henry Laurens to Gabriel Manigault, 2 March 1772, *Papers*, vol. 8, 203-204)

Des graines végétales (fleurs, chou-fleur, artichaut, asperge, chou, brocoli, laitue et haricot) traversent également l'Atlantique (Shoemaker, September 15 1784, *Letters*), mais il apparaît que les transferts de végétaux s'effectuent plus fréquemment des colonies vers la métropole.

Enfin, parmi les échanges plus insolites, on peut mentionner un sceau, des roches pétrifiées de Matlock, un cheval à bascule et même un épagneul (Shoemaker, January 20, August 2 1784, April 23 1785).

Si les produits britanniques constituent l'immense majorité des marchandises importées en Amérique, on note toutefois quelques transferts depuis le continent européen. William Lee de Virginie expédie par exemple d'Italie des graines de rhubarbe, de melon et des œufs de vers à soie à son frère Francis Lightfoot (Lee, 25 February 1775). En Hollande, Henry Laurens se procure des bulbes de tulipes, des graines de rhubarbe, de riz et d'arbre à suif (servant à la fabrication de chandelles) (Laurens, *Papers*, vol. 8, 15 April 1772, vol. 9, July 12 1774). Il rapporte également de Hollande des outils agricoles, des machines servant à la construction de digues et de quais, et des tuiles de cheminées (Laurens, *Papers*, vol. 9, July 12 1774). Enfin, il expédie depuis Marseille des vignes et des oliviers, qui semblent bien s'acclimater en Caroline comme le rapporte son frère : « The vines you sent from Marseille are all very thriving & all the Olive trees [...] are putting out Leaves » (James Laurens to Henry Laurens, *Papers*, vol. 9, 48). Pour finir, lors de leur passage à Paris en 1776, les Loyalistes Katharine et John Amory achètent de la soie (Amory, 18 March 1776).

La métropole constituant un modèle à suivre, il n'est pas étonnant que les échanges s'effectuent en majorité de la Grande-Bretagne vers les colonies. Mais qu'en est-il de ceux qui s'opèrent dans l'autre sens ? Le corpus ne fournit que deux exemples de visiteurs qui font parvenir de la presse coloniale jusqu'à Londres : en 1768, William Palfrey, le secrétaire des

⁹⁸ Le projet est réalisé avec succès. Dès 1772, Laurens rapporte une bonne avancée : « The Pounding Machine which I lately spoke of is nearly finish'd, and in its present Appearance, promises to be useful » (Henry Laurens to Gabriel Manigault, 20 March 1772, *Papers*, vol. 8, 224). Plusieurs exemplaires de la machine parviennent à Charleston en janvier 1775 (mémoire de Robert Deans présenté aux Lords Commissaires du Trésor, reçu le 10 novembre 1776, cité dans Laurens, *Papers*, vol. 8, note 5, 70).

Fils de la Liberté de Boston, expédie au radical John Wilkes des journaux locaux (Palfrey, « John Wilkes and William Palfrey »). Rebecca Shoemaker envoie également des journaux américains à son mari, mais il est probable que ce dernier ne les partage pas avec des habitants de métropole (Shoemaker, May 22 1785). On note cependant un exemple important de transfert de pamphlet politique : en février 1766, le marchand de Philadelphie Samuel Powel reçoit au cours de son séjour à Londres le début des célèbres *Lettres d'un fermier de Pennsylvanie* de John Dickinson (1732-1808), que son oncle Samuel Morris le charge de faire publier dans la capitale. Le voyageur lui rapporte que l'ouvrage jouit d'un succès considérable :

It is an excellent Performance, & its Author merits the thanks of his Country, - mine he has most unfeignly. Its arrival, before the final Decision of the Cause [the abrogation of the Stamp Act] will, I flatter myself, have a happy effect. It was almost immediately sent to the Press, & published in less than three Days. The Sale has been very rapid, above Seventy Copies having been sold in a few hours. It is much esteemed. (Samuel Powel to his Uncle Samuel Morris, London, 8 February 1766, Cité dans Robert C. Moon, *The Morris Family of Philadelphia*, 475

Par ailleurs, les Loyalistes reçoivent de la nourriture des colonies, qui leur apporte quelque réconfort pendant leur long exil : c'est avec nostalgie que Samuel Shoemaker se régale d'une tarte aux pommes de Philadelphie, de patates douces, de confiture de canneberges de New York, de petits gâteaux de sarrasin, ou encore de conserves de pêches et de prunes (Shoemaker, 9 February, May 10 and 23 December 1784, 27 January 1785).

Certains visiteurs s'efforcent de mieux faire connaître les matières premières produites dans les colonies. Benjamin Franklin demande ainsi à son petit-neveu Jonathan Williams de lui envoyer à Londres des chandelles de Boston, réputées pour leur qualité (Williams to Franklin, Boston, July 29 1773), et Henry Laurens charge son frère de lui expédier des graines de melon, d'indigo sauvage et de chanvre. Par ailleurs, en examinant le système de distribution d'eau construit par Peter Taylor à Portsmouth, Laurens propose à l'ingénieur anglais d'utiliser du pin de Caroline et lui en fait parvenir plusieurs échantillons.⁹⁹ Les commandes peuvent également émaner de scientifiques européens, pour qui la faune et la flore du continent nord-américain suscitent une grande curiosité :¹⁰⁰ le botaniste hollandais

⁹⁹ Laurens commande le bois par l'intermédiaire de son ami et planteur Gabriel Manigault, lui écrivant le 20 mars 1772 : « That Gentleman [Peter Taylor] is desirous of making a Trial of our Carolina Pine, for his intended Pipes. I have promised to procure him Specimens of the best kind, if he approves of the Quality and Prices. [...] I beg the Favour of you to Ship me a Log or Piece of the very best Yellow Pine, another of Pitch-Pine, and also a third of Cypress... » (Laurens, *Papers*, vol. 8, 222).

¹⁰⁰ Pour des exemples de transferts scientifiques des colonies vers la métropole, voir Kraus, *Atlantic Civilization*, chapitre VII, 159-190. On pense bien sûr au paratonnerre et autres inventions de Benjamin Franklin qui lui

Gronovius demande à Laurens des tortues et des serpents de Caroline (Laurens, *Papers*, vol. 8, 425, vol. 9, 89, 267).¹⁰¹ Si on relève donc quelques échanges de biens depuis la périphérie vers le centre, ils sont pour l'heure limités.

Enfin, les transferts ont parfois lieu à l'intérieur d'une même colonie : en 1773, Henry Laurens demande à son ami et planteur de Caroline John Lewis Gervais de lui procurer des plants de vignes de New Bordeaux, colonie fondée en 1764 par des Huguenots français.¹⁰²

B) Les transferts de connaissances techniques

Un jeune homme qui se destine aux affaires a la possibilité de se former directement auprès de négociants outre-Atlantique, même si cela reste une exception. Bien qu'envoyé en apprentissage au sein d'une maison anglaise, Henry Laurens prend clairement ses distances vis-à-vis de cette pratique. Il conseille aux futurs marchands de se former dans leur région d'origine (en l'occurrence, en Caroline) afin de se familiariser avec les usages en vigueur dans les colonies et de nouer des contacts avec la classe marchande locale, le tout à moindre frais et sans mettre en péril leur vertu.¹⁰³ Il estime par ailleurs que les programmes des écoles anglaises ne sont pas adaptés à des négociants :

The Classical Schools and Academies in general, I find pay very little Regard to Arithmetic (*sic*). [...] Too much Time is lost by Boys intended for trade or the

valent d'être reçu en héros lors de ses séjours en Europe, où on le surnomme le « Newton américain ». Le botaniste John Bartram (1699-1777) a également une influence considérable, envoyant pléthore de spécimens collectés en Amérique du Nord à des confrères européens (Linnaeus, Dillenius et Gronovius) et introduisant quantité de nouvelles espèces en Angleterre, par l'intermédiaire du marchand Peter Collinson, qui est aussi membre de la Royal Society de Londres. Dans le domaine de l'astronomie, John Winthrop (1714-1779) se distingue et est lui aussi en correspondance avec la Royal Society. Pour donner un dernier exemple : dès les années 1720, le pasteur de Boston Cotton Mather (1663-1721) est élu membre de la Royal Society après ses travaux sur l'inoculation contre la variole.

¹⁰¹ L'industriel Henry Wansey rapporte lui aussi de son voyage aux Etats-Unis deux tortues vivantes, ainsi qu'un écureuil volant et de nombreuses espèces végétales : des rhododendrons, des lys, des tulipiers, des acacias, des cyprès de Virginie, des magnolias et des érables (Wansey, July 2 1794, «Henry Wansey and his American Journal, 1794, » David John Jeremy, ed., *Memoirs of the American Philosophical Society*, vol. 82, 1970, 146).

¹⁰² « I am among those who persuade them Selves that Carolina will one day or other Supply its own Inhabitants & those of other Colonies or States with Wine & from this persuasion & the knowledge which I have acquired in the Management of Vineyards I am desirous of making a Small beginning of a Vineyard in my own Time » (Laurens, *Papers*, vol. 8, 631-632).

¹⁰³ «If Ben [his correspondent's son] is destin'd for trade, You and I if I remember right, are agreed in this Point, that the first rudiments may be gain'd in as great a Degree of Certainty and Clearness, in Charles Town, as can be acquir'd in any Counting House in London, without making any Remarks, on the Advantages resulting from a Knowledge of local Customs, and an Acquaintance with people of the province, or on the difference of Expence of Money and Morals» (Henry Laurens to Thomas Smith, December 28 1771, *Papers*, vol.8, 132). On se souvient des critiques acerbes de Henry Laurens à l'encontre des institutions anglaises, où il espérait placer ses trois fils, et de sa décision finale de les envoyer à Genève. Il est imité en cela par son concitoyen Gabriel Manigault, qui termine ses études en Suisse de 1775 à 1777.

Counting House, by keeping them to study in the Classic, and almost all their Classical Acquirements, are lost in a very short time, after they are bound Apprentice. (Henry Laurens to John Rose, 28 December 1771, *Papers*, vol. 8, 141)

Dans ces conditions, un voyage en Grande-Bretagne et en Europe se révèle donc fort utile pour rapporter quantité d'informations concernant l'état des marchés, pour se renseigner sur les négociants, les prix pratiqués, ainsi que sur les marchandises disponibles. La famille Fisher de Philadelphie a saisi toute l'importance d'un séjour pour mener à bien son entreprise d'importation de produits britanniques : le fils aîné, Thomas, est le premier à être envoyé « en reconnaissance » en Grande-Bretagne en 1762-1764,¹⁰⁴ suivi par son frère Samuel Rowland en 1767-1768, et par Jabez Maud de 1775 à 1779. Grâce à leurs observations, les Fisher connaissent la qualité des marchandises, ils peuvent passer commande auprès de maisons dont ils sont assurés du sérieux, à des prix qu'ils ont pu négocier, ce qui leur permet de limiter les risques et d'augmenter leurs bénéfices.¹⁰⁵

Les transferts de connaissances s'opèrent également dans les domaines agricole, industriel et scientifique.¹⁰⁶ En ce concerne les manufactures britanniques, les marchands ne semblent pas rencontrer de difficultés pour y avoir accès, en particulier s'ils font appel à leur réseau de connaissances.¹⁰⁷ Seules les technologies les plus récentes sont jalousement gardées :¹⁰⁸ le risque d'espionnage existe mais il est assez limité car il faut de solides connaissances pour saisir toute la complexité des mécanismes et ce, sans pouvoir les démonter.¹⁰⁹ Par

¹⁰⁴ Thomas Fisher (1741-1810) connaît quelques péripéties : il est capturé par des corsaires espagnols avant d'atteindre les côtes anglaises, et est conduit à Bilbao. Il ne parvient en Angleterre qu'en 1763, et visite la France, les Pays-Bas et la Belgique. Il retourne en Amérique en 1764. Ses journaux de voyage (qui n'ont pas pu être consultés) sont conservés dans les archives du Dickinson College, à Carlisle en Pennsylvanie.

¹⁰⁵ Plusieurs exemples ayant déjà été donnés plus haut lors de l'examen des motivations du voyageur, nous ne nous attarderons pas sur ce point. Voir Première Partie, III- Motivations du voyage.

¹⁰⁶ "The exchange of science, technology, and practical ideas helped to connect men and women on both sides of the Atlantic. Botanical and agricultural information and samples were exchanged [...], new technologies and ideas tried in Britain [were spread to America], especially in agriculture and engineering" (John Hancock, *Citizens of the World*, 389-391).

¹⁰⁷

¹⁰⁸ David Jeremy confirme l'importance cruciale des réseaux : « Letters of introduction in one district would open doors in the nest. [...] If [American visitors] had no letter of introduction, they could be turned down" (Jeremy, "Transatlantic Industrial Espionage," in the early Nineteenth Century : Barriers and Penetrations, » *Textile History*, Vol. 26, No. 1 (Spring 1995), 105). Pour davantage d'informations, voir également David J. Jeremy, "Damming the Flood : British Government Efforts to Check the Outflow of Technicians and Machinery, 1780-1843," *The Business History Review*, vol. 51, No. 1 (Spring 1977), 1-34 ; Jeremy, "British Textile Technology Transmission to the United States: The Philadelphia Region Experience, 1770-1820," *The Business History Review*, vol. 47, No. 1 (Spring 1973), 24-52.

¹⁰⁹ Lorsqu'il se rend à Manchester en October 1782, le marchand Elkanah Watson reconnaît l'utilité des « curieuses » machines utilisées dans les usines de coton de la ville, mais compte sur un spécialiste de la mécanique pour les introduire en Amérique : « The machinery for carding, & spinning cotton are very curious, & simple, & give such extraordinary facility that I hope some mechanical head will introduce them to America » (Watson, *Journals of Travels in Europe*, October 18 1782). Pour donner un autre exemple, lorsque Charles Longstreth visite des usines de textile dans la région de Leeds en 1816, il avoue que les machines sont trop « complexes » pour qu'il puisse en fournir une description : « I cannot attempt to describe to thee the intricate

ailleurs, certaines machines ne peuvent pas fonctionner sans l'aide d'un ouvrier qualifié, et l'émigration de travailleurs reste prohibée. Samuel Curwen se plaint en 1777 de la difficulté, voire de l'impossibilité, à être admis dans des manufactures de Leeds en l'absence de lettres de recommandation (June 7 1777, 365-366), mais il fait exception. En 1816, Charles Longstreth se rend sans peine dans les industries textiles de la même région :

I have been employed the great part of my time in viewing the extensive manufacturing establishments since I have been in Leeds. The proprietors rendered me every facility in the most attentive manner which could give me the fullest and most satisfactory view of those works that furnish the United States with so large and useful a part of their clothing of which we have been so deeply interested in for many years. (Longstreth, 7th June 1816)

Henry Laurens offre un exemple particulièrement remarquable de transferts de technologies. Il est motivé par ses propres intérêts puisqu'il cherche à accroître la production de ses propres plantations de riz et d'indigo en Caroline du Sud, mais il s'emploie également à faire progresser sa région natale, car il partage les informations récoltées avec des correspondants en Caroline et en Géorgie.¹¹⁰ A l'occasion de la visite d'une scierie dans les environs de Londres en 1772, il s'intéresse ainsi à des scies fonctionnant avec la force du vent, et il dîne même avec le constructeur, Charles Dingley, pour discuter des possibilités d'exporter ces outils :

The Projector and Builder of [the Wind-Saw-Mill] assured me that he is able to construct one upon an improv'd Plan, which will perform as much Business as the other, and not cost one Sixth Part of the Money which was requir'd to complete his first Experiment. [...] 'tis probable that I shall immediately procure a Model of one of his improved Mills. (Henry Laurens to Gabriel Manigault, 20 March 1772)

Par ailleurs, il étudie avec attention les quais et docks de Portsmouth, de Weymouth, de Bristol et de Londres, ce qui lui permet d'aménager les berges de la rivière Cooper, en Caroline.¹¹¹ Dans le Lincolnshire, il s'intéresse au drainage des terres, et il envisage – sans pouvoir l'accomplir - un déplacement en Ecosse, au cours duquel il prévoit de visiter les

machinery by which our convenience and comfort are consulted and our purses filled » (Longstreth, June 6th 1816). Il fait la même remarque en visitant une fabrique de boutons à Birmingham : « The Shank Button factory is very curious, [...] it is all done by machinery too intricate for me to describe » (June 15 1816).

¹¹⁰ « I have in view Contrivances for pounding Rice, felling Trees, improving Lands and Marshes, building Wharves, and many other Things which eventually may produce some Benefits to my Carolina Friends, and to my Country » (Henry Laurens to James Laurens, 6 February 1772, *Papers*, vol. 8, 175. Voir également Laurens to Gabriel Manigault, 2nd March 1772, *Papers*, vol. 8, 204 et Laurens to James Laurens, June 9 1772, *Papers*, vol. 8, 362). Concernant les actions de Laurens en faveur de sa région d'origine, voir l'analyse en troisième partie, p.346.

¹¹¹ « I have improv'd and made a Model or plan for Banking, which will best suit our Cowper River below. It is simple, strong, and not expensive, and contrived to resist or more properly to elude the Force of the beating Waves in Charles Town Harbour » (Laurens to Manigault, 20 March 1772, 225).

forges de Carron et de voir le canal de Forth et Clyde dans les Lowlands (Laurens, *Papers*, vol. 8, 238). Il espère même, par l'intermédiaire d'un contact à Glasgow, convaincre un artisan sachant manier une scie mécanique d'émigrer aux Etats-Unis.¹¹²

Il est évident que les marchands ne sont pas les seuls voyageurs américains qui s'intéressent aux progrès techniques. Les diplomates Benjamin Franklin et Thomas Jefferson sont par exemple à l'origine de nombreux transferts technologiques et scientifiques entre les deux continents.¹¹³ Il n'en reste pas moins qu'on compte peu d'exemples d'échanges de ce type parmi les étudiants, les religieux, les artistes ou encore les militaires en voyage.

On trouve quelques exemples de partage de connaissances scientifiques. En 1771, à l'occasion d'une excursion dans le nord de l'Angleterre avec son grand-oncle Benjamin Franklin et deux scientifiques hollandais et anglais,¹¹⁴ Jonathan Williams rencontre à Leeds le chimiste Joseph Priestley, qui exécute devant eux plusieurs expériences dans le domaine de l'électricité. Le contact avec Priestley, ainsi que la vue d'instruments à la pointe du progrès ont probablement encouragé l'attrait de la science chez le jeune visiteur : une fois de retour à Philadelphie en 1785, il seconde Franklin dans ses recherches scientifiques et il devient membre de l'*American Philosophical Society* en 1787. Il publie en 1790 une étude sur la température des océans, basée – entre autres - sur des mesures prises durant la traversée qui le ramenait aux Etats-Unis en 1785 (Williams, « Memoir of Jonathan Williams, on the Use of Thermometer in Discovering Banks », 82).

Les transferts de connaissances techniques ont lieu en majorité depuis la Grande-Bretagne, mais lorsque les marchands ont le temps et les moyens, ils s'intéressent également aux progrès réalisés dans les autres pays européens. Alors qu'il séjourne sur le continent en 1773, l'infatigable Henry Laurens étudie la viticulture en Bourgogne, repère un nouveau type de charrue dans les environs de Lyon, et examine avec intérêt le canal de Briare reliant la Loire à la Seine, dont il espère – une fois encore – faire profiter sa contrée d'origine : « Being an eye witness of such benefits makes me more anxious than ever to see a beginning of something in imitation of this work in my own Country » (Laurens, *Papers*, vol. 9, 30). En

¹¹² "I have in view to procure a Model for a Saw Mill & Mr. Oswald adds that if I go there [Glasgow] he will engage to procure a Mill Wright to go to America with me" (Laurens to John Laurens, 14 August 1772, *Papers*, vol. 8, 416)

¹¹³ Jefferson, qui est propriétaire de plusieurs plantations, voue une véritable passion pour l'agriculture : pendant son séjour en Europe, il obtient des plants de riz du Piedmont, d'Egypte et de Sumatra, il importe d'Italie le peuplier de Lombardie et cherche à introduire la culture de l'olive en Amérique. Il tente de faire pousser des figuiers et des endives de France, des vignes et des fraisiers d'Italie, ainsi que des mûriers de Chine et de Constantinople. Il s'intéresse en outre à divers modèles de machines à filer le coton, à un outil permettant de semer le trèfle, ou encore perfectionne un mécanisme permettant de filer le chanvre (Henry Steele Commager, *Jefferson, Nationalism, and the Enlightenment*, New York George Braziller, 1975, 50-52).

¹¹⁴ Il s'agit de Jan Ingenhousz (1730-1799) et de John Canton (1718-1772).

Hollande, ce sont les célèbres moulins à vent de Saardam qui retiennent toute son attention, ainsi que les méthodes d'irrigation et la construction de digues (Laurens, *Papers*, vol. 8, 226, 362, 424). A la vue des canaux servant à transporter le vin du Languedoc jusqu'à la vallée du Rhône, il se plaît même à se projeter dans l'avenir, imaginant ses petits-enfants tirer des bénéfices de l'application des techniques viticoles européennes en Caroline : « I view my Grand Children receiving, exporting, and drinking Wine made at Long Canes and Keowee, convey'd by Savanna, Edisto, Ponpon, Santé, & Cowper River to Charles Town » (Henry Laurens to James Laurens, June 9 1772, 364).

En revanche, les transferts de connaissances techniques depuis les colonies vers la Grande-Bretagne restent beaucoup plus rares : aucun exemple n'a pu être relevé dans les sources de la période. Les treize colonies n'ont pas atteint le même niveau dans le domaine technique, agricole ou encore industriel.

Cependant, les écrits de Laurens font apparaître des transferts inter colonies, sans passer par la métropole : avant d'embarquer pour l'Angleterre en septembre 1771, Laurens passe l'été à Philadelphie, où il entre en contact avec George Morris, le directeur d'une manufacture de porcelaine de Philadelphie.¹¹⁵ Il lui apporte de l'argile en provenance de deux plantations de Caroline, pour des essais qui se révéleront concluants.¹¹⁶ Il se rend également à Bethléem, colonie morave de Pennsylvanie, et s'inspire d'une baratte à beurre pour mettre au point une machine à battre l'indigo :

In my Travels [to Bethlehem, Pennsylvania], I saw an old Woman churning Butter in two large Firkins of 30 or 40 Gallons each, and by an improvement upon the manner in which She moved the Churn Sticks, I have contrived an Axle an Arms for beating of Indigo, which will save a vast Deal of Labour. [...] I have had a Model made, and intend to send it to Carolina, for the benefit of the Public or Indigo Planters in general. (Henry Laurens to John McCulloch, 16 December 1771, *Papers*, vol. 8, 99)

¹¹⁵ Bonin & Morris est la première usine de porcelaine des treize colonies, fondée à Philadelphie en 1770, au plus fort du mouvement de non-importation des produits de Grande-Bretagne. Mais, lorsque les échanges avec la métropole reprennent, ne parvenant pas à faire concurrence au marché britannique, l'usine ferme ses portes en 1772.

¹¹⁶ Il écrit ainsi à William Williamson, planteur de Charleston qui a fourni une partie de l'argile : « I put your Keg of Clay with one of my own into the hands of Mr George Morris [...]. He promised to pay due Attention, and before I came from Philadelphia, he acquainted me of a Trial which he had made of each Clay, by which he had proved that they were both very fine » (Henry Laurens to William Williamson, 28 November 1771, *Papers*, vol. 8, 55-56). Les éditeurs des *Papers* ont retrouvé une annonce dans le *Pennsylvania Packet* du trois août 1772 qui indique que l'argile a été testée avec succès : « The Proprietors of the China Manuctory in this city have lately made experiments with some clay, presented to them by a Gentleman of Charles-Town, South Carolina, which produces China superior to any brought from the East-Indies, and will stand the heat beyond any find of crucibles ever yet made » (*Papers*, vol.8, note 1, 56).

A ces transferts de connaissances d'ordre commercial et technique s'ajoute l'initiation à des pratiques culturelles.

C) L'imitation des mœurs et des coutumes

Comme le rappelle Paul Langford, la société georgienne est une nation « polie et commerçante » : à mesure que le commerce et les industries se développent, le luxe et le raffinement deviennent accessibles à une classe moyenne qui voit son pouvoir s'accroître. Cette bourgeoisie montante s'efforce de renforcer sa position sociale en imitant les mœurs raffinées de l'aristocratie et en achetant des biens de consommation témoignant de sa réussite et de son prestige (Langford, 59-121). Les marchands américains s'inscrivent dans la même démarche, d'où l'importance d'un séjour en métropole pour assimiler les rites et codes de la société élégante britannique.

L'analyse des transferts de vêtements et autres accessoires de mode a montré que Londres, où se concentre la société raffinée, représente pour les colons le modèle à suivre en la matière.¹¹⁷ On identifie un *gentleman* à son apparence, mais aussi à sa demeure, qui constitue une vitrine où le propriétaire affiche son goût, sa richesse et son statut social. C'est ce qui pousse les marchands en voyage à découvrir les maisons de campagne de la noblesse britannique : au contact des palais britanniques, ils développent leur jugement esthétique et leur goût, et se familiarisent avec le style architectural à la mode, avec la décoration intérieure, ainsi qu'avec les jardins paysagers, comme en témoigne William Bingham en 1785 à propos d'une visite à Stowe :

We have allotted this Day for the purpose of paying a Visit to the magnificent House & Gardens of Stowe [...], a Species of pleasureable pursuit of which I have grown excessively fond. [Our excursions] will afford us opportunities of forming a proper opinion of the Improvements in Gardening & rural architecture, which this Country is so deservedly famous for. (William Bingham to Thomas Willing, Birmingham, July 6 1785, *Papers*, c'est moi qui souligne)

Henry Laurens adopte une démarche similaire : alors que son frère est en train de se faire construire une résidence à Charleston en 1772, il lui propose de lui en envoyer les plans. Il estime qu'il peut y apporter quelques « améliorations » car, en parcourant les maisons les plus

¹¹⁷ Bushman, « American Highstyle and Vernacular Cultures, » 367 : « London was an irresistible lure, with its concentration of aristocratic society around the government at Westminster. The assembling of the most distinguished people of the realm during the London season was a testing ground where reputations, ideas, and taste were made and destroyed. Only there could true refinement and the highest success be achieved ».

somptueuses de l'aristocratie britannique, il est devenu un fin connaisseur en la matière : "If you can send me any Plans and Proposals [of your new house], I might improve and give certain Directions upon them" (Henry Laurens to James Laurens, 15 April 1772, *Papers*, vol. 8, 271).

Un portrait exécuté en Europe apporte la touche finale à la maison de campagne et offre un témoignage visuel de la réussite et des aspirations culturelles du modèle, comme l'illustre l'exemple de Ralph Izard (1741-42-1804), planteur, marchand et homme politique de Charleston : à l'occasion d'un séjour pour études sur le vieux continent de 1756 à 1764, puis lors de son Grand Tour avec sa famille entre 1771 et 1780, il se fait peindre par plusieurs grands artistes de l'époque. Lorsqu'en 1764, Benjamin West représente le jeune homme avec quatre de ses compatriotes envoyés comme lui en Europe dans le cadre de leurs études, leur pose et leurs vêtements indiquent qu'ils ont parfaitement intégré les traditions et la culture aristocratique.¹¹⁸ De la même manière, dans le portrait de l'épouse du planteur réalisé par Thomas Gainsborough huit ans plus tard, le teint de porcelaine et les riches atours d'Alice Izard ne laissent aucun doute sur son appartenance sociale.¹¹⁹ En 1775, c'est John Singleton Copley qui peint le couple à Rome, et on retrouve dans cette œuvre tous les éléments permettant de les identifier du premier coup d'œil comme de fins connaisseurs : ils sont assis à une élégante table de porphyre, sur des chaises finement sculptées de motifs inspirés de l'Antiquité romaine (selon la mode néo-classique). Ils se sont entourés d'objets d'art qu'ils ont découverts lors de leur voyage : une colonne de marbre vert de Thessalie, un vase grec, une vue du Colisée, et une sculpture de l'époque romaine, dont Alice Izard semble avoir réalisé un croquis, qu'elle montre à son mari pour obtenir son avis.

Mais, comme le remarque Maurie McInnis, cette oeuvre ne saurait se réduire à un « portrait du Grand Tour » classique. Le contexte politique américain joue un rôle essentiel dans le choix des éléments représentés, et l'oeuvre se détache des traditions européennes de plusieurs manières : contrairement aux pratiques établies par Pompeo Batoni, qui peint de nombreux aristocrates britanniques en Italie, les deux personnages ne sont pas représentés dans une attitude nonchalante, appuyés sur des ruines comme s'ils en étaient les propriétaires.

¹¹⁸ Il s'agit du tableau *The Cricketers*, où figurent Ralph Izard, James Allen, Andrew Allen (de New York), Ralph Wormeley (de Philadelphie) et Arthur Middleton (de Charleston). Une reproduction est proposée en regard (vol. 2, p.110).

¹¹⁹ Ralph Izard écrit ainsi à un ami en 1774 : « Mrs. Izard's portrait [is displayed] in the middle drawing-room" (Ralph Izard, *Correspondence of Mr. Ralph Izard of South Carolina from the Year 1774 to 1804, with a short memoir*, ed. Anne Deas, New York, 1844, vol. I, 10, cité dans Anna Wells Rutledge, "Artists in the Life of Charleston. Through Colony and State from Restoration to Reconstruction, » *Transactions of the American Philosophical Society*, vol. 39, no. 2 (1949), 101-250, 116). Le portrait est reproduit en regard, ainsi que dans les annexes.

The Cricketers (Ralph Izard et ses amis James Allen, Andrew Allen, Ralph Wormeley et Arthur Middleton), John Singleton Copley, c. 1763
Huile sur toile (coll. privée, Angleterre et The Brook Club, New York City)



Mrs. Ralph Izard (Alice De Lancey), Thomas Gainsborough, 1772.

Huile sur toile, The Metropolitan Museum of Art, NYC.



Mr. and Mrs. Ralph Izard, John Singleton Copley, 1775.
Huile sur toile, Museum of Fine Arts, Boston.



L'artiste a divisé le tableau en deux plans symboliques : l'arrière-plan, avec ses antiquités, incarne la vieille Europe, alors que le premier plan, où est assis le couple, symbolise le monde moderne. Ils observent les vestiges à distance, dont ils sont symboliquement séparés par un rideau. D'autre part, leurs vêtements, bien que fort élégants, restent assez simples et discrets, les couleurs étant beaucoup moins vives que la palette utilisée pour le décor. Par ailleurs, tous les objets qui les entourent sont des métaphores renvoyant aux relations tendues entre l'administration britannique et les colonies nord-américaines : les ruines du Colisée et les masques de satyres gravés sur la table font référence à la décadence et la corruption de la Rome ancienne, et par comparaison, à celle de la Grande-Bretagne, annonçant son éventuel déclin et sa chute. La sculpture au centre du tableau a donné lieu à différentes interprétations, mais le petit-fils du couple, Charles Izard Manigault, l'identifie comme représentant Papius et sa mère : là encore, le sujet n'a pas été laissé au hasard. Après avoir accompagné son père à la Curie à un débat qui doit rester confidentiel, le garçon est pressé par sa mère d'en dévoiler le secret. Fidèle à sa parole, Papius choisit de lui mentir pour éviter que l'information ne soit divulguée, et les sénateurs sont impressionnés par la sagesse et la loyauté de l'enfant. A une époque où les parallèles entre histoire antique et moderne sont une pratique courante, il ne fait aucun doute que la sculpture renvoie aux choix qui se présentent aux colons nord-américains, partagés entre l'obéissance à la mère patrie et le respect des droits fondamentaux de leur colonie. D'après McInnis, la sculpture située au centre de la toile, en pleine lumière, constitue un message clair : comme Papius, Izard, bien que patriote modéré, est prêt à désobéir à une mère tyrannique qui lui demande de trahir ses principes. Enfin, le vase situé au-dessus de la tête du planteur pourrait renvoyer à l'épisode sanglant de la mythologie grecque, dans lequel Léo ordonne à ses jumeaux Apollon et Artémis de massacrer les enfants de Niobé pour la punir d'avoir osé se comparer à elle. On pourrait y voir une référence à la crainte d'une guerre civile anglo-américaine qui ferait de nombreuses victimes innocentes en Amérique.¹²⁰ Le peintre américain et ses modèles se sont donc inspirés des traditions européennes, tout en les adaptant à un contexte américain.

Les meubles et pièces de vaisselle destinés à orner la demeure du négociant suivent également les dernières tendances de la métropole, même lorsqu'ils sont produits par des

¹²⁰ Maurie D. McInnis décrypte tout le tableau dans un article passionnant : « Cultural Politics, Colonial Crisis, and Ancient Metaphor in John Singleton's Copley's Mr. and Mrs Ralph Izard, » *Winterthur Portfolio*, vol. 34, no. 2/3 (Summer and Autumn 1999), 75-108. De nombreux planteurs de Charleston font exécuter leur portrait au cours de leur Grand Tour : citons par exemple le marchand et planteur Peter Manigault qui se fait peindre en 1751 par le peintre écossais Allan Ramsay (1713-1784), ou encore Arthur Middleton qui commande un portrait de sa famille à Benjamin West en 1771 (Rutledge, 116). Pour une liste plus complète, voir McInnis, « Cultural Politics... », 87.

artistes locaux. Ainsi, Richard Magrath, artisan de Charleston, propose en 1772 à ses clients de leur fabriquer de parfaites copies de meubles et argenterie tout juste importés de Londres par le planteur Peter Manigault (1731-1773) : « ...carved chairs of the newest fashion [...] of the same Pattern as those imported by Peter Manigault, Esq. ». ¹²¹ Toutefois, on note l'apparition de préférences locales, d'une créolisation du modèle anglais, car lorsque Manigault passe commande, il souhaite des meubles « les plus simples possible », pour qu'ils soient en accord avec « la mode » de Caroline, et il se défend auprès de ses correspondants d'avoir fait des dépenses extravagantes. ¹²² En réalité, cet attachement à un mode de vie vertueux et simple n'est pas propre à la Caroline, mais est commun à l'ensemble des treize colonies et constituera après l'indépendance les premiers éléments d'un style national. En outre, lorsque le planteur commande une voiture pour son épouse en 1766, il souhaite qu'elle suive la mode londonienne tout en étant adaptée à l'environnement local américain : « [I want] little carved work, plain & neat as possible [...]. [Springs] painted fashionably but not gaudy. The Coach Maker must know there are no Stones in our Roads, & therefore he cannot make it too light. » ¹²³ Si le modèle aristocratique anglais reste donc une référence incontournable, les colons s'en affranchissent pour l'adapter aux valeurs et au contexte américains.

Le marchand et homme politique Samuel Powel présente un exemple intéressant de l'évolution des transferts de pratiques culturelles dans les années 1770. Une fois ses études terminées au *College* de Philadelphie, il part pour un Grand Tour d'Europe entre 1760 et 1767, à la manière d'un jeune aristocrate européen. Il se rend notamment à Rome en 1784, où, guidé par le *cicerone* James Byres (1733-1817), il sillonne la ville antique, s'initie à l'architecture, la peinture et la sculpture, absorbe les canons de l'époque et devient même membre de la prestigieuse association littéraire l'Académie d'Arcadie. Le portrait peint à cette période par l'artiste suisse Angelica Kauffmann (1741-1807) le représente tenant à la main le

¹²¹ *South Carolina Gazette*, 9 July 1772. Cité dans Thomas Savage, Robert A. Leath, « Buying British: Merchants, Taste, and Charleston Consumerism, » *In Pursuit of Refinement*, Maurie McInnis, 57-58.

¹²² “Having at last built myself a good House after having lived Sixteen Years in a very bad one I stand in need of some Plate & Furniture of which I inclose you a List. [...] the plainer the better so that they are fashionable. [...] I suppose you will think either my Wife or myself very extravagant. I should almost think so myself. If I had not seen Brewton & Loughton Smith's Bills for Furniture & Plate which I assure you, are twice as large as that of Mine” (Peter Manigault to Benjamin Stead [son fournisseur à Londres, un ancien marchand de Charleston], 2nd April 1771, « The Letterbook of Peter Manigault, 1763-1773 » (continued), Maurice A. Crouse, ed., *The South Carolina Historical Magazine*, vol. 70, no. 3 (July 1969), 177-195, 188-189).

¹²³ Peter Manigault to Thomas Gadsden, 7 July 1766, lettre retranscrite dans “The Letterbook of Peter Manigault, 1763-1773,” Crouse, ed., 92.

plan d'un monument romain, signe de son intérêt pour l'architecture et les antiquités, et de son statut de *connoisseur*.¹²⁴

L'imitation des mœurs aristocratiques se poursuit à son retour à Philadelphie : il épouse la fille d'un riche négociant et ancien maire de la ville, et le couple emménage dans une belle demeure, dont il fait modifier l'intérieur pour imiter au plus près le style anglais, avant d'y organiser des réceptions somptueuses fréquentées par les membres de la « cour républicaine ». ¹²⁵ Pour décorer son intérieur, il rapporte d'Italie une statue antique et quelques tableaux, pour la plupart des copies de grands artistes à la mode comme Poussin, Titien, Raphaël ou Van Dyck, ainsi qu'une miniature le représentant, et son portrait peint par Kauffmann. En 1770, il importe depuis Londres de quoi impressionner ses invités : une urne à eau chaude et une cafetière en argent de style rococo réalisés par l'orfèvre Emick Romer (1724-1799), ainsi que six chandeliers, également en argent, de John Carter.¹²⁶

Toutefois, les tensions croissantes avec la métropole dans les années 1760 et 1770 ont un impact direct sur les projets de décoration du jeune homme.¹²⁷ En 1765, lorsqu'il fait part à son oncle Samuel Morris de son intention d'acheter en Europe tout le mobilier de sa future

¹²⁴ Les prétentions aristocratiques du voyageur ne font aucun doute : son but est de parfaire son éducation au contact de civilisations anciennes, d'acquérir les grâces propres à un gentleman et de fréquenter l'élite européenne. Il est ainsi invité à rejoindre la « suite » du Duc de York, le frère du roi George III, et l'accompagne de Livourne à Rome, puis Florence en 1764 (Arthur S. Marks, « Angelica Kauffmann and some Americans on the Grand Tour, » *American Art Journal*, vol. 12, No. 2 (Spring 1980), 5-24 ; David L. Barquist, « 'Well Made from English Patterns': Richardson Silver for the Powel Family, » *Yale University Art Gallery Bulletin*, 1993, 76-85, 79). Pour plus d'informations sur le séjour de Powel à Rome en 1764, se référer à l'article de Jules David Prown, « A Course of Antiquities at Rome, 1764, » *Eighteenth-Century Studies*, vol. 31, no. 1 (Fall 1997), 90-100. Le portrait de Powel par Kauffmann est reproduit dans l'article de Marks, 17.

¹²⁵ La « cour républicaine » fait référence à l'élite de Philadelphie qui se retrouve à l'occasion de dîners élégants autour du président George Washington dans les années 1780-1790, alors que la ville est encore le siège du gouvernement du pays (Rufus W. Griswold, *The Republican Court, or the American Society in the Days of Washington*, New York, D. Appleton and Co., 1855). David Waldstreicher en propose la définition suivante dans « Federalism, the Styles of Politics, and the Politics of Style, » *Federalists Reconsidered*, Ben-Atar and Oberg, eds., 103-104: "It was a loose grouping or salons or weekly gatherings that coalesced around Martha Washington, Abigail Adams and their friends in Philadelphia. It was modelled upon the courts of Europe but was significantly republicanized, it functioned as a place for polite conversations about matters of state, society and culture. [...] It was in fact the apex of genteel culture, of educating institutions, parlors and dancing parties in which upper-class men and women were made into persons of refinement and respectability". John Adams témoigne dès 1774 dans son journal d'un festin auquel il a été convié chez Samuel et Elizabeth Powel : "Dined at Mr. Powell's, [...] a most sinful feast again! Every thing which could delight the eye or allure the taste; curds and creams, jellies, sweetmeats of various sorts, twenty sorts of tarts, fools, tribbles, floating islands, whipped syllabubs, &c. &c., Parmesan cheese, punch, wine, porter, beer, &c" (Adams, Diary, 8 September 1774, *The Works of John Adams*, Charles Francis Adams, ed., Boston, Little, Brown & Co., vol. 2, 1856).

¹²⁶ David L. Barquist, « 'Well Made from English Patterns' », 81. Joseph Downs, « The Powell Exhibition, » *Bulletin of the Pennsylvania Museum*, Vol. 27, No. 144 (December 1931), 42-46.

¹²⁷ Toute importation de produit britannique devient alors un acte politique, comme le montre T. H. Breen, *The Marketplace of the Revolution*, XV: "In the colonial marketplace, in which dependency was always an issue, imported goods had the potential to become politicized. Cloth and tea could be turned into symbols of imperial oppression. [...] Private decisions were interpreted as political acts, and consumer choices communicated personal loyalties. [...] One's relation to everyday goods became a measure of patriotism". Amy Hudson Henderson aborde également la question dans sa thèse « Furnishing the Republican Court: Building and Decorating Philadelphia Homes, » University of Delaware, 2008, notamment 122-123.

demeure, ce dernier lui conseille de faire appel à des artisans locaux, pour ne pas s'attirer les foudres des patriotes, prônant alors le boycott des marchandises britanniques :

Household goods may be had here as cheap and as well made from English patterns. In the humour people are in here, a man is in danger of becoming Invidiously distinguished, who buys anything in England which our Tradesmen can furnish. I have heard the joiners here object this against Dr. Morgan & others who brought their furnishings with them.¹²⁸

Le climat politique, le ralliement de Powel aux patriotes et ses ambitions politiques (il brigue le poste de maire de la ville), l'incitent à suivre les prudentes recommandations de son oncle. Lorsqu'il fait refaire les frises du plafond et la décoration de la cheminée de son salon en 1769-1770, il emploie deux artisans de Philadelphie, qui ont toutefois été formés en Grande-Bretagne¹²⁹ et en 1775, il se tourne vers trois orfèvres de la région, Joseph et Nathaniel Richardson, et James Howell, pour faire exécuter une cafetière, une théière, plusieurs plats et des couteaux en argent (Barquist, 81). Par ailleurs, il adopte pour son salon le style rococo, alors en déclin dans la capitale britannique. Selon Jules David Prown, Powel aurait délibérément choisi un style qui n'est plus en vogue en Grande-Bretagne, de façon à se conformer aux « préférences locales » et à se démarquer d'une Angleterre perçue comme corrompue.¹³⁰

Les témoignages de la fin de la période coloniale font en effet apparaître une prise de distance des marchands vis-à-vis des pratiques culturelles aristocratiques britanniques. Bien qu'originaire du sud, une région particulièrement attachée à ce modèle,¹³¹ Henry Laurens écrit en 1772 qu'il n'envie pas ceux qui, par nécessité ou par vanité, font la cour aux grands de ce monde. Il se dit parfaitement heureux d'évoluer dans une « sphère plus humble » où il a le sentiment d'être « utile à l'humanité » : « For my part, I am contented in a lower Sphere of Lords, such as can be useful to Mankind, ready to call on me and communicate Knowledge in Husbandry and Mechanics » (Henry Laurens to Gabriel Manigault, March 20 1772, *Papers*, vol. 8, 227, c'est moi qui souligne). Laurens se pose ici en représentant d'une "aristocratie

¹²⁸ Captain Samuel Morris to Samuel Powel, 18 May 1765, lettre citée dans Barquist, « 'Well Made from English Patterns' », 81.

¹²⁹ Il s'agit d'Hercules Courteney et de James Clow, formés respectivement à Londres et en Ecosse. La frise au plafond s'inspire de motifs proposés dans l'ouvrage de l'architecte anglais Abraham Swan (c.1720-c.1765), *A Collection of Designs in Architecture*, dont la première édition paraît à Londres en 1757 (Henderson, « Furnishing the Republican Court, » 223-225). Des photos de ces œuvres sont reproduites dans Prown, « A Course of Antiquities at Rome, » 96.

¹³⁰ (Henderson, 224 ; Prown, 96-97).

¹³¹ McInnis, *Charlestonians Abroad*, 14 : « Charlestonians were unique in the degree to which they adhered to English cultural precedents along after their political break with the mother country. Many had been educated there, most of their domestic luxury goods came from there, more of their agricultural products were sold there, and most looked to the English gentry for models of cultural refinement ».

naturelle” américaine, qui mène une vie vertueuse et active en servant l’intérêt général, et il construit cette figure en opposition à l’aristocrate britannique, qu’il surnomme « l’homme du plaisir », et dont l’existence lui paraît vaine.¹³²

Selon ces principes, lorsque son fils lui confie son désir de voyager pendant quelque temps en Europe avant de poursuivre ses études de droit, Henry Laurens se détache clairement de la tradition du voyage tel que le pratiquent les élites aristocratiques européennes et l’encourage à ne pas retarder son entrée dans la vie active :

I look upon Travelling as an essential in a Gentleman’s Education, but not of equal Importance, with an application to the business or profession, upon which he is probably to depend for bettering his fortune & the Establishment of a family, which I take for granted every good man has, or ought to have in view. [...] [I would not want you to] retire to a Plantation, or to an Indolent loitering & almost useless Course of Life. You see I make no provision for the man of pleasure. (Henry Laurens to John Laurens 26 October 1773, *Papers*, vol. 9, 134)

Il ne rejette pas le modèle dans son intégralité, mais l’adapte, en conservant uniquement les éléments compatibles avec ses valeurs protestantes et son mode de vie bourgeois.¹³³ Il prône la tempérance et l’ardeur au travail, aspirant à faire de son fils un homme “érudit” mais également “modeste”, “prudent,” et incarnant “la Vérité et la Vertu” (Henry Laurens to John Laurens, January 14 and February 8 1774, *Papers*, vol. 9, 226, 274-275).¹³⁴ On retrouve là tous les principes du républicanisme classique :¹³⁵ le jeune Laurens est destiné à faire partie d’une élite éclairée et vertueuse, capable de s’élever au-dessus des intérêts particuliers pour servir le bien commun.¹³⁶

¹³² De la même manière, le Loyaliste en exil Benjamin Pickman condamne la vie oisive des nobles britanniques, écrivant à sa femme à propos de leur fils : “I hope Benjamin has entered College and will improve his Time to the utmost Advantage; a good Education is preferable to a great Estate” (Pickman, 10 November 1780, c’est moi qui souligne).

¹³³ Il imite en cela la bourgeoisie britannique, qui se détache elle aussi de certaines pratiques de l’aristocratie (dépenses d’argent excessives, jeux d’argent, mépris à l’égard de ceux qui doivent travailler pour survivre).

¹³⁴ “Oh! That my Sons may endeavour to be truly useful in their Generation, & dare to be Singular or among the unfashionable few, who are Still the Cement of Society & the Witnesses of Truth & Virtue » (Laurens, *Papers*, vol. 9, 226).

¹³⁵ Voici la définition que Eve Kornfeld propose du républicanisme classique : « Based on English and European ideas reaching back to the Renaissance, American republicanism emphasized the civic nature of men. Only as active citizens in a self-governing republic could men achieve full humanity. To do so, they had to learn to sacrifice their own interests and local interests for the common good and had to be politically engaged and vigilant. [...] United, virtuous, liberty-loving citizens could alone resist corruption, curb governmental power and prevent tyranny from overtaking the Republic. To survive, a Republic needed citizens who would constantly put the public interest above their own” (Kornfeld, *Creating an American Culture*, 7-9, c’est moi qui souligne). Voir également Ben-Atar et Oberg, *Federalists Reconsidered*, 8.

¹³⁶ Nous reviendrons plus avant sur ces valeurs et sur le portrait du colon idéal proposé par Henry Laurens dans la troisième partie de cette étude (Troisième partie, Chapitre 1, I- C), p.342).

*

*

*

L'étude des transferts de biens matériels, de pratiques culturelles, et de connaissances technologique, commerciale et scientifique, montre que les marchands de la période sont à l'origine de nombreux transferts entre la métropole et l'Amérique, illustrant ainsi leur rôle clé dans l'anglicisation croissante des treize colonies. Toutefois, on remarque que le modèle britannique n'est pas imité dans son intégralité, mais qu'il est "créolisé," de manière à respecter les valeurs, le mode de vie et l'environnement locaux, tendance qui s'accroît à mesure que les relations avec l'administration britannique se dégradent dans les années 1760 et 1770.

En revanche, la Grande-Bretagne et plus généralement l'Europe dominante pour l'heure écrasent les échanges de part et d'autre de l'Atlantique, même si certains visiteurs comme Henry Laurens s'efforcent de promouvoir les produits coloniaux.

Il s'agit à présent d'examiner de quelle manière la vision des voyageurs évolue une fois l'indépendance acquise. Dans quelle mesure la rupture politique avec la mère patrie entraîne-t-elle un rejet de l'ancienne puissance coloniale ? Dans quels domaines reste-t-elle un modèle ? Quel est l'impact de la collaboration des insurgés avec la France pendant le conflit ? L'étude des transferts dans les premières années de la jeune République permettra de voir si les échanges de marchandises, de connaissances techniques et de pratiques culturelles depuis la Grande-Bretagne se maintiennent après 1783, de quelle manière l'Amérique parvient à s'ouvrir à d'autres modèles européens, et si les flux s'équilibrent davantage.

Chapitre 2 : La rupture est consommée (1780-1790)

I- Un portrait de la Grande-Bretagne empreint de ressentiment

Dans les années qui suivent la fin des hostilités, le regard des Américains sur la Grande-Bretagne est tout naturellement nourri de rancœur à l'égard de cette « mère tyrannique » qui, pour reprendre une allégorie chère aux patriotes, a failli à son devoir d'amour et de protection en tentant de ravir la liberté et les droits de son enfant. Elkanah Watson n'a pas de mots assez durs pour dénoncer ce qu'il qualifie d'infanticide : « England has fairly rocked us out of her cradle, a sleeping infant » (Watson, *Memoirs*, 188). Il faut toutefois nuancer ce rejet, car on le retrouve en général chez les Républicains, traditionnellement francophiles. D'autres Américains, notamment fédéralistes, sont moins enclins à rompre les liens avec la Grande-Bretagne, en particulier dans le domaine culturel, du moins jusqu'à ce que les relations entre les deux pays ne se compliquent à nouveau au moment des guerres révolutionnaires européennes.

Dans quelle mesure ces attitudes se reflètent-elles dans les témoignages des marchands de la période : de quelles accusations l'ancienne métropole est-elle la cible ? Les condamnations apparues pendant l'époque coloniale se renforcent-elles ? Quelle évolution observe-t-on concernant la perception de la France, en particulier chez les voyageurs républicains ?¹³⁷

A) L'intensification des critiques

Certaines critiques formulées dès la fin de la période coloniale se durcissent, à commencer par les sempiternelles plaintes concernant le climat du pays. Les attaques se concentrent tout particulièrement sur la capitale, qui devient de plus en plus polluée à mesure qu'elle gagne en population.¹³⁸ En janvier 1797, William Lee se plaint de l'atmosphère « insupportable » de la ville qu'il décrit comme « l'un des pires endroits au monde » où passer

¹³⁷ Parmi les témoignages de marchands voyageant dans les années 1780-1790, on constate une légère prédominance de voyageurs républicains : d'après les informations trouvées, il apparaît en effet que William Bingham, Samuel Breck et Thomas H. Perkins sont fédéralistes, alors qu'Elkanah Watson, Thomas Blount, Joshua Gilpin, et William Lee ont choisi le camp opposé.

¹³⁸ De 1700 à 1800, la ville passe d'environ 600 000 habitants à presque un million (Xavier Cervantès, *L'Angleterre au XVIII^e siècle*, 112).

l'hiver : la poussière de charbon gêne sa respiration,¹³⁹ les fumées qui enveloppent la ville rendent les pavés sales et glissants et l'astre solaire y est si peu présent que les habitants de certains quartiers sont obligés de s'éclairer à la bougie une grande partie de la journée (Lee, *Yankee Jeffersonian*, February 6 1797, 37).

Les mœurs de la population font également l'objet de dénonciations de plus en plus vives. La corruption de la société britannique étant l'un des principaux arguments des insurgés dans le conflit contre la métropole, les voyageurs post-révolutionnaires peuvent difficilement adopter un autre point de vue sans remettre en question le sens même du conflit. D'autre part, la toute jeune nation américaine éprouve le besoin de se rassurer quant à sa supériorité sur la mère patrie. En 1784, le Républicain Elkanah Watson décrit en ces termes l'atmosphère qui règne dans la capitale britannique : « The whole city is a great gulph of riches and vice, and every particle of air seems impregnated with corruption » (Watson, *A Tour in Holland*, 10-11). Watson cible tout particulièrement certains membres de l'aristocratie : il condamne ainsi le banquier Robert Child, qui a « dilapidé la moitié de sa fortune » dans la construction de sa villa sur Richmond Hill, un « édifice princier » comprenant quelque soixante-quinze pièces de style et de décoration différents (Watson, *Memoirs*, 173-174).

Il apparaît cependant que dans les années 1780 et 1790, l'affiliation politique des visiteurs détermine en grande partie leur perception de la Grande-Bretagne. Ainsi, lorsque le Fédéraliste Thomas H. Perkins se rend dans les jardins d'agrément de Vauxhall en 1795, il ne formule aucune critique d'ordre moral, et ce, en dépit de la présence de nombreuses prostituées : c'est « l'un des plus beaux lieux » qu'il ait jamais vus, éclairé de mille feux et fréquenté par une compagnie vêtue de vêtements « luxueux et de bon ton » (Perkins, *Diary*, August 12 1795).¹⁴⁰ Par ailleurs, il adopte un point de vue beaucoup plus clément que la plupart de ses compatriotes à l'encontre des brumes et brouillards qui enveloppent Londres, déclarant à son arrivée : “The weather is good for London, tho' in America we would not think it delightful” (Perkins, August 13, *Diary*, c'est moi qui souligne).

¹³⁹ En 1787, le marchand de Caroline du Nord Thomas Blount rend lui aussi « l'air confiné et vicié de Londres » responsable de ses problèmes de santé : « My Constitution seems now to be on the decline again [...] - Rheumatism & some pretty evident Symptoms of the Gout- owing, I believe, chiefly to my continuing too long in the confined noxious air of London » (Thomas Blount to John Grey Blount, London, February 3 1787, *Papers*).

¹⁴⁰ Sa réaction fait directement écho à celle de Lydia Melford, un des personnages du roman *Humphry Clinker* de l'écrivain britannique Tobias Smollett : “I no sooner entered [the pleasures of Vauxhall], than I was dazzled and confounded with the variety of beauties that rushed all at once upon my eye. Image to yourself, my dear Letty, a spacious garden, part laid out in delightful walks [...] the whole illuminated with an infinite number of lamps [...]. We were joined by my uncle, who did not seem to relish the place” (Lydia Melford to Miss Lætitia Willis, London, May 31, *Humphry Clinker*, 106). Thomas H. Perkins ne citant pas explicitement le célèbre roman dans son journal de voyage, il est difficile de mesurer l'influence de ce dernier sur sa perception.

Il est toutefois un point qui rassemble Républicains et Fédéralistes, c'est la condamnation du système politique et des dirigeants du royaume,¹⁴¹ car il s'agit pour les Américains de justifier leur position dans le conflit révolutionnaire et de vanter l'excellence de leurs propres institutions républicaines. En 1783, Elkanah Watson dénonce ainsi les "bourgs pourris" comme une pratique "corrompue" et "odieuse."¹⁴² Pour mettre fin à cet "outrage à la justice et à l'égalité" et "purifier cette noble nation", le Républicain prône rien de moins qu'une révolution :¹⁴³

What an outrage upon common sense, as well as political justice and equality! Such incongruities demand a radical change; a revolution, if need be [...]. If abuses such as these cannot be corrected by pacific means, to purge and purify this noble nation, a temporary sacrifice must be made for the welfare of millions yet unborn. (Watson, *Memoirs*, 216)

Le déroulement des élections britanniques ne lui donne pas davantage satisfaction. Il est témoin en 1783 d'une campagne électorale qu'il décrit comme « un spectacle indigne », tant règnent dans les deux camps violence et outrages, intimidations et corruption. Le fier Américain rappelle, non sans ironie, que ce sont là les agissements d'hommes qui se réclament d'être des « champions de la liberté et des élections libres ». Il rapporte même qu'un de ses amis français déclare, en assistant à la scène : « Si c'est cela la liberté, Dieu en préserve mon pays » (Watson, *Memoirs*, 218).

Un an plus tard, le Fédéraliste William Bingham est tout aussi choqué par les scènes de « débauche, d'émeutes, de confusion et de violence » autour d'élections à Bristol.¹⁴⁴ En février 1784, il dénonce les factions au sein du nouveau gouvernement, qui lui paraissent précipiter le déclin du pays :

A factious Competition for Power [...] has taken place amongst the leading Characters of the Country, which has greatly relaxed the Ton of Government, at a critical Time, when it requires the most rigorous administration of Affairs. The Kingdom appears to be in a very declining state, depressed with contending

¹⁴¹ Les accusations des marchands en voyage se concentrent tout particulièrement sur l'instabilité ministérielle à la fin du conflit révolutionnaire. On assiste en effet à quatre changements de gouvernement entre 1782 et 1784 (O'Gorman, *The Long Eighteenth Century, British Political and Social History, 1688-1832*).

¹⁴² « The Rotten Borough system of England is one of the most corrupt and abhorrent features of their political institutions » (Watson, *Memoirs*, 200). L'utilisation de l'adjectif possessif en lieu d'un article plus impersonnel permet au voyageur de marquer sa distance et son opposition

¹⁴³ Le marchand pense bien entendu à une révolution sur le modèle de celle qui a permis à sa terre natale d'obtenir son indépendance. Ses observations sont consignées en 1782, le voyageur est alors loin d'imaginer que la France connaîtra bientôt un tel bouleversement, faisant naître de nombreuses craintes en Grande-Bretagne concernant la contagion des idées révolutionnaires françaises et le possible renversement de la monarchie parlementaire britannique.

¹⁴⁴ « The City [Bristol] is at present violently agitated by the Effects of a contented Election [...] during which Time, there exists a perpetual Scene of Debauchery, Riot, & Confusion » (William Bingham to Thomas Willing, April 18 1784, *Papers*).

Factions, & sinking under the enormous Weight of public Debt, which its Ressources are unequal to support. (William Bingham to Benjamin Rush, February 6 1784, *Papers*)

Si certaines critiques se renforcent, d'autres font leur apparition.

B) L'émergence de nouvelles condamnations

Plusieurs aspects de la Grande-Bretagne, autrefois admirés, sont à présent sévèrement condamnés et lorsque l'ancienne métropole est comparée à la France, c'est l'alliée des Américains qui l'emporte systématiquement, notamment dans les témoignages de marchands républicains. En 1797, William Lee est ainsi saisi d'un profond ennui en assistant aux représentations des théâtres de Londres, les plus grands noms de la scène anglaise (comme les actrices Sarah Kemble Siddons ou Elizabeth Farren) ne parvenant pas à éveiller son intérêt.¹⁴⁵ Elkanah Watson le rejoint en déclarant en 1782 que la métropole française l'emporte largement par la qualité et la variété des divertissements qu'elle propose : il estime que les danseurs anglais, « alourdis par le *roast beef* et la bière », ne possèdent ni la grâce ni l'élégance des Français. Quant au théâtre, les Anglais n'excellent selon lui que dans les tragédies, leur « caractère flegmatique » étant plus adapté à ces productions, alors que la légendaire « gaieté » des Français leur permet de briller dans les comédies et les pantomimes.¹⁴⁶

Les critiques concernant certains monuments de la capitale britannique se font également plus fréquentes : William Lee regrette la présence de bâtiments encerclant St Paul, qui empêchent une vue dégagée de l'ouvrage. Il reconnaît que sa taille, ses proportions « harmonieuses » et sa décoration « splendide » en font « l'un des édifices les plus magnifiques d'Europe », mais l'« élégante simplicité » du Panthéon reste selon lui inégalée

¹⁴⁵ "I saw Mrs [Sarah Kemble] Siddons in Millwood in *George Barnwell* and Miss [Elizabeth] Farren in I do not know what. I was disappointed in both, as well as in Drury Lane Theatre, which is not so handsome as the Opéra or République at Paris. Neither is their acting so good as that of the Comédie Française" (Lee, *Yankee Jeffersonian*, 35-36). Tel n'est pas le cas à Paris : « I never was in an American or English theatre in my life, when, before the evening was half gone, I did not wish myself out. But in Paris one may sit forever » (Lee, *Yankee Jeffersonian*, January 15 1797, 36). Concernant les paysages : « [I have] seen nothing as yet in England equal to the delightful views in France » (Lee, January 7 1797, 35).

¹⁴⁶ "The numerous play houses, Opera, & other amusements of Paris are vastly superior to those of London, both in stile & elegance. The English perform tragedy best, being more suited to their genius and phlegmatic constitution; but in comedies, & Pantomimes vive les François –the English actors cannot walk the stages with that grace & elegance that the French do ; their Opera in London is made up with foreign materials : the juices of roast beef & solid porter have given such weight to their heels, that the whole nation cannot produce [one dancer of the least note] – in fact I believe there is only one at the opera & he's an Irishman" (Elkanah Watson to Francis Cossoul, Paris, December 19 1782, *Papers, Journals of Travels in Europe*).

(Lee, *Yankee Jeffersonian*, February 6 1797, 36). Concernant la Tour de Londres, Lee estime qu'elle présente au public « très peu d'objets dignes d'intérêt » et la visite de l'armurerie et de ses inventions meurtrières lui inspire un sentiment d'horreur (Lee, 37). Pour sa part, Elkanah Watson s'attaque à l'un des symboles même du pouvoir britannique, la salle de la Chambre des Lords, écrivant qu'il la trouve indigne de figures aussi illustres de la nation, et affirmant qu'aucune assemblée en Amérique n'accepterait d'y siéger (Watson, *Papers, Journals of Travels in Europe*, to Francis Cossoul, December 6 1782).¹⁴⁷

Ce sont parfois les conditions de voyage et d'hébergement qui sont décriées. John Godfrey juge les auberges britanniques – qui faisaient autrefois l'objet de l'admiration des visiteurs - trop chères par rapport à la qualité du service. Il estime les petits-déjeuners proposés frugaux, et les intermédiaires à rémunérer beaucoup trop nombreux, ce qui l'amène à adopter la vision inverse de celle d'un voyageur de la période coloniale : « It soon gave me a disgust to the mode of Travelling in England » (May 9 1795, *Journal*). Plusieurs marchands – tous républicains - ne manquent pas de souligner que les routes anglaises ne sont pas sûres comparées à celles de la France.¹⁴⁸ A la lecture de la presse locale en 1782 et de ses comptes rendus effrayants d'attaques de bandits de grand chemin, Elkanah Watson se résout à voyager armé.¹⁴⁹

On remarque également que les voyageurs sont de plus en plus nombreux à s'indigner des clivages sociaux et du peu de mobilité de la société britannique, en particulier en comparaison avec le fonctionnement américain. Elkanah Watson s'offusque ainsi de voir que le serviteur britannique est tenu à distance par ses employeurs, qu'il ne reçoit aucune éducation et n'a donc que peu d'ambition, puisque, contrairement à son homologue américain, il a peu d'espoir de s'élever dans l'échelle sociale (Watson, *Memoirs*, 169-170). En soulignant qu'il n'y a en Amérique ni serviteur, ni maître, il passe néanmoins sous silence le sort peu enviable de la population servile du pays.¹⁵⁰ Samuel Breck, quant à lui, est déconcerté par la rigueur de l'étiquette lorsqu'il se rend à un bal à Bath en 1790 : « My republican notions of equality were wholly out of place » (Breck, *Recollections*, 161). Sa cavalière lui explique en effet que leur positionnement dans la salle doit respecter le rang

¹⁴⁷ Ce qu'un tel commentaire révèle sur le sentiment identitaire du visiteur sera détaillé dans la troisième partie.

¹⁴⁸ "I passed Hounslow Heath at midnight without any molestation, though I did not feel so easy as when travelling in France" (Lee, *Yankee Jeffersonian*, 32).

¹⁴⁹ "The alarming idea that a foreigner is naturally struck with, in seeing every paper fill'd with accounts of continual depredations committed upon the roads, by highwaymen, & footpads in the vicinity of London, is such, that we determined to take the most effectual means to save our watches, & purses, by a double charge of our pistols" (Watson, *Journal of Travels in Europe*, September 13 1796, Dover). Le voyageur n'aura pas à regretter sa décision, puisque, comme nous l'avons relaté plus haut, sa diligence est « attaquée » par des marins déserteurs près de Liverpool.

¹⁵⁰ Les positions des marchands concernant l'esclavage seront analysées plus loin (troisième partie, chapitre 3, II- D).

social des participants : la fille du duc danse au centre, entourée des nièces de l'archevêque d'York, suivies par les parentes de membres du parlement et de figures sociales importantes. S'il se conforme aux usages, l'Américain ne cache pas son dédain pour ces traditions aristocratiques, réaffirmant ainsi son adhésion à des principes républicains : "If we ever catch any of these sprigs of nobility in America, we'll teach them better manners" (Breck, *Recollections*, 162).

Il faut toutefois tempérer ces critiques en remarquant qu'elles apparaissent en majeure partie sous la plume de voyageurs républicains. Contrairement à William Lee, le Fédéraliste Thomas H. Perkins trouve ainsi que la Tour de Londres mérite amplement le détour (Perkins, August 13, August 12 1795, *Diary*), et son ravissement pour l'opéra parisien, ses décors « superbes », ses danseurs « magiques » et ses chanteurs « ensorcelants », ne l'empêche pas de couvrir d'éloges les acteurs du théâtre de Drury Lane, en particulier Sarah Siddons et son frère John Philip Kemble (Perkins, *Diary*, 14 August 1795 ; *Memoirs*, March 24, Germinal 18 1795). Il apparaît donc que l'admiration pour l'ancienne puissance coloniale persiste à certains égards.

C) Une séparation difficile

Sur les plans économique, industriel et agricole, l'hégémonie de la Grande-Bretagne reste incontestée et fait l'objet de descriptions élogieuses.

La capitale subjugué encore et toujours par son activité économique : le républicain William Lee, qui passe seulement cinq jours en 1796 dans ce « marché du monde », en revient abasourdi : « I left it with as much confusion in my head as in the streets of the city » (Lee, *Yankee Jeffersonian*, 32). Un autre Républicain, Elkanah Watson, fournit par le menu ses toutes premières impressions en approchant de la ville en 1782, témoin de son émotion : il commence par distinguer au loin le célèbre dôme de Saint Paul qui « salue » son arrivée, puis voit se dessiner plus clairement de « vastes empilements de cheminées », des « forêts de mâts », et enfin, pénètre au cœur d'une métropole grouillante de vie, si vaste qu'elle constitue un monde à part entière.¹⁵¹ Le marchand est tout particulièrement ébloui par les boutiques

¹⁵¹ « Several miles from London, the famous dome of St Pauls seem'd to welcome our approach, & soon after, the vast pile of chimneys, forests of masts, & the confus'd scene of a world within itself open'd rapidly to our view ; & engag'd our whole attention, till we found ourselves in the midst of the bustle » (Watson, 13 September 1782, *Journal*). Ce passage rappelle la description de Londres par l'écrivain britannique Smollett dans *Humphry Clinker*, comme l'illustre l'extrait suivant : "The cities of London and Westminster are spread out into an incredible extent. The streets, squares, rows, lanes, and alleys, are innumerable. Palaces, public buildings, and churches rise in every quarter; and, among these last, St Paul's appears with the most astonishing pre-eminence.

londoniennes qui, une fois n'est pas coutume, éclipsent selon lui celles de Paris (Elkanah Watson to Francis Cossoul, December 19 1782, *Journal*). Par ailleurs, lorsque Watson compare les deux capitales selon plusieurs critères, c'est Londres qui l'emporte.¹⁵² Tout lui paraît plus grand en Grande-Bretagne, à commencer par les habitants : « The men in general at Dover appear like moving butts of porter, in comparison to the meagre inhabitants of Calais », observation qui n'est pas sans rappeler les caricatures de l'époque opposant un John Bull ventripotent à un paysan français efflanqué.¹⁵³ Watson décrit avec humour à son associé à Nantes les effets du régime alimentaire britannique sur son organisme : « Roast beef and beer have so fatten me up that you'll be under the necessity of widening all the narrow streets in Nantes – as well as our counting house door – in truth you will not know me » (Watson, 6 December 1782, *Papers, Business Correspondence*).

Un autre point positif sur lequel tous les voyageurs s'accordent concerne l'accueil que leur réservent les Britanniques. William Bingham s'étonne d'être reçu à bras ouverts en juillet 1783, quelques semaines seulement après la fin du conflit révolutionnaire : « We have met with peculiar Marks of Attention & Civility here; It is surprising that there can be so Sudden a Transition in the Mind, from the extremes of War & Violence, to the Cultivation of Affection & friendly Intercourse » (William Bingham to Thomas Willing, July 30 1783). Quant à Elkanah Watson, ce « rebelle » qui se rend en « territoire ennemi » en 1782, il ne rapporte qu'un seul incident induit par le climat politique, lorsque certains négociants de Bristol le soupçonnent d'être un espion français, ce qui l'oblige à quitter promptement la ville,¹⁵⁴ mais le reste de son séjour se déroule sans la moindre difficulté, et il est si bien accueilli à

[...] But even these superb objects are not so striking as the crowds of people that swarm in the streets. [...] the whole surface of the Thames is covered with [...] such a prodigious forest of masts, for miles together, that you would think all the ships in the universe were here assembled" (Lydia Melford to Miss Lætitia Willis, London, May 31, *Humphry Clinker*, 104-105).

¹⁵² Ses critères sont les suivants : l'étendue de la ville, le nombre d'habitants, la richesse et le confort des maisons, l'état des rues, la police, la richesse culturelle et les divertissements proposés, les boutiques, l'éclairage des espaces publics, l'approvisionnement en eau et la situation géographique. "...upon the whole, taking every circumstance impartially into consideration, it leaves a neat balance of 12 ½ C... in [London's] favour" (Elkanah Watson to Francis Cossoul, Paris, December 19 1782, *Journal*). La lettre est reproduite dans les annexes, vol. 2, p.155).

¹⁵³ Michael Duffy, *The Englishman and the Foreigner, the English satirical print, 1600-1832*, Cambridge, Chadwyck-Healey, 1986, 31-36. Voir en particulier la célèbre caricature de James Gillray intitulée *French Liberty, British Slavery*, 1792, présentée dans l'ouvrage de Pascal Dupuy, *Face à la Révolution et l'Empire, Caricatures anglaises (1789-1815)*, Collections du Musée Carnavalet, Paris, Nicolas Chaudun, illustration 9 (103-105) : d'un côté figure un sans-culotte famélique en haillons, dans une pièce miséreuse, occupé à manger des oignons. Derrière lui, des escargots s'échappent d'un pot qui semble contenir son prochain repas. A ses pieds, un violon évoque l'insouciance et la gaieté des Français. Lui fait face un Britannique obèse, confortablement assis dans un fauteuil, et qui s'apprête à dévorer une énorme côte de bœuf, symbole de la prospérité de la nation. Malgré sa misère, le Français vante sa condition d'homme libre, alors que le Britannique se plaint des charges fiscales dont il doit s'acquitter. La caricature de James Gillray est reproduite dans les annexes (vol. 2, p.118).

¹⁵⁴ « Having been seen busy upon the quai, & among the shipping making enquiries, & observations, & besides taking notes; [some of the Gentlemen to whom I had letters] were apprehensive of my designs of giving intelligence to our privateers, respecting some ships upon the point of sailing » (*Journal*, Nov 12 1782).

Birmingham qu'il s'y sent « chez lui » (Elkanah Watson to Joseph Green, 15 November 1782, *Journal*).

D'autre part, les paysages britanniques soulèvent toujours l'enthousiasme des voyageurs. Bien que républicain, Elkanah Watson donne une vision édénique des environs de Lichfield, qui rappelle la poésie pastorale en vogue sous le règne d'Auguste¹⁵⁵ :

Bellowing bulls were straying, the sheep bleating, & the young lambs skipping over the grass, there glides the limpid stream, [...] it resembles a garden, but chequered by fields & groves, the happy farmers were every where bending under the weight of their harvest. (Watson, 15 October 1782, *Journal*)

Suivant les traces du poète écossais James Thomson ou encore du peintre Canaletto,¹⁵⁶ Thomas H. Perkins vante pour sa part la célèbre vue depuis Richmond Hill, qui offre un panorama de riches cultures irriguées par la Tamise, de forêts, ponctué de nobles et somptueuses résidences de campagne (Perkins, *Diary*, 15 August 1795).

Le succès des demeures aristocratiques britanniques ne se dément pas non plus après la révolution, comme en témoigne l'attitude de Anne Bingham en 1783, telle que la décrit son mari :

Nancy is in Rapture with the Improvements & the high Cultivation of the Country. [...] We plan to take a tour of some of the most improved Country Seats [...]. Nancy is convinced already that it is impossible to be Satiated with the pleasures of this Country. – She only regrets that our allotted Time will not admit of an Attention to half the Objects that are worthy of attracting it. – She ridicules my Idea, that it is probable She may wish to return before the Expiration of the Time we had fixed for that Purpose. (William Bingham to Thomas Willing, 30 July 1783)

*

*

*

Au lendemain du conflit révolutionnaire, les marchands américains prennent donc leurs distances par rapport à l'ancienne métropole sur les plans politique et moral, sans pour autant cesser d'admirer ses prouesses dans les domaines technique, économique et culturel. Le rejet de l'héritage britannique n'est que partiel, en particulier pour les Républicains, qui

¹⁵⁵ Andrews, *The Search for the Picturesque*, 3-9.

¹⁵⁶ Voir en particulier le poème "Summer" (1727) des *Seasons* de James Thomson et la toile *The Thames and the City of London from Richmond House* (1746) de Canaletto.

restent profondément attachés à la « vieille Angleterre », comme l'exprime Samuel Breck : "In England, Americans feel always at home; identified as they are with the natives in language, customs and manners, their country is to us as our own" (Breck, *Recollections*, 152).

La guerre d'indépendance a néanmoins contraint les Américains à trouver de nouveaux partenaires militaires et économiques en Europe, et ces collaborations, en particulier avec la France, les encouragent à s'ouvrir à d'autres modèles.

II- Un nouveau regard sur l'Europe

Les traités d'alliance, d'amitié et de commerce signés entre la France et les Etats-Unis en 1778 couronnent le succès de la coopération franco-américaine pendant le conflit révolutionnaire : pour reprendre l'image utilisée par un Américain en 1798 dans la *Gazette de Philadelphie*, la France devient un « parent adoptif » vers lequel les colonies reportent leur affection après avoir été trahies par leur mère « indigne et cruelle ». ¹⁵⁷ En 1779, l'Espagne apporte à son tour son aide aux insurgés, suivie par la Hollande un an après, ce qui encourage une évolution du regard sur l'Europe. Par ailleurs, lorsque débute en 1786 la lutte entre Orangistes et patriotes en Hollande, puis quand la Révolution française éclate en 1789, les Américains voient dans ces événements l'émergence d'un mouvement universel de lutte pour la liberté, qui a été initié dans leur pays et qui se propage peu à peu au Vieux Continent.

Dans quelle mesure le séjour des marchands américains sur le territoire européen, notamment en France, accélère-t-il ce changement de mentalité ? ¹⁵⁸ Quels liens se tissent et quels sont les obstacles qui persistent ?

¹⁵⁷ « By the breach with Britain, our national affections were partly [...] transferred to France. She became our adopted parent, and under that title performed many acts of maternal duty" *New-Hampshire Gazette*, 5 juin 1798 (Hale, 169).

¹⁵⁸ Cette évolution est également rendue possible par la disparition de la menace française en Amérique du Nord suite à la Guerre de Sept Ans (Philipp Ziesche, *Cosmopolitan Patriots, Americans in Paris in the Age of Revolution*, Charlottesville and London, Univ. Of Virginia Press, 2010, 7).

A) *Le modèle français*

En mal de partenaires commerciaux depuis la perte des échanges avec la Grande-Bretagne, plusieurs marchands américains partent à la recherche de nouveaux marchés en Europe pendant le conflit révolutionnaire. La France, qui a soif de revanche après sa défaite humiliante contre l'Angleterre à l'issue de la guerre de Sept Ans, offre aux insurgés des débouchés commerciaux particulièrement avantageux.¹⁵⁹ On voit donc se développer des échanges franco-américains, jusque-là limités à un trafic interlope entre les colonies nord-américaines et les Antilles françaises.¹⁶⁰ Peu de temps après son arrivée à Nantes en 1779, Elkanah Watson écrit à son ancien employeur John Brown qu'il est ravi de ses perspectives d'avenir : « every thing has as yet succeeded to my most sanguine wishes, & I have a pleasing alluring field open'd for accumulating wealth, combin'd in the pursuit of refin'd pleasure» (Elkanah Watson to John Brown, Nantes, 1st October 1779 *Papers*, c'est moi qui souligne). En 1782, l'entreprise qu'il a créée en partenariat avec un Français est florissante, elle compte sept employés et dispose d'une flotte de six navires, et les affaires se portent si bien qu'il se prépare à faire face à un « torrent de richesses, » comme il l'écrit à ses proches :

We [my partner and myself] are going on swimmingly, & rising by rapid strides to get upon the top of the summit I have so long had in view; our letters from every part of America exceeds our most sanguine wishes & I think I feel the pressure of a flood of business, that will soon flow in upon us from every quarter; however we are fully prepar'd, & arm'd at every point, to meet the torrent of wealth. (Elkanah Watson to his sister, Nantes, March 20 1782, *Journal in France, Papers*, c'est moi qui souligne)

Si la restauration des échanges avec la Grande-Bretagne après la guerre affecte durement les marchands américains installés en France, à partir de 1786, des périodes de disette relancent le commerce franco-américain, et le début des guerres révolutionnaires en

¹⁵⁹ Par exemple, le traité de commerce franco-américain du 6 février 1778 accorde à chacun des signataires la clause de la nation la plus favorisée, la nation américaine est traitée par la France comme un partenaire à part entière (Fouché, *Franklin, Jefferson...*, 43-44).

¹⁶⁰ Les Lois de Navigation britanniques interdisaient en effet aux colons tout échange avec des puissances étrangères. Il est frappant de noter que, parmi les voyageurs marchands de la fin de la période coloniale qui se rendent en France, aucun ne semble entrer en contact avec des négociants français : ainsi, Henry Laurens, malgré ses origines huguenotes, ne mentionne aucune transaction avec des maisons françaises lors de ses séjours dans le pays entre 1771 et 1774 (*Papers*). Concernant le trafic interlope à Philadelphie, Boston et New York, voir Victor L. Johnson, « Fair Traders and Smugglers in Philadelphia, 1754-1763, » *The Pennsylvania Magazine of History and Biography*, vol. 83, no. 2, April 1959, 125-149 ; John W. Tyler, *Smugglers and Patriots, Boston Merchants and the Advent of the American Revolution*, Boston, Northeastern University Press, 1986 ; Cathy Matson, *Merchants & Empire, Trading in Colonial New York, Baltimore*, John Hopkins Univ. Press, 1998, 206, 213. Pour une vision plus globale au niveau de l'espace atlantique, voir l'article de Wim Klooster, « La relation complexe entre la guerre et la contrebande dans l'Amérique atlantique, » *Guerre et Economie dans l'espace atlantique du XVI^e au XX^e siècle*, 395-408.

1792 inaugure une période de prospérité sans précédent, les négociants profitant de la neutralité de leur nation pour assurer le ravitaillement entre les belligérants européens et leurs colonies des Caraïbes. Ainsi, après 1783, les frères Perkins développent les échanges avec Saint-Domingue : ils exportent depuis les Etats-Unis farine, poisson séché, chevaux et esclaves et importent en retour du sucre, de la mélasse, du rhum et du café (Seaburg et Paterson, 105-116, Peterson, 7-31). Lorsqu'il se rend à Paris à la fin de la Terreur, Thomas H. Perkins a alors pleine confiance dans les promesses d'un commerce fructueux avec la France, comme il l'exprime à l'occasion d'un dîner en présence de plusieurs membres de la Convention nationale en 1795 : « Pelet [one of the members] was very inquisitive about our commerce, & seemed anxious to know if it was our opinion that we should be largely connected with the French after the war. This, I have no doubt, will be the fact, and it will be advantageous to us in a great degree » (Perkins, *Memoir*, 96). En passant à Rouen, Perkins note par ailleurs qu'un de ses amis américains y a créé une fabrique de savon et de chandelles qui connaît un « succès miraculeux » (Perkins, 26 July 1795, *Diary*). La France semble donc offrir des possibilités commerciales et industrielles intéressantes, et les produits de luxe français – porcelaine de Sèvres, tapisserie des Gobelins, mais également vins de Bordeaux et cognac – sont très prisés des voyageurs.¹⁶¹

Cette collaboration économique favorise les contacts entre les deux peuples et encourage une remise en question des stéréotypes hérités de l'ancienne métropole. Le séjour permet aux marchands – en particulier les Républicains - de transformer la vision d'une puissance ennemie et menaçante en un modèle culturel séduisant. Elkanah Watson en offre un parfait exemple : en 1779, il écrit à son ancien employeur de Providence que les Français ne se réduisent pas à des amateurs de ragoûts et des mangeurs de grenouilles cadavériques, pratiquant la galanterie et les « grimaces de singe » à outrance, mais qu'ils sont au contraire extrêmement courtois », « polis, mais jamais à l'excès », et « accueillants, en particulier à l'égard des étrangers ». Il va jusqu'à leur attribuer des caractéristiques autrefois réservées aux

¹⁶¹ En 1795, Thomas H. Perkins observe avec la plus grande admiration diverses pièces en porcelaine de Sèvres, « d'une valeur inestimable », et dépeint les tapisseries des Gobelins comme des « chefs d'œuvre d'excellence », aussi belles que les tableaux dont elles sont inspirées (Perkins, *Memoir*, Floreal 5 1795, 103-104). William Lee est du même avis en visitant la Manufacture des Gobelins en 1796 : « They copy the pieces of the best painters with so much accuracy that you cannot tell the difference » (Lee, *Yankee Jeffersonian*, 24). Concernant le cognac, William Lee se rend en juin 1796 à Cognac pour prendre des contacts avec les négociants en eau-de-vie, qui parlent tous anglais, preuve de l'existence de réseaux commerciaux avec le monde britannique (Lee, *Yankee Jeffersonian*, 28). A propos de « l'excellence » des vins de Bordeaux, voir Lee, *Yankee Jeffersonian*, February 19 1796, 14 : « The country around Brodeaux is noted for the superiority of its wines. They have delicious fruits and manufacture excellent brandy ».

Anglais, car il les décrit comme « puissants », « courageux » et « entreprenants ».¹⁶² Leur insouciance, qui était décriée sous la période coloniale, est à présent enviée, et Watson lui oppose la morosité et l'insatisfaction permanente des Britanniques :

I am firmly persuaded there is no other people, under high Heaven's broad canopy, who understand the secret of making the most of life, and of good living, so well as the French ; and that in no other country does genuine politeness, the emanations of the kindly feelings of the heart, and the true spirit of "sans souci," so generally predominate, as in France; while in no other land does there prevail so much gloom, formality, and awkwardness, as in England, whence we have derived our tone. (Watson, *Memoirs*, 159)

Il admire également la sobriété des Français, qui contraste avec la consommation excessive d'alcool des Britanniques et des Américains, ou encore apprécie qu'ils "filent à l'anglaise" (*take a French leave*) lorsqu'une soirée touche à sa fin.¹⁶³

La maîtrise de la langue étant indispensable pour tisser des liens avec les habitants et découvrir la culture, Watson passe plusieurs semaines dans un collège clérical près de Nantes pendant l'hiver 1779-1780. Bien qu'il rédige ses carnets de voyage en anglais, il les émaille d'expressions françaises (« bon ton », « ma foi Monsieur », « coup d'œil », « faux pas », « point du tout » ou « beau monde » par exemple). Par ailleurs, il entretient des rapports étroits avec la famille de son partenaire. Les Cossoul deviennent une deuxième famille, comme l'illustre le chaleureux accueil qu'ils réservent à Watson à son retour de quatre mois de voyage en France et dans les Provinces-Unies :

Upon my return under this hospitable roof, I thought I felt every pleasing sensation of the father of a family; [...] I can't tell you my feelings, in being so cordially receiv'd by the whole family group – with open arms – & such rays of hearty welcome, stream'd from every eye, that my breast was warm'd with a glow of unfeign'd gratitude. – As for my worthy, noble-hearted little Cossoul, he shook my arms so violently for several minutes that I was almost apprehensive he would serve me a harlequin trick, & leave only a shoulder stump behind. (Elkanah Watson to his sister Priscilla, Nantes, November 27 1781, *Journal IV*)

Cette amitié survit à la faillite de son entreprise en 1783 et au retour de Watson en Amérique : en 1785, Cossoul émigre à Port-au-Prince en Haïti et ils créent une nouvelle entreprise. En

¹⁶² « It cannot reflect but with amazement, the contracted prejudices that we have been taught from our cradles to imbibe against this nation [...]. [The French] are in general extremely civil, agreeably polite, & in their manners perfectly easy, & hospitable (particularly to strangers) almost to a fault, they are powerful, brave & enterprising" (Elkanah Watson to John Brown, 1 October 1779, *Journal, Papers*).

¹⁶³ Elkanah Watson to Mr Wheeler, Nantes, May 1 1781. La lettre est citée en annexe (vol. 2, p.147).

1803, Watson prénomme son fils « Winslow Cossoul » en l'honneur de son ancien partenaire.¹⁶⁴

Ce changement d'attitude s'opère également chez des marchands fédéralistes. Ainsi, en 1785, alors que l'entente franco-américaine bat son plein, William Bingham est enchanté par l'accueil qu'on lui réserve à Paris :

The most friendly & hospitable attention, the most polite & pointed Civilities, with which we were received in that place had greatly endeared it to us, we left it with great Regret, under a full persuasion at that Time, that we should return to it again. (William Bingham to Thomas Willing, London, April 29 1785)

Il estime que les Français surpassent leurs voisins outre-Manche dans leur maîtrise des lettres et des sciences, et qu'ils ont atteint la perfection dans l'art de la sociabilité.¹⁶⁵ Son épouse, Anne Bingham, partage son engouement : elle confie à la jeune Abigail Adams qu'elle apprécie tant Paris qu'elle ne quittera la ville que contrainte et forcée.¹⁶⁶ On y « est continuellement entouré d'objets de goût », écrit-elle, et “les Arts de l'Elégance” y atteignent la perfection (Anne Willing Bingham to Thomas Jefferson, Philadelphia, 1 June 1787, *The Papers of Thomas Jefferson*, vol. 11, 393). Elle semble par ailleurs avoir intégré les usages français puisque sa compatriote observe qu'elle se poudre à l'excès le visage (Adams, *Journal of Miss Adams*, 50). Dans une lettre à Thomas Jefferson en 1787, elle fait part de sa profonde admiration pour les aristocrates parisiennes tenant salon, célébrant tout particulièrement leurs manières élégantes, leur maîtrise des arts de la conversation galante, leur parfaite aisance en société et leur éducation remarquable.¹⁶⁷ Elle va jusqu'à envier leur influence politique, qu'elle présente comme un modèle pour les femmes du monde entier :

The Women of France interfere in the politics of the Country, and often give a decided Turn to the Fate of Empires. Either by the gentle Arts of persuasion, or by the commanding force of superior Attractions and Address, they have obtained that Rank and Consideration in society, which the Sex are intitled (*sic*) to, and which they in vain contend for in other Countries. (Anne Willing

¹⁶⁴ Arthur Pond, *Native Stock, The Rise of the American Spirit Seen in Six Lives*, New York, The Macmillan Company, 1931, 219, 241.

¹⁶⁵ “No Country surpasses this [France] in all the Improvements of the Arts & Sciences; - nor has any People carried the Enjoyment of social Pleasure to So high a State of Perfection” (William Bingham to Benjamin Rush, Paris, November 10 1784, Archives and Special Collections, Dickinson College).

¹⁶⁶ “Mrs. B. [Bingham] is so delighted with Paris, that she says she shall never go to America with her own consent” (Adams, *Journal and Correspondence of Miss Adams, daughter of John Adams*, February 7 1785, 47).

¹⁶⁷ « They are more accomplished, and understand the Intercourse of society better than in any other Country. [...] their education is of a higher Cast, and by great cultivation they procure a happy variety of Genius, which forms their Conversation, to please either the Fop, or the Philosopher” (Anne Willing Bingham to Thomas Jefferson, 1 June 1787, *The Papers of Thomas Jefferson*, 393). Nous analyserons plus loin l'impact du séjour outre-Atlantique sur sa vision des femmes dans la société nord-américaine (Troisième partie, Chapitre 3, II-, D), p.475).

Bingham to Thomas Jefferson, 1 June 1787, *The Papers of Thomas Jefferson*, 393)¹⁶⁸

D'autre part, tous les marchands, qu'ils soient républicains ou fédéralistes, admirent la richesse culturelle de la capitale française et la beauté de ses monuments. Lorsque John Godfrey visite Paris en 1795, il déclare que rien n'égale le « raffinement », le « goût » et « l'élégance » des Champs Élysées, il célèbre les fameux boulevards fréquentés par les « plus belles dames au monde », il vante l'étendue des collections du Louvre, de la bibliothèque nationale et du Jardin des Plantes, ou encore admire le Panthéon, alors en construction, qui sera à n'en point douter « le bâtiment le plus grandiose en Europe dans sa catégorie » (Godfrey, December 16 1795).

Le rapprochement avec la France est également de nature politique. Si certains Américains restent méfiants vis-à-vis de la France au lendemain de la guerre d'indépendance,¹⁶⁹ ils reconnaissent le poids décisif de son soutien militaire dans la victoire finale contre la Grande-Bretagne.¹⁷⁰ Afin de célébrer cette alliance et de rendre hommage au « chef illustre » des troupes américaines, Elkanah Watson et son associé François Cossoul font réaliser un tablier maçonnique sur lequel figurent les drapeaux des deux alliés. Dans la lettre qui accompagne leur présent à George Washington, ils se présentent comme deux « compatriotes » et « fervents amoureux de la Liberté », et ils font appel à des valeurs qui dépassent le contexte américain, célébrant le « glorieux combat » de Washington, dont les actions ont un retentissement dans « l'univers tout entier » :

In a moment when all Europe admire and at the same time feel the effects of your glorious efforts for the liberty of our country, two of your brothers, & compatriots, haste to give you a small pledge of their homage. Zealous lovers of liberty, by their institution, they have felt the most refined Joy to see their chief, and their brother, stand forth, and stem the most unparalleled difficultys (sic) in

¹⁶⁸ Elle nuance toutefois ces propos en précisant que les mœurs françaises ne sont pas « adaptées au méridien américain », car elles ne correspondent pas aux critères « anglais ». Anne Bingham prend également soin de rappeler à son correspondant qu'elle voue « un attachement fervent » à sa terre natale, afin d'éviter qu'on ne lui reproche son admiration des mœurs aristocratiques françaises (Anne Willing Bingham to Thomas Jefferson, 1 June 1787, *The Papers of Thomas Jefferson*, 392-393). Nous reviendrons dans la troisième partie sur les observations de Anne Bingham et sur ce qu'elles révèlent concernant le statut des femmes dans la société nord-américaine (troisième partie, chapitre 3, II-, D), 1-).

¹⁶⁹ Ainsi, alors que le conflit vient de s'achever, William Lee est outré par le projet du gouvernement français de faire ériger une statue de Louis XVI à Philadelphie, pour rendre hommage au « Libérateur des Américains ». Convaincu que l'Amérique n'a aucune dette envers le pays et anticipant la politique d'isolationnisme de la fin des années 1790, il conseille aux dirigeants américain de ne pas se mêler des « intrigues européennes » et de négocier avec soin tout traité commercial (William Lee to Arthur Lee, Bruxelles, 10 February 1783, *Letters*, vol. 3, 924 ; William Lee to John Adams, Bruxelles, 9 March 1783, 932).

¹⁷⁰ Il faut rappeler qu'au moment du conflit, la toute jeune nation américaine ne disposait ni d'une armée professionnelle, ni de marine, ni même d'usines capables de fournir armes, munitions, chaussures et uniformes (Fouché, *Franklin, Jefferson...* 15).

support of a whole people. [...] May the grand architect of the Universe be the guardian of your days, and conserve them for the glory of our western hemisphere and the universe entire. (Watson & Cossoul to George Washington, 23 January 1782, *Personal Correspondence, Papers*, c'est moi qui souligne)

Les liens politiques entre les deux pays se resserrent encore davantage au moment de la Révolution française : la France devient une « République-Sœur », qui partage des principes de liberté avec les Etats-Unis et participe d'un même combat pour le renversement des tyrans.¹⁷¹ Le séjour en France permet aux marchands d'être témoins de signes concrets de ce rapprochement : en pénétrant dans la salle de la Convention nationale en 1795, Thomas H. Perkins note la présence des drapeaux français et américain suspendus au-dessus du siège du président de l'assemblée,¹⁷² ou encore remarque que de nombreux principes énoncés dans la Constitution de l'an III, alors débattue par la Convention, sont communs à ceux de la nation américaine (Perkins, *Memoir*, 63, 179).

Dans les années 1790, les visiteurs sont nombreux à se rendre en "pèlerinage" sur les ruines de la Bastille, qu'ils perçoivent comme un symbole de tyrannie. C'est l'occasion de réaffirmer les principes de liberté qu'ils partagent avec la France, comme l'exprime Thomas H. Perkins en 1795 : "When one contemplates the misery which that place [the Bastille] once contained, the blood runs cold in the veins, and the soul is quickened with hatred against tyrants" (Perkins, *Germinal 10 1795, Memoir*, 79-80).¹⁷³ Le cosmopolitisme semble alors toujours l'emporter chez les voyageurs, et les luttes révolutionnaires française et américaine sont encore perçues comme liées par un destin identique.

Toutefois, la collaboration franco-américaine se heurte à quantité d'obstacles, y compris dans le domaine commercial. En 1779, William Lee décide de rapatrier à Philadelphie son neveu, placé en apprentissage chez un négociant français depuis un an : les maisons françaises étant réticentes à consentir des prêts aux insurgés, le marchand juge que

¹⁷¹ La Révolution française confère à la révolte nord-américaine une dimension universelle (Matthew R. Hale, "Many Who Wandered in Darkness": "The Contest over American National Identity, 1795-1798," *Early American Studies: an Interdisciplinary Journal*, vol. 1, no. 1, Spring 2003, 127-175, 131 ; Elise Marienstras, *Mythes fondateurs*, 99-115 ; Philipp Ziesche, *Cosmopolitan Patriots, Americans in Paris*, Charlottesville and London, University of Virginia Press, 2010, 7).

¹⁷² Dans le même ordre d'idées, lors de sa visite à George Washington à Mount Vernon durant l'été 1796, il observe que trônent dans sa chambre un portrait de La Fayette et une des clés de la Bastille (*Memoir*, 200).

¹⁷³ Ce point de vue est partagé par tous les visiteurs de l'époque, qu'ils soient républicains ou fédéralistes. Voir par exemple l'opinion du fédéraliste John Godfrey en 1795 : « [This] place must strike every one with Horror who views its Ruins & only Reflets on the Cruelties which have been practised on the unfortunate who have been confined within its cells, & such as have been practised for ages past the destruction" (Godfrey, 16 December 1795). Le Républicain William Lee partage ses sentiments en 1796 : "I saw nothing but rubbish with the statue of liberty in the center; but even this was a gratification" (Lee, *Yankee Jeffersonian*, March 30 1796, 25).

le jeune homme, qui ne dispose d'aucun capital personnel, n'a pas d'avenir dans le pays.¹⁷⁴ Même si la situation devient plus favorable après la capitulation des troupes britanniques du Général Burgoyne à Saratoga le 17 octobre 1777,¹⁷⁵ elle se complique à nouveau une fois la paix revenue car la France ne parvient pas à concurrencer la Grande-Bretagne dans les échanges avec l'Amérique. En août 1782, les accords préliminaires de paix ne sont pas encore signés qu'Elkanah Watson effectue déjà un voyage de reconnaissance à Londres, et Jonathan Williams remarque en 1783 que de nombreux compatriotes font de même : « now that we are at Peace the Americans are flocking to England » (Jonathan Williams to Benjamin Franklin, 23 February 1783, *Franklin Papers*). Par ailleurs, des quatre marchands du corpus installés à Nantes pendant la guerre, pas un seul ne prolonge son séjour à l'issue du conflit : suite à la décision de la Banque de France de cesser ses paiements pendant un an, Elkanah Watson fait faillite en 1783 et est contraint de revenir au pays. Jonathan Williams n'échappe à la même mésaventure que grâce aux appuis politiques de Benjamin Franklin et retrouve lui aussi l'Amérique, tout comme William Lee qui regagne ses plantations de Virginie. Seul Joshua Johnson poursuit son activité avec succès, mais en transférant son entreprise à Londres.¹⁷⁶

Comment expliquer l'échec de la coopération économique avec la France ? Car c'est bien d'échec qu'il s'agit : selon Jacques Godechot, au plus fort de la guerre en 1781, l'Angleterre exporte toujours deux fois plus de marchandises vers l'Amérique que la France, et Curtis Nettels estime qu'entre 1784 et 1790, les exportations françaises vers l'Amérique ne représentent pas plus de cinq pour cent des produits britanniques.¹⁷⁷ Dans une lettre à Franklin où Jonathan Williams effectue un bilan des relations commerciales franco-américaines en juin 1782, il identifie plusieurs obstacles : le monopole des Fermiers Généraux (notamment sur le

¹⁷⁴ « Your son will tell you how little disposition there is to venture a single livre in the trade to America ; therefore, without a capital to begin with, he could do nothing by staying where he is.- In his own country he may find some opportunity of exercising the knowledge he has gained, and I suppose he will be found well qualified to make a good American consul in some of the European ports » (William Lee to Richard Henry Lee, Bruxelles, 30 October 1779, *Letters*, III, 761).

¹⁷⁵ Cette défaite britannique est un tournant dans le conflit car elle décide la France à soutenir plus ouvertement les insurgés. Même William Lee reconnaît que le pays change radicalement d'attitude à leur égard : « Since Burgoyne's defeat, [...] we are Smiled on and Caressed everywhere » (William Lee to Francis L. Lee, Paris, January 4 1778, *Letters*, I, 329).

¹⁷⁶ Watson, *Memoirs*, 213 ; William Lee to Benjamin Franklin, March 5, April 2 and July 10 1783, *Franklin Papers* ; Lee, *Letters*, 63 ; Johnson, *Letterbook*, XXV-XXVI.

¹⁷⁷ Jacques Godechot, « Les Relations Economiques entre la France et les Etats-Unis de 1778 à 1789, » *French Historical Studies*, vol. 1, no. 1, 1958, 26-39, 32 ; Nettels, *The Emergence of a national economy*, 45-60, 222-230. Voir également Claude Fohlen, « The Commercial Failure of France in America, » *Two Hundred Years of Franco-American Relations*, Nancy L. Roelker and Charles K. Warner, eds., Bicennial Colloquium of the Society for French Historical Studies, New Port, Rhode Island, 1978, 93-115.

tabac),¹⁷⁸ les taxes exorbitantes sur les produits d'exportation américains et les formalités douanières françaises d'une grande complexité.¹⁷⁹ Par ailleurs, contrairement aux négociants britanniques, les Français n'ont qu'une connaissance superficielle de l'offre et de la demande sur les marchés américains, et les produits britanniques sont préférés aux articles français, plus chers et de moins bonne qualité.¹⁸⁰ Les négociants américains ont leurs habitudes auprès des entreprises britanniques, ils en maîtrisent le fonctionnement, et partagent la langue et les coutumes. Enfin, la Grande-Bretagne propose des crédits sur douze voire dix-huit mois, bien plus intéressants que ceux des Français, qui se méfient de l'instabilité des monnaies américaines, qu'un gouvernement central à l'autorité trop faible ne parvient pas encore à réguler.¹⁸¹ Comme l'analyse Nicole Fouché, à la fin de la guerre d'indépendance, la France n'a donc pas la résistance économique, la frappe commerciale, ni la volonté politique pour accorder des privilèges commerciaux aux Américains et détrôner la Grande-Bretagne.¹⁸²

La coopération politique connaît également des limites : lorsque la Terreur succède à la Révolution, l'enthousiasme des Américains – en particulier des Fédéralistes - se transforme en une vive condamnation puis en rejet brutal. Il est ainsi intéressant d'observer que dans la lettre que Elkanah Watson et Francis Cossoul envoient en 1782 à George Washington citée plus haut, ils se présentent comme deux "frères et compatriotes" ("*two of your brothers, & compatriots*"), mais lorsque cette même lettre est retranscrite dans les mémoires de Watson - rédigés en 1821 et publiés en 1856 -, l'expression disparaît : l'heure n'est plus au rapprochement politique avec la France.¹⁸³

A travers leurs récits, les voyageurs dénoncent avec force la violence des événements de la Révolution française. En passant sur la Place de la Révolution en 1795, John Godfrey évoque les exécutions « inhumaines » perpétrées sous la Terreur :

¹⁷⁸ Le marchand en tabac de Caroline du Nord Thomas Blount témoigne de ses difficultés pour vendre sa marchandise en France : « Tobacco prices in France are not good because the Farmers general refuse to buy any more » (Thomas Blount to John Gray Blount, Havre de Grace, Sept 11 1787, *Papers*).

¹⁷⁹ Jonathan Williams to Benjamin Franklin, June 15th 1782. Voir également ses sentiments en 1783 : Jonathan Williams to William Temple Franklin, Nantes, March 22 1783 ; Jonathan Williams to Benjamin Franklin, April 2nd 1783, *Franklin Papers*.

¹⁸⁰ Joshua Johnson en fait l'expérience, écrivant en 1783 : « we find that our Countrymen are looking back to England for her manufactories » (Lettre de Wallace, Johnson & Muir à un client de New Hampshire en 1783, citée par Edward Papenfuse, *In Pursuit of Profit, The Annapolis Merchant in the Era of the American Revolution, 1763-1805*, Baltimore and London, The John Hopkins University Press, 1975, 125, 129).

¹⁸¹ Silvia Marzagalli, "Guerre et création d'un réseau commercial entre Bordeaux et les Etats-Unis, 1776-1815. L'impossible économie de la politique, » 378-379.

¹⁸² Nicole Fouché, *Benjamin Franklin et Thomas Jefferson, Aux sources de l'amitié franco-américaine, 1776-1808*, Paris, Michel Houdiard, 2000, 43-53.

¹⁸³ Les deux versions de cette lettre sont retranscrites en annexe (vol. 2, p.149).

[There] stood the guillotine where so many thousands were wantonly beheaded during the Reign of Robespierre [...] where the blood of Innocent victims has been so wantonly & profusely shed, where Mothers & Daughters, & the nearest connections at the nod of a Tyrant were led to the Scaffold & not even acquainted with the Crime for which they died. (Godfrey, December 16th 1795)

La même année, Thomas H. Perkins condamne les atrocités “barbares” commises par Collot d’Herbois et par Fouquier-Tinville à Lyon et à Paris en 1793-1794 : « Every kind of enormity which shocks humanity was committed. All ages, sexes, and conditions fell victims to his savage disposition” (Perkins, *Memoir*, 72, 108). Il est tout particulièrement choqué que des innocents, y compris des femmes enceintes et des enfants, aient été condamnés sans le moindre chef d’accusation et sans la possibilité de se défendre, réaffirmant par ce commentaire son adhésion aux libertés traditionnelles anglo-saxonnes garanties par l’*Habeas Corpus* de 1679.

Les exécutions publiques au lendemain de la Terreur font également l’objet des plus vives critiques : alors qu’il assiste à la décapitation de Fouquier-Tinville et de ses quinze co-accusés le 7 mai 1795, Thomas H. Perkins estime dangereux de « familiariser le public avec de telles démonstrations ». Reprenant l’argument de plusieurs philosophes des Lumières comme Beccaria, Voltaire ou encore Montesquieu, il souligne que l’exécution perd de sa force de dissuasion puisque les spectateurs deviennent indifférents à la mort. Il condamne la transformation de l’exécution en spectacle, la foule applaudissant lorsque la tête ensanglantée du criminel lui est présentée, ce qui ne l’empêche nullement de participer à l’événement et même d’emporter une paire de jumelles d’opéra, pour mieux scruter le visage des suppliciés (*Memoir*, 109-113).

Il apparaît aux marchands de l’époque que la France post-révolutionnaire va trop loin en matière d’égalité : dans la tradition politique anglo-saxonne, liberté ne se confond pas avec égalité.¹⁸⁴ Si chacun doit selon eux pouvoir gravir l’échelle sociale grâce à son mérite et accumuler des richesses à force de travail, il ne s’agit pas de prôner une égalité totale entre les citoyens, ni de remettre en question la position dominante de l’élite méritante. En visitant un camp militaire en 1795 près de Paris, Thomas H. Perkins est outré d’entendre un des soldats manquer de respect envers son supérieur (22 July 1795, *Diary*).¹⁸⁵ Quant à William

¹⁸⁴ Cottret, *Histoire d’Angleterre, XVI^e-XVIII^e siècle*, 117.

¹⁸⁵ Les Américains ne sauraient admettre une société sans rangs, comme le souligne Thomas H. Perkins lorsque, en déambulant dans les rues de Paris en pleine pénurie de pain, il est pointé du doigt par les foules qui font la queue devant les boulangeries et qui lui reprochent son statut de privilégié : « The conception they have of the word ‘equality’ was evidenced towards us ; for, when we were passing the crowds, they several times observed, ‘This is equality,’ pointing to us. They had an idea that every one was to be put upon a footing in point of fortune, as well as in being governed by equal laws, which a certain class in the community could not trample on with impunity” (Perkins, *Memoir*, 15 Germinal 1795, 89).

Lee, il n'apprécie guère l'égalité « à la française », dont il fait l'expérience dans un théâtre de Bordeaux en 1796, où toutes les couches sociales se côtoient :

There is no distinction of persons. You must sit down with a smutty rascal, who stinks of garlic enough to knock a horse down, and who, if you do not look sharp, will pick your pockets. I begin to dislike this liberty and equality. (Lee *A Yankee Jeffersonian* 12)

Les gouvernements qui se succèdent de la chute de Robespierre à celle de Napoléon n'échappent pas à la critique. En mars 1795, Thomas H. Perkins s'indigne des débats houleux auxquels ils assistent à la Convention nationale : il est bien en peine d'identifier le sujet des discussions tant les orateurs sont interrompus, ce qui oblige le président à faire sonner la clochette à intervalles réguliers, dans le vain espoir de rétablir le calme et d'éviter que les violences verbales ne se transforment en affrontements physiques (Perkins, *Memoirs*, 67). Bien que Républicain, William Lee n'approuve pas plus le Directoire, qu'il déclare aussi « despotique » que la Régence d'Alger (Lee, *Yankee Jeffersonian*, 25).¹⁸⁶ Lorsqu'il se rend à une séance du Conseil des Cinq-Cents en mars 1796, ses propos font directement écho à ceux de Thomas Perkins un an auparavant :

A more turbulent assembly than the present one I never saw. A member will mount the rostrum to speak. If a word is found amiss, the whole assembly cry out "Down! Enough! Silence!" [...] The president rings his bell for order. All won't do, and the speaker is obliged to return to his seat, sometimes in the greatest rage imaginable. Scarce a day passes without three or four such scenes. There is neither decency nor deliberation in their debates, and their language resembles flashes of lightning from a troubled sky. (Lee, *Yankee Jeffersonian*, 25-26)

On ne saurait aborder les différences franco-américaines sans parler de religion. L'anticatholicisme étant un des éléments-clés de l'identité britannique au XVIII^e siècle, comme l'a analysé Linda Colley, il n'est pas étonnant que les visiteurs éprouvent des difficultés à s'ouvrir à l'altérité dans ce domaine.¹⁸⁷ On note une seule exception parmi les

¹⁸⁶ Alger, qui dépend de l'empire Ottoman, est alors dirigée par un dey qui jouit d'un pouvoir illimité. Les corsaires d'Alger, de Tunis et de Tripoli sèment la terreur dans la Méditerranée, et, profitant de la faiblesse voire de l'inexistence de la marine nord-américaine dans les premières années de la nation, ils arraisonnent nombre de navires marchands nord-américains, confisquant marchandises et faisant prisonniers capitaines et membres d'équipage. Pour éviter de telles attaques, les Etats-Unis, ainsi que les puissances européennes, offrent des présents au dey d'Alger. En 1801, la décision des Etats-Unis de ne plus payer ce tribut déclenche les guerres barbaresques. Ce n'est qu'en 1815 que la république américaine parvient par la force à obtenir un traité de paix mettant fin aux actions des corsaires barbaresques (Ferdinand de Cournot Cussy, *Précis historique des événements politiques les plus remarquables...*, F. A. Brockhaus, 1859, 319).

¹⁸⁷ Colley, *Forging the Nation*, 5. Voir également l'article de Daniel Kilbride, "The Dilemma of Anti-Catholicism in American Travel Writing, circa 1790-1830", 2. Comme le rappelle Kilbride, l'anti-catholicisme est motivé par les guerres qui, tout au long du XVIII^e siècle, opposent la Grande-Bretagne et ses colonies d'une

marchands du corpus : Samuel Breck, éduqué par des Bénédictins au Collège de Sorèze pendant quatre ans, se convertit au catholicisme au cours de son séjour. Dans ses mémoires, il rend hommage à la qualité et à la gentillesse de ses professeurs, qu'il quitte le cœur serré en 1787.¹⁸⁸ Même si, à son retour à Boston, il abandonne rapidement la religion catholique, il rejoint l'église épiscopale, dont les principes se situent à mi-chemin entre le puritanisme et le catholicisme, et il apporte un soutien financier à la fondation d'une congrégation catholique dans la ville en 1790.¹⁸⁹

Sans aller jusqu'à changer de religion, certains marchands parviennent à remettre en question une partie de leurs idées reçues en croisant des prêtres au cours de leur séjour.¹⁹⁰ Suite à un accident de voiture en 1781, Elkanah Watson est ainsi hébergé par le curé de La Flèche qui le reçoit à bras ouverts, lui pose maintes questions sur le conflit américain et trinque même à la santé du célèbre général, le « grand Vas-sang-ton » :

Had I been an old friend, and rendered him a thousand services, he could not have received me with a more cordial welcome. [...] 'A Bostone and an ally,' exclaimed the good man, 'doubly entitle you to my attention' [...]. I looked full in his eyes, and thought I read in them so much benignity and truth, that I felt not only a strong predilection for him, but an assurance of his sincerity. (Watson, *Memoirs*, 133)

Le portrait haut en couleur de ce « bon curé » tranche avec les stéréotypes véhiculés à l'époque en Amérique, des prêtres cupides et superstitieux qui maintiennent les masses françaises dans l'ignorance. Mais le visiteur ne parvient pas réellement à s'ouvrir au catholicisme car au terme d'une longue conversation, où chacun des interlocuteurs évalue sa religion respective, ils campent finalement sur leurs positions.

Qui plus est, dans ses journaux de voyage, Watson trahit quantité de préjugés anti-catholiques : il décrit par exemple l'entrée d'une jeune fille au couvent comme « contre-nature »,¹⁹¹ il désapprouve la vie « austère, fanatique et inutile » des moines de l'Abbaye de

part, à la France et l'Espagne de l'autre. Le catholicisme incarne donc aux yeux des colons nord-américains une menace concrète.

¹⁸⁸ « On taking leave I can truly say my heart was filled with gratitude toward those kind monks, who ever treated me with parental tenderness and the most watchful solicitude for my happiness here and hereafter » (Breck, *Recollections*, 77).

¹⁸⁹ Peterson, « Boston à l'heure française... », *Annales historiques de la Révolution française*, 16-17.

¹⁹⁰ Ce changement de regard sur le catholicisme s'explique aussi par le fait que la France ne représente alors plus une menace, comme c'était le cas à l'époque coloniale, lorsque les colons français installés au Canada s'alliaient aux Indiens et menaçaient les territoires britanniques : la curiosité l'emporte désormais sur la crainte (Kilbride, « Anti-Catholicism and Travel Writing », 3).

¹⁹¹ Une telle pratique dépasse l'entendement du voyageur, comme il le décrit à sa sœur en mars 1780 : « Parents unnaturally agree to bury their charming daughter in a gloomy retreat. It is a violation of laws of God and nature [...] I could tell you many other strang things that I never could have imagin'd existed in the world, if I had not seen them, but as would scarcely be believ'd in America » (Watson, *Journal*, Letter to Patty, March 24 1780).

La Trappe, et il associe le catholicisme à la bigoterie et à la superstition.¹⁹² Il semble donc qu'en matière de religion, les visiteurs ne parviennent pas véritablement à s'ouvrir à d'autres modèles.

Enfin, les obstacles sont d'ordre linguistique. Tous les voyageurs se heurtent à la barrière de la langue et particulièrement à sa prononciation, ce qui donne lieu à des « faux pas » et des quiproquos les plus cocasses. Lors d'une soirée mondaine en 1780, Elkanah Watson souhaite faire compliment à une invitée sur son visage joliment fardé, mais il lui déclare « Mademoiselle, vous avez une fesse bien rouge » (Watson 24 April 1780 *Journals, Papers*). Lorsqu'un peu plus tard, un ami apprend au visiteur que son épouse est « bien malade », l'Américain se trompe et lui répond « tant mieux » (Watson, 24 April 1780). Quant à William Lee, il rapporte que lorsqu'un de ses concitoyens commande du turbot dans un restaurant parisien, il voit le serveur lui apporter un tire-botte (Lee, *Yankee Jeffersonian*, 86). Lee peine lui-même à maîtriser le français : il avoue en 1806 à son épouse être incapable de lui écrire une lettre en français¹⁹³ et en 1809, fait appel à un valet de place lors d'un séjour parisien, un guide indispensable, souligne-t-il, pour « quelqu'un qui ne maîtrise pas la langue » (*Yankee Jeffersonian*, 63, 86). De tels commentaires sont pour le moins étonnants de la part d'un marchand qui séjourne dans le pays pendant près de dix-sept ans en qualité d'agent commercial puis de consul (de 1796 à 1798, et entre 1801 et 1816).¹⁹⁴

On observe donc une ouverture au modèle français, motivée par le besoin de rompre les liens avec l'ancienne métropole, même si cette ouverture n'est que partielle : les voyageurs restent pour l'heure pétris de culture britannique, et la France ne parvient pas à détrôner la Grande-Bretagne dans le cœur des Américains. La perception des autres pays européens évolue-t-elle davantage ?

¹⁹² Voir par exemple ses commentaires le 20 octobre 1782 en passant devant un monastère en ruines près de Leeds : « I saw an old monastery decay'd in ruins, which for the honour of mankind is the be wish'd may be found a century or two hence in all catholic countries, the falling vestiges of bigotry & superstition » (*Journal*), un passage de ses mémoires (135), ou encore sa lettre à un ami le 24 avril 1780 (*Journal*): "I attend mass regularly every Sunday [...]. We are often witnesses of the nonsense, superstition, & ceremony in the church, crossing themselves with ashes, kicking the floor...".

¹⁹³ Cette nécessité d'écrire en français s'explique par le contexte politique tendu entre la France et la Grande-Bretagne, qui conduit Napoléon à intercepter toute lettre en anglais (*Yankee Jeffersonian*, 63).

¹⁹⁴ Sa femme et ses filles, placées dans une école de St Germain, semblent s'être intégrées avec plus d'aisance à la société française.

B) La perception des autres pays européens

Un seul couple de la période se rend en Italie au cours de leur Grand Tour (William et Anne Bingham), mais l'absence de témoignages concernant cette partie de leur séjour ne permet pas d'évaluer le changement de perception sur le pays. L'Allemagne et la Suisse sont par ailleurs encore peu prisées par les visiteurs dans les années 1780-1790, car le romantisme n'a pas encore fait des paysages alpins une destination à la mode. Ils se contentent donc d'y faire escale, mais ne s'attardent pas.

En revanche, les sources sont plus nombreuses concernant les Provinces-Unies. Comme à l'époque coloniale, le pays force l'admiration des marchands par son agriculture à la pointe du progrès, parfois présentée comme un modèle pour les fermiers américains,¹⁹⁵ par la beauté de ses villes et de ses canaux, par la renommée de ces grands peintres (sont appréciées les œuvres de Van Dyck, Rubens et Holbein), ou encore par la propreté qui règne dans tout le pays et contraste avec la situation du voisin français.¹⁹⁶ De culture protestante, le pays ne provoque pas chez les visiteurs de choc religieux comme en France ou en Italie : ils apprécient tout particulièrement la sobriété des églises, l'ardeur au travail des habitants, leur rigueur, et leur efficacité.¹⁹⁷

Ils sont toutefois saisis d'un profond ennui en parcourant le pays : les paysages désespérément plats manquent à leurs yeux - formés à l'école du pittoresque - de variété et de romantisme.¹⁹⁸ Par ailleurs, la propreté des habitants leur paraît excessive.¹⁹⁹ Quant aux jardins hollandais, qui suivent la mode française, ils ne correspondent pas à leurs goûts, signe d'un profond attachement au style anglais :

¹⁹⁵ John Godfrey estime qu'il faudrait envoyer les fermiers américains se former en Hollande : "All [around Ghent] is in so high a state of cultivation, as would be a usefull Lesson to our American Farmers in spending a few days amongst them" (October 21 1795). Tous les visiteurs vantent la beauté des cultures du pays, comme Elkanah Watson en 1784 : "The country never fails to impress even Europeans, habituated to superior agricultural cultivation, with wonder and admiration; but the effect is still more powerful upon the mind of an American, accustomed to contemplate nature in her wild and unadorned state. This is a region of art, moulded by industry and labour into beauty and productiveness" (*Memoirs*, 228).

¹⁹⁶ Voir par exemple le témoignage de Thomas H. Perkins en 1795 : "That neatness for which the Dutch are so famous is striking, and appears to us in higher and estimable colors from the contrast with what we have lately been accustomed to » (*Memoir*, 135).

¹⁹⁷ Watson, *Memoirs*, 233.

¹⁹⁸ Voir l'opinion d'Elkanah Watson en 1784 : "Holland presents the aspect of an extensive cultivated garden; but it wants that variety of scenery, so essential to engage the imagination. England and France are more diversified and romantic" (*Memoirs*, 230).

¹⁹⁹ Thomas H. Perkins trouve ainsi la ville de Broek « parfaitement ennuyeuse et déplaisante », car les rues y sont « aussi propres qu'un parloir », les jardins ne comportent pas une seule mauvaise herbe, et on peut passer un mouchoir sur une cheminée sans qu'il soit taché, ce qui amène le voyageur à conclure avec une pointe de mépris : « The inhabitants seem to have no occupation but that of keeping the town clean » (*Memoir*, 145).

The neighborhood of Rotterdam and of Amsterdam has many country-seats, the style of which does not altogether correspond with our ideas of beauty. The gardens are perfection in neatness, but too stiff and labored to please an American. (*Memoir*, 143-144)

Les Hollandais dans leur ensemble sont perçus comme un peuple de commerçants sans cœur, sans passion, et peu accueillants vis-à-vis des étrangers.²⁰⁰

A partir du déclenchement des hostilités avec la Grande-Bretagne en 1775, la Hollande attire plusieurs négociants américains à la recherche de nouveaux marchés,²⁰¹ mais tous perçoivent un pays sur le déclin. Thomas H. Perkins remarque ainsi qu'Anvers, « jadis l'une des villes les plus prospères d'Europe » est à présent « désœuvrée » (*Memoir*, 136), et Elkanah Watson est déçu par le petit nombre de navires dans le port d'Amsterdam et l'affaiblissement du pays ne fait pour lui aucun doute : « The commerce of Holland once knew no limits but the confines of the globe. [...] But, alas, poor Holland! thy sun has now passed its meridian splendor, and, as in a long summer's day, it is slowly approaching the horizon » (*Memoirs*, 260).

Si la collaboration commerciale est peu fructueuse, les actions politiques des patriotes hollandais suscitent en revanche la curiosité, et parfois l'enthousiasme des Américains. En 1784, Elkanah Watson rend hommage à la rébellion de ce peuple contre la « tyrannie de l'Espagne », qui a abouti à la création de la République des Provinces-Unies en 1579. En digne descendant des Pères Pèlerins, il célèbre « l'amour de la liberté » et de la tolérance religieuse qui unit les Hollandais et leurs cousins d'Amérique (*Memoirs*, 225, 232). Il part même en « pèlerinage » sur la trace de ses ancêtres dans une petite église de Leyden, ainsi qu'à Delft, d'où les Puritains ont embarqué pour l'Angleterre avant d'entamer leur traversée mythique de l'Atlantique (Watson, *Memoirs*, 225, 241). Les voyageurs se passionnent également pour la lutte des patriotes hollandais contre le Prince d'Orange en 1786-1787.²⁰² En septembre 1787, Thomas Blount y voit l'influence de l'« esprit de liberté américain » qui se propage sur le continent européen.²⁰³ Mais lorsque la révolte se termine par la reddition des

²⁰⁰ Perkins, *Memoir*, 147 ; Watson, *Memoirs*, 254 ; Godfrey, June 1, June 6 1795.

²⁰¹ En 1782, William Bingham s'associe ainsi à des marchands de Philadelphie et de Baltimore, pour mettre en place avec plusieurs maisons d'Amsterdam des échanges de produits agricoles de Virginie et du Maryland contre des marchandises européennes (Brown, "William Bingham, Eighteenth-Century Magnate," 396). Quant à Thomas Blount, lorsqu'en 1785, il se trouve confronté à des difficultés pour obtenir un crédit en Angleterre, il propose à son frère John Gray de se tourner vers la Hollande et est à nouveau en contact avec des négociants hollandais en 1787. Voir par exemple Thomas Blount to John Gray Blount, Liverpool, August 25 1785 : « I am waiting for your instructions, but imagine I will go to Holland. It is, in my humble opinion, far the most eligible plan of Commerce the Americans can adopt » (*Letters*, 210) ; voir également London, July 7 1787 (*Letters*, 316-317).

²⁰² Dès 1784, Elkanah Watson s'enthousiasme pour la révolte des patriotes (*Memoirs*, 255).

²⁰³ « The American Revolution has diffused a Spirit of Liberty throughout the world » (To John Gray Blount, Havre de Grace, Sept 11 1787)

combattants sous la pression des troupes prussiennes, et que les Américains apprennent que les habitants de La Haye ont applaudi le retour du *stadthouder*, ils n'ont plus que mépris pour ce peuple incapable de défendre ses libertés. Thomas Blount écrit ainsi en 1787 : « Those execrable wretches, who by assuming, dishonoured the sacred name of Patriot, are now Suffering, from the hand of Tyranny, the ignominious punishment due to their distinguished pusillanimity » (To John Gray Blount, London, October 4 1787, 349, c'est moi qui souligne).²⁰⁴

*

*

*

Il apparaît donc que la rupture politique avec la Grande-Bretagne au moment du conflit révolutionnaire entraîne une modification du regard des marchands sur l'Europe, en particulier sur la France. Ils sont un certain nombre à mettre en place des échanges commerciaux, et cette collaboration économique s'accompagne de la découverte d'une autre culture, ainsi que de la remise en question d'une partie de leurs *a priori* hérités de la période coloniale. Certains marchands républicains vont jusqu'à se reconnaître pour un temps dans les républiques hollandaise et française. Mais ce rapprochement connaît bien des limites, et ne rivalise pas avec les liens - bien plus étroits - entretenus avec la Grande-Bretagne.

Les transferts au cours de la période reflètent-ils cette évolution : dans quelle mesure les Américains parviennent-ils à s'affranchir de la tutelle britannique et à s'ouvrir à d'autres modèles en Europe ? La jeune République pèse-t-elle davantage dans les échanges entre les deux continents ?

III- Les débuts de l'émancipation : les transferts dans les années 1780-1790

Au lendemain du conflit révolutionnaire, plusieurs voix s'élèvent au sein de la jeune République pour condamner tout lien avec l'ancienne métropole et, de manière plus générale,

²⁰⁴ Voir également la lettre à son frère le 31 octobre 1787 : "The struggle for Liberty in Holland has ended in the ruin of the Patriots, or rather, those who called themselves so, for had they been true patriots, they would have gained complete Liberty".

avec le vieux continent.²⁰⁵ Si la nation américaine veut se forger une identité distincte, inspirer le respect sur la scène internationale et prendre un jour sa place parmi les grandes puissances européennes, il faut qu'elle rompe avec son passé, son héritage anglais et européen, comme l'annonce le dramaturge américain Royall Tyler dès les premières lignes de sa pièce *The Contrast* écrite en 1787 :²⁰⁶

Why should our thoughts to distant countries roam,
When each refinement may be found at home?
Who travels now to ape the rich and great,
To deck an equipage and roll in state;
To court the graces, or to dance with ease,
Or by hypocrisy to strive to please?
(Tyler, *The Contrast*, Prologue)

Tyler prend pour cible une partie de la jeunesse américaine, qui voue selon lui une admiration démesurée pour tout ce qui vient d'Europe et qui, en méprisant les traditions et valeurs locales, « retarde la progression de la renommée » de la nation américaine. Deux personnages en particulier reflètent de tels comportements : Maria dévore les romans sentimentaux de Samuel Richardson et de Laurence Sterne, se prend pour une des malheureuses héroïnes et rêve d'une vie plus sentimentale ; quant au personnage de Billy Dimple, un « beau » new-yorkais tout juste revenu d'un séjour en Europe, il singe les manières des aristocrates, consacre des matinées entières à sa toilette, se plonge ensuite dans les lettres de Lord Chesterfield, avant d'aller faire la cour aux jeunes femmes.

Tout oppose ce dernier à Manly, héros de la pièce au nom évocateur, ancien soldat sous les ordres de Washington et homme d'honneur vertueux, qui dénonce la pratique du Grand Tour comme faisant obstacle à l'émergence d'un sentiment de fierté nationale :

I have discovered that there is a laudable partiality which ignorant, untravelled men entertain for everything that belongs to their native country. [...] It injures no one, adds to their own happiness, and, when extended, becomes the noble principle of patriotism. Travelled gentlemen rise superior, in their own opinion, to this; but if the contempt which they contract for their country is the most valuable acquisition of their travels, I am far from thinking that their time and money are well spent. (Tyler, *The Contrast*, Act IV, Scene I, 92)

²⁰⁵ Foster Rhea Dulles, *Americans Abroad*, 2 : «At the close of the eighteenth century, a flamboyant nationalism militated for a time against foreign travel. [Some views emerged claiming that] in declaring its independence, the United States had rejected all Europe – its politics, institutions and outworn feudalism, its entire civilization. The young new republic sought to deny its own heritage ».

²⁰⁶ Le dramaturge s'inspire d'un thème déjà développé par des auteurs britanniques, comme dans *The Englishman Returned from Paris* de Samuel Foote en 1756, qui dénonce tous les Britanniques qui adoptent les produits de luxe importés depuis la France et l'Italie, et qui appelle à préserver la pureté et la simplicité de la nation (Xavier Cervantès, *L'Angleterre au XVIII^{ème} siècle*, 142).

A travers son personnage, l'auteur condamne avec force tout le "luxe" importé d'Europe,²⁰⁷ susceptible de causer la perte de la nation américaine :

Luxury is surely the bane of a nation : Luxury ! Which enervated both soul and body, by opening a thousand new sources of enjoyment, opens, also, a thousand new sources of contention and want : Luxury ! Which renders a people weak at home, and accessible to bribery, corruption, and force from abroad. (Tyler, *The Contrast*, Act III, scene II, 79)

Comme Tyler, Noah Webster déplore la trop forte dépendance culturelle de la plupart de ses compatriotes vis-à-vis de l'ancienne mère patrie :

[The people of this country] may boast of Independence, and the freedom of their government, yet their *opinions* are not sufficiently independent; an astonishing respect for the arts and literature of their parent country, and a blind imitation of its manners, are still prevalent among the Americans. (*Dissertation on the English Language*, 398)²⁰⁸

Les membres de l'élite américaine post-révolutionnaire continuent en effet de prendre pour modèle la société élégante britannique et européenne, de s'inspirer de son raffinement et de sa culture. Comment expliquer la persistance de cette influence ? Les Américains souhaitant trouver leur place parmi les nations civilisées, ils n'ont d'autre choix que d'égaliser l'aristocratie du vieux continent, avant de pouvoir s'en détacher et d'adopter leur propre norme. D'autre part, en l'absence de littérature ou d'arts nationaux, ils ne peuvent pas encore se permettre de rompre les liens culturels avec l'ancienne métropole.²⁰⁹

L'examen des transferts dans les années suivant l'indépendance permettra de répondre à plusieurs interrogations. Dans quelle mesure les marchands de la période parviennent-ils à s'émanciper du modèle de l'ancienne métropole ? La tendance observée dès la fin de la période coloniale s'accroît-elle avec l'indépendance : les visiteurs prennent-ils davantage de libertés par rapport à la norme britannique et plus généralement européenne ? Quel est

²⁰⁷ On retrouve dans la pièce de Tyler les arguments du débat sur le luxe, qui apparaît dès la fin du XVII^e siècle en Grande-Bretagne et dans d'autres pays européens avant de gagner les colonies britanniques : à mesure que le commerce se développe et qu'une société de consommation se dessine, on craint que les vertueux citoyens ne soient « contaminés » et « corrompus » par les marchandises et les coutumes importées de l'étranger (Maxine Berg and Elizabeth Eger, "The Rise and Fall of the Luxury Debate," *Luxury in the Eighteenth Century, Debates, Desires and Delectable Goods*, Berg and Eger, eds., Palgrave, Macmillan, 2003, 7-27).

²⁰⁸ Il entend favoriser l'émergence d'une identité et d'une culture américaines en militant pour l'adoption d'une langue nationale distincte de l'anglais britannique : « As an independent nation, our honor required us to have a system of our own, in language as well as government » (Webster, *Dissertation on the English Language*, 20). Webster propose ainsi que l'anglais américain se distingue de l'anglais britannique par une orthographe simplifiée et des expressions plus « pures ».

²⁰⁹ Jacques Portes, *Etats-Unis, une histoire à deux visages*, 24-35.

l'impact de la guerre d'indépendance sur les échanges avec les autres pays européens, notamment la France : les visiteurs parviennent-ils à y trouver une inspiration ?²¹⁰

A) Les transferts technologiques et scientifiques

Les transferts de technologies depuis l'Europe se renforcent pendant la période, encouragés en particulier par la politique d'Alexander Hamilton, Secrétaire au Trésor de 1789 à 1795, qui souhaite développer la puissance commerciale et industrielle de la nation. Dans son rapport de 1791 sur les manufactures, il propose d'accorder aux artisans britanniques émigrés aux Etats-Unis un brevet pour toutes les inventions transférées clandestinement sur le territoire, et ce, même s'ils n'en sont pas les auteurs.²¹¹ Le gouvernement est donc prêt à soutenir ouvertement l'espionnage dans le but de rivaliser avec la Grande-Bretagne qui entame sa révolution industrielle et est à la pointe du progrès.²¹² D'autant plus qu'en définitive, peu d'ouvriers britanniques se risquent à quitter leur pays car ils encourent de nombreux risques en violant la loi et ils n'ont, pour la plupart, pas les moyens de payer leur traversée vers les Etats-Unis.²¹³

On voit à cette période apparaître les premiers voyageurs qui sont à la fois marchands et industriels : ils ne se contentent plus comme leurs prédécesseurs de s'émerveiller de la "magie" des machines à vapeur ni d'acheter quelques outils agricoles, mais observent avec

²¹⁰ Maurie McInnis l'observe chez les voyageurs de Charleston de l'époque : « This favour for British culture continued [in Charleston] well into the nineteenth century, although other European traditions came increasingly into play » (McInnis, *In Pursuit of Refinement*, 14).

²¹¹ Doron Ben-Atar, "Alexander Hamilton's Alternative : Technology Piracy and the Report on Manufactures," *Federalists Reconsidered*, 41-50. Voir également David Jeremy, "British Textile Technology Transmission to the United States: The Philadelphia Region Experience, 1770-1820", *The Business History Review*, vol. 47, no. 1 (Spring 1973), 24-52 ; "Damming the Flood: British Government Efforts to Check the Outflow of Technicians and Machinery, 1780-1843", *The Business History Review*, vol. 51, no. 1 (Spring 1977), 1-34 ; "Transatlantic Industrial Espionage in the Early Nineteenth Century: Barriers and Penetrations," *Textile History*, vol. 26, no. 1 (Spring 1995), 95-119.

²¹² Il faut souligner qu'il n'existe à l'époque aucun manuel d'utilisation détaillant le fonctionnement de plus en plus complexe des machines, que chaque pièce est unique, et que la démarche pour obtenir la copie d'un brevet est longue, coûteuse et son issue plus qu'incertaine (Jeremy, « Transatlantic Industrial Espionage... », 98-102). La solution consiste donc soit à faire émigrer aux Etats-Unis des ouvriers spécialisés ou des ingénieurs capables de reproduire et de faire fonctionner des machines importées illégalement, soit à obtenir des informations de première main en visitant les usines britanniques et européennes.

²¹³ Dans les années 1780, toute personne faisant passer du matériel industriel (textile, horlogerie, métallurgie, industrie du papier, du verre ou du cuir) hors du pays encourt une amende de £200 et douze mois d'emprisonnement. Toute personne facilitant l'émigration d'un travailleur encourt une amende de £500, ainsi qu'une peine de prison de 12 mois. A partir de 1795, on exigeait des capitaines de navires étrangers de fournir une liste des passagers, de leur âge, de leur métier et de leur nationalité. Il faut cependant ajouter que ces lois restent globalement inefficaces et peu appliquées jusque dans les années 1820-1830 (Jeremy, « Transatlantic Industrial Espionage », 99).

attention des technologies complexes et parviennent à en transférer certaines avec succès, signe de l'expertise croissante des Américains dans le domaine technique. Joshua Gilpin, qui a fondé avec son frère une manufacture de papier dans le Delaware, offre un exemple particulièrement frappant. Il effectue en 1795 plusieurs excursions à Londres, dans le Kent, le Berkshire et le Hertfordshire, ainsi qu'en Irlande, afin de visiter des manufactures de papier et rencontrer des spécialistes. Convaincu qu'il est possible de réduire les coûts en développant cette industrie en Amérique, il a bon espoir d'améliorer sa propre manufacture.²¹⁴ Bien qu'il ne cache ni ses intentions ni sa nationalité, il semble rencontrer très peu d'obstacles dans l'obtention d'informations, et son réseau quaker n'y est probablement pas étranger.²¹⁵ Il est ainsi accompagné dans le Hertfordshire par John Hall, ingénieur de Dartford qui a déjà construit plusieurs manufactures de papier.²¹⁶ Il obtient de lui le plan d'une manufacture, ainsi que la construction d'une machine à papier.²¹⁷ A Maidstone, alors l'un des plus grands centres de l'industrie du papier en Grande-Bretagne, il est autorisé à pénétrer dans toutes les grandes manufactures, et rencontre James Whatman Jr. (1741-1798), l'une des principales figures de l'industrie du papier du Kent, dont le père a inventé le papier vélin en 1750 : l'industriel propose à Gilpin de passer quelques semaines dans une de ses manufactures pour qu'il se familiarise avec le processus de fabrication, et semble même prêt à lui confier quelques secrets, à condition qu'il ne les divulgue pas à ses concurrents britanniques et européens avant son retour en Amérique.²¹⁸ Mais ces transferts prennent du temps : ce n'est qu'au terme d'un deuxième séjour en Grande-Bretagne, de 1811 à 1814, que Joshua Gilpin obtiendra assez d'informations pour permettre à son frère Thomas de créer en 1817 la première "machine à papier continue" américaine.²¹⁹

²¹⁴ Se référer par exemple à la lettre à son oncle Miers Fisher, en date du 2 avril 1796, reproduite dans les annexes (vol. 2, p.135).

²¹⁵ « I have no where concealed either my country or my motive for visiting the Mills & I have every where found a candid reception » (Gilpin to Miers Fisher, April 2 1796, *Gilpin Family Papers*). Il semble que les industriels britanniques redoutent moins les espions nord-américains que ceux du continent européen, ce qui s'explique par l'état encore embryonnaire des industries nord-américaines à la fin du XVIII^e siècle.

²¹⁶ A partir de 1792, John Hall compte parmi ses employés l'ingénieur Bryan Donkin (1768-1855), qui est embauché en 1802 par les Français Henry et Sealy Fourdrinier pour mettre au point une machine à papier continue, en perfectionnant celle de l'ingénieur français Louis Robert inventée en 1798 (Hancock et Wilkinson, « The Gilpins... », 396).

²¹⁷ Pour des exemples de croquis de machines ou d'usines réalisés par Joshua Gilpin dans ses journaux de l'époque, se référer à l'article de Harold B. Hancock, « Delaware Papermakers and Papermaking, 1787-1840 », Hagley Research Report, August 1955, Illustration 8, 109-111 (from the Journals of Joshua Gilpin, Pennsylvania State Archives) ; ainsi qu'à Harold B. Hancock and Norman B. Wilkinson, « An American Manufacturer in Ireland, 1796 », *The Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, Vol. 92, No. 2 (1962), 125-137, en particulier 129 et 130.

²¹⁸ Voir la lettre de Gilpin à Miers Fisher, reproduite en annexe (vol. 2, p.135).

²¹⁹ Hancock et Wilkinson, « The Gilpins and their Endless Papermaking Machine », 391. Se référer également à notre analyse des transferts entre 1800 et 1815 (Deuxième partie, Chapitre 3, III- B).

Les canaux sont un autre domaine qui fascine les voyageurs, mais là encore, il faut attendre plusieurs années avant que ces technologies ne trouvent le chemin de l'Amérique : la jeune nation a d'autres priorités et n'a pas nécessairement les moyens suffisants pour organiser et financer des projets parfois titanesques, comme celui du développement de son réseau fluvial. En contemplant les canaux du nord de la France, de Hollande ou d'Angleterre en 1782, Elkanah Watson espère que de telles infrastructures permettront un jour de relier les « majestueux » fleuves américains à l'océan :

Contemplating these useful improvements, my mind would revert to my native America, and calculate the probable influence of similar works, uniting her majestic streams, and connecting her mighty inland seas with the waters of the Atlantic. (Watson, *Memoirs*, 146)

Mais alors que Henry Laurens se contentait en 1772 d'imaginer ses petits-enfants utiliser les canaux pour faire acheminer leur vins jusqu'au port de Charleston, Watson a bon espoir de voir son rêve devenir réalité et ne ménage pas ses efforts pour y parvenir. Une fois de retour en Amérique, il effectue en 1791 une expédition depuis Albany jusqu'aux lacs Seneca et Cayuga, en passant par le lac Oneida, accompagné de trois géomètres et experts fonciers d'Albany,²²⁰ afin d'évaluer la richesse des terres et les possibilités de construction de canaux dans la région (*Memoirs*, 334-359). A travers plusieurs articles de presse, il défend son projet de relier les lacs du nord de l'état de New York (les Lacs Seneca, Oneida, Champlain et Ontario) à Albany et à la ville de New York,²²¹ et il se rapproche du Sénateur Philip Schuyler (1733-1804), qui défend son projet au Congrès. On retrouve en 1798 Elkanah Watson à la tête d'une compagnie chargée de creuser un canal entre le lac Ontario et le lac Erié, mais faute d'investisseurs, la construction n'a pas lieu et sera finalement incorporée à l'immense chantier du canal Erié, mené par le Gouverneur De Witt Clinton, qui débute en 1817 pour s'achever en 1825 (Watson, *Memoirs*, 364-370).²²²

Joshua Gilpin est lui aussi touché par cette « canal mania »²²³ : de retour de son séjour prolongé en Europe en 1801, il reprend le projet défendu dès 1764 par son père Thomas

²²⁰ Il s'agit de Jeremiah Van Rensselaer (1738-1810), de Philip Van Corlandt (1749-1831) et de Stephen N. Bayard.

²²¹ A ceux qui invoquent la « jeunesse » du pays et le faible taux de peuplement des territoires de l'Ouest pour s'opposer au projet, Watson rétorque : "Are we advanced sufficiently to justify such an undertaking? If we proceed on the European mode of calculation [...] the answer is No! But calculating on the more enlarged American scale and considering the physical circumstances of the country in question, should canals precede the settlement, it will be justified on the principles of sound policy" (Watson, *Memoirs*, 359-360).

²²² Dans les années 1820 éclate une controverse autour de l'origine du canal Erié, Elkanah Watson et De Witt Clinton revendiquant chacun la primauté du projet. C'est à cette occasion qu'Elkanah Watson publie en 1820 *A History of the Western Canals* (*Memoirs*, 369-382 ; Pound, *Native Stock*, 252-253).

²²³ Pour preuve de l'engouement des Américains pour la « canal mania », Watson s'entretient longuement de projets de canaux avec le grand Washington lorsqu'il lui rend visite à Mount Vernon en 1785 : "Hearing little

Gilpin, à savoir un canal reliant la rivière Delaware et la Baie de Chesapeake et permettant un transport accéléré des productions agricoles jusqu'à Philadelphie.²²⁴ En 1802, Gilpin investit des fonds dans la compagnie chargée de la construction (la Chesapeake & Delaware Canal Company), mais là encore, le manque d'investisseurs interrompt les travaux en 1806. Ce n'est qu'en 1817 que Joshua Gilpin relance le projet : il publie un mémoire en 1821, la compagnie est recréée un an après (il en est l'un des directeurs) et le chantier reprend en 1824 pour aboutir en 1829 (Henry Simpson, *Lives of Eminent Philadelphians*, 407).

En ce qui concerne l'agriculture, les transferts de techniques innovantes (engrais, méthodes de culture, outils, graines ou encore espèces animales) se poursuivent mais se font toujours majoritairement depuis l'Europe vers les Etats-Unis : en 1782, Henry Laurens fait ainsi envoyer des mouflons depuis Marseille en Caroline, et, une fois de retour dans ses plantations en 1784, il commande à Londres des pompes actionnées par le vent, des machines à battre le riz de Chine, un ouvrage détaillant la manière de fabriquer des chandelles à partir d'arbres à suif, ainsi que des magazines agricoles, publiés par la Société agricole de Bath. A titre de comparaison, les échanges dans l'autre sens sont plus rares : un seul exemple a été relevé dans les écrits de Laurens, lorsqu'en 1783, il envoie au le botaniste amateur Sir George Yonge (1733-1812) des graines en provenance d'Amérique (HL to Edward Bridgen, September 16 1783, *The Papers of HL*, vol. 16).

Pour finir, on observe quelques transferts scientifiques, mais toujours depuis l'Europe vers les Etats-Unis, ce qui traduit la difficulté que rencontre la toute jeune nation américaine à se faire une place au sein des grandes puissances de l'époque dans ce domaine. De son passage à Matlock en 1782, Elkanah Watson rapporte ainsi une roche pétrifiée, qu'il offre à une institution littéraire américaine, sans préciser de laquelle il s'agit (*Memoirs*, 195). Quant à Joshua Gilpin, minéralogiste amateur, il rassemble au cours de son long séjour en Europe en 1795-1801 une impressionnante collection de gemmes et pierres précieuses, et il rencontre également plusieurs scientifiques.²²⁵

else [than canals], for two days, from the persuasive tongue of this great man [Washington], I was, I confess, completely under the influence of the canal mania, and it enkindled all my enthusiasm" (*Memoirs*, 281).

²²⁴ En 1768, Thomas Gilpin effectue des études topographiques pour proposer un tracé pour le canal et il présente le résultat de ses recherches à la American Philosophical Society en 1769 (John W. Jordan, *Colonial and Revolutionary Families of Pennsylvania*, I, Genealogical Publishing Company, 1978, 429).

²²⁵ Il s'agit de Charles Francis Greville (1749-1809), amateur d'antiquités, minéralogiste et membre de la *Royal Society*, ainsi que du naturaliste et botaniste Sir Joseph Banks (1743-1820), et du scientifique Lord Stanhope (1753-1816). En Suisse, il prend contact avec le naturaliste et géologue Horace Bénédict De Saussure (1740-1799) (Simpson, *The Lives of Eminent Philadelphians*, 404).

Il ressort donc que si les transferts de technologies se multiplient après l'indépendance, ils s'effectuent avant tout depuis l'Europe vers les Etats-Unis et il faut parfois de nombreuses années avant que les projets n'aboutissent sur le sol américain. Les transferts culturels depuis la Grande-Bretagne sont-ils toujours aussi nombreux qu'à l'époque coloniale ?

B) Les transferts culturels

En contraignant les colons américains à se trouver des alliés en Europe, la rupture politique avec la Grande-Bretagne les encourage à s'ouvrir à d'autres cultures et à en adopter les coutumes. En 1784, Elkanah Watson observe que les cercles raffinés de Philadelphie ont adopté certaines manières et habitudes sociales françaises.²²⁶ En attendant de créer sa propre norme, la jeune nation américaine continue donc à puiser son inspiration de l'autre côté de l'Atlantique mais, contrairement à l'époque coloniale, son modèle culturel n'est plus uniquement britannique, mais européen. En tant que passeurs culturels entre les deux mondes, les marchands de l'époque contribuent pleinement à ce processus.

L'emprise de la littérature britannique demeure prépondérante. Magazines et journaux en provenance de l'ancienne métropole continuent à circuler dans les grandes villes des Etats-Unis, les Américains se tenant au courant des parutions les plus récentes. En 1786, le planteur de Charleston Henry Laurens demande à ses correspondants à Londres de lui procurer une toute nouvelle publication, le *New London Magazine*, et quelques mois plus tard, il veut savoir ce que la critique londonienne pense de *The History of the Revolution of South Carolina* de l'historien américain David Ramsey, qui vient d'être publié dans les deux pays (HL to Bridgen & Walter, February 1-2 1786 ; HL to Edward Bridgen, January 8 1787, *The Papers of HL*, vol. 16, 630, 689).

En ce qui concerne les grands auteurs britanniques, à l'image de la plupart de ses compatriotes, Elkanah Watson voue un véritable culte à William Shakespeare, qui à ses yeux fait partie d'un patrimoine anglo-saxon commun aux Britanniques et aux Américains, et se rend en pèlerinage dans la ville natale du « barde immortel » :

I must confess I felt a certain veneration diffuse itself through my veins, in being under the same roof that gave birth to such an immortal, ador'd character [...]. I

²²⁶ "I was gratified to observe an infusion of French manners and habits, in the social amusements of the people, and in the aspect of their refined circles" (*Memoirs*, 276).

took off also a piece of his chair which I shall preserve sacred among my relics.
(Watson, 7 October 1782, *Journal, Papers*)²²⁷

Par ailleurs, le voyageur est à ce point marqué par la lecture de *A Sentimental Journey* de Laurence Sterne qu'il se décrit à plusieurs reprises dans ses journaux comme un « voyageur sentimental », il se plaît à revivre l'épisode de l'arrivée du moine en séjournant chez M. Dessein à Calais, et surnomme son « fidèle » valet français « La Fleur ».²²⁸

Thomas H. Perkins semble tout aussi pétri de littérature britannique car en traversant le Pont Neuf à Paris en 1795, il se remémore l'histoire du notaire relatée dans ce même roman : « I felt the force of Stern's (*sic*) story of the notary who, clapping his cane to his head, tipped the sentinel's hat into the river. My hand went instinctively to my head, and my hat had nigh gone after the sentinel's » (Perkins, *Memoirs*, 61). Les poèmes des *Seasons* de James Thomson remportent également un grand succès auprès des visiteurs américains : Perkins en cite quelques vers à propos des cigognes qu'il observe près de Rotterdam (*Memoir*, 150-151).

Toutefois, signe des temps qui changent, certains visiteurs s'ouvrent aux écrivains français : Margaret Manigault (1768-1824), épouse du planteur et marchand de Charleston Gabriel Manigault, se délecte de romans français, qu'elle lit dans le texte puisqu'elle a accompagné ses parents lors de leur Grand Tour d'Europe et a séjourné pendant dix ans en France. En 1799-1800, elle détaille ses lectures à son amie française Joséphine du Pont exilée à New York,²²⁹ et il est frappant de constater qu'il s'agit d'ouvrages récents : les *Petits Emigrés* (1798) et les *Vœux Téméraires* (1799) de la Comtesse de Genlis, *La Dot de Suzette* (1798) de Joseph Fiévée, ou encore *Julie ou la Religieuse de Nismes* de Charles Pougens (1795). Elle se fournit auprès de la famille Du Pont, qui tient une maison d'impression à Paris, ou encore auprès de Louis Augustin Guillaume Bosc D'Antic (1759-1828), naturaliste français et consul à New York.²³⁰

²²⁷ Le voyageur fait également des renvois à des pièces du dramaturge au cours de son séjour, comme par exemple à la description des falaises de Folkstone dans *King Lear* (Watson, 13 September 1782, *Journal, Papers*).

²²⁸ Pour les références au « voyageur sentimental », voir Elkanah Watson To Mr Wheeler, Nantes, May 1st 1781 ; To Henry Sincks, Bath, November 19 1782, *Journal, Papers*. L'ouvrage de Sterne semble être connu de nombreux lecteurs nord-américains de l'époque, puisque c'est la rencontre de Watson avec l'aubergiste qui est choisie pour illustrer le début du chapitre relatant la péripétie dans ses mémoires. La légende qui l'accompagne fait clairement le lien avec le roman, tout en donnant l'impression que Watson et le héros de Sterne ne font plus qu'un : « Interview with Yorick, at Calais ». La gravure est reproduite dans les annexes (vol. 2, p. 107).

²²⁹ Joséphine du Pont fait la connaissance de Margaret Manigault à Charlestown, alors qu'elle y séjourne avec son mari Victor Marie du Pont (1771-1834) qui y est nommé consul français de 1795 à 1798. La famille du Pont fuit la France du Directoire et les persécutions en 1799-1800 et trouve refuge à New York. Le frère de Victor, Eleuthère Irénée du Pont de Nemours (1771-1834) est devenu célèbre pour sa poudrerie de Wilmington, dans le Delaware.

²³⁰ Mrs. Manigault to Josephine du Pont, Charleston, 15 April 1799 ; 22 December 1799 ; 24 May 1800 ; 27 June 1800. Toutes les lettres retranscrites dans l'article de Betty-Bright P. Low, "Of Muslins and Merveilleuses :

Les références à des auteurs français se font aussi plus courantes dans les témoignages : au cours de son Grand Tour d'Europe en 1801-1803, Martha Coffin Derby fait allusion à *La Nouvelle Eloïse* de Rousseau ainsi qu'à *Delphine* de Mme de Staël, et elle constitue « une bibliothèque de livres français » lors de son séjour à Paris (Martha Coffin Derby, May 1803, *Journal*). William Lee, pour sa part, cite dans une de ses lettres un extrait en français des *Œuvres complètes* de Voltaire (Lee, *Yankee Jeffersonian*, 97). Il fait également allusion à Mme de Staël et envoie en cadeau de Noël à une de ses filles en 1809 les *Leçons françaises de littérature et de morale* de François Noël (*Yankee Jeffersonian*, 96, 101). Quant à Mary Torrey, elle mentionne en 1814 la lecture – en français – de *Numa Pompilius*, de l'écrivain français Jean-Pierre Claris de Florian (Torrey, *Journal*, 17 December 1814).

En revanche, on ne relève aucune référence à des auteurs américains dans les témoignages : l'Amérique accuse encore un retard certain dans ce domaine, et ce, même si plusieurs ouvrages américains parviennent jusqu'en Europe à cette période et y connaissent un franc succès.²³¹

Dans le domaine de la mode, l'Angleterre reste également le modèle de prédilection de l'élite américaine. Lorsque le visiteur anglais Henry Wansey assiste à une représentation théâtrale à Boston en 1794, il a l'impression d'être de retour au pays car le public qui l'entoure porte des habits importés de Londres.²³² Néanmoins, si les acteurs sont des Britanniques, les Bostoniens ne manquent pas d'ajouter leur touche nationale au spectacle, puisque l'orchestre entame l'air de "Yankee-Doodle" pendant l'intermède entre la pièce et la farce.

Par ailleurs, comme dans le domaine littéraire, les visiteurs de l'époque s'inspirent désormais des tendances en vogue en France. Une telle influence était difficilement envisageable à la fin de la période coloniale : lorsque Samuel Powel écrivait à son oncle en 1765 qu'il craignait que ses vêtements achetés en France ne soient saisis par les douaniers anglais, ce dernier s'en réjouissait car il désapprouvait l'attrait de la mode parisienne chez les *gentlemen* anglais.²³³ Rien de tel dans les lettres échangées entre Margaret Manigault de

Excerpts from the Letters of Josephine du Pont and Margaret Manigault," *Winterthur Portfolio*, vol. 9, The University of Chicago Press, 1974, 29-75, 50.

²³¹ Citons par exemple les *Notes on Virginia* de Thomas Jefferson, publiées à Paris en 1785 ; l'autobiographie de Benjamin Franklin, qui paraît en français en 1791 avant de l'être en anglais ; *American Geography* (1798) du géographe Jedidiah Morse ; ou encore les *Voyages* (1791) du botaniste William Bartram.

²³² « I felt myself at home because the dress of the company was perfectly English and some of the actors had performed last winter at Salisbury » (Wansey, May 10 1794, "Henry Wansey and his American Journal, 1794," David John Jeremy, ed., *Memoirs of the American Philosophical Society*, vol. 82, 1970, 58).

²³³ "Tell the Custom house officers, I wou'd not have the Cloaths burn, because I would Chuse (*sic*) first to see what there is in French fashions, that can so far Corrupt the mind of a true English; I am indeed an Anti gallican, so please to excuse me, but am glad you left your Cloaths in France, for fear of worse consequences" (Samuel

Charleston et la Française Joséphine du Pont en 1799 et 1800, qui témoignent de multiples envois de magazines, vêtements et accessoires de mode depuis Paris.²³⁴ En 1799, alors que Joséphine du Pont vit encore dans la capitale française, elle fait parvenir à son amie un catalogue de « costumes parisiens »²³⁵ pour lui donner une idée des « tendances du moment », ainsi qu'un éventail, et de nombreux conseils et renseignements, comme par exemple le récent engouement pour les motifs grecs (Joséphine du Pont to Mrs. Manigault, Paris, 18 April 1799, « Of Muslins and Merveilleuses... », 48).²³⁶ Margaret Manigault fait venir depuis la France des bas de soie, des boucles d'oreille ou certains meubles, sans pour autant renier ses origines, puisqu'elle commande également des magazines de mode anglais, des bonnets de nuit en organdi, des tuniques et diverses étoffes de coton produites en Grande-Bretagne (Mrs. Manigault to Mrs du Pont, 11 May 1799 ; 6 April 1800 ; 24 November 1800).²³⁷

Il n'y a pas qu'à Charleston que les dames élégantes se tiennent au fait de la mode anglaise et française. Selon le voyageur anglais Henry Wansey, en 1794, on trouve à Philadelphie la société la plus élégante d'Amérique. Il surnomme la ville "le Londres de l'Amérique"²³⁸ et, lorsqu'il se rend au théâtre de la ville, se croit – une fois encore - de retour en Angleterre :

To judge from the dress and appearance of the company around me, and the actors and scenery, I should have thought I had still been in England. The ladies wore the small bonnets of the same fashion as those I saw when I left England; some of chequered straw [...] and very few in the French style. [...] The gentlemen with round hats, their coats with high collars, and cut quite in the English fashion. (Wansey, 101)

Anne Bingham est l'une des figures principales de la « cour républicaine » de Philadelphie, et elle devient un modèle à suivre en matière de tendance vestimentaire, comme

Morris to Samuel Powel, March 9 1765, *The Morris Family of Philadelphia*, Robert C. Moon, ed., II, Philadelphia, 1898, 473-474).

²³⁴ Toutes les lettres citées ici ont été publiées par Betty-Bright P. Low, « Of Muslins and Merveilleuses... ».

²³⁵ Il s'agit des *Costumes Parisiens* édité par Pierre Antoine Lebourg de la Mésangère, Paris, 1800.

²³⁶ L'envoi est très apprécié : "I thank you for the beautiful fan, & for the curious, & entertaining, & astonishing, & very acceptable *Costumes Parisiens*. They have amused my company and afforded me several hints" (Mrs Manigault to Mrs du Pont, Charleston, 22 December 1799, "Of Muslins... », 51).

²³⁷ Elle n'est apparemment pas la seule à suivre la mode anglaise puisqu'elle observe que de nombreuses femmes élégantes de Charleston portent en février 1800 de splendides chapeaux en crêpe « Nelson » ornés de plumes d'autruche pour se rendre aux courses de chevaux. La mode pour les vêtements "Mamelouk" est directement inspirée de la campagne de Napoléon en Egypte (en particulier de la bataille contre les Mamelouks de Mourad-bey dans la plaine de Gizeh le 21 juillet 1798). Quant aux chapeaux "Nelson", ils rendent hommage à la victoire de l'amiral lors de la Bataille d'Aboukir, en août 1798, sur la flotte de Napoléon, qui permet à l'Angleterre de reprendre le contrôle de la Méditerranée (Xavier Cervantès, *L'Angleterre au XVIII^{ème} siècle*, 58).

²³⁸ "Boston is the Bristol, New York is the Liverpool, and Philadelphia the London of America" (Wansey, 75). Le voyageur ne mentionne pas Charleston pour la simple raison qu'il ne s'est pas rendu dans le sud du pays (il s'est arrêté à Philadelphie). Il n'en reste pas moins que Charleston est en perte de vitesse après la révolution : en 1775, c'est la quatrième plus grande ville du pays, et sans doute celle qui concentre le plus de richesses. En 1860, elle est reléguée au 22^{ème} rang (McInnis, *Charlestonians Abroad*, 5).

le constate Abigail Adams en 1790 : “Mrs. Bingham has certainly given the laws to the ladies here, in fashion and elegance; their manners and appearance are superior to what I have seen.”²³⁹ Depuis son retour en 1786 d’un Grand Tour d’Europe, Anne Bingham s’emploie à copier tout le luxe de l’aristocratie européenne, notamment en faisant venir de Londres ou Paris des tenues éblouissantes, comme en témoigne Mary Tilghman lors d’une soirée en 1787 :

[Anne Bingham] blaz’d [...] in a dress which eclips’d any that has yet been seen. A Robe *a la Turke* of black Velvet, Rich White satin Petticoat, body and sleeves, the whole trim’d with Ermine. A large Bouquet of natural flowers supported by a knot of Diamonds, Large Buckles, Necklace and Earrings of Diamonds, Her Head ornamented with Diamond Sprigs interspers’d with artificial flowers, above all, wav’d a towering plume of snow white feathers.²⁴⁰

Tout comme Margaret Manigault, Anne Bingham dispose de ses propres réseaux d’approvisionnement, et Thomas Jefferson, qui officie en tant que consul américain à Paris, en fait partie : en 1787, il lui envoie un catalogue de mode, lui propose ses services pour lui fournir des vêtements et des coiffes, et lui conseille de faire venir un phaéton de France, selon lui d’aussi bonne qualité qu’une voiture anglaise.²⁴¹ Le catalogue parisien obtient un grand succès, et la jeune femme prie également le diplomate de lui faire parvenir les partitions des derniers opéras et les textes des comédies de la capitale.²⁴²

D’autre part, comme pendant la période coloniale, les marchands américains les plus prospères se font construire de belles demeures sur le modèle de l’aristocratie et de la *gentry* anglaise,²⁴³ et les Bingham n’y font pas exception. Pour leur demeure de Philadelphie, ils s’inspirent directement de celle de George Montagu, à Manchester Square à Londres : William Bingham en réalise un croquis lors de son séjour, puis embauche un architecte anglais pour dessiner un plan plus professionnel, qu’il envoie à son beau-père chargé de superviser les travaux (Alberts, *The Golden Voyage*, 157). De nombreux matériaux de

²³⁹ Mrs. Abigail Adams to Abigail Adams Smith, December 26 1790, *Letters of Mrs. Adams*, Charles Francis Adams, ed., 350.

²⁴⁰ Molly Tilghman to Polly Pearce, February 18 1787, “Letters of Molly and Hetty Tilghman,” *Maryland Historical Magazine*, 1926, XXI, 145-146, cité dans Brown, “Mr. and Mrs. Bingham of Philadelphia: Rulers of the Republican Court,” 294.

²⁴¹ Thomas Jefferson to Anne Bingham, Paris, February 7 1787, *The Papers of Thomas Jefferson*, vol. 11, Julian Boyd, ed., 123-124.

²⁴² “« *Les Modes de Paris* have furnished our Ladies with many Hints, for the decoration of their Persons. [...] If you accompany another book of fashions, with any new Opera’s or Comedies, you will infinitely oblige me” (Anne Bingham to Thomas Jefferson, Philadelphie, 1 June 1787, 393).

²⁴³ Selon la tradition nobiliaire anglaise, l’acquisition de terres et d’une maison de campagne constitue la marque incontestable de l’appartenance à l’élite de la nation (Bertrand Cottret, *Histoire de l’Angleterre*, 269, 285 ; O’Gorman, *The Long Eighteenth Century*, 333).

construction et outillage sont importés directement d'Europe (planches de bois, vitres, verrous, clous ou encore charnières),²⁴⁴ ainsi que des éléments de décoration intérieure (manteaux de cheminées en marbre sculpté, médaillons et moulures en plâtre, miroirs, argenterie et services en porcelaine).²⁴⁵ Néanmoins, comme dans les années 1760-1770, le modèle britannique n'est pas copié dans son intégralité, mais est "créolisé" puisque Bingham choisit un style architectural simple (le style palladien), afin de respecter au mieux les valeurs nationales : « The Stile (*sic*) of Building at present exhibits a remarkable Share of Simplicity united with Elegance, & is exceedingly well calculated for the Meridian of our Country" (William Bingham to Thomas Willing, July 30 1783, *Papers*).

On observe d'autre part une ouverture à d'autres pays européens : l'inventaire des biens à la mort de William Bingham en 1805 montre que le couple fait venir d'Italie des tableaux, des sculptures et des manteaux de cheminées, et de France, des tapis, des textiles, des tapisseries des Gobelins, des miroirs (dix-huit au total), des sculptures (dont un buste de Voltaire, un de Rousseau et un de Franklin) et plusieurs services à thé en porcelaine.²⁴⁶ L'Anglais Henry Wansey donne en 1794 un aperçu de leur « superbe » demeure qui s'inspire des plus brillantes civilisation européennes :

I found a magnificent house and gardens in the best English style, with elegant and even superb furniture: the chairs of the drawing-room were from Seddon's in London, of the newest taste; the back in the form of a lyre, adorned with festoons of crimson and yellow silk, the curtains of the room a festoon of the same: the carpet one of Moore's most expensive patterns: the room was papered in the French taste, after the style of the Vatican at Rome. (Wansey, June 8 1794, 105, c'est moi qui souligne)

Dans la pure tradition aristocratique, les Bingham acquièrent en 1791 une maison de campagne dans le New Jersey, à laquelle ils donnent un nom français (« Bellevue »). En 1797,

²⁴⁴ « Bring out with you sash Glass, sash boards and brass logs or pulleys, they are best and very dear here. Locks for out doores, Parlour & Closet, Hinges of all sorts, Springnails long and short [...] nails, sheet lead, and window lead ready cast, the charge here for the work is as high as the lead [...]. Bolts, padlocks, and one or two dozen good stock Locks, don't forget six dozen or more of the Brass Cogs or pulleys, for the sashes to run upon, the Wooden ones are every out of order. They ask here 3/ a pair & you will buy them for 6 pounds or 8 d.» (Thomas Willing to William Bingham, March 12 1785, *Papers*). Ces éléments étant manufacturés en Europe, il revient moins cher de les acheter sur place et donc d'éviter tous les intermédiaires.

²⁴⁵ "Under the necessity of purchasing all my Household furniture here, Plate, China, &c. I shall bring them with me when I return" (William Bingham to Thomas Willing, October 14 1783, *Papers*).

²⁴⁶ "Catalogue of the Principal Articles of Furniture & Plate... at the late House of W. Bingham", *United States Gazette*, 16 November 1805. Cité dans Alberts, *The Golden Voyage*, 158.

ils y ajoutent une deuxième demeure en rachetant « Lansdowne », la propriété de John Penn, sur les rives de la Schuylkill en banlieue de Philadelphie.²⁴⁷

Ces marchands continuent par ailleurs à s'inspirer du mode de vie de l'aristocratie européenne. Ainsi, tous les étés, les Manigault se rendent dans une de leurs plantations, où ces dames vont boire le thé et se distraient avec quelque air au piano ou à la harpe, pendant que les *gentlemen* jouent au billard ou aux cartes, boivent du vin, fument le cigare et vont chasser. Ils sont de retour à Charleston en hiver, lorsque s'ouvre la saison des bals, des courses de chevaux et des spectacles.²⁴⁸ A Philadelphie, les Bingham mènent le même train de vie, comme en témoigne un marchand de Baltimore à l'occasion d'un séjour en 1794 à Lansdowne,²⁴⁹ en compagnie de plusieurs nobles français exilés et autres invités européens de marque :

During the day I either amused myself with hunting or retired to the Library where [Gilbert] Stuart the painter was engaged in painting the whole family. In the evening we played the French game of the Lottery, in which we were occasionally joined by the Princes²⁵⁰ & viscount [de Noailles]²⁵¹ who staid after night. Our party was increased by the arrival of Mr. Alexander Baring²⁵² [...]. One day the family of the British Minister, Mr. [Robert] Liston, dines at Lansdowne. (Robert Gilmor Jr., *Memorandums of a Tour*, 21-22, cité par Brown, 315)

A l'image des nobles britanniques, William Bingham se comporte en mécène en apportant son soutien à plusieurs artistes américains : il commande ainsi au peintre Gilbert Stuart en 1796 un portrait devenu célèbre du Général Washington, et l'offre en cadeau au Marquis de Lansdowne pour le remercier de son accueil en Angleterre.²⁵³ Il faut également noter que les deux filles Bingham reçoivent une éducation digne des familles les plus prestigieuses

²⁴⁷ Une gravure de cette demeure est proposée dans l'ouvrage de William Birch, *Country Seats of the United States*, 1808, et est reproduite en annexe (vol. 2, p.120).

²⁴⁸ Mrs. Manigault to Mrs. du Pont, Charleston, 24 July 1798 ; 15 April 1799 ; 8 February 1800 ; February 24 1800.

²⁴⁹ Il existe une gravure de cette maison dans l'ouvrage de William Birch *Country Seats of the United States*, paru en 1808, visible sur le site suivant : <http://www.librarycompany.org/color/img/color9.1.jpg> (dernière consultation : juin 2015).

²⁵⁰ Il s'agit du Duc Louis-Philippe III d'Orléans, futur roi de France de 1830 à 1845, et de ses deux frères Antoine et Louis-Charles, exilés.

²⁵¹ Louis Marc Antoine de Noailles était le beau-frère du Général Lafayette.

²⁵² Alexander Baring est le fils de Sir Francis Baring, célèbre banquier de la maison britannique Baring & Company.

²⁵³ Bingham to Rufus King, November 29 1796, *Rufus King Papers*, cité par Brown, "Mr. and Mrs. Bingham...", 300.

d'Europe : à leur retour en Amérique, elles suivent des cours de dessin et d'italien, et d'après Robert Gilmore, maîtrisent le français presque aussi bien que leur langue maternelle.²⁵⁴

On note cependant un changement important par rapport à la période coloniale : les Américains qui imitent de trop près l'aristocratie n'échappent plus aux condamnations de leurs concitoyens. Les visiteurs en ont parfaitement conscience et tentent de les minimiser en insistant sur la force de leur sentiment national. Ainsi, lorsque Bingham explique à son beau-père que les manières de sa fille ont évolué au contact de la société européenne, il s'empresse d'ajouter que l'amour qu'elle voue à sa famille ainsi que son caractère demeurent inchangés : « Should you discover any Change in your Daughter, I can assure you it will be for the better. [...] Her constant Intercourse with the fashionable World may have polished her Manners. [Yet] Her amiable Disposition & endearing Behaviour admitted of no Improvement, nor her attachment to you & her Brothers & Sisters, of any Addition » (William Bingham to Thomas Willing, Paris, Dec. 14 1784, *Papers*).

Ces tentatives sont insuffisantes : dans ses mémoires, Samuel Breck dénonce Bingham comme un « millionnaire vivant de la façon la plus ostentatoire de toute l'Amérique », dans un style qui ne sied pas au pays.²⁵⁵ Il juge ridicules certaines coutumes aristocratiques que les Bingham transfèrent en Amérique, comme lorsqu'ils décident de faire annoncer le nom de leurs invités par leurs serviteurs – tel que cela se pratiquait à la cour -, et que ces derniers, peu habitués aux consonances étrangères, déforment les noms des nobles français exilés à mesure qu'ils sont répétés de pièce en pièce, provoquant des fous rires parmi les convives. Il dénonce également le fait que certains invités qui n'ont pas eu la chance de voyager en Europe se retrouvent « piégés » par les miroirs recouvrant les portes du salon et saluent le reflet de leurs hôtes (Breck, *Recollections*, 201-203). Abigail Adams se montre tout aussi sévère, écrivant à propos de Anne Bingham qu'elle croise à Paris et à Londres en 1784 et 1785 : “One has to lament too much dissipation and frivolity of amusement, which have weaned [Anne Bingham] from her native country, and given her a passion and thirst after all the luxuries of Europe” (Abigail Adams to her sister, *Letters of Mrs Adams*, Charles Francis Adams, 271).

²⁵⁴ En 1794, William Bingham recrute par exemple l'artiste peintre anglais William Russell Birch (1755-1834) à son arrivée à Philadelphie pour donner des cours de dessin à ses deux filles (Birch, *Autobiography*, 32-39, cité dans Brown, « Mr. and Mrs. Bingham... », 299). Quant à la maîtrise des langues étrangères des jeunes filles, c'est Robert Gilmore Jr. qui en offre un témoignage en 1797 : « The Miss Bingham's [13 and 15 years old at the time] I found very much improved since I last saw them, both in their persons & accomplishments. They are certainly very fine girls : French is almost as natural a language to them as their mother tongue,- They speak Italian also, and converse well on any subject » (Gilmore, *Memorandums of a Tour*, 5, cité par Brown, “Mr. and Mrs. Bingham...”, 313).

²⁵⁵ « The forms at his house were not suited to our manners » (Breck, 201).

Les critiques viennent parfois d'Européens de passage sur le territoire. En 1788, le Français Brissot de Warville (1754-1793) estime qu'une importance exagérée accordée au luxe et à l'apparence sied mal à une république, et il prend Mme Bingham pour cible :

On reproche à une femme très spirituelle de cette ville [Mrs. Bingham] d'avoir contribué plus que toute autre à répandre ce goût de luxe. Je regrette véritablement de voir son mari, qui m'a paru instruit et aimable, affecter, dans ses bâtiments, dans son ameublement, un faste qui auroit dû toujours être étranger à Philadelphie.- Eh ! pourquoi ? Pour attirer autour de soi quelques freluquets d'Europe, et de sots parasites. Qu'y gagne-t-il ? La jalousie, les reproches de ses concitoyens, la critique des étrangers. (Brissot de Warville, *Nouveau Voyage dans les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale*, Buisson, 1791, II, 81-82)

En définitive, seuls ceux qui adaptent le modèle français ou anglais aux valeurs américaines se soustraient aux reproches²⁵⁶ : dans ses salons, Margaret Manigault mêle habilement raffinement et élitisme du vieux monde, tout en évitant ses excès et en respectant les principes du républicanisme classique chers aux Américains.

Il en est de même dans le domaine éducatif. Même si dès 1783 certaines voix s'élèvent contre la pratique d'envoyer les enfants se former à l'étranger et que d'autre part l'indépendance accélère la création d'institutions sur le territoire national,²⁵⁷ la dépendance de l'Amérique reste prégnante : les professeurs des universités y sont envoyés en formation, on en importe des livres et du matériel, des enseignants y sont recrutés, et dans certains domaines comme l'art ou la médecine, un passage en Europe reste incontournable.²⁵⁸ Mais lorsque

²⁵⁶ Voici par exemple l'opinion de Martha Coffin Derby à propos de Margaret Manigault en 1801 : « [Mrs. Manigault] is more accomplished than any woman I ever knew; very far from handsome, but extremely elegant in her manner; though educated wholly in France, she is not the least bit a French woman; in fact she is that kind of woman by whom you would be more proud to be noticed than a thousand others put together. Of course her attention to me is not a little flattering » (Martha Coffin Derby to her sister Eleanor [Ellen] Coffin, April 2 1801).

²⁵⁷ Dès 1786, l'éducateur Benjamin Rush juge qu'envoyer les enfants américains dans des écoles européennes n'est pas conciliable avec l'émergence d'un sentiment d'appartenance nationale : "An education in our own is to be preferred to an education in a foreign country. The principle of patriotism stands in need of the reinforcement of prejudice and it is well known that our strongest prejudices in favour of our country are formed in the first one and twenty years of our lives" (*A Plan for establishing Public Schools in Pennsylvania*, ...). En 1783, Noah Webster s'inscrit dans la même démarche lorsqu'il rédige le premier manuel scolaire entièrement américain, *A Grammatical Institute of the English Language* (1783-1785). Il estime que l'Amérique ne doit pas dépendre d'ouvrages écrits en Grande-Bretagne et à destination d'un public britannique pour former ses futurs citoyens (Webster, *A Grammatical Institute of the English Language*..., preface). En ce qui concerne l'ouverture d'universités sur le territoire, le *college* de Charleston ouvre ses portes en 1785 et, en 1791, le *college* de Philadelphie, fondé par Franklin en 1740, devient l'université de Pennsylvanie.

²⁵⁸ En décembre 1799, Margaret Manigault écrit que deux religieux anglais ont été recrutés pour enseigner au College de Charleston (Margaret Manigault to Mrs Du Pont, Charleston, 22 December 1799, Betty-Bright P. Low, « Of Muslins and Merveilleuses... », 52). Pour donner un autre exemple, Henry Laurens assure au religieux écossais Charles Nisbet en 1783 qu'il trouvera un bon accueil et un emploi s'il décide d'émigrer en Pennsylvanie, ce qu'il fera en 1785, prenant la tête du *Dickinson College* à Carlisle (Henry Laurens to Charles Nisbet, London, March 20 1783, *The Papers of Henry Laurens*, vol. 16, 165-166).

certaines Américains espèrent, comme à l'époque coloniale, y trouver des financements,²⁵⁹ ils sont dorénavant désavoués. Elkanah Watson les accuse de « mendicité » et est indigné de voir qu'on puisse accepter quelque soutien que ce soit d'un pays qui vient de mettre l'Amérique à feu et à sang. Il en appelle à la fierté nationale de ses lecteurs :

I have known several agents who are sent out to the different parts of Europe begging for different American purposes; some [...] are sent into this country [England] that has so recently rak'd hell & earth to stab the very vitals of our existence to beg for the rebuilding a town they themselves destroy'd in a relentless war fury – how absurd again! [...] This dependent help was well enough while we were in a state of infancy, but now we are arriv'd to a state of manhood & upon our legs we ought certainly to feel ourselves superior to such grovelling ideas. (To Mr Carter, London, 23 Oct 1783, *Papers, Letter Copybook 1782-83*).²⁶⁰

Remarque-t-on une plus grande indépendance dans les transferts politiques ?

C) Les transferts politiques

L'examen des transferts pendant la période coloniale a montré que, dès le début de la protestation des treize colonies contre les mesures « tyranniques » de la métropole dans les années 1760, des réseaux d'échanges d'idées politiques se mettent en place, notamment entre les patriotes américains et les Radicaux anglais.²⁶¹ Ces liens se poursuivent au lendemain du conflit révolutionnaire : en février 1785, Henry Laurens reçoit du philosophe et ami Richard Price six exemplaires de son ouvrage *Observations on the Importance of the American Revolution, and the Means of Making it a Benefit to the World*, paru à Londres en 1784, et le planteur de Caroline s'emploie à en assurer la diffusion auprès du gouverneur de l'état, de deux sénateurs et d'amis planteurs (Henry Laurens to Richard Price, Charleston, February 1 1785, *The Papers of Henry Laurens*, vol. 16, 533).

²⁵⁹ Krauss, *Atlantic Civilization*, chapter IV ; Kohn, *American Nationalism*, 56. Par exemple, William Bingham s'emploie en 1783 à obtenir des fonds pour créer le *Dickinson College* à Carlisle, en Pennsylvanie. Malgré la guerre qui vient de s'achever, il écrit qu'il a bon espoir de trouver à Londres des « amis de la littérature et de l'humanité », des « citoyens du monde qui considèrent tous les hommes comme leurs frères » et qui s'attachent à « étendre la lumière de la connaissance parmi l'espèce humaine » (William Bingham to John Montgomery, London, August 10 1783 ; Bingham to Dickinson College, London, December 29 1783, *Archives and Special Collections*, Dickinson College).

²⁶⁰ La lettre est reproduite en intégralité dans les annexes (vol. 2, p.158).

²⁶¹ On se souvient des correspondances entretenues par le marchand de Boston William Palfrey avec John Wilkes.

Cependant, des dissensions apparaissent entre les deux hommes autour de la question délicate de l'esclavage. Lorsque Richard Price reproche cette pratique qu'il estime contraire aux libertés traditionnelles anglaises, l'Américain rétorque que c'est l'Angleterre qui est à l'origine de l'introduction de l'esclavage dans les colonies.²⁶² Laurens estime que l'Angleterre n'a aucune leçon à donner dans ce domaine, car le Parlement n'a pas voté de loi pour interdire la traite (qui ne sera abolie qu'en 1807). Ses propos sont extrêmement durs envers l'ancienne mère patrie, dont il rejette le modèle politique et économique. On lit dans ses lignes toute la rancœur d'un ancien sujet britannique qui s'est senti trahi par la Grande-Bretagne et qui a de surcroît perdu son fils aîné au cours d'une longue guerre civile :

The inhumanity, cruelty, wickedness & devilishness which you impute to the Traffic applies in the first Instance & more directly to your 'own Country' [...]. [British MPs] would enslave Asia, Africa, America & Europe too if they could, for increasing (*sic*) their own Navigation & Commerce. This part of the United States will never be reformed while they imitate 'your Country'. (HL to Richard Price, February 1 1785, 533)

Il ne fait aucun doute qu'au lendemain de la guerre, les Américains ont pris leurs distances vis-à-vis du gouvernement britannique, ils sont fiers de leur modèle politique et sont prêts à l'exporter outre-Atlantique. Lorsqu'en 1789 éclate la révolution française, ils sont convaincus d'avoir inauguré une ère nouvelle de liberté, dont le vent soufflera sur tous les continents. Elkanah Watson vante ainsi la "puissante" influence de John Adams au cours de sa mission en tant que ministre plénipotentiaire en Hollande en 1781-1782 :

The talents of Mr. Adams, and the stern *republican* simplicity of his character, gave him a powerful and peculiar influence in the government at the Hague; and Holland may yet probably be indebted to his practical judgment, for suggesting some radical reforms in its unwieldy and convulsed system. (Watson, *Memoirs*, 237)²⁶³

En 1787, Thomas Blount rappelle également le rôle d'exemple joué par la révolution américaine dans la rébellion des patriotes hollandais et la création de la République batave : « the American Revolution has diffused a Spirit of Liberty throughout the world » (Thomas Blount to John Gray Blount, Havre de Grace, September 11 1787, *Papers*, 346).

²⁶² « Britain is the fountain from hence we have been supplied with Slaves upwards of a Century. Britain passed Acts of Parliament establishing & encouraging the Slave trade » (HL to Richard Price, February 1 1785, 533).

²⁶³ John Adams parvient à négocier un prêt avec les Hollandais et à obtenir la reconnaissance de l'indépendance américaine. Au cours de son séjour, il publie des articles dans la presse nationale (*La Gazette de Leyde*) et est en contact avec des patriotes hollandais (dont Joan Derk Van der Capellen), qui, en 1780, parviennent à renverser le stathouder Guillaume V d'Orange et à instaurer la République batave (Kraus, *Atlantic Civilization*, 238).

Autre manifestation de la confiance grandissante des Etats-Unis, les marchands espèrent peser sur la politique commerciale des grands empires mercantilistes européens, et ils profitent de leur séjour pour défendre leurs intérêts. Alors que le conflit révolutionnaire touche à sa fin et que des traités sont en passe d'être signés, ils plaident pour un commerce libre et à égalité avec les grandes puissances européennes. En décembre 1783, William Bingham réagit au pamphlet de Lord Sheffield, *Observation on the Commerce of the American States with Europe and the West Indies*, dans lequel l'auteur s'oppose à un statut privilégié pour les Etats-Unis. Dans sa réponse, Bingham réfute la position du parlementaire britannique en soulignant que les échanges anglo-américains ne sont pas indispensables à la survie du commerce américain, et il affirme que si le gouvernement anglais ne lui offre pas des conditions favorables, le pays se tournera vers d'autres partenaires.²⁶⁴ Il prône un traité de commerce anglo-américain fondé sur la réciprocité, sans monopoles ni droits de douane sur les marchandises échangées entre les deux pays.²⁶⁵

Henry Laurens s'emploie lui aussi à défendre les intérêts commerciaux américains. Comme Bingham, il est très attaché à la notion de réciprocité. Il l'énonce à un correspondant de Caroline du Sud en mars 1784 en ces termes :

Whatsoever they do unto you in their commercial Regulations, so do you unto them [...] Submit not to Acts of Parliament & Proclamations for the Regulation of your Trade, without equal restrictions on their Ships, Imports & Exports by Acts of Assembly or a General Act of the United States, in Congress. (Henry Laurens to John Lewis Gervais, London, March 4 1784, *The Papers of HL*, vol. 16, 406)

Laurens bénéficie d'une certaine influence car en mars et en avril 1783, en prévision de la signature du traité de paix, plusieurs membres de la Chambre des Lords lui demandent son avis sur des projets de traité commercial anglo-américain émanant du gouvernement Shelburne.

Néanmoins, les Américains ne parviendront pas à imposer leurs vues : les diverses propositions sont finalement rejetées par l'opposition et, lorsque Charles Fox succède au poste de secrétaire des affaires étrangères, il n'est plus prêt à faire la moindre concession aux

²⁶⁴ William Bingham met la menace à exécution : à son retour d'Europe en 1786, ses vaisseaux commercent avec l'Inde (Bengal), la Chine (Canton), plusieurs ports d'Europe (notamment la France) et de Méditerranée, et avec l'Amérique du Sud (La Plata). Voir Margaret L. Brown, « William Bingham, Eighteenth Century Magnate, » *The Pennsylvania Magazine of History and Biography*, vol. 61, no. 4 (October 1937), 387-434, 399.

²⁶⁵ Bingham, *A Letter from an American Now Resident in London, to a Member of Parliament, on the Subject of the Restraining Proclamation, & Containing Strictures on Lord Sheffield's Pamphlet on the Commerce of the American States*, Philadelphia, Robert Bell, 1784. Concernant le contexte autour de cette publication, voir Brown, « William Bingham, Eighteenth Century Magnate », 397-399.

anciennes colonies, qui doivent désormais se plier aux Lois de Navigation britanniques.²⁶⁶ Quant à la France, elle tarde à créer des ports francs comme elle l'avait promis dans le traité d'amitié et de commerce de 1778²⁶⁷ et ne remet pas en question le monopole des Fermiers Généraux sur le tabac. Il faut attendre le traité de Jay en 1794 avec la Grande-Bretagne et le traité de Pinckney avec l'Espagne l'année suivante pour que les marchands parviennent à se libérer de certaines entraves en obtenant les droits de navigation sur la rivière Mississippi et l'ouverture du port de la Nouvelle-Orléans au commerce américain.²⁶⁸

*

*

*

Dans les toutes premières années de la jeune République, il apparaît donc que les transferts se maintiennent entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, mais qu'ils sont également élargis à d'autres grandes puissances européennes, en particulier la France. Si le pays affirme son indépendance sur le plan politique et qu'il est prêt à exporter son modèle et ses valeurs républicaines outre-Atlantique, il reste très dépendant de l'Europe, en particulier dans les domaines commercial, technique et culturel. Les témoignages montrent que l'élite américaine peine à renier son héritage colonial, même si le modèle britannique ou plus généralement européen est dorénavant systématiquement adapté aux valeurs américaines, et que toute imitation trop poussée de l'aristocratie européenne est sévèrement condamnée. Pour l'heure, l'Amérique a encore besoin de l'Europe : elle doit rivaliser avec les civilisations les plus brillantes avant de pouvoir s'en détourner et forger sa propre identité.

²⁶⁶ Henry Laurens to Robert Livingston, London, March 15 1783; Henry Laurens to Robert Livingston, April 5 1783; Henry Laurens to John Bondfield, Paris, May 18 1788 et Henry Laurens to William Drayton, July 10 1783, *The Papers of Henry Laurens*, vol. 16, 162, 174, 198, 233.

²⁶⁷ En 1784, les ports de Lorient, Dunkerque, Marseille et Bayonne deviennent des ports francs pour les navires américains, auxquels s'ajoutent en 1786 Nantes, La Rochelle, Le Havre et Bordeaux (*The Papers of Henry Laurens*, vol. 16, 198).

²⁶⁸ Marie-Jeanne Rossignol, *Le Ferment nationaliste*, 56-58.

Chapitre 3 : Prise de distance avec la « vieille Angleterre » et l'Europe (1800-1815)

Les guerres révolutionnaires qui éclatent en 1792 et qui se prolongent par les guerres napoléoniennes jusqu'en 1815 poussent la jeune République à prendre ses distances vis-à-vis du vieux continent, notamment de la France sous la Terreur, et à éviter toute alliance contraignante. En 1793, le président George Washington proclame la neutralité de la nation américaine, et dans son discours d'adieu en 1796, il réitère sa politique d'isolement, qui sera poursuivie par ses successeurs.

Par ailleurs, à mesure que la nation américaine gagne en stabilité et en puissance, la rivalité avec l'ancienne puissance coloniale se fait moins forte. Le caractère américain s'affirmant progressivement, les Américains ont moins le besoin de prouver leur supériorité par rapport aux Britanniques, ou même de s'opposer à eux en toute chose, et ils portent dans l'ensemble un regard plus détaché sur la Grande-Bretagne. La « vieille Angleterre » est désormais perçue comme la « terre des ancêtres », où le visiteur renoue avec son passé et ses racines. Malgré les tensions qui resurgissent au moment de la deuxième guerre d'indépendance, de nombreux Américains continuent à chérir cet héritage et à appeler à un apaisement des relations entre deux peuples qui restent frères avant tout.

Il s'agit ici d'observer dans quelle mesure les écrits des marchands en voyage au début du XIX^e siècle reflètent cette tendance. Les critiques à l'encontre de la Grande-Bretagne se font-elles moins sévères ? Les visiteurs se réclament-ils des liens qui les unissent à la culture et à l'histoire anglo-saxonnes ? Les transferts témoignent-ils d'une autonomie croissante de l'Amérique vis-à-vis de la Grande-Bretagne et plus généralement de l'Europe ?

I- En pays étranger

A) La Grande-Bretagne, "terra incognita" ?

Lorsque les visiteurs de la période foulent le sol britannique, ils donnent l'impression de débarquer dans un pays étranger. La société britannique ne leur est plus aussi familière : à la manière d'un guide touristique, ils détaillent des coutumes et traditions anglaises

« étranges », ou encore donnent des conseils à leurs lecteurs sur la conduite à tenir dans les auberges et les moyens de transport, remarques qu'on ne trouvait autrefois que lorsque les voyageurs s'aventuraient sur le continent européen. Dans son récit de 1801, James Oldden détaille ainsi le fonctionnement des fiacres londoniens, en indique les tarifs et la conduite à tenir en cas de litige avec le cocher (Oldden, *Diary*, June 7 1801, 45). En 1815, Joseph Ballard précise à ses lecteurs américains foulant le pavé londonien qu'ils doivent tenir leur droite pour ne pas se faire bousculer, ou encore indique les heures des repas (Ballard, 44, 47, 50, 65, 105).

De toute évidence, ils se sentent moins à l'aise en Grande-Bretagne. Lorsque Charles Longstreth débarque à Liverpool en 1816, il est soulagé de trouver parmi les passagers un voyageur expérimenté ayant une bonne connaissance « des coutumes anglaises ». ²⁶⁹ Alors que les visiteurs des années 1780 et 1790 ressentaient une impression de déjà-vu en débarquant sur le sol britannique, ²⁷⁰ en 1811, Thomas H. Perkins insiste au contraire sur les différences entre les deux pays, et rapporte tout ce qu'il observe à l'Amérique, qui est sa référence absolue, comme on le constate dans sa description de la campagne anglaise : « All the divisions of the land are hedges. [...] In America at this season the face of nature begins to wear a russet appearance, but here all is verdure as ours in May, when we have been inundated with rain. No more stone walls or wood fences, the contrast is very striking » (Perkins, September 23 1811, *Diary, Papers*).

D'autre part, les marchands de la période sont davantage surpris par l'apparence des domestiques britanniques et européens. A son arrivée dans la première auberge britannique, Joseph Ballard met un certain temps pour s'habituer à leurs cheveux poudrés et à leur tenue élégante, et pour s'adresser à eux sur un ton approprié : « It was to me so new that it was some time before I could make up my resolution to call in a consequential tone to the waiter to bring me anything wanted » (Ballard, 29). Sont également soulignées des variations linguistiques entre l'anglais britannique et l'anglais américain : dans l'édition londonienne de son récit de voyage en 1808, Joseph Sansom juge utile d'ajouter une note pour expliciter son utilisation du terme « fermier », estimant qu'il ne recouvre pas la même réalité dans les deux pays. ²⁷¹

²⁶⁹ Longstreth, May 26 1816 : « One of our company being an old traveller in this country, he understood the English customs. »

²⁷⁰ Elkanah Watson écrit en 1782 : « I everywhere heard my native tongue. I saw the architecture and customs of my country; and even the boys in the streets were engaged in the games of my youth. I felt as if the workings of magic had transported me to America » (Watson, *Memoirs*, 165).

²⁷¹ « In America the word farmer does not indicate the tenant of a manor, under the control of a landlord [...] but an independent yeoman, who cultivates his own grounds, keeps a hospitable table, and may be in the commission of the peace or represent his country in the House of Congress » (Sansom, *Travels*, 6).

L'Amérique est non seulement devenue la nouvelle norme, mais toute déviance par rapport à ce modèle est dorénavant condamné. Ainsi, en montant dans une diligence où il ne reste plus une place à l'intérieur, Thomas H. Perkins s'étonne qu'une *lady* anglaise accepte de s'asseoir à côté du cocher et ajoute qu'aucune Américaine de même rang n'aurait eu un tel comportement (Perkins, July 1 1812, *Diary, Papers*). Quant au petit-déjeuner britannique, autrefois encensé, Charles Longstreth le trouve désormais trop frugal, en comparaison avec son équivalent américain composé d'un imposant morceau de viande, parfois accompagné de lard, d'œufs et d'oignons :

I must confess the breakfast did not present a promising prospect to me, it consisted of tea, bread and butter, and a little dry toast for six of us. I thought I could have eaten all of it with a proportion of meat myself. An Englishman would be as much astonished at an American breakfast as I was surprised at this. (Longstreth, May 30 1816, *Diary*)

Parfois, les habitudes britanniques semblent même ridicules : en 1815, Joseph Ballard se moque des uniformes « grotesques » des célèbres *Yeomen Warders* de la Tour de Londres. En assistant à un service religieux à Saint Paul, il compare les voix « ridicules » des petits chanteurs au « braiment d'un âne » et ce n'est qu'à grand peine qu'il se retient d'éclater de rire (Ballard, 42, 46). Jamais les voyageurs antérieurs ne se seraient permis un tel jugement sur les institutions et les traditions du pays.²⁷²

La distance qu'adoptent les visiteurs du début du XIX^e siècle les autorise à émettre des critiques dans des domaines jusqu'alors épargnés.

B) Les condamnations se multiplient

Certaines accusations apparues dès la période coloniale perdurent et s'intensifient : c'est le cas à propos du climat. Dans son récit paru en 1816, Joshua E. White, ancien médecin, va jusqu'à accuser les pluies et les brouillards britanniques, ainsi qu'un régime alimentaire trop riche en protéines, de favoriser des maladies aussi diverses que le typhus, la fièvre nerveuse (ou fièvre typhoïde), la mélancolie, les rhumatismes ou encore le scorbut.²⁷³

²⁷² Ce que ces commentaires révèlent sur la société nord-américaine et la construction d'un sentiment national sera analysé dans la troisième partie.

²⁷³ « To balance all the beauties of the natural and artificial prospects, an unfavourable climate is incessantly operating on the system to the production of maladies which art cannot cure » (White, *Letters*, II, 306-307).

D'autre part, alors que dans les années 1780-1790, la Grande-Bretagne était systématiquement comparée à la France, au tournant du siècle, c'est la jeune société américaine qui sert à présent de référent et qui est présentée comme supérieure. Par conséquent, les écarts entre les différentes classes sociales apparaissent d'autant plus importants qu'ils sont comparés avec une société américaine moins hiérarchisée. En déambulant dans les rues londoniennes en 1799, Joseph Sansom est saisi par le contraste entre le mode de vie des riches et celui des pauvres, et sa remarque trahit son appartenance à la classe moyenne :

The Phantoms of equality and Liberty so much courted in other countrys (*sic*) are not yet introduced in this, while the rich and opulent are rolling down the streets in Gilded Carriage, the honest citizen (or subject, a term better adapted to the meridian of England) is interrupted in his walk, and his way impeaded (*sic*) by the perpetual Importunity of beggars, objects reduced to the last extream (*sic*) of wretchedness. (Joseph Sansom to Samuel Sansom, London, 6th month, 11th 1799, *Papers*)²⁷⁴

Le mode de vie excessif de certains aristocrates est toujours sévèrement condamné, comme l'illustre Mary Torrey lorsqu'elle dénonce ouvertement tout étalage de richesses : « To an American eye, at least to mine, all this pomp, & glitter, look after all very much like vanity & folly » (Torrey, *Journal*, May 5 1815). La vie des paysans ne soulève pas plus l'enthousiasme. S'indignant du fait que de nombreuses terres appartenant à la couronne ou à la noblesse ne soient pas mises en culture, les visiteurs prennent en pitié le paysan britannique qui leur semble réduit à une sorte de vasselage archaïque, comparé à la figure idéalisée du fermier américain, propriétaire terrien indépendant.²⁷⁵

On remarque une autre évolution du regard : à mesure que la révolution industrielle s'accélère, la perception des villes de Birmingham, Manchester ou encore Sheffield et Leeds devient plus négative. A partir des années 1810, les visiteurs commencent à prendre conscience de l'impact social et environnemental du développement de l'industrialisation et de l'introduction du machinisme.²⁷⁶ Ils sont alors partagés entre un éloge des prouesses technologiques, du génie des ingénieurs, de la puissance des machines, ou encore de la quantité et de la qualité des marchandises fabriquées, et d'autre part, une condamnation de la pollution, des conditions de travail inhumaines des ouvriers, ou encore du climat immoral qui semble s'y développer. En 1812, Thomas H. Perkins est ainsi le témoin admiratif des progrès

²⁷⁴ Le portrait en creux de la société nord-américaine qui se dégage de ces observations sera détaillé dans la troisième partie de cette étude.

²⁷⁵ Sansom, London, 6th month 11th 1799, *Papers* ; White, I, 132.

²⁷⁶ Ann Bermingham, *Landscape and Ideology*, 79-80.

accomplis à Birmingham grâce à la machine à vapeur,²⁷⁷ qui « effectue un travail équivalent à 120 chevaux » et « travaille nuit et jour, sans jamais s'arrêter », mais il déplore la « dépravation » de la jeunesse ouvrière qui côtoie quotidiennement le vice dans la promiscuité malsaine des manufactures :

There seems to be no doubt that the morals of the lower class of the youth in the great manufacturing towns, are much more depraved than in London. In those manufactories they herd together, and those who have had a good exemple from their parents, have the effects of it soon obliterate by the scenes of vice which never fail to be prevalent in those establishments. (Perkins, *Reminiscences of England & Wales*, 1812)

Jusque dans les années 1810, les voyageurs sont peu nombreux à s'interroger sur les véritables causes de « l'immoralité » et de la « misère » qui sévissent dans les villes industrielles. Ils attribuent aux masses laborieuses l'augmentation de la misère, de la criminalité, de la débauche, et des troubles de l'ordre public, et s'offusquent qu'elles ne respectent pas le jour du Seigneur, ou encore dépensent l'intégralité de leur paye en boissons alcoolisées, au lieu de faire vivre leur famille (Ballard, 32 ; Ballard, II, 204). Mais les marchands développent progressivement une conscience sociale qui les conduit à présenter les ouvriers en victimes de l'industrialisation, vision qui annonce les dénonciations par Benjamin Disraeli des conditions de vie de la classe ouvrière dans son roman *Sybil, Or the Two Nations* (1845). Dès 1815, Joseph Ballard prend ainsi en pitié ces enfants qu'on « enterre » dans des manufactures « infernales » dès l'âge de six ans, en les obligeant à travailler douze heures par jour, six jours par semaine, dans une atmosphère étouffante et dangereuse, le tout pour un salaire de misère et sans recevoir la moindre éducation.²⁷⁸

Dans son récit paru en 1816, Joshua E. White adopte un point de vue similaire : il dénonce des conditions de travail « cruelles », en particulier chez les mineurs et les enfants, et a conscience que c'est la misère qui pousse les ouvriers à accepter des tâches aussi ingrates (White, I, 11, 131, 135, 170, 330 ; II, 204). Il va plus loin que Ballard dans son empathie avec les travailleurs, puisqu'il appelle à la création de lois régulant les horaires et les salaires des ouvriers (White, I, 336). Il est également plus extrême dans sa dénonciation des industries,

²⁷⁷ (Perkins, *Reminiscences of England & Wales*, 1812, Birmingham). On trouve un autre témoignage de la « magie » des machines à vapeur dans le récit de Mary Sargent Torrey lors de sa visite d'une usine de chintz (toile de coton imprimé et glacé) à Manchester en 1814. Le mécanisme lui semble si extraordinaire qu'elle peine à en croire ses yeux : « The power of steam excited my astonishment [...]. I actually saw with my own eyes a piece of cloth, & also a piece of velvet, passed over the red hot cylinder, of which I had so often heard with incredulous ears; I could scarcely credit the testimony even of my own eyes » (Torrey, *Journal*, July 1st 1814).

²⁷⁸ Voici par exemple ses observations à Sheffield : « Many children not eight years of age are at work in these cursed holes, deprived of education. They consequently grow up in ignorance and all the comfort and pleasure they have is in drunkenness and sensuality. [...] Often has my heart bled to see a poor little sickly being hard at work, deprived of liberty and fresh air, when its situation demanded the indulgent care of a tender nurse » (Ballard, 36)

estimant que ces « nurseries de vices et d'immoralité » sont un « un fléau pour la nation » qu'il accuse de tous les maux.²⁷⁹

Même si elle ne connaît pas un développement industriel aussi spectaculaire, la ville de Londres n'est pas épargnée. Comme toujours, le portrait est ambivalent : Joshua E. White ne tarit pas d'éloges sur l'éclairage au gaz, il est « ébloui » par les « splendides » boutiques des quartiers élégants, et il décrit la capitale comme « la Reine du commerce » et « la splendeur des arts et des sciences », mais il la présente également comme « une immense masse confuse » de bâtiments en briques « recouverts d'une épaisse couche de suie noire » (White, II, 1, 12, 17, 33, 38, 191, 237). La taille et l'activité fébrile de la métropole sont dorénavant perçues de manière négative : les visiteurs soulignent qu'ils se perdent dans un dédale de rues et ruelles irrégulières, ils se plaignent du temps passé pour se rendre d'un endroit à un autre, et ils sont abasourdis par « le vacarme incessant » qui y règne, ce qui amène Mary Sargent Torrey à déclarer : « This town is really overgrown & much too large for comfort » (Torrey, *Journal*, 21 December 1814).²⁸⁰

Par ailleurs, à mesure que le gouvernement américain gagne en stabilité et en puissance, le système politique britannique fait l'objet de condamnations de plus en plus vives. Les Américains prennent clairement leurs distances par rapport à leur ancien modèle politique. En ce qui concerne le souverain britannique, on observe ainsi chez les visiteurs du début du XIX^e siècle une indifférence à son égard. Dans une lettre à sa famille en 1799, Joseph Sansom oublie presque de mentionner qu'il a vu la famille royale, et il s'aperçoit que le monarque ne lui inspire pas le moindre sentiment de déférence ou d'admiration.²⁸¹ En 1810, Joshua E. White livre le portrait sans concession d'un monarque très diminué, presque aveugle et sombrant dans la folie,²⁸² et celui qu'il fait de la reine n'est pas plus flatteur : “She is a short, fat woman, wearing very plain clothes, with little of the appearance of greatness” (White, *Letters*, II, 48). D'autre part, le futur George IV, régent à partir de 1811, est sévèrement condamné en raison de son mode de vie extravagant. En 1815, Joseph Ballard

²⁷⁹ On retrouve à travers ces critiques de la Grande-Bretagne industrielle un plaidoyer contre le développement des manufactures aux Etats-Unis, point qui sera développé plus avant dans la troisième partie.

²⁸⁰ Pour les autres exemples, voir White, I, 276 ; II, 40 ; Francis Cabot Lowell to Mrs Grant, June 2 1811, *Papers*. Le portrait en creux de l'Amérique qui se dégage de ces commentaires sera analysé dans la troisième partie de cette étude.

²⁸¹ « Strange that I have run on with this and the other into my second page, and never thought to tell you, we have seen the King, the Queen, Prince Edward and four Princesses. I am surprised at myself – but let it pass, it was like one who has not been taught to reverence the greatness or cringe beneath the power of a monarch. ».

²⁸² Le roi souffre alors de la cataracte et ses crises de folie de plus en plus fréquentes amène le Prince de Galles à assurer la régence à partir de 1811, jusqu'au décès de son père en 1820.

observe par exemple que le coût d'entretien des écuries royales est plus élevé que le salaire du président américain (Ballard, 45, 77, 79).

Les parlementaires britanniques n'échappent pas aux critiques. Alors que les colons étaient impressionnés par les joutes oratoires de grands pairs comme William Pitt l'Ancien, en 1799, Joseph Sansom ne reconnaît aux Lords aucune qualité exceptionnelle.²⁸³ Joshua White, pour sa part, s'attaque au code criminel anglais, qu'il qualifie de « sanglant » en raison de la sévérité de certaines peines (White, II, 28, 229).²⁸⁴

La religion est un autre domaine dans lequel s'exprime la désapprobation des visiteurs. Joseph Ballard condamne l'attitude "immorale" de certains ecclésiastiques anglicans, qu'il estime encouragée par un mode de nomination qui les exonère de toute obligation envers leurs paroissiens. Il lui préfère le fonctionnement des courants non-conformistes, où les prêtres sont choisis par les fidèles (Ballard, 33). Joshua White, pour sa part, observe en 1810 un manque de conviction et de zèle parmi les fidèles britanniques, qu'il attribue au statut de l'anglicanisme, religion d'Etat, ainsi qu'à un manque de tolérance religieuse : « On religious matters, men should be left to think and act as they please : they alone are accountable to their God ; and their consciousness and their reason should be their guide » (White, I, 341).²⁸⁵ A travers ces commentaires, White et Ballard défendent de toute évidence le mode de fonctionnement américain, nous y reviendrons dans la troisième partie de cette étude.

Pour finir, plusieurs visiteurs s'attaquent à certains traits du caractère anglais, ce qui reflète l'affirmation progressive d'un caractère américain distinct de celui de l'ancienne mère patrie. Ils déplorent tout particulièrement la réserve excessive et l'attitude dédaigneuse des Anglais, qu'ils opposent à la chaleur des Ecossais et des Gallois.²⁸⁶ En 1814, Mary Torrey reproche ainsi à ses hôtes anglais leur distance vis-à-vis des étrangers : « The English are not

²⁸³ En soulignant que rien ne semble les distinguer des autres Britanniques, Sansom formule une critique indirecte de l'attribution de titres héréditaires et, par comparaison, vante la méritocratie américaine, point qui sera développé dans la troisième partie de notre étude.

²⁸⁴ Le XVIII^e siècle voit en effet le durcissement des lois criminelles anglaises : ainsi, un voleur de moutons ou encore un pickpocket subtilisant des biens estimés à plus d'un shilling risquent la peine de mort, et un braconnier encourt la déportation dans les colonies. Il apparaît toutefois que les remises de peine sont pratique courante à l'époque car les juges sont conscients de la sévérité de la loi (Cottret, *Histoire de l'Angleterre*, 217 ; Roy Porter, *English Society in the Eighteenth Century*, London, Penguin Books, 1990, 130-141 ; Frank O'Gorman, *The Long Eighteenth Century, British Politics and Social History, 1688-1832*, London, Hodder Arnold, 1997, 2005, 288-289).

²⁸⁵ Mary Torrey adopte un discours similaire en 1814-1815: elle condamne le cérémonial trop formel du culte anglican, où les fidèles répètent sans passion des formules qu'ils ne comprennent pas : "I [dislike] the formalities of the service in the church of England, & the obscureness of voices, which are so well treasured in the head by constant repetition that they are too apt to be repeated without troubling the understanding with their meaning or the heart with their importance" (Torrey, *Journal*, January 1st 1815).

²⁸⁶ Voir par exemple Thomas H. Perkins, qui écrit en 1812 : « [The Welsh are] more courteous to strangers than the English ; having more the characteristic manners of the Scotch » (Perkins, *Diary*, 4 July 1812).

in the habit of introducing strangers to each other, & yet, until introduced, are formal and reserved toward them. How inconsistent and perplexing !” (Torrey, 20 October 1814).²⁸⁷ Quant à Martha Coffin Derby, elle accuse en 1802 les Londoniens de tout rang de ne plus accomplir la moindre action gratuitement et de manquer d’honnêteté :

I do think there is a meanness in the people here [in London], which I never saw in others. [...] Everyone will cheat if they can; that is an established rule. But now for something which you can scarcely credit but which is the real truth, in the very first circles they make you pay for the cards. Nobody sits down to cards without putting a shilling under the candlestick, is this not despicable? (To her sister Eleanor Foster, London, March 1 1802)

Le fossé se creuse donc progressivement entre les Américains et les Britanniques. En est-il de même avec le reste de l’Europe ?

C) Les liens se distendent avec l’Europe

Avec l’avènement de la Terreur et le début des guerres révolutionnaires, les Américains tournent le dos au vieux continent. Les voyageurs de la période sont les témoins directs des ravages des conflits, ce qui confirme à leurs yeux le bien-fondé de la politique d’isolement adoptée par leur gouvernement. Entre juillet 1800 et avril 1802,²⁸⁸ Joseph et Beulah Sansom traversent ainsi la Hollande et une partie de la France sur des routes mises à mal par le passage des canons, traversant des villages portant encore les traces des combats, et lorsqu’ils parviennent à Rome en 1801, un air de désolation plane sur la ville et sur ses palais princiers abandonnés par leurs habitants et pillés par les troupes de Napoléon. La voyageuse offre un sombre portrait d’une Europe déchirée par les guerres : « Europe is disjointed by war raging with furious devastation in some of its Kingdoms & kindling with fresh fuel in others » (Beulah Sansom to Samuel Sansom & Co., Nismes, 6th, 1st month 1801, *Papers*).

²⁸⁷ Voir également le commentaire de Francis Cabot Lowell : “The English character is very reserved and very different from the Scotch or ours. The English tend to like to confine themselves very much to their own circles and not to dislike solitude” (Francis Cabot Lowell to Samuel Gardner, August 9 1811, *Papers*).

²⁸⁸ Ils voyagent pendant la courte période de paix entre les guerres révolutionnaires et napoléoniennes : la Paix d’Amiens, entre la Grande-Bretagne et la France, l’Espagne et la République batave, est signée en mars 1802, mais la Grande-Bretagne et la France parviennent à des accords préliminaires dès octobre 1801 et au début de l’année 1801, Napoléon signe un traité de paix avec l’Autriche, puis avec le royaume de Naples et la Russie. Les hostilités reprennent en mai 1803.

Il est apparu que la perception de la France dans l'opinion américaine basculait au moment de la Terreur, et que les premiers marchands à revenir sur le territoire en 1795-1796 condamnaient sans appel les actes « barbares » commis par les Jacobins.²⁸⁹ Ces accusations se poursuivent au tournant du siècle, comme par exemple dans le récit de Ebenezer S. Thomas en 1820 : « It is impossible to visit [Paris] without calling to mind the innumerable scenes of horror that were perpetrated in the dark days of the first revolution. Here every natural tie was cut asunder, not merely with indifference, but with a fiend-like joy and malignity, at which humanity shuddered” (E.S. Thomas, *Reminiscences*, 177-178, c'est moi qui souligne). Certains visiteurs deviennent même nostalgiques de la France d'Ancien Régime, de son élite brillante et raffinée, et de ses demeures luxueuses qui ne sont plus à présent que des ruines, comme l'illustre le commentaire de Martha Coffin Derby en 1802 : « You have no idea how many beautiful villas and pavillions were destroyed in the time of Robespierre - some of the most enchanting places where a painted wall and the form of a house alone remains - nothing seems to have escaped the fury of the mob” (To her sister Harriot Sumner, Paris, 21 June 1802, *Letters*).²⁹⁰ Ils prennent également les nobles en sympathie, ces « innocentes victimes » de la colère d'un peuple. En visitant la Place de la Révolution (l'actuelle Place de la Concorde) en 1820, E.S. Thomas va jusqu'à plaindre Louis XVI et son épouse, exécutés en ces lieux par des Jacobins tout droit sortis des Enfers :

There it was that an amiable monarch, the friend of these United States, but for whose aid we might not have obtained our independence, suffered an ignominious death. There it was that Maria Antoinette, his beautiful queen, and the most splendid woman in Europe, was beheaded [...] by those infernal Jacobins. (Thomas, *Reminiscences*, 195)

La reine est appelée uniquement par son prénom, comme pour mieux rappeler sa condition humaine et encourager le lecteur à s'attendrir sur son destin tragique. Par ailleurs, le visiteur estime que Versailles est le bâtiment le plus magnifique d'Europe, s'opposant ainsi à ses prédécesseurs qui n'avaient cessé de condamner la folie dépensière et les excès des dirigeants de l'Ancien Régime. En se rendant sur le balcon du palais, où la reine s'est présentée avec ses enfants pour apaiser une foule insurrectionnelle venue réclamer leur présence à Paris le 6 octobre 1789, il vante l'héroïsme de la souveraine et condamne la violence de l'événement (*Reminiscences*, 206). Si à aucun moment le marchand ne cite

²⁸⁹ Voir par exemple John Godfrey, December 16 1795 ; Thomas Handasyd Perkins, *Memoirs*, 108-113 ; William Lee, *Yankee Jeffersonian*, 12.

²⁹⁰ Katherine Turner fait la même observation à propos des voyageurs britanniques en France après 1792 (Turner, *British Travel Writers*, 185-197).

explicitement le célèbre ouvrage de Edmund Burke, *Reflections on the Revolution in France* (1790), il en reprend les principaux arguments.

Les Américains ne sont par ailleurs pas toujours les bienvenus en France à cette période, comme l'illustrent les déboires de William Lee, marchand mais également agent commercial du Congrès à Bordeaux de 1801 à 1808, puis consul à Paris de 1810 à 1816. Au moment où se prépare le traité commercial anglo-américain Monroe-Pickney en 1806, il s'inquiète de la réaction de la France et se prépare même à fuir le pays : « Should the [American] President's answer to the [treaty] not suit the Emperor, we must then look out, and I mean to be prepared to fly with you all to our native country. Do not think I am exaggerating things ! » (WL to his wife, December 9 1806, *Yankee Jeffersonian*, 66). En 1809, sur la route entre Bordeaux et Paris, il se fait arrêter par des gendarmes qui le traitent sans ménagement, pensant avoir affaire à un prisonnier anglais, et ce n'est que grâce à l'intervention du maire et de son adjoint qu'il se tire de ce mauvais pas (WL to his daughter Miss Susan Palfrey Lee, November 26 1809, *Yankee Jeffersonian*, 79). Il est la cible fréquente d'insultes, et se résout à quitter définitivement le pays en 1815, suite à des relations de plus en plus tendues avec la communauté anglo-royaliste de Bordeaux, comme il en rend compte au chargé d'affaires américain Henry Jackson :

An attempt was made to force me to haul down the American flag from my door [...]. Mobs were then sent before my house to cry «A bas les Américains ! Ce sont des gueux à pendre. Vive les Anglais!» This farce went on for several days. [...] Our citizens have deserted the theatres, and we have all been obliged from repeated insults to take out of our hats the American cockades. (Lee, *Yankee Jeffersonian*, 172, c'est moi qui souligne)

Bien que Républicain convaincu, William Lee prend clairement ses distances politiques avec la France : il condamne tous les gouvernements qui se sont succédé depuis 1795, du Directoire à l'Empire, en passant par le Consulat, et reproche à la population française son attitude contradictoire puisqu'elle se comporte tantôt en « républicaine violente », « rejetant tout signe de royauté » et dressant des autels à la Raison et à la Liberté », tantôt « renversant ces autels » et « soutenant une nouvelle dynastie de dirigeants » dans toute sa « pompe » impériale (Lee, *Yankee Jeffersonian*, 97).

Les obstacles que rencontre Lee sont aussi économiques : tout au long de son séjour, il tente vainement de faire avancer des négociations autour d'un traité commercial avec la

France,²⁹¹ mais il se heurte aux sentiments sans cesse changeants de l'empereur, et le marchand ne cache pas sa frustration et son ressentiment à l'encontre du dirigeant français:

No dependence can be placed on the Emperor. He acts entirely from the impulse of the moment, and without reflection. [...] He has gone so far as to announce to the Legislative Body that he would open again commerce with us. [...] He ordered a Council of State to decide on the business. [...] But instead of deciding the American question, to the astonishment of all his ministers, he ordered all the vessels at San Sebastian and Naples seized. [...] Then he comes again to reason, and brings anew the American affairs on the carpet. (Lee, *Yankee Jeffersonian*, 108)

Concernant les autres puissances européennes, le regard des visiteurs n'évolue guère par rapport aux années 1780-1790 : l'Italie reste la patrie des arts, admirée pour ses vestiges antiques et ses œuvres d'art de la Renaissance, mais apparaît aussi comme un pays sous le joug de l'église catholique, aux dirigeants corrompus et aux habitants pour la plupart ignorants, miséreux, paresseux et malhonnêtes.²⁹² L'Allemagne et la Suisse attirent les voyageurs romantiques pour leurs paysages, mais ne sont pas pris pour modèle sur les plans politique ou social. Enfin, en Hollande, les visiteurs admirent toujours la fertilité des terres et la propreté des habitants, mais regrettent les paysages « monotones » et une population uniquement motivée par l'argent.²⁹³

Après avoir pris les plus brillantes civilisations européennes pour modèle afin de se construire une identité distincte, les Américains prennent donc à présent leurs distances vis-à-vis du vieux continent. Pendant la traversée qui le ramène vers sa terre natale en 1802, Joseph Sansom se félicite de laisser derrière lui les “brillants” palais européens et de retourner à une “médiocrité confortable”, une vie simple mais heureuse, faisant ainsi directement écho à l’“heureuse médiocrité” vantée par son compatriote Benjamin Franklin²⁹⁴ (Sansom, *Travels*, 271, 276).

Cependant, dans un mouvement quelque peu paradoxal, au moment même où l'Amérique tourne le dos à l'Europe et qu'elle s'élançait vers l'avenir en partant à la conquête

²⁹¹ Il rédige notamment un rapport en 1810 sur le commerce américain pour le ministre de l'Intérieur, et fait paraître en 1814 un ouvrage intitulé *Les Etats-Unis et l'Angleterre*, destiné à éclairer les Français sur les origines de la guerre anglo-américaine de 1812.

²⁹² (Baker, *Fortunate Pilgrims*, 83). Voir par exemple le récit de voyage de Joseph Sansom : *Travels from Paris through Switzerland and Italy...*

²⁹³ (John Lowell to Francis Cabot Lowell, Amsterdam, June 12 1804, *Papers* ; Godfrey, June 6 1795)

²⁹⁴ Voir Benjamin Franklin, *Information to Those Who Would Remove to America* (1782).

de son propre continent, elle ressent également le besoin de trouver une certaine stabilité et de renouer avec ses racines sur la « terre des ancêtres ». La rancœur née de la guerre d'indépendance a laissé place à un regard plus détaché, ce qui a rendu ce rapprochement possible, comme le souligne Lord Melbourne à l'écrivain américain George Ticknor en 1835 : « As we get further from the period of the Revolution and the feelings that accompanied it, we [Englishmen and Americans] get along easier together ».²⁹⁵

II- La terre des ancêtres

Au début du XIX^e siècle, la Grande-Bretagne apparaît avant tout comme une terre du passé.²⁹⁶ Les citoyens d'une nation dont les origines remontent à deux siècles à peine renouent "avec délice" avec un riche héritage culturel et des traditions ancestrales, tel que l'expose l'écrivain américain Washington Irving à travers son personnage Geoffrey Crayon :

None but those who have experienced it can form an idea of the delicious throng of sensations which rush into an American's bosom, when he first comes in sight of Europe. There is a volume of associations with the very name. It is [...] teeming with every thing of which his childhood has heard, or on which his studious years have pondered. (Irving, *The Sketchbook of Geoffrey Crayon*, "The Voyage," 21-23)

La quête des origines, et l'appropriation des événements les plus glorieux de l'histoire anglo-saxonne, ainsi que de ses grandes figures littéraires, procurent aux Américains un sentiment de fierté, de stabilité, de sécurité et de réconfort, qui leur permet de trouver leur place dans l'histoire et plus généralement dans le monde (Kammen, *Season of Youth*, 13).²⁹⁷ Par ailleurs, en attendant de rédiger sa propre histoire nationale et de constituer une galerie de

²⁹⁵ George Ticknor, *Journal, 12 July 1835, Life, Letters and Journals of George Ticknor*, vol. I, London, eds. Sampson Low, Marston, Searle and Rivingston, 1876, chapter XXI, 408.

²⁹⁶ L'analyse de Paul Baker à propos de la perception de l'Italie chez les voyageurs américains entre 1800 et 1860 s'applique en grande partie à celle de la Grande-Bretagne à la même période : « As [American travellers] became more confident of their own cultural patterns, Italy became for them more exclusively a land of the past, a graveyard of ruined monuments and ancient tombs. [...] They looked for the quaint and the picturesque, [...] they yearned for old Italy" (Baker, *The Fortunate Pilgrims*, 4).

²⁹⁷ Voir également Paul Baker, *Fortunate Pilgrims*, 210-211 : « Visiting Europe [for an American visitor] meant a return to the old home, a realization of what this inheritance, from which his family had been separated, really involved. He became aware that he did have a past to which he could look back, it gave him a new sense of belonging. [...] The American sought a sense of stability, he could find in Europe a resting place, where change rarely intruded"».

héros incarnant les vertus nationales, l'Amérique n'a d'autre choix que de puiser dans le glorieux passé anglo-saxon.

Les marchands en voyage s'inscrivent-ils dans ce processus ? Dans quelle mesure se réapproprient-ils l'héritage anglo-saxon ?

A) « *La terre de nos poètes* »

En l'absence de littérature nationale, les Américains continuent à vouer un véritable culte aux grands noms de la littérature britannique. L'éditeur de la *North American Review*, Alexander Hill Everett, le revendique explicitement en 1834 :

The two countries must always, in a literary view, be regarded as one great community held together by the indissoluble bond of the same common language. [...] We glory, as Americans, in the literary glory of the land of our fathers. The names of Shakespeare, Milton, Locke, Bacon and Burke are as dear and sacred to us as they can be to any native son of the fast-anchored isle. (Everett, "On the Present State of Polite Learning in England and America," Boston, Charles Bowen, 1834)

Dans son récit de 1816, Joshua E. White revendique sans hésitation cette filiation: « With a fair regard to truth, it cannot be denied, that a great portion of our literary stock is derived from [the people of England] » (White, *Letters*, I, 168).

Comme leurs prédécesseurs, les marchands de la période sont avant tout en voyage d'affaires et ils n'ont donc pas l'occasion de côtoyer les cercles littéraires de la capitale britannique,²⁹⁸ comme le font leurs compatriotes Washington Irving, William C. Preston, George Ticknor, ou encore Henry W. Longfellow et James Fenimore Cooper.²⁹⁹ Toutefois, ils restent férus de littérature britannique, comme en témoignent les références aux grands auteurs qui émaillent leurs témoignages. Le voyage s'effectue à la fois dans l'espace, mais aussi dans le temps : ce n'est plus tant l'objet réel qui importe, mais plutôt ce qu'il évoque et la façon dont il s'inscrit dans le patrimoine littéraire britannique. Paysages réels et scènes de fiction se confondent, et les visiteurs se plaisent à déceler dans la société britannique des

²⁹⁸ On note toutefois quelques exceptions : en 1801, Martha Coffin Derby, épouse du marchand Richard Derby, rencontre le dramaturge et poète irlandais Richard Brinsley Sheridan (1751-1816) et, deux ans plus tard, la romancière Frances Burney (1752-1840) à Paris (Derby, To Miss E. Coffin, London, Nov. 14, 1801, July 1803, *Journal*).

²⁹⁹ En 1818, George Ticknor rencontre par exemple à Londres des personnalités littéraires aussi exceptionnelles que Lord Byron, Sir Walter Scott, William Wordsworth, Robert Southey, William Roscoe ou encore Sir James Mackintosh (Hart, Charles Henry, *Memoir of George Ticknor, Historian of Spanish Literature*, Philadelphia, Collins Printer, 1871, 9). Foster Dulles classe ce type de voyageurs sous la catégorie des « pèlerins littéraires » (Dulles, *Americans Abroad*, 3).

références à des œuvres passées (Mulvey, *Anglo-American Landscapes*, 16-18, 265). Celles de Shakespeare, bien connues des voyageurs, s’y prêtent volontiers³⁰⁰ : en 1815, Joseph Ballard compare les vieilles femmes qu’il croise dans les quartiers pauvres de Warrington aux sorcières de *Macbeth*, et, à Eastcheap, il tente de retrouver la taverne «La Tête de Sanglier », où festoient John Falstaff et le Prince de Galles dans *Henry IV* (Ballard, 32, 76).

Les romans d’auteurs britanniques de la première moitié du XVIII^e siècle, tels Addison, Fielding, Richardson, Smollett ou encore Sterne, font également partie des références les plus fréquentes, et procurent aux visiteurs une impression de déjà-vu. Ainsi, lorsqu’un ami emmène Joseph Ballard déjeuner dans une petite auberge près de Leeds en 1815, ce dernier se sent immédiatement plongé dans l’atmosphère de *Tom Jones* (1749) et de *Joseph Andrews* (1742) de Henry Fielding : « The description was so forcibly brought to my mind by the place that I almost expected Tom Jones or Parson Adams would make his appearance » (Ballard, 35). En 1799, Beulah Sansom se remémore l’une des scènes de *Clarissa* en pénétrant dans l’église de Covent Garden, qui a inspiré l’auteur (Beulah Sansom to Samuel Sansom, 13th, 6th month 1799, *Papers*). En 1816, Joshua E. White évoque *Humphry Clinker* de Tobias Smollett lorsqu’il décrit la station balnéaire de Harrowgate (White, *Letters*, I, 100). Pour donner un dernier exemple, en 1803, c’est un passage d’*Evelina* (1778) de Fanny Burney – dans lequel l’héroïne s’égare dans les sombres allées des jardins de Vauxhall - qui pousse Martha Coffin Derby à découvrir le lieu lors de son passage à Londres : « Branching out from this on each side are what they call the Dark walks which have one solitary lamp. The remembrance of that scene in “Evelina” where she is treated so cruelly, made us all wish to see those walks” (Martha Coffin Derby, July 1803, *Journal*).

Parmi les poètes les plus fréquemment invoqués, on retrouve James Thomson, Alexander Pope, William Cowper (1731-1800), ou encore Walter Scott.³⁰¹ Tout voyageur de l’époque se doit ainsi de déclamer un extrait des *Seasons* de Thomson en se rendant à Richmond Hill. Joseph Ballard ne déroge pas à la tradition en 1815 : « But when we ascended Richmond Hill – in the language of the poet: “Heavens! what a goodly prospect spread around, Of hills, and dales, and woods and lawns and spires, And glittering towns, and gilded streams, till all, The stretching landscape into smoke decays” (Ballard, 89).³⁰² En visitant la cathédrale de York en 1810, c’est à un poème de Walter Scott décrivant Melrose Abbey au

³⁰⁰ Les Américains ne se distinguent pas en cela des Britanniques : depuis le « Jubilé Shakespearien » organisé par l’acteur et dramaturge David Garrick en 1769, Shakespeare figure parmi les dramaturges les plus joués et appréciés du public de l’époque (Henry Shelley, *Shakespeare and Stratford*, Kessinger Publishing, 2005, 22-26).

³⁰¹ Concernant William Cowper, voir Ballard, 66. Pour la description de la cathédrale de York par Walter Scott, voir White, I, 117.

³⁰² Voir également Joshua White, *Letters*, 280.

clair de lune que renvoie Joshua E. White pour rendre compte de son expérience.³⁰³ Les visiteurs sont parfois déçus en confrontant à la réalité l'image des lieux qu'ils s'étaient faite d'après les œuvres, comme Joseph Sansom qui accuse Alexander Pope d'avoir exagéré la beauté de la forêt de Windsor dans son célèbre poème du même nom (Joseph Sansom to Samuel Sansom, Bath, 1st month 7 1800, *Papers*).

D'autre part, les pèlerinages sur les tombes et dans les maisons natales des grands écrivains se font plus nombreuses à mesure que l'on avance dans la période. En se réappropriant ce patrimoine littéraire, les visiteurs atténuent un sentiment d'infériorité provoqué par les critiques qui reprochent alors à l'Amérique d'être incapable de produire des auteurs rivalisant avec ceux du vieux continent, ainsi que d'échapper à ce que d'aucuns perçoivent comme la vulgarité de la société américaine et son philistinisme (Mulvey, *Transatlantic Manners*, 6). Ainsi, Stratford est devenu une étape incontournable. Thomas H. Perkins suit la tendance en 1812 (alors qu'il ne s'était pas rendu dans le village lors de son précédent séjour), mais le tourisme de masse semble avoir dénaturé l'endroit, devenu – pour reprendre les termes du voyageur - “une Mecque” où des hordes d' « adorateurs » couvrent les vitres et les murs de *graffiti*.³⁰⁴ Perkins tourne en dérision la crédulité des touristes qui boivent les paroles du guide sans faire preuve du moindre sens critique, mais il succombe finalement à la magie des lieux en se retrouvant face à la tombe du grand homme : « I felt a degree of awe in finding myself near the remains of this great man » (Perkins, *Diary*, 1812).

Le « Coin des Poètes » dans l'abbaye de Westminster constitue une autre étape essentielle de ce parcours culturel. Thomas H. Perkins apprécie ce lieu « solennel » qui rassemble les sépultures des figures les plus « distinguées » de la nation.³⁰⁵ Le visiteur a là un condensé de toute l'histoire britannique, ce qui lui permet de se remémorer en « images » ses épisodes les plus glorieux, et de s'inspirer de personnages qui constituent des modèles de courage et d'héroïsme, comme l'expose Joshua E. White en 1810 : « In the society of so many worthies, the soul is elevated to deeds of greatness, and more than ever an unusual veneration for virtue and for fame, seized upon my soul » (White, *Letters*, I, Letter XXV, 308). En se rendant dans les lieux où ont vécu les grands écrivains, les voyageurs se replongent dans leur

³⁰³ Il s'agit du poème « The Lay of the Last Minstrel » de Walter Scott, second canto, XI. Joshua White, I, 118.

³⁰⁴ “This town is visited, as the enthusiasts of other times travelled to Mecca to pay their adoration. [...] Stratford is visited by many, with no other view, than that of seeing the house where Shakespeare was born, and of shedding a tear on the tomb which enshrined his ashes” (Perkins, *Diary*, 1812). Pour lutter contre ces abus, le voyageur a la bonne idée remet un livre d'or à l'occupante des lieux, Mrs Hornby. Une telle initiative semble remporter un franc succès car, lors de la vente de la propriété en 1847, pas moins de 5 volumes ont été remplis (Henry Shelley, *Shakespeare and Stratford*, 26).

³⁰⁵ « The solemnity which one naturally feels at walking by a humble graveyard is heightened by the impact of the name of those distinguished characters which sleep here” (Perkins, *Diary*, August 17 1795).

vie et leur œuvre de manière plus concrète encore. Ebenezer S. Thomas en fait l'expérience en 1803 en visitant la demeure de l'historien écossais William Robertson (1721-1793) : « There is something very pleasing, to my mind, in visiting the living dwellings of the illustrious dead – it never fails to revive agreeable reminiscences of their works, or actions, and makes an agreeable and lasting impression upon the mind » (*Reminiscences*, 147-148). Il est crucial pour les Américains de pouvoir s'identifier à ces figures, car leur jeune nation a pour l'heure peu d'équivalents à offrir.³⁰⁶

La Grande-Bretagne est donc perçue à travers un filtre d'œuvres littéraires des temps passés. C'est également une terre où les voyageurs retrouvent leurs origines : le présent rejoint le passé lorsqu'ils parviennent à prendre contact avec des descendants actuels de leurs ancêtres.

B) A la recherche des origines

L'attachement à la Grande-Bretagne n'est pas uniquement d'ordre culturel, les visiteurs américains sont pour la plupart liés à la vieille Angleterre par le sang, et le séjour devient dès lors l'occasion rêvée d'effectuer des recherches généalogiques. Cet intérêt s'est manifesté dès la période coloniale, et Henry Laurens en offre un exemple probant : en 1772, le Huguenot profite d'un voyage en France pour s'enquérir de l'existence d'éventuels cousins à La Rochelle, berceau de sa famille, mais sans succès.³⁰⁷ Quelle n'est alors sa surprise lorsqu'il reçoit, deux ans plus tard, une lettre d'un « Laurence » installé à Poitiers, qui se présente comme un parent. Cependant, la quête des origines, et surtout la reconnaissance de la filiation, ne se fait pas à n'importe quel prix : il faut que le voyageur en ressorte grandi, si possible anobli, et conforté dans sa position sociale. Ainsi, lorsqu'il informe son frère de l'événement, Henry Laurens prend soin de mentionner que son correspondant appartient à la haute bourgeoisie, qu'il s'exprime dans une langue correcte, et « sans toute cette grandiloquence française » qu'il abhorre (Laurens, *Papers*, vol. 9, 240-243). Afin d'attester la véracité de ces

³⁰⁶ Quelques héros révolutionnaires ont certes été identifiés, et il existe d'ores et déjà des mythes autour des origines de la nation (Pocahontas, les Pères Pèlerins), mais les événements sont récents, la nation manque encore de recul pour écrire son épopée historique (Sydney G. Fisher, « The Legendary and Myth-Making Process in Histories of the American Revolution, » *Proceedings of the American Philosophical Society*, vol. 51, no. 204, April-June 1912, 53-75 ; Michael Kammen, *A Season of Youth*, 16-27). Il faut attendre les années 1830-1840 pour que soient rédigés les premiers ouvrages historiques présentant une vision plus globale, et surtout moins orientée, que ceux de la fin du XVIII^e et du tout début du XIX^e siècle (John Hope Franklin, « The North, the South, and the American Revolution », *The Journal of American History*, vol. LXII, no. 1, June 1975, 5-23, 5-6).

³⁰⁷ « When I was at La Rochelle in December 1772, being informed that there was none of my Name in that City, nor any Register of Family Arms, I despaired of tracing my Ancestry » (Henry Laurens to M. et Mme Laurence, *Papers*, vol. 9, 309).

liens de parenté et d'écarter toute imposture, Laurens propose à son cousin de comparer leurs blasons.³⁰⁸ Là encore, comme l'analyse Bertrand Van Ruymbeke, il s'agit avant tout pour le visiteur d'établir ses origines nobles, afin de « légitimer une réussite familiale spectaculaire mais trop récente pour rendre aux Laurens américains un prestige ancestral perdu lors de la fuite hors de France et de la migration transatlantique ».³⁰⁹

Cette quête des origines se poursuit au XIX^e siècle : à l'occasion de son passage à Bristol en 1811, Francis Cabot Lowell retrouve la rue où son ancêtre Percival Lowle tenait une boutique avant d'émigrer en Amérique en 1639 (Rosenberg, *The Life and Times of Francis Cabot Lowell*, 191). Il prend également contact avec un lointain cousin, Samuel Lowell, qui l'emmène jusqu'à Llanllywell, dans le sud-est du Pays de Galles, berceau probable de la famille. Ce même Samuel Lowell rédige par ailleurs une lettre qui détaille ces origines galloises, conservée précieusement par le voyageur.³¹⁰ L'auteur ne peut pas attester d'origines nobles, mais parvient à remonter très loin dans son arbre généalogique, ce qui l'amène – à ce titre - à se comparer aux monarques européens et à l'empereur de Chine :

I cannot, my son, inform you, that we are the posterity of the great and the noble; I never heard of the titles of our ancestors [...]. You may however, rely on the antiquity of our family; [...] we have existed about six thousand years. In this view at least none of the Kings or Princes of Europe are more dignified than we are; nor are we in this respect exceeded by the Emperor of China himself, whatever he may imagine to the contrary. (Letter of Samuel Lowell to his son Samuel about the Welsh origins of the family, *Francis Cabot Lowell Papers*)

Même si les voyageurs n'ont pas toujours des ancêtres aussi distingués que Laurens, tous tentent de rencontrer des descendants toujours en vie : Joshua Gilpin effectue en 1796 un séjour à Boldre chez son parent le Révérend William Gilpin (1724-1804), célèbre auteur de plusieurs ouvrages sur le pittoresque, et il en profite pour rassembler tous les documents nécessaires à la rédaction des « Memoirs of the Gilpin Family of Philadelphia ».³¹¹ Quant à James Oldden, il se rend en 1801 jusqu'à Oldenbourg en Allemagne, pour voir la « ville à laquelle ses ancêtres ont probablement donné leur nom », et se réjouit de voir que le lieu est plaisant et les habitants prospères (Oldden, July 3 1801). Les recherches n'aboutissent pas

³⁰⁸ « Perhaps by a Comparison of our Arms our Alliance may be further Confirmed. [...] The Crest was a lion couchant or passant but I have adopted a new [one] » (HL to M. et Mme Laurence, *Papers*, vol. 9, 311).

³⁰⁹ Bertrand Van Ruymbeke, « Cavalier et Puritan, l'ancêtre huguenot au prisme de l'histoire américaine », *Diasporas, Histoire et Société*, Nov. 2004, 12-22, 14.

³¹⁰ Cette lettre ne comporte ni date ni lieu, et aucune indication ne permet de déterminer de quelle manière elle s'est retrouvée entre les mains de Francis Cabot Lowell (« Letter of Samuel Lowell to his son Samuel about the Welsh origins of the family », *Francis Cabot Lowell Papers*, box 7, MHS). Mettre dans les annexes (vol. 2, p.138).

³¹¹ Ce document est conservé à la Historical Society of Pennsylvania (John W. Jordan, ed., *Colonial and Revolutionary Families of Pennsylvania*, I, originally published in 1911, Baltimore, Genealogical Publishing Company, 1978, 418).

toujours : en 1800, Joseph Sansom rentre bredouille d'une excursion dans le petit village de Beedon, dans le West Berkshire, où vivaient ses ancêtres paternels au milieu du XVII^e siècle (Joseph Sansom to Samuel Sansom, Bath, 1st month 7th 1800, *Papers*).

Certains renouent également avec des membres loyalistes de leur famille, exilés pendant le conflit révolutionnaire, parfois plusieurs années après la fin de la guerre. L'expérience s'avère positive pour Martha Coffin Derby en 1801 : « I am surrounded by friends whom till a few weeks ago I scarcely knew – beloved by them and loving them almost as sisters » (To Eleanor Coffin, London, November 14, 1801). On ne retrouve pas dans son commentaire l'animosité qui pouvait exister chez certains patriotes américains au lendemain de la guerre d'indépendance à l'encontre de ceux qu'on identifiait comme des « ennemis », des « traîtres à la nation. » La rencontre face-à-face permet à la voyageuse d'aller au-delà des préjugés de l'époque.³¹²

Au cours de leur séjour, les visiteurs prennent donc conscience des liens du sang qui les unissent à la Grande-Bretagne. Sur cette terre d'histoire, ils revivent également les moments les plus héroïques d'un passé qu'ils revendiquent sans complexe.

C) L'Angleterre, une terre d'histoire

A mesure que l'on progresse dans la période, la Grande-Bretagne apparaît de plus en plus comme une terre du passé, au même titre que l'Italie ou la Grèce pour les Britanniques.³¹³ Ainsi, lorsque Thomas H. Perkins se rend dans le pays en 1795, il se préoccupe avant tout de la société britannique contemporaine, de ses prisons, de ses hôpitaux et institutions caritatives, ou encore de ses manufactures. Mais lorsqu'il effectue un nouveau séjour en 1811-1812, il émaille son récit de références aux temps anciens et se passionne pour les églises, monastères et châteaux. Ses premières impressions de la côte du Pays de Galles en 1811 font apparaître un paysage « enchanteur », où tout ce qui l'entoure renvoie au passé : « [I saw] castles, cathedrals, and Churches which have stood the ravage of time for many

³¹² A ce propos, voir Eileen Ka-May Cheng, « American Historical Writers and the Loyalists, 1788-1856: Dissent, Consensus, and American Nationality, » 492. Benjamin Franklin ne pardonnera ainsi jamais à son fils William Franklin d'être resté loyal à la Couronne : il refuse de se réconcilier lorsque ce dernier le lui propose en 1784 et, dans son testament, ne lui lèguera que quelques terres en Nouvelle-Ecosse (Sheila L. Skemp, *William Franklin : Son of a Patriot, Servant of a King*, New York, OUP, 1990, 269-270).

³¹³ « England was for the Americans a classic land, [they] pointed out that England was to them as Italy and Greece were to Englishmen » (Mulvey, *Anglo-American Landscapes*, 257).

Centuries. Every one of those Castles has some particular history highly interesting attached to it” (*Diary*, 23 September 1811).

Dans un célèbre passage de son *Sketchbook* (1818-1819), Washington Irving résume l’attrait historique que représente la Grande-Bretagne, et plus généralement le Vieux Continent, pour tous les visiteurs américains :

Europe was rich in the accumulated treasures of age. Her very ruins told the history of times gone by, and every mouldering stone was a chronicle. I longed to wander over the scenes of renowned achievement – to tread in the footsteps of antiquity – to loiter about the ruined castle – to meditate on the falling tower – to escape, in short, from the commonplace realities of the present, and lose myself among the shadowy grandeurs of the past. (Washington Irving, *The Sketchbook of Geoffrey Crayon*, “The Author’s Account of Himself”, Baudry’s European Library, 1846, 2)

Les marchands ne font pas exception : ils s’enthousiasment pour les monuments celtiques et les ruines romaines, déambulent dans les cathédrales gothiques au clair de lune, parcourent les hauts lieux historiques, et se délectent de légendes renvoyant à des temps immémoriaux. Cédant à l’engouement naissant pour le romantisme, ils raffolent de ces lieux habités de poésie et de mystère, qui font cruellement défaut à la jeune Amérique, comme le regrette Joseph Sansom : “Towns and villages [in England] are romantically crowned with Gothic pinnacles, an interesting addition which our American scenery must ever want” (Sansom, *Travels*, 260-261). Originaires d’un pays où l’on ne trouve aucun monument historique et où le passé ne suscite que peu d’intérêt, ils aspirent à échapper pour un temps à une société terre-à-terre, tout entière dédiée au profit et tournée vers l’avenir (James Buzard, *The Beaten Track*, 187). Dans le même temps, ils retracent leurs propres origines, et revivent les plus grands événements d’une histoire qui est aussi la leur à travers des objets et des lieux qui portent leur empreinte. Cette appropriation est parfois facilitée par un souvenir rapporté en Amérique : en visitant le château de Warwick en 1812, Thomas H. Perkins détache un morceau de lierre des “murs vénérables de la tour César” (Perkins, *Reminiscences of England & Wales*, 1812).

En Grande-Bretagne, l’histoire devient palpable, concrète, et permet aux visiteurs de ressentir le passage du temps (Baker, *Fortunate Pilgrims*, 208). Perkins mentionne ainsi presque systématiquement l’âge des bâtiments qu’il observe, comme pour mettre en exergue les siècles qui les séparent de l’époque actuelle.³¹⁴ En 1810, Francis Cabot Lowell fait part lui

³¹⁴ Le visiteur note par exemple que la cathédrale de Bristol est vieille de sept cents ans, ou encore que l’église de Sainte Marie Redcliff en a cinq cents (Perkins, *Diary*, 25 September 1811). On peut noter que ce vif intérêt pour le passé se manifeste chez certains visiteurs dès la toute fin du XVIII^e siècle : au lendemain de sa première nuit sur le sol de la “vieille Angleterre” en 1795, John Godfrey se lève avec les premiers rayons du soleil afin

aussi de son étonnement lorsqu'il constate que certaines habitations du centre d'Edimbourg ont été « construites avant même que Christophe Colomb ne découvre l'Amérique » et que, malgré leur âge (plus de 400 ans), elles sont encore en parfait état de conservation.³¹⁵ Les visiteurs raffolent des épisodes les plus dramatiques et les plus sanglants, et se délectent tout particulièrement des destins souvent tragiques des rois et reines du royaume : en 1816, Charles Longstreth contemple à Chatsworth le lit où aurait dormi Marie Stuart alors qu'elle était retenue prisonnière par sa cousine Elisabeth. Près de Leicester, il se rend dans la maison où Richard III a passé la nuit avant la bataille de Bosworth au cours de laquelle il trouva la mort en 1485 (Longstreth, *Diary*, 73, 67). En visitant la Chapelle de Whitehall en 1815, Joseph Ballard foule l'endroit précis où Charles Ier a été décapité en 1649 et à Westminster Abbey, il ne résiste pas à l'envie de s'asseoir sur les chaises de couronnement des anciens dirigeants (Ballard, 44, 53). Ils sont nombreux également à remarquer les traces laissées par les attaques d'Oliver Cromwell sur divers châteaux,³¹⁶ ou encore à frissonner en évoquant les invasions barbares.³¹⁷

Tous ces objets et lieux de mémoire donnent aux visiteurs l'occasion de s'approprier un riche patrimoine, tout en ne sélectionnant que les événements les plus glorieux et ceux qui servent au mieux les intérêts nationaux. Les périodes anglo-saxonne et normande connaissent un succès tout particulier, car elles offrent une galerie de héros incarnant des valeurs dont se réclament les Américains.³¹⁸ Ainsi, dans son récit de 1810, Joshua White ne cache pas son admiration pour le roi saxon Alfred le Grand, qu'il présente comme un modèle de courage, prêt à défendre le territoire face aux ennemis vikings, mais également comme un souverain éclairé, un « réformateur » s'attachant à promouvoir l'éducation de ses sujets. Le commentaire historique se double d'une critique politique lorsque le visiteur ajoute qu'aucun

d'explorer deux « curiosités » : une église « qui paraît très ancienne », et « les ruines d'un monastère » dont les origines remontent, de toute évidence, à des temps encore plus reculés (*Diary*, May 9 1795).

³¹⁵ “These buildings are upwards of 400 years old and are still in perfect preservation [...] It is certainly wonderful to see buildings handsome which were built before Columbus discovered our world now so full of human beings” (Francis Cabot Lowell to William Cabot, Edinburgh, August 27 1810, *Papers*).

³¹⁶ En passant à Worcester, Thomas H. Perkins découvre la maison où Charles II se réfugia, après sa défaite contre Cromwell en 1651, avant de prendre la fuite en France. Pour le plus grand bonheur du visiteur, presque toutes les collines de la région sont d'anciens champs de bataille : “I saw the house where Charles II after his defeat came in disguised and managed to escape unseen. This part of the country was the theatre of a war in Cromwells (*sic*) time and almost every hill is pointed at as the seat of some battle” (Perkins, September 23 1811, *Voyage to Bristol*, 1811).

³¹⁷ En visitant Northampton, Charles Longstreth note que le centre historique a été complètement détruit par les « troupes danoises » et il relate par le menu les diverses batailles sous les Normands (Longstreth, 30 June 1816). Quant à Thomas H. Perkins, sa visite du château de Warwick, construit sur les ordres de Guillaume le Conquérant, le replonge à l'époque où « les Danois, les Saxons et les Normands régnaient sur le pays » (Perkins, *Reminiscences of England & Wales*, 1812).

³¹⁸ Voir Elise Marienstras, *Les Mythes fondateurs de la nation américaine*, 15 : « Les Fondateurs [de la nation américaine] réclament en legs ce qui, dans le passé britannique, représentait le mieux la culture spécifique des Américains d'origine anglo-saxonne ».

autre roi britannique « moderne » ne rivalise avec cette figure, encore moins le futur George IV : « In which of [these kings] shall we find [Alfred's] learning, his indefatigable zeal for the promotion of private good, and the security of public welfare ? » (White, *Letters*, II, 109). Charles Longstreth se réclame lui aussi d'une filiation avec le fier peuple des Saxons, à travers son usage des adjectifs possessifs : il fait référence à « nos ancêtres saxons » ou encore à la conversion au christianisme de « nos rudes ancêtres » (Longstreth, *Diary*, 42, 43).

En revanche, les visiteurs prennent leurs distances vis-à-vis de l'histoire britannique récente, ce qui leur permet de ne pas contredire leur position dans les deux guerres d'indépendance. Ainsi, lorsqu'en 1812, le marchand Thomas Handasyd Perkins visite une mine de sel près de Manchester, il ne manque pas de relever les taxes élevées appliquées à ce produit et il s'étonne de l'absence de protestation de la population anglaise, laissant sous-entendre que seuls les Américains ont su défendre et préserver les libertés traditionnelles anglaises (Perkins, *Reminiscences of England & Wales*, 1812). Ce faisant, il défend la justesse des principes qui animent la jeune nation lors de la guerre de 1812, qui vient alors tout juste d'être déclarée.

Par ailleurs, suivant la tendance à l'époque, les voyageurs proposent une lecture morale de l'histoire : ils tirent des leçons des événements passés, et mesurent les progrès accomplis par l'humanité, afin d'éviter que les mêmes erreurs ne se répètent. Ainsi, en contemplant le château de Kenilworth en 1810, Joshua White prend la mesure de l'évolution de la société depuis le règne des Saxons, lorsque violence, guerres et misère étaient le lot de la population :

The sight of ruins is always useful [...] the mind is forced to draw a parallel between what has passed away, with what is present. [...] It reflects on the wretched state of society at this barbarous time, and the amelioration condition of mankind which no longer requires [these castles] as a security against violence and rapine. (White, *Letters*, II, 131)³¹⁹

Les vestiges de monuments anciens sont également propices à faire naître chez ces visiteurs pré-romantiques des sentiments mélancoliques. Les édifices qui ont bravé plusieurs siècles les renvoient à leur condition humaine, à la manière d'un *memento mori*. Joshua E. White en fait ainsi l'expérience à Kenilworth :

³¹⁹ Charles Longstreth fait une observation similaire lorsqu'il se rend dans une « vieille abbaye » - selon toute vraisemblance l'Abbaye de Kirkstall - près de Leeds en 1816 : « It is highly interesting to the eye of taste that loves to dwell upon the fine monuments of ancient times and to trace the wonderful progress of arts in periods so much less enlightened than that in which they are now contemplated » (Longstreth, 6th June 1816).

Feelings of reverence and melancholy seize the soul while we are surveying the naked and mouldering ruins of a place, once the seat of pomp, splendour, and hilarity; but now the haunts of rooks, and owls, and reptiles. What was once the habitation of kings, is now a lonely waste, vast and dreary, overhung with ivy, and tumbling to dust. (White, *Letters*, II, 125)

Pour rendre le contraste encore plus saisissant, White oppose les occupants actuels du lieu - corbeaux, chouettes et reptiles – à ceux, autrement plus illustres, de 1575 lorsque le Comte de Leicester, favori d’Elisabeth I, organisa une somptueuse réception en l’honneur de sa souveraine.³²⁰ White s’abandonne par ailleurs à la rêverie solitaire en visitant la source où Rosamund Clifford (c.1140-c.1176), maîtresse du roi Henri II, venait se rafraîchir. Dans ce lieu propice à la « contemplation », un écrin isolé du monde extérieur par d’ « épais buissons d’aubépine » et des « lianes de lierre » – symboles d’innocence et d’amour éternel -, le voyageur s’émeut du destin tragique de la jeune femme,³²¹ et rappelle dans le même temps la fugacité des plaisirs, la vanité de l’existence humaine et l’inéluctabilité de la mort :

Everything here invited to contemplation: the solitude, the deep shade formed by the hawthorn and other shrubs, over the spring, with the wandering ivy which spreads its luxuriant branches over all the precipice, and a dark grove [...]. All force the mind to recall the events of a semi-barbarous period of English history, to reflect upon the melancholy issue of Rosamond’s (*sic*) intrigue, and to teach us the mutability of grandeur, and of all human things. (White, *Letters*, II, 104)

De manière générale, les visiteurs sont à l’écoute de leurs émotions. Ils affectionnent tout particulièrement les églises gothiques et les châteaux médiévaux en ruines qui sont aptes à leur procurer un sentiment de terreur mêlé d’admiration (*awe*).³²² Certains font même l’expérience d’une révélation mystique. En visitant la cathédrale de York en 1810 alors que résonne l’orgue et que s’élèvent les voix célestes du chœur, Joshua White est comme « paralysé » face à tant de beauté. Il est incapable de traduire ses sentiments, et décrit la scène comme “sublime”³²³ :

I became fixed to the spot in mute astonishment at the magnificence around me. For a while I was bewildered. [...] The solemn sound of an organ, with the chanting of the singing boys, would have elevated my soul to heaven. [...] Here the description must cease: the sight defies all the powers either of the pen or the

³²⁰ <http://www.historic-uk.com/HistoryMagazine/DestinationsUK/Kenilworth-Castle/> (dernière consultation : juin 2015)

³²¹ La légende veut qu’elle ait été empoisonnée par sa rivale, Aliénor d’Aquitaine (« Rosamond », Encyclopédie *Britannica*).

³²² Voir par exemple le commentaire de Thomas H. Perkins à Saint Paul en 1811 : “one feels a degree of awe in entering a building which is now consecrated to the illustrious dead” (28 Sept 1811, *Diary*).

³²³ Pour une définition du terme, se référer à la page 145.

pencil; nor can the imagination itself figure any thing corresponding in grandeur to the real sublimity which here surround the beholder. (White, *Letters*, I, 105-106)

Afin de renforcer encore ces émotions, White effectue des visites à la lueur de l'astre lunaire et des étoiles : « The effect by moonlight is singularly grand » (104).

Dans de tels lieux, les voyageurs échappent à la réalité et au temps présent, et accèdent à un monde mystérieux qui les fascine. En pénétrant dans le château d'Alnwick, Joseph Sansom est saisi par la « lugubre mélancolie » qui se dégage des murs, et la description qu'il offre de sa visite semble tout droit sortie d'un roman gothique : alors qu'il s'engage dans le corps de garde, des « statues gigantesques » le « menacent » depuis les remparts. Guidé à travers d' « étroits passages » jusqu'à une trappe inquiétante menant aux oubliettes du donjon, le voyageur peu rassuré est soudain transporté à l'époque des guerres écossaises : « [By this grated trapdoor], in ruder times, many a hardy Scotchman has been led down into the dungeon, and left to pine away, in darkness and despair ! » (Joseph Sansom to Samuel Sansom, Edinburgh, July 29 1799, *Papers*). Dans le même esprit, en visitant le château de Warwick en 1812 où l'on a récemment mis à jour un escalier menant « on ne sait où », Thomas H. Perkins se plaît à imaginer qu'il s'agit d'un passage vers le château de Kenilworth, situé à quelques miles de là (Perkins, *Reminiscences of England and Wales*, 1812). Les marchands américains reflètent donc parfaitement l'engouement de l'époque pour les romans gothiques d'Ann Radcliffe et d'Horace Walpole, ou encore pour les ouvrages historiques de Walter Scott, même s'ils ne font pour la plupart aucune référence directe à de tels écrits dans les témoignages.³²⁴

Cette perception de la Grande-Bretagne s'accompagne d'un regard plus détaché sur l'ancienne mère patrie. Même si les tensions réapparaissent au moment de la deuxième guerre d'indépendance, une fois le conflit terminé, certains voyageurs appellent à la réconciliation des deux peuples.

³²⁴ Une seule référence explicite à un roman gothique a pu être relevée parmi les sources du corpus. En visitant les ruines de l'abbaye de Furness, dans le nord-ouest de l'Angleterre, en 1815, Mary Torrey renvoie au commentaire d'Anne Radcliffe dans son journal de voyage en 1794 : « I did not see any festoons of luxuriant nightshade which the fanciful tourist [Mrs Radcliff] describes, & I am inclined to think she must have owed much to her own imagination in the representation » (Torrey, *Journal*, June 27 1815). Quant à Walter Scott, c'est en visitant la cathédrale de York en 1810, que Joshua E. White cite l'un de ses poèmes décrivant Melrose Abbey au clair de lune (White, I, 118), mais aucune allusion n'a été retrouvée aux romans historiques de l'auteur.

D) Des relations plus apaisées

Une fois la paix revenue de part et d'autre de l'Atlantique en décembre 1814, plusieurs marchands – tous fédéralistes – tentent de désamorcer les tensions en s'attaquant aux nombreux stéréotypes anti-britanniques et en offrant une image plus positive du pays. En conclusion de son récit de voyage en 1815, Joseph Ballard affirme ainsi avec force que s'il n'était pas américain, il aimerait être anglais :

Respecting England there is much to admire and much to dislike, yet the former predominates so far that I have no hesitancy in saying that if I were not an American, I should wish to be an Englishman. (Ballard, 105)

Le visiteur condamne ses concitoyens qui manquent de mesure dans leur jugement sur l'ancienne puissance coloniale. Le ton s'est en effet durci dans les années précédant la guerre de 1812 et l'animosité envers la Grande-Bretagne atteint son paroxysme après la prise et l'incendie de la ville de Washington D.C. par les troupes britanniques en août 1814.³²⁵ Pour les Républicains, la guerre de 1812 incarne rien de moins qu'une deuxième guerre d'indépendance. Dans son discours devant les membres de la Société Agricole du Berkshire en octobre 1814, Elkanah Watson n'a pas de mots assez forts pour dénoncer ceux qui viennent à nouveau ensanglanter le sol national :

We have a second time saved our liberties and have confirmed our independence. [...] Blessed be God, this is the last generation of Englishmen who will dare to assail the rights of Americans. [...] It is time to repel from our shores, and sweep from our territory, the unblushing allies of savages, who, after the lapse of the third of a century, again pollute our soil, by their detestable footsteps. They come from the opposite shores of the Atlantic, their hands reeking with blood, -familiar with carnage and death, to plunge their infernal weapons into the bosoms of unoffending freemen. (Watson, *Memoirs*, 446, c'est moi qui souligne)

Les Fédéralistes n'approuvent pas le conflit, mais ils partagent en grande partie la colère des Républicains. Alors qu'elle séjourne à Londres en 1814, Mary Turner Sargent Torrey apporte tout son soutien aux troupes américaines et se réjouit de chaque victoire :

We had hardly recovered from the shock, which the disgraceful destruction of Washington had given us [...]. Thank heaven, yesterday's news was a little encouraging – that the British were defeated in an attempted attack on Baltimore & lost their gallant commander, seems to be a little reparation of our disgrace. (Torrey, October 18 1814, *Journal*)

³²⁵ David Heidler, Jeanne Heidler, *The War of 1812*, 1-5, 13-14 ; Donald R. Hickey, *The War of 1812*, 3, 17-28, 305.

Lorsqu'elle apprend la signature du traité de paix mettant fin à la guerre, elle est fière que son pays ait réussi à défendre sa liberté et à faire respecter ses droits : « Never again may America be embroil (*sic*) in war & bloodshed, but our liberty uninvaded, & our rights respected" (Torrey, March 1815, *Journal*).

Alors que s'ouvre « l'ère des bons sentiments », qui voit un apaisement des conflits politiques internes, plusieurs marchands fédéralistes invitent leurs lecteurs à dépasser tout sentiment de parti. Dans son récit de 1815, Joseph Ballard condamne tous ceux qui adoptent des vues extrêmes vis-à-vis de la Grande-Bretagne, qu'il s'agisse de Républicains persuadés que les Britanniques cherchent par tous les moyens à nuire à la prospérité américaine, ou de Fédéralistes idéalisant la société britannique.³²⁶ Il n'en reste pas moins un Fédéraliste convaincu, car ses critiques à l'égard de la société britannique sont très limitées. Afin d'encourager un rapprochement entre les deux peuples, Ballard observe que la population britannique était dans l'ensemble opposée à la guerre et qu'elle aspire à une réconciliation : « I am satisfied by my intercourse with Englishmen and from many conversations I have had with them respecting the late unhappy contest, that they were opposed to it [...]. I have never seen one who did not deprecate a quarrel with us" (Ballard 106). Le visiteur rapporte également une anecdote illustrant la grande tolérance des habitants de Liverpool vis-à-vis des Américains : lorsqu'un marin américain assistant à une pièce de théâtre s'écrie « Dieu damne le Roi » en plein hymne national, le public se contente de rire (Ballard, June 11 1815). Ballard va même jusqu'à excuser le gouvernement britannique, en expliquant qu'il n'a fait que protéger les intérêts nationaux face à une Amérique qui connaît une croissance économique exceptionnelle et devient un rival de plus en plus sérieux sur le plan industriel (Ballard, 106).

Dans son récit de 1816, le Fédéraliste Joshua E. White exhorte lui aussi ses concitoyens à renouer avec les liens profonds qui les rattachent au peuple, à la langue, à la religion et à la culture britanniques :

I wish my countrymen would recollect by what ties and by what sympathies they are united to Great-Britain; and then divest their minds of unmanly and ungenerous prejudices. [...] as descendants of one common stock, children of the same parents, let them regard the people of England with the affection of consanguinity, and as united to themselves by a similarity of language, habits, dress, and religion. (White, I, 168)

³²⁶ "The Americans are not in the habit of viewing England in the light in which she should be seen. We either represent her as too faulty or too faultless" (Ballard, 105).

Afin de rallier son public à sa cause, White ne tarit pas d'éloges sur l'accueil que lui réservent les Britanniques en 1810, alors même qu'il voyage en pleine montée des tensions entre les deux pays : il insiste qu'il n'a jamais été reçu en « étranger », n'a été victime d'aucune remarque désobligeante, et il décrit la population comme « civile, sincère, généreuse et hospitalière », « polie et ouverte aux autres » (White, I, 41, 160). Il encourage donc les Américains à imiter leurs « frères » anglais en se montrant plus tolérants et en s'affranchissant de leurs préjugés :

Unlike too many of my countrymen who have lavished vile and indiscriminate abuse on the English as a nation, I have not heard [the Englishmen] express themselves but in terms of decency and respect of the American people. [...] I most ardently wish, that many of my countrymen would imitate this conduct, and thus evince a greater regard for the feelings of foreigners. (White, I, 165-166)

Comme l'analyse l'historien Sydney G. Fisher, en décrivant les Britanniques comme un peuple proche de ses « frères américains », ces Fédéralistes cherchent avant tout à justifier leur vénération du modèle culturel anglais sans que leur patriotisme ne soit remis en cause.³²⁷

Les marchands du début du XIX^e siècle portent donc un regard ambivalent sur la Grande-Bretagne : de moins en moins familière, parfois même perçue comme un pays étranger, elle représente néanmoins la « terre des ancêtres », un lieu où ils renouent avec leurs origines, leur histoire ancienne et un riche héritage culturel.

Il s'agit à présent de voir si les transferts entre les deux pays suivent le même schéma : la jeune République réussit-elle progressivement à se détacher du modèle britannique, et plus généralement européen ? Quels sont les secteurs où elle parvient à innover et à rivaliser avec son ancienne puissance coloniale ? Dans quels autres peine-t-elle encore à rattraper son retard et à affirmer son indépendance ?

³²⁷ “[This interpretation] pleased a certain class among the [Americans] who wanted to be able to admire England, her literature, her laws, her social customs, the charming lives of her country gentry, the hedge rows and green fields, and the fashion of London. They could admire and love all these things, have social pleasures with distinguished Englishmen, talk about the Anglo-Saxon race, its glories and conquests, and yet remain true Americans” (Sydney G. Fisher, “The Legendary and Myth-Making Process in Histories of the American Revolution”, 66-67).

III- En route vers l'autonomie : les transferts entre 1800 et 1815

Lorsque débutent les guerres révolutionnaires, les Etats-Unis s'emploient à rester neutres et à s'isoler du vieux continent dans son ensemble. La jeune République se tourne alors vers elle-même, concentrant ses efforts sur son développement intérieur et confortant sa montée en puissance, convaincue qu'elle sera appelée à rivaliser avec la vieille Europe dans un avenir proche (Gordon Wood, *The Rising Glory of America*, 1-18 ; Marie-Jeanne Rossignol, *Le Ferment nationaliste*, 173-189). Comme l'exprime Elkanah Watson dans ses mémoires rédigés en 1821, les Américains se félicitent des avancées de leur pays en l'espace de seulement quelques générations, et ils ont alors pleinement confiance en l'avenir :

The map of the world presents to view no country, which combines so many natural advantages, is so pleasantly diversified, and offers to agriculture, manufactures, and commerce so many resources; all of which cannot fail to conduct America to the first rank among nations. This I prophesy. It must be so. (Watson, *Memoirs*, 78)

Ce sentiment se répercute sur les échanges de biens culturels de part et d'autre de l'Atlantique.

A) Un système éducatif américain de plus en plus performant

L'Amérique continue à développer ses institutions d'enseignement secondaire et universitaire, ce qui permet à Joseph Sansom d'affirmer en 1805 qu'une éducation de qualité peut désormais être obtenue sans quitter le territoire national, notamment pour les jeunes hommes se destinant au métier de marchand :

The agents of manufacturing houses now spare our merchants the trouble of going to England to settle correspondence; and the Revolution has taught us, that law can be studied without having chambers in inns of court - Physics and surgery, without repairing to the Professors of Edinburgh, or Montpellier – and even Divinity without foreign ordination. (*Travels*, 280)³²⁸

³²⁸ Ce passage fait partie de la conclusion de son récit de voyage, qui est reproduite en intégralité dans les annexes (vol. 2, p.162).

Il faut rappeler que l'éducation est l'une des valeurs fondamentales de la nation : Thomas Jefferson est convaincu que des citoyens éclairés constituent le meilleur moyen de préserver le bon fonctionnement de la république.³²⁹

Certes, il est certains domaines spécialisés, comme la littérature ou les arts, pour lesquels le passage en Europe reste indispensable,³³⁰ mais de manière générale, les visiteurs n'envient plus le système éducatif anglais. Ils reprochent à l'enseignement dispensé à Oxford et Cambridge son caractère obsolète, ainsi que le peu d'importance accordée aux connaissances pratiques, et défendent une éducation qui forme des citoyens utiles à la société, des membres d'une future élite active, en lieu et place d'aristocrates oisifs.³³¹ En 1812, Thomas H. Perkins déplore ainsi qu'après deux ou trois années passées à Oxford, les étudiants ressortent « presque aussi ignorants qu'à leur arrivée »³³² et il désapprouve la différence de traitement entre les étudiants issus de la noblesse et leurs congénères : « The sons of the nobility have a separate table. [...] Noblemen have a gold tape in their capes, not a black one. [...] Had I no other objection to educating a son here, this would alone determine me against it" (Perkins, *Reminiscences of England and Wales*).

Les voyageurs condamnent également la rigueur de la discipline dans les écoles britanniques. En visitant un internat pour jeunes filles de la capitale en 1814, Mary Torrey déclare que jamais elle n'accepterait de placer sa fille dans un tel établissement, car elle juge que l'autorité excessive nuit à l'épanouissement des pensionnaires :

³²⁹ Voir Bodnar, *Bonds of Affection*, 20 ; Malie Montagutelli, *Histoire de l'Enseignement aux Etats-Unis*, Paris, Belin, 2000, Chapitre II. Jefferson écrit ainsi dans ses *Notes on Virginia* de 1785 : « [No law is more important than] to diffuse knowledge more generally through the mass of the people [...], as they are the ultimate guardians of their own liberty » (Jefferson, *Notes on Virginia*, Richmond, VA, J.W. Randolph, 1785, 1853, Query XIV, 159). Cette importance accordée à l'éducation est héritée en partie des principes puritains, ce qui explique l'avance de la Nouvelle-Angleterre dans ce domaine : à la fin du XVIII^e siècle, le taux d'alphabétisation de la population blanche masculine de la région atteint presque les 100%. Il s'élève à près de 2/3 de cette même population dans le reste du pays (Bodnar, 25). Par ailleurs, Harvard est fondé dès 1636, et le College of William and Mary en 1691.

³³⁰ Pour former écrivains, peintres et sculpteurs, le séjour en Europe reste primordial. Les premiers y rencontrent les grandes figures littéraires de l'époque, et fréquentent des cercles dont il n'existe aucun équivalent sur le sol américain. Dans le domaine de l'art, l'Amérique n'offre aucune formation avant la fin du XIX^e siècle et il n'existe aucune collection d'œuvres permettant d'avoir un panorama complet de l'art occidental. D'autre part, il reste encore difficile de vivre de son art sur le territoire national. Sur les pas de Benjamin West qui embarque pour le vieux continent en 1760, des artistes tels que Charles Willson Peale, John Singleton Copley, John Trumbull, Gilbert Stuart, ou encore Washington Allston s'installent à Londres, le temps de leur formation, ou de manière définitive (Cushing Strout, *American Image of the Old World*, 62-7). Il est également essentiel pour les enseignants des universités américains de se former en Europe : c'est le cas de Benjamin Silliman, professeur de chimie et d'histoire naturelle à Yale, d'Edward Everett, de George Bancroft, et de George Ticknor, professeurs de grec et de littérature française et espagnole pour le dernier à Harvard. Pour plus de détails, voir Commager, *Britain through American Eyes*, 83-90 ; Orié Long, *Literary Pioneers*, 108-109.

³³¹ David Jeremy, «British and American entrepreneurial values in the early 19th century... », *The End of Anglo-America*, Burchell ed., 47-48.

³³² "I am told that both Oxford and Cambridge have fallen off, within a few years, and I am persuaded that many who reside two or three years at Oxford come away nearly as ignorant as they go there" (Perkins, *Reminiscences of England and Wales*, 1812).

The pupil is too apt to learn habits of deceit, contrivance & self-sufficiency, while the governess in turn, exerts her authority in a super-abundant degree, has favorites, & alas, sufferers too. [...] The child is ruled by an arbitrary mistress with an iron rod, [...] becomes unalterably dejected and depressed with fear (Torrey, *Journal*, 6 December 1814).

D'autre part, les visiteurs ont pris conscience que, l'éducation étant destinée à former de futurs citoyens, il devient indispensable qu'elle soit dispensée en Amérique. Cette évolution est particulièrement manifeste au sein de l'élite des états du sud, traditionnellement très attachée à envoyer ses fils se former dans les universités britanniques ou européennes. Ainsi, Margaret Manigault, qui a elle-même fréquenté des écoles anglaises et françaises pendant son Grand Tour d'Europe en compagnie de ses parents de 1771 à 1780,³³³ hésite en 1814 à envoyer ses enfants sur le vieux continent, car elle craint qu'ils en reviennent moins attachés à leur patrie : « Certainly I would be very happy to give my children the best teachers, to have them see the works of art. But I would perhaps be storing up regrets for them – They would perhaps love their country less for it » (Mrs Manigault to Mrs Du Pont, Philadelphia, 19 June 1814, "The Youth of 1812," 201).

Cependant, il n'en demeure pas moins qu'une éducation européenne reste toujours prisée. Pendant son séjour en France de 1801 à 1816, William Lee se réjouit que sa fille aînée Susan devienne une femme accomplie grâce à son éducation en France :

I now flatter myself you will, before you are eighteen years of age, write both the French and English languages perfectly. This, with your drawing, some music, a good knowledge of history and geography, together with a competent taste for the *belles-lettres* will render you quite an accomplished woman. (William Lee to Miss Susan Lee, 6 December 1809, *Yankee Jeffersonian*, 90)

Son opinion est partagée par ses compatriotes car à leur retour en Amérique, Susan et sa sœur Mary jouissent d'une « aura » au sein de la société élégante de la capitale américaine, comme le rapporte une jeune Allemande en visite à Washington en 1823 : « Susan and Mary Lee are the acknowledged leaders of society here and their words is law in regard to social customs. They were educated at Bordeaux and are very handsome and very charming » (Louisa Kalisky, December 1823, citée dans *Yankee Jeffersonian*, 211).

On constate donc que l'émancipation américaine en matière d'éducation progresse mais reste pour l'heure incomplète. Les transferts d'ordre technique témoignent-ils d'une plus grande autonomie ?

³³³ Betty-Bright P. Low, "Of Muslins and Merveilleuses," 32.

B) De l'imitation à l'innovation : les transferts techniques et scientifiques

Au début du XIX^e siècle, la Grande-Bretagne a entamé sa révolution industrielle et bénéficie d'une avance considérable en matière d'innovation technologique par rapport aux autres puissances européennes, et davantage encore par rapport à l'Amérique.

Les progrès de la Grande-Bretagne sont particulièrement remarquables dans l'agriculture, ce qui se traduit par des transferts toujours nombreux d'outils et de végétaux. Certains marchands étant également des *gentlemen-farmers*, c'est tout naturellement qu'ils s'intéressent à ce domaine, et c'est même la visée principale d'Ebenezer Smith Thomas lorsqu'il se rend en France et en Angleterre en 1820 :

Determined to promote the cause of agriculture by every means in my power, in June I took my departure for Europe, with the sole view of selecting seeds, implements, and books upon agriculture, particularly such as were not already known in the United States. (*Reminiscences*, II, 93)

Le visiteur a rempli sa mission puisqu'il rapporte plus de cent cinquante types de graines, « dont plus de 50 jamais introduites en Amérique », des machines et des outils pour moissonner, semer et labourer, ainsi que 500 ouvrages sur l'agriculture (*Reminiscences* I, 236).³³⁴

Il s'agit également de récolter de précieuses connaissances techniques. En parcourant la campagne anglaise en 1799, Joseph Sansom prend des notes sur les engrais agricoles : « The best manures sow the fallow with white or grey peas drilled. The drills are ploughed three or four times and the peas taken off by July or August » (Joseph Sansom, from Lincoln, [no precise date], *Papers*, Folder 3). A leur retour sur le sol national, plusieurs voyageurs s'emploient à partager ces pratiques en participant ou en créant des sociétés agricoles destinées à promouvoir une approche scientifique (Kraus, *Atlantic Civilization*, 173 ; Wood, *The Rising Glory of America*, 18).³³⁵ Ainsi, une fois sa fortune établie, Elkanah Watson se

³³⁴ Depuis 1816, Ebenezer Smith Thomas, libraire de formation, est devenu fermier dans le Maryland. A son retour de voyage en 1820, la baisse des importations agricoles depuis l'Europe à la fin des guerres napoléoniennes et la crise économique de 1819 l'obligent cependant à vendre sa ferme, ainsi que les graines et autres produits achetés en Europe, et à retrouver le monde de l'édition à Charleston, où il devient éditeur de la *City Gazette* (*Reminiscences*, 236).

³³⁵ Directement inspirées du modèle anglais, les premières sociétés de ce type voient le jour à Philadelphie et Charleston en 1785, puis à Boston en 1792 (Rodney C. Loehr, « The Influence of English Agriculture on American Agriculture, 1775-1825, » *Agricultural History*, 11 Jan 1937, 3-15). Elles ont pour objectif de faire connaître de nouvelles expérimentations, elles encouragent l'innovation à travers l'organisation de foires et de concours, mènent leurs propres expériences et introduisent de nouvelles espèces de cultures et d'animaux d'élevage (O'Gorman, *The Long Eighteenth Century*, 330). Elles rassemblent de nombreux négociants : la Société Agricole du Massachusetts en compte par exemple près d'un tiers parmi ses membres (Plakins Thornton,

retire des affaires en 1807 pour devenir un « *gentleman-farmer* » près de Pittsfield dans le Massachusetts : il importe de nouvelles espèces animales (le mouton mérinos, une espèce anglaise de taureau, ainsi qu'une variété de cochon de New York), organise en 1810 l'une des premières foires agricoles du territoire, et fonde l'année suivante la Société Agricole du Berkshire, ce qui lui vaut en 1818 le surnom d'« Arthur Young américain » dans la presse locale.³³⁶ Il contribue également à répandre l'usage de la jenny auprès des industries de la région (*Memoirs*, 420-422).

Certains transferts agricoles depuis l'Europe sont néanmoins voués à l'échec, les espèces végétales ne s'adaptant pas toujours au sol et au climat américains. En 1815, Joseph Ballard découvre près de Warrington l'utilisation de briques pour cultiver des fraises, mais conclut qu'une telle méthode ne serait pas adaptée en Amérique où « le soleil est trop présent » (Ballard, 68). Quant à William Lee, il fait envoyer à un viticulteur de Pennsylvanie quatre mille cinq cents pieds de vignes en provenance de plusieurs domaines bordelais prestigieux - Château Margaux, Château Lafitte et Haut-Brion - en 1805. Mais l'initiative échoue, car les cultures ne résistent pas aux fortes chaleurs et aux sécheresses, fréquentes dans la région.³³⁷ Lee ne s'avoue pas vaincu : à son retour en Amérique en 1816, il contribue à fonder l'association *Vine and Olive Company*, qui vise à développer la culture de la vigne et de l'olivier sur des terres vierges d'Alabama,³³⁸ et dans les années 1820, il envisage d'écrire un livre détaillant la culture de la vigne. Aucun de ces projets n'aboutit cependant, démontrant les limites du transfert du modèle européen en Amérique.

On note par ailleurs un changement notable au début du XIX^e siècle : les transferts agricoles s'effectuent de manière plus fréquente depuis l'Amérique vers l'Europe. Plusieurs

Cultivating Gentlemen, 59). Les marchands ne sont pas les seuls Américains à se passionner pour l'agriculture scientifique : le Britannique Thomas Coke est en contact avec le représentant au Congrès et diplomate Rufus King à qui il envoie de nouvelles espèces animales, et George Washington entretient une correspondance avec Sir John Sinclair et Arthur Young. George Washington, John Adams, Thomas Jefferson, John Jay et Rufus King entre autres sont également nommés membres honoraires du conseil national anglais de l'agriculture (Loehr, 5-11).

³³⁶ *Columbian Centinel*, 13 June 1818, n°3576, page 2 (America's Historical Newspapers). Voir également Jared van Wagenen, "Elkanah Watson, a Man of Affairs," *New York History*, 13, 4 (Oct 1932), 412 et Fred Kniffen, "The American Agricultural Fair: the Pattern," *Annals of the Associations of American Geographers*, vol. 39, no. 4, Dec. 1949, 264-282, 266.

³³⁷ Thomas Pinney, *A History of Wine in America, From the Beginnings to Prohibition*, Berkeley, University of Carolina Press, 1989, 111-113.

³³⁸ William Lee est nommé vice-président de l'association en 1816, mais il quitte ses fonctions peu de temps après pour s'impliquer dans d'autres projets. En 1817, la compagnie obtient du Congrès des terres en Alabama et, la même année, les premiers colons - pour la plupart des Français Bonapartistes exilés - fondent « Demopolis ». Les colons ne remportent pas le succès escompté, en raison de leur manque d'expérience et de l'omniprésence de la culture du coton dans la région, et ils abandonnent bientôt le lieu à d'autres colons (Nan Bowman Albinski, « The Vine and Olive Colony », *The Journal of General Education*, vol. 37, no. 3 (1985), 203-207, 203-204).

facteurs encouragent les Américains à l'innovation : les outils agricoles anglais et européens restent souvent chers, ils ont été conçus pour d'autres types de sols, de cultures, et ne conviennent pas toujours au fonctionnement des fermes américaines qui font face à une pénurie de main d'œuvre, ainsi qu'à un manque chronique de capitaux.³³⁹

En visitant le Conservatoire des Arts de Paris en 1820, Ebenezer Smith Thomas ne manque pas de rapporter que deux modèles américains de charrues sont exposés, « bien en évidence au premier rang », vision qui suscite une envolée patriotique : « Conspicuous in the front row, Thomas' and Freeborn's American patents ; they deserved to be there, for they far surpassed all others, in the immense collection, both in form and finish » (*Reminiscences*, 201).³⁴⁰ La portée symbolique d'un tel objet est remarquable : la charrue incarne l'attachement traditionnel des Américains à la terre nourricière, garante de leur vertu et du bon fonctionnement de la république. Elle reflète également l'évolution de l'idéologie nationale : alors que triomphent les valeurs du républicanisme classique dans les années 1780-1790, la nation est représentée dans l'iconographie populaire par les figures de la Liberté et de l'aigle. Au début du XIX^e siècle, ces symboles sont progressivement remplacés par la corne d'abondance et par la charrue, témoins d'une société qui s'attache désormais avant tout à promouvoir la prospérité et la richesse de ses membres (Kammen, *A Season of Youth*, 95-99).

Les progrès de l'Amérique sur le plan industriel sont plus mesurés.³⁴¹ William Lee observe en 1816 qu'il reste beaucoup de chemin à parcourir avant que l'Amérique ne rivalise avec l'Europe : « The languishing state of our infant fabrics, and the prevalent opinion on our seaboard that we cannot become a manufacturing people for ages, may check [our progress] » (William Lee to Thomas Jefferson, New York, Oct. 25 1816, *Yankee Jeffersonian*, 180). En effet, même si le pays bénéficie de conditions particulièrement avantageuses (des capitaux provenant d'un commerce florissant, une croissance démographique remarquable, source de main-d'œuvre et de consommation, et un marché intérieur en pleine croissance grâce à l'expansion vers l'ouest et à l'amélioration du système de transport intérieur), l'abondance de terres cultivables retarde son industrialisation.

³³⁹ Voir Loehr, « The Influence of English Agriculture on American Agriculture, » 13-14 : “After the second conflict with England [in 1812], the break between [America and England agriculture] was more complete, and Americans turned from the East to the West, realizing that while the experience of other countries would be useful, there were some problems confronting them that could be solved only by American action.”

³⁴⁰ Rappelons que Thomas Jefferson, un des pères fondateurs de la nation, était également planteur et passionné d'agriculture, et qu'il a mis au point son propre modèle de charrue avec l'aide de son beau-fils Thomas Mann Randolph (1768-1828) dans les années 1790 (Commager, *Jefferson, Nationalism and the Enlightenment*, 51).

³⁴¹ L'embargo de Jefferson en 1807, en réponse aux blocus français et britannique, stimule la création d'entreprises sur le sol national, mais elles peinent encore à faire face à la concurrence européenne. L'industrie du coton connaît un essor particulièrement impressionnant au début du XIX^e siècle, avec un taux de croissance annuel des cotonnades atteignant 29% entre 1815 et 1833 (Kaspi, *Les Américains*, 138-140).

D'autre part, certains Américains – en majorité des Républicains - y sont opposés. Dans son récit de 1816, Joshua E. White propose ainsi un plaidoyer contre le développement des industries en Amérique. Il peint un portrait effrayant des villes industrielles britanniques, présentant les manufactures comme des « nurseries de vices » qui ont perverti la vertu et la moralité des ouvriers, et l'industrie du coton comme « une malédiction ». S'il admet que cette dernière a permis d'enrichir la Grande-Bretagne, il déplore que seule une minorité de la population en tire profit, et sa conclusion est sans appel :

Americans! Take warning! [...] do you wish, Americans, to establish extensive manufactures? No! [...]. Let wealth rush in torrents upon [England]; but let it be recollected, that with all this, there is a concomitant portion of evil which spread with pestiferous influence through the community [...]. Let us leave proud little isle of the ocean boast of being the white slaves of the rest of the world, doing all its dirty work. (*Letters*, I, 334-336)

Cependant, des opinions aussi tranchées restent l'exception parmi les marchands de l'époque, y compris parmi les républicains³⁴² : en 1816, William Lee écrit ainsi à Thomas Jefferson que si l'implantation d'industries sur le territoire est contrôlée, la menace potentielle qu'elles représentent sera contenue et qu'elles permettront à la jeune nation de réduire sa dépendance vis-à-vis des industries européennes.³⁴³ Pour atteindre cet objectif, Lee suggère de faciliter l'immigration d'artisans ou ingénieurs étrangers et d'accorder le statut d'inventeurs à ceux qui transfèrent des machines et des technologies innovantes.³⁴⁴

En tant que consul américain à Bordeaux, Lee contribue directement à ces transferts d'artisans qualifiés. En 1815, il facilite le départ d'un « teinturier de talent », ainsi que d'une famille de tisserands, qui emporte dans ses bagages une dizaine de métiers à tisser le coton et la laine : « This family will prove a valuable acquisition, particularly for the article of cotton hose, as their loom for this purpose is so simple that a child of twelve years of age may work it » (To James Monroe, October 20 1815, *Yankee Jeffersonian*, 175-176). A son retour en Amérique en 1816, il envisage pour un temps de construire une manufacture à Washington D.C., où il compte employer des tisserands suisses spécialisés dans la fabrication de bas (*Yankee Jeffersonian*, 186).

Ebenezer Smith Thomas joue également le rôle d'intermédiaire dans la venue d'artisans européens : ayant investi des capitaux dans la construction d'une manufacture de coton à

³⁴² David Jeremy, « British and American entrepreneurial values in the early 19th century... », *The End of Anglo-America*, Burchell ed., 45.

³⁴³ William Lee To Thomas Jefferson, New York, October 25 1816, *Yankee Jeffersonian*, 180 ; William Lee to James Monroe, Bordeaux, 20 Oct. 1815, *Yankee Jeffersonian*, 176-177.

³⁴⁴ William Lee to Monroe, Bordeaux, Oct. 20 1815, 176. Cette idée était déjà défendue par le Fédéraliste Alexander Hamilton au début des années 1790 (Doron Ben-Atar, « Alexander Hamilton's Alternative : Technology Piracy and the Report on Manufactures, » *Federalists Reconsidered*, 50).

Providence,³⁴⁵ lorsqu'en 1805, il se trouve dans l'impossibilité de se procurer les plans d'une machine et de la faire fabriquer en Amérique, il parvient avec succès à faire venir un machiniste de Manchester, grâce à la complicité d'un ami à Liverpool.³⁴⁶ Ces transferts de personnes sont utiles car à mesure que la nation américaine développe ses industries, les Britanniques se font plus méfiants.³⁴⁷ Ainsi, en l'absence de contacts et d'appuis locaux, certains marchands se voient parfois refuser l'accès de manufactures au cours de leur séjour, comme Joseph Ballard en fait l'expérience à Birmingham en 1815 : « I did not visit any of the manufactories, as the proprietors of most of them are particularly averse to the introduction of strangers, especially Americans. This is the same throughout England » (*England in 1815*, 99, c'est moi qui souligne).³⁴⁸ En 1811, Francis Cabot Lowell témoigne lui aussi, dans les villes industrielles du nord-est du pays, d'un climat de suspicion à l'encontre des Américains, perçus comme des rivaux potentiels.³⁴⁹

Quelques industriels américains parviennent à surmonter ces obstacles et à concevoir leurs propres machines. Ainsi, en 1807, Robert Fulton et Robert Livingston mettent au point le bateau à vapeur en se fondant sur des modèles antérieurs américains, français et anglais.³⁵⁰ Deux marchands du corpus, qui sont également des industriels, apportent une contribution directe à ces innovations : Francis Cabot Lowell s'inspire de ses observations dans les manufactures européennes pour concevoir un métier à tisser avec l'aide de son mécanicien américain Paul Moody, et le fait breveter en 1814. Thomas Gilpin, pour sa part, met au point la première machine à papier continue américaine en 1817. Si sa machine est directement

³⁴⁵ Il s'associe avec Christopher et Nathaniel Olney. Comme l'auteur l'indique lui-même dans ses mémoires, il s'agit de la cinquième usine de ce type construite en Amérique.

³⁴⁶ « In due time [a machinist] arrived in Boston, and immediately joined our concern in Providence; his name was [Samuel] Ogden, and he was the first man that set up a cotton spinning machine shop, and taught the business in the United States" (*Reminiscences*, II, 41).

³⁴⁷ Les industriels britanniques de l'époque sont de plus en plus nombreux à s'interroger sur les capacités de la jeune république à leur faire concurrence dans un avenir proche, poussant certains à se rendre en Amérique pour évaluer *de visu* les progrès accomplis par le pays. On peut notamment citer l'industriel Henry Wansey en 1794, ou encore le marchand John Pershouse de 1801 à 1815 ("Henry Wansey and his American Journal, 1794," David John Jeremy, ed., *Memoirs of the American Philosophical Society*, vol. 82, 1970 ; James Tagg, "John Pershouse's American Sojourn, 1801-1815: The Prospect of Becoming Modern in the New Republic," *Journal of the Early Republic*, vol. 5, no. 1 (Spring 1985), 59-93).

³⁴⁸ Toutefois, il visite sans la moindre difficulté une fabrique de poterie à Liverpool, grâce à une lettre d'introduction d'un *gentleman* de la ville (167).

³⁴⁹ « We found the people [in the manufacturing towns] very much disposed to be jealous of Strangers, particularly Americans » (Francis Cabot Lowell to his uncle William Cabot, London, May 29 1811, *Papers*).

³⁵⁰ Ils font la fierté des visiteurs, comme Joseph Ballard qui assure en 1815 que le bateau américain l'emporte sur le britannique : "Compared with our boats of the same description, [English steamboats] are as far behind in point of improvement as our stagecoaches are to those of this country; nor are those boats which are upon the River Clyde in Scotland and which are much praised here to be compared to those in America" (*England in 1815*, 101).

inspirée d'une invention anglaise existante,³⁵¹ elle dépasse son modèle puisqu'elle produit davantage de papier et nécessite une main-d'œuvre moins importante.

Francis Cabot Lowell innove lui aussi : dans la manufacture de Waltham qu'il fonde en 1814, il rassemble dans un même lieu toute la chaîne de production du coton. C'est une première sur le territoire, et ce faisant, il introduit le prototype de l'usine moderne en Amérique. En 1820, le sénateur du Kentucky Henry Clay ne s'y trompe pas : il présente la manufacture Lowell comme « l'un des exemples les plus brillants de l'entrepreneuriat américain » et célèbre l'inventeur, dont le métier à tisser hydraulique « a atteint un degré de perfectionnement inégalé en Angleterre » (Rosenberg, *Life and Times of Francis Cabot Lowell*, 7). Par ailleurs, Lowell prend ses distances par rapport aux manufactures britanniques. Afin d'éviter la misère, l'immoralité et l'ignorance des masses ouvrières, il décide d'employer principalement des jeunes filles originaires des fermes de la région, et fait tout pour préserver leur vertu : célibataires, elles sont nourries et logées sur place, sont placées sous la garde de veuves respectables, se rendent à l'église tous les dimanches et suivent des cours d'instruction morale. Elles sont destinées à travailler dans la manufacture jusqu'à leur mariage, et ne constituent donc pas une classe ouvrière permanente comme en Grande-Bretagne. Lowell tient également à ce que ses employées soient bien traitées, afin d'éviter toute révolte.³⁵²

Pour finir, les transferts ont également lieu dans le domaine scientifique. Joshua E. White, ancien médecin, multiplie les visites d'hôpitaux et les rencontres avec d'éminents spécialistes britanniques pendant son séjour en 1810, ce qui lui permet d'approfondir ses connaissances médicales,³⁵³ mais également de flatter la fierté de ses lecteurs en affirmant que certains établissements de santé américains rivalisent avec ceux de Grande-Bretagne. Il compare l'hôpital de Pennsylvanie et celui de Leeds en ces termes :

³⁵¹ Gilpin reconnaît lui-même que sa machine ressemble fortement à celle de l'inventeur et industriel anglais John Dickinson (1782-1869) : « it was partly in imitation (*sic*) of the English Cylinder Machine Movement » (Hancock et Wilkinson, « The Gilpins and their Endless Papermaking Machine », 391). Il s'est procuré plusieurs dessins de la machine par l'intermédiaire de son frère et d'un employé dépêchés sur place. Pour plus de détails sur les différentes étapes de ce transfert, se reporter à la deuxième partie, chapitre 2, III- A), p.256.

³⁵² Rosenberg, *The Life and Times of Francis Cabot Lowell*, 179 ; David Jeremy, « British and American entrepreneurial values in early nineteenth century: a parting of the ways? », *The End of Anglo-America*, Burchell ed., 44-46. Toutefois, le système ne dure qu'un temps : dans les années 1840-1850, les jeunes filles sont remplacées par des immigrants irlandais et franco-canadiens, et l'empreinte du puritanisme s'estompe (Kaspi, *Les Américains*, I, 140).

³⁵³ A Londres, il s'entretient avec le chirurgien George Pearson, ainsi qu'avec de le Dr Jones, auquel il demande si une certaine eau médicale constitue un remède efficace contre la goutte (White, *Letters*, I, 282, 285). Comme de nombreux voyageurs de la même époque, il ne manque pas de s'arrêter dans le village de Slough sur sa route vers Oxford, pour examiner le célèbre télescope de l'astronome allemand William Herschel (1738-1822) (*Letters*, II, 63-65).

For its arrangement, neatness, extreme cleanliness, and the various comforts enjoyed by the patients, [the hospital of Pennsylvania] is, perhaps, without a parallel, even in this country, so distinguished by the liberal endowment of public institutions, and with all the advantages to be derived from a long establishment, numbers, wealth, and the improved state of science. (White, *Letters*, II, 179, c'est moi qui souligne)

Les transferts technologiques, agricoles et scientifiques se maintiennent donc à cette période. Ils se font encore majoritairement depuis l'Europe vers les Etats-Unis, même si certains inventeurs américains rivalisent désormais avec leurs confrères européens. Selon le modèle anglais, tout *gentleman* s'intéresse à la technique et à la science, mais se doit également d'être philanthrope. Qu'en est-il des transferts anglo-américains dans ce domaine ?

C) L'Amérique, terre de tous les possibles

Comme l'analyse Henry Commager, l'Amérique apparaît à l'époque comme un terreau idéal pour la mise en pratique de théories conçues en Europe car, non embarrassée par les traditions pesantes et les règles archaïques du vieux continent, elle est plus ouverte au progrès et aux expériences innovantes : « The Old World imagined, formulated and invented the Enlightenment, the New World realized it, absorbed it, reflected it and institutionalized it ».³⁵⁴

On l'observe tout particulièrement dans le domaine pénal : à l'image de nombreux réformateurs européens, le duc de la Rochefoucauld-Liancourt considère comme un modèle le système carcéral de Pennsylvanie, ainsi que ses lois et son attitude face aux criminels.³⁵⁵ Les philanthropes américains s'inspirent d'idées développées en Europe, en particulier celles de

³⁵⁴ Henry S. Commager, *Jefferson, Nationalism, and the Enlightenment*, New York, George Braziller, 1975, 3. Voir également Hans Kohn, *American Nationalism*, 31-32: "The United States has been for two centuries the frontier land of the modern Western civilization, [...] its field of experimentation and fulfilment. [...] Americans received goods, ideas and examples from Europe, and gave inspiration for the realization of political and religious freedom, humanitarian reforms and economic opportunities."

³⁵⁵ Voir l'ouvrage du Duc de La Rochefoucauld-Liancourt, *Des Prisons de Philadelphie vues par un Européen*, rédigé à la suite de sa visite dans le pays en 1795 (La Rochefoucauld-Liancourt, *Des Prisons de Philadelphie...*, Philadelphie, 1796, Amsterdam, J. Van Gulik et W. Holtrop, 2). L'administration de la ville de Philadelphie a en effet pris ses distances vis-à-vis du système pénal britannique hérité de la période coloniale et, dans les années 1790, d'importantes réformes abolissent les mutilations et le recours au fouet, et limitent la peine de mort aux cas de meurtre avec préméditation. Des aménagements similaires voient le jour dans l'état de New York, en Virginie, dans le Massachusetts ou encore le New Jersey, et de nouvelles prisons sont construites sur le territoire. (Gwenda Morgan, « 'One of the first fruits of liberty': penal reform in the young Republic, » *The End of Anglo-America*, Burchell ed., 87-106).

l'Anglais John Howard et de l'Italien Cesare Beccaria.³⁵⁶ Cependant, si la jeune République ne peut se targuer d'être à l'origine de nouveaux concepts, elle parvient à les mettre en œuvre, ce qui, aux yeux de La Rochefoucauld-Liancourt, en fait malgré tout un modèle pour la vieille Europe :

Puisse ce nouveau monde, accoutumé à recevoir de la vieille Europe les lumières dont sa jeunesse et son inexpérience ont besoin, lui servir à son tour de modèle dans la réforme de la jurisprudence criminelle, dans l'établissement d'un système de prison sévère, même terrible ; mais juste et humain ; car enfin c'est l'Amérique qui en donne le premier exemple. Sans doute les idées qui en ont provoqué, qui en ont facilité l'exécution, sont parties d'Europe [...] mais l'essai de l'abolition, presque totale, de la peine de mort, [...] la substitution du régime de la raison, de la justice, à celui des fers, des traitements cruels et arbitraires, n'y a jamais été tentée.³⁵⁷

Le réformateur français est à ce point marqué par son expérience américaine que lorsque, devenu inspecteur des prisons sous la Restauration, il projette de créer une maison d'amendement pour les jeunes criminels en 1814, il s'inspire directement de ses observations à Philadelphie.³⁵⁸

A travers leurs récits, les marchands célèbrent ces réformes qui font la fierté de leur nation. En 1805, le Quaker de Philadelphie Joseph Sansom vante l'équité et l'humanité des lois de son état, en les opposant aux pratiques « barbares » du gouvernement de Rome :

The barbarous custom of whipping criminals through the streets of a populous city, abolished in Philadelphia even before the reformation of the penal laws, is still practised under the priestly government of Rome, with all its savage accompaniments, so debasing to humanity. (*Travels*, 254)

La comparaison frise toutefois la caricature lorsque Sansom oppose les prisons européennes bondées aux pénitenciers américains désertés et à ses gardiens désœuvrés, ou encore qu'il

³⁵⁶ On peut ainsi noter que l'isolement des prisonniers – un élément clé du système pénitentiaire de Pennsylvanie – est d'abord apparu en Europe avant d'avoir été repris et étendu en Amérique.

³⁵⁷ La Rochefoucauld-Liancourt, *Des Prisons ...*, 39-40. Le duc de La Rochefoucauld-Liancourt témoigne un vif intérêt pour les pratiques carcérales américaines : à la suite de sa visite de la prison de Walnut Street à Philadelphie en 1795, il rédige un court ouvrage, *Des Prisons de Philadelphie vues par un Européen* (1796), dans lequel il ne cache pas son admiration pour les établissements pénitentiaires de la ville et l'influence bénéfique des Quakers sur ces organisations. Voir l'article de Jacques Bourquin, « La Rochefoucauld-Liancourt et le projet de prison d'essai pour les jeunes détenus, » *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière*, Hors-série 2007, 195-206, en particulier 196-198, mis en ligne le 1 février 2010, <http://rhei.revues.org/3015> (dernière consultation : juin 2015).

³⁵⁸ Il reprend l'idée d'un isolement des prisonniers dans le quartier disciplinaire, l'interdiction de mauvais traitements physiques, l'amendement du détenu par l'éducation et le travail, ou encore l'importance d'une hygiène irréprochable dans les locaux. La prison d'essai, qui devait ouvrir ses portes en 1815, ne verra finalement jamais le jour, en raison du retour de Napoléon en 1815 (Bourquin, « La Rochefoucauld-Liancourt et le projet de prison... », 198-205). Pour donner un autre exemple parmi les voyageurs français, Brissot de Warville s'intéresse également aux prisons de Philadelphie, auxquelles il consacre un chapitre dans son récit de voyage en 1788 (*Nouveau Voyage dans les Etats-Unis d'Amérique septentrionale*, 1791).

observe que des vols ont lieu en plein jour à Londres, dans des lieux fermés, alors que les habitants de Philadelphie laissent leur porte ouverte jour et nuit sans craindre la moindre effraction (*Travels*, 261). Il oublie bien sûr de prendre en compte la densité de population et préfère, en tant que Quaker, attribuer ce climat de confiance à l'action du célèbre fondateur de sa ville William Penn, qui a offert « au monde civilisé » « le premier exemple de code pénal excluant le recours à la peine de mort ».

Joshua E. White n'est guère plus objectif dans son témoignage de 1816 : s'il rend hommage aux réformateurs britanniques comme John Howard qui ont œuvré pour une justice moins « sanglante », ³⁵⁹ il ne manque pas de faire l'éloge du philanthrope de Philadelphie Benjamin Rush, ainsi que des lois « éclairées » et « justes » de Pennsylvanie (*Letters*, I, 226). L'Amérique apparaît une nouvelle fois comme un exemple pour l'humanité entière :

The substitution of mild and continued punishments in the United States, for the unwise and inefficacious system which had received the sanction of ages, but not of reason, has furnished an important lesson to mankind [...], the example [America] has set is glorious for humanity, for the oppressed of other nations, if they will imitate it. (*Letters*, II, 272)

Autre signe du rayonnement croissant de la jeune République, certains Américains s'illustrent par leurs actions philanthropiques en Europe, le plus célèbre d'entre eux étant Benjamin Thompson (1753-1814). ³⁶⁰ Plusieurs visiteurs lui rendent hommage, notamment Joseph Sansom qui le place au même rang que l'Anglais John Howard dans son panthéon des hommes illustres (*Travels*, 52). ³⁶¹

Par ailleurs, alors que l'Amérique développe ses premières institutions philanthropiques sur le territoire national, ³⁶² certains négociants deviennent des acteurs-clés de ces projets, fournissant capitaux et aide matérielle, et gagnant en retour l'admiration et le respect de leurs concitoyens, se conformant ainsi au modèle du *gentleman* anglais. Ainsi, en 1811, Thomas H. Perkins apporte une importante contribution financière à l'asile de Boston (l'actuel hôpital McLean) et il en devient l'un des administrateurs. En 1833, il lègue une de ses propriétés

³⁵⁹ En 1795, Thomas H. Perkins exprime lui aussi son admiration pour John Howard en visitant la prison de Newgate, qui a suivi certaines de ses recommandations (*Memoirs*, 190).

³⁶⁰ Au service du Prince Charles Théodore de Bavière entre 1785 et 1796, Thompson met en place des comités de charité afin d'améliorer les conditions de vie des plus démunis et réduire la mendicité, et organise la distribution de repas gratuits, l'ancêtre des soupes populaires. Lors de ses séjours en Angleterre et en France au tournant du siècle, il est également à l'origine de plusieurs réformes en faveur des nécessiteux (Michael Kraus, *Atlantic Civilization*, 141).

³⁶¹ Pour donner un autre exemple, Joshua E. White rappelle dans son récit de voyage que l'amélioration du confort des maisons en Angleterre doit beaucoup aux réformes de Thompson (*Letters*, I, 23).

³⁶² Les premiers établissements apparaissent sur le sol national à partir de la toute fin du XVIII^e siècle et s'inspirent du modèle européen (voir Margret Winzer, *The History of Special Education : From Isolation to Integration*, Washington, Gallaudet University Press, 1993, 86-88).

pour y installer le « Perkins Institute for the Blind », première école pour aveugles du territoire, dont la réputation s'étend jusqu'en Europe : Charles Dickens en donne une description élogieuse dans ses *American Notes* en 1842 et fait imprimer 250 exemplaires de son roman de 1841 *The Old Curiosity Shop* par la presse de l'école.³⁶³

William Lee apporte également sa contribution en encourageant l'immigration d'un enseignant pour sourds-muets de Bordeaux en 1816. Il écrit à Thomas Jefferson pour recommander ce Français, qui constitue à ses yeux un atout certain pour la jeune République : « Those rare talents he possesses can be made useful in our country. [...] If fixed in the United States, he would in all probability live to see his proposed institution carried to the highest perfection » (*Yankee Jeffersonian*, May 11 1816, 178). A son retour d'Europe, le marchand envisage pour un temps d'investir des fonds personnels dans la création d'une école similaire à New York, mais le projet n'aboutit pas (*Yankee Jeffersonian*, 180).

Le XIX^e siècle voit aussi l'émergence de mouvements en faveur de la tempérance et, là encore, plusieurs marchands y participent, notamment Elkanah Watson dans les années 1830, mais le cadre chronologique dépasse la période choisie pour cette étude.

Enfin, en ce qui concerne les mouvements abolitionnistes, les contacts entre le vieux et le nouveau monde sont nombreux, en particulier dans les milieux quakers.³⁶⁴ Comment les marchands se positionnent-ils par rapport à la question de l'esclavage ? Leurs points de vue seront analysés en détail dans la troisième partie de cette étude,³⁶⁵ mais on peut d'ores et déjà apporter quelques éléments de réponse. Même si les marchands originaires des états du nord sont opposés à la traite, on trouve très peu d'observations à ce sujet dans leurs témoignages. Il semble qu'ils hésitent à aborder un sujet polémique qui fait peu honneur à la société américaine. Ils se contentent donc le plus souvent de reconnaître, en conclusion de leur récit, que cette institution est l'un des seuls « points noirs » de la jeune Amérique, convaincus qu'elle sera appelée à disparaître dans un futur proche, comme l'affirme le Quaker Joseph Sansom dans son récit de 1805 :

I could see but one spot in my beloved country – it is a dark one – but time and principle are wearing it out. I trust in God the advocates for European despotism will not much

³⁶³ Sa générosité a permis, comme le souligne avec force son beau-fils et biographe, d'améliorer la qualité de l'enseignement dispensé (*Memoir*, 225). L'école est fondée par le Dr. John Fisher et est à l'époque dirigée par le Dr. Samuel Gridley Howe. Elle compte parmi ses plus célèbres pensionnaires Helen Keller, en 1888.

³⁶⁴ Ainsi Anthony Benezet, Huguenot français installé à Philadelphie, fonde en 1775 la première société anti-esclavagiste américaine et a une influence notable sur le mouvement abolitionniste britannique : il correspond avec Granville Sharp et John Wesley, qui s'emploient à diffuser ses écrits en Grande-Bretagne (Kraus, *Atlantic Civilization*, 145).

³⁶⁵ Troisième partie, chapitre 3, II-, D).

longer be allowed to say 'Nothing is hereditary but *slavery* in the American Republic!' (*Travels*, 278)

On relève tout de même un exemple de transfert : à l'occasion d'un dîner en 1784, Elkanah Watson s'entretient avec l'abolitionniste britannique William Sharp (1729-1810), frère du célèbre Granville Sharp :

I was, in a manner, enchained, for several hours, by this noble enthusiast in the cause of African emancipation and colonization. His ardor was so intense, that I could not extricate myself from the earnest outpourings of his devoted zeal. (*Memoirs*, 267)

Si l'Américain est déjà gagné à la cause,³⁶⁶ Sharp lui fait découvrir les *Lettres* d'Ignatius Sancho (1729-1780), dont la lecture incite le voyageur à rendre visite à sa veuve. En observant les bonnes manières et l'éducation des membres de la famille Sancho, il remet en cause ses a-priori : « A family of cultivated Africans, marked by elevated and refined feelings, was a spectacle I had never before witnessed » (*Memoirs*, 268). D'autre part, Sharp utilise Watson comme intermédiaire, puisqu'il le charge de remettre à George Washington plusieurs ouvrages défendant l'abolitionnisme.

Dans le domaine philanthropique, l'Amérique du début du XIX^e siècle semble donc faire des avancées significatives, qui suscitent un intérêt croissant en Europe. La jeune nation parvient-elle à s'affirmer sur le plan culturel et artistique ?

D) La culture et les arts : des progrès encore incertains

La rupture avec la Grande-Bretagne et plus généralement avec l'Europe dans le domaine des arts et des lettres s'avère encore limitée. Pour preuve, le livre d'orthographe *The American Spelling Book* et le dictionnaire américain de Noah Webster, qui comptent parmi les plus populaires auprès du public américain de l'époque, ne dépassent pas, du vivant de l'auteur, le nombre d'ouvrages équivalents en provenance de Grande-Bretagne. Le constat est le même pour les manuels scolaires : sur les quelque 882 éditions imprimées aux Etats-Unis

³⁶⁶ Elkanah Watson écrit par exemple à ses sœurs en 1781, à propos d'un noir libre, recueilli par la famille de son père : « Tell him I wish him every happiness to which he is intituled (*sic*) equally with ourselves. [...] how horrid the idea ! to hold one of our own species in fetters, & oblige him to drag out miserable days not worth possessing : if my fortune was made up in negroes, I certainly should unloose their fetters & leave them to shift for themselves ». Le marchand va même jusqu'à proposer de payer les frais de scolarité des enfants de cet homme (Elkanah Watson to his sisters, Nantes, April 25 1781, *Journal*).

entre 1785 et 1830, les deux tiers sont d'origine britannique, et les grands auteurs cités le plus fréquemment sont tous britanniques, à l'exception de Benjamin Franklin.³⁶⁷

L'emprise de la culture aristocratique britannique, et plus largement européenne, reste particulièrement forte au sein de l'élite américaine du début du XIX^e siècle,³⁶⁸ et, de ce point de vue, les marchands du corpus en sont les dignes représentants puisque, comme leurs prédécesseurs, ils rapportent de leur voyage quantité d'objets de luxe. Martha Coffin Derby offre un exemple particulièrement probant. La jeune femme et son mari, passionnés de beaux arts, décident à leur retour d'un Grand Tour d'Europe de 1801 à 1803, de réaménager la salle à manger de leur demeure de Beacon Hill à Boston en s'inspirant du Petit Trianon. Ils rapportent également plusieurs « bustes et statues en plâtre de Paris », dont une reproduction complète du célèbre Apollon du Belvédère, ainsi que de la Vénus de Médicis.³⁶⁹

Comme d'autres voyageurs avant elle, Martha Coffin Derby semble en outre avoir fait sienne plusieurs habitudes de la haute société parisienne. Ainsi, sur son portrait peint par John Singleton Copley en 1803,³⁷⁰ elle est revêtue d'une robe néoclassique, vêtement alors à la dernière mode dans la capitale française, mais condamné par les milieux conservateurs britanniques et américains, et s'est également fardé les joues (Lanier, 40).

L'Europe reste donc un passage obligé pour compléter la formation culturelle de l'élite américaine, pour affiner son goût et son esprit, comme le souligne Derby : “It is impossible to travel [in Europe] without improvement even though you should not seek it. Every object serves to improve the taste and mind” (Martha Coffin Derby to her sister Eleanor Foster, London, March 1 1802). Elle a pleinement conscience que son regard s'éduque au contact de

³⁶⁷ Les auteurs plus populaires sont William Shakespeare, Alexander Pope, John Milton, James Thomson, Laurence Sterne ou encore Joseph Addison (Youmans et Stratman, « American English... », *ibid.*, 146). Noah Webster s'est attaché à lutter contre une telle emprise culturelle en éditant ses propres manuels scolaires, selon lui plus adaptés au public américain, comme il l'énonce dans la préface de *An American Selection of Lessons in Reading and Speaking* publié en 1789 : « I consider it as a capital fault in all our schools, that the books generally used contain subjects wholly uninteresting to our youth ; while the writings that marked the revolution, which are not inferior in any respect to the orations of Cicero and Demosthenes [...] lie neglected and forgotten” (cité dans Bodnar, *Bonds of Affection*, 28-30). Si la plupart des Américains de l'époque ont confiance en l'avenir et sont convaincus que leur nation est appelée à détrôner le vieux continent, d'aucuns entretiennent toutefois des doutes quant à la capacité du pays à produire des artistes et écrivains capables de rivaliser avec les figures européennes. Il faut en effet attendre les années 1820 et 1830 pour observer l'émergence d'une véritable littérature nationale, autour d'écrivains comme Washington Irving, James Fenimore Cooper, Ralph Waldo Emerson, Nathaniel Hawthorne ou encore Edgar Allan Poe. Et même si ces auteurs parviennent à une renommée et une reconnaissance au-delà des frontières nationales, ils continuent à se réclamer de l'héritage européen, ils ne créent pas encore de style propre. Tout au plus marquent-ils leur différence dans le choix des thèmes abordés, en s'inspirant de personnages et de traditions locales (David Timms, « Literary Distances, » *The End of Anglo-America*, Burchell ed., 160-162. Voir également Gilbert Youmans et Greg Stratman, “American English: the transition from colonialism to independence”, *ibid.*, 151-155).

³⁶⁸ Selon R. A. Burchell, cet attachement constitue même un sérieux frein au développement d'une tradition nationale américaine (R. A. Burchell, “The role of the upper-class in the formation of American culture, 1780-1840,” *The End of Anglo-America*, Burchell ed., 184-205).

³⁶⁹ Jessica Lanier, “Martha Coffin Derby's Grand Tour: 'It's Impossible to Travel without Improvement,’” *Woman's Art Journal*, vol. 28, no. 1 (Spring – Summer 2007), 37-44, 41.

³⁷⁰ Le portrait est reproduit dans les annexes, vol. 2, p. 115.

la culture européenne, comme par exemple lorsqu'elle parvient à identifier du premier coup d'œil une œuvre de maître dans une galerie de Florence en 1802 : « I am now call'd a woman of great taste & have had a thousand complements (*sic*) on my discernment.»³⁷¹ Elle partage son savoir à son retour à Boston, en donnant des cours de dessin aux jeunes filles de bonne famille, en organisant de somptueuses réceptions, et en tenant salon. Comme d'autres femmes appartenant à l'élite du pays, telles que Margaret Manigault, Anne Willing Bingham ou encore Phoebe Anne Ridgeway Rush, elle se perçoit comme membre d'une « aristocratie naturelle » et se forge un rôle d' « arbitre et de gardienne » de la culture et du raffinement de la société américaine (Lanier, 41). Si la jeune femme continue à prendre l'Europe pour modèle dans le domaine artistique,³⁷² c'est donc avant tout dans le but de faire progresser sa jeune nation.

Cela passe aussi par un soutien aux artistes locaux. Elle demande ainsi au peintre débutant Gilbert Stuart Newton (1795-1835), neveu de l'artiste Gilbert Stuart, de réaliser son portrait en 1816, et elle lui fournit plusieurs lettres de recommandation avant qu'il ne parte se former en Europe. En outre, elle croit en la capacité des peintres américains à se forger un style propre libéré des normes européennes, comme elle l'écrit en 1822 à propos d'Alvan Fisher (1792-1863), l'un des premiers peintres de paysages du pays : « His *forte* is home scenery, cattle farmyard & landscape & it is so truly American that [Gilbert] Stuart hopes he may not go to Europe & lose this native touch » (To Margaret Manigault, Jan. 4 1822, c'est moi qui souligne, citée par Lanier, 41). N'en déplaise à Gilbert Stuart, Fisher partira se former en Europe, mais reviendra exercer ses talents à Boston, signe qu'il est dorénavant possible de vivre de son art en Amérique.

On note d'autres signes précurseurs d'une autonomie artistique croissante vis-à-vis de l'Europe : les chercheurs Angela Mack et J. Thomas Savage observent qu'après 1800, les habitants fortunés de Charleston commandent moins de portraits à l'étranger que dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, phénomène qu'ils expliquent en partie par la confiance grandissante accordée aux artistes locaux. Il en va de même pour l'artisanat de luxe : les blocus européens et l'embargo américain de 1806-1807, ainsi que l'introduction par le Congrès de droits de douane protecteurs sur les importations de meubles en 1828 mettent à mal les réseaux de distribution transatlantique et encouragent l'élite de Charleston à

³⁷¹ Martha Coffin Derby, *Journal, Dearby-Peabody Papers*, Massachusetts Historical Society, Florence, Nov. 20 1802, cité par Jessica Lanier, "Martha Coffin Derby's Grand Tour," 40.

³⁷² Voir la lettre de lettre de Martha Derby à son amie Margaret Manigault en 1818 : « [I hope America] has caught somewhat of the spirit of Europe. America has been the parent for so many Artists that she must be a very unnatural mother to abandon them wholly to strangers » (To Margaret Manigault, December 26 1818, citée par Lanier, 41).

s'approvisionner auprès de fournisseurs locaux.³⁷³ L'affirmation d'un caractère national qui privilégie la sobriété et la simplicité réduit encore le recours à des artisans étrangers. Ainsi, en 1802, Martha Coffin Derby hésite à acheter des meubles en France, de peur de s'attirer les critiques de ses concitoyens :

Now Harriot, what sort of furniture should you buy to take out. [...] I must not think of French furniture – t'would alarm the natives³⁷⁴ and I should be cried up as being the most ---- ! Good Gracious ! a canopied bed, large mirrors, chairs with bronze feet –t' would make more noise than Colonel Devans wedding bed ! (To her sister Harriot Sumner, no date, 1802, c'est moi qui souligne)

Un compromis est finalement trouvé : elle se résout à délaissier les « magnificences » et « extravagances » françaises ou italiennes pour adopter le style britannique, plus proche de celui des Américains.³⁷⁵

Pour finir, Martha Coffin Derby offre un exemple intéressant de transfert artistique depuis les Etats-Unis vers l'Europe, le premier du genre parmi les voyageurs du corpus : en 1801, elle demande à sa sœur de lui envoyer des chansons populaires américaines comme “Yankee Doodle”, “Adams and Liberty”, qu'elle souhaite faire découvrir à ses amis britanniques (To Eleanor Coffin, Bath, December 8 1801).

*

*

*

Les relations anglo-américaines connaissent donc de profonds bouleversements entre la guerre d'indépendance et le conflit de 1812, qui induisent plusieurs évolutions de la perception de la Grande-Bretagne. Il ressort des témoignages datant de la fin de la période coloniale que les visiteurs sont les témoins admiratifs de la puissance économique, industrielle et agricole de la métropole, ainsi que de sa richesse culturelle, et qu'en dignes représentants de l'élite de la société coloniale, ils exportent avec enthousiasme le modèle britannique vers leur région natale. Les sources ont toutefois révélé les premières fissures dans ce portrait

³⁷³ Angela D. Mack, J. Thomas Savage, “Reflections of Refinement, Portraits of Charlestonians at Home and Abroad,” *In Pursuit of Refinement*, McInnis, ed., 34, 62.

³⁷⁴ Le terme employé est insultant et confirme l'appartenance de la voyageuse à une élite fédéraliste, qui méprise la vulgarité et la grossièreté de la population nord-américaine.

³⁷⁵ « In the next place our houses do not do for French furniture, so I must leave Parisian Magnificence for good English comfort ». Cependant, elle n'hésite pas à se procurer certains nus, des statues qui pouvaient choquer l'Amérique puritaine de l'époque, et elle achète assez d'ouvrages en français pour se constituer une bibliothèque (To her sister Harriot Sumner, no date, 1802).

idyllique, le séjour outre-Atlantique jouant le rôle d'un révélateur et permettant aux voyageurs de confronter le mythe à la réalité. Les transferts sont donc multiples pendant la période, mais majoritairement univoques, du centre vers la périphérie.

Alors que les frictions s'accroissent dans les années 1770 pour aboutir à une rupture politique, les marchands patriotes offrent un portrait de la mère patrie nourri d'amertume et de rancœur, dans lequel tout ou presque devient prétexte à condamner le pays. Ils sont rejoints, dans une moindre mesure, par de nombreux marchands loyalistes, qui perdent leurs illusions au cours de leur séjour forcé en métropole. La jeune République en pleine construction cherche de nouveaux modèles en Europe, mais est partagée sur les relations à entretenir avec la Grande-Bretagne et sa rivale française. Le récit des visiteurs dans les années 1780-1790 reflète ce conflit : les Républicains considèrent la France comme un partenaire privilégié, alors que les Fédéralistes restent profondément attachés à leurs racines britanniques. Les transferts transatlantiques se poursuivent donc tout en évoluant : le modèle britannique perdure, mais il n'a plus l'exclusivité. Les Américains prennent également davantage de libertés pour adapter les pratiques européennes à leurs valeurs locales.

Les écrits du début du XIX^e siècle laissent apparaître un apaisement des tensions et une prise de distance avec la Grande-Bretagne et l'Europe de manière générale. Alors que le vieux continent s'enfonce dans la guerre, l'Amérique, forte de sa neutralité, conforte sa croissance et amorce son expansion territoriale. Les marchands en voyage reflètent ce sentiment de confiance à travers leur perception de la « vieille Angleterre » : l'ancienne métropole n'est plus comparée à la France, mais à leur propre nation, signe de l'émergence d'une norme américaine. D'autre part, le besoin de prouver leur supériorité et d'affirmer leur différence devient moins pressant et permet aux visiteurs de percevoir la Grande-Bretagne avant tout comme une terre du passé, où ils renouent avec des traditions ancestrales et un riche héritage culturel et historique. Les transferts deviennent plus équilibrés : en matière de politique, d'économie et d'organisation sociale, l'Amérique est bien engagée sur la voie de l'indépendance et se targue même de pouvoir donner des leçons à l'Europe. Dans les domaines technique, scientifique ou éducatif, elle comble son retard plus progressivement, même si elle continue à puiser son inspiration outre-Atlantique. En revanche, en ce qui concerne les arts et les lettres, le pays peine encore à s'affranchir de la tutelle européenne, et le vieux continent reste un passage obligé pour les membres de l'élite désireux de renforcer leur position dominante au sein de la société.

Tout visiteur étant naturellement amené à comparer la société étrangère à sa terre natale, il se dégage des récits des marchands un portrait en creux de l'Amérique qu'il convient

à présent d'examiner, afin d'observer de quelle manière les visiteurs participent à la création d'une identité nationale américaine.

Il s'agit pour commencer d'analyser la manière dont les marchands se définissent à la fin de la période coloniale, en étudiant ce que recouvrent les termes « Amérique », « Américain », « anglais » et « britannique » dans leurs témoignages. Comment ces colons articulent-ils leur identité locale et leur identité impériale ? Ces identités parviennent-elles à co-exister ou l'une domine-t-elle ? Comment les visiteurs positionnent-ils par rapport aux habitants de métropole et quelle image ont-ils d'eux-mêmes ? Autour de quels éléments se forment ces prémices d'un caractère national ? On analysera le rôle du séjour en Grande-Bretagne dans la prise de conscience d'une identité distincte, en particulier la manière dont il encourage les visiteurs à s'interroger sur leur place dans l'empire, à développer un sentiment d'attachement à leur terre natale, et à adopter une vision à l'échelle de l'ensemble des colonies.

Au lendemain de l'indépendance, alors que le pays met en place ses institutions et qu'il entame le long processus de formation d'une identité nationale, tout en suscitant de nombreux doutes quant à sa capacité à survivre, on observera dans quelle mesure le séjour outre-Atlantique aide les marchands à se définir en tant qu'Américains et à renforcer un sentiment de fierté nationale naissant. Sera étudiée l'importance de la Grande-Bretagne en tant que repoussoir, permettant à la jeune nation de déterminer ce qu'elle n'est pas, avant de pouvoir affirmer ce qu'elle est. A quels premiers symboles nationaux les marchands s'identifient-ils ? Quelle vision de la société américaine et quelles valeurs défendent-ils ?³⁷⁶ Quels obstacles à l'émergence d'un caractère national persistent-ils ?

Pour finir, les sources du début du XIX^e siècle permettront de voir de quelle manière les visiteurs parviennent à prendre leurs distances vis-à-vis du vieux continent, à définir leur propre norme, et à la célébrer à travers leurs écrits.

³⁷⁶ Eve Kornfeld donne l'exemple de plusieurs idéologies alors en compétition : le républicanisme classique, qui insiste sur l'importance d'une élite de vertueux citoyens à la tête du pays, seuls capables de préserver la république de la corruption ; l'évangélisme populaire ; le radicalisme démocratique ; ou encore les débuts du capitalisme libéral. On assiste également à des conflits de pouvoir entre la culture populaire d'une part, et, de l'autre, la culture prônée par l'élite, inspirée très largement des valeurs de l'aristocratie et de la *gentry* britannique et européenne, sans oublier les cultures de groupes exclus de la définition nationale, les esclaves noirs et les Amérindiens (Kornfeld, *Creating an American Culture*, 7-9).

TROISIEME PARTIE :

**DU SUJET BRITANNIQUE
AU CITOYEN AMERICAIN,
L'EMERGENCE D'UNE
CONSCIENCE NATIONALE**

Chapitre 1 : L'identité coloniale, de l'acceptation à la remise en question

En ce qui concerne le processus de création d'une identité nationale, les chercheurs s'accordent à dire que la nation est une construction artificielle, dont ils situent l'émergence à la fin du XVIII^e siècle, sur les continents européen et nord-américain, sous l'influence de nouveaux réseaux de communication, de la transformation des modes de production ou encore de l'intensification des échanges commerciaux. Si la nation naît d'un postulat, elle ne vit toutefois que par l'adhésion collective d'un groupe d'individus à cette fiction.³⁷⁷ Par ailleurs, elle apparaît comme une construction instable, en constante évolution, en aucun cas définitive, et doit donc sans cesse être réaffirmée. Il n'existe pas en réalité une seule identité, mais plutôt des identités rivales qui s'affrontent, co-existent parfois, mais, le plus souvent, luttent pour s'imposer.

Quels sont les éléments constitutifs d'une nation ? D'aucuns insistent sur l'importance d'une langue commune, d'une culture et de traditions spécifiques. D'autres affirment qu'un état historiquement constitué et un territoire aux frontières bien définies sont des composantes obligatoires.³⁷⁸ Or l'identité américaine ne suit pas le même schéma puisqu'elle s'est d'abord constituée autour d'une idéologie politique,³⁷⁹ ce qui suggère que de tels éléments facilitent la naissance d'un sentiment national mais ne sont pas des préambules indispensables à la formation d'une nation. En reprenant la liste établie par Anne-Marie Thiesse dans *Création des identités nationales*, on pourrait y ajouter une même religion, une mentalité et un caractère spécifiques, un passé glorieux et des héros légendaires, des paysages typiques, des monuments et hauts lieux, des symboles et des représentations officielles comme un drapeau

³⁷⁷ Benedict Anderson, *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London, Verso, 1983 ; Ernest Gellner, *Nations and Nationalism*, Oxford, Blackwell, 1983.

³⁷⁸ Ainsi, dans sa célèbre conférence de 1882 « Qu'est-ce qu'une nation ? », Ernest Renan identifie deux éléments clés dans la construction d'une communauté nationale : « Avoir des gloires communes dans le passé, une volonté commune dans le présent ; avoir fait de grandes choses ensemble, vouloir en faire encore, voilà les conditions essentielles pour être un peuple » (Renan, « Qu'est-ce qu'une nation? », Conférence prononcée le 11 mars 1882 à la Sorbonne, citée dans *Littérature et identité nationale de 1871 à 1914*, sous la direction de Philippe Forest, Paris, Pierre Bordas et fils, 1991, 12-48, 28). Ernest Gellner, pour sa part, estime que deux citoyens reconnaissent faire partie d'une seule et même nation s'ils partagent une même culture (Gellner, *Nations and Nationalism*, 7). John Breuilly, quant à lui, pose trois conditions essentielles à l'existence d'une nation : un caractère spécifique explicite, un intérêt national commun et des valeurs nationales qui priment sur toute autre attache, et enfin, un gouvernement indépendant ou en quête d'indépendance (Breuilly, *Nationalism and the State*, Chicago, The University of Chicago Press, 1994).

³⁷⁹ Elise Marienstras, *Les Mythes fondateurs de la nation américaine, essai sur le discours idéologique aux Etats-Unis à l'époque de l'Indépendance (1763-1800)*, Paris, Editions Complexe, 1976, 14. Bernard Bailyn souligne également l'importance de l'idéologie politique dans le combat des patriotes nord-américains (Bernard Bailyn, *The Ideological Origins of the American Revolution*, Cambridge, London, Belknap Press of Harvard University Press, 1992).

et un hymne, ou encore des identifications pittoresques tels un costume national et des spécialités culinaires.³⁸⁰

Concernant plus précisément l'identité britannique, dans *Britons, Forging the Nation, 1701-1837*, Linda Colley en attribue les origines à un sentiment d'opposition à la figure d'un "Autre" catholique et français.³⁸¹ C'est selon elle essentiellement à travers les conflits militaires contre l'ennemi commun français que s'est forgé le sentiment d'appartenance à la nation britannique, et qu'il s'est imposé face à d'autres loyautés plus anciennes, sans toutefois jamais les exclure. Plusieurs limites à cette analyse ont été soulignées depuis. Dans *British Identities before Nationalism*, Colin Kidd nuance l'importance de la figure de l'Autre français dans la constitution d'un caractère national spécifique, en rappelant que les Britanniques ont conscience de faire partie d'un vaste héritage culturel européen.³⁸² Dans son analyse des récits de Britanniques en voyage en Europe entre 1750 et 1800, Katherine Turner soutient pour sa part que le sentiment national britannique se révèle plus complexe et moins homogène que ne le suggère Linda Colley.³⁸³ Elle observe que les voyageurs, loin de renforcer le sentiment national britannique à travers leurs récits, mettent à mal "l'illusion d'une cohésion nationale," en offrant un regard différent sur l'Autre européen qui va à l'encontre des préjugés de l'époque, ainsi qu'en adoptant une distance parfois extrêmement critique vis-à-vis de leur société d'origine. Dans *National Identities and Travel in Victorian Britain*, Marjorie Morgan s'intéresse elle aussi à des récits de voyageurs britanniques en Europe, mais sous la période victorienne, et elle remarque que l'identité britannique ne semble pas s'imposer et dominer les autres sentiments d'attachement : selon son analyse, il s'agirait plutôt de multiples identités qui co-existent et qui s'expriment de façon plus ou moins forte en fonction du contexte et des origines des visiteurs.³⁸⁴ Nous verrons dans quelle mesure ces thèses s'appliquent aux sources du corpus et au contexte américain.

En ce qui concerne plus spécifiquement les relations anglo-américaines, Benoît Hervé affirme que Linda Colley présente une image "trop linéaire" d'un processus d'intégration nationale en réalité beaucoup plus chaotique. Il note que de fortes divisions culturelles persistent, voire s'accroissent, au sein de la nouvelle nation britannique entre 1707 et 1784, tout particulièrement en périphérie du royaume et de l'empire, ce qui l'amène à conclure que

³⁸⁰ Anne-Marie Thiesse, *La Création des identités nationales, Europe, XVIII^e-XX^e siècles*, Editions du Seuil, 1999, 2001, 14.

³⁸¹ Linda Colley, *Britons, Forging the Nation, 1707-1837*, London, Vintage, 1992, 5.

³⁸² Colin Kidd, *British Identities before Nationalism: Ethnicity and Nationhood in the Atlantic World, 1600-1800*, Cambridge, CUP, 1999, 213.

³⁸³ Katherine Turner, *British Travel Writers in Europe*, 6-7.

³⁸⁴ Marjorie Morgan, *National Identities and Travel in Victorian Britain*, Palgrave, 2001, 5-6.

“l’histoire de l’unification britannique au XVIII^e siècle est celle d’un amour impossible.”³⁸⁵ A ses yeux, la révolte américaine révèle les limites constitutionnelles de l’empire et l’existence de failles dans sa politique d’intégration. Il est rejoint par des chercheurs tels que Jack P. Greene, P. J. Marshall, Michael J. Rozbicki ou encore John Murrin, qui s’interrogent sur la place des colons nord-américains dans l’empire, en particulier au moment des premières tensions avec la métropole dans les années 1760.³⁸⁶ Ils soulignent que si les populations amérindiennes et noires sont aisément identifiées comme « autres » par la couleur de leur peau, leur culture ou encore leur religion, les colons posent davantage problème et leur statut reste beaucoup plus flou et problématique.

Dans ses *Political Essays Concerning the Present State of the British Empire* de 1772, l’agronome anglais Arthur Young donne de l’empire britannique une définition alors largement partagée dans les colonies nord-américaines et en Grande-Bretagne : « [The British dominions all form] one nation, united under one sovereign, speaking the same language and enjoying the same liberty, but living in different parts of the world.”³⁸⁷ Les colons dans leur ensemble ont le sentiment d’être des Britanniques à part entière, vivant de l’autre côté de l’Atlantique mais appartenant à la même nation, des « Britannico-américains » comme les désigne Mary Beth Norton.³⁸⁸ Ils partagent avec les métropolitains une langue, une religion, les mêmes libertés et les mêmes origines, ainsi qu’un modèle culturel. La métropole représente la source de leur identité, ainsi que la norme qu’ils tentent d’égaliser (Jack P. Greene, « Search for Identity, » 189-220). Cette identité impériale se double d’un attachement local à la colonie ou à la région d’origine. Ainsi, avant que n’éclate le conflit révolutionnaire,

³⁸⁵ Benoît Hervé, « John Bull apprivoisé ou l’unité britannique introuvable », dans Bernard Cottret, *Du Patriotisme aux nationalismes (1700-1848) : France, Grande-Bretagne, Amérique du Nord*, Ohio State University, Columbus, Institut universitaire de France, Université de Versailles-Saint Quentin en Yvelines, Paris, ed. Créaphis, 2002, 31-42. Il note notamment l’utilisation du terme « anglais » pour faire référence à l’identité, au caractère du peuple ou encore aux traditions de liberté, alors que le qualificatif « britannique » renvoie davantage aux institutions et à tout ce qui a trait au fonctionnement de l’empire, ce qui traduit un anglocentrisme du discours patriotique de l’époque.

³⁸⁶ P.J.Marshall, “A nation defined by Empire, 1755-1776,” *Uniting the Kingdom? The Making of British History*. Alexander Grant, Keith J. Stringer, eds., London, New York, Routledge, 1995 ; Jack P. Greene, “Empire and Identity from the Glorious Revolution to the American Revolution” ; John Murrin, “A Roof without Walls : the Dilemma of American National Identity,” *Beyond Confederation: Origins of the Constitution and American National Identity*, Richard R. Beeman et al, eds., Chapel Hill, London, University of North Carolina Press, 1987 ; Michael J. Rozbicki, « The Cultural Development of the Colonies », *The Blackwell Encyclopedia of the American Revolution*, Jack P. Greene and J.R. Pole, eds., Oxford, 1991, 71-82.

³⁸⁷ Arthur Young, *Political Essays Concerning the Present State of the British Empire*, 1772, Essay I, Sect. I, cité dans P.J. Marshall, “Empire and Identity from the Glorious Revolution to the American Revolution”, *The Oxford History of the British Empire*, William Roger Louis, P.J. Marshall and Elaine Low eds., vol. II, Oxford, New York, OUP, 1998, 220. Colley, 105 ; Jack P. Greene, “Empire and Identity”, 222.

³⁸⁸ C’est le terme employé dans son étude sur les Loyalistes en exil en Grande-Bretagne pendant le conflit révolutionnaire (Mary Beth Norton, *The British-Americans*). Il faut toutefois préciser que les colons s’identifient avant tout à leur province, leur colonie, et plus rarement au continent nord-américain. Comme nous le soulignerons par la suite, ce sont les métropolitains qui perçoivent les treize colonies dans leur ensemble et identifient les colons comme « américains ».

George Washington considère la Grande-Bretagne comme sa « nation » et la Virginie comme son « pays ». ³⁸⁹ L'identité impériale se renforce au cours du XVIII^e siècle à la faveur de la multiplication des échanges commerciaux au sein de l'empire britannique, qui conduisent à une anglicisation croissante des treize colonies. Se tisse alors une « communauté imaginaire » - pour reprendre les termes de Benedict Anderson - de part et d'autre de l'Atlantique, qui se construit en grande partie autour d'un « empire de marchandises », fondé sur des transactions commerciales, des flux de personnes et d'idées, et dont les marchands de l'époque sont des acteurs clés. ³⁹⁰

Dans le même temps, il ne fait aucun doute que la distance géographique par rapport à la métropole, la confrontation à un environnement sauvage ainsi qu'à des populations serviles et « barbares », ont contraint les colons à s'adapter et donc à se distinguer de la mère patrie. À ce titre, certains Britanniques les considèrent comme inférieurs, et les perçoivent comme un mélange de criminels, d'Indiens et de Noirs sans raffinement ni culture, des demi-sauvages vivant dans un environnement hostile et nuisible. ³⁹¹ À cette image négative s'ajoute un changement important lorsque prend fin la guerre de Sept Ans en 1763. Jusqu'alors, les possessions anglaises étaient colonisées par des Européens qui formaient un ensemble plutôt homogène et compatible avec les valeurs britanniques, mais l'acquisition de nouveaux territoires au Canada, dans les Caraïbes, en Afrique de l'ouest et en Inde entraîne une redéfinition de l'empire britannique et une perte de statut pour ses habitants. En effet, pour préserver un ensemble aussi vaste, il fallait le contrôler davantage et s'assurer de la soumission de ces populations conquises par la force : de compatriotes, les colons nord-américains sont donc devenus sujets de l'empire. ³⁹²

Les colons nord-américains ne peuvent pas pour autant reporter aisément leur sentiment d'attachement sur leur terre d'origine, car ils ne se définissent pas encore de manière collective. Bien au contraire, dans leur immense majorité, ils gommèrent toute différence avec les Anglais de métropole, sous l'effet de l'anglicisation croissante des treize colonies que l'on observe à partir de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, et revendiquent

³⁸⁹ P. J. Marshall, "A nation defined by Empire", 220 ; John Murrin, "A Roof without Walls", 339 ; Michal J. Rozbicki, « The Cultural Development of the Colonies », 73.

³⁹⁰ Benedict Anderson, *Imagined Communities*, 6. Pour l'expression "empire de marchandises" et ce qu'elle recoupe, voir Hancock, *Citizens of the World*, 387-389 ; T.H. Breen, « An Empire of Goods : The Anglicization of Colonial America, 1690-1776, » 467. Voir également Bertrand Van Ruymbeke, *L'Amérique avant les Etats-Unis*, 432.

³⁹¹ Henry Steele Commager, Elmo Giordanetti, *Was America a Mistake? An Eighteenth-Century Controversy*, New York, Evanston, London, Harper Torchbooks, Harper and Row, 1967.

³⁹² Linda Colley, *Britons*, 101-105 ; Stephen Conway, "From Fellow-Nationals to Foreigners: British Perception of the Americans, circa 1739-1783", *The William and Mary Quarterly*, vol. 59, No. 1, Jan. 2002, 65-100 ; Jack P. Greene, "Empire and Identity", 224-227. Voir également T.H. Breen, « Ideology and Nationalism on the Eve of the American revolution : Revisions Once more in Need of Revising », *The Journal of American History*, June 1997, 26-31.

avec fierté leur appartenance à l'empire britannique.³⁹³ Jusque dans les premières années du conflit, nombreux sont ceux qui, loin d'affirmer leurs différences, refusent une rupture totale avec l'Angleterre : ils s'opposent au gouvernement en se réclamant des droits traditionnels anglais, demandent à jouir des mêmes privilèges que les autres Britanniques et n'exigent aucun statut spécifique en tant qu'Américains.³⁹⁴ Le patriote radical de Virginie William Lee écrit ainsi en mars 1775 à son beau-frère : « [You Americans must] continue steadfast in so great a contest [against Great Britain], and prove yourselves worthy descendants of good Old England » (Lee to William Shippen Jr., 9 March 1775, *Letters*, I, 147).

Il faut ajouter que le concept d'« Américain » voit le jour en Grande-Bretagne : ce sont les Britanniques qui, les premiers, perçoivent les colonies dans leur ensemble, au-delà des différences locales.³⁹⁵ D'autre part, rappelons qu'à la veille de la guerre d'indépendance, les colonies présentent de très fortes disparités, qu'elles ont peu d'intérêts communs, et qu'elles se font même parfois concurrence. Tout ce qui est susceptible de rapprocher les colons et de constituer une identité nationale est hérité de la métropole, qu'il s'agisse d'une langue, d'une religion, d'une histoire, d'un patrimoine culturel, ou encore d'un caractère et de valeurs communs. Si l'on ajoute à cela le fait que le conflit révolutionnaire est essentiellement, sinon entièrement, politique, et que l'indépendance n'entraîne pas de véritable rupture culturelle avec la Grande-Bretagne, en particulier au sein de l'élite américaine,³⁹⁶ on mesure toute l'ampleur de la tâche qui attend la jeune nation au lendemain de son indépendance.

L'examen des témoignages des marchands en voyage pendant la période coloniale permettra d'analyser la manière dont ces derniers articulent leur identité coloniale et la remettent progressivement en question. Que traduit leur désir d'imiter au plus près les membres les plus distingués de la société anglaise ? Comment les visiteurs compensent-ils leur perte de statut au sein de l'empire, et comment réagissent-ils face au dédain de certains

³⁹³ Il faut cependant noter que, de manière ironique, cette anglicisation et la multiplication des échanges entre la métropole et ses colonies nord-américaines ont encouragé la naissance d'un sentiment national puisqu'elles ont contribué à homogénéiser les colonies alors fort disparates (Colin Kidd, *British Identities*, 263 ; T.H. Breen, « An Empire of Goods: The Anglicization of Colonial America, 1690-1776 », *Journal of British Studies* 25, October 1986, 467-499, 498 ; T.H. Breen, *The Marketplace of the Revolution, How Consumer Politics Shaped American Independence*, Oxford, OUP, 2004).

³⁹⁴ Conway, « From Fellow-Nationals to Foreigners... », 65 : « In the last decade or so of the colonial period, the Americans, far from growing away from the Mother Country, seem to have been more keen to assert their Britishness [...]. Colonists embraced their new identity – that of Americans – only reluctantly & in response to the refusal of the British governments after 1763 to recognize and accommodate their desire for what they saw as the full rights of Britons. »

³⁹⁵ John Murrin, « A Roof without Walls », 339 ; Michael J. Rozbicki, « The Cultural Development of the Colonies », 73.

³⁹⁶ Michael Zuckerman, « Identity in British America: Unease in Eden », *Colonial Identity in the Atlantic World, 1500-1800*, Nicholas Canny and Anthony Pagden, eds., Princeton Univ. Press, 1987, 115 ; Michael J. Rozbicki, « The Cultural Development of the Colonies », 82. Voir également Henry S. Commager, *Britain Through American Eyes*, XX et Elise Marienstras, *Les Mythes fondateurs de la nation américaine*, 69.

Britanniques à leur égard ? Expriment-ils un sentiment croissant d'aliénation vis-à-vis de la société britannique, comme l'a observé Susan I. Lively dans d'autres catégories de voyageurs de la même époque ?³⁹⁷ Par ailleurs, sont-ils fiers de leurs origines provinciales ? Que représente leur région d'origine et l'Amérique ? Enfin, le séjour encourage-t-il l'émergence d'un sentiment d'appartenance à l'échelle des colonies ? Autour de quels éléments cette conscience collective naissante s'articule-t-elle ?

I- Une identité multiple : sujet de l'empire, *gentleman* anglais et colon américain

A) De loyaux sujets britanniques

Il convient de garder à l'esprit que les identités sont le plus souvent multiples et ne sont pas mutuellement exclusives.³⁹⁸ les habitants des treize colonies cumulent ainsi un attachement à leur colonie et un sentiment d'appartenance à un ensemble plus vaste, l'empire britannique, ainsi qu'à un héritage culturel anglais. Ils peuvent se sentir, selon le contexte, tour à tour *gentleman* anglais, sujet britannique, habitant d'une colonie ou d'une région particulière, et, plus globalement, colon nord-américain.³⁹⁹

Cette identité britannique, dont Linda Colley situe l'émergence entre 1707 et 1837, s'articule autour d'une allégeance à un même monarque, autour d'une langue, d'une origine ethnique et d'une religion communes, d'un empire puissant et prospère, de guerres contre un « Autre » avant tout français et catholique, d'un rayonnement intellectuel, de progrès techniques et d'avancées scientifiques reconnus au-delà des frontières, ou encore de valeurs de justice, de liberté et de tolérance garanties par une longue tradition de lois libérales, comme la Grande Charte de 1215 et la Déclaration des Droits de 1689.⁴⁰⁰ Retrouve-t-on ces éléments

³⁹⁷ Susan I. Lively, "Going Home: Americans in Britain, 1740-1776."

³⁹⁸ Linda Colley, *Britons*, 6 : "The growing sense of Britishness [did not] supplant or obliterate other loyalties. Identities are not like hats. Human beings can and do put on several at a time. Great Britain did not emerge by way of a 'blending' of the different regional or older national cultures [...]. The sense of a common identity did not come into being, because of an integration and homogenisation of disparate cultures."

³⁹⁹ Mary K. Geiter, W. A. Speck, "Anticipating America: American mentality before the Revolution," *Britain and America: Studies in Comparative History, 1760-1970*, David Englander, ed., New Haven, 1997, 34. Voir également Murrin, "A Roof without Walls," 338-339.

⁴⁰⁰ Colley, *Britons*, XI ; Jack P. Greene, "Empire and Identity..." 208-222. Linda Colley insiste sur le rôle des guerres contre l'ennemi français comme la base de l'identité britannique alors que Jack P. Greene pour sa part, estime que la loi britannique est l'élément fondamental. Voir également J. P. Marshall, « A Nation Defined by Empire, » 216 et Conway, « From Fellow-Nationals... », 73-77.

dans les écrits des marchands de la période coloniale ? Quelles sont les caractéristiques de l'identité impériale telle qu'elle se dégage des témoignages ?

L'attachement à la couronne et à la personne du roi, symbole par excellence de l'empire, constitue le principal élément de l'identité impériale. En 1760, Joseph Shippen fait ainsi référence à « sa Majesté britannique George II » (Shippen, Nov. 11 1760, *Travel Diaries*, c'est moi qui souligne). Jusqu'au début des années 1770, tous les visiteurs affichent un profond respect pour leur souverain. En 1750, alors que le navire qui doit l'emmener en Angleterre fait escale à Boston, Francis Goelet se pose ainsi en fidèle sujet britannique lorsqu'il porte un toast à la santé de George II à l'occasion de l'anniversaire de ce dernier (Goelet, *Voyages*, 30 October 1750). Une fois à Londres, il croise le roi pour la première fois au cours d'une représentation théâtrale et dresse le portrait laudatif d'un homme « très plaisant », « souriant » et d'un caractère « joyeux » (*Ibid*, January 1st - April 1st 1750). Quant à John Hancock, lorsqu'il apprend en 1760 « la nouvelle mélancolique » de la mort de « sa Majesté le roi George II », il porte le deuil comme n'importe quel autre Britannique.⁴⁰¹ Le jeune homme témoigne immédiatement de son respect pour son successeur, le futur George III, et espère pouvoir assister à son couronnement, qu'il envisage comme l'événement « le plus grandiose » de sa vie.⁴⁰² Celui qui deviendra en 1775 le second président du Congrès continental et sera le premier à apposer sa signature sur la déclaration d'indépendance américaine est donc pour l'heure un parfait modèle de loyauté.

En 1771, alors que les relations entre les colonies et le gouvernement commencent à se dégrader, William Palfrey fait encore preuve de déférence vis-à-vis de son monarque, et ce, bien qu'il soit un patriote convaincu.⁴⁰³ Il rapporte ainsi qu'il a « le plaisir » de voir « sa Majesté » et la famille royale à un concert à Drury Lane et il ne formule aucune critique à leur rencontre.⁴⁰⁴ Il est visiblement impressionné par le roi et sa suite car il consacre un paragraphe entier à la description détaillée de leurs atours et est à l'affût de la moindre de leurs réactions (Palfrey, *Journal*, 15th February 1771). Pour expliquer cette attitude, il faut rappeler que les accusations des insurgés nord-américains ont d'abord visé l'administration locale, le

⁴⁰¹ John Hancock to Rev. Daniel Perkins, London, October 29th 1760, « Letters of John Hancock, 1760-1761, » *Proceedings of the Massachusetts Historical Society*, Third Series, Vol. 43 (Oct. 1909-1910), 193-200, 193 : « I am very busy in getting my self mourning upon the Occasion of the Melancholy Event of the Death of his late Majesty King George the 2d, to which every person of any Note here Conforms event to the deepest mourning. »

⁴⁰² « I can't yet determine whether I shall stay to see [the Coronation], but I rather think I shall, as it is the grandest thing I shall ever meet with » (To Rev. Daniel Perkins, Oct. 29 1760, 194).

⁴⁰³ Il est secrétaire des « Fils de la Liberté » (*Sons of Liberty*) de Boston et en contact avec le radical anglais John Wilkes et ses « amis de la liberté », qu'il rencontre à plusieurs reprises lors de son séjour à Londres.

⁴⁰⁴ Palfrey se contente de remarquer que le souverain porte des vêtements simples, qu'il est salué par les applaudissements du public et qu'il paraît « très joyeux ».

parlement et les ministres, avant de se concentrer sur le monarque.⁴⁰⁵ Le ton se durcit toutefois progressivement : en 1778, le patriote radical William Lee de Virginie condamne « George III » - l'expression « sa Majesté » a disparu - et son « projet fou » de soumettre l'Amérique (Lee, *Letters*, To Richard Henry Lee, 1st September 1777, 244).

Contrairement aux patriotes, les Loyalistes en exil continuent tout au long du conflit à révéler leur roi : c'est un droit essentiel à leurs yeux, au cœur de leur identité, et qui motive en grande partie leur refus à se rallier à la cause des insurgés. A son arrivée en Angleterre en 1778, Louisa S. Wells Aikman écrit ainsi être soulagée de pouvoir à nouveau «prier pour [son] Souverain sans risquer [sa] vie.»⁴⁰⁶ Elle justifie sa prise de position dans le conflit par son refus « de renier [son] Roi et [son] Pays⁴⁰⁷ pour toujours » (*Ibid*, 19). Elle ne peut envisager l'un sans l'autre : les intérêts de sa colonie et ceux de l'ensemble de la nation britannique lui paraissent liés, identité locale et impériale sont pour elle indissociables. Son point de vue est partagé par Benjamin Pickman, qui décide de ne pas soutenir les insurgés « par loyauté envers [son] souverain et par attachement à son Pays», ou encore par John Amory, qui affirme son incapacité, « en son âme et conscience, à prendre les armes contre le Roi de Grande-Bretagne auquel [il a] juré allégeance ».⁴⁰⁸

Par ailleurs, au cours de leur séjour forcé, les Loyalistes s'emploient à prendre la défense de leur souverain.⁴⁰⁹ Ainsi, lorsque Edward Oxnard voit le roi pour la première fois au théâtre de Haymarket en septembre 1775, il le décrit comme « abattu » et découragé:⁴¹⁰ sans doute le malheureux Loyaliste projette-t-il sur son monarque ses propres craintes quant à l'avenir de l'empire et des colonies, tout en réfutant l'image d'un souverain indifférent aux souffrances de ses sujets.⁴¹¹ Oxnard insiste également sur la popularité du souverain, en soulignant qu'il est accueilli par les applaudissements « universels » du public (*Journal*, 18 September 1775). Il scrute l'apparence et les faits et gestes de la famille royale dans le

⁴⁰⁵ Sur ce point, voir l'article d'Eran Shalev, dans lequel il détaille la désacralisation progressive de George III dans les écrits des patriotes, notamment à travers le recours à des références classiques et la comparaison avec le despote Néron (Shalev, « Empire Transformed, Britain in the American Classical Imagination, 1758-1783, » *Early American Studies*, Spring 2006, 112-146, 126, 130).

⁴⁰⁶ « It gave me the satisfaction to think that I was once more in a Country where we could pray for our Sovereign without endangering our Necks » (Aikman, *Journal of a Voyage*, 67).

⁴⁰⁷ Par « pays », il faut entendre sa province, sa colonie.

⁴⁰⁸ Benjamin Pickman to his wife, 20 February 1783, *Diary and Letters*, 129 : “I was influenced by the purest Principles of Loyalty to my late Sovereign and Affection to my Country” ; John Amory to James Lovell, Providence, Feb. 12 1778, cité dans Zoltan Haraszti, “A Loyalist in spite of himself,” vol. 22, no. 9, Boston, 1947, 338-339.

⁴⁰⁹ Samuel Curwen constitue une exception à cet égard, mais c'est un Loyaliste modéré (*Journal of SC Loyalist*, XV-XVII).

⁴¹⁰ « [His majesty] seemed to be much dejected » (Oxnard, *Journal*, 18 September 1775).

⁴¹¹ Concernant cette vision d'un roi insensible, voir par exemple le témoignage de Samuel Curwen en novembre 1781, peu de temps après la défaite de Lord Cornwallis à Yorktown : ““The King in his robes and Crown on his head, if capable of feeling, must, I think, feel more distress than since his brows bore this emblem of Royalty” (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 27 November 1781, II, 797, c'est moi qui souligne).

moindre détail, et paraît ébloui : lorsqu’il croise au détour d’une promenade à Hyde Park le carrosse de la reine, il tente de le “toucher de sa main” et s’empresse de consigner dans son journal un portrait de la souveraine (*Journal*, 11 December 1775).⁴¹² Il éprouve la même fascination vis-à-vis des courtisans puisqu’il se rend à plusieurs reprises aux abords du Palais de St-James pour les contempler dans leurs somptueuses tenues : « The dresses of the ladies were exceedingly rich, their heads being covered with diamonds of very great value, some, I have no doubt had at least £5000 » (*Ibid*, 18 January 1776). Contrairement à d’autres voyageurs de l’époque, il ne condamne pas un tel étalage de richesses et ne formule aucune critique morale concernant le mode de vie de ces aristocrates. Il devient lui-même un courtisan lorsqu’il assiste en 1775 à la cérémonie durant laquelle le souverain revêt ses habits officiels et coiffe sa couronne avant de partir pour la maison des Lords (*Ibid*, 22 December 1775).

Samuel Shoemaker ne se contente pas d’observer le roi de loin : par l’entremise du peintre Benjamin West et compte tenu de ses anciennes responsabilités en tant que maire de Philadelphie, il est présenté à la famille royale. Il note que le souverain et son épouse “condescendent” à lui poser maintes questions sur sa région natale et s’enquière de sa situation personnelle, ce qu’il présente comme des signes de l’humanité, la sensibilité et la bienveillance du couple royal, démentant ainsi les accusations des patriotes :

The King [and Queen] condescended to ask me many questions [...]. On my telling her that I was once blessed with a numerous family, but that it had pleased Providence to remove them all from me, except a wife and two sons, this visibly touched the Queen’s delicate feelings, so much, that she shed some Tears, at which I was greatly affected. [...] I cannot say but I wished some of my violent countrymen could have such an opportunity as I have had, I think they would be convinced that George III has not a grain of Tyranny in his Composition, and that he is not, he cannot be that bloody minded man they have so repeatedly and so illiberally called him; it is impossible, a man of his fine feelings, so good a husband, so kind a father, cannot be a Tyrant. (Shoemaker, *Diary*, October 10 1784, c’est moi qui souligne)

Cette rencontre raffermirait non seulement la loyauté de l’exilé mais remplit également de fierté ses proches restés dans les colonies : « The opportunity thee had of seeing & conversing with the King & Queen was very agreeable. [...] Our family were made happy in reading the sketch of it” (Rebecca Shoemaker to Samuel Shoemaker, *Letters*, February 25 1785).⁴¹³

⁴¹² Un an plus tard, c’est au tour du Prince de Galles d’être épié, alors qu’il effectue une promenade en barque dans le parc de St James : « Just as we had entered the Park from the Palace, [we] observed a boat in which was the Prince of Wales & the Bishop of Osnaburgh : we went back & got so near as to have an exceedingly fine view of them” (October 25-27 1776).

⁴¹³ Voir également la réaction de Rebecca Shoemaker dans une lettre à son fils, exilé lui aussi : “I was delighted with the Interview thy Father had with the Royal family at Windsor – so unexpected, & so much less of

Certains réfugiés deviennent plus critiques à mesure que leur séjour se prolonge. Ainsi, en 1777, le Loyaliste modéré Samuel Curwen se contente de condamner le « tempérament inflexible » du monarque, mais il lui reproche en 1783 son « obstination » qui risque de provoquer la ruine du pays et de l'empire. La rupture est consommée en 1784 : alors que les tensions entre le parlement et le roi sont à leur comble, Curwen l'accuse d'être « un despote inné », reprenant ainsi directement les condamnations des patriotes (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, I, 60, 298, II, 909, 969). Par ailleurs, lorsqu'au bout de six ans d'exil, il croise le souverain, il en donne une description profondément irrévérencieuse : l'homme est « gros », « laid », « disgracieux », « parle beaucoup et montre trop ses dents » (*Ibid*, II, 769-770).

L'attachement à l'empire se traduit également chez certains visiteurs par une admiration pour les troupes britanniques et les valeurs qu'elles incarnent : lorsque la loyaliste Louisa Susannah Wells Aikman s'approche de New York en 1778, elle se réjouit de voir les nombreux « soldats britanniques » qui contrôlent alors la ville : « To see so many British Soldiers was really a treat to us, poor Exiles, whose only crime was their attachement to that favoured and glorious Isle ! » (Aikman, *Journal*, May 20 1779, 20). En attendant de rejoindre l'Angleterre, la jeune exilée s'occupe en contemplant les « délicieuses scènes » qu'offrent leurs manœuvres et vante les qualités des combattants : « The regularity, neatness and order of our Country Soldiers charmed me » (*Ibid*, June 16 1779, 30). L'utilisation de l'adjectif possessif « nos » pour parler des soldats traduit clairement sa prise de position dans le conflit. Elle oppose la « bravoure britannique » à la lâcheté des « rebelles » de Washington, qui préfèrent se retirer plutôt que d'affronter le danger à la bataille de Bunker Hill.⁴¹⁴ Elle tourne également en dérision une troupe de soldats « yankies » du Connecticut qui, lors d'un violent orage à Sandy Hook en 1776, tentent d'appliquer les découvertes de « leur grand Docteur Franklin », et dont l'ignorance causera la perte :

Some glimmering of the science of Electricity having beamed on [these poor unenlightened and uneducated Yankies] from their great Dr Franklin, they actually struck the swords in on the tops of some of their tents, by way of Conductors; and went to rest, thinking themselves in perfect safety; when lo! The faithless steel brought more quick down Heaven's wrath! Several officers were found dead in their beds. (*Ibid*, June 20 1779, 38)

ceremony & formality than is customary, that it was really very clever & I hope will prove to be truly satisfactory as well as agreeable » (Rebecca Shoemaker to Edward Shoemaker, March 11 1785).

⁴¹⁴ « What could have tempted Washington to desert [the Great Fort on Bunker's Hill] ? Nothing but British Valour, and his well known Policy of never risking an Engagement when he could make good his retreat » (June 20 1779, 37).

L'identité des colons s'exprime aussi à travers l'allégeance à des principes de liberté, de tolérance et de justice, propres au caractère "anglais" tel que l'identifie le Loyaliste Edward Oxnard. A l'occasion d'une représentation de *Hamlet* en 1775, il est ainsi témoin de la manière dont le public du théâtre prend la défense d'un spectateur français, victime d'une injustice :

I had here an opportunity of seeing the character of the English nation for justice. A man came in after the gallery was full & pushed a Frenchman out of his place. [...] [The people] [...] ordered him to give way or take the consequence, which could have been throwing him over the gallery. (Oxnard, *Journal*, November 29 1775, c'est moi qui souligne)

Oxnard admire également le fonctionnement des instances judiciaires : en assistant à trois procès à la Cour du Banc du roi (*Court of King's Bench*), présidée par le juge Lord Mansfield (1705-1793), il vante l'« autorité », la « droiture » et l'aura de ce dernier.⁴¹⁵

On retrouve le même attachement aux valeurs de liberté chez les patriotes, mais ces derniers se présentent comme les seuls véritables défenseurs de ces droits traditionnels anglo-saxons. Henry Laurens écrit ainsi en 1772, à propos d'un conflit entre l'administration britannique et l'assemblée de Caroline sur le droit d'émettre et de contrôler sa propre monnaie : « We contend as Englishmen and Freemen, for nothing less than the very Essence of true Liberty » (Henry Laurens to Alexander Garden, May 24 1772, *Papers*, vol. 8, 327). Même le patriote radical William Lee se réfère au modèle anglais lorsqu'en 1775 il encourage les insurgés à persévérer dans leur lutte, afin de prouver qu'ils sont « les dignes descendants de cette bonne vieille Angleterre » (William Lee to William Shippen Jr., 9 March 1775, *Letters*, I, 146). Quant au loyaliste modéré Samuel Curwen, il n'hésite pas à dénoncer la loi sur la haute trahison (*American high treason bill*) de 1777 qui permet au roi d'emprisonner toute personne suspectée d'aider les insurgés, estimant que ce texte viole les droits garantis par l'*Habeas Corpus* : « May the reminder of English liberty, and the constitution, not be overlooked and lost in this fatal quarrel » (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 20 February 1777, I, 303-304).

A ce propos, il est intéressant de noter que les colons parlent de bravoure « britannique », mais de liberté « anglaise ». Même si les visiteurs de l'époque semblent

⁴¹⁵ « Lord Mansfield appears very authoritative, & will not bear any contradiction. [...] The three verdicts I heard rendered, appeared to be very just. His Lordship is of middling stature, something stem in his countenance, that strikes one with awe » (Oxnard, *Journal*, 8 December 1775).

souvent utiliser les deux termes indifféremment,⁴¹⁶ certains usages se dégagent : le terme « britannique » est généralement utilisé pour caractériser les institutions de l'empire (l'armée, le commerce, le roi), ou comme terme géographique pour décrire les paysages ou les montagnes. Mais lorsque le mot traduit une émotion, un sentiment d'allégeance, un héritage, ou une culture commune (les traditions culinaires, les manières, ou encore l'appartenance ethnique), on trouve plus fréquemment l'adjectif « anglais ».⁴¹⁷ L'identité anglaise constituant la norme supérieure, il est tout naturel que les colons s'en réclament, puisqu'ils sont désireux de valoriser leur image et de faire oublier leur provincialisme.⁴¹⁸

Par ailleurs, le sentiment d'attachement à l'empire britannique se révèle à travers le portrait admiratif que les marchands livrent de la Grande-Bretagne, qui a été détaillé dans la deuxième partie de cette étude. Témoins directs de sa puissance, de ses richesses et de son rayonnement sur les plans économique, politique et culturel, les visiteurs expriment toute leur fierté d'appartenir à un tel ensemble.

Le séjour en Grande-Bretagne encourage donc les marchands à prendre conscience des traditions et valeurs qu'ils ont en commun avec les Britanniques, il conforte leur fierté d'appartenir à un empire prestigieux et puissant, leur donne l'occasion d'exprimer leur allégeance à leur souverain, et contribue donc à la construction d'une « communauté imaginaire », fondement de tout sentiment national, pour reprendre les termes de Benedict Anderson. Ce sentiment identitaire se forge également dans la comparaison avec un « autre » européen, en particulier français et catholique, mais également avec un « autre » provincial (écossais, gallois et irlandais).

⁴¹⁶ Par exemple, Henry Drinker décrit dans une même phrase « la côte anglaise » qu'il aperçoit en octobre 1759, et « la verdure du sol britannique » (Henry Drinker to Mary and Elizabeth Sandwith, Nov. 30 1759, *Diary*). Quant à Jabez Maud Fisher, il décrit le port de Liverpool comme « le plus pratique de Grande-Bretagne » ou encore Blenheim comme « le palais le plus splendide de Grande-Bretagne », mais parle d'Oxford comme « la plus belle ville d'Angleterre » et de Leeds comme accueillant « le plus grand marché de textiles en Angleterre » (Fisher, *American Quaker*, 42, 81, 86).

⁴¹⁷ De ce point de vue, les colons nord-américains font la même utilisation des mots « anglais » et « britannique » que les Britanniques de métropole, tel que l'analyse Marjorie Morgan dans son ouvrage *National Identities and Travel in Victorian Britain*, New York, Palgrave, 2001, 196-206.

⁴¹⁸ Thomas H. Breen, « Ideology and Nationalism », 28-30 ; Colin Kidd, « North Britishness and the Nature of Eighteenth-Century Patriotisms », *Historical Journal*, 39, 1996, 364, 378. Voir également Catherine Hall, « Missionary Stories: Gender and Ethnicity in England in the 1830s and 1840s », *Cultural Studies*, Lawrence Grossberg, Cary Nelson, Paula A. Treicher, eds., New York, London, Routledge, 1992, 240.

B) Préjugés à l'égard des Européens et des provinciaux du royaume

Comme l'a montré Linda Colley, l'identité britannique se construit avant tout « dans la confrontation avec un Autre hostile », en particulier un Autre catholique et français.⁴¹⁹ Ce sentiment sort renforcé des conflits militaires opposant la France et la Grande-Bretagne qui se succèdent tout au long du XVIII^e siècle : ils rassemblent tous les Britanniques derrière un ennemi commun, et le prolongement de ces luttes dans les colonies permet aux colons de s'inclure dans cette définition de la « Britannité ». Tous les marchands qui voyagent en temps de guerre envisagent une confrontation avec les Français lors de leur traversée de l'Atlantique, et c'est l'occasion pour eux de réaffirmer leur loyauté à la Grande-Bretagne. Francis Goelet quitte New York en décembre 1746, alors que la Guerre de Succession d'Autriche fait rage, et lorsque son navire croise un bâtiment battant pavillon français, tout l'équipage se prépare à en découdre avec « l'ennemi » : « We run (*sic*) out our guns & got two of our six pounders in the cabin for a stern chase & every thing in readiness at close quarters to defend our selves (*sic*) against the enemy » (Goelet, January 17 1746, *Voyages*). Henry Drinker pour sa part s'aventure sur les flots en pleine guerre de Sept Ans (en 1759), et dans l'éventualité d'une attaque, il espère se comporter en digne « Anglais » et faire honneur à la réputation de bravoure nationale : « I am encouraged to hope that if we are chased by any of the polite Cruisers from the Gallic Shore, we shall be able to act the downright Englishman, by avoiding unnecessary Compliments » (Drinker, Sept. 28 1759, *Diary*). On retrouve également cette vision gallophobe dans le témoignage des exilés loyalistes : en 1778, Samuel Curwen fait écho aux clichés britanniques de l'époque en décrivant la France comme une nation « infidèle, fourbe, retorse et perfide ». Lorsque les rumeurs d'une entente militaire franco-américaine sont confirmées la même année, l'alliance entre l'Amérique et « son ennemi naturel » sonne à ses yeux le glas de tout l'empire britannique, comme il l'exprime de manière très imagée :

The *coup de grace* is given to British glory; its Sun is set [...]. The roar of the British lion will no more be heard; the French cock may now crow and strut undisturbed. [America] has allied itself to her natural, professed, and most dangerous enemy. (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, I, 432, 434)

⁴¹⁹ Colley, *Britons*, 5: "Britishness was an invention forged above all by war. Time and time again, war with France brought Britons [...] into confrontation with an obviously hostile Other and encouraged them to define themselves collectively against it. They defined themselves as Protestants struggling for survival against the world's foremost Catholic power. They defined themselves against the French as they imagined them to be, superstitious, militarist, decadent and unfree."

Métropolitains et colons nord-américains se retrouvent donc autour des clichés anti-français, et en se faisant le relais de ces stéréotypes à travers leurs récits, les voyageurs réaffirment leur appartenance à une seule et même communauté. A leur arrivée sur le sol français, ils sont immédiatement frappés par une impression d'étrangeté, sentiment qu'ils n'éprouvent pas en Angleterre où tout leur est familier.⁴²⁰ Pour Jabez Maud Fisher en 1776, l'altérité est telle qu'il peine à l'accepter et à l'intégrer, comme en témoigne l'accumulation de termes évoquant la nouveauté :

France fills me with a thousand droll Ideas. The Novelty of the Thought, the Novelty of the Scene, the difference of the People in their Behaviour, Appearance, Manner, Custom and Language, the drollery of their Furniture, the oddness of their houses and every thing is so different, so new, that I have not yet had time to expand my Imagination for the conception of the variety of objects that crowd upon it. (Fisher, *American Quaker*, 270-271)⁴²¹

Le voyageur en mal de repères tourne en dérision tout ce qui lui est étranger, à commencer par la diligence dans laquelle il monte à Calais, qu'il juge « grossière, maladroite et grotesque » (271). Les différences vestimentaires interpellent également les voyageurs, comme les fils de Henry Laurens qui semblent follement se divertir de l'apparence insolite des Français :

[The Young Folks] have been entertained by a good many droll Scenes of Bag Wigs and Rags, Wooden Shoes and Jack Asses, powder'd Postilions in Bottes fortes and Beggars in Ruffles and Hair en queue. (Henry Laurens to James Laurens, Lyon, June 9 1772, *Papers*, vol.8, 362)

On retrouve tous les archétypes des caricatures britanniques de l'époque : le paysan français famélique en sabots, le mendiant décharné vêtu comme un gentilhomme mais réduit à la misère la plus noire, ou encore le postillon portant maints accessoires et des habits trop élégants pour sa position sociale, qui reflètent un caractère superficiel, vaniteux et

⁴²⁰ Leur réaction en France est la même dans les autres pays du continent européen. Ainsi, lorsqu'en 1757-1758 Francis Goelet se rend en Hollande, il dresse un portrait extrêmement critique des « coutumes » et du caractère du pays. Il n'en avait rien fait en Angleterre lors de ces deux séjours précédents, ce qui suggère qu'il ne s'y considère pas comme en terre étrangère (Goelet, *Voyages*, 4th Voyage to Holland).

⁴²¹ On retrouve la même impression d'étrangeté et de découvrir un autre monde dans le témoignage d'Elkanah Watson. Il décrit ainsi son arrivée à l'île de Ré en 1779 : « my whole attention was Ingross'd (*sic*) in viewing the noveltys (*sic*) with which I am surround (*sic*), I am like one that has been drop'd from the clouds; Every thing is strange & new, I can look no way, without beholding something singular. Can it be possible that 29 days sailing should produce so many new objects? » (Watson, Sept. 3 1779, *Travels in France, Papers*). Un an plus tard, il s'étonne toujours des coutumes singulières des Français, comme il le communique à sa sœur : « I could tell you many strange things that I never could have imagin'd existed in the world, if I had not seen them, but as they would scarcely be believ'd in America » (Watson to his sister Patty, March 24 1780, *Travels in France, Papers*).

efféminé.⁴²² Dans une lettre de 1763, Samuel Powel confirme l'importance que les Français accordent à leur apparence, et ce, indépendamment de leurs ressources :

A Head Curiously dressed, & with a Sword & every genteel appearance on the Outside, are Requisites which nobody stirs abroad without. Should you strip them, you would find a Shirt, perhaps of not a Shilling Value, & the Pockets worth still less. (To Samuel Morris, Paris, Oct. 12 1763, 469)

Lorsque le visiteur explique à son oncle qu'il n'a pas pu emporter en Angleterre les vêtements achetés en France, ce dernier s'en félicite et admet sans détour sa gallophobie : « I would [like] to see what there is in French fashions, that can so far Corrupt the mind of a true English man; I am indeed an Anti gallican » (Samuel Morris to Samuel Powel, March 9 1765, 472).

Face au petit-maître français paré de sa débauche de dentelles, de soieries et de rubans, les colons sont l'incarnation parfaite du John Bull national : ils privilégient des habits simples mais confortables, qui reflètent une moralité irréprochable, et ne cherchent pas à passer pour ce qu'ils ne sont pas. Néanmoins, ces préférences ne les empêchent pas d'adopter le style national lorsqu'ils séjournent dans le pays. En 1783, Charles Storer donne à son parent William Smith tous les conseils nécessaires pour se transformer en parfait « beau » à son arrivée à Paris : ses achats doivent débuter dans la boutique du dentellier afin de trouver une paire de volants en dentelle, se poursuivre par une visite chez le cordonnier, puis chez le tailleur pour se procurer « un habit à la mode », un gilet agrémenté d'élégants boutons et une veste, le tout complété par une épée qu'il ornera d'un « joli ruban ».⁴²³

L'identité britannique étant indissociable de la religion protestante, cette galerie de stéréotypes resterait incomplète sans la présence d'un prêtre ou d'un moine corpulent exhibant crucifix, chapelet et reliques, autant de symboles du fanatisme que les Britanniques associent à la religion catholique. On retrouve dans les observations de Jabez Maud Fisher la vision classique d'un peuple français maintenu dans l'ignorance par un prêtre encourageant des croyances superstitieuses: « [I went] To the mass house, where the silly People and the more silly Priest were running over the superstitious Ceremony, counting their Beads, and crossing their Foreheads with the holy Water” (Fisher, *American Quaker*, 271-272). Habitué

⁴²² Voir l'analyse de Michael Duffy, *The Englishman and the Foreigner*, 31-37, ainsi que celle de Pascal Dupuy, *Face à la Révolution et l'Empire, Caricatures anglaises (1789-1815)*, 58-67. En guise d'illustration, on pourrait renvoyer à la caricature de Henry William Bunbury intitulée « View on the Pont Neuf at Paris » (1771) qui présente plusieurs exemples de dandys parisiens (British Museum : BMC 4763), ou encore à la gravure de 1782 « The Englishman at Paris », de James Bretherton, d'après une représentation de Henry W. Bunbury (BMC 4185). Ces gravures sont reproduites dans les annexes, vol. 2, pp.116-117.

⁴²³ Charles Storer to William Smith, St Quentin, 15 Nov 1783, *Smith-Carter Family Papers*. La lettre est reproduite dans les annexes, vol. 2, p.90.

à davantage de rigueur et de simplicité, les voyageurs ridiculisent ces rituels « grotesques » et « frivoles », ainsi que toute la pompe qui s’y associe, et réaffirment de cette manière leur appartenance à une même communauté protestante. En 1775, Samuel Curwen se rend à une messe à la chapelle sarde de Londres comme à un spectacle comique, à une farce : « We amused ourselves with a view of the frippery, mummery, antic gestures, kneelings, crossings, gesticulations, and sprinklings, practiced in the worship of the Romish Church » (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, I, August 18 1775, 50). Les visiteurs, en particulier les Puritains de Nouvelle-Angleterre, sont particulièrement choqués par le non-respect du Sabbat : en 1773, Henry Laurens s’offusque de trouver des vendeurs ambulants, installés à l’entrée même de la basilique St Denis, proposant nourriture et publications diverses, ainsi que des marionnettistes et funambules, postés quelques mètres plus loin, attendant impatiemment la fin de la messe pour divertir les fidèles.⁴²⁴ De ces critiques émane un portrait glorieux du protestantisme, religion exempte de sentimentalisme et de superstition, favorisant l’éducation des masses, et encourageant la vertu et les valeurs du travail (Marjorie Morgan, *National Identities and Travel in Victorian Britain*, 90-95).

Les colons nord-américains expriment également leur identité britannique à travers leurs clichés vis-à-vis du système politique français et leur attachement aux libertés traditionnelles anglo-saxonnes. A son arrivée sur le sol français en 1776, Jabez Maud Fisher souligne l’iniquité du système judiciaire, qui confère la toute-puissance au roi au mépris des décisions du peuple (Fisher, *American Quaker*, 274). Dans la pure tradition des voyageurs britanniques, il reprend à son compte la vision d’une monarchie tyrannique oppressant un peuple réduit au dénuement et à l’asservissement le plus total, acceptant sans protester leur triste sort : « The poor wretches we saw along the road [from Calais to Gravelines] have no Coal, no Wood, no Turf. Their little children are begging. [...] Without the enjoyment of Liberty or Competence, they smile at Grief and bid Defiance to Care » (*Ibid*, 272). Même les observations des visiteurs sur les jardins à la française attestent de leur adhésion aux normes culturelles britanniques, comme lorsque Henry Laurens affirme qu’aucun jardin français ne parvient à égaler ceux d’outre-Manche.⁴²⁵

⁴²⁴ Henry Laurens dépeint ainsi le spectacle qui s’offre à lui en se rendant à la cathédrale St Denis en 1773 : « The priest was preaching to a ragged audience [...]. At the same time at the Church door & even within the Door women had their Stalls & Seats with pamphlets, Appels, Cakes & Nutts (*sic*) for sale & within 30 yards just in front of the Church all the apparatus for a puppet show & rope dancing, ready to begin the moment the Church service was ended. Thus the Sabbath is observed at St Denys”

⁴²⁵ “The Improvements out of Door neither here [at Chantilly] not any where else in France are to compare to those we meet at Noblemen’s & Gentlemen’s Palaces & Seats in England” (Laurens, April 25 1773, *Papers*, vol. 9, 17).

Par ailleurs, lorsque les colons voyagent en France – et plus généralement sur le continent européen –, ils sont identifiés par leurs hôtes comme “anglais” et non comme “américains,” et ce regard renforce leur sentiment d’appartenir à la même communauté que les Britanniques de métropole. En Europe, ils se regroupent tout naturellement avec les personnes parlant anglais et partageant la même culture : ils intègrent donc la communauté « anglaise », qui regroupe indifféremment Anglais, Britanniques de métropole et des colonies,⁴²⁶ considèrent les Anglais comme leurs “concitoyens,” et imitent leur mode de vie et de pensée. Ils gagnent ainsi en statut, car ils ne sont plus identifiés comme des colons rustres et grossiers, comme c’est le cas en Grande-Bretagne.⁴²⁷ A son arrivée à Livourne en 1760, le marchand de Philadelphie Joseph Shippen est ainsi reçu par le consul anglais John Dick, puis à Florence, par son homologue Sir Horace Mann, qui l’invite à une *conversazione* où il rencontre plusieurs « *gentlemen* anglais » (Shippen, *Travel Diaries*, 23 July 1760). Il se comporte comme un parfait Anglais lorsqu’il souligne avec fierté que c’est toujours le cheval anglais qui l’emporte dans les courses en Italie, ou encore qu’il trouve que la nourriture suisse “ne sied pas au palais d’un Anglais” (*Ibid*, July 23, November 11, December 2 1760). Lors de son séjour à Rome en 1764, Samuel Powel se rapproche lui aussi de la communauté “anglaise,” et grâce à ses contacts avec les aristocrates effectuant leur Grand Tour, bénéficie d’un accueil réservé aux plus grands : à Rome, il a ainsi l’honneur d’être présenté au Pape avec « trois autres *gentlemen* anglais », et à Turin, obtient une audience auprès du Roi de Sardaigne, qui l’autorise à se rendre sur les fortifications de la ville, « une faveur accordée uniquement aux Anglais », comme il le précise.⁴²⁸

Le sentiment d’appartenance des colons nord-américains ne se forge pas uniquement dans la confrontation à un Autre européen, mais également dans le contact avec les Ecossais, les Gallois et les Irlandais. L’identité anglaise constituant la norme supérieure au sein de l’empire, les visiteurs s’en réclament tout naturellement. Ils vont même jusqu’à adopter l’attitude dédaigneuse des Anglais à l’encontre des habitants des autres provinces du royaume, ce qui n’est pas dénué d’ironie puisqu’ils usent alors des mêmes qualificatifs désobligeants que ceux utilisés par les métropolitains à leur égard.

⁴²⁶ C’est par ce terme de « concitoyens » que les colons font référence aux Anglais. Aucune mention de l’adjectif « britannique » n’a été trouvée dans les sources de la fin de la période coloniale.

⁴²⁷ En Angleterre, les nobles ne frayaient pas avec des négociants. Le séjour sur le Vieux Continent permet donc aux colons d’évoluer dans une sphère à laquelle ils n’ont pas accès en Grande-Bretagne. Ce point sera développé dans le chapitre II, A) “Our Lords & Masters » : mépris et ignorance des habitants de métropole.

⁴²⁸ Dr. John Morgan to Dr. Cullen, 10 November 1764, lettre citée dans *The Journal of Dr. Morgan of Philadelphia from the City of Rome to the City of London*, 1764, Philadelphia, J.B. Lippincott, 1907, 36 ; Samuel Powel to Samuel Morris, 24 November 1764, *The Morris Family of Philadelphia*, 461.

C'est en voyageant dans les régions reculées de l'ouest du Pays de Galles en juillet 1776, sur des routes accidentées, au milieu de paysages peu accueillants et d'habitants dont la plupart ne parlent pas anglais, que Jabez Maud Fisher a pour la première fois le sentiment d'être « en terre étrangère », faisant ainsi écho à la réaction des visiteurs anglais de l'époque⁴²⁹.

This day impresses me more strongly with the Idea of being in a foreign Land than any since I left my native Country. The Face of the Country is totally different from the Part of Wales we have before seen, a rude succession of Mountains, whose Tops are uninhabited but by black Cattle and Sheep and here and there a little hut. [...] We several times lost our way, and when we found the stragglng Traveller on the Road it was seldom he could sufficiently understand us, to know what information we wanted. (Fisher, *American Quaker*, July 14 1776, 217)

Même si Jabez Maud Fisher vante la « majesté » des scènes sublimes et romantiques autour du Snowdon et du Cadder Idris, c'est avec soulagement qu'il quitte les vallées galloises « mélancoliques », ses précipices « épouvantables », ses torrents « enragés » et ses routes « lugubres » surplombées d' « immenses rochers » menaçants, décor prenant un caractère plus terrifiant encore par la personnification de ses éléments (Fisher, *American Quaker*, 222-224). La vie qu'on y mène lui apparaît des plus primitives : les habitations sont rudimentaires, les ouvertures trop petites ne laissent guère entrer la lumière du jour, et les auberges sont « sales » et « misérables », comme à Tregaron :

The Inn we are at is indeed miserable in its appearance, but worse in its Contents: dirty Rooms, dirty Furniture, and dirty Victuals, dirty Beds, and dirty People; shocking Stables for our horses, no Straw for them to lie one and not a handful of hay for them to eat. (*Ibid*, 218)

On ne trouve aucune comparaison avec l'Amérique, qui présente pourtant des similitudes, et rien ne trahit l'origine du voyageur, qui juge tout ce qu'il observe à l'aune du modèle anglais : Fisher regrette le manque d'*enclosures*, de haies autour des maisons, et d'arbres disposés en massifs, ce qui nuit selon lui à la beauté des paysages (*Ibid*, 219). Le visiteur n'est pas plus tendre vis-à-vis des Gallois, qu'il dépeint comme des brutes grossières parlant une langue barbare (Marjorie Morgan, *National Identities and Travel*, 187). Il se permet même d'affirmer avec arrogance que certaines lettres de l'alphabet gallois ne sont d'aucune utilité : « Their Language wants much methodizing; it is uncouth in its Sound. The

⁴²⁹ Morgan, *National Identities and Travel*, 70. Son point de vue est peut-être influencé par le fait qu'il est accompagné par plusieurs Anglais dans ses déplacements.

most difficult of all others to pronounce, there are 27 Letters in it, some of which can be of no Use” (Fisher, *American Quaker*, 229).

Les stéréotypes anti-écossais des colons sont également en tous points conformes à ceux des Anglais.⁴³⁰ De l’Ecosse, Jabez Maud Fisher ne retient que les rues d’Edimbourg « monstrueusement sales, étroites et très déplaisantes», les routes en piteux état, les paysages «pauvres, tristes et arides », les champs négligés par des habitants « paresseux », les femmes à qui l’on confie les besognes les plus rudes – signe infallible d’un stade de civilisation peu avancé - et des enfants si crasseux qu’on ne différencie qu’avec peine les filles des garçons (Fisher, *American Quaker*, 58-60, 63). Une fois encore, c’est avec soulagement qu’il quitte cette terre barbare : « Here we bid Scotland a long long Adieu without the least expectation of ever visiting it again, or without a wish ever more to behold its Nakedness, Dirt and Customs » (*Ibid*, 58, 60, 76). L’utilisation du pronom “leur” pour parler de tout ce qui a trait à l’Ecosse traduit bien sa prise de distance.

Le constat n’est guère plus favorable en Irlande. Si Jabez Maud Fisher reconnaît que les Irlandais sont fort accueillants et que certains édifices de Dublin rivalisent presque avec ceux de Londres, il ajoute aussi que les auberges et les loisirs des habitants ne sont que « de bien pâles imitations » de ceux de la capitale (Fisher, *American Quaker*, 168). Quant à Samuel Curwen, il ne se rend pas sur le territoire mais sa rencontre avec un aubergiste irlandais près de Manchester en 1780 donne lieu à un portrait qui fait écho aux stéréotypes de l’époque : l’homme est décrit comme « effronté », il ment et tente de voler le voyageur (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, II, 621).

La confrontation avec un « Autre » français, ainsi qu’avec les habitants des autres provinces du Royaume, permet donc aux colons nord-américains de revendiquer une identité britannique, ou plutôt, une identité anglaise. Cette démarche s’accompagne d’une imitation des mœurs de l’élite du pays.

⁴³⁰ Voir Michael Duffy, qui analyse les clichés anti-écossais à travers les caricatures anglaises des années 1760-1770 : « The English have no regard for Scotland itself which was regarded as barren as the Deserts in the Wilderness [...]. The Scots allegedly lived in desperate poverty which the prints represented in their skinny figures, their food and their primitive dress. [...] [They were] portrayed as naturally abhorring cleanliness. [...] The general picture was of filthy, bloodthirsty brutes, destitute of civilization” (Duffy, *The Englishman and the Foreigner*, 18-19).

C) *De parfaits gentlemen anglais*

Les marchands ne se contentent pas d'affirmer leur fierté en tant que sujets de l'empire : représentants de l'élite des treize colonies, ils aspirent à un statut égal à celui des membres les plus prestigieux de la société britannique, et se réclament du modèle du *gentleman* anglais.⁴³¹ Le voyage leur en offre l'occasion rêvée, comme l'expose Nathaniel W. Appleton, médecin de Salem, à son ami et marchand William Smith en 1776 : "Travelling has been at all time and is still esteem'd an almost necessary Accomplishment in the Education of every Gentleman" (N. Appleton to William Smith, 31 October 1776, *Smith-Carter Family Papers*).⁴³² Il est une anecdote révélatrice à ce propos : sur les listes du recensement des habitants de Philadelphie en 1790, Henry Drinker est tout d'abord identifié comme « marchand », mais sans doute à la demande de l'intéressé, on a ensuite barré sa profession et indiqué « gentleman ».⁴³³ Voilà le but poursuivi par tous les visiteurs : pouvoir ajouter « esq. » à leur nom sans avoir à en rougir, gommer leur provincialisme et démentir leur image de demi-sauvages dénués de tout raffinement en acquérant les grâces et l'allure de la classe la plus distinguée de la société britannique.⁴³⁴

La transformation en *gentleman* commence par une modification de l'apparence extérieure : dès son arrivée dans la capitale en 1771, Joshua Johnson se fait tailler de nouveaux vêtements pour « ressembler à un Londonien » et, lorsque ses associés du Maryland lui reprochent de coquettes dépenses, il répond ne pas pouvoir faire autrement pour apparaître comme un *gentleman*.⁴³⁵ Dix ans plus tôt, John Hancock recourait au même argument dans une lettre à son oncle et soutien financier : "Upon Proper Occasions I dress as Genteel as any one, and can't say I am without Lace. I Endeavour in all my Conduct not to Exceed your Expectation in Regard to my Expences, but to Appear in Character I am Obliged to be pretty Expensive" (John Hancock to Thomas Hancock, January 14 1761, *Letters*, 196, c'est moi qui souligne).

⁴³¹ Dans sa biographie de Benjamin Franklin, Gordon Wood montre que l'illustre philosophe et inventeur, qui a connu des débuts fort modestes, partageait cette ambition (Wood, *The Americanization of Benjamin Franklin*, chapter I : Becoming a Gentleman, 17-59).

⁴³² La lettre est reproduite dans les annexes (vol. 2, p.88).

⁴³³ Henry Drinker, 1790 Census, « Front Street, Philadelphia », Heritage Quest Online.

⁴³⁴ Les marchands nord-américains imitent en cela la *gentry* de métropole, qui s'inspirent du mode de vie et des mœurs de l'aristocratie. Voir Roy Porter, *English Society in the Eighteenth Century*, 73 ; Langford, *A Polite and Commercial People*, 59-67.

⁴³⁵ « I am getting clothes made and shall have more of the appearance of a Londoner » (Johnson, To the firm, 4 June 1771, *Letterbook*, 1). Voir également la lettre de Joshua Johnson à ses partenaires, en date du 26 juillet 1771 : « The goods ought to yield a devilish profit or we sell a vast number to support me at least in the character of a gentleman and a partner to a house that will export £10 or 12 thousand per annum » (*Ibid.*, 9).

Les fréquentations étant essentielles, les visiteurs soulignent qu'ils ne côtoient que des personnes de qualité au cours de leur séjour. Francis Goelet est ainsi toujours accompagné de « *gentlemen* anglais » lorsqu'il se rend au théâtre, à la société de débat Robin Hood, ou encore en excursion à Oxford. Il adopte également leurs loisirs : quand il n'est pas en déplacement professionnel, il prend des cours de danse et d'escrime (Goelet, *Voyages*, February 15-28 1747 ; January 1st-April 1st 1751). Grâce à leurs contacts au sein de la grande bourgeoisie marchande britannique, certains visiteurs ont le privilège de séjourner dans de luxueuses demeures et de se familiariser avec un mode de vie aristocratique. Ainsi, lorsque Benjamin Pickman est accueilli en 1777 par le marchand Hugues dans sa maison de campagne à Hoddesdon, il partage ses journées entre lectures, conversations avec son hôte et promenades à l'entour :

Mr Hughes has been kind enough to invite me to spend a few Days at his Seat in Hoddesdon- I spend my Time here very agreeably. He has a fine Collection of the best Books antient (*sic*) and modern, which furnishes you with the most profitable and entertaining Reading; [...] When satiated with Reading, or when Conversation flags, I stroll along the Banks of the new River to Ware and sometimes to Hertford. (Pickman, Hoddesdon, 25 January 1777, *Letters*)

Afin de marquer leur appartenance à une élite érudite et distinguée, les marchands s'efforcent par ailleurs de participer à de nombreuses manifestations culturelles - représentations de théâtre, opéras, concerts, visites de musées -, qui leur permettent de s'instruire, de développer leur sensibilité et de former leur goût. Durant les quinze premiers mois de son exil, Jabez Maud Fisher explore plus d'une trentaine de grandes demeures aristocratiques et devient peu à peu un "connoisseur". En mars 1776, il offre ainsi une description complète de Houghton Hall, la demeure de Robert Walpole : il commence par décrire la façade « en pierre de Portland », « couronnée d'un entablement ionique ». En pénétrant à l'intérieur, il est frappé par « l'élégance », la « magnificence » et la « splendeur » des décorations de William Kent et il note l'utilisation de « marbre de Plymouth » dans le parloir. Il énumère ensuite près d'une trentaine d'artistes dont les toiles sont exposées dans la galerie, qu'il estime « sans doute la plus belle du pays » (Fisher, *American Quaker*, 26 March 1776, 144).

Son point de vue se fait plus critique et plus précis au fil de ses visites : alors qu'en septembre 1775, il se contentait de regretter l'exiguïté des chambres de Hopetoun House, sept mois plus tard, il juge que le pont à cinq arches qui orne les jardins de Clumber Hall est placé trop près de la demeure pour être apprécié à sa juste valeur (*Ibid*, 152). De la même manière,

sa capacité à identifier un artiste et à commenter un tableau s'affine progressivement : quand il se contentait, au début de son séjour, d'écrire que telle collection présentait de « belles » œuvres de « grands artistes », il détaille, un an après, les titres de plusieurs tableaux, les procédés techniques (comme le *chiaroscuro*), et fait part de sa réaction face à ses toiles préférées.⁴³⁶ Son jugement sur les jardins paysagers témoigne par ailleurs d'une grande maîtrise des principes esthétiques de l'époque, et ses excursions sur les traces de William Gilpin dans la vallée de la Wye,⁴³⁷ à la recherche de « vues sublimes et pittoresques » et d'une nature plus authentique, moins apprivoisée par l'art, reflètent parfaitement les goûts de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie de l'époque (Andrews, *Search for the Picturesque*, 56-64). Jabez Maud Fisher semble s'être métamorphosé en homme de goût avec succès.

Si leurs finances et le contexte international le permettent, les voyageurs prolongent leur séjour par un Grand Tour sur le continent européen, comme Samuel Powell qui y consacre sept années (1760-1767), et l'évocation de sa vie à Rome le classe sans hésiter dans la catégorie des aristocrates :

Your two friends [himself and his friend John Morgan] have been lolling in the lap of ease. Italia, nurse of the softer arts, had detained them from mixing with the turbulent throng. The pleasures and entertainments she affords, have rendered our time most pleasing. At Rome, we had the honor of being presented to his Royal Highness the Duke of York, and of being often at conversations and assemblies with him. His Holiness [the Pope] likewise received us most graciously (To Samuel Morris, 24 Nov. 1764, *Letters*, 460)

⁴³⁶ Voir par exemple sa description d'une œuvre de Rubens à Houghton Hall : la représentation de deux lions et d'une lionne lui paraît si réaliste qu'il est parcouru d'un frisson de peur en la contemplant et « entend presque les bêtes grogner ». Il commente également à cette occasion des tableaux de Guido (dont il apprécie le *chiaroscuro* dans son adoration des mages), de Claude, de Raphaël et de Rembrandt (144-146).

⁴³⁷ Jabez Maud Fisher suit un itinéraire « classique » en visitant les jardins de Valentine Morris avant de s'extasier devant les ruines du château de Chepstow et de l'abbaye de Tintern. Il effectue ce voyage en 1776, alors que William Gilpin ne publie ses *Observations on the River Wye* qu'en 1782, douze ans après. Il est cependant avéré que des versions manuscrites de l'ouvrage circulent dès 1772 (Andrews, *The Search for the Picturesque*, 86). Même si le colon nord-américain ne mentionne à aucun moment une rencontre avec le révérend, l'influence de Gilpin sur Fisher est évidente. Ce dernier se comporte en parfait touriste pittoresque, comme lorsqu'il décrit la Wye et ses courbes serpentine à la manière d'un tableau, selon différents plans : « This View exceeds all the rest. The River winding in almost a perfect Circle immediately below, the delightful Peninsula opposite us, the many winding Meanders of the River which appear on both Sides of us, the points of Land projecting into it, the high rocks which rise perpendicularly from the waters edge, the Hills at a distance [...], are all objects which strike us with peculiar Force from this enchanting Spot » (*Ibid*, 207). Il en est de même dans sa description des paysages sublimes du Cadder Idris ou du Snowdon, ou encore dans le Lake District, où se conjuguent « beauté, magnificence et horreur ». Nous ne reviendrons pas ici sur ce point, déjà abordé dans la première partie (Chapitre 3, III- La figure du voyageur et son évolution).

Il fréquente la noblesse romaine, mais aussi étrangère, tels que le duc d'York, le comte de Spencer et le comte de Palmerston, et est admis dans les cercles les plus élitistes, comme l'Académie d'Arcadie de la ville.⁴³⁸

Certaines de ces pratiques aristocratiques se poursuivent une fois de retour en Amérique : Samuel Powel fait ainsi graver les armoiries de sa famille sur des théières en argent.⁴³⁹ Les multiples transferts depuis la métropole vers les colonies qui ont été détaillés dans la deuxième partie de notre étude – achat de produits de luxe, construction de belles demeures et adoption du mode de vie des *gentlemen-farmers* – témoignent de l'emprise du modèle aristocratique sur les négociants américains.⁴⁴⁰ Il est toutefois apparu que ces usages ne sont jamais copiés dans leur intégralité, mais qu'ils sont adaptés de manière à se conformer à un mode de vie bourgeois plébiscité par ces marchands. En 1762, Samuel Morris rappelle à son neveu Samuel Powel qu'il doit penser à quitter les « plaisirs infinis » des grandes capitales européennes pour prendre sa place en tant que « membre respectable et utile à [son] pays :

Tho' ye (*sic*) pleasures of London are almost Infinite, & capable of furnishing a continual, & new Succession of Diversions, yet these I'm persuaded, are not sufficient to Satisfy thy mind, & fix thy *ne plus ultra*. The pleasures of Sense, I make no doubt, are regarded by thee in great moderation, & only now & then, as a douceur, or small Relaxation from some more laborious & Intense intention, of Improving thy Mind in what may make thee an honourable & useful member of thy Country, and give thee that self Satisfaction, which Knowledge & Virtue ever afford, this I cannot doubt, is thy principal aim. (Samuel Morris to Samuel Powel, April 17 1762, *The Morris Family of Philadelphia*, 461-462, emphase ajouté)

Quant à Benjamin Pickman, il encourage son fils à poursuivre ses études en 1780 car « une bonne éducation est préférable à un grand domaine » (Benjamin Pickman to his wife, 10 Nov. 1780, *Diary and Letters*, 119).

Les colons nord-américains briguent donc le statut de *gentleman* et s'inspirent des membres les plus distingués de la société anglaise, mais ils n'oublient pas pour autant leur attachement à leur région natale.

⁴³⁸ Samuel Powel to Samuel Morris, Rome, 5 July 1764, *The Morris Family of Philadelphia*, 470. L'Académie d'Arcadie est une société fondée en 1690 qui rassemble des poètes, des écrivains, des musiciens et des amateurs d'art. Au XVIII^e siècle, ses membres prennent position contre le style baroque et se fixent pour mission, entre autres, d'encourager un retour à la poésie pastorale (*Cassell Dictionary of Italian Literature*, London, Cassell, 1996, 2001, 14-16).

⁴³⁹ Voir l'article de David L. Barquist, « 'Well Made from English Patterns' : Richardson Silver for the Powel Family, » *Yale University Art Gallery Bulletin*, 1993, 76-85, 78-79.

⁴⁴⁰ Bushman, « American Highstyle... », *Colonial British America*, Jack P. Greene, ed., 348-369.

D) Des colons attachés à leur terre d'origine

L'analyse de la récurrence de termes géographiques dans les sources de la fin de la période coloniale montre que les colons expriment avant tout une identité locale, un attachement à leur "pays", c'est-à-dire à leur région natale : ils se perçoivent en tant qu'« habitants de Nouvelle-Angleterre » ou de « Caroline », et non en tant qu'« Américains ». ⁴⁴¹ En 1776, Samuel Curwen signe le livre d'or de la Wilton House près de Salisbury de la manière suivante : « Samuel Curwen, an exile of Salem, Massachusetts Bay, New England » (Curwen, *Journal*, 191). Il faut rappeler qu'à la veille du conflit pour l'indépendance, les treize colonies présentent plus de disparités que de points communs : elles n'ont pas été créées à la même période, ont des statuts et un mode de fonctionnement administratif et judiciaire distincts, ainsi que des organisations sociales, des traditions religieuses et culturelles, ou encore une composition ethnique très différentes. De surcroît, ne disposant pas des mêmes ressources premières ni du même climat, elles ne produisent pas les mêmes marchandises, et leurs intérêts sont même parfois opposés, ce qui donne naissance à de nombreuses rivalités. ⁴⁴²

Les références à l'Amérique sont quasi absentes des témoignages des années 1750 et 1760, et ne renvoient alors qu'à une réalité géographique, sans traduire le moindre sentiment d'appartenance. Ainsi, à l'occasion de ses voyages en 1746-1747 et 1750-1752, Francis Goelet n'y fait que deux courtes allusions : il décrit Boston comme "la métropole d'Amérique du Nord, la plus grande ville du continent" et, en se rendant à la New England Coffee House de Londres, il observe que « tous les Nord-Américains » s'y retrouvent (Goelet, *Voyages and Travels*, 7 Nov. 1750, 30 January 1747, Dec. 21-25 1750, c'est moi qui souligne). On ne trouve aucune allusion à l'Amérique chez Henry Drinker (1759), Joseph Shippen (1760-1761), ou encore Thomas Clifford Jr. (1770). En revanche, les allusions au « pays d'origine » ou « pays natal », c'est-à-dire à la colonie, sont plus fréquentes, même si de manière générale, les comparaisons restent rares : étant donné que les colonies n'ont pas atteint le degré de développement et de sophistication de la métropole, tout rapprochement systématique démontrerait la supériorité de cette dernière, et mettrait le visiteur dans une position inconfortable, accentuant un complexe d'infériorité déjà bien présent. ⁴⁴³

⁴⁴¹ Murrin, « The Great Inversion, » 386 ; Torsella, "American National Identity," 170-171.

⁴⁴² Bodnar, *Bonds of Affection*, 21-22 ; Murrin, "The Great Inversion", 334-336 : "[The seventeenth century created] many distinct colonies that differed as dramatically from one another as any of them from England. [...] The overall differences stand out more starkly than the similarities. There was not one, but many Americas."

⁴⁴³ Ce sentiment d'infériorité sera détaillé dans la partie suivante (Chapitre 1, II-).

Dans les écrits des années 1770, les expressions « Amérique » et « américain » font toujours référence à un territoire géographique : en 1771, William Palfrey célèbre par exemple l'abondance des poissons autour des côtes « américaines », avantage certain « de l'Amérique » sur « la Grande-Bretagne » (Palfrey, *Journal*, March 8, April 24 1771). Même si ces termes commencent également à être utilisés dans un contexte politique,⁴⁴⁴ il ne fait aucun doute que l'attachement des colons reste avant tout local. C'est donc tout naturellement qu'au cours de leur séjour, ils se regroupent entre « concitoyens » (*countrymen*), c'est-à-dire habitants de la même région. Le Bostonien William Palfrey se rend ainsi régulièrement à la New England Coffee House de Londres pour y lire les journaux de Boston, recevoir des lettres de ses proches, et dîner avec ses compatriotes. Le planteur et marchand de Charleston Henry Laurens est pour sa part un visiteur assidu de la Carolina Coffee House.⁴⁴⁵ Quant au marchand de New York Francis Goelet, s'il est en contact avec des négociants britanniques et est parfois accompagné de « ses connaissances londoniennes » lorsqu'il explore les attraits de la capitale, il passe le plus clair de son temps avec ses « concitoyens New Yorkais » (Goelet, 14 February, 15-28 Feb. 1746, *Voyages and Travels*). On observe la même tendance chez les exilés loyalistes durant la guerre d'indépendance : ceux qui sont originaires de Nouvelle-Angleterre vivent dans les mêmes quartiers de Londres, voire se concentrent dans les mêmes rues (Brompton Street), ils se croisent quotidiennement à l'occasion de promenades dans St James's Park, et fondent le « New England Club » dès 1775, qui leur permet d'échanger des nouvelles de leur « cher pays natal » et de renouer avec leur ancien mode de vie.⁴⁴⁶

C'est en grande partie à travers les liens du sang que se traduit le sentiment d'appartenance à la colonie, cet attachement à une « terre qui les a vus naître »⁴⁴⁷ et où résident famille et amis. En 1759, le marchand de Philadelphie Henry Drinker espère une traversée rapide pour retrouver au plus tôt ses « côtes natales bien-aimées » et sa fiancée, comme il l'exprime dans une apostrophe aux accents déchirants : « O! propitious Gale still waft us forward, that I may the sooner bend my course back to my lov'd native Shore, where Hearts cemented in the casting hands of virtuous love, may know a closer Union » (Drinker, 18 September 1759, *Journal*). En 1771, le Bostonien William Palfrey revient de son séjour en

⁴⁴⁴ Ce point sera analysé un peu plus loin : Chapitre 1, III-.

⁴⁴⁵ Palfrey, Memorandum, 13 March 1771, *Journal* ; Laurens, *Papers*, vol. 8, 18. Les habitants de New York et de Pennsylvanie ont eu aussi leur *coffee house* attirée à Londres.

⁴⁴⁶ Mary Beth Norton observe que la plupart des Loyalistes de Nouvelle-Angleterre exilés en 1775 s'installent dans le quartier de Westminster, alors que ceux originaires de Pennsylvanie se regroupent à Soho ou près de la *Red Lion Square*. Ceux des colonies du sud logent entre le *Strand* et la Tamise (Norton, *The British-Americans*, 63-77).

⁴⁴⁷ Elkanah Watson utilise l'expression « the land which gave me Existance (*sic*) » pour faire référence à l'Amérique en 1779 (Watson, Boston, 4 August 1779, *Travels in France, Papers*).

Angleterre plus attaché que jamais à son « cher pays natal », et les amitiés qu'il a tissées avec certains habitants de la métropole ne remplacent pas l'amour qu'il voue à ses proches : «Its (*sic*) true I have many friends in England who I highly value & esteem, but still my attachments are much stronger to the dear tender pledges I have left behind » (Palfrey, *Journal*, April 5 1771). En septembre 1775, Lydia Fisher ne manque pas de rappeler – s'il en est besoin – à son frère Jabez Maud les attaches « naturelles » qui le relie à sa région natale :

[I hope] neither the Variaty (*sic*) of objects nor the pleasing Amusements for thy Most Chearful (*sic*) Moments May Erase from thy Mind the Situation the Land of thy Nativity is In, wherein all thy Nearest Tyes In Nature are. (Lydia Fisher to Jabez Maud Fisher, Philadelphia, Sept. 9 1775, *Papers*, c'est moi qui souligne)⁴⁴⁸

L'identification à la province d'origine passe aussi par un attachement à son climat ainsi qu'à sa faune et sa flore : à son arrivée dans la métropole en 1771, Joshua Johnson regrette amèrement la douceur de l'hiver et la pureté de l'air du Maryland.⁴⁴⁹ Quant à Samuel Curwen, les températures négatives de l'hiver anglais de 1776 lui rappellent la Nouvelle-Angleterre, mais il déplore que le ciel de la capitale ne soit pas aussi dégagé et ensoleillé que celui de «[son] pays natal » (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 26 and 30 January 1776). Il rapproche également les champs fertiles autour de Gloucester avec ceux de sa province, offrant un portrait idyllique de cette dernière, véritable pays de cocagne et corne d'abondance.⁴⁵⁰ Les comparaisons ne se limitent pas à l'environnement naturel, la Nouvelle-Angleterre constitue pour le visiteur une référence dans de nombreux domaines : les cours de justice de Swansea sont similaires « aux [nôtres] en Nouvelle-Angleterre », la bibliothèque du prestigieux *King's College* de Cambridge est « à peine plus grande que [la nôtre] à Harvard » et, dans son aspect général, la ville de Birmingham lui fait penser à Boston (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 212, 330, 385). Remarquons l'utilisation systématique d'adjectifs possessifs et de pronoms personnels sujet à la première personne du singulier ou du pluriel pour faire référence à la terre natale (« mes concitoyens », « ma famille », « notre pays », « nous,

⁴⁴⁸ Nous reviendrons sur l'expérience des exilés loyalistes plus en détails à la fin de ce chapitre (III- C), p.368).

⁴⁴⁹ "The weather has been so cold here. [...] It is very different from our country and not near such fine clear air" (Johnson to Charles Wallace, 23 July 1771, *Letterbook*, 6).

⁴⁵⁰ (Curwen, 24 August 1776, 211). Les colons s'emploient de la sorte à répondre aux attaques sur le climat et l'environnement naturel américains, menées par plusieurs penseurs européens, notamment Buffon dans son *Histoire naturelle* (1761), Cornelius de Pauw dans ses *Recherches philosophiques sur les Américains* (1768), ou encore l'Abbé Raynal dans son *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* (1772). Ils affirment que, sous l'influence d'un climat malsain, tous les êtres vivants sur le continent sont condamnés à la dégénérescence. Voir Henry Commager et George Braziller, *Jefferson, Nationalism, and the Enlightenment*, 33-45.

réfugiés », « nous, habitants de Nouvelle-Angleterre »), qui permet aux voyageurs de marquer la différence avec la Grande-Bretagne (« ce pays », « ce royaume », « cette île »).

Les habitudes alimentaires propres aux différentes régions américaines constituent également des éléments identitaires : au cours de leur exil, les Loyalistes renouent avec délice et nostalgie avec leur vie dans les colonies en dégustant des huîtres et du poisson salé préparés selon la tradition de Nouvelle-Angleterre, des tartes faites avec des pommes américaines, des *puddings* à la farine de maïs, des pâtés à la viande préparés avec de la farine de sarrasin, ou encore de la confiture de canneberges envoyée par leurs proches.⁴⁵¹ Fiers des matières premières produites par leur région, les visiteurs s'efforcent d'autre part de les faire connaître auprès d'autres colonies et outre-Atlantique. Lors de son passage à Philadelphie avant son départ pour la Grande-Bretagne en 1771, Henry Laurens assure la promotion d'argile en provenance de ses plantations, dont il dépose des échantillons auprès de George Morris, directeur d'une manufacture de porcelaine de la ville, et en 1772, il propose à l'ingénieur Peter Taylor d'utiliser « [leur] pin de Caroline » pour alimenter en eau la ville de Portsmouth (Laurens to William Williamson, 28 Nov. 1771, *Ibid*, 55).

Laurens offre un parfait exemple de la force de cet attachement local : malgré ses nombreux contacts avec des habitants d'autres colonies lors de son séjour en Grande-Bretagne, il se décrit en 1772 comme « un habitant de Caroline qui aime son pays » et reste avant tout dévoué à sa province natale, dont il défend les intérêts en servant d'agent officieux à Londres (Henry Laurens to Peter Mazuck, 10 April 1772, *Papers*, vol. 8, 260, XIII). Ainsi, lorsqu'il s'intéresse aux progrès agricoles en Europe et en Pennsylvanie, c'est dans le but d'en faire bénéficier ses « amis » planteurs de Caroline et de Géorgie : « I have in view Contrivances for pounding Rice, felling Trees, improving Lands and Marshes, building Wharves, and many other Things which eventually may produce some Benefits to my Carolina Friends, and to my Country ».⁴⁵²

Les visiteurs expriment par ailleurs leur sentiment d'appartenance local à travers les nombreux préjugés qu'ils entretiennent vis-à-vis des autres colonies nord-américaines.⁴⁵³

⁴⁵¹ Edward Oxnard, *Diary*, 3 January, 12 December 1776 ; Samuel Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 12 March, 17 March 1777, 8 January 1783 ; Samuel Shoemaker, *Diary*, 27 January, 9 February, 17 February, March 2, December 23 1784.

⁴⁵² Henry Laurens to James Laurens, 6 February 1772, *Papers*, vol. 8, 175. Voir également Laurens to Gabriel Manigault, 2nd March 1772, *Papers*, vol. 8, 204 et Laurens to James Laurens, June 9 1772, *Papers*, vol. 8, 362.

⁴⁵³ Nous avons déjà examiné les clichés des visiteurs sur l'Écosse, le Pays de Galles et l'Irlande. Le Canada ou les Antilles n'échappent pas à leurs critiques : dans une lettre à ses enfants à la fin de la guerre d'Indépendance, le Loyaliste Benjamin Pickman leur explique pourquoi il refuse d'envisager de vivre ailleurs qu'aux États-Unis ou en Angleterre : « I did not like the West Indies, that Climate is too hot, Canada is too cold, Halifax is not a

Lorsque Samuel Curwen entend certains Anglais présenter Boston comme le centre névralgique de la contrebande nord-américaine, il ne manque pas de corriger cette « erreur injurieuse » en rétorquant que les contrebandiers sont beaucoup plus nombreux à New York et à Philadelphie (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 162).

Déjà à cette époque, les rivalités entre les colonies du nord et du sud sont particulièrement marquées : à New York où il embarque pour la Grande-Bretagne en 1771, Henry Laurens est contraint de se justifier auprès de « *gentlemen* de la région » qui lui demandent avec dédain si le fait que de nombreux enfants de Charleston suivent leur scolarité à Philadelphie est dû à l'absence d'écoles en Caroline ou au climat malsain de la colonie.⁴⁵⁴ Il se venge en dénonçant « les erreurs commises par certains de [ses] voisins du Nord », en l'occurrence les administrateurs du *college* de New Jersey qui ne dispensent pas selon lui l'enseignement « libéral » qu'ils avaient promis.⁴⁵⁵ La Loyaliste de Charleston Louisa S. Wells Aikman est tout aussi fière de sa région et son escale à New York en 1778 lui donne l'occasion de célébrer la beauté de sa ville natale :

New York, I must confess, makes no figure from the water: nothing to equal the order and regularity of the once beautiful Bay Street of Charlestown ! [...] You see there are few travellers who are not attached to their native place and are ever making comparisons with it. (Aikman, *Journal*, May 28 1779, 28)

Elle défend également l'éducation dans le sud⁴⁵⁶ en soulignant l'admiration que suscite sa belle écriture lors de sa convocation à la Cour de l'Amirauté de New York (Aikman, 34). Au bout de trois mois, c'est sans regret qu'elle laisse New York derrière elle : « I once expressed a desire of living in New York. I am now totally off that Scheme [...]. I do not like the place nor its climate » (Aikman, 48).

quarter so pleasant a Country as yours, Port Roseway [Nova Scotia] is yet in its Infancy ; besides, at none of these Places are good Schools » (Benjamin Pickman to his children, 14 July 1783, *Diary and Letters*).

⁴⁵⁴ “I have been more than once distress'd [...] when Gentlemen have enquired of me in these Parts, what makes you send your Children to Philadelphia for Education? Have you no schools in Carolina, or is it owing to the Unhealthfulness of that Country?” (Henry Laurens to Benjamin Elliot, New York, Sept. 9 1771, *Papers*, vol. 7, 586).

⁴⁵⁵ Henry Laurens to Benjamin Elliot, Sept. 9 1771, 587. Henry Laurens reproche à l'université ses liens avec l'église presbytérienne alors que l'établissement se prétend “libéral” et ouvert à d'autres religions : le président et les administrateurs sont Presbytériens, le seul lieu de culte aux alentours est une église du même courant, et les étudiants ont alors pour obligation d'assister régulièrement aux cérémonies.

⁴⁵⁶ De fortes disparités existent dans l'organisation de l'éducation dans le sud, le centre et la Nouvelle-Angleterre : dans le sud, les planteurs privilégient une éducation traditionnelle, au sein de la famille, en faisant appel à des précepteurs, et ils restent très attachés aux écoles britanniques, où les plus fortunés d'entre eux envoient leurs fils (Malie Montagutelli, *Histoire de l'Enseignement aux Etats-Unis*, Belin, Paris, 2000, chapitre 1).

Les témoignages font donc apparaître une identité coloniale multiple : les habitants des treize colonies se définissent à la fois en tant que fiers sujets de l'empire britannique, *gentlemen* anglais, tout en restant profondément attachés à leur région d'origine. Toutefois le conflit qui s'amorce à partir de 1765 entre le gouvernement britannique et les colonies, de même que l'évolution du statut des colons au sein de l'empire, provoquent chez ces derniers un profond mal-être et les amènent à progressivement remettre en question leur sentiment d'appartenance.

II- "I do not wish to exchange Boston for London"⁴⁵⁷ : un sentiment d'aliénation croissant

Il a été souligné plus haut qu'au XVIII^e siècle, le statut des colons nord-américains dans l'empire est flou et problématique. Même si ces derniers se réclament avec force de l'exemple anglais et qu'ils se perçoivent comme des Britanniques habitant en Amérique, la confrontation à un environnement sauvage, l'absence relative d'une classe aristocratique, le recours à une main-d'œuvre servile, la présence d'Amérindiens hostiles ou encore la séparation de la métropole par un vaste océan, les ont progressivement contraints à s'adapter, à se « créoliser », et à mettre en place une organisation et un mode de vie très différents de ceux de la mère patrie.⁴⁵⁸

D'autre part, les colons souffrent d'une image négative en métropole, où on les considère souvent comme des descendants de criminels déportés et des rustres sans aucun raffinement.⁴⁵⁹ On pourrait ainsi citer les propos de Samuel Johnson en 1769 : « [The Americans] are a race of convicts, and ought to be thankful for anything we allow them short of hanging. »⁴⁶⁰ Benjamin Franklin résume en 1765 les critiques dont les colons sont la cible dans la presse britannique de l'époque : « [Colonists are described in the metropolitan newspapers] as a republican race, a mixed rabble of Scotch, Irish and foreign vagabonds, descendents of convicts, ungrateful rebels &c » (*The Gazetteer and the New Daily Advertiser*, le 28 décembre 1765, cité dans Jack P. Greene, "Empire and Identity," 225).

⁴⁵⁷ Isaac Smith Jr. to Elizabeth Storer Smith, London, Feb 6 1771, *Smith-Carter Family Papers*.

⁴⁵⁸ Voir Jack P. Green, "Empire and Identity from the Glorious Revolution to the American Revolution," 221.

⁴⁵⁹ Conway, « From Fellow-Nationals to Foreigners, » 69, 72 ; Wood, *Americanization of Benjamin Franklin*, 113-114.

⁴⁶⁰ James Boswell, *The Life of Samuel Johnson...*, London, Printed by Henry Baldwin for Charles Dilly, 1791, I, 458.

Cette vision s'accompagne d'une dégradation de leur statut à la fin de la guerre de Sept Ans. L'acquisition en 1763 de nouveaux territoires au Canada, dans les Caraïbes, en Afrique de l'ouest et en Inde, entraîne une redéfinition de l'empire et de ses habitants. Les colons nord-américains ont alors l'impression d'être relégués aux marges de ce vaste ensemble, d'être considérés comme des citoyens de seconde zone, au même titre que les populations conquises par la force, et soumis à la volonté toute-puissante de la métropole. Ils se sentent floués dans leurs droits fondamentaux et privés de la participation aux bénéfices économiques de l'empire auxquels ils ont pourtant le sentiment de contribuer de manière croissante.⁴⁶¹

Il convient d'examiner de quelle manière les visiteurs se défendent face au dédain des Britanniques, mais également d'observer comment le séjour outre-Atlantique encourage un sentiment d'aliénation vis-à-vis de la société britannique, ainsi qu'un attachement à la terre natale.

A) *Méconnus et méprisés*

Le séjour outre-Atlantique permet aux visiteurs de prendre la pleine mesure de la méconnaissance et de l'indifférence des métropolitains à leur égard. Ils observent un désintérêt total chez certains habitants du royaume pour la guerre d'indépendance, comme le constate Jabez Maud Fisher au sein de la population galloise en juillet 1776 :

While every other Part of the Kingdom is distracted with the public Situation of Affairs, a Civil War raging throughout America, while this is a Topic of every Circle in England or Scotland, [the Welsh] leave their Superiors to settle the Din of Arms. (Fisher, *American Quaker*, 229)

Henry Laurens rapporte en 1774 que même les Londoniens semblent lassés d'entendre parler du bras de fer anglo-américain⁴⁶² et l'année suivante, Samuel Curwen note lui aussi que les métropolitains se sentent peu concernés par le conflit dans leurs lointaines colonies et qu'ils en minimisent la gravité : « People here make America the subject of conversation only as a harmless dispute and there it ends; generally they talk of it as dispassionately as of *Ottahaise*

⁴⁶¹ Jack P. Greene, "Empire and Identity", 224-227 ; T.H. Breen, « Ideology and Nationalism on the Eve of the American Revolution », 26-31 ; P. J. Marshall, "A nation defined by Empire", 221 ; Linda Colley, *Britons*, 101-105 ; Stephen Conway, "From Fellow-Nationals to Foreigners", 65-100.

⁴⁶² « The people are tired of reading about the American contests » (Henry Laurens to James Laurens, May 12 1774, *Papers*, vol. 9, 454).

[Otaheite, Tahiti] or the Russian Discourses on the Land of *Kamtschatka*” (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 30 August 1775, 61).

S’ajoute à cela un grand nombre d’a priori négatifs, des inexactitudes concernant la géographie et le climat des colonies, le mode de vie de ses habitants, ou la composition ethnique de sa population.⁴⁶³ Elkanah Watson rapporte ainsi une conversation édifiante surprise entre deux Anglaises dans une diligence en 1783 :

One [lady] remarked to the other, “I have seen a wonderful sight - a little girl born in a place called Boston, in North America; and, what is very astonishing, but I pledge you my word it is true, she speaks English as well as any child in England; and besides, she is perfectly white!” “Is it possible!” exclaims the other, in no counterfeit astonishment at the recital. (Watson, *Memoirs*, 218-219)

Et le visiteur de conclure : “Many of the people of England suppose us to be a nation of Indians, negroes, or mixed blood.”⁴⁶⁴

Les produits des treize colonies n’ont pas meilleure réputation en métropole, comme le constate Henry Laurens à propos du pin et de l’indigo de Caroline et de Géorgie :

Hitherto, there has not been an honest and judicious Trial of our Carolina Lumber, at any British Market. Designing and interested Men have, in the vulgar Language, blown upon it, and prefer’d much worse Stuff imported from the East. So other Villains acted with Regard to our Carolina Indigo. They cried it down, as far inferior to that of French Produce. (Henry Laurens to Gabriel Manigault, 20 March 1772, *Papers*, vol. 8, 223)

L’aptitude des colons au combat constitue une autre cible d’attaque. Au cours de la guerre de Sept Ans (1756-1763), les habitants des treize colonies se voient reprocher leur amateurisme et leur couardise,⁴⁶⁵ des accusations qui réapparaissent au moment de la révolution américaine, et qui affligent le Loyaliste modéré Samuel Curwen. En décembre 1776, il en vient à souhaiter que les « Américains » donnent une bonne leçon à ces « insulaires prétentieux » :

⁴⁶³ Les clichés des Britanniques sont directement inspirés des écrits de Buffon, de Cornelius de Pauw ou encore de l’Abbé Raynal, qui présentent les colons comme un peuple de sauvages dégénérés vivant dans un environnement malsain et hostile. Henry Steele Commager et Elmo Giordanetti détaillent tous les arguments de ces penseurs dans leur ouvrage *Was America a Mistake ? An Eighteenth-Century Controversy*.

⁴⁶⁴ Ces propos rejoignent l’analyse de Gordon Wood dans *The Americanization of Benjamin Franklin*, 113-114 : “Far from coming to think of the colonies more and more as their fellow subjects, the mid-Eighteenth Century Englishmen had become increasingly distanced from them. [...] For sophisticated Englishmen, the term ‘American’ conjured up images of unrefined, if not barbarous, persons, degenerate and racially debased, who lived in close proximity to African slaves and Indian savages thousands of miles from civilization.”

⁴⁶⁵ Les journaux anglais de l’époque les présentent comme incapables d’assurer la défense de leur territoire, et attribuent tout le mérite des victoires aux troupes britanniques, en minimisant la contribution des milices locales (Conway, « From Fellow Nationals to Foreigners, » 80-81).

[A merchant I spoke to in London] speaks of the Yankees (as he is pleased to call them) in the most contemptuous terms as cowards and poltroons (*sic*). [...] It is my earnest wish the despised Americans may convince these conceited islanders that without regular, standing armies, our Continent can furnish brave soldiers, judicious, active and expert commanders. (Curwen, 17 December 1776, *Journal of SC Loyalist*, 284, c'est moi qui souligne)

A mesure que s'accroissent les désaccords autour des nouvelles taxes imposées par la métropole à partir de 1764, les colons sont également présentés comme des « rebelles ingrats », qui profitent des bienfaits de l'empire et de la protection des troupes britanniques en refusant la moindre contrepartie. Samuel Powel rapporte avec indignation à son oncle en février 1766 les insultes quotidiennes dont les colons sont victimes dans la presse britannique : « Many of the Papers [...] are filled with the most gross & outrageous insults on the Colonists. It is amazing that Men of Sense, in other Respects, should chuckle and be pleased, at Language hardly decent enough to be in Repute at Billingsgate » (Samuel Powel to Samuel Morris, London, 8 Feb. 1766, *The Morris Family of Philadelphia*, 477).

Les voyageurs prennent également conscience de leur perte de statut dans l'empire au cours de leur séjour, de la soumission et de l'obéissance totales à l'administration centrale que l'on attend d'eux (Conway, « From Fellow Nationals to Foreigners, » 83).⁴⁶⁶ Ils sont révoltés par une telle attitude, à commencer par Benjamin Franklin qui écrit en 1767 : « Every Man in England seems to consider himself as a Piece of a Sovereign over America ; seems to jostle himself into the Throne with the King, and talks of OUR *subjects in the Colonies* » (Benjamin Franklin to Lord Kames, Feb. 25 1767, *Franklin Papers*). Le commentaire de William Palfrey en 1771 indique que la situation n'a alors guère évolué : « We are held in such despision (*sic*) by the haughty Islanders who would fair arrogate to themselves the title of our Lords & Masters » (24 April 1771). En 1776, Samuel Curwen évoque même un parallèle avec le système féodal :

It picques (*sic*) my pride [...] to hear us called our colonies and our plantations, as if our property and persons were absolutely theirs, like the Villains and their cottages in the old feudal system long since abolished though the spirit or leaven is not totally gone, it seems. (Curwen, 17 December 1776, *Journal of SC Loyalist*, 284)

Les marchands de l'époque sont donc les témoins directs du mépris de nombreux Britanniques à leur égard, ce qui les encourage à se révolter, et, en défendant leur image, à nourrir un attachement de plus en plus fort à leur terre d'origine. Leur sentiment d'aliénation est également provoqué par une sensation de mal-être au sein de la société britannique.

⁴⁶⁶ Charles Townshend (1725-1767), Chancelier de l'Echiquier en 1766-1767, l'affirme sans ambiguïté dans un discours en 1765 : « Le mot colonie implique non pas l'égalité mais la subordination » (Townshend, Discours du 6 février 1765, cité dans Jack P. Greene, *Empire & Identity*, 224).

B) Difficultés d'intégration et mal du pays

L'étude du portrait de la Grande-Bretagne par les voyageurs de la fin de la période coloniale a montré que le pays inspire alors tous les superlatifs. L'incapacité des colonies à égaler autant de splendeur, de puissance et de richesses, en particulier sur le plan culturel, provoque chez nombre de visiteurs un sentiment d'infériorité et explique le peu de comparaisons entre la métropole et les colonies dans les témoignages antérieurs aux années 1770. Les rares références à l'Amérique renvoient à un pays sauvage et à une société primitive. Ainsi, c'est en empruntant une route anglaise sans péage - donc en mauvais état -, ou encore en contemplant les nombreuses forêts dans le Kent que Louisa S. Wells Aikman se remémore sa contrée d'origine (Aikman, 64, 67). Quant à Jabez Maud Fisher, il note en visitant la demeure du Duc de Portland en 1776 que les écuries sont aussi élégantes que le palais d'un gouverneur américain (Fisher, *American Quaker*, April 11 1776, 153).

Le séjour en Grande-Bretagne renvoie assez brutalement les voyageurs à leur rusticité, et à leur manque de sophistication,⁴⁶⁷ il les met face à leurs lacunes, en particulier sur le plan culturel. Lorsque William Palfrey se rend à une vente aux enchères en 1771, il est si impressionné par le réalisme d'un tableau qu'il ressent le besoin de toucher la toile pour s'assurer qu'il ne s'agit pas d'une supercherie, et il reconnaît avec honnêteté son "amateurisme" en la matière :

I am no connoisseur in painting, but I could not help being instinctively struck with the naturalness of some of them, particularly a small piece of ruins, the structure of which appeared so extremely natural that I could not help feeling in order to satisfy myself whether it was an imposition or not. (Palfrey, *Journal*, 13 Feb 1771, c'est moi qui souligne)

Il semble par ailleurs peu familier des grands auteurs britanniques car on ne trouve aucune référence littéraire dans ses journaux de voyage, et les seules citations qu'il transcrit sont celles que des visiteurs de passage ont gravées sur les fenêtres des auberges de Bristol et

⁴⁶⁷ Julie Flavell et Susan Lively ont détaillé l'émergence de ce mal-être dans leurs recherches sur les colons séjournant en métropole entre 1740 et 1776. Julie Flavell s'est intéressée aux jeunes Nord-américains envoyés à Londres pour leurs études entre 1755 et 1775 : elle constate qu'ils sont beaucoup moins à l'aise au sein de la société anglaise que leurs parents, et va même jusqu'à parler d'aliénation : « [The community of colonial students in London was] increasingly alienated in social, political, and cultural terms from the metropolitan world they encountered » (Flavell, "The 'School for Modesty and Humility,'" 399-340). Dans son analyse des Américains en Grande-Bretagne entre 1740 et 1776, Susan Lively fait état du même phénomène (Lively, "Going Home," 4, 151). Voir également Richard Bushman, « American Highstyle and Vernacular Culture, » 368.

d'Oxford : il se comporte ainsi en un véritable « Doctor Syntax » tel que l'a dépeint le célèbre caricaturiste Thomas Rowlandson.⁴⁶⁸

Si la plupart des marchands en voyage possèdent une culture littéraire plus vaste que Palfrey, ils ne sont en général pas plus à l'aise que lui dans le domaine artistique : ainsi, en visitant la collection de Sir Watkin Williams Wynne (1748-1789), Samuel Curwen se fie au prix des œuvres pour en évaluer l'importance : « This piece [Garrick's portrait] cost 150 Guineas. I have not taste enough not to value it equally with a landscape of Poussin's which cost £600 » (Curwen, *Journal*, Sept. 11 1775, 66, c'est moi qui souligne). Il reconnaît également son incapacité à détailler les éléments de décoration intérieure,⁴⁶⁹ et n'est pas plus sûr de son jugement lorsqu'il se rend au théâtre et à des concerts, écrivant par exemple après avoir entendu le Messie de Haendel : « The music was in my language (for I know not how to express myself as a Musical Man, I pretend to no fine ear and only profess to feel a pleasing thrill and sensation at times) most noble, grand, full, sonorous, and even awfully majestic" (*Journal of SC Loyalist*, 13 March 1776, 122, c'est moi qui souligne). Même Jabez Maud Fisher, qui devient pourtant un expert en demeures aristocratiques après en avoir visité plus d'une trentaine, a le sentiment de faire preuve d'un enthousiasme "ridicule" lorsqu'il visite Holkham Hall en 1776 : « I'm sure I felt such an Exhuberance of Joy, that I had no power to restrain me from a Behaviour quite ridiculous » (Fisher, *American Quaker*, March 27 1776,147).

Le provincialisme des visiteurs s'exprime également à travers leurs commentaires sur les membres de l'aristocratie britannique : leurs manières délicates et raffinées, leurs vêtements somptueux, et le faste dans lequel ils vivent, impressionnent, voire émerveillent de nombreux voyageurs, qui ne sont pas habitués à pareil spectacle. En se rendant à une réception de la noblesse et du clergé au palais de St James en 1771, William Palfrey est littéralement ébloui par « la couronne scintillante » de la reine, les bijoux « étincelants », les habits de soie chatoyants et les fourrures des invités, et il en perd tout esprit critique (Palfrey, *Journal*, 17 Feb. 1771). L'étiquette et les usages en vigueur dans les cercles mondains leur étant inconnus, les colons ne sont guère à leur aise, comme Elkanah Watson lors de son

⁴⁶⁸ Palfrey, 10 March, 13 March 1771. Il s'agit de la gravure de Thomas Rowlandson intitulée "Doctor Syntax copying the wit of the window", publié dans *The Tour of Dr. Syntax in Search of the Picturesque* (1812), de William Coombe. Une reproduction de l'œuvre est visible sur le site suivant : <http://www.ancestryimages.com/proddetail.php?prod=f6977&cat=70> (dernière consultation : juin 2015).

⁴⁶⁹ « To reckon up the elegant figures in stucco on the side walls and ceilings, the fine drawings and paintings in oil and water colours and crayons ; the bass reliefs (*sic*) in marble over the chimneys, magnificent glasses &c. &c. far [exceeds] my knowledge and abilities » (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 11 Sept. 1775, 66-67).

premier dîner parisien chez M. Le Ray de Chaumont en 1779, qui a honte de ses habits à la mode nord-américaine et prend les serviteurs pour des invités :

This was the first occasion of my dining in a private circle in Europe; and, being still in my American style of dress, and ignorant of the French language, and prepared for extreme ceremony, I felt exceedingly embarrassed. [...] several well-dressed persons (to my unsophisticated American eyes, gentlemen) bowed to us profoundly. These were servants. (Watson, *Memoirs*, 103, c'est moi qui souligne)

Immédiatement identifiés comme « provinciaux » (*provincials*) par leur style vestimentaire, les voyageurs ne ménagent pas leur peine pour transformer leur apparence et se conformer au plus près au standard fixé par la métropole et par l'Europe. Ils ne remettent pas en question la supériorité de ces normes culturelles, et n'envisagent pas encore d'alternative américaine (Lively, «Going Home », 152). Elkanah Watson adopte ainsi l'usage de la perruque au bout de quelques mois en France,⁴⁷⁰ et il s'efforce de faire oublier ses origines en acquérant les belles manières qui font la renommée du pays : “[My object is to] rub off my American rust, by a near connection with the polished society of France » (Watson, *Memoirs*, 124, c'est moi qui souligne).

L'achat de vêtements ne saurait cependant garantir l'intégration des visiteurs au sein de l'élite britannique et européenne. Ils perdent en statut en débarquant en Europe, car leurs moyens financiers et leur influence ne leur confèrent pas la même position sociale que dans leur terre natale (Lively, « Going Home », 141). Confrontés à un coût de la vie plus élevé et privés de leurs réseaux, ils n'ont pas toujours les moyens de mener un train de vie qui sied à un *gentleman*, ni d'avoir accès aux cercles les plus distingués. Peinant à s'intégrer, ils ont alors tendance à se regrouper entre colons ou à s'isoler, comme Joshua Johnson, qui écrit, peu de temps après son arrivée à Londres en 1771 : « I am frightened at the expense attending one's living here. The manner in living and everything else ill suits my foolish backwardness” (Johnson, 22-23 July 1771, *Letterbook*, 3-4). Les contacts semblent plus faciles en province, comme en témoigne Samuel Powel en Ecosse en 1763 : « In general, they [Scots] are more polite & hospitable to strangers than their neighbors of the South, access ot the best company being more easily obtained (Samuel Powel to George Roberts, London, Feb 14 1763, “Powel-Roberts Correspondence, 1761-1765,” 36). Mais, de manière générale, l'intégration des

⁴⁷⁰ Anticipant les critiques de ses proches sur son changement d'apparence, Watson souligne que c'est contraint et forcé, presque piégé par son coiffeur, qu'il se résout à porter une perruque, après avoir perdu ses cheveux suite à une forte fièvre : «I was determin'd not to submit to the idea of a cap or a wig to the last ; but my hairdresser I found very busy the other morning taking the dimensions of my skull, & without consulting my approbation, insists that the few remaining hairs must be shav'd off, & whether I will or not, a wigg (*sic*) must come in place » (Elkanah Watson to his sisters, Ancenis, 20 Jan. 1780, *Journal*).

colons à la haute société anglaise reste malaisée. Joshua Johnson déplore en 1771 que ses contacts avec les Anglais se cantonnent à des relations d'intérêt : « I live much retired here, not a friend nor even a person that I dare open my mouth to, but what is ready to catch at an advantage » (Johnson, *Letterbook*, 6). Et lorsque, la même année, John Adams demande à son parent Isaac Smith Jr., qui séjourne alors en Angleterre, de lui recommander un correspondant londonien, ce dernier lui expose les difficultés rencontrées :

When you ask me to procure you a friend or an acquaintance here, you put me, sir, to a very difficult task indeed. This is the worst place in the world, perhaps, to form connections that are of real service. I have but few friends, I have been able to make but few, except such as are immediately engaged in business. (Isaac Smith Jr. to John Adams, London, Sept. 3 1771, *Adams Family Papers*)

Samuel Curwen se montre particulièrement critique vis-à-vis de ces « insulaires timides et fiers » qui ne daignent pas lui adresser la parole, et ses attaques visent avant tout les membres de l'aristocratie : “The better sort [is] too proud or too refined to mix with those they don't know, or indulge a promiscuous chat” (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 162, 184, 463).⁴⁷¹

Ne trouvant pas leur place dans la société britannique, de nombreux visiteurs deviennent alors profondément nostalgiques de leur terre natale. En revenant du *Lord Mayor's Show* en 1771, le marchand du Maryland Joshua Johnson rapporte à ses partenaires qu'il aurait préféré « déguster un bon thé » avec eux plutôt que d'assister « à ce spectacle puéril ». ⁴⁷² Si le séjour en métropole s'avère indispensable pour nouer des contacts professionnels et offre au visiteur de multiples occasions de s'instruire et de se divertir, il ne remplace pas la famille et les amis proches, ce qui pousse Isaac Smith Jr. à écrire depuis Londres en 1771 : « I must confess there is a variety of circumstances here, calculated to afford me a rational gratification – I do not however wish to exchange Boston for London » (Isaac Smith Jr. to Elizabeth Storer Smith, London, Feb 6 1771, *Smith-Carter Family Papers*).

Le mépris des métropolitains à l'égard des colons et les difficultés d'intégration que rencontrent ces derniers agissent comme des révélateurs de leurs différences, et par là même, renforcent leur attachement local, constituant ainsi les prémices d'un sentiment national.

⁴⁷¹ L'exilé fait cependant une exception, en la personne du marchand William Russell de Birmingham, qui l'accueille chez lui en 1776 : « At this home I have passed my time more to my mind than in any one since my arrival in England and from this Gentleman I have received more civility than from any one native of this Island » (*Ibid.*, 217).

⁴⁷² « I have seen the Lord Mayor's show, the electing a Lord Mayor, the institution of the Garter (as acted at Drury Lane), the hub, noise and bustle of London, and lastly the Bow Lane Speaking Club, [...], after all these sights, what then ? Why, I had rather ten to one drink a good dish of tea [than] to see and hear that children's stuff again” (Johnson, *Letterbook*, 1 Dec. 1771, 18).

III- “I am an American”⁴⁷³ : la prise de conscience d’une identité collective

Dans son pamphlet sur les relations anglo-américaines publié en 1760, Benjamin Franklin note les profondes divergences entre les treize colonies et soutient qu’une union contre la mère patrie n’est pas envisageable :

[Our settlements] are not only under different governors, but have different forms of government, different laws, different interests, and some of them different religious persuasions and different manners. Their jealousy of each other is so great that however necessary a union of the colonies has long been, [...] yet they have never been able to effect such [a one] among themselves. (Franklin, *The Interest of Great Britain Considered, With Regard to her Colonies...*, London, Printed for T. Becket, 1760, *Franklin Papers*, vol. 9, 90)

Démentant ces affirmations, les insurgés nord-américains parviennent à dépasser leurs différences pour se rassembler derrière un ennemi commun, comme le souligne avec fierté et patriotisme Nathaniel W. Appleton à son ami William Smith en 1776 :

The United States of America will be fam’d as a Band of Brothers who risqu’d their Lives & Fortunes in Blood and Treasure when set in Competition with the preservation of their Rights and Liberties, [...] who were actuated by the noblest principles of Patriotism and whose free-born Sons shed their last, best, Blood in defence of their Country. This I trust will be the Character of our native Lands till times shall be no more. These Reflections, my dear Billy, make me exult in the Name of an American. (Nathaniel W. Appleton to William Smith, Salem, 31 October 1776, *Smith-Carter Family Papers*, c’est moi qui souligne)

Cet extrait témoigne de la prise de conscience d’un destin commun et de l’adoption d’un regard à l’échelle de l’ensemble des colonies.

Exclus d’un statut d’égal à égal avec les métropolitains et victimes du mépris de ces derniers, les colons remettent progressivement leur identité impériale en question. Ils prennent conscience qu’ils ont davantage en commun avec les habitants des treize colonies qu’avec ceux de la mère patrie et, de manière assez ironique, l’anglicisation croissante des colonies dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle accélère ce processus : comme l’analyse T. H. Breen, consommer les mêmes marchandises en provenance de la métropole, utiliser les mêmes réseaux commerciaux de l’empire, ou encore adopter le même modèle culturel anglais favorisent l’homogénéisation de la population américaine. De la même manière, le boycott au moment des lois sur le timbre et sur le thé, ainsi que la mise en place d’institutions

⁴⁷³ William Lee to Francis Lightfoot Lee, London, 24 Sept. 1774, *Letters*, 103.

intercontinentales à partir de 1776 contribuent à souder la population derrière un combat et un ennemi communs.⁴⁷⁴

Il s'agit ici d'examiner si les marchands de l'époque – qu'ils soient Loyalistes en exil ou patriotes – parviennent à adopter une vision globale de leur terre d'origine, et dans quelle mesure le séjour en Grande-Bretagne favorise chez eux la prise de conscience d'une identité collective.

A) L'émergence d'une vision continentale

Il ne fait aucun doute que le regard des métropolitains encourage les colons nord-américains à s'identifier comme des Américains car, comme le souligne John Murrin, les Anglais perçoivent les treize colonies comme un tout, sans saisir les particularités de chacune d'entre elles :

Imposing new patterns of uniformity on colonies that they had to govern routinely, few London officials grasped the extent or significance of local differences three thousand miles away. The British worried about the whole because they did not understand the parts, and they reified their concerns into a totality they called America [...]. America was Britain's idea. (Murrin, "A Roof without Walls: the Dilemma of American National Identity," 339)

Ainsi, lorsque le Quaker de Norwich Joseph Gurney écrit une lettre à Jabez Maud Fisher en 1775, il lui demande si les usages sont différents, chez « vous, les Américains ».⁴⁷⁵ Quant à William Palfrey, en arrivant à Bristol en 1771, il se rend à la « Coffee House américaine », et, lors de son entretien avec Sir Grenville Temple, il discute avec le politicien anglais des relations entre l'administration et « l'Amérique » (30 March 1771).

Par ailleurs, si au cours de leur séjour, les voyageurs fréquentent avant tout leurs « concitoyens », c'est-à-dire les habitants de leur région d'origine, ils ont néanmoins l'occasion d'élargir leur cercle à des visiteurs originaires d'autres colonies, ce qui les encourage à adopter une perspective plus large et rend le concept d' "Amérique" et d' "Américain" plus concret. Le négociant de Portland Edward Oxnard fréquente ainsi régulièrement la *New England Coffee House* à Londres, mais aussi celle de Caroline, ce qui

⁴⁷⁴ T. H. Breen, "An Empire of Goods," 467-499; T. H. Breen, *The Marketplace of the Revolution, How Consumer Politics Shaped American Independence* ; voir également Colin Kidd, *British Identities before Nationalism*, 263, Eve Kornfeld, *Creating an American Culture, 1775-1800*, 4-6 et Joseph Torsella, "American National Identity, 1750-1790: Samples from the Popular Press," 171.

⁴⁷⁵ Joseph Gurney to Jabez Maud Fisher, Norwich, July 26 1775, *Jabez Maud Fisher Papers, Fisher Family Papers, 1761-1889*.

lui permet de tisser des liens, entre autres, avec Henry Laurens (Oxnard, *Diary*, 18 Sept. 1775, 19 Jan. 1776). C'est parfois avant même de traverser l'Atlantique que les visiteurs développent des contacts avec d'autres régions : en 1746, le marchand de New York Francis Goelet fait une escale prolongée à Boston suite à de graves avaries sur le navire qui doit l'emmener en Angleterre, il y rencontre « un grand nombre d'habitants » grâce à son réseau franc-maçon, et découvre d'autres coutumes, notamment religieuses.

Les récits des Loyalistes en exil offrent un exemple probant de ce changement de perspective vis-à-vis de la terre d'origine. Dans ses journaux de 1775-1777, Edward Oxnard fait plusieurs allusions à sa région natale : en décembre 1775, il se lamente par exemple sur l'incendie de Portland par les troupes britanniques, il observe en 1776 des différences de traditions culinaires entre l'Angleterre et la Nouvelle-Angleterre, ou encore compare la chambre des Communes de Londres à la maison des représentants du Massachusetts (Oxnard, *Diary*, 18 Dec. 1775, 3 Jan., 12 Dec., 12 March 1776). Toutefois, à mesure que le conflit se prolonge, les références à l'ensemble du continent se font plus fréquentes : le colon rapporte qu'il reçoit des nouvelles « d'Amérique » et non plus seulement de Portland ou de Boston, il commente des batailles qui se déroulent à différents endroits du territoire et dépeint le comportement des « troupes américaines », ou encore compare le talent oratoire des hommes d'église, le climat et l'importance des commérages en Grande-Bretagne avec la situation en « Amérique » (29 Dec. 1775, 3 Jan. 1776, 27 Jan. 1776, Aug. 22 1777). Le terme « Amérique » fait donc référence à une réalité géographique (un territoire, un climat), comme c'était le cas dans les témoignages des années 1760, mais il est également utilisé pour décrire des pratiques culturelles et pour évoquer les mouvements de l'armée intercontinentale. Il faut noter à ce propos une évolution dans les termes qu'il utilise pour désigner les troupes nord-américaines, qui reflète une estime et un professionnalisme croissants : en 1776, il parle des « provinciaux », mais à partir de 1777, mentionne l'« armée » du « Général Washington », et met ce dernier sur le même plan que les officiers britanniques (*Ibid.*, 14 May, 23 Sept. 1776, 17 March, 19 Nov. 1777).

Même Samuel Curwen, qui reste pourtant très lié à Salem tout au long de son exil et ne se définit jamais comme un « Américain », adopte une vision continentale lorsqu'il aborde les événements liés à la guerre d'indépendance : il se désole ainsi en 1776 de la chute prévisible « de l'Amérique », de la prise de navires « américains » par la marine britannique, et fait des cauchemars où les « Américains » triomphent des troupes britanniques. En décembre 1776, il prend la défense des « Américains méprisés » par la presse anglaise, et s'identifie alors pour la première fois à l'ensemble du « continent » : « It is my earnest wish

the despised Americans may convince these conceited Islanders that without regular, standing armies, our Continent can furnish brave soldiers, judicious, active and expert commanders” (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 172, 304, 297, 284, c’est moi qui souligne).

Les visiteurs ne se contentent pas de comparer l’Angleterre à l’Amérique, ils défendent également sa réputation, et fournissent ainsi les prémices d’un sentiment national qui s’articule autour des caractéristiques physiques du territoire. Dans ses journaux de 1775-1776, Jabez Maud Fisher identifie plusieurs types de paysages emblématiques américains : les bois autour d’Ury House, sur la côte nord-est de l’Ecosse, sont à ses yeux aussi « sauvages » et « étendus » que les « forêts américaines », les « nobles collines » et les « montagnes imposantes » du Yorkshire ont « une majesté américaine », et les hauteurs galloises près de Cardiff lui rappellent la nature américaine « jamais touchée par la main de l’homme » :

A Country more like America than this I have not seen since I crossed the Atlantic. Here are woods in all the Wildness of uncultivated Nature. [...] The Mountains here have all the Magnificence of America, and the rude Craggs [...] and the Tumbling Cataracts in the River exactly resemble it.⁴⁷⁶

Il exprime également une fierté toute nationale lorsqu’il déclare que les deux cascades près du Cadder Idris, qu’on estime les plus imposantes des îles britanniques, ne parviennent pas à égaler « [leur] merveille » de la Nature, les Chutes du Niagara.⁴⁷⁷

Loin de l’image d’une terre inhospitalière et menaçante véhiculée par certains Européens, Fisher exalte le caractère primitif, sublime et grandiose de l’Amérique et esquisse ainsi les premières ébauches d’un « paysage national », qu’il investit du caractère de ses habitants : la majesté et l’étendue des montagnes nord-américaines reflètent les valeurs de liberté auxquelles sont attachés les colons. Il insiste par ailleurs sur la différence d’échelle entre les deux continents :

What a little Spot is England. With a little lean Pony, worne almost out with Grief we ride from the Irish to teh German Ocean in a short day. A Kingdom like a dot on the Globe, and hardly magnified by the Reality. (*Ibid*, 177)

Son commentaire prend alors une dimension politique : reprenant un argument cher aux patriotes et développé notamment par Thomas Paine dans *Common Sense*, le visiteur s’interroge sur la légitimité d’une île à contrôler un continent tout entier : « Shall this

⁴⁷⁶ Fisher, *American Quaker*, 61, 181, 208, c’est moi qui souligne.

⁴⁷⁷ “The two grand and noble Cataracts [near the Cadder Idris], if they did not remind me of our boasted Wonder, the Niagara Falls, at least did of the Montmorency and La Choudière [in Canada], to which they yield but trifling Superiority” (*Ibid.*, 222). Le visiteur parle en connaissance de cause car il a eu l’occasion de les contempler au cours d’un voyage dans l’état de New York et jusqu’au Canada en 1773 (Fisher, *American Quaker*, 17).

diminutive Spot give Law to the Continent of America [...] ? Well might the Indignation of America be roused. Well might her Pride startle at the Thought. »⁴⁷⁸

Jabez Maud Fisher confronte également le climat « anglais » et « américain » et conclut à une nette préférence pour ce dernier : si les hivers sont plus doux et les étés plus pluvieux en Angleterre, « [leurs] hivers » sont plus « sains » et « [leurs] automnes et printemps » plus agréables. L'utilisation des adjectifs possessifs opposant tout ce qui a trait au pays d'origine à l'Angleterre reflète le lien affectif du voyageur à sa terre natale et la perception de la métropole comme un territoire étranger. Il ne s'arrête pas en si bon chemin dans son entreprise de promotion du climat national, il surnomme le soleil « son concitoyen » et en regrette amèrement la fugacité en Grande-Bretagne :

Though we have it keen and piercing [in winter], they have it raw and damp and a Sky we have that England cannot boast. Here we seldom see the Sun. But greatly to my Surprise and delight, my Countryman paid us a visit this Day [...]. I must be content with getting a Glance at him as he passes, but I do not expect this Winter to see him in half American Royalty and Splendor. (Fisher, *American Quaker*, 120, c'est moi qui souligne)

Fisher soutient même que le faible ensoleillement en Angleterre ne permet pas de produire des fruits aussi beaux qu'en Amérique, démentant une nouvelle fois les arguments des détracteurs du continent américain.⁴⁷⁹ Samuel Curwen vante lui aussi la qualité des ressources naturelles du nouveau monde. Alors qu'il grelotte dans la capitale britannique pendant le rude hiver de 1776, il écrit qu'il troquerait bien volontiers son modeste bois de chauffage contre de belles bûches américaines : «The fires here [in England], are not to be compared to the large American one of walnut and oak, nor is near so comfortable ; would I was away (*sic*) !» (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 110).

Les qualités morales des Américains constituent par ailleurs les tout premiers éléments d'un caractère national. En croisant deux musiciens italiens engagés par un parlementaire irlandais pour animer sa campagne électorale, Jabez Maud Fisher s'offusque de ces pratiques malhonnêtes, qui ne sauraient selon lui avoir cours en Amérique : « To such low Practices are the Sons of Britannia and Hibernia descended. Would not American Virtue revolt at the Idea!

⁴⁷⁸ Mais Fisher reste un Loyaliste et un Quaker convaincu et il justifie la position de la Grande-Bretagne en rappelant que, par le passé, l'Angleterre a conquis des territoires autrement plus vastes et plus puissants que l'Amérique, et que toute résistance ne conduirait qu'à des combats sanglants dans une guerre opposant les « enfants d'un même royaume » (*Ibid.*, 177).

⁴⁷⁹ « For want of this Sky and Sun, many kinds of Fruit here are inferior to ours in derision of all the Art and all the expensive artificial heats they can procure » (*Ibid.*, 120).

Would she not blush at such low devices!» (Fisher, *American Quaker*, April 27 1776, 168, c'est moi qui souligne).

Il apparaît donc que les colons se défendent en transformant en qualités les défauts que leur attribuent les Anglais : sauvagerie et rusticité deviennent ainsi innocence et pureté.⁴⁸⁰ Le mépris de certains de leurs hôtes les amène à s'interroger sur ce qui les distingue de la métropole et à se montrer de plus en plus critiques vis-à-vis de la mère patrie, renforçant dans le même temps l'attachement à leur terre d'origine.⁴⁸¹ Ce sentiment se trouve fortifié par la montée des tensions avec l'administration britannique, comme le reflète les témoignages des patriotes en voyage en métropole dans les années 1770.

B) La résistance s'organise chez les patriotes

Le soutien d'une partie de la population britannique aux insurgés au début des tensions encourage certains visiteurs à s'engager aux côtés des patriotes. William Palfrey et William Lee mettent ainsi à profit leur séjour pour entrer en contact avec les milieux radicaux anglais, ce qui les conforte dans leur opposition à l'administration britannique et confère à leur lutte une dimension plus vaste. En juin 1771, Palfrey écrit ainsi à John Wilkes : « Whenever Ministerial Tyranny obtains a conquest over the Liberties of the People of Great Britain (which God forbid should ever happen) the friends of Freedom may depend upon finding an Asylum in America. »⁴⁸² Lee est pour sa part convaincu de l'existence d'une conspiration au sein du gouvernement visant à s'attaquer aux libertés fondamentales de part et d'autre de l'Atlantique, comme il l'exprime dans une lettre à son frère en 1774 : « A settled plan is laid to subvert the liberties and constitution of this country, as well as that of America » (William Lee to Richard Henry Lee, 10 Sept. 1774, *Letters*, 87).

Sans être aussi radicaux, de nombreux Britanniques - principalement au sein de la communauté marchande, des classes moyennes et populaires - n'approuvent pas les mesures

⁴⁸⁰ A ce propos, voir l'analyse de Terry Eagleton à propos du nationalisme irlandais, qui peut s'appliquer au cas américain : « Dans la recherche de sa 'véritable' identité, une communauté commence souvent par détruire les faux stéréotypes qui l'enserrent. [...] Les Irlandais s'emparèrent du stéréotype des Anglais [un peuple celtique farouche, primitif, barbare] et entreprirent une nouvelle interprétation d'eux-mêmes [leur caractère vertueux, imaginaire et poétique peut arrêter la dégénérescence raciale anglaise] » (Terry Eagleton, « Nationalisme : ironie et engagement, » *Nationalisme, Colonialisme et Littérature*, Eagleton, Fredric Jameson, Edward Said, introduction de Seamus Deane, Etudes Irlandaises, Presses universitaires de Lille, 1994, 15-16).

⁴⁸¹ Julie Flavell, "The School for Modesty and Humility: Colonial American Youth in London and Their Parents, 1755-1775," 378, 400 ; Susan Lively, "Going Home," 265-267, 274-275 ; Gordon Wood, *The Americanization of Benjamin Franklin*, 96 ; Richard Bushman, "American Highstyle and Vernacular Cultures," 369.

⁴⁸² William Palfrey to John Wilkes, June 1771, "John Wilkes and William Palfrey," *Transactions of the Colonial Society of Massachusetts*, 428, c'est moi qui souligne.

répressives adoptées par l'administration pour étouffer la rébellion. Henry Laurens l'observe à propos des "Lois intolérables" en 1774 : « The People are by no means for hostile measures [against the colonies]. In general they rather applaud the Spirit of the Americans » (Henry Laurens to John Laurens, 8 Feb. 1774, *Papers*, vol. 9, 271).⁴⁸³ L'année suivante, William Lee note les difficultés de la Grande-Bretagne à recruter des volontaires pour aller combattre en Amérique : « The American war is really so odious and disgusting to the common people in England, that no soldiers or sailors will enlist » (William Lee to Richard Henry Lee, 13 July 1775, *Letters*, 164). Même si le soutien de la population britannique se fait plus ténu à mesure que le discours et les actions des patriotes se radicalisent,⁴⁸⁴ les voyageurs notent la persistance de cercles de sympathisants à leur cause, et ce, jusqu'à la fin du conflit. Elkanah Watson est ainsi étonné de constater la force des sentiments pro-américains de certains marchands de Leeds en 1782 :

I spent the evening in a large and elegant circle⁴⁸⁵ [...]. I perceived, to my astonishment, that the group were warmly and openly American in their feelings, [...] I really felt myself as if in the midst of my rebel friends in America. I observed, during my progress in England, that the popular feeling upon the subject of American affairs, appeared to run in a sympathetic vein. (Watson, *Memoirs*, 193, c'est moi qui souligne)

Séjourner en France pendant la guerre d'indépendance permet également aux voyageurs de mesurer l'enthousiasme que les insurgés soulèvent parmi la population. A son arrivée dans le port de La Rochelle en 1779, Elkanah Watson est accueilli par des « hordes » de gens « impatientes de voir les nouveaux alliés de la France » (Watson, *Memoirs*, 97) et il prend alors conscience de la portée universelle de leur combat, comme il l'écrit à son ancien employeur de Providence : « We have from the beginning enthusiastically affirm'd ours was the cause of mankind in general but I find it really verified : all the oppress'd nations of Europe look up to

⁴⁸³ Voir également son commentaire en septembre 1774 : "Two third at least of the middle & lower classes of the people [in England] wish Success to our Cause" (Laurens to Ralph Izard, 20 Sept 1774, *Papers*, vol. 9, 557).

⁴⁸⁴ On observe un changement dans l'opinion britannique après la *Boston Tea Party* de 1773, ainsi qu'en 1778, au moment de l'alliance des Américains avec la France, ennemi juré de la Grande-Bretagne. Henry Laurens rapporte en mai 1774 que les Anglais hésitent désormais à soutenir ouvertement des colons qui n'hésitent pas à s'attaquer à des biens privés (le thé) pour arriver à leurs fins : « We have friends throughout this Kingdom; but they are tongue tied, they are dumb. They reflect upon our destroying the property of our fellow subjects without offering any kind of restitution or apology [...]. They see British Ships & Merchandize arbitrarily turned out of American Ports to Sea [...] and British Merchants & Mariners grossly Insulted in their persons & injured in their properties" (Henry Laurens to James Laurens, 7 May 1774, *Papers*, vol. 9, 435-436). Voir également l'analyse de J. H. Plumb, "Merchant, Gentry, and Intellectual : British Opinion and the American Revolution," *Liberté, Egalité, Fraternité : the American Revolution and the European Response*, Charles W. Toth, ed., Troy, New York, The Whitston Publishing Company, 1989, 65-78, en particulier 71—72 ; ainsi que Stephen Conway, « From Fellow-Nationals to Foreigners, » 89-99.

⁴⁸⁵ Son journal de l'époque indique que le visiteur est invité dans la demeure d'un certain Mr Oates, sans doute le marchand Josiah Oakes (1721-1782), ou l'un de ses proches.

our land, for an asylum » (Elkanah Watson to John Brown, Providence, 1st October 1779, *Journal*).

Les visiteurs assistent également en direct à la montée de l'opposition contre les « rebelles » nord-américains, et en relayant les agressions verbales dont ils sont victimes, ils nourrissent leurs sentiments patriotiques ainsi que ceux de leurs correspondants en Amérique.⁴⁸⁶ Ils ne manquent pas de contre-attaquer face à ces propos virulents et insultants, comme Henry Laurens qui file une métaphore militaire lorsqu'il est pris à parti en 1772 par un « gentleman » à propos de l' « ingratitude » de l'Amérique :

I arranged my Troops of Reasoning, broke his Lines; he rallied, retreated, rallied again. I fought him with his own Weapons, turn'd the Charge of Ingratitude upon the Mother Country [...]. He quitted the Field, declaring he would contrive to get [Josiah] Tucker, a great Controversist and Anti-American, to engage me. (Henry Laurens to James Laurens, 6 Feb. 1772, *Papers*, vol. 8, 174)

Même certains Loyalistes en exil s'offusquent de l'arrogance des Britanniques vis-à-vis des troupes rebelles, ainsi que du manque d'objectivité de la presse britannique dans sa relation des faits militaires et, atteints dans leur amour-propre, ils n'hésitent pas à prendre la défense des « Américains ». En octobre 1776, John Warder met ainsi en doute la capacité des troupes britanniques à l'emporter avant la fin de l'année : "Colonel Nesbit expected to eat his Christmas pudding in England. [...] He being so very sanguine in his expectations, its (*sic*) likely he will be much disappointed, as they must have great opposition at Ticonderoga" (John Warder to Samuel & J.H. Delaps, London, Oct. 10 1776, *Letters*). Un mois plus tard, alors que les journaux britanniques taxent les provinciaux de « couards » suite à leur repli sur Kingsbridge, l'exilé rétorque que cette retraite était tactique :

You may think with others that the Americans acted like Cowards, but I find by the New York Papers dated before the Attack, that they intended retreating to Kingsbridge – therefore that place I expect is where they intend making the grand stand. (John Warder to Andrew Lemozine, London, Nov. 8 1776, *Letters*)⁴⁸⁷

⁴⁸⁶ Henry Laurens rapporte ainsi en 1774 que plusieurs représentants de la Chambre des Lords traitent les Américains de « chiens ingrats » (Henry Laurens to James Laurens, May 7 1774, *Papers*, vol. 9, 436). Voir également sa lettre du 16 mars 1774 : "American & Rebel or Enemy to the Interests of Great Britain are now Synonyma" (Henry Laurens to James Laurens, 16 March 1774, *Papers*, vol. 9, 353-354). Joshua Johnson tient un discours similaire à ses partenaires du Maryland en juin 1774 : « The cry of the people here has been too generally against you, and nothing less [...] than that you were rebels and deserved punishment" (Johnson to the firm, 23 June 1774, *Letterbook*, 143).

⁴⁸⁷ Cela n'empêche pas John Warder de penser que le conflit ne va pas durer et de croire en la victoire finale des troupes britanniques. Toutefois, il est convaincu que les patriotes sont « déterminés à se défendre jusqu'au bout » (28 August 1776), quitte à détruire leurs villes plutôt qu'à les livrer à l'ennemi (4 March 1777, June 4 1777). Le Loyaliste craint donc pour la sécurité de ses proches restés en Amérique et ne souhaite pas que la guerre se termine dans un bain de sang.

Samuel Curwen exalte lui aussi plusieurs reprises la qualité des troupes nord-américaines, dénonçant la presse britannique qui minimise leur courage : « [The accounts in the gazette] as usual greatly diminished the valour and bravery of our side [...]. The Americans and two thousand regulars are suddenly reduced to 400 Americans and 15 regulars » (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 8 Nov. 1776, c'est moi qui souligne). Comme le suggère son utilisation de l'adjectif possessif, c'est le caractère de l'ensemble des habitants du continent nord-américain qui est visé, et Curwen ne peut pas laisser passer un tel affront. Bien qu'il ne se définisse pas comme « américain », synonyme d' « insurgé » à ses yeux, il fait preuve d'une solidarité à leur égard, sans toutefois approuver leurs actions.

A partir des années 1770, la résistance s'organise dans le camp des patriotes présents à Londres : ils se regroupent entre « Américains » pour protester contre les mesures de l'administration, préparer des pétitions, publier des pamphlets et rédiger des articles dans la presse britannique.⁴⁸⁸ En mars 1774, alors que l'administration s'apprête à faire passer des "Lois intolérables" visant à écraser la rébellion à Boston, Henry Laurens marque sa solidarité en se rendant à une réunion « entre natifs d'Amérique du Nord », à laquelle assistent quelque trente colons originaires du Massachusetts, mais aussi de Caroline, de Virginie, de Pennsylvanie, du Maryland et de Rhode Island.⁴⁸⁹ Joshua Johnson, marchand originaire d'Annapolis, y est présent et a bien conscience de la dimension continentale de leur mouvement : « I am this moment going to meet the Americans to petition the House of Lords against the passage of a bill against the Port of Boston, which will inevitably ruin the town and fix a taxation on America in general » (Johnson to the firm, 26 March 1774, *Letterbook*, 129,). Un mois plus tard paraît à Londres le pamphlet pro-américain d'Arthur Lee, rédigé en réponse à celui de Sir Egerton Leigh intitulé *Considerations on certain Political Transactions of the Province of South Carolina*, qui est le fruit d'une collaboration entre deux colonies : l'auteur est originaire de Virginie, mais il est secondé dans sa tâche par les planteurs de Caroline du Sud Henry Laurens et Ralph Izard, qui fournissent plusieurs arguments et en financent la publication (Laurens, *Papers*, vol. 9, 250-252, 391).⁴⁹⁰ A travers ces actes de

⁴⁸⁸ Benedict Anderson identifie l'essor de l'imprimé et en particulier de la presse comme l'un des éléments majeurs de l'éveil du sentiment national à la fin du XVIII^e siècle (Anderson, *Imagined Communities*, 33-39). Articles de presse et pamphlets politiques rédigés autour de la révolution américaine jouent en effet un rôle majeur dans la diffusion d'un sentiment identitaire américain.

⁴⁸⁹ Concernant la liste des participants, voir Laurens, *Papers*, vol. 9, Henry Laurens To John Laurens, March 25 1774, 366.

⁴⁹⁰ La contre-attaque des patriotes présents en Angleterre se poursuit jusqu'au début des combats, mais souvent sans grand succès, comme en témoigne Jonathan Williams en juillet 1775 : « I waited on Lord Dartmouth, who delivered the petition into the kings (*sic*) hands, but things are in such a State, there being no regular Agent here,

protestation, les colons dépassent donc leur sentiment d'appartenance local pour se définir en tant qu' « Américains », jetant ainsi les bases d'une conscience nationale.

Elkanah Watson apporte également sa contribution à la lutte : lorsqu'il débarque en 1782 à Londres, les négociations autour des futurs accords de paix ont débuté, et il s'empresse de démentir une lettre qui circule alors dans la presse et qui annonce la réconciliation de New York avec l'administration britannique. S'adressant directement au rédacteur en chef du journal concerné, il dénonce tous les « hommes mal intentionnés » qui manipulent une opinion britannique « trop crédule » :⁴⁹¹

I can venture to affirm that the people of America never were more firm & determin'd than in the present moment – I assent not from the assertion of others, but from my own personal knowledge of the people of these states from New Hampshire to Georgia, which I have pass'd, & repass'd leisurely in the course of the war. (Watson to the Editor of the *Morning Post*, 28 Sept. 1782, *Journal*, c'est moi qui souligne)

Le visiteur adopte sans ambiguïté une vision nationale de sa terre natale, et signe sa tribune anonyme en se présentant comme « un Américain impartial ».⁴⁹²

On retrouve cette vision globale des colonies dans les témoignages d'autres visiteurs patriotes, parfois très tôt dans le conflit. En septembre 1774, William Lee défend l'idée d'une union fédérale entre les colonies de tout le continent nord-américain, y compris le Québec⁴⁹³ et à maintes reprises entre 1774 et 1776, William Lee appelle ses correspondants à coopérer avec les autres colonies et à « préserver par tous les moyens » « l'union la plus solide qui soit de toute l'Amérique » (Lee, *Letters*, 138, 147). Dès 1774, il se définit comme « américain » : « I, as an American, will never cease my opposition » (To Francis Lightfoot Lee, London, 24 Sept. 1774, *Letters*, 103, c'est moi qui souligne).

and American Matters being wholly under the consideration of Parliament, His Majesty did not answer it. [...] I saw Mr [Arthur] Lee, he told me he received the first petition, Lord D. returned it without presenting it" (Jonathan Williams to Benjamin Franklin, London, July 19 1775, *Franklin Papers*). Voir également les efforts de William Lee en février 1775 : « Tho' the merchants and Traders in London have been unsuccessful in their application to the Lords and Commons [they had signed a petition for redress of American Commerce], we are now preparing a Petition to the Throne; if that has no effect, we shall at last appeal to the People at large" (William Lee to Richard Henry Lee, 10 Feb. 1775, *Letters*, 123).

⁴⁹¹ Il s'agit d'une lettre du Docteur Walter de New York à Sir William Pepperrell envoyée le 24 juillet 1782 et qui est publiée dans *The Morning Post* le 12 septembre de la même année. La lettre d'Elkanah Watson est datée du 28 septembre et envoyée à l'éditeur du journal (*Travels in Europe, 1781-1782, Papers*).

⁴⁹² Pour donner un autre exemple, dans une lettre en 1781 à un concitoyen prisonnier de guerre, Elkanah Watson s'identifie également comme « Américain » : « I am an American : Indeed Sir I exult in the name » (Elkanah Watson to Major General Smith, 20 Jan. 1781, *Journal*).

⁴⁹³ « The first object [of the Americans] should be to form a Federal Union with all the colonies [...] If it is practicable, get Quebec into the union. [...] Delegates or Representatives of the Colonies should certainly meet in Congress once at least in every year" (William Lee to Richard Henry Lee, 10 Sept. 1774, *Letters*, 90-91).

Le début des combats en 1775 force les visiteurs à choisir leur camp et, ce faisant, à définir clairement la nature de leur attachement à leur pays natal. William Lee offre l'exemple d'un patriote radical : il se dit non seulement disposé à sacrifier ses intérêts personnels en soutenant le boycott des marchandises en provenance de la métropole, mais également à mettre sa vie en jeu dans le « combat pour la liberté » de son pays (Lee, *Letters*, 114). Il écrit ainsi le 24 mai 1775 : « Even loss of Life is, in my mind, a less evil than loss of Liberty », ou encore, le 9 août 1777 : “Liberty or Death, must be the American motto” (*Letters*, 159, 211).⁴⁹⁴ L'allégeance à la cause américaine s'articule donc autour de la notion de sacrifices consentis pour la défense de la nation. Le patriote est prêt à verser son sang, à mourir pour la patrie, ce qui recoupe la définition d'Ernest Renan : « Une nation est une grande solidarité, constituée par le sentiment des sacrifices qu'on a faits et de ceux qu'on est disposé à faire encore » (Renan, « Qu'est-ce qu'une nation ?, » 41).⁴⁹⁵

Même si la plupart des voyageurs patriotes se montrent plus modérés que Lee, tous adoptent progressivement une perspective plus large. Les lettres de Henry Laurens pendant son séjour en Angleterre de 1771 à 1774 permettent de saisir dans le détail cette évolution. Il a été montré plus haut que jusqu'en 1772 environ, il se préoccupe avant tout de sa colonie et de ses habitants. Mais après la *Boston Tea Party*, il se rend compte que le destin de la Caroline est désormais lié à celui de ses voisins, et il encourage les colons à s'unir pour contrer les mesures de la métropole : “We are, I am sure we are, upon the main subject, in the Right. [...] America, & Carolina particularly, should [...] prepare a Shield against the Evil Day which I apprehend we are advancing to” (Henry Laurens to James Laurens, 5 Feb. 1773, *Letters*, vol. 9, 267). En 1774, il exprime pour la première fois des sentiments patriotiques en appelant ses « concitoyens » à s'unir autour de “l'amour sincère de [leur] pays et de la Liberté » (To James Laurens, 16 March 1774, *Ibid*, 354). Il décide alors de revenir en Amérique, pour participer à la lutte et partager le sort de ses compatriotes : “[I will hasten] my return, that I may Share the fate of my Countrymen & Stand or fall with my Country” (To James Laurens, 5 Feb. 1774, *Ibid*, 266).

⁴⁹⁴ John Warder confirme que les patriotes sont prêts à payer de leur vie, comme il l'écrit en juillet 1776 : “The leaders of the People on our side the Water [...] seem determined to oppose the [British] Government to the utmost of their Lives & Fortunes” (John Warder to Mildred & Roberts, Bordeaux, 27 July 1776, *Letters*).

⁴⁹⁵ Voir également Anne-Marie Thiesse : « Formée sous les auspices de la liberté, de l'égalité en droits et de la fraternité, l'idée nationale s'est toujours proposée comme un idéal exigeant au besoin qu'on lui sacrifiât sa vie » (Thiesse, *La Création des identités nationales*, 234) ; ainsi que Benedict Anderson : « A nation is imagined as a community, because [...] it is always conceived as a deep, horizontal comradeship. [...] It is this fraternity that makes it possible, over the past two centuries, for so many millions of people, not so much to kill, as willingly to die for such limited imaginings » (Anderson, *Imagined Communities*, 7).

Toutefois, contrairement à William Lee, Henry Laurens est alors encore fermement opposé à l'indépendance⁴⁹⁶ et il se considère toujours comme faisant partie de l'empire car il identifie les métropolitains comme ses « compatriotes » (« our fellow subjects in England »).⁴⁹⁷ Laurens est un modéré qui n'approuve aucunement les actions « radicales » et violentes de certains patriotes, sa préférence va aux pétitions, aux négociations et autres moyens de protestation pacifiques.⁴⁹⁸ Son exemple montre que la rupture avec la mère patrie n'est pas chose aisée, en particulier avant le début de la guerre d'indépendance : de nombreux patriotes n'apportent pas un soutien inconditionnel à la cause, ils tergiversent, hésitent et demeurent profondément divisés sur les moyens de s'opposer à la métropole, comme Laurens en fait le constat à Londres en 1773 : « Some folks here talk of Spirited measures against New England & Pensilvania (*sic*), while others Commend (*sic*) the Spirit of Boston & Philadelphia” (Henry Laurens to John Laurens, 28 Jan. 1773, *Ibid*, 258). La suite des événements va néanmoins amener Laurens à réévaluer son point de vue de manière radicale. En 1782, alors que le conflit touche à sa fin, que son fils aîné est mort au combat et qu'il vient de passer plusieurs mois dans la prison de la Tour de Londres, il identifie l'ancienne mère patrie comme un pays « ennemi » et une « terre hostile », et prend clairement ses distances : « I find it necessary once more to return to their Kingdom » (Henry Laurens to the Marquis de Lafayette, Sept. 3 1782, *Papers*, vol. 16, 5, 28, c'est moi qui souligne). Les expressions “nos compatriotes” ou “nos frères en Angleterre” cèdent progressivement la place à des tournures comme “leur royaume” ou “leur souverain” qui marquent clairement une fracture.

En s'unissant avec leurs « compatriotes » d'autres colonies pour s'opposer à un ennemi commun, les marchands patriotes en voyage dans les années 1770 adoptent donc une vision globale de leur terre natale et nourrissent des sentiments patriotiques de plus en plus puissants. Même si le point de vue des Loyalistes en exil est moins tranché, il évolue toutefois au cours de la guerre.

⁴⁹⁶ En mai 1774, il se prononce clairement contre l'indépendance : “I take it for granted that we do not wish to be unconnected with or independent of the Mother Country” (Henry Laurens to James Laurens, 7 May 1774, *Papers*, vol. 9, 435).

⁴⁹⁷ Henry Laurens to James Laurens (*Papers*, vol. 9, 5 Feb. 1773, 269). Voir également sa lettre à John Lewis Gervais, en date du 9 avril 1774 : « [I hope] the Eyes of our Brethren the good people of England of the middle Class who are by no means Inimical to our Interests will be opened » (*Papers*, 391, c'est moi qui souligne).

⁴⁹⁸ Il approuve ainsi l'action moins radicale des patriotes de Charlestown et condamne celle des participants à la *Tea Party* de Boston : « Our Charles Town Sons of Liberty have Acted their part with the East India Company's Tea, less Liable to Resentment, than the behaviour of Boston or Philadelphia » (To John Laurens, 28 Jan. 1773, 258). Henry Laurens souhaite que les Bostoniens remboursent le thé détruit, avec l'aide des autres colonies : “I hope the Bostonians will be So wise & So honest as to pay for the Tea Soaked in Salt Water. Truly the Amount ought to be paid by a Contribution from all the Colonies” (To George Appleby, 15 Feb. 1773, *Papers*, vol. 9, 277).

C) *Etre ou ne pas être américain : les Loyalistes en exil*

Dans son étude de 1972 sur les Loyalistes exilés en Angleterre pendant le conflit révolutionnaire, Mary Beth Norton rappelle que ces derniers n'ont pas le sentiment de devenir des Loyalistes, mais plutôt de rester loyaux à la couronne et à l'empire : à leurs yeux, ce sont les insurgés qui rompent avec le passé, avec la norme. Lorsqu'on les oblige à choisir entre leur allégeance à l'empire et la loyauté à leur province, ils ne peuvent pas se résoudre à renier leur souverain ni à combattre contre la Grande-Bretagne, et sont alors identifiés par leurs concitoyens comme « ennemis de l'Amérique », puis comme des traîtres et des espions potentiels après le début des combats (Norton, *The British-Americans*, 8, 15-16, 24). Samuel Curwen rapporte ainsi la réaction hostile de nombreux habitants de Nouvelle-Angleterre en 1775 : « The people's tempers grow more and more sour and malevolent against those whom they see fit to reproach as enemies to their Country, by the name of Tories, amongst which number I am unhappily though unjustly ranked » (Curwen, *Journal*, 1). Le Loyaliste ne se perçoit bien évidemment pas comme tel : « I had rather be accounted a timid friend [of America] [...] rather than an enemy, a reproach I am not conscious to have deserved » (Curwen, To Mr Vans, 21 May 1784, *Journal of SC Loyalist*, 995).

Quand un certain nombre d'entre eux, ne supportant pas les insultes et les agressions dont ils sont victimes, et craignant pour leur sécurité, décident de trouver refuge en Grande-Bretagne, ils ne rejettent pas leur région d'origine, bien au contraire. Lorsque Louisa Susannah Wells Aikman fait part de son soulagement en quittant « les côtes hostiles de l'Amérique » en 1778, elle se réjouit avant tout d'échapper « au contrôle du Congrès » et à la fureur des « rebelles », mais reste profondément attachée à Charleston. Cela vient contredire l'interprétation proposée par les premiers historiens américains de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle, qui présentent les Loyalistes comme des « Britanniques » et leur refusent le statut d'« Américains ». ⁴⁹⁹ En réalité, ces derniers sont animés de sentiments tout aussi loyaux vis-à-vis de leur terre natale, dont ils pensent défendre au mieux les intérêts en

⁴⁹⁹ Voir l'article d'Eileen Ka-May Cheng, « American historical writers and the Loyalists, 1788-1856, » dans lequel elle montre que les premiers historiens nord-américains de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle s'emploient à souligner l'unité de la nation derrière la cause révolutionnaire, car il s'agit alors de fournir des modèles pour les générations suivantes, de rassembler des citoyens derrière une expérience et un héritage communs. La révolution est donc présentée comme un mouvement unanime de lutte contre la tyrannie. Les Loyalistes ne s'y étant pas ralliés, on les ignore et on les présente en tant que « non-Américains ». Voir également George A. Billias, « The First Un-Americans : The Loyalists in American Historiography, » *Perspectives on Early American History : Essays in Honor of Richard B. Morris*, George A. Billias, Alden T. Vaughan, eds., New York, 1973, 282-324.

s'opposant à une indépendance qui, à leurs yeux, signerait la perte de l'Amérique.⁵⁰⁰ C'est ce qu'affirme Benjamin Pickman lorsqu'il détaille ses motivations en tant que Loyaliste en 1783 : "I was influenced by the purest Principles of Loyalty to my late Sovereign and Affection to my Country" (Pickman, *Diary*, 20 Feb. 1783, 129, c'est moi qui souligne).

Quelle influence exerce leur exil sur la perception de leur pays d'origine ? Favorise-t-il la naissance d'un sentiment d'appartenance nationale, qui ne se limite pas à un attachement local ? Au cours des premiers mois qu'ils passent en Grande-Bretagne, les Loyalistes font preuve d'un enthousiasme bien compréhensible : la mère patrie leur apparaît comme une Terre Promise après toutes les violences subies en Amérique et une traversée souvent périlleuse. Louisa Susannah Wells Aikman est euphorique à son arrivée en 1778 dans cette « Ile de Liberté et de Paix », où elle se sent « chez elle » et en sécurité :

But o! how shall I describe what I felt, when I first set my foot on British ground ? I could have kissed the gravel on the salt Beach! It was my home: the Country which I had so long and so earnestly wished to see. The Isle of Liberty and Peace. (Aikman, *Journal*, 61-62)

La jeune femme fait de l'Angleterre un portrait idéalisé : son premier repas, pourtant simple - du pain blanc, de l'eau, du lait, du beurre et du thé - lui paraît extraordinaire (Aikman, 62). Elle s'émerveille également de voir le prix « dérisoirement bon marché » de la porcelaine en Angleterre, ou encore s'extasie devant le confort et la propreté des auberges – de véritables « palais » à ses yeux -, ainsi que devant les paysages verdoyants sur la route qui la mène à Londres (Aikman 64, 66, 68).⁵⁰¹

Les premiers exilés qui débarquent en métropole en 1775-1776 - en grande majorité originaires de Nouvelle-Angleterre -⁵⁰² sont persuadés que leur séjour sera de courte durée et, en attendant que la colère des patriotes retombe, ils comptent profiter de leur séjour pour

⁵⁰⁰ Eileen Ka-May Cheng, « American historical writers and the Loyalists, » 503. Le Loyaliste de Philadelphie John Warder écrit ainsi en juillet 1776 : "The Americans are going on step by step to an Independancy which I apprehend is Proclaimed [...]. Therefore I fear that once happy Country is for ever ruined" (John Warder to Bulkeley & Co., Bordeaux, 27 July 1776, *Letters*).

⁵⁰¹ Notons cependant qu'elle offre un cas extrême : ses parents, nés en Ecosse, sont des émigrés de première génération, qui semblent s'être peu intégrés à la société coloniale puisqu'ils faisaient porter le tartan à leurs enfants et ont envoyé leurs fils en Angleterre pour leur éducation ("Robert Wells (1727/8-1794)", *Oxford Dictionary of National Biography*). L'un des frères de la jeune Loyaliste, William Charles Wells (1757-1817), affiche fièrement son identité britannique en 1783 : « I am, I ever was, and I ever shall be, a subject of Great Britain » (Charleston, 17 July 1783, cité dans Aikman, *Journal*, 101).

⁵⁰² Mary Beth Norton identifie plusieurs vagues selon les origines géographiques et l'évolution du conflit : la plupart des Loyalistes de Nouvelle-Angleterre qui décident de s'exiler trouvent refuge en Grande-Bretagne en 1775-1776, au moment du siège de Boston, alors que ceux de Caroline du Sud arrivent en majorité en 1777-1778, lorsque les patriotes exigent des habitants des serments de fidélité, et en 1782-1783, après l'évacuation de Charleston. Quant aux réfugiés New-Yorkais, ils fuient vers la Grande-Bretagne en 1783-1784 suite à l'abandon de Manhattan (Norton, *The British-Americans*, 38).

visiter le pays. Durant les deux premiers mois sur le territoire britannique, Katharine et John Amory multiplient ainsi les excursions – à Greenwich, Richmond Hill, Hampton Court, aux jardins de Stowe, à Bristol, Bath, Blenheim, ou encore Oxford. La jeune femme est apparemment sous le charme : “Our Sense were ravished with wonder & Delight in beholding the ancient & noble structure [of the cathedral at Canterbury]”, «We were delighted with the view [from the Circus at Bath] », « [Blenheim] is grand beyond description », ou encore «[Oxford] much exceeded our expectations » (Amory, *Journal*, 24 June, 3 August, 5 August 1775). Le journal de l’exilée indique par ailleurs qu’ils sont en contact quotidien avec d’autres réfugiés : il se reçoivent pour le thé ou le dîner, se croisent dans les parcs de la capitale, effectuent ensemble des visites et participent à des manifestations culturelles.

Toutefois, cette joie et ces plaisirs disparaissent progressivement pour faire place à l’ennui et à l’abattement à mesure que le conflit se prolonge et que la victoire britannique se fait plus hypothétique, en particulier après la défaite de Saratoga en octobre 1777.⁵⁰³ A l’illusion succède peu à peu la désillusion, comme le suggère le titre que Samuel Curwen se propose de donner en 1778 à son récit d’exil :

“The perils and peregrinations of a tory or refugee in quest of civil liberty, which the Author fondly imagined was to be enjoyed in higher perfection in the land he travelled through than in that he precipitately abandoned without money to support, friends to advise or wisdom to guide him”. (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 14 May 1778, 448)

Faute d’avoir anticipé un séjour prolongé et pris les dispositions qui s’imposaient, les exilés se retrouvent pour la plupart à court d’argent et parfois dans une situation critique : Benjamin Pickman observe en 1778 que le sort de certains d’entre eux ne semble guère plus enviable que celui des prisonniers du royaume.⁵⁰⁴ L’interruption des échanges commerciaux entre la métropole et ses colonies nord-américaines pendant le conflit prive ces marchands de revenus : John Warder s’évertue à expédier des marchandises depuis Bristol et Londres vers des ports nord-américains, canadiens et antillais, mais y renonce finalement en octobre 1777 après avoir subi plusieurs pertes importantes.⁵⁰⁵ Le coût de la vie dans la capitale étant particulièrement élevé, la plupart des exilés font le choix de s’installer en province à partir de 1778 et, comme

⁵⁰³ Mary Beth Norton estime que 1777 est une date charnière, après laquelle les exilés loyalistes en Grande-Bretagne prennent conscience que leur exil risque de durer un certain temps (Norton, *The British-Americans*, 95-97).

⁵⁰⁴ « If the War continues, in all Probability many [exiles] will be in the unfortunate Situation of Palmer & others [having no money]. I wish their Friends in America would remit [Money] to enable them to live better than what a Prison affords” (Pickman, *Diary*, 13 Oct. 1778).

⁵⁰⁵ « I am now completely tired of having to do with Ships here. I find their expenses is very enormous & nothing to be gained by them except very great Luck & great Frights » (John Warder to his parents, London, 4 Oct. 1777, *Letters*).

lors de leur séjour dans la capitale, ils se regroupent en fonction de leur région d'origine : on trouve de nombreux Virginiens à Glasgow, des New-Yorkais à Chester, des réfugiés de Nouvelle-Angleterre et de Caroline à Bristol, d'autres à Birmingham ou encore au Pays de Galles (Mary Beth Norton, *The British-Americans*, 68, 98-102).

A ces difficultés financières s'ajoutent des problèmes d'adaptation à la vie en métropole. Si les Loyalistes ont fui leur terre d'origine parce qu'ils refusaient de renier leur identité britannique, ce séjour forcé les amène à constater que la société anglaise leur est étrangère, qu'ils n'y ont pas leur place, et que leurs racines se trouvent en Amérique (Mary Beth Norton, *The British-Americans*, 41, 129). A l'occasion de son trentième anniversaire en juillet 1777, Edward Oxnard exprime ainsi ses regrets d'avoir quitté l'Amérique pour vivre en terre "étrangère" : « Driven by the unhappy situation of my once happy country to seek that peace in a foreign clime which was denied in my own, my anxiety since I left it, is not to be expressed" (Oxnard, *Diary*, 30 July 1777, c'est moi qui souligne). L'accueil qu'on leur réserve en Angleterre n'est par ailleurs pas toujours à la hauteur de leurs espérances. Samuel Curwen compte sur les doigts d'une main les « rares » conversations qu'il a eues avec des Anglais au cours de ses neuf années d'exil, et il écrit en mai 1776 :

I met a very conversible and sensible Gentleman with whom I held a long chat about America and other matters. This I mention as an uncommon instance, the shyness, reserve and unconvertibility of native Englishmen is notorious. I can say nothing but they are disdainful, especially the Gentry and the Nobility. (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 162)⁵⁰⁶

Il rapporte également plusieurs altercations et désagréments dont il est victime : en janvier 1779, des rumeurs courent à Sidmouth et à Exeter selon lesquelles il serait « un traître » et un espion aux ordres de Lord North, ce qui l'encourage à quitter ces lieux « inhospitaliers ».⁵⁰⁷ En 1777, une « mégère » de Bristol le « salue » en le traitant de « damné rebelle américain », alors qu'en 1780, un autre habitant de la ville lui reproche d'être un « Tory » et le couvre d'une volée d'insultes :

[This man] abused all persons in whom he saw proper to bestow the character of Tories, enemies to their Country, as vile worthless rascals all, including everyone without exception who had left America and were now residing in England or else were out of their own Country, using the most horrid and profane expressions, and with shocking freedom. (Curwen, *The Journal of SC Loyalist*, 374, 518, 610)

⁵⁰⁶ Pour les autres commentaires du même ordre, voir Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 184, 399, 463 et 1001.

⁵⁰⁷ Il se plaint ainsi des habitants d'Exeter et du climat qui y règne en septembre 1779 : "Exeter is truly the seat of Scandal, pride, foppery, unsociability, inhospitality, and awkward imitator of London manners. To their own folly I shall soon bid an eternal adieu in search of more agreeable quarters » (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 558).

Il n'y a alors rien d'étonnant que l'exilé se sente en Angleterre comme "en terre étrangère" (*Ibid*, 166). Il rapporte dès 1775 : « England is a fine country but everything wears the face of foreign », ou encore, en décembre 1777, après la défaite de Saratoga : "[I am] doomed to pass the few remaining days of a life I am heartily tired of, in a land of aliens" (*Ibid*, 78, 418, c'est moi qui souligne).

Il faut toutefois préciser que Samuel Curwen est un Loyaliste modéré qui ne représente pas l'ensemble des Loyalistes. De multiples éléments influencent leur perception, notamment leur personnalité, la présence ou non de membres de leur famille à leurs côtés, l'étendue de leurs réseaux, la date à laquelle ils débarquent en Grande-Bretagne et la durée de leur séjour, ou encore l'état de leurs finances. Ainsi, Samuel Curwen est assez âgé (il a 60 ans lorsqu'il débarque en Angleterre), il est hypocondriaque et souffre de fréquentes migraines, ce qui explique qu'il vit particulièrement mal son exil. Au contraire, Benjamin Pickman est un optimiste invétéré qui attend la fin de la guerre avec davantage de philosophie et parvient à établir des contacts avec la population anglaise, comme il en fait part en 1779 à son épouse : « I find Friends in every Part of England where I go" (Pickman, *Diary*, 24 Dec. 1779).

Si les Loyalistes ont des opinions diverses sur l'hospitalité des Britanniques, ils partagent en revanche une vision de plus en plus critique à l'encontre du gouvernement. Ils ont notamment le sentiment de ne pas être suffisamment dédommagés pour les sacrifices consentis. Louisa Susannah Wells Aikman se plaint de la pension que sa famille a obtenue avec difficulté, une bien maigre consolation compte tenu de l'incendie de la maison familiale et de la confiscation des terres en Caroline :

Alas! How poorly has our Loyalty been rewarded! A pension of Sixty pounds was offered; but our friend James McPherson Esq. refused it, saying it was not equal to what my Father used to give a Clerk in America. With difficulty we obtained a hundred, and after my sister's arrival, fifty more was added, but nothing else of a pecuniary nature was else bestowed on our Family. (Aikman, *Journal*, 79)

Les réfugiés ont aussi l'impression d'être traités avec mépris et même parfois de façon insultante par les membres de l'administration. Suite à l'arrivée d'un nombre croissant de réfugiés à partir de 1778, le gouvernement décide de revoir la liste des bénéficiaires et le montant des allocations, et en 1782, exerce un contrôle plus strict encore : il faut désormais prouver sa loyauté, comble de l'humiliation pour les réfugiés (Mary Beth Norton, *The British-Americans*, 111-120). Malgré l'étendue de ses relations, l'ancien maire de Philadelphie Samuel Shoemaker mentionne de longues attentes et de nombreuses tentatives plus ou moins fructueuses pour s'entretenir avec Lord Sydney, secrétaire d'Etat au Trésor, et présenter sa

demande d'indemnités auprès de la commission chargée des dossiers des exilés (Shoemaker, *Diary*, 23 Jan., 30 Jan. 13 Feb., 17 Feb., 21 Feb., 25 Feb., 3 March, 18 March 1784). En apprenant en décembre 1784 que la pension de son époux est réduite à £20 par an, Rebecca Shoemaker laisse exploser sa colère :

What a reflection it is on a government that so little regard should be paid to Promises & to every Idea of Honor & Justice, & even common Humanity, to leave persons who have sacrificed all, destitute of a Subsistence! And if anything is done at last, it will be with a bad grace after so much Solicitation. (Rebecca Shoemaker to Samuel Shoemaker, 21 May 1784, *Letters*)

Plus les difficultés s'accroissent, plus le regard des exilés sur la société britannique se fait sévère et les regrets d'avoir quitté l'Amérique nombreux. Edward Oxnard, qui ne cachait pas son enthousiasme à son arrivée en 1775, est nettement moins enchanté les années suivantes : il n'apprécie guère les sauces qui accompagnent le poisson en Angleterre, destinées selon lui à masquer l'absence de fraîcheur, il est choqué par le coût exorbitant que représente l'organisation d'élections municipales, ou encore fustige le climat de libertinage qui règne dans la ville de Bath (Oxnard, *Diary*, 3 Jan. 1776, 11 May 1777, 23 May 1777). Les références à la « terre natale », *home*, se multiplient dans des témoignages empreints de doutes et de désespoir. En 1777, Samuel Curwen se repent amèrement d'avoir abandonné « son pays, sa maison, sa famille et ses amis » pour des motifs « chimériques » :

So ignorant was I of the consequences I might have foreseen and easily avoided had I been possessed of common discernment for what now appears to me a chimera, I abandoned my dwelling, friends, and more than all, the means of life [...], that I might [...] have retained at the comparative trifling condition of insults, reproaches and perhaps a dress of tar and feathers, an alternative I now see [...] much to be preferred to those distresses of mind I have and am daily suffering. (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, 19 Jan. 1777)⁵⁰⁸

Il se compare aux croisés partis en terre sainte, dont la plupart ne sont jamais revenus, et se prépare à subir le même sort (*Ibid*, 31 Dec. 1776).⁵⁰⁹ Comme nombre de ses compagnons d'exil, il est en proie au mal du pays et à la dépression. A partir de 1777, il est même sujet à de terribles cauchemars dans lesquels il voit sa maison pillée et lui-même poursuivi par les habitants de Salem. En février 1778, son ton s'est encore durci : « It was an extreamest folly to abandon my Country, friends, wife, estate and effects, and all my hopes in this world at my time of life with little money in my pocket, very few connexions (*sic*) here and no

⁵⁰⁸ Pour d'autres exemples, voir Katharine Greene Amory, *Journal*, 12 March 1777 ; Pickman, *Diary*, 10 Aug. 1781, 22 July 1783 et Edward Oxnard, *Journal*, 30 July 1777.

⁵⁰⁹ C'est le cas pour deux des Loyalistes du corpus : Katharine Greene Amory tombe malade moins d'un an après son arrivée en Angleterre et, après une lente agonie et une profonde dépression, elle décède en avril 1777. Jabez Maud Fisher meurt pour sa part de maladie en décembre 1779, sans avoir revu ses proches.

expectations » (*Ibid.*, 432). En 1779, il semble avoir touché le fond du désespoir : « I am heartily tired of a life of little more than animal existence » (*Ibid.*, 12 April 1779) et en mars 1782, il attend la mort comme une délivrance (*Ibid.*, 12 March 1782).

La séparation d'avec les proches rend la terre natale encore plus chère et la plupart des Loyalistes sont impatients d'y retourner à l'issue de la guerre, même s'ils redoutent la haine de leurs compatriotes à leur égard (Mary Beth Norton, *The British-Americans*, 41, 174-182). On peut toutefois s'interroger sur la relation qu'ils entretiennent avec l'Amérique : parviennent-ils à se définir en tant qu'Américains, ou restent-ils uniquement attachés à leur province d'origine ? La réponse n'est pas aisée, car les réfugiés utilisent des expressions souvent ambiguës, ils se contredisent à maintes reprises, et changent d'avis selon l'évolution du conflit et les informations qu'on leur communique.

Il apparaît que, pour la plupart, il s'agit de retrouver des proches, davantage qu'un lieu en particulier. Ainsi, par ordre de priorité, Benjamin Pickman souhaite retourner dans sa ville natale⁵¹⁰ et, s'il n'y est pas autorisé, il envisage de s'installer, toujours avec les siens, dans un autre état américain plus accueillant vis-à-vis des Loyalistes. Toutefois, au vu de la réaction hostile d'une majorité d'Américains au lendemain du conflit, il propose en 1783 de faire venir sa famille en Angleterre :

When Peace was declared here, I had a very sincere Desire to return to America, imagining that no Obstacle whatever would have been thrown in my Way ; I confess my Desire to return every Day decreases – that Country [England] is my Country, whose Laws afford me Protection, where I am as free as Air, and whose Inhabitants never give me a scornful Look. [...] You will come to a Country which will be dear to you for the Friendship it has shown to me, and you will leave a Country that thinks me unworthy to breathe its balsamic Air. (Benjamin Pickman to his wife, 22 July 1783, *Diary and Letters*, c'est moi qui souligne)⁵¹¹

Il ne renie pas pour autant ses origines puisqu'il souhaite que ses enfants, une fois adultes, retournent vivre sur leur terre natale, dans la maison familiale à Salem, et ils les incite à ne pas nourrir de ressentiment à l'encontre de leurs « compatriotes » :

Should you wish hereafter to live (I hope) [in Salem], you will find Houses. I would have you look upon all New England people as your Brethren – their Resentment

⁵¹⁰ Il écrit le 21 février 1784 : “No doubt my Return to that country [Salem] would upon the whole be the most eligible, though I foresee Mortifications and Inconveniencies in Abundance – yet I think with that small Degree of Calmness of Disposition which I possess, I can make myself comfortable with my Family in Salem” (Pickman, *Letters*).

⁵¹¹ Voir également la lettre à ses enfants le 14 juillet 1783 : “I have found Friendship, Kindness and great Hospitality in this Country [England], I only want my Relations to make me happy” (Pickman, *Diary and Letters*).

against me gives me no Uneasiness – I harbour not the smallest animosity against my bitterest Enemy, and I hope you will imbibe the same Disposition. (Pickman, *Letters*, To his children, 14 July 1783)⁵¹²

Le réfugié n'exprime toutefois pas de sentiment d'attachement national au cours de son exil : il ne se décrit jamais comme « américain » et s'identifie avant tout à sa province d'origine, la Nouvelle-Angleterre, qui est «[son] pays natal », « *home* », où vivent sa famille et « ses amis » (Benjamin Pickman, *Letters*, 2 June 1783, 21 Feb. 1784).

Samuel Curwen reste lui aussi profondément lié à la Nouvelle-Angleterre. Il ne se définit jamais comme « américain » dans ses journaux, car le terme est pour lui synonyme de “patriote”. Son aversion pour le gouvernement américain est telle qu'il perd pour un temps « tout attachement local » en octobre 1783 : « If it was not for your sake [his wife in Salem], [...] I should not hesitate one moment to abandon the thirteen states to their own fate or fortune, and take up my future abode [...] somewhere or other on this wide extended earth out of the limits of your republican government” (Curwen, *Journal of SC Loyalist*, Samuel Curwen to his wife, 31 October 1783, 954). Rassuré par les lettres de ses proches, il décide finalement en juin 1784 de retourner à Salem, « cette heureuse région de lumière et de liberté » (*Ibid.*, 23 June 1784, 1003). Mais il n'y reste pas longtemps et, contre toute attente, ce ne sont pas les « Républicains » ni les insultes des habitants qui le poussent à reprendre le chemin de la Grande-Bretagne, mais de violentes disputes avec son épouse. Il y restera jusqu'à la mort de cette dernière en 1794, puis regagnera sa ville natale pour y couler paisiblement les huit dernières années de sa longue existence (*Ibid.*, XVII-XVIII).

D'autres Loyalistes semblent adopter leur nouvelle identité américaine plus facilement. Contrairement à Samuel Curwen, Samuel Shoemaker perçoit en 1784 le peuple américain dans sa globalité : il décrit les Loyalistes en exil comme ses « concitoyens », et les insurgés comme ses « compatriotes violents » (Shoemaker, *Diary*, 31 July, 10 Oct. 1784). Il est prêt à abandonner sa Pennsylvanie natale pour s'installer dans le New Jersey, où, comme lui précise son épouse, il sera « considéré comme Américain et non comme un Britannique ». Cette dernière ne lui laisse par ailleurs pas le choix car, lorsqu'il évoque en juin 1784 la possibilité de faire venir sa famille à Exeter, elle lui répond sans détour : « I need not tell thee that I so prefer America, as I believe thee does too” (Rebecca Shoemaker to her husband, *Letters*, 20 Oct. 1784, 22 June 1785).⁵¹³ L'appel de la terre natale semble donc finalement l'emporter,

⁵¹² Voir également la lettre à son épouse datée du 2 juillet 1783 : « It is my Wish that our Children when of Age may live [in our Houses in Salem], you will therefore inculcate upon their Minds all Friendship and Benevolence towards those who they may think have used me hardly ».

⁵¹³ Elle est également convaincue que son fils, qui a accompagné son père en exil, retrouvera sa terre natale avec plaisir : « I think Edward will be pleased to return to us. I see it by his letters, I do not wonder at it, the Novelty

car, de tous les marchands loyalistes du corpus, pas un seul ne termine ses jours en Angleterre.⁵¹⁴

*

*

*

Les témoignages des marchands en voyage à la fin de la période coloniale et durant le conflit révolutionnaire permettent donc de mesurer l'évolution du sentiment identitaire : ces fervents admirateurs de la culture anglaise se rendent progressivement compte qu'ils n'ont pas leur place dans la société britannique et qu'ils partagent davantage avec les autres habitants des treize colonies qu'avec ceux de la métropole. Le séjour accélère cette prise de conscience, en leur offrant la possibilité de confronter une image idéalisée de la Grande-Bretagne à la réalité, et en les mettant en contact avec des hôtes qui les identifient comme américains. Par ailleurs, le dédain que certains métropolitains leur portent, ainsi que les tensions croissantes avec l'administration britannique à partir de 1763, favorisent l'entraide entre les colons, et les poussent à se rassembler au-delà des différences locales derrière une lutte contre un ennemi commun. Les Loyalistes en exil suivent une évolution similaire : ils quittent le sol américain parce qu'ils refusent de renier leur identité britannique, mais se rendent compte au cours de leur séjour que tout les rattache à l'Amérique. Le temps où coexistaient identité locale et impériale est terminé : de loyaux sujets de l'empire, les colons sont devenus de fiers citoyens américains.

Une fois le conflit achevé et l'indépendance reconnue, la jeune nation doit encore se forger une identité distincte et rassembler les citoyens derrière des institutions ainsi que des valeurs nationales. Quel est le rôle du séjour outre-Atlantique dans ce processus ? Comment les marchands contribuent-ils à la construction du sentiment patriotique naissant à travers leurs récits de voyage ? Quels modèles plébiscitent-ils ? Parviennent-ils à dépasser leur attachement local et leurs partis pris, et à percevoir ce qui unit la nation par-delà sa diversité ?

has now ceased & I hope he will find home delightfull (*sic*)” (Rebecca Shoemaker to her husband, *Letters*, 3 June 1785).

⁵¹⁴ Excepté bien sûr Jabez Maud Fisher et Katharine Greene Amory, qui meurent sur le sol britannique avant la fin de la guerre d'indépendance.

Chapitre 2 : La naissance d'un sentiment national

Une fois l'indépendance acquise en 1783, tout, ou presque, reste à faire. La jeune nation doit fonder des institutions, déterminer son fonctionnement politique, économique et social, se faire une place parmi les grandes nations, tout en affrontant de nombreuses rivalités sur la scène intérieure. Il lui faut encourager la prise de conscience d'une « communauté imaginaire » - pour reprendre les termes de Benedict Anderson⁵¹⁵ - en établissant un patrimoine culturel commun, constitué d'un folklore, de traditions et de coutumes spécifiques, capable de rassembler le peuple américain. Il s'agit également de doter le pays de symboles, d'une littérature et d'une histoire, en identifiant des héros nationaux, en contant leurs exploits et en les investissant de valeurs nationales.⁵¹⁶

Le chemin est semé d'embûches : l'influence culturelle britannique reste omniprésente et fait obstacle à la création d'un sentiment national. En 1792, le diplomate Joel Barlow ne peut que constater la persistance de liens étroits avec l'ancienne puissance coloniale et l'absence de véritable caractère américain :

The Americans cannot be said as yet to have formed a national character. The political part of their revolution [...] was not of that violent and convulsive nature that [...] enables men to decide which are to be retained as congenial to their situation, and which should be rejected as the offsprings of unnatural connections. (Joel Barlow, "Advice to the Privileged Orders in the Several States of Europe...", *The Works of Joel Barlow*, Bottorff and Ford eds., 74, c'est moi qui souligne)

Rappelons que tous les éléments constitutifs d'une identité nationale - une littérature, une histoire et une religion communes, ou encore une langue spécifique - sont hérités de l'Angleterre, et que la jeune République ne peut pas s'appuyer sur un état historiquement constitué, ni même sur un territoire bien défini.⁵¹⁷

Joseph Torsella identifie plusieurs phases de construction identitaire de la nation américaine. La première, de 1783 à 1788, est une période de transition politique et économique, et est marquée par des doutes sur la capacité de la jeune République à survivre.⁵¹⁸ Le discours que Joel Barlow prononce en 1787 à l'occasion de la fête de

⁵¹⁵ Benedict Anderson, *Imagined Communities*.

⁵¹⁶ Ce sont en effet des éléments essentiels pour la construction d'une nation (voir Anne-Marie Thiesse, *La Création des identités nationales*, 31-90).

⁵¹⁷ John Bodnar, *Bonds of Affection*, 22. Elise Marienstras, *Les Mythes fondateurs de la nation américaine*, 13.

⁵¹⁸ Joseph Torsella estime qu'en 1785, les Etats-Unis ne possèdent encore aucune « âme nationale » (Torsella, "American National Identity, 1750-1790: Samples from the Popular Press," 171-174). Se reporter également aux

l'indépendance américaine, au moment même où la Convention de Philadelphie rédige une nouvelle constitution pour le pays, traduit bien, à travers la succession de questions, les interrogations qui demeurent quant à l'avenir des Etats-Unis :

Much remains to be done. [...] Without an efficient government our Independence will cease to be a blessing. Shall that glow of patriotism and unshaken perseverance [...] desert us at our utmost need ? Shall we lose sight of our own happiness [...] ? Shall thy labours, O Washington, be bestowed in vain ? Hast thou conducted us to independence and peace, and shall we not receive the blessings at thy hand ? [...] We have contended with the most powerful nation [Great Britain] and subdued the bravest and best appointed armies ; but now we have to contend with *ourselves*, and encounter passions and prejudices more powerful than armies and more dangerous to our peace.

(Joel Barlow, « An Oration, delivered at the North Church of Hartford, at the Meeting of the Connecticut Society of the Cincinnati, July 4th 1787, *The Works of Joel Barlow*, vol. 1, 8-11)

Après avoir triomphé de l'armée "la plus puissante" au monde, la jeune nation doit en effet surmonter des ennemis autrement plus redoutables en son propre sein, et l'union est mise à rude épreuve par la faiblesse du gouvernement fédéral, qui peine à endiguer les antagonismes régionaux et à imposer le respect sur la scène internationale.

Une deuxième phase commence au début des années 1790 : la ratification de la Constitution et le début de la présidence de George Washington s'accompagnent de la mise en place d'institutions nationales stables et puissantes, qui permettent à la jeune Amérique d'envisager l'avenir plus sereinement. L'identité nationale n'en reste pas moins contestée, chaque groupe d'influence cherchant à imposer sa vision et ses valeurs. Les divisions se durcissent tout particulièrement en politique : alors que débutent les guerres révolutionnaires en Europe, Fédéralistes et Républicains s'affrontent autour de l'attitude à adopter vis-à-vis de la Grande-Bretagne et de la France, et, au-delà, du sens à donner à leur gouvernement.⁵¹⁹

Les obstacles à l'unité nationale restant nombreux, les intellectuels et les hommes politiques ont fort à faire pour créer un sentiment national. Comme le soulignent Elise

analyses de John Murrin et de Len Travers sur les difficultés auxquelles est confrontée la jeune nation dans les années 1780-1790 (Murrin, « A Roof Without Walls, » 344-345 ; Travers, *Celebrating the Fourth*, 7-29).

⁵¹⁹ Sur la lutte d'influence des différents groupes pour imposer leur vision de l'Amérique, voir Eve Kornfeld, « Encountering the Other », 289, ainsi que Joseph Torsella, « American National Identity, » 175. Concernant les divisions politiques opposant Fédéralistes et Républicains et leur impact sur la construction de l'identité nationale américaine, voir Marie-Jeanne Rossignol, *Le Ferment nationaliste*, 169 ; Lloyd Kramer, « The French Revolution and the creation of an American political culture, » *The Global Ramifications of the French Revolution*, Joseph Klaitz and Michael H. Haltzel, eds., CUP, 1994, 26-27. Matthew Hale rappelle ainsi que les débats animés autour de la Révolution française et des excès de la Terreur, ainsi que des relations à entretenir avec l'ancienne mère patrie, s'ils ont accentué les divisions nationales, ont néanmoins constitué une étape indispensable dans la construction d'un sentiment national : en obligeant les Américains à s'interroger sur la nature de leur gouvernement et à détailler ce qui les distinguait des deux pays en conflit, ils ont favorisé l'émergence d'un caractère national distinct (Matthew Hale, "Many Who Wandered in Darkness": The Contest over American National Identity, 1795-98," *Early American Studies*, 128-130).

Marienstras ou encore Jack P. Greene, l'identité américaine est d'abord politique : la nation se construit autour d'une idéologie, de ses institutions et de ses textes politiques fondateurs, comme la Constitution, la fonction de président, le Congrès et la Cour suprême. Elle s'exprime à travers les premiers symboles nationaux qui apparaissent sur les sceaux, les billets de banque et les pièces de monnaie, ainsi qu'à travers des cérémonies nationales, comme la fête de l'indépendance.⁵²⁰ On voit également s'élaborer les premiers éléments d'un caractère national autour des valeurs de liberté, de vertu, de simplicité, ainsi que de labeur et de frugalité. C'est le triomphe des principes du républicanisme classique, selon lesquels l'intérêt général l'emporte sur les intérêts particuliers.⁵²¹

La première définition de la nation américaine est "négative," c'est-à-dire qu'elle se construit dans la rupture avec l'ancien modèle anglais. Len Travers propose une image éclairante : il envisage la révolution américaine comme un rite de passage à l'âge adulte, dans lequel le rejet de l'autorité parentale constitue une étape intermédiaire mais essentielle vers l'affirmation d'une personnalité propre :

The Revolution was a rite of passage for America, an initiation into adulthood. [...] Revolutionary Americans defined themselves initially as opposed to their former condition, to all that they felt Britain stood for, it was a ritual rejection of paternal authority. (Len Travers, *Celebrating the Fourth*, 29, 55)

On saisit dès lors l'importance d'un séjour en Grande-Bretagne, dans la mesure où il permet aux visiteurs de se mesurer à l'ancienne mère patrie, comme le souligne Henry Commager :

The significance of the American experience could be discovered only by reference to the experience of the Old World. [...] It was Britain that provided Americans with a meaningful standard either for comparison or for contrast; it was in the approximation to or the departure from things British that the Americans discovered their character. (Commager, *Britain through American Eyes*, XXXI-XXXII)

⁵²⁰ Elise Marienstras, *Les Mythes fondateurs de la nation américaine*, 14 : « L'idéologie des Etats-Unis fut placée d'abord dans le politique et l'idéologique » ; Jack P. Greene, "Empire and Identity from the Glorious Revolution to the American Revolution". Concernant les premières célébrations nationales et leur rôle dans la création d'une identité américaine, voir Simon P. Newman, *Parades and the Politics of the Street, Festive Culture in the Early American Republic*, Philadelphia, University of Penn Press ; Len Travers, *Celebrating the Fourth, Independence Day and the Rites of Nationalism in the Early Republic*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1997 ; David Waldstreicher, *In the Midst of Perpetual Fetes, the Making of American Nationalism, 1776-1820*, Williamsburg, the Univ. of North Carolina Press, 1997.

⁵²¹ Peter Messer, *Stories of Independence, Ideology and History in Eighteenth-Century America*, Northern Illinois Univ. Press, Dekalb, 2005, 105-106. John Bodnar, *Bonds of Affection*, 22 ; Eve Kornfeld, *Creating an American Culture, 1775-1800*, 7. Pour une définition plus détaillée du républicanisme classique, se référer à la note p.381.

Il s'agit ici de s'interroger sur la participation des marchands à cette entreprise de construction nationale. Seront analysés les éléments constitutifs de la première définition nationale telle qu'elle se dégage des témoignages de la période, en particulier sa dimension politique. On observera également le début de la construction d'une identité culturelle, notamment à travers l'émergence d'une norme américaine et des premiers traits d'un caractère national. Les valeurs plébiscitées par les visiteurs seront détaillées, ainsi que la manière dont ces membres de l'élite américaine parviennent à adapter le modèle britannique – et plus généralement européen - pour qu'il se conforme aux principes du républicanisme classique et à leur mode de vie.

Une fois l'identité américaine ébauchée, il faut la faire reconnaître au-delà des frontières : on analysera le rôle du voyage dans cette quête, primordiale pour une nation dont la conscience nationale ne va pas de soi. Quelle importance revêt le regard des hôtes étrangers ? De quelle manière les visiteurs parviennent-ils à défendre leur réputation ?

On examinera par ailleurs la capacité des voyageurs à dépasser les tensions qui divisent alors la population américaine : avec quel succès s'affranchissent-ils de leurs partis pris politiques et de leurs attaches locales, pour appeler au rassemblement du peuple américain ?

I- Un portrait glorieux de la nation américaine

Dans sa pièce de théâtre *The Contrast* de 1787, Royall Tyler oppose de manière quelque peu manichéenne deux modèles qui s'offrent à la jeune République pour la construction de son identité. D'une part, le personnage de « Dimple », *dandy* new-yorkais tout juste de retour d'un Grand Tour d'Europe, qui imite servilement les coutumes européennes et méprise les habitudes américaines. De l'autre, « Manly », vétéran de la guerre d'indépendance attaché aux valeurs de courage, d'honneur et de probité, qui prend exemple sur George Washington et incarne les principes du républicanisme classique.⁵²² Pour le dramaturge, il ne

⁵²² Bernard Bailyn, Gordon Wood ou encore J.G.A. Pocock ont montré l'influence du républicanisme classique sur l'idéologie politique au moment de la révolution américaine (Bailyn, *The Ideological Origins of the American Revolution* ; Wood, *The Creation of the American Republic* ; Pocock, "Virtue and Commerce in the Eighteenth Century," *The Journal of Interdisciplinary History*). Selon ces principes, qui s'inspirent des écrits d'Aristote et de Polybe, avant d'être repris par Machiavel, et en Angleterre, par James Harrington, Algernon Sidney ou encore Henry St. John Bolingbroke, les citoyens doivent faire preuve de vertu civique afin de préserver les libertés fondamentales et ne pas mettre en péril la république. Seule une indépendance financière permet à ces citoyens modèles de dépasser leurs intérêts personnels pour servir le bien commun (Philip Gould, "Virtue, Ideology, and the American Revolution : The Legacy of the Republican Synthesis," *American Literary*

fait aucun doute que l'identité américaine doit se définir en opposition complète avec celle de l'ancienne métropole et, plus généralement, des sociétés européennes. A travers son valeureux héros, il exhorte son public à chérir les vertus américaines :

[Manly:] If our country has its errors in common with other countries, I am proud to say America – I mean the United States – has displayed virtues and achievements which modern nations may admire, but of which they have seldom set us the example. (Tyler, *The Contrast*, act IV, scene I, 93)

On retrouve de semblables élans de patriotisme dans les écrits des marchands en voyage dans les années 1780-1790. A un moment où l'identité américaine demeure encore incertaine et fragile, il est indispensable que les visiteurs se rassurent quant à leur valeur et celle de leur société. Ils s'y emploient en vantant – souvent à l'excès⁵²³ - la supériorité de la jeune nation, qui apparaît comme une véritable "Terre promise".

A) *Un Pays de Cocagne*

L'analyse des témoignages de la fin de la période coloniale a montré que les colons exprimaient une profonde admiration pour la nature américaine et cette attitude perdure, tout en se renforçant, après la guerre d'indépendance. Afin de démentir les théories développées par certains penseurs européens, selon lesquelles l'environnement nocif du continent américain entraînerait une dégénérescence chez ses habitants,⁵²⁴ les voyageurs font référence à une nature américaine bienveillante et luxuriante, un territoire immense offrant une multitude de ressources naturelles et de climats propices à des cultures variées. Les *Notes on Virginia* de Thomas Jefferson, publiées en 1785 à Paris, constituent l'une des défenses les plus convaincantes : l'auteur y réfute les arguments du naturaliste français Georges Louis Leclerc, Comte de Buffon, qui prétend que les sols américains sont impropres au développement de la faune et de la flore, et il le prouve en fournissant de longues listes

History, Vol. 5, No. 3, Eighteenth-Century American Cultural Studies, Autumn 1993, 564-577 ; Steven Watts, *The Republic Reborn*, 9). Voir également la définition proposée en amont, p.227.

⁵²³ Comme l'analyse Foster Rhea Dulles, les Américains qui se rendent en Europe font l'expérience d'une perte de statut social. Confrontés à une civilisation plus ancienne, plus riche et plus sophistiquée qui les regarde avec le mépris le plus total, ils se retrouvent sur la défensive et tentent de se rassurer quant à leur valeur en fanfaronnant (Dulles, *Americans Abroad*, 5).

⁵²⁴ Il s'agit notamment de l'*Histoire naturelle* (1761) du Comte de Buffon, des *Recherches philosophiques sur les Américains* (1768) de Cornelius de Pauw, et de l'*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* (1770) de l'Abbé Raynal. Cornelius de Pauw écrit ainsi : « C'est sans doute un spectacle grand et terrible de voir une moitié de ce globe [l'Amérique], tellement disgraciée par la nature, que tout y était ou dégénéré, ou monstrueux » (De Pauw, *Recherches philosophiques...*, 2 vol. , Berlin, George Jacques Decker, 1768-69, vol. I, Discours préliminaire, III-IV). Pour une analyse de ces arguments, voir Henry Steele Commager et Elmo Giordanetti, *Was America a Mistake ? An Eighteenth-Century Controversy*.

d'espèces ayant élu domicile sur le continent. A Buffon qui soutient que les Européens émigrés dans le nouveau monde sont atteints de dégénérescence, il rétorque que la toute jeune nation compte déjà des personnages illustres, tels Washington, Franklin ou encore David Rittenhouse, alors même que sa population est bien inférieure à celle de la Grande-Bretagne ou de la France.⁵²⁵ Tout homme de raison qu'il est, Jefferson se laisse emporter par l'amour qu'il porte à son pays lorsqu'il affirme que la rivière Ohio « est la plus belle du monde », ou encore quand il décrit le « Pont Naturel » dans le comté de Rockbridge en Virginie comme « l'œuvre la plus sublime » d'une Nature sous protection divine.⁵²⁶ Il n'est pas le seul Américain à forcer le trait : dans l'une de ses lettres depuis Paris en 1786, en réponse à Buffon qui affirme que les oiseaux américains ne sifflent pas, Abigail Adams assure à sa soeur que leur chant en Europe lui paraît moins mélodieux qu'outre-Atlantique, mais également que les fruits n'y sont pas aussi goûteux, ni les fleurs aussi odorantes.⁵²⁷

Au cours de leurs voyages, les marchands s'inscrivent dans une démarche similaire, quelle que soit leur allégeance politique et leur origine géographique. Dans son récit en Hollande de 1790, Elkanah Watson se fait le chantre d'une terre américaine généreuse, et, à la manière des premiers explorateurs au XVII^e siècle, il la présente comme une corne d'abondance.⁵²⁸ Sous sa plume, l'Amérique devient une nouvelle Arcadie : “[America is] blessed with noble rivers, every species of soil and such a diversity of climates, as to render it susceptible of all the productions the earth affords” (*Ibid.*, 45). Comme d'autres avant lui, Watson se plaît à rappeler la différence d'échelle entre “la nature en miniature” en Europe et celle, majestueuse, en Amérique.⁵²⁹ Il la personnifie pour en accentuer la force, comparant l'“immense réseau” de rivières aux “veines et artères du corps humain,” qu'il envisage comme

⁵²⁵ Jefferson, *Notes on Virginia*, 1785, 1853, query VI, en particulier 47-61 ; pour sa réponse à l'Abbé Raynal, même chapitre, 70-71. Pour une analyse des positions de Jefferson et des naturalistes européens, voir l'ouvrage de Henry S. Commager et Elmo Giordanetti, *Was America a Mistake ? An Eighteenth-Century Controversy*, New York, Evanston, London, Harper & Row, 1967.

⁵²⁶ « It is impossible for the emotions arising from the sublime to be felt beyond what they are here : so beautiful an arch, so elevated, so light, and springing as it were up to heaven, the rapture of the spectator is really indescribable » (Jefferson, *Notes on Virginia*, Queries II and V, 8, 22).

⁵²⁷ “Do you know that European birds have not half the melody of ours ? Nor is their fruit half so sweet, nor their flowers half so fragrant” (Abigail Adams to Elizabeth Shaw, 21 Nov. 1786, *Letters of Mrs. Adams, Wife of John Adams*, 310).

⁵²⁸ Pour deux exemples de récits de propagande, voir Sharon Rogers Brown, « Promotion and Piety in the 17th and 18th centuries : John Lawson's *A New Voyage to Carolina* and Johnathan Dickinson's *Narrative of a Journey* », *American Travel Narratives as a Literary Genre from 1542 to 1832, The Art of a Perpetual Journey*, Lewiston, Queenston, Lampeter, The Edwin Mellen Press, 1993, 59-75.

⁵²⁹ « Nature is in miniature on this side of the Atlantick (*sic*), in comparison to the vast lakes and rivers, bold harbours, majestic trees, and mountains of America » (*A Tour in Holland*, 48). Lorsqu'en 1821 le voyageur retravaille ses notes pour les inclure dans ses *Memoirs*, il adopte un ton plus patriotique encore : les rivières ne sont plus décrites comme “vastes” mais “infinies”, les arbres non seulement “majestueux” mais aussi “géants,” et les montagnes “immenses » (*Memoirs*, 230). Nous reviendrons plus loin sur la question de la réécriture et de la fonction patriotique des récits autobiographiques rédigés par certains marchands (troisième partie, chapitre 3, III-, p.488).

autant de futures voies de communication reliant les différentes régions du pays (*A Tour in Holland*, 49).

Il s'agit également de plaider en faveur du climat américain. Alors que des pluies incessantes s'abattent sur l'Angleterre au mois d'août 1795 et mettent en péril les récoltes, Thomas H. Perkins remarque que les Américains sont à l'abri d'une pareille menace grâce à la variété de climats et donc de cultures qu'offre leur vaste territoire.⁵³⁰ Lorsqu'en 1799, Joseph Sansom est témoin d'une pénurie de fruits en Angleterre provoquée par un manque d'ensoleillement, il fait apparaître l'Amérique comme un sauveur providentiel : « There has been so little sunshine in the British Islands this summer, that the fruits of the earth have scarcely come to perfection [...]. Hopefully, they will be supplied by America » (Joseph Sansom to William Sansom, London, 23 Nov. 1799, *Papers*). Il s'efforce par ailleurs de défendre la réputation de sa ville natale, Philadelphie, sujette à de terribles épidémies de fièvre jaune : ne pouvant nier le phénomène, il en attribue l'origine à une cause extérieure, de manière à démentir la nocivité du climat local.⁵³¹

Les visiteurs reprennent à leur compte la théorie des climats, développée entre autres par Montesquieu dans *L'Esprit des Lois* : s'appuyant sur l'idée qu'un environnement sain exerce une influence bénéfique sur les habitants, ils lient explicitement les innombrables avantages naturels qu'offre le territoire américain à la mise en place d'une société remarquable, promise à une destinée exceptionnelle. Elkanah Watson en est convaincu à son retour d'une mission en 1778, qui lui a permis de parcourir une grande partie de la côte est, depuis le Rhode Island jusqu'en Géorgie :

The map of the world presents to view no country, which combines so many natural advantages, is so pleasantly diversified, and offers to agriculture, manufactures, and commerce so many resources; all of which cannot fail to conduct America to the first rank among nations. This I prophesy. It must be so. (Watson, *Memoirs*, 77)

A lieu et société exceptionnels, gouvernement sans pareil.

⁵³⁰ « The diversity of climate in America is one of its great advantages, and in case of great droughts or excessive rains, the *enjeux* would be less in some part of the [American] Continent than others, by reason of its difference of culture & climate » (Perkins, *Diary*, 26 August 1795).

⁵³¹ “Still another yellow fever epidemic in Philadelphia. [...] It stamps the United States with a character of general unhealthiness, [...] Nobody [in England] will believe that it has been suffered to spring, year after year, from a foreign source” (Joseph Sansom to his family, Birmingham, 11th month 7 1799, *Papers*). Selon une théorie de l'époque, la maladie se serait déclarée à l'arrivée de navires étrangers, notamment en provenance des Antilles. En 1793, l'épidémie fait presque 5000 morts dans une ville qui comptait 50 000 habitants. La maladie frappe à nouveau Philadelphie les années suivantes, en 1794, 1797, 1798, ainsi qu'au tout début du XIX^e siècle avant de perdre en intensité. Il faut attendre 1901 pour que la cause réelle soit identifiée, en l'occurrence, un virus transmis par un moutisque (John Harvey Powell, *Bring Out Your Dead, the Great Plague of Yellow Fever in Philadelphia in 1793*, University of Pennsylvania Press, 1949, 1993, XII).

B) Un gouvernement modèle

Alors même que le conflit n'est pas encore achevé et que l'avenir de l'union reste en suspens, Elkanah Watson imagine en 1780 la fuite symbolique de la Liberté, qui déserte une Europe opprimée par des gouvernements "despotiques" et pervertie par des courtisans et une noblesse corrompue, pour trouver refuge de l'autre côté de l'Atlantique. Il fait là directement écho au déplacement des empires d'est en ouest et aux théories millénaristes, une rhétorique qui lui permet de justifier la position américaine pendant le conflit révolutionnaire, tout en rassurant ses compatriotes quant au bien-fondé de leur séparation d'avec la métropole :⁵³²

Liberty during these two centuries, intended to have establish'd her residence in Europe, but finding herself at last baffled, took a sudden flight across the Atlantic, with an intent of settling herself in regions where there are no haughty, proud ambitious emperors, kings or princes to oppose her; no giddy, dissipated nobles to slight her; no slanderous cringing courtiers to prejudice her, pension or bribe to corrupt her. (Watson to John Brown, *Travels in France, Papers*, July 30 1780)

Ce commentaire semble confirmer le fait que l'identité américaine se construit alors avant tout autour d'une idéologie politique.⁵³³ Les habitants des treize colonies se sont unis dans une lutte contre le gouvernement britannique, et, au lendemain de l'indépendance, ils se rassemblent derrière leurs premières institutions nationales, en particulier le président, la Constitution et le Congrès. Ils se reconnaissent également dans les premiers symboles nationaux (le drapeau, la monnaie), dans les valeurs du républicanisme classique (l'attachement à la liberté, la vertu civique, le dévouement des dirigeants à l'intérêt commun, et la condamnation du luxe), et développent un sentiment d'appartenance en célébrant les premières fêtes nationales commémorant les événements politiques fondateurs.⁵³⁴

Toutefois, la faiblesse du gouvernement sous la Confédération ne favorise en rien la construction de cette identité, qui reste extrêmement fragile au lendemain du conflit révolutionnaire, et les affrontements politiques, qui se multiplient dans les années 1790 et mènent à la formation de deux partis rivaux, témoignent de profondes divergences sur le sens

⁵³² Stow Persons, "The Cyclical Theory of History in Eighteenth-Century America," 149, 159-160 ; Elise Marienstras, *Les Mythes fondateurs de la nation américaine*, 90-108.

⁵³³ Se référer à l'ouvrage de Bernard Bailyn, *The Ideological Origins of the American Revolution*, qui montre le rôle central de l'idéologie républicaine dans le combat des patriotes et de son influence dans la mise en place des institutions du pays. Voir également Elise Marienstras, *Les Mythes fondateurs de la nation américaine*, 14.

⁵³⁴ Pour une définition du concept de "républicanisme classique," voir la note p.381. Concernant les premières célébrations nationales et leur rôle dans la création d'une identité américaine, voir Simon P. Newman, *Parades and the Politics of the Street, Festive Culture in the Early American Republic*, Philadelphia, University of Penn Press ; Len Travers, *Celebrating the Fourth, Independence Day and the Rites of Nationalism in the Early Republic*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1997 ; David Waldstreicher, *In the Midst of Perpetual Fetes, the Making of American Nationalism, 1776-1820*, Williamsburg, the Univ. of North Carolina Press, 1997.

à donner à la nation.⁵³⁵ Les témoignages traduisent ces incertitudes. Dans la première phase de construction nationale identifiée par Joseph Torsella, c'est-à-dire avant la ratification de la Constitution en 1788, il apparaît clairement que les marchands partagent les craintes de leurs concitoyens concernant le fonctionnement de la Confédération et le destin de l'union, comme l'illustre ce commentaire, pour le moins pessimiste, d'Elkanah Watson en 1784 :

While we were under the incumbent pressure of a common enemy, our temporary government answered all the purposes for which it was created; but now that the weight is removed, [...] I dread to look forward, from a full conviction that we cannot long be bound together by such feeble ties. State will contend against state, hatred will ensue – and perhaps the whole continent will be again deluged with the blood of Americans. (*A Tour in Holland*, 181, c'est moi qui souligne)

Ils tremblent également face aux conflits qui éclatent au niveau régional, comme au sein de l'assemblée de Pennsylvanie, tel que le rapporte William Bingham : « When I left my Country, [...] I thought I might depart in peace ; but I now find that we [...] have Still to work out our political Salvation ; & not without Some Fear & Trembling » (William Bingham to Benjamin Rush, Paris, 10 Nov. 1784, *Papers*).

La situation évolue favorablement et les écrits des années 1790 reflètent le regain de confiance suscité au niveau national par l'adoption de la constitution et le début de la présidence de George Washington. Les accusations de corruption à l'encontre du gouvernement britannique et les commentaires de plus en plus irrévérencieux des voyageurs à l'égard du roi George III montrent qu'ils ont pris de l'assurance vis-à-vis de leur système politique et qu'ils sont désormais fiers de leurs valeurs républicaines.⁵³⁶ A la vue des soldats blessés à l'occasion de sa visite des Invalides en 1795, Thomas H. Perkins dénonce ainsi « l'ambition » meurtrière et les « caprices » des monarques européens, qu'il qualifie de « tyrans » et de « scélérats », et, par contraste, réaffirme son adhésion au modèle républicain reposant sur un contrat entre le gouvernement et le peuple :

[The Invalids] show the evil of the ambition of kings or tyrants under other names. Seeing them, one is led to wish that all the world would enlist under a republican government, where all does not depend upon the caprice of a single villain, but upon the voice of the people. (Perkins, *Memoir*, 94)

⁵³⁵ Nous reviendrons plus avant sur ces luttes politiques dans la partie III, C) de ce même chapitre (p.415).

⁵³⁶ Le roi perd tout caractère sacré aux yeux des anciens colons. Ainsi, en 1795, Thomas H. Perkins n'hésite pas à le comparer à l'une de ses connaissances, et il juge que le souverain n'est ni aussi beau ni aussi intelligent que son ami : "The King in his appearance is more like Mr. Jona. Winship of Watertown than any other person I have known. He is however not so handsome as Winship and his face is less intelligent" (Perkins, *Siary*, 16 Aug. 1795). Pour d'autres exemples, se référer à la deuxième partie, chapitre 3, I-, B), p.275.

C'est donc au contact des gouvernements européens, et tout particulièrement de ceux qui se réclament de valeurs républicaines comme les Provinces-Unies, la Suisse et la France révolutionnaire, que les Américains prennent conscience de la nature spécifique de leurs institutions.⁵³⁷ Lorsque Elkanah Watson visite le Binnenhof – siège de l'administration de la République des Provinces Unies – à La Haye en 1784, il est frappé par la présence de douves et d'un pont-levis autour du bâtiment, qu'il interprète comme des signes de l'inaccessibilité du *stadhouder* et des représentants du pays. Le fonctionnement américain est le seul mode de gouvernement conforme à son idéal républicain : « The idea of thus interposing a barrier between the people and their legislator is totally repugnant to American notions of the free debates of a Republican Assembly » (Watson, *Memoirs*, 239). De même, Perkins est profondément choqué par les débats houleux auxquels il assiste en 1795 au Conseil des Cinq-Cents, l'une des deux assemblées législatives établies sous le Directoire en France, et affirme que tout Américain les jugerait indignes d'une république : « This kind of management in a legislative assembly is most certainly wrong and disgraceful; at least it appears so to an American spectator » (Perkins, *Memoir*, 67).

Il faut souligner à ce propos une évolution de la perception en Amérique des régimes politiques européens, notamment celui de la République française. Dans les années 1780 et jusqu'au début des années 1790, une majorité de la population américaine adopte une attitude cosmopolite : la destinée américaine semble liée à celle de l'humanité tout entière, et leur pays apparaît comme le lieu d'où se répandront les valeurs universelles de liberté qui guideront les peuples du monde entier dans leur combat contre les gouvernements despotiques. Lorsqu'en 1789, la France fait à son tour sa révolution, de nombreux Américains y voient en effet le triomphe des principes qui ont vu le jour aux Etats-Unis.⁵³⁸ Mais à mesure que la France sombre dans la Terreur et que l'Europe se déchire dans les guerres révolutionnaires et napoléoniennes, le cosmopolitisme cède la place à l'isolationnisme : les Américains se convainquent de la spécificité et de la supériorité de leur gouvernement, qui ne leur paraît plus exportable à d'autres pays. Même le Républicain convaincu Joel Barlow déclare en 1788 que seul le peuple américain a saisi la véritable nature du concept de Liberté : « I presume there are not to be found five men in Europe who understand the nature of liberty and the theory of government so well as they are understood by 500 men in America » (Barlow, *Life and Letters*, 84). Elkanah Watson illustre à merveille ce changement. A son arrivée en France en 1779, il est convaincu que le combat américain pour la liberté a une

⁵³⁷ A propos de l'importance du modèle français dans la formation d'une identité politique américaine, voir Lloyd Kramer, "The French Revolution and the creation of American Political Culture," *The Global Ramifications of the French Revolution*, 26-54.

⁵³⁸ Elise Marienstras, *Les Mythes fondateurs*, 90-108 ; Philipp Ziesche, *Cosmopolitan Patriots*, 7.

valeur universelle : “We have from the beginning enthusiastically affirm’d ours was the cause of mankind in general but I find it really verified : all the oppress’d nations of Europe look up to our land, for an asylum” (Watson to John Brown, 1st Oct. 1779, *Travels in France, Papers*). Mais lorsqu’il rédige son récit autobiographique en 1821, il imagine désormais que Dieu a érigé un mur entre le vieux monde et le nouveau afin de protéger ce dernier de toute « contamination » :

I have often speculated upon the probable influence on the happiness and progress of society, if the Sovereign of the Universe should interpose a wall of separation between the Eastern and Western continents. [America] would be protected from the contaminating effects of the matured corruptions of the old world. (*Memoirs*, 169)

L’observation des institutions européennes offre donc aux Américains la possibilité de préciser et de renforcer leur identité politique. Le vieux continent fonctionne une nouvelle fois à la manière d’un faire-valoir, permettant de célébrer la grandeur de leur république. Les visiteurs semblent tout aussi fiers de leur organisation sociale.

C) Une société exemplaire

Dans les années suivant le conflit révolutionnaire, les voyageurs ne cachent pas leur admiration pour l’organisation de la société américaine : moins hiérarchisée qu’en Europe, elle leur semble donner à chacun la possibilité de réussir et de s’élever dans l’échelle sociale à force de mérite et de travail. Bien que membres de l’élite américaine et donc traditionnellement plus attachés aux normes européennes que le reste de la population, les marchands de la période se détachent encore davantage du modèle aristocratique que leurs prédécesseurs, pour embrasser pleinement des valeurs bourgeoises, en adéquation avec leur mode de vie en Amérique. Afin de pouvoir rivaliser avec les grandes civilisations européennes tout en affirmant leur différence, ils se présentent à travers leurs témoignages comme les représentants d’une aristocratie naturelle, dont l’appartenance ne repose ni sur le rang ni sur la naissance mais sur le talent et la vertu.⁵³⁹ En 1782, Elkanah Watson souligne ainsi la distinction “immense” et “évidente” entre les nobles anglais qui ont hérité de leur titre

⁵³⁹ Joseph Torsella, “American National Identity,” 183 ; Tamara Plakins Thornton, *Cultivating Gentlemen*, 17 ; William Taylor, *Cavalier and Yankee*, 25-28 ; Steven Watts, *The Republic Reborn*, XVI-XVIII.

et ceux qui l'ont acquis grâce à leur valeur et leur talent. Sans surprise, il manifeste sa préférence pour la méritocratie à l'américaine :

With a few admirable exceptions, the distinction is vast and obvious, between those *noblemen of nature*, who, by the force of native energy and greatness, have attained that eminence, and those *creatures of accident*, who are noblemen by inheritance. (*Memoirs*, 201)

Le terme « créatures » que le visiteur utilise pour dépeindre la noblesse traditionnelle traduit parfaitement le manque de considération qu'il témoigne à ses membres. Le Prince de Galles constitue pour lui l'exemple par excellence de tout ce qu'il exécère : bien qu'« élégant » et « plein de dignité en apparence », le futur héritier du trône mène une vie de « débauche » et est accablé de dettes.

De manière générale, les récits des voyageurs font apparaître le portrait d'une société américaine plus équitable qu'en Europe, avec des écarts sociaux moins importants, une société permettant au plus grand nombre de vivre une existence heureuse et prospère, ce qui n'est pas sans rappeler les principes de l'utilitarisme défendus par Jeremy Bentham. En se fondant sur plusieurs signes concrets, Henry Laurens fait part de cette réalité à un correspondant anglais en 1784 :

From my observation in Town and Country places, every individual appears to be happy, nothing among us, like poverty or wretchedness [...]. I have met with no Table yet deficient in boiled & roasted, not wanting Wine of two or three Sorts [...]. The great Majority [of Americans] live in a humbler Stile, but all seem to live well. Nor have I met a Beggar. (Henry Laurens to James Bourdieu, Philadelphia, Sept. 22 1784, *Papers*, vol. 16, 498, c'est moi qui souligne)

Les visiteurs remarquent avec fierté que l'Amérique offre des conditions de vie plus favorables aux pauvres, et s'enorgueillissent tout particulièrement d'un meilleur taux d'alphabétisation qu'outre-Atlantique. En assistant à une fête campagnarde dans le nord de l'Angleterre en 1782, Elkanah Watson observe qu'il aurait pu se croire en Nouvelle-Angleterre si les paysans n'avaient pas été aussi « ignorants » : « One Yankee, in the same sphere, possesses more wit than half this circle. I believe this remark may be made with justice, in reference to a large mass of the rural population of England » (Watson, *Memoirs*, 189).

Le statut du « domestique » américain est également jugé supérieur à celui du « serviteur » européen,⁵⁴⁰ ce dernier étant réduit à un état de « servilité », privé de perspective de progression et bafoué dans sa dignité humaine, comme le rapporte Elkanah Watson :

The English servant is generally an ignorant and servile being, who has no aspiration beyond his present dependent condition. In America, our domestic feels the consciousness, that he in turn may become himself a master. This feeling may, perhaps, impair his usefulness as a servant, but cannot be deprecated, whilst it adds to his self-respect as a man. (Watson, *Ibid*, 169-170)

Watson prend la défense du domestique américain - jugé arrogant et peu obéissant par la plupart des Européens -⁵⁴¹ en transformant ses défauts en qualités : il devient une incarnation de l'homme libre, qui peut aspirer à une meilleure place dans la société s'il s'en donne les moyens. L'auteur se garde toutefois de la moindre référence aux esclaves noirs, dont le statut contredit les principes d'égalité dont se targue son pays, la jeune nation est encore trop fragile pour que ses citoyens se permettent de la critiquer.⁵⁴²

Du portrait sévère de l'Europe émerge donc celui d'une société américaine idéale. Les voyageurs font oeuvre de propagande à travers leurs récits en vantant la supériorité du modèle américain, et, ce faisant, dessinent les premiers contours d'une âme nationale.

D) L'ébauche d'un caractère national

Les années 1780 et 1790 marquent le début de la construction d'une culture américaine et les témoignages reflètent les différentes étapes qui ponctuent ce processus.

En 1781, la jeune nation n'existe pas encore que déjà Elkanah Watson se projette dans l'avenir en proposant que le futur pays s'inspire de l'exemple français pour créer un style et des coutumes propres. Son entreprise n'est pas désintéressée car, Républicain convaincu, il souhaite que son pays se libère de ce qu'il perçoit comme le « joug » de l'héritage culturel britannique, pour se rapprocher de celui de son nouvel allié :

⁵⁴⁰ Il faut remarquer l'utilisation de deux termes distincts - "servant" et "domestic" - pour traduire les différences de pratiques dans les deux mondes. Le dramaturge Royall Tyler en fait également usage dans sa pièce *The Contrast* (1787), faisant dire à son personnage Jonathan : "Servant! Sir, do you take me for a stranger, - I am Col. Manly's waiter" (Tyler, *The Contrast*, Act II, Scene II, 53-54, c'est moi qui souligne).

⁵⁴¹ Se référer aux récits des voyageurs britanniques en Amérique. Charles William Janson, qui séjourne sur le nouveau continent de 1793 à 1806, rapporte ainsi : « The arrogance of domestics in this land of republican liberty and equality, is particularly calculated to excite the astonishment of strangers » (Janson, *The Stranger in America, 1793-1806*, 87).

⁵⁴² Nous reviendrons sur ce point à la fin du chapitre (troisième partie, Chapitre 2, III-, C), p.423).

As our infant Country is now happily extricated from the British yoke, & as we are left at liberty to adopt unprejudic'd a system of manners, [...] I hope in God, that we shall abolish many old, disgusting, destructive (*sic*) English customs, & adopt those that will tend to the preservation of our healths, as well as convenience. (Elkanah Watson to Mr Wheeler, Nantes, May 1st 1781, *Travels in France, Papers*)⁵⁴³

Mais si Elkanah Watson met en regard la France et l'Angleterre à plusieurs reprises dans ses journaux de 1779-1784, il ne fait en revanche que de rares références à sa terre d'origine, et ces dernières renvoient l'image d'une société primitive et d'une nature sauvage.⁵⁴⁴ L'Amérique ne semble donc pas encore posséder de caractère spécifique et a besoin, pour se construire, du modèle des sociétés européennes.

A titre de comparaison, lorsque Watson rédige son récit autobiographique en 1821, il renvoie à des traits nationaux désormais bien identifiés, et ne les présente plus comme inspirés de l'exemple européen, mais attribue leur unique origine à l'environnement américain :

Cordiality and simplicity characterize the manners of America. Our scattered population, and the absence of the luxurious habits and customs incident to a greater progress in wealth and refinement, create these desirable distinctions. (*Memoirs*, 169)

Les premiers signes de la création d'une âme nationale américaine se dessinent dès le début des années 1780. Ainsi, à son arrivée en France en 1779, Elkanah Watson affiche son ambition de devenir un parfait « French beau »,⁵⁴⁵ mais deux ans plus tard, il se félicite de n'avoir changé qu'en apparence :

I am now a perfect gallant, & I may almost add a perfect Frenchman ; & positively a real external one in dress, not address; I begin to think, however, that no change of clime, or prejudice, will operate to effect the least internal change : my nature is grafted, I shall not struggle to frenchify it, be assur'd. (Elkanah Watson to his sister, Rennes, Jan. 31 1781, *Travels in Europe, Papers*)

Il semble donc qu'au cours de son séjour, il ait pris conscience de ses racines et se soit attaché à conserver des usages propres à son pays, suivant en cela les conseils de John Adams : « adhere to a manly simplicity, in your dress, equipage, & behaviour [...] without ostentation

⁵⁴³ La lettre est reproduite dans les annexes (vol. 2, p.147).

⁵⁴⁴ Il rapporte ainsi à son frère en 1782 que «les forêts de sa terre natale» lui manquent, ou encore écrit qu'il est surpris par une «tempête de neige américaine» près de Halifax (E. Watson to his brother, 10 June 1782 ; Oct. 18 1782, *Journal of travels in Europe, Papers*).

⁵⁴⁵ Voir la lettre d'Elkanah Watson à son frère : « I expect to be handsomer by spring, after I have acquired the graces » (10 October 1779, *Travels in France, Papers*). Il expose également son projet à John Adams, qui ne l'approuve guère comme il l'écrit au jeune homme : « You tell me, Sir, you wish to cultivate your manners before you begin your travels ; [...] permit me to take the liberty of advising you to cultivate the manners of your own country, not those of Europe » (John Adams to Elkanah Watson, April 30th, *Memoirs*, 122).

or extravagance [and] devote yourself to business & study, not dissipation & pleasure » (John Adams to Elkanah Watson, April 30 1780, *Travels in France, Papers*).

Les références à l'Amérique se font plus nombreuses dans les écrits des années 1790, à mesure que s'affirme le caractère national. En 1795, Thomas H. Perkins identifie des traits communs à toutes les Américaines lorsqu'il compare les activités dévolues aux femmes de part et d'autre de l'Atlantique.⁵⁴⁶ En 1796, William Lee n'hésite plus à mettre en parallèle certains bâtiments publics de Paris et de Boston, ou encore la campagne française et celle de sa région natale,⁵⁴⁷ des commentaires inenvisageables pendant la période coloniale. L'Amérique devient peu à peu un référent incontournable, comme pour John Godfrey, qui observe à son arrivée sur le sol anglais en 1795 que les forêts sont beaucoup moins denses qu'en Amérique, et en déduit à tort que les terres britanniques sont "arides" (Godfrey, *Diary*, 8 May 1795). Quant à Thomas H. Perkins, il trouve la campagne française peu plaisante car il n'y retrouve pas la disposition typique américaine, avec ses fermes entourées de « nobles » granges et greniers à blé.⁵⁴⁸ Apparaissent également pour la première fois des observations portant sur des différences linguistiques. Perkins a recours à un terme américain pour décrire la station balnéaire de Margate : « It is a watering place (or, to speak in more intelligible language to my American friends), a bathing place » (Perkins, *Diary*, August 1 1795, c'est moi qui souligne).

Une moralité irréprochable fait partie des composantes essentielles de ce caractère américain naissant. Les visiteurs de la période, et tout particulièrement ceux originaires de Nouvelle-Angleterre et pétris de culture puritaine, reprennent à leur compte l'image d'une Europe corrompue et dépravée, qu'ils opposent à une Amérique innocente et intègre, qui doit se garder d'être "contaminée." Ainsi, dans son récit de 1784, Elkanah Watson confronte la « vertu », la « tempérance » et "l'ardeur au travail" de ses compatriotes, à la « corruption » et aux « vices » des Londoniens :

[In London,] every particle of air seems impregnated with corruption. [...] I find there is no happiness equal to that which results from virtue, temperance and

⁵⁴⁶ "You cannot pass a house [in Paris] where you do not see a woman with a newspaper in her hand, and half a dozen persons round her swallowing her news. [...] This is so very different from the character of our women, that it strikes us with astonishment » (Perkins, *Memoirs*, 84). Nous analyserons de manière plus détaillée la vision de la place des femmes dans la société américaine telle qu'elle apparaît à travers le récit des voyageurs (Troisième partie, chapitre 3, II- D), p.466).

⁵⁴⁷ Lee, *Yankee Jeffersonian*, 20, 21, 29.

⁵⁴⁸ « There is no such thing as a farmer's house standing by itself, surrounded by its noble barns and granaries – a sight which is so frequent and so pleasing in America » (Perkins, *Memoirs*, 116).

industry. [...] We must exert ourselves to preserve and perpetuate our simplicity of manners in their native purity. (Watson, *A Tour in Holland*, 10-12).

La capitale française ne vaut guère mieux à ses yeux : il décrit le Palais Royal comme le lieu emblématique de la « corruption morale » qui règne à Paris, et rapporte que sa « modestie américaine » est heurtée par les plaisanteries libertines et les allusions indécentes émaillant les farces et comédies jouées dans les théâtres parisiens.⁵⁴⁹

L'honnêteté constitue un autre trait du caractère national. C'est ainsi que se dépeint Samuel Breck à travers une mésaventure survenue en 1790 : il s'apprête à monter dans une voiture pour se rendre de Liverpool à la capitale, quand l'employé des postes lui réclame le prix du trajet, qu'il a déjà payé. Il décrit l'homme comme un authentique « John Bull » : rubicond, bien en chair et peu maître de ses émotions, il ne dément pas la réputation nationale en entrant dans une colère noire. Le ton monte, ce qui attire la foule et la police, et l'Américain est sauvé *in extremis* par la fille de l'employé. A travers cet épisode, digne d'un roman, il prouve sa bonne foi et se pose en héros magnanime :

She asked her father if he had searched his pockets well. « Be sure, girl, I have, » said he, « and you may look yourself if you will. » Upon saying this, he turned his huge stomach to the young woman, who, casting her eye toward his pocket, exclaimed, “Why, father, there is the note sticking to the cloth!” And, sure enough, there it was. [...] Then came apologies the most humble, and I forgave him. (Breck, *Recollections*, 150, c'est moi qui souligne)

William Lee confirme cette caractéristique nationale en observant, à son arrivée à Paris en 1796, que les Américains se font fréquemment escroquer par les boutiquiers de la capitale qui tirent profit de leur innocence :

If [an American] goes into a shop to buy anything, he is sure to be asked triple the price they would charge a citizen for the same article, and they are so polite, agreeable, and affable, that a person acquainted only with the rough-hewn, honest, natural American manners cannot escape from their impositions. (Lee, *Yankee Jeffersonian*, 19)

Son commentaire illustre la confiance acquise par les Américains : ce qui était perçu à l'époque coloniale comme un signe de naïveté et un manque d'expérience, est transformé ici en une qualité.

⁵⁴⁹ « When I had become able to observe and understand the gross double entendre (*sic*) and shameful indecencies [in such revolting spectacles], I confess they shocked my American modesty » (Watson, *Memoirs*, 107-108).

La comparaison entre les sociétés européennes et le pays d'origine aide donc les visiteurs à déterminer les premières caractéristiques d'une identité nationale distincte. Le contraste apparaît de manière plus frappante encore à leur retour en Amérique. Ainsi, lorsque Elkanah Watson est hébergé par un fermier prospère qui se plaint de payer trop d'impôts, il ne peut s'empêcher d'expliquer à son concitoyen que son sort est bien plus enviable que celui de ses homologues outre-Atlantique :

I wish it had been possible for every farmer in the nation, to pass over the ground I have traversed the last five years in Europe, and witness the suffering and oppression I have seen among the farmers there, governed at the point of the bayonet, and, even in England, overwhelmed with taxes, tithes, and rents. They would kiss the soil of America, and call it blessed, and raise their hearts in pious gratitude to the Giver of all good. (Watson, *Memoirs*, 273)⁵⁵⁰

Convaincre ses compatriotes des mérites de la jeune Amérique ne constitue qu'une première étape, il faut ensuite les faire connaître et accepter à l'étranger : le séjour en Europe en offre l'occasion rêvée.

II- La quête d'une reconnaissance internationale

Le caractère national, dont les premiers contours sont esquissés, doit encore être reconnu comme tel au-delà des frontières. Pour espérer se faire une place sur la scène internationale, le pays doit convaincre l'Europe, et tout particulièrement l'ancienne métropole, de sa crédibilité.⁵⁵¹ Ainsi, en 1789, Noah Webster, qui a oeuvré pour la création d'une langue américaine spécifique, juge indispensable que l'Amérique fasse respecter sa souveraineté, afin de ne pas trahir "le caractère et la dignité du peuple américain, courageux et indépendant" : "Let it be impressed upon the mind of every American, that to neglect the means of commanding respect abroad, is treason against the character and dignity of a brave

⁵⁵⁰ Abigail Adams fait une observation similaire dans une lettre à sa soeur en 1787 : "How little cause of complaint have the inhabitants of the United States, when they compare their situation, not with despotic monarchies, but with this land of freedom [England]! The ease with which honest industry may acquire property in America, the equal distribution of justice to the poor as well as the rich, and the personal liberty they enjoy, all, all call upon them to support their government and laws, to respect their rulers, and gratefully acknowledge their superior blessings" (Abigail Adams to Mrs Elizabeth Cranch, London, 15 Sept. 1787, *Letters of Mrs Adams, Wife of John Adams*, Charles Francis Adams ed., 1840, 332).

⁵⁵¹ Voir Elise Marienstras, *Les Mythes fondateurs*, 67, 85. Marie-Jeanne Rossignol souligne l'importance des relations internationales dans la construction de l'identité de la jeune République : l'obtention d'une reconnaissance par les puissances internationales lui renvoie une image d'elle-même comme celle « d'une nation parvenue à maturité » (Rossignol, *Le Ferment nationaliste*, 14-15).

independent people” (Webster, *Dissertation on the English Language*, 406). En visite dans le pays en 1794, l’Anglais Henry Wansey confirme l’importance qu’attachent les Américains à être perçus favorablement par le reste du monde : « At dinner, Americans were [...] very earnest to know whether, in general, we were well inclined towards them [in the *old country*]” (Wansey, *Henry Wansey and his American Journal*, David John Jeremy, ed., 66).

A travers leurs récits, les marchands en voyage disposent d’un puissant outil pour parvenir à ces fins : ils attestent leur appartenance à une communauté nationale identifiée comme telle par l’hôte européen, et célèbrent sa force et sa supériorité.

A) Confirmer l’existence de la nation et proclamer son amour pour la patrie

Le regard de l’hôte européen vient confirmer le fait que les visiteurs appartiennent à une communauté nationale dont le nom évoque une réalité en dehors du territoire, même si l’Europe ignore souvent tout ou presque des Etats-Unis. Cette reconnaissance est vitale pour la jeune nation qui doute encore d’elle-même et peine à imposer le respect à l’étranger. Le séjour outre-Atlantique permet aux voyageurs de mesurer leur place dans le monde et de consolider un sentiment national encore mal défini, comme en témoigne Elkanah Watson en 1784 : “I find the *amor patria (sic)* is always the most powerful when at the greatest distance from our native soil” (Watson, *A Tour in Holland*, 182).

De ce point de vue, la perception des Etats-Unis par la France pendant la guerre d’indépendance et dans les années qui suivent le conflit joue un rôle essentiel dans la prise de conscience identitaire américaine. Ainsi, lorsque Elkanah Watson débarque sur les quais de l’île de Ré en 1779, il n’est pas peu fier de rapporter l’intérêt qu’il suscite en tant que “brave Bostone,”⁵⁵² il prend conscience d’être le représentant d’une nation alors “à peine sortie de l’obscurité” : “When we landed upon this Eastern world, the lofty walls of St Martins was (*sic*) lin’d with Citizens & Soldiers, who’s (*sic*) curiosity was Excited to view us as the subjects of a Nation who have just emerged from obscurity” (Watson, 4 August 1779, *Travels in France, Papers*). La curiosité et l’admiration que les Français portent aux insurgés et à leur

⁵⁵² C’est le terme alors d’usage en France pour identifier l’ensemble des insurgés. Elkanah Watson explique l’origine de ce terme dans ses mémoires : “The appellation of Bostonians, Mr. Craig informed me, is given generally, throughout France, to the American insurgents. The insurrection having commenced at Boston, they confound the whole nation with that city” (*Memoirs*, 96). Samuel Breck confirme cette observation en 1783 : “It was by the name of Bostonian that all Americans were known in France then. The war having broken out in Boston, and the first great battle fought in its neighbourhood, gave to that name universal celebrity” (Breck, *Recollection*, 54). Il est intéressant d’observer que l’identité de tout un pays en devenir est exprimée à travers une référence locale, la ville de Boston et ses habitants, et non le terme géographique renvoyant à l’ensemble du territoire national (Amérique/américain).

combat réconfortent ces derniers. Au centre de l'attention partout où il passe, Watson prend toute la mesure de son identité américaine et en ressent une grande fierté, comme il l'exprime lorsqu'il séjourne à Rennes en 1781 :

I am the first Bostonian that has ever taken his residence here, & as the curiosity of mankind in this eastern world is naturally excited to see a rebel, you may easily suppose, what must have been my feeling [...] to be presented in a large circle, & to be gaz'd on with as much amazement, as if I had been some curious piece of statuary. (Watson to Mr Austin, Allen & Bradford, 9 Jan. 1781, *Travels in Europe, Papers*)⁵⁵³

L'engouement ne se dément pas à mesure que progresse le conflit révolutionnaire américain, comme le rapporte un capitaine d'infanterie français à Watson en 1782 : « The names of your heroes [in the War of Independence] are known & famous thro' the world, & will live in the memory of posterity as long as true spirit & generosity are to be honor'd by mankind » (Captain Denmartin to Elkanah Watson, 28 June 1782, *Journal of Travels in Europe*, 105-106). Samuel Breck vit la même expérience à son arrivée en France en 1782 : le « petit⁵⁵⁴ Bostonien » fait sensation parmi les actrices d'un théâtre de Nantes, et il note que plusieurs chansons ont été composées en l'honneur des patriotes américains, ou encore qu'un jeu de cartes à la mode et des cafés ont été rebaptisés, comme à Montauban : « I was delighted to find that the fame of my native place had reached the centre of France by observing on the door of a large house in the most public part of the town the words 'Café de Boston' » (Breck, *Recollections*, 54, 58).

Par ailleurs, au cours de leur séjour, certains visiteurs sont les témoins directs d'événements fondateurs pour la nation américaine, ce qui rend son existence plus concrète encore. Elkanah Watson est ainsi présent lors du célèbre discours du roi George III le 5 décembre 1782, dans lequel le souverain reconnaît pour la première fois l'indépendance des anciennes colonies, qu'il proclame « états libres et indépendants ». Le voyageur a parfaitement conscience d'assister à un moment historique, le début d'une nouvelle ère pour sa terre natale, qu'il envisage comme un tout, et non plus comme un ensemble de treize états disparates. C'est avec un mélange de revanche et de fierté, qu'il décrit les vives émotions qui l'assaillent à cette occasion :

I was absolutely oblig'd to support myself with my left foot upon the second step of the throne in the very moment this great potentate [George III] was

⁵⁵³ Voir également son commentaire en assistant à un mariage paysan dans le nord-ouest de la France en 1780 : « As soon as the dance was over, I was surrounded by the whole group, they star'd at me with amazement when they heard I was a Bostony » (Watson to Cossoul, 10 Feb 1789, *Travels in France, Papers*).

⁵⁵⁴ Samuel Breck a onze ans lorsqu'il débarque en France. Il est envoyé à l'Ecole Royale Militaire de Sorèze.

acknowledging our independence. I cannot describe to you the kind of sensation that play'd upon my arteries & diffus'd itself thro' my whole system, when I look'd back to America & took a retrospect of the miseries & hard struggles I have so frequently witness'd in contesting the very point – Independence [is] now recogniz'd. (Watson to Cossoul, London, Dec. 6 1782, *Travels in Europe, Papers*)

Quelques semaines plus tard, lorsqu'il apprend la signature d'un traité de paix préliminaire anglo-américain, il exprime une confiance sans faille en l'avenir "grandiose" de son pays et se réjouit qu'il fasse "l'admiration" du reste du monde. Dans la lignée des plus ardents patriotes,⁵⁵⁵ Watson dépasse le contexte immédiat du conflit pour inscrire le combat dans un mouvement universel de libération de l'Homme, et affirme que la lutte américaine constitue un modèle ayant marqué à jamais "les annales de l'humanité" :

Nous voila (sic) en paix. [...] as a well wisher to mankind I congratulate you. America stands now as it were by herself, in the center of the globe, & holds up to the admiring world the most brilliant prospect of future grandeur. Eight Campaigns have terminated the most important revolution the annals of mankind have even yet recorded. (Watson to Captain Denmartin, Nantes, Jan. 30 1783, Travels in Europe, Papers)

D'autre part, le fait d'être en territoire étranger encourage la solidarité entre les voyageurs et favorise l'expression de sentiments patriotiques : ils se rassemblent pour fêter les victoires de l'armée américaine ainsi que l'anniversaire de la déclaration d'indépendance, et portent des toasts à leur nation, à leurs dirigeants et à leurs institutions. Lorsqu'en novembre 1781, Elkanah Watson apprend la capitulation du Général Cornwallis par une lettre de Benjamin Franklin, il s'empresse de rejoindre son compatriote à Paris. La présence de Français partageant cette liesse donne une dimension internationale à l'événement et accentue encore sa fierté d'être américain :

The next day, I waited on Dr. Franklin, together with many American and French gentlemen, to offer our mutual congratulations. [...] The delight and the rejoicings of all classes of the people were excessive. Paris was illuminated, for three successive nights. On my return to Nantes, along the banks of the Loire, I found all the cities in a blaze of illumination, and Nantes in the midst of it on my arrival. (Watson, *Memoirs*, 156)

Elkanah Watson ne se contente pas d'être témoin de la naissance de sa nation, il en devient également acteur : en septembre 1782, alors qu'il s'apprête à traverser la Manche, il propose aux ministres plénipotentiaires américains et à leurs homologues anglais à Paris, en pleine

⁵⁵⁵ En inscrivant le destin de l'Amérique dans l'histoire de l'humanité, Watson fait écho aux grands patriotes de l'époque révolutionnaire, comme John Adams, Noah Webster ou encore Jonathan Mayhew (1720-1766) (Voir Elise Marienstras, *Les Mythes fondateurs*, 91-98).

négociation des traités préliminaires de paix, de transmettre leurs courriers au premier ministre Lord Shelburne. Cette action lui vaut d'être introduit en tant que "messenger de la paix" auprès de plusieurs parlementaires britanniques amis de la cause américaine (Watson, *Memoirs*, 163, 206).

Les voyageurs renforcent également leur sentiment d'appartenance en célébrant les premières fêtes nationales et ces démonstrations identitaires s'avèrent particulièrement importantes dans les années 1790, car elles permettent de dépasser les tensions politiques qui divisent alors le pays.⁵⁵⁶ Le 4 juillet 1795 à Amsterdam, John Godfrey rejoint ainsi une vingtaine de ses compatriotes pour commémorer l'anniversaire de l'indépendance américaine, « avec joie et festivités, comme le ferait tout bon Américain » (Godfrey, *Diary*, 4 July 1795). Ces pratiques se poursuivent au XIX^e siècle puisqu'en 1815, Mary Sargent Torrey fête l'anniversaire de la naissance de George Washington en compagnie de plusieurs Américains à Liverpool (Torrey, *Journal*, 26 Feb. 1815).

La commande ou l'achat d'objets célébrant les grands événements de la guerre d'indépendance et ses héros permettent aussi aux visiteurs d'exprimer leur patriotisme : après la victoire de Yorktown en octobre 1781, Elkanah Watson fait broder un tablier maçonnique à l'attention du Général Washington par des religieuses de Nantes.⁵⁵⁷ Il le fait de concert avec son associé français, incarnant ainsi parfaitement l'alliance franco-américaine. Pour sa part, Henry Laurens est chargé en 1784 de remettre une médaille d'or, frappée à Paris, au Général Anthony Wayne (1745-1796), en hommage à son rôle dans la bataille de Stony Point en 1779. Y figurent une personnification de l'Amérique ainsi que plusieurs symboles nationaux :

On one side, America, personified as an Indian queen, standing, and having at her feet a bow, an alligator, and the American shield, presented to General Wayne a laurel and a mural crown. The words « Antonio Wayne Duci Exercitus » (*sic*) are written above the figures ; « Comitia Americana » appears below. On the other side of the medal is a view of the assault on Stony Point. (Henry Laurens to the President of Congress, Nov. 16 1784, *Papers*, vol. 16, 524, note 6)

Afin d'immortaliser son rôle en tant que commissionaire pour la paix à Paris, Laurens se fait par ailleurs portraiturer par l'artiste anglais Lemuel Francis Abott (ca. 1760-1802) en 1781. Il pose avec une lettre à la main, dans laquelle il réaffirme toute la force de son attachement

⁵⁵⁶ Les années 1790 sont marquées par de profondes rivalités entre Républicains et Fédéralistes. Sur l'importance de ces célébrations dans la construction d'une identité américaine, voir Len Travers et David Waldstreicher : Travers, *Celebrating the Fourth*, 10, 55 ; Waldstreicher, *In the Midst of Perpetual Fetes* ; "Rites of Rebellion, Rites of Assent : Celebrations, Print Culture, and the Origins of American Nationalism," *The Journal of American History*, June 1995, 37-61, en particulier 51-57. Voir également Elise Marienstras, *Les Mythes fondateurs*, 145-157.

⁵⁵⁷ Le tablier est conservé au mémorial maçonnique George Washington à Alexandria, en Virginie. Une photo est reproduite en annexe (vol.2, p.149).

patriotique : « I have acted the part of a faithful subject ; I now go resealed (*sic*) still to labour for peace, at the same time determined in the last event to stand or fall with my country » (Henry Laurens to Richard Oswald, Nov. 1774, note 1, *Papers*, vol. 16, 460). Quant à Thomas H. Perkins, il profite d'un séjour à Londres en 1795 pour acquérir des gravures représentant deux batailles décisives de la guerre d'indépendance, Bunker Hill en 1775, et le siège de Yorktown en 1781 (Perkins, *Diary*, 18 Aug. 1795).

C'est parfois en réaction à des interlocuteurs européens qui mettent en doute l'attachement du voyageur à sa terre natale que le sentiment patriotique se manifeste le plus vivement. Ainsi, lorsque plusieurs Britanniques s'étonnent que William Bingham se réjouisse de quitter les brillantes civilisations européennes pour retrouver une vie sans confort ni raffinement, ce dernier rétorque que l'amour de la patrie semble être un trait typiquement américain :

These People [who are surprised that I should incline to return to America] are but little acquainted with that *Amor Patria* (*sic*), that distinguishes the American character. (William Bingham to Benjamin Rush, Paris, 10 Nov. 1784, Dickinson College Archives)

A l'exception de quelques rares voyageurs qui achèvent leur existence en Europe, l'attachement à la terre natale l'emporte toujours, et ce, quelle que soit la durée de leur séjour : en 1785, après plus de vingt ans passés outre-Atlantique, Benjamin Franklin déclare ainsi que, malgré tout l'amour qu'il voue au peuple français, il ne se sent pas « chez [lui] » et « souhaite mourir dans [son] propre pays ». ⁵⁵⁸

Le séjour en Europe offre en outre aux visiteurs la possibilité d'observer la réputation dont jouit leur pays. En 1783, William Bingham s'empresse de faire part à son beau-père du prestige acquis à Londres par la *Bank of North America*, première banque centrale du territoire et dirigée à cette époque par ce dernier. ⁵⁵⁹ En 1787, Thomas Blount note quant à lui le bon accueil réservé à la nouvelle constitution américaine dans la capitale britannique : “The proceedings of the late American Convention are just published here & generally much applauded” (Thomas Blount to John Gray Blount, London, 31 Oct. 1785, *Papers*). Les marchands ne manquent pas non plus de relever le rôle croissant de la jeune nation dans le

⁵⁵⁸ « The French are an amiable People to live with. They move me, & I love them. Yet I do not feel myself at home, & I wish to die in my own Country” (Benjamin Franklin to Nathaniel Falconer, Passy, July 28 1783, *Franklin Papers*). Toutefois, son retour à Philadelphie ne se fait pas sans craintes, comme il l'exprime en 1784 : “I have been so long abroad that I should now be almost a Stranger in my own Country” (Benjamin Franklin to William Franklin, 16 Aug. 1784, cité dans Gordon Wood, *The Americanization of Benjamin Franklin*, 209).

⁵⁵⁹ « Its Reputation on this Side the Water is very great” (William Bingham to Thomas Willing, London, 29 Dec. 1783, *Papers*).

commerce international, ce qui les remplit d'orgueil, comme en témoigne la réaction de John Lowell à la vue du grand nombre de navires battant pavillon américain dans le port de Bordeaux : "The love of my country is a much more ardent passion than I ever thought it" (John Lowell to Francis Cabot Lowell, 22 Sept. 1804).

Les voyageurs soulignent un autre signe de la popularité de l'Amérique, le nombre toujours croissant d'Européens désireux de s'y établir : en 1783, alors que la guerre d'indépendance vient de s'achever, William Bingham fait état de la frénésie dont sont saisis les candidats à l'émigration, qui – prédit-il- va perdurer dans les années à venir, malgré tous les efforts déployés par le gouvernement anglais pour contrer le phénomène.⁵⁶⁰ Il livre une vision millénariste, qui reflète toute sa confiance en la destinée de son pays :

Our Country stands in high Repute here; it is regarded as an Asylum for the poor & oppressed of Europe to retire to, there seems to be a general Rage for emigrating to it, & I have no doubt, that there will be an immense Number of People who will leave Europe within a few years to fix their future Fortunes in America. (William Bingham to Thomas Willing, London, July 30 1783, *Papers*)

Le séjour outre-Atlantique offre donc de multiples occasions de souligner le rôle croissant de la nation américaine sur la scène internationale. Un autre volet de cette entreprise de promotion nationale concerne la construction d'une histoire américaine et la création de personnages légendaires.

B) Exalter les héros nationaux

En vantant l'influence en Europe des plus illustres de leurs compatriotes, les marchands en voyage apportent une contribution directe à la construction de l'histoire nationale. La galerie de figures qui se dessine dans les témoignages fournit les premiers éléments d'une épopée américaine. C'est là l'un des deux critères indispensables à la formation d'une nation selon Ernest Renan : « Deux choses constituent l'âme [nationale]. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenirs. [...] Les ancêtres nous ont faits ce que nous sommes. Un passé héroïque, des grands hommes, de la gloire [...], voilà le capital social sur lequel on assied une idée nationale » (Renan, « Qu'est-ce qu'une nation ? »,

⁵⁶⁰ "Every Exertion is [made] by the [English] Government to counteract a Disposition to emigrate, which, notwithstanding, becomes more prevalent every Day" (William Bingham to Benjamin Rush, 6 Feb. 1784, *Dickinson College Archives*).

41).⁵⁶¹ La création de ce patrimoine s'avère d'autant plus cruciale pour la nation américaine que sa lutte pour l'indépendance s'est articulée autour de la rupture avec la Grande-Bretagne. Son histoire étant liée à celle de son ancienne puissance coloniale, elle ne peut pas se réclamer d'un passé indépendant.⁵⁶² Les dirigeants et intellectuels s'attellent donc dès les années 1780 à forger un mythe autour des pères fondateurs de la nation et des combattants glorieux de la période révolutionnaire, que les marchands en voyage reprennent à travers leurs récits.

Parmi les premières figures de ce « panthéon » américain, on compte de nombreux militaires, diplomates et hommes politiques, car la jeune nation s'efforce en priorité d'établir un gouvernement stable et de faire respecter sa souveraineté sur la scène internationale. Le plus célèbre de ces héros est sans nul doute George Washington : élevé au rang de « père de la nation » et même sacralisé après sa mort, il devient un parangon des valeurs républicaines de vertu, de simplicité et de dévouement à la nation.⁵⁶³ Dans la lettre à l'éminent général, jointe au tablier maçonnique qu'ils lui offrent en hommage à son rôle dans la guerre d'indépendance, Elkanah Watson et son associé français Francis Cossoul lui assurent que son renom s'étend dans toute l'Europe et que la portée de son combat est universelle, consolidant ainsi le mythe qui se construit autour de lui de son vivant :

In a moment when all Europe admire and at the same time feel the effects of your glorious effort for the liberty of our country, two of your brothers, & compatriots, haste to give you a small pledge of their homage. [...] May the grand architect of the Universe be the guardian of your days, and conserve them for the glory of our western hemisphere and the universe entire. (Elkanah Watson and Francis Cossoul to George Washington, 23 Jan. 1782, *Personal Correspondence, Papers*)⁵⁶⁴

La popularité de Washington ne se dément pas après son décès en 1799, bien au contraire : Joshua White observe en 1810 qu'une rue « moderne » de Liverpool a été baptisée en l'honneur de « [leur] illustre citoyen » (White, *Letters on England*, I, 12) et Mary Sargent Torrey se réjouit en 1815 de trouver un portrait « du père de [son] pays » dans un endroit fort reculé, une station d'observation du Lac de Windermere dans le nord de l'Angleterre :

In the saloon, we had a singular pleasure and surprise, a full length engraving of Gen. Washington, hung over the fire place, & none but those who have felt themselves wanderers from their native land, preserving at the same time all their local affections in full force, can judge what we felt, at seeing in a spot like this

⁵⁶¹ Voir également Anne-Marie Thiesse, *La Création des identités nationales*, 11 : « Appartenir à la nation, c'est être un héritier du patrimoine commun et indivisible, le connaître et le vénérer ». L'établissement de ce patrimoine culturel passe par la création d'une épopée nationale, permettant d'assurer la continuité avec les ancêtres (87-90).

⁵⁶² Elise Marienstras, *Les Mythes fondateurs*, 13-15 ; Michael Kammen, *Mystic Chords of Memory*, 65 ; Hans Kohn, *American Nationalism*, 40.

⁵⁶³ John Bodnar, *Bonds of Affection*, 44-45 ; David Waldstreicher, *In the Midst of Perpetual Fetes*, 117-118.

⁵⁶⁴ La lettre et la photo du tablier maçonnique sont reproduits en annexe (vol. 2, p.149).

seemingly secluded from the world, the portrait of our country's father ! (Torrey, *Journal*, June 27 1815).

Par le truchement de ce héros dont la gloire s'étend de l'autre côté de l'Atlantique, c'est la crédibilité de toute la nation américaine qui se trouve consolidée, et par là même, le sentiment de fierté nationale des voyageurs et de leurs lecteurs.⁵⁶⁵

Benjamin Franklin constitue un autre personnage fondateur, qui, par le prestige dont il est auréolé en Europe, et tout particulièrement en France, accroît lui aussi le respect que l'on voue à la nation américaine à l'étranger.⁵⁶⁶ Le philosophe signale avec humour à sa fille en 1779 qu'à Paris, on exploite désormais son image commerciale à travers des « produits dérivés » :

A variety of [medallions of me] have been made of different sizes; some to be set in lids of snuff boxes, and some so small as to be worn in rings; and the numbers sold are incredible. These, with the pictures, busts, and prints, (of which copies upon copies are spread every where) have made your father's face as well known as that of the moon. (Benjamin Franklin to Sarah Franklin Bache, June 3 1779, *Franklin Papers*)⁵⁶⁷

Jonathan Williams, qui n'est autre que le petit-neveu du grand homme, est le fier témoin de cette « franklinomanie » : il rapporte en janvier 1777 que la dernière mode à Nantes consiste pour ces dames à se faire coiffer « à la Franklin », de façon à imiter la célèbre toque de fourrure.⁵⁶⁸ Sa popularité s'étend outre-Manche puisqu'en 1785, Williams décrit l'émotion avec laquelle le philosophe britannique Richard Price évoque ses entretiens avec « le

⁵⁶⁵ Stephen Conway montre que, dès le début de la guerre d'indépendance, le Général Washington, qui est perçu comme un *gentleman* par de nombreux Britanniques, a contribué à rendre la lutte des treize colonies plus « respectable » : « Washington's conduct as American commander-in-chief earned him many British admirers. Letters sent home by British officers in America praised his return of plundered goods to non-combatants [...]. [He became a] respectable symbol of American resistance. [...] The very fact that this Virginian gentleman was the commander-in-chief of the American forces helped to counteract the early image of the rebellion as the work of leveling, democratical New England Puritans » (Conway, « From Fellow-Nationals to Foreigners », 90-91).

⁵⁶⁶ La reine Marie-Antoinette le surnomme ainsi l' « Ambassadeur électrique » (Nicole Fouché, *Benjamin Franklin et Thomas Jefferson, aux sources de l'amitié franco-américaine, 1776-1808*, Paris, Michel Houdiard, 2000, 60). Parmi les ouvrages détaillant la popularité et l'impact de Benjamin Franklin en France, citons Gordon S. Wood, *The Americanization of Benjamin Franklin*, New York, The Penguin Press, 2004 ; Christian Lerat, « Condorcet sur Franklin: un éloge funèbre ou un auto-portrait? », *L'Amérique et la France, Deux Révolutions*, Textes réunis par Elise Marienstras, Publications de la Sorbonne, 1990 ; James A. Leith, « Le culte de Franklin en France avant et pendant la Révolution française », *Annales historiques de la Révolution française*, n°226, 48^{ème} année, oct.-déc. 1976, 543-571.

⁵⁶⁷ John Adams fait également le constat de l'immense popularité du philosophe, en observant en 1778 que sa réputation est « aussi universelle que celle de Leibnitz, de Newton, Frederick ou Voltaire » (cité dans Fouché, *Benjamin Franklin...*, 61).

⁵⁶⁸ « So much is your name respected that I hear the Ladies of Nantes about making an addition to their heads in imitation of your Hair Cap, which they intend to call *a la Franklin* » (Jonathan William to Benjamin Franklin, 25 January 1777, *Franklin Papers*).

Docteur ». ⁵⁶⁹ Quant à Joseph Ballard, il voyage en 1815 en compagnie d'un Ecosais qui voue au « Sage de Philadelphie » un véritable culte et est capable de citer de mémoire des extraits entiers de ses œuvres (Ballard, 63).

D'autres grands personnages sont célébrés dans les témoignages, en particulier les représentants officiels de la nation américaine en Europe, tels John Adams, ministre plénipotentiaire à La Haye en 1782-1788, dont Watson vante la probité et l'habileté dont il fait preuve lorsqu'il négocie un traité de paix et de commerce. Toutefois, les visiteurs n'ont souvent pas le recul nécessaire pour identifier ceux qui, parmi leurs compatriotes présents à l'étranger, vont entrer dans l'Histoire. Il leur est beaucoup plus aisé de chanter leurs exploits lorsque, bien des années plus tard, ils entreprennent pour certains la rédaction d'un récit autobiographique et reviennent à cette occasion sur les grands événements et figures de la période révolutionnaire. ⁵⁷⁰

Si les voyageurs louent les exploits présents et passés des plus illustres de leurs concitoyens, ils se projettent également dans l'avenir.

C) Prédire une destinée exceptionnelle

Ernest Renan identifie deux éléments indispensables à la constitution d'une âme nationale, la possession d'un héritage historique, et la volonté de continuer à faire valoir ce legs : «Avoir fait de grandes choses ensemble et vouloir en faire encore, voilà les conditions essentielles pour être un peuple» (Renan, «Qu'est-ce qu'une nation?», 28).

Les visiteurs suivent parfaitement ces principes puisqu'ils se projettent dans la vision d'un futur radieux à travers leurs témoignages. La destinée glorieuse de l'Amérique semble d'autant plus évidente que l'Europe apparaît à leurs yeux comme une terre du passé, une civilisation sur le déclin, encombrée de traditions pesantes, dont les peuples sont opprimés et les dirigeants corrompus. Se réclamant de la théorie de *translatio imperii*, le mouvement de la civilisation et des empires d'est en ouest, les visiteurs affichent dans leurs témoignages un optimisme et une foi inébranlables en l'avenir de leur jeune république, appelée selon eux à devenir une terre d'asile pour tous les opprimés, ainsi que le nouveau centre politique,

⁵⁶⁹ «The good man had Tears in his Eyes in telling of the Doctor» (Jonathan Williams to William Temple, 3 May 1785, *Franklin Papers*).

⁵⁷⁰ Ces mémoires, dans lesquels le récit de voyage d'origine est remanié, de nombreux passages réécrits et d'autres supprimés, ainsi que le travail d'écriture qui leur est lié, seront examinés dans la dernière partie de cette étude (Troisième partie, Chapitre 3, III-, p.488).

économique et culturel de l'humanité.⁵⁷¹ La lettre qu' Elkanah Watson écrit à son ancien employeur de Providence en 1780, dans laquelle il envisage la fuite de la figure de la Liberté du vieux monde vers le nouveau, est de ce point de vue exemplaire :

What a feast for the soul, when we reflect that the present age in America has, by a virtuous and arduous struggle, opened an asylum to the oppressed nations of the earth. [...] America stands comparatively like the sun in the heavens –the center of light, and the wonder of the admiring world, who feel the influence of its rays. The persecuted will find ease and rest; and tortured virtue and exiled worth will take refuge among us, from every quarter of this old world. (Watson, *Tour in Holland*, 41-43)

James Oldden offre un autre exemple plus tardif et moins passionné, mais tout aussi explicite, lorsqu'il prédit en 1801 que l'Amérique détrônera bientôt son ancienne métropole :

Old England, thou bears the palm [of all European countries I have visited], and will continue to do so, until the fostering child of the West will ere long rise to eclipse thy splendour and translate across the Atlantic those things which [will] elevate thee in the scale of nations. The time approaches [...] that the present little power will have accumulated equal power & perhaps will be able to give law like thyself. (Oldden, 22 Oct. 1801, *Diary*, 234)

Cette rhétorique permet aux visiteurs de se rassurer face aux doutes qui les assaillent sur la permanence de l'union, et de répondre aux funestes prédictions de certains observateurs de part et d'autre de l'Atlantique.

C'est au moment où les voyageurs regagnent leur terre natale qu'ils éprouvent le plus clairement le sentiment que l'avenir de la jeune république s'avère extrêmement prometteur. Ainsi, Henry Laurens retrouve en 1784 une société américaine en pleine ébullition, qui se relève d'une « guerre civile sanglante de sept ans » avec une aisance et une rapidité étonnantes. Il s'appuie sur de multiples signes de croissance (comme la signature de traités avec les Indiens qui repoussent les frontières du pays, ou encore le développement de la navigation fluviale) pour démentir les propos de la presse anglaise annonçant la ruine du pays. Il esquisse le portrait d'une nation en mouvement et d'une grande puissance en devenir :

While in [England] some men are amusing themselves with the wicked hope of seeing the citizens of the United States involved in confusion and blood, these [enterprising citizens] are attentive to measures for promoting the interest of posterity. (Henry Laurens to James Bourdieu, Philadelphia, Sept. 22 1784, *Papers*, vol. 16, 499-500)

⁵⁷¹ Pour des illustrations de l'utilisation de ce concept, se référer à l'ouvrage d'Eve Kornfeld, *Creating an American Culture, 1775-1800*, 11-19. Voir également l'analyse de Stow Persons, « The Cyclical Theory of History in Eighteenth Century America », en particulier 152-153.

Marchands de leur état, les visiteurs du corpus sont naturellement attentifs aux indicateurs du développement économique : Henry Laurens rapporte ainsi en 1784 que la société américaine connaît le plein emploi dans tous les secteurs. Fort de son expérience professionnelle, il interprète la présence de navires de commerce sur la côte et les fleuves, ou encore le grand nombre de voyageurs sur les routes, comme autant de preuves de la prospérité de la jeune nation.⁵⁷² De la même manière, c'est en contemplant les nombreux navires battant pavillon américain dans l'île de Wight en 1783 que Watson se félicite du succès commercial de sa terre d'origine et qu'il lui prédit un rôle de premier plan dans les années à venir, avec une ardeur toute patriotique comme à l'accoutumée : “[I was gratified to see] the proud stripes of America, now in their infancy; but if I mistake not, destined, in the next century, to be borne in triumph through the domains of Old Neptune” (Watson, *Memoirs*, 215).

En 1784, William Bingham affiche le même optimisme que ses compatriotes, et l'on peut supposer que la fin du conflit anglo-américain n'y est pas étrangère. En tant qu'investisseur dans la première banque du pays, il s'intéresse tout particulièrement aux perspectives dans le domaine de la finance : « I do not despair of seeing in a few Years the American stocks bear a higher Price than the British, as the Ressources of the United States are comparatively far greater, considering the Amount of its public debt, than those of [England] » (William Bingham to Benj Rush, London, Feb. 6 1784, *Archives of Dickinson College*). Comme le lui confie John Jay, alors secrétaire des affaires étrangères, la société américaine en 1785 incarne des promesses de grandeur, repoussant toujours plus loin les frontières de son territoire national⁵⁷³ ainsi que dans celle de marchés commerciaux qu'elle va chercher jusqu'en Asie :

The *Empress of China* has made a fortunate voyage and it is said many are preparing to embark in that commerce. The spirit of enterprise and adventure runs high in our young country, and if properly directed by a vigorous and wise government would produce great effect. A rage for emigrating to the western country prevails, and thousands have already fixed their habitation in that wilderness. The Continental Land Office is opened, and the seeds of a great people are daily planting beyond the mountains. (John Jay to William Bingham, New York, 31 May 1785, *The Correspondance and Public Papers of John Jay*, III, 1891, ed. Henry P. Johnston, New York, G.P.Putnam's Sons).

⁵⁷² “From the number of coasting Vessels in the Bays & Rivers, of carriages, chaises, Horsemen & women, on the Roads, the general Splendor of Tables &c , a stranger would not suppose the United States had been engaged in a seven Years bloody civil War, [...] the Ruins will soon be recovered by new Buildings” (Henry Laurens to Martha Laurens, Aug 19 1784, *Papers*, vol. 16, 488).

⁵⁷³ Dans la dernière partie de cette étude (chapitre 3), nous reviendrons plus avant sur le rôle de la conquête des terres de l'Ouest dans la construction de l'identité américaine. Nous montrerons dans quelle mesure elle constitue un élément clé de l'imaginaire collectif américain.

La comparaison avec l'Europe permet une nouvelle fois aux marchands de valoriser leur terre d'origine, notamment lorsqu'ils confrontent les rythmes de croissance des sociétés de part et d'autre de l'Atlantique, comme le fait Watson en 1790 :

After ages, some thousand years, England, France and many other parts of Europe have at length arrived to the highest stage of improvement in agriculture and the arts [...]. Two centuries however have elapsed since America was a mere haunt for savages, and for animals, and yet, we find her already advanced to the intermediate stage between a stage of wild nature and the improved state of Europe. (Watson, *A Tour in Holland in 1784*, 47)

Au vu des « progrès exceptionnels » accomplis en seulement deux siècles, le voyageur enthousiaste prophétise qu'aucun obstacle ne saura freiner le développement d'un "empire" américain. Son commentaire annonce les vastes ambitions expansionnistes américaines, presque quarante ans avant la Doctrine de Monroe de 1823 :

There is no reason why America will not continue its career with the same wonderful progress for the next hundred years. [...] I know of no limits we can fix to our anticipations, in respect to [our young empire's] future power, wealth, and every other perfection which can dignify human nature. (Watson, *A Tour in Holland*, 49-50)

Les voyageurs consolident donc leur attachement à la patrie grâce au séjour en Europe qui leur permet d'observer que leur jeune nation assied peu à peu sa réputation et consolide sa crédibilité sur la scène internationale. En comparant les sociétés de part et d'autre de l'Atlantique, ils prennent la mesure des bienfaits de leur terre natale et en louent la grandeur passée, présente et à venir. Toutefois, l'identité américaine reste une construction pour le moins fragile, et les disparités régionales et les tensions politiques qui se multiplient à la fin des années 1780 ainsi que durant la décennie suivante font obstacle à sa mise en place. Dans quelle mesure les témoignages reflètent-ils ces difficultés et ces partis pris ? Le recul dont les visiteurs bénéficient depuis l'Europe leur permet-il de surmonter ces obstacles et d'appeler au rassemblement du peuple américain ?

III- Les obstacles à la création d'un sentiment national

Dans ses premières années, la république américaine se trouve confrontée à de multiples obstacles. Rappelons que le pays qui naît du conflit révolutionnaire ne possède aucun élément traditionnellement constitutif d'une nation, ni langue nationale distincte, ni culture spécifique, ni même une religion commune (John Bodnar, *Bonds of Affection*, 22). L'unité demeure extrêmement précaire et de nombreux doutes persistent sur la capacité de la jeune nation à survivre. Si l'adoption de la Constitution en 1787 et l'élection de George Washington à la tête des Etats-Unis consolident les institutions nationales, elles ne mettent pas fin aux clivages et aux dissensions. En 1818, John Adams revient sur ces difficultés :

The colonies had grown up under constitutions of government so different, there was so great a variety of religions, they were composed of so many different nations, their customs, manners, and habits had so little resemblance, and their intercourse had been so rare, and their knowledge of each other so imperfect, that to unite them in the same principles in theory and the same system of action, was certainly a very difficult enterprise. (John Adams to Hezekiah Niles, Fev. 13 1818, *The Works of John Adams*, Charles Francis Adams ed., Boston, Little, Brown & Comp., 1856, vol. 10, 282)

Les luttes politiques se révèlent particulièrement violentes : à partir de 1789 et plus encore après 1793, Fédéralistes et Républicains se livrent une bataille idéologique sans merci, motivée par des conceptions différentes de la nation. Il faut rappeler que la jeune république se construit dans ses premières années principalement autour d'une idéologie politique, et donc d'un parti.⁵⁷⁴ On se définit à l'époque en opposition par rapport au membre du parti rival, qu'on accuse d'être sous influence étrangère, en l'occurrence la France pour les Républicains, et la Grande-Bretagne pour les Fédéralistes.⁵⁷⁵

Le sentiment national, à peine naissant, est donc encore ténu. On peut dès lors s'interroger sur le rôle du séjour en Europe : dans quelle mesure encourage-t-il les marchands à surmonter les obstacles à la construction d'un sentiment national ? La distance avec la terre d'origine, la rencontre avec des concitoyens à l'étranger et le regard de l'Autre européen leur permettent-ils de dépasser leurs attaches locales et leurs partis pris ?

⁵⁷⁴ « As America's tenuous postcolonial identity fractured, it was supplanted by two antithetical identities, constructed around two political parties, the Republicans and the Federalists » (Andrew W. Robertson, « 'Look on This Picture... And on This !' Nationalism, Localism, and Partisan Images of Otherness in the United States, 1787-1820 », 1264).

⁵⁷⁵ Comme l'analyse Marie-Jeanne Rossignol, les Américains se construisent alors en grande partie à travers leurs relations avec les deux grandes puissances européennes (Rossignol, *Le Ferment nationaliste*, 67-126). Voir également Jean-Michel Lacroix, *Histoire des Etats-Unis*, 114-119.

A) Orgueil et préjugés européens : défendre l'honneur américain

L'analyse de la vision de la Grande-Bretagne dans les récits a montré qu'au lendemain du conflit révolutionnaire, les visiteurs se heurtent chez leurs hôtes à une attitude indifférente, souvent arrogante, parfois même hostile, voire agressive. Ces réactions s'expliquent entre autres par la faiblesse du gouvernement fédéral sous la Confédération, qui peine à imposer le respect sur la scène internationale. L'examen des relations franco-américaines pendant la période fait en effet état de plusieurs violations de la souveraineté américaine, comme au moment de l'affaire Genêt en 1793 et, cinq ans plus tard, de l'« l'Affaire XYZ ». ⁵⁷⁶ Les années 1790 et 1800 voient également des attaques répétées de navires de commerce américains par les Français et par les Anglais : au mépris de la neutralité du pays dans les conflits européens, les bateaux américains sont arraisonnés et fouillés, les marchandises à destination du pays « ennemi » sont saisies. On assiste même à la presse de marins, sous prétexte qu'ils sont des déserteurs de la marine britannique. Comme l'analyse Nicole Fouché, pendant la période comprise entre la signature du traité de Paris de 1783 et la ratification de la constitution en 1788, les Etats-Unis traversent une phase particulièrement critique: le pays n'inspire pas la moindre crainte et ne représente plus une pièce sur l'échiquier politique européen. Par ailleurs, ni la France ni la Grande-Bretagne n'ont intérêt à encourager d'aucune manière le développement d'une puissance politique, commerciale, industrielle et militaire de l'autre côté de l'Atlantique. ⁵⁷⁷

Le séjour outre-Atlantique provoque chez les visiteurs non seulement une prise de conscience du dédain dont leur jeune nation fait l'objet, mais il les encourage dans le même temps à réagir et à défendre leur image. Leurs commentaires sont le plus souvent orientés par leurs convictions politiques. Ainsi, lorsqu'en 1785, William Bingham rapporte à son compatriote Benjamin Rush qu'il est « torturé » quotidiennement par le manque d'estime des Européens vis-à-vis du gouvernement de la Confédération, il reflète les idées du parti fédéraliste et plaide en faveur d'un exécutif plus puissant :

⁵⁷⁶ En avril 1793, le Français Edmond Genêt est chargé par son pays d'obtenir le soutien des Etats-Unis dans les guerres de la France contre la Grande-Bretagne et l'Espagne, notamment en négociant le prêt de navires et le recrutement de corsaires sur le territoire. Le gouvernement américain refuse pour ne pas mettre en péril sa neutralité dans les guerres européennes, mais, au mépris de cette décision, le diplomate mène une campagne de recrutement de navires et d'officiers dans le sud du pays. En 1797, le président John Adams dépêche trois émissaires à Paris afin d'apaiser les tensions avec la France entraînées par la signature du traité Jay en 1794, traité de commerce et d'amitié anglo-américain qui remet en question la neutralité américaine dans les guerres européennes. Mais les trois agents français avec lesquels ils traitent, désignés dans la presse de l'époque comme « X, Y et Z », exigent des pots de vin et un prêt avant d'entamer toute négociation, provoquant ainsi la fureur du gouvernement américain et de la population (André Kaspi, *Les Américains*, I, 120 ; Jacques Portes, *Etats-Unis, une histoire à deux visages*, 92).

⁵⁷⁷ Nicole Fouché, *Benjamin Franklin et Thomas Jefferson*, 41-42, 89-91.

Our miserable, pitifull system has occasioned the United States to become a ‘by word among nation[s]’ & as a Member of this great Republic, I have my Feelings daily tortured with the Consideration & Contrast, of what we are, & what we ought to be, in the Eyes of the European powers. (William Bingham to Benjamin Rush, Sept. 28 1785, *Papers, Gratz Collection*)

Blessé dans son orgueil, il contre-attaque en observant que les mesures du gouvernement britannique visant à décourager les candidats à l’émigration vers les Etats-Unis se révèlent insuffisantes, tant l’attrait de la jeune Amérique est puissant.⁵⁷⁸

Le voyageur combat également tout ce qui pourrait nuire à la réputation des Etats-Unis. Afin de préserver l’honneur national, le même William Bingham s’engage par exemple à confondre certains de ses concitoyens malhonnêtes de Virginie qui écoulent sur le Vieux Continent des bons de souscription sans la moindre valeur : « I shall neglect no Opportunity of exposing such infamous Conduct in a proper light, it being a Duty I owe to the Character of the Americans » (William Bingham to Benjamin Rush, London, Feb. 6 1784, *Dickinson College Archives*). Elkanah Watson riposte pour sa part aux « mensonges » qu’il lit dans la presse à son arrivée en Grande-Bretagne en 1782⁵⁷⁹ en publiant dans le *Morning Chronicle* une réponse à la lettre d’un Loyaliste affirmant qu’une partie des colonies seraient prêtes à renoncer à l’indépendance.⁵⁸⁰ Quant à Henry Laurens, il s’oppose en tant que commissionnaire pour la paix à un projet de médaille commémorative des relations franco-américaines : la France y apparaît sous les traits de Minerve, donnant le sein à une Amérique incarnée par un Hercule nourrisson, une relation de dépendance qu’il perçoit comme une injure et une « déformation grossière » de la réalité.⁵⁸¹ Dans le même ordre d’idées, William Lee s’offusque de la proposition française de faire ériger une statue de Louis XVI à

⁵⁷⁸ « Every Exertion is [made] by [the British] Government to counteract a Disposition to emigrate, which, notwithstanding, becomes more prevalent every Day » (William Bingham to Benjamin Rush, London, Feb. 6th 1784, *Dickinson College Archives*).

⁵⁷⁹ Elkanah Watson écrit ainsi peu de temps après son arrivée en Grande-Bretagne : « On my arrival in London, I was astonish’d to find how generally the citizens were wrap’d by prejudice relative to America, & how blinded by false information » (Watson, *Travels in Europe*, London, Sept. 28 1782). Il n’est pas le seul à réagir ainsi. En 1785, Abigail Adams s’emporte contre la presse britannique qui colporte les “mensonges les plus injurieux et éhontés que l’on puisse concevoir” sur l’Amérique : “The whole venom [of the English press] has been levelled against poor America; and every effort to make her appear ridiculous in the eyes of the nation” (Abigail Adams to her sister Lucy Cranch, London, 1 October 1785, *Letters of Mrs Adams, Wife of John Adams*, Charles Francis Adams, 1848, 273). Voir également la lettre d’Abigail Adams à une autre soeur, Elizabeth Shaw, en date du 15 août 1785 : « As to politics, the English continue to publish the most abusive, barefaced falsehoods agst America that you can conceive of » (*Letters of Mrs Adams, Wife of John Adams*, Charles Francis Adams, 1848, 260).

⁵⁸⁰ Il s’agit de la lettre du Docteur Walter, Loyaliste de New York, à Sir William Pepperell, publiée le 12 septembre dans le *Morning Post*. Dans sa réponse, Elkanah Watson s’appuie sur sa connaissance personnelle « du peuple américain » pour assurer que ce dernier n’a jamais été « aussi déterminé qu’au moment présent » dans sa lutte pour la liberté (Elkanah Watson to Mr. Editor of the *Morning Chronicle*, London, 28 Sept. 1782, *Travels in Europe, Papers*).

⁵⁸¹ « The historic representation [on the Medal] is most partially flattering amounting to a gross misrepresentation of fact » (Henry Laurens to Richard Oswald, Paris, April 21 1783, *Papers*, vol. 16, 185).

Philadelphie pour commémorer l'aide de la France pendant le conflit révolutionnaire, car il l'interprète comme un affront à l'indépendance du pays : « I can assure you with confidence, [America] is not indebted to the Good will or kindness of any Power in Europe for what she has obtained. [To a statue of Louis XVI] I wholly object to, or any other that conveys a false Idea, or that express ye (*sic*) least subserviency or dependance (*sic*) » (William Lee to Arthur Lee, Bruxelles, 10 Feb. 1783, *Letters*, vol. 3, 924).

A travers leurs contacts avec les Européens, les voyageurs prennent conscience des nombreux préjugés qui circulent à leur encontre et ils s'efforcent de les corriger. Ainsi, lorsque Watson se rend dans un collège près de Nantes pour s'initier à la langue de Molière peu de temps après son arrivée dans le pays, il rapporte que sa chambre est envahie par un « essaim » d'étudiants désireux de voir à quoi ressemble un « sauvage nord-américain ». Déstabilisé, le jeune homme éprouve le besoin de se rassurer quant à sa valeur et à celle de son peuple lorsqu'il évoque l'épisode à son père, puisqu'il ajoute : “ Believe me, we are as white, & as humane as the best of them [French people]” (Elkanah Watson to his father, Ancenis, 20 Dec. 1779, *Travels in France, Papers*).

De manière plus surprenante, on constate qu'en dépit des anciens liens coloniaux, les clichés anti-américains semblent tout aussi prononcés en Grande-Bretagne. On se souvient que lors d'un voyage en diligence près de Londres en 1783, Elkanah Watson surprend une conversation au cours de laquelle deux Anglaises s'étonnent de voir une jeune Américaine qui parle un anglais parfait et qui est blanche de peau.⁵⁸² On note toutefois une évolution dans l'attitude du voyageur : lorsqu'il relate cet épisode dans son récit autobiographique de 1821, l'incident ne semble pas le troubler outre mesure et ne donne plus lieu à une apologie du caractère national comme en 1779. Au contraire, Watson écrit qu'il est « amusé » par ce qu'il entend et il se sert de l'anecdote pour railler l'ignorance et la naïveté des Anglais : « I was highly entertained, with a conversation between two ladies [...] and I record it, as illustrative of the prevailing ignorance, in England, of the people and condition of America” (Watson, *Memoirs*, 218, c'est moi qui souligne). Sa réaction témoigne d'une prise de confiance personnelle, et, plus généralement, de l'ensemble des Américains, dans leurs rapports avec l'ancienne mère patrie.

Les protestations des visiteurs face à l'arrogance européenne se font naturellement plus vives à mesure que la jeune République gagne en stabilité et en puissance : en 1802, Martha Derby clame haut et fort ses origines et son attachement à sa terre d'origine, face à des

⁵⁸² Watson, *Memoirs*, 218-219. Pour la citation complète et la description de cette anecdote, voir p.350.

hôtes italiens qui la prennent pour une Anglaise et qui mettent en doute son désir de retourner en Amérique : « I can make nobody believe that I have ever crossed the Atlantic and they have the impudence to assert that I shall not return with pleasure to America » (Martha Coffin Derby to her sister Harriot Sumner, Florence, no precise date, *Letters and Diary*).

Dans leur défense de l'honneur et des intérêts nationaux, les marchands du corpus attachent une importance particulière aux questions commerciales, et profitent de leur séjour en Europe pour revendiquer pour leur pays une place à part entière dans les réseaux d'échanges internationaux. Au lendemain du conflit d'indépendance, alors que se dessine la possibilité d'un traité de commerce anglo-américain, ils se prononcent dans l'ensemble pour la reprise des échanges avec l'ancienne mère patrie,⁵⁸³ à condition qu'ils soient fondés sur la réciprocité, comme c'était le cas avec la France pendant la guerre.⁵⁸⁴ S'appuyant sur les principes de libre-échange défendus entre autres par Adam Smith dans *La Richesse des nations*, ils cherchent à s'affranchir des mesures protectionnistes érigées par les grands empires mercantiles. Affichant un aplomb certain, William Lee adresse en 1783 un courrier au ministre britannique des finances de l'époque, William Pitt le Jeune (1759-1806), pour lui communiquer son insatisfaction concernant sa proposition de loi concernant le commerce entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis :⁵⁸⁵

Now Sir, if it is the serious wish of the British Government to revive and consolidate the former intercourse and friendship that subsisted between the two Countries, it appears to me that this Bill is very inadequate to the purpose; since it does not give America the same privileges in G.B. that she enjoys by Treaty in France. (William Lee to William Pitt, Bruxelles, 14 March 1783, *Letters*, vol. 3, 934)

⁵⁸³ Plusieurs raisons expliquent une telle préférence : les produits britanniques correspondent parfaitement aux attentes et aux besoins des Nord-Américains, ils sont à un prix très compétitif et offrent une qualité et un choix non égalés. Rappelons également que, malgré le traité d'amitié et de commerce de 1778, la France n'est pas parvenue à remplacer la Grande-Bretagne sur le marché américain. Comme l'analyse Nicole Fouché, le pays « n'a ni la résistance économique, ni la force de frappe commerciale, ni la volonté politiques nécessaires pour accorder aux Américains des privilèges commerciaux » et se substituer aux Anglais (Nicole Fouché, *Benjamin Franklin et Thomas Jefferson*, 51-52)

⁵⁸⁴ Le traité d'amitié et de commerce signé entre la France et les Etats-Unis en février 1778 garantit aux deux pays la clause de la nation la plus favorisée (Nicole Fouché, *Benjamin Franklin et Thomas Jefferson*, 31).

⁵⁸⁵ Il s'agit de la proposition de loi *American Intercourse Bill* défendue par le gouvernement de Lord Shelburne et présentée au Parlement par William Pitt le Jeune, dans laquelle il propose un retour à la situation d'avant la révolution américaine, donc un accès à l'ensemble des marchés britanniques pour les navires de commerce américains (Leonard J. Sadosky, « Re-imagining the British Empire and America in an Age of Revolution, The Case of William Eden », *Old World, New World, American and Europe in the Age of Jefferson*, Leonard Sadosky, Peter Nicolaisen, Peter S. Onuf, Andrew J. O'Shaughnessy, eds., University of Virginia Press, 2010, 96-99). William Lee regrette que d'après le texte, les navires américains soient considérés comme « étrangers » et doivent par conséquent s'acquitter de droits de douane, ce qui n'était pas le cas pendant la période coloniale (William Lee to William Pitt, Bruxelles, 14 March 1783, *Letters*, vol. 3, 933-936).

Il va jusqu'à exiger un libre accès à l'ensemble des marchés de l'empire britannique pour les navires américains, comme c'était le cas pendant la période coloniale. Inversant l'équilibre des forces, il demande aux Anglais de se montrer « libéraux » et « généreux » envers l'Amérique afin de regagner sa confiance et son affection. Enfin, de manière plus anecdotique mais très symbolique, le fier Américain souhaite que l'expression « sujets américains » soit remplacée par le terme « citoyens », rappelant ainsi le nouveau statut indépendant de son pays (William Lee to William Pitt, Bruxelles, 14 March 1783, *Letters*, vol. 3, 933-936).

John Adams affiche la même confiance que William Lee dans le poids commercial et le rôle à venir de la jeune République sur la scène internationale car, au lendemain du traité de paix, il est d'avis, comme lui, d'attendre que les grandes puissances fassent le premier pas et "courtisent" l'Amérique :

I perfectly coincide with your opinion, that we ought not to be in a hurry, now we have Peace, to enter into commercial Treaties [...]. When we have Peace we ought to be on the reserve and let the Powers of Europe court us, for they will certainly receive more benefit from a Commerce with us, than we shall. (William Lee to John Adams, March 9 1783, *Letters of William Lee*, vol. 3, 931-932)

Au même moment, William Bingham partage l'optimisme de ses compatriotes, écrivant à son associé qu'il faut que les échanges avec la Grande-Bretagne se fassent selon une « parfaite réciprocité ».⁵⁸⁶ Comme Lee, il prend la plume pour défendre les intérêts nationaux en répondant à un pamphlet de Lord Sheffield (1735-1821), dans lequel le parlementaire britannique s'oppose à tout statut privilégié pour l'Amérique sous prétexte que le jeune pays ne peut pas se passer du commerce britannique et que toute concession est donc inutile.⁵⁸⁷ Dans sa *Lettre d'un Américain résidant à Londres* qu'il fait publier à Philadelphie, Bingham affirme qu'en l'absence de conditions favorables, la jeune République se tournera vers d'autres partenaires dans le monde et adoptera des mesures de répression économique contre la Grande-Bretagne.⁵⁸⁸ Il sert également la cause nationale en s'entretenant à plusieurs

⁵⁸⁶ William Bingham écrit à son beau-père en décembre 1783 : "I have long been of opinion that a Commercial Connection between this Country [England] & the United States, on term of perfect Reciprocity, would be of Advantage to us" (William Bingham to Thomas Willing, London, 29 December 1783, *Papers*).

⁵⁸⁷ Dans *Observation on the Commerce of the American States with Europe and the West Indies*, Lord Sheffield reflète la position d'une majorité des membres du gouvernement de l'époque. L'opposition à une loi de libre-échange anglo-américaine est portée notamment par le parlementaire et diplomate britannique William Eden (1745-1814) et est dictée par la peur de voir l'Irlande souffrir de la concurrence américaine dans le commerce avec les Antilles britanniques (Sadosky, « Re-imagining the British Empire and America in an Age of Revolution... », *Old World, New World, America and Europe in the Age of Jefferson*, 97).

⁵⁸⁸ Voir *A Letter from an American now Resident in London, to a Member of Parliament, on the Subject of Restraining Proclamation, and Containing Strictures on Lord Sheffield's Pamphlet on the Commerce of the American States*, Philadelphia, printed and sold by Robert Bell, 1784. William Bingham met sa menace à exécution dès 1783, en envoyant ses vaisseaux commercer avec l'Inde (Bengal), la Chine (Canton), plusieurs ports d'Europe (notamment la France) et de Méditerranée, et avec l'Amérique du Sud (La Plata) (Margaret L.

reprises en 1784 avec Lord Shelburne (1737-1805), ancien premier ministre, favorable au libre-échange, à propos d'un éventuel traité.⁵⁸⁹

L'espoir de ces marchands était grand,⁵⁹⁰ et leur déception n'en est que plus vive lorsque le 2 juillet 1783, sous le gouvernement de coalition Fox–North, paraît un décret du conseil interdisant l'accès aux Antilles britanniques et au Canada à tout bâtiment américain, et n'autorisant que les marchandises transportées sur des navires de l'empire.⁵⁹¹ Henry Laurens ne cache pas sa colère et considère le texte de loi comme une « insulte au peuple libre d'Amérique ». ⁵⁹² Toutefois, la classe marchande ne peut guère compter sur l'appui du gouvernement fédéral américain, qui n'a alors ni le pouvoir de réglementer les prix ni de contrôler les lois commerciales de chaque état, et est donc impuissant à défendre une politique commerciale nationale ou même à imposer les vues américaines sur la scène internationale.⁵⁹³ Les difficultés auxquelles les Américains sont confrontés sont multiples. Thomas Blount les détaille en ces termes depuis Liverpool en août 1785 :

The many devices of hampering [Americans] in their Trade to England & its Dependents are to you & every other person who has not been here inconceivable – a Captain of an American vessel on coming into a British port must use the utmost caution to save her from seizure; he must not omit to report every single article on board [...] for the discovery of even ten hands of Tobacco or anything else to that amount will be sufficient pleas. (Thomas Grout to John Gray Blount, Liverpool, August 25 1785, *Papers*, 209)

Brown, « William Bingham, Eighteenth-Century Magnate, » *The Pennsylvania Magazine of History and Biography*, vol. 61, no. 4 (October 1937), 387-434, 397-399).

⁵⁸⁹ Voir la lettre de William Bingham à Lord Shelburne, Feb. 15 1784, *Miscellaneous Papers*, Massachusetts Historical Society (citée dans Brown, « William Bingham, Eighteenth Century Magnate, 398). Malgré l'échec du projet, les deux hommes restent en contact après le retour de Bingham aux Etats-Unis et en 1794. Lorsque John Jay est dépêché à Londres pour négocier un nouveau traité commercial, William Bingham enjoint Shelburne d'appuyer l'envoyé américain (Bingham to Shelburne, no date, probably 1794, *LaCaita-Shelburne Papers*, W. L. Clements Library, citée dans Brown, « William Bingham, Eighteenth Century Magnate, 393).

⁵⁹⁰ Voir par exemple la lettre de Henry Laurens en date du 5 avril 1783, dans laquelle – suite à une réunion avec Charles James Fox - le commissionnaire pour le paix estime qu'un traité de commerce anglo-américain a de grandes chances d'aboutir, et ce, malgré le changement de gouvernement : « I'm confident upon Mr Fox's disposition to proceed to Business with Liberality and Effect » (To Robert R. Livingston, London, April 5 1783, *Papers*, vol. 16, 175). Il n'est plus aussi enthousiaste en juillet de la même année, écrivant : « The late Proclamation of the 2d July calculated for confining Trade between the British West India Islands and the United States to British Navigation has I think let the Cat out of the Bag » (Henry Laurens to William Drayton, July 10 1783, *Papers*, vol.16, 209).

⁵⁹¹ L'arrivée de William Pitt à la tête du gouvernement en 1784 n'amènera pas de changements majeurs dans ce domaine (Sadosky, « Re-imagining the British Empire and America in an Age of Revolution... », *Old World, New World, American and Europe in the Age of Jefferson*, 98).

⁵⁹² « Can we submit to accept an Intercourse & Commerce with Great Britain, under Acts of Parliament & Royal Proclamations founded in Necessity for the Advantage of one Side, & confessedly calculated for checking the Growth of Maritime Strength on the other ! [...] From the moment of reading the Proclamation of July 1783, I considered it as an Insult upon a free People » (Henry Laurens to John Mathews, London, March 9 1784, *Papers*, vol. 16, 412).

⁵⁹³ John Murrin, "The Great Inversion," *Three British Revolutions*, 387. Henry Laurens rapport en effet : "Had the United States immediately retaliated [after the proclamation of July 1783] by counter-Acts of Assembly, or a general Act of Congress, we should long since have concluded a liberal Treaty of Commerce" (Laurens to Mathews, *Papers*, 412).

Il témoigne la même attitude à Bristol, ce qui l'incite presque à cacher ses origines : « American Merchants are laughed at & aspersed by all others & so odious is the Character of an American that I am ashamed almost to confess myself one » (Thomas Blount to John Gray Blount , Bristol, Sept. 5 1785, *Papers*, 214).

Les marchands n'en restent pas moins actifs. Thomas Blount appelle ses concitoyens à riposter en fermant l'accès des ports américains aux navires britanniques :

I do most ardently wish to see the American Ports shut against British Vessels, [...] until the Americans do take this step or some other, to Counteract the British Navigation Law, they must forever carry on a losing Trade with this Country. (To John Gray Blount, Liverpool, Aug. 25 1785, *Papers*, 209)

Il propose également à son frère de faire de la contrebande en Irlande (To John Gray Blount, Liverpool, Aug. 25 1785, *Papers*, 209). Mais la lutte se révèle inégale face aux grands empires mercantiles européens. En septembre 1787, alors qu'il échoue à écouler son tabac sur des marchés européens saturés et à contrer le monopole des fermiers généraux français, Blount cède au découragement : « In the present Situation of affairs, farming is the best Business the Ams can follow [...] and were they wise, they would burn their Ships & make plough-shares of the iron » (To John Gray Blount, 11 Sept. 1787, *Papers*). Il faut attendre le début des guerres révolutionnaires en 1793, suivies par les guerres napoléoniennes pour que la situation s'améliore : forts de leur neutralité, les bâtiments américains ravitaillent alors toute l'Europe, assurant les liaisons maritimes entre les belligérants et leurs colonies. Ce commerce extrêmement lucratif n'est toutefois pas sans risques puisque les prises de navires américains sont courantes, comme le rapporte Thomas H. Perkins en 1795 : « We have daily accounts of vessels belonging to America being brought into the ports of this Kingdom, to our great mortification » (Perkins, August 13 1795, *Diary*).

Le séjour outre-Atlantique joue donc plusieurs rôles : il permet aux marchands en voyage de prendre conscience des préjugés entretenus à leur égard par les Européens et, en réponse à cette attitude, il encourage le développement d'un sentiment national. Permet-il également aux visiteurs de dépasser leurs attaches locales et leurs partis pris pour adopter une vision nationale ?

B) Se défaire de ses partis pris, une ambition au succès mitigé

Les difficultés que rencontre la jeune nation américaine à se définir et à obtenir le respect des grandes puissances internationales sont aggravées par les dissensions qui se manifestent sur la scène intérieure : la fin de la guerre d'indépendance voit s'effriter les rêves d'unité nationale, alors que haines partisans et préférences régionales s'intensifient dans les années 1790.⁵⁹⁴ Plusieurs camps s'affrontent autour du sens à donner au pays, chaque faction se présentant comme le porte-parole de l'ensemble de la nation et identifiant ses adversaires comme « non-Américains », ou agissant sous influence étrangère.⁵⁹⁵ Les clivages sont politiques, - opposant les Fédéralistes aux Républicains, mais également géographiques - le Nord entrant en compétition avec le Sud et l'Ouest pour imposer ses valeurs -, ou encore ethniques, sociaux et religieux. Dans une célèbre lettre à l'aristocrate français le Marquis de Chastellux en 1785, Thomas Jefferson fait état des vastes différences de tempérament entre les habitants :

In the North, [Americans] are cool, sober, laborious, persevering, independent, jealous of their own liberties, and just to those of others, superstitious and hypocritical in their religion. In the South, they are fiery, voluptuary, indolent, unsteady, independent, zealous for their own liberties but trampling on those of others, without attachment or pretensions to any religion but that of the heart. (Thomas Jefferson to Chastellux, 2 Sept. 1785, *Writings*, ed. Merrill Peterson, New York, Library of America, 1984, 827)

Plusieurs identités locales, régionales et nationales co-existent donc : si elles se complètent la plupart du temps, elles entrent également parfois en compétition.⁵⁹⁶

Le séjour outre-Atlantique offre l'occasion aux visiteurs de dénoncer ces factions et, à travers leurs témoignages, de mettre en garde leurs lecteurs contre les risques d'éclatement de l'union. En apprenant depuis Paris les luttes de pouvoir qui secouent l'Assemblée de Pennsylvanie en 1784, William Bingham craint que les "jalousies" et "préjugés" des deux

⁵⁹⁴ Eve Kornfeld, *Creating an American Culture*, 6-9. Dans son ouvrage, Eve Kornfeld rappelle qu'il n'existe pas d'identité nationale américaine unique, mais qu'il s'agit en réalité d'une construction identitaire qui parvient à s'imposer à un moment donné dans la lutte entre plusieurs idéologies. En tant que telle, elle n'a donc de cesse d'évoluer, au gré des remises en question : « A unified American identity has never really existed, except as a myth or cultural construction. [...] Rather than growing naturally and inevitably, identities are often imagined, imposed, contested, and transformed by competing social groups, including intellectuals. [...] No cultural debate is ever really closed, no identity final and complete » (*Creating an American Culture*, 9).

⁵⁹⁵ Voir l'analyse de Philipp Ziesche dans *Cosmopolitan Patriots, Americans in Paris in the Age of Revolution*, 166.

⁵⁹⁶ David Waldstreicher, *In the Midst of Perpetual Fetes*, 6-7 ; Andrew Robertson, « 'Look on This Picture... And on this !,' Nationalism, Localism, and Partisan Images of Otherness in the United States, 1787-1820, » *The American Historical Review*, 1278.

camps ne mettent en péril le bon fonctionnement de tout l'état : « When I left my Country, I thought [...] I might depart in peace ; - but I now find that we [...] have Still to work out our political Salvation ; - & not without Some Fear & Trembling » (William Bingham to Benjamin Rush, Paris, 10 Nov. 1784, *Dickinson College, Archives and Special Collections*). La même année, c'est pour l'avenir du pays tout entier qu'Elkanah Watson s'alarme. Il profite de son récit de voyage en Hollande publié en 1790 pour enjoindre les dirigeants des états de dépasser leurs querelles: « I pray God, that this infant fabrick may never be shattered by the clashing interests of the different States. [...] I hope they will nobly sacrifice partial views to the general good of the common empire” (Watson, *A Tour in Holland*, 43).

Par ailleurs, grâce au voyage, les marchands parviennent à surmonter certaines différences et à appeler à l'union du pays. Le regard qu'ils portent sur les Loyalistes exilés en Grande-Bretagne pendant la guerre d'indépendance en est l'illustration. Alors que les Américains dans leur ensemble les perçoivent comme des « traîtres », ⁵⁹⁷ plusieurs visiteurs remettent en question ce sentiment d'hostilité en rencontrant ces réfugiés. Ainsi, lorsque Elkanah Watson retrouve à Birmingham en 1782 plusieurs membres éloignés de sa famille, des Loyalistes notoires, il rapporte que, bien qu'ardent « rebelle » lui-même, il passe des moments agréables en leur compagnie : ils lui font visiter la ville, l'introduisent auprès de grandes figures ou encore le convient à dîner. ⁵⁹⁸ Les deux partis en présence font preuve d'une grande tolérance, ce qui permet à Watson de passer une soirée “amusante” alors qu'il se trouve être le seul insurgé parmi les vingt-cinq convives : « It was agreed, that they might talk Tory, whilst I should be permitted to talk rebel ; and thus being unconstrained, we passed an amusing evening » (*Memoirs*, 183). ⁵⁹⁹ En dépit des différences de points de vue, le ton reste toujours bon enfant : en assistant à un sermon avec le juge Peter Oliver, Watson se voit donner un coup de coude par son parent lorsque le pasteur fait une allusion aux « sujets

⁵⁹⁷ Concernant la perception des Loyalistes après la guerre d'indépendance, voir Eileen Ka-May Cheng, « American Historical Writers and the Loyalists, 1788-1856 : Dissent, Consensus, and American Nationality », *Journal of the Early Republic*, 491-519. Eileen Ka-May Cheng montre notamment que les Loyalistes sont considérés par les patriotes comme des “non-Américains”. Accusés d'avoir trahi leur pays, on leur refuse l'identité américaine. Comme l'analyse Sydney G. Fisher, cette attitude s'explique par le besoin primordial dans les premières années de la République de présenter le portrait d'une population nord-américaine unie dans son combat pour l'indépendance, en passant sous silence les profondes divisions qui ont marqué cette guerre civile (Fisher, “The Legendary and Myth-making Process in Histories of the American Revolution,” 54-55).

⁵⁹⁸ Il est notamment en contact avec Elisha Hutchinson (1745-1824), un des fils du Gouverneur Hutchinson, qui a épousé Mary Watson, une cousine d'Elkanah Watson, ainsi qu'avec le juge Peter Oliver (1713-1791) et son fils le docteur Peter Oliver Jr., qui est marié avec une des filles du gouverneur Thomas Hutchinson. Le juge Oliver l'introduit auprès des philosophes et scientifiques Joseph Priestley (1733-1804) et Henry Moyens (c.1750-1807), ainsi que du célèbre inventeur James Watt (1736-1819) (Watson, *Memoirs*, 179).

⁵⁹⁹ Le Loyaliste Benjamin Pickman témoigne d'une pareille tolérance en observant en avril 1775 qu'il a rencontré William Palfrey chez le Gouverneur Hutchinson et que, bien que membre des « Fils de la Liberté » de Boston, le patriote s'est montré très « courtois » à son égard (Pickman, 29 April 1775, *Diary and Letters*, 91).

rebelles en Amérique », avant de prendre sa revanche lorsqu'il se retrouve au même endroit, après que le roi George III eut reconnu l'indépendance américaine, et qu'il déclare alors à Oliver « I waited in vain, *this time*, for a jog on the elbow » (*Memoirs*, 182). De manière moins anecdotique, en s'entretenant avec les Loyalistes, Watson prend toute la mesure de leur amour pour l'Amérique et de leur désir d'y retourner, et au regard de leur souffrance, il va jusqu'à éprouver une certaine empathie⁶⁰⁰ :

In a long conversation this morning with Judge Oliver, in company with my cousin Elisha Hutchinson, Doctor Oliver, and several other royalists, [...] I began, for the first time, to feel their position, and to pity the poor exiled, cast-off Tories, - never more to see the face of their native land, for which they sigh, as did the Jews for their beloved country. (*Ibid*, 498)⁶⁰¹

En ce qui concerne les partis pris géographiques et les préférences locales, il ne fait aucun doute que tous les visiteurs produisent des témoignages orientés, dans lesquels ils louent leur ville ou province d'origine, et célèbrent les valeurs et le caractère de ses habitants. Il faut cependant rappeler qu'identité régionale et identité nationale co-existent et ne sont pas nécessairement exclusives (Linda Colley, *Britons*, 6). De passage à Londres en 1784, c'est ainsi assez naturellement que William Bingham s'emploie à promouvoir sa Pennsylvanie natale en faisant savoir combien les émigrés européens sont satisfaits de l'accueil qui leur est réservé.⁶⁰² Dans son récit de voyage en Hollande de 1790 et bien qu'il se présente comme un "Américain" dans le titre de l'ouvrage, on surprend Watson à louer les « vertus masculines », la « détermination » et le « courage » des habitants de sa ville natale, Plymouth, sous la

⁶⁰⁰ L'attitude d'Elkanah Watson annonce celle de certains historiens qui, à partir des années 1820, s'efforcent d'inverser l'image négative des Loyalistes, en arguant qu'ils ont toujours souhaité le meilleur pour l'Amérique, qu'ils ont défendu leurs convictions avec tout autant de courage que les patriotes, et qu'on ne peut, par conséquent, les considérer comme des « non-Américains ». Voir Eileen Ka-May Cheng, « American Historical Writers and the Loyalists... », 493: "These historians reclaimed the loyalists as Americans, revealing their belief that it was possible to dissent and be America."

⁶⁰¹ Il faut toutefois nuancer cette analyse en précisant que tous les voyageurs ne remettent pas en question leur perception des Loyalistes : en juillet 1783, après avoir croisé à Londres des exilés originaires de sa ville natale, William Bingham s'étonne de leur détermination à retourner en Amérique et ne montre pas la moindre compassion à leur égard : "I have been surprised at the Strong Manners in which they express their wishes to be permitted to go back" (William Bingham to Thomas Willing, London, 30 July 1783, *Papers*). William Lee de Virginie adopte une position plus tranchée encore, affirmant en 1780 que c'est la Providence elle-même qui a aidé le pays à "se débarrasser" de ces "coquins" et de ces "traîtres" (William Lee to Richard Henry Lee, Bruxelles, 3 Dec. 1780, *Letters*, vol. 3, 823). En 1785, Thomas Blount se montre tout aussi inflexible lorsqu'il « implore » son frère - alors représentant au Congrès - de bloquer toute législation facilitant le retour des "réfugiés" : « All the Refugees I have seen are anxious to get back to the Country they would have enslaved. But next to Heaven if I could be gratified in a wish, it should be to keep them eternally out, and you as member of Assembly, I implore to use your influence in the matter » (To his brothers, London, Oct. 18 1785, *Papers*, 226).

⁶⁰² "I shall not fail to make a proper Use of your Remarks on the subject of the Kind of hospitable Reception, that the Emigrants who have arrived in Pennsylvania have met with" (William Bingham to Benjamin Rush, London, Feb. 6 1784, *Archives of Special Collections*, Dickinson College).

Révolution : « In no district did the spirit of patriotic opposition to British aggression glow with more fervor, than in the atmosphere of Plymouth » (Watson, *A Tour in Holland*, 12, 25). En outre, son parcours en Hollande se transforme en pèlerinage sur les traces de ses glorieux ancêtres lorsqu'il se rend à Delft sur le lieu d'où ont embarqué les Pères Pèlerins, ou encore qu'il se recueille avec une « profonde émotion » dans l'église de Leyde où ils ont prié avant de traverser l'Atlantique :

I visited, with deep and thrilling emotion, the humble church where the Puritans worshipped, before their emigration to Plymouth. The building is old and inelegant; but I viewed it with greater satisfaction than a palace. [...] A descendant of the Pilgrims should not stand within these consecrated walls, without yielding the homage of his tearful veneration. (Watson, *Memoirs*, 225, 241)

Si l'ensemble des voyageurs restent profondément influencés par leurs origines locales, il apparaît toutefois que leur séjour favorise la prise de conscience d'un regard plus global sur l'Amérique. Il suffit, pour s'en rendre compte, de comparer les journaux du voyage d'Elkanah Watson de Providence en Caroline du Sud et en Géorgie en 1777-1778, avec ceux en Europe de 1779 à 1784. Dans le premier cas, le visiteur adopte un regard extrêmement critique à l'encontre des états du sud, trahissant quantité de stéréotypes : il oppose les fermiers « robustes », « travailleurs » et « indépendants » de New York, Rhode Island et Pennsylvanie, ainsi que les marins « courageux » et les marchands « riches et entreprenants » de Nouvelle-Angleterre, aux planteurs « indolents » de Virginie, de Caroline et de Géorgie qui vivent dans un luxe « indécent » tout en exploitant une main-d'œuvre servile (*Memoirs*, 34, 72-73, 81). En qualifiant la nation américaine de « terre de liberté », Watson sous-entend que les états esclavagistes trahissent une des valeurs fondamentales du caractère national.⁶⁰³ Nul ne s'étonnera que, dans son récit, l'Américain modèle soit un fermier de Pennsylvanie : “Independence, wealth, and contentment were conspicuous in every thing, within and without [this farmer's] house. The man was but a specimen of his class, - virtuous, affluent, and intelligent republican freemen” (*Memoirs*, 74). Il profite également de son récit pour glorifier le mythe des Pères Pèlerins, tout en écornant le mythe concurrent de Pocahontas, offrant ainsi un nouvel épisode dans le combat idéologique entre le Nord et le Sud :⁶⁰⁴ il insiste sur l'origine « anglaise » des premiers arrivants en Virginie (ce qu'il n'avait pas fait en parlant des passagers du Mayflower), comme s'il niait l'importance de l'événement dans l'histoire

⁶⁰³ « [In Virginia] my New England feelings were constantly aroused & agitated by the aspect of slavery in this land of freedom » (*Memoirs*, 42).

⁶⁰⁴ Pour une analyse détaillée de l'affrontement entre ces deux événements fondateurs, et, plus généralement, de la lutte entre le Nord et le Sud pour faire imposer ses valeurs et sa culture, voir l'ouvrage de Ann Uhry Abrams, *The Pilgrims and Pocahontas*, 1999.

américaine, et il donne une image peu flatteuse des colons en rappelant que ces “aventuriers” seraient morts de faim s’ils n’avaient pas été secourus par une “noble” Indienne (Watson, *Memoirs*, 43).

Cette préférence régionale s’estompe, sans pour autant complètement disparaître, dans le récit de son séjour en Europe. Il n’a été relevé qu’une seule allusion à la Nouvelle-Angleterre dans ses journaux de l’époque,⁶⁰⁵ toutes les autres références à sa terre d’origine renvoyant à l’« Amérique » et aux « Américains ». Ainsi, lorsqu’il croise des concitoyens en Europe ou qu’il propose son aide à des prisonniers de guerre, Watson les identifie comme “américains” et non comme habitants d’une région précise.⁶⁰⁶ Il écrit même en 1782 qu’il est “attaqué” par une violente tempête de neige “américaine” près d’Halifax, alors qu’on associe assez difficilement un tel phénomène météorologique à la Caroline du Sud ou à la Géorgie (19-21 Oct. 1782, *Ibid.*). La distance avec sa terre natale, et le regard des Européens, l’encouragent à adopter une perspective plus globale : lorsqu’il envoie à un imprimeur de Providence en 1781 une lettre comparant les coutumes françaises et anglaises, il s’adresse à l’ensemble de ses compatriotes (Watson to Mr Wheeler, Nantes, May 1st 1781, *Journal of Travels in France, Papers ; Memoirs*, 158-159).⁶⁰⁷

Le voyage permet également à plusieurs marchands de Nouvelle-Angleterre pétris de principes puritains, de s’ouvrir à un mode de vie moins austère et de porter un regard plus critique sur les pratiques de leur région d’origine. Lorsqu’il débarque à Bordeaux en 1796 et se rend pour la première fois au théâtre, le marchand de Boston William Lee s’offusque de la tenue légère des actrices, ou encore des mouvements « indécents » des danseuses :

The dress of the actresses I do not like. Their arms are generally uncovered [as well as] one of their breasts. [...] The figures of the dancers disgusted me [...] They displayed their hips at every move. Such indecent representations can never lead the mind to virtue. All the exhibitions I have been at appeared to me to be calculated only to inspire libidinous thought. (Lee, *Yankee Jeffersonian*, 13)

Mais un mois seulement s’est écoulé que déjà, ses protestations se font moins vives et qu’on voit le jeune homme devenir un spectateur assidu des théâtres français. En se rendant à un bal à Bordeaux quelques semaines plus tard, il n’éprouve aucune honte à admirer les tenues des

⁶⁰⁵ Watson écrit que les environs de Bath lui rappellent ceux de sa province natale (10 Nov. 1782, *Journals of Travels in Europe*). Il faut préciser que lorsque le visiteur est identifié ou se présente en France comme un “Bostonien,” il faut entendre “citoyen nord-américain.” C’est en effet en utilisant le terme de “Bostoniens” que les Français se réfèrent aux insurgés nord-américains pendant la guerre d’indépendance.

⁶⁰⁶ Watson to his sister, Nantes, March 20 1783 ; Watson to Mr. G. Benson, Nantes, Aug. 20 1782, *Journals of Travels in Europe*.

⁶⁰⁷ La lettre est reproduite dans les annexes (vol. 2, p.147).

femmes élégantes, écrivant au contraire que ces toilettes « montrent leurs formes de façon très avantageuse », et il ne formule pas la moindre critique en observant le succès des jeux de hasard parmi les invités (*A Yankee Jeffersonian*, Feb. 21 1796, 15). Samuel Breck, également originaire de Boston, prend ses distances avec la rigueur puritaine à son retour d'Europe en 1791 : alors qu'il veut se rendre chez ses parents un dimanche, il prétend qu'il est français et qu'il ne maîtrise pas l'anglais pour être autorisé à se déplacer (Breck, *Recollections*, 179-180).

Il est toutefois d'autres partis pris idéologiques dont les marchands peinent davantage à se défaire. Leurs témoignages reflètent une adhésion à des principes directement liés à leur profession et à leur appartenance sociale. L'Europe est ainsi dépeinte à travers le filtre de leurs valeurs bourgeoises : en dénonçant la corruption et l'oisiveté de l'aristocratie européenne, ils encensent les valeurs qui leur sont chères, c'est-à-dire la simplicité, la frugalité, le labeur et le goût de l'effort. En 1795, John Godfrey prend en pitié les nobles français qui semblent condamnés à mener une vie dissolue, criblés de dettes, faute d'être rompus aux principes de prudence et d'économie : « I pitied [those who have] the means to plunge themselves in Dissipation that end in a distress, born & educated in Luxuries, without the usefull (*sic*) Lesson of Prudence & economy” (Godfrey, *Diary*, December 3rd 1795). En apprenant que la noblesse française est seule autorisée à chasser dans les bois autour de la capitale, Watson, pour sa part, défend les principes de la méritocratie en se réjouissant de l'existence en Amérique d'une « aristocratie naturelle » fondée sur le talent et la vertu : « Blessed America ! There we know no nobles but the nobles of nature » (Watson, *Memoirs*, 123). Il réaffirme son attachement au goût de l'effort en exprimant son enthousiasme face à l'activité intense qui règne dans les manufactures britanniques, comme à Soho près de Birmingham, modèle du genre en matière de production en série et de division du travail : « Such a spirit of industry reigns among all ranks of people here, that every individual contributes to the execution of some of the useful or ornamental mechanic arts of which such an infinite variety are here carried on” (Watson, Oct. 7 1782, *Journal of Travels in Europe, Papers*). Les autres visiteurs souscrivent aux mêmes valeurs : William Lee admire l'“ardeur au travail” des Hollandais, et Joseph Sansom décrit sa grande joie lorsqu'il retrouve l'atmosphère “laborieuse” de Philadelphie (Lee, *Yankee Jeffersonian*, 44, 47; Sansom, *Travels*, 276).⁶⁰⁸

⁶⁰⁸ A des Français qui se plaignent du manque de distractions à New York et Philadelphie, Sansom conseille de ne pas prolonger davantage leur séjour et de reprendre le chemin de leur terre natale. “We assured them they would find it duller still in the metropolis [Philadelphia], as the Philadelphians were noted for minding nothing but their own business; and agreed, that they could not do better than go back to France, which was the gayest country upon earth” (Sansom, *Travels*, 276).

En tant que membres de l'élite, les visiteurs manifestent également une antipathie, voire un sentiment de répulsion, face aux classes populaires européennes. William Lee se plaint par exemple de l'"insolence" des habitants les plus modestes de la capitale britannique, ou encore déplore la mixité sociale dans les théâtres français, où il se retrouve assis à côté d'une prostituée ou d'un "voyou crasseux" qui va tenter de le détrousser de quelque effet personnel (Lee, *Yankee Jeffersonian*, 12, 37). Il conclut que les concepts de "liberté" et d'"égalité" ne renvoient pas à la même réalité de part et d'autre de l'Atlantique : "I begin to dislike this liberty and equality. I think myself superior to a bawd or a pickpocket" (*Ibid*). A travers ce commentaire, il adhère aux principes du républicanisme classique, selon lesquels l'élite du pays se réserve les postes à responsabilité car elle seule est jugée capable de prendre des décisions dans l'intérêt de tous, et le reste de la population lui doit le respect.

Les marchands défendent également une vision libérale de la société. Cette idée apparaît notamment dans leur perception de la propriété privée, qui prend une dimension presque sacrée en Amérique : les Américains sont donc décontenancés en découvrant en France que l'accumulation de biens et de richesse est extrêmement mal perçue depuis la Révolution. William Lee observe ainsi en février 1796 qu'il est logé à Bordeaux dans l'ancien hôtel particulier d'un marquis "guillotiné pour la seule raison qu'il était un homme fortuné" (Lee, Feb. 15 1796, *Yankee Jeffersonian*, 12). En décembre 1795, John Godfrey s'étonne que les hommes riches soient perçus comme des "ennemis de la Liberté" et que la république française ne garantisse pas la protection des biens privés : "How it has come to pass that all Men of wealth should be inimical to the cause of Liberty, & the promised enjoyments of all the Protection & Blessings that a Republican Government could bestow, I must confess I cannot comprehend" (Godfrey, *Diary*, Dec. 3 1795).

Les voyageurs peinent tout autant à se défaire de leurs partis pris politiques, notamment dans les années 1790, à une époque où l'affrontement entre Fédéralistes et Républicains atteint son apogée.⁶⁰⁹ Elkanah Watson trahit ses convictions républicaines lorsqu'il affirme en 1782 que la plupart des Américains et des Anglais ayant séjourné au moins six mois en France préfèrent ce "pays heureux" à leur terre d'origine.⁶¹⁰ Il va même jusqu'à écrire dans son récit autobiographique de 1821 que la Révolution française a eu

⁶⁰⁹ Il n'y a rien d'étonnant à ce que ces rivalités orientent les témoignages car les tensions se cristallisent tout particulièrement autour des relations à entretenir avec la France et la Grande-Bretagne (Rossignol, *Le Ferment nationaliste*, en particulier 16-26 ; David Waldstreicher, *In the Midst of Perpetual Fetes*, 112 et Len Travers, *Celebrating the Fourth*, 252-257).

⁶¹⁰ « I feel myself happy to tread once more upon the French soil; I am from habit strongly preposses'd in favour of this happy country; indeed I scarcely met an Englishman or an American that had liv'd in it 6 months but what they were nearly divested of all their prejudices; and gave it the preference to their native land" (Watson to John Singleton Copley, Calais, Dec. 13 1782, *Journal of Travels in Europe, Papers*).

globalement un impact positif sur le pays.⁶¹¹ Quant au Républicain William Lee, il n'a passé que quelques jours en Grande-Bretagne qu'il décrète déjà que "rien ne vaut la France" (Lee, *Yankee Jeffersonian*, 33). Ses convictions politiques transparaissent clairement dans le portrait de l'officier des douanes à Douvres, qu'il décrit comme un parfait "spécimen de l'arrogance, de la brutalité et de l'impolitesse anglaises" (*Ibid.*, 35). Sur la question du climat, il fait de Londres un "des pires endroits" au monde en hiver, et la description qu'il en offre découragerait plus d'un touriste:

You are choked with coal dust and enveloped with smoke, and do not see the sun once a week; and in some parts of the city the people use candles for a great part of the day. The flat stones are so greasy that it is with difficulty you can walk, and the insolence of the lower class of people and the inconvenience of the Scotch mist are insupportable. (*Ibid.*, 37)

Les Fédéralistes sont tout aussi entiers dans leurs remarques. John Lowell se plaint en 1804 d'une soirée passée à l'ambassade américaine de Paris pour célébrer l'indépendance de son pays, au cours de laquelle il se voit obligé de porter un toast à l'empereur, de souhaiter qu'aucune loi américaine n'aille à l'encontre des intérêts de la France, et comble de l'horreur, d'écouter sans broncher des chansons populaires rendant un hommage « excessif » à l'aide française au cours de la guerre d'indépendance.⁶¹² Samuel Breck affiche lui aussi ses partis pris en affirmant – en complète contradiction avec William Lee – que le climat de Londres lui est plus salubre que celui de Paris, ou encore en déclarant qu' « en Angleterre, les Américains se sentent toujours comme chez eux » en raison des nombreux liens qui unissent les deux peuples (Breck, *Recollections*, 152, 172).

Cependant, si l'affiliation politique des visiteurs oriente leur vision de la Grande-Bretagne et de la France, il faut toutefois admettre qu'ils se montrent plus modérés dans leurs critiques que leurs compatriotes sur le territoire national, en particulier lorsque ces derniers se livrent à des débats passionnés sur les relations à entretenir avec l'une ou l'autre des deux grandes puissances européennes.⁶¹³ On ne relève en effet dans les témoignages aucune condamnation absolue et générale de la France ou de la Grande-Bretagne. En leur donnant l'occasion de confronter leurs a priori à la réalité, le voyage fait prendre conscience aux

⁶¹¹ "Great good has resulted from the misery and violence of the Revolution. [...] Who shall pronounce, that the bloody ordeal of the Revolution has not left France elevated and improved!" (Watson, *Memoirs*, 119).

⁶¹² « I expected insult & mortification [...]. I dare say, that the minister & his friends thought themselves moderate and tender to our feelings, but you shall judge the extent of democratic delicacy by the list of toasts... » (John Lowell to Francis Cabot Lowell, Paris, July 5 1804, *Letters from England and Europe, Papers*)

⁶¹³ Daniel Kilbride défend le même constat dans son article « The Ambivalent Anglophobia of American Travelers in Europe, 1783-1820, » Conference Paper, Society for Historians of the Early American Republic, Rochester, New York, July 25 2010, publié en ligne sur webmedia.jcu.edu/history/files/2011/03/kilbride-shear-2010.pdf (dernière consultation : juin 2015).

visiteurs qu'aucun des deux pays n'est parfait, et il leur permet de prendre davantage de distance par rapport aux positions plus radicales prônées par les partis politiques. C'est en substance le message de Joseph Sansom en 1805 :

If [an American traveller] was once so attached to either of the leading parties, into which European politics have unhappily divided his country, as to have believed that one of them was always right, and the other always wrong, he will be likely to see through the impartial medium of distance, that the most right was sometimes wrong, and the most wrong was sometimes right. (Sansom, *Travels*, 278)

Il demeure toutefois un dernier point sur lequel le voyage en Europe n'a pour l'heure aucune incidence : les remises en question de la société d'origine se font encore extrêmement rares. Au contraire, les voyageurs des années 1780-1790 font preuve d'un patriotisme exacerbé et glorifient à outrance l'Amérique, attitude qui s'explique par la fragilité de la toute jeune république, dont l'identité n'est pas encore suffisamment assurée. Ils craignent également que leurs concitoyens ne leur reprochent un manque de loyauté s'ils se montrent trop sévères envers leur pays natal. Ainsi, la seule allusion négative à la société américaine dans les journaux de William Lee (1796-1798) est indirecte : lorsqu'il s'étonne de ne pas avoir rencontré un seul Parisien ivre ni assisté à une seule bagarre dans les rues, il sous-entend que ses concitoyens ne font pas preuve d'une telle retenue (Lee, *Yankee Jeffersonian*, 21).

Elkanah Watson prend davantage de risques en exhortant les Américains à se défaire de certains usages et à s'inspirer davantage du modèle français, mais il atténue ses critiques en présentant ces mœurs qu'il réprovoe comme un héritage de la mère patrie :

As our infant Country is now happily extricated from the British yoke, & as we are left at liberty to adopt unprejudic'd a system of manners [...], I hope in God, that we shall abolish many old, disgusting, destructive (*sic*) English customs, & adopt those that will tend to the preservations of our healths, as well as convenience. (Watson to Mr Wheeler, 1st May 1781, *Journal of Travels in Europe, Papers*, c'est moi qui souligne)

Il offre quelques suggestions de changement, proposant par exemple de planter des arbres fruitiers le long des routes, d'entretenir des relations parents-enfants moins strictes, ou encore d'encourager l'utilisation de méthodes scientifiques dans le domaine agricole.⁶¹⁴ Toutefois, il évite avec soin les sujets les plus polémiques, et le principal objet de controverse - la pratique de l'esclavage - est passé sous silence lorsqu'il dresse le bilan à son retour d'Europe. Même

⁶¹⁴ Watson, *Memoirs*, 111, 124-125, 275, 277. Watson regrette également la tradition de porter un grand nombre de toasts au point de ne pas pouvoir manger tranquillement, ou encore de prouver sa valeur en buvant de grandes quantités d'alcool. Il réprovoe le fait que les Américains partagent le même verre à table et qu'ils soient incapables de prendre congé de manière discrète, sans déranger tous les convives d'une soirée.

lorsqu'il évoque dans son récit autobiographique sa rencontre avec le frère du célèbre abolitionniste Granville Sharp (1735-1813), avec lequel il s'entretient longuement et qui lui conseille de lire les *Lettres d'Ignatius Sancho*, ainsi que sa visite à la veuve de l'auteur, Watson ne formule pas la moindre condamnation de l'esclavage en Amérique (Watson, *Memoirs*, 267-268). Parmi les visiteurs de la période, seul Joseph Sansom, Quaker et abolitionniste convaincu, dénonce la traite sans ambiguïté, mais là encore, la critique est atténuée lorsque l'auteur s'empresse d'ajouter que l'Amérique est en train de mettre un terme à la pratique:

I could see but one spot in my beloved country – it is a dark one – but time and principle are wearing it out – I trust in God the advocates for European despotism will not much longer be allowed to say, 'Nothing is hereditary but *slavery* in the American Republic!' (Sansom, *Travels*, 278)⁶¹⁵

*

*

*

Lorsqu'au lendemain du conflit d'indépendance, la toute jeune nation américaine s'attelle au long et délicat processus de création d'une identité nationale, les obstacles sont multiples. Ce pays en devenir, affaibli par de nombreuses divisions, peine à imposer le respect, à la fois sur la scène intérieure et à l'étranger. Dans ce contexte, le séjour en Europe prend toute son importance puisqu'il offre aux voyageurs des années 1780-1790 le moyen de confirmer l'existence d'une communauté nationale américaine à travers le regard de l'Autre européen. Plus encore, le glorieux portrait de l'Amérique qui se dégage des témoignages permet de renforcer un attachement à la patrie : il s'agit d'identifier et de défendre les valeurs de la nation, de louer l'action de ses citoyens les plus illustres et ainsi de contribuer à la création des premiers héros nationaux, ou encore de revendiquer pour le pays un rôle de premier plan sur la scène internationale et de lui prédire une destinée exceptionnelle. Le mépris et l'insolence de certains Européens encouragent par ailleurs les visiteurs à exprimer des sentiments patriotiques et à défendre la réputation de leur terre natale, en clamant – parfois à outrance – sa supériorité sur les sociétés européennes.

Il a également été souligné que le séjour donne aux voyageurs le recul nécessaire pour se libérer de certains clivages et préjugés, et pour appeler au rassemblement du peuple américain. Il est toutefois des partis pris qui demeurent : les marchands font œuvre de propagande à travers leur récit et défendent une vision bien spécifique de la société

⁶¹⁵ Dans le chapitre suivant, nous reviendrons plus avant sur la question de l'esclavage à travers les témoignages : troisième partie, chapitre 3, II-, D).

américaine, influencée par leurs attaches régionales, leurs traditions culturelles, leur appartenance religieuse, leur origine sociale, ou encore leur conviction politique. Par ailleurs, on ne relève que de rares remises en question du pays d'origine, tous les sujets sensibles étant soigneusement évités. C'est le signe que la société américaine est encore trop fragile et l'identité nationale trop incertaine pour être contestées.

Alors que s'ouvre le XIX^e siècle, et que s'amorce la montée en puissance de la jeune nation, le sentiment national s'affirme et s'enrichit progressivement. Le pays n'a bientôt plus besoin de l'Europe pour se définir, et, en partant à la conquête des vastes terres de l'Ouest, rassemble les citoyens derrière de fabuleux rêves de grandeur future.

Chapitre 3 : L'enrichissement de l'identité nationale

Après des années marquées par de nombreuses divisions, la jeune République retrouve davantage de quiétude et d'unité lorsqu'en 1800 Thomas Jefferson prend la tête du pays. Le président s'emploie à rassembler le peuple américain, comme il le déclare dans son discours d'investiture le 4 mars 1801, en une formule qui restera célèbre : « Nous sommes tous des républicains, nous sommes tous des fédéralistes. »⁶¹⁶ Sur les pas de George Washington, Jefferson s'efforce également de tenir les Etats-Unis à l'écart de toute alliance contraignante en maintenant la neutralité du pays dans les guerres européennes.

La population américaine et ses dirigeants ont progressivement pris leurs distances vis-à-vis de leur ancien allié français, la Terreur ayant eu raison des liens noués avec cette « République-sœur, » et la situation se dégrade au point d'aboutir à une « quasi-guerre » franco-américaine entre 1798 et 1800. Les relations avec la Grande-Bretagne n'étant guère plus sereines, le cosmopolitisme des années 1780 cède la place à un patriotisme triomphant : les Américains sont dorénavant convaincus que leur modèle républicain est unique, et ils se définissent en tournant le dos à la fois à l'Angleterre et à la France, comme le déclare un anonyme en 1797 dans la *Gazette de Virginie* : « I am neither a Frenchman nor an Englishman, but a real native American ». ⁶¹⁷

Les guerres révolutionnaires sourient aux négociants américains, qui mettent à profit la neutralité de leur pays pour ravitailler l'Europe et ses colonies, et ainsi engranger des bénéfices considérables. La situation se complique toutefois lorsqu'en 1806 Napoléon met en place un blocus continental, suivi par un embargo britannique. En juin 1807, le bâtiment de guerre britannique le *Leopard* ouvre le feu sur la frégate américaine le *Chesapeake*, et une grande partie de la population américaine appelle à la guerre. Thomas Jefferson veut éviter un conflit armé et décrète un embargo contre la Grande-Bretagne, qui se révèle catastrophique pour les marchands. Cédant à la pression des « Faucons de guerre », son successeur James Madison engage finalement le pays dans une « deuxième guerre d'indépendance » en juin

⁶¹⁶ « We are all republicans : we are all federalists », First Inaugural Address, March 4 1801, *The Papers of Thomas Jefferson*, Vol. 33 (17 Feb. To 30 April 1801), Princeton Univ. Press, 2006, 148-152. Le discours est consultable en ligne : <http://jeffersonpapers.princeton.edu/selected-documents/first-inaugural-address-0> (dernière consultation : juin 2015).

⁶¹⁷ 1797 summer edition of the Williamsburg *Virginia Gazette*, cité dans Matthew Hale, « “Many Who Wandered in Darkness”: The Contest over American National Identity, 1795-1798, » *Early American Studies: an Interdisciplinary Journal*, vol. 1, no. 1 (Spring 2003), 127-175, 148.

1812, qui divise la population : les Fédéralistes sont persuadés que le conflit va ruiner le pays, alors que les Républicains espèrent qu'il mettra fin à la dépendance à l'ancienne métropole.⁶¹⁸

Si la guerre se solde par un retour au *statu quo*, sans gains territoriaux ni avantages commerciaux, elle a cependant favorisé l'affirmation du sentiment national américain : l'Amérique est parvenue à obtenir de son ancienne métropole la reconnaissance de sa souveraineté, et impose désormais davantage le respect à l'étranger.⁶¹⁹ La nouvelle génération d'Américains a également prouvé qu'elle avait absorbé l'héritage révolutionnaire de 1775 et qu'elle était prête à en défendre chèrement les valeurs. D'autre part, les clivages politiques se sont apaisés : le parti fédéraliste décline progressivement à partir de 1800 avant de s'éteindre complètement à la fin de la guerre, marquant le début de l'"Ere des bons sentiments" qui se poursuit jusqu'en 1819. William Lee observe ce changement dès 1810, lorsqu'il retrouve sa terre natale après neuf ans d'absence : « Party spirit is nothing like what it was when we left the country [in 1801]. It is kept up in Boston in a degree; but generally speaking foreign principles and foreign attachments are hooted at » (William Lee to his wife, New York, 14 Sept. 1810, *Yankee Jeffersonian*, 127).

L'Amérique peut alors se consacrer pleinement à son développement et amorcer sa montée en puissance. En visite dans le pays de 1806 à 1811, le marchand écossais John Melish décrit une nation florissante : l'agriculture et le commerce sont en pleine expansion, les premières industries s'implantent dans le nord-est du pays alors que les pionniers s'élancent à la conquête des vastes terres de l'ouest, poussés par un esprit d'entreprise et une confiance sans faille dans un avenir glorieux.⁶²⁰ A mesure que le pays gagne en confiance et en puissance, il en va de même du caractère national. Pour reprendre une image couramment utilisée à l'époque, le pays sort de sa période adolescente, lorsqu'il était à la recherche de modèles, tiraillé entre les exemples français et britannique, pour entrer dans l'âge adulte. Les Américains ne se définissent plus uniquement par rapport à l'idéologie d'un parti, ni même aux relations à entretenir avec les grandes puissances européennes, ils sont parvenus à forger un caractère et une culture qui transcendent les lignes politiques et qui sont davantage intériorisés.⁶²¹ Comme l'analyse Marie-Jeanne Rossignol, en 1815, « le sentiment patriotique de la population n'a plus à être attisé [...], il s'exprime de lui-même dans la rue lorsque

⁶¹⁸ A propos de la guerre de 1812, voir David S. et Jeanne Heidler, *The War of 1812*, Westport, London, Greenwood Press, 2002 ; ainsi que Donald R. Hickey, *The War of 1812, A Forgotten Conflict*, Urbana and Chicago, University of Illinois Press, 1990.

⁶¹⁹ Steven Watts, *The Republic Reborn, War and the Making of Liberal America*, 284-289 ; Marie-Jeanne Rossignol, *Le Ferment nationaliste*, 283-321.

⁶²⁰ John Melish, *Travels in the United States, 1806-1811*, cité par Steven Watts dans *The Republic Reborn*, 2-5.

⁶²¹ Concernant le développement du sentiment national américain au moment de la guerre de 1812 et dans les années qui suivent le conflit, se référer à George Dangerfield, *The Awakening of American Nationalism, 1815-1828*, Harper Torchbooks, 1965.

l'orgueil national est menacé par une attaque de l'étranger. Il ne s'agit plus de [le] créer mais de [le] renforcer » (Rossignol, *Le Ferment nationaliste*, 325).

Il convient ici d'examiner comment l'affirmation du sentiment national se traduit dans les témoignages de la période. Quelle place les visiteurs revendiquent-ils pour leur nation ? Quels nouveaux éléments viennent enrichir l'identité américaine, en particulier sur le plan culturel ? Les marchands reflètent-ils la transformation progressive des valeurs nationales, c'est-à-dire l'abandon progressif des principes du républicanisme classique en faveur du libéralisme et de l'individualisme ?⁶²² Dans leur vision de la société américaine, quelle place réservent-ils à trois groupes traditionnellement exclus ou relégués à un rôle secondaire, en l'occurrence les femmes, les Amérindiens et les Noirs ?

Par ailleurs, on reviendra sur le processus de mise en écriture - ou plutôt de réécriture - des récits, en mettant en regard les témoignages de l'époque et ceux rédigés dans les années suivant le retour au pays. L'étude des mémoires écrits entre les années 1820 et 1840, et publiés dans la plupart des cas de manière posthume vers le milieu du XIX^e siècle, montrera le travail de transformation progressive du souvenir du séjour en Europe. Il s'agit d'étudier en quoi ces récits autobiographiques constituent de formidables outils destinés à consolider le sentiment patriotique, et la manière dont les auteurs apportent une contribution directe à l'écriture d'une histoire nationale. On verra que le récit des expéditions dans les terres sauvages de l'Ouest américain sont l'occasion de célébrer les valeurs nationales d'individualisme, de liberté et d'optimisme, et de rassembler les compatriotes derrière la promesse d'un avenir exceptionnel.

I- L'adoption d'une norme américaine

A) De « parfaits étrangers » en Grande-Bretagne

L'étude de la vision de la société britannique a montré que les voyageurs du début du XIX^e siècle ont le sentiment d'être en terre étrangère : la Grande-Bretagne est devenue aussi

⁶²² Ce n'est plus tant le citoyen vertueux qui sacrifie ses intérêts personnels pour le bien général qui est célébré, mais plutôt l'Américain autodidacte et ambitieux qui, à force de travail et d'audace, parvient à gravir les échelons et se consacre tout entier à la recherche du profit et de son intérêt personnel. Steven Watts détaille cette transformation des valeurs dans son ouvrage *The Republic Reborn, War and the Making of Liberal America, 1790-1820* (voir en particulier son introduction, XVII-XVIII). Voir également Len Travers, *Celebrating the Fourth*, 192-199, ainsi que le portrait du nouveau modèle américain au début du XIX^e siècle par Gordon Wood dans *The Americanization of Benjamin Franklin*, 242-244.

peu familière que les autres pays européens. Ce mouvement s'accompagne d'un changement révélateur : les voyageurs ne se décrivent plus comme des « étrangers » en Grande-Bretagne, c'est-à-dire des non-Britanniques, mais comme des "Américains," signe que leur appartenance à une communauté nationale est désormais acquise. Ainsi, en 1816, Charles Longstreth note qu'en tant qu' « Américain et *gentleman* », il se doit de distribuer de généreux pourboires au personnel de l'hôtel de Liverpool où il loge (Longstreth, *Diary*, May 3 1816, c'est moi qui souligne). Les formalités d'entrée sur le territoire britannique, qui deviennent plus rigoureuses au moment des guerres européennes, encouragent cette évolution : lorsqu'ils arrivent à Gravesend en 1799, Joseph et Beulah Sansom sont priés de se présenter au « Bureau des Etrangers » où leur identité est dûment vérifiée et ne sont autorisés à séjourner sur le territoire qu'après avoir obtenu un passeport (Beulah Sansom to Samuel Sansom, 24th, 4th month 1799, *Papers*). Les conditions se durcissent encore pendant la deuxième guerre d'indépendance : en juin 1814, Mary Torrey et son mari sont contraints de patienter huit jours à bord de leur navire dans le port de Liverpool dans l'attente d'un passeport et ils sont autorisés à séjourner à Londres pour une durée n'excédant pas dix-neuf jours (Torrey, *Journal*, 19 June, 24 June 1814).

D'autre part, alors que les visiteurs de la période coloniale et révolutionnaire s'efforçaient pendant leur séjour de gommer leur « rusticité » et de se transformer en parfaits *gentlemen* anglais, les Américains du début du XIX^e siècle ne renient plus leurs origines et se plient plus difficilement aux coutumes locales. Ils ont acquis un style vestimentaire propre et identifié comme tel à l'étranger : en 1810, Joshua White rapporte même qu'un Anglais de retour depuis peu des Etats-Unis a adopté la tenue du pays et est pris pour un « capitaine Yankee » dans une rue de Liverpool (White, *Letters*, I, 19). Le fait qu'un Anglais se soit converti aux usages vestimentaires américains traduit à lui seul l'affirmation du caractère national.

Il ne fait en outre aucun doute que les Américains observent leurs hôtes avec davantage de recul, car on voit se multiplier les références à la figure nationale de "John Bull." Les visiteurs sont en mesure de comparer les caractéristiques nationales de deux peuples bien distincts, et ils n'hésitent plus à tourner en dérision une nation qui incarnait autrefois un idéal, comme l'illustre le portrait peu flatteur du public d'un théâtre de Manchester en 1815, tel que le brosse Joseph Ballard : "John Bull in the gallery was quite

noisy. [...] When a player who had danced a hornpipe did not make his appearance, John became extremely outrageous” (Ballard, *England in 1815*, 34, c’est moi qui souligne).⁶²³

D’autre part, la norme américaine sert de référence presque systématique à ce qui est observé en Grande-Bretagne. Ainsi Joseph Ballard écrit-il que les maisons de brique à Leeds ressemblent « aux nôtres », que les voitures à Londres ne sont pas aussi élégantes que « les nôtres », ou encore que l’Irlandaise Eliza O’Neill (1791-1872) surpasse « toutes nos actrices » (Ballard, 35, 40, 51). Les voyageurs vont jusqu’à condamner tout ce qui dévie de l’exemple américain et ils estiment leur modèle supérieur, se rendant ainsi coupables des mêmes travers que les voyageurs britanniques en Amérique. Le rapport de force s’inverse par rapport à la période coloniale : les Américains s’étonnent désormais que les Britanniques n’aient pas adopté les mêmes coutumes qu’eux, comme lorsqu’en 1816 Charles Longstreth déplore que les Britanniques aient « remplacé » par des haies et des fossés les clôtures qui, selon lui, doivent délimiter les terres agricoles.⁶²⁴

Les visiteurs sont donc parvenus à adopter une plus grande distance vis-à-vis de l’héritage britannique en lui substituant une nouvelle norme américaine. Il est un autre signe du renforcement de l’identité nationale, des contre-attaques de plus en plus nombreuses et puissantes face à l’insolente Albion.

B) L’Amérique contre-attaque

Le début du XIX^e siècle voit se multiplier les récits de voyageurs britanniques qui, poussés par la curiosité, traversent l’Atlantique pour se rendre compte par eux-mêmes des progrès réalisés par leurs anciennes colonies. Pour la plupart, leurs commentaires sont acerbes : ils dépeignent un peuple primitif, sans éducation ni raffinement, sans aucun respect de la hiérarchie ou des règles de bienséance, une société hypocrite qui se targue d’être « la terre de la liberté » et de constituer un modèle pour l’humanité alors qu’elle maintient une large population noire en esclavage.⁶²⁵ C’est sans regret que l’Irlandais Isaac Weld (1774-

⁶²³ L’auteur fait deux autres références à la figure de John Bull, toutes deux peu flatteuses : l’Anglais est présenté comme excessivement chauvin et manquant d’esprit critique par rapport aux informations colportées sur l’Amérique dans les journaux au moment de la guerre de 1812 (Ballard, *England in 1815*, 55, 80).

⁶²⁴ « The general appearance of the country is very striking to me, instead of fences as is usual in America, they have substituted hedges and ditches which give the country rather a pretty appearance, without which it would look very bare as I have seen no tree yet, although the inhabitants call what we should consider a clump of bushes a very fine wood” (Longstreth, *Diary*, 39, c’est moi qui souligne).

⁶²⁵ David John Jeremy recense quarante récits de voyage publiés par des Britanniques dans les vingt-cinq années suivant l’indépendance, mais ce chiffre augmente au début du XIX^e siècle, et plus encore entre 1850 et 1900

1856) quitte le sol américain en 1797 : « I shall leave [this Continent] without a sigh, and without entertaining the slightest wish to revisit it » (Weld, *Travels*, 376). Cependant, les Américains ne sont plus enclins à accepter ces remarques aussi docilement qu'auparavant, comme le constate un autre visiteur britannique, Charles William Janson, qui accuse les habitants de contester la moindre critique formulée à leur égard :

Americans make a point of denying every truth that in any way tends to expose a defective habit, or a national error. They fondly conceive themselves the merited favorites of heaven ; and the United States a country where triumph the purest principle of legislation which ever adorned civil society. [...] The slightest sarcasm rouses a spirit of resentment in the bosom of the sullen Yankee. (Janson, *The Stranger in America*, VIII-IX)

Les Américains ont à leur disposition plusieurs moyens pour contre-attaquer, le principal étant la presse périodique,⁶²⁶ mais les récits de leur voyage en Grande-Bretagne – en particulier lorsqu'ils sont publiés - offrent également une plate-forme efficace pour réfuter les « mensonges » colportés sur leur pays natal. Les visiteurs commencent par retourner les accusations contre leurs auteurs : à ceux qui reprochent aux Américains leur vantardise, leur suffisance et leur chauvinisme, ils répliquent qu'ils observent les mêmes défauts chez les Britanniques en voyage sur le continent européen. Après avoir assisté à Paris en 1814 à plusieurs pièces de théâtre caricaturant l'ennemi héréditaire, Mary Torrey estime le portrait non dénué de vérité car les « Anglais » qu'elle croise outre-Manche se comportent de façon « gauche » et « arrogante » (Torrey, 12 Sept. 1814, *Journal*, 89). La comparaison avec la terre d'origine apparaît toujours en filigrane : Torrey se félicite que, contrairement à son ancienne métropole, l'Amérique ait su s'ouvrir à d'autres influences, notamment à la culture française, ce qui lui a permis de se construire une identité en s'inspirant des “meilleures qualités” des deux plus grandes nations européennes, tout en évitant leurs faiblesses. A travers son journal, elle réaffirme son adhésion aux valeurs nationales, présentées comme un heureux équilibre entre la “réserve” et le “dédain” des Anglais d'une part, et la “frivolité,” la “désinvolture” et “le manque de sincérité” des Français de l'autre : “[In Americans alone] one extreme tempers

(*Henry Wansey and his American Journal, 1794*, ed. David John Jeremy, *Memoirs of the American Philosophical Society*, vol. 82, 1970, 28). Pour une analyse de ces visiteurs britanniques, voir Jane L. Mesick, *The English Traveller in America, 1785-1835*, New York, Columbia University Press, 1922 ; Allan Nevins, ed., *America Through British Eyes*, OUP, 1948. Pour une vision plus spécifique du sud des Etats-Unis, voir également la thèse de doctorat de Michel Gauthier, « Le Sud des Etats-Unis dans les relations de voyage britanniques (1783-1837) ».

⁶²⁶ Robert E. Spiller, *The American in England during the First Half Century of Independence*, 300-301.

the other so well as to produce a third & more agreeable character than either” (Torrey, Sept. 4th 1814, *Journal*, 85).⁶²⁷

La traversée de l’Atlantique offre l’occasion de rencontrer ces fameux voyageurs britanniques et de leur donner une leçon. En 1820, E. S. Thomas effectue le trajet entre New York et Liverpool en compagnie d’un industriel de Manchester qui prend un malin plaisir à dénigrer tout ce qu’il a pu observer en Amérique. Lorsque le passager désobligeant vient à se plaindre de la douane américaine, Thomas attend patiemment l’arrivée en Angleterre pour prendre sa revanche : « I could not help asking him, which he thought was the most accomodating, an American, or an English custom house ? His reply was that he never would complain of an American custom house again” (Thomas, *Reminiscences*, 152-154).

Les Américains se défendent bien entendu de se rendre coupables du même péché d’orgueil que leurs cousins britanniques. Dès la préface de ses *Lettres d’Angleterre*, Joshua White assure son lecteur de son « impartialité » et de l’absence de partis pris.⁶²⁸ Pour mettre en exergue ses qualités, il oppose son attitude à celle des visiteurs en Amérique “trop pressés et négligents,” qui se contentent de visiter les principales villes et les grands ports de la côte atlantique, et n’ont donc qu’une vision “superficielle” du peuple américain et de son caractère.⁶²⁹ Cependant, la description même de sa terre natale montre qu’il n’honore pas ses engagements : ce marchand de Géorgie défend une vision de l’Amérique rurale lorsqu’il identifie le citoyen modèle comme un fermier, “travailleur et heureux,” “robuste et en bonne santé,” et il trahit ses convictions républicaines en affirmant que ce dernier prospère sous les auspices d’un gouvernement bienveillant aux pouvoirs limités :

I feel a pride in declaring that the large body of my countrymen are not such as throng the streets or houses of the commercial cities. Robust, healthy, and industrious, cultivators of their own soil, and equally sharing in all the advantages which are diffused by a mild government, they are attached to it equally from duty and gratitude. (White, *Letters*, I, 64-65)

Les témoignages se transforment donc en plaidoyer en faveur du caractère américain, toujours pris pour cible par les Britanniques. S’il est une chose qui perdure, ce sont les

⁶²⁷ On retrouve cet argument chez Martha Coffin Derby : en se rendant à un bal à Bath en 1801, elle estime que les Américains dansent mieux que les Britanniques car ils ont intégré une partie de la « grâce » et de la « délicatesse » des Français, mais ont su également préserver une certaine simplicité. Elle conclut tout naturellement : « We are, I think, a happy medium between the two » (Martha Coffin Derby to her sister Eleanor Coffin, Bath, December 8 1801, *Letters and Diary*).

⁶²⁸ « [The author] viewed things [...] with impartiality » (White, *Letters*, I, Preface, VII). La préface est reproduite dans les annexes (vol. 2, p.170).

⁶²⁹ “I lament in [foreign travellers] whirling rapidly along in the mail stages from New England to Georgia, without ever glancing at the interior of the country, where the character of the nation exists in the strongest colours” (White, *Letters*, I, 64).

préjugés à l'encontre des Américains : en 1815, Joseph Ballard rapporte qu'on s'étonne de sa parfaite maîtrise de l'anglais, du fait qu'il ne se nourrisse pas exclusivement de viande salée en hiver, ou encore de son amour pour les « forêts américaines impénétrables » (Ballard, May 25 1815, *England in 1815*, 66). Le conflit de 1812 accentue par ailleurs les tensions et, comme au moment de la guerre d'indépendance, donne lieu à quantité de plaisanteries sur l'amateurisme et le manque de courage des troupes nord-américaines.⁶³⁰ En 1815, Ballard partage un repas avec une Anglaise qui explique les victoires navales américaines par le grand nombre de déserteurs anglais ayant rejoint les rangs ennemis, et, au cours d'un voyage en diligence, se voit complimenté sur la bravoure des troupes par un colonel anglais, qui attribue lui aussi cette qualité aux seules origines anglaises des combattants (Ballard, *England in 1815*, 35, 61). La réponse se fait cependant plus mesurée que dans les années 1780 et 1790 : Joseph Ballard se contente d'indiquer qu'il a toutes les peines du monde à garder son sérieux, mais n'exprime pas la moindre gêne et ne s'insurge pas contre ses détracteurs. Au contraire, il témoigne d'une volonté d'apaiser les relations entre les deux peuples, puisqu'il observe à un autre moment de son récit qu'un grand nombre d'Anglais éprouvent de vifs regrets, et même une certaine honte, à propos de l'incendie de la capitale américaine en août 1814 : “Many Englishmen have acknowledged to me that it was a stain on their national character which cannot be obliterated” (Ballard, *England in 1815*, 76, c'est moi qui souligne).⁶³¹

Si la plupart des voyageurs prennent désormais ces insultes sur le ton de la plaisanterie, ils ne laissent pas pour autant passer de tels affronts sans réagir. Marie Sargent Torrey commence par s'amuser de la bêtise d'un Anglais surpris par la blancheur de sa peau, mais adopte par la suite un ton plus critique :

I had an amusing visitor on Tuesday, who would not believe that I was an American, because my complexion was not 'copper-colored'; he was sure, he said, 'that my parents were English', & I really had some difficulty in convincing him that I was really & absolutely American. And this gentleman was a merchant of a very respectable standing in London! His ignorance, strange as it may seem, is however by no means singular here; the like is often betrayed by those who ought to be better informed. (Torrey, *Diary*, June 13 1815, c'est moi qui souligne)

L'utilisation d'un point d'exclamation traduit sa surprise ainsi qu'une certaine exaspération face à des interlocuteurs dont elle peine à expliquer l'ignorance. Sa riposte ne se fait pas attendre : à ceux qui considèrent toujours les Américains comme inférieurs, Torrey rétorque

⁶³⁰ En ce qui concerne les critiques à l'encontre des soldats nord-américains pendant la guerre d'indépendance, voir Stephen Conway, « From Fellow-Nationals to Foreigners, » *The William and Mary Quarterly*, 91-92.

⁶³¹ Nous reviendrons un peu plus tard sur cette volonté d'atténuer les tensions anglo-américaines (voir la partie III- Tirer des leçons du passé pour se projeter dans un avenir triomphal, dans ce même chapitre, p.488).

que les victoires militaires des troupes américaines à la fin de la guerre de 1812⁶³² ont prouvé au “bon peuple britannique” que les Etats-Unis avaient toute leur place parmi les grands de ce monde :

I trust that the events of the past year have taught the good British people, that whatever else we may or may not be, we are to hold an important place in the scale of nations, & that we are capable of maintaining it (Torrey, *Diary*, June 13 1815).

L’expression “bon peuple britannique” est lourde d’ironie, et traduit toute la condescendance d’une Américaine qui exige d’être traitée avec le respect dû à un peuple qu’elle estime l’égal de la Grande-Bretagne.

De nombreuses critiques portent encore et toujours sur les caractéristiques physiques du territoire américain. Lorsqu’en 1802, une Irlandaise demande à Martha Coffin Derby s’il y a des montagnes en Amérique, cette dernière souligne avec mépris la différence d’échelle avec la Grande-Bretagne. L’utilisation du pronom « we », opposé à l’adjectif « your », marque la rupture définitive entre les deux pays :

“My dear Madame,” I said, “We have lakes where we might put your little island of Ireland and not see land. We have rivers which from the mouth are navigable as many leagues as it is from here to America. Now with such lakes and such rivers, what must be our mountains!” (Martha Coffin Derby to her sister Eleanor Foster, London, March 1 1802)

En 1805, Washington Irving se fait lui aussi le témoin d’a priori concernant l’environnement naturel américain : il s’entretient avec un Suisse qui, en l’absence de nouvelles de son frère parti s’installer outre-Atlantique, imagine qu’il a été emporté par la fièvre jaune, ou tout simplement tué et dévoré par des sauvages (Irving, *Notes & Journal*, 100). Mais, plutôt que d’expliquer l’ignorance des Européens par une certaine indifférence à leur égard, l’Américain attribue ce manque de considération à la jalousie et à la peur des Européens de se faire détrôner par une jeune nation en plein devenir.⁶³³

On remarque une évolution au tournant du siècle : les visiteurs ne se contentent plus de faire valoir l’immensité de leur territoire, l’abondance de ses richesses naturelles, ou encore la

⁶³² Mary Torrey fait probablement allusion à la bataille de la Nouvelle-Orléans du 8 janvier 1815, qui s’est soldée par la victoire des troupes américaines menées par le Général Andrew Jackson sur les Britanniques.

⁶³³ Ainsi, Irving met en cause la presse britannique qui colporte des “mensonges effrayants”, soutenue par le gouvernement qui cherche à dissuader les candidats à l’immigration : “I am convinced that these [wrong] ideas [about America] are produced by the false representations of scoundrels who are employed by the governments to discourage emigration” (Irving, *Notes & Journal*, 100). De manière similaire, dix ans plus tard, Joseph Ballard rejette la faute sur « les représentations mensongères des touristes anglais » ainsi que « l’intérêt du gouvernement à limiter l’immigration » (Ballard, *England in 1815*, 66).

générosité et la bienveillance de la terre nourricière, mais affirment désormais que les paysages américains rivalisent de beauté avec les sites européens les plus réputés. A l'occasion d'un séjour dans les stations thermales de Saratoga et de Ballston Springs dans l'état de New York en 1805, Elkanah Watson déclare ainsi que les chutes d'eau de Glens Falls présentent à ses yeux toutes les caractéristiques d'un paysage « sublime » et que le lac George offre une « beauté romantique » qui l'emporte sur celle d'un modèle du genre, le lac de Genève :

The scenery of Lake George is surpassingly grand, picturesque, and beautiful. I am assured, that the Lake of Geneva, so vaunted by European tourists, bears no comparison to it, either in its quiet loveliness or imposing magnificence. (Watson, *Memoirs*, 405)

Quant aux chutes d'Ausable Charm près du lac Champlain, il estime qu'elles feraient l'objet d'un pèlerinage pour tous les amateurs d'une nature grandiose si elles étaient situées sur le continent européen.⁶³⁴ La nature américaine constitue donc à ses yeux une source d'inspiration artistique tout aussi puissante que celle du vieux continent, et son commentaire marque une nouvelle étape dans l'indépendance culturelle américaine, même si les critères esthétiques restent toujours européens.⁶³⁵ Le regard des Européens sur les paysages américains commence cependant à évoluer, comme le constate Ebenezer S. Thomas à l'occasion de son séjour à Edimbourg en 1803 : un médecin lui apprend qu'un voyageur allemand, qui a classé les plus beaux panoramas au monde, a placé la vue depuis l'assemblée de Boston en deuxième position, derrière la Baie de Naples, mais avant Carlton Hill en Ecosse, Howth Hill près de Dublin, et surtout Richmond Hill en Angleterre (E.S. Thomas, *Reminiscences*, 147).

Les voyageurs trouvent également dans les terres de l'Ouest américain le signe que les Etats-Unis sont en passe d'égaliser l'Europe, à travers l'exemple des stations thermales de Ballston et Saratoga Springs.⁶³⁶ Elkanah Watson affirme ainsi en 1805 que la ville de Saratoga Springs n'est pas loin d'égaliser ses rivales européennes en élégance, en confort et en raffinement : “This is the most splendid watering-place in America, and is scarcely surpassed in Europe, in its dimensions, and the taste and elegance of its arrangement” (Watson,

⁶³⁴ « Had they [Adgate's Falls] been situated in Europe, their fame would for ages have been resounded, and they would have allured the pilgrimages of all who love to contemplate nature in her wildest moods and most wonderful works” (Watson, *Memoirs*, 409).

⁶³⁵ Les commentaires du voyageur ont une valeur prophétique car David Cooper situera l'un des épisodes de son roman *Le Dernier des Mohicans* (1826) sur le rocher au pied des chutes de Glens Falls, et le photographe Seneca Ray Stoddard (1844-1917) rendra célèbre le lac George (“Glens Falls,” Encyclopédie Britannica).

⁶³⁶ Timothy Holmes, *Saratoga Springs, New York : A Brief History*, Charleston, SC, The History Press, 2008, 27-30.

Memoirs, 403). Francis Cabot Lowell vante pour sa part la qualité des eaux de Ballston, selon lui inégalée en Europe (Francis Lowell to his uncle William Cabot, London, May 29 1811).

Mais la défense du caractère national ne consiste pas seulement à se défendre face aux accusations des Européens : il s'agit également d'affirmer la supériorité du mode de vie américain.

C) « *There is nothing like our country in Europe* »⁶³⁷ : proclamer la supériorité du modèle américain

Après neuf années passées outre-Atlantique, William Lee prend plus facilement la mesure des avancées accomplies par la jeune nation américaine et il assure à son épouse que l'Amérique de 1810 n'a plus rien à envier à la Grande-Bretagne en termes de niveau de vie, de coût, ou de confort. Il prend pour preuve les fermes cossues des environs de New York, les routes « incomparables » qu'il emprunte pour se déplacer, le grand nombre de calèches qu'il croise sur ces axes, ou encore l'apparent « bonheur » des habitants (William Lee to Mrs Susan Lee, New York, Sept 14 1810, *Yankee Jeffersonian*, 127). En tant que membre de l'élite américaine, Lee s'emploie également à défendre ses pairs en déclarant que la société élégante de New York mène un train de vie comparable à celui des « nobles » anglais et des « princes » français :

The first people of this city [New York], who dine their friends three or four times a week, and have their town house and country house, do not spend more than \$10,000 per annum or 50,000 fr but then they live in the style of English noblemen and French princes. Their houses are neatly finished and furnished, and there is a comfort and an independence about them that is to be seen in no other country. (*Ibid*)

Les autres régions font l'objet de la même apologie : Robert Mackay affirme en 1810 que sa ville d'origine, Savannah, « surpasse de loin Liverpool » par le nombre de belles calèches que l'on y croise. Ebenezer S. Thomas déclare pour sa part que Boston en 1816 offre des demeures plus « splendides » que « n'importe quelle ville d'Europe ». La même année, Charles Longstreth de Philadelphie écrit que le fameux bœuf anglais qu'on [lui] a tant vanté n'est en rien supérieur à celui des meilleurs étals de sa ville natale, et que l'on trouve sur les tables des « gens fortunés en Amérique » des produits tout aussi luxueux et de bonne qualité

⁶³⁷ William Lee to Mrs Susan Lee, Sept 14 1810, *Yankee Jeffersonian*, 127.

que de l'autre côté de l'Atlantique.⁶³⁸ Les visiteurs insistent sur le fait que le niveau de vie en Amérique est équivalent à celui en Europe, mais suggèrent qu'il n'est pas une copie de la norme aristocratique européenne, ce qui dénote la prise de distance face à l'ancien modèle. William Lee va même jusqu'à juger l'exemple américain supérieur, lorsqu'il observe que les membres de l'élite de New York se montrent plus raisonnables dans leurs dépenses que les aristocrates outre-Atlantique.⁶³⁹ Si la référence à l'Europe reste encore incontournable, c'est désormais en grande partie en opposition à cette dernière que les voyageurs se définissent. Lee conclut ainsi son portrait laudateur : « In short, my Susan, there is nothing like our country in Europe, and we must get back to it as fast as we can » (To Mrs Susan Lee, Sept 14 1810, *Yankee Jeffersonian*, 127).

Cette prise de distance vis-à-vis de l'aristocratie européenne, déjà relevée dans les témoignages des années 1780 et 1790, s'accélère au tournant du siècle : lorsqu'en 1812 Thomas H. Perkins visite la demeure du Marquis de Westminster, Eaton Hall, il quitte les lieux « sans éprouver le moindre sentiment d'envie » lorsqu'il imagine les sommes nécessaires à l'entretien de ce palais et les “soucis” inhérents à un tel train de vie (Thomas H. Perkins, July 1812, *Reminiscences of England & Wales, Papers*). Quant à Marie Sargent Torrey qui côtoie le beau monde parisien en 1814, elle a hâte de fuir cette existence “dangereuse” faite de “luxe,” de “débauche” et d’“extravagance” :

The more I see of the “ways of the world,” & of the various kinds of dissipation practiced in it, [...] the more grateful do I feel for my own exemption from such danger. [...] I am already almost tired of seeing splendour & luxury, & begin to count the months with must roll before I return home. Though pleased to be awhile in the great world, I should be far from contented to remain in its bustle and extravagance (Torrey, August 26 and Sept. 1 1814, *Journal*)

Les deux voyageurs reflètent l'attachement croissant de la haute société américaine à un mode de vie qui s'inspire de valeurs bourgeoises, puritaines et des principes du républicanisme classique, une vie simple, heureuse et utile, en opposition à celle d'aristocrates européens perçus comme oisifs et décadents. En préparant son retour au pays en 1802, le Quaker Joseph Sansom se réjouit ainsi de troquer les brillants palais européens contre la “confortable

⁶³⁸ « The streets of Savannah are completely crowded with Carriages, & most of them the neatest you can imagine, we far surpass Liverpool, I assure you » (Robert Mackay to Eliza Mackay, 5 Feb. 1810, *Letters*, 91). Concernant Boston, voir E.S. Thomas, *Reminiscences*, 19. Enfin, à propos de Philadelphie : « The English dinnertables are loaded with luxuries and very splendidly furnished, the arrangement differs very little from people of fortunes in America. [...] the old English beef that thee [Longstreth's fiancée] has so frequently heard boasted of was not superior to the best in Philadelphia market and there was no article on the table better than the productions our country except port wine & malt liquor » (Longstreth, 31st 5th month 1816, *Diary*, 35).

⁶³⁹ De manière similaire, il affirme que les Américaines sont aussi « belles » et « élégantes » que les Parisiennes ou les Londoniennes, et leur sont même supérieures par la « simplicité » et l'« innocence » qu'elles manifestent.

médiocrité” des fermes américaines et la “médiocrité heureuse” de ses habitants.⁶⁴⁰ La rusticité, qui était gommée à la période coloniale, est à présent affichée comme un trait distinctif du caractère national et fait la fierté des concitoyens. Les grandes métropoles européennes ne sont plus enviées par les visiteurs, qui n’aspirent qu’à retrouver la quiétude de leurs villes, comme l’exprime le Bostonien Thomas H. Perkins en 1811 :

I took my leave of those two great Cities [Paris and London] with infinite satisfaction, [...] the state of society, and the scale on which every thing is done in those great emporiums of the world, so far beyond what suits my taste, that I look forward to what I am returning, with infinite pleasure. (July 1 1812, *Diary*)

Dans ce contexte, c’est naturellement avec davantage de réserve que les visiteurs s’adaptent au mode de vie de l’élite européenne, ne serait-ce que le temps du séjour. En décrivant à son amie d’Edimbourg les attentes de son frère et de sa famille concernant leur voyage en Angleterre en 1810, Anna Cabot Lowell précise qu’ils ne souhaitent aucunement fréquenter le “monde étourdissant de la société à la mode,” mais recherchent une compagnie plus simple et plus “agréable,” ce qui les amène finalement à s’établir à Edimbourg plutôt qu’à Londres. Lorsqu’elle précise que le séjour est destiné à préparer les enfants de la famille à occuper une profession “respectable” et à mener une vie “heureuse et utile,” Lowell rejette clairement le modèle aristocratique européen.⁶⁴¹ Nul ne s’étonnera que quelques mois après son arrivée en Angleterre, Hannah Lowell se languisse de sa terre natale, comme elle l’écrit à sa soeur : « I have several times lately thought whether you were not enjoying more heartfelt satisfaction than we who are seeking amusements [in London] » (Hannah Lowell to Mary Lee, London, June 6 1811). Alors qu’au milieu du XVIII^e siècle le voyageur provoquait l’envie de ses proches en partant découvrir la métropole, on assiste là à un mouvement contraire.

Cette réaction montre que l’écart culturel se creuse de part et d’autre de l’Atlantique à mesure que s’affirme l’identité américaine. A son retour en Amérique en 1802, Joseph Sansom confronte les points de vue des passagers américains avec celui d’un jeune Londonien

⁶⁴⁰ “The farm-houses scattered along the shore [of Long Island] have an air of comfortable mediocrity, equally remote from the cottages and the palaces of Europe. [...] [I finally returned to Philadelphia], an abode of happy mediocrity, endeared by absence, and enhanced by comparison” (*Travels*, 271, 276). On retrouve dans ces commentaires l’influence, entre autres, de la philosophie d’Aristote, qui prône la recherche d’un équilibre (*aurea mediocritas*) entre deux extrêmes, par exemple entre une richesse excessive et une misère noire, mais également les arguments de Benjamin Franklin qui vante l’heureuse médiocrité américaine dans *Information to Those Who Would Remove to America*, 1782.

⁶⁴¹ “They seek for [...] their children such attainments as will make them useful and happy in life, fit them for honourable professions and enable them to mingle in high society” (Anna Cabot Lowell to Anne Mac Vicar Grant, Boston, June 10 1810, cité dans Rosenberg, *The Life and Times of Francis Cabot Lowell*, 168).

qui vient de débarquer à New York : quand ce dernier ne retient de la ville que les chaussures sales des habitants, un retard de sept ans sur la mode européenne et des boutiques ressemblant à des “porcheries”, les premiers se réjouissent de l’absence de mendiants et de pickpockets, retrouvent avec bonheur des douaniers bienveillants, et des habitants qui les reçoivent à bras ouverts sans se soucier de leur rang (Sansom, *Travels*, 272). Les Américains sont désormais fiers de tout ce qui différencie leur pays du Vieux Continent, comme Sansom qui se réjouit d’entendre deux Français se plaindre qu’ils “s’ennuient à mourir” à New York ou Philadelphie, car c’est le signe qu’on mène en Amérique une vie simple, vertueuse et laborieuse :

[The two Frenchmen] thought the people of New York must be all melancholy; for they were always at work, and not a soul was to be seen in the streets of a Sunday during church time. They were dying with *ennui*, for want of amusement; [...] We assured them they would find it duller still in the metropolis, as the Philadelphians were noted for minding nothing but their own business; and agreed, that they could not do better than go back to France. (Sansom, *Travels*, 275-276)

Les témoignages de la période font donc apparaître un modèle de vie spécifique américain, qui se construit en grande partie en opposition avec celui de l’aristocratie européenne. Il semble que les Américains ne traversent plus l’Atlantique pour prendre des leçons mais plutôt pour en donner.

D) Une Amérique donneuse de leçons

Les visiteurs du début du XIX^e siècle se montrent de plus en plus confiants en l’avenir de leur nation, persuadés que, selon la théorie du mouvement des civilisations vers l’ouest, elle sera un jour appelée à remplacer la vieille Europe et à s’imposer comme le nouveau modèle politique, économique, social et culturel.⁶⁴² Le séjour ne semble donc plus tant destiné à se former, se familiariser avec les coutumes et normes européennes, ou encore à parfaire des manières et des connaissances artistiques, mais bien au contraire à s’émerveiller des progrès accomplis par la jeune Amérique depuis son indépendance et se donner en exemple auprès des Européens.

⁶⁴² Voir l’analyse de Stow Persons, « The Cyclical Theory of History in Eighteenth Century America, en particulier 152-161 ; Elise Marienstras, *Les Mythes fondateurs de la nation américaine*, 96-98.

Le pays se pose notamment en modèle politique face à une Europe monarchique déchirée par les guerres. Les libertés traditionnelles anglaises, tant prisées pendant la période coloniale et dont se réclamaient les insurgés au début de la lutte pour l'indépendance, sont devenues objet de rejet et parfois de mépris, ainsi que les documents fondateurs qui leur sont liés. Se présentant comme les champions des valeurs républicaines, les visiteurs vont jusqu'à se poser en redresseurs de torts et en défenseurs de l'opprimé auprès des Européens : White décide ainsi de secourir l'une des occupantes des geôles de Warwick, considérant que la jeune personne, condamnée à sept ans d'exil en Australie pour un simple larcin, est victime de lois criminelles « sanglantes » et d'une justice « aveugle », en contradiction totale avec l'identité du pays : « Englishmen ! This is a reproach upon your character. How long will you view with unconcern the blood-stained code of your country ? »⁶⁴³ Avec un aplomb certain, l'Américain reproche au pays de bafouer les traditions de liberté dont il se targue par un code criminel « cruel » et « barbare », indigne d'une nation civilisée, et qu'il estime urgent de réformer :

I must be indulged in making some remarks on the penal system of a country which boasts of the freedom of its people [...] [Such a code is] disgraceful to humanity and to an enlightened people [...]. We find, in all despotic governments, that the laws are cruel, and as advances are made to refinement and civilization, the progress is marked by an amelioration of criminal punishments. England, however, is an example of the first, without a correspondent change in the latter. (White, *Letters*, I, 227-229)

Se décrivant comme un « philanthrope » et se réclamant de principes « d'humanité », il soutient que l'éducation des masses et l'enseignement des principes de morale chrétienne sont les seuls outils efficaces pour réduire les actes de violence, de même qu'il estime des lois sévères moins efficaces pour lutter contre le crime que des peines justes et mesurées.⁶⁴⁴ Il illustre son propos à travers l'exemple de la criminelle britannique qu'il a défendue : la jeune femme est finalement graciée et présente tous les signes d'une conversion morale, puisqu'elle assure à son bienfaiteur qu'elle suivra désormais « la voie de la vertu, qui est la voie de l'honneur, de la paix et du bonheur » (White, II, 122 ; I, 237). Au code britannique « tyrannique », White oppose bien entendu les lois américaines, et tout particulièrement celles de Pennsylvanie, qu'il présente comme un exemple pour « le monde entier » :

⁶⁴³ White, *Letters*, I, 221-229. Voir également II, 28. Le voyageur aide la jeune criminelle à obtenir des certificats de bonne conduite et témoignage en sa faveur devant la cour. L'adjectif « sanglant » fait référence au surnom de « Bloody Code » donné à l'époque aux lois criminelles anglaises, jugées particulièrement sévères (Kenneth Morgan, *The Birth of Industrial Britain, 1750-1850*, London, Routledge, 2013, 94). On retrouve ces arguments chez des réformateurs de l'époque, comme le Britannique John Howard (1726-1790) ou encore l'Américain Benjamin Rush (1745-1813).

⁶⁴⁴ Morgan, « Penal reform in the young Republic », 92-98.

The United States, and particularly the state of Pennsylvania, has furnished a lesson to the world in exemplification of the excellent effects which result from confinement and labour, in substitution of the pillory, the whipping-post and the gallows. (White, I, 228, c'est moi qui souligne)⁶⁴⁵

Cette invective contre la *common law* anglaise sonne donc comme une réaffirmation de la rupture politique avec la Grande-Bretagne : toute parenté avec l'ancienne métropole en matière de lois criminelles est farouchement niée, et la république américaine est présentée comme unique,⁶⁴⁶ et exemplaire : « In a country like that of which I have the happiness to be a member, severe laws are unnecessary, because the minds of the people are generally enlightened, and they are not depressed by tyranny » (White, I, 236).

Les voyageurs complètent ce portrait ô combien idéalisé⁶⁴⁷ en soulignant que leur terre natale se distingue également des puissances européennes par son climat de tolérance religieuse : Joseph Sansom rappelle que dans le nouveau monde, l'Etat n'a aucun pouvoir sur l'église.⁶⁴⁸ Elle brille également par la place réservée aux femmes : contrairement aux paysannes françaises, les Américaines ne travaillent pas dans les champs, tâche considérée comme « dégradante » et indigne d'une grande civilisation, comme l'exprime E. S. Thomas lors de son séjour en 1820 : « The softer sex should not be degraded by such labor, not even among the poorer classes, in any country, and least of all did I expect to find it among the boasted chivalry and refinement of modern France » (E.S. Thomas, *Reminiscences*, 219).

Il est un autre domaine où les voyageurs donnent des leçons à l'Europe, c'est celui des avancées technologiques. Lorsqu'à Runcorn, près de Liverpool, Joseph Ballard observe des bateaux à vapeur anglais, il ne doute pas un instant que les modèles américains leur sont bien

⁶⁴⁵ White réitère cette affirmation de façon plus prononcée encore dans le deuxième tome de ses lettres : « America has cause for exultation in this respect [mild punishments], and the example she has set is glorious for humanity, for the oppressed of other nations, if they will imitate it » (White, *Letters*, II, 272).

⁶⁴⁶ Voir Elise Marienstras, *Les Mythes fondateurs*, 51, 79-87. Il s'avère en effet que l'Amérique a su rapidement affirmer son indépendance par rapport à la Grande-Bretagne en ce qui concerne son code criminel : de nombreux états (la Pennsylvanie, le Maryland, la Caroline du Sud, le New Hampshire, la Virginie et le Massachussets) ont adopté de profondes réformes pénales à partir des années 1790 et certains philanthropes comme Benjamin Rush à Philadelphie ont fait considérablement évoluer les conditions de détention et le regard porté sur les criminels. Il n'en demeure pas moins que ce sont généralement les réformateurs européens qui sont à l'origine des idées mises en pratique en Amérique (Gwenda Morgan, « 'One of the first fruits of liberty' : penal reform in the young Republic, » *The End of Anglo-America*, R.A. Burchell, ed., 87-106).

⁶⁴⁷ Une telle vision ne reflète pas la réalité de l'époque, comme le souligne Gwenda Morgan : « In Pennsylvania, despite experiments with public labour, introduced as a deterrent in 1786, crime rates soared in the 1790s » (Morgan, « Penal reform in the young Republic, » 93).

⁶⁴⁸ « In the new world, on the western side of the Atlantic, the alliance between church and state, has been at length abolished. The elective government of the United States, unfettered by the shackles of prescription, disclaims all right of interference in matters of conscience » (Sansom, *Travels*, 179).

supérieurs.⁶⁴⁹ Joseph Sansom, quant à lui, loue dans son récit les talents d'un constructeur de ponts du Massachusetts, Timothy Palmer (1751-1821) : il déclare que la grande arche qu'il a fait construire au-dessus de la rivière Piscataqua en 1793 est « la plus large du monde », qu'elle dépasse les réalisations européennes de l'époque, notamment le pont métallique à Sunderland, en Grande-Bretagne, réalisé en 1793-1796. Il ne manque pas de mentionner le fait que l'architecte américain est autodidacte, pour mieux mettre en évidence son mérite (*Travels*, 15). Mais, emporté par sa ferveur patriotique, l'auteur s'égare : il compare en réalité un pont en bois avec un pont en fer !

Ebenezer Smith Thomas apporte lui aussi sa contribution à la promotion de l'excellence nationale en tournant en dérision les capacités techniques des Anglais : victime d'un accident de voiture sur la route de Dieppe à Rouen et après avoir laissé deux *gentlemen* s'évertuer sans succès à réparer le véhicule, il décide de “prendre les choses en main” et parvient à résoudre le problème en dix minutes à peine, permettant ainsi à tout l'équipage de rallier Rouen “sans le moindre risque” (*Reminiscences*, 169). Thomas fait également l'apologie des ingénieurs américains en matière d'outils agricoles en 1820 lors d'une visite du Conservatoire des arts et métiers de Paris, au cours de laquelle il remarque que trônent, au premier rang, deux modèles de charrues américaines, avant d'ajouter, en toute impartialité bien sûr : « they far surpassed all others in the immense collection, both in form and finish » (Thomas, *Reminiscences*, 201). La charrue représente tout un symbole : elle incarne cet idéal agraire auquel souscrivent les visiteurs, la vision d'une nation de citoyens-cultivateurs vertueux, libres et heureux.

Par ailleurs, les voyageurs profitent de leurs récits pour souligner les progrès réalisés dans les arts, qui leur permettent – disent-ils - de rivaliser avec la vieille Europe. James Oldden observe ainsi que le premier à avoir introduit la technique du panorama en France est « un citoyen des Etats-Unis », l'inventeur Robert Fulton (1765-1815) (Oldden, Aug 26 1801, *Diary*, 154). Joshua White, pour sa part, rend hommage aux talents du célèbre peintre Benjamin West (1738-1820), cet « illustre compatriote » qu'il qualifie de « génie sublime » (White, *Letters*, II, 45, 51). Joseph Ballard, quant à lui, est fier de noter qu'une exposition de peintures à la Somerset House en mai 1815 présente deux œuvres d'artistes américains, membres de la Royal Academy, Washington Allston (1779-1843) et Samuel F. B. Morse (1791-1872) (Ballard, *England in 1815*, 57). Aucun auteur ne juge cependant bon de préciser

⁶⁴⁹ « Compared with our boats of the same description, [the English steamboats] are as far behind in point of improvement as our stagecoaches are to those of this country » (Ballard, *England in 1815*, 101). Il explique un tel phénomène par l'excellence des routes anglaises et l'abondance de rivières en Amérique.

que tous les artistes cités ont estimé qu'ils n'avaient d'autre choix que de quitter leur pays natal pour se former et réussir dans le domaine artistique. Ils se sont conformés aux normes esthétiques européennes, sans véritablement affirmer un style propre, si ce n'est dans le choix des sujets de leurs tableaux.⁶⁵⁰

Il est un dernier signe d'affirmation de l'identité américaine, cette fois dans le domaine des lettres : même s'ils n'ont pas de formation littéraire et qu'ils ne prétendent pas rivaliser pas avec des écrivains professionnels tels que Laurence Sterne, James Boswell, ou encore Washington Irving, certains marchands de la période décident de publier le récit de leur séjour en Europe à leur retour et c'est une première par rapport à leurs prédécesseurs.⁶⁵¹ Ils pensent pouvoir apporter un point de vue nouveau sur le vieux continent, celui d'un Américain, comme l'exprime Joseph Sansom dans la préface de ses *Lettres d'Europe* en 1805 : « It was the Author's original intention to have given his Countrymen an opportunity of beholding the rival Empires of France and England, as they appear to an American eye » (Sansom, *Letters from Europe*, 1805, advertisement, II, c'est moi qui souligne). Il adopte la même posture dans le récit de son séjour au Canada publié en 1817 : « We have hitherto had no accounts of Canada written by American Travellers. We have only seen our next Neighbours, through the magnifying glasses of superficial [European] Observers" (*Sketches of Lower Canada, Preliminary Observations*, 6, c'est moi qui souligne). Un critique présente d'ailleurs son ouvrage comme la preuve que les Américains font montre de qualités littéraires:

The time, we trust, has now arrived, when foreigners shall cease to degrade the literary pretensions of the United States. After having perused this work, they will consider the literary character of this nation as fixed on a basis moveless as Atlas, lofty as the Andes, and permanent as Pindus, Pelion, or Parnassus. (*Sketches of Lower Canada... by Joseph Sansom The American Monthly Magazine and Critical Review*, vol. II New York, 1817, 114)

Il s'agit de répondre aux multiples railleries des Européens - parfois même des Américains - qui taxent la société américaine de philistinisme et doutent de sa capacité à produire de grands

⁶⁵⁰ Joseph Allard, « West, Copley, and Eighteenth-Century American Provincialism », *Journal of American Studies*, vol. 17, no. 3, Déc. 1983, 391-416.

⁶⁵¹ Le tout premier voyageur du corpus à publier un récit de voyage est Elkanah Watson, qui fait paraître en 1790 *A Tour in Holland*. C'est alors un des premiers récits de voyage en Europe publiés par un Américain, mais Watson n'y décrit pas ses séjours en Grande-Bretagne ni en France. L'auteur met en avant sa nationalité dès le titre de l'ouvrage (*A Tour in Holland, in 1784, by an American*) mais ne revendique pas explicitement de point de vue typiquement américain sur l'Europe comme Sansom. Il faut ensuite attendre 1805 pour que Joseph Sansom publie *Letters from Europe*, suivie par une deuxième édition enrichie en 1808, qu'il destine à la fois à des lecteurs américains et anglais. Il est imité par Joshua White en 1816 (*Letters from England*). Toutefois, dans son récit, Joshua White se présente avant tout comme habitant de Savannah en Géorgie et, contrairement à Sansom et Watson, il ne destine son ouvrage qu'à ses concitoyens (White, *Letters*, I, Preface). La préface est reproduite dans les annexes (vol. 2, p.170).

auteurs.⁶⁵² Il n'en demeure pas moins que les incertitudes persistent : d'aucuns arguent qu'une démocratie est incompatible avec le développement d'une culture artistique et littéraire, ou encore que culture et aristocratie sont indissociables. On retrouve ces interrogations dans les témoignages des visiteurs, qui trahissent encore parfois un complexe d'infériorité dans le domaine artistique, comme Joshua White qui admet en 1816 son incapacité à identifier et décrire les tableaux de maîtres exposés au château du Comte de Warwick : « Connoisseurs might have distinguished the pieces of each master, and pointed out the prominent beauties of each ; but I confess I was not able in every instance to designate the fine touches in one, or defects in another » (White, *Letters*, I, 242). Au cours de son séjour à Florence en 1802, Martha Coffin Derby fait également le constat d'un profond décalage entre l'Amérique et l'Europe en matière d'appréciation d'objets d'art : "I see so much elegance, so much beauty in the first houses in Europe, that what may appear very handsome in America seems here quite insignificant" (Mrs Martha C. Derby to her sister Mrs Jesse Sumner, no date, 1802).

On observe donc maints changements dans l'attitude des marchands en voyage au début du XIX^e siècle, à commencer par la référence quasi systématique à une norme et un mode de vie américains, définis en grande partie en opposition à l'ancien modèle aristocratique européen. L'Europe n'est plus enviée, on célèbre la « joyeuse médiocrité » américaine, cette vie « simple mais vertueuse, heureuse et utile », dont les bienfaits sont mis en évidence par le contraste avec la situation de l'autre côté de l'Atlantique. Ce qui était autrefois perçu comme une tare fait dorénavant la fierté des voyageurs et constitue un trait distinctif du caractère national. Les marchands reflètent ainsi la confiance grandissante de la jeune nation américaine et le renforcement de son identité : à travers leurs témoignages, ils affirment qu'ils sont capables de rivaliser avec les grandes civilisations européennes, et qu'ils les surpassent même dans de nombreux domaines.

⁶⁵² Spencer, *The Quest for Nationality*, 25-72 ; Kohn, *American Nationalism*, 52-97.

II- Vers la consolidation du sentiment national

A) Une identité culturelle qui s'enrichit

Alors que dans les récits de la fin de l'époque coloniale, les mots « américain » et « Amérique » faisaient référence à une réalité géographique, sans véritable sentiment d'appartenance, et que les colons exprimaient un attachement avant tout local, les témoignages du début du XIX^e siècle montrent que l'identité nationale s'est dotée de nouveaux éléments, en particulier dans le domaine culturel. La nation ne se définit plus uniquement autour d'institutions, d'une idéologie et de figures politiques comme dans les années 1780 et 1790, mais elle s'est forgé un caractère national reconnu comme tel sur le territoire national et à l'étranger.

Afin d'étudier de façon précise les éléments qui constituent alors la nation, nous nous proposons de répertorier les occurrences des termes renvoyant à une entité nationale dans deux témoignages de marchands ayant publié leur récit à cette période. Il s'agit pour commencer d'examiner les *Travels from Paris through Switzerland and Italy*, le récit que fait Joseph Sansom de son séjour en Europe entre 1779 et 1802, publié à Londres en 1808, après une première édition à Philadelphie en 1805.

Analyse des termes renvoyant au pays et à la région locale dans le récit de Joseph Sansom, *Travels from Paris through Switzerland and Italy* (1808):

Références nationales :	Emploi :
“America” 26 références	p. 6 : “In <u>America</u> , the word farmer does not indicate...” (usage linguistique) p. 7 : “the back woods of <u>America</u> ” (environnement naturel) p. 9 : “stone axes in <u>America</u> , the silent testimonies of Aboriginal population” (Amérindiens) p. 24: “it was too hot to stir in the day time, as we sometimes have it in <u>America</u> ” (climat) p. 27: “mineralogy is little studied in <u>America</u> ” (science) p. 33: “In <u>America</u> , the love of equal freedom...” (politique) p. 34: Comparaison entre les Alpes et Chimberazzo, in <u>South America</u> (continent américain) p. 37: “beautiful poplars [in Lombardy] lately introduced into <u>America</u> ...” (environnement naturel) p. 52: “benevolent individuals in Europe and <u>America</u> ” (philanthropie) p. 105: “gilded with the first gold brought from <u>South America</u> ” (continent américain) p. 122 : “the Barbarians of America” (Amérindiens) p. 125 : “amid the forests of <u>America</u> ” (environnement naturel) p. 134 : “advertisers of Europe and <u>America</u> ” (presse) p. 179: “Quakers... better known in <u>America</u> by the characteristic epithet of friends” (usage linguistique) p. 225 : “in <u>America</u> , under the prescription of no established church” (religion)

	<p>p. 227 : “the youth of <u>America</u>” (population)</p> <p>p. 234 : “as the north river of <u>America</u> descends from Albany” (environnement naturel)</p> <p>p. 240 : “the richest colonies of Asia, Africa, and <u>America</u>” (continent américain)</p> <p>p. 254 : “European jails are not like those of the county towns in <u>America</u>” (prison)</p> <p>p. 256 “The Savages of <u>America</u> learn to swear in English” (Amérindiens)</p> <p>p. 259 : “savages little removed from the Indians of <u>America</u>” (Amérindiens)</p> <p>p. 260 : “The climate... compared by officers who were in <u>America</u> during the war” (environnement naturel)</p> <p>p. 262 : “a lone farm like our situations in <u>America</u>” (campagne, habitude culturelle)</p> <p>p. 265: “the ocean, an impassable barrier between Europe and <u>America</u>” (environnement naturel)</p> <p>p. 267 : “those Christian Worthies who planted the wilds of <u>America</u>” (environnement naturel)</p> <p>p. 277 : “utility of travel to the youth of <u>America</u>” (population)</p>
<p>“American”</p> <p>26</p> <p>références</p>	<p>p. 3 : “the rival Empires of France and England, as they appear to an <u>American</u> eye” (vision de l’Europe)</p> <p>p. 10 : “images of confinement, so insupportable to an American” (grands espaces, environnement naturel)</p> <p>p. 22 : “the lively air of an <u>American</u> town” (villes)</p> <p>p. 33 : “a free and equal citizen of the <u>American</u> republic” (gouvernement)</p> <p>p. 92 : “barbarous as the death dance of <u>American</u> savages” (Amérindiens)</p> <p>p. 133 : “disagreeable to the feeling of an <u>American</u>” (contraste avec l’habitude de marchander en Europe)</p> <p>p. 134 : “the young <u>American</u> – the first that appeared in Rome” (Benjamin West, figures célèbres)</p> <p>p. 209 : “The pavements [...] as they now are in English and <u>American</u> towns” (villes)</p> <p>p. 214 : About the Italian engraver Giovanni Volpato : “the compliments of an <u>American</u> visitor” (voyageur)</p> <p>p. 225 : “I hope ... <u>American</u> editors will venture to omit the whole apocryphal books” (éditeurs)</p> <p>p. 226 : “an <u>American</u> is an Englishman at London” (voyageur)</p> <p>p. 228 : “I was an <u>American</u> gentleman travelling for his amusement” (voyageur, gentleman)</p> <p>p. 239 : “For a word in the ear of my <u>American</u> reader” (lecteur, public)</p> <p>p. 253 : “our <u>American</u> domestics” (domestiques)</p> <p>p. 255 : “croaking like an <u>American</u> bull frog” (faune)</p> <p>p. 261 : “the scattered houses of our <u>American</u> towns ... Gothic pinnacles, an interesting addition which our <u>American</u> scenery must ever want” (villes, environnement naturel) + “<u>American</u> housekeepers”</p> <p>p. 263 : “an <u>American</u> vessel of four hundred tons” (bateau)</p> <p>p. 266 : “<u>American</u> vessels have sailed from ...” (bateau)</p> <p>p. 270 : “all along the <u>American</u> coast” (environnement naturel)</p> <p>p.271 : “we set foot again on <u>American</u> ground” (territoire géographique) + “every <u>American</u> heart on board...” (patriotisme)</p> <p>p. 275 : “the original simplicity of <u>American</u> manners” (manières, coutumes)</p> <p>p. 277 : “As long as <u>American</u> fortunes will hardly bear this accompaniment...” (traditions culturelles, voyage)</p> <p>p. 278 : “Nothing is hereditary but slavery in the <u>American</u> Republic!” (pays)</p> <p>p. 279 : “an <u>American</u> parent would with difficulty consent [to let his son travel to Europe]” (parents)</p>
<p>“the United States”</p> <p>9</p> <p>références</p>	<p>p. 21 : “comfortable farm houses, as in the settled parts of the <u>United States</u>” (disposition des fermes)</p> <p>p. 65 : “the growing metropolis of the <u>United States</u>” (villes)</p> <p>p. 131 : “[unlike] the gentry in England, [no social gradation] in the <u>United States</u>” (organisation sociale)</p> <p>p. 179 : “The elective government of the <u>United States</u>” (gouvernement)</p> <p>p. 186 : “the Mexican dollar current in the <u>United States</u>” (monnaie)</p> <p>p. 201 : “all the hospitals in the <u>United States</u>” (hôpitaux)</p> <p>p. 225 : “the Roman Catholics in the <u>United States</u>” (religion catholique)</p> <p>p. 278 : “he will come back a citizen of the <u>United States</u>” (voyage, nationalité)</p> <p>p. 279 : “[he will become a] citizen of the <u>United States</u>” (voyage, nationalité)</p>
<p>“nation”</p>	<p>Référence à la nation britannique : p.250</p> <p>Références à la nation française : pp. 38, 247</p> <p>Références à la nation belge : p.176</p> <p>Références aux nations européennes : pp.161, 274</p> <p><u>Aucune</u> référence à la “nation” américaine</p>

“national”	Références aux nations européennes : pp. 5, 9, 14, 34, 90, 122, 151, 178, 179, 246, 250, 251, 257 Références aux nations de manière générale : pp. 52, 247, 279 Référence aux Etats-Unis : 2 (p. 33 “national independence”, p. 236 “national partiality”)
“country” + autres termes	Référence au “pays” (Etats-Unis) : 5 p. 121 : “the native of a <u>country</u> scarcely disencumbered of forests...” (communauté nationale) p. 271 : “the first sight of my own <u>country</u> ” (communauté nationale) p. 275 : “observe American manners, in a part of the <u>country</u> ...” (communauté nationale) p. 276 : “European politics have divided his <u>country</u> ” (politique) p. 279 : “a rational preference for their <u>country</u> ” (communauté nationale) <u>Autres termes</u> : p. 270 : “a day’s sail from <u>land</u> ” (territoire géographique) / p. 279 “the habits of that native <u>land</u> ...” (coutumes) p. 278 “native <u>shores</u> ” (territoire géographique) p. 271 “I could scarcely refrain from embracing my native <u>soil</u> ” (territoire géographique) p. 278 : “a true <u>son of Columbia</u> will feel a patriotic affection” (voyage, patrie) ; “alas Columbia !” p. 278: “every branch of the <u>union</u> ”

Références régionales :	Emploi :
Références à la région et la ville d’origine 21 références	<u>Pennsylvania</u> : 4 référence (« the back woods of PA » / « by a native of PA » / « the founder of PA » / « a PA market ») <u>Philadelphia</u> / <u>Philadelphian</u> : 15 références à la ville ou aux habitants <u>Autres noms propres</u> : Schuylkill river (1 référence) / Bethlehem (1 référence)
Références aux états centraux 21 références	New York / New Yorker : 12 références Baltimore / Baltimorean : 2 références Delaware : 3 références (mais au fleuve, pas à l’état) New Jersey : 3 références “the middle States” : 1 référence
Références aux états du nord 10 références	Boston / Bostonian : 2 références New England / New Englander : 1 référence Massachusetts : 1 référence (the Bay of MA) Nantucket : 1 référence New Hampshire : 4 références « the hardy sons of the North » : 1 référence
Références aux états du sud 5 références	Louisiana : 1 référence Georgia : 2 références Potomac river : 1 référence « southern states » : 1 référence
Références aux territoires de l’Ouest 4 références	Albany : 1 référence Niagara : 1 référence Lake Superior : 1 référence « the Western wilds » : 1 référence

On peut constater d’emblée que l’auteur fait davantage référence à son pays dans sa globalité qu’à sa région d’origine : on compte en effet soixante-quinze utilisations des termes

« America »/« American », « the United States », ou tout autre terme faisant référence à l'ensemble du territoire, contre vingt-et-une références à « Philadelphia »/« Philadelphian », « Pennsylvania », ou à d'autres endroits dans l'état.

Par ailleurs, lorsqu'il renvoie à sa terre d'origine, l'auteur ne se limite pas à sa région natale, mais il prend pour exemple des lieux à travers tout le pays, ce qui traduit une conscience du territoire national : on recense vingt-et-une mentions des états du centre (la baie de New York, la rivière Delaware, ou encore les fermiers et les lois du New Jersey), dix à la Nouvelle-Angleterre (les côtes du New Hampshire, Boston ainsi que la Baie du Massachusetts), quatre du sud (les rizières de Louisiane et la Géorgie), et enfin quatre références aux territoires de l'ouest (les chutes du Niagara ou encore la rivière Albany). On peut toutefois remarquer que les références au Sud sont limitées : par exemple, aucune mention n'est faite de la ville de Charleston, ni des états de Virginie et des deux états de Caroline, ce qui suggère que l'auteur, Quaker et anti-esclavagiste, se sent apparemment plus proche culturellement des régions du centre, du Nord et du Nord-ouest, où il effectue plusieurs voyages.⁶⁵³ Les différences culturelles entre le Nord et le Sud semblent donc se creuser dès le début du XIX^e siècle.

Voyons à présent à quoi et à qui se rapporte l'adjectif « American » : sur les vingt-six occurrences, on retrouve de manière presque égale des références à des personnes (les habitants du pays), et à des choses (le climat, les villes, les rivières, les forêts, les mœurs ou encore la République). Cette utilisation laisse entendre qu'un caractère national a pris forme puisque le terme « américain » ne renvoie plus uniquement à des caractéristiques géographiques comme à la fin de la période coloniale. On remarque également une différence d'utilisation des termes « America » et « the United States » : le premier renvoie davantage à des éléments naturels et au territoire géographique, alors que le second désigne plus généralement des institutions politiques (le gouvernement, le citoyen), même si on note plusieurs exceptions à cette règle.⁶⁵⁴ Observons enfin deux références à « Columbia », le nom poétique renvoyant à la figure allégorique personnifiant le pays, qui traduit l'influence néoclassique dans l'idéologie républicaine de l'époque et l'appartenance de l'auteur à une élite érudite.

⁶⁵³ Sansom se rend quatre semaines dans le sud du Canada en 1817 et publie un récit de son voyage : *Sketches of Lower Canada*, en 1817, puis une deuxième édition, *Travels in Lower Canada* en 1820. En 1791, il avait assisté à un conseil indien à Painted Post, à l'ouest de l'état de New York, et en 1811, séjourne sur l'île de Nantucket dans le Massachusetts (Charles C. Sellers, « Joseph Sansom, Philadelphia Silhouettist, » *The Pennsylvania Magazine of History and Biography*, 88, 4, 1964, 398-402).

⁶⁵⁴ Ainsi, Sansom parle des « maisons aux Etats-Unis » et « des maisons en Amérique », les expressions sont utilisées de manière équivalente (*Travels*, 262, 21).

Lorsque les termes « American / America » se rapportent à des personnes, Sansom se réfère le plus souvent à un « Américain » typique, à des usages spécifiques (des pratiques religieuses, des manières), ou encore à certaines catégories de la population (« les domestiques américains », les « jeunes », les « philanthropes américains », les « éditeurs américains » et ses « lecteurs américains »), qui sont comparés à leurs équivalents en Europe. Cet usage reflète la consolidation de l'identité américaine : l'auteur a parfaitement intériorisé l'existence d'un peuple à la mentalité et aux valeurs distinctes et il emploie ces références comme si elles allaient de soi pour ses lecteurs.

Quand les expressions « America / American » font référence à des choses, elles désignent pour plus de la moitié une réalité géographique, comme à l'époque coloniale : l'auteur parle par exemple de l'océan qui sépare l'Amérique de l'Europe, des « majestueuses » rivières américaines, du climat, de la côte, de villes de petite taille, d'espèces animales et végétales qui n'existent pas outre-Atlantique, ou encore de paysages typiques, en particulier d'étendues sauvages et de forêts denses et « nobles ». L'Amérique est symbolisée par une nature sauvage, des paysages grandioses, et de vastes panoramas qui communiquent au spectateur un sentiment de liberté, en parfait accord avec les valeurs nationales, comme le rappelle Joseph Sansom à l'occasion d'un arrêt dans un village non loin de Bâle, où il se sent « oppressé » :

We stopped for the night at a little Town, [...] in which a narrow street of ten houses, is blocked up at each end by a gateway, and hemmed in by a wall, or a precipice [...] images of confinement, so insupportable to an American, that I could not sit down to supper, till I had convinced myself we were at large, by rambling into the adjacent fields and surveying the distant horizon. (Sansom, *Travels*, 10, c'est moi qui souligne)

Les termes « America / American » incluent également des références aux institutions et symboles nationaux, comme la République américaine et le dollar, mais renvoient également à des manières distinctes, des valeurs de liberté uniques, et des pratiques religieuses spécifiques.⁶⁵⁵ Sansom définit le sentiment d'attachement national autour de deux principales

⁶⁵⁵ Sansom observe ainsi dans son récit qu'un « Protestant » ne peut manquer d'être choqué par les signes d'adoration à la Vierge omniprésents dans toute l'Italie (*Travels*, 249), ce qui implique qu'il s'adresse avant tout à des lecteurs protestants, même s'il envisage malgré tout qu'il soit lu par quelques Catholiques américains : « My Catholic readers, especially in America, ... » (*Travels*, 225). Il ajoute, qu'au-delà de ces différents courants religieux, tous les Américains se rassemblent derrière un même attachement aux valeurs de liberté religieuse, car « [leurs] nobles ancêtres », qu'ils soient « Presbytériens, Catholiques ou Quakers », ont tous fui le continent européen pour échapper à la persécution : « our worthy ancestors, whether Presbyterian, Roman Catholic, or Quaker, first ventured to cross the Ocean to avoid the persecution to which they were alternately subjected under an Established Church » (Joseph Sansom to his family, New York, Sept. 29 1802, *Papers*).

composantes, un caractère « simple » et un régime politique qui différencie l'Amérique de l'Europe.⁶⁵⁶

Remarquons également plusieurs références aux « sauvages » ou « barbares d'Amérique » : de toute évidence, le terme renvoie ici à l'origine géographique de cette population, et non à une appartenance nationale, car les Indiens ne sont pas considérés comme des citoyens. Ces allusions montrent que les Amérindiens constituent un élément incontournable dans le portrait de l'Amérique, une figure allégorique et pittoresque essentielle, même si les Américains leur refusent la citoyenneté et qu'ils les repoussent au-delà des frontières nationales.⁶⁵⁷

Soulignons pour finir que l'adjectif « national » n'est utilisé qu'à deux reprises dans le contexte américain. De manière similaire, l'expression « nation, » ne fait jamais référence aux Etats-Unis, mais uniquement à des nations européennes, ce qui suggère que l'auteur ne perçoit pas encore son jeune pays comme une communauté nationale comparable à celles de la vieille Europe, établies de manière plus ancienne.

Il ressort cependant de cette étude que l'identité américaine rassemble un nombre de plus en plus important d'éléments constitutifs d'une nation, si l'on suit la « liste » établie par Anne-Marie Thiesse⁶⁵⁸ : le sentiment national s'exprime à travers l'attachement à des institutions et valeurs politiques (la république, des principes de liberté, une monnaie), il renvoie aussi à un territoire national, à des paysages typiques qui font la fierté des habitants.⁶⁵⁹ Mais, et c'est une nouveauté, il se construit également autour de la conscience d'un caractère et de coutumes spécifiques, ainsi que d'une admiration pour les grandes figures nationales.

Plusieurs éléments sont cependant absents, à commencer par la référence à un drapeau national, ou encore l'existence d'une langue spécifique : Sansom affirme au contraire qu'un Américain peut aisément se faire passer pour un Anglais à Londres après une simple modification de son apparence, et il parle dans son récit des caractéristiques de l'anglais,

⁶⁵⁶ (Joseph Sansom to his family, Springfield, New Jersey, Oct. 2nd 1802, *Papers*). En contemplant les « charmants » villages autour de Springfield dans le New Jersey, Sansom réitère son attachement à « la simplicité des manières américaines », dans cette partie du pays, écrit-il, qui subit moins l'influence étrangère : « In the delightful villages around Springfield, we had the opportunity to observe the original simplicity of American manners, in a part of the Country less affected than usual by the continual accession of Foreigners » (Joseph Sansom to his family, Springfield, New Jersey, Oct. 2nd 1802, *Papers*).

⁶⁵⁷ La perception des Amérindiens à travers les récits sera analysée plus loin (troisième partie, chapitre 3, II-, D).

⁶⁵⁸ Anne-Marie Thiesse, *La Création des identités nationales*, 228.

⁶⁵⁹ Sansom compare ainsi les chutes du Rhin à Lauffen avec celles du Niagara dont il vante la magnificence : « The fall of Lauffen, with all its terrors, is no more than a water-spout to the cataract of Niagara ; by which are precipitated in one deafening torrent the overflow of congregated seas ; one of which, lake Superior, would drown Switzerland, and absorb all the lakes of Europe » (Sansom, *Travels*, 14). Voir également Michael Kammen, *Mystic Chords of Memory*, 44 : « Natural wonders [function as] a meaningful surrogate for tradition. [...] Native authors repeatedly insisted that natural wonders and antiquities in the United States were superior to their man-made counterparts in the Old World. »

« notre langue », sans faire de véritable distinction entre l'anglais britannique et l'anglais américain (*Travels*, 226, 258).⁶⁶⁰ Par ailleurs, signe que l'Amérique peine encore à s'affranchir des normes culturelles européennes, Sansom ne fait aucune référence à des auteurs américains, alors que son récit abonde en citations et en références aux grandes figures de la littérature européenne, et tout particulièrement britannique. Le visiteur marque au contraire son attachement à l'ancienne métropole : il explique son refus de céder aux sollicitations incessantes des mendiants en Italie en invoquant « son caractère anglais », et se réclame d'un héritage « anglo-saxon » (« nos ancêtres anglo-saxons ») lorsqu'il compare les mœurs des différents peuples du continent (*Travels*, 130, 260).⁶⁶¹

Il faut malgré tout noter l'ébauche d'une galerie de héros nationaux qui se sont rendus célèbres dans d'autres domaines que les lettres, même si Sansom choisit des figures qui ont brillé sur la scène européenne et ne se sont guère affranchies du modèle européen, ce qui trahit là encore le manque d'indépendance culturelle de l'Amérique. Il cite ainsi en exemple le peintre Benjamin West (1738-1820), qu'il présente comme « le premier Américain à être allé à Rome » (*Travels*, 134). Il faut rappeler que l'artiste a quitté son pays natal pour se former et réussir en Europe, qu'il a suivi le courant néo-classique de l'époque en se spécialisant dans le genre de la peinture d'histoire, qu'il a été élu président de la Royal Academy de Londres, institution pour le moins attachée aux traditions, et que lors de ses funérailles, il a été honoré à la manière d'un prestigieux citoyen britannique. On ne peut donc pas le présenter comme le créateur et promoteur d'un style américain spécifique.⁶⁶²

Sansom chante également les louanges du philanthrope, inventeur et physicien américain Benjamin Thompson (1753-1814), en le mettant sur le même plan que le célèbre réformateur des prisons britanniques John Howard en tant que bienfaiteur de l'humanité (*Travels*, 52). Mais là encore, l'Américain ne brille guère par son patriotisme puisque, loyaliste au moment de la guerre d'indépendance, il fournit des informations aux troupes britanniques avant de fuir vers la mère patrie. Il exerce ses talents dans plusieurs pays

⁶⁶⁰ Il faut toutefois mentionner deux exceptions. Sansom note un usage différent des termes « Quaker » et « fermier » de part et d'autre de l'Atlantique (Letter of Joseph Sansom to his family, New York, Sept. 29 1802, *Papers ; Travels*, 6).

⁶⁶¹ On retrouve une référence similaire à son caractère « anglais » dans une lettre de l'époque écrite depuis Rome en 1802 : « As a descendant of Englishmen, I am proud of this treat of English fortitude... » (Joseph Sansom, Letter XXI, *Papers*).

⁶⁶² Joseph Allard argue toutefois que, s'ils n'ont pas véritablement créé de style national distinct, les peintres américains de cette génération, à commencer par West, ont été malgré tout influencés par leurs origines et leurs valeurs américaines, s'attachant par exemple à ce que leurs tableaux traduisent « une impression de vérité, d'honnêteté et de pureté » (Joseph Allard, « West, Copley, and Eighteenth-Century American Provincialism », *Journal of American Studies*, 17, 1983, 3, 391-416).

d'Europe et finit ses jours en Angleterre et en France sans avoir revu sa terre natale.⁶⁶³ Même lorsque Sansom s'appuie sur des hommes qui se sont distingués sur le sol national, il s'avère que ces modèles entretiennent des liens extrêmement forts avec la mère patrie : ainsi, en louant William Penn (1644-1718), fondateur de la Pennsylvanie, et en particulier son influence sur la réforme du code criminel,⁶⁶⁴ Sansom vante les mérites d'un Anglais (*Travels*, 22, 274).

La figure de George Washington constitue toutefois l'exception. Même si Sansom compare le père de la nation américaine à un héros de la Rome antique (le consul Cincinnatus),⁶⁶⁵ il le décrit également au moyen de références locales, comme un sage « des bois sauvages d'Amérique », un « cultivateur des rives du Potomac » menant une existence simple.

Il apparaît que Sansom se réclame des mêmes valeurs : il se présente comme appartenant à une élite éclairée, un « gentleman américain » qui « voyage pour son plaisir » et un philosophe qui se réclame de l'héritage des Lumières lorsqu'il prétend devenir un « citoyen du monde » grâce à son séjour outre-Atlantique (*Travels*, 228, 279). En multipliant les références à l'histoire, en décrivant dans le détail les œuvres d'art et les ruines antiques qu'il contemple, et en incluant de nombreuses expressions en italien, en français et en allemand, Sansom se forge une figure de touriste érudit, amateur d'antiquités, et digne représentant d'une aristocratie naturelle américaine.⁶⁶⁶ Ce n'est pas un hasard s'il dédicace son récit de voyage à son compatriote William Hamilton (1745-1813),⁶⁶⁷ *gentleman-farmer* par excellence, modèle de raffinement mais également de dévouement à son pays puisqu'il

⁶⁶³ Lewis Einstein, *Divided Loyalties, Americans in England during the War of Independence*, chapter IV, 114-149.

⁶⁶⁴ Voir la lettre de Sansom à sa famille depuis Springfield, New Jersey, peu de temps après son retour en Amérique : « We went to see the New York penitentiary [...] substituting useful labor to corporal punishment. [It is] a sublime idea [...]. It is to Penn, the Founder of Pennsylvania, that we owe the first example of a Criminal Code from which the punishment of death is excluded. [...] the civilized world owes the happy experiment of solitary confinement instead of public execution, of reformation instead of punishment" (Sansom to his family, Springfield, Oct. 2nd 1802, *Papers*).

⁶⁶⁵ « Washington, like the Roman sage [Cincinnatus], too rich in himself to be seduced by wealth or honours, to forsake the calm enjoyments of domestic life, obeyed again and again the summons of his country, to devote himself to the emergencies of the state » (*Travels*, 125).

⁶⁶⁶ En effet, même s'il se décrit comme un « marchand » sur son auto-portrait réalisé à vingt-quatre ans, et qu'il est associé à son frère dans une entreprise de vente de produits d'exportation britannique, Sansom est avant tout un peintre silhouettiste amateur, un antiquaire et un collectionneur de minéraux. En 1806, il est élu membre de la prestigieuse American Philosophical Society et toute sa vie durant, il se passionne davantage pour la littérature, les arts et les voyages, que pour les affaires. On ne retrouve d'ailleurs presque aucune référence commerciale ni explication technique lors de la visite d'industries dans le récit de son Grand Tour d'Europe (Charles Coleman Sellers, "Joseph Sansom, Philadelphia Silhouettist", *The Pennsylvania Magazine of History and Biography*, Vol. 88, No. 4, oct. 1964, 429).

⁶⁶⁷ « Dedicated to William Hamilton, Esquire, of the Woodlands, in the State of Pennsylvania, a gentleman whose taste in the fine arts, and liberal application to horticulture, have embellished, and improved his country » (Sansom, *Letters from Europe*, 1805, preface).

s'emploie à faire progresser la jeune nation en important de nouvelles espèces horticoles et en encourageant l'agriculture scientifique.

L'exemple de ce voyageur, qui partage encore de nombreux traits avec les membres les plus distingués des sociétés européennes et qui multiplie les références à la culture européenne, témoigne également de la difficulté pour certains membres de l'élite américaine de rompre de manière définitive avec leurs racines culturelles britanniques et plus généralement européennes.

Si l'on confronte ce récit à celui de Joshua White, *Letters on England*, rédigées à l'occasion d'un séjour en 1810 et publiées en 1816, on retrouve la même figure centrale de Washington qui, comme chez Sansom, incarne les valeurs du républicanisme classique : « Washington, the immortal saviour of his country's freedom, fought not for wealth, nor yet for a fame which would perish with his mortal part » (White, *Letters*, 306). Il ne fait aucun doute pour White que Washington est un héros national, un personnage mythique, qu'il dépeint comme « immortel ». De la même manière que Sansom, White fait entrer Benjamin West dans sa galerie de grands hommes, auxquels il ajoute Benjamin Rush (1746-1813), médecin et réformateur de Philadelphie, décrit comme un « philanthrope éclairé » (*Letters*, I, 293 ; II, 273). Mais le panthéon américain ne compte pas d'autres figures, qu'elles soient politiques ou artistiques : le visiteur ne bénéficie pas encore d'un recul suffisant pour identifier l'ensemble des héros de la période révolutionnaire et construire autour d'eux un culte des grands ancêtres. Il faut attendre les années 1820-1840 pour que certains marchands du corpus leur rendent hommage lorsqu'ils rédigent leurs mémoires.⁶⁶⁸

Toutefois, le récit de White suggère quelques avancées dans la consolidation du sentiment national : les Américains s'identifient davantage à travers des usages linguistiques et une apparence extérieure spécifiques. White souligne en effet que le terme « andiron » n'a pas le même sens en Grande-Bretagne et en Amérique (White, *Letters*, II, 50) et affirme que les Américains ne sont plus pris pour des Anglais, même lorsqu'ils adoptent la mode locale : « Strangers are soon recognised in England. Whatever may be their gait, their dress, or their *tout ensemble*, however much they may *seem* to be English ; still, if Americans, they will generally be known » (White, *Letters*, II, 20, c'est moi qui souligne).

L'étude d'un autre récit de la période, celui de Joseph Ballard écrit en 1815, permet de voir que l'identité américaine s'articule également autour des premières célébrations

⁶⁶⁸ Ces récits autobiographiques et les grandes figures nationales qui y sont décrites seront étudiés dans la dernière partie de ce chapitre (p.488).

nationales et autour de symboles, comme le drapeau américain : le visiteur rapporte que les marins américains à Londres le déploient à l'occasion de la fête de l'indépendance (Ballard, *England in 1815*, 85). De surcroît, contrairement à Sansom et aux voyageurs précédents qui ne faisaient référence à l'Amérique que comme leur "pays" ou leur "terre natale",⁶⁶⁹ Ballard utilise à deux reprises l'expression « the American nation », ce qui témoigne de la conscience de former une communauté nationale officielle (*Ibid.*, 75,91).

D'autre part, on peut remarquer le début d'une évolution des valeurs nationales entre le récit de Sansom et celui de White. Si le portrait de Washington chez White témoigne de la persistance des principes du républicanisme classique et de l'importance de la vertu,⁶⁷⁰ sa description de l'Américain typique - le fermier des terres de l'ouest - traduit l'apparition d'une nouvelle norme : l'élitisme, l'attachement à la hiérarchie, à la famille et à la vertu civique, font place à une culture plus libérale qui célèbre l'égalité des chances, la prise de risques, et l'individualisme. Ainsi, Joshua White affirme que ce n'est pas le marchand typique d'une ville de la côte qui incarne le caractère national, mais le robuste fermier indépendant vivant à l'intérieur des terres :

The interior of the country [is] where the character of the nation exists in the strongest colours. [...] The large body of my countrymen are not such as throng the streets and houses of the commercial cities. [They are] robust, healthy, and industrious ; cultivators of their own soil, and equally sharing in all the advantages which are diffused by a mild government. (White, *Letters*, I, 65)

Le citoyen modèle n'est donc plus le *gentleman* vertueux et érudit, appartenant à une aristocratie naturelle à laquelle la population doit le respect et qui s'inspire encore beaucoup du modèle aristocratique européen, mais un *self-made man* aux origines modestes qui s'élève à force de travail et grâce à son esprit d'initiative. Sa priorité n'est plus le sacrifice de ses intérêts pour le bien commun, mais au contraire la recherche de profits personnels.⁶⁷¹ Comme l'analyse Michael Kammen, ce changement se traduit aussi dans l'iconographie à travers une

⁶⁶⁹ Ainsi, dans ses journaux de voyage de 1779 à 1784, Elkanah Watson n'identifie qu'une seule fois les Etats-Unis comme une nation, et ajoute que ladite nation "vient tout juste d'émerger de l'obscurité" (3 sept. 1779, *Journals, Travels in France, Papers*). Lorsqu'il fait référence à l'Amérique, il préfère parler de son "pays" (*country*) ou de sa terre natale (*native land*), alors même qu'il identifie à plusieurs reprises la France et la Grande-Bretagne comme des "nations". On note le même usage dans les lettres de William Bingham à son beau-père en 1783-1784 (*William Bingham to Thomas Willing, William Bingham Papers*), et dans les journaux de Thomas H. Perkins en 1794-1795 : Perkins parle par exemple des "grands hommes de la nation britannique" mais de sa joie de retrouver "son pays natal" (Perkins, 26 July 1795, *Diary, Papers*).

⁶⁷⁰ Autre exemple de l'importance que revêt la vertu pour White : lorsqu'il prend la défense d'une criminelle britannique, Martha Osborne, il se réjouit qu'elle s'engage à suivre « la voie de la vertu, qui est le voie de l'honneur, de la paix et du bonheur » (White, II, 122).

⁶⁷¹ Steven Watts détaille cette transformation des valeurs dans son ouvrage *The Republic Reborn, War and the Making of Liberal America, 1790-1820* (voir en particulier son introduction, XVII-XVIII). Voir également Len Travers, *Celebrating the Fourth*, 192-199, Joyce Appleby, *Inheriting the Revolution*, 3-23, ou encore Gordon Wood, *The Americanization of Benjamin Franklin*, 242-244.



Edward Savage, “Liberty in the Form of the Goddess of Youth Giving Support to the Bald Eagle” (1796), Worcester Museum

Benjamin Tanner, “America Guided by Wisdom : An Allegorical Representation of the United States, denoting their Independence and Prosperity” (c.1815-1820), d’après un dessin de John J. Barralet, Philadelphia Academy of the Fine Arts



évolution des symboles nationaux : dans les années 1780-1790, l'Amérique est incarnée par l'aigle et la figure allégorique de la Liberté, qui définissent la nation autour d'une identité politique et morale, alors que dans les années 1800, ces éléments cèdent progressivement la place à des cornes d'abondance, des charrues, des vignes et des bottes de foin, symbolisant la paix et la prospérité.⁶⁷²

L'identité nationale se consolide donc de manière progressive en ce début de siècle, en se dotant d'éléments culturels. Il est un autre signe du renforcement de l'identité nationale, c'est la capacité accrue des voyageurs à remettre en question la société américaine.

B) Le début d'une remise en question

Les témoignages de la période montrent que les voyageurs se font plus critiques vis-à-vis de leur société d'origine et cette capacité à prendre leurs distances par rapport à l'Amérique, bien qu'encore limitée, traduit une confiance accrue. Sur quels aspects de la société américaine portent ces remises en question ?

Certaines concernent la consommation excessive d'alcool : en 1816, Joshua White déplore l'abus de whisky et autres boissons fortement alcoolisées en Amérique, et propose de combattre cette habitude néfaste en faisant de la bière une boisson nationale, comme en Angleterre : « [The brew] is cheap and salubrious compared to ardent spirits; and how desirable would it be to see the excessive and destructive use of the latter, in the United States, supplanted by the former » (*Letters*, II, 37). Cependant, on ne peut pas dire que l'auteur se montre particulièrement sévère dans sa condamnation, tout au plus formule-t-il le souhait (« how desirable would it be... ») que cette tradition américaine soit modifiée.

Washington Irving ne se montre pas plus offensif lorsqu'il observe depuis Bordeaux en 1804 que les Américains ont la réputation d'être souvent ivres. Il n'exprime aucune réprobation, si ce n'est dans son utilisation du mot « vice » :

Our countrymen have got the name for drunkenness among this temperate people, and often when there is any disturbance at a public place of amusement it is common for the French to say –'pho –its only some drunken American or other.'

⁶⁷² Michael Kammen, *A Season of Youth*, chapter 3, 76-108. On peut citer en exemple la gravure de Edward Savage en 1796, "Liberty in the Form of the Goddess of Youth Giving Support to the Bald Eagle," Worcester Museum, <http://www.worcesterart.org/collection/American/1925.1045.html> (dernière consultation : juin 2015). On peut observer l'apparition de nouveaux symboles de prospérité à travers la gravure "America Guided by Wisdom : An Allegorical Representation of the United States, denoting their Independence and Prosperity" réalisée entre 1815 et 1820 par Benjamin Tanner d'après un dessin de John J. Barralet, à Philadelphie, visible sur le site de la Philadelphia Academy of the Fine Arts : <https://www.pafa.org/collection/america-guided-wisdom> (dernière consultation : juin 2015).

This vice which they consider unpardonable among themselves, they excuse in an American, they say 'it is the custom of his country.' (Irving, *Notes and Journal*, 10 July 1804, 12)

Aucun des onze autres voyageurs de la période n'aborde ce sujet, pas même les Quakers, pourtant très attachés à un mode de vie sobre et vertueux. En listant les caractéristiques nationales des principaux peuples européens, Joseph Sansom observe que « les Anglais sont souvent saouls, les Français jamais », sans ajouter la moindre référence à l'Amérique (Sansom, *Travels*, 257). Il semble que l'on soit encore un peu tôt dans la période pour que les boissons alcoolisées soient considérées comme un mal national et ne deviennent un thème de combat au sein du mouvement pour la tempérance.⁶⁷³

Une autre critique porte sur l'usage des armes à feu, question alors déjà d'actualité : en visitant une carrière de pierre à Liverpool en 1816, Charles Longstreth rapporte que certains jeunes s'y retrouvent pour des duels à l'arme à feu et il ajoute que cette pratique est « beaucoup trop répandue dans notre pays » (Longstreth, *Diary*, 32). Mais le visiteur ne s'attarde pas plus longtemps sur le sujet et on constate une fois encore que la remise en cause de la société américaine reste pour le moins timide.

Plusieurs voyageurs s'en prennent à certains traits du caractère national. Joseph Sansom admet que l'impolitesse des serviteurs américains, sujet de reproche habituel dans les récits de voyageurs britanniques en Amérique, est bien réel, mais n'appelle pas explicitement à un changement : “The blunt manners of the domestics amazed us greatly, after having been served cap in hand through England” (*Travels*, 273). Un autre visiteur, Joshua White, aborde lui aussi la question, mais détourne une partie de la critique en ne parlant que des esclaves noirs, personnes considérées à l'époque comme non civilisées et ne faisant pas partie de la nation américaine : “Without the disgusting filth, habitual carelessness, and general depravity which too generally distinguish the Africans and their descendants, English servants are withal civil, obliging, active, and obedient” (White, *Letters*, I, 24).

De tous les visiteurs de la période, Joshua White est sans doute celui qui se montre le plus critique vis-à-vis du caractère des Américains : il reproche aux paysans américains leur

⁶⁷³ Certains Américains ont commencé à mettre leurs compatriotes en garde contre les dangers d'une consommation excessive d'alcools forts, comme Benjamin Rush, qui publie en 1784 *An Inquiry Into the Effects of Ardent Spirits Upon the Human Body and Mind*. Quant à Elkanah Watson, il dénonce cette tendance dès 1781 et encourage ses compatriotes à s'inspirer du gentilhomme français bien plus sobre que son cousin américain (voir le portrait qu'il fait de l'homme sous l'emprise de l'alcool dans sa lettre à Mr. Wheeler, May 1st 1781, citée dans les annexes, vol. 2, p.147). Mais il faut attendre 1826 pour que soit fondée la American Temperance Society (Matthew Warner Osborne, *Rum Maniacs, Alcoholic Insanity in the Early American Republic*, Chicago, Chicago Univ. Press, 13-15).

« vulgarité » et leur « grossièreté », regrette que les femmes américaines soient moins affables et plus discrètes que les Anglaises, ou encore trouve les Américains moins tolérants et moins accueillants que leurs cousins britanniques (*Letters*, I, 162, 147, 165, 159). Il se garde toutefois de remettre en question les traits de caractère fondamentaux, comme l’attachement aux valeurs de liberté, la moralité, la simplicité ou encore l’honnêteté.

En revanche, les reproches se font plus fréquents à l’encontre du gouvernement fédéral : ils sont dictés par les convictions politiques des auteurs, les Fédéralistes incriminant la faiblesse de l’institution et les Républicains l’accusant d’être trop présente. En 1815, alors qu’il visite l’hôpital royal de Greenwich destiné aux marins vétérans de la Navy, Joseph Ballard ressent un sentiment de honte à l’idée que le gouvernement américain ne propose aucune structure similaire aux “vieux patriotes de la Révolution” :

Viewing the ease with which these old soldiers pass the remnant of their days makes me feel not a little ashamed of my native land, nor could I help contrasting the comfort of their lives with many of our old Revolutionary patriots, who bled for the independence of that country which leaves them in old age to indigence and want. (Ballard, *England in 1815*, 51)

En visitant le splendide palais de Blenheim, offert au Duc de Malbrough pour ses loyaux services au pays, il regrette également l’absence de monument rendant hommage au père de la nation américaine, George Washington.⁶⁷⁴ “Far different, this reward for services, to our country, which even denies a monument to the memory of him who is acknowledged as her saviour!” (Ballard, *England in 1815*, 98).

Le Fédéraliste Joseph Sansom reproche pour sa part la mollesse et l’impuissance du Congrès face aux épidémies de fièvre jaune qui frappent Philadelphie à maintes reprises. Il est persuadé qu’un gouvernement despotique et autoritaire tel qu’on en trouve en Europe aurait éradiqué le problème de manière plus efficace :

Alas Columbia! How much longer will the Advocate of Hereditary Despotism be allowed to reproach thy elective System (in this case, at least, too mild and incoercive with a want of energy so ruinous to thy Sea ports! How much longer must thou suffer before Congress will assume the power of National regulations [...] from an Epidemic not more insidious than the Plague; from which the wholesome exertion of Arbitrary Power has actually guarded the Capitals of

⁶⁷⁴ Un tel monument était à l’époque très controversé car pour de nombreux Américains, il semblait incompatible avec les valeurs d’une république, et George Washington étant associé au parti fédéraliste, qui a connu un long déclin dans la première décennie du XIX^e siècle, les Républicains au pouvoir n’étaient guère enclins à lui consacrer un hommage national. Il faudra attendre le centième anniversaire de sa naissance en 1832 pour qu’une société privée se constitue et récolte des fonds destinés à l’érection d’un monument. La construction débutera en 1848, pour ne s’achever qu’en 1879 (Michael Kammen, *Mystic Chords of Memory*, 19).

Europe for near a century. (Joseph Sansom to his family, New York, Sept. 19 1802)

L'auteur a cependant censuré ce passage lorsqu'il publie son récit en 1805, ayant sans doute jugé l'observation trop controversée. De la même manière, on peut lire dans une de ses lettres de l'époque une diatribe contre l'évolution de la société américaine, dont on ne retrouve aucune trace dans le récit final : « I love my own Country dearly & would not change it for any other, at present, & yet I know not that I shall long prefer it, seeing that vice, oppression, Deism & even Atheism is progressing” (Joseph Sansom to his family, New York, Sept. 29 1802, *Papers*, c'est moi qui souligne).

Il est toutefois un sujet, l'esclavage, que les auteurs peuvent de plus en plus difficilement éviter sous l'influence croissante des mouvements abolitionnistes de part et d'autre de l'Atlantique. Tous ceux qui abordent la question à travers leurs témoignages réprouvent la pratique, comme Joseph Sansom, Quaker et abolitionniste, qui écrit en conclusion de son récit qu'il ne voit qu'“un seul point noir” dans son “pays cher à son coeur.” Néanmoins, la comparaison entre les lettres de l'époque et la version finale publiée fait apparaître plusieurs différences.⁶⁷⁵

Lettre de Joseph Sansom à sa famille, Birmingham, 7 Nov. 1799, *Papers* :

...[Liverpool] is now reckoned the second port in England, though there did not appear to me to be more shipping in port, or accommodation for more, than we have in Philadelphia; and it has long been infamous for the Slave Trade, which still continues to be countenanced by the Parliament of Great Britain, notwithstanding the empty boast that the air of England is too free for slaves to breathe in. May the United States of America, in due time, indiscriminately diffuse their peculiar blessings, instead of administering liberty to one body of their Citizens, and slavery to another; as well as continue to forbid the horrid Trade, gradually, but radically, extirpating that, as well as every other, national enormity, entailed upon them by the ancient system, in days of political ignorance and inconsistency.

Brouillon de son récit de voyage (1802) :

... For my own part at that amalgamating distance ~~from the effects of prejudice~~ I could see but one spot in my beloved Country. It is a black one, I mean the System of Negro Slavery but ~~it is wearing~~ time and principle are wearing it out. ~~I mean the system of Negro Slavery. But it was so deeply rooted and so closely interwoven with the plan of Government in the Mother Country and consequently so unlikely ever to have been working out in our Colonial State that~~

⁶⁷⁵ Les deux textes sont reproduits en intégralité dans les annexes (vol. 2, p.162).

Version publiée dans *Travels* (1808, p. 278):

For my own part, at that amalgamating distance, I I could see but one spot in my beloved country—it is a dark one—but time and principle are wearing it out—I trust in God the advocates for European despotism will not much longer be allowed to say, “Nothing is hereditary but ~~slavery~~ in the American Republic!” ~~Slavery~~

Dans la lettre à ses proches en novembre 1799, Sansom adopte une expression plus libre : il rejette la faute sur l’ancienne métropole, qu’il accuse d’avoir mis en place une institution dont la jeune République peine à présent à se défaire.⁶⁷⁶ Qui plus est, il défend son pays face aux attaques des abolitionnistes britanniques, en rétorquant à ces derniers qu’ils se targuent d’être un modèle de liberté alors que leur Parlement n’a pas interdit la traite.⁶⁷⁷ Le visiteur apparaît donc sur la défensive face à un sujet que l’on perçoit comme extrêmement sensible.

Ces passages sont totalement absents de son récit final, sans doute parce que Sansom souhaite conquérir le public britannique (la deuxième édition de son récit de voyage est publiée à Londres). Il se contente donc d’une critique beaucoup plus nuancée, sans la moindre allusion à la Grande-Bretagne, comme l’indiquent les corrections apportées à son brouillon. Il reconnaît les torts actuels de l’Amérique, mais affirme sa confiance en l’avenir, en rappelant que son pays est investi d’une mission divine et ne peut donc manquer de mettre fin prochainement à une institution qui va à l’encontre des principes chrétiens.

Deux autres voyageurs prennent position dans le débat : Joshua White dénonce la pratique comme étant “honteuse”⁶⁷⁸ mais, tout comme Sansom, il cherche à préserver sa terre natale en exprimant son opposition à l’esclavage de manière générale, sans faire la moindre référence à l’Amérique. Quant à Ebenezer Smith Thomas, il condamne une pratique

⁶⁷⁶ C’est un argument assez courant à l’époque, que l’on retrouve par exemple chez l’écrivain américain James Kirke Paulding, dans *A View of Slavery in the United States*, paru en 1836 (Larry E. Tise, *Proslavery : A History of the Defense of Slavery in America, 1701-1840*, Athens, University of Georgia Press, 1987, 247-248). Dans une lettre écrite à son retour au pays, Sansom présente une nouvelle fois l’esclavage comme une pratique coloniale imposée par l’ancienne métropole : “[The system of Negro Slavery] was so deeply rooted and so closely interwoven with the plan of Government in the Mother Country and consequently so unlikely ever to have been worked out in our Colonial State” (Sansom to his family, 2 Oct. 1802, Springfield, NJ, *Papers*).

⁶⁷⁷ Il faut en effet attendre 1807 pour que la traite soit interdite en Grande-Bretagne et 1833 pour une abolition progressive de l’esclavage dans toutes les colonies britanniques.

⁶⁷⁸ White écrit ainsi « This rapid increase of [the population of Liverpool from 1760 to 1810] owes to commerce, [...] but that most disgraceful species of it, the African trade » (*Letters*, I, 13). Voir également sa rencontre avec le chirurgien William Hey (1736-1819) (*Letters*, II, 180). Bien qu’ayant résidé pendant près de trente ans en Géorgie, le voyageur ne défend donc pas l’institution, mais il faut rappeler qu’il est né en Pennsylvanie et qu’il y a passé les trente premières années de sa vie.

“diabolique” qui menace l’union nationale, mais livre également la vision des états du Sud : il rappelle que les fiers habitants ne veulent pas accepter que d’autres états de l’Union leur imposent leur façon de faire, et qu’ils sont parfaitement conscients que l’esclavage est un mal, mais veulent régler le problème à leur manière. En se rendant dans les villes industrielles du nord de l’Angleterre en 1820, il en profite pour déclarer que la population captive d’Amérique jouit de conditions de vie bien plus enviables que les ouvriers britanniques⁶⁷⁹ :

Having visited the different factories in Manchester, there is little to excite the attention of the traveller, except the *slavery* of the operatives in those factories, who are excluded from breathing the common air. And yet people prate about the slavery of the negroes, who do not work as many hours, are as well clothed, and better, far better, fed, and have no thought for the morrow, what they shall eat, drink, or put on. (Thomas, *Reminiscences*, 158)

En mettant le terme “esclavage” en italique uniquement lorsqu’il est appliqué à des Blancs, White s’emploie à souligner l’indignité de la situation. Dans son récit, il retourne l’argument contre ses propres auteurs, et défend ainsi sa terre natale, même s’il n’approuve pas les positions des esclavagistes.

Il apparaît donc que les visiteurs de la période se sentent davantage en confiance puisqu’ils osent formuler quelques critiques à l’encontre de leur société d’origine. Toutefois, les exemples de censure qui ont été relevés montrent que l’identité américaine reste encore fragile. Elle est également mise à mal par la persistance de nombreux partis pris régionaux et de rivalités politiques.

C) La persistance des attaches locales et des sentiments de parti

Les années 1780 ont été marquées par un profond sentiment d’incertitude autour de l’avenir de la jeune République, suivi dans les années 1790 par d’importantes tensions politiques entre Républicains et Fédéralistes, qui ont constitué des obstacles de taille dans l’émergence d’un sentiment national. Si le début du XIX^e siècle voit ces difficultés s’estomper, préjugés nationaux et sentiments de parti ne disparaissent pas pour autant, et le séjour en Europe constitue à ce titre un outil toujours précieux de cohésion nationale, comme le souligne Joseph Sansom en 1805 :

⁶⁷⁹ On retrouve cet argument chez d’autres voyageurs nord-américains de l’époque. Pour des exemples, voir Walter Allen, *Transatlantic Crossing, American Visitors to Britain and British Visitors to America in the Nineteenth Century*, Heineman, London, 1971, 13.

At a distance of 3000 miles from his native shores, a true son of Columbia will feel a patriotic affection for every branch of the union, from New Hampshire to Georgia. If he went away with the local or the rival prejudices of a Philadelphian or a New-Yorker, of a Bostonian or a Baltimorean, he will come back a citizen of the United States. If he was once so attached to either of the leading parties, into which European politics have unhappily divided his country, [...] he will be likely to see through the impartial medium of distance, that the most right was sometimes wrong, and the most wrong was sometimes right. (Sansom, *Travels*, 278, c'est moi qui souligne)

Etant donné qu'un voyage outre-Atlantique reste inaccessible à la majorité des Américains, l'auteur conseille, à défaut, de parcourir le territoire national, afin d'acquérir une meilleure connaissance de ses habitants et de s'inspirer de ce que chaque région a de meilleur à offrir:

A young New Englander may cast off the leading-strings of Alma Mater, on an excursion to the Middle States, so rapidly progressing since the Revolution, in the arts of cultivation and the ornaments of improvement. –An *élève* of the Southern States may quit the debasing vicinity of Negro quarters, with still greater advantage, to contemplate the industry and morality of the hardy sons of the North. A pupil of the Academies of Philadelphia, New York, or Baltimore, or a graduate of the Eastern colleges, may scour the Western wilds, and return with health and spirit to begin the career of life. (Sansom, *Travels*, 278-279)

Toutefois, dans cette description des caractéristiques de chaque région, Sansom trahit lui-même des préférences régionales, en l'occurrence un parti pris pour Philadelphie, sa ville natale, et plus généralement pour les états centraux. Il encense en effet ces derniers quand il les compare avec ceux du Nord, en écrivant que si les habitants de Nouvelle-Angleterre se distinguent par leur ardeur au travail et leur comportement moral exemplaire, ils sont peu enclins à cultiver les arts ou le raffinement. Par ailleurs, ses convictions anti-esclavagistes orientent sa vision extrêmement négative des états du Sud. Seul l'Ouest semble épargné, incarnant un symbole positif de vitalité et d'énergie, même si Sansom le perçoit comme un simple lieu de passage et un territoire encore primitif : c'est dans les grandes villes de la côte est que se prennent les décisions et que se joue la destinée du pays. La Pennsylvanie apparaît donc sous sa plume comme un état modèle, parvenu à un savant équilibre en réunissant les meilleures traditions du territoire, tout en évitant les défauts des autres états. Le titre de son ouvrage est révélateur : l'auteur s'y présente comme « un habitant de Pennsylvanie », et non comme un « Américain ». En dépit de son séjour en Europe, Sansom se révèle donc incapable de s'élever au-dessus de ses attaches locales pour devenir, comme il le prétend, « citoyen des Etats-Unis ». Qui plus est, on décèle à travers sa description des autres états une tentative d'imposer à l'ensemble du territoire les valeurs et les traditions de sa région d'origine.

Sansom n'est pas le seul à être prisonnier de partis pris régionaux. Dans le titre de son récit de 1816, Joshua White s'identifie lui aussi par rapport à sa région d'origine (*Letters on England..., by Joshua White, of Savannah*) et trahit un point de vue typiquement sudiste quand il s'oppose avec force au développement des industries en Amérique, vante le "charme" de la vie à la campagne, ou encore affirme que le véritable Américain n'est pas un marchand d'une ville de la côte est, mais un robuste fermier de l'intérieur des terres (White, *Letters*, I, 244, 65 ; II, 204). Ses racines locales influencent également sa vision de l'Europe, comme le montrent ses premières impressions de la côte galloise : « To an American, accustomed to large plantations, zig-zag fences, and thick woods, the sight of land partitioned into very small and almost regular compartments [...] was novel » (White, *Letters*, I, 5).

Le marchand de Nouvelle-Angleterre Joseph Ballard semble tout aussi attaché à sa région d'origine. Lorsqu'il opère un parallèle entre ce qu'il voit en Grande-Bretagne et en Amérique, la référence à Boston est presque systématique, et les comparaisons se font toujours à l'avantage de sa ville natale.⁶⁸⁰ On ne retrouve dans son récit aucune référence aux états du Sud, une seule aux territoires de l'Ouest (« the inhabitants of the American back settlements »), et seulement deux à New York et Philadelphie, ce qui reflète une connaissance imparfaite du territoire national. Il est également frappant de constater qu'au cours de son séjour en Angleterre, Ballard fréquente presque exclusivement des Bostoniens, à la manière des exilés loyalistes au moment de la guerre d'indépendance : il séjourne à Londres à la *New England Coffee House*, s'identifie comme un « Yankee » à deux reprises, visite le pays en compagnie de compatriotes originaires du Massachusetts ou du Connecticut, ou encore effectue le trajet de retour sur un navire dont les passagers dans leur intégralité sont des Bostoniens (Ballard, *England in 1815*, 29, 37, 41, 79). Tous les Américains auxquels il fait référence dans son récit sont, à quatre exceptions près, originaires comme lui de Nouvelle-Angleterre.⁶⁸¹ S'il rencontre plusieurs Britanniques et un Suisse au cours de son voyage, il ne mentionne aucun contact avec des Américains originaires des états du sud. Il approche un habitant de New York, mais de façon purement fortuite. Il semble donc que le voyage n'a pas favorisé la découverte du pays d'origine, la région natale reste l'unique référence. Son

⁶⁸⁰ Ballard juge ainsi les salles du Parlement britannique à peine plus élégantes que celles de l'ancienne Cour de justice de Boston, la représentation des *Quarante Voleurs* à Covent Garden bien inférieure à celle qu'il a vue à Boston, ou encore estime que le célèbre panorama de Richmond Hill ne vaut pas celui de Milton Hill près de Boston (Ballard, *England in 1815*, 44, 53, 78, 89-90).

⁶⁸¹ Il s'agit du scientifique et voyageur du Connecticut Benjamin Silliman (1779-1864), des sénateurs du Massachusetts Samuel A. Otis (1740-1814) et Samuel Dexter (1761-1816), le peintre et inventeur Samuel Morse (1791-1872), également du Massachusetts, ainsi que trois marchands et industriels de la région, Thomas Dennie, Isaac Barnes et Abbot Lawrence, ou encore le célèbre Benjamin Franklin, né à Boston, et le futur président John Quincy Adams. Les quatre exceptions sont les peintres Washington Allston (1779-1843), de Caroline du Sud, et Benjamin West, né à Philadelphie, l'écrivain de New York Washington Irving, et George Washington, originaire de Virginie.

exemple illustre la force des racines locales et la persistance de rivalités entre les différentes régions américaines.

Joseph Sansom affirme également dans son récit qu'un voyageur revient d'Europe libéré de tout esprit de parti, mais on ne le constate pas dans les faits. Ainsi, l'auteur – fédéraliste – annonce dans sa préface qu'il censure le récit de son séjour en France et en Grande-Bretagne de peur qu'on ne lui reproche ses sentiments pro-anglais :

It was the Author's original intention to have given his Countrymen an opportunity of beholding the rival Empires of France and England [...] but finding his principles canvassed, with suspicion, by the wakeful prejudices of Party [...], he now offers to the Public that part only of his European Tour, to which political objections cannot so readily apply. (Sansom, *Letters from Europe*, 1805, « Advertisement », II)

Les autres visiteurs font-ils preuve de plus d'objectivité ? Joshua White ne fait guère figure d'exemple : ses commentaires sur la Grande-Bretagne ne laissent aucun doute quant à son appartenance au parti fédéraliste. Tout au long de son récit, il s'emploie à dénoncer les préjugés anti-anglais de certains de ses compatriotes – il faut en réalité entendre les Républicains –, et il affirme qu'il serait prêt à vivre sur « la terre de [ses] ancêtres » s'il n'était pas aussi attaché à son pays natal (White, *Letters*, I, 67, 159). Il est farouchement opposé au conflit de 1812, s'oppose à toute sanction commerciale contre la Grande-Bretagne,⁶⁸² et appelle à un apaisement des tensions en rappelant les liens extrêmement forts entre les deux pays, qu'il oppose à la « haine » ayant de tout temps « envenimé » les relations franco-britanniques :

The circumstances which have so long maintained the most envenomed hatred between France and England do not exist in the same number and force to excite and support a rival jealousy between the latter and the United States. [...] I wish my countrymen would at the same time recollect by what ties and by what sympathies they are united to Great-Britain ; and then divest their minds of unmanly and ungenerous prejudices. [...] As descendants of one common stock, children of the same parents, let them regard the people of England with the affection of consanguinity, and as united to themselves by a similarity of language, habits, dress, and religion. (White, *Ibid.*, I, 167-168, c'est moi qui souligne)

⁶⁸² « It cannot be denied [that] our commercial interest and prosperity most essentially depend upon the maintenance of a reciprocal and amicable intercourse with the government and the people of Great Britain » (*Ibid.*, I, 167).

Il est cependant quelques signes encourageants. La lutte entre Fédéralistes et Républicains a perdu en intensité par rapport aux années 1790, comme en témoigne William Lee lorsqu'il retrouve le sol natal en 1810 après neuf ans d'absence :

I have been met everywhere [in New York] with great kindness and attention by both Federalists and Republicans. Indeed, party spirit is nothing like what it was when we left the country [*i.e.* in 1801]. It is kept up in Boston in a degree ; but generally speaking foreign principles and foreign attachments are hooted at. (Lee, *Yankee Jeffersonian*, 127)

D'autre part, même si les visiteurs produisent des récits orientés, ils dénoncent toute condamnation excessive, dans l'un ou l'autre camp, comme le déclare Joseph Ballard : « We either represent [England] as too faulty or too faultless. [...] I wish that we were not so accustomed to hear such intemperate language » (Ballard, *England in 1815*, 106).

Le bilan est donc mitigé : si, de manière générale, on constate dans les récits du début du XIX^e siècle un appel à l'apaisement des affrontements politiques, on note qu'ils ne sont pas toujours suivis dans les faits et que les préférences régionales persistent. On voit ici s'annoncer des dissensions qui mèneront à la guerre civile.

Il faut par ailleurs noter que la définition nationale se construit autour de l'exclusion partielle ou totale de certains groupes, notamment les femmes, les Noirs et les Amérindiens. Il s'agit à présent de s'interroger sur la manière dont ils sont perçus par les marchands.

D) Les exclus de la définition nationale : quelle place pour les femmes, les Amérindiens et les Noirs ?

Comme l'analyse David Waldstreicher, la création d'une identité nationale est « un processus complexe d'inclusions et d'exclusions » et dans le cas de l'identité américaine, la figure de "l'Autre" est incarnée - entre autres - par l'Indien et le Noir.⁶⁸³ Comment les voyageurs perçoivent-ils ces deux groupes traditionnellement exclus de la définition nationale ? Par ailleurs, quel statut réservent-ils aux femmes, qui n'ont qu'un accès très limité à la sphère publique et à la vie civique du pays ? Si l'on peut s'attendre à ce que les marchands, membres d'une élite masculine, blanche, d'origine anglo-saxonne et protestante, partagent une vision pour le moins conventionnelle de la société américaine, on peut se demander si la

⁶⁸³ David Waldstreicher, *In the Midst of Perpetual Fetes*, 9-10 ; Linda Colley, *Britons*, 6 ; Elise Marienstras, *Les Mythes fondateurs*, 157.

confrontation avec d'autres modes de fonctionnement et de pensée, la rencontre avec des abolitionnistes, des philosophes défendant le mythe du « Bon Sauvage », ainsi que des Françaises impliquées dans les événements politiques de leur pays, les incitent à adopter de nouvelles perspectives.

1- Les Femmes

Au moment de la guerre d'indépendance, de nombreuses Américaines sortent de leur rôle domestique pour s'engager dans des actions politiques, et assument des responsabilités traditionnellement réservées aux hommes. Suppléant leur mari absent ou mort au combat, certaines se retrouvent à gérer les affaires familiales, à la tête d'une ferme ou d'une boutique. Une poignée d'entre elles rejoint également l'armée continentale, endossant une identité masculine afin de ne pas être démasquées, quand d'autres, plus nombreuses, accompagnent les troupes en qualité de cuisinières, couturières, blanchisseuses, ou prostituées. Les femmes appartenant à l'élite patriote s'illustrent par leur soutien actif au combat des insurgés dans l'organisation de boycotts des produits britanniques, ou encore de réunions et de concours de filature (*spinning bees*) au cours desquels sont fabriqués des vêtements. Certaines prennent un engagement politique, comme les cinquante-et-une participantes à la « Edenton Tea Party » en Caroline du Nord en octobre 1774, qui décident de ne plus acheter de thé ni de produits d'importation britannique jusqu'à ce que les « lois intolérables » soient abrogées. La « Ladies Association » de Philadelphie contribue quant à elle à l'effort patriotique en levant des fonds destinés à l'armée continentale. D'autres femmes, Loyalistes, expriment également une opinion politique en choisissant de s'exiler avec leur mari ou leur famille dans les colonies britanniques au Canada, dans les Antilles, ou en Grande-Bretagne.⁶⁸⁴

Malgré ces engagements, le statut politique des femmes n'évolue guère dans les années suivant le conflit. Lorsqu'en mars 1776, Abigail Adams demande à son mari John Adams, délégué au Congrès continental, de « ne pas oublier les femmes » dans le nouveau système politique mis en place après l'indépendance, elle n'est pas prise au sérieux puisqu'il lui répond : « As to your extraordinary code of law, I cannot but laugh ». ⁶⁸⁵ Selon les lois de

⁶⁸⁴ Voir à ce sujet les ouvrages de Linda K. Kerber, *Women of the Republic : Intellect and Ideology in Revolutionary America*, Chapel Hill, Univ. Of North Carolina Press, 1980 ; ainsi que celui de Mary Beth Norton, *Liberty's Daughters : The Revolutionary Experience of American Women, 1750-1800*, Ithaca, New York, Cornell Univ. Press, 1980.

⁶⁸⁵ Abigail Adams to John Adams, March 31 1776 ; John Adams to Abigail Adams, April 14 1776, *Adams Family Papers*, <http://www.masshist.org/digitaladams/archive/letter> (dernière consultation : juin 2015). Je propose une analyse de la vision de Abigail Adams et du rôle des femmes dans la nation américaine dans mon mémoire de master 1 : Maud Gallet, "Abigail Adams : The First Steps of an American Lady towards Feminist

l'époque, inspirées de la *common law* anglaise et du système de la *coverture*, les femmes mariées n'ont aucune existence légale, et restent, sauf exception, entièrement dépendantes de leur époux. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, elles n'ont en règle générale pas le droit de posséder une propriété ou des biens, ne peuvent pas signer de contrat, ni même gagner un salaire.⁶⁸⁶ Il apparaît donc que la Révolution américaine a peu d'impact sur l'évolution des droits civiques des femmes. Il faut attendre le milieu du XIX^e siècle et les modifications du rôle des hommes et des femmes engendrées par la révolution industrielle pour voir émerger les premiers mouvements de défense de la cause féminine.⁶⁸⁷ Pour l'heure, les femmes américaines restent cantonnées à un rôle domestique : en tant que « mères de la République », elles se doivent d'être de bonnes épouses, des modèles de vertu et de modestie, et d'élever les futurs citoyens dans les valeurs de la République.⁶⁸⁸

Dans ce contexte, on peut se demander si le séjour en Europe, et tout particulièrement en France au moment de la Révolution française, encourage les marchands à remettre en question la position réservée aux femmes en Amérique. Il apparaît que seuls deux visiteurs masculins, Elkanah Watson et Joshua White, appellent à des changements. Watson estime que les Françaises qu'il côtoie dans les hautes sphères de la capitale sont plus instruites que les Américaines et, fort de ce constat, il encourage sa sœur à ne pas négliger son éducation, et à étudier tout particulièrement la géographie, conseil inhabituel car on réserve alors cette matière aux garçons (Elkanah Watson to his sister Patty, Nantes, Dec. 27 1780, *Journal, Papers*). Watson observe également que les Françaises « participent entièrement aux conversations à table » lors des dîners, et qu'elles sont capables d'intervenir sur n'importe quel sujet (*Memoirs*, 126). Même si le voyageur n'opère aucun parallèle explicite avec les Américaines, il est évident qu'il apprécie le rôle des Françaises en société. Il n'en reste pas moins attaché aux valeurs de simplicité et de vertu qu'incarne la femme américaine, puisqu'il condamne fermement l'usage excessif de maquillage chez certaines Européennes : « True beauty consists in simplicity ; & the figure of a well made female always shews (*sic*) to the

Consciousness in late Eighteenth Century Revolutionary America," mémoire encadré par Françoise LeJeune, Université de Nantes, 2003.

⁶⁸⁶ L'état du Mississippi ne fera évoluer ce statut qu'en 1839, avant d'être suivi par d'autres, même si en 1860, à peine la moitié des états américains (quatorze sur trente-trois) ont adopté des lois similaires. Concernant le statut légal des femmes sous l'époque coloniale, voir l'article de Mary Beth Norton, « 'Either Married or to be (*sic*) Married' : Women's Legal Equality in Early America, » Carla Gardina Pestana, Sharon V. Salinger, eds., *Inequality in Early America*, Univ. Press of New England, 1999, 25-45.

⁶⁸⁷ S. Jay Kleinberg, « Continuity and change : the Women of Anglo-America, » R. A. Burchell, ed., *The End of Anglo-America*, 60-80.

⁶⁸⁸ Voir Linda Kerber, *Women of the Republic*, mais également Eve Kornfeld, *Creating an American Culture*, 33.

best advantage when least adorned » (Elkanah Watson to Francis Cossoul, London, Dec. 9 1782, *Journal, Papers*).

Joshua White, quant à lui, apprécie « l'amabilité » des Anglaises, leur « intelligence », l'« aisance » et la « vivacité » de leur conversation, et regrette en comparaison la « réserve » des Américaines :

The behaviour of the female part [in England] demands still more my unqualified praise and approbation. They are affable without familiarity, and condescending with dignity. In conversation I have found them to be sprightly, unreserved, and intelligent: without that coyness or reserve which is very generally intermixed with the best qualities of the heart in the women of my own country, they are yet not without that modesty which heightens every charm, and adds dignity to every other trait. In such company, pleasure and improvement will both be received. (Joshua White, *Letters*, I, 41, c'est moi qui souligne)

Néanmoins, comme Watson, White reste fidèle aux valeurs du républicanisme classique et à l'image de la femme gardienne de la morale, car il ajoute que ces Anglaises qu'il admire se distinguent avant tout par leur simplicité et leur modestie. Dans tous les cas, si les deux voyageurs aspirent à ce que leurs concitoyennes soient plus présentes en société, ils ne les encouragent aucunement à outrepasser les frontières de la sphère domestique.

Les autres marchands en voyage adhèrent à une vision beaucoup plus traditionnelle de la femme : ils ne remettent nullement en cause la position des Américaines et fustigent au contraire l'attitude de certaines Européennes qui ne remplissent pas leur rôle d'épouse et de mère.⁶⁸⁹ Ainsi, le Loyaliste en exil Samuel Shoemaker n'approuve pas l'artiste britannique Molly Morris qui s'est rendue célèbre en exposant ses tableaux de broderie, car elle ne correspond pas à son idéal de femme qui doit se dévouer tout entière à son foyer, et non pas chercher la notoriété sur la scène publique : « I don't admire women who have too much sense to attend to some particulars in their dress and to understand some little of family business, such as knowing how to make a plum pudding &c.” (Samuel Shoemaker, May 9 1785, *Diary*, 386) ». Joseph Sansom, de son côté, n'est pas plus conquis par la « démarche

⁶⁸⁹ Les « Mères de la République » avaient alors pour mission de maintenir la vertu et la stabilité de la jeune République par l'éducation morale de leurs enfants (Sara Evans, *Born for Liberty, A History of Women in America*, New York and Toronto, The Free Press, 1989, Gerda Lerner, *The Creation of Feminist Consciousness, From the Middle Ages to Eighteen-seventy*, Oxford University Press, 1993 et Linda Kerber, *Women and the Republic: Intellect and Ideology in Revolutionary America*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1985). A travers leurs commentaires, les marchands annoncent le rôle de la femme à l'époque victorienne, en tant que gardienne de la morale. Sur ce point, se référer par exemple à Deirdre David, *Intellectual Women and Victorian Patriarchy, Harriet Martineau, Elizabeth Barrett Browning, George Eliot*, Ithaca, New York, Cornell University Press, 1987, 22. Ce point est également abordé dans mon mémoire de Master 2 : Maud Gallet, “Harriet Martineau (1802-1876) et la construction de l'identité anglaise à travers son récit *Society in America* (1837),” recherche encadrée par Françoise Le Jeune, Mémoire de Master 2, Université de Nantes, 2006, 11-12.

décidée » des Anglaises, ni leur « air fier », et à son retour au pays, il est « charmé » de retrouver les « expressions douces » et le comportement « simple » des jeunes dames de New York (Sansom, *Travels*, 244, 272).

La place occupée par les Françaises avant et pendant la révolution, en particulier leur participation active à la vie politique du pays, donne lieu à des condamnations encore plus vives. Dans une lettre à Anne Bingham en 1787, Thomas Jefferson blâme le mode de vie des aristocrates françaises, qu'il décrit comme des créatures oisives et dissolues, consacrant des heures à leur toilette, multipliant les visites pour tromper leur ennui, et jouant aux cartes jusqu'au petit matin. Il oppose cette existence vide de sens à celle, heureuse et utile, des Américaines, cantonnées dans un rôle strictement domestique : « In America, the society of your husband, the fond cares for the children, the arrangements of the house, the improvements of the grounds fill every moment with a healthy and useful activity » (Thomas Jefferson to Anne Bingham, Paris, Feb. 7 1787, *The Papers of Thomas Jefferson*, Julian P. Boyd, ed., Vol. 11, 122). La réponse d'Anne Bingham, qui sera examinée un peu plus loin, lui réserve toutefois quelques surprises. Thomas H. Perkins, qui séjourne en France à la toute fin de la Terreur, n'approuve pas davantage le rôle politique endossé par de nombreuses femmes à cette période. Il s'étonne de leur présence en masse dans les galeries de la Convention et juge qu'en signifiant leur approbation ou désapprobation face aux mesures discutées, elles exercent «une influence très injuste» (Perkins, *Diary*, 24 Ventose 1795). Il les présente comme des marionnettes manipulées par les partis politiques et refuse d'admettre qu'elles puissent avoir une opinion politique propre: "Most of [these women] are said to go there to approve or disapprove certain measures as they may be for or against the party by which they are sent" (*Ibid.*).⁶⁹⁰ Il est surpris d'observer que les Françaises semblent s'intéresser davantage que les hommes aux événements politiques, et que certaines, parmi lesquelles des femmes respectables, n'hésitent pas à occuper la sphère publique en faisant des lectures de journaux devant la foule :

You cannot pass a house where you do not see a woman with a newspaper in her hand, and half a dozen persons round her swallowing her news; and this evening, as we passed the Pont Neuf, we had the curiosity to approach a crowd, where we saw a very fine-looking female reading the news to a large number who stood by. It was in the open air, and by candle-light. This is so very different from the character of our women, that it strikes us with astonishment. (Perkins, *Germinal* 13 1795, *Memoir*, 84)

⁶⁹⁰ Perkins condamne également la présence de femmes au procès de plusieurs Jacobins jugés pour des actes barbares sous la Terreur (Bertrand Barrère, Collot d'Herbois et Billaud-Varenne), car elles perturbent le bon déroulement de l'instruction : "The women in the tribunes [generally of the lower classes] have been, in general, so unruly, that they were prohibited for a day or two from entering" (*Germinal* 4, *Memoir*, 74).

Si Perkins ne condamne pas explicitement ces habitudes, il les présente comme une curiosité, une coutume singulière et déroutante, qu'il ne souhaite aucunement voir s'exporter outre-Atlantique. D'autre part, s'il reconnaît que les Françaises sont devenues des figures incontournables de la révolution, en particulier à travers leurs marches pour réclamer du pain, il en fait un portrait peu flatteur, les présentant comme des créatures incontrôlables, violentes, presque monstrueuses, qui sèment la terreur dans la capitale :

At about four o'clock this afternoon, nearly two thousand women crowded round the door of the Assembly, and demanded entrance to the hall. [...] They were very noisy, and were with difficulty prevented from bursting the door of the Convention; [...]. They were exhorted to behave like good citizens. [...] Some of the most clamorous were taken to prison. The people of Paris dread a female mob; for that sex has been at the head of, and indeed the principal actors in, some of the most important revolutions in Paris. (Perkins, *Germinal* 7 1795, *Memoir*, 78)

Il convient à présent d'examiner les témoignages féminins : les femmes qui accompagnent leur mari ou leur famille en Europe remettent-elles en question leur rôle dans la société américaine au regard de celui des Européennes ? Dans quelle mesure le voyage, qui leur offre une occasion unique d'échapper à leur quotidien et de quitter la sphère privée, est-il libérateur ? L'acte d'écriture les encourage-t-il à exprimer certaines revendications ?

C'est le cas pour la jeune Loyaliste Louisa S. Wells Aikman qui, en relatant son exil de Charleston jusqu'à Londres en 1778, se met en scène à la façon d'une héroïne de roman, endossant le rôle d'une "jeune captive" (*a captive maid*) vivant de palpitantes aventures. Elle rédige son journal depuis Londres, presque un an après les faits, et le décalage entre sa situation d'alors (en sécurité et entourée de sa famille) et le temps du récit (la traversée périlleuse et toutes ses péripéties) accentue les dangers encourus. Elle présente sa fuite comme une succession de terribles épreuves dont elle sort victorieuse, ce qui lui permet de mettre en avant son courage et sa détermination. Elle a parfaitement conscience de faire œuvre d'écrivain car elle ménage un certain suspense au moyen d'effets d'annonce : atteinte d'une forte fièvre en pleine traversée, elle s'en remet à Dieu, avant d'ajouter : "...but Great trials were and perhaps still are in store for me!" (*Journal*, 22). Cette expérience singulière a permis à cette jeune fille, qui avait mené jusqu'alors une existence tranquille et confortable, de gagner en maturité et en assurance. Elle a également découvert un univers masculin, celui des marins, et acquis un vocabulaire technique, ce dont elle se vante auprès de son lecteur : « Had I attempted to have written my Journal at the beginning of last year I should have made

but a poor hand at it, as I was then altogether unacquainted with the technical terms used on board of a ship. [...] I am [now] a tolerable Sailor in Petticoats” (*Ibid.*, 9, 62).

Les témoignages des autres voyageuses reflètent une même confiance. Hannah Lowell est fière de raconter à sa famille en Amérique que ses quatre enfants ainsi qu’elle-même ont supporté l’épreuve de la traversée de façon exemplaire.⁶⁹¹ Mary Sargent Torrey, pour sa part, devient plus “téméraire” à mesure que se prolonge son séjour : alors qu’à son arrivée, elle refusait de s’aventurer seule dans la capitale britannique, quinze mois plus tard, elle accepte de servir de guide à des proches : « On Thursday morning I had the temerity to be guide through a part of London, an effort for me most wonderful » (Torrey, May 29 1815, *Journal*). Plus frappant encore, lorsqu’à un dîner en 1802 à Rome, Martha Coffin Derby se trouve être la seule femme parmi une vingtaine de convives de marque, elle se sort avec brio de cette situation pour le moins intimidante et découvre avec étonnement qu’elle retire même un certain plaisir à être le centre d’intérêt de cette assemblée, comme elle le confie à sa mère :

Only imagine me, dear Mama, seated at table with 20 gentleman (*sic*) Cardinals, Ambassadors, half a dozen French officers and all dignified Clergy in Rome, and not another lady at the table. [...] I (strange as it may seem) never enjoyed a dinner party more. They were all impressed [*empresés?*] to render everything pleasant, asked me a thousand questions about America, and talked much about General Washington. I summoned up all my courage and behaved as Betsy Coulson [a cousin of hers] says, very prettily. (Martha Coffin Derby to her mother Eleanor Foster, Rome, Sunday 19 Dec 1802)

Son Grand Tour d’Europe qui dure presque deux ans et l’amène à parcourir l’Angleterre, la Suisse, la France et l’Italie, lui a permis de s’entretenir avec des personnalités exceptionnelles, comme le roi George III, ou même le Pape. En décrivant son entrevue avec le souverain pontife, qui ne reçoit habituellement jamais de femmes dans son palais, Derby a parfaitement conscience d’être privilégiée : « As the Pope understood that I had expressed a great desire to see his Holiness, [...] he had the politeness to say it would give him infinite pleasure to be introduced to an American lady and the day after tomorrow in the Gardens of the Palace I have the honor to be presented to him by Cardinal Consalvi » (Sunday 19th Dec 1802, *Journal*).

Par ailleurs, son séjour lui offre la possibilité de se familiariser avec l’art occidental et de devenir une femme de goût et de culture, et ainsi de revendiquer à son retour une position influente au sein de l’élite de l’époque : elle organise notamment des salons dans sa splendide demeure de Boston, sur le modèle de certaines aristocrates européennes. Ce faisant, elle ne

⁶⁹¹ « We have made out better than any [family] he [the Captain of the ship] ever sailed with » (Hannah Lowell to Rebecca Lowell, Liverpool, July 24 1810, *Papers*).

transgresse pas les frontières de la sphère privée, mais en repousse malgré tout les limites : représentante d'une aristocratie naturelle, elle se perçoit comme un guide pour la jeune nation, et se pose en modèle de raffinement destiné à élever le niveau des couches plus modestes de la population.⁶⁹²

On peut s'interroger sur l'existence d'un point de vue et d'une écriture typiquement féminins. Si l'on confronte les lettres de Francis Cabot à celles de son épouse, Hannah Lowell, il apparaît que les thèmes abordés ainsi que le style sont bien distincts, et trahissent des activités différentes. Hannah communique avant tout des informations d'ordre domestique : elle donne des nouvelles de son mari et des quatre enfants qui les ont accompagnés, détaille leur état de santé et leurs progrès, s'enquiert des naissances et décès au pays, ou encore décrit ses achats effectués dans la capitale britannique. Elle s'adresse uniquement à des femmes et souligne que l'acte d'écriture constitue pour elle une activité inhabituelle : « I am not used to writing » (To Mary Lee, Edinburgh, August 13 1810). En comparaison, son mari parle affaires et rapporte ses nombreux déplacements, effectués le plus souvent sans sa famille.⁶⁹³ Ses descriptions des lieux parcourus sont plus factuelles que celles de sa femme : il indique les dimensions d'un monument, sa date de construction, ou encore énumère les caractéristiques naturelles et le climat d'une région. En revanche, si Francis Cabot mentionne le nom des personnes qu'ils croisent, il ne détaille pas leur personnalité comme le fait sa femme, et porte moins d'intérêt aux relations sociales.⁶⁹⁴

Beulah Sansom, pour sa part, identifie un « style masculin et féminin » lorsqu'elle compare ses lettres avec celles de son époux : « [My husband and I] don't show each other's letters until they are ready for the seal [...]. [I think] the Stile of Masculine and Feminine will give the whole a Stamp of diversity" (Beulah Sansom to Samuel Sansom, Gravesend, 12th, 4th month 1799, *Papers*, c'est moi qui souligne). En effet, Beulah Sansom fait preuve d'une plus grande tolérance vis-à-vis des Européens, qui s'explique peut-être par une capacité d'empathie plus forte. Elle conclut ainsi le récit de son séjour sans se prononcer en faveur de telle ou telle nation : « With respect to national Character, I have every where found much to

⁶⁹² Voir l'étude passionnante de Jessica Lanier sur Martha Coffin Derby : « Martha Coffin Derby's Grand Tour : 'It's Impossible to Travel without Improvement,' » *Woman's Art Journal*, Vol. 28, No. 1 (Spring-Summer 2007), 37-44. Également Rosemarie Zagari, « Gender and the First Party System, » *Federalists Reconsidered*, Doron Ben-Atar, Barbara B. Oberg, eds., 118-134.

⁶⁹³ Par exemple, Francis Cabot Lowell effectue plusieurs séjours à Londres pour affaires, sans son épouse. Il visite également l'Irlande sans elle, ce qu'elle regrette : « Mr Lowell has a desire to see Ireland – I should like it very well too but I think as we are situated that it will be best for him to go by himself & leave us all behind him » (Hannah Lowell to Rebecca Lowell, Bristol, Feb. 14 1812).

⁶⁹⁴ Cela rejoint le constat de Katherine Turner à propos des Britanniques voyageant en Europe : elle note que les femmes vouent un intérêt tout particulier aux peuples dans leur environnement social, à leurs mœurs et coutumes (Turner, *British Travel Writers in Europe*, 129, 139).

approve, and something to condemn. I believe there is not a Country upon the Globe, that on every account rates higher than all others » (Beulah Sansom, *A Tour*, 10-11).⁶⁹⁵ La vision de Joseph Sansom ne pourrait pas être plus éloignée : dans ses *Travels*, il multiplie les stéréotypes à propos des Européens, jugeant par exemple les Italiens “paresseux, malpolis, et bruyants”, et son ouvrage s’achève sur un éloge immodéré du mode de vie américain qu’il juge supérieur à tout autre (*Travels*, 128, 263-280).

Il est une autre caractéristique de l’écriture féminine, c’est l’importance accordée aux sentiments et à la morale, thèmes de prédilection pour les femmes traditionnellement perçues comme des êtres particulièrement sensibles.⁶⁹⁶ Dans son journal, Mary Sargent Torrey fait en effet la part belle aux sentiments, quand elle décrit entre autres sa réaction devant un tableau illustrant l’exil de Napoléon vers l’île d’Elbe :

The last piece interested my feelings excessively, the progress of the tempest, the increasing agitation of the sea, & the thunder & lightning, rendered the scene awful [...]. My feelings were wrought up to a painful excess [...]. I could not see it without trembling at the thought of again crossing the faithless & unsociable ocean. (Mary Sargent Torrey, 14 Sept. 1814, *Journal*, c’est moi qui souligne)

De même, elle fait preuve d’un enthousiasme tout particulier pour les institutions philanthropiques européennes, multipliant les visites d’écoles pour enfants aveugles et sourds, ainsi que les établissements recueillant des prostituées repenties et des orphelins. C’est une nouvelle occasion de s’émouvoir, comme à la vue des « petits vagabonds » du *Foundling Hospital* de Londres que l’on transforme en des « membres utiles et respectables de la communauté ».⁶⁹⁷

Si, grâce à leur séjour, les voyageuses adoptent un style spécifique et abordent des sujets que l’on pourrait qualifier de féminins, elles ont également l’occasion de pénétrer dans des lieux d’ordinaire réservés aux hommes, ce qui leur permet d’évoquer des sujets inhabituels. Mary Sargent Torrey trahit ainsi un engouement pour les machines à vapeur d’une manufacture de textile de Manchester qu’elle visite avec son mari : « The power of the

⁶⁹⁵ La conclusion de son récit (pp.10 et 11) est reproduite dans les annexes (vol. 2, p.168).

⁶⁹⁶ Il faut rappeler que c’est grâce à la mode du voyage sentimental que les femmes ont pu avoir accès plus facilement à l’écriture d’un récit de voyage (Turner, *Ibid.*, 53, 128)

⁶⁹⁷ « This morning I witnessed one of the most interesting scenes at which I was ever present. [...] The emotion was uncontrollable, the discourses [of the inmates] appealed to the sensibility of the audience. [...] I felt their solemn feelings, & shared their just pride at so publick (*sic*) a testimony of approval, & partook of their emotion » (Mary Sargent Torrey, May 7 1815, *Journal*). Le témoignage de Mary Sargent Torrey traduit également l’importance croissante de la morale dans la construction d’une identité nord-américaine au début du XIX^e siècle, ainsi que la transformation progressive des institutions philanthropiques : il s’agit désormais moins de soulager les souffrances d’une certaine catégorie de la population, mais davantage d’encourager un comportement moral irréprochable pour que ces personnes ne mettent pas en péril le reste de la société (Gordon Wood, *The Rising Glory of America, 1760-1820*, 13-14).

steam excited my astonishment, & it was not less excited by the process of the cylinder printing » (Torrey, June 1st 1814, *Journal*). D'autre part, cette voyageuse de Boston à l'éducation puritaine participe à des activités jugées « scandaleuses » dans sa ville d'origine, comme le fait de prendre le thé dans un cercle exclusivement féminin à Liverpool. Elle justifie son attitude en prétextant qu'elle ne fait que se conformer aux pratiques locales : « I fear they may be called the scandalous club, but I am told this is one of the Liverpool fashions » (March 1815).

Par ailleurs, fortes de l'assurance acquise au cours du séjour, les voyageuses s'aventurent parfois au-delà des sujets de conversation qui leur sont traditionnellement dévolus. Ainsi, Hannah Lowell rapporte à plusieurs reprises des informations d'ordre politique et n'hésite pas à prendre position sur la guerre de 1812. Elle est parfaitement consciente d'enfreindre les règles et, afin de se prémunir de toute critique, elle mentionne ces informations de manière indirecte : « The letters from the gentlemen seem to be full of apprehension of a war with this country » (Hannah Lowell to Rebecca Lowell, Cheltenham, Aug 22 1811, *Papers*, c'est moi qui souligne). A un autre moment, elle se permet un commentaire tout en assurant qu'elle ne connaît rien à la chose politique, tactique que l'on retrouve chez de nombreuses femmes auteurs de l'époque :⁶⁹⁸

I cannot give you any notion how high parties run here – this declaration of war with England by our government has inflamed them to the highest pitch – but I am enlarging from a subject of which I know nothing. (Hannah Lowell to Mary Grant, Boston, Aug 17th 1812, *Papers*, c'est moi qui souligne)

Séjournant en Angleterre en 1814, Mary Sargent Torrey formule elle aussi une opinion sur le conflit et exprime avec force son patriotisme. Elle se réjouit ainsi de la victoire de la bataille de la Nouvelle Orléans, et traduit son allégresse par une profusion de points d'exclamation : « Glorious news ! New Orleans yet safe, contrary to all our expectations, the expedition against it is completely defeated, & near 4000 men on the side of the British are lost, the flower of their troops ! » (March 6 1815, *Journal*). Bien qu'exclue des affaires publiques, elle exprime donc une ferveur patriotique comparable à celle de ses compatriotes masculins, et revient d'Europe plus que jamais attachée à l'Amérique, comme elle l'exprime au moment de quitter Liverpool : « Though we were received [in Liverpool] with kindness and hospitality, [...] the truth in one word is, our home is only in America ! » (*Ibid.*, April 11 1815, 165).

⁶⁹⁸ Katherine Turner l'observe par exemple chez les Anglaises en voyage en Europe (Turner, *British Travel Writers in Europe*, 147).

Certes, les voyageuses gagnent en assurance et font des expériences inhabituelles, mais vont-elles jusqu'à remettre en question leur rôle dans la société américaine ? Il apparaît que leurs revendications à l'encontre du statut des Américaines restent extrêmement timides, voire inexistantes. Une seule voyageuse, Anne Bingham, prend parti pour les salonniers parisiennes, qu'elle défend face aux accusations de Thomas Jefferson. Elle vante leur élégance, leur "bel esprit", ainsi que leur influence au sein de la sphère politique, et va jusqu'à affirmer que ces femmes ont défendu les "privilèges" de l'ensemble des représentantes de leur sexe :

The women of France interfere in the politics of the Country, and often give a decided Turn to the Fate of Empires. Either by the gentle Arts of persuasion, or by the commanding force of superior Attractions and Address, they have obtained that Rank and Consideration in society, which the Sex are entitled to, and which they in vain contend for in other Countries. We are therefore bound in Gratitude to admire and revere them, for asserting our Privileges, as much as the Friends of the Liberties of Mankind reverence the successful Struggles of the American Patriots (Anne Bingham to Thomas Jefferson, 1st June 1787, *The Golden Voyage*, 464-465, c'est moi qui souligne)

A la manière des premiers avocats de la cause des femmes au début du XIX^e siècle en Amérique, Anne Bingham opère un parallèle entre le "combat" de ces dernières et la lutte des patriotes américains sous la révolution américaine.⁶⁹⁹ La force de sa revendication est cependant considérablement atténuée par les propos du paragraphe qui précède, dans lequel la jeune femme admet que les mœurs des Françaises ne sont pas compatibles avec celles des Américaines : "[The manners and Qualifications] of the French Women are by no means calculated for the Meridian of America, neither are they adapted to render the Sex so amiable or agreeable in the English acceptance, of those words" (*Ibid.*). Si elle tient les Françaises en grande estime, elle n'appelle pas à adopter leur attitude.

Les autres voyageuses se montrent généralement plus critiques à l'égard des Européennes, elles sont attachées à leur statut dans la société américaine, et se révèlent incapables de s'ouvrir à d'autres coutumes. Martha Coffin Derby condamne ainsi vivement la liberté de mœurs des Italiennes et le peu de respect qu'elles semblent porter aux conventions du mariage, coutumes qui conduisent à ses yeux à la ruine de toute la famille :

[The *cavaliere cervante*] is the same as *l'ami de la maison* in Paris, except that he is approved by the husband and it is agreed upon manner and form. [...]

⁶⁹⁹ Voir par exemple les écrits de Frances Wright (1795-1852) (Jean F. O'Barr, *Feminism in Action : Building Institutions and Community Thought Through Women's Studies*, Univ. Of North Carolina Press, 1987, 1994, 80), ou encore la célèbre *Declaration of Sentiments and Resolutions* rédigée sur le modèle de la Déclaration d'indépendance des Etats-Unis lors de la Convention des Droits de la Femme à Seneca Falls en 1848.

Marriages are for convenience, fortune and family, and I actually heard of an anecdote the other day which to American ears will sound rather outré. [...] With such customs, domestic felicity is excluded. As for the poor children, they are brought up in Convents and never attended to by their parents till they can marry them to advantage. (Martha C. Derby to her mother Eleanor Foster, Rome, Sunday 19 Dec 1802)

Il faut noter pour finir que les voyageuses du corpus restent beaucoup moins visibles que les hommes, entre autres parce que leurs témoignages, jugés moins importants, n'ont pas toujours bénéficié du même souci de conservation. Par exemple, on trouve à la Historical Society de Pennsylvanie un certain nombre de lettres échangées entre William Bingham et son beau-père Thomas Willing, mais une seule d'Anne Bingham à son père, et ce, en dépit de l'allusion à une correspondance fréquente entre les deux parents.⁷⁰⁰

Par ailleurs, de tous les écrits des femmes qui composent le corpus, un seul récit a été publié à l'époque, celui de Beulah Sansom, *A Concise Narrative of A Tour through some Parts of England, France, Holland, Switzerland, and Italy, in the years 1799, 1800, 1801, and 1802, in a letter to a friend in England*. Mais les conditions de publication sont fort différentes de celles dont bénéficie son mari : alors que Joseph Sansom fait paraître son récit de voyage peu de temps après son retour en Amérique, à Philadelphie en 1805 puis à Londres en 1808, celui de Beulah est publié presque vingt ans après, en 1821, avec un tirage local, à destination d'un cercle restreint de proches et d'amis, et, qui plus est, il est anonyme. A la Library Company de Philadelphie, comme dans les trois autres bibliothèques américaines qui possèdent un exemplaire de l'ouvrage, l'auteur n'est pas identifié, et ce n'est qu'en le confrontant aux manuscrits de Joseph et Beulah Sansom dans les archives du Swarthmore College que j'ai pu lever l'anonymat. Il n'était pas de bon ton pour une femme de l'époque de publier, puisqu'elle était exclue de la sphère publique. C'est la raison pour laquelle, dans la préface de l'ouvrage de son épouse, Joseph Sansom prend soin de préciser qu'il est l'unique instigateur d'une démarche dont elle ignore tout. Il la présente également comme "respectable", dans le but de montrer qu'elle n'est pas l'une de ces femmes ambitieuses que l'on pourrait accuser d'avoir enfreint les règles de bienséance.⁷⁰¹

L'examen des témoignages des voyageuses a montré que le séjour en Europe a été libérateur, puisqu'il leur a permis de gagner en assurance, de s'adonner à des pratiques inhabituelles et de découvrir des univers masculins. Cependant, dans leur ensemble, ces

⁷⁰⁰ Voir par exemple la lettre de Thomas Willing à William Bingham en date du 12 mars 1785 : « Thank Nancy [Anne] for her frequent letters to me » (*Papers*).

⁷⁰¹ La préface est reproduite dans les annexes (vol. 2, p.173).

femmes n'ont pas remis en question leur statut au sein de la société américaine, ni même réclamé davantage de droits ou d'influence politique dans la nation. Il faut attendre le milieu du XIX^e siècle pour qu'apparaisse une véritable conscience collective qui aboutira aux premières revendications féminines.⁷⁰²

Il convient à présent d'observer la place que les marchands réservent aux Amérindiens : les voyageurs adoptent-ils la perception – alors largement répandue en Europe - de l'Indien comme le “bon sauvage,” ou présentent-ils au contraire la vision d'un peuple bestial, cruel et dégénéré, inapte au mode de vie des Blancs et condamné à disparaître ? Leur accordent-ils un statut et des droits au sein de la société ?

2- Les Amérindiens

Les Indiens ne sont pas absents des témoignages, bien au contraire, alors même qu'ils semblent assez éloignés du sujet du récit. On recense chez Joseph Sansom six références aux “Indiens”, trois aux “sauvages” et une aux “barbares” d'Amérique. Dans les mémoires d'Elkanah Watson, qui couvrent plusieurs excursions dans les territoires de l'Ouest, on compte jusqu'à dix-neuf références aux “Indiens” et treize aux “sauvages” d'Amérique. Si la figure de l'Indien est si présente, c'est parce qu'elle constitue un élément essentiel de l'identité nationale, une sorte de repoussoir qui permet à l'Américain de déterminer ce qui le caractérise. Il est donc le plus souvent dépeint comme un être sauvage, qui doit être dompté pour faire triompher le progrès.⁷⁰³ On comprend alors la surprise des visiteurs lorsque, à leur arrivée en Europe, ils constatent que les Européens associent systématiquement un “Américain” à un “sauvage,”⁷⁰⁴ comme en témoigne Mary Sargent Torrey en 1815 : “[Some Englishmen] hold fast to the idea that we are neither more nor less than Indians, descendants of the Aboriginal inhabitants of the country, & deficient in arts & refinement!” (Torrey, May 23 1815, *Journal*). Les visiteurs arrivent progressivement à se détacher de ces insultes. Ainsi, lorsqu'en 1809, William Lee rencontre deux Françaises qui le confondent avec un Anglais, il

⁷⁰² Voir par exemple Alice S. Rossi, ed., *The Feminist Papers from Adams to de Beauvoir*, Northeastern University Press, 1973, 1988 ; Sara Evans, *Born for Liberty, A History of Women in America*, New York, Toronto, The Free Press, 1989 ; Eleanor Flexner, *Century of Struggle, The Women's Rights Movement in the United States*, Cambridge, Belknap Press, Harvard University Press, 1994. Voir également mon mémoire de master I, Maud Gallet, « Abigail Adams : the First Steps of an American Lady towards Feminist Consciousness in late eighteenth revolutionary America », mémoire encadré par Françoise LeJeune, Université de Nantes, 2003, en particulier 124-126.

⁷⁰³ Elise Marienstras, *Les Mythes fondateurs de la nation américaine*, 158-179. Voir également Eve Kornfeld, *Creating an American Culture*, « Encountering the Other », 66-73.

⁷⁰⁴ Elkanah Watson observe par exemple qu'en débarquant à l'île de Ré en 1779, de nombreux Français se pressent sur le quai pour voir les « sauvages d'Amérique du Nord », ou encore que plusieurs aubergistes sur la route vers Nantes refusent d'accueillir des « sauvages américains » dans leur établissement (*Memoirs*, 95, 99).

se présente avec humour comme un “sauvage américain” : “I am no Englishman, Mesdames.” “De quel pays êtes-vous donc, Monsieur?” “I am an American savage.” “Sauvage ! Ma foi ! Vous êtes un beau sauvage” (William Lee to Miss Susan Palfrey Lee, Nov. 26 1809, *Yankee Jeffersonian*).

On observe dans le même temps un mouvement contraire : s'appuyant sur le mythe du “bon sauvage”, les colons nord-américains s'approprient cette image de l'Indien pur et innocent, vivant en harmonie avec la nature, pour se construire un caractère national spécifique autour des valeurs d'honnêteté, de vertu, et de simplicité, et se distinguer d'une Europe qu'ils présentent sur le déclin, corrompue par le luxe, la débauche et la vénalité.⁷⁰⁵ Ainsi, pour décrire ses premières impressions à son arrivée dans la capitale britannique en 1804, Washington Irving se compare à un Indien rencontrant les membres d'une tribu inconnue : « I feel like one of our savages when visiting a strange tribe. He courts their friendship tho' he eyes them with distrust –he holds out the calumet of peace but grasps the tomahawk in the other hand ready to defend himself » (Irving, *Notes & Journal*, 171). L'Indien, qui pique la curiosité des Européens et incarne à leurs yeux l'exotisme du Nouveau Monde, est volontiers repris par les visiteurs comme un élément typique du folklore américain. Joshua White imagine l'émerveillement d'un Indien à qui l'on ferait visiter Saint Paul et qui s'exclamerait : “did Man make it?,” et Joseph Sansom a recours à la figure indienne pour condamner les cérémonies religieuses catholiques, trop fastueuses à son goût, en songeant à la réaction de rejet d'un « sauvage » convié à une messe en Italie (J. White, *Letters on England*, 267 ; J. Sansom, *Travels*, 254).

Les références à l'Indien se font ici à son avantage, mais elles sont dans de nombreux cas négatives, le présentant comme un être barbare, cruel ou grotesque : Elkanah Watson considère ainsi que la danse des paysans français est aussi primitive que celle des sauvages d'Amérique du Nord, Joseph Sansom compare la cruauté des gladiateurs sous l'époque romaine avec celle des Indiens entamant une danse de la mort, ou encore estime que les misérables habitations de Tivoli ne valent guère mieux que des tipis. (E. Watson to Francis Cossoul, Ancenis, Feb. 10 1780, *Journal of Travels in France* ; Joseph Sansom, *Travels*, 92, 214).

⁷⁰⁵ Elise Marienstras, *Les Mythes fondateurs*, 182-195. La figure de l'Indien attire donc tout autant qu'elle rebute les citoyens nord-américains (Eve Kornfeld, *Creating an American Culture*, 67). Elle incarne à la fois sauvagerie et barbarie, et est donc rejetée par des citoyens nord-américains désireux de se présenter comme les égaux des Européens, et la promesse d'une innocence préservée, d'un caractère vertueux, qui leur permet de proclamer leur différence et leur supériorité sur les sociétés outre-Atlantique corrompues et décadentes (Gordon Wood, *The Rising Glory of America, 1760-1820*, 16).

Même si les Américains se servent des Indiens pour se forger un caractère différent des Européens, ils ne les incluent pas pour autant dans leur vision de la société.⁷⁰⁶ La plupart des Américains sont persuadés que le peuple indien ne fait pas partie de la définition nationale, en raison de la couleur de sa peau et de son mode de vie jugé incompatible avec celui des Blancs. Qui plus est, à mesure que l'Amérique tourne progressivement le dos à l'Europe et se lance à la conquête des vastes terres de l'Ouest, il devient nécessaire d'oublier la figure du bon sauvage : présenter les Indiens comme un peuple dégénéré incapable de s'adapter aux progrès de la civilisation offre un argument commode pour justifier leur expropriation et leur extermination (Eve Kornfeld, *Creating an American Culture*, 67).

Dans ses mémoires rédigés dans les années 1820, Elkanah Watson combine les deux visions de l'Indien, mais sa conclusion ne laisse aucun doute quant à la place de ce peuple dans la future société américaine. Plusieurs excursions dans les territoires de l'ouest de l'état de New York, ainsi qu'en Caroline du Nord à la fin des années 1780 et au début des années 1790, lui donnent l'occasion d'évaluer le degré de civilisation de ces populations. En relatant sa rencontre avec les Indiens Catawba en 1786, il commence par les présenter comme des "sauvages," afin de se poser en héros s'aventurant dans un territoire hostile peuplé d'êtres dangereux. Il nie toute humanité aux Indiens qui sont assimilés à des bêtes féroces, qu'il va observer dans leur milieu naturel à la manière d'un zoologiste :

My curiosity had been strongly excited, to see an Indian People in their native savage condition, so that I might contrast them with the polish and refinement of France. [...] I confess, that it was somewhat trying to my nerves, to penetrate, thus solitarily without a guide or protector, into the mazes of a gloomy wilderness and amid the haunts of a savage race. (*Memoirs*, 295)

Comme l'analyse Eve Kornfeld, pour pouvoir légitimer la politique d'expansion territoriale américaine, il faut simplifier au maximum la figure de l'Indien, en l'assimilant à un animal, et en niant la complexité et la richesse des cultures des diverses tribus. Watson envisage ainsi les Indiens dans leur globalité ("an Indian People") et il les compare à la norme de la civilisation blanche (Eve Kornfeld, "Encountering 'the Other'", 291).

A son arrivée au campement, Watson modifie son point de vue et reprend certains éléments du mythe du "bon sauvage," ce qui lui permet de se présenter comme un visiteur

⁷⁰⁶ Dans son étude sur la citoyenneté américaine de 1608 à 1870, James Kettner observe qu'à l'époque coloniale, les tribus indiennes sont considérées comme des communautés politiques étrangères, et sont de ce fait exclues de la citoyenneté britannique. Leur statut devient plus flou après l'indépendance car certains traités conclus entre le Congrès et des tribus indiennes, comme par exemple celui de 1817 avec les Cherokees, envisagent d'accorder la citoyenneté sous certaines conditions. Toutefois, les décrets adoptés par les cours fédérales dans les années 1820, qui identifient les Indiens comme appartenant à des « nations étrangères », les excluent explicitement de la citoyenneté américaine et leur nient tout droit de propriété (Kettner, *The Development of American Citizenship, 1608-1870*, Chapel Hill, NC, University of North Carolina Press, 1978, 287-299).

éclairé, capable de percevoir des traits d'humanité chez les peuples sauvages et d'apprécier la pureté de leurs sentiments : "I found among them a degree of civil hospitality and submissive kindness, which would have done no discredit to their white neighbours" (Watson, *Memoirs*, 295). Il note par exemple que ses hôtes respectent un parfait "décorum", que l'épouse du chef n'a certes pas la grâce d'une dame parisienne mais fait preuve d'une gentillesse non feinte, et que son mari impose le respect par la beauté de ses traits et l'expression forte de son visage.⁷⁰⁷

Néanmoins, il accumule ensuite les preuves de leur déchéance inexorable : ceux qui semaient la terreur dans la région il y a trente ans encore ont été "contaminés" par les "vices" de leurs voisins blancs, et, bien qu'encore "extrêmement hargneux," ils ne provoquent plus que le "mépris" du voyageur. Par ailleurs, le confort médiocre de leurs habitations et leur manque d'hygiène corporelle trahissent une civilisation inférieure (*Ibid.*, 296).⁷⁰⁸ Fort de ces observations, Watson se projette dans une vision d'avenir grandiose, dont les Indiens sont totalement exclus. Rien ne semble plus pouvoir freiner la "masse" des "vigoureux pionniers" qui, poussés par la marche du progrès, va se "déverser" dans ce "vaste territoire" :

This vast territory is now opened, without any impediments, to the flood of emigration which will pour into it from the East. [...] It is probable, that the enthusiasm for the occupation of new territories, which now prevails, will, in the period of the next twenty years, spread over this fertile region a prosperous and vigorous population. (*Ibid.*, 313-314)

La disparition des Indiens est présentée comme un fait inéluctable et Watson se réjouit de la signature d'un traité avec les Iroquois à Fort Stanwix, cédant un "immense territoire, couvrant huit millions d'hectares," sans formuler la moindre critique vis-à-vis des méthodes d'expansion territoriale des Blancs. Il est convaincu qu'il est "impossible de civiliser un Indien", comme le prouve le cas de Peter Otsequett de la tribu Oneida : soustrait dans son enfance à son peuple pour recevoir tous les "bienfaits" de la civilisation occidentale, le jeune homme a rapidement renoué avec ses habitudes de "sauvage":

⁷⁰⁷ « [The wife of the chief] did all in her power to render me comfortable, if not with the grace of a Parisian lady, undoubtedly with equal kindness of heart. [...] The lines of [the old chief's] face, the force of his eyes, and the expression of his countenance, commanded respect, and evinced powerful traits of mind and character" (Watson, *Memoirs*, 295-296).

⁷⁰⁸ Watson réitère le même constat à l'occasion d'un contact en 1788 avec les Indiens Mohawk à l'ouest de l'état de New York : alors que le village de Whitesborough, fondé trois années auparavant par des "migrants intelligents, travailleurs et entrepreneurs", offre déjà tous les signes d'une "transition de l'état de nature vers la civilisation", le campement indien d'Oriskany à proximité reflète l'évolution inverse. De la puissante nation des Mohawks, il ne reste plus qu'une "petite tribu de deux cents Indiens," pour la plupart "complètement soûls," qu'il dépeint comme des créatures diaboliques et grotesques : "They looked like so many evil spirits, broken loose from Pandemonium. Wild, frantic, almost naked, and frightfully painted, they whooped, yelled, and danced round me in such hideous attitudes, that I was seriously apprehensive, they would end the farce, by taking off my scalp, by way of a joke" (*Ibid.*, 312)

It is noticed that each year wears off the European polish of Otsequett, and brings him nearer to the savage. Ten days ago, I was introduced to him, a polite and well-informed gentleman; today, I beheld him splashing through the mud, in the rain, on horseback, with a young squaw behind him, both comfortably drunk. (*Ibid.*, 315-316)⁷⁰⁹

Les autres voyageurs font preuve de moins de tolérance que Watson. Presque toutes les références aux Indiens d'Amérique dans le récit de Sansom sont négatives, alors qu'on aurait pu s'attendre à un jugement plus indulgent de la part d'un Quaker qui a côtoyé des tribus à deux reprises.⁷¹⁰ Sous sa plume, les Indiens apparaissent comme des sauvages, qu'il compare tantôt aux barbares sous l'époque romaine, tantôt aux habitants des *Highlands*. Ils sont caractérisés par leur brutalité, leur amour immodéré pour les beaux atours et le whisky, sans parler de leur habitude de déléguer à leurs femmes les travaux les plus pénibles, signe indubitable d'une civilisation peu avancée (*Travels*, 7, 259 ; J. Sansom to Sarah Biddle, Kendal, 8th month 31 1799, *Papers*).

La figure de l'Indien qui se dégage des récits est donc double : elle reflète d'une part le mythe du « bon sauvage » qui permet aux Américains de revendiquer pureté et innocence, et, de l'autre, envisage l'Indien comme un repoussoir, un « Autre » absolu. Dans tous les cas, il est exclu de la définition nationale et est condamné à disparaître à mesure que s'accélère la conquête des terres de l'Ouest.

Les Noirs incarnent-ils aussi un « Autre » ? La rencontre avec des abolitionnistes européens, notamment britanniques, encourage-t-elle les visiteurs à remettre en question la pratique de l'esclavage, ainsi que la place des esclaves et des Noirs libres dans la société américaine ?

3- Les Noirs

Contrairement au « bon sauvage », le Noir n'est pas pris pour modèle par les Blancs. Il est considéré comme un être inférieur, qui ne peut en aucun cas être intégré à la société américaine, car il en dégraderait le caractère. La plupart des documents officiels, à

⁷⁰⁹ A l'occasion d'un autre voyage à l'ouest de l'état de New York en 1791, Watson admet que l'alcool est en partie responsable du déclin de « cette race malheureuse » (*Ibid.*, 345) mais il ne met pas en cause la responsabilité des Blancs.

⁷¹⁰ Joseph Sansom s'est en effet rendu à un Conseil indien à Painted Post, à l'ouest de l'état de New York, pendant l'été 1791, et a participé en 1796 à une conférence à Philadelphie avec des représentants des Cinq Nations, à chaque fois en tant que représentant d'une délégation quaker (ses témoignages sont conservés dans les archives de la bibliothèque de Haverford College en Pennsylvanie). Les Quakers étaient traditionnellement sensibles à la cause des Indiens.

commencer par la Déclaration d'Indépendance, éludent la question de leur statut : ainsi, les constitutions des états de Nouvelle-Angleterre et de Pennsylvanie, où la traite a été abolie dès les années 1770 et 1780, ne précisent pas si les Noirs émancipés sont des citoyens. La Constitution ne leur est guère favorable puisque le texte affirme qu'un esclave noir n'équivaut qu'à trois cinquièmes d'un Blanc dans le recensement de la population d'un état, et il protège également les intérêts des planteurs en interdisant toute prohibition de l'esclavage au niveau fédéral jusqu'en 1808. Dans les textes de loi adoptés dans les états esclavagistes, les esclaves sont considérés rien de moins que des biens privés. Quant aux Noirs affranchis, s'ils ont accès à la citoyenneté dans la plupart des états du nord qui ont aboli l'esclavage, ils voient dans les faits leurs libertés et droits civiques restreints, tout particulièrement après 1800, à mesure que leur nombre augmente : dans le Sud comme dans le Nord, on restreint leur mobilité et leur activité professionnelle, on leur refuse l'accès aux postes les plus prestigieux ainsi que le droit de vote.⁷¹¹

La traite fait cependant débat dans tout le pays, posant des questions morales, politiques et légales, en particulier à la lumière des idéaux de liberté défendus par les insurgés nord-américains au moment de la révolution américaine. Plusieurs états du Nord mettent fin à l'esclavage entre la fin du XVIII^e siècle et le début du siècle suivant, contrairement au Sud qui doit faire face à un besoin croissant de main-d'œuvre bon marché suite à l'essor de la culture du coton grâce à l'invention de l'égreneuse par Eli Whitney en 1793.⁷¹² Les Américains s'inquiètent de la présence de cette population noire toujours plus nombreuse, qu'ils interprètent comme une menace pour la sécurité des Blancs en cas de révolte. Les états du Nord, qui prônent l'ardeur au travail, la tempérance et la vertu, s'alarment également de l'influence néfaste de l'esclavage sur les mœurs des planteurs, puisqu'elle semble encourager chez eux le goût du luxe et la paresse. Mais les avis divergent quant à la solution à envisager. La majorité des Américains est persuadée que la coexistence entre les deux races est impossible. Certains proposent de leur attribuer un territoire spécifique à l'Ouest, d'autres suggèrent de les envoyer en Afrique. Même les plus ardents abolitionnistes restent extrêmement prudents quant à la possibilité de libérer tous les esclaves et n'envisagent qu'une émancipation très progressive.

Les voyageurs reflètent-ils ces inquiétudes et interrogations dans leurs témoignages ? Si l'on examine les visiteurs originaires du Sud, il s'avère qu'ils ont pour la plupart une double vision des Noirs : ils condamnent la traite, inhumaine et contraire aux idéaux

⁷¹¹ Dixie Ray Haggard, « Africans and African Americans to the 1820s », *African Americans in the Nineteenth Century : People and Perspectives*, D. H. Haggard ed., Santa Barbara, CA, ABC-CLIO, 2010, 1-15.

⁷¹² Elise Marienstras, *Les Mythes fondateurs*, 209-275. James Kettner, *The Development of American Citizenship*, 300-325.

républicains, tout en restant persuadés de l'infériorité des Noirs et de l'impossibilité de les intégrer.⁷¹³ Pour illustration, à l'occasion de sa visite de Liverpool en 1810, Joshua White dénonce le commerce "deshonorant" des esclaves, mais observe plus loin que les « Africains et leurs descendants » sont « sales, négligés et dépravés » (White, *Letters on England*, 13, 24). Il ne nie pas qu'ils appartiennent à l'espèce humaine, mais estime qu'ils constituent une sorte de sous-espèce, une erreur de la Nature.

Le libraire et marchand de Charleston Ebenezer Smith Thomas, dont le métier dépend directement de l'esclavage puisqu'il exporte du coton, adopte un point de vue plus tranché. A l'occasion de son passage à Liverpool en 1800, il fait part de son étonnement lorsqu'au hasard d'une rue, il croise un Noir qui a toute l'apparence d'un « gentleman » et qui donne le bras à une « dame blanche » à l'allure tout aussi distinguée.⁷¹⁴ Bien qu'il ne formule aucune condamnation directe, se contentant de noter qu'il existe tous les goûts dans la nature (« there is no accounting for taste »), on comprend à demi-mot qu'il n'approuve pas les contacts entre les deux « races ». Cette rencontre ne donne lieu à aucune remise en question du statut des Noirs aux Etats-Unis, ni même à la moindre interrogation sur la possibilité de les intégrer à la société américaine. Au contraire, à l'occasion d'un autre séjour en 1820, Thomas affirme que les conditions de vie des Noirs sont bien plus enviables que celles des « esclaves » blancs employés dans les manufactures de Manchester, et il accuse les abolitionnistes britanniques de faillir à leur rôle de « philanthrope » en se consacrant exclusivement à la défense des « pauvres nègres » au lieu de défendre le sort des « esclaves de leur propre sang » :

[In England] the people prate about the slavery of the negroes, who do not work as many hours, are as well clothed, and better, far better fed, and have no thought for the morrow, what they shall eat, drink, or put on. But the philanthropists of England, with Wilderforce at their head, were so much taken up with the poor negroes, that they entirely lost sight of the poor *slaves* of their own country, and color, and blood. I have lived in slave states for more than thirty years, yet never saw a *tithe* [tenth] of the misery and wretchedness that here factories vomited forth at the ringing of the dinner bell. (Thomas, *Reminiscences*, 158)

L'auteur se garde bien de préciser que les Noirs sont privés de toute liberté et qu'ils ne reçoivent aucun salaire pour leur labeur. Il apparaît clairement que le séjour en Europe n'a pas permis au visiteur de changer son regard.

⁷¹³ C'est notamment la perception de Thomas Jefferson telle qu'elle apparaît dans ses *Notes on Virginia* (Eve Kornfeld, *Creating an American Culture*, 69).

⁷¹⁴ « I saw a large, handsome black man, dressed in the very extreme of elegance and fashion, with an equally well dressed white lady hanging on each arm. This, to me, who was from the South, wore rather a singular appearance ; but there is no accounting for taste. I went to the theatre the next evening and saw the same black gentleman in front of me, without apparently exciting the attention of any one but myself, any more than would any other persons » (E.S. Thomas, *Reminiscences*, 70).

Pour d'autres, le voyage et en particulier le contact avec des abolitionnistes britanniques, ont un impact plus profond. C'est le cas du seul propriétaire d'esclaves que compte le corpus, à savoir Henry Laurens. Scipio, l'esclave qui l'accompagne en Europe en 1771, subit cette influence car à son arrivée à Londres, il demande à ne plus être désigné par son nom d'esclave, mais exige un nom digne de celui son maître, Robert Laurens.⁷¹⁵ Henry Laurens accède à sa demande,⁷¹⁶ et apparaît comme un propriétaire indulgent et éclairé : au moment du procès Stuart – James Somerset de 1772, au terme duquel les abolitionnistes britanniques obtiennent l'émancipation d'un esclave de Virginie ayant accompagné son maître en Grande-Bretagne, il propose à Robert de le libérer. Le refus de ce dernier permet à Laurens d'afficher une image de planteur modèle : « My Man Robert Scipio Laurens says, the Negroes that want to be free here, are Fools. [...] He said he would serve no body else, and has behaved excellently well ever since” (H. Laurens to John Lewis Gervais, 29 May 1772, *Papers*, vol. 8, 353). Laurens dénonce également la traite comme une pratique “répugnante,” il ne ménage pas ses efforts pour se procurer des machines agricoles afin de rendre la tâche de ses esclaves moins pénible, et il condamne sévèrement les planteurs cruels et violents.

Cependant, il ne garde pas moins une vision extrêmement paternaliste de “ses nègres”, se considérant dans les années 1770 comme le “père, le gardien et le protecteur” de “ces pauvres créatures,” qu'il estime incapables de gérer seules leur existence (*Papers*, vol. 9, 264 ; vol. 16, 554 ; vol. 8, 618 ; vol. 16, 628). Par ailleurs, il ne souhaite en aucun cas que les Noirs, ni même les mulâtres, se mélangent à la “race des Anglais” :

I confess my wishes are to See the Kingdom cleaned from every one of [their] Colour. I cannot coincide with the Ladies in their opinion that Negroes will mend the Breed of Englishmen, & I am astonished at the Supineness of the Gentlemen in tolerating such Numbers as Daily appear in this City. (HL to George Appleby, 28 Feb. 1774, *Papers*, vol. 8, 316)

Son regard évolue néanmoins au contact des abolitionnistes, en particulier de Richard Price avec lequel il noue une solide amitié (*Papers*, vol. 16, XX). En 1785, Laurens fait en effet référence à ses esclaves comme “[ses] gardiens et [ses] amis” et il se prononce en faveur d'une abolition progressive de l'esclavage (HL to Hamilton, April 19 1785, *Papers*, vol. 16, 555 ; XX-XXI). Il semble qu'en 1785, il se sente de plus en plus coupable et cherche à excuser son statut de propriétaire d'esclaves, comme il ressort dans une lettre de 1785 à Richard Price, où il assure que ses “nègres” vivent dans des conditions de vie idylliques : “They are as happy & as contented as labouring people can be” (HL to Richard Price, Feb. 1

⁷¹⁵ Henry Laurens to William Cowles, 10 Oct. 1771, *The Papers of Henry Laurens*, vol. 8, 1.

⁷¹⁶ « The Black Man Scipio now Robert », « Robert Scipio Laurens » (*Papers*, vol. 8, 37, 60).

1785, *Papers*, vol. 16, 535). Pour preuve de sa grande humanité, il souligne que tous ses esclaves sont traités “avec la plus grande indulgence,” que certains reçoivent même un salaire, et que plusieurs ont refusé d’être émancipés. Dans une lettre à Alexander Hamilton, il estime offrir à ses esclaves une existence “plus confortable que celle de n’importe quel paysan en Europe” (HL to A. Hamilton, April 19 1785, *Papers*, vol. 16, 554). Il apparaît donc que le séjour en Europe lui a permis de conforter son opposition à l’esclavage, sans toutefois l’inciter à aller jusqu’au bout de ses convictions en libérant tous ses esclaves.

Les visiteurs originaires des états du Nord sont-ils plus revendicatifs ? Les allusions à l’esclavage sont peu nombreuses, voire inexistantes. William Lee se contente de remarquer qu’il y a plusieurs membres noirs au Conseil des Cinq Cents à Paris en 1796, sans aucun autre commentaire (Lee, *Yankee Jeffersonian*, 26).

En ce qui concerne Elkanah Watson, il fait preuve de beaucoup moins de curiosité vis-à-vis des Noirs que des Indiens. A l’occasion d’un voyage dans les colonies du sud en 1777-1778, il décrit toutefois le “choc” éprouvé à la vue des “nègres” dans “ce pays de liberté” (Watson, *Memoirs*, 41). Il reflète là le sentiment qui prédomine alors au sein de l’élite de Nouvelle-Angleterre, qui juge la pratique en contradiction avec les idéaux défendus au moment du conflit d’indépendance. On peut toutefois lui reprocher d’être moins préoccupé par le sort des esclaves que par l’impact de la pratique sur la société blanche, puisqu’il s’offusque du mode de vie excessif des planteurs “nababs,” et des conséquences qu’entraîne la vue quotidienne de “nègres” dans le plus simple appareil (Watson, *Memoirs*, 41-42, 66). Dans une plantation de Géorgie, il observe ces derniers à distance, et il a recours à plusieurs généralisations : il s’étonne que « l’esclave » soit en bonne santé et paraisse « joyeux et heureux », en dépit de sa « misérable pitance » et de la pénibilité de son travail (*Ibid.*, 65). Il se contente donc d’une vision superficielle, influencée par les stéréotypes de l’époque, et n’envisage nullement que les Noirs puissent être intégrés à la société blanche.

Comme Laurens, son point de vue évolue quelque peu à l’occasion de son séjour outre-Atlantique. Dans une lettre de 1781 à sa famille à propos d’un homme noir que ses parents ont pris sous leur protection, il exprime sa conviction que Noirs et Blancs sont semblables et partagent les mêmes aspirations :

Tell him I wish him every happiness to which he is entitled equally with ourselves ; notwithstanding [the fact that] an intense climate has stamp’d the external of the origin of his race [with] a different complexion from ourselves, the internal is actuated by the same feelings, & pants equally for the same independence & ease that we struggle to possess. (E.Watson to his sisters, Nantes, April 25 1781, *Journal of Travels in France*)

Faisant écho aux principes universels de liberté et d'égalité chers aux philosophes des Lumières, il assure qu'il ne supporterait pas de tirer sa fortune de l'asservissement et du commerce d' « hommes de sa propre espèce » qui ont été dépossédés de toute dignité humaine : « How horrid the idea ! to hold one of our own species in fetters, & oblige him to drag out miserable days not worth possessing. If my fortune was made up in negroes, I certainly should unloose their fetters & leave them to shift for themselves » (*Ibid.*). Sa remarque s'apparente toutefois davantage à une condamnation de ses compatriotes qui se livrent à la traite, qu'à un appel à libérer tous les esclaves du pays.⁷¹⁷

Cette observation semble être confirmée par l'absence dans ses témoignages d'autres allusions à l'esclavage ou aux Noirs, alors même qu'il évoque une discussion de « plusieurs heures » en 1784 avec l'un des plus fervents avocats de la cause des Noirs en Grande-Bretagne, Granville Sharp (1735-1813). Alors que Sharp le charge de transmettre à George Washington ses dernières publications, Watson ne mentionne pas l'esclavage comme faisant partie des sujets abordés lors de sa rencontre avec son illustre compatriote. D'autre part, Watson relate son entretien avec Sharp sur un ton léger et anecdotique, se permettant même un jeu de mots, ce qui témoigne d'un certain détachement par rapport au propos : « I was, in a manner, enchained, for several hours, by [Granville Sharp], this noble enthusiast in the cause of African emancipation and colonisation » (*Memoirs*, 267, c'est moi qui souligne). De la même manière, il évoque à peine sa lecture des lettres d'Ignatius Sancho (c.1729-1780),⁷¹⁸ puis sa visite à la veuve de ce dernier : il observe simplement qu'il est agréablement surpris de voir que la famille mène une vie semblable en tous points à celle de la bourgeoisie blanche,⁷¹⁹ mais ne formule aucune revendication d'égalité entre les Blancs et les Noirs. L'auteur souhaite de toute évidence éviter les sujets polémiques dans son récit autobiographique (rédigé en 1821), à une époque les tensions se multiplient entre le Nord et le Sud et menacent l'unité du pays.

On fait le même constat chez les voyageurs quakers et abolitionnistes. Lors de sa première visite de Liverpool en 1775, le Quaker Jabez Maud Fisher, dont la famille est

⁷¹⁷ Dans une note rédigée en 1821 dans ses mémoires, on retrouve la même condamnation de ceux qui, parmi ses compatriotes, se sont enrichis grâce à la traite. Le visiteur vise tout particulièrement certains marchands de Nouvelle-Angleterre : « Northern men, in yielding to the instincts which revolt at slavery, and indulging in strictures upon its existence and atrocities, should consider the fact, that the impulses of Northern cupidity aided its introduction, by the agency of Northern ships and capital. How many of the princely fortunes of New England had their basis in the slave trade ! » (*Memoirs*, 66).

⁷¹⁸ Cet ancien esclave devenu un homme de lettres et un musicien, s'est illustré comme le premier Noir autorisé à voter à une élection britannique et est présenté par les abolitionnistes comme la preuve de l'humanité des Africains.

⁷¹⁹ « We spent a pleasant hour in conversation, [...] and yielded to the females the same respectful attention that we should have extended to white ladies. [...] A family of cultivated Africans, marked by elevated and refined feelings, was a spectacle I had never before witnessed » (Watson, *Memoirs*, 268).

connue pour ses positions anti-esclavagistes, ne formule aucune condamnation lorsqu'il mentionne l'implication du port dans la traite, et, à l'occasion d'un autre passage en 1776, il se contente d'une simple référence à « l'infâme commerce africain » sans faire aucun lien avec l'Amérique (Fisher, 26 Oct. 1775, 24 July 1776, *An American Quaker*). Quant à Joseph Sansom, comme analysé précédemment, il réproouve la pratique aux Etats-Unis, mais n'y fait qu'une courte allusion, et cherche à dédouaner le pays en soulignant qu'il est en passe de se débarrasser de « ce point noir » (Sansom, *Travels*, 278, c'est moi qui souligne).⁷²⁰

De manière générale, les visiteurs sont donc extrêmement mal à l'aise quand il s'agit de la question des Noirs. Ils évitent de l'aborder dans leurs témoignages car elle reflète un aspect de leur nation dont ils ne sont pas fiers. Lorsqu'ils le font, ils condamnent pour la plupart la pratique, mais aucun n'appelle à l'émancipation générale, ni même à l'assimilation des Noirs émancipés. Le séjour en Europe et la rencontre avec des abolitionnistes ne suffisent pas à entraîner un changement d'attitude vis-à-vis d'une question qui divise profondément le pays.

*

*

*

Au début du XIX^e siècle, la définition nationale présente donc de nombreuses limites : elle reflète la vision d'une catégorie restreinte de la population, celle d'une élite masculine blanche, qui limite la participation des femmes à la vie civique du pays, et exclut de nombreux groupes de la citoyenneté, à commencer par les Noirs et les Amérindiens.

La dernière partie de cette étude sera consacrée à l'étude de récits autobiographiques rédigés par des marchands plusieurs années après leur retour d'Europe (entre les années 1820 et 1840), et publiés le plus souvent de manière posthume dans les années 1850-1870. Il s'agit d'examiner de quelle manière l'évocation des séjours en Europe contribue à renforcer la cohésion nationale.

⁷²⁰ En effet, lorsqu'il publie la deuxième édition de son récit en 1808, l'importation d'esclaves vers les Etats-Unis est interdite.

III- Tirer des leçons du passé pour se projeter dans un avenir triomphal

Il s'agit dans cette partie d'examiner des sources plus tardives, à savoir des récits autobiographiques et des mémoires rédigés dans les années 1820-1840 et publiés entre 1840 et 1877. Jusqu'à présent, les sources étaient constituées de journaux de voyage ou de lettres écrits au cours du séjour en Europe et destinés à un cercle restreint de lecteurs, ainsi que de trois récits de voyage rédigés et publiés peu de temps après le retour en Amérique, respectivement en 1790, 1805 et 1816.⁷²¹

Seront ici étudiés quatre mémoires autobiographiques, dont trois sont publiés de manière posthume (en 1856 et en 1877), entre dix et quinze ans après le décès de l'auteur.⁷²² Ces ouvrages sont constitués d'un récit autobiographique inachevé, dans lequel le marchand revient sur un ou plusieurs de ses voyages outre-Atlantique, récit que l'éditeur – le plus souvent un membre de la famille – complète par des extraits de journaux intimes ou de lettres d'origine. La quatrième source, *Reminiscences of the Last Sixty-Five Years* d'Ebenezer S. Thomas, est rédigée et diffusée du vivant du marchand, en 1840.

Les niveaux d'écriture de ces oeuvres se révèlent fort complexes. Le cas d'Elkanah Watson en est une parfaite illustration : si l'on se limite à son séjour en Europe entre 1779 et 1784, on trouve dans les archives de l'état de New York plusieurs carnets de notes prises au cours de sa visite en Hollande, des *Letterbooks* dans lesquels il a consigné l'essentiel de sa correspondance de l'époque, ainsi que deux journaux de voyage qu'il rédige en 1781 puis en 1784, et constitués d'extraits choisis de sa correspondance et de ses carnets remis au propre. Six ans après son retour, Watson fait paraître le récit de son séjour en Hollande, écrit en s'inspirant de ses carnets d'origine. Il relit également ses journaux de 1781 et 1784, en y apportant quelques corrections en 1809, soit vingt-cinq années après les faits. En 1821, il s'attelle à la rédaction de son autobiographie, qui couvre son existence depuis sa naissance jusqu'en 1787. Ce récit autobiographique est ensuite repris par son fils, qui complète les mémoires par des extraits de journaux et de lettres, émaillés de ses propres commentaires,

⁷²¹ Il s'agit du récit d'Elkanah Watson en Hollande, *A Tour in Holland*, que l'auteur fait paraître en 1790, soit sept ans après son séjour ; des *Letters from Europe* de Joseph Sansom, publiées en 1805, trois ans après son retour en Amérique (puis *Travels from Paris through Switzerland and Italy* pour la deuxième édition en 1808) ; et enfin, des *Letters from England* de Joshua E. White, publiées en 1816, six ans après son voyage. Nous pourrions y ajouter le court récit de Beulah Sansom, *A Concise Narrative of a Tour*, que le mari de cette dernière fait publier à un petit tirage près de vingt ans après leur Grand Tour d'Europe.

⁷²² En l'occurrence, *Men and Times of the Revolution, or Memoirs of Elkanah Watson* (1856), édité quatorze ans après la mort de ce dernier ; *Memoir of Thomas Handasyd Perkins* (1856), édité dix ans après son décès ; et *Recollections of Samuel Breck* (1877), publié quinze ans après qu'il soit mort.

auxquels il ajoute une introduction, des illustrations, une division en chapitres, ainsi qu'un index, le tout publié quatorze ans après la mort de Watson, en 1856.

Qu'en est-il des trois autres récits ? Dans les mémoires de Thomas H. Perkins publiés en 1856, l'éditeur – le beau-fils de l'auteur – mêle des morceaux choisis des journaux d'origine (1794-1795) de Perkins et de son autobiographie rédigée en 1846. Il ajoute ses propres transitions entre chaque extrait, justifie parfois ce qui a motivé sa sélection, et il ajoute des notes sur le contexte historique ainsi que des commentaires plus généraux concernant la période et les acteurs mentionnés. Concernant Samuel Breck, aucune référence n'est faite à un éventuel journal tenu au cours de ses deux séjours en Europe (1782-1787, 1790-1791), le marchand fait donc vraisemblablement appel à sa mémoire lorsqu'il entreprend de rédiger son autobiographie en 1830. Son récit est repris par l'éditeur de ses mémoires dans son intégralité, et est complété par des extraits de carnets de notes plus tardifs, rassemblés par thèmes, le tout publié en 1877. L'éditeur se fait plus discret que chez Perkins, se contentant de proposer des notes de bas de page au début de chaque extrait, de manière à replacer l'événement dans son contexte. Enfin, dans le cas d'Ebenezer S. Thomas, l'auteur fait appel à ses souvenirs, comme Breck, pour relater trois de ses visites en Europe en 1800, 1803 et 1820, dans ses *Reminiscences* qu'il rédige en 1838-1840.⁷²³

Comme détaillé dans la première partie de cette étude, les ouvrages donnent lieu à un important travail de réécriture.⁷²⁴ Quarante à cinquante ans après les faits, toutes les informations sont filtrées, certains événements mis en valeur, d'autres passés sous silence, les faits sont reconstruits au moyen d'outils littéraires, tels des ellipses, des ajouts, des digressions, ou encore des effets d'anticipation et d'annonce. Parvenu à l'âge mûr, l'auteur s'efforce d'échapper au temps et à l'oubli tout en témoignant d'une volonté apologétique : soucieux de l'image qu'il va laisser à la postérité, il ne livre que les épisodes les plus glorieux de son existence, n'hésitant pas à déformer légèrement la réalité afin de se présenter sous son meilleur jour. L'éditeur adopte une démarche similaire.

Mais au-delà du destin d'un homme, il s'agit de faire revivre l'histoire de toute une nation. L'individu est présenté dans son rapport avec son temps : fort du recul dont il bénéficie avec les années, il se présente comme une incarnation de toute une époque (Pierre-Jean Dufief, *Les Ecritures de l'intime*, 81-85). La ferveur patriotique s'y exprime avec davantage de force que dans les sources d'origine car, dominant à la fois sa destinée et celle

⁷²³ Le corpus offre donc deux ouvrages pour lesquels il est possible de confronter les journaux d'origine aux mémoires (Perkins et Watson), et deux autres (Breck et Thomas) qui ne présentent que le récit autobiographique.

⁷²⁴ La question de la réécriture a été abordée dans la première partie, chapitre 3, IV- B). Il s'agit ici d'analyser en quoi ce processus se transforme en un outil patriotique permettant de renforcer le sentiment national.

de son pays, l'auteur met en scène les moments les plus remarquables de l'histoire américaine et peint une galerie de personnages légendaires.

En confrontant les mémoires aux témoignages d'origine, il s'agit d'analyser comment les auteurs et les éditeurs renforcent le sentiment américain à une période particulièrement sensible où l'union nationale est mise en péril par les divergences croissantes entre le Nord et le Sud. Dans quelle mesure les rivalités Nord-Sud s'immiscent-elles dans les témoignages ? Les auteurs défendent-ils des valeurs et traditions locales, ou parviennent-ils à adopter un point de vue national ? Le récit de leurs excursions dans l'Ouest américain permettra par ailleurs d'observer quelles valeurs sont célébrées et quelle vision de l'avenir est proposée aux lecteurs.

A) Fédérer les citoyens autour des héros nationaux

La fabrication d'un passé prestigieux est un élément essentiel dans la construction d'une identité nationale puisqu'il constitue le fondement de la légitimité du pays et assure une continuité avec les ancêtres. Il constitue donc, à ce titre, un outil indispensable pour renforcer la cohésion nationale.⁷²⁵ La nation ne s'incarne plus uniquement à travers ses institutions et une idéologie politiques comme dans ses toutes premières années, elle s'enrichit d'un patrimoine culturel spécifique, signe indubitable d'une maturité croissante.⁷²⁶

En revenant dans leurs mémoires sur leur rencontre en Europe avec leurs concitoyens les plus illustres, les voyageurs consolident le mythe qui se construit autour des héros de la période révolutionnaire et apportent une contribution directe à l'écriture d'une histoire nationale. Grâce au recul dont ils bénéficient, les auteurs parviennent plus aisément à identifier ces grandes figures, et sont en mesure de proposer à leurs lecteurs des synthèses et des notes de contexte historique, qui permettent de les replacer dans une perspective plus vaste, d'en accentuer les mérites et de les présenter comme des modèles. Elkanah Watson chante ainsi les exploits de Benjamin Franklin, qu'il fréquente à Paris à partir de 1779. Il commence par rendre hommage à ses nombreux domaines de compétence, décrivant tour à tour un savant et un inventeur de génie, un sage « vénérable » et « bienveillant » prodiguant ses conseils aux plus grands comme aux plus modestes, ainsi qu'un diplomate brillant qui a joué un rôle clé dans l'obtention de l'aide française au cours de la guerre d'indépendance :

⁷²⁵ Anne-Marie Thiesse, *La Création des identités nationales*, 12-14, 59.

⁷²⁶ Marie-Jeanne Rossignol, *Le Ferment nationaliste*, 325-326.

Few foreigners have been presented to the Court of St. Cloud, who have acquired so much popularity and influence as Dr. Franklin. [...] He had attained a powerful interest in the feelings of the beautiful Queen of France. [...] The exercise of that influence, adroitly directed by Franklin, tended to produce the acknowledgement of our Independence, and the subsequent efficient measures pursued by France in its support. (Watson, *Memoirs*, 106)

Watson se fait le témoin de la renommée du grand homme lorsqu'il souligne qu'il force l'admiration de tous, Américains comme Français,⁷²⁷ et de cette manière, conforte le sentiment de fierté de ses lecteurs puisqu'une partie de la gloire de Franklin rejaillit sur eux.

Pour mieux mettre en évidence la popularité et l'influence de ce « philosophe immortel », Watson a recours à un procédé fort apprécié du public de l'époque : il livre plusieurs anecdotes destinées à marquer les esprits. On apprend ainsi que Franklin a eu l'honneur de voir son portrait placé à côté de ceux du roi et de la reine au Louvre, ou encore qu'à chacun de ses déplacements, son carrosse est suivi par une multitude de gens, comme s'il s'agissait d'un souverain (Watson, *Memoirs*, 106).⁷²⁸ La gravure choisie pour illustrer le chapitre V de la deuxième édition des mémoires de Watson fait référence à un épisode reflétant une fois encore la notoriété du Docteur :⁷²⁹ après avoir commandé à l'artiste Patience Wright un buste en cire de Franklin, Watson s'amuse à faire défiler des personnalités de la ville de Nantes, qui s'empressent de présenter leurs hommages... à un mannequin articulé (Watson, *Memoirs*, 2nd édition, 116).

Au-delà de ces épisodes anecdotiques, Watson s'emploie à dépeindre “un fils de la nature”, un homme simple et honnête, tant dans la sphère publique que privée, en conformité parfaite avec l'idéal républicain de l'époque.⁷³⁰ Il prend également soin de préciser qu'il a su conjuguer “la grâce et l'élégance de son pays natal” avec le raffinement européen, suggérant de cette manière que les Américains peuvent rivaliser avec les sociétés les plus avancées (Watson, *Memoirs*, 154). Le marchand ne manque pas de rappeler, non sans fierté, les origines modestes de ce génie autodidacte devenu un « homme d'Etat éminent » qui « influence la destinée des nations », ainsi qu'un philosophe « vénéré dans toutes les

⁷²⁷ “[The] numerous mixed company of Americans, and literary and military men of France [present at dinner] all equally admired this wonderful man, eminent, almost equally, as a statesman and a philosopher” (Watson, *Memoirs*, 109).

⁷²⁸ Pour preuve de l'intérêt du public pour ces anecdotes, c'est ce dernier passage qui est cité dans une courte biographie de Watson par William R. Deane parue en 1864 pour évoquer ses relations avec l'illustre philosophe (*A Biographical Sketch of Elkanah Watson*, William R. Deane, 6-7).

⁷²⁹ L'illustration est reproduite dans les annexes (vol. 2, p.107). Elle est également visible dans la version numérisée des mémoires d'Elkanah Watson (*Men and Times of the Revolution*, Second édition, 116) : http://books.google.fr/books?id=MtsGAAAYAAJ&printsec=frontcover&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false (dernière consultation : juin 2015).

⁷³⁰ Il renforce ainsi le culte qui se construit autour du grand homme (« Le culte de Franklin en France avant et pendant la Révolution française », James A. Leith, *Annales historiques de la Révolution française*, 226, 48^e année, Oct-Dec. 1976, 543-571).

métropoles d'Europe » qui « guide des milliers d'esprits » (*Ibid.*, 154). A travers la figure de Franklin, Watson offre une parfaite illustration du "Rêve américain."⁷³¹

Les mémoires de Watson constituent donc un monument à la gloire des grandes figures nationales, parmi lesquelles George Washington occupe une place prééminente. En relatant son "pèlerinage"⁷³² à Mount Vernon à son retour d'Europe, le voyageur livre un portrait intime de Washington et reprend de nombreux éléments du mythe qui se construit alors autour du "père de la nation":⁷³³ il dépeint un « gentleman », digne et élégant, qui force le respect tout en restant d'un abord facile. C'est un homme modeste en dépit de son statut de héros national, qui dédaigne les honneurs et la gloire, et n'aspire qu'à une vie simple et vertueuse. Watson met également en avant son sens du sacrifice : « Washington [...] stood forth, the pure and virtuous champion of [his countrymen's] rights, and formed for them, not himself, a mighty empire » (*Ibid.*, 279). Pour que Washington incarne au mieux les valeurs du Republicanisme classique, Watson n'hésite pas à prendre quelques libertés avec ses écrits d'origine, comme l'illustre ces deux versions de la lettre qui accompagne le tablier maçonnique que Watson et son partenaire font parvenir en 1782 à Washington en hommage à son rôle dans la retentissante capitulation du Général Cornwallis à Yorktown.

1. Version d'origine de la lettre de Elkanah Watson et Francis Cossoul à George Washington (1782) :

Most Illustrious and respectable brother,

[...] Zealous lovers of liberty, and their institution, they [Watson and Cossoul] have felt the most refined Joy to see their chief, and their brother stand forth, and stem the most unparalleled difficultys in support of a whole people: all is to him, it is to the glorious orb of America that we present masonick ornaments, as a feeble acknowledgement of our gratitude for the happy effects we experience from an Independency you have contributed so conspicuously to establish.

May the grand architect of the Universe be the guardian of your days, and conserve them for the glory of our western hemisphere and the universe entire; such are the vows of those who have the favour to be by all the known numbers

Your most affectionate brothers,
East of Nantes, Watson & Cossoul

⁷³¹ Voir l'analyse proposée par Gordon S. Wood dans *The Americanization of Benjamin Franklin*, 2.

⁷³² Le voyageur compare sa visite à un « pèlerinage à la Mecque pour un Musulman ». Elkanah Watson écrit que les deux jours qu'il passe en compagnie du général comptent parmi les « plus riches de [sa] vie » : « I had feasted my imagination, for several days, on the near prospect of a visit to Mount Vernon, the seat of Washington. No pilgrim ever approached Mecca, with deeper enthusiasm. [...] To have communed with such a man, in the bosom of his family, I shall always regard as one of the highest privileges and most cherished incidents of my life » (*Memoirs*, 278-279).

⁷³³ John Bodnar, *Bonds of Affection*, 44-47 ; Michael Kammen, *A Season of Youth*, 84-88 ; Karal Ann Marling, *George Washington Slept Here, Colonial Revivals and American culture, 1876-1986*, Harvard Univ. Press, Cambridge, 1988.

2. Version publiée dans les mémoires (1856) :

« Most ILLUSTRIOUS AND RESPECTED BROTHER :

[...] Zealous lovers of liberty and its institutions, we have experienced the most refined joy, in seeing our chief and brother stand forth in its defence, and in defence of a new-born nation of Republicans.

Your glorious career will not be confined to the protection of American liberty, but its ultimate effect will extend to the whole human family, since Providence has evidently selected you as an instrument in His hands, to fulfil His eternal decrees.

It is to you, therefore, the glorious orb of America, we presume to offer Masonic ornaments, as an emblem of your virtues. May the grand Architect of the universe...

« Your affectionate brothers,
« WATSON & COSSOUL. East of Nantes, 23d 1st Month, 1782. »

Dans ses mémoires, Watson insiste sur le caractère vertueux de Washington, une référence absente de la lettre de l'époque. Il ajoute également un paragraphe dans lequel il présente Washington comme investi d'une mission divine, celle de protéger "la liberté américaine" et d'en faire bénéficier l'humanité tout entière.

Par ailleurs, le marchand témoigne de la "bienveillance" et de la "vertu" de Washington à travers une anecdote hautement symbolique, choisie pour illustrer le chapitre correspondant de ses mémoires :⁷³⁴ ayant pris froid au cours de son voyage, Watson est saisi d'une forte toux. Quelle n'est pas sa surprise de voir son hôte prestigieux surgir dans sa chambre en pleine nuit pour lui porter un bol de thé fumant, veillant à son bien-être comme à celui de la nation tout entière : "On drawing my bed-curtains, to my utter astonishment, I beheld Washington himself, standing at my bed-side, with a bowl of hot tea in his hand. [...] As a trait of the benevolence and private virtue of Washington, [this little incident] deserves to be recorded » (*Memoirs*, 279-280, c'est moi qui souligne).

D'autres voyageurs apportent leur contribution à la construction de ce mythe. Thomas H. Perkins décrit sa rencontre avec le grand homme comme "l'un des événements les plus intéressants de [sa] vie" et il le dépeint comme un demi-dieu dont il boit les paroles : « I paid my respects to a man I cherished in my mind beyond any earthly being. [...] I was deeply interested in every word which fell from the lips of this great man" (*Memoir*, 198-199).

Ebenezer Smith Thomas en fait lui aussi un héros presque surhumain, écrivant dans ses *Reminiscences* :

I had the satisfaction of shaking the hand of him who was 'first in war, first in peace, and first in the hearts of his countrymen.' I never can forget his words, or my feelings, on the occasion [...]. The calm dignity of his manner, the mild

⁷³⁴ La gravure est reproduite dans les annexes (vol. 2, p.107) (Watson, *Men and Times of the Revolution*, second edition, 265).

accents of his voice [...] are engraven upon my heart, and will be as lasting as their tablet. (*Reminiscences*, 121, 135)

Thomas insiste tout particulièrement sur son attachement à la nation, et il en fait, comme Watson, un modèle de patriotisme. Il rapporte ses paroles, entendues alors qu'il n'avait que quatorze ans mais restées à jamais gravées dans sa mémoire : "Young man, never forget that, next to our God, we owe our highest duty to our country" (*Ibid.*, 121). Le message adressé aux lecteurs de 1838-1840 et 1846 - dates auxquelles Perkins et Thomas rédigent leurs mémoires - est sans équivoque : moins d'une vingtaine d'années avant que n'éclate la guerre de Sécession, ils appellent l'ensemble des habitants à se rassembler derrière un héros fédérateur qui a inspiré la nation américaine à une autre période critique de son existence, et a su lui redonner confiance.⁷³⁵

A travers cette série de portraits de héros parangons des idéaux nationaux, les auteurs rappellent aux lecteurs, et tout particulièrement à la jeune génération qui n'a pas connu la guerre, les principes du républicanisme classique hérités de la période révolutionnaire : dans une société où triomphent le libéralisme et l'individualisme sont ici réaffirmés l'attachement à la liberté, les notions de sacrifice des intérêts privés au profit de l'intérêt commun.⁷³⁶ Il s'agit de tirer des leçons de la vie de ces patriotes exemplaires et de s'en montrer dignes, comme le souligne un critique des mémoires de Elkanah Watson :

The influence exerted by every scrap and pen-mark of the patriot men of Revolutionary times, is happy and healthful. We need to learn the lesson which privation, war, oppression, and loss of this world's goods taught them. It was a noble lesson of self-reliance, of exalted patriotism, of dauntless courage – a whole school of virtue. We have more money nowadays, and more vanity than they had; scarcely, alas! as much principle. Let us have the intimate record of their daily life [...] that we may learn to live as they did. ("Men and Times of the Revolution...", *The United States Democratic Review*, vol. 0037, issue 4, April 1865, 315-316).

Par ailleurs, contrairement à une biographie, les mémoires apportent une vision plus intime des héros de la période révolutionnaire, comme l'observe le même critique : "The chief recommendation of Mr. Watson's *Memoirs* is, that they let us a little into the private life of

⁷³⁵ Thomas cite notamment un extrait de l'éloge d'un sénateur de Rhode Island, Asher Robbins (1761-1845), dans lequel il évoque sa rencontre avec le général en septembre 1781, alors que ce dernier vient d'obtenir le concours de la flotte française pour faire reculer les Britanniques à New York, facilitant ainsi la retentissante capitulation du Général Cornwallis à Yorktown. La foule vient lui rendre hommage : "Not one of that immense crowd doubted the final triumph of his country in her arduous conflict; for every one saw in Washington her guardian angel, commissioned by Heaven to insure her that triumph. Nil desperandum was the motto with every one" (*Reminiscences*, 133). Et le sénateur de terminer son discours en exhortant les Américains à se montrer dignes de "ce phénix de la race humaine" (*Ibid.*, 135).

⁷³⁶ Joyce Appleby, *Inheriting the Revolution*, 255-257 ; Appleby, « New Cultural Heroes in the early national period », *The Culture of the Market*.

the men and time he writes of.”⁷³⁷ Les témoignages de ces marchands qui ont eu la chance de côtoyer ces figures les rendent plus attachantes, plus humaines et plus proches, puisqu’ils dévoilent l’homme dans sa vie privée et non sur les champs de bataille ou dans les arènes de la vie politique.⁷³⁸

Les auteurs ne se limitent pas aux grandes figures nationales américaines, ils rendent également hommage aux sacrifices consentis par l’ensemble des patriotes pendant la guerre d’indépendance, cette foule de citoyens ordinaires et anonymes qui n’ont pas eu la chance d’entrer dans l’Histoire, alors qu’ils n’ont pas hésité à défendre leur pays au péril de leur vie et qu’ils ont souvent tout perdu dans ce combat. Ebenezer Smith Thomas rappelle ainsi le courage des patriotes de Boston en 1776, et il interpelle directement ses lecteurs en leur demandant s’ils estiment leurs représentants en 1840 aussi héroïques que leurs prédécesseurs :

The way they did things, in the olden time, was the right way. When [the first celebration for independence] took place, the battle was yet to be fought and won; yet, they did it manfully and unflinchingly. I wonder how many of that *breed* can be found at Washington, when congress is in session, about these times ? (Thomas, *Reminiscences*, I, 278)

Watson évoque lui aussi les “martyrs de la liberté,”⁷³⁹ et en fait des modèles de loyauté pour ses lecteurs de 1821 : “All classes and every patriot cheerfully bore the burdens which the cause imposed on each. [...] All freely made an offering of their substance, upon the altar of patriotism” (*Memoirs*, 91).

Les auteurs ne s’arrêtent pas en si bon chemin et se présentent eux-mêmes en patriotes dévoués à la cause américaine. Samuel Breck remonte jusqu’à son enfance pour montrer qu’il a été littéralement bercé par les valeurs de liberté. Né en 1771, il se vante d’avoir assisté à la Bataille de Bunker Hill dans les bras de sa nourrice, qui était montée sur une colline avoisinante pour suivre l’un des premiers combats de la révolution : “I feel myself identified

⁷³⁷ “Men and Times of the Revolution...”, *The United States Democratic Review*, vol. 0037, Issue 4, April 1856, 307, c’est moi qui souligne.

⁷³⁸ Pour donner un autre exemple, Perkins rapporte dans ses mémoires comment il aide le fils du Marquis de Lafayette à fuir aux Etats-Unis afin qu’il échappe à la guillotine, et facilite la venue de sa femme et de ses filles en Autriche durant son emprisonnement à la forteresse d’Olmütz (Perkins, *Memoir*, 59). Comme Watson, Perkins est friand d’anecdotes, qui lui permettent de faire passer un message patriotique manifeste : il raconte entre autres comment le Marquis est parvenu à tromper la vigilance de ses gardiens à Olmütz en 1794 et à communiquer avec un co-détenu au moyen d’une fausse carotte échangée sur les plateaux repas. Il transforme Lafayette en une incarnation vivante des valeurs de liberté si chères au peuple américain : “What expedients will not the human mind resort to, to obtain that most precious blessing, liberty? What sacrifices will it not make, and what risks not run?” (Perkins, *Memoir*, 195-196).

⁷³⁹ *Memoirs*, 36.

with the Revolution, having been nursed at Lexington [...] and an unconscious spectator of the great battle of Bunker Hill” (Breck, *Recollections*, 17).

Quant à Elkanah Watson, il se pose en héros intrépide lorsqu’il s’agit de défendre les valeurs sacrées de liberté, et le recul dont il bénéficie par rapport aux événements lui permet de les mettre en exergue au moyen d’effets d’annonce. Il débute ainsi la description d’une altercation avec un prêtre français par ces mots : « One of the most critical and remarkable events of my life occurred in the month of March 1781... » (*Memoirs*, 128, c’est moi qui souligne). Les faits sont les suivants : au passage d’un cortège religieux à Nantes et alors que tous s’agenouillent en signe de respect, le fier Protestant refuse de se plier à cette coutume. Il finit par céder sous la pression de ses amis et d’une foule menaçante, mais jure de se venger, et se rend le lendemain chez le religieux pour obtenir des excuses. Ce qui pourrait être perçu comme un signe d’arrogance, d’intolérance et un refus de se plier aux traditions du pays qui l’accueille, devient un manifeste pour la liberté de pensée et un acte de rébellion d’un Américain contre “la tyrannie du clergé français”. Le ton sur lequel est relaté l’épisode est plein d’emphase, et le message a une teneur hautement patriotique :

[The priest] repeated, in a voice of thunder, ‘A genoux.’ My Yankee blood flamed at this wanton attack; I forgot myself; and with a loud voice, replied in French, “No Sir, I will not.” The populace, fired with fanaticism, broke their ranks, and were pressing toward me, with violent imprecations. [...] My keenest sensibilities were outraged; and I vowed vengeance upon the audacious priest. [...] [The next day] I poured forth my detestation of him, and the tyranny of the French clergy. I told him, I was a native of North America, the ally of France [...], and would not leave him, until I had received adequate remuneration for the unprovoked insult I had received. (*Memoirs*, 180)

Son fils complète ce portrait flatteur en le présentant comme un exemple de dévouement à la patrie en soulignant que son père n’a pas hésité – sa vie durant - à délaissier ses intérêts personnels pour se consacrer au bien commun et promouvoir le progrès de son pays :

Few citizens have yielded to the advancement of the great interests of their country more ardent enthusiasm and self-sacrificing zeal. The fact that a devotion to public concerns impaired the private fortune of Mr. Watson, attests the purity and disinterestedness of his motives. (*Memoirs*, 527)

Les auteurs ne s’intéressent pas uniquement aux individus, ils s’emploient plus généralement à faire revivre une période clé de l’histoire nationale, celle de la naissance du pays.

B) Rassembler dans le présent en évoquant un passé grandiose

Le titre des mémoires d'Elkanah Watson est on ne peut plus explicite : *Men and Times of the Revolution*, l'auteur conçoit son ouvrage comme une fresque historique destinée à faire revivre, ou faire vivre, l'épopée de la nation américaine sous la révolution. Cet objectif n'a pas échappé aux critiques de l'ouvrage lors de sa parution en 1856 : "[This volume] adds something valuable to history", "It is important as an illustration of a bygone condition of society", ou encore "[It presents] a vivid chronicle of the olden time" (*The United States Democratic Review*, 306 ; *The New York Daily Tribune*, March 6 1856, March 22 1856).⁷⁴⁰ Afin de justifier leur ambition de livrer un témoignage unique sur leur époque, les auteurs se targuent d'avoir été des observateurs privilégiés et de s'être retrouvés au cœur d'événements à la portée historique incontestable. Ainsi, en écrivant ses *Memoranda* en 1846, Thomas H. Perkins insiste sur la singularité de son séjour en France sous la Terreur, sur ses rencontres avec des personnes d'exception et sur sa position idéale de témoin :

I remained in Europe from December, 1794, to October, 1795, - a very interesting period of the French Revolution [...]. I dined almost every Saturday with the minister of the United States, where I was in the habit of meeting distinguished men. I had little business to do in Paris; and leisure therefore, to observe what was passing. (Perkins, *Memoir*, 54-56, c'est moi qui souligne).

L'éditeur participe à cette entreprise d'autopromotion : le beau-fils de Perkins met en avant son "intelligence", ainsi que le "soin particulier" avec lequel il a tenu son journal de l'époque (*Memoir*, 114).

Le fils de Watson, pour sa part, ne manque pas de rappeler dès la préface des mémoires que son père a foulé des lieux de pouvoir et rencontré ses contemporains les plus illustres, en France comme en Angleterre : "The patronage and friendship of Doctor Franklin and Mr. Adams, introduced him to the refined circles of French society, and to an intercourse with the eminent statesmen and philosophers of England" (*Memoirs*, Preface to the First Edition, 5).⁷⁴¹ Il ajoute qu'il n'a pas été simplement un observateur, mais également un acteur :

⁷⁴⁰ On retrouve la même idée dans la préface des *Recollections* de Samuel Breck, dans laquelle l'éditeur justifie l'intérêt de l'ouvrage comme suit : "The real value of the book will be readily perceived to lie in its power to reconstruct the past for us as a living force" (*Recollections*, 7).

⁷⁴¹ Les gravures qui figurent en chaque début de chapitre de l'ouvrage soulignent le fait que Watson a côtoyé les plus grands : on le voit être présenté par Benjamin Franklin à d'élégants convives lors d'un dîner chez un aristocrate parisien en 1779, ou encore être reçu par George Washington à Mount Vernon en 1784. Les deux gravures sont reproduites en annexes (vol. 2, p.107) (Watson, *Men and Times of the Revolution*, Second edition, 79, 265).

He was the bearer of dispatches from Paris to London, connected with the preliminary negotiations which resulted in the treaty of peace; and, among a very limited number of Americans, was present in the House of Peers, when the King of Great Britain acknowledged the independence of the American colonies. (*Ibid.*, c'est moi qui souligne)

Pourquoi ce souci de faire revivre l'histoire dans un pays tourné vers l'avenir et qui se désintéresse du passé ?⁷⁴² Comme l'analyse Kammen, l'histoire de la révolution américaine remplit alors plusieurs rôles : elle permet de tirer des leçons, mais également, en revenant sur les événements les plus grandioses des premiers temps de la nation, de souder les habitants en leur apportant un sentiment de sécurité, alors que prévalent le doute et l'incertitude.⁷⁴³ Pour reprendre les mots d'André Kaspi, "l'histoire, métamorphosée en légende, constitue le ciment de l'unité nationale", et offre un outil particulièrement efficace pour rassembler une nation en passe de se déchirer autour de la question de l'esclavage (Kaspi, *Les Américains*, I, 167).

Bénéficiant d'une vision globale de la destinée américaine sous la période révolutionnaire, les auteurs sont en mesure de situer les faits dans une perspective d'ensemble, d'opérer des rapprochements, et de mettre en scène les étapes les plus mémorables de l'histoire américaine, afin d'en accentuer la portée symbolique. Pour s'en convaincre, il suffit de confronter trois versions que donne Watson de sa venue au Parlement pour entendre George III reconnaître pour la première fois l'indépendance américaine le 5 décembre 1782.⁷⁴⁴

Dans la lettre d'origine (version 1), envoyée le lendemain des faits à son associé, Watson ne consacre que trois lignes au discours lui-même, comme s'il n'avait pas encore eu le temps d'en apprécier la portée historique. Il s'intéresse davantage aux conséquences directes sur son entreprise de commerce dans l'éventualité d'un accord de paix, plutôt qu'à sa réaction de citoyen américain. Il se contente de faire part de l' "humiliation" du souverain, mais n'exprime pas de véritable sentiment national : il parle de "notre" indépendance, mais ne

⁷⁴² C'est ce qu'écrit un critique de l'époque : "A people rather of action than reflection, among Americans, writing is caviar to the general. We have scarce time enough to spare from business [...], Americans commonly travel from the cradle to the grave by an express-train [...]. The history of the Revolutionary time in America is particularly bald [...] in respect of records of private history" (*The United States Democratic Review*, 306). Michael Kammen attribue ce relatif désintérêt pour l'histoire au fait que les Etats-Unis soient une terre d'émigrés, qui ne regardent pas en arrière et cherchent à se libérer du "poids" des traditions et du passé. Il l'explique également par la croyance en une destinée unique, qui se passe des leçons à tirer de l'histoire de l'humanité ; mais également par la mobilité sociale plus importante qu'en Europe, ou encore par la jeunesse de la nation qui ne bénéficie pas, au début du XIX^e siècle, d'un recul suffisant pour analyser son passé (Kammen, *A Season of Youth*, 3-5).

⁷⁴³ "Perhaps the past is, in situations [of grave national self-doubt and concern for the future] all that a society can grasp with any assurance. [...] A country's quest for its heritage intensifies in direct proportion to its apprehension about the present. [...] [The past is] a source of security and comfort" (Kammen, *A Season of Youth*, 12-13).

⁷⁴⁴ Les trois versions de cette lettre sont reproduites dans les annexes (vol. 2, p.152).

mentionne ni l'Amérique ni les Américains, contrairement à ce qu'il fera dans les versions ultérieures.

Lorsque le voyageur revient sur ce discours deux ans plus tard en intégrant la lettre à ses journaux de voyage (version 2), il a conscience d'avoir assisté à un moment historique, marquant le début d'une nouvelle ère pour sa terre natale. Pour souligner l'importance de l'événement, il prend le temps de décrire les lieux ainsi que l'état d'esprit des personnes en présence au moyen de plusieurs images, dont la métaphore du vomitif pour traduire le malaise du roi. Il adopte un ton plus incisif, et témoigne d'une certaine insolence vis-à-vis de l'ancienne mère patrie lorsqu'il juge les salles du Parlement britannique indignes d'une grande nation. Il donne l'impression de prendre sa revanche sur la fière *Britannia* et reflète l'orgueil naissant d'un nouveau peuple qui affirme sa différence. Son sentiment d'appartenance paraît plus fort, car il fait référence à deux reprises à "l'Amérique", et exprime une vive émotion lorsqu'il assiste à la reconnaissance de l'indépendance de son pays.

Dans la dernière version, celle du récit autobiographique de 1821, reprise fidèlement par l'éditeur dans les mémoires de 1856, la dramatisation est extrême. L'auteur prend des libertés avec le déroulement chronologique des faits puisqu'il commence par évoquer ses retrouvailles avec John Singleton Copley à l'issue du discours. A travers cet épisode anecdotique, il donne le ton, hautement patriotique, de tout le passage : pour clore ce jour "glorieux," un des peintres américains les plus célèbres sur le vieux continent apporte la touche finale au tableau du marchand en ajoutant un drapeau américain au navire représenté à l'arrière-plan, "sans doute le premier jamais hissé en vieille Angleterre" (*Memoirs*, 203). C'est cette scène qui est choisie pour illustrer le chapitre correspondant dans les mémoires.⁷⁴⁵

S'ensuit la description du discours lui-même. Watson campe avec soin le décor, et, à la manière d'un véritable romancier, crée une atmosphère en parfaite harmonie avec l'événement : le brouillard extérieur, l'obscurité régnant dans la salle décorée d'une sombre tapisserie renvoyant à la gloire passée de la grande nation britannique et à son déclin présent, accentuent le triomphe du peuple américain. Lorsque l'auteur décrit avec moult détails les sentiments qui l'assaillent, il ne s'identifie plus comme un marchand originaire de Nouvelle-

⁷⁴⁵ La gravure est reproduite en regard (Watson, *Men and Times of the Revolution*, second edition, 173). La formule semble avoir plu au public, car le passage des mémoires est cité dans son intégralité dans deux critiques de l'ouvrage en 1856 (*The US Democratic Review*, 311; *The New York Daily Tribune*, 1856), ainsi que dans la biographie de Watson par William R. Deane en 1864 (*A Biographical Sketch of Elkanah Watson*, 7-8). On en retrouve également un extrait complet dans plusieurs journaux de Nouvelle-Angleterre dans les années précédant la publication des mémoires, sous le titre de "The First American Flag in England", et, beaucoup plus tardivement, en 1954, dans la revue *The William and Mary Quarterly* ("The First American Flag in England," *Salem Register*, June 1863 ; « The First American Flag in England », *The Farmers' Cabinet*, Armherst, New Hampshire, February 2nd 1864, vol. 62, issue 29, p.1, *America's Historical Newspapers* ; « The First American Flag Hoisted in Old England », Jane Carson, *The William and Mary Quarterly*, 3rd Series, vol. 11, no. 3, July 1954, 434-440).

“Copley’s Studio” (Elkanah Watson, *Men and Times of the Revolution; or Memoirs of Elkanah Watson*, Winslow C. Watson, ed., Second Edition, New York, D. Appleton & Co., 1861, 173)



Copley's Studio. Page 203.

CHAPTER VII.

I OCCUPIED the succeeding week, in exploring the spectacles of London. I made an excursion to Richmond, where I walked in the train of the Royal family, and saw the King, for the first time. I went on a pilgrimage to Twickenham, and made a visit to the lovely Richmond Hill. In this vicinity is the magnificent villa of Child, the banker, whose only daughter recently eloped with a dissolute scion of the nobility. Child was worth an immense estate, one half of which, it is said, he had squandered on this princely edifice and its appendages. It was said, that it contained seventy-five apartments, the architecture of each of which is peculiar to some distinct nation, and that, at a vast expense, he procured

Royal family.
Child, the
Banker.

Angleterre, mais comme un fier citoyen américain : “every artery beat high, and swelled with my proud American blood.” Ces éléments permettent aux lecteurs de vivre par procuration ce moment légendaire. La conclusion du passage va dans le même sens : Watson rappelle les étapes les plus héroïques du “grand drame” qu’a constitué le conflit américain, ainsi que l’impact de l’événement dans l’histoire de l’humanité. Il ne fait aucun doute qu’en 1821, la nation a pris confiance en elle et a affirmé son caractère national.⁷⁴⁶

D’autre part, l’évocation de l’attitude des colonies pendant la révolution américaine permet aux auteurs de mettre en exergue la cohésion des habitants de l’époque - quitte à minimiser ou à supprimer la présence des Loyalistes⁷⁴⁷ et ainsi de rassembler les lecteurs du milieu du XIX^e siècle. Ainsi, lorsqu’il livre en 1837 ses souvenirs de la bataille de Lexington, Ebenezer Smith Thomas présente les combattants – dont son père faisait partie – comme animés par “cette cause qui a donné son indépendance à l’Amérique et a apporté la liberté au monde” (*Reminiscences*, 9). La présentation est pour le moins manichéenne : aux mercenaires “sauvages” recrutés par les Britanniques, qui pillent les habitations et terrorisent la population, il oppose des modèles de patriotisme : “our patriotic sires conducted with all the bravery, coolness and good conduct, which should ever distinguish the citizen soldier, fighting in defence of his rights” (*Ibid.*, 13).

Watson trahit les mêmes préjugés dans ses mémoires lorsqu’il célèbre avec emphase la loyauté des citoyens qu’il rencontre dans le sud du pays en 1777-1778. Il rapporte notamment qu’en communiquant la “joyeuse nouvelle” de la capitulation de Burgoyne à ses hôtes de Charleston, la liesse est générale:

In triumph, we carried the joyous news to the hospitable seat of William Alston, Esq. [...] We were received with open arms [and] with music, and his best Madeira, we celebrated the great event we had announced, in high glee, to a late hour of the night. (*Memoirs*, 51, c’est moi qui souligne)

⁷⁴⁶ Pour donner un autre exemple, on peut se référer à deux versions de la lettre de Elkanah Watson à George Washington, dans laquelle il rend hommage au Général suite à la victoire contre les troupes de Cornwallis. Dans la lettre d’origine écrite en 1782, Watson remercie le grand homme d’avoir surmonté “des difficultés sans précédent” et d’avoir contribué à l’indépendance de tout un peuple. Lorsque la lettre est retranscrite dans les mémoires, toutes les allusions aux obstacles à la construction de la nation américaine ont disparu, pour laisser place à un commentaire plus général : “we have experienced the most refined joy, in seeing our chief and brother stand forth [...] in defence of a new-born nation of Republicans.” Les deux versions sont retranscrites dans les annexes (vol. 2, p.149).

⁷⁴⁷ Eileen Ka-May Cheng rappelle en effet que le rôle des Loyalistes dans la guerre d’indépendance nord-américaine a été passé sous silence par de nombreux historiens jusqu’au XX^e siècle, en particulier dans la première moitié du XIX^e siècle : « Reflecting the chauvinistic nationalism of this period, antebellum historians sought to promote a sense of national greatness by glorifying the revolutionaries at the expense of the loyalists » (Cheng, « American Historical writers and the Loyalists, 1788-1856 », *Journal of the Early Republic*, 491-492).

Même si Watson n'occulte pas entièrement l'existence des Loyalistes puisqu'il mentionne à plusieurs reprises des familles déchirées par la guerre ou des malheureux "Tories" auxquels il porte secours,⁷⁴⁸ il donne malgré tout l'impression que la population dans son immense majorité soutient les patriotes, comme l'illustre l'extrait suivant dans lequel la flotte du comte d'Estaing, venue prêter main forte aux insurgés à l'été 1778, est repérée pour la première fois : "France having acknowledged our independence, and embarked energetically in the war, all America was rejoiced and animated at the appearance of a French fleet off Sandy Hook..." (*Memoirs*, 87).

Par ailleurs, les mémoires sont également l'occasion de tirer des leçons du passé. Les mises en garde contre les risques de divisions et d'éclatement de l'Union, nombreuses dans les écrits d'origine rédigés pendant des périodes de doutes (lors du conflit révolutionnaire et de la Confédération), sont intentionnellement conservées par les auteurs et les éditeurs car elles permettent de montrer que des difficultés ont toujours existé, mais qu'elles ont été surmontées. Ainsi, en conclusion du récit de sa visite en Hollande de 1784, Elkanah Watson alerte ses concitoyens sur les luttes de pouvoir entre les états confédéraux :

I am afraid we shall realize under our confederated system in America, all the inconveniences of the Dutch experience. [...] I dread to look forward, from a full conviction that we cannot long be bound together by such feeble ties. State will contend against State - hatred will ensue- and perhaps the whole continent will be again deluged with the blood of Americans. (Watson, *A Tour in Holland in 1784 by an American*, 181-182)

Se dévoile alors une nouvelle voix narrative, celle de l'auteur qui s'apprête à publier son récit en 1790, à une époque où les institutions fédérales se sont considérablement consolidées, grâce notamment à l'adoption de la Constitution et à l'élection de George Washington à la tête du pays. Plutôt que de corriger ses commentaires désormais obsolètes, Watson préfère ajouter une note de bas de page pour rappeler qu'ils datent de 1784 et mettre ainsi en évidence les mérites de la nation qui a su surmonter ces obstacles.⁷⁴⁹ Il conserve le même message en substance dans son récit autobiographique de 1821, car, si les temps ont changé, les risques sont toujours d'actualité :

⁷⁴⁸ Par exemple, il vient en aide à l'un des oncles de sa mère, Edward Winslow de Plymouth, en obtenant un laissez-passer pour que le fils, ayant rejoint les troupes britanniques, soit autorisé à revoir son père et sa sœur (*Memoirs*, 83-87).

⁷⁴⁹ Voici la note en question : « The reader will remember that this was written before the federal constitution, by which the United States are now governed, was thought of » (*Ibid.*, 182).

I pray God, that our recent fabric may never be shattered by the clashing interests of the different States, that the Confederacy will pursue its illustrious career, and that local views will be nobly sacrificed to the common weal. Such were the sentiments and hopes inscribed in my *original journal*. (*Memoirs*, 228)

Lorsque William R. Deane publie une biographie d'Elkanah Watson en 1864, le pays s'enfonce dans la guerre civile. L'auteur fait alors appel au passé pour exhorter son lectorat du Nord à montrer la même ardeur dont fit preuve Watson quand il défendit la liberté de son pays en 1775 :⁷⁵⁰

The cry "to arms" is now again rung in our ears, and almost precisely the same scenes are re-enacted at the present day [...]. The love of our country has convinced us that it is our duty to fight; [...] Thus young Watson sailed at the age of seventeen [...] in the assertion of that liberty which was then bravely defended by [our] descendants. (*A Biographical Sketch of Elkanah Watson*, 3-5)

Si les auteurs se servent de leurs évocations de la période révolutionnaire pour souder leurs concitoyens, ils restent malgré tout prisonniers de certaines attaches locales qui entravent leur mission fédératrice et témoignent de la bipolarisation croissante du pays. Il est intéressant de relever que les quatre marchands qui ont rédigé un récit autobiographique sont originaires des états du Nord. En effet, comme le note John Hope Franklin, avant les années 1840, l'histoire de la révolution américaine est écrite presque exclusivement par des écrivains du Nord, qui bénéficient d'un réseau littéraire et d'une presse plus développée que dans le Sud.⁷⁵¹

Il ne fait aucun doute que Elkanah Watson défend à travers son mémoire sa province natale. Lorsqu'il revient sur son enfance à Plymouth, berceau de la Nouvelle-Angleterre et du mythe des Pères pèlerins,⁷⁵² il ne cesse de se réclamer des "valeurs de liberté" directement héritées de ses ancêtres,⁷⁵³ et il vante le rôle décisif de la région dans "l'illustre lutte pour

⁷⁵⁰ Le mythe des Pères pèlerins est utilisé à des fins similaires dans les années 1860 (voir Ann Uhry Abrams, *The Pilgrims and Pocahontas, Rival Myths of American Origin*, 232).

⁷⁵¹ Franklin, "The North, the South, and the American Revolution," 6-8 ; Ann Uhry Abrams, *The Pilgrims and Pocahontas*, 64 ; John D. Cox, *Traveling South : Travel Narratives and the Construction of an American Identity*, 8-9. Voir également André Kaspi, qui rappelle qu'entre 1820 et 1860, Boston est la capitale intellectuelle du pays et que la presse, outil d'expression d'une civilisation urbaine, est plus développée dans le Nord et, dans une moindre mesure, dans l'Ouest du pays que dans le Sud (Kaspi, *Les Américains*, 149, 156). Ce n'est que vers la moitié du XIX^e siècle que le Sud prend conscience de l'importance de l'Histoire comme outil pour diffuser une culture et des traditions au niveau national.

⁷⁵² Watson ne se prive pas par ailleurs de rappeler l'anecdote symbolique du "Rocher de Plymouth" qui se brise en 1774 et perçu comme le signe indubitable que la liberté des colons est menacé, apportant ainsi sa contribution à la construction d'un mythe autour des Pères pèlerins (*Memoirs*, 24).

⁷⁵³ Il souligne également dans ses mémoires que sa famille descend directement d'un des passagers du *Mayflower* (*Memoirs*, 19). Ann Uhry Abrams analyse ce besoin de revendiquer un lien du sang avec ces glorieux

l'indépendance" : "Such was the daring and determined feeling of the descendants of the Pilgrims [in Plymouth in 1775]. In no district did the spirit of patriotic opposition to British aggression glow with more fervor, than in the atmosphere of Plymouth" (*Memoirs*, 25).

Le bilan au terme de son voyage en 1777 de Providence jusqu'en Géorgie constitue également une ode aux valeurs du Nord, au fermier "vertueux, industriel, indépendant et heureux" de Pennsylvanie, qu'il oppose au planteur paresseux de Caroline menant une vie de débauche et craignant sans cesse d'être tué par les "malheureux" esclaves qu'il exploite (*Memoirs*, 74). L'évocation de ses visites dans le sud du pays se transforme en réquisitoire contre un mode de vie et des institutions différentes de celles de sa région d'origine, et en une tentative d'imposer sa culture au niveau national. Le Sud est présenté comme faisant obstacle au progrès de l'ensemble du pays, comme un "Autre" au sein même de la nation américaine.⁷⁵⁴ Le discours de Watson est symptomatique du processus de "Nouvelle-Anglicisation de la culture américaine" qui se poursuit tout au long du XIX^e siècle : sous l'action des prolifiques auteurs du Nord, les traditions de l'élite du pays sont progressivement assimilées à celles de la Nouvelle-Angleterre, alors que les valeurs du Sud et de l'Ouest continuent à être identifiées comme régionales.⁷⁵⁵ Ainsi, lorsque Thomas H. Perkins parle de son embarras « américain » à la vue des danseurs "indécents" de l'Opéra de Paris, c'est le signe que cette réaction typique de Nouvelle-Angleterre est en passe de s'imposer comme une caractéristique nationale.⁷⁵⁶

Quant à Ebenezer Smith Thomas, il est sans doute l'auteur du corpus le plus à même de comprendre les arguments des deux partis en présence et de désamorcer la rivalité Nord-Sud : né dans le Massachusetts, il vit pendant presque vingt ans à Charleston, puis fait un court passage dans le Maryland, avant de répondre à l'appel de l'Ouest en s'installant à Cincinnati. Mais même s'il expose dans ses *Reminiscences* le point de vue des habitants du Sud, en expliquant qu'ils ont trop de fierté pour se faire dicter leur conduite par le Nord, et qu'il défend les planteurs en affirmant que les esclaves américains jouissent de conditions de vie bien plus enviables que les ouvriers des manufactures britanniques, il n'en condamne pas moins tous ceux qui, comme John C. Calhoun (1782-1850), refusent de se plier aux lois fédérales, notamment au moment de la crise de la Nullification (*Reminiscences*, I, 158 ; II,

ancêtres par la volonté de créer un modèle d'aristocratie distinct après la rupture avec la Grande-Bretagne, afin de justifier l'appartenance à une élite (Abrams, *The Pilgrims and Pocahontas*, 13-14).

⁷⁵⁴ Cette idée est développée par John D. Cox dans son ouvrage *Traveling South*, 9.

⁷⁵⁵ Eve Kornfeld, *Creating an American Culture*, 79.

⁷⁵⁶ The [dancers] were dressed with all the wantonness imaginable, their dancing, too, is, to us Americans, indecent in the extreme" (Perkins, *Memoir*, 65).

131-133).⁷⁵⁷ Son récit se termine sur une note pour le moins pessimiste quant à l'avenir de l'Union, et aucune référence à l'histoire révolutionnaire ne semble pouvoir atténuer sa profonde inquiétude face à la montée du sectionalisme :

For the present, reason has triumphed over fanaticism. God grant it may never again be resuscitated. [...] Should these madmen [as exemplified in South Carolina] so far succeed in their plans of disunion as to attempt to *enforce* their threats of separation, I trust that the President will redeem his pledge given in his toast at a dinner, in Washington, that "*The Union must, and shall, be preserved.*" (*Reminiscences*, II, 231)

Il s'agit à présent de s'intéresser à une dernière fonction de l'histoire de la révolution américaine, en examinant de quelle manière l'évocation des premiers temps de la nation permet aux marchands de se projeter dans une vision glorieuse de l'avenir.

C) "*Looking into futurity*" : *l'Ouest, ou la promesse d'un avenir exceptionnel*

Dans leurs mémoires, les marchands du corpus offrent deux types de narration de voyage, qui correspondent à deux espaces-temps bien distincts et à deux étapes dans leur vie : on trouve d'une part les séjours outre-Atlantique, effectués dans la plupart des cas en début de carrière ; de l'autre, ceux sur le territoire national qui, lorsqu'ils ont lieu après le retour d'Europe, se font le plus souvent sur les terres encore vierges ou nouvellement peuplées de l'Ouest américain. Au cours de son séjour européen, le visiteur - jeune et souvent peu sûr de lui - souhaite avant tout se former au contact de civilisations plus avancées et s'imprégner d'un riche patrimoine culturel afin de parfaire son éducation, et de confirmer ainsi son appartenance à l'élite du pays. Le voyage lui permet également d'effectuer un retour aux sources, de renouer avec des traditions anciennes, et de s'approprier un vaste héritage historique européen, à un moment où la nation américaine peine encore à se forger une culture et une histoire spécifiques.⁷⁵⁸ A son retour, il s'emploie à partager son expérience et faire progresser sa terre natale.

⁷⁵⁷ (*Reminiscences*, 158, 133). Pour rappel des faits, en novembre 1832, la Caroline du Sud rejette un tarif douanier protectionniste voté par le Congrès, affirmant son droit de "nullifier" une loi fédérale qu'elle juge contraire à ses intérêts, et menace de quitter l'Union. La crise est finalement résolue grâce à un compromis : la Caroline du Sud renonce à faire usage de ce droit en échange d'une baisse graduelle des droits de douane (André Kaspi, *Les Américains*, I, 168).

⁷⁵⁸ Voir Henry Steele Commager, *Britain Through American Eyes*, XXIV.

Mais, une fois ces traditions absorbées, il se détourne progressivement de la vieille Europe pour se consacrer à son propre continent et devient acteur de sa croissance : les marchands investissent une partie de leurs capitaux dans des industries, des banques ou d'autres entreprises privées ; ils contribuent au développement d'institutions publiques et à l'aménagement urbain dans leurs villes ; la plupart spéculent sur des terres à l'Ouest, soutiennent des projets de construction de routes, de chemins de fer ou de canaux ; certains encouragent l'agriculture scientifique ; quand d'autres enfin occupent une fonction politique au niveau local ou fédéral.

Une fois de plus, la vie de Elkanah Watson offre une parfaite illustration de ce double mouvement, observateur, puis protagoniste pleinement investi dans la destinée de son pays, comme le souligne son fils dans ses mémoires : “In the anterior life of Mr. Watson [up until the end of the 1780s], he had occupied an attitude of observation; from this period it assumed a new character, that of projection and execution” (Watson, *Memoirs*, 304, c'est moi qui souligne).⁷⁵⁹

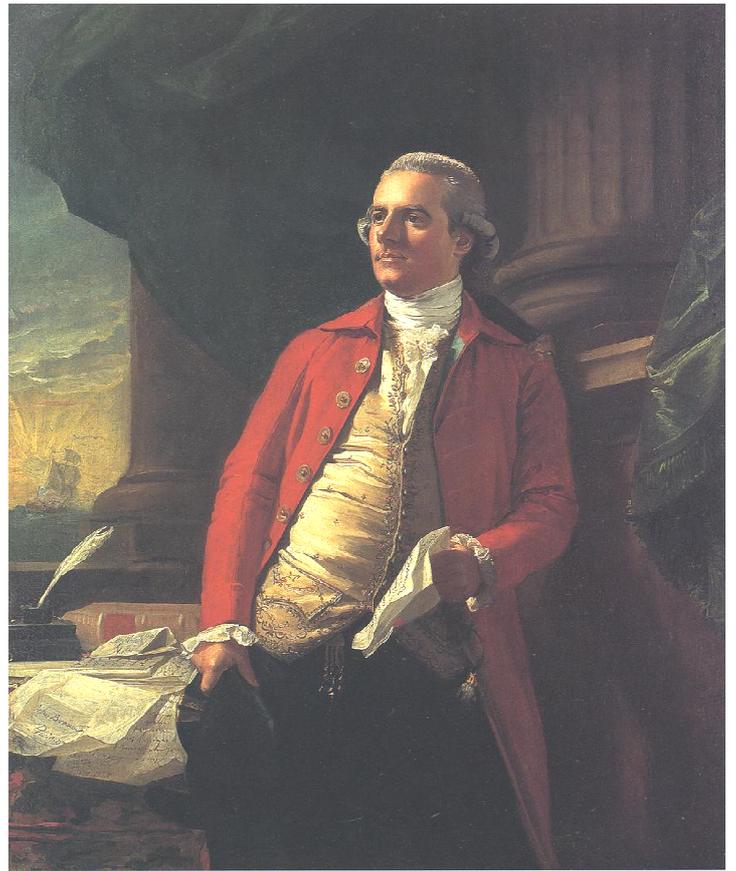
On retrouve ces étapes en confrontant deux portraits de Watson. Dans le premier, exécuté en 1782 par John Singleton Copley au cours du séjour de Watson à Londres, le marchand a l'allure d'un parfait *gentleman* : il se conforme en tout point à la mode plébiscitée par l'élite européenne de l'époque en arborant un gilet finement brodé, des dentelles, une redingote de velours rouge ornée de boutons dorés, une perruque et une épée, et adopte une pose conventionnelle.⁷⁶⁰ A l'exception du drapeau flottant sur le navire à l'arrière-plan et de la lettre qu'il tient à la main, adressée au marchand de Providence John Brown, rien ne permet de l'identifier comme un Américain et le portrait se conforme en tout point aux normes esthétiques européennes. La représentation de Watson par le peintre américain Frederick R. Spencer (1806-1875) en 1826 ne saurait être plus différente : ayant gagné en maturité, Watson s'est détourné du modèle européen pour adopter une mise plus simple, davantage en adéquation avec le style national. Il a troqué ses riches atours, sa perruque et son épée contre un manteau de couleur sombre dénué du moindre ornement et une pipe de marguillier.

⁷⁵⁹ Rappelons par exemple, parmi les nombreux projets dans lesquels il a été impliqué, qu'il a œuvré à la construction d'un canal dans la région des Grands Lacs dès les années 1790, qu'il a largement contribué à l'amélioration des aménagements publics de la ville d'Albany, notamment en y fondant une banque et en finançant la création de routes à péage, qu'il se consacre à partir de 1807 à promouvoir l'agriculture scientifique en fondant la Société Agricole du Berkshire, en organisant l'une des premières foires agricoles du pays et en publiant de nombreux articles dans la presse de l'époque. Pour plus de détail, se référer à ses mémoires.

⁷⁶⁰ On retrouve la même pose dans de nombreux tableaux britanniques et français de la même période. Citons par exemple le portrait de James Christie (1730-1830), fondateur de la célèbre société de vente aux enchères, par Thomas Gainsborough en 1778 : http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Thomas_Gainsborough_-_Portrait_of_James_Christie.jpg (dernière consultation : juin 2015) ; pour un exemple français, voir le portrait de Jacques-François Desmaisons (c. 1720-1784), architecte et entrepreneur en bâtiment, peint par Jacques-Louis David en 1782 : <http://www.wikiart.org/en/jacques-louis-david/portrait-of-jacques-francois-desmaisons-1782> (dernière consultation : juin 2015).

1. Elkanah Watson, John Singleton Copley, 1782

Huile sur toile, The Art Museum at Princeton University



2. Elkanah Watson, d'après un portrait de F. R. Spencer, 1826

Arthur Pound, *Native Stock, The Rise of the American Spirit seen in six lives*, New York, the Macmillan Company, 1931

Son chapeau de feutre renvoie directement à sa terre natale : en poil de castor, il est orné d'un épi de blé, emblème de la Société Agricole qu'il a créée en 1811. Il tient par ailleurs dans les mains le premier rapport de cette société qu'il présidait alors : Watson n'apparaît plus comme un jeune marchand plein d'ambition qui quitte son pays natal pour se former et faire fortune en Europe, mais comme un prospère fermier dans la force de l'âge, fier du lien qu'il a tissé avec sa terre d'origine, ce sol dans lequel il s'enracine désormais.

Les récits autobiographiques permettent à leurs auteurs de souligner le développement et les progrès accomplis par la nation américaine et de se projeter avec optimisme dans l'avenir (Kammen, *A Season of Youth*, 9). L'éditeur des mémoires de Watson justifie l'intérêt du récit par la rétrospective "vivante" qu'il propose sur une période d'évolutions "magiques" et d'avancées "sans pareil" pour l'Amérique :

I venture to hope, that the account the author presents of the incidents of his travels [...] will be found of value, and instructive [...], as they afford data by which the vast progress of the Republic, in its prosperity and power, may be best realized and most adequately appreciated. [...] The facts, thus exhibited, will portray more vividly to the mind, than any elaborate comments, the magic changes and the unparalleled advance, which, in three-fourths of a century, have signalized the career of our country. (Watson, *Memoirs*, Preface to the first edition, 5-6, c'est moi qui souligne)

Samuel Breck profite ainsi de ses *Recollections* de 1828 pour se féliciter des "grands progrès" accomplis par la littérature nationale au cours des quarante dernières années :

It is delightful to contemplate the great progress of American literature. How rapid its march now, and encouraging the prospect of its future growth! I remember forty years ago, when all our books were imported, and we possessed absolutely no native literature. [...] At this day, we have three or four quarterly reviews, two of them equal in talent and editorship to the English or Scotch reviews. [...] We are now indeed a reading community. (Breck, *Recollections*, 306-307)

Le sujet est alors hautement sensible : il s'agit de défendre l'honneur national dans la "guerre littéraire" que se livrent les Etats-Unis et la Grande-Bretagne dans les années 1820-1830, et de répondre notamment à l'écrivain britannique Sydney Smith (1771-1845), qui écrit dans l'*Edinburgh Review* en 1820 : "[The Americans] have hitherto given no indication of genius. [...] In the four quarters of the globe, who reads an American book ? Or goes to an American play? Or looks at an American picture or statue?"⁷⁶¹

⁷⁶¹ Cité par Hans Kohn, *American Nationalism*, 61-62. Voir également Benjamin Spencer, *The Quest for Nationality, An American Literary Campaign*, Syracuse Univ. Press, 1957, en particulier 74-75.

A travers leurs écrits, les marchands répondent également aux accusations de manque de raffinement. Ebenezer Smith Thomas s'en défend en affirmant que, lors de sa dernière visite à Boston en 1816, la ville n'avait rien à envier aux plus brillantes métropoles européennes en matière d'élégance et de confort : "Boston, the last time I saw it, in 1816, could boast more splendid private dwellings than any city I ever saw even in Europe" (*Reminiscences*, 18).

Mais plus que tout autre lieu, ce sont les terres de l'Ouest qui permettent à l'Amérique d'affirmer sa supériorité sur la vieille Europe tout en célébrant des valeurs nationales spécifiques, comme l'attachement à la terre vierge, l'esprit d'entreprise, l'innovation et la foi en l'avenir. A travers leurs expéditions, les voyageurs explorent l'immensité du territoire national, sont témoins de ses innombrables ressources naturelles, observent de leurs propres yeux la croissance "magique" de "villes-champignons" qui prospèrent grâce à d'énergiques et courageux pionniers incarnant la marche du progrès. Les auteurs développent dans leurs récits des thèmes typiquement américains, comme les rencontres avec des Indiens, la description des pionniers, ou encore la découverte d'une terre paradisiaque regorgeant de richesses et d'une nature grandiose capable d'inspirer artistes et écrivains nationaux.⁷⁶² Terreau de l'imaginaire national, l'Ouest incarne la promesse d'une destinée exceptionnelle et unique.⁷⁶³

L'évocation de ces territoires permet également de renforcer l'idée de "l'exceptionnalisme" américain, la conviction que l'épopée de la jeune nation ne trouve aucun équivalent dans le monde entier.⁷⁶⁴ C'est le message en substance d'un critique des *Reminiscences* d'Ebenezer Smith Thomas en 1840 : "Since we have started on our young career as a nation, so extraordinary a phenomenon has never to our knowledge been witnessed by it before" ("Thomas's Reminiscences," *The United States Magazine and Democratic Review*, vol. VIII, Washington D.C., 1840, 227). Watson exprime la même idée : témoin de la vitesse "magique" de développement de ces terres lors d'un voyage en 1791 depuis Albany jusqu'au Lac Seneca, dans l'ouest de l'état de New York,⁷⁶⁵ il est en mesure d'affirmer que l'Amérique suit une évolution sans commune mesure avec celle de l'Europe. Il se "plonge"

⁷⁶² Nous ne reviendrons pas ici sur la description de l'Amérique comme une terre de Cocagne, ni sur sa beauté esthétique, thèmes développés plus haut (voir p.381 et 435).

⁷⁶³ On retrouve là la célèbre thèse développée en 1893 par l'historien Frederic Jackson Turner dans sa conférence « The Significance of the Frontier in American History », dans laquelle il affirme que l'identité nationale se forge avant tout dans l'expérience de la « frontière », cette avancée continue de la civilisation sur un monde sauvage, qui donne naissance à des « hommes nouveaux », pour reprendre l'expression de Tocqueville dans *La Démocratie en Amérique*. Sur l'importance de l'Ouest américain dans la culture nationale, voir Hans Kohn, *American Nationalism*, 33-51, 104.

⁷⁶⁴ Henry Commager, *Jefferson, Nationalism, and the Enlightenment*, 193-194.

⁷⁶⁵ Une carte de son parcours est proposée dans les annexes (vol.2, p.97).

alors dans des rêves de grandeur, puisant son inspiration dans ces étendues vierges pour imaginer de vastes projets, la construction de canaux dans la région des Grands Lacs :

The prospect is truly animating, when we give loose rein to imagination, and take a deep plunge into futurity. [...] Are we advanced to a sufficient state of maturity, to justify an undertaking of this magnitude [the building of canals] ? If we proceed on the European mode of calculation, [...] the answer is No! But, calculating on the more enlarged American scale, and considering the physical circumstances of the country in question, should canals precede the settlements, it will be justified on the principles of sound policy. In return it will inevitably follow, that a vast wilderness will, as it were by magic, rise into instant cultivation. (*Memoirs*, 358-360, c'est moi qui souligne)

A défaut d'offrir des témoins historiques tels que châteaux ou monastères en ruines comme en Europe, les paysages américains, vierges de toute référence au passé, sont une porte ouvrant sur l'avenir.

Rappelons par ailleurs que l'identification à un territoire national constitue une étape essentielle à la construction d'un sentiment identitaire, et que, à une période où la nation américaine commence seulement à écrire une histoire commune et qu'elle n'a pas encore comblé son retard culturel sur l'Europe, c'est dans la conquête de ces terres que s'exprime le génie national.⁷⁶⁶ Du fait des possibilités de développement qu'il présente, l'Ouest offre à tous les citoyens américains les moyens d'une nouvelle ambition. Il ne s'agit plus d'affirmer que l'Amérique est capable de rivaliser avec l'Europe, mais plutôt qu'elle est appelée à la détrôner et à devenir la première nation au monde. Lors d'un voyage dans la vallée du Mississippi en 1834, Ebenezer Smith Thomas trouve tous les signes concrets de cette accession à la puissance :

If from the past and the present we are to judge of the future, what may we not anticipate in another twenty years only, for the amount of the products and commerce of this great valley ! Then, indeed, may our poets sing, 'A clime whose rich vales feed the marts of the world.' But if we extend our views forward to fifty years hence, the subject seems too great for the grasp of mind, and only to be encompassed by imagination. (Thomas, *Reminiscences*, 292)

Les signes de cette grandeur à venir sont multiples : les visiteurs fondent leurs affirmations sur la taille du territoire, la variété de son climat et donc de ses cultures, sur l'immense réseau de rivières et fleuves, mais également sur la forte croissance démographique

⁷⁶⁶ Voir également Hans Kohn, *American Nationalism*, 51. En rendant plus concrètes les limites de ce territoire, les récits de expéditions dans l'Ouest permettent aux citoyens "l'appropriation sentimentale et mythique de leur continent" (Marie-Jeanne Rossignol, *Le Ferment nationaliste*, 241). Pour une analyse de l'importance des voyages sur le territoire national dans la création d'une identité américaine, voir Beth Lueck, *American Writers and the Picturesque Tour, the Search for National Identity, 1790-1860*.

que connaît le pays à cette période, ce qui permet, notamment à Watson, de prédire qu'il y aura autant d'Américains en 1900 qu'il y a d'Européens en 1800.⁷⁶⁷ La vitesse d'expansion territoriale est telle que les voyageurs voient le pays se transformer pratiquement sous leurs yeux : ainsi, en se rendant à Saratoga Springs en 1790 puis en 1805, Watson constate que le lieu qu'il avait tout d'abord décrit comme la "Bath des temps barbares" est devenu en quinze ans "la station thermale la plus splendide d'Amérique," surpassée de peu en Europe « par ses dimensions et l'élégance de ses installations" : "What a contrast has the progress of fifteen years, since I was here in 1790, produced!" (*Memoirs*, 334, 404). De la même manière, en s'aventurant successivement en 1791 puis en 1818 dans la région des Grands Lacs, le voyageur est le témoin direct des avancées réalisées en moins de quarante ans : les forts militaires, les "tribus sauvages", les pistes "primitives" à travers les forêts "impénétrables" et les "habitants blancs disséminés ça et là" ont été remplacés par des routes à péage confortables, un canal en construction entre le lac Erié et la ville d'Albany, des "villages prospères" et de "grandes et belles villes," ainsi que des terres agricoles fertiles qui permettront à la région de Cleveland et de Détroit de devenir "le grenier à blé de l'Amérique".⁷⁶⁸ Pour rendre ce contraste plus frappant encore, Watson cite des chiffres : la ville d'Auburn dans l'état de New York est passée de cinq à deux mille cinq cents habitants en moins de vingt ans (*Memoirs*, 476-477). Ebenezer S. Thomas, pour sa part, rappelle dans son évocation de Cincinnati en 1829 que les toutes premières fondations de la ville ont été posées par des habitants qui sont encore vivants à ce jour.⁷⁶⁹

L'Ouest est le lieu de tous les possibles, une terre de jeunesse et de recommencement absolu : lorsque Ebenezer S. Thomas décide en 1828 de "repartir à zéro," suite à plusieurs tentatives peu fructueuses en tant que fermier près de Baltimore et à de grosses pertes immobilières, c'est dans l'Ohio qu'il part s'installer avec sa famille (*Reminiscences*, 94). Il ne

⁷⁶⁷ Les estimations d'Elkanah Watson se révèlent assez justes puisqu'il annonce une population de 62 millions en 1878 et que le chiffre des 63 millions est atteint lors du recensement de 1890. De nombreux Américains observent comme lui la rapidité de peuplement, à commencer par Benjamin Franklin et Thomas Malthus (voir l'analyse de Bertrand Van Ruymbeke, *L'Amérique avant les Etats-Unis*, Flammarion, 2013, 422).

⁷⁶⁸ « It was impossible for me to contemplate Syracuse, Saline, and Liverpool [on the shores of Onondaga Lake] and not recur to my expedition by water, thirty-seven years ago, to the same lake. What a transition ! The country was then in its primeval condition, roamed over by savage tribes, and only occupied here and there by scattered white inhabitants. No roads existed [...]. Behold, now, an old country, possessed by a vigorous and intelligent population, fine turnpike roads, prosperous villages, and large and beautiful towns, numerous stagecoaches all plying in every direction in the midst of elegant and commodious farm-houses, excellent and highly cultivated farms, matured orchards, and above all, the Erie canal in active progression » (*Memoirs*, 475-476). Voir également sa description de Cleveland (489-490) et de Détroit (492-494). Une carte de ses parcours figure dans les annexes (vol. 2, p.97).

⁷⁶⁹ "The first rude foundations of Cincinnati were laid within the memory of the present generation, in the midst of an unsubdued and unexplored wilderness, where the sound of the hammer startled the panther in his lair, and mingled its reverberations with the war whoop of fierce, inhuman, and hostile savages" (Thomas, *Reminiscences*, II, 194).

tarit pas d'éloges sur le riche potentiel de Cincinnati, la "Reine du Grand Ouest" et en donne pour preuve le nombre de bâtiments publics de la ville, qui a triplé en seulement un an, une croissance si miraculeuse qu'elle est présentée comme l'expression d'une volonté divine :

I doubt whether the history of cities affords an instance of greater and more rapid improvements than are made here in this '*Queen of the great West,*' [...] When I look around me and see the great number of buildings that are rising in every direction, and the number of streets that are grading and paving, I am at a loss to conjecture where hands are obtained to accomplish such vast *improvements* [...]. To the enterprising and industrious of the Atlantic cities and states, we say, in the language of holy writ 'COME AND SEE.'" (Thomas, *Reminiscences*, II, 189-193, c'est moi qui souligne)

L'Ouest permet à d'autres voyageurs de se faire les ardents défenseurs de la théorie de la "Destinée Manifeste." Au retour de sa mission qui l'a mené du Rhode Island en Géorgie en 1777-1778, au cours de laquelle il a traversé dix états et parcouru plus de quatre mille kilomètres, Watson se pose en prophète pour déclarer que nul ne saurait ralentir la croissance extraordinaire de l'Amérique puisqu'elle est voulue par Dieu :

This I prophecy. It must be so. [...]. [The efforts of European politicians to obstruct our progress] will prove as powerless, as an attempt to check the flowing of the tide. Their schemes will, in fact, be an effort to arrest the decrees of the Almighty, who has evidently raised up this nation, to become a lamp to guide degraded and oppressed humanity, and to direct other nations, even the nation of our oppressors, to liberty and happiness. (Watson, *Memoirs*, 77-78, c'est moi qui souligne)

Nul ne s'étonnera dès lors de la multiplication de références bibliques dans les évocations de ce Paradis terrestre colonisé par un nouvel Adam américain, comme l'illustre ce passage d'une expédition de Watson dans la région des Grands Lacs en 1791 :

Emigrants are swarming, in shoals, like the ancient Israelites, seeking the land of promise. [...] My mind involuntarily expanded, in anticipating the period, when the borders of this lake [Seneca Lake] will be [...] inhabited by a happy race of people, enjoying the rich fruits of their own labors, and the luxury of sweet liberty and independence, approaching to a millennial state. (*Memoirs*, 339, 354, c'est moi qui souligne)⁷⁷⁰

Rédigé en 1821, le récit autobiographique de Watson reflète la vision impérialiste qui anime alors la jeune nation et annonce la doctrine de Monroe de 1823. Les séjours ultérieurs

⁷⁷⁰ A l'occasion de plusieurs excursions en 1788, 1790, 1791, 1805, 1819-1821 et 1826, Watson explore les terres encore reculées de l'état de New York, depuis Albany vers la région des Grands Lacs, s'aventurant à l'ouest jusqu'à Cleveland et Detroit, mais également au nord vers le Lac Champlain et la frontière canadienne : il s'extasie devant les richesses naturelles de ces terres qui, une fois cultivées, deviendront, un "Pays de Cocagne," qu'il compare au "luxuriant territoire de la Genèse" (*Memoirs*, 356, 409 ; 308, 314, 318, 356).

de Watson ne font que confirmer ses impressions : en se rendant depuis Albany jusqu'au Lac Champlain et à la frontière canadienne en 1826, il annonce qu'avant le milieu du XIX^e siècle, le pays aura achevé de détrôner son ancienne métropole en transformant toutes ses anciennes colonies sur le continent – en particulier le Canada - en une brillante “constellation d'états américains,” apportant “grandeur” et “éminence” aux générations futures.⁷⁷¹ Au moment de la publication de ses mémoires en 1856, un critique se félicite de voir que les prophéties de l'auteur annonçant la construction d'un “empire américain” sont plus que jamais d'actualité : “Truly the ‘second sight’ was upon him [Watson]. [...] It is all moonshine on the water to talk of impeding the march of American enterprise or empire : It cant be done” (“Men and Times of the Revolution,” *The United States Democratic Review*, vol. 0037, issue 4, April 1856, 310-311).

Mais les récits des voyages dans l'Ouest ne se limitent pas à la description d'un territoire, ils offrent également un portrait de ses habitants et de leurs valeurs. Dans son étude des récits autobiographiques de plusieurs Américains nés entre 1765 et 1804, Joyce Appleby observe l'émergence d'une nouvelle norme culturelle dans la première moitié du XIX^e siècle, qui s'incarne en grande partie dans la figure du pionnier de l'Ouest :⁷⁷² le citoyen modèle n'est plus le vertueux représentant d'une élite naturelle, mais un homme robuste et travailleur, dont l'origine sociale importe peu, un *self-made man* qui est le seul acteur de sa réussite et qui n'hésite pas à changer de métier ou de lieu d'habitation pour y parvenir.⁷⁷³ En offrant d'innombrables opportunités, l'épopée de l'Ouest accélère cette transformation des valeurs nationales : c'est le triomphe d'un optimisme sans faille et d'une foi en l'avenir, d'une culture de la nouveauté et de l'innovation, d'un amour immodéré pour les grands espaces, ainsi que d'un attachement au moment présent plutôt qu'au passé.

Les récits de la vie des marchands montrent qu'ils partagent de nombreux traits de ce nouveau modèle culturel. Elkanah Watson et Ebenezer S. Thomas ont exercé plusieurs activités – marchand, banquier, agriculteur et promoteur de la construction de routes et de canaux pour le premier ; libraire, éditeur, marchand de coton et agriculteur pour le second –,

⁷⁷¹ « Who can reasonably doubt that, within half that period [the close of this century], in the irresistible march of events, the two Canadas and all the possessions of Great Britain in North America, will have become bright stars in the constellation of American States ? What spectacle on the globe will compare with the grandeur and sublimity of the scene to be then unfolded to the admiration of our descendants and of all nations » (*Memoirs*, 507-508).

⁷⁷² Joyce Appleby, “New Cultural Heroes in the Early National Period,” 169-187. Steven Watts décrit également l'apparition progressive de nouvelles valeurs plus libérales entre 1790 et 1820 (Watts, *The Republic Reborn*, en particulier le chapitre 1, 2-61).

⁷⁷³ Steven Watts, *The Republic Reborn*, 8-11. Robert McDonald, “Early National Politics and Power, 1800-1824,” *A Companion to 19th-Century America*, 5-18.

ils ont pris des risques financiers importants et ont parfois tout perdu, mais sont toujours parvenus à rebondir et à s'engager dans de nouveaux projets. Ainsi, même si l'entreprise de commerce que Watson fonde avec un Français à Nantes fait faillite en 1783, il se lance à nouveau dans le commerce en retournant aux Etats-Unis. La récession de 1787-1788 le décide à se tourner vers la finance et à fonder une banque, mais une fois fortune faite, il quitte le monde des affaires pour se consacrer à l'agriculture scientifique, tout en continuant d'investir une partie de ses capitaux dans des projets de construction de canaux, de routes, et de spéculer sur des terres.

Thomas, pour sa part, libraire et éditeur de journal de son état, s'essaye à la vente de coton en 1800 puis finance en partie une manufacture de coton à Providence en 1805-1807. Après l'échec de ces deux projets, il devient fermier, sans grand succès. Il connaît la faillite suite à des spéculations immobilières hasardeuses et retrouve finalement le monde de l'édition. Dans une critique de ses *Reminiscences*, Thomas est clairement présenté comme le prototype du *self-made man* qui, sur le modèle de Benjamin Franklin plusieurs années auparavant, quitte sa région natale "en quête de fortune", avec, pour tout bagage, sa soif de réussite⁷⁷⁴ : "In May 1795, [the author] proceeded to Charleston, in true independent Yankee style, in quest of his fortune, with decent clothes on his back and in his pocket the life of Franklin, and a dollar and a half" ("Thomas's Reminiscences," *The United States Magazine and Democratic Review*, vol. VIII, 1840, 229).

Autre caractéristique typique, Watson et Thomas sont très mobiles géographiquement – contrairement à la génération précédente - et tous deux finissent leur vie dans les territoires de l'Ouest : né à Plymouth dans le Massachusetts, Watson fait son apprentissage à Providence. A son retour d'Europe, il vit quelque temps en Caroline du Nord, avant de résider pendant près de vingt ans à Albany, une ville alors peu développée. Il achète ensuite une ferme dans le Massachusetts, avant de finir sa vie à Port Kent, un hameau qu'il a largement contribué à fonder sur les rives du Lac Champlain dans le nord de l'état de New York, non loin de la frontière canadienne. Thomas, quant à lui, est né dans le Massachusetts et se forme à Boston, mais s'installe ensuite pendant une vingtaine d'années à Charleston. Il fait plusieurs séjours à Baltimore avant de finalement élire domicile dans la toute jeune ville de Cincinnati.

Il est une autre particularité que ces marchands ont en commun : toute leur vie, ils ont poursuivi des buts d'enrichissement personnel, tout en s'engageant pour le bien public. Thomas H. Perkins a ainsi amassé une fortune colossale en saisissant de nouvelles

⁷⁷⁴ Originaire d'une famille modeste, Benjamin Franklin incarne en effet aux yeux des Américains le prototype du « self-made man » et sa vie offre une parfaite illustration de la « success story » à l'américaine (Gordon Wood, *The Americanization of Benjamin Franklin*, 2-3).

opportunités et en ne reculant pas devant les risques. S'il n'est pas parti à la conquête des terres de l'Ouest, il s'est sans conteste aventuré dans de nouveaux territoires commerciaux : en association avec ses frères, il a commencé par se livrer à la traite à Saint-Domingue et au commerce avec l'Europe. A la toute fin des années 1780, il compte parmi les premiers marchands américains à développer les échanges avec la Chine. Mais ce "prince-marchand"⁷⁷⁵ s'est également illustré en tant que philanthrope, par ses généreuses donations à l'Athénée de Boston, au musée d'arts ainsi qu'à un hôpital de la ville, et en fondant une école pour aveugles.

Dans leurs mémoires, les marchands célèbrent également les nouvelles valeurs nationales à travers le portrait des hommes qui font prospérer les terres de l'Ouest. Les colons qui affluent en masse dans la vallée de Mohawk, à l'ouest d'Albany dans l'état de New York, sont décrits en 1788 par Watson comme de "robustes pionniers," "intelligents, travailleurs et entreprenants."⁷⁷⁶ Le voyageur rend hommage à leur "enthousiasme" et leurs "efforts stupéfiants" pour "conquérir les forêts denses et obscures." Comme l'analyse Beth Lueck, les voyages sur le territoire national apportent aux visiteurs un sentiment de "régénérescence" au contact d'une terre encore vierge, source de pouvoir et de force, et les pionniers sont présentés des symboles de virilité, des emblèmes de courage et d'indépendance, en opposition aux Indiens perçus comme dégénérés et efféminés.⁷⁷⁷ L'écrivain américain Washington Irving partage cette vision dans *A Tour of the Prairies* de 1835. Alors qu'il s'extasiait en 1820 sur la richesse des civilisations européennes, il recommande à présent d'envoyer la jeunesse du pays se former, non pas en Europe, mais dans "les prairies" de l'Ouest, pour y acquérir "masculinité, simplicité et autonomie" : "We send our youth abroad to grow luxurious and effeminate in Europe; it appears to me that a previous tour on the prairies would be more likely to produce that manliness, simplicity and self-dependence most in unison with our political institutions."⁷⁷⁸

⁷⁷⁵ C'est ainsi que le décrivent ses biographes en 1971 : *Merchant Prince of Boston, Colonel H. Perkins, 1764-1854*, Carl Seaburg, Stanley Paterson.

⁷⁷⁶ « It is astonishing to see what efforts are making, to subdue the dense and murky forest. [...] Settlers are continually pouring in from the Connecticut hive, which throws off its annual swarms of intelligent, industrious, and enterprising emigrants » (*Memoirs*, 311). « Many hardy pioneers have already planted themselves among the savages ; and it is probable, that the enthusiasm for the occupation of new territory, which now prevails, will, in the period of the next twenty years, spread over this fertile region a prosperous and vigorous population » (*Memoirs*, 314). Voir également *Memoirs*, 77.

⁷⁷⁷ Beth Lueck, *American Writers and the Picturesque Tour*, 91-113. Le portrait que font les visiteurs des Indiens a été étudié en amont.

⁷⁷⁸ Irving, *A Tour of the Prairies*, A. and W. Galignani and Company, 1835, 43. Il faut noter l'importance du changement de point de vue par rapport à son *Sketch Book* de 1819-1820, qui vantait la beauté et l'intérêt historique des paysages européens.

Le mythe du “creuset américain” se trouve également conforté : l’Ouest est le lieu de création d’un “homme nouveau” - pour reprendre l’expression de Crèvecoeur dans ses *Lettres d’un Fermier américain* de 1782-, qui se dépouille de son passé et de ses origines pour devenir un Américain. Watson observe ainsi que les habitants d’Albany, hollandais d’origine, se sont progressivement convertis à la langue et aux usages “anglais” et il pronostique que dans un demi-siècle, aucun ne parlera plus hollandais (*Memoirs*, 306-307). Il note de même que les descendants des émigrés allemands de la vallée de Mohawk ont commencé à se “mélanger” aux “fils de l’Est”, les “Yankees” de Nouvelle-Angleterre, pour former une nouvelle “race” américaine:

In twenty or thirty years, [...] all local, illiberal prejudices and distinctions between the Germans, the Dutch, and the Yankees will be dismissed. The whole will amalgamate, and all be dignified by the general name of American; speaking the same language, and possessing the same genius and education. (*Ibid.*, 336-337)

C’est dans l’Ouest que se forge le véritable caractère américain, car ces terres attirent les hommes les plus travailleurs, les plus ambitieux et les plus vigoureux, ceux qui n’ont pas peur de l’adversité, qui sont prêts à mener une vie rude, à combattre les Indiens et à dompter une nature sauvage.⁷⁷⁹ Ebenezer Smith Thomas attribue le développement exceptionnel de la ville de Cincinnati au caractère “fondamentalement américain” des habitants, il n’hésite pas à affirmer en 1837 que l’Ouest est promis à détrôner les “vieux” états de la côte est, et, sans surprise, il situe le nouveau centre du gouvernement “de l’Empire de l’Ouest” dans sa ville d’adoption (*Reminiscences*, II, 173-174, 194).

Toutefois, les visiteurs expriment dans le même temps une certaine nostalgie et des craintes face à la rapidité et à l’intensité des changements auxquels ils assistent. Dans un chapitre de ses *Reminiscences* intitulé “The Past and the Present” de 1838, Ebenezer Smith Thomas regrette le recul des valeurs du républicanisme classique depuis le conflit révolutionnaire, et condamne tout particulièrement le manque de dévouement patriotique de ses contemporains :⁷⁸⁰

⁷⁷⁹ Voir le commentaire de Watson à propos des habitants de la vallée de Mohawk : « Connecticut throws off its annual swarms of intelligent, industrious, and enterprising emigrants, -the best qualified of all men in the world, to overcome and civilize the wilderness » (*Memoirs*, 311).

⁷⁸⁰ On retrouve un discours similaire chez de nombreux marchands de Nouvelle-Angleterre de la période révolutionnaire qui regrettent que la jeune génération semble tout entière absorbée par la recherche de profits personnels (Plakins Thornton, *Cultivating Gentlemen*, 82).

Then, [at the time of the American war of independence] men lived for their country, and for their country only; *now*, they live for themselves, and too often for themselves only. Talk to men of the present day of the sacrifices made by our fathers on the altar of patriotism, and they stare at you in astonishment, as if you were speaking to them in some unknown tongue. The idea of men sacrificing their individual interests, for that of their country, appears new to many of them, and no doubt it is so. (Thomas, *Reminiscences*, “The Past and the Present”, II, 133)

Il déplore également que l’on attache moins d’importance à la vertu, qualité autrefois jugée indispensable à l’obtention de postes à responsabilité dans le pays.⁷⁸¹

Dans son autobiographie de 1830, le Fédéraliste Samuel Breck fait lui aussi l’apologie du temps passé : le citoyen modèle reste à ses yeux le *gentleman*, digne représentant d’une aristocratie naturelle.⁷⁸² Lorsqu’il évoque la “cour républicaine” de Philadelphie dans les années 1790,⁷⁸³ il juge qu’elle constituait une société autrement plus élégante qu’au moment où il prend la plume : “That was then a much larger society of elegant and fashionable and stylish people, than at the present day. [...] More attention was paid then to the dress of servants and the general appearance of equipages, dinners got up in elegance and good taste” (Breck, *Recollections*, 188). Il se remémore avec une nostalgie toute particulière le raffinement du premier président du pays, qui employait un cuisinier français ainsi que deux valets pour sa voiture,⁷⁸⁴ attitude qu’il oppose à celle de Thomas Jefferson, ce président “négligé de sa personne” qui a “rompu avec tout ce protocole” pour “s’attirer l’approbation de la foule vulgaire” (*Ibid.*, 189-193).

Breck se montre également inquiet face aux changements révolutionnaires dans le domaine des transports. Il regrette le temps où seuls les *gentlemen* avaient les moyens de voyager : les déplacements étaient, certes, beaucoup plus longs, mais “plus sûrs, plus agréables et plus confortables.”⁷⁸⁵ Il dénonce en particulier la promiscuité sociale qui l’oblige dans les années 1830 à partager l’espace avec des “pauvres” ou des personnes “dénouées de

⁷⁸¹ « *Then*, the race of office-hunters had no existence – the office sought the man, not the man the office – the exact reverse of the present day. *Then*, those who dispensed office, [...] sought for the most worthy to fill them – and among the most indispensable qualifications, were honesty, both moral and political. I will pause here a moment, to ask the question, how many of the present incumbents in office, whether in the State or general government, at this time, could stand the test of an inquiry extending no further than this ? » (*Reminiscences*, II, 133-134).

⁷⁸² Un critique britannique le décrit comme un “aristocrate né” en 1877 (« Scudder’s Recollections of Samuel Breck, » *The Academy*, 12, 280, Sept. 15 1877, 263).

⁷⁸³ Pour davantage d’informations sur les membres de cette société, se référer à l’article de Margaret L. Brown, « Mr. and Mrs. William Bingham of Philadelphia : Rulers of the Republican Court », *The Pennsylvania Magazine of History and Biography*, vol. 61, no. 3 (July 1937), 286-324.

⁷⁸⁴ Breck, *Recollections*, 188. Cela ne l’empêche pas pour autant de condamner les excès de certains Américains, qui vont trop loin dans l’imitation des classes aristocratiques européennes et ne respectent pas la simplicité républicaine américaine, comme William Bingham par exemple (*Ibid.*, 202).

⁷⁸⁵ “Gentleman travelled then in better style than they do now. They did not get along so fast, but they went more securely, more agreeably and more comfortably. Steamboats have ruined the inns... Everything now is done in vast crowds [...]. We have acquired much more speed, but lost the old-fashioned security and comfort” (Breck, *Recollections*, 181).

bonnes manières” dans les bateaux à vapeur ou dans les trains.⁷⁸⁶ Il reflète une vision élitiste de la société, fidèle aux principes du républicanisme classique, selon lesquels les classes populaires doivent un respect absolu à ceux qui les dirigent :

Steam, so useful in many respects, interferes with the comfort of travelling, destroys every salutary distinction in society [...]. [On a steamboat or in a railroad car,] I never feel like a gentleman and I cannot perceive the semblance of gentility in any one who makes part of the travelling mob. (*Recollections*, 275-276)

Cependant, au-delà de ces quelques inquiétudes, il apparaît qu’à travers les récits de leurs séjours dans l’Ouest, les auteurs mettent en exergue les avancées considérables de leur jeune nation. Ils y trouvent tous les signes indiquant que les Etats-Unis sont une grande puissance en devenir, et confortent ainsi leurs lecteurs dans un profond sentiment de fierté. Ces terres sauvages leur permettent de rompre un peu plus avec le passé et l’héritage européen, tout en forgeant de nouvelles valeurs spécifiques. Ils témoignent d’une identité nationale parvenue à maturité, et dont le caractère n’est plus mis en doute.

⁷⁸⁶ Les autres voyageurs ne partagent pas son opinion. Ainsi, Robert Mackay s’extasie en 1816 devant le confort à bord d’un bateau à vapeur qui l’emmène depuis New York jusqu’à Albany sur la rivière Hudson : « Certainly there never was on earth or ocean in this World before such establishments as these Steam Boats are [...] in point of elegance [...]. [we had] plenty of room & never in each others way, three courses of dinner, all hot & not one thing [but] the choicest fish, meats, pasty &c. imaginable, & in a stile (*sic*), [and all this to travel] for seven dollars, where in 24 hours we arrived [at Albany] » (Robert Mackay to his wife, Saratoga Springs, 20 July 1816, *Letters*, 238). Mackay s’inquiète toutefois de l’impact de tout ce luxe sur les mœurs des Américains : « What will this immense Country come to in the End, when at this early day, all the Luxuries of the World appear to have become necessary to the people for their common comforts ? » (*Ibid.*).

CONCLUSION

En avril 1815, alors que la seconde guerre d'indépendance est achevée depuis deux mois, Mary Sargent Torrey exprime depuis Londres toute sa confiance en l'avenir de sa terre natale : « Allow America time, & with her immense tracts of land, her increasing population & native advantages, how will she at length rise to a proud pre-eminence among nations! » (Mary Torrey, April 19 1815, *Journal*). Il ne fait aucun doute que le conflit de 1812 a ranimé la ferveur patriotique née sous la période révolutionnaire, comme le rapporte en 1816 l'un des signataires du traité de paix anglo-américain, Albert Gallatin (1761-1849) :

The war has renewed and reinstated the national feelings which the Revolution had given and which were daily lessened. The people have now more general objects of attachments with which their pride and political opinions are connected. They are more American ; they feel and act more like a nation; and I hope that the permanency of the Union is thereby better secured. (Gallatin to Matthew Lyon, May 7 1816, *Writings*, ed. Henry Adams, I, 700, cité dans George Dangerfield, *The Awakening of American Nationalism*, 4, c'est moi qui souligne)

La nation s'est encore enrichie de nouveaux symboles : elle s'est dotée d'un drapeau national, qui, en flottant sur le Fort Mc Henry au cours d'une bataille en septembre 1814, a inspiré le futur hymne.¹ Elle a également obtenu la reconnaissance de sa souveraineté par son ancienne métropole et, plus globalement, s'est affirmée aux yeux du monde. Elle entame avec assurance sa montée en puissance, qui s'accompagne d'une croissance démographique et économique exceptionnelle, ainsi que d'une vaste expansion territoriale.

Dans le domaine culturel, la deuxième guerre d'indépendance s'est révélée plus décisive que la première : le pays est parvenu à mettre fin à une période de « colonialisme culturel »² en se forgeant un patrimoine commun et en dessinant les premiers contours d'un style national qui transcende clivages et sentiments de parti. Certes, il reste des domaines, comme les arts et les lettres, où l'Amérique doit encore asseoir son autonomie culturelle. D'autre part, comme le suggère la fin de la citation de Gallatin, l'unité nationale reste une construction fragile et le risque de cassure n'est pas écarté, comme le prouvera la montée des dissensions entre le Nord et le Sud dans les années qui suivront. Il ne fait cependant aucun

¹ C'est en effet la vision de la bannière étoilée flottant sur le Fort de Mc Henry au cours de la bataille de septembre 1814 qui inspire au poète amateur Francis Scott Key le texte « The Star-Spangled Banner » qui, mis en musique peu après, deviendra l'hymne national officiel au début du XX^e siècle.

² L'expression est empruntée à Henry Commager, *Britain through American Eyes*, XXXIII. Pour le contexte général, voir George Dangerfield, *The Awakening of American Nationalism*, chapitre 1, en particulier 1-12 ; Jean-Michel Lacroix, *Histoire des Etats-Unis*, 158.

doute que le sentiment national a considérablement mûri depuis les débuts de la jeune République. Comme le résume Marie-Jeanne Rossignol, en 1815 « le sentiment patriotique de la population n'a plus à être attisé [...], il s'exprime de lui-même [...]. Il ne s'agit plus de [le] créer, mais simplement de [le] renforcer » (*Le Ferment nationaliste*, 325).

Les témoignages des marchands ou de leurs proches se rendant en Grande-Bretagne entre les dernières années de la période coloniale et la fin de la guerre de 1812 ont montré le rôle fondamental du voyage dans la construction d'un sentiment identitaire américain. Comme le rapporte John Lowell à sa famille depuis Bordeaux en 1804, son séjour en Europe lui fait prendre toute la mesure de son attachement patriotique :

I assure you that nothing is pleasanter than seeing your own countrymen, or even inanimate objects which belong to [your country], when you are yourself removed from it. [...] My heart swells with pleasure, & palpitates with anxiety, when I take a view of those ships, displaying our National Flag. The love of my country is a much more ardent passion than I ever thought it. The contemptuous opinion which we find Europeans entertain of us, inflames our pride and increases our attachment to it. (To his mother & sisters, Bordeaux, Sept 22 1804, *Papers*)

L'analyse de la perception de la Grande-Bretagne et, par effet de miroir, du portrait de l'Amérique ont fait apparaître plusieurs étapes dans la formation d'une identité américaine.

Dans les années 1760-1770, la métropole est perçue comme un modèle absolu, en particulier dans les domaines politique, économique et culturel. Le marchand qui s'y rend poursuit une visée commerciale et technique, mais, au-delà, en digne représentant de l'élite coloniale, il vise à se former au contact de la culture britannique, et à s'imprégner du mode de vie des membres les plus distingués de la société, afin d'accroître son propre statut social. Il revendique plusieurs identités : il exprime à la fois sa loyauté à l'égard de l'empire britannique, de son souverain et de ses institutions, se réclame des mêmes valeurs que les habitants de métropole et se présente comme leur égal en se comportant en parfait *gentleman* anglais au cours de son séjour, tout en restant par ailleurs profondément attaché à sa colonie ou sa région natale.

En transférant à son retour au pays des biens matériels, des connaissances techniques ainsi que des traditions culturelles, le marchand de cette période s'attache à faire progresser sa terre natale en copiant la norme alors jugée supérieure. Il participe pleinement à l'anglicisation croissante des colonies, et donc à leur uniformisation, concourant ainsi paradoxalement à créer des conditions favorables à l'apparition d'un sentiment national. Les transferts sont alors déséquilibrés et univoques, puisqu'ils s'effectuent dans leur immense

majorité depuis la Grande-Bretagne vers les colonies, du centre vers la périphérie. Les témoignages ont toutefois révélé que le modèle britannique, et plus généralement européen, était adapté aux conditions de vie et à l'environnement locaux, reflétant ainsi l'émergence d'une identité distincte. Le séjour en Grande-Bretagne favorise ce processus : en prenant conscience du manque de considération à son égard, le voyageur est amené à défendre son image et sa terre d'origine auprès de ses hôtes, mais il n'exprime pas encore de véritable conscience collective.

L'apparition des premières frictions entre la métropole et les treize colonies à partir de la fin des années 1760 conduit les visiteurs à émettre des critiques de plus en plus acerbes à l'encontre du gouvernement, et plus généralement de la société britanniques dans son ensemble.

Les marchands loyalistes qui s'exilent en Grande-Bretagne prennent la pleine mesure de leur attachement à leur région natale,³ même si, chez la plupart des exilés, ce sentiment d'appartenance reste local et non national, révélant la difficulté qui attend la jeune nation à construire et à faire accepter une identité commune.

Les marchands patriotes, pour leur part, développent une solidarité inter-coloniale, et parviennent à dépasser leurs attaches régionales en se rassemblant dans une lutte politique contre un ennemi commun. Les plus véhéments d'entre eux forcent le trait jusqu'à offrir un portrait exagérément noirci de l'ancienne puissance coloniale : il s'agit de justifier le conflit pour l'indépendance et d'affirmer leurs différences. En se mesurant aux Britanniques, ils parviennent à saisir ce qui les rapproche des autres Américains et à révéler l'existence de spécificités américaines, offrant ainsi les premiers éléments d'une définition nationale. Le voyage donne également l'occasion à certains visiteurs d'assister à des événements historiques pour la jeune nation, comme la reconnaissance officielle des Etats-Unis par le roi George III, qui rendent son existence plus concrète. Le regard des Britanniques et des Européens, qui perçoivent les Américains dans leur ensemble, accélère par ailleurs la prise de conscience d'une appartenance à une communauté nationale reconnue comme telle à l'étranger. Les récits de voyage se transforment en de puissants outils de propagande : le glorieux portrait en creux de l'Amérique qui s'en dégage permet de déterminer, puis d'exalter, ce qui constitue l'âme et les valeurs nationales.

Les témoignages ont permis de vérifier que dans un premier temps, l'identité américaine s'était forgée "dans le politique et l'idéologique", pour reprendre les termes de

³ Cela confirme l'analyse que propose Mary Beth Norton dans *The British-Americans : the Loyalist Exiles in England, 1774-1789*.

Elise Marienstras,⁴ c'est-à-dire autour d'un combat contre la tyrannie du gouvernement britannique, puis autour d'un attachement aux valeurs républicaines et aux premières institutions nationales. On ne saurait toutefois restreindre cette conscience nationale à sa seule dimension politique : les marchands s'enorgueillissent également de leur société qu'ils estiment égalitaire et juste, du climat de tolérance religieuse qui règne dans le pays, du bon niveau d'instruction d'une grande partie de la population, du caractère vertueux, industriel et honnête des habitants, ou encore des vastes opportunités économiques qu'offre leur territoire.

Un sentiment national se met progressivement en place, mais il reste encore ténu : les écrits des années 1780 et 1790 trahissent la persistance de puissantes attaches régionales, ainsi que des partis pris politiques qui font obstacle à la construction d'un sentiment patriotique capable de rassembler l'ensemble du peuple américain. Par ailleurs, les voyageurs se trouvent dans une position pour le moins délicate face à l'héritage colonial : à l'image de la plupart des membres de l'élite américaine, ils y restent profondément attachés, mais se voient contraints de le rejeter pour pouvoir exister en tant que nation distincte. En l'absence d'une culture américaine et d'éléments traditionnellement constitutifs d'une nation, ils n'ont pour l'heure d'autre choix que de continuer à s'inspirer des grandes civilisations outre-Atlantique, dans l'espoir de rivaliser un jour avec elles. Les transferts vers l'Amérique se poursuivent donc au lendemain de l'indépendance, tout en s'élargissant à d'autres pays. Alors que les marchands fédéralistes peinent à rompre les liens tissés avec la Grande-Bretagne, les Républicains favorisent l'ouverture du pays à d'autres modèles, notamment à la France, qui devient – avec plus ou moins de succès – un allié politique, un partenaire économique et une source d'inspiration culturelle. S'il s'agit de transposer en Amérique ce que l'Europe a de meilleur à offrir, il devient toutefois impératif de l'adapter aux valeurs et au contexte américains, sous peine de s'attirer l'opprobre des compatriotes.

A l'aube du XIX^e siècle, alors que les sentiments de parti s'apaisent et que la jeune République gagne en stabilité et en puissance, elle s'isole progressivement du vieux continent. Dans les sources consultées, ce mouvement se traduit par une référence quasi systématique à une norme américaine, qui permet de vanter le caractère exceptionnel de la terre natale. Les visiteurs n'envient plus l'Europe et, convaincus de leur supériorité, se posent même en donneurs de leçons. Dans le même temps, à mesure que la nation parvient à affirmer son caractère et à définir son propre modèle, le besoin de prouver qu'elle peut rivaliser avec son

⁴ Elise Marienstras, *Les Mythes fondateurs de la nation américaine*, 14.

ancienne puissance coloniale se fait moins impérieux et le ton des voyageurs plus mesuré. Ces derniers reconnaissent bien volontiers qu'ils ont des valeurs et des traditions communes avec les Britanniques, ou, pour reprendre l'image de Hans Kohn, que les deux nations constituent deux branches - distinctes mais irrémédiablement liées - d'un seul et même arbre.⁵ La Grande-Bretagne leur apparaît comme une terre du passé, où ils renouent avec un riche héritage culturel et historique, avant de s'élancer vers l'avenir en partant à la conquête des terres vierges sur leur propre continent.⁶

Les transferts culturels anglo-américains se maintiennent à cette période, mais ils se font plus équilibrés : les visiteurs sont fiers de leur modèle politique, économique et social, et ont foi en la capacité de la nation à combler son retard dans les domaines techniques et à réduire progressivement sa dépendance culturelle vis-à-vis de l'Europe. L'identité américaine s'enrichit de nouveaux éléments, et les valeurs nationales se précisent tout en évoluant : alors que les marchands des années 1780 et 1790 s'identifiaient à la figure du *gentleman* distingué et vertueux, parangon des principes du républicanisme classique et digne représentant d'une aristocratie naturelle, ils se rapprochent désormais du modèle du *self-made man*, dont l'origine sociale importe moins que le mérite, l'ambition et l'esprit d'initiative. Ils peuvent donc se consacrer à la recherche du profit sans culpabiliser, convaincus qu'ils contribuent à la prospérité de la nation.⁷

Le sentiment patriotique sort encore renforcé de la guerre de 1812 car, bien que divisés sur le bien-fondé du conflit, les Américains obtiennent de leur ancienne puissance coloniale la reconnaissance de leur souveraineté, ainsi qu'un respect accru de la part des grandes puissances internationales, comme le rapporte Mary Sargent Torrey au moment de la signature du traité de paix en 1815 : « Never again may America be embroiled in war & bloodshed, but our liberty uninvaded, & our rights respected » (Torrey, March 1815, *Journal*, 146).

Il demeure néanmoins plusieurs obstacles à l'élaboration d'un sentiment national. L'autonomie culturelle de l'Amérique reste limitée dans certains domaines, comme les arts et les lettres, et il faut attendre les années 1820-1840 pour que soient écrites les premières pages

⁵ Hans Kohn, *American Nationalism*, 91.

⁶ William Brock, « The Image of England and American Nationalism, » *Journal of American Studies*, 240-244 ; Henry Commager, *Britain Through American Eyes*, XXXII. Pour donner un exemple, alors que dans ses *Dissertations on the English Language* de 1789, Noah Webster plaide pour la création d'une langue américaine totalement indépendante de la langue anglaise, il se fait plus conciliant lorsqu'il publie son célèbre dictionnaire en 1828 : "Although the body of the language is the same as in England, and it is desirable to perpetuate that sameness, yet some differences must exist" (cité par Gilbert Youmans, Greg Stratman, "American English : the transition from colonialism to independence," *The End of Anglo-America*, R. A. Burchell, ed., 147).

⁷ Joyce Appleby, « New Cultural Heroes in the Early National Period, » 163-188 ; Benjamin Spencer, *The Quest for Nationality*, 128 ; Gordon Wood, *The Rising Glory of America*, 9.

d'une histoire nationale et que se façonne un mythe autour des grandes figures de la guerre d'indépendance.⁸ Les marchands participent pleinement à l'élaboration de cette épopée nationale à travers la rédaction de leurs mémoires : en revenant sur leur séjour en Europe, ils proposent une galerie de héros destinés à inspirer la jeune génération, et rappellent l'importance des valeurs héritées de la période révolutionnaire. En incluant dans leurs récits autobiographiques leurs expéditions dans l'Ouest américain, ils soudent également une nation en proie aux divisions autour de projets ambitieux et d'une vision grandiose de l'avenir. Ils offrent ainsi un passé auréolé de gloire, dans lequel enraciner l'avenir. On retrouve là les deux éléments qui, selon Ernest Renan, constituent une âme nationale : « Avoir fait de grandes choses ensemble, vouloir en faire encore, voilà les conditions essentielles pour être un peuple » (Renan, « Qu'est-ce qu'une nation ? », 41).

D'autre part, la vision de la société américaine défendue par les marchands est celle d'une élite blanche, masculine, anglo-saxonne et protestante, qui exclut ou limite considérablement la participation de plusieurs groupes, notamment les femmes, les Noirs et les Indiens. Il est apparu que le séjour en Europe et la confrontation à un autre mode de pensée ou de fonctionnement n'entraînaient pas de remise en cause de cette perception. Si le séjour en Europe s'avère plus libérateur pour les femmes qui accompagnent les voyageurs, en leur donnant l'occasion de sortir de la sphère domestique et de découvrir d'autres univers habituellement réservés aux hommes, il n'aboutit cependant pas à une réelle remise en question de leur statut dans leur société d'origine.

L'étude des mémoires rédigés par certains marchands dans les années 1820-1840 a mis en lumière un dernier obstacle, la persistance des attaches locales, reflet des rivalités croissantes entre le Nord et le Sud. En revenant sur les moments fondateurs pour la nation et en proposant des portraits de héros légendaires, ils défendent en réalité leur région natale et des valeurs locales, en l'occurrence, celles du Nord, qu'ils cherchent – de façon plus ou moins consciente – à imposer au niveau national.

Cette étude a donc permis de saisir toute la complexité et l'ambivalence des liens anglo-américains, entre amour et haine. De modèle absolu et exclusif, la Grande-Bretagne est devenue tour à tour repoussoir, pays étranger et terre des ancêtres. Il ne fait aucun doute que

⁸ A propos de la création d'un passé national, voir Michael Kammer, *A Season of Youth*, 26.

les Etats-Unis et la Grande-Bretagne ont construit une “relation spéciale”,⁹ qui perdure encore aujourd’hui.

Ce travail a également montré que les marchands constituaient des intermédiaires culturels majeurs entre les deux mondes : il est apparu qu’on ne pouvait pas les réduire à de simples importateurs et exportateurs de marchandises, mais qu’ils étaient des vecteurs de transferts culturels à part entière. Leur pouvoir financier, leur influence sociale et parfois leur poids politique, les destinaient à occuper un rôle central, à initier de multiples projets et à participer aux profondes transformations de la société américaine de l’époque. Forts de leur ouverture sur le monde, encouragée par leurs contacts professionnels au-delà des frontières nationales mais également par leurs séjours outre-Atlantique, ils ont apporté une contribution essentielle à la construction identitaire de leur jeune nation et favorisé le renforcement progressif d’un sentiment national.

*

*

*

Plusieurs ouvertures peuvent être envisagées pour poursuivre cette recherche. A ici été examinée la voix des marchands, mais ils ne sont pas les seuls à traverser l’Atlantique à cette période, en particulier après les années 1820, lorsque l’amélioration des moyens de transport et l’apparition des premiers guides et agences de voyage entraînent une démocratisation – toute relative – du voyage, et incitent un nombre croissant d’Américains à se rendre en Europe. Si les hommes politiques, les artistes et les écrivains ont déjà fait l’objet de maintes études, et ont été évoqués à l’occasion dans notre travail, d’autres catégories de visiteurs, tels que les militaires, les étudiants, les scientifiques, les marins, ou encore les hommes d’église, peuvent constituer un sujet d’étude à part entière, et illustrer la multiplicité des contacts et des biens culturels qui circulent au sein de la sphère atlantique. Les réseaux quakers présentent un intérêt tout particulier par leur étendue, et par leur importance dans les échanges entre l’Amérique et l’Europe autour de la question de l’abolition de l’esclavage.

Par ailleurs, alors que l’Amérique entame au début du XIX^e siècle sa montée en puissance, qu’elle développe ses industries et ses réseaux de transport, qu’elle se lance dans une vaste expansion territoriale, tout en confortant son poids économique et en renforçant progressivement son influence politique et son rayonnement culturel sur la scène

⁹ L’expression est bien entendu empruntée à Winston Churchill, qui l’utilisa pour la première fois au cours d’un débat à la Chambre des communes le 7 novembre 1945, pour décrire la collaboration entre le Royaume-Uni, les Etats-Unis et le Canada, autour de la bombe atomique.

internationale, elle suscite une curiosité grandissante en Europe, notamment en Grande-Bretagne. On voit alors se multiplier les récits de voyageurs britanniques, qui traversent l'Atlantique afin de se rendre compte des progrès réalisés par la jeune nation. Ils tentent également de se rassurer, car d'aucuns s'interrogent sur la capacité de l'Amérique à éclipser l'ancienne métropole ainsi que les plus brillantes civilisations européennes. La prédiction de Elkanah Watson serait-elle en passe de se réaliser ?

England has fairly rocked us out of her cradle, a sleeping infant; she may soon find us an armed giant. Should I live to the age prescribed to man, I have no doubt that I shall witness America standing in the first rank among the nations of the earth. (*Memoirs*, 118)

Certains de ces témoignages ont été cités dans notre travail, notamment ceux de marchands et industriels britanniques, mais ils pourraient donner lieu à un examen plus étendu : quelles formes prennent-ils ? Quels sont leurs destinataires ? Quelles sont les finalités des auteurs et comment expliquer la hargne de certains à l'encontre de la société américaine ? Quel portrait en creux du pays d'origine révèlent-ils, et tendent-ils à conforter l'auteur et ses lecteurs britanniques dans un sentiment de fierté nationale ?

Notre étude a également montré qu'à travers leurs écrits, les marchands souscrivaient à un idéal de vie agraire et célébraient la figure du fermier américain : jouissant d'une indépendance financière, d'un niveau de vie confortable et d'une bonne santé, menant une existence simple mais vertueuse et utile, il incarne à leurs yeux le citoyen modèle et leur permet, sur les traces de Benjamin Franklin, de vanter "l'heureuse médiocrité" du mode de vie à l'américaine. Cela explique l'empressement d'un certain nombre de ces marchands à se convertir en *gentlemen-farmers* une fois leur fortune établie grâce au commerce, et à promouvoir l'agriculture scientifique, en introduisant dans le pays de nouvelles espèces, ainsi que des outils et des techniques innovantes. Elkanah Watson incarne ce rôle à merveille : il organise en 1810 l'une des premières foires agricoles du territoire, et fonde l'année suivante la Société Agricole du Berkshire, ce qui lui vaut le surnom d' « Arthur Young américain » dans la presse locale.¹⁰ Pour autant, cette ambition ne les empêche pas de défendre une vision libérale de la société, de porter le triomphe du *self-made man*, des valeurs d'individualisme, d'esprit d'entreprise, de culture de la nouveauté et de l'innovation. Une autre piste de recherche consisterait donc à examiner l'évolution de la perception des marchands au-delà de

¹⁰ *Columbian Centinal*, 13 June 1818, n°3576, page 2 (America's Historical Newspapers). Voir également Jared van Wagenen, "Elkanah Watson, a Man of Affairs," *New York History*, 13, 4 (Oct 1932), 412 et Fred Kniffen, "The American Agricultural Fair: the Pattern," *Annals of the Associations of American Geographers*, vol. 39, no. 4, Dec. 1949, 264-282, 266.

la période de référence, détaillant leur vision de la société et les principes qu'ils défendent, afin d'observer comment se poursuit le long et complexe processus de la construction d'une âme américaine.

Si en 1815, le sentiment national américain s'est sans conteste affirmé, la quête d'une identité nationale forte et unifiée reste toutefois inaboutie. La célèbre devise nationale « *e pluribus unum* » semble bien n'être qu'une illusion. Les témoignages des marchands ont montré que les tensions au sein de l'union ne sont que temporairement résolues, et ils ont fait apparaître les tout premiers signes d'un effritement de l'harmonie nationale : les conflits persistent entre l'attachement local et l'intérêt national, et les dissensions entre le Nord et le Sud s'accroissent, conduisant à une montée progressive du sectionnalisme.¹¹ En examinant autour de quels éléments la nation s'incarne après 1815, et quels groupes restent exclus de la définition nationale, il s'agirait de mieux comprendre les causes de la guerre civile qui se profile à l'horizon et, au-delà, de saisir les origines de certaines tensions qui persistent encore dans l'Amérique actuelle.

Enfin, il est apparu que si les voyageurs américains effectuaient en général un séjour en Europe dans leur jeunesse, ils se tournaient ensuite vers leur propre continent et partaient à la découverte – ou pourrait-on dire, la conquête - des territoires nouvellement peuplés de l'Ouest. Une analyse de ces expéditions dépeintes par certains marchands dans leurs mémoires a été proposée dans notre travail, mais elle pourrait être élargie à d'autres catégories de visiteurs, de manière à souligner encore l'importance du voyage dans la création et le renforcement d'un sentiment national américain. En étudiant les récits des séjours effectués dans les années précédant la guerre de Sécession et au lendemain du conflit, on pourrait observer de quelle manière la nation se reconstruit et quels obstacles elle doit encore surmonter. Les figures de l'Indien et du Noir qui se dégagent de ces témoignages apporteraient également un éclairage sur le rôle de l'« Autre » dans le processus de définition nationale. Les sources permettraient aussi d'identifier les étapes d'un « Grand Tour d'Amérique », de détailler les grands sites nationaux qui le composent, ainsi que leur importance dans l'imaginaire national, dans la constitution d'un mythe et de héros légendaires.

¹¹ Eve Kornfeld, *Creating an American Culture, 1775-1800*, 77-79 ; Ann Uhry Abrams, *The Pilgrims and Pocahontas, Rival Myths of American Origin* ; Len Travers, *Celebrating the Fourth*, 206-226.

Marchands nord-américains en voyage en Grande-Bretagne (1776-1815) : Transferts culturels et identité nationale

Cette étude met en lumière le rôle – souvent négligé ou réduit à son seul aspect commercial – des marchands nord-américains en tant que facilitateurs de liens de part et d'autre de l'Atlantique, tout particulièrement dans la sphère culturelle. Il s'agit également de montrer comment, à travers les récits de leurs voyages en Grande-Bretagne entre 1776 et 1815, ces marchands apportent une contribution essentielle à la construction d'une identité nationale nord-américaine alors en pleine définition. Il ressort que les transferts entre les deux pays sont multiples et qu'ils ne sont pas univoques, l'Amérique exerçant une influence certaine sur son ancienne métropole. L'évolution des échanges au cours de la période reflète l'autonomie grandissante de la jeune nation, ainsi qu'une adaptation systématique du modèle britannique – ou plus généralement européen - au contexte nord-américain. Le regard que les marchands portent sur la Grande-Bretagne évolue dans le même temps : à une admiration presque sans faille sous la période coloniale succède une franche hostilité allant parfois jusqu'à un rejet complet au moment du conflit révolutionnaire, avant de laisser place à des relations plus apaisées avec la « Terre des Ancêtres » au tournant du siècle. Le portrait en creux de l'Amérique qui se dégage des témoignages fait apparaître un sentiment d'attachement à la nation qui se consolide à mesure que la définition nationale s'enrichit de nouveaux éléments. Le séjour outre-Atlantique encourage indéniablement le sentiment patriotique puisqu'il permet aux visiteurs de se mesurer à un « Autre » britannique et européen, et ainsi, de prendre pleinement conscience de leurs spécificités en tant qu'Américains. A travers leurs récits, ils affirment avec force leur loyauté à la jeune nation et vantent leur supériorité, tout en défendant, en tant que marchands, des valeurs spécifiques et une certaine vision de la société nord-américaine.

Mots clés : récits de voyage américains, marchands, 18^e siècle, 19^e siècle, transferts culturels, identité nationale.

North American Merchants Travelling in Great Britain (1776-1815) : Cultural Transfers and National Identity

This work examines the part – often neglected or reduced to a solely commercial aspect – played by North American merchants as promoters of exchanges across the Atlantic, especially in the cultural area. The study of their writing while travelling in Great Britain from 1776 to 1815 shows how those merchants fully contributed to the creation of an American national identity which was being defined at the time. It appears that the transfers between the two countries were numerous and not unilateral, as North America had a significant influence on Great Britain. The evolution of the exchanges over the period illustrates the growing autonomy of the young Republic as well as a systematic adaptation of the British model to the North American environment and values. The way the merchants perceived Great Britain evolved at the same time : while the visitors venerated the Mother Country almost without bounds in the colonial period, they turned away from it, even sometimes rejected it entirely at the time of the American revolution, before returning to more peaceful relationships with the « land of [their] forefathers » at the turn of the century. The mirror image of America that emerges from their testimonies reveals a patriotic feeling that grew stronger as the American national definition expanded. Travelling to Great Britain and Europe undeniably encouraged this national feeling as it enabled visitors to measure themselves against a British – as well as a European - « Other », and thus helped them realize what made them truly American. In their writing, they asserted their loyalty to their nation and boasted about their superiority, but also, as merchants, defended specific values and a certain vision of the American society.

Keywords : American travel writing, merchants, 18th century, 19th century, cultural transfers, national identity.

Thèse préparée à l'Institut du Monde Anglophone, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3
Ecole Doctorale 514 – EDEAGE – Etudes Anglophones, Germanophones et Européennes
5, rue de l'Ecole de médecine, 75006 Paris

UNIVERSITE SORBONNE NOUVELLE - PARIS 3
ED 514 – EDEAGE – Etudes Anglophones, Germanophones et Européennes
Etudes du Monde Anglophone

Thèse de doctorat

Maud GALLET GUILLON

**Marchands nord-américains
en voyage en Grande-Bretagne
(1776-1815)
Transferts culturels
et identité nationale**

Volume 2

Thèse dirigée par Madame le professeur Suzy HALIMI
Soutenue le 24 novembre 2015

Jury composé de

Madame le professeur Isabelle BOUR (Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3)

Madame le professeur Suzy HALIMI

(directrice de recherche, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3)

Madame le professeur Marie-Jeanne ROSSIGNOL

(Université Paris-Diderot - Paris 7)

Monsieur le professeur Bertrand VAN RUYMBEKE

(Université de Paris 8 – Saint Denis)

et Monsieur le professeur Jean VIVIES (Université d’Aix-Marseille)

TABLE DES ANNEXES

I- Biographie des voyageurs, portraits et présentation des sources.....	7
• AIKMAN Louisa Susannah Wells.....	7
• AMORY Katharine (ou Katherine) Greene.....	7
• BALLARD Joseph.....	8
• BINGHAM William.....	9
• BLOUNT Thomas.....	10
• BRECK, Samuel.....	11
• CLIFFORD Thomas Jr.....	11
• CURWEN Samuel.....	12
• DERBY Martha Coffin.....	13
• DRINKER Henry.....	13
• FISHER Jabez Maud.....	14
• FISHER Samuel Rowland.....	15
• GILPIN Joshua.....	15
• GODFREY John W.....	16
• GOELET Francis.....	16
• JOHNSON Joshua.....	17
• LAURENS Henry.....	17
• LEE William (1739-1795).....	18
• LEE William (1772-1840) et Susan Palfrey LEE.....	19
• LONGSTRETH Charles.....	20
• LOWELL Francis Cabot.....	20
• MACKAY Robert.....	21
• OLDDEN (ou Olden) James Jr.....	21
• OXNARD Edward.....	22
• PALFREY William.....	22
• PERKINS Thomas Handasyd.....	23
• PICKMAN Benjamin.....	24
• SANSOM Joseph.....	24
• SHIPPEN Joseph.....	25
• SHOEMAKER Samuel.....	26
• SMITH William.....	26
• THOMAS Ebenezer Smith.....	27
• TORREY Mary Turner Sargent.....	27
• WARDER John.....	28
• WATSON Elkanah.....	28
• WHITE Joshua E.....	30
• WILLIAMS Jonathan.....	30
II- Publicités et articles de presse.....	32
A. Publicité pour <i>A Tour in Holland, by an American</i> , de Elkanah Watson.....	32
C. Publicité pour les <i>Letters from Europe</i> , de Joseph Sansom.....	34
D. Attentes du public nord-américain de l'époque : critique du récit d'un voyageur français en Grande-Bretagne publié en 1815.....	35
E. Critique de <i>Letters on England</i> , de Joshua E. White.....	40

F. Critique des <i>Reminiscences</i> de E.S. Thomas.....	46
G. Critique de <i>Men and Times of the Revolution</i> , de Elkanah Watson.	51
H. Critique de <i>Men and Times of the Revolution</i> , de Elkanah Watson.	62
I. Critique de <i>Memoir</i> of Thomas H. Perkins.	64
III- Documents liés au voyage et à son organisation.	79
A. Passeport de John Hare Powel.....	79
B. Billet de change à l'usage de Francis Cabot Lowell.....	80
C. Commandes personnelles d'objets à rapporter d'Angleterre par Thomas Clifford Jr., à l'occasion d'un voyage en 1770.	81
D. Lettre de conseils sur les visites à faire en Angleterre : Samuel Barrett à Isaac Smith Jr., Boston, 23 janvier 1770.....	83
E. Lettre de Henry Laurens à son fils John Laurens à propos de l'intérêt de voyager en Europe, 26 octobre 1773.....	87
F. De l'intérêt des voyages : Nathaniel W. Appleton à William Smith, Salem, 31 octobre 1776.....	88
G. Lettre de conseils pour un séjour à Paris : Charles Storer à William Smith, St Quentin, 15 novembre 1783.....	90
H. Lettre de conseils de John Adams à Elkanah Watson, sur l'adoption des mœurs européennes, 30 avril 1780.....	92
I. Itinéraire de Elkanah Watson en Angleterre (sept.-déc. 1782 et juin 1783- mai 1784).....	94
J. Itinéraire de Beulah et Joseph Sansom en Grande-Bretagne (1799 et 1802).....	95
K. Itinéraire de Beulah et Joseph Sansom en Europe (1799-1802).....	96
L. Itinéraire de Elkanah Watson lors de ses voyages sur le territoire américain entre 1786 et 1826.....	97
IV- Illustrations : dessins, gravures, caricatures, tableaux.	98
1) Illustrations accompagnant les témoignages du voyage.	98
A. <i>Dessin des halles aux tissus de Leeds, Jonathan Williams, 1771.</i>	98
B. <i>Dessin de la Cascade House, Chatsworth, par Jonathan Williams, 1771.</i>	99
C. <i>Page de garde du journal de Elkanah Watson, 1781.</i>	100
D. <i>Cartes des itinéraires de Elkanah Watson en Angleterre en 1782, et dans le nord de la France entre 1779 et 1784.</i>	101
E. <i>Trois exemples de gravures illustrant les journaux de Elkanah Watson en France et en Angleterre, 1779-1782 : la Sorbonne (Paris), the Crescent (Bath), King George III.</i>	103
F. <i>Dessins d'une usine à papier près de Dublin visitée en 1797, Joshua Gilpin.....</i>	105
G. <i>Dessin d'une comète observée par Thomas H. Perkins, 1811.</i>	106
H. <i>Trois illustrations des mémoires de Elkanah Watson, 1861.....</i>	107
2) Portraits des voyageurs.	110
A. <i>Trois portraits de Ralph Izard et de son épouse.....</i>	110
B. <i>Henry Laurens, John Singleton Copley, 1782.</i>	112
C. <i>Elkanah Watson, John Singleton Copley, 1782.</i>	113
D. <i>Samuel Shoemaker et son fils, 1784.</i>	114

<i>E. Mrs. Richard Derby (Martha Coffin) as Saint Cecilia, John Singleton Copley, 1803.</i>	115
3) Autres illustrations	116
<i>A. « View on the Pont Neuf at Paris », Henry William Bunbury, 1771.</i>	116
<i>B. « The Englishman at Paris », James Bretherton, 1782.</i>	117
<i>C. « French Liberty, British Slavery », James Gillray, 1792.</i>	118
<i>D. « Doctor Syntax copying the wit of the window », Thomas Rowlandson, 1812.</i>	119
<i>E. « Lansdowne, the seat of the late William Bingham Esq., Pennsylvania ».</i>	120
<i>F. Carte des treize colonies en 1775.</i>	121
<i>G. Carte des Etats-Unis en 1812-1816.</i>	122
V- Extraits des récits et correspondances de voyage	123
1) Exemples de transferts.	123
<i>A. Transfert commercial : lettre d'instructions de Joshua Fisher & Sons à Jabez Maud Fisher, Philadelphie, 4 sept. 1775.</i>	123
<i>B. Transfert éducatif : retranscription de la lettre de William Bingham au Dickinson College, 29 décembre 1783, à propos de la collecte de fonds en Angleterre.</i>	126
<i>C. Transfert technologique : lettre de Henry Laurens à Gabriel Manigault, Westminster, 20 mars 1772.</i>	128
<i>D. Transfert technologique : lettre de Joshua Gilpin à Miers Fisher, Londres, 2 avril 1796.</i>	135
<i>E. A la recherche des ancêtres : lettre de Henry Laurens à Messieurs et Madame Laurence, 25 février 1774.</i>	137
<i>F. A la recherche des ancêtres : lettre de Samuel Lowell à son fils Sam à propos des origines galloises de la famille (sans date).</i>	138
<i>G. Transfert de personnes : lettre de Henry Laurens à Charles Nisbet, Londres, 20 mars 1783.</i>	140
<i>H. Transfert de personnes : lettre de William Lee à James Monroes, Bordeaux, 20 oct. 1815.</i>	142
<i>I. Transfert de connaissances : lettre de Henry Laurens à Richard Price, Charleston, 1er février 1785.</i>	143
2) Episodes marquants du voyage et bilans du séjour.	147
<i>A. “Comparison between Certain French and American Customs” : lettre de Elkanah Watson à Mr. Wheeler, imprimeur à Providence, 1781.</i>	147
<i>B. Lettre de Elkanah Watson et Francis Cossoul à George Washington, 23 janvier 1782.</i>	149
<i>C. « Le discours d'un roi » : trois versions du discours de George III devant le Parlement, 5 déc. 1782.</i>	152
<i>D. Comparaison entre la France et l'Angleterre. Extrait de trois lettres de Elkanah Watson à Francis Cossoul, Londres, 9, 11 et 19 déc. 1782.</i>	155
<i>E. Comparaison entre les coutumes françaises et américaines. Elkanah Watson à Mr Carter, London, 23 Oct 1783.</i>	158
<i>F. Bilan de James Oldden Jr. de son séjour en Angleterre, 7 juin 1801.</i>	160
<i>G. Conclusion du récit de voyage de Joseph Sansom, 1802.</i>	162
<i>H. Conclusion du récit de voyage de Beulah Sansom, 1802.</i>	168

3) Objectifs des auteurs et éditeurs lors de la publication.	169
A. « Advertisement », récit de Joseph Sansom, éditions de 1805 et de 1808.	169
B. Préface du récit de Joshua White, 1816.	170
C. Préface du récit de Beulah Sansom, 1821.	173
D. Préface des mémoires de Elkanah Watson, 1856.	174
E. Préface des mémoires de Samuel Breck, 1877.	178

I- Biographie des voyageurs, portraits et présentation des sources



- **AIKMAN Louisa Susannah Wells (1755 ?-1831)**. 23 ans au moment de son départ.

Fille d'un imprimeur et libraire de Charleston, Robert Wells (1727/8-1794). Elle est née sur le sol américain mais ses deux parents sont écossais et restent attachés à la mère patrie (ils envoient leurs fils dans des écoles anglaises et leur font porter le kilt).

La famille rejoint le camp des Loyalistes au moment du conflit révolutionnaire et Robert Wells s'exile en Angleterre dès 1775. Louisa Susannah Wells ne quitte Charleston qu'en mai 1778, en compagnie de son oncle (ainsi que d'une bonne). La traversée est périlleuse : leur navire est arraisonné par les Britanniques, ces derniers les obligeant à se rendre à New York. Ils ne parviennent à repartir pour l'Angleterre qu'en octobre 1778 et débarquent enfin à Londres à la fin du mois de novembre. Après leur départ, leur propriété est pillée et Louisa Susannah Wells écrit dans son journal qu'elle a été réduite à un tas de ruines. Robert Wells obtient une pension du gouvernement britannique, mais suite à des difficultés financières en 1785, les biens de la famille Wells sont saisis. Robert Wells meurt trois ans plus tard.

En septembre 1779, la jeune femme tente de rejoindre son fiancé en Jamaïque mais est faite prisonnière par des Français lors de la traversée. Elle fait une deuxième tentative et est alors capturée par les Britanniques. Elle parvient finalement à le rejoindre et l'épouse en 1782. Des lettres figurant à la fin de son journal indiquent qu'elle séjourne à nouveau en Angleterre en 1794.

Source : *The Journal of a Voyage from Charleston, SC, to London, undertaken during the American Revolution, by a Daughter of an Eminent American Loyalist, in the Year 1778 and written from memory only in 1779*, New York, printed for the New York Historical Society, 1906.

Dans ce journal, Louisa S. Aikman relate en mai 1779 la traversée qui s'est déroulée un an auparavant, elle décrit les dangers encourus ainsi que son soulagement à son arrivée en Angleterre. Elle offre une image idéalisée de la mère patrie, tout en restant profondément attachée à sa région d'origine.

Portrait : Miniature (c. 1815), artiste inconnu, reproduite dans *The Journal of a Voyage*.

- **AMORY Katharine (ou Katherine) Greene (1731-1777)**. 44 ans au moment de son départ.

Epouse du prospère marchand de Boston John Amory (1728-1803). L'entreprise « Jonathan & John Amory » propose toutes sortes de textiles importés d'Angleterre, ainsi que du thé, du chocolat et des épices.

Loyalistes, John et Katharine Amory quittent Boston en mai 1775 (ils confient leurs enfants au frère de John), et s'exilent à Londres. Katharine y meurt en avril 1777.



Au cours de leur exil, ils séjournent principalement à Londres, à l'exception d'une excursion dans le sud de l'Angleterre, pour découvrir le village natal de la mère de Katharine et rencontrer une de ses tantes, ainsi qu'un court séjour dans le nord de la France et à Paris entre mars et mai 1776.

John Amory est banni du Massachusetts en 1780 et il s'installe à Providence à la fin du conflit. Il est finalement autorisé à revenir à Boston, où il s'éteint en 1803.

Source : *Katharine Greene Amory journal, 1775-1777*, Mss., Massachusetts Historical Society, Boston.

Son journal montre que le couple est enchanté à son arrivée en Angleterre. Les Amory se comportent en touristes, multiplient les visites, ainsi que les rencontres avec les autres Loyalistes de Nouvelle-Angleterre. Mais à mesure que le conflit se poursuit, leur séjour forcé devient plus pesant. La Loyaliste est déprimée, elle dépérit loin de ses proches et de sa terre natale, elle tombe malade et en janvier 1777, confie qu'elle n'a plus grand espoir de jamais rentrer "chez elle".

Portrait : *Mrs. John Amory (Katherine Greene)*, John Singleton Copley, 1763. Huile sur toile, The Museum of Fine Arts, Boston.

• **BALLARD Joseph (1789-1877)**. 26 ans au moment de son voyage.

Marchand de Boston, associé à son frère, « J. & J. Ballard », puis à d'autres partenaires (Ballard & Prince, Sweetser & Abbot). Il importe des tapis (d'Ecosse, de Bruxelles, de Venise, de Canton ou encore de Turquie), ainsi que des tissus, des nappes, et divers produits manufacturés (des couverts, de la porcelaine, des lampes ou encore des bougies). Il se rend en Angleterre entre mars et novembre 1815. Il est alors marié et a un enfant (né en 1812).

Les journaux de l'époque indiquent qu'il effectue plusieurs séjours postérieurs en Angleterre. C'est un Républicain-démocrate (opposé au tarif protectionniste proposé par les Whigs dans les années 1830, en faveur du libre-échange).

Source : *England in 1815 as seen by a young Boston merchant*. Boston: Houghton Mifflin, 1913. Reprint, *A Critical Edition of "The Journal of John Ballard."* Alan Rauch, ed. Basingstoke: Palgrave Macmillan, 2009.

Le journal d'origine est publié par Joseph Ballard Crocker en 1913, avec un tirage limité, et est réédité en 2009. Le voyageur se présente comme un "Yankee" et il vante sa terre natale, même s'il cherche à présenter un regard plus nuancé sur l'Angleterre et appelle à un apaisement des relations anglo-américaines après le conflit de 1815. Il conclut ainsi que s'il n'était pas américain, il serait fier d'être anglais.

- **BINGHAM Ann (ou Anne) Willing (1764-1801).** 19 ans au moment de son départ pour l'Europe.



Fille du riche et influent marchand de Philadelphie Thomas Willing, elle reçoit une éducation digne des plus grandes familles de l'élite nord-américaine. En 1780, elle n'a que seize ans lorsqu'elle épouse William Bingham, un marchand ambitieux et prospère, qui deviendra l'un des hommes les plus riches d'Amérique.

A l'âge de 19 ans, en 1783, elle part avec son mari pour un Grand Tour d'Europe jusqu'en 1786. Elle y fréquente l'aristocratie européenne.

A son retour à Philadelphie, le couple se fait construire une élégante demeure, sur le modèle de celle du Duc de Manchester à Londres. Ann Bingham s'emploie à introduire les mœurs et le raffinement de l'aristocratie européenne en Amérique, et devient l'une des principales figures de la « Cour républicaine » de l'époque (George Washington, John Jay ou encore Alexander Hamilton sont des visiteurs fréquents). Les Bingham organisent des réceptions somptueuses, ils font venir leurs meubles, leurs vêtements et leur vaisselle d'Angleterre et de France, elle se maquille et se poudre les cheveux à la manière des aristocrates françaises, et leurs filles maîtrisent parfaitement le français et l'italien. On estime alors que Ann Bingham est une des plus belles femmes du pays. Ce mode de vie ne manque pas d'attirer les critiques de certains de leurs compatriotes qui leur reprochent de ne pas respecter la simplicité qui sied aux citoyens de la jeune république.

Leur fille aînée épouse Alexander Baring, scellant ainsi une alliance avec la puissante famille de financiers et négociants britanniques. En revanche, la cadette Maria tombe amoureuse d'un noble français exilé à Philadelphie, le Comte de Tilly, qu'elle épouse sans le consentement de ses parents. Mais une fois le divorce prononcé, elle est remariée à l'un des frères d'Alexander Baring.

Ann Bingham tombe malade en 1800 (elle souffre probablement de tuberculose), elle embarque pour Madère dans l'espoir de recouvrer la santé, mais meurt dans les Bermudes en mai 1801.

Source : Une lettre à son père, Thomas Willing ; deux lettres à Thomas Jefferson à propos des Parisiennes tenant salon. *Letters from Europe to Thomas Willing, 1783-84*, Mss., *William Bingham Papers, 1777-1917*, Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.

Ann Bingham admire l'élégance, le bel esprit, et l'influence politique de certaines aristocrates françaises, même si elle admet que leurs mœurs ne sont pas adaptées « au méridien américain ».

Portrait : *Anne Willing Bingham*, Gilbert Stuart, 1797. Huile sur toile, Philadelphia Museum of Art.



- **BINGHAM William (1752-1804).** 31 ans à son départ pour un Grand Tour d'Europe.

Puissant marchand de Philadelphie.

Il effectue un premier voyage en Europe en 1773 avant de se lancer dans le commerce, en s'associant à deux riches négociants de Philadelphie, Thomas Willing et Robert Morris. Pendant la guerre d'indépendance, en tant qu'agent du congrès à la Martinique, il ravitaille l'armée nord-américaine et s'enrichit

considérablement. A son retour à Philadelphie en 1780, il épouse Ann Willing. En 1781, il devient l'un des principaux actionnaires de la première banque du pays, alors présidée par son beau-père.

De 1783 à 1786, il effectue un Grand Tour d'Europe en compagnie de son épouse et de ses deux filles : ils se rendent en Angleterre, à Paris (été 1784-1785), en Hollande (été 1785), en Suisse et en Italie (1785-1786).

C'est un Fédéraliste, et il devient sénateur entre 1795 et 1801.

A la mort de sa femme en 1801, il quitte définitivement le sol américain et part s'installer en Europe avec sa fille cadette. Il y retrouve son aînée. Il parcourt le continent européen en 1803 et meurt à Bath en 1804.

Source: *Letters from Europe to Thomas Willing, 1783-84, Mss., William Bingham Papers, 1777-1917*, Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia. Ainsi que quelques lettres échangées en 1783 et 1784 entre William Bingham, John Montgomery et Benjamin Rush à propos du Dickinson College, Mss., Archives and Special Collections, Dickinson College, Carlisle, PA.

Dans ses lettres à son beau-père, William Bingham parle de son admiration pour l'aristocratie européenne (et notamment britannique), des bénéfices qu'il retire de son Grand Tour d'Europe, et il offre de nombreux exemples de transferts culturels depuis l'Europe vers l'Amérique. Le marchand profite de son séjour en Angleterre pour plaider en faveur de relations commerciales avec l'Angleterre plus équitables (il expose ses arguments dans un pamphlet intitulé *A Letter from an American Now Resident in London* en 1784).

Portrait : *Portrait of William Bingham*, ca. 1790. v. XI, Stauffer Coll., p.760, Historical Society of Pennsylvania.

• **BLOUNT Thomas (1759-1812)**. 26 ans à son départ pour l'Angleterre en 1785.



Marchand à Tarboro, en Caroline du Nord. Patriote pendant le conflit révolutionnaire, il s'engage dans l'armée continentale en 1775, est fait prisonnier et est envoyé en Angleterre.

A son retour en Amérique, associé à ses frères William et John Gray à partir de 1783 (« John Gray & Thomas Blount »), il exporte principalement du tabac, mais aussi du riz, du sucre, du café, des bateaux, du goudron, de la térébenthine, et du bois de construction. Il importe en retour des textiles irlandais, des produits manufacturés britanniques, ainsi que du sel. Il investit une grande partie de ses capitaux dans des achats de terres, en particulier dans l'Ohio. Les frères financent également la construction de plusieurs scieries, moulins, tanneries et distilleries. Sur sa plantation, William Blount construit une clouterie et cultive du maïs et du tabac destinés à l'exportation.

Thomas Blount se rend pour affaires en Angleterre entre juin et novembre 1785, puis à nouveau en 1787 et 1788, et effectue un court passage en France pendant l'été 1787.

Il est Républicain et est élu au congrès à plusieurs reprises (1793-1799, 1805-1809, 1811-1812).

Source : *John Gray Blount Papers*, ed. Alice Barnwell Keith, vol. 1, 1952.

Les lettres qu'échangent Thomas, William et John Gray Blount ne parlent que d'affaires, aucune visite touristique n'est mentionnée. Le voyageur se plaint notamment du mauvais accueil que

lui réservent les négociants et industriels britanniques en 1785, et il fait part de ses difficultés à vendre ses cargaisons de tabac. Il se réjouit en 1787 de la possibilité d'une guerre européenne qui permettrait aux Etats-Unis de faire des profits en ravitaillant les belligérants.

Portrait : *Thomas Blount*, copie d'un dessin au fusain, Charles Balthazar Julien Feuret de St-Memim, 1805. North Carolina Museum of History, Raleigh.

• **BRECK, Samuel (1771-1862)**. 19 ans lors de son séjour en Angleterre.

Né à Boston, dans une famille de l'élite de la ville (son père est membre du tribunal de Boston, un des directeurs de la Bank of the United States et agent de l'armée française à Boston pendant la guerre d'indépendance). A l'âge de onze ans, il est envoyé en France pour être éduqué au Collège royal militaire de Sorèze tenu par des moines bénédictins (déc. 1782-1787). Il revient en Amérique converti au catholicisme et parle anglais avec un accent.

En 1790-1791, il effectue un séjour en Grande-Bretagne (Dublin, Liverpool, Londres, Bath, Bristol), en France et en Hollande. A son retour, il s'installe à Philadelphie en 1793 et se lance dans les affaires. En 1795, il épouse Jean Ross, la fille d'un des marchands les plus importants de Philadelphie.

Il est également impliqué en politique : c'est un fédéraliste convaincu. Il est élu à la Chambre des représentants de Pennsylvanie de 1817 à 1820, au Sénat de l'Etat de Pennsylvanie de 1832 à 1834, puis au Congrès de 1823 à 1825.

Samuel Breck est un philanthrope, il apporte son soutien à diverses institutions de la ville (the Historical Society of Pennsylvania, the American Philosophical Society, the Philadelphia Athenaeum, the Library Company, the Pennsylvania Institute for the Instruction of the Blind).

Source : *Recollections of Samuel Breck, with Passages from his note-books (1771-1862)*, H.E. Scudder, ed., Philadelphia, Porter & Coates, 1877.

Les mémoires de Samuel Breck sont publiés par Horace Elisha Scudder, un éditeur de Boston. L'ouvrage est constitué de l'autobiographie de Breck, qui s'arrête en 1797. L'éditeur prend ensuite le relais en se basant sur les journaux intimes de l'auteur. Lorsqu'il se remémore son voyage de 1790, Breck affirme qu'il se sent en Angleterre comme chez lui, et il préfère Londres à Paris.

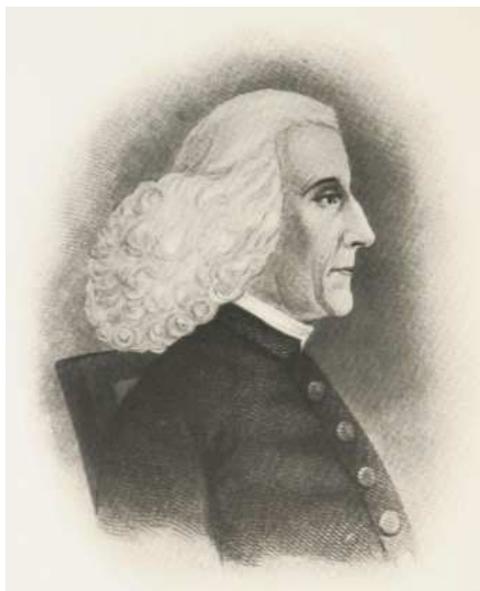
• **CLIFFORD Thomas Jr. (1748-?)**. En 1770, le voyageur a 22 ans.

Fils de Thomas Clifford Sr. (1722-93), marchand quaker de Philadelphie. Les publicités de l'époque montrent que l'entreprise « Thomas Clifford & Sons » propose à la vente des produits très divers en provenance d'autres colonies nord-américaines, des Antilles, et d'Europe : des produits manufacturés (des textiles, de la porcelaine, des chaussures, des clous, des chapeaux, des casseroles), mais également du rhum des Antilles ou de Jamaïque, des vins portugais, du sucre, du café, du thé de Chine, du poivre, de la viande, de la farine, de la bière anglaise, et même des serviteurs par contrat originaires de l'Angleterre et du Pays de Galles. Elle exporte vers l'Angleterre du tabac, de l'huile de baleine et du bois de construction.

Le jeune marchand se rend en Angleterre en 1770, puis à nouveau en 1772 (Londres, Birmingham, Manchester, Liverpool, Leeds). Il se sent « chez lui » lorsqu'il est accueilli par son cousin à Warwick, mais s'inquiète de l'avenir des relations commerciales entre la métropole et les colonies nord-américaines.

Source : quelques lettres à son père depuis Warwick, Bristol, en 1770 et en 1772 (*Letters from Thomas Clifford Jr. to Thomas Clifford Sr., Mss., Clifford Correspondence, Pemberton Family Papers, 1641-1880, Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.*)

• **CURWEN Samuel (1715-1802)**. 60 ans lorsqu'il s'exile en Angleterre.



Né à Salem, diplômé de Harvard en 1735, il se destine à être pasteur comme son père, mais suite à des problèmes de santé, décide de devenir marchand.

Il effectue un premier séjour en Angleterre en 1738 (suite à un chagrin d'amour). Militaire pendant la guerre de succession d'Autriche (1744-45), il participe au siège de Louisbourg en 1758. Il épouse en 1750 Abigail Russell mais n'est pas heureux en ménage.

C'est un homme cultivé, impliqué dans la vie culturelle de Salem (il est l'un des organisateurs de la Social Library, de la Philosophical Library, et fait partie du « Club for the Improvement in Philosophy and Literature »). Dans les années 1760 et 1770, il occupe plusieurs fonctions officielles (Impost Officer puis juge de l'Amirauté).

Loyaliste et conservateur, craignant pour sa sécurité et effrayé par les émeutes qui se multiplient au début des années 1770, il décide de partir pour Philadelphie en mai 1775 (sans son épouse). Mais la ferveur patriote est aussi forte qu'en Nouvelle-Angleterre et il s'exile rapidement en Angleterre. Il effectue plusieurs séjours à Londres, mais également à Exeter, à Sidmouth et à Bristol, et sillonne une grande partie du pays au cours d'excursions touristiques.

Il ne revient à Salem qu'en juillet 1784, y est bien accueilli, mais suite à de violentes disputes avec sa femme, repart pour l'Angleterre et ne retrouve sa ville natale qu'après la mort de cette dernière, en 1794.

Source : *Journal and Letters of the late Samuel Curwen...* , édité par G.A. Ward, un parent du marchand, en 1842 (en publiant les journaux de son ancêtre, l'éditeur cherche à réhabiliter les Loyalistes, en soulignant la pureté de leurs intentions, et en montrant qu'ils étaient aussi attachés à leur pays que les patriotes. Il s'agit alors de promouvoir l'unité du pays en gommant les divisions pendant la révolution); *The Journal of Samuel Curwen, Loyalist*, ed. Andrew Oliver, Cambridge, HUP, 1972 (version non expurgée).

Dans ses journaux extrêmement détaillés, le Loyaliste détaille sa vie en exil et ses souffrances morales, financières et physiques. Moins radical que la plupart de ses compagnons d'exil, il se montre très critique vis-à-vis de l'administration britannique. Il reste profondément attaché à son « pays natal » (la Nouvelle-Angleterre) et se perçoit dès son arrivée comme un « exilé » dans un « pays étranger ».

Portrait : Juge Samuel Curwen en 1772, Benjamin Blyth, pastel (reproduit dans l'édition de Andrew Olivier, p.260).

• **DERBY Martha Coffin (1783-1832)**. 18 ans lorsqu'elle part pour un Grand Tour d'Europe.



Née à Portland, dans le Maine. En 1800, elle épouse Richard Crowninshield Derby, l'un des fils du puissant marchand de Salem Elias Hasket Derby, qui est également l'un des hommes les plus riches de l'état.

Le jeune couple visite les Etats-Unis avant de partir pour un Grand Tour d'Europe de 1801 à 1803. Ils parcourent l'Angleterre, la Suisse, la France et l'Italie.

A leur retour, les Derby s'installent à Boston et se font construire une élégante demeure sur Beacon Hill. Ils rapportent quantité de meubles, de tissus et d'œuvres d'art de leur séjour. La jeune femme tient salon, donne des cours de dessin, et reçoit l'élite fédéraliste de la ville.

Ils voyagent à plusieurs reprises sur le territoire américain et repartent en Europe en 1817 pour un séjour d'une année. Ils soutiennent plusieurs artistes américains ainsi que l'Athénée de Boston.

Source : *Letters and Diary, 1801-1803* (certaines lettres sont retranscrites par une descendante, Joan Jackson, et publiées en ligne. Trois journaux de voyage sont également conservés dans les

Derby-Peabody Papers à la Massachusetts Historical Society, à Boston)

Dans ses lettres et journaux, la jeune femme décrit ses nombreuses visites en Europe et notamment son intérêt pour les arts.

Portrait : *Mrs. Richard C. Derby as St. Cecilia*, John Singleton Copley, 1803. Huile sur toile, Collection of Dr. And Mrs. Henry C. Landon.

• **DRINKER Henry (1734-1809)**. 25 ans lorsqu'il se rend en Angleterre.



Marchand quaker de Philadelphie. Placé en apprentissage à 10 ans chez un marchand de la ville, il s'associe ensuite à son fils, Abel James : l'entreprise « James & Drinker » exporte des produits nord-américains vers l'Angleterre et l'Irlande, ainsi que vers d'autres villes nord-américaines, et importe en retour diverses marchandises. Le marchand prospère investit une partie de ses bénéfices dans l'achat de terres en Pennsylvanie et dans la New Jersey, ou encore dans une usine sidérurgique à Atsion, New Jersey.

Il épouse Anne Swett en 1757 mais elle meurt en couches en 1758. Il effectue un séjour en Angleterre en 1759-1760. Il épouse Elizabeth Sandwith en 1761.

Loyaliste pendant le conflit révolutionnaire, il est emprisonné à Winchester (VA) en 1777-1778.

C'est un homme cultivé, qui fait partie de l'élite de la ville (c'est un ami de Benjamin Franklin), impliqué dans la vie culturelle, et qui se distingue par ses actions philanthropiques (il fait partie de la American Philosophical Society, il apporte un soutien financier à la Silk Society, au

Pennsylvania Hospital, à la Library Company, à la Society for the Employment for the Poor, the Friends Public School et Westton School).

Anecdote révélatrice, dans le recensement de la ville de 1790, dans la colonne réservée à la profession, en face de son nom, on a barré « marchand » et corrigé par « gentleman ».

Source : *Henry Drinker's Journal of a Voyage to England, 1759-1760, Mss., Henry Drinker's Papers, 1747-1867*, Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.

Le voyageur ne rapporte que sa traversée et son arrivée à Bristol. Il exprime son enthousiasme à fouler le sol anglais et multiplie les références à la littérature britannique.

Portrait : silhouette réalisée par Joseph Sansom (pas de date), Haverford College Library.

• **FISHER Jabez Maud (1750-1779)**. 25 ans à son départ pour l'Angleterre.



Marchand de Philadelphie, né dans une famille quaker dont les origines remontent à la fondation de la colonie de Pennsylvanie. Il travaille pour l'entreprise familiale « Joshua Fisher & Sons » qui importe des produits britanniques (porcelaine, argenterie, quincaillerie) pour les revendre dans les colonies. Jusqu'à la révolution, les affaires sont florissantes et les Fisher comptent parmi les plus riches familles quakers de la ville.

En 1773, il effectue un voyage dans le nord de l'état de New York, jusqu'au sud du Canada.

Suite à la publication en 1775 dans la presse d'une lettre dans laquelle le jeune homme remet en cause le soutien d'un comté au Congrès continental, sa famille décide de l'éloigner des colonies et l'envoie en Angleterre. Il saisit l'occasion pour visiter les centres industriels britanniques, rencontrer les partenaires commerciaux de l'entreprise et établir de nouveaux contacts, comme deux de ses frères avant lui (Thomas Fisher en 1762-64, Samuel Rowland Fisher en 1767-68), et d'assister à des réunions de culte de la Société des Amis.

Pendant que le Loyaliste sillonne la quasi-totalité des îles britanniques, le nord de la France et la Belgique, les biens de l'entreprise sont saisis par les patriotes en 1776 et ses frères Thomas, Samuel Rowland et Miers, ainsi que son beau-frère, sont emprisonnés à Winchester (VA) pendant plusieurs mois.

En mai 1778, Jabez Maud Fisher tente de revenir à Philadelphie pour leur prêter assistance mais la ville est aux mains des patriotes et il reste bloqué à New York pendant six mois avant de repartir en Angleterre en 1779.

Il meurt à Leeds en décembre 1779 sans avoir revu ses proches ou sa terre natale.

Source : *An American Quaker in the British Isles, The Travel Journals of Jabez Maud Fisher, 1775-79*, ed. Kenneth Morgan, 1992 (en réalité, les journaux ne couvrent que le début de son séjour, 1775-1776) ; les lettres envoyées à sa famille et à des amis depuis l'Angleterre, *Jabez Maud Fisher Papers, 1775-1779*, Mss., Fisher Family Papers, The Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.

Le Quaker se comporte en fier sujet britannique, il est parfaitement à l'aise en Grande-Bretagne et bénéficie d'impressionnants réseaux quakers. S'il s'intéresse aux avancées technologiques et qu'il renforce les liens commerciaux de l'entreprise familiale, il est également féru de belles demeures aristocratiques et est un amateur de jardins paysagers ainsi que de paysages pittoresques.

Portrait: *Jabez Maud Fisher*, James Sharples of London (1751-1811). Reproduction dans *An American Quaker in the British Isles*, frontispiece.

• **FISHER Samuel Rowland (1745-1834)**. 22 ans lors de son premier séjour (1767), 38 ans lors du deuxième (1783).

Marchand quaker de Philadelphie, c'est un des frères de Jabez Maud Fisher.

Il est envoyé en Angleterre, en Ecosse et en Irlande en 1767-68 pour visiter les centres industriels et rencontrer les partenaires commerciaux britanniques et les industriels.

Il est emprisonné pendant la guerre d'indépendance en raison de ses positions loyalistes. Il reprend les activités commerciales familiales après la guerre, et les fait prospérer. Il se marie en 1793 avec Hannah Rodman.

Lorsqu'il repart en Angleterre en 1783-84, il est en voyage d'affaires mais également en « pèlerinage » sur les traces de son frère mort en 1779 dont il récupère les affaires, en particulier les précieux journaux de voyage.

Sources: *Samuel Rowland Fisher Journals, 1767-68 and 1783-84*, Mss., The Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.

Dans ses journaux, Samuel Rowland Fisher liste avec exhaustivité les lieux qu'il visite et les personnes qu'il rencontre, mais donne peu de détails sur ses sentiments et ses opinions personnelles. Contrairement à son frère, il ne porte pas grand intérêt aux paysages et aux demeures aristocratiques. Il bénéficie comme son frère d'un impressionnant réseau quaker et, même après le conflit révolutionnaire, se sent chez lui en Grande-Bretagne, en particulier dans les villes industrielles.



• **GILPIN Joshua (1765-1841)**. 30 ans à son premier départ pour l'Europe en 1795.

Marchand et industriel de Philadelphie.

Fils de Thomas Gilpin, marchand quaker loyaliste de Philadelphie et producteur de farine, qui meurt pendant son exil à Winchester en 1778. Jabez Maud et Samuel Rowland Fisher sont ses oncles. Il est également un parent éloigné du révérend William Gilpin, célèbre pour ses ouvrages sur le pittoresque, et qu'il rencontre lors de son séjour en Angleterre. Il est décrit comme un « gentleman cultivé » par Henry Simpson dans sa biographie des

grandes figures de Philadelphie (*The Lives of Eminent Philadelphians*, 1859).

Avec son frère Thomas Gilpin Jr., il fonde une usine à papier dans le Delaware en 1787, Brandywine Paper Mills. Il part ensuite en Europe entre 1795 et 1801 : il séjourne principalement en Angleterre, mais se rend également en Ecosse, en Irlande, en Hollande, en France, en Suisse et en Allemagne. En 1800, il épouse Mary Dilworth, la fille d'un banquier de Lancaster. Après son retour en Amérique, il effectue un deuxième voyage en Europe en 1811-1814. A son retour, son frère se base sur ses observations pour mettre au point la première machine à papier continue.

Il contribue également à la construction du canal entre la Chesapeake et la Delaware. Il effectue un voyage dans l'ouest de la Pennsylvanie en 1809.

Source : *Joshua Gilpin Journals in Europe, 1795-1801*, Microform, Science Museum Library, London, 1955 (original manuscripts at the Pennsylvania State Archives, Harrisburg) ; *Joshua Gilpin Correspondence, 1795-1801*, Mss., Gilpin Family Papers, Historical Society of Pennsylvania.

Les journaux de voyage de Joshua Gilpin sont détaillés, ils décrivent les nombreuses rencontres du voyageur avec des grandes figures britanniques et américaines de l'époque, mais sont difficiles à déchiffrer et se présentent sous forme de notes souvent télégraphiques. Dans les lettres à son oncle Miers Fisher en 1795-1796, Joshua Gilpin paraît à l'aise au sein de la société britannique et il fournit de nombreux exemples de transferts technologiques, agricoles, mais aussi culturels, depuis la Grande-Bretagne vers l'Amérique.

Portrait : *Joshua Gilpin*, artiste inconnu. Reproduction dans *Lives of Eminent Philadelphians*, Henry Simpson, Vol. II, Philadelphie, William Brotherlead, 1859, p.134 (plate n°95).

• **GODFREY John W.**

Peu d'informations biographiques ont pu être trouvées, mais la trace d'un marchand portant le même nom a été relevée à Philadelphie en 1801.

En 1795, John Godfrey est envoyé en Europe en tant que représentant d'une société foncière américaine : il est chargé de vendre des terres en Géorgie et en Pennsylvanie. Il tente sa chance à Londres mais après plusieurs échecs, il se rend en Hollande et en France. Son journal se termine sur son séjour à Paris, où il ne semble pas réussir davantage à accomplir sa mission.

Source : *Journal from Philadelphia to England, Holland, Brabant, Flanders & France in the Years 1795 & 1796*, Mss., Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.

Dans ses journaux détaillées, le voyageur adopte un point de vue critique sur tous les pays européens qu'il visite, ce qui s'explique peut-être par les obstacles auxquels il se trouve confronté au cours de sa mission. Il est enthousiaste à son arrivée en "Vieille Angleterre", qu'il perçoit avant tout comme une terre du passé, et qu'il ne cesse de comparer à sa terre natale.

• **GOELET Francis (1724-1767).** 22 ans lors de son premier séjour.

Marchand de New York, né dans une famille aux origines hollandaise et huguenote.

Il se rend en Angleterre en 1746-1747 afin de s'approvisionner auprès de marchands londoniens, qu'il paie grâce à la vente de sa cargaison de sucre, de cacao et de coton. Une publicité de 1747 annonce qu'il propose à la vente « un large assortiment de produits européens » (tissus, accessoires vestimentaires, pipes, boîtes à tabac). Ses affaires semblent alors prospères car il achète des terres et des usines à New Rochelle, ainsi qu'un navire en 1748 (il en confie le commandement à son frère). Il effectue un second séjour en Angleterre en 1750-1752.

Il se marie en 1752 avec Elizabeth Leonard et s'installe à New Rochelle. Suite à des dettes et d'importantes difficultés financières, il fuit la province en 1753 et trouve refuge dans les Antilles néerlandaises, alors que sa femme et son fils s'installent à Perth Amboy dans le New Jersey. Sur l'île de Saint Eustache, il s'associe à Thomas Allen de New London, Connecticut. En 1757-1758, il effectue un séjour en Hollande, ainsi qu'un autre voyage à New London en 1758. Après avoir rejoint sa famille à Perth Amboy, il est emprisonné pour dettes en 1760-1761.

Source : *The Voyages and Travels of Francis Goelet, 1746-1758*. Kenneth Scott, ed. Flushing, New York: Queens College, Gregg Press, 1970.

Ses journaux illustrent les difficultés et les dangers qu'implique un séjour outre-Atlantique dans les années 1740 et 1750. Le marchand fréquente principalement des "compatriotes" New Yorkais en Angleterre, il se comporte et se présente lui-même comme un "gentleman". Il ne fait aucune comparaison entre la Grande-Bretagne et sa région natale.

• **JOHNSON Joshua (1742-1802)**. 29 ans lors de son départ pour l'Angleterre.

Marchand d'Annapolis, dans le Maryland. Associé à deux autres marchands de la ville, il part représenter l'entreprise « Wallace, Davidson & Johnson » à Londres en 1771. Il est chargé de vendre les cargaisons (tabac, blé, maïs, fer) des navires affrétés par ses partenaires et d'acheter au meilleur prix des marchandises britanniques (textiles, vaisselle, livres, clous, chaussures, thé, fromage et vin). En 1772-1773, suite à la faillite de plusieurs maisons britanniques et écossaises spécialisées dans l'exportation du tabac de Virginie et du Maryland, Joshua Johnson propose à ses partenaires de s'implanter dans la filière. Le partenariat prend fin en 1777. Le marchand épouse une anglaise.

Patriote, Johnson part en 1778 s'installer à Nantes. Il y officie en tant qu'agent du Maryland et consul du Congrès continental, il développe le commerce du tabac avec Baltimore, la Caroline du Nord et Philadelphie.

A l'issue de la guerre d'indépendance, il retourne à Londres et y est nommé consul en 1790-1797. En 1797, sa fille Louisa Catherine épouse le futur président John Quincy Adams, fils de John Adams.

En 1797, Johnson retrouve le Maryland, mais il a accumulé des dettes et connaît des déboires judiciaires avec ses anciens partenaires.

Source : *Joshua Johnson's Letterbook, 1771-1774 : Letters from a Merchant in London to his Partners in Maryland*. Jacob M. Price, ed. London: London Record Society, 1979.

Les lettres montrent que le marchand est mal à l'aise en Angleterre, qu'il a le mal du pays. Il exprime clairement son attachement à son pays natal à mesure que les tensions se multiplient entre la métropole et les colonies. Il se plaint également du manque de soutien des marchands britanniques vis-à-vis des insurgés et appelle ses partenaires à se montrer solidaires avec Boston au moment des "Lois intolérables".

• **LAURENS Henry (1724-92)**. 20 ans à son premier séjour en Angleterre. 47 ans lorsqu'il repart en Europe avec ses fils.

Marchand, planteur et homme politique de Charleston, d'origine huguenote. Il commerce avec l'Angleterre et les Antilles britanniques. Il cultive et exporte du riz, de l'indigo, ainsi que du bois de construction et de la soie.

Il effectue un séjour de formation en Angleterre en 1744-1749 auprès du marchand londonien James Crockatt, avant de retrouver sa ville natale.

Suite à la mort de sa femme en 1770, il part pour l'Europe avec ses trois fils et y reste jusqu'en 1774. Il séjourne principalement à Londres, mais se rend aussi à Bristol, dans les villes industrielles et effectue plusieurs excursions dans le pays. Il se rend également en France, à Genève (où deux de ses



filis sont éduqués) et en Hollande. Bien que de manière non officielle, il représente les intérêts de sa colonie (la Caroline du Sud) et de la Géorgie auprès de l'administration britannique.

Patriote modéré, il rentre aux Etats-Unis alors que les relations anglo-américaines se font de plus en plus tendues. Il est élu en 1775 au Congrès continental et le préside en 1778-1779. A la fin de l'année 1779, il est nommé ministre plénipotentiaire en Hollande mais est capturé par les Anglais en 1780. Il est emprisonné à la Tour de Londres jusqu'en décembre 1781, lorsqu'il est échangé contre Lord Cornwallis. Souffrant de problèmes de santé suite à sa détention, il devient néanmoins l'un des ministres plénipotentiaires américains et signe le traité préliminaire de paix à Paris en 1782. Il retourne ensuite en Caroline du Sud et se retire de la vie politique.

Source : *The Papers of Henry Laurens*, Vols. I, VII-IX and XV, George C. Rogers et al, eds., Columbia, published for the South Carolina History Society by the University of South Carolina Press, 1968-2000.

Ses lettres écrites dans les années 1770 et 1780 offrent le point de vue d'un patriote modéré. On perçoit clairement une évolution dans la façon dont se définit le voyageur : habitant de Caroline du Sud, attaché à sa région natale, il adopte progressivement un regard plus large à l'échelle de toutes les colonies. Il devient également de plus en plus critique de l'Angleterre à mesure que se multiplient les tensions entre la métropole et les treize colonies. Malgré la rupture politique avec l'Angleterre, Laurens garde de nombreux contacts en Angleterre et il est à l'origine de nombreux transferts culturels, agricoles et technologiques, à partir de l'Angleterre, mais aussi d'autres pays européens. Toutefois, il ne copie jamais le modèle anglais, mais l'adapte toujours à ses valeurs et au contexte nord-américain.

Portrait : *Henry Laurens*, John Singleton Copley, 1782. Huile sur toile, Smithsonian American Art Museum.

- **LEE William (1739-1795)**. 27 ans lors de son premier séjour (1766). 35 ans lors de son deuxième voyage en Europe.



Marchand de Virginie, William Lee exporte du tabac. Il fait partie d'une des familles les plus influentes et les plus riches de la colonie. Ses trois frères Arthur, Francis Lightfoot et Richard Henry Lee, sont membres du congrès continental.

Il accompagne l'un de ses frères, Arthur Lee, en Angleterre en 1766, et se lance dans le commerce. Il est également nommé agent commercial pour la Virginie à Londres. Il se marie en 1769 avec une cousine née en Virginie mais habitant en Angleterre. Il est également élu *High Sheriff* de Londres en 1773 et *Alderman* en 1775.

Comme ses frères, il devient un patriote radical. Il quitte l'Angleterre en 1777 pour s'installer à Nantes où il devient agent commercial du Congrès continental. Il occupe ensuite des fonctions

diplomatiques : il est envoyé en tant que commissionnaire à la cour de Berlin et de Vienne, mais ne parvient pas à négocier un soutien aux insurgés nord-américains. Il est démis de ses fonctions en 1779, suite à de vives tensions avec Jonathan Williams, Benjamin Franklin et Sileas Deane. Il reste en Europe (à Frankfort puis à Bruxelles) jusqu'à la fin du conflit en 1784, puis retrouver ses plantations de Virginie et se retire de la vie politique.

Source : *Letters of William Lee*. 3 vols. Worthington Chauncey Ford, ed. Brooklyn, New York: 1891.

Ses lettres écrites pendant son séjour en Europe entre 1774 et 1783 font apparaître un regard extrêmement critique sur l'Angleterre qui devient progressivement le pays ennemi. Dès 1774, le marchand se définit comme un Américain et appelle l'ensemble des colonies à s'unir pour résister à la « tyrannie » de l'administration « diabolique » britannique. Il reste extrêmement méfiant vis-à-vis de l'allié français. Dans ses lettres, il ne décrit aucune visite touristique, il discute de la situation politique et commerciale.

Portrait : *William Lee*, artiste inconnu, Virginia Historical Society. Reproduit dans *William Lee, A Militia Diplomat*, Alonzo T. Dill, Edward M. Riley ed., Williamsburg, Virginia, 1976.

• **LEE William (1772-1840) et Susan Palfrey LEE.** Il a 24 ans lors de son premier séjour en Europe, 29 ans lors du deuxième.

Marchand de Boston, né à Halifax (son grand-père est charpentier dans la marine royale). Il se forme dans le Massachusetts et s'installe à Boston. En 1784, il épouse Susan Palfrey, la fille d'un autre marchand du corpus, William Palfrey. En 1790, il devient marchand en commission (« Lyman & Williams »).

Il effectue un premier séjour en Europe entre 1796 et 1798 : il visite la France, le sud de l'Angleterre et la Hollande. Entre 1801 et 1816, il est nommé agent commercial du Congrès puis consul à Bordeaux et il s'installe en France en compagnie de son épouse et de ses deux filles. Il fréquente les ambassadeurs James Monroe, John Adams et Joel Barlow. En 1810, il devient secrétaire de Joel Barlow, ambassadeur américain en France. En 1814, il rédige un pamphlet intitulé *Les Etats-Unis et l'Angleterre* dans lequel il explique aux Français les causes de la deuxième guerre d'indépendance. Il quitte finalement le pays en 1816.

A son retour, le président James Madison lui propose un poste de comptable au ministère de la guerre et il s'installe à Washington D.C. Le marchand investit des capitaux dans la création d'une usine de tissage mais c'est un échec. En 1825, sa fille cadette épouse un diplomate russe et elle part vivre en Europe, rejointe par son aînée en 1829.

William Lee perd son poste lorsque Andrew Jackson accède à la présidence en 1829, et il retourne vivre à Boston.

Source : *A Yankee Jeffersonian, selections from the diary and letters of William Lee of Massachusetts written from 1796 to 1840*, Mary Lee Mann, ed., Cambridge, Mass., Belknap press of Harvard University press, 1958.

Les journaux de son premier séjour en Europe ainsi que sa correspondance entre 1802 et 1816 offrent le point de vue d'un Républicain sur la France et l'Angleterre de l'époque. A l'occasion d'un court retour en Amérique en 1810-1811, il exprime tout son attachement à son pays natal. Lorsqu'il quitte définitivement la France en 1816, il est à l'origine de plusieurs transferts d'artisans français aux Etats-Unis.

• **LONGSTRETH Charles (1788-1861)**. 28 ans lors de son séjour en Angleterre.

Fils d'un tanneur et marchand de textiles de Philadelphie, il travaille dans l'entreprise familiale « Daniel & Charles Longstreth ». Il effectue un séjour d'affaires en Angleterre d'avril à juin 1816 : il visite Londres, les villes industrielles ainsi que Stratford. Il se marie en 1818.

Source : Charles Longstreth, *Diary, 1816*, Mss., Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.

Le journal est interrompu brusquement au cours du séjour. Le marchand quitte avec difficulté son cher pays natal et estime que l'Amérique rivalise avec son ancienne puissance coloniale. L'Angleterre apparaît dans son témoignage avant tout comme une terre du passé. Le voyageur témoigne également d'une sensibilité romantique.

• **LOWELL Francis Cabot (1775-1817) et LOWELL Hannah Jackson (1776-1815)**. Respectivement 35 ans et 34 ans lors de leur voyage en Angleterre.

Marchand et industriel du Massachusetts. Associé à son oncle William Cabot à Salem, il fait de l'import-export avec la Hollande, la Grande-Bretagne, mais également Saint Petersburg, l'Espagne, Calcutta, le Cap de Bonne Espérance et Canton).

Il effectue plusieurs voyages dans les villes de la côte est nord-américaine, au Canada, en Angleterre et en France. Il se marie en 1798 avec Hannah Jackson. En 1810-1812, ils voyagent (avec leur famille) en Grande-Bretagne, séjournant principalement à Edimbourg. Ils poursuivent plusieurs objectifs : Francis Cabot espère améliorer sa santé fragile, il souhaite également visiter les villes industrielles anglaises et ils veulent offrir une éducation britannique à leurs enfants. Les Lowell se lient d'amitié avec une Ecossoise qui prend soin de leurs enfants lors de leur déplacement à Londres. La traversée du retour est périlleuse : la deuxième guerre d'indépendance a débuté, ils sont capturés par les Britanniques et retenus à Halifax avant de rejoindre Boston, mais en ayant perdu tous leurs bagages.

En 1813, Francis Cabot Lowell fonde une filature de coton avec son beau-frère Patrick Tracy Jackson dans le Massachusetts (Boston Manufacturing Company). Grâce à ses observations en Angleterre et l'aide de son mécanicien Paul Moody, il met au point un métier à tisser qu'il fait breveter en 1814.

Ce sont des Fédéralistes. Francis Cabot plaide en 1815 pour l'adoption par le Congrès d'une loi imposant une taxe sur les textiles étrangers, destinée à protéger l'industrie américaine (Tarriff Act, 1816).

Source : *Letters of Francis Cabot Lowell from abroad to friends and family, 1810-1812*, Mss., *Lowell Family Papers, 1804-1817*, Massachusetts Historical Society, Boston.

Les lettres de Francis Cabot et de Hannah Lowell offrent une vision fédéraliste sur la Grande-Bretagne. Toutefois, s'ils admirent les paysages anglais et les progrès industriels, ils prennent également leurs distances vis-à-vis du modèle culturel anglais, et Hannah Lowell déclare à son retour que le port de Boston offre « la vue la plus belle au monde ». Ils se sentent plus à l'aise parmi les Ecossois que les Anglais et ils n'apprécient pas l'agitation de Londres.



• **MACKAY Robert (1772-1816)**. 34 ans lorsqu'il s'installe avec sa famille en Angleterre.

Marchand de Savannah, en Géorgie.

Né d'un père écossais, il est éduqué en Ecosse (1783-1789). Son épouse a suivi sa famille loyaliste en exil en Angleterre pendant la guerre d'indépendance.

En partenariat avec des marchands écossais (« Meins, Mackay & co. », puis « Mackay & Scott »), il importe divers produits manufacturés britanniques et exporte du coton, du tabac et du bois de construction de Floride, ainsi que des esclaves noirs. Il spéculé également sur des terres et possède plusieurs plantations.

Le marchand effectue de nombreux déplacements professionnels : en Angleterre (Liverpool et Londres), mais également sur la côte est américaine (Charleston, Norfolk, Amelia Island (en Floride), Baltimore, New York et Philadelphie).

Entre 1806 et 1811, il vit avec sa famille en Angleterre mais ils retournent à Savannah au début du conflit de 1812. En 1816, ils déménagent à Newport, dans le Rhode Island. Le marchand effectue plusieurs séjours à Saratoga Springs et Ballston dans l'état de New York en raison de problèmes de santé et il meurt peu après.

Source : Robert Mackay, *Letters to his Wife, written from Ports in America and England, 1795-1816*, Walter Charlton Hartridge, ed., Athens, University of Georgia Press, 1949.

Ce marchand n'est pas représentatif car il conserve des liens extrêmement étroits avec la Grande-Bretagne. Par exemple, en 1805, il célèbre l'anniversaire du roi George III avec le consul britannique à Charleston. Il mène à Savannah une vie digne d'un aristocrate anglais, il souhaiterait s'installer de manière définitive à Londres mais se plaint qu'il ne dispose pas de moyens financiers suffisants pour mener une vie qui sied à un gentleman. Il est le témoin des tensions croissantes entre l'Angleterre et l'Amérique à partir de 1807 qui mènent à la guerre de 1812.

• **OLDDEN (ou Olden) James Jr. (1782-1832)**. 18 ans lors de son voyage en Europe.

Marchand quaker de Philadelphie. L'entreprise familiale « John & James Oldden » importe de la faïence d'Angleterre ainsi que des produits manufacturés, du café, du sucre, et de l'alcool des Antilles, du thé, des épices, de la soie, des olives et câpres de Leghorn, mais également des tissus du Kentucky, du coton de Nouvelle Orléans et du café de Porto Rico.

Le jeune homme voyage dans les Iles britanniques ainsi qu'en France, en Allemagne et en Hollande en 1800-1801.

En 1812, il se lance dans le commerce du café, mais suite à l'effondrement des prix, il fait faillite l'année suivante. A la fin de la deuxième guerre d'indépendance en 1815, il exporte du coton mais fait à nouveau faillite en 1816. Il perd tous ses biens en 1818 après une ultime tentative avec le commerce du tabac. Comme il le confie dans ses journaux, le marchand noie ses problèmes dans l'alcool et meurt presque ruiné.

Source : James Oldden Jr., *Diary, 1800-1801*, Mss., Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.

Le voyageur fait de nombreuses comparaisons entre l'Angleterre et sa terre natale, signe de l'émergence d'une norme américaine. Ce marchand qui n'a pas connu la guerre d'indépendance est impressionné par l'Angleterre, qu'il perçoit avant tout comme une terre d'histoire. Il ne fait toutefois pour lui aucun doute que sa chère terre natale est appelée à détrôner à terme son ancienne métropole : « Old England, thou bears the palm, & will continue to do so, until the fostering child of the West, will ere long rise to eclipse thy splendour and translate across the Atlantic. »

• **OXNARD Edward (1747-1803)**. 28 ans lors de son exil en Angleterre.

Né à Boston, Edward Oxnard fait ses études à Harvard puis devient marchand en commission à Falmouth dans le Massachussets, en association avec son frère Thomas. Il épouse Mary Fox en 1774.

Loyaliste, il part en exil en Angleterre entre 1775 et 1785. A la fin de la guerre d'indépendance, banni du Massachussets, il se rend à Halifax en 1785-1786, puis s'installe à Portland où il reprend ses activités commerciales avec son frère.

Source : "Edward Oxnard : A sketch of his life and extracts from his diary." Edward S. Moseley, ed. *The New England Historical and Genealogical Register*. Vol. XXVI (1872): 3-10, 115-121, 254-259 ; *Diary, 1775-1785*, Mss., the Maine Historical Society, Portland.

Le journal de ce Loyaliste est détaillé, il exprime un profond attachement à la mère patrie au cours de son exil et fréquente de nombreux exilés de Nouvelle-Angleterre.



• **PALFREY William (1741-80)**. 30 ans lors de son premier séjour en Angleterre.

Marchand de Boston. Employé chez le puissant marchand John Hancock, il se met ensuite à son compte et propose un large assortiment de produits importés de Grande-Bretagne ou des Antilles (épices, indigo, vaisselle, poudre à canon, papeterie, textiles, chaussures).

Il effectue un séjour en Angleterre de deux mois en 1771 : il séjourne principalement à Londres et fait des excursions à Oxford, Bath et Bristol. Patriote convaincu, il fait partie des « Fils de la Liberté » de Boston et il profite de son voyage pour rencontrer des Radicaux britanniques tel que John Wilkes, avec lequel il a entretenu une correspondance avant son voyage. Avant son départ, il s'entretient également avec Lord Richard Grenville Temple qui lui assure que l'administration britannique va adopter une attitude plus conciliante vis-à-vis des treize colonies. Il retourne à Londres entre février et mai 1774.

Lorsque débute le conflit révolutionnaire, il devient l'aide-de-camp de George Washington entre mars et avril 1776, puis trésorier général de l'armée continentale. En novembre 1780, il est nommé consul général en France mais le navire qui l'emmène en Europe fait naufrage et il n'y a aucun survivant.

Source : William Palfrey, *Journal, 1771*, Mss., Massachusetts Historical Society, Boston.

Bien que fervent patriote, William Palfrey offre un témoignage admiratif de l'Angleterre en 1771. Il exprime son respect pour le roi et l'Angleterre représente clairement un modèle. Il prend néanmoins conscience du mépris de nombreux Anglais envers les Américains, ce qui encourage son attachement et sa fierté à l'égard de son "cher pays natal". Il écrit ainsi pendant son voyage du retour : « the more I go abroad the more I esteem & value my own Country, tho' we are held in such despision (*sic*) by the haughty Islanders who would fair arrogate to themselves the title of our Lords and Masters. »

Portrait : Col. William Palfrey, aide-de-camp to General Washington, Max Rosenthal. Emmet Collection of Manuscripts Relating to American History.

• **PERKINS Thomas Handasyd (1764-1854)**. 30 ans lors de son premier séjour en Europe.



Puissant marchand de Boston, il fait partie des « Brahmines » de la ville (l'élite).

En partenariat avec son frère (« J. & T.H. Perkins »), il se livre au trafic d'esclaves à Saint Domingue dans les années 1780, et commerce avec la Caroline du Sud et d'autres ports nord-américains : il vend des chevaux, du poisson séché, du riz, du vin, de l'huile, du fer, ou encore de la farine, et importe du café, du sucre, mais également des textiles et de la porcelaine d'Europe. Il fait partie des premiers Américains à développer les échanges avec l'Asie : il effectue un premier voyage à Batavia (Jakarta) en 1789 et à Canton. Il vend des peaux de loutres de Terre-Neuve en échange de thé, de soie, de coton, d'épices et de porcelaine. Dans les années 1820-1830, il vend également de l'opium de Turquie en Chine.

Au lendemain de la Terreur, il se rend en France (entre décembre 1794 et octobre 1795) pour développer le commerce avec les Antilles françaises. Au cours de son séjour à Paris, il assiste à l'exécution de Robespierre et de plusieurs figures de la période. Il se rend également en Hollande et en Angleterre (il séjourne principalement à Londres).

Il effectue plusieurs autres séjours en Europe, notamment en 1811-1812, lorsqu'il se rend en Angleterre pour affaires puis à Paris en mission diplomatique.

C'est un fédéraliste, il est élu sénateur en 1814.

Il investit une partie de ses capitaux dans les industries naissantes de Nouvelle-Angleterre (usine textile), ainsi que dans la construction de canaux, de chemins de fer, et dans des mines de fer. Philanthrope, il apporte son soutien financier à de nombreuses institutions publiques, comme l'Athénée de Boston et le Massachusetts General Hospital, il finance en partie la construction d'un monument en hommage à la bataille de Bunker Hill en 1775, ou encore fonde une école pour les aveugles.

Source : Thomas H. Perkins, *Diary (1794-95) ; Voyage to Bristol (1811). Reminiscences of England & Wales, 1812*, Mss., Thomas Handasyd Perkins Papers, Massachusetts Historical Society, Boston ; *Memoirs of Thomas Handasyd Perkins*, Thomas G. Cary, ed., Boston, Little, Brown and Company, 1856 (mémoire hagiographique rédigé en partie par le beau-fils du marchand).

Dans ses journaux de 1794-1795, ce marchand fédéraliste prend ses distances vis-à-vis de la France de la Terreur, mais se montre également extrêmement critique à l'encontre de la société

britannique. Même s'il est pétri de culture anglaise, il se présente clairement comme un Américain et est fier de sa terre natale. A travers son témoignage, on observe l'émergence d'une norme américaine et des premiers traits d'un caractère national.

Dans son journal de 1811-1812, il reste admiratif de l'histoire et de la culture anglaises mais n'aspire pas à vivre outre-Atlantique.

Portrait : *Colonel Thomas Handasyd Perkins*, Thomas Sully, 1831-1832. Huile sur toile, Boston Athenaeum.



• **PICKMAN Benjamin (1740-1819)**. 35 ans lors de départ en exil.

Marchand de Salem, dans le Massachussetts. Associé à son frère William, il commerce avec les Antilles, l'Espagne, le Portugal, la Nouvelle-Angleterre, la Nouvelle Ecosse et la Terre-Neuve.

Loyaliste, il s'exile en Angleterre entre 1775 et 1785. Il séjourne principalement à Londres, à l'exception de plusieurs excursions dans le Yorkshire et dans les villes industrielles. A l'issue du conflit, il hésite à rentrer au pays de peur d'être mal accueilli (il a été banni du Massachussetts). Son fils Benjamin le rejoint en Angleterre en 1784-1785 et ils rentrent ensemble en mai 1785, et la famille s'installe à Providence.

Source : *The Diary and Letters of Benjamin Pickman of Salem*, George Francis Dow, ed., Newport, Rhode Island, 1928.

Dans les lettres à son épouse restée à Salem, le Loyaliste semble à l'aise dans la société britannique, il ne formule aucune condamnation à l'encontre de l'administration britannique. S'il souligne qu'il n'avait pas d'autre choix que de s'exiler pour rester fidèle à ses principes et à son souverain, sa famille lui manque cependant, ainsi que son "pays", la Nouvelle-Angleterre. Il envisage de vivre définitivement en Angleterre, propose à son épouse de s'y installer, avant de changer d'avis en apprenant que les Loyalistes sont les bienvenus à Providence.

Portrait: *Benjamin Pickman*, John Singleton Copley, 1762. Huile sur toile, Yale Univ. Art Gallery.



• **SANSOM Joseph (1767-1826) et SANSOM Beulah Biddle (1772-1837)**.

Marchand quaker de Philadelphie et son épouse.

Associé à son frère (« William & Joseph Sansom »), il vend divers tissus et accessoires vestimentaires importés d'Angleterre. C'est surtout son frère qui gère l'entreprise. Ils investissent une grande partie de leurs capitaux dans l'achat de terres et finance des institutions philanthropiques. Joseph Sansom est un peintre silhouettiste amateur, il est féru d'antiquités, il collectionne les minéraux et est abolitionniste (il publie *A Poetical Epistle to the Enslaved Africans* en 1790 pour défendre ses convictions).

Entre 1798 et 1802, le couple part pour un Grand Tour d'Europe : ils parcourent la France, la Hollande, la Suisse, l'Italie et l'Angleterre. Joseph Sansom écrit qu'il voyage pour son plaisir et se comporte en parfait touriste.

En 1804, il se retire des affaires. L'année suivante, il publie à Philadelphie de façon anonyme un récit de son voyage en Suisse et en Italie (*Letters from Europe, during a Tour through Switzerland and Italy in the years 1801 and 1802, written by a Native of Pennsylvania*) et en 1808, fait paraître à Londres une deuxième édition (*Travels from Paris through Switzerland and Italy*), qui inclut le récit de son séjour en France. C'est l'un des premiers récits de voyage publiés par un Américain. Beulah Sensam rédige également un récit de leur séjour, mais beaucoup plus court. Joseph Sansom le fait publié en 1821, de manière anonyme et avec un tirage limité.

En 1806, il devient membre de la American Philosophical Society. Il dessine une série de médailles commémorant l'histoire américaine en 1806-1807. Il effectue également plusieurs périples dans l'ouest de l'état de Pennsylvanie, de New York, et jusqu'au Québec. Il publie en 1817 *Sketches of Lower Canada*.

C'est un fédéraliste, qui censure une partie de son récit de peur qu'on ne lui reproche son admiration vis-à-vis de l'Angleterre.

Sources : *Letters of Beulah Biddle Sansom to family, 1790-1834*, Mss., Morris Family Papers. Quaker Special Collection, Haverford College Library, Pennsylvania ; *Beulah Sansom, A Concise Narrative of a Tour, through some Parts of England, France, Holland, Switzerland, and Italy, in the years 1799, 1800, 1801 and 1802, in a letter to a friend in England*, Philadelphia, printed by Joseph Rakstraw, 1821 ; *Joseph Sansom Papers, 1799-1802*, Mss., Morrish Family Papers, Quaker Special Collection, Haverford College Library, Pennsylvania ; *Letters from Europe ...*, Philadelphia, Printed for the author by A. Bartram, and sold by T. Dobson, 1805 ; *Travels from Paris through Switzerland & Italy ...*, London, Printed for Richards Phillips, 1808.

Les deux voyageurs entretiennent une correspondance avec leurs proches pendant le séjour, et rédigent un récit à leur retour. Même si Joseph Sansom est un Fédéraliste, il prend ses distances vis-à-vis de l'Angleterre, et plus généralement de toute l'Europe. Dans ses lettres et son récit de voyage, il affirme sa fierté pour le mode de vie nord-américain et préfère la « médiocrité heureuse » d'une vie simple mais vertueuse à Philadelphie aux richesses des villes européennes. Il témoigne de la confiance grandissante de la nation américaine et reflète l'émergence d'une identité nationale. Son épouse est plus mesurée dans ses observations, plus tolérante vis-à-vis des sociétés européennes, mais comme son mari, n'envie pas la vie en Europe. Les deux voyageurs suivent la mode pour le romantisme en se rendant dans les Alpes suisses et italiennes.

Portraits : *Joseph Sansom*, Charles Willson Peale, c.1804. Huile sur toile. Un ancien propriétaire du tableau, George Vaux (1832-1915) a décrit le modèle en ces termes : « a man of culture in his day and an early antiquarian ».

• **SHIPPEN Joseph (1706-1793)**. 54 ans lors de son voyage en Europe.

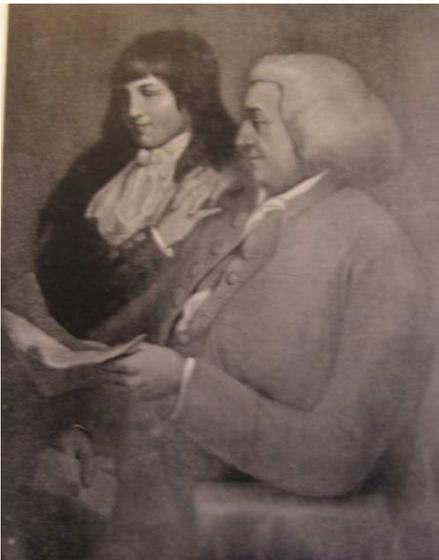
Marchand de Philadelphie. Il vend une grande variété de marchandises en provenance d'Angleterre, mais aussi d'Allemagne, de Hollande, d'Italie, de France, d'Ecosse et d'Irlande (textiles, épingles, couverts, mouchoirs, tapis, clous, porcelaine, ou encore encriers).

Il se rend en voyage pour affaires à Livourne, Gênes, en Suisse, en Allemagne, en Hollande et à Londres en 1760-1761.

Source : Joseph Shippen, *Voyage to Leghorn, Genoa, Switzerland, Germany, Netherlands and London 1760-61*, Mss., Historical Society of Pennsylvania.

Dans son journal, le marchand décrit principalement son séjour en Italie et en Suisse. A propos de son passage à Londres en 1761, il se contente de lister les lieux où il s'est rendu. Le colon se comporte et se définit comme un parfait gentleman anglais.

• **SHOEMAKER Samuel (1725-1800)**. 20 ans lors de son premier séjour, 58 ans lors de son exil.



Influent marchand quaker de Philadelphie, il commerce avec Charleston, Rotterdam, Londres, Cork et la Jamaïque.

Il effectue un premier séjour en Angleterre en 1745.

De 1769 à 1771, il est élu maire de Philadelphie.

Homme cultivé, il fait partie de la American Philosophical Society.

Loyaliste au moment du conflit révolutionnaire, il voit ses biens confisqués. Il quitte Philadelphie en juin 1778 et se réfugie avec sa famille à New York. En novembre 1783, il part s'exiler en Angleterre avec son fils Edward. A l'issue de la guerre, il s'installe dans le New Jersey de peur d'être mal reçu à Philadelphie. Il retrouve sa ville natale en 1789.

Sources : *Letters from Rebecca Shoemaker to her husband (1783-1786)* ; *Samuel Shoemaker diary, 7 Nov 1783 – 5 Oct 1785. Copied from the Original, 1892*, Mss., Samuel and Rebecca Shoemaker Diaries and Letters, The Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.

Samuel Shoemaker apparaît comme un fervent loyaliste qui voue un profond respect pour le roi et qui ne formule aucune critique à l'encontre du gouvernement britannique. Figure importante de Philadelphie, il fréquente de nombreux exilés nord-américains en Angleterre, et il rencontre Lord North à plusieurs reprises. Il est attaché à son « pays » (c'est-à-dire, la Pennsylvanie) même s'il envisage de s'installer définitivement en Angleterre s'il n'est pas autorisé à retourner en Amérique à la fin de la guerre. Ses journaux offrent de nombreux exemples de transferts de biens matériels qu'il fait parvenir à ses proches. Son épouse restée à New York est beaucoup plus critique que lui vis-à-vis de l'administration britannique, à qui elle reproche de ne pas assez venir en aide à ceux qui ont tout sacrifié par loyauté. Lorsque son mari lui propose de vivre en Angleterre, elle lui répond clairement qu'elle préférerait vivre en Amérique, même si cela implique de s'installer dans un autre état.

Portrait : *Samuel Shoemaker, Mayor of Philadelphia and his son*, Thomas Spence Duché, 1784 (reproduction dans *Samuel Shoemaker Diary*).

• **SMITH William (1755-1816)**. 21 ans lors de son séjour en Europe.

Marchand de Boston. Son père Isaac Smith (1719-1787) est dans le commerce de la morue et est l'un des plus importants propriétaires de bateaux de Boston. Après des études à Harvard, le jeune homme part en séjour d'affaires en Angleterre, en France (Paris), en Hollande et en Irlande en 1783-

1784. Il y retrouve un de ses frères, le révérend Isaac Smith Jr., qui est loyaliste et s'est exilé pendant la guerre d'indépendance.

Il épouse Hannah Carter (ils ont un premier enfant en 1796). L'une de ses filles, Hannah Smith (1794-1863), épouse Benjamin Tappan Pickman, le petit-fils de Benjamin Pickman, exilé Loyaliste et marchand du corpus. Abigail Adams, l'épouse du président John Adams, est sa cousine.

Source : *Smith-Carter Family Papers, Smith-Townsend Family Papers, Mss.*, Massachusetts Historical Society, Boston.

Dans ses quelques lettres à sa famille et à ses amis, le marchand parle de l'intérêt des voyages, il reçoit de nombreux conseils sur les visites à faire en Angleterre ou encore la conduite à tenir à son arrivée à Paris et en Hollande.

• **THOMAS Ebenezer Smith (1775-1845)**. 25 ans lors de son premier séjour en Angleterre.

Libraire né dans le Massachussets, il s'installe à Charleston de 1795 à 1816. Dans sa boutique, il vend toutes sortes de produits, dont des papiers peints, des cartes à jouer, des chandeliers, des fenêtres, des chaussures, des bijoux et des lampes. Il est également l'éditeur du journal *The Charleston City Gazette*. En 1806, il s'associe brièvement à des marchands de Rhode Island pour vendre du coton.

Il effectue plusieurs séjours en Europe : en 1800, il se rend à Liverpool et à Londres, puis à Edimbourg en 1803, et en France et en Angleterre en 1820.

En 1816, il s'installe dans le Maryland pour devenir fermier, mais il revient à Charleston en 1820. En 1828, il fait faillite suite à des spéculations foncières hasardeuses et s'installe avec sa famille dans les territoires nouvellement peuplés de l'Ouest, à Cincinnati dans l'Ohio. Il y édite le *Daily Evening Post*.

Source : *Reminiscences of the last sixty-five years, commencing with the battle of Lexington, also sketches of his own life and times*, Hartford, printed by Case, Tiffany and Burnham, 1840.

Dans son ouvrage rédigé entre 1838 et 1840 (et qui constitue un tract politique destiné à soutenir le Whig William H. Harrison à la présidence du pays), l'auteur évoque succinctement trois séjours en Europe (1800, 1803 et 1820). Il se sent en terre étrangère en Angleterre, prend également ses distances avec la France, et estime que l'Amérique rivalise avec l'Europe par la beauté de ses paysages, par ses inventions (bateau à vapeur, charrue), ou encore par certains de ses bâtiments publics. Dans son récit, l'Angleterre n'apparaît plus comme un modèle économique : il est notamment très critique à l'encontre des ouvriers dans les usines du nord de l'Angleterre, estimant leurs conditions de vie bien pires que celles des esclaves noirs en Amérique. Son témoignage offre plusieurs exemples de transferts depuis l'Europe vers l'Amérique : le voyageur rapporte des livres (dont quelque 500 ouvrages sur l'agriculture), des machines (des moissonneuses, des machines à coudre ou encore des perceuses), plus de 150 graines, et il organise l'immigration d'un ouvrier de Manchester spécialisé dans le coton.

• **TORREY Mary Turner Sargent (1792-c.1882)**. 22 ans lors de son séjour en Europe.

Peu d'informations biographiques. Epouse du marchand de Boston Samuel Torrey (c.1778-1878). Ils se marient en 1812 et en 1814-1815, alors que la deuxième guerre d'indépendance n'est pas

encore achevée, ils visitant l'Angleterre (Liverpool, Oxford, Manchester, Londres, Brighton, York, Sheffield et Birmingham) ainsi que la France (Paris).

Source: *Mary Turner Sargent Torrey diary, 1814-1815*, Mss., Massachusetts Historical Society, Boston.

Dans son journal, la jeune femme décrit en détail son séjour en Angleterre et en France, et exprime ses sentiments concernant la fin du conflit de 1812 (elle se réjouit notamment des victoires nord-américaines). Elle prône les valeurs nationales nord-américaines, et rejette la « vanité » et l'extravagance des Européens. Suivant la mode pour les paysages pittoresques et romantiques, elle se rend dans la région des Grands Lacs.

• **WARDER John (1751-1828)**. 22 ans lors de son premier voyage, 25 ans au moment de son exil.



Marchand quaker de Philadelphie, il travaille pour l'entreprise familiale "Jeremiah Warder & Sons" qui commerce avec l'Angleterre, l'Irlande et les Antilles (Antigue et la Jamaïque). Sa mère est anglaise, il entretient donc des liens particulièrement étroits avec la mère patrie. Il effectue un premier séjour dans le nord de l'Angleterre en 1773. Il retourne en Angleterre en 1776 pour protéger les intérêts de l'entreprise mais aussi parce qu'il est loyaliste. En 1779, il épouse une cousine d'Ipswich, et le couple s'installe à Londres.

Après le décès de son père en 1783 et suite à des disputes autour de l'héritage, il revient à Philadelphie en compagnie de son épouse. Ann Warder repart en Angleterre en 1787 et son mari doit la rejoindre, avant de finalement changer d'avis.

Source: *John Warder Letterbooks, 1776-78*, Mss., The Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.

Dans ses lettres à ses partenaires commerciaux et à sa famille, il parle principalement de ses affaires et ne décrit pas de visites. En 1777, il est convaincu que l'indépendance nord-américaine conduira à la ruine du pays. Même s'il a hâte de retrouver sa "terre natale" (la Pennsylvanie), il est persuadé que l'indépendance entraînera la ruine du pays et il envisage de s'installer définitivement en Angleterre. Il en revient en Amérique qu'en raison de conflits familiaux.

Les journaux de son épouse (*Diary of Mrs Ann Warder*, Historical Society of Pennsylvania) présentent un point de vue intéressant, celui d'une Anglaise sur la jeune Amérique.

Portrait: *John Warder*, d'après un dessin au pastel réalisé après la révolution américaine (après son retour en Amérique), artiste inconnu (Society Portrait Collection, Historical Society of Pennsylvania).

• **WATSON Elkanah (1758-1842)**. 21 ans à son départ pour la France.

Né à Plymouth, dans le Massachusetts. Il est placé en apprentissage chez le puissant marchand de Providence John Brown. Fervent patriote au moment du conflit révolutionnaire, il est chargé en 1777 par son employeur d'apporter une forte somme d'argent jusqu'en Caroline du Sud et en Géorgie, qui l'amène à traverser dix des treize colonies.



En 1779, il est envoyé en France en qualité de coursier de John Brown. Il se lie d'amitié avec Benjamin Franklin et s'associe à un Français, François Cossoul, pour créer son entreprise à Nantes (« Watson & Cossoul »). Il apprend le français et voyage pour découvrir le pays. Entre août et décembre 1782, pressentant la fin de la guerre d'indépendance, il se rend en Angleterre afin de développer des liens commerciaux et découvrir la « terre de ses ancêtres ». Il séjourne principalement à Londres, mais effectue également des excursions dans les villes industrielles et à proximité de la capitale (se référer à la carte de son itinéraire dans les annexes). Suite à la faillite de son entreprise en 1783, il visite la Hollande, puis séjourne à nouveau en Angleterre entre août 1783 et mai 1784 (il parcourt la côte sud de l'Angleterre).

Il se marie (avec Rachel Smith) peu de temps après son retour en Amérique. Il se lance à nouveau dans le commerce en Caroline du Nord, toujours en association avec Francis Cossoul, mais sans grand succès. En 1788, il s'installe à Albany, dans l'état de New York. Il contribue au développement de la ville et fonde une banque. En 1790, il fait paraître le récit de son séjour en Hollande, un des premiers récits de voyage publiés par un Américain (*A Tour in Holland, by an American*). En 1807, il se retire des affaires et s'intéresse à l'agriculture : il achète des terres dans le Massachussets, fonde la Société Agricole du Berkshire, organise l'une des premières foires agricoles sur le territoire, encourage l'agriculture scientifique, notamment en publiant plusieurs articles dans la presse à ce sujet. C'est un voyageur infatigable : entre 1786 et 1828, il effectue un séjour en Caroline du Nord, puis plusieurs expéditions dans l'ouest de l'état de New York dans la région des Grands Lacs (Lac Champlain, Lac Érié, Niagara, Cleveland et Détroit) ainsi que jusqu'à la frontière canadienne (voir la carte de ses parcours dans les annexes). Il s'implique dans plusieurs projets, dont la construction d'un canal reliant le Lac Érié à Albany et New York. C'est un Républicain, en contact avec de nombreux exilés Français sur le territoire nord-américain, ce qui ne l'empêche pas de se lier d'amitié avec John Adams.

Peu de temps avant sa mort, il s'installe à Port Kent, un hameau qu'il contribue à fonder sur les rives du Lac Champlain dans le nord de l'état de New York, non loin de la frontière canadienne.

Sources : *Journal of Travels in France (1779-1780)*, *Travels in Europe (1781-1782)*, *Letter Copy Book (1782-83)*, *Business Correspondence (1778-1793)*, Mss., The Papers of Elkanah Watson, New York State Archives, Albany ; *A Tour in Holland, in 1784, by an American*. Worcester, MA: Isaiah Thomas, 1790 ; *Men and Times of the Revolution; or Memoirs of Elkanah Watson, Including Journals of Travels in Europe and American , from 1777 to 1842, with his correspondence with public men and reminiscences and incidents of the revolution*, Winslow C. Watson, ed. New York, Dana and Company, 1856.

Dans ses journaux de l'époque, ce voyageur offre le regard d'un Républicain sur la France et l'Angleterre. Il se montre donc particulièrement critique vis-à-vis de la métropole et présente l'allié des insurgés comme un nouveau modèle pour la jeune nation américaine. C'est un fier patriote qui est convaincu que son pays natal est appelé à détrôner un jour les puissances européennes, même s'il est conscient que l'Amérique doit encore se construire un caractère national. Il est extrêmement intéressant de confronter les témoignages d'origine à la version remaniée du récit autobiographique que Watson rédige en 1821, et qui est ensuite repris par son fils pour être intégré à ses mémoires. Fort du recul dont il bénéficie par rapport aux événements, l'auteur met en scène les événements fondateurs pour la nation américaine et, à travers son histoire personnelle, célèbre les héros de la révolution. Le

voyageur est à l'origine de nombreux transferts culturels et techniques (dans le domaine agricole par exemple).

Portrait : *Elkanah Watson*, John Singleton Copley, 1782. Huile sur toile, The Art Museum, Princeton University.

• **WHITE Joshua E. (1775-1820)**. 33 ans lors de son séjour en Angleterre.

Né en Pennsylvanie, il y pratique la médecine. En 1804, il s'installe à Savannah en Géorgie et devient marchand, en partenariat avec son frère (« Joshua E. White & co. ») : ils vendent du coton.

Il conserve toutefois un intérêt pour la médecine : il est l'un des fondateurs de la Georgia Medical Society en 1806, et il publie plusieurs articles. Il s'intéresse également à la topographie de la région.

Durant l'été 1810, il se rend en Angleterre (il séjourne à Londres, et effectue un périple dans le nord du pays, en passant par Oxford, Stratford, Birmingham, Sheffield, Derby, le Peak District, Manchester, Leeds, York et Liverpool). Il ne publie son récit (*Letters from England*) qu'après la deuxième guerre d'indépendance, en 1816.

Source : *Letters on England, Comprising Descriptive Scenes, with remarks on the state of society, domestic economy, habits of the people, and conditions of the manufacturing classes generally, interspersed with miscellaneous observations and reflections*, Joshua E. White, of Savannah, 2 vols, Philadelphia, Published by Mr. Carey, 1816.

Même si ce voyageur se sent comme un étranger en Angleterre, qu'il est extrêmement critique à l'encontre du climat moral qui règne dans les villes industrielles britanniques ou encore qu'il se pose souvent en donneur de leçon, il reste néanmoins très attaché à la « terre des ancêtres » et affirme qu'il serait prêt à y vivre s'il ne se sentait pas aussi bien dans son pays d'origine. Dans son récit, ce Fédéraliste aspire à réconcilier les deux peuples au lendemain du conflit de 1812.

• **WILLIAMS Jonathan (1750-1815)**. 20 ans lors de son premier séjour.



Marchand de Boston, mais également scientifique et militaire. Petit-neveu de Benjamin Franklin.

Il part à Londres en 1770-71 pour se former. A son retour, il s'associe avec son père Jonathan Williams Sr. et l'entreprise vend du vin.

Il se rend à nouveau en Angleterre et en France en 1774, puis devient agent commercial du congrès continental à Nantes. Suite à de nombreuses tensions avec William Lee qui est nommé au même poste que lui, il est relevé de ses fonctions en 1778. En 1779, il épouse une Ecossaise, Marianne Alexander. Après plusieurs séjours à Paris, à Londres, et un voyage en Irlande pour recouvrir des dettes, il est de retour en Amérique, à Philadelphie, en 1785.

Ses centres d'intérêt sont multiples : il est élu à la *American Philosophical Society* de Philadelphie en 1787 suite à la publication de plusieurs articles scientifiques. En 1796, il exerce en tant que juge. Entre

1801 et 1803, puis de 1805 à 1812, il est nommé superintendant de l'Académie militaire des Etats-Unis à West Point et il supervise la construction de plusieurs forts autour de New York, dont Fort Williams. En 1801, il effectue un voyage jusqu'à Niagara Falls avec le Général James Wilkinson. Il est élu représentant au Congrès en 1814 mais meurt avant d'avoir pu prendre ses fonctions.

Source : *Journal of a trip through England with Benjamin Franklin, Jan Ingenhouse, and John Canton, 1771*, Jonathan Williams Papers, Microfilm, American Philosophical Society, Philadelphia ; *Letters between Jonathan Williams and Benjamin Franklin, 1772-1785*, *The Papers of Benjamin Franklin*, Digital Edition by the Packard Humanities Institute, 2006.

Dans le récit de son voyage en 1771 en compagnie de Franklin, le marchand témoigne d'une grande curiosité et de nombreux centres d'intérêt : il observe de nombreuses machines, assiste à plusieurs expériences sur l'électricité lorsqu'il rencontre Joseph Priestley, mais est également admiratif des belles demeures aristocratiques britanniques comme Chatsworth.

Dans ses lettres à Franklin, il se définit comme un Américain dès 1774. Il témoigne de nombreux obstacles au développement des liens commerciaux franco-américains.

Portrait: *Colonel Jonathan Williams*, Thomas Sully, 1815. Huile sur toile, Philadelphia Museum of Art.

II- Publicités et articles de presse

A. Publicité pour *A Tour in Holland, by an American*, de Elkanah Watson.
Massachusetts Spy, The Worcester Magazine, 7 January 1790, vol. XVIII, Issue 874, p. 4
(America's Historical Newspapers).

An entire new Work.

PROPOSAL of ISAIAH THOMAS,
For Printing by SUBSCRIPTION,
A TOUR in HOLLAND,
In 1784.
BY AN AMERICAN.

C O N D I T I O N S.

- I. The work shall be well printed with a new and elegant type, on good paper, and be contained in one handsome demy octavo volume.
- II. The price, to subscribers, shall be only *seven shillings*, bound and lettered, to be paid when the books are ready for delivery.
- III. Those who wish to encourage this original work, written by one of our own citizens, by subscribing for six copies, shall have a seventh gratis.
- IV. The work shall be put to press as soon as 300 copies are subscribed for, and finished with expedition.

* * * SUBSCRIPTIONS are received by ISAIAH THOMAS, the intended Publisher, in *Worcester*; by said THOMAS and Co. in *Boston*; and by the Printers and Booksellers in the United States.

Worcester, Sept. 20, 1789.

To the P U B L I C K.

SEVERAL Gentlemen of literary talents have perused the manuscript of the work now proposed to be published—among others, the justly celebrated author of *M'FINGAL*; who, after reading it, made the following observations, in a letter to the author, viz. "I cannot return your Journal, without expressing my obligations to you for the pleasure I have received in its perusal, nor without hinting my wishes that you would consent to its publication. We have in English, no good account of the customs, manners, &c. of the United Provinces. Travellers have exhausted themselves in descriptions of France and Italy; but the tour to those countries only has been fashionable. Notwithstanding our connexion with Holland, the people of this country know little more of it than of *Otaheite*. This circumstance will render your Journal both novel and useful."

Mr. Joseph Sansom's "Letters from France and Italy," just published, are public property. For the manner every allowance is made—for the matter much praise is due—but the history is not complete. Why are the letters from England kept back? Why are they not given to the subscribers? Paradoxical as it may appear, there is not a nation whose true state is so little known in this country, as that of Britain. It is to us what a theatrical exhibition is to the distant spectator, we see the light and shade at a distance—those who are on the stage see the colours at the canvas without the illusion of perspective. Federal prejudices, federal representations and federal publications, both newspaper and others, have blind'd the eyes of many, and when we have searched for history, we are furnished with poetry with a full licence. From the letters of Mr. Sanson, many had flattered their selves,

~~with a candid and frank description, as would~~
have deceived no longer—they are disappointed. Are those letters kept back? Surely letters from England want no more revision than letters from France or Italy! The honest clear sighted views of the manners of Britain, their moral state, their maxims, their custom houses their taxes tythes, &c. &c. as they were drawn and finished at the moment and on the spot, must be preferable to fresh drawings, when the mind's eye is removed to too great a distance from the scene. Are the letters too honest to suit the public palate? We believe Mr. Sanson is too honest to indulge those whose appetites require disguised dishes. Age and depravity alone look for prints. A WORD TO THE WISE.—*ibid.*

C. Publicité pour les *Letters from Europe*, de Joseph Sansom. *The New-York Commercial Advertiser*, 26 March 1806, vol. IX, Issue 3415, p.2 (America's Historical Newspapers).

AMERICAN LETTERS.

JUST received, and for sale by **ISAAC RILEY**
and **CO.** No. 1 City-Hotel, Broadway,

LETTERS FROM EUROPE,

During a Tour in Switzerland and Italy, in the years
1801 and 1802

By a Native of Pennsylvania, 2 vols 8vo calf
gilt—price Six Dollars 50 Cents.

This is the first American Traveller, of eminence, who has favored his countrymen with the result of his researches. His manner is worthy of the imitation of future travellers. He has no tincture of that tedious, insipid minuteness, so insufferable in ordinary Tourists—neither as he, though quick in his descriptions, the superficiality of a common observer.

The pen of the writer moves with the rapidity of the traveller. He never wearies—he keeps the attention perpetually awake. In traversing the wild, picturesque mountains of Switzerland; or the blooming, romantic fields of classic Italy, he constantly instructs by the justness of his observations, and amuses by the vivacity of his remarks.

march 1

D. Attentes du public nord-américain de l'époque : critique du récit d'un voyageur français en Grande-Bretagne publié en 1815. *The North American Review*, Volume 0002, Issue 5 (January 1816), pp. 242-244 ; Issue 6 (March 1816), pp. 346-347 (<http://digital.library.cornell.edu>, dernière consultation : juin 2015).

Journal of a tour and residence in Great Britain during the years 1810 and 1811 by a French Traveller, with remarks on the Country, its Arts, Literature, and Politicks, and on the Manners and Customs of its inhabitants. Edinburgh: printed by Ramsay and Co. for Constable and Co. and Longman, Hurst and Co. London, 1815. 2 vols. 8vo. pp. 742. With plates.

The English have contributed more than any other people to the stock of travels. They have visited and described every country in Europe ; their own country in return has not been often depicted by foreigners ; of the American travellers who have published accounts of England, the work of professor Silliman has been hitherto the best. Perhaps the most complete book of travels in England that has yet been produced, was Southey's fictitious 'Letters of Espriella.' The English, however, have left but little for other nations to do. Having been confined so much at home for the last twenty years, and so long excluded from the Continent, they have travelled over their own islands, and there have been so many tours, so many descriptions of Scotland, Ireland, Wales, and every county in England ; that for every thing, except national character and manners, their own books are more complete, than any that can be written by a stranger. Still it is always interesting to see one country described by the native of another ; and if the traveller possesses intelligence and a moderate share of liberality, his observations will possess the value of impartial judgment. People are seen by others under lights and shades, in which they can never behold themselves.

We do not recollect any instance of a traveller possessing more requisites, for giving an interesting book of travels in England, than those which appear to have been united in the author of the work before us. He was a Frenchman educated in France, lived in the United States twenty years, where he acquired a perfect knowledge of the language and literature of England, and became sufficiently accustomed to political institutions of the same generic character, though much more free and elementary, to be able to judge of those in a country so different from his own, without being confounded, disgusted or dazzled by

their novelty and peculiar physiognomy. He appears to have a general knowledge of most of the subjects of science, of literature, political economy, and the fine arts, which would come in the way of an intelligent traveller. In addition to all this, he seems, what is indeed uncommon, to be almost wholly exempt from passion, prejudice, or the spirit of party. His opinions are all the result of his observation, not received from others; and he is remarkably independent without being rude or illiberal. In the article of paintings, for instance, he speaks as a connoisseur, but quite uninfluenced by names or established reputation. He admires no pictures of Raphael, except the Cartoons at Hampton court, which are indeed the only pictures of that great artist in England that have any merit, though there is a very fine Cartoon copy of the Transfiguration, at Kensington palace. He denounces Rubens, in which we join with him most entirely; for the great reputation of this artist must be founded on his science, and be truly felt only by artists. It is impossible that a person who should possess only taste without skill can be pleased with his paintings. With respect to Rembrandt, we cannot follow him, he extols him too much. His observations on this subject, which are true and natural, extend to the publick exhibitions, and the principal private collections, such as the Marquis of Lansdown's, Mr. Hope's, Mr. Angerstein's, &c.

A man who travels in a free country, however, is not confined to the paintings and statues, musick and the theatres, he must naturally engage in questions of political economy, of government and literature. The work contains discussions on the prominent topicks of the day, paper currency, reform in Parliament, &c. &c. These are treated with discernment and perfect temper and impartiality. He leans abstractedly to the side of strong government, and having himself been educated under a despotick form, seems to have found a sort of relief from the perfect freedom of the United States, in the institutions of England, which held the medium between the two. It is perhaps quite impossible that any man, brought up under a despotism, should feel entire confidence in a perfectly free state. The absence of accustomed restriction, would in his mind always be blended with the apprehension of inadequate protection. Men are the creatures of habit in government, as in every thing else, and the safety arising to a free government from this source, is

quite as powerful as under a despotick one ; it is safe in its natural exercise, and dangerous only when violated or counteracted.

We watched with some curiosity, to see if the author had been able to divest himself absolutely, of all national susceptibility. For a Frenchman, however magnanimous he may be, unless his feelings are wholly blunted, must sometimes have them disagreeably excited in England. We think we have perceived a little of this, in his familiar acquaintance with the lighter works of Voltaire, whom he sometimes quotes ; for instance, at p. 355, vol. i. one of the instances of the admirable satire of that celebrated wit, and we could not help imagining that there was a secret solace, in recurring from any thing that might be offensive at the moment, to the recollection of the wit and sarcasm which had been exerted on the other side. There are also some remarks on the use of the word *charlatanerie* in the Edinburgh Review, while speaking of some transaction in France, as if, he remarks very justly, there was no such thing as quackery in England, and no word to express it.

His descriptions of England are very good. The roads, the inns, the cultivation, the movement of the population, the splendour and number of the villas, the neatness of the country houses and cottages appear to have struck him, as they must every stranger, with admiration. His account of Scotland and Wales is very full, the scenery of the lakes of Cumberland is minutely given, perhaps a little too much so. The volumes are ornamented with many plates of ruins and natural scenery, from drawings by the author, which are finely executed. We shall now proceed to make copious extracts with a few occasional remarks.

[...]

THE NORTH-AMERICAN REVIEW.

Travels in England.

Continued from p. 276.

WE had made so many extracts from this work, that they exceeded our limits, and as they were already in type and we knew nothing better we could present to the publick, we have, contrary to a rule determined upon, continued the article to the present number. The work is, we presume, by this time republished in New-York, and will, we hope, be eagerly purchased, and generally read. It is not like the common trash of travels, but worthy of a permanent station in every library. The author has given a favourable picture of England, yet it is such an one, as every traveller, whose mind is not confounded by the sight of new objects, or warped by prejudice, would give. He undoubtedly might have found many dark shades to have put in his picture, if he had wanted, like most English travellers, in this country at least, to seek for deformities which might be exaggerated into caricature. But the object of a fair minded traveller should not be, to seek for defects which no country is without, but to generalize; and as a general picture, we assert from some share of personal experience, that this performance is remarkably correct. On reflection, we can hardly name a traveller, who has brought so much good sense, good taste, and that presence of mind, if we may use the phrase, to receive the first impressions of a foreign country distinctly; and that clearness of style to narrate them without confusion. Above all, we admire what is still more uncommon, its coolness, absence of prejudice, and complete independence of party feelings in judging of the state of a country, where party spirit is so strong, that it is almost impossible even for a foreigner, to avoid bending his feelings with one side or the other; adopting their opinions, and colouring every object accordingly.

We agree with him in most points, where he mentions the United States incidentally; but in some we differ from him; and in those it is easy to remark, the influence of party feelings, and the forming his judgment after certain received though exaggerated theories. We hardly know a book which we should read with such avidity, as a book of travels in this country, written by some foreigner, as sagacious, candid, and exempt from passion, as the author of the work before us.

[...]

E. Critique de *Letters on England*, de Joshua E. White. *The Analectic Magazine, and Naval Chronicle*, Vol. VIII, November 1816, pp. 369-374.

ANALECTIC MAGAZINE,

AND

NAVAL CHRONICLE.

NOVEMBER, 1816.

ORIGINAL.

Letters on England: Comprising Descriptive Scenes; with Remarks on the State of Society, Domestic Economy, Habits of the People, and Condition of the Manufacturing Classes generally. Interspersed with Miscellaneous Observations and Reflections. By Joshua E. White, of Savannah. In two vols. 8vo. pp. 679. Philadelphia. M. Carey. 1816.

THIS is truly an American book; and, for a great body of readers, is truly a useful book. Mr. White is a well educated, sensible merchant—who started from this country with some prejudices against England, but with no inveterate unwillingness to have them corrected—travels over the island in perfect good humour—and indeed displays throughout his letters that subdued and passive equanimity which is compliant with circumstances, submits without murmur to disappointment, and resolves to take all for the best. But to the majority of those who have an interest in knowing England, Mr. White has recommendations of another sort. He visited almost all the great trading cities on a tour of business; and if any of our countrymen are about to perform a mercantile journey from Liverpool to London, through Manches-

VOL. VIII.

47

ter, Rochdale, Halifax, Leeds, Litchfield, Birmingham—and back again—they ought by all means to have one volume of these letters in their right pocket and the other in the left. They may be truly called general letters of introduction. All the great trading houses are named; all the modes of mercantile negotiation are specified; and no stranger need get lost in any of the great cities, provided he will follow the directions of Mr. White.

As a book of travels, in the more general sense of the expression, however, we cannot speak so much in praise of the Letters on England. Mr. White was obliged to hurry from town to town; and never tarried in any place, only as long as the transaction of his business required. Trading was that business; and a person so employed can have little time—and if he has always been so employed—can have little taste, for attention to any thing else. Yet where Mr. White has purposely delayed his departure from any place, in order to investigate some of its beauties—in York for example—he displays capacities of observation which lead us to conclude, that, under different auspices, he might become an amusing and instructive traveller.

We must acknowledge, nevertheless, that this opinion is given with some reservations. We do think that it requires an education and a set of habits very different from those of Mr. White to produce a new interesting book of travels upon the old subject of England. In a country which had never been explored his inquisitiveness and good-nature are nearly all the qualifications which would be requisite for an account of its situation, either moral or physical: but in Great Britain, which has been so repeatedly described by other travellers, and about which little new information can be expected, a person must be endowed with a pretty refined sensibility, and be able, withal, to give us an accurate account of his own feelings, and of his own personal adventures—in order to produce an interesting volume of travels. Here is Mr. W.'s great failing. In almost every situation which is calculated to impress him with peculiar sensations, or to engage him in peculiar incidents, he frankly confesses his inability to tell us how *he* feels; and whenever a poet or a preceding traveller has written upon the same subject, he adopts their language without ceremony into his own pages. His chief quotations are taken

from Professor Silliman's Journal—a busy and entertaining little work which has already circulated in our country much beyond the sphere of what, we are afraid, will be the celebrity of Mr. White's letters. The former has decidedly the advantage of the latter in every qualification for an English tourist—in none more, however, than in the faculty of describing the peculiarity of his feelings under the many interesting circumstances which a traveller must necessarily encounter. Mr. White does not appear to be a classical scholar; and his descriptions are almost always given in those vague and general terms which originally stood for very common sensations, and which have been so incessantly used as to stand now for hardly any sensations at all: Mr. Silliman, on the other hand, contrives to keep our attention awake by the employment of those appropriate and graphic words which add to language all its fascination and interest, and which can rarely be acquired but by a pretty long course of severe classical study. While Mr. W. contents himself with telling us, for example, that a landscape is 'picturesque,' a Gothic church 'awful,' a cathedral 'grand,' Mr. S. will describe the particular manner in which they affected himself, and *how* they are picturesque, or awful, or grand.

In consequence of the haste with which Mr. W. performed his tour, and of the many inconveniences attending the plan of writing as one goes along, it would be unfair to judge of his faculties as a traveller from the letters which lie on our table:—but we have discovered many reasonings and remarks, in these volumes, which are not very creditable to the understanding or the knowledge of the author, and which appear to be rather the expression of settled opinions—than a detail of hasty and superficial observations. Thus an intelligent writer could hardly be expected to state, in 1816, that the African trade had merely been 'checked' by a law of the British parliament (p. 13, vol. i.): nor can we help wondering at the coolness with which Mr. W. observes (p. 270, id. vol.) that 'the paintings, in St. Paul's cathedral, have *suffered* from *time*.'—He is frequently unfortunate in his reasonings; and to give as fair and as brief a specimen as we can of his general powers in this department, we transcribe the whole of note III. vol. i.; where our author first acknowledges the adequacy of a

cause, and then goes on to assure us that it ' *should not*' produce its effect.

" I was told, and the veracity of my authoress was placed far above suspicion, that there was not in Manchester an individual divine of the established church, of good moral character. From whence can arise such depravity among those who style themselves the disciples of Jesus Christ? A late writer has very justly observed, " even in a collegiate church, when they are chanting in full choir, the cold, inanimate, and sometimes irreverent manner in which they acquit themselves, shocks the feelings of a stranger." Will not this lack of zeal in the performance of worship, account for the few proselytes they make to the established church? And may not such lukewarmness arise from the principles of toleration? A principle so just, should not produce such an evil. On religious matters men should be left to think and act as they please: they alone are accountable to their God; and their consciences and their reasons should be their guide. On subjects connected *only* with the temporal or eternal welfare of the *individual*, persecution should not be allowed; and we should proudly rejoice that the days of fanaticism and of martyrdom have long since fled with those darkened eras, in which men were as cruel as they were ignorant."

But even our allowances for haste must not be received without some qualifications. In these days of typographical fecundity, perhaps hasty composition ought never to excuse an imperfect work,—except when that work is to subserve some transient and immediate purpose, and cannot, of course, be sufficiently delayed for correction and improvement. Because a person keeps a travelling diary, or carries on a correspondence with his distant acquaintances—it does not follow that the contents of his MSS. must be sent to press in the rude and confounded state of the first draught. In a journal or a series of letters there are many things, which, as they would be little edifying to the public in general, ought not to be printed at all;—while, on the other hand, there must be dispersed through the whole mass of records a variety of remarks upon the same subject, which, if they are worthy of publication, should be picked out and arranged before they are sent into the world. We are aware that nothing like system or classification is expected in a series of letters:—but we question, at the same time, whether the common license in this particular is meant to be extended beyond the introduction of different topics into the

same letter. When a subject is taken up in one letter—dropped after a remark or two—taken up again in a subsequent letter—and dropped again as before—our attention is distracted by the author's references back and forth; nor can we derive the least satisfaction from his reasonings or details, unless we keep the fingers of our hand constantly thrust in various parts of the volume. Thus we are continually told that 'of this more hereafter'—'on this subject I shall say more in future'—'in another place I shall, &c.'—all of which might have been omitted with little labour to the writer, and with a good deal of satisfaction to the reader.

But we do not complain so much of this disorder, as of the bulk to which these letters are swollen by the publication of details which either convey no information whatever, or have been given so often before, as to require no repetition from Mr. White. In the first class we may place almost all of chapter I.* Thus again, on p. 57, vol. I.—among many other examples—it requires a longer time for Mr. W. to go up stairs to bed, than to ride through a 'highly cultivated country' of a dozen miles. 'Having effected my business in this dusky town (says he)—taken a seat in the mail coach—settled my bill—and told the chamber-maid to call me in time—I retired to bed; and next morning had an agreeable ride, through a highly cultivated country, to Rochdale.' Now to preserve his consistency, Mr. White should have detailed every little circumstance attending his rise in the morning; and then dismissed the half of a forenoon's travel in one short word or two. 'Having been called in time by the chamber-maid (he should have continued)—got out of bed—put on my clothes—washed my face and hands—run down stairs, and jumped into the carriage, I bid the coachman to start on; and had a pleasant journey through a beautiful country to ———.'

This inequality of narration is quite too predominant in the Letters on England. When we had read his preface—in which we are told that these travels are mere '*gleanings*,'—and cast our

* It is made up of such details as the following:—"About this time we spoke the ship Sheffield, from Lisbon, and bound to Norfolk; she was in a leaky state. Her boat was sent to our vessel for a supply of provisions, of which captain Stevens furnished as much as he could spare; and from private stores the passengers gave such as they could with convenience. By this vessel I had an opportunity of writing to Savannah." What new idea, or new sensation, or new any thing, is to be gathered from this?

eyes over the two volumes before us, we were impressed with a prodigious idea of Mr. White's qualifications as a gleaner:—but as soon as we descended to the closer examination of his pages, and observed that, in addition to his gleanings, he had appropriated the harvests of his antecessor, and reapt an entire new field of his own, we confess our notions grew considerably diminutive, and we found it was the easiest thing in the world to compose a book of travels. Had Mr. White omitted all his quotations from the poets, or from preceding tourists—all his narration of those personal adventures which are incident to every man, whether he is in England, or in America, or in any other place—and all the commonplace and (we must call them) tedious dissertations with which both the text and the notes are overflowing—his work would have been reduced to about half its present volume, and we should have had a more coherent and useful, as well as a much cheaper series of Letters on England.

THOMAS'S REMINISCENCES.*

AMERICAN *Reminiscences of the Last Sixty-Five Years!*—truly for the very singularity of the thing the appearance of a book with such a title merits a most special notice. The idea of an American wasting his time in unprofitable recollections of half a century ago—still more, that of his writing and publishing them—is indeed a flat contradiction of the wise king's dictum, that there is nothing new under

* *Reminiscences of the Last Sixty-Five Years*, commencing with the Battle of Lexington. Also, *Sketches of his own Life and Times*. By E. S. Thomas. Formerly Editor of the Charleston (S. C.) City Gazette, and lately of the Cincinnati Daily Evening Post. In 2 vols. Hartford: Printed by Case, Tiffany, and Burnham, for the Author, 1840.

the sun. At least under the sun that has illumined our half of this mundane spheroid, since we have started on our young career as a nation, so extraordinary a phenomenon has never to our knowledge been witnessed by it before.

True it is that there is no pleasanter kind of writing than personal reminiscences. True too, that in the infinite variety of adventurous enterprise and curious incident afforded by our early history and growth—in the vast numbers of men of original and remarkable character which such times and such circumstances must have created—in the close connexion which has subsisted between the personal occurrences of private biography, and the general progress of public history, elevating the former to a participation in the interest and importance of the latter—and in the incredible contrasts between the past and the present which, from the rapidity of our national movement and developement, the memories of thousands among us must present—no people, it would seem, could boast a more abundant store of materials from which to derive rich entertainment in this most agreeable department of literature. The fact remains, however, unquestionable, that the American genius is adverse to Reminiscences; none of us write them—few of us would probably read them.

The truth is, that our attention is so completely absorbed by the present and the future, that very little of it remains to be bestowed upon the past. Our eyes are ever bent forward, and rarely cast behind us. Not only are our thoughts and energies engrossed by the unresting activity to which we devote our present; but of the future toward which this unparalleled national movement is bearing us on, such grand though shadowy anticipations are for ever vaguely present before our minds, that the things of the past have but little interest or value for us. Progress—indefinite, unpausing progress—is our primary law; a great truth which Crockett most unconsciously shadowed forth in the well known maxim which he has bequeathed to us, and which has come already to be regarded almost universally as our national motto—“*Go ahead!*” Hence doubtless the reason that history is so little read among us, in comparison with the attention it receives in an European course of study—under an order of things of which conservatism is the primary idea, and where the pervading interest of all those classes to whom it has bequeathed rank, wealth, and power, is that the future should continue, as closely as possible, the perpetual reproduction of the past. Hence, too, may we perhaps add, the singular want of public interest prevailing among us with regard to historical *monuments*. How few of our cities can boast any even of the humblest kind. The largest of them possesses absolutely none. Pages might be filled with the list of the abortive attempts that have been set on foot, in various places, with a view to the erection of statues of Washington, profoundly and devotedly as his memory is and will always be revered. And if one of our large cities should

be cited in disproof of the remark, the very fact that the construction of two monuments—(the one in commemoration of its defence against the threatened sack and pillage of an invading army, and the other in honor of the Father of his Country)—should suffice to procure for it *par excellence* the distinguishing title of “the Monumental City,” only serves to convert the single exception into a more striking illustration of the rule. While on the other hand, have we not seen, in one of our cities the most abounding in private wealth, liberality and public spirit, itself the birth-place of the Revolution, and bound by the strongest obligations both of local and national patriotism not to leave the honorable duty unperformed—have we not seen in Boston the project of the monument on Bunker Hill dragging its slow length along for years, languishing with seeming hopelessness of accomplishment for the want of a few thousand dollars? And at last, after having so long shamed with the aspect of its unfinished mass, not only the city which it overlooks, but the whole surrounding country which owes to the blood there shed all the teeming blessings of liberty in which it is for ever rejoicing and exulting, if it appears now at last about to rise to the completion of its design, it is only by means which do as little credit to the patriotic liberality of the men, as they do honor to the spirit and energy of the women, of New England.

But we are wandering very far from Mr. Thomas, the publication of whose “Reminiscences” has suggested this train of reflection. His personal history may be briefly told. He “entered upon the threshold of existence,” as himself informs us, soon after the earliest military movements of the Revolution, at West Cambridge, in the neighborhood of Boston. In 1788 he went to live with his uncle, Isaiah Thomas, at Worcester, at the solicitation of the latter, to learn the art of printing. Of Isaiah Thomas an interesting account is given, chiefly extracted from “Lincoln’s History of Worcester.” He was a zealous patriot preceding and during the Revolutionary War, and as a political writer, and editor of the “Massachusetts Spy,” had made himself so obnoxious to the British that he had the honor of being included with John Hancock and Samuel Adams in a list of twelve persons who were to be summarily executed *when taken*. He became an extensive publisher, and a man of distinguished mark. Among other literary productions, he was the author of a History of Masonry, and the History of Printing, a work of well established authority and value. He was the first man, as his nephew tells us, that ever read the Declaration of Independence in Massachusetts; the express on his way from Philadelphia to Boston having stopped at Worcester on the 14th of July, 1776, and waited until he read it from the steps of the meeting-house to the listening citizens, who received it with every demonstration of rejoicing. In 1792 Mr. Thomas left his uncle, with whom he describes his apprenticeship as having been an ordeal of pretty severe service, and removed to Bos-

ton, where he spent two years at the book-binding business—and a couple more in a dry goods store—when in May, 1795, he proceeded to Charleston, South Carolina, in true independent Yankee style, in quest of his fortune, with decent clothes on his back, (for which he had given his “note,”) and in his pocket the life of Franklin, and a dollar and a half. Not long after his arrival in Charleston, he had a narrow escape from what would have cut short in advance the Reminiscences which he has lived to the year 1840 to record. “On the first of October”—such is the laconic quaintness with which he records the event—“I was taken with the yellow fever. On the fifth a coffin was made for me. On the 10th I walked out.”

He soon after opened a stationery and book store, in connexion with Mr. Caleb Cushing, from Boston—whose ancestral propinquity we are left to conjecture to the present not undistinguished possessor of the same name. His partner, however, having been attacked with the yellow fever in the following summer, was less fortunate than himself had been, having, instead of “walking out,” been “carried off,” as we are told, after an illness of six days. He was very successful in his business, which led him to make a number of voyages to Europe. After a residence of twelve years he removed to Providence, R. I., where he had before, in connexion with several associates, erected a cotton factory—one of the earliest established in the United States. In this he was soon induced to sell out his share by the persuasions of the family of his wife, who resided in Baltimore; and he established himself on a farm in the vicinity of the latter city. The long embargo soon intervened in 1808, bringing produce down to less than half the usual prices; and in the fall of 1809, he purchased the “City Gazette” in Charleston, selling a portion of his farm at a sacrifice, and returned to Charleston, and assumed the editorial charge of his paper on the first of January, 1810. He continued it for six years, receiving from it so large an income as to be enabled to retire again to his farm in Maryland, in 1817, with a liberal independence. He became a scientific agriculturist, and went to the Legislature of the State. He was a zealous partisan of General Jackson. By the year 1827 he found himself, through a series of misfortunes growing out of the agitations of the currency which had taken place within that period, an utterly ruined man. He removed to the Ohio with his family, and in the beginning of 1829, established at Cincinnati a paper under the title of “The Commercial Daily Advertiser.” Having abandoned the support of General Jackson toward the close of his first term of office, he was the author of the abortive nomination of Judge McLean. He soon afterward found himself compelled again to sell out his paper, for which, as he informs us, he has never yet received the first cent of payment. In May, 1835, he commenced another, the “Daily Evening Post,” which he devoted very zealously to the support of General Harrison. In December last the want of support compelled him to

discontinue it—since which time he has occupied himself with the publication of the present volumes, and in a tour which has extended above three thousand miles, into half the States of the Union, in which, he informs us, he has addressed the people fifteen times on the coming Presidential Election—and farther intends to address them as many times more before that event. If, therefore, such a calamity should be in store for the country as the possible election of the candidate in whose behalf Mr. Thomas is thus zealous and eloquent, we cheerfully give him the benefit of the humble influence we shall possess in the councils of a Whig administration, by sincerely recommending him as a very fitting person for some comfortable appointment, which shall afford a consolation to his advanced age for the misfortunes which have cast their shadows over its decline.

So much for the life of which these volumes present the Reminiscences. Being apparently a man of intelligence, cultivation, and enterprise, and having filled for so many years the influential position of a leading political editor, Mr. Thomas's associations have been a good deal cast among men of whom it is highly interesting to read his personal sketches. If we were disposed to be fastidious, we might indeed complain that his volumes are very far from what such opportunities as he has enjoyed might have rendered them—and might even venture to hint that in their 'making up,' there enters a very considerable infusion of the element for which there is no more polite name than the expressive one of 'humbug.' This is especially true of the second volume, the greater part of which appears to be eked out with long extracts from various books and newspapers, together with random political articles from the columns of his late newspaper. Of these we can only say that they bear very little relation to the title under which the volumes recommend themselves to sale; and that if the unconscious pride of paternity has persuaded their author that they were worth rescuing from the oblivion of his dust-buried files, to be thus resuscitated in the expanded and embellished glory of the double-leaded and hot-pressed pages before us, it is an innocent illusion in which he certainly must be content to stand "solitary and alone." But in the matter of *American Reminiscences* we are not, and have no right to be, fastidious. We receive thankfully what we can get; and for the sake of the many grains of wheat tolerate cheerfully enough their liberal accompaniment of chaff. We cannot fill a few of our own pages more agreeably than by the quotation of a few of the interesting passages of personal reminiscence of distinguished men from which we have derived no little entertainment.

There is a good deal of interesting gossip about the antiquities of Boston, which we commend especially to our Eastern brethren. The following is the picture which he presents of Charleston in 1795, in which the Southern reader will be struck with many points of marked contrast with the Charleston of the present day :

[...]

Men and Times of the Revolution; or, Memoirs of Elkanah Watson, including Journals of Travels in Europe and America, from 1777 to 1842, with his correspondence with public men, and reminiscences and incidents of the Revolution. Edited by his son, Winslow C. Watson. New-York: Dana & Co., Publishers.

It is a subject of constant regret with Americans, that the records of the great struggle for national independence are of so general a nature. The literature of other civilized countries is full of home-sketches; chronicles of particular places; lives of individuals; memoirs and journals of great and little actors in the drama of life. French literature particularly abounds in them. Prime ministers, princes of the blood, secretaries, pages, soldiers, and pretty women, all leave "*Memoirs pour servir a l'histoire.*" Whether prompted by individual or national vanity, or a proper and philosophical desire to add something to the general store of information, the labors of even the humblest of these contributors add something valuable to history. A people rather of action than reflection, among Americans writing is "caviare to the general." We have scarce time enough to spare from business to attend properly to eating and sleeping. Americans commonly travel from the cradle to the grave by an "express-train," making no stop at small places on the road. Pen, ink, and paper, therefore, are, for the most part, appropriated to ledgers and commercial correspondence; hence reliable knowledge of home life in America is unattainable by foreigners. They can get no deeper than the newspapers, and of them we are unhappily forced to say what Lord Bolingbroke said of History: "As for that, we know it to be a lie."

The history of the Revolutionary time in America is particularly bald; bald, we mean, in respect of records of private history. The lives of the chief actors in it have, indeed, been written and rewritten after a sort; but their memoirs are generally such as deal only with the great events. Every-day matters are left out. The judge is always on the bench; the soldier always sword in hand; the statesman wears always the colors of his trade. Our history, in short, is always in full dress to receive company, and too fine by half. We want a little more of the daily food, more plain roast-beef, and less

confectionery. It is a great mistake. Nothing would look better in print than a plain story of all the ins and outs, up-risings and down-sittings of American in-door life. It is the most wholesome and honorable that ever was lived by any people. Outwardly, new manners and fine fashions have blurred the native grace and plainness of our life; inwardly, at home, the virtuous simplicity of the early days of the Republic remains untarnished. Home is every thing to us. The Bible sheds its hallowed influence upon almost every family circle. It is the family book of America. The genuine force and hearted goodness of American nature expands beneath the genial influence of that dear place—Home. The world is our battlefield. There we rush, and brag, and strive, and dash ahead; always busy, always in a whirl; yet cool-headed, and not a bit too unselfish—in fact, rather hard and grasping than otherwise. At home we are different people. We isolate ourselves there, it is true, and have no idea of what the French call “society.” We abhor strangers, in fact, almost as much as Horace did the “*profanum vulgus*.” The family—our own family, wife and little ones, dear old father and mother—are all we want there. Any other interrupts, brings discomfort, puts a pound of starch into papa’s collar and mamma’s lips, and makes every body exquisitely unnatural and disagreeable. Thus we are not known abroad. The world has a false idea of us: that, however, is not the world’s fault. How could it know? If we wrote “home life” in auto-biographies and memoirs, and journals, it might learn something of the truth; otherwise, nothing at all.

The chief recommendation of Mr. Watson’s Memoirs is, that they let us a little into the private life of the time he writes of. We have Lee’s, and Graydon’s, and Greene’s Memoirs; Trumbull’s and Thatcher’s contributions to history; and Mrs. Mercy Warren’s history, in some respects an invaluable book, in others scarcely to be relied on. The lady was, like most ladies, a little headstrong, and sufficiently partisan. Later we have had the lives of many great men of Revolutionary fame; but, as we have said, these deal very little with home life; the men they treat of are rather used as the necessary appendages to great historical events, than as human beings with a daily life of their own.

“My father,” says Mr. Watson, “from the age of nineteen to near the close of his life, which was protracted to more than four-score years, was in the habit of recording his observations of men and incidents.” Would that many other Americans of that time had cultivated the same valuable habit.

The work abounds in excellent material, and the style is simple and pleasing.

"I was born," says Mr. Watson, "on the 22d day of January, 1758, in Plymouth, Mass., within rifle-shot of that consecrated rock, where, in New-England, the first European foot was pressed. Among the pious and devoted pilgrims of the Mayflower, Edward Winslow, the third governor of the infant colony, was an energetic and conspicuous leader. From him I am descended in the sixth generation on my mother's side. Born and nurtured among the descendants of the Puritans, I was early imbued with their high sentiments of religious and political liberty. My father and all my relatives, with a few exceptions, were zealous and active Whigs, aiding with their hands and purses the glorious struggle for Independence. I remained at the ordinary common-school until the age of fourteen. This school was kept by Alexander Scammel and Peleg Wadsworth, both afterwards distinguished officers in the revolutionary army. In common with the other patriotic spirits of the age, they evidently saw the approach of the coming tempest. I remember them as early as 1771, intently studying military tactics, and have often seen them engaged in a garden adjoining my father's, drilling each other. They formed the boys into a military company, and our school soon had the air of a miniature arsenal, with our wooden guns and tin bayonets suspended around the walls. At twelve o'clock, the word was given, 'to arms,' and each boy seized his gun; then, led by either Scammel or Wadsworth, we were taught military evolutions, and marched over hills, through swamps, often in the rain, in the performance of these embryo military duties. A sad and impressive commentary upon the effect of these early influences, is afforded by the fact that half this company perished in the conflicts of the Revolution. Scammel was tall in person, exceeding six feet, slender and active. He was kind and benevolent in his feelings, and deeply beloved by his pupils. He was eminently distinguished during the Revolution for his conduct and bravery. In 1777, he was very conspicuous at the battle of Saratoga, leading his regiment of the New-Hampshire troops, in a desperate charge upon Burgoyne's lines. At the siege of Yorktown, he held the important station of Adjutant-General to Washington's army, and there fell in a reconnoissance upon the British works.

"In the month of September, 1773, at the age of fifteen, I left my native place, and proceeded to Providence, Rhode-Island, to engage in my apprenticeship with John Brown, the founder of Brown University, and then one of the most extensive and energetic merchants of America.

"In the December of that year, the tea was destroyed at Boston, and our disputes with the mother country began to assume a serious aspect. The public mind was gradually ripening to the fearful appeal to arms. During the summer of this year the youth of Providence formed themselves into military associations. We often met to drill, were well equipped, and in uniform dresses. I enrolled myself in the cadet company commanded by Col. Nightingale, consisting of seventy-five youths, the flower of Providence. The uniform of this regiment was scarlet coats, faced with yellow. These companies, five in number, were reviewed by the distinguished Gen. Lee, in the autumn of 1774, and received from him the highest encomiums. In a letter to the Duke of —, October 29th, 1774, after speaking of the preparations in progress in the different colonies to resist oppression, he

adds: 'I was present at a review of some of their companies in Providence, R. I. I really never saw any thing more perfect.'

"The storm now thickened in our political horizon—some acts of hostility had already been committed near Salem. The whole country was agitated as if passing over a threatened volcano. Liberty companies in every community were organizing. The intelligence of the march upon Lexington reached Providence in the afternoon of the 19th of April, 1775. Our five companies flew to arms. The whole population was convulsed by the most vehement excitement. We were unprovided with cartridges, and were compelled to defer our march till morning. I spent the most of that night with many of our company, in running bullets and preparing ammunition. We mustered early the next morning, and marched for the scene of action. The royal governor, Wanton, issued a proclamation, which was little regarded, interdicting our passing the colony line, under the penalty of open rebellion. Capt. Green, afterwards the celebrated Gen. Green, with his company of Warwick Greens, and Capt. Varnam, afterwards a revolutionary general, with his Greenwich Volunteers, marched with us at the same time towards Lexington."

That was the way they made soldiers then. It may not be uninteresting to our friends across the water to remark that we do so *now* also. Other nations have gala days, holidays, and festivals. Americans have but one national holiday, the Fourth of July; and but one national play, namely, playing soldier. So universal is this spirit, and the knowledge it naturally carries with it, that you may take any twenty men or boys, at random, in the street, clap muskets in their hands, order them to "fall in" in two ranks, "form company," and they will fall into line like veterans. Scammel and Wardsworth are not solitary instances. We have a good many schoolmasters left, who would teach the young idea how to shoot "ra'al ball" better than they teach Adams or Lindley Murray.

Mr. Watson's military service was brief. After a turn or two on land and sea, he made a business tour through the southern provinces. He then visited France, and established there a commercial house. Writing in 1778, he says:

"The partial hand of nature has laid out America on a much larger scale than any other country. What are called mountains in Europe are hills in America; rivers, brooks, trees, bushes, and lakes are reduced to ponds. In short, the map of the world presents to view no country which combines so many natural advantages, so pleasantly diversified, and which offers to agriculture, manufactures, and commerce, so many resources; all of which can not fail to conduct America to the first rank among nations. This I prophesy. It must be so. In contemplating future America, the mind is lost in the din of cities, in harbors, and rivers, crowded with sails, and in the immensity of its population.

"Taking three millions, the number at this time, as a basis, and admitting our population to double each twenty-three years, the result in a hundred years will be sixty-two millions of republican freemen, approaching

one hundred millions, in the year A. D. 1900, which will be nearly equal to that of all Europe at the present day.

"The sagacious statesmen of Europe realize these truths, and already dread the influence that the greatness and prosperity of America is destined to exercise upon the world. The European possessions in the West-India Islands will pass away like a cloud, and will be held as appendages to the American Republic, or will be emancipated, and independent governments themselves.

"Though European politicians may consider these events too remote to affect any portion of the present generation of men, still they will obstruct our progress by every means in their power. Their efforts will be as vain as presumptuous, and they will prove as powerless as an attempt to check the flowing of the tide. Their schemes will, in fact, be an effort to arrest the decrees of the Almighty, who has evidently raised up this nation to become a lamp to guide degraded and oppressed humanity, and to direct other nations, even the nation of our oppressors, to liberty and happiness."

"This I prophesy!" Truly the "second sight" was upon him. Had he written yesterday instead of 1778; had he written with the correspondence between Marcy, Buchanan, and Clarendon open before him, he could not have spoken more wisely or to the point. "European politicians will obstruct our progress by every means in their power!" Of course they will. "The whole crowd of timorous and flocking birds, with such as love the night" of prescriptive privilege and monarchical abuse, hate and fear the expansive nature of Republican Institutions. It is natural; it is necessary. Light has no communion with darkness, nor sin with holiness; but truth is omnipotent. They may "obstruct," but they can never prevent. English envy and diplomacy may cut down trees, and break up roads on our path of Empire, but when fate passes the word along the Yankee line, "Prepare to pass obstacle," over go horse, foot, and artillery, at a hand-gallop, and away go the obstructions for ever. It is all moonshine on the water to talk of impeding the march of American enterprise or empire: *It can't be done.* Let no one fret themselves on that subject. *It can't be done.* Whereof hear good old Watson, for he verily talks plain English and sound sense in this matter, and after a round fashion too:

"I formerly supposed we attached too much importance to our Revolution, in considering it the cause of man, and that it was preparing an asylum for the oppressed and persecuted of all nations; but the more I reflect, and the more I regard the opinions of older heads, the stronger my conviction becomes of the truth of this solemn and animating thought.

"For two centuries, an ineffectual struggle has been maintained, to fasten upon some corner of Europe the principles of liberty, but the bayonets of a million of mercenaries have secured the thrones of European despots.

Freedom, established and maintained in America, in a more liberal age, may diffuse her influence over Europe.

"England has fairly rocked us out of our cradle, a sleeping infant; she may soon find us an armed giant. Should I live to the age prescribed to man, I have no doubt but I shall witness America standing in the first rank among the nations of the earth."

It was his happiness to live to see it all; and we can conceive how the old man's heart must have swelled within him as he witnessed the fulfillment of his youthful hopes, in the ripe manhood and growing power of his country. Here is a pleasant anecdote of the "stars and stripes;" the date is 1782.

"Soon after my arrival in England, having won at the insurance office one hundred guineas, on the event of Lord Howe's relieving Gibraltar, and dining the same day with Copley, the distinguished painter, who was a Bostonian by birth, I determined to devote the sum to a splendid portrait of myself. The painting was finished in most admirable style, except the back-ground, which Copley and myself designed to represent a ship, bearing to America the intelligence of the acknowledgment of Independence, with a sun just rising upon the stripes of the Union, streaming from her gaff. All was complete save the flag, which Copley did not esteem prudent to hoist under present circumstances, as his gallery is a constant resort of the royal family and the nobility.

"I dined with the artist on the glorious 5th of December, 1782, after listening with him to the speech of the King, formally receiving and recognizing the United States of America into the rank of nations. Previous to dining, and immediately after our return from the House of Lords, he invited me into his studio, and there with a bold hand, a master's touch, and I believe an American heart, attached to the ship the *stars and stripes*. This was, I imagine, *the first American flag hoisted in old England.*" *

The following anecdote might seem exaggerated, but we happen to know that precisely a similar thing occurred, but a year or two since, to a friend of ours. Indeed, in two or three parts of Europe, particularly in England and Austria, they laughed at him when he said he was an *American*, and replied: "Oh! no, sir; that is impossible, for your skin is as fair as ours."

"I was highly entertained by a conversation between two ladies, genteelly dressed, and evidently of a respectable class in society, in a coach, near London, and record it as illustrative of the prevailing ignorance in England, of the people and condition of America. One remarked to the

* I brought this splendid painting with me to America, and it is still in my possession. It is pronounced by artists, second to no painting in America, and has, at their earnest request, been deposited in academies and schools of painting, as a study for young artists. Copley assured me that it would not, in his own language — 'ripen in forty years'—and now, after an interval of more than half a century, (1821,) its colors appear clearer and more brilliant than on the day they left the painter's pallet."

other: 'I have seen a wonderful sight—a little girl born in a place called Boston, in North-America; and what is very astonishing, but I pledge you my word it is true, she speaks English as well as any child in England; and, besides, she is perfectly white!' 'Is it possible!' exclaimed the other, in no counterfeit astonishment at the recital. Many of the people of England suppose us to be a nation of Indians, Negroes, or mixed blood."

This was in 1784. Really, our English cousins are a slow race; they have not apparently learned much more about us up to this year of grace, 1856.

The little anecdote Mr. Watson tells of the manner of holding English elections, ought to make John Bull chary of his wise reflections upon the dangers of American mobs, voting, etc.

"I attended, for three successive days, in Covent Garden Square, the violently-contested election for Parliament, between Fox, Lord Hood, and Wray. It was a spectacle of the deepest excitement and interest; but disgraceful in the outrages and violence constantly attending it. I occupied a position near the hustings, upon a temporary stage, which afforded me a view of every occurrence.

"The candidates, with their immediate friends, were stationed in front of a small church, the hustings being inclosed within a railway. From my elevated station, looking upon the sea of faces, I judged there were assembled within the square, at the windows commanding a view of it, and in the adjacent streets, twenty thousand spectators, to witness *freemen* giving in their suffrages.

"The contest had already continued several weeks. Instead of the silent dignity that usually characterizes an American election, here all was confusion and conflict; bloody noses and broken heads—intimidation and corruption. In the midst of the canvass, two self-created armies were seen entering the square, at different points; the one headed by a son of Lord Hood, (a captain in the navy,) consisting of sailors, and armed with bludgeons; the other led by a champion of Fox, composed principally of hardy Irish chairmen. They bore banners inscribed with the names of their respective candidates.

"The purpose of each party was to secure to its friends access to the polls. These zealous and *intelligent* champions of British liberty and *free* elections, met with a rude shock exactly in front of the hustings. A violent conflict ensued; each party made great efforts to prostrate the standard of its opponents. They fought with proverbial English ferocity. The excitement instantly spread in every direction, and clubs, fists, and canes were in brisk motion throughout the crowd. Such a scene I had never witnessed. Victory soon declared for the sailors; the chairmen were scouting through every avenue, with the sailors in brisk pursuit.

"The poll was in consequence open exclusively to the friends of Hood and Wray. Within two hours, the chairmen, strongly reinforced, returned, and a new conflict ensued. I saw Fox, in front of the hustings, clapping his hands and shouting with the utmost engagedness. The sailors, in turn, were compelled to fly, leaving many of both parties mangled and bloody, who were borne into the adjacent houses. A French gentleman at my

elbow, justly exclaimed: 'If this be liberty, Heaven deliver my country from it.'

A pleasant glimpse of greatness under a cloud is afforded in the following sketch of the illustrious French refugees, who fled from the horrors of their own bloody Revolution to enjoy the peaceable fruits of ours. It appears their gratitude was of a piece with that of kings, and other fine people by the "*grace of God.*"

"The residence for a short period of Talleyrand in this country, during his exile, in a condition of indigence and destitution, is a historic fact. His circumstances and position are somewhat illustrated by trivial incidents, which have been noticed in the manuscripts of Mr. Watson :

"In the years 1794 and '95, I resided in the northern suburbs of Albany, then known as the Colonie. Mons. Le Contaulx, formerly of Paris, a very amiable man, was my opposite neighbor. His residence was the resort of the French emigrants. During that period, Count Le Tour du Pin, a distinguished French noble, made a hair-breadth escape from Bordeaux, with his elegant and accomplished wife, the daughter of Count Dillon. They were concealed in that city for six terrible weeks, during the sanguinary atrocities of Tallien, and arrived at Boston with two trunks of fine towels, containing several hundred in each; the only property they had been able to save from the wreck of an immense estate. They came to Albany, and brought me a letter of introduction from Thomas Russell, an eminent merchant of Boston. Soon after, they purchased a little farm, upon an eminence nearly opposite Troy.

"Here they were joined by Talleyrand, who had arrived about the same time in Albany; also, an exile, and in want. I became intimate with them, from these circumstances, from my familiarity with their country and knowledge of the French language. They avowed their poverty, and resided together on the little farm, suffering severe privations, bringing to Albany the surplus produce of their land, and habitually stopping with their butter and eggs at my door. They yielded with a good grace to their humiliating condition.

"In the winter following, I was surrounded in my office by a group of distinguished Frenchmen: the Count, Talleyrand, Volney, the philosophical writer and traveller, Mons. Pharoux, a very learned man, and Des Jardin, a former Chamberlain of Louis XVI. They considered me a Frenchman at heart, and appeared to forget that I was an American, jealous of the rights, liberties, and honor of my country. Their remarks were often revolting to my sentiments and national pride. Sympathy and compassion for their fallen estate constrained me to endure this language, although they did not hesitate to avow their detestation of American institutions, and their disgust at our manners and habits.

"On the occasion referred to, after having indulged in this train of remark, and speculating upon the posture of European affairs, Des Jardin at length turning to me, exclaimed: 'Yes, my friend, before this war' (the war waged by despotism against republican principles) 'shall end, your frontier will be lined with French bayonets.' To this sentiment they all seemed to respond in acquiescence. My American blood was excited beyond forbearance, and I replied: 'God grant, if so, that the invaders may be repelled at

the threshold, or exterminated to a man.' Here we were at issue, and our social intercourse terminated.

"Soon after this, Talleyrand was swaying a potent influence in the councils of France. Whether these hostile sentiments were infused into the Directory, I have no knowledge; but it is certain, when our three Envoys were literally supplicating for peace, at the foot-stool of this power, they were received with an arrogance and intolerance that insulted the dignity, and trampled contemptuously upon the independence of a free nation. This, however, was the extreme point of our degradation. Adams was found a lion in the path of these aggressions. An open war ensued, in which our infant Navy, the child of his own creation, gloriously sustained the honor of our flag, and our national rights. Truxton, in the *Constellation*, captured a French frigate of equal size, and repelled the attack of a second. *Truxton against France*, was the language of the day; for he performed alone in his gallant ship, all the fighting. The French government retracted, and an honorable peace was consummated."

Probably if *Truxton* had lived in 1856, he would have been put upon the *retired list*, fighting, at present, affording apparently very serious ground of complaint against naval gentlemen. We would advise them, under the rule adopted in the celebrated case of *Rolando vs. the Chinese piratical junks*, whenever they find themselves in such quarrelsome company, to clap their swords on the cabin-table, and, with *Ancient Pistol*, pray, that "Heaven may send them no need" of such unchristian and bloody-minded instruments.

Apropos to naval affairs, we must be indulged in one more extract from this pleasing volume; it is about the battles on the Lakes.

"After taking our leave of the Niagara, we proceeded to the shore to visit the arsenal, and were much gratified by the inspection of the shattered spars and cannon of both fleets. I can recall no event of my life more fraught with the luxury of national pride, in which purest and loftiest patriotism could so widely expatiate, as when I contemplated in the scene the rising glory of the Republic, and indulged the grateful and proud conviction, that the ships, or decaying hulks under my eyes, had done more to humble the arrogance of Britain than all the navies of France and Spain, through the long annals of naval warfare. We had often beaten her before, ship to ship, but the battle of Erie was our first trial in naval tactics, fleet against fleet.

"I boldly challenge the history of England to unfold a nobler display of skill, decision, and bravery, than was evinced by Perry, a comparative boy of Rhode-Island, and his officers and tars, in every stage of this well-fought battle. The father of Perry I knew well in the Revolutionary war. He commanded a packet between Newport and Providence, and was called, I think, Kit Perry.

"What incident in history is more noble and chivalric than that momentous and decisive crisis when Perry left his almost conquered and disabled ship, the *Lawrence*, in an open boat, exposed to the fire of the

British fleet, and passed to the Niagara, a ship fresh and uninjured, thus deciding the fortunes of the day, and capturing every vessel of a superior enemy?

“We were rowed back to town across the harbor, and inspected the public store-house, the spot where Perry built his ships, and the identical boat in which he passed to the Niagara, which was lying on the beach in good preservation.

“The officer who conducted us in the yawl, a true son of Neptune, not only declared, but swore to the fact, that the Lawrence had been sunk three times alongside the Queen Charlotte, that she could not be kept there, having each time fell off in the raking position in which we saw her, in spite of them. He appeared perfectly serious in the belief, that this was a preternatural affair.

“In the year 1814 and during the late war, I had frequent, familiar, and unreserved conversations with a British officer high in rank and character, upon the subject of our successful naval encounters with British ships. He freely conceded the fact, and in elucidation, remarked, that he met his friend Gen. Hyslop in London after the capture of the frigate Java, who, with many officers and soldiers, was a passenger in her, *en route* to the East-Indies; that he inquired of Gen. Hyslop, how it happened, that the Java was captured by the Constitution, when it was admitted, that she was of about equal force, of superior equipment, and almost doubly manned. That Gen. Hyslop replied to him, ‘They expected, on falling in with the Constitution, to make a short job of her capture.’ He remained, he said, on the quarter-deck of the Java, through the engagement, and was astonished to see the superior gunnery of the Constitution, she discharging during the battle three broadsides to two of her antagonist, which added in effect one third to her weight of fire; and to this circumstance he imputed the victory of Bainbridge. My friend added, that Gen. Hyslop said to him, from his subsequent observation and inquiry he was convinced the American sailors were far more active and elastic in their habits and motions than the British. The same result which signalized the combat between the Constitution and Java, characterized the numerous battles in the Revolution, between American and British privateers, and still more marked and decisively those of the late war.”

We take leave of this volume with regret. It is a valuable contribution to American literature and history, and will, we hope, serve to bring to light many important facts connected with the past, which now lie hidden in MSS., letters, and memorandums, in private hands. Let us have in print all that remains of that glorious period. The influence exerted by every scrap and pen-mark of the patriot men of Revolutionary times, is happy and healthful. We need to learn the lesson which privation, war, oppression, and loss of this world's goods taught them. It was a noble lesson of self-reliance, of exalted patriotism, of dauntless courage—a whole school of virtue. We have more money nowadays, and more vanity than they had; scarcely, alas! as much principle. Let us have the intimate record of their daily life, which, also, had a daily beauty in it,

that we may learn to live as they did; that we may *feel* and *act* as they did the great fact that,

"Whether upon the scaffold high,
Or in the battle's van,
The noblest place for *man* to die
Is where he dies for *man*."

H. Critique de *Men and Times of the Revolution*, de Elkanah Watson. *The New Englander and Yale Review*, Volume 0016, Issue 61 (February 1858), pp. 215-216.
<http://digital.library.cornell.edu>

We have examined the *Memoirs of Elkanah Watson*,* in the hope of learning something of the great men, and great events, which mark the period in which he lived—from 1758 to 1843. During his life-time, there occurred the most important changes in the social condition of a large portion of the civilized world. A Biography which would throw light on the character and principles of any of the distinguished men of those times would be of especial interest, but we have been unable to find anything of real value in the book before us.

On September 4, 1777, Elkanah Watson commenced a journey from Providence, R. I., to Charleston, S. C., shortly after the battle of Brandywine, and at about the time of the advance of the British on Philadelphia. The brilliant northern campaign, which resulted in the surrender of Gen. Burgoyne, soon followed. It was about the time when articles of confederation between the thirteen "United States of America" were agreed to in Congress, and when a treaty of alliance with France was concluded, but there is nothing more stirring in his account than the finding a negro hung in chains, in Virginia, and the knocking down an impertinent barber in North Carolina. Two years subsequent, Mr. Watson visited Europe, where he spent five years in

* *Men and Times of the Revolution, or Memoirs of Elkanah Watson*, including his Journal of Travels in Europe and America from the year 1777 to 1842, and his correspondence with public men, and reminiscences and incidents of the American Revolution. Edited by his son, Winslow C. Watson. 2d Edition. New York: Dana & Co. 1857.

France, England and Holland, but although we find such names as Dr. Franklin, Thomas Paine, Silas Deane, Lord Shelburn, Watt, Burke, Pitt, Fox, Sheridan, and John Adams in the table of contents, we find little respecting any of these persons, and that little of trifling consequence. He professes to have been on very intimate terms with John Adams and Franklin, and to have corresponded familiarly with the former for fifty years, yet we learn nothing new respecting either of these great men, and the few letters of Adams which are published have little interest.

In 1784, he embarked on a sloop from Boston to New York with Rufus King, Elbridge Gerry and Judge Sullivan, on their way to Congress, but records the fact only as an "illustration of the mode and facilities of traveling, existing at the period."

The latter part of Mr. Watson's life appears to have been usefully employed in the promotion and encouragement of agriculture, and he died at the advanced age of 84, in the year 1842, at his residence in Berkshire county, Massachusetts.

There has also been laid before us a collection of sketches* of no great value as history, but illustrative of some of the important events which have occurred in France, more particularly since the execution of Louis XVI. It would be more valuable, if its scope was more restricted.

I. Critique de *Memoir of Thomas H. Perkins*. *The North American Review*, vol. 83, no. 172, July 1856, pp. 217-233. <http://digital.library.cornell.edu/>

ART. XI.—1. *Memoir of THOMAS HANDASYD PERKINS; containing Extracts from his Diaries and Letters. With an Appendix.* By THOMAS G. CARY. Boston: Little, Brown, & Co. 1856. 8vo. pp. 304.

2. *Lives of Eminent Merchants.* By FREEMAN HUNT, A. M., Editor of the Merchant's Magazine. Vol. I. New York. 1856. pp. 576.

COMMERCE is now the chief estate, the controlling power, the paramount interest, of the civilized world, and its compar-
VOL. LXXXIII. — NO. 172. 19

ative ascendancy in the several nations of Christendom might with little error be assumed as the type and gauge of their respective measures of civilization. Where the titular aristocracy refuses to recruit its leanness from the mercantile ranks, it has already fallen below them in respectability and influence; while, in England, nothing so tends to keep up the prestige of nobility as the various ways through which mercantile blood and wealth are perpetually renewing the vitality and repairing the wasted substance of the titled orders. In this country, commerce is at the North unrivalled in position and power; in the South, in proportion to their relative numerical forces, it is a competitor on more than equal terms with the proprietary aristocracy. To a larger degree than is generally conceived, it holds or bestows the chief places in society, and in all portions of the public administration not immediately depending on the national executive. Nor is this condition of things in any sense a plutocracy; it indicates the preponderant weight of the mercantile mind and character. Commerce is emphatically a liberal profession, both in the prerequisites for success in it and in the training which it gives. It was not always so. Until the present century, its routes, modes, and customs were liable to but slight and slow changes, its competitions were by no means active, and its individual branches might be pursued by men who had neither genius nor culture. But now the merchant must throw his feelers out to every zone and shore, must maintain converse with the courts and markets, the wars and negotiations, the resources and alliances of every nation, and must be able to translate every flash of intelligence borne on the speaking wires into the dialect of the exchange. Yet more, he must be endowed with keen foresight; for his success will often depend on his deductions from slight, or ambiguous, or complicated premises. Nor in such a case can he, like an adroit politician, save his reputation by being obscure and oracular; but his predictions are uttered in a form in which none can misread them, or fail to compare them with their issue.

Thomas Handasyd Perkins holds a pioneer's place with reference to the mercantile profession as it now is in New England. Brought up under the old *régime*, he was the founder

and for many years the leading mind of the new. There was no little of heroism in his early career; for, in repeated instances, he followed no precedent, but trusted his fortunes to the sole, and as it proved unerring, instinct of his own mercantile genius, exploring new directions of enterprise, opening untried avenues of intercourse, and mining fresh veins of hidden wealth.

He was born in Boston in 1764. His father was a merchant, and his mother, who survived her husband for thirty-six years, continued his business with eminent skill, prudence, and success, at the same time discharging all a mother's duties for her numerous family, and filling a large and honored place in connection with the charitable associations of her native town. He was prepared for college under the tuition of Rev. Dr. Shute of Hingham; but, preferring a more active life, he was placed in the counting-room of the Messrs. Shattuck, then among the principal merchants of Boston, and remained with them till he was of age. Shortly afterward, he entered into partnership with his elder brother, in St. Domingo; but finding the climate uncongenial, he soon returned to Boston, and for some time attended to the business of the house in the United States. In 1789, his attention was first turned to the East Indies, and he undertook, as supercargo, a voyage to Batavia and Canton. His memoranda of his residence in Java form an important portion of Mr. Cary's Memoir, and, in the paucity of information of that date with reference to the island and its inhabitants, they have even a high historical value. His business and that of the firm of J. & T. H. Perkins, formed after the St. Domingo insurrection in 1792, had thenceforward China and the northwest coast of America for their most important and lucrative directions; and the brothers eventually established a house at Canton. But their operations extended also to almost every quarter of the world then open to American commerce.

In 1794 Mr. Perkins took passage for Bordeaux, with a cargo of provisions, in a ship belonging to his own firm and that of S. Higginson & Co., of which his younger brother was a member. He was in France during some of the most exciting and sanguinary scenes of the French Revolution, and,

having sold most of his cargo to the government, was obliged to reside for several months in Paris, in the endeavor to secure payment from the appropriate bureau. He witnessed the execution of Fouquier Tinville, the public accuser during the ascendancy of "The Mountain," and of five judges and ten jurymen who had aided him in the mock-legal forms by which multitudes of innocent victims had been murdered. While here, he was enabled to perform for the Marquis de La Fayette an important service, the details of which are related as follows in an autobiographical sketch prepared for his family:—

"Mr. Monroe, the minister of the United States, told me that he wished a service to be rendered by some one, and felt great interest that I should give my aid to it. The object was that I should aid in sending Mr. George Washington La Fayette to the United States. His mother, the Marchioness La Fayette, was then in Paris with her daughters, and Mr. Frestal, their tutor. Mr. Monroe gave me a letter to her; and I found her lodged in the third story, in the Rue de l'Arbre Sec. She explained her object to me, which was to get her son sent to the United States, to prevent him from being drawn by the conscription into the army. He was then fourteen years of age. The proposal she made to me was, that I should apply to the Convention for permission to procure a passport for her son to go to America, for the purpose of his being educated in a counting-house. As the Marquis was in bad odor in France, it was deemed necessary to sink the real name of the party, and to apply to the Committee of Safety for a passport for G. W. Motier, this being a name of his family which he had a right to assume. Madame La Fayette was intimately acquainted with Boissy d'Anglas, the president of the committee, and one of the old aristocracy of France; and from him she had assurance, that, if the application were made by an American, it would be favorably received. The Marquis was at the time prisoner in the castle of Olmutz, in Austria; and the object of Madame was to go to him with her daughters, and solace him in his deplorable confinement, where his health was suffering.

"The application to the committee was complied with; and my friend Mr. Russell, who took an active part in aiding in the plan, accompanied George La Fayette to Havre, where was an American ship in which I had an interest, commanded by Capt. Thomas Sturgis, brother to Mr. R. Sturgis, who married my eldest sister. To him I gave letters, requesting that Mr. La Fayette might have a passage in the ship, which

was freely accorded. Mr. Russell and myself paid the expense of the journey and the passage; and Mr. La Fayette arrived in Boston, where he was cordially received by my family, and passed some time there. He afterwards went to Mount Vernon, and lived in the family of General Washington, until, in the following year, he returned to Europe, when he entered the Revolutionary army.

“He served with reputation; but, as the name was not a favorite one with the existing leaders, he was kept in the background by the influence of General Bonaparte; and retired, after a year or two of service, to private life. He is yet living (1846), and has been a member of the House of Deputies since the fall of Bonaparte.

“Madame La Fayette went to Austria, and remained with her husband to the time of his liberation. Immediately after his being set at liberty, he wrote me a letter, dated at Olmutz, thanking me for the share I had taken in enabling his wife to visit him in his distress, and declaring that I had been the means of saving his life by the means used in restoring his family to him. This letter is now in the possession of Mrs. Bates, of London, to whom I gave it as an interesting article for her portfolio.” — pp. 57 – 59.

During Mr. Perkins’s detention on the Continent, he made a tour through the interior of France, and the principal cities of Holland. On his return to Paris, he was present at the important trial described in the following extract from his diary, bearing date June 16, 1795: —

“We are informed this day that the trial of the eight deputies of the National Convention, who were decreed of accusation by their colleagues, as promoters of the disturbances of the 1st of Prairial, is to come on before the Military Commission. This court has been established since the Revolutionary Tribunal was abolished. It is neither more nor less than a court-martial, and is composed of eight officers of rank. They have had the trial of all those persons who have been arrested as concerned in the attempt against the Convention, many of whom they have sent to expiate their crime at the guillotine.

“The name of the Revolutionary Tribunal has been detested throughout this country; for it has condemned all the martyrs who have suffered in the cause of liberty through the influence of Robespierre; and, indeed, all who suffered by the guillotine had their mock trial at this bar. The last trials before this tribunal were those of its former judges, jurors, and attorney-general; who were tried for the crimes they had committed while in office, and condemned to die for their unheard-of cruelties by the same machine to which they had condemned thousands.

young man, of about twenty-six or twenty-eight. If his fate is to be a guillotine, Mr. Russell and I are of opinion he will meet it like a man. Indeed, they all show an astonishing degree of coolness and reconciliation to the fate that awaits them, particularly Bourbotte, who, as he left the room, bowed and smiled upon several persons, who were, I suppose, some of his acquaintance. There is one thing respecting this trial which I cannot think quite right. When these men were decreed of accusation, and ordered to be tried by the Military Commission, they called upon several members of the Convention as witnesses in their favor. The court referred the propriety of calling the members of that body, who had been their accusers, as witnesses; and the Convention, after discussing the point, agreed that the court were competent to determine everything of that kind, and passed to the order of the day. The fact is, the members were not called! Had there been a question of calling any of the members of that body, who accused the prisoners, in behalf of the government, it would not have been right; but that they should deny this privilege to the accused, seems to me extraordinary. The judge informed us, at about half past three, that the court would be opened again the next day at twelve o'clock. As I was going out, the officer who conducted us to the chamber told me, that, if I wished to see them receive sentence, I must come by eleven o'clock to-morrow. There seems to be no doubt in the minds of the people how this business will terminate; and I dare say they would not be insured from the axe of the law for ninety-nine per cent. Romme appeared to me to be the only one who had fear marked upon his countenance. He is very obnoxious to the reigning party; and they will rejoice at his fate, should it be execution on the Place de la Révolution. If possible, I shall go to the commission to-morrow." — pp. 165 - 171.

On leaving France, Mr. Perkins visited London, and spent several weeks in England; but the facilities of travel, though superior to those on the Continent, were not such as to invite extensive journeying; the roads were infested by highwaymen; and he confined himself to the southern part of the island. He still continued the diary from which we have already quoted, and put on record many details, which enable the reader to estimate the changes that have occurred during the sixty most eventful and most progressive years of modern history. Did our limits permit, we should be glad to quote the narrative of his visit to Newgate, which had for several years been the model prison of the time, and bore many then recent tokens of the humane philanthropy of Howard.

The journal and reminiscences connected with this voyage and European residence occupy about half of the volume under review, and they constitute a narrative of rare interest and value. The writer's position as an acknowledged, yet deferred, and therefore somewhat privileged creditor, of the then existing government of France, and the favor with which he was regarded as an American, secured for him a near view of passing events and their prominent actors; while his keen powers of observation, his calm good sense and stable principles, assure us of the literal authenticity of his rendering of facts, and of the genuineness of the moral sentiments expressed in connection with them.

The European journal is followed in the Memoir by a narrative in his own words, which could never have been read with more interest than now that the filial piety of our generation is busy in rescuing from oblivion all attainable memorials of him, whose common paternity remains almost the only recognized bond of our national union.

“The circumstance of my interference in sending young La Fayette to this country was the cause of one of the most interesting events of my life. It was known to General Washington, through the father or son, or both, that I had been active in effecting the removal of the young man to this country; and, from the great partiality he had for the Marquis, he was pleased to regard the actors in a favorable light.

“In the summer of 1796, I visited the city of Washington, which was decided upon as the future seat of government, though Congress still sat at Philadelphia. While I was there, General Washington passed some days at the new seat of government. He lodged at the house of Mr. Peters, who married a Miss Custis, granddaughter of Mrs. Washington. At a ball given by Mrs. Peters, to which I was invited, I was introduced to the General by Colonel Lear, his private secretary, and was graciously received, and invited to visit Mount Vernon, and pass some time there. This was not to be declined; and, a few days after, I went, as invited, to pay my respects to the man I cherished in my mind beyond any earthly being. There was no company there except Mr. Thomas Porter, formerly of Boston, who then lived at Alexandria, with whom I was intimately acquainted, and who was a great favorite at Mount Vernon. He took me to the residence of General Washington, and returned after dinner to his own residence.

“It is well known that the General was not in the habit of talking on political subjects with any but those connected with him in the government. Indeed, he was what may be called a silent man, except when necessity called upon him to be otherwise. He conversed with me on internal improvements; and observed to me, that I should probably live to see an internal communication, by canals and rivers, from Georgia to Massachusetts. The State of Maine had not then been separated from the old Bay State. He little thought, at that time or ever, of the railroads which now span the country. General Washington, it is understood, was the first projector of the Dismal Swamp Canal, between Chesapeake Bay and Albemarle Sound, in North Carolina, at that time a great undertaking, as well as the lockage of the Little Falls of the Potomac. As was before remarked, I was the only guest at Mount Vernon at the time spoken of. Mrs. Washington, and her granddaughter, Miss Nelly Custis, with the General, were the only inmates of the parlor.

“The situation of Mount Vernon is known to every one to be of surpassing beauty. It stands on the banks of the Potomac, but much elevated above the river, and affords an extensive view of this beautiful piece of water and of the opposite shore. At the back of the house, overlooking the river, is a wide piazza, which was the general resort in the afternoon. On one occasion, when sitting there with the family, a toad passed near to where I sat conversing with General Washington; which led him to ask me if I had ever observed this reptile swallow a fire-fly. Upon my answering in the negative, he told me that he had; and that, from the thinness of the skin of the toad, he had seen the light of the fire-fly after it had been swallowed. This was a new, and to me a surprising, fact in natural history.

“I need not remark how deeply I was interested in every word which fell from the lips of this great man. I found Mrs. Washington to be an extremely pleasant and unaffected lady, rather silent; but this was made up for by the facetious and pleasant young lady, Miss Custis, who afterwards married Major Lewis, a nephew of the General, and who is yet living. During the day, the General was either in his study, or in the saddle, overlooking the cultivation of his farm.

“I shall never forget a circumstance which took place on the first evening I lodged at Mount Vernon. As I have said before, it was in July, when the day trenched far upon the evening, and at seven or eight o'clock we were taking our tea; not long after which, the ladies retired. Knowing the habit of the General, when not prevented by business, to retire early, at about nine o'clock I made a movement in my chair; which led the General to ask me if I wished to retire to my

chamber. Upon my answering in the affirmative, observing there was no servant in the room, he took one of the candles from the table, leading the way to the great staircase; then gave me the candle, and pointed out to me the door at the head of the stairs as my sleeping-room. Think of this!

“In the room in which I laid myself down — for I do not think I slept at all, so much was I occupied with the occurrences of the day — was a portrait of La Fayette the elder, and, hanging over the fireplace, the *key of the Bastile*, which, I believe, retain the same places to this day. On the afternoon of the second day after I arrived, I took my leave of Mount Vernon, more gratified than I can express.

“In the autumn of the year of my visit, Mr. Stuart (Gilbert) painted the full-length portrait of the General, which is much the best likeness I have ever seen of him. The bust I have, also by Stuart, is a *fac-simile* of the original. The portrait of Mrs. Washington, also by Stuart, now in the Athenæum, is an excellent likeness of that excellent lady. I remember her amiable expression of countenance, and courteous, unaffected manner, as well at this time as half a century since.

“The President, having inquired of me if I had visited the Great Falls of the Potomac, and being answered in the negative, observed to me, that I ought not to leave that part of the country without visiting them. I made the excursion, though pressed for time, and to my great satisfaction.

“I consider the visit to Mount Vernon as one of the most interesting of my life. It was the only opportunity which I should have ever had of conversing familiarly with this great and good man. Two years after my visit, he died, at his residence, of croup. It is stated that he was not well treated for the disorder, and that with more skill his life might have been preserved; though I doubt if his happiness would have been preserved to him, had his life been spared. Detraction and calumny had assailed him.

“The new city of Washington, when I was there, had but few houses. The Capitol was not built for many years afterwards; and when Congress first sat there, it occupied, I think, a building erected by means of a tontine speculation, got up by a Mr. Blodget, who went from Massachusetts, and was well known as a great projector of speculations of one sort and another.” — pp. 197 – 201.

During the closing years of the last century and the earlier part of the present, Mr. Perkins was principally occupied in establishing and extending those branches of foreign commerce with which his name and family are so closely asso-

ciated in the general mind. The happy results to individual fortune and to the mercantile interests of New England, that may be directly or indirectly traced to the voyage of 1789, to which we have already referred, it would be impossible to overrate, and the estimate that would seem the most fabulous might be the least so. During the difficulties that preceded the war of 1812, his house still maintained its lucrative commerce with China, and at the same time engaged largely in the shipment of provisions to Spain and Portugal. In order to complete the pecuniary arrangements connected with this peninsular trade, Mr. Perkins took passage for London in the summer of 1811, and remained in England till the following spring. He then visited Paris, by the way of Morlaix, where he was detained for three weeks as a person devoted to the English interest, and therefore hostile and dangerous to the French government. While he was at Morlaix occurred the touching incident, to which reference was made in a former number by one of our contributors, but which we cannot deny ourselves the pleasure of quoting, as modestly and gracefully told by himself in a letter to his wife. The statement by Mr. Cary which follows the letter is proof positive that the generous lodger not only started the subscription, but left no risk or doubt as to its completion.

“The family in which I lived was one of the most respectable in Morlaix, in point of property, previous to the Revolution. Like many others, it was reduced to very narrow means by the then existing state of things, as their wealth consisted principally in vessels, which either perished at the wharves, or were taken by the powers which then ruled, and were totally lost to Monsieur Beau, who was their proprietor. Having been the agent for the lead mines for a long time, this was a resource to him; and although the stipend arising from this was a moderate one, yet it served to feed his wife and children, who were some six or seven in number. M. Beau died a few years since, and left his widow without any resource for the support of her family. Being a woman of a good deal of character, the company to whom the mines belong concluded to continue the agency in the hands of Mrs. Beau, who, with the aid of her youngest son, has carried on the purchases and sales to this time. The two eldest sons got clerkships in the tobacco manufactory, and a daughter was married; so that but one daughter and one son were upon the shoulders of the old lady. Their means

were, to be sure, small; but their wants were few; and, although their whole income was not more than six hundred dollars per annum, the son who aided his mother in the lead-mine agency had made a matrimonial engagement; and, not believing that "Love would fly out of the window, though Poverty looked in at the door," a day was designated for the marriage; and I was invited as a guest at the meeting of the family, which was to take place in the evening. The marriage ceremony took place in the morning, at the parish church; and at about ten o'clock I was introduced to the bride, whom I found to be, as I had heard her represented, a beautiful woman of about twenty, with a very prepossessing countenance, which, it was universally acknowledged, was a perfect index of her amiable mind. She seemed perfectly happy; and nothing but joy was visible in every countenance in the family. All was happiness and gayety and laugh and frolic. Mark the sad change. At twelve o'clock, the bridegroom received notice that he had been drawn in the conscription; and that on *Sunday* he must be at Campège, a distance of thirty leagues. This was on Thursday. In such cases, entreaty is vain, and never resorted to, because always ineffectual. To go to the army was to *go*, to return when the exigencies of the state no longer required his services. The whole family was in a state little short of distraction when I left the town, which was early on the next morning. The lowest price at which a substitute could be procured was three thousand francs; and the family could not command half the money in all its branches. The peculiar situation of this family seemed to paralyze the whole town, and led to an exertion which is seldom made, and which proved effectual in preventing this young man from being torn from the embraces of his charming wife and amiable mother. I have the satisfaction of having put the thing in train, and shall always consider the opportunity as one of the most gratifying which ever presented itself to me. After my arrival in Paris, I received a letter, saying that my example had been followed, and that it had produced the effect desired. This is an anecdote, or rather this part of it, for your own private ear; and you will not, of course, show this letter.'

"Some years afterwards, he was again at Morlaix; and, as a proof of the affection and respect with which the remembrance of him was cherished, he found that the room which he had occupied at the time of this occurrence had been kept in the precise order in which he left it, no article having been removed from its place." — pp. 216 – 218.

In 1822, Mr. Perkins sustained a severe bereavement in the death of his elder brother and partner, whose life had been one

of eminent purity, probity, and benevolence, and whose name is imperishably associated with the Boston Athenæum by a munificent endowment in his lifetime, and with our University by an equally liberal bequest, — the foundation of the chair of which Professor Peirce is the present incumbent. Mr. Perkins for sixteen years after this event maintained his place as senior partner in the firm, which had owed its distinction and success so largely to his energy.

“After his retirement from commerce,” writes Mr. Cary, “Col. Perkins found sufficient occupation in the management of his property; in various matters of a public nature which interested him; and in the cultivation of trees, and particularly of fruits and flowers, on his estate at Brookline. He was remarkable for his love of nature; and, in travelling, sometimes went far out of his way to examine a beautiful tree or to enjoy an interesting view. Occasionally he made a voyage to Europe, renewing his observations on the changes and improvements that were to be seen there. He had crossed the Atlantic many times besides the instances that have been referred to, always keeping a diary, which he filled with the incidents that occurred, with the results of his inquiries, and with remarks worthy of an intelligent traveller, and sending home works of art, some of which were bestowed as gifts. He took a lively interest in the progress and welfare of American artists; kindly aiding some who desired to improve by studying the great models in Europe, and liberally purchasing the works of those who deserved encouragement.” — pp. 243, 244.

His bodily constitution seems to have been elastic rather than firm. Often reduced to alarming debility, he rose again to vigorous health with the excitement and pleasure of a journey, or the mere preparation for a voyage. When nearly ninety years of age, and much bowed by infirmity, he visited Washington on business; and, grieved to learn that labor on the monument to the memory of Washington was likely to be suspended for lack of funds, he on his return engaged with earnest alacrity in measures adapted to revive a fresh interest in the work, and was the efficient cause of a large subscription toward that enterprise in Boston and its vicinity. He had for many years been deprived of the use of one of his eyes by cataract, and early in 1853 he was threatened with total blindness by the rapid progress of the same disease in the eye that had remained sound. Under these circumstances he re-

solved to submit to an operation on the organ that had so long been obscured; and the cataract was so successfully broken up, that he was able to the day of his death to read and write, though not with his wonted ease. His mind retained to the last, not only its clearness and firmness, but its fresh interest in whatever claimed regard, and its large scope of cognizance and thought. He died after an illness of a single day, on the 11th of January, 1854, in the ninetieth year of his age.

What we have said indicates the high place which we are inclined to concede to Mr. Perkins as a man of talent, — we might almost say of genius; for the intuitive and constructive faculties which confer this latter title may be embodied in a voyage equally as in a romance, — may suggest a mercantile adventure as veritably as an epic poem, — may pervade a career of traffic no less than a life of learned ease or learned toil. In the subject of the memoir before us we perceive powers which would have made him a distinguished man in any walk of life. His prosperity was not fortuitous, but in the strictest sense of the word he was the *artificer* of his own fortune, which was the cumulative type and exponent of the depth of his insight and the keenness of his foresight. His success was inevitable, unless he had thrown away his opportunities by indolence, or crippled his ability by vice. His crowning merit was his generous use of what he could hardly have failed to win. Almost every public institution and charity of this city bears record of him as among its most liberal, and, it may be said with emphasis, its most timely benefactors. It was his wont not to cast his contribution in the full flow of the golden stream; but the outset of an enterprise, or some crisis of peculiar need, was the occasion of his bounty, which was also generally bestowed on terms which made it self-multiplying by constraining the liberality of others. Thus the donation of his mansion-house on Pearl Street to the Asylum for the Blind was accompanied with the judicious condition that fifty thousand dollars should be contributed by the public at large, — an endowment without which his own munificence, noble as it was, would have just sufficed to keep the institution poised between death and life. But his charity, never osten-

tations, and publicly proclaimed only when it might stimulate generous emulation in others, was freely yet warily bestowed in less conspicuous ways. He was especially fond of aiding the industry and enterprise of deserving young men in his own profession, and was always ready to help with a strong hand those who manifested the capacity and will to help themselves.

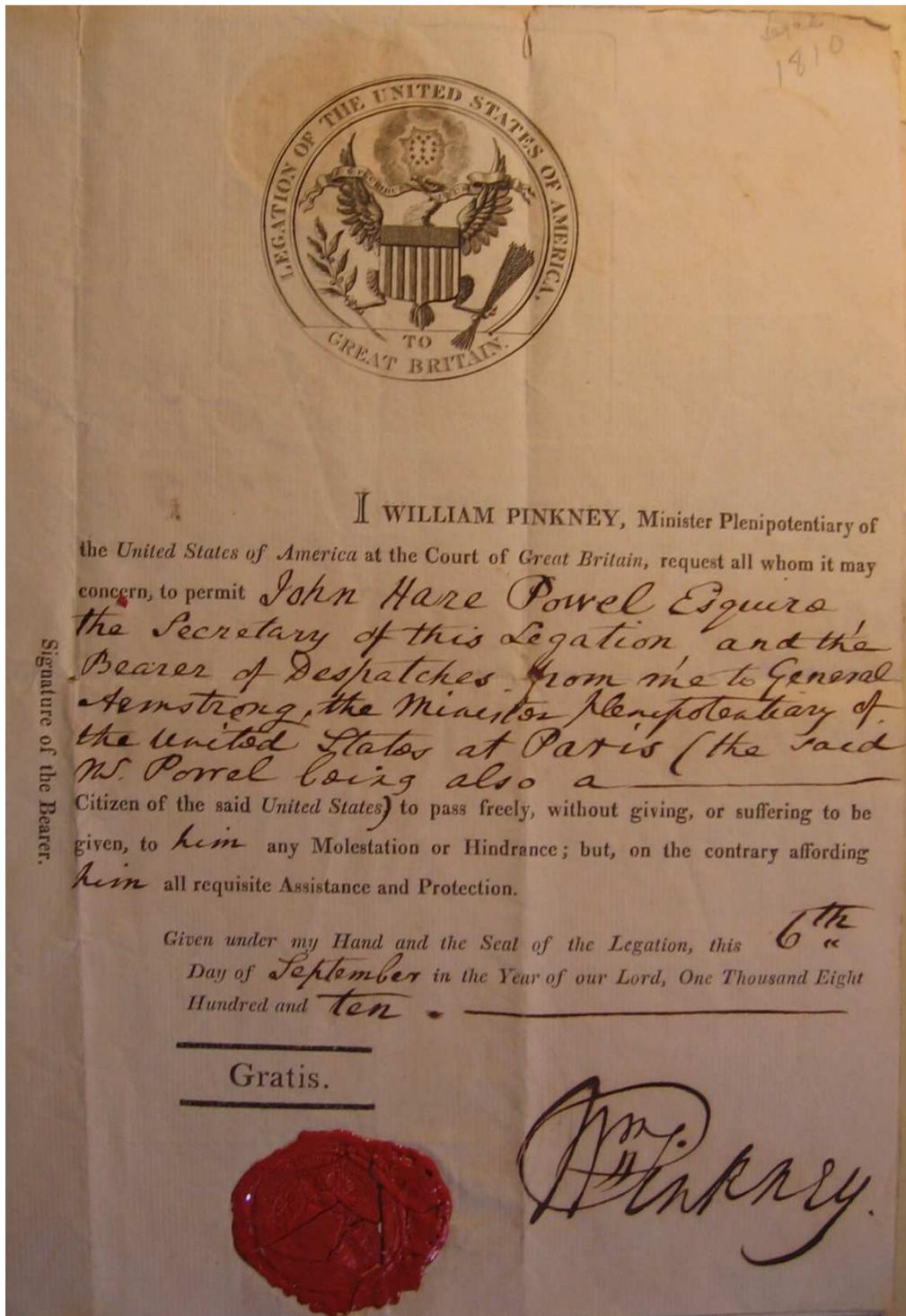
Mr. Cary has fulfilled his charge as a biographer with the skill, taste, and judgment for which his name is a sufficient guaranty. He found the materials for the most part ready to his hand in Mr. Perkins's letters and journals, yet needing a connecting thread of continuous narrative, which he has gracefully supplied. The volume is beautiful in its typography and mechanical execution, and it certainly was fitting that this memorial of one who played so important a part in the business and the philanthropy of his time should first appear in a form which might distinguish it from the books that are expected to "perish with the using." But it is a biography which ought to be in the hands of every young merchant and merchant's clerk in the country. It presents in many important aspects a model character, — not only one that deserves to be, but one that can be, imitated. We therefore hope to see it republished in a lighter and less costly form, in which we are sure that it will find its way and accomplish its work in many circles in which the present edition will have little currency.

The sketch which Mr. Cary subsequently expanded into the Memoir under review, forms the first of Mr. Hunt's series of "Lives of American Merchants." The volume already issued contains twenty "Lives," with an "Introductory Essay" by George R. Russell, LL. D., of Boston, on "The Calling of the Merchant, its History and its Influence." The "Lives" are all of them written *con amore*, evidently in every instance with a strong appreciation of the claims of the subject on the public knowledge and general regard. Among the writers are several whose names are representative names in our national literature. We have not space for the analysis of the volume, which we had intended to give. We find that we could do it no justice, unless we characterized each separate biography ;

for if any were made the subject of comment, there is not one which would deserve to go unnoticed. We will therefore only say, that we are acquainted with no series of American or modern biographies that can be perused with as vivid interest as this will command with American readers, nor yet with any that better deserves to take its place by the side of those series which time and common consent have rendered classical.

III- Documents liés au voyage et à son organisation

A. Passeport de John Hare Powel. De la main de William Pinkney, Ministre Plénipotentiaire des Etats-Unis à la Cour de St James, autorisant le voyageur à se rendre à Paris, 1810. *Powel/Powell Family Papers*, Mss., Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.



B. Billet de change à l'usage de Francis Cabot Lowell. Mss., Lowell Family Papers, 1804-1817, Massachusetts Historical Society, Boston.

N^o Exchange for £ 47. 7. 5. N^o. Boston Oct^r 19th 1805.
At Sixty days Sight of this Third of Exchange (first & second
unpaid) pay to the Order of Joshua Digby Esquire
Forty seven Pounds seven shillings and five pence Sterling.
Value received which place to account as advised by
To Samuel Williams Esq^r Your Humble Serv^t.
London. Francis C Lowell Esq



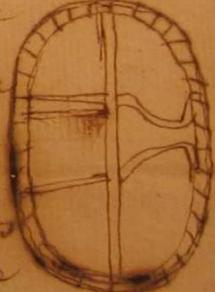
Third

C. Commandes personnelles d'objets à rapporter d'Angleterre par Thomas Clifford Jr., à l'occasion d'un voyage en 1770. *Letters from Thomas Clifford Jr. to Thomas Clifford Sr.* Mss. Clifford Correspondence, Pemberton Family Papers, 1641-1880, Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.

131

Memorandum
of sundries to be sent ^{on} Return of the Ship
for John Clifford

one Neat Pocket Book with a set of Instruments
in it - one Pair of Christial Stone Knee Buchels
take particular care they dont deceive thee and give
thee other sort of Stone, think thee had better apply
to some body who is ~~the~~ a Judge of Stone
let them be the size and shape of This pattern



Please to get me half a doz. different stamped
Handkerchiefs - one Pair of best Plated spurs
two of the Best Razors - one good Corkscrew
and one good Penknife - all which things I beg
thee will get for me and send in the ship Back

Memorandum

Order from George West Coast
one Nest of flanneled Brass Kettles to hold from 26 Gal^m to 2 quart.
just as they come from the Mill without Iron

Four Sheets plate Brass 51 Inches long 26 wide net to
weigh above 30 pounds a sheet 16^o of the same length & width
net to weigh above 28^{to} of Sheet, 4^o of same length & width
net to weigh above 26^{to} of Sheet

18 Bath metal kettles as light as they can be made
6 of four Quarts, 6 of three Quarts & 6 of two Quarts
6 do of your common high Iron Candle Sticks, four
Doz with trap balls & the other 2 do. without
for which he is to pay first Cost & Charges freight
& 10^o of Advance

for John Clifford
a pocket Book with a set of Instruments neat ^{his name} & last marked with
a pair christal stone knee buckles oval
2 do diff. stamped hks
1 pair plated spurs, 2 best razors, 1 good Lock screw
1 good penknife

for Anna Clifford } some Glases with Images in them
6 do stone plates }
6 do soap do } a glass Globe

for Anna Clifford Sent. 1 pair of Spectacles set in Silver
to suit a Person of about 50 Years of Age

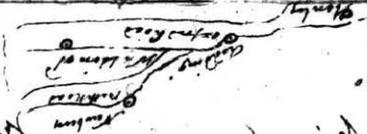
for Jacob Giles Junr.
1 do diff. stamped Handkerchief
1 pair plated spurs

D. Lettre de conseils sur les visites à faire en Angleterre : Samuel Barrett à Isaac Smith Jr., Boston, 23 janvier 1770. Smith-Carter Family Papers, 1669-1880, mss., Massachusetts Historical Society.

you will in 20 miles from to Oxford
 here I leave you to your papers guide
 for as I am to write the sheets
 from Oxford you must to one of Little
 the seats of Earl of Litchfield, &
 Woodstock Park of West of his Grace
 the Duke of Marlborough called Blenheim
 Castle at Oxford you have 2 Par-
 plets for your guide at Woodstock by & Ditto
 at Woodstock you will visit the polisher
 Steel Manufactory & return to
 Oxford from hence you go to the Abbey
 to Wallingford and Reading - in the
 you go by the Bath Road to Marlborough
 Newbury & Marlborough you proceed to London
 then to Deptford (where if you have a desire
 may be worth while to see the Manufactory
 & the quantity of each & the seats on the
 way you proceed thro' Henley to the
 London passing thro' many very delightful
 villages & visiting many elegant seats
 which for want of my Book, I cannot
 name

at present his enlargement & but which
 his Grandeur (the ship being near
 daily by great part arriving from the
 side of London & collect & but these are
 some capital Objcts which you cant
 see over such as your Parkway, West
 at Henley, & Eickingden near Salt Hill
 Eaton College, Windsor as the Hampton
 Court, Buckingham Palace &c
 This will compleat your journey
 from Paris to the Low Countries, and will take
 in the great number of interesting
 Objcts possible to comprehend in it.
 This is the Variety of the
 in the London & their University, with
 the most famous Prints thro' the
 Easton, not them, & other western coun-
 ties, you will, after having made the
 in the Town, be able to enter upon to
 much greater Advantages, in many Res-
 pects & I wish you as much Latin
 & French as I found in them
 I must conclude without a
 D. Barrett

about 260 miles



Retranscription de la lettre de Samuel Barrett à Isaac Smith, 23 janvier 1770.

Boston, January 23, 1770

Sir,

At your Father's Request, I now pay my Compliments to you; his connections in England will render any Letters of Commendation from me unnecessary, especially as his Friends will introduce you to mine with greater Advantage than I can, while the Modesty, & Propriety of your own Behaviour must engage you the Respects & Affection of all your Connections.

I shall however indulge myself the Pleasure of writing to Mr Champion of London, one of the worthiest, friendliest Men I met with in England & whose Advice I would have you pay a particular Regard to. You will always take peculiar Pleasure in his Family; & his Candour, Goodness, & Civility you will always reflect upon with the same Satisfaction that I do, while on Account, thereof I can commend my Friends to him with the most unreserved Confidence.

The present is to point out to you (what the Gentlemen of Bristol being wholly immersed in Business, will never think of mentioning to you) the various objects of Curiosity in that City & its Environs (*sic*) & in the Circuits you may take to London.

I labour under a peculiar Disadvantage, the Cursory Remarks which I made in my Tour (through 28 Counties) being at present & having been for 6 months past with Judge Oliver at Middlebro'.

One Restriction I laid upon myself which I recommend you as a very reasonable & profitable one; which was not to aim at compassing a greater Variety of Objects than I could consistently with my Business, Leisure & Finances, attend to satisfactorily; finding it better to understand one thing thoroughly than a great many superficially; reserving the Remainder very cheerfully till Providence should bring me to England again.

The principal Objects of Curiosity in or near Bristol are – St Mary Radcliff Church, the College, St Vincents Rocks, & Quay, the Hot Wells, Clifton, Durham Downs, the various manufactures, several other Downs & Riding Grounds, the Shell Grotto, Bristol Channel, the noble Seats & Gardens of Mr Morris at Chepstow, in South Wales, a few Miles from Durham Downs, over the River.

Cheddar Cliffs, Wells Cathedral. The BATH (here take the Bath Guide) and the CIRCUS at Bath & the Crescent. The (?) & Musee.

The Duke of Beaufort Seat at Petty France [Badmington Seat] on way to Gloucester; a city worth visiting. At this place the Cathedral, manufacture of Gloves & Pins, & People at Leisure to point out every thing curious to you.

From hence I advise you to go to Worcester - here the Manufacture of Porcelain, the Cathedral, & a most beautiful City – from hence to Droitwich. The Salt Works here must not be passed over. Next to

Broomsgrove, & Sturbridge; here the Glass Works, & near this Littletons [Lyttelton's house] called Hagley Park, the most perfect rural Gardens in the Kingdom.

From hence you will go to Wolverhampton, the Place of the Manufacture of the finest Brass & Steel Ware. Here also the Collegeale [Collegiate] Church is a Curiosity; from hence to the old City of Litchfield; here, as in other Places, you will naturally enquire into the Antiquities & other Things observable, & will find a great Deal of Amusement.

From Litchfield, you will proceed by the Way of Dudley Castle (a most valuable Relict of Antiquity & affords the most extensive inland Prospects in the Kingdom) & Town of Dudley thro several villages (comprehended in (?)'s territories for the Nail & Hinge Manufactures for about 15

Miles) to Birmingham; a Town where you will spend a few Days very agreeably (*sic*) in visiting the several Manufactories. Here I would particularly advise you to visit Mr Baskerville and you need no Introduction, but to pay him the Compliment & of seeing his Works & his Gardens.

From hence to Coventry where you will be entertained with great Variety in as dirty a City (except Bristol) as any in the Kingdom for 2 or 3 Days.

From hence passing Kenilworth Castle which you will stop to go over, you come to Warwick; a City remarkably worth visiting; as well as George Cliff and the Seat of the Earl of Warwick call'd Warwick Castle; these, with the Cathedral, & several publick (*sic*) Buildings, the City Gates, you will be much pleased with.

From Warwick to Northampton, another antient (*sic*) & fine City and near this are several Noblemens Seats, which you will probably visit - as of the Duke of Montague's, Lord Spencers, of the Earl of Strafford, & of Lord Hallifax.

Leaving this, you pass to Towcester near which is the Earl of Pomfrets- and so thro' Stony Stratford to Buckingham - within two miles of which you visit the most noble Pallace & Garden of Lord Cobham at Stow, the Particulars of which you have in a Pamphlet (by Way of Guide) at a Bookseller at Buckingham.

Having spent a Day or two at Stow you will in 20 miles come to Oxford, here I leave you to your Oxford Guide, (unless I were to waste ten sheets).

From Oxford you must visit Ditchley the Seat of the Earl of Litchfield, & Woodstock Park the Seat of his Grace the Duke of Marlbro' called Blenheim Castle. At Oxford you have a Pamphlet for your Guide at Woodstock Park & Ditchley. At Woodstock you will visit the polished Steel Manufactory - & return to Oxford.

From hence pass thro Abingdon, Wallingford and Reading, -& unless you go back on the Bath Road to Newberry & Marlbro' (which if you have Leisure may be worth while on account of Manufactures & Antiquities of each & the Seats on the way) you proceed thro' Henley &c to London passing thro' many very delightful Villages & visiting many elegant Seats which, for Want of my Books, I cannot at present particularize & but which had I more Leisure (the Ship being near Sailing & myself just recovering from Sickness) I could recollect & but there are some capital Objects which you cant (*sic*) pass over such as General Conways Seat at Henley, Lord Inchiquins near Salt Hill, Eaton College, Windsor Castle, Hampton Courts, Kensington Pallace (*sic*) &c.

This will compleat (*sic*) your Circuit from Bristol to London (about 260 miles), and will take in the great 5 Number of interesting Objects possible to comprehend in it.

The immense Variety of Westminster & London & their Environs (*sic*), & of the several Circuits thro the Eastern northern & other western Counties, you will, after having made the inland Town, be able to enter upon to much greater Advantage, in many Respects - & I wish you as much Satisfaction & Delight, as I found in them.

I can't conclude without advising you to take Minutes of every Thing worthy your Attention.

Wishing the Advantages of the Excursion may be equal to the Pleasure of it,

I remain, Dear Sir, Your Friend & Servant,

PS

The foregoing were only the rough Minutes on which I desing'd to have wrote (*sic*) you with more Correctness (being very unwilling & very unaccustomed to let my first, rude Thoughts go out of my Hands, never having transcribed a Letter, but I discover'd a vast Deal to correct), but have very lately recovered from a slow Fever I have such remaining Weakness, as that I am soon fatigued so I rely on your Candor (*sic*) while I send it in the Original Draught.

For your next Circuit I recommend Chester, Liverpool, Manchester, Leeds, York & Stockport (here the Silk Mills), Rippon (here Mr Rifleby's Gardens nearby rival Earl Temple of Stowe, near

Manchester, the greatest Curiosity in England, is Lord Bridgewater's Canal- which if you omit, you ought to sight [see] back again.

When you have left York you visit Lord Bingley, Lord Rockingham', & the Earl of Stafford's. The Cathedral of York, is the noblest Gothic Structure in Europe, & the Assembly Room the finest in England. The City Hall the most whimsical; & the County Jail on Castle a Pattern of Decency & Humanity to the whole British (*sic*) Empire.

Your next Route will be to Worsop Manor the Duke of Norfolk's Seat, Duke of Kingstons Seat, Duke of Portland's Seat, Lord Byron's, Lord Middletons & thence to the City of Nottingham. Here you have a great Fund of Entertainment.

From hence you will visit Sir Gervas [Gervase] Clifton's.

[At] Nottingham I spend 3 Weeks very agreeably, the People were more natural & like Americans than any I met with. Here enquire out Mr Mark (?), Robert Dennison, at my Desire (show him this and you need no other Introduction to two as clever Gentlemen as any in England.

From hence I advise to go to Derby, to see the throwing Mills, a surprising Curiosity; near Dove Dale, & Lord Scarsdale's Seat. From hence the Marble Works near Bakewell. Then Burton, Matlock. Next Chatsworth the incompa[ra]ble fine Seat of Duke of Devonshire. From thence to Castleton, the high Peaks, passing by Eldon Hole & Mam Torr [Mam Tor].

From hence to Sheffield, a Manufacturing Town of great Note & then by the Way of Chesterfield & Mansfield to Nottingham.

From Nottingham you will go to Peterborough & Cambridge & unless to go to Lincoln, Grantham, &c your best Way will be to go to London.

I made 3 (?) Tours into Yorkshire different Ways & so [have seen?] more than I can comprise in this Circuit as you will see by your map.

Your Eastern Circuit to Colchester St Edmundbury, &c.

To Kent, Part of Sussex, Southern to Guildford, Portsmouth, Southampton, Isle of White, Salisbury- &c, & western to Dorsetshire, & Devonshire.

I have not strength to go thro' but must defect & remain Your utmost servant

Mem : I have mentioned Liverpool, Manchester, Leeds & Chester without any particular, each would take me a Sheet, & I must leave them to your own Enquiry, only strongly recommend them as each contain great Variety & each differ remarkable in every particular.

E. Lettre de Henry Laurens à son fils John Laurens à propos de l'intérêt de voyager en Europe, 26 octobre 1773. *The Papers of Henry Laurens*, Vol. IX, George C. Rogers et al, eds. Columbia, South Carolina, 1981, pp.133-137, c'est moi qui souligne.

Westminster, 26th October 1773

My Dear Son,

[...] The great Question is, whether you are to Travel ?

2d. When will be the proper date for Commencement ?

3d. What sum of Money is to be appropriated for the purpose ? In the last that of Time seems to be Included.

To the Grand Question, I answer, that I would wish you to Travel, which leads me to Consider of the proper Time, But here I find my self at a Loss, tis not easy for me to make a sudden & judicious determination ; receive therefore what I shall offer, as the present suggestions of a mind devoted to your service, subject to amendments.

I look upon Travelling as essential in a Gentleman's Education, but not of equal Importance, with an application to the business or profession, upon which he is probably to depend for bettering his fortune & the Establishment of a family, which I take for granted every good Man has, or ought to have in view.

You have Entered upon the Study of the Law, & you justly observe that the most essential part is yet to come, « the Study of the English Law, which will require Time & great application. » You judge extremely right in this respect [...].

You have suggested, that deferring to Travel, until you shall have first spent some time in England, will be attended with loss of Time & additional Expence. In answer to this Remark, we are to Consider, that before you can be called to Bar, you must keep *twelve terms*, four in a Year, which will require nearly three full Years, and, that after having spent one Year or perhaps more in Travelling, besides the procrastination of Time, which may from several Events prove pernicious to your Estate & even render it impracticable for you to give the necessary attendance, it may also appear to be a kind of Condescension from which you may than be wholly adverse. The Consequence is obvious. You will have no Stock, no foundation in case of need for Entering into public business, and however disinclined you may feel, you must from necessity, Commence at 21 what might then have been ended, fight up Hill to establish your Credit, or be obliged to retire to a Plantation, or to an Indolent loitering & almost useless Course of Life. You see I make no provision for the Man of pleasure. I don't take him into our Line, let his Virtue be his Reward.

[...] notwithstanding all I have said I cannot help in some measure giving into the opinion [that you could travel first and then have nothing else to do but to sit down to your Studies]. If you shall have so far exhausted the funds for your Study at Geneve as to be able to leave that place with propriety the middle of March next, you may come to England by way of Italy & the South of France & arrive in London before July & for such a Journey I will allow you a sufficient Sum to pay the Travelling Expences of your self & a Companion as a Governor if you can engage a proper person for the purpose. Some Men make more useful observations & gain more knowledge by a Tour of Three Months than some do in Three Years.

[...] I Salute my Dear Sons with the most Cordial affections of their friend & Father,

Henry Laurens

F. De l'intérêt des voyages : Nathaniel W. Appleton à William Smith,
Salem, 31 octobre 1776. Smith-Carter Family Papers, 1669-1880, mss., Massachusetts
Historical Society.

Salem Oct. 31. 1776

Dear Bill

Understanding by our Friends Codman, that you soon intend a Journey to the Southwards - I take this Opp^o of writing you a few Lines before your Departure - It gave me, my Friends, great Pleasure when I heard of your proposals, knowing that it will in all probability be of great Service to you, as it tends to complete your Education, and will no doubt be the means of your obtaining great Improvements in the Knowledge of Mankind - a Knowledge which when acquired and duly improved will necessarily be the Cause of useful Reflections, during the whole Course of your future Life.

Travelling has been at all times and is still esteem'd an almost necessary Accomplishment in the Education of every Gentleman.

You will by this means have an Opp^o to discover & observe the various Climates, Manners and Customs &c. of your native Country - that Country whose History will undoubtedly make a very conspicuous Figure in the Annals of future Time - The United States of America will be fam'd as a Band of Brothers who risk'd their Lives & Fortunes in defence of their Country - who valued not the greatest Expenses of Blood and Treasure when set in Competition with the preservation of their Rights and Liberties - who profess'd Death to Slavery; who were actuated by the noblest principles of Patriotism, and whose free-born Sons shed their last, best, Blood in defence of their Country - This I trust will be the Character of our native Lands till time shall be no more - These Reflections, my dear Bill, make me exult in the Names of an American - But where am I going, my Zeal has led me astray - but to return.

It would be presumptuous in me to pretend to give any Rules or Directions concerning Travel to you, who have had much more Experience in this Way than I can possibly pretend to - But I shall take the liberty to quote a few Lines from the Spectator nearly in his own Words - "Certainly says he the true End of travelling is to observe the Customs & Policies of the Places through which we pass, to observe in what particulars they excell or come short of our own, to unlearn some odd Peculiarities in our Manners, and wear off such awkward Stiffness and Affectations in our Behaviour, as possibly may have been contracted from constantly associating with one Society of Men by a more free, general and mix'd Conversation" - It will give great Satisfaction to me, my Friends, if at any time while on your Tour, you can write me a few Lines - which if sent to Boston will no doubt be forwarded to me by John Codman or some such Friend - That you may have an instructive, pleasant and agreeable Journey; a safe and speedy Return to your Friends and Acquaintance; is the sincere Desire and hearty Wish of your ever faithful Friend Nathl. W. Appleton.

Retranscription de la lettre de Nathaniel W. Appleton à William Smith, 31 oct. 1776.

Salem Oct. 31 1776

Dear Bill

Understanding by our Friend Codman that you soon intend a Journey to the Southward, I take this opportunity of writing you a few lines before your Departure. It gave me, my Friend, great Pleasure when I heard of your proposal, knowing that it will in all probability be of great Service to you, as it tends to compleat (*sic*) your Education, and will no doubt be the means of your making great improvements in the Knowledge of Mankind- a Knowledge which when acquired and duely (*sic*) improv'd will necessarily be the Cause [of many] useful Reflexions, during the whole Course of your future Life.

Travelling has been at all times and is still esteem'd an almost necessary Accomplishment in the Education of every Gentleman. You will by this means have an opportunity to observe the various Climates, Manners and Customs &c. of your native Country – that Country whose History will undoubtedly make a very conspicuous Figure in the Annals of future Times. The United States of America will be fam'd as a Band of Brothers who risqu'd their Lives & Fortunes in defence of their Country, who valued not the greatest Expence of Blood and Treasure when set in Competition with the preservation of their Rights and Liberties, who perferr'd Death to Slavery; who were actuated by the noblest principles of Patriotism and whose free-born Sons shed their last, best, Blood in defence of their Country. This I trust will be the Character of our native Land till times shall be no more. These Reflections, my dear Billy, make me exult in the Name of an American. But where am I going, my (?) has led me astray, but to return.

It would be presumption in me to pretend to give any Rules or Directions concerning Travel to you, who have (*sic*) had much more Experience in this Way than I can possibly pretend to. But I shall take the Liberty to quote a few Lines from the Spectator nearly in his own Words. “Certainly (says he) the true End of travelling is to observe the Customs & Policies of the Places through which we pass, to observe in what particulars they excel or come short of our own, to unlearn some odd Peculiarities in our Manners, and wear off such awkward Stiffnesses and Affectations in our Behaviour, as possibly may have been contracted from constantly associating with one Society of Men by a more free, general and mix'd Conversation”. It will yield great Satisfaction to me, my Friend, if at any time while on your Tour, you can write me a few Lines, which if sent to Boston will no doubt be forwarded to me by John Codman or some such friend. That you may have an instructive, pleasant and agreeable Journey, a safe and speedy Return to your Friends and Acquaintances, is the sincere Desire and hearty Wish of your unfeign'd Friend

Nath. Walk. Appleton

Citation du Spectator :

« Certainly the true end of visiting foreign parts, is to look into their customs and policies, and observe in what particulars they excel or come short of our own; to unlearn some odd peculiarities in our manners, and wear off such awkward stiffnesses and affectations in our behaviour, as possibly may have been contracted from constantly associating with one nation of men. »¹

¹ Joseph Addison, “On Early Travelling,” *The Spectator*, No. 364, Monday April 28 1712, *Selections from the Spectator, Tatler, Guardian, and Freeholder*, Joseph Addison, Sir Richard Steele, Vol. II, London, Printed for J. Johnson by R. Taylor, 1804, 130.

G. Lettre de conseils pour un séjour à Paris : Charles Storer à William Smith, St Quentin, 15 novembre 1783. Smith-Carter Family Papers, 1669-1880, mss., Massachusetts Historical Society.

St. Quentin. ¹⁵ Nov: 1783.

Upon your arrival at Paris, you will probably find a servant to conduct you to the Hotel, where I have written to get you lodgings - if not, you will call a Fiacre & bid him drive you Aux armes de l'Empire, Rue Dauphine - The Master of the House speaks English, so you may ask him about his rooms - If his rooms are engaged, desire him to order the Coachman to drive you à l'Hotel d'York, Rue Jacob, where the Master speaks English also... See his rooms & take which you like best.

Go the next day if you can to Monsieur Coaff's Magasin des Dentelles, Rue des deux portes, St. Louis - with whom you will be quite at ease, as he is a man of no ceremony - Of him desire the address of my Shoemaker, (Mons. Marano) and also his Very Washers -

Transcription de la lettre de Charles Storer à William Smith:

St Quetin, 15th Nov. 1783

Upon your arrival at Paris, you will probably find a Servant to conduct you to the Hotel, where I have written to get you lodgings. If not, you will call a Fiacre & bid him drive you Aux armes de l'Empire, Rue Dauphine. The Master of the house speaks English, so you may ask him about his rooms. If his rooms are engaged, desire him to order the Coachman to drive you à L'Hotel d'York, Rue Jacob, where the Master speaks English also. See his rooms & take which you like best.

Go the next day if you can to Monsieur Graffs', Magasin des Dentelles, rue des deux portes, St Sauveur- with whom you will be quite at ease, as he is a man of no Ceremony. Of him desire the address of my shoemaker (Monsr Mazaro), and also my Washerwoman. Send as soon as you can to my Taylor, who, if you make use of my name, will serve you faithfully. His address is Monsieur Anguessend, rue de la grande Truanderie, la seconde porte Cochere, en entrant du Coté de St Eustache, au second. As you stay so short a time, you had better have only a fashionable Cloth, for a Coat & Waistcoat, with a pretty Button... Of Monsr Graff you will purchase a pair of lace Ruffles of about 3 Guineas, the price of Mine.

For a Sword, order your Servant to carry you to Monsieur Pichon, Rue St Honoré, vis-a-vis le Cloître St Honoré, à coté du Caffé Militaire. Choose a cheap Sword & put a pretty Ribbon to it.

As to Dinner, you had better try the Tables d'Hotes. There is one at the Hotel de Bourbon, in the place du Palais Royal. If you dine in your own Room, order a dinner at 3 livres a head. Get your Wine of Monsr Bonfoie, a Scotch Man. See him yourself and ask him about his Wines. Mr Graff will give you his Address. Rue de Bourbon St Sulpice.

To go to all these places you may either order a coach by the day (Remise) or walk, if the Streets are clean.

Take the first opportunity to wait upon Dr Franklin, Mr Jay, if he is at Paris, Mr Ridley & Mr Barclay. You may go to the two first in a frock for the first time. If you dine there put on a full dress the first time. The other two places you may always go in a frock.

Be sure you keep every thing of value under your own lock & key. Don't be too free with the Girls, and you may come away in peace & health.

For a Chapeau de Bras go to Monsr Auray, Rue de Richelieu, who, in my name, will serve you well. Of him you will get the best silk Stockings.

Go to the Opera, get in the second Gallery or Amphitheatre, go also to the Italian & French Comedies, to the little Play-houses on the Boulevards, and to Vauxhall. To the Redoute, if 'tis open at this Season.

H. Lettre de conseils de John Adams à Elkanah Watson, sur l'adoption des mœurs européennes, 30 avril 1780. *Journal of Travels in France, The Papers of Elkanah Watson*, New York State Archives.

172
10
Copy of his Excellency, John Adams Esq^r's
Letter, Verbatim. Viz.

Paris, Hotel de Valois, Rue de Richlieu (April 30, 1780)

Sir,

"Your letter of the 10th March, I rec^d.
"but yesterday, I recollect that Gen^l Warren mention'd to
"me his having given you letters to me, but I cannot recollect
"seeing those letters, I am oblig'd to you for writing to me.
"If it should be in my power to be of any service to you
"it will give me pleasure to do it altho' I have not the
"satisfaction to know you personally, I have been so long
"from home & so much longer from Plymouth, that it is im-
"possible for me to say any thing of your character, but this
"that I doubt not it is good, having no cause to suspect
"otherwise. Your family I know very well to be one
"of the most respectable in the county of Plymouth.
"Your Father I had the honor to know very well &
"I know that he was in those days universally respect'd
"to have an independent hereditary fortune, which I have no
"doubt he still possesses undiminish'd, very probably with
"large additions to it by the profits of business, I know too
"that in ancient times (for I must talk to you like an old
"man) when the friends to the American cause were not
"so numerous, nor so determin'd as they are now, we always
"found your father firm & consistent as a firm friend to
"his country. Thus I know for more than 10 Years before
"the commencement of the war & therefore have no diffi-
"culty in believing that he has been since that period un-
"equivocally in believing that he has been since that period un-

Retranscription de la lettre de John Adams à Elkanah Watson, 30 avril 1780 (c'est moi qui souligne).

Paris, Hotel de Valois, Rue de Richelieu, April 30th 1780

Sir,

“Your letter of the 10th March I received but yesterday [...]. I am obliged to you for writing to me, & if it should be in my power to be of any service to you it will give me pleasure to do it. Altho' I have not the satisfaction to know you personally, I have been so long from home & so much longer from Plymouth, that it is impossible for me to say any thing of your character, but this that I doubt not it is good, having no cause to suspect otherwise. Your family I know very well to be one of the most respectable in the county of Plymouth. Your Father I had the honor to know very well & I know that he was in those days universally respected to have an independent hereditary fortune, which I have no doubt he still possesses undiminish'd, very probably with large additions to it by the profits (*sic*) of business, I know too that in ancient times (for I must talk to you like an old man) when the friends of the American cause were not so numerous, nor do determin'd as they are now, we allways (*sic*) found your father firm & consistent as a firm friend to his country. This I know for more than 10 Years before the commencement of the war & therefore have no difficulty in believing that he has been since that period uniformly strenuous in support of Independence.

“You tell me Sir you wish to cultivate your manners before you begin in your travels, & since you have had so much confidence in me, as to write to me upon this occasion permit me to take the liberty of advising you to cultivate the manners of your own country not those of Europe; I don't mean by this, that you should put on a long face, never dance with the ladies, go to a play, or take a game of cards. But you may depend upon this, that the more decisively you adhere to a manly simplicity, in your dress, equipage, & behaviour, the more you devote yourself to business & study, & the less to dissipation & pleasure, the more you will recommend yourself to every man & woman in this country whose friendship & acquaintance is worth your having or wishing. There is an Urbanity without ostentation, or extravagance which will succeed every where & at all time. You will excuse this freedom on account of my friendship for your father & consequently for you, & because I know that some young Gentlemen have come to Europe with different sentiments & have consequently injur'd the character of their country, as well as their own, both here & at home. All Europe knows that it was American manners that have produc'd such great effects from that young & tender country. I should be glad to hear from you as often as you please & to receive from you any intelligence from America or elsewhere & to meet you in Paris.”

I am with much respect

Sir your most obedient & humble Servant

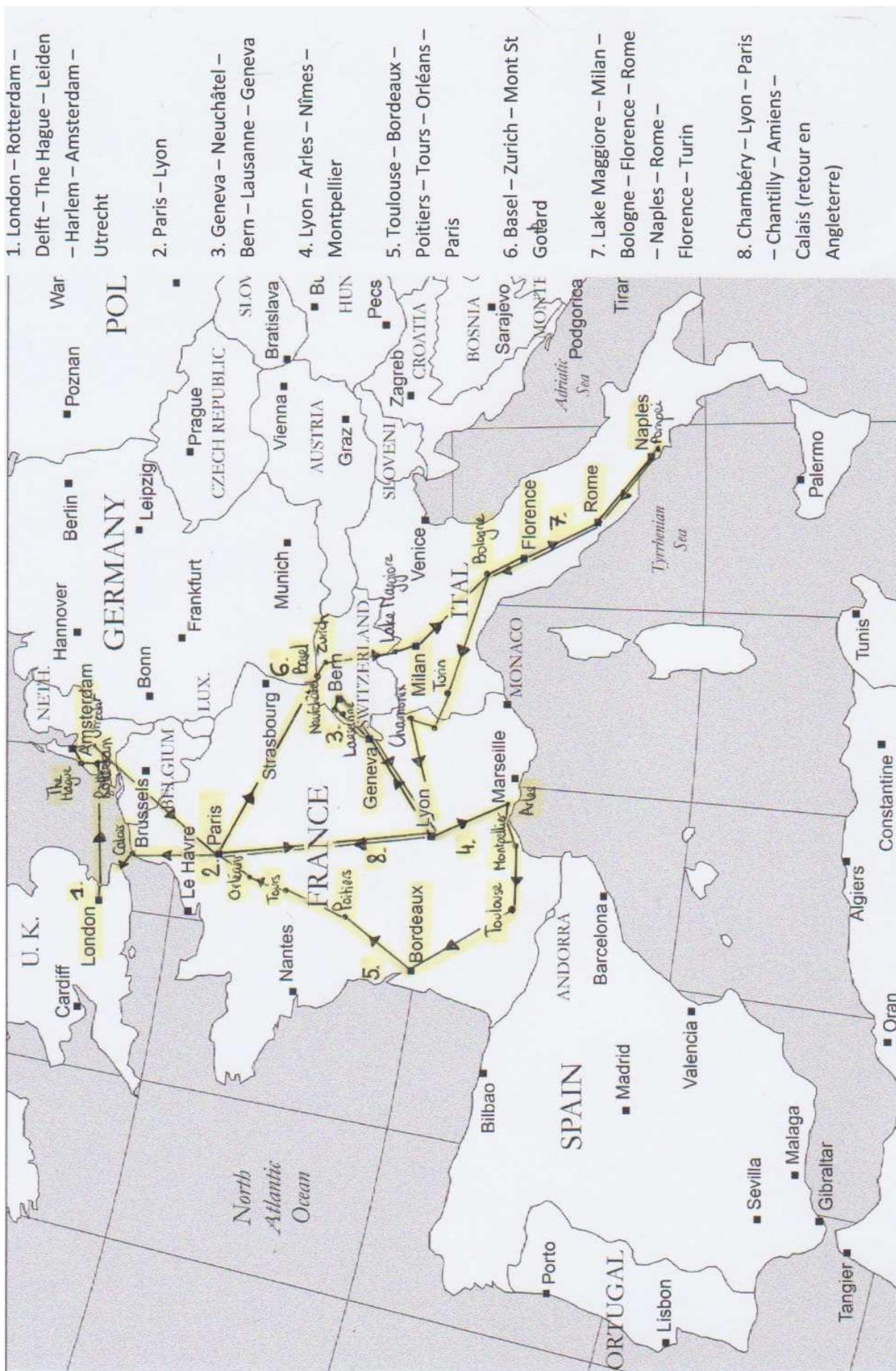
John Adams

Mr Elkanah Watson
At Nantes

J. Itinéraire de Beulah et Joseph Sansom en Grande-Bretagne (1799 et 1802).

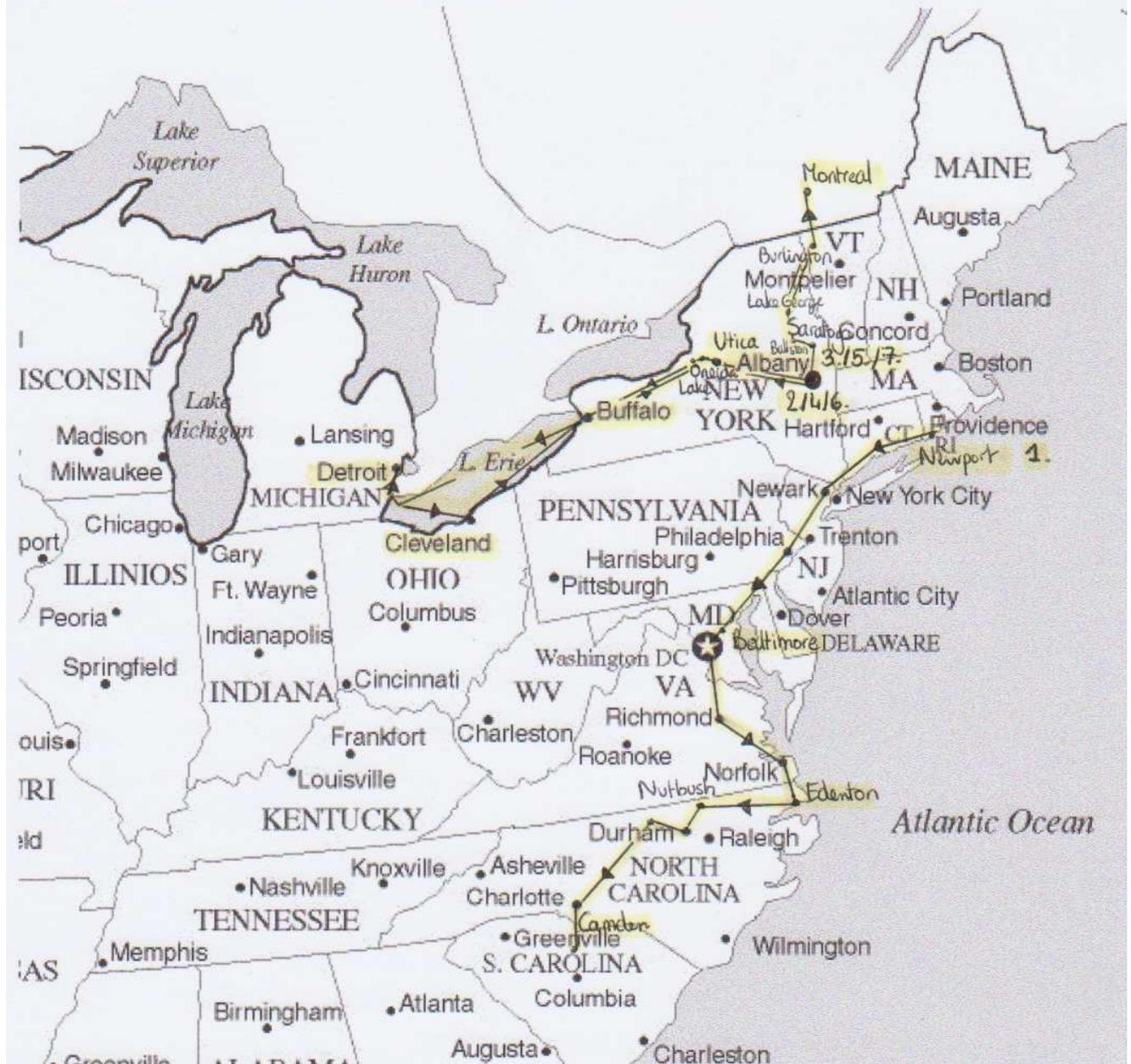


K. Itinéraire de Beulah et Joseph Sansom en Europe (1799-1802).



L. Itinéraire de Elkanah Watson lors de ses voyages sur le territoire américain entre 1786 et 1826.

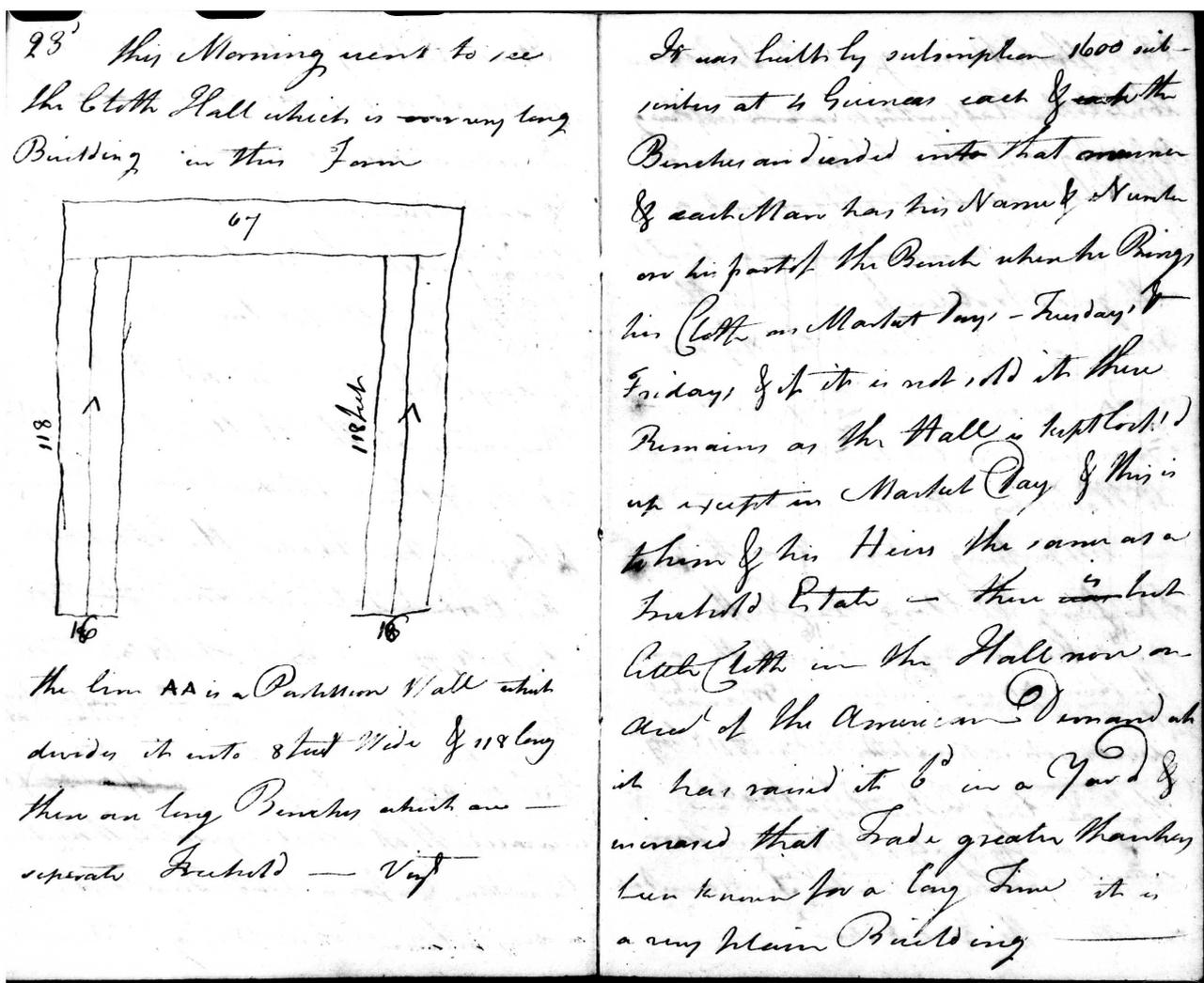
1. Mars-nov. 1786 : Newport (RI) – Norfolk (VA) – Edenton (NC) – Camden (SC)
2. Sept. 1788 : Albany – Mohawk Valley
3. Sept. 1790 : Albany - Saratoga
4. Sept. 1791 : Albany – Oneida Lake – Cayuga Lake – Seneca Lake (NY)
5. Août – sept. 1805 : Albany – Ballston Springs - Lake George – Lake Champlain – Burlington (VT)
6. Juin 1818 : Albany – Onondaga Lake - Lake Erie – Niagara Falls – Detroit (MI) – Cleveland (OH)
7. 1826 : Albany – Lake Champlain – Montreal (Canada)



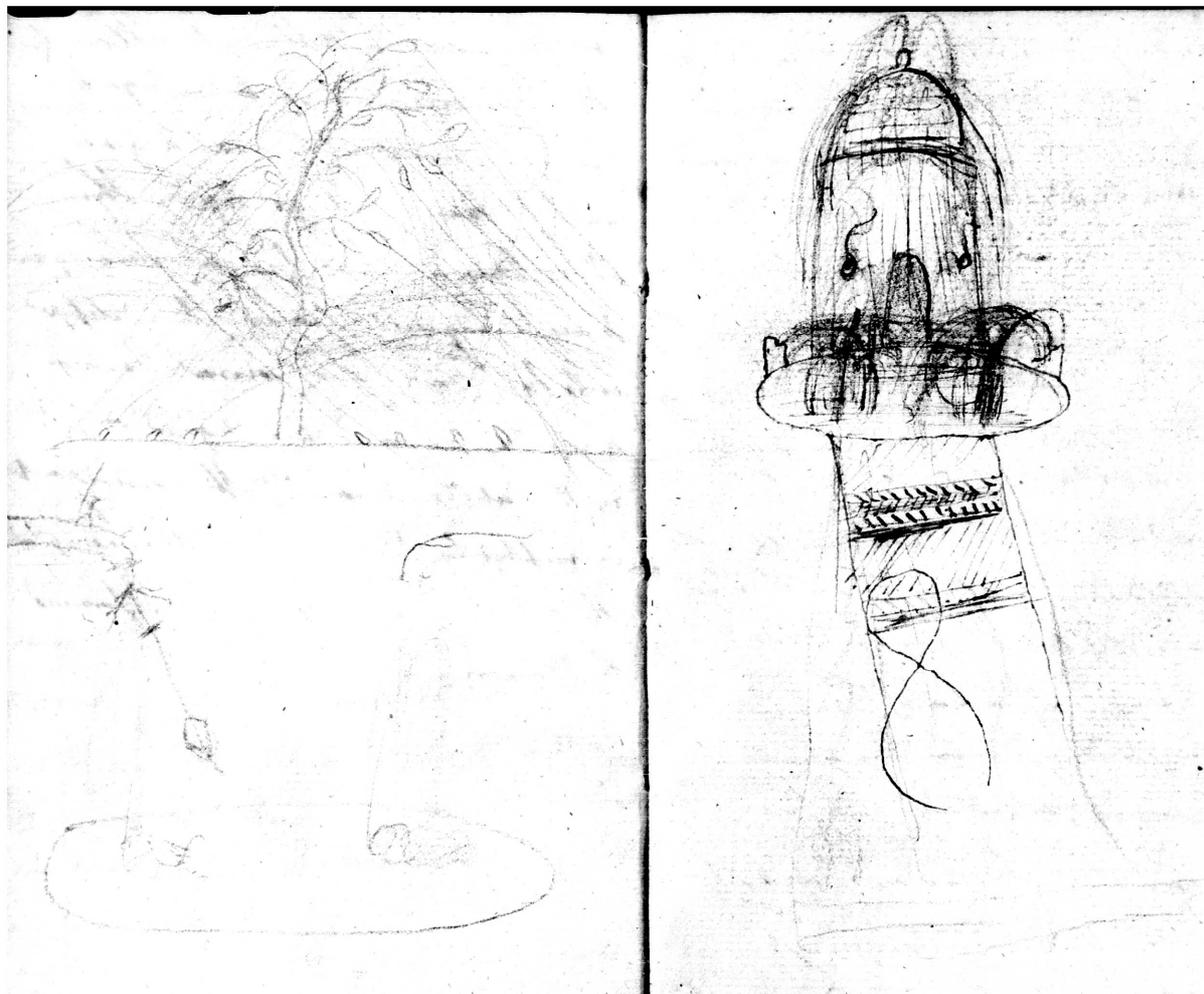
IV- Illustrations : dessins, gravures, caricatures, tableaux.

1) Illustrations accompagnant les témoignages du voyage.

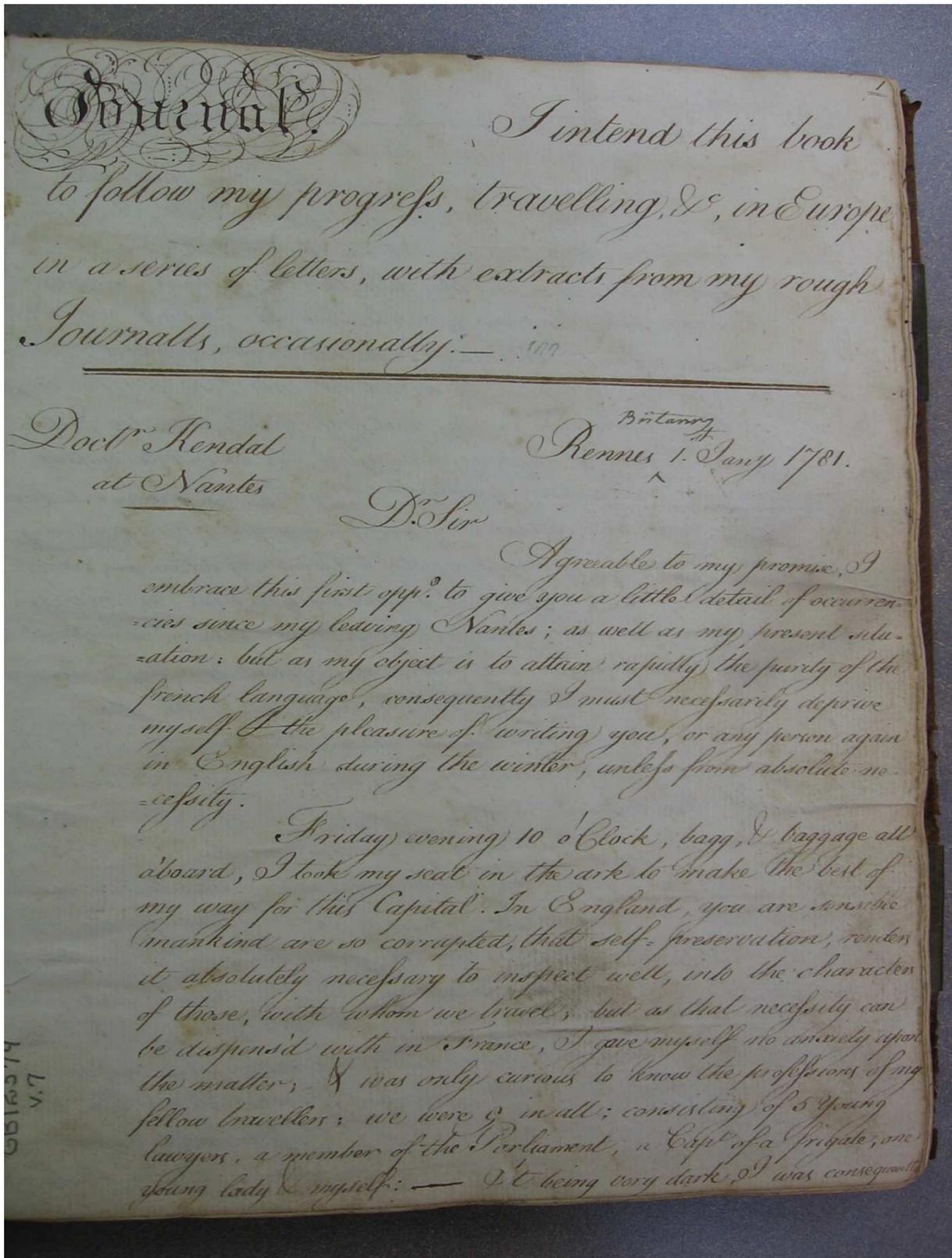
A. Dessin des halles aux tissus de Leeds, Jonathan Williams, 1771. *Journal of a trip through England with Benjamin Franklin, Jan Ingenhous, and John Canton, 1771*, Jonathan Williams Papers, Microfilm, American Philosophical Society, Philadelphia.



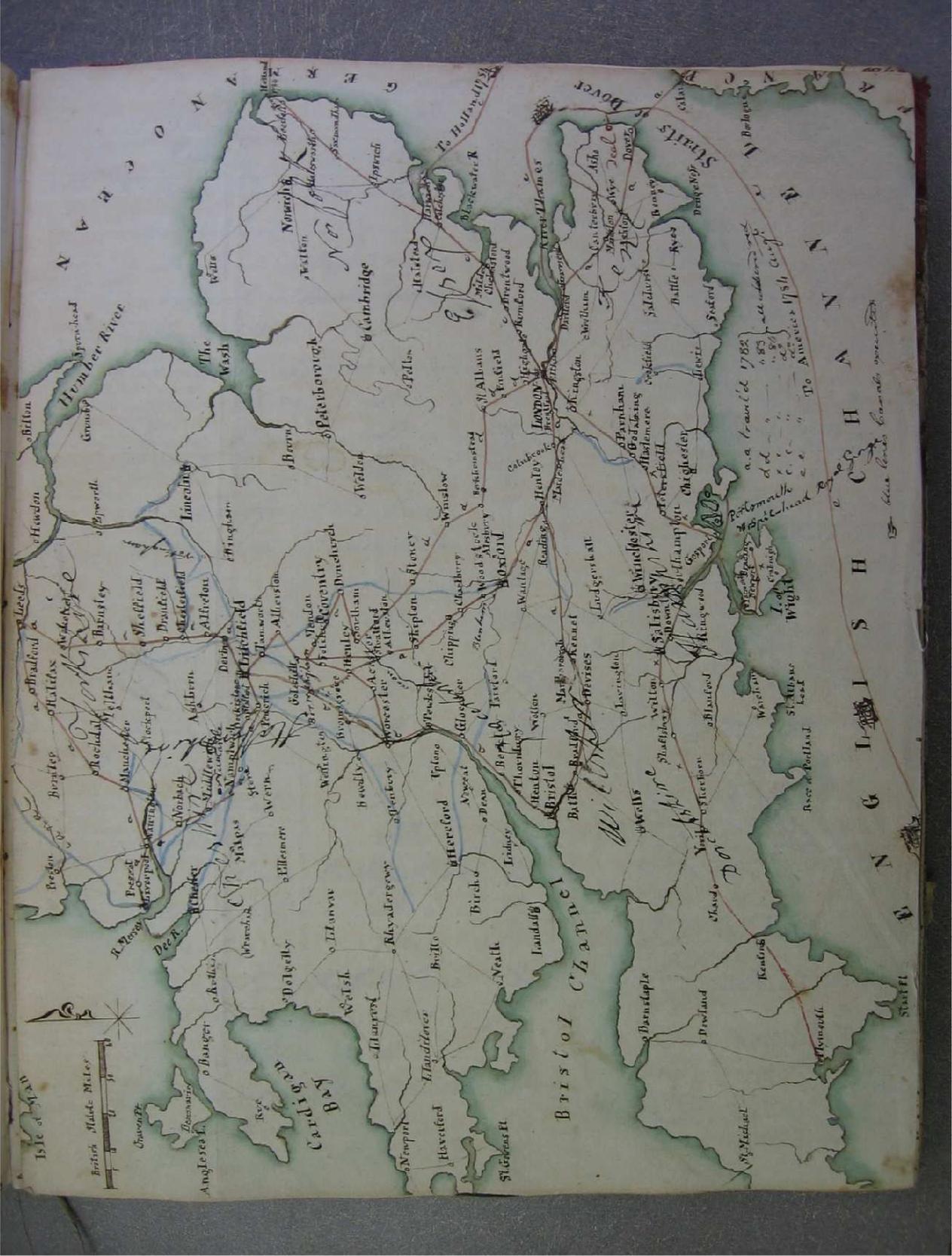
B. Dessin de la Cascade House, Chatsworth, par Jonathan Williams, 1771.
Journal of a trip through England with Benjamin Franklin, Jan Ingenhouse, and John Canton, 1771, Jonathan Williams Papers, Microfilm, American Philosophical Society, Philadelphia.



C. Page de garde du journal de Elkanah Watson, 1781. *Journal of Travels in Europe (1781-1782)*, Mss, The Papers of Elkanah Watson, New York State Archives, Albany.



D. Cartes des itinéraires de Elkanah Watson en Angleterre en 1782, et dans le nord de la France entre 1779 et 1784. *Journal of Travels in France (1779-1780), Travels in Europe (1781-1782)*, Mss., The Papers of Elkanah Watson, New York State Archives, Albany.



E. Trois exemples de gravures illustrant les journaux de Elkanah Watson en France et en Angleterre, 1779-1782 : la Sorbonne (Paris), the Crescent (Bath), King George III. *Journal of Travels in France* (1779-1780), *Travels in Europe* (1781-1782), Mss., The Papers of Elkanah Watson, New York State Archives, Albany.



beyond the river, in this respect far the most the adorn-
 -lage of every other public building in Bath. The front
 of the Crescent is especially hot in summer. I walked there
 one Sunday with a party, I was surpris'd to see such a vast
 concourse of people walking back & forth upon the flat stones.

The Crescent



The object however that most merits attention in
 Bath is the new rooms, the grandeur, & astonishing elegance

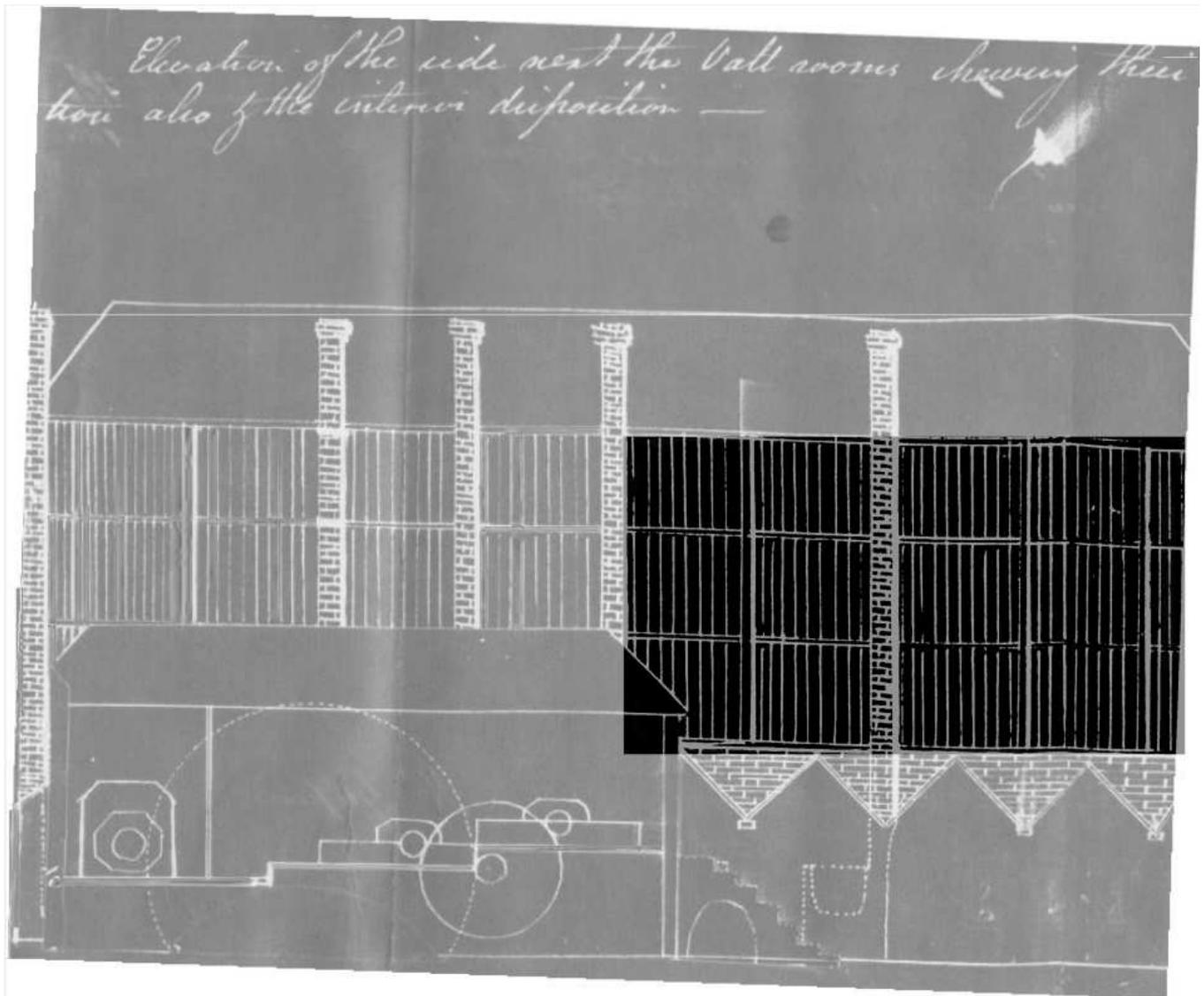
brac'd up upon the last step of the throne to main-
 tain my Station. I critically watch'd every motion
 of this Courtiers
 "My Lords & gentlemen.
 Note - In reference to our Independence
 I lost no time in giving the necessary orders to prohibit
 further prosecution of offensive war upon the Continent
 North America. Adopting as my inclination, will
 always lead me to do with decision, I affect whatever
 I collect to be the sense of my parliament, and my
 people; I have pointed all my views, and measures,
 in Europe as in North America to an entire and cordial
 reconciliation with the Colonies. Finding it indispens-
 able I did not hesitate



a good likeness
 of George III in
 his royal robes
 when he acknowledg'd
 our Independence
 5th Dec. 1782
 in my presence

Speech

F. Dessins d'une usine à papier près de Dublin visitée en 1797, Joshua Gilpin.
Harold B. Hancock, *Delaware Papermakers and Papermaking, 1787-1840*, 1955, 109, 111.



truly called a Blazing Star - the
tail of the Star; as it is vulgarly
called extended to the Eastward.
its form as defined is that of the
moon - it could not be better
seen by the aid of a spy glass
than with ~~the~~ eyes, without such
aid - ~~It~~ this was the form
it presented to the eye - I
expect to see much said on this
subject in the papers, which I
will send you, and which will
give you much more informa-
tion on the subject, than can
I, if I undertake it - I hope
it has not put a spell upon
us & that it prove a baleful
Comet to us - certain it is
that first a continuation of

H. Trois illustrations des mémoires de Elkanah Watson, 1861. "Introduction to French Society", p.79 ; "Interview with Yorick, at Calais", p.144 ; "Washington and his Guest", p.265. *Men and Times of the Revolution; or Memoirs of Elkanah Watson*, Winslow C. Watson, ed., Second Edition, New York, D. Appleton & Co., 1861.



Introduction to French Society. Page 103.

CHAPTER IV.

ON my return to Rhode Island, the British forces were in occupation of Newport; and the commerce of Providence was still obstructed and paralyzed by the operations of the war. Uneasy and restive in my unemployed situation, I still retained my travelling propensity, and visited, during this time, various sections of the State of Rhode Island.

After all my wanderings and my observation of other parts of the Confederacy, I still look upon Rhode Island as one of the most delightful and interesting of the States. The year before the Revolution, it contained nearly sixty thousand souls. It produced butter, beef, lumber, horses, pot and pearl ashes, and two hundred thousand pounds of inferior tobacco.



Interview with Yorick, at Calais. Page 164.

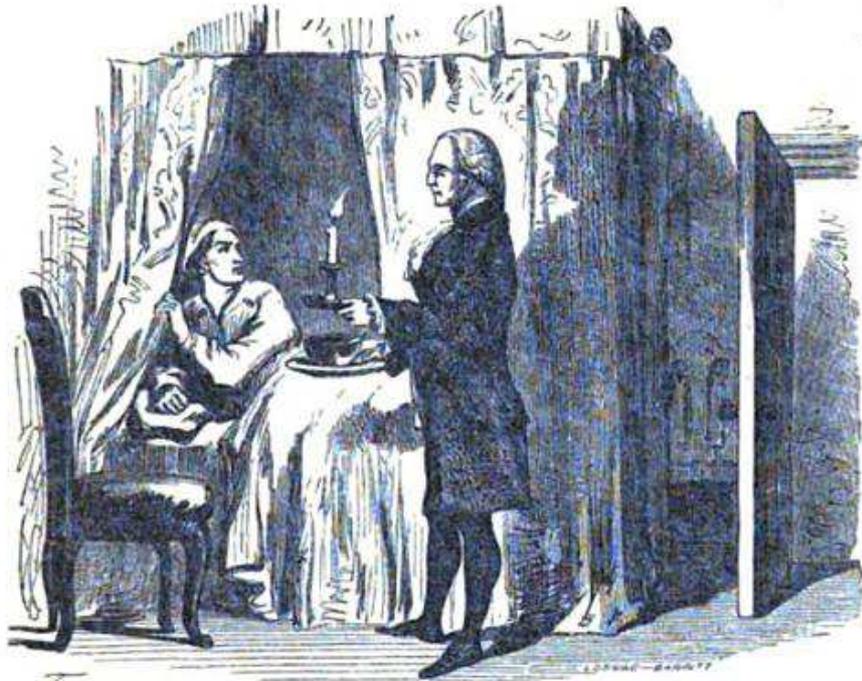
CHAPTER VI.

ON the 27th of October, 1781, I left Paris, upon a tour, which was to embrace the northern provinces of France, and the Netherlands. After paying a short visit, at St. Denis, to the tombs of the deceased monarchs of France, we proceeded to Chantilly, over a paved road, and along an avenue, formed by a double row, on each side, of ornamental trees. The country was everywhere embellished with splendid villas.

The palace of Chantilly belonged to the Prince of Condé.

Palace of
Chantilly.

It was esteemed one of the most magnificent palaces, and beautiful seats, in Europe. We roved about the grounds, for some time, delighted at every step. The palace was surrounded with an artificial canal: near the former, was a double pavilion of



Thurxell

Washington and his Guest. Page 260.

CHAPTER X.

AFTER a tempestuous passage of twenty-four hours, we made the English coast near Yarmouth, and ran along its lofty cliffs until abreast of Lestoff. The passengers, fourteen in number, were obliged to embark on board an open fishing-boat, two miles from shore, in a heavy sea, and under dark and threatening clouds. We landed safely, however, amid a rolling surge, refreshed ourselves, and settled our giddy heads with a comfortable dish of tea. I have often experienced the salutary effects of this favorite herb, after a fatiguing journey or sea-sickness. It produces a relief, as effectual as opium does in other cases. The French use tea as a medicine; the English, Dutch, and Americans, to an extravagant extent, as a beverage. Con-

England.
Tea-drinking.

2) Portraits des voyageurs.

A. Trois portraits de Ralph Izard et de son épouse.

The Cricketers (Ralph Izard et ses amis James Allen, Andrew Allen, Ralph Wormeley et Arthur Middleton), John Singleton Copley, c. 1763.

Huile sur toile (coll. privée, Angleterre et The Brook Club, New York City)



Mrs. Ralph Izard (Alice De Lancey), Thomas Gainsborough, 1772.

Huile sur toile, The Metropolitan Museum of Art, NYC.



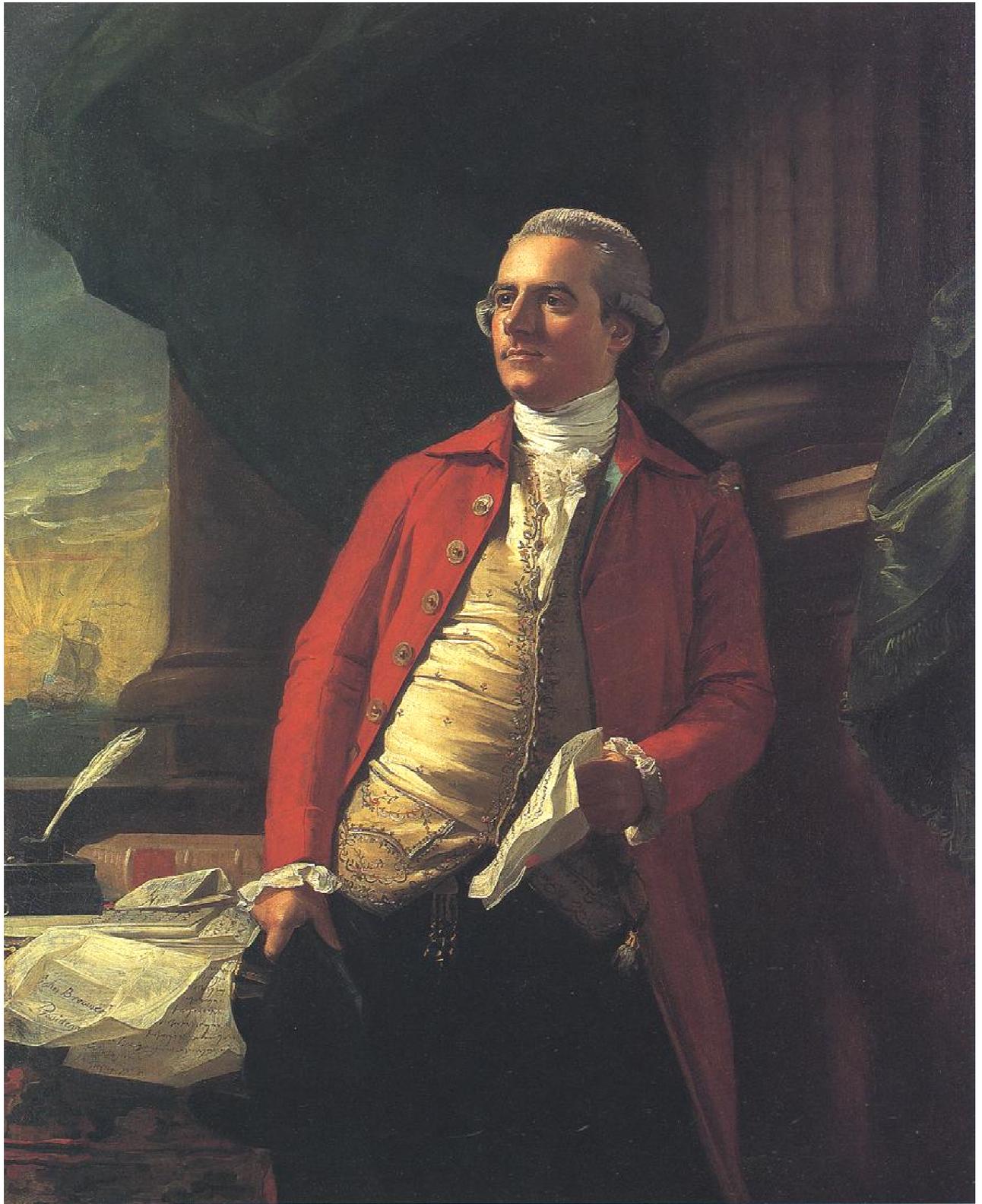
Mr. and Mrs. Ralph Izard, John Singleton Copley, 1775.
Huile sur toile, Museum of Fine Arts, Boston.



B. Henry Laurens, John Singleton Copley, 1782. Huile sur toile, National Portrait Gallery, Washington.



C. Elkanah Watson, John Singleton Copley, 1782.
Huile sur toile, The Art Museum at Princeton University



D. Samuel Shoemaker et son fils, 1784. Copie d'après le tableau de Thomas Spence Duché (1763-1790), *Samuel Shoemaker, Mayor of Philadelphia, and his Son*, 1784. *Samuel Shoemaker Diary*, Nov 7 1783 – Oct 5 1785. Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.



E. Mrs. Richard Derby (Martha Coffin) as Saint Cecilia, John Singleton Copley, 1803. Huile sur toile, Mint Museum of Art, Charlotte, North Carolina.



3) Autres illustrations.

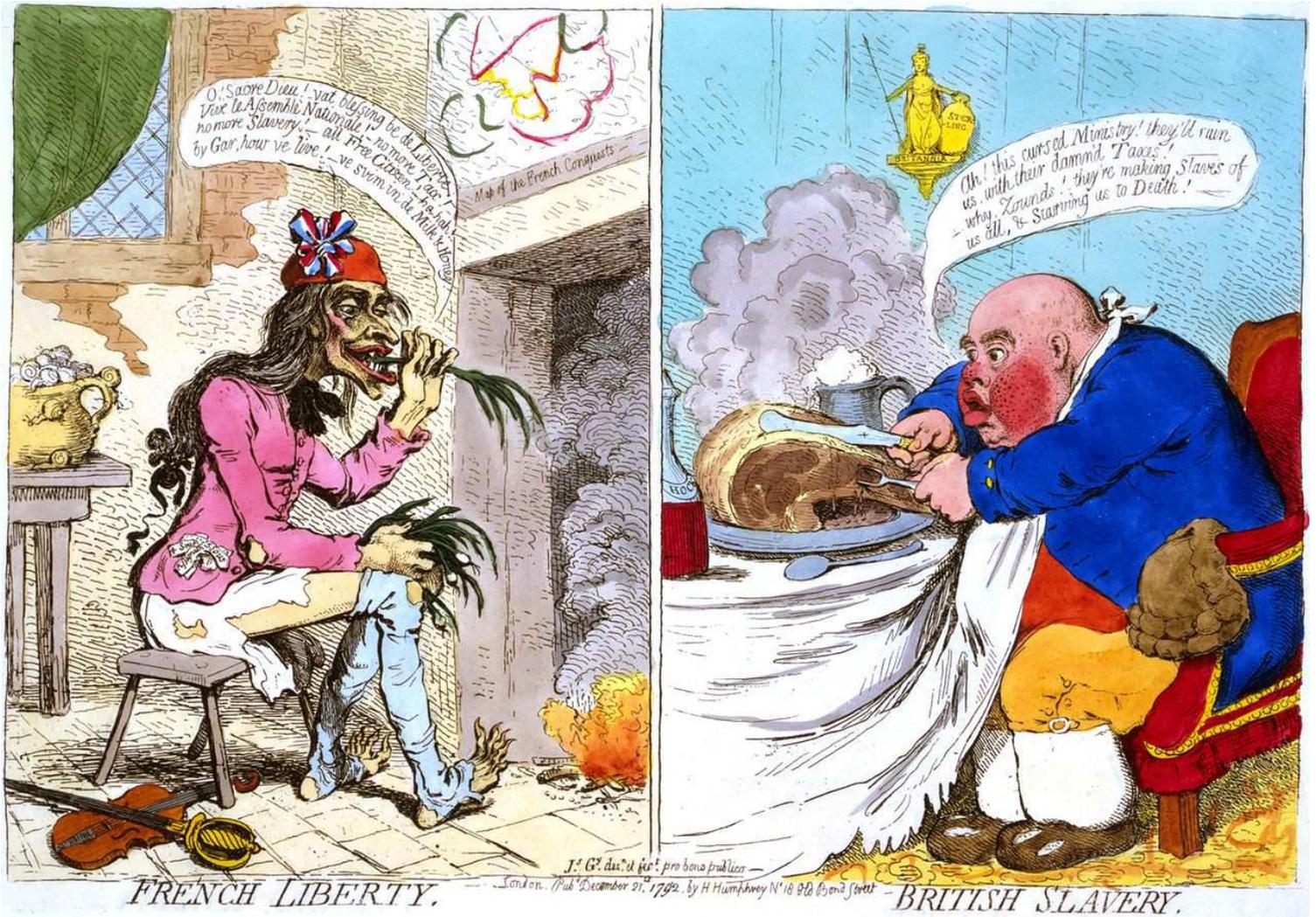
A. « View on the Pont Neuf at Paris », Henry William Bunbury, 1771. Gravure, British Museum.



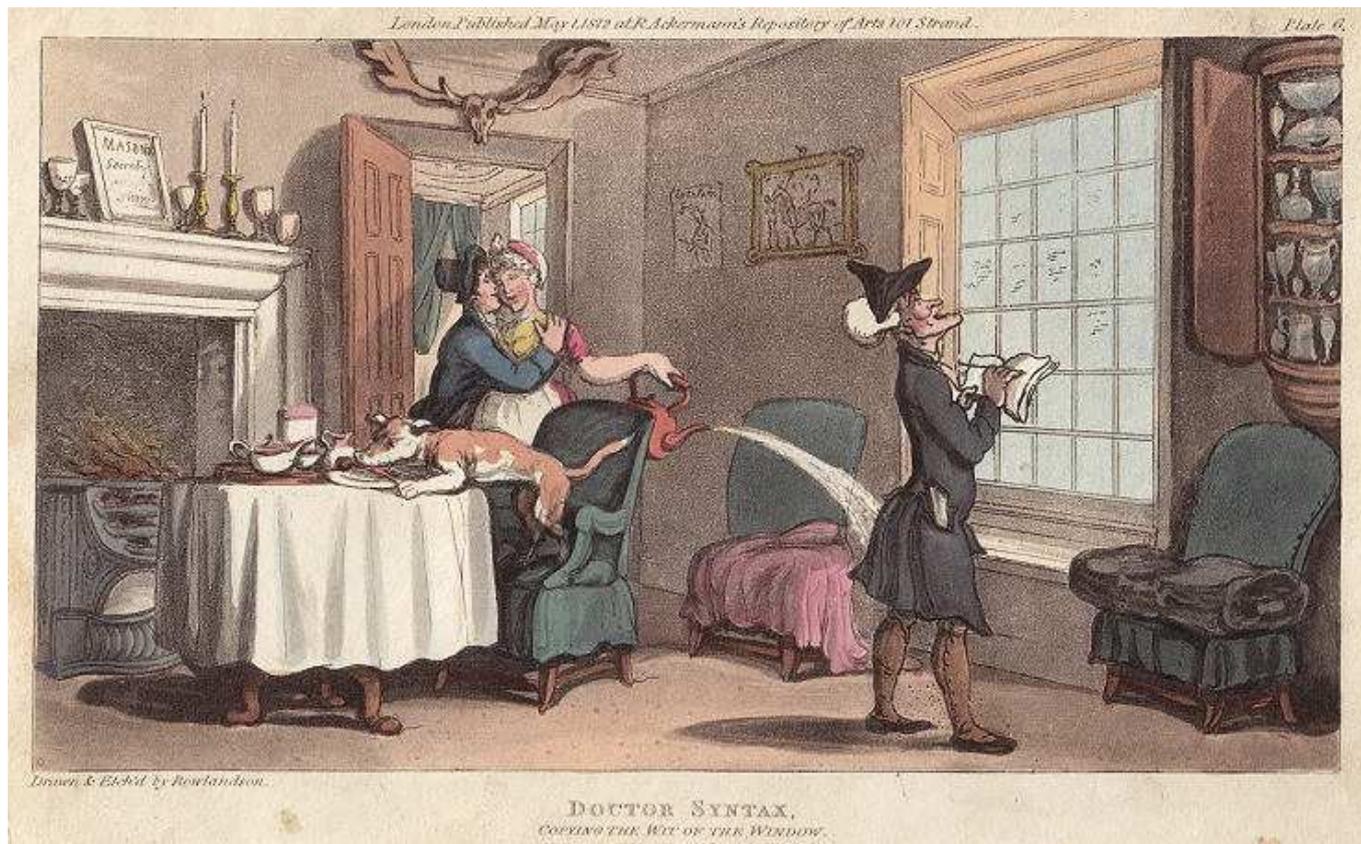
B. «The Englishman at Paris», James Bretherton, 1782. D'après une représentation de Henry W. Bunbury. Gravure, British Museum.



C. « French Liberty, British Slavery », James Gillray, 1792. Eau-forte colorée, British Museum.



D. « Doctor Syntax copying the wit of the window », Thomas Rowlandson, 1812.
The Tour of Dr. Syntax in Search of the Picturesque, William Coombe, p.457.



E. « Lansdowne, the seat of the late William Bingham Esq., Pennsylvania ».
Country Seats of the United States, William Birch, 1808.
<http://www.librarycompany.org/color/img/color9.1.jpg> (dernière consultation : juin 2015).



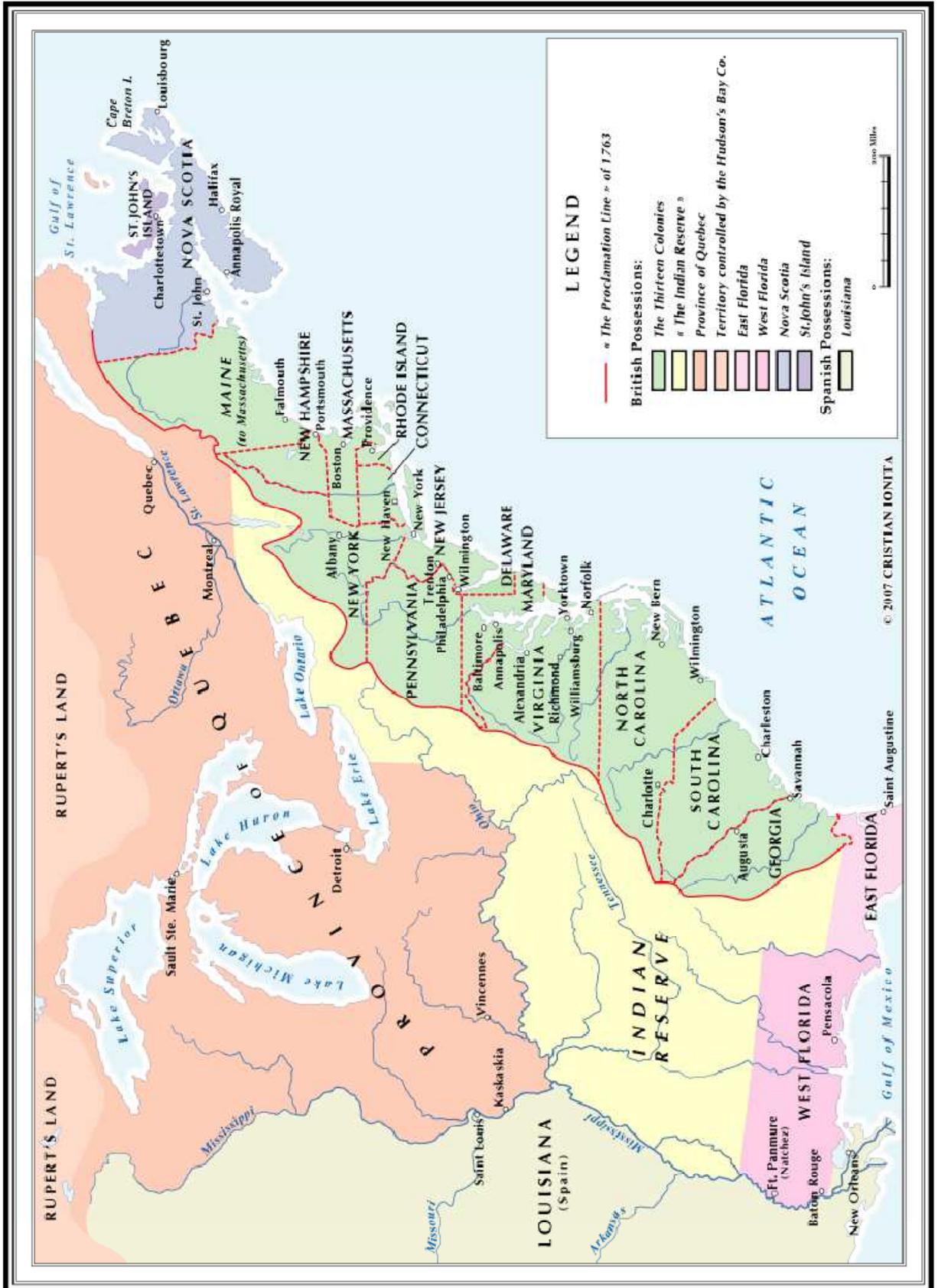
Lansdowne the Seat of the late Wth Bingham Esq^e Pennsylvania.

Drawn by G. Kneller & Engraved by W. Birch. Springfield near Bristol, America.

F. Carte des treize colonies en 1775.

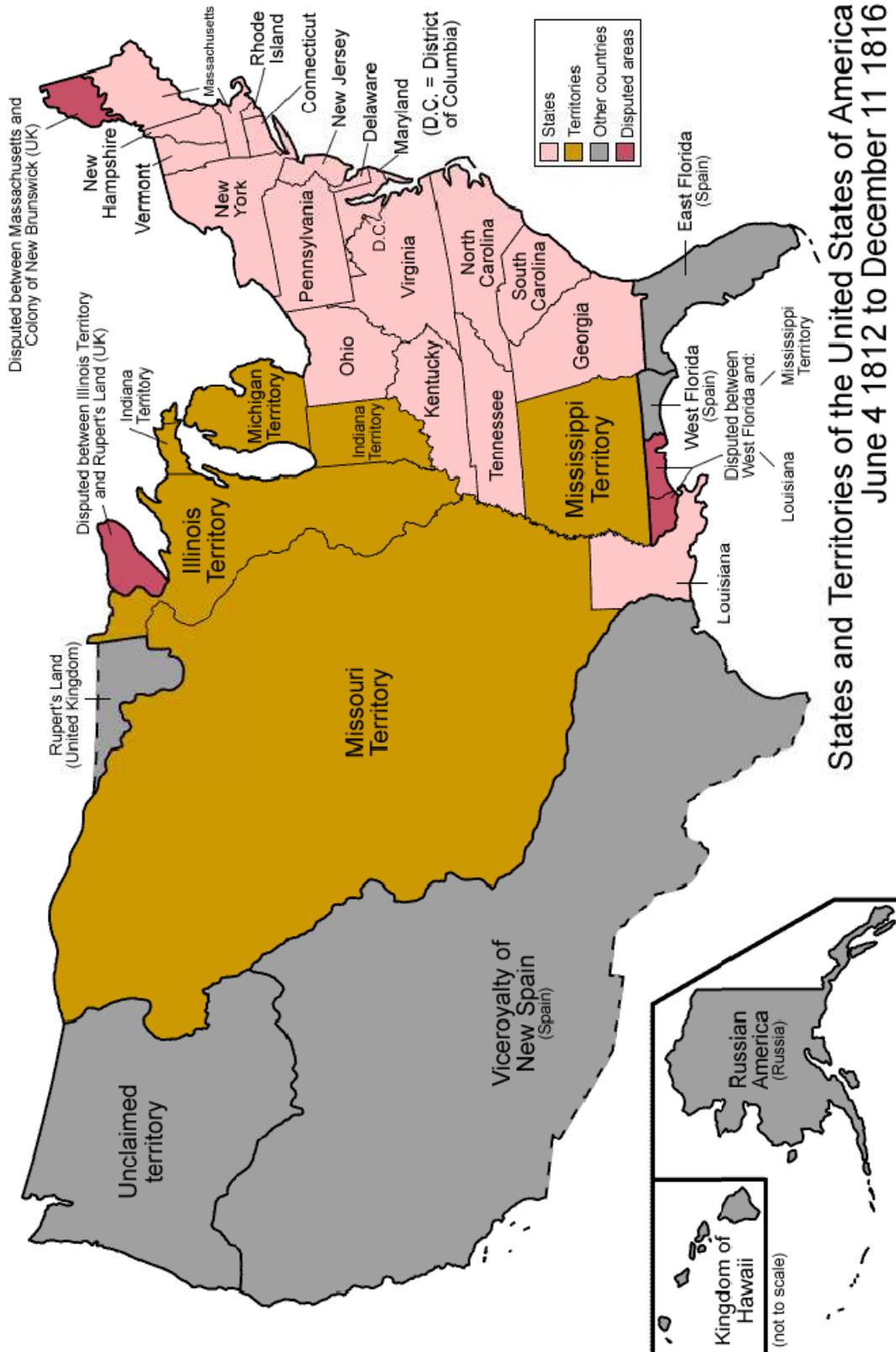
<http://www.upa.pdx.edu/> (dernière consultation en juin 2015)

THE THIRTEEN COLONIES IN 1775



G. Carte des Etats-Unis en 1812-1816.

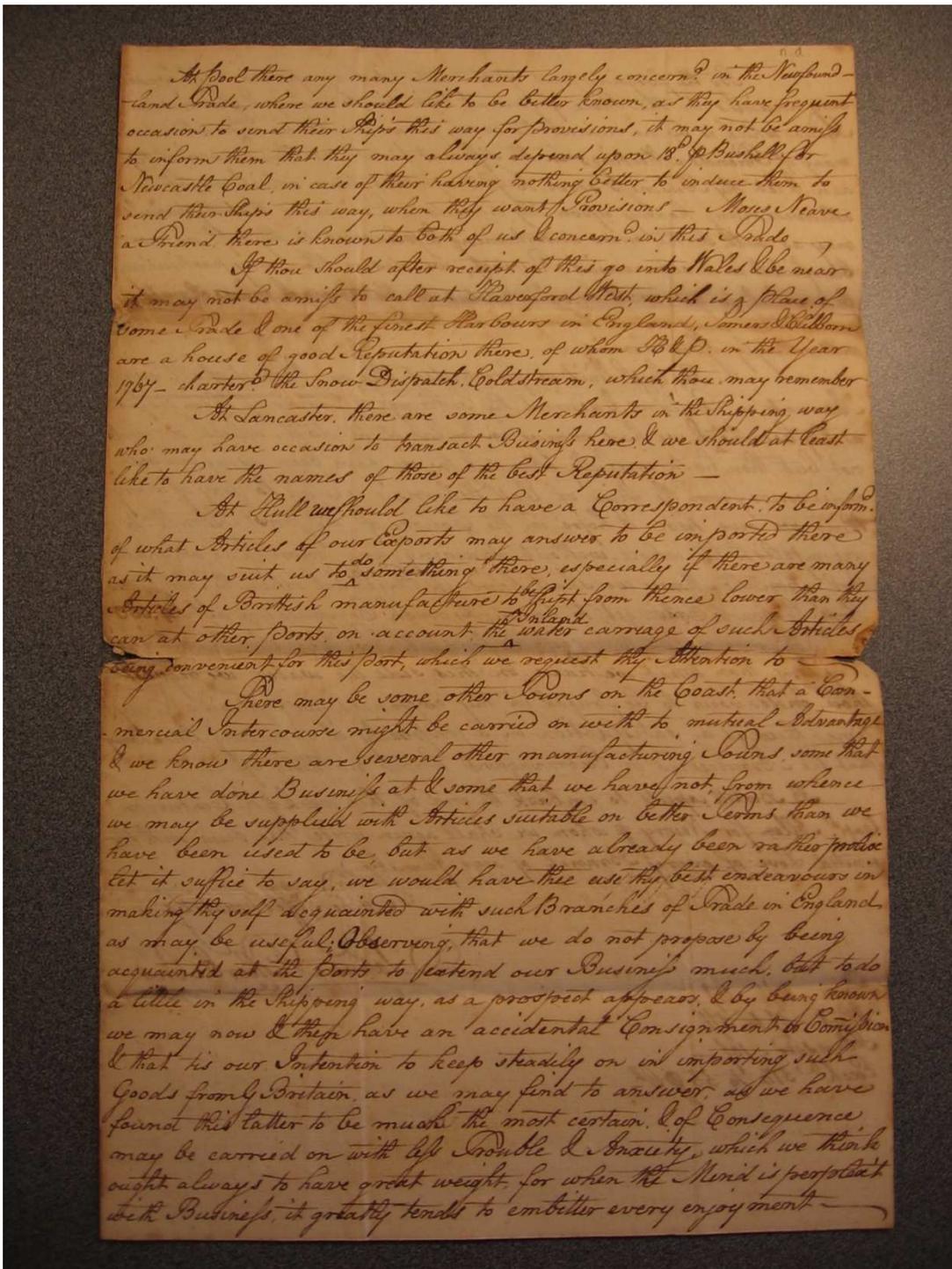
https://en.wikipedia.org/wiki/Territorial_evolution_of_the_United_States (dernière consultation en juin 2015)



V- Extraits des récits et correspondances de voyage

1) Exemples de transferts.

A. Transfert commercial : lettre d'instructions de Joshua Fisher & Sons à Jabez Maud Fisher, Philadelphie, 4 sept. 1775. Jabez Maud Fisher Correspondence, 1774-79, Historical Society of Pennsylvania (la lettre est reproduite en intégralité par Kenneth Morgan dans *An American Quaker in the British Isles*, Appendix 1, 321-327).



Retranscription de la lettre d'instructions de Joshua Fisher & Sons à Jabez Maud Fisher, Philadelphie, 4 sept. 1775 (c'est moi qui souligne).

Dear Jabez

[...] These Instructions are such as thou may by a Steady Attention to, improve thyself in a more extensive Knowledge of all the Branches of Business in which we have been concerned or hereafter may upon due deliberation engage in. And we are now induced thereto not by any Prospect of any advantage likely shortly to result therefrom, or that any of us *will* reap the Benefit, but as Youth is the time as well of acquiring knowledge and experience as of being active and diligent in Business, that part of thy time which may necessarily be employed herein will tend to make thy Journey more agreeable, enlarge thy Acquaintance among the more reputable People, keep thy Mind more usefully employed and if the present Storm should abate and go over [the American Revolution], the knowledge thou may gain aided by thy two Brothers having gone before thee in the same Tract and conducted in all their Business with Reputation may be of lasting benefit to such of us as are or hereafter may chuse to continue in our Present Business.

We should have thee Particularly observe that we are not desirous of doing a great deal of Business, but to carry on our Trade in our usual Manner, endeavouring to procure our Goods from the several Merchants and Manufacturers upon the best Terms, to be connected in this Branch as well as others in Shipping Consignments &c if possible in every Place with Persons of known Uprightness and Integrity, always giving the Preference to those of our Society [the Society of Friends], not from any degree of wrong Bias, but because from experience we have found them to merritt (*sic*) the Preference (*sic*) of any others in England.

[...] We would have thee visit the Manufacturing City's Towns &c generally, for although as before mentioned two of thy Brothers have been before thee, yet it does not follow but thou may find some New Articles that may answer as well as to the means of our being supplied with others, upon better terms than we have been, for we are ready to believe the Manufacturers &c will be as ready to be acquainted with and shew (*sic*) their Goods to the Americans as usual, knowing that when the present dispute subsides there will be the usual course of Trade opened for their Goods.

At Bristol we much want a good Correspondent. Richard Champion we think is by no means such a One as we would chuse, unless upon enquiry thou should find a better cannot be had there. If a Steady Friend of Reputation and Property can be had suitable we had much rather be connected with such a Person. R Peters is a Man whose Character we esteem much, but being by Trade a Baker is not a person sufficiently acquainted to transact any Business for us unless in the Sale of Flour and Wheat. And we desire thy Particular Attention to this Matter when in Bristol that we may hereafter reap the Benefit of thy Voyage in this Particular, as we have suffered in our Business for many Years on Account of our Connections there not being such as could place full confidence in.

[Gives similar advice about merchants in Liverpool, London, Scotland, Birmingham, Newcastle, Shields, Sunderland, Whitby, Scarborough, Pool, Lancaster, Hull and Wales]

[...] By the foregoing part of this letter, it may appear as if we are very anxious in this time of general Commotion, to enlarge & Increase our Trade, which is by no means the case, for we should have thee to attend as many of Friends Meetings in the different parts as thou

conveniently can & let thy Business serve to fill up that time which might otherwise hand heavy upon thy hands -& in order that thy travels may as well be the more entertaining & pleasant to thyself, as more beneficial in a commercial Respect, we desire thou may particularly be careful to get well recommended to the several places of note which thou may visit, having no doubt but most of thy Friends will willingly assist herein.

Sent thee an Abstract of all our Accounts in England & desired thy settling the whole of them as fast as they became due and we had money in England to do it, which we doubt not but thou hast carefully attended to; we have been using our best endeavours from the time of Captain Osborne's sailing to pay off everything we owe here, and hope in the Course of the present Month to accomplish the whole without drawing any more and as we shall look upon the Money we shall have in England when the Remittances from Lisbon & Cadiz get to hand (by rough Computation abt £4.000 sterling) of more value to us, if the present Troubles should continue very long, than what we have on this side the water. We request thou endeavour to be frugal in thy expences, for indeed at any time there is a satisfaction in a propriety of spending ones Money that the Avaricious or Extravagant know nothing of.

B. Birkett expects to embark the end of this week per the Centurion Captain Allen for Newry per whom we shall again write thee, being with the united love of every Branch of our family.

Thine Affectionately,
Joshua Fisher & Sons

B. Transfert éducatif : retranscription de la lettre de William Bingham au Dickinson College, 29 décembre 1783, à propos de la collecte de fonds en Angleterre.
(*Archives and Special Collections*, Dickinson College, Carlisle, PA).

London, Dec. 29th 1783.

Gentlemen [Board of Trustees of Dickinson College]

Previous to my departure to America, I received a Letter from Mr. J Montgomery in behalf of himself, & the other Friends of the Institution, which you so warmly patronize, requesting me to recommend its Interests, to the humane and benevolent of this Country [England].

My Attachment to its Prosperity inclined me on my arrival here, Sedulously to exert myself in favor of such Views ; But it gives me Pain to inform you, that my Disappointment has been as great, as it was unexpected.

I have the honor to inclose you a Copy of what I wrote Mr. Montgomery on the Subject, which will communicate the Prospects I then had before me.

On receipt of the Letter, which you have done me the honor to address me, with the Several Inclosures, empowering me to Solicit & receive Donations from the Friends of Literature & Humanity, that might be inclined to contribute towards the Support of this truly Catholic Seminary [Dickinson College], I renewed my applications, & more assiduously interested myself in its Behalf.

I Sought those Characters, whose Reputation Stood the highest for Liberality of Sentiment, & who, from the purest Principles, had befriended the Revolution of America.

I informed them of the benevolent Views of the Founders of this Establishment, & of the beneficial effects that would result to Humanity, from planting the Seeds of Knowledge in that Western Country, at present so remote from all Access to the Improvement of the Human Mind.

They have invariably informed me that no Success would now be expected under this Undertaking ; That whilst the Effects of the American War were So visible in the Marks of public & private Distress, that universally appear, all Sollicitations for the Support of American Establishments would be ineffectual ; That Such Applications would lead reflective Minds, that were applied to, to contrast the Situation of the two Countries, which would show America in all the Vigor of Youth & Constitution, making rapid Strides to Riches & political Importance, whilst this Kingdom exhibits all the appearance of a declining Empire.

I confess that I have been exceedingly disappointed in my Expectations ; from the bountiful Contributions that have hitherto been received, in aid of Such Establishments, there Seemed to be Room for the Indulgence of a Belief, that very effectual assistance might Still be procured.

But the material Change of Situation that the two Countries have undergone, is the principal obstacle to a Successful application.

Pennsylvania no longer constitutes a Part of the British Empire ; the Improvement of her Citizens in Knowledge & literary Acquisitions was once an object of Consequence with the British, as the advantages derived from them, were only relative, & eventually centered in this Kingdom.

But the general Opinion at present, is that we are hostile to their Interests ; So far from a Spirit of Conciliation having already taken place, & a return to their old Good Humor, there Seems to be but a very languid Disposition towards it.

This may appear Surprising, when it is considered how advantageous it would be to them, to cement a friendly & intimate Connection with the Inhabitants of the United States ; But various Reasons of a political Nature continue to operate against the Measure.

[...] Altho from the Advice of our warmest Friends & Well Wishers, I shall at present decline any further Solicitations ; I do not despair of Seeing a more favorable Disposition towards Us take place, which I shall gladly improve to the Advantage of your benevolent Views ; wishing you to be assured, that the Institution has not a Sincerer Friend, nor one that will more readily contribute to every Species of Aid & Assistance that it may eventually require, than I

Gentlemen, Your Obedient humble servant,

Wm Bingham.

C. Transfert technologique : lettre de Henry Laurens à Gabriel Manigault, Westminster, 20 mars 1772. *The Papers of Henry Laurens*, Vol. VIII, George C. Rogers et al, eds. Columbia, South Carolina, 1980, 221-229.

TO GABRIEL MANIGAULT

Westminster, 20th March 1772

Dear Sir,

I wrote you a long Letter the 2d Inst. by this Conveyance, and as it contained a Request for your Friendship in Business of some Importance, to be transacted by Mr. Gervais, I thought it necessary to forward a Duplicate by the Ship *Trueman* from Bristol.

Mr. Taylor, a Gentleman of very extensive Fortune in this

⁶ A letter from Charleston, dated April 13, was printed in the *London Chronicle*, May 28-30, stating that on the 10th of April the governor had dissolved the General Assembly and thus there was no probability of any provision for discharging the public debts.

Kingdom, has engaged in a vast undertaking, to conduct Water through wooden Pipes, from his Estate in Hampshire, to Portsmouth, for the Supply of every House in that Town, a distance of full 6 Miles, and of at least 12 when the Length of additional Pipes from House to House is included. In order to come at a proper Head of good Water, he is digging a Canal, or as it were boring a Hole, through a Hill of a Mile and upwards in Length, and from 40 to 330 Feet below the Surface of the Hill, and has already accomplished the greatest part of this stupendous Work. My Son John and I went with Mr. Taylor to view it, and were fill'd with great Admiration. The Depth from the Surface of the Hill to the Canal below, so far as the work is already carried is near three hundred feet. Wells, or as they are properly call'd, Shafts, are dug down at certain Distances, in order to hoist up and clear away the Earth, Stone, and Rubbish, as they are dug out below. Where the Earth is found to be soft, the upper part of it is arch'd and supported by Wood, Brick, or Stone, and where it is a hard, rocky Chalk as most of it is, the Arch is continued and supports itself. That Gentleman is desirous of making a Trial of our Carolina Pine, for his intended Pipes. I have promised to procure him Specimens of the best kind, and if he approves of the Quality and Prices, Some of our Pine Barrens will receive an Order for 2 or 3 Thousand Trees, on his account alone, to be sent in the Girt, only taking the Bark off, which may produce much larger Orders. I am fearful that the Freight will make our Pine come too Dear, but the Necessity which this Kingdom seems to be under for applying to us, will oblige such People as are in want, to give higher prices than they were used to do. On this occasion, I beg the Favour of you to Ship me a Log or Piece of the very best Yellow Pine, another of Pitch-Pine, and also a third of Cypress, each in length about 15 or 18 Feet, 12 or 14 Inches Diameter at the largest End, as free as possible from Sap, and the Bark taken off, and also about 500 Feet of the very best Inch and Quarter Flooring Boards, about 9 Inches broad. This last Article is very much wanted here. Mr. Taylor particularly, wants 10,000 Feet, for a very large House which he is building. You see, the Liberties which I take, under favour of your Permission to give you some Trouble. But I know that your Judgement in such Articles is superior to that of any other of my Correspondents, and that your Influence will prevail with any Master

to take such on board his Vessel, and keep them from being rent and damaged by the Sun or otherwise. I know also that the Trouble will not be thought much by you, and that you will not be angry with me. These Considerations induced me to presume so far, but I must conclude this head, by desiring that the Inch and quarter Boards may be of the best Lengths you can get, the whole ship'd as soon as possible for London, an Invoice transmitted, with the common selling Prices, Shipping Charges, and Commission to be added, and the Freight calculated at the Rate of 45/ per Ton, admitting the Ship to have been loaded with Rice. If this Experiment of mine succeeds, it will not be necessary for the future to send Ships up the Freshes and bury Numbers of Men whose Lives might otherwise be preserved at Strawberry.⁷ Hitherto, there has not been an honest and judicious Trial of our Carolina Lumber, at any British Market. Designing and interested Men have, in the vulgar Language, blown upon it, and prefer'd much worse Stuff imported from the East. So other Villains acted with Regard to our Carolina Indigo. They cried it down, as far inferior to that of French Produce, yet purchased and ship'd all of proper Shapes for French Indigo, and as I have seen 5/ Sterling per lb. offer'd lately for such Carolina Indigo as I have sometimes bought in Charles Town for 5/ Currency, so I make no doubt that the vast Demand which now subsists for Fir and Pine Lumber for making Water Pipes, Bridges, supporting vast Canals and artificial Rivers, besides an increased Demand for Thousands of Buildings, some useful and some fanciful, will oblige the people here, to pay that Respect which is due, to the Pine Trees in Carolina and Georgia.

Yesterday I went to see the Structure and Operations of a Wind-Saw-Mill, which works about 43 Saws, and performs great Business, equal, according to my Computation, to the Abilities of 40 pair of Negro Sawyers, in 24 Hours. The Examination of the several Parts of that Mill together with the Sight of its Motions afforded me great Pleasure. The Work indeed was as I have been told very expensive, but the Projector and Builder⁸ of it assures

⁷ Strawberry was the more popular name for Childsbury, a town which had been laid out on the eastern bank of the Western Branch of the Cooper River. There was a good anchorage in the Cooper River at Strawberry. *SCHM*, XIV (1913), 198-203.

⁸ On May 10, 1768, Charles Dingley's mechanical sawmill in Limehouse was attacked and partially destroyed by 500 sawyers. This was the same day as the great Wilkes demonstration and the ensuing "massacre" at St. George's Fields. This act

me that he is able to construct one upon an improv'd Plan, which will perform as much Business as the other, and not cost one Sixth Part of the Money which was requir'd to complete his first Experiment. He is to dine with me to morrow, and produce me further Proofs, and as he is a sensible and by no means a flighty Man, 'tis probable that I shall immediately procure a Model of one of his improved Mills. There is generally more wind on the front of Owendaw⁹ and Turtle River¹ Pine Tracts, on the latter of which, I have 5,000 Acres exceedingly well timber'd, than there is in the confined Part of Lime House, where the abovementioned large Mill is establish'd.

The Pounding Machine which I lately spoke of is nearly finish'd, and in its present Appearance, promises to be useful. One Slender hand it is said will beat 30 Strokes in a Minute, and tend 4 Mortars at once with easy Labour. I entertain a good Opinion of it, from the Workman's Candour and Modesty, which is not always found in Machine Projectors. He abates in his price in the first Instance. Before he begun the Work he supposed that the Cost would be about 20 Guineas, now as he draws toward a Conclusion, instead of telling me that he was mistaken in his Calculation, that he has laid out 30 Guineas besides accounting for his own Labour & Ingenuity, he informs me that the Expence will not exceed 12 Guineas. This looks well, and is not unpleasing to me, who have a great many extra Calls for Guineas.²

Mr. Bowen of Georgia, a very enterprising, ingenious, and

of destruction was an early example of "Luddism" or machine wrecking by men threatened by a loss of work and apparently had no connection with the Wilkes movement. Rudé, *Wilkes and Liberty*, pp. 53, 93-94. Dingley was in 1772 trying to improve transport through the streets of London to effect which he had been straightening the approaches to Blackfriars Bridge. "By the exertions of Charles Dingley, who constructed the saw-mills at Limehouse, in imitation of those at Sardam, this effort to straighten the streets of London . . . was near being accomplished." John Coakley Lettsom, *Some Account of the late John Fothergill, M.D.* (London, 1783), p. cvii. In 1770 Dr. Lettsom, a man of West Indian origin, had set up the first general medical dispensary in Aldersgate Street. He was one of those improvers and natural scientists whom HL had met in London. Edward and Charles Dilly published on Feb. 22 his *The Natural History of the Tea Tree, with observations on the Medical Qualities of Tea, and Effects of Tea Drinking*. *London Chronicle*, Feb. 20-22, 1772.

⁹ Awendaw Creek was the dividing line between Craven County to the northward and Berkeley County to the southward.

¹ Turtle River in Georgia to the southward of Altamaha River.

² This was the rice pounding machine which Robert Deans had been constructing.

as I believe, honest Man, is scheming to extract Oyl from our Ground Nutts.³

After inspecting a very extensive and famous Bank, which now incloses 400 Acres of Land, on part of which we saw hundreds of Sheep feeding, where once 8 or 9 Feet Depth of Sea flow'd twice in 24 Hours, and also examing the Wharves, Docks, and Banks, in & about Portsmouth, Weymouth, Bristol, and London, I have improv'd and made a Model or plan for Banking, which will best suit our Cowper River below. It is simple, strong, and not expensive, and contrived to resist or more properly to elude the Force of the beating Waves in Charles Town Harbour, more effectually than any Thing I have met with. I am diffident of my own Projects, until the Opinion & Sanction of better Judges is obtained in their Favour, and as every Body that have seen it, highly approves of my Model, I flatter myself with Certainty of its answering my Purpose. I wish I could throw it at this Instant into the hands of my Neighbour, it might not be too late yet to be of great Service in finishing his Wharf Works.⁴

From these Accounts you will naturally conclude that more of my Time is spent in Company with the Workers and Contrivers in Earth, Wood, Iron, & Stone than of such Men whose Time is much employed in contriving to live upon the Labours of the former Class, without labouring themselves. But I intreat you not to conclude that I am turn'd Projector. Mr. Austin has sent his Love

³ Samuel Bowen was a man of many projects. He had learned how to produce sago from the sago palm while in China and had experimented in extracting "Mr. Bowen's powder" from Georgia palms. Sago was a powdered starch made from the pithy trunks of palms and used as a thickening agent in foods and a stiffening agent in textiles. Dr. Fothergill had praised Bowen for the discovery of a method to promote human subsistence by a product which was the growth of the British dominions. Dr. Fothergill wanted society to reward and sustain Bowen in his work. Dr. John Fothergill to Dr. Templeman, May 21, 1766, item 198, Dartmouth Manuscripts. Bowen was also interested in the production of silk in Georgia. Henry Kenan to Lord Dartmouth, June 26, 1766, item 216, Dartmouth Manuscripts. Samuel Bowen and a number of German passengers arrived in Charleston on June 18 from London in the ship *Montagu*, William Pickles. *Country Journal*, June 23, 1772. Zephaniah Kingsley advertised "Bowen's Patent Sago" in the *Gazette*, Nov. 29, 1773: "So much and generally esteemed in the Royal Navy and the African trade as an anti-scorbutic, and the only cure for the flux." Capt. James Cook, Mr. Banks, and Dr. Solander had endorsed its efficacy after their return from the voyage in the *Endeavour*. The ground-nut, better known as the peanut, had been introduced into the Southern colonies by the Blacks from Guinea. *OED*.

⁴ Christopher Gadsden was at this time bringing his great wharf on the Cooper River to completion.

to me, and a repeated kind Invitation to visit him, and to carry the Boys with me. I shall soon wait on him, and in my way to Shropshire, all the vast works of the renown'd Duke of Bridgewater will lay before me, and I will not pass hastily over them.⁵ My Views are extended even down to the Canals, Mills, and Charon Iron Works in Scotland,⁶ and either in going to or returning from that Country I must inform myself of some imitable Improvements in Derbyshire, which may be transplanted on the Western Shoar of the Atlantick in Lat: 32°, 40' and thereabout. I have some Thoughts also of taking a Step over to Amsterdam & Surdam.⁷ Such Journeying and Migration will fill up my Time usefully, and be attended with no greater an Expence, than wou'd be requir'd to support an idle and what is call'd genteel Life in London.

And I find it necessary to remain on this Side of the Water 'till September or October next. My Health in the general is exceeding good. Excercise by much Walking every day keeps me within Compass of my old Waistcoats, but I have not been quite free from Gouty Pains in my Feet the whole Winter. I hope warm Weather will relieve me. Men of unhappy Experience in that Dis-

⁵ In the first edition of the *Encyclopaedia Britannica* (3 vols.: Edinburgh, Scot., 1771) there appears under the entry "CANAL of communication" the following: "The duke of Bridgewater's canal in Cheshire runs twenty-seven miles on a perfect level: but at Barton it is carried by a very high aqueduct bridge over the Irwell, a navigable river; so that it is common for vessels to be passing at the same time both under and over the bridge. It is likewise cut some miles into the hills, where the Duke's coal mines are wrought." The encyclopedia was produced "By a Society of Gentlemen in Scotland" and was reprinted in London in 1773 by Edward and Charles Dilly. *London Chronicle*, March 6-9, 1773.

⁶ The modern iron industry of Scotland dates from the founding of the Carron Iron Works near Falkirk in 1759. These works combined mining, smelting, and forging in one closely-knit enterprise. The main business of the company was the casting of pots, stoves, grates, agricultural tools, railings, gates, cylinders, pipes, and lighter guns, especially the production of the famous carronades. In March 1768 an act of Parliament had been passed to permit the construction of the Forth and Clyde Navigation. The first sod of the canal had been cut on July 10, 1768, at the Forth end of the canal starting from the Carron River. Although the ironworks were in full production by the American Revolution, the Forth and Clyde Canal did not open until 1790. Henry Hamilton, *An Economic History of Scotland in the Eighteenth Century* (Oxford, Eng., 1963), pp. 193-200, 234-238. Benjamin Franklin had visited the Carron Works and the canal in the previous November. *The Papers of Benjamin Franklin*, Vol. XVIII: 1771, ed. William B. Willcox (New Haven, Conn., 1974), pp. 250-251. The Forth and Clyde Canal had already been cut seven miles to the west from the mouth of the Carron River. "CANAL of communication," *Encyclopaedia Britannica* (3 vols.: Edinburgh, Scot., 1771).

⁷ HL would visit Amsterdam and Saardam, the latter famous for its many windmills, on his journey to the continent. Charles Dingley had obviously suggested that HL visit Saardam.

Rice is a little slack in Sale owing as I think to the common Attempts which are made when an Article is brought in Abundance to market. But the Price must revive and I verily believe the latter End of the Crop will sell full as high, perhaps higher than the beginning.

The Florida Indigo was vaunted off in our Charles Town News Papers, probably from some partial Samples, which might have been produced in that Town. I saw the Bulk of it yesterday, and there is a great part of it of a very inferior Quality, and none so good as my Mepkin Produce in 1769.

I must not intrude further upon your Time, especially as I have four Miles to walk this Evening, and it is now near 6 O'clock, but take Leave for the present with most respectful Compliments to Mrs. Manigault, and good Wishes for every Branch of your Family, repeating that I remain, Dear Sir, Yours, &ca.—

Postscript. 1st April 1772. I have a Sale of the East Florida Indigo before me. The Prices were chiefly about 6/ to 8/6, one small Quantity at 9/9, and a few Pounds at 11/9, Some at 2/6, at 3/11. I produced a Sample of my Indigo to some of the Wise Men call'd Brokers and Dyers. They admired it much for East Florida Indigo. One said it was worth 12 or 14/ per lb., and was very sorry we could not make such Indigo in Carolina. This proves the Strength of their Prejudices more than the Clearness of their Judgement. Another talking of Carolina Indigo said he could perceive no Difference between French Copper and the best Carolina Copper except the Impression made by the Canvas on the latter. I replied that I believed he was perfectly right, but to the Misfortune of the Owners of the Carolina Indigo, they could perceive a difference of 2 or 3 Shillings per lb. in the price, altho the same Indigo was sent and sold at Petersburg for French. The Gentleman having no ready Reply, changed the Subject. I hope we shall get to the bottom of this Mystery in Time & remove the Evil. An Eminent Purchaser of Indigo offer'd me 7/ per lb. for all the Indigo that I can make of a Quality equal to my Cask now in London, in the Year 1773. This does not threaten a fall of the price very soon.

that though he was no longer in trade, he wished Mrs. Hunt well in her commercial endeavors and also sent his congratulations to Daniel Hunt who had just been appointed attorney general of the island. HL Papers, S.C. Hist. Soc.

The Dyers have raised the Price of Blue Dyes one upon three about $33\frac{1}{3}$ d per Cent.

SOURCE: Letterbook copy, HL Papers, S.C. Hist. Soc.; addressed "Esquire. Charles Town"; "per Capt. Curling."

D. Transfert technologique : lettre de Joshua Gilpin à Miers Fisher, Londres, 2 avril 1796. Joshua Gilpin Correspondence, 1795-1801, *Gilpin Family Papers*, Historical Society of Pennsylvania, c'est moi qui souligne.

My dear Uncle,

I mentioned in my last to uncle Samuel Rowland Fisher my having been on a tour thro Kent to the Paper Mills & particularly to those at Maidstone. This tour had been an object of some solicitude ever since my return to London but owing to disagreeable weather & some indisposition, I had not been able till then to accomplish it.

I did not fail however to make myself acquainted with every person relative to the Paper trade & manufacture which can be learnt in the City together with the analogous business of printing, the improvements in both are wonderfully great, & they were yet only progressive. Both of them are however much depressed by the exercise, they fare so far beyond us in the expense with which they are attended, that I am the more convinced of the great opening which our country offers for their extension & the more solicitous while here to make myself completely master of them;

Since my return from Kent I have been thro Hertfordshire in company with one of the most compleat (*sic*) Millmakers that this nation can produce & who has built several mills there with a neatness & simplicity that would highly please thee. His name is Hall of Dartford a plain honest man who is disposed to give me every information I could wish. Indeed I have no where concealed either my country or my motive for visiting the Mills & I have every where found a candid reception.

At Maidstone, I received Letters to all the makers of eminence & had the liberty of examining their mills. Whatman who has declined the business & lives at some distance having heard of me, sent to request my spending some time with him & I accordingly devoted a day with him, which was spent I believe to our mutual satisfaction. He is a man of immense property, & joins the knowledge of a scholar to the plainness industry of an artist. This country is indebted to him for all the late great improvements in paper & he has given me its history in a manner highly useful & interesting : I pushed him as much as possible with regard to inform me on points where I wanted it but he delicately avoided giving them for the present, insisting that I should spend some time with him in the summer & that on my going home he might communicate some things worthy my attention. Indeed I am convinced he means to give me information but wishes to put it out of my reach to communicate to anyone here: I mean to avail myself of this offer, & indeed to spend a week or two in his or some equally good mill for I am desirous to make myself completely acquainted with the conduct of the business, as I am more than ever aware that it may be of importance to myself & the family in general. The improvements in the form & construction of mills are numerous, but the great desiderate are in coloring & in soaking the Papers, the late improvement in these points are confined to Whatman & one of two others, & have been suggested by the modern chemistry. On both these I have a clue to find them out even should this man not disclose them: the neat improvements are in beating & in pressing. [...]

I have taken rough sketches of most of the Mills & Hall is making me compleat (*sic*) plans of the different parts, as well as a general one of a Mill on the best construction. I shall send over some setting by the vessel. [...]

I have not failed during my stay here this winter to obtain a knowledge of mercantile affairs in general, but of a great variety of manufactures in the detail: indeed the employment in that way is so instructing that I have never been more industrious at any time of my life & I hope have derived profit from my labours. It is my wish to lay down some plan & obtain the information necessary for it that may enable both my brother & myself to pursue a regular line of business on my return. I am the more confirmed in my opinion that if we do meddle with the dry good business it be confined to articles which we may get from hence on low terms & sell again at home without giving credit to the country.

[...]

Joshua Gilpin

E. A la recherche des ancêtres : lettre de Henry Laurens à Messieurs et Madame Laurence, 25 février 1774. *The Papers of Henry Laurens*, Vol. IX, George C. Rogers et al, eds. Columbia, South Carolina, 1981, pp.308-310, c'est moi qui souligne.

To Messieurs and Madame Laurence

London, 25 February 1774

Dear Friends,

Considering the great Satisfaction which the receipt of your affectionate Letter of the 20th December last afforded me I am the more to blame for so long neglecting a proper & respectful answer. But I have this Apology to offer, that when your Letter arrived I was in the Country, & Since my return to London I have not only been very closely engaged in American affairs both of a public & private nature, but have also had in contemplation a Journey to Paris, from whence, I might Soon have had the happiness of a personal Interview with you. I intreat you therefore, not to impute the delay which has happened on my Side to disregard. You will be convinced of the contrary when I assure you that I have written to my Brother in South Carolina & to my Sons at Geneve, informing them of the intelligence which you had So obligingly transmitted to me. I have also proposed to my Son to pay his Respects to you on his return to England.

When I was at La Rochelle in December 1772 being informed that there was none of my Name in that City, nor any Register of Family Arms, I despaired of tracing my Ancestry & forebore Enquiries into a Subject which appeared to be exceedingly abstruse.

The Receipt therefore of your kind Letter, Surprized as well as pleased me the more. The principal Anecdotes which are known by me of my family predecessors are these which follow.

My Grand Father Andrew Laurens in the last Century fled, among other protestants, from France. He resided Some time in England afterward in Ireland from thence he removed to the City of New York in America where my father was Born. In 1715 He Embarked with his Family at New York & went to Charles Town, South Carolina which was at that time of Day almost a Wilderness. My Grand Father died Soon after he arrived in South Carolina, but he had Saved So much Money as enabled him to Set out four Sons & one Daughter with Such portions as put them above low dependence. Some of them retained the French pride of Family, & were content to die poor. My Father was of different Sentiments, he learned a Trade, & by great Industry acquired an Estate with a good Character & Reestablished the Name of his Family.

He gave his Children the best Education which that Country afforded, & my Brother James & my Self, who are all that remain, are not in mean Circumstances. We each Inherit Valuable Land, the purchase of our Father.

[...]

Henry Laurens

F. A la recherche des ancêtres : lettre de Samuel Lowell à son fils Sam à propos des origines galloises de la famille (sans date). Mss. *Lowell Family Papers, 1804-1817*, Massachusetts Historical Society, Boston, c'est moi qui souligne (en gras).

Dear Sam,

As you are our eldest son, and as it was your appearance in this world that first dignified me with the character of father, I conceive that you have a natural claim upon me for the first part of the history which I have promised. Besides, as this letter will relate principally to some account of our family, I conceive that it may in that view be with peculiar propriety addressed to you; for, I believe it frequently happens that an elder son feels more curiosity on a subject of this kind than is commonly found with the younger branches of a family. To attempt to account of this, if the fact be allowed, is no part of my present business, and would divert me too far from the course I intend to pursue. **I cannot, my son, inform you, that we are the posterity of the great and the noble;** I never heard of the titles of our ancestors, and thought it is said that the envious always affect to despise what they do not possess, my heart must be more deceitful than I ever even suspected it to be, if it were possible for me to be elated with an empty title which should convey no idea of personal worth, or with the mere bauble of a family crest, the origin of which could only serve to puzzle but could scarcely entertain much less improve a reflecting mind.

You may however, rely on the antiquity of our family; for though I am not prepared to furnish you with an exact list of the names and residences, much of the callings, complexions and characters of all our progenitors, you may depend upon it that we have existed about six thousand years. **In this view at least none of the Kings or Princes of Europe are more dignified than (*sic*) we are; nor are we in this respect exceeded by the Emperor of China himself, whatever he may imagine to the contrary. In our family there is a tradition that our ancestors a few generations back were natives of Wales; and in this sentiment I am confirmed, by discovering, that near to the towns of Usk in Monmouthshire, there is a Parish called Llanlowell [note: I was exceedingly gratified by a visit to this rural spot with Mr. Francis Lowell of Boston in the close of the year 1811]; the literal translation of which the Welchmen tell me, is Lowell's Church. You will, perhaps, think with me, that this is presumptive evidence that there were at some period or other persons there of our name, who might have built, or endowed, or possessed the parish Church.**

I verily believe, however, that there are no Lowells at present in Britain besides our own immediate relations. In attempting to trace the history of the family I cannot go farther back with certainty than to my Great Grandfather who was the native of Boston in N. America, and who came to England, as I should suppose, about the year 1690 nor is it, altogether unworthy of notice that he landed at Bristol.

I have already understood that he was a ship-builder; and in America there are, I understand, some branches of the family, in the same line of business to this day.

He certainly possessed considerable property, for there were estates belonging to him in the neighbourhood of Leek in Staffordshire, where he resided after he came to this country, which when I was there in 1775, let, as I was told, at that time for £300 pann. Which may now in all probability be worth a thousand a year.

The manner in which these estates were lost from us has always appeared to me in a very mysterious light; had they remained in the family I should have inherited them, and you would, as the heir at law, have also succeeded to them. What effects so much wealth might have had upon us in a moral view it is impossible to say; if however we be deprived of this earthly Patrimony that we may enjoy the heavenly inheritance, we shall have infinite reason for blessing God that we are not in the possession of Rooth Grange [note: the name of the principal farm].

My great-grandfather left two Brothers at Boston, from whom, it appears, the present Lowells of that place are descended. **While our branch of the family experienced many of the vicissitudes of Providence in Britain and was generally more depressed than (*sic*) elevated, they in America appear to have been pretty uniformly rising higher and higher, until they ranked with the first classes in the country.**

It is pleasing to understand that they have generally been men distinguished by religion and integrity; and that some of them have occupied the pulpit, other have presided in the Court of Justice, and it is said that the wisdom, learning, and eloquence of the late John Lowell, rendered him the most distinguished of all the American Judges. Whether the property of my Great Grandfather was in any degree lost by extravagance I know not; I remember to have heard repeatedly of a tremendous loss which he sustained by his house being burnt down, and every thing in it being consumed; but even this will not account for his becoming dispossessed of the land. His name was Samuel. I believe he died in the meridian of life, leaving behind him three sons and two daughters Samuel, Thomas, Benjamin, Sarah, and Margaret.

They all married, excepting Thomas, who lived to a very great age. The last time I saw him which was when I was at Leek in 1783; he was then about 90 years of age, was become quite blind, and died in about two years afterwards.

This venerable Man was remarkable for a robust constitution and vigorous mind. Tho' like his Brothers and Sisters he had been brought up in a very homely manner, he professed much general knowledge, was singularly facetious and reckoned one of the most entertaining companions in the neighbourhood. You will observe that all the children of my Great Grandfather settled at Leek, excepting his son Samuel, who was my Grandfather; and I think it is almost certain there are some of our name there at this day who are the descendants of my Great Uncle Benjamin.

[...]

Your truly affectionate Father, Sam. Lowell

G. Transfert de personnes : lettre de Henry Laurens à Charles Nisbet, Londres, 20 mars 1783. *The Papers of Henry Laurens*, Vol. XVI, David R. Chesnutt and C. James Taylor, eds. Columbia, South Carolina, 2003, 165-166.

TO CHARLES NISBET¹

London, March 20, 1783

Sir

I had the honor yesterday of receiving your favor of the 6th Inst. *It² is no part of my Mission to encourage People to emigrate from this Kingdom, numberless applications have been made to me but I have uniformly avoided doing or saying any thing which might give offence to this Government—³ I may nevertheless observe,

⁹The amended version of the intercourse bill restricted American vessels to carrying only American goods into Britain and banned transshipments of American produce through foreign ports or the carrying of foreign goods to Britain in American vessels. American captains would also be required to take oaths as to the origin of their vessels and cargo, as well as submit to inspection by British custom collectors. All British goods permitted export from Britain before the war would be allowed under the new regulation. In the printed copy sent to Livingston, HL inserted "FOR THE WORSE" after "AMENDED" in the title "A / BILL / [AS AMENDED IN THE COMMITTEE]." The copies sent by HL to Livingston are in PCC, Item 89, p. 261ff.

¹Charles Nisbet (Nisbett) (1736–1804), a Presbyterian minister and scholar from Scotland, had been serving as a pastor at Montrose, Forfarshire since 1764. John Witherspoon recommended him for the presidency of the College of New Jersey in 1767. His advocacy of the American cause during the Revolution undermined his position at home. At the request of Benjamin Rush and John Dickinson, Nisbet emigrated to Pennsylvania in 1785 and accepted the presidency of Dickinson College at Carlisle, a position he held for the remainder of his life. *DAB*; *DNB*; *Letters of Benjamin Rush*, ed. Lyman H. Butterfield (2 vols.: Princeton, 1951), I, 45–46.

²This asterisk and the one following "America" may have set off text to which HL wished to refer or copy later.

³HL was largely noncommittal in responding to the numerous applications he received for advice or assistance in emigrating to America, as this letter demonstrates. He generally asserted the high value America placed on "Moral Characters," implying that any person of integrity and intelligence would be welcome and succeed in any of the United States, while

that were such a Person as you have described with the addition †to his Character↓ of Industry & good Morals to offer his service to me, I would endeavor to obtain permission from proper authority for taking him with me to America,* hence you will conclude that I suppose such a Man might remove to advantage. you will pardon me for only adding that in my Opinion, if the Person is determined to remove Pennsylvania is the most likely part of America for affording him immediate employment. not merely because Flaxseed was wont to be exported^d from that State, but because, there is a greater Spirit in it for Manufacture than in any other. Flaxseed grows as well in So Carolina as any where else perhaps Better, & it may hereafter become a great Staple in that Country, but should your poor Neighbor go to Pennsylvania, he will have all the other States open to his Choice. if he was nearer to me, I could give him advice which cannot be communicated in this Way I am with great Respect Sir your most obedient Serv^t.

PS If my address is wrong you will readily excuse it

SOURCE: LB, HL Papers, ScHi; addressed "M^r Charles Nisbett / Montrose"; dated "London March 20th 1783".

H. Transfert de personnes : lettre de William Lee à James Monroes, Bordeaux, 20 oct. 1815. *A Yankee Jeffersonian, , Selections from the diary and letters of William Lee of Massachusetts written from 1796 to 1840*, Mary Lee Mann, ed. Cambridge, Belknap press of Harvard University press, 1958, 175-176.

To James Monroe

Bordeaux, Oct. 20 1815

Dear Sir,

[...] Some of the most valuable manufacturers of this country [France], Switzerland, and Germany are daily making applications at this office for passages to the United States. I have been able to pass many. [...] This week I have sent out a valuable dyer, who has discovered the means of printing woollens and cottons with various indelible colors, by one and the same operation. Next week I shall embark a whole family, who carry with them ten or a dozen looms for manufacturing of cotton and woollen hose, pantaloons, undervests, and petticoats. This family will prove a valuable acquisition, particularly for the article of cotton hose, as their loom for this purpose is so simple that a child of twelve years of age may work it, whereas those German looms at present in use in the United States required a long apprenticeship to learn the use of them. Viewing the present distracted state of Europe, and the growing taste for manufacturing in the United States, it is to be desired that our Government could devise some means of these manufacturers to America. [...]

William Lee

I. Transfert de connaissances : lettre de Henry Laurens à Richard Price, Charleston, 1er février 1785. *The Papers of Henry Laurens*, Vol. XVI, David R. Chesnutt and C. James Taylor, eds. Columbia, South Carolina, 2003, 532-535.

532

1ST FEBRUARY 1785

TO RICHARD PRICE¹

Charleston, February 1, 1785

Dear Sir.

At the end of a pleasant Voyage which had commenced at Falmouth the 22^d June, I landed at New York the 3^d August last—finding a perfect vacation in the Government of the United States, Congress in recess by adjournment & the Committee of the States self-dissolved, being on my part exceedingly desirōs of meeting Congress & of obtaining an honorable discharge from my late Mission, I determined to wait at Trenton for the new session expected on the 1st. Tuesday of November, that & many more days past without a Meeting when, being in a state of uncertainty when or whether Nine States would convene, the depth of Winter looking me in the face, accounts from my Attornies of the deplorable situation of my private affairs, demanding my immediate presence, with other considerations I took the advice & consent of the Delegates of three States on the Spot & availing myself of their opinions entered upon my journey homeward the 24th. Novem^r.—Bad Roads & bad weather were both my opponents, with able Horses & diligent travelling I did not reach this habitation until the 14th. Ult^o. I found the House unfurnished, Repairs unfinished & †the whole‡ in very bad condition, My Son & my self have been hard at work to make in it a comfortable Provision for my Daughters whom we expect sometime in this or the next Month, this business has kept us both closely engaged, but I am descending from Public to my own petit concerns.

I know Sir, you will grieve for the delinquencies above-mentioned, don't be too anxios, all will come right in due time, but as Common Sense replied to me when I was at Trenton & half lamenting at the prospect of our affairs, "we are not yet quite wrong enough" One of these days when leisure permits, I will, I can't say with pleasure, the work may give me pain, transmit as much as I am acquainted with of the State of our Politics, at present every moment of my time is pledged; with difficulty I have redeemed the few which this hasty performance will occupy.

The 24th. Ult^o. I had the honor of receiving your very

¹HL became acquainted with Richard Price in 1782, shortly after his release from the Tower. *HL Papers*, XV, 499–500.

obliging Letter of the 22^d. October with a Packet contain[ing]² six Copies of your, "Observations on the importance of the American Revolution" The General Assembly of this State being then recently convened I distributed 5 of them Viz. 1 to the Governor,³ ↓N^o. 1↑ 1 to the Senate, ↓N^o. 2↑ 1 to the ↑Speaker of the ↓House of Representatives ↓N^o. 3↑ 1 to M^r. Gervais ↓No. 4↑ Member of Senate the 5th to M^r. Izard ↓N^o. 5↑ of the other House_ I had reserved the 6th. for my own reading in ↑the Country↓ where I intend to go to morrow for some ten days or a fortnight.

what are the Ideas of N^o. 1, 2 & 4. I can only conjecture from their silence, those of N^o. 3 & 5. will appear in the inclosed Copy of a Letter from the Speaker to which I have subjoined Copy of my answer; My worthy friend will perceive I persevere in the old plain Stile, I shall leave comments to himself.

I have since perused your particular observations on the Negro Trade & Slavery, which in my view stands all well, till we come to, "I rejoice that on this occasion I can recommend to them the example of my own Country."⁴ If I did not know Doctor Price to be a Man of Candor & sincerity I should suppose this, intended as a bitter sarcasm_ Britain is the fountain from whence we have been supplied with Slaves upwards of ↑a↓ Century. Britain Passed Acts of Parliament establishing & encouraging the Slave Trade, even for monopolizing it in her own Provinces, the Inhabitants of those Provinces might purchase, but not enjoy the benefits arising from a direct Trade to Africa_ a British Law was specially enacted for making Slaves in the Provinces Chattels liable to be seized & sold for Payment of debts. with a long train of etcetera. Nor is it quite a decided fact that the moment a Negro sets his foot on British Ground he becomes a freeman. Lord Mansfield left this a moot point, in his judgement in the Cause Stewart V^s. Sommerset,⁵ 'tis true indeed that by the quirks & Chicanery of the attendants

²Bracketed material here and below supplied from letterbook copy.

³Benjamin Guerard.

⁴HL quotes from Price's *Observations on the Importance of the American Revolution*, p. 69.

⁵HL refers to the famous 1772 case of Charles Stuart's runaway slave James Somerset. Lord Mansfield's decision to free him was widely celebrated by anti-slavery advocates as nullifying a legal defense of the institution in Great Britain. In reality, Mansfield had the narrower intention of merely preventing the forced removal of slaves from England. *HL Papers*, VIII, 353; David Brion Davis, *The Problem of Slavery in the Age of Revolution, 1770-1823* (New York and Oxford, 1999), pp. 479-501.

of British Courts even Negroes purchased of English Men under the sanction of Acts of Parliament are in effect freed whenever they arrive within the verge of Parliamentary jurisdiction— shame & disgrace to Britain in one case or the other, or in both. Admitting however Sir, that in this particular you have erred, the error will not vitiate your principle— the inhumanity cruelty wickedness & devilishness which you impute to the Traffic applies in the first Instance & more directly to your “own Country” was not Parliament lately petitioned to prohibit the Slave Trade? did they shew the least Regard to the Petition?⁶ No!— they would enslave Asia, Africa, America & Europe too if they durst, for increasing their own Navigation & Commerce— this part of the United States will never be reformed while they imitate “your Country.”⁷

I[n] replying to the Speaker I had almost said, “neither Moses & the Prophets nor one rising from the dead will make Doctor Price’s doctrine palatable in this Country— but when the poor Slaves shall struggle for themselves, peradventure we may be converted.” Slavery in the United States so far as Virginia southward is either totally abolished or dwindling. North Carolina, So Carolina & Georgia reason *illegible* in the language of Mr Speaker. The time however for general emancipation will come, I foresee it as clearly, as in the Year 1776. I foresaw & predicted that Great Britain would lose her Colonies by attempts to enslave the Inhabitants.— 13th. April. tis uncertain what I had intended to say further in conclusion of this address when I was interrupted the 1st february, in the mean time till the present moment, a variety of business & some sickness have prevented my resuming it. perhaps to intimate the mode of treatment to those Negroes who are called mine,

⁶On June 17, 1783, the House of Commons brought up a Quaker petition to abolish the slave trade, regretting that “a nation professing the Christian faith should so far counteract the principles of humanity and justice.” In response, Lord North stated the “object and tendency” of the petition “ought to recommend it to every humane breast,” but argued that it would be impossible to abolish the slave trade. “[I]t was a trade which had, in some measure, become necessary to almost every nation in Europe,” and North doubted they could ever be induced “to give it up, and renounce it for ever.” Sir Cecil Wray likewise lauded the sentiments of the petition, but precluded further debate by moving to table the measure, which was agreed to without opposition. Cobbett’s *Parliamentary History*, XXIII, 1026–1027.

⁷Although HL would retain his regard for Dr. Price, he did not soon overlook his friend’s recommendation of his country as an exemplar respecting slavery. A year later, in a letter to Edward Bridgen, HL deemed England’s example as “exactly similar to a pious, externally pious, Man’s prohibiting fornication under his own roof and keeping a dozen Mistresses abroad.” HL to Edward Bridgen, Feb. 13, 1786, HL Papers, ScHi.

7TH FEBRUARY 1785

535

of this I shall speak at present very generally they are as happy & as contented as laboring people can be & some of them to whom I proffered absolute freedom, wisely rejected it; on my part I am endeavouring to prevent their ever being absolutely Slaves, time is required for maturing my Plan, you perceive Sir, a whole Country is opposed to me it is necessary to proceed with discretion. to some of them I already allow Wages, to the whole every reasonable indulgence. I have not replied to your Letter so fully as I ought, your goodness will indulge me till I have a little more Leisure, mean time, lamenting the melancholy case of poor Mrs. Price & wishing her all that is fit & proper for her in this Life.⁸ And recollecting how much these States are indebted to you for the Peace they enjoy & how much my self as an Individual I subscribe with great affection Esteem & Respect

Dear Sir / Your sincere friend / & much obliged humble servt.

Henry Laurens.

SOURCE: ALS, NNPM; addressed below close "The Reverend / Doctor Price / Newington"; dated "Charleston So Carolina 1st february ~ 1785". LB, Kendall Collection.

2) Episodes marquants du voyage et bilans du séjour.

A. “Comparison between Certain French and American Customs” : lettre de Elkanah Watson à Mr. Wheeler, imprimeur à Providence, 1781. Nantes, May 1st 1781, *Journal of Travels in Europe*, 22-24, The Papers of Elkanah Watson, New York State Archives.

Cette lettre a été publiée dans plusieurs journaux américains (par exemple *The Pennsylvania Packet*, 2 Dec. 1788, Issue 3068, p.3 ; *Essex Journal*, Newburyport, MA, 28 Jan. 1789, vol. V, Issue 239, p.2 ; *Newport Herald*, 12 Feb. 1789, Vol. III, Issue 103, p.1).

Dear Sir,

In publishing the inclos'd piece in your paper you'll greatly oblige your very humble servant.

“In all civiliz'd countries we find many customs dictated by reasons, & worthy of imitation; but unhappily we find at the same time, others that have crept into society, & exist only from habitual hereditary *prejudices*.

As our infant Country is now happily extricated from the British yoke, & as we are left at liberty to adopt unprejudic'd, a system of manners, consistent with reason, & the beautiful harmony, & unreserv'd ease that ought to actuate every circle, I hope in God, that we shall abolish many old, disgustful, destructive (*sic*) English customs, & adopt those that will tend to the preservations of our health, as well as convenience.

People who have always existed within the limits of their native country, seldom discover any improprieties, or imperfections in the prevailing customs of it; but a sentimental traveller, who posts thro' other kingdoms, & makes impartial, liberal reflections, discovers at once, the absurdities of his Countrymen, as well as the Country's he traverses.-

It is now many months, since I embark'd for this eastern world; since my arrival, it has been my uniform study, to observe in what points (in my opinion) we ought to abolish, & where to adopt the customs of other nations, so as to leave our medium perfect: for which reason, I beg leave to drop a few hints upon the subject. It may probably be thought more difficult, than experience will prove it; to renounce any usage we have been accustom'd to, however ridiculous & inconsistent, common sense may proclaim it.

Notwithstanding we have been taught to believe that excess of politeness in France is disagreeably embarrassing, yet I am firmly persuaded that there is one country under the canopy of heaven where a foreigner is so perfectly at his ease, & where genuine politeness so generally exists as in France – the ridiculous custom of drinking healths, formerly prevail'd here; but its no more: a simple salute to the lady of the house, suffices; instead of calling out across the table, to know the name of Mr & Mrs such a one, that you may have the pleasure to drink their healths. In large circles in America, it is absolutely impossible for a man to swallow his dinner with the least degree of satisfaction, when attack'd in the same moment upon every side; & oblig'd by custom to return so many thanks: in France every man eats his

dinner quietly; drinks when, & what he pleases, after the table is clear'd, if he is dispos'd to drink a la bonne heure free of compulsion.

How many promising youths are rip'd in the bud, merely from a mistaken idea of possessing the alluring character of what is generally call'd a hearty fellow; the qualities to constitute this important character, must end in their consequences, in a wreck'd, worn out constitution, that cannot resist the slightest attack; in short to constitute this character a man must degenerate into a beast –in France we seldom see any one disguis'd in liquor, but Porters: the young Gentlemen in the two countries, in this respect are diametrically opposite in sentiment; which is most eligible can be decided without much philosophical reasoning.

In America we all soak our lips in the same vessel; exclusive of the risk of contracting a venereal taint, grease, tobacco juice, & all floats on the top, & the next man who drinks, swallows it. – In France every man has his glass, & risks no one's lips but his own. In America, we take our formal leave of large circles; as many persons as quit the room, so often are the company disturb'd, but in France when any one is dispos'd to quit, he takes his hatt & cane, & steals off without saying a word, consequently no one is disturb'd.

Having said thus much upon these three points, I am persuaded ten minutes reflection will convince every American, of the absurdity of these old, thread-bare customs, & that they will consequently be banish'd eternally from every corner of the united states; but if the old standing, health drinking custom, cannot be banish'd; for God's sake nominate a president for every table that he may stand up, incessantly repeating –“I thank you Sir,” –“I thank you Madam”- while the rest are quietly picking the bones.

A Sentimental Traveller”

(Montpellier April 20th 1781)

B. Lettre de Elkanah Watson et Francis Cossoul à George Washington, 23 janvier 1782. Comparaison entre la version d'origine et celle dans les mémoires.

Most Illustrious and respectable brother

[23 JAN 82]

In a moment when all Europe admires
and at the same time feel the effects of
your glorious efforts for the liberty of our
country; two of your brethren, & compatriots,
haste to give you a small pledge of
their homage.

Zealous lovers of ~~the~~ liberty, by their
institutions, they have felt the most joyful
Joy to see their chief, and their brother
stand forth, and stress the most insupportable
difficulties in support of a whole people: It
is to him, it is to the glorious orb of America
that we present our ardent ornaments,
as a public acknowledgment of our gratitude
for the happy effects ^{in consequence} of your Indulgency
you have contributed so conspicuously to
establish. May the grand architect
of the Universe be the guardian of your
days, and conserve them for the glory of
our western hemisphere and the universe
entire; such are your of those who have
the favour to be by all the known members

East of Nantes.

Your most affectionate
brothers. Watson & Cossoul

23. 1^{re} 1. Month 5/82.

1. Retranscription de la version d'origine.

(*Personal Correspondence, The Papers of Elkanah Watson*, New York State Archives):
Les changements par rapport à la version publiée dans les mémoires sont indiqués en italique.

Most Illustrious and respectable brother,

In a moment when all Europe admire and at the same time feel the effects of your glorious efforts for *the liberty of our country; two of your brothers, & compatriots*, hasten to give you a small pledge of their homage (*sic*).

Zealous lovers of liberty, and their institution, *they have felt* the most refined Joy to see *their* chief, and *their* brother stand forth, *and stem the most unparalleled difficultys (sic) in support of a whole people: all is to him*, it is to the glorious orb of America that *we present masonick (sic) ornaments, as a feeble acknowledgement of our gratitude for the happy effects we experience from an Independency you have contributed so conspicuously to establish*. May the grand architect of the Universe be the guardian of your days, and *conserve them for* the glory of our western hemisphere and the universe entire; such are the vows of those who have the favour to be by all the known numbers

Your *most* affectionate brothers,

East of Nantes, Watson & Cossoul

2. Version publiée dans les mémoires en 1856 (*Men and Times of the Revolution*, pp. 156-157):

To his Excellency, General Washington, America.

« Most ILLUSTRIOUS AND RESPECTED BROTHER :

« In the moment when all Europe admire and feel the effects of your glorious efforts in support of *American liberty*, *we* hasten to offer for your acceptance a small pledge of our homage. Zealous lovers of liberty and its institutions, *we have experienced* the most refined joy, in seeing our chief and brother stand forth in its defence, *and in defence of a new-born nation of Republicans*.

« *Your glorious career will not be confined to the protection of American liberty, but its ultimate effect will extend to the whole human family, since Providence has evidently selected you as an instrument in His hands, to fulfil His eternal decrees*.

« *It is to you, therefore*, the glorious orb of America, we presume to offer Masonic ornaments, *as an emblem of your virtues*. May the grand Architect of the universe be the Guardian of your *precious* days, for the glory of the Western Hemisphere and the entire universe. Such are the vows of those who have the favor to be, by all the known numbers,

« Your affectionate brothers,

« WATSON & COSSOUL. East of Nantes, 23d 1st Month, 1782. »

Photo du tablier maçonnique brodé par des religieuses près de Nantes et offert à George Washington par Elkanah Watson et F. Cossoul en 1782.



C. « Le discours d'un roi » : trois versions du discours de George III devant le Parlement, 5 déc. 1782.

Version 1 : lettre d'origine de Elkanah Watson à son partenaire Francis Cossoul

(Business Correspondence, Box 9, The Papers of Elkanah Watson, New York State Archives, c'est moi qui souligne)

London, 6th Decb. 1782.

Dear Cossoul,

I intended by this time to have been as far as my way to you as Paris – but the important period of peace approaching, I was so strongly prevail'd on by my friends to wait the event, this induc'd me to differ my departure till the present moment. You'll see by the Courier – the King's Speech [...] you may form a pretty good guess how near this important event is to land. So you see my predictions from Calais were not groundless, a doubt scarcely exists in the country but what [when] the event will immediately take place. I was yesterday admitted in the house of peers & stood in this 5 feet of the King when he deliver'd his humiliating speech from the throne, the acknowledgment of our Independence came from him with such reluctance, that he could scarcely get forward with his Speech. ... [then, writes about commercial matters]

Version 2 : retranscription de la lettre dans les journaux de voyage de Elkanah Watson, fév. 1784 *(Journal of Travels in Europe (1781-1782), The Papers of Elkanah Watson, New York State Archives, c'est moi qui souligne)*

Letter to Cossoul, London, Dec. 6th 1782 :

[Discusses the possibility of peace] ... I was introduced into the House of Lords, not far from the throne. I was absolutely oblig'd to support myself with my left foot upon the second step of the throne in the very moment this great potentate was acknowledging our independence. I cannot describe to you the kind of sensation that play'd upon my arteries & diffus'd itself thro' my whole system, when I look'd back to America & took a retrospect of the miseries & hard struggles I have so frequently witness'd in contesting the very point - Independence now recogniz'd. It was an emetic however, that operated very obstinately, & seemd to be hiccup'd out with my pain ; in plain words, he slammerd thro' it in a bungling manner, tho' he is remark'd for reading his speeches with much oratory in general.

... [then, writes about the nobility of England] You can have no idea that the pride of such mighty nabobs would suffer them to hold all their debates in a room [the Houses of Parliament] that I should absolutely be asham'd to see the most contemptible assembly in America meet in : it cannot be compar'd to the parliament room at Rennes ; in short, it is hardly decent. [writes about his going back to France now that peace is settled]...

Version 3 : narration de l'épisode dans les mémoires de Elkanah Watson, rédigés en 1821 et publiés en 1856 (*Men and Times of the Revolution*, 202-205, c'est moi qui souligne)

... Soon after my arrival in England, having won at the insurance office one hundred guineas... I determined to devote the sum to a splendid portrait of myself [by Copley, the distinguished painter, who was a Bostonian by birth]. The painting was finished in most admirable style, except the back-ground, which Copley and I designed to represent a ship, bearing to America the intelligence of the acknowledgment of Independence, with a sun just rising upon the stripes of the union, streaming from her gaff. All was complete save the flag, which Copley did not deem prudent to hoist under present circumstances, as his gallery is a constant resort of (203) the royal family and the nobility. I dined with the artist, on the glorious 5th December, 1782, after listening with him to the speech of the King [...]. Previous to dining, and immediately after our return from the House of Lords, he invited me into his studio, and there with a bold hand, a master's touch, and I believe an American heart, attached to the ship the *stars and stripes*. This was, I imagine, the first American flag hoisted in old England.

At an early hour on the 5th of December, 1782, [...] I was conducted to the very entrance of the House Lords. At the door [the Earl of Ferrers] whispered, « Get as near the throne as you can ; fear nothing. » I did so, and found myself exactly in front of it, elbow to elbow with the celebrated Admiral Lord Howe. [...] It was a dark and foggy day ; and the windows being elevated, and constructed in the antiquated style, with leaden bars to contain the diamond-cut panes of glass, increased the gloom. The walls were hung with dark tapestry, representing the defeat of the Spanish Armada.

[...] (204) After waiting nearly two hours, the approach of the King was announced by a tremendous roar of artillery. He entered by a small door on the left of the throne, and immediately seated himself upon the Chair of State, in a graceful attitude, with his right foot resting upon a stool. He was clothed in royal robes. Apparently agitated, he drew from his pack the scroll containing his speech. The Commons were summoned ; and after the bustle of their entrance had subsided, he proceeded to read his speech. I was near the King, and watched, with intense interest, every tone of his voice, and expression of his countenance. It was too a moment of thrilling and dignified exultation.

[Quotes extracts from the King's speech]... « Finding it indispensable to the attainment of this object [an entire and cordial reconciliation with the colonies], I did not hesitate to go to the full length of the powers vested in me, and offer to declare them. » -Here he paused, and was in evident agitation ; either embarrassed in reading his speech, by the darkness of the room, or affected by a very *natural emotion*. In a moment he resumed : -« and offer to declare them *free and independent States*. ...[suite de la citation du discours] »

(205) It is remarked, that George III is celebrated for reading his speeches, in a distinct, free, and impressive manner. On this occasion, he was evidently embarrassed ; he hesitated, choked, and executed the painful duties of the occasion, with an ill grace that does not belong to him. I cannot adequately portray my sensations, in the progress of this address ; every artery beat high, and swelled with my proud American blood. It was impossible, not to revert to the opposite shores of the Atlantic, and to review in my mind's eye, the misery and woe I

had myself witnessed, in several stages of the contest, and the wide-spread desolation, resulting from the stubbornness of this very King, now so prostrate, but who had turned a deaf ear to our humble and importunate petitions for relief. Yet, I believe that George III acted under what he felt to be the high and solemn claims of constitutional duty.

The great drama is now closed. The battle of Lexington exhibited its first scene. The Declaration of Independence was a lofty and glorious event in its progress ; and the ratification of our Independence by the King, consummated the spectacle in triumph and exultation. This successful issue of the American Revolution, will, in all probability, influence eventually the destinies of the whole human race. Such had been the sentiment and language of men of the profoundest sagacity and prescience, during and anterior to the conflict, in all appeals to the people. In leaving the house, I jostled (206) Copley and West, who I thought were enjoying the rich political repast of the day, and noticing the anguish and despair depicted on the long visages of our American Tories....

D. Comparaison entre la France et l'Angleterre. Extrait de trois lettres de Elkanah Watson à Francis Cossoul, Londres, 9, 11 et 19 déc. 1782. *Journal of Travels in Europe*, 161-171, The Papers of Elkanah Watson, New York State Archives.

9 Dec. 1782:

Dear Cossoul,

[...] I am now packing up [from England] for old France, dieu remercie (*sic*) [...]. Adieu ! Angleterre; before I close this letter I will throw together a few loose ideas just as they occur to me in the present moment, to endeavour to account for the difference of dispositions between the English & French.

First – England being an island, & subject to sea fogs, which press down the coal, smoke, & occasions a heavy atmosphere; in particular at this season, when the sun can scarcely penetrate its rays thro' it; for which reason I suppose the Citizens of London, more phlegmatic than in other parts of the kingdom; -the ropemakers at least think so.

Secondly – The difference of political constitution; while one is taught loyalty as part of his religious creed, to submit while cheerfully his very existence in the hands of his sovereign – perhaps with more resignation than the others are willing to do theirs in the hands of their God -& to be kept in ignorance as to the state of their country: the others on the contrary are all kings & every man watching over his own liberties, as they are call'd, & eternally plodding over Newspapers to find out in what points they are attack'd: then returns to his dwelling, perhaps in good humour, & perhaps with the loss of a night's sleep, while the others, always lay down their cares by the side of their beds; & like true Philosophers, dance over their worldly concerns as they come up.

Thirdly – solid, substantial roast beef, puddings, porter, heavy strong wines, & few vegetables; must be brought in the scale against light soups, fricassees, a variety of light drinks abundant, vegetables, light wines; a profusion of fruit at desert, & a dish of good coffee to settle the whole; instead of being stupefied with drinking an hour or two after the females receive the signal to make way for their, “Old friend” &c &c.

Out of these ingredients I think a critical eye that has look'd well into the souls of the two people may sift out the existing causes that produce so strange a contrast : the difference of Latitude ought not to be admitted in the account as an inhabitant of Calais, & Marseilles; Dover, & Liverpool; hold exactly to their national characters; the distances those respective places bear to each other, of course decide the matter.

[...]

London, Dec. 11th 1782:

[...] Now for a description of this immense City [London] - I never met an inhabitant of Paris or London that hesitated to assent that their respective Capitals contain'd a million of inhabitants; but they never could find any Authenticated accounts reach 700,000; by the best accounts I can collect, London now contains about 650,000 : from the dome of St Pauls in a clear day it seems as if the whole world was jumbled together in one great brick mass: this vast pile of buildings is said to extend about 18 miles in circumference; within the extensive area they compute 146 parishes. [...]

Paris, Dec. 19th 1782 :

[...] I will continue my comparative account between London and Paris.

Extent: In the first place as to extent, I know no fairer way to decide this point by the eye; than from the top of St Pauls in London, & Notre Dame in Paris: Frenchmen, & Englishmen are so prejudic'd that their eyes magnify, or diminish in proportion: so in fact you cannot depend on them; for my own part it appears evident to me that London covers a full third more ground than Paris which seems justify'd by the estimation of houses which stands 26,000 in Paris, & 95,968 in London. [...] the houses in Paris are infinitely larger in general;

Houses: The external of houses in Paris, being built with white hewn stone from 5 to 7 stories are characteristic of their owner lively & gay; which gives it an infinite advantage over the low, smoaky (*sic*) brick houses of London equally characteristic. –The internal of the house sin London are infinitely more neat & elegant, as the stone stairs of every French house are as muddy & common as the streets; there are however no Hotels in London to hold a comparison to those of Paris; but the numerous coffee houses are far superior.

Population: The most authentic accounts of the inhabitants contain'd in London is 650,000: there are no authentic accounts of the number in Paris. [...] I am strongly apprehensive the number is about equal. French houses are much large & more stock'd than English: the fact is, in London a house is solely occupy'd by a single family: scarcely an instance of the kind can be found in Paris; every story is occupy'd by a different family & perhaps several families on the same story.

Streets: In this London has every advantage, they being in general clean & spacious; & the sidewalks very commodious: whereas in Paris there are no sidewalks; the streets are narrow full of mud, & the poor foot passengers, & petit maitres, are every moment oblig'd to jump behind a stone, to save their skins, white stockings, & red heeld (*sic*) shoes from the infamous hacks.

Police: The Police of Paris is infinitely less complicated & by far more effectual. Paris is protected by horsed Patroles (*sic*) in the night; London by an infinity of watchmen: in Paris the police will find any concealed person in an astonishing manner & no theft can pass undetected: whereas in London a men is every minute expos'd to have his pocket pick'd; & even robb'd with a pistol at his breast in the streets, & squares; besides housebreaking continually: add to this in Paris the populace are civil, but in London, insolent –to foreigners in particular.

Walks & Amusements: In these Paris must wave the flag; the walks of Paris are certainly superior to those of London, & their numerous play houses, Opera, & other amusements are vastly superior, both in stile & elegance; the English perform tragedy best, being more suited to their genius & phlegmatic constitution; but in comedies, & Pantomimes vive les François – the English actors cannot walk the stage with that grace & elegance that the French do; their Opera in London is made up with foreign materials: the juices of roast beef & solid porter has given such weight to their heels, that the whole nation cannot produce a skip; - in fact I believe there is only one English dancer of the least note at the opera -& he's an Irishman.

Shops: The beauty, elegance, riches, & decoration of the London shops especially when lighted in the evenings dazzles the eyes most pleasingly, & adds a large 15 C' in the London account; the shops in Paris are infamous in comparison.

Lamps: London lamps are more numerous than Paris, but are dim, & run along upon each side of the streets whereas the Paris lamp, swing over the middle of the streets, & I think afford a more vivid light as the blaze is greater, & strongly reflected by polished tins against the white houses in narrow streets, which throws off a second reflection.

Water: Paris is supply'd in a very awkward manner as the water is transported about upon horses, & in hogsheads placed upon horse carts: London is abundantly supply'd by conduits which run thro' every part of the City, & convey the water thro' small leader pipes into every house, in the most commodious manner; besides, another grand advantage resulting there from is that any part, or indeed the whole city, may be instantly overflow'd in case of fire, in which we have daily instances; consequently to extinguish a fire, the number of hands requir'd is only sufficient to play the engines. The water is principally rais'd into the conduits by a very complicated machinery of large wheels & near London bridge; at Paris they are now compleating (*sic*) a very simple machinery near Passy, the fire engine, which by means of the steam that a common bakers fire produces, raises nearly as much water as the complicated wheel machinery in London. It must be observ'd however that the City of Paris is indebted to an ingenious Englishman (Mr Watt) for this great advantage.

Situation: The situation of London upon a noble navigable river, full of ships, in the heart of a fine commercial country; at one jump, in my estimation throws 25 C in the scale of London, which upon the whole, taking every circumstance impartially into consideration leaves a neat balance of 12 ½ C. in its favour.

E. Comparaison entre les coutumes françaises et américaines. Elkanah Watson à Mr Carter, London, 23 Oct 1783. Letter Copy Book, 1782-1783, 43-45, The Papers of Elkanah Watson, New York State Archives.

London 23 Oct 1783 43

Mr Carter

Two Years have revolv'd since I furnish'd your paper with a few remarks upon the absurdity of some prevailing hereditary customs in America; & I assure you I am not a little flatter'd to find from various parts of the Continent, the general impressions they made were as favourable as I could wish, from this reason I shall be induc'd to enlarge still farther upon the subject, especially as I have since extend'd my observations in an additional tour thro' the best part of England, as an impartial traveller it left me full scope to take a comparative view of the prevailing customs both of France & England, which of course led me on to model in my own mind, how far we ought to adopt or abolish the customs of each, now we are rising into maturity: we have ~~rising~~ serv'd the full time of our apprenticeship, & are now left in a wide world to look out for ourselves, with this double advantage over our fore-runners, that we can sift & select our laws, customs & religion from the defects & excellencies of theirs, & if we have virtue enough to distinguish ourselves as wise & as virtuous in the quiet lap of peace as we have been brave & decided in erecting the banner of our independence; we possess the fairest opportunity of rendering ourselves at once the most perfect compound of grandeur & happiness of any nation the sun ever yet beheld, every thing depends upon ourselves: as we have in many instances distinguished ourselves superior to men. For heavens sake dont suffer trifling partial objects to interrupt that happy system of a well cemented govern

Retranscription de la lettre de Elkanah Watson à Mr Carter, London, 23 oct. 1783:

Two Years have revolv'd since I furnish'd your paper with a few remarks upon the absurdity of some prevailing hereditary customs in America; & I assure you I am not a little flatter'd to find from various parts of the Continent, the general impressions they made were as favourable as I could wish; from this reason I shall be induc'd to enlarge still farther upon the subject, especially as I have since extended my observations in an additional tour thro' the best part of England, as an impartial traveller it left me full scope to take a comparative view of the prevailing customs both of France & England, which of course led me on to model in my own mind, how far we ought to adopt or abolish the customs of each, now we are rising into maturity; we have serv'd the full time of our apprenticeship, & are now left in a wide world to look out for ourselves, with this double advantage over our forerunners, that we can sift & select our laws, customs & religion from the defects & excellencies of theirs, & if we have virtue enough to distinguish ourselves as wise & as virtuous in the quiet lap of peace as we have been brave & decided in erecting the banners of our independence;

We possess the finest opportunity of rendring (*sic*) ourselves at once the most perfect compound of grandeur & happiness of any nation the sun ever yet beheld, every thing depends upon ourselves: as we have in many instances distinguish'd ourselves superior to men. For heavens sake don't suffer trifling partial objects to interrupt that happy system of a well cemented government upon which every thing so materially depends. I shudder at the Idea that a Circumstance of this kind will strike home to the root that holds up our national reputation almost to a degree of enthusiasm in the eyes of the surrounding nations in this eastern hemisphere. By making ourselves happy & every one clapping shoulder to the wheel that gives spring to commerce & industry, it will hold out such irresistible invitations to the wealthy Europeans that I will venture to hazard, the advantages resulting from this source alone will doubly compensate every state for the partial sacrifices they may reciprocally make for the general good of the empire.

Excuse this digression which is rather out of the line of a traveller's observations, but it however will tend to lead me to a point that I heartily wish may be attended to upon your side the water, & for the honour of America save the blushes of her sons, who are the unwilling witnesses of a new species of beggary, I have known several agents who are sent out to the different parts of Europe begging for different American purposes; some are sent into Catholic countries to beg for the support of an Indian college & to inculcate the Protestant religion, how absurd! Others are sent into this country that has so recently rak'd hell & earth to stab the very vitals of our existence to beg for the rebuilding a town they themselves destroy'd in a relentless war fury –how absurd again! It can hold out to the world but two comments that we are neither too poor or too mean to help ourselves. This dependent help was well enough while we were in a state of infancy, but now we are arriv'd to a state of manhood & upon our legs we ought certainly to feel ourselves superior to such grovelling ideas.

What can more rapidly enrich us than a deluge of Europeans pouring in their wealth into the bowels of our country. Every new Land speculation will increase the demand of them & the increase of the demand must necessarily increase the value, consequently nothing will so effectually insure them to us, as uniformly persevering in supporting internal tranquillity & a happy cordial union between the different states.

Elkanah Watson

F. Bilan de James Oldden Jr. de son séjour en Angleterre, 7 juin 1801. *Diary, 1800-1801, Mss., Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.*

Le voyageur, qui a quitté Philadelphie en octobre 1800, est arrivé en Angleterre le 30 novembre 1800. Après avoir visité plusieurs régions de l'Angleterre, il s'apprête à se rendre en Allemagne, en Hollande et en France. Avant de traverser la Manche, il fait le bilan de son séjour en Angleterre.

June 7th 1801: I have made up my mind to go for a tour to the continent. I am now preparing myself for an introduction into an almost entire New World without any prospect of a companion so necessary to a traveller, as he makes the time pass more agreeably – is often enable to give much information on those things & subjects which attracts one's attentions in passing along. [...] Without knowing any language except a little French I anticipate much difficulty, danger, & fatigue, yet have some faint hope that kind fortune who has hitherto been pleased to smile on me, will continue to do so, & favour me with some kind friends who may be able to give me advice & information

I have had no cause to complain of my situation since my arrival in this country [England] – the comforts, luxuries, & conveniences of life I have enjoyed to their fullest extent – been kindly received, & entertained by numbers of those friends to whom I have made myself known, & as I conceived that ingratitude is the basest of all things that disgraces human nature, I never in one instance failed to make suitable acknowledgements to those Gentlemen to whom I felt myself peculiarly indebted. [...]

A person to travel in this or any other country, ought in the first place to be well acquainted with every particular relative to his own, so as to be able to answer with correctness, those questions which he will find put to him very close by Foreigners; and he will find also numbers in Foreign Countries who though have never been in his, possess far more information than the generality of his countrymen. Besides this he should be well informed on history, art & Sciences, Commerce & Manufactures, which this Country afford to an extent beyond almost calculation – a good memory to recollect so as to compare one part with another is requisite – a good judgment so as to distinguish, for instance in Paintings between spurious & real – and in fine a general knowledge of every thing, of languages, of men, of customs & manners are every essential to all those who wish to travel with pleasure & satisfaction so desirable for improvement; without some part of the above qualifications, a man may pass from one end of the World to the other, & yet be the same person as when he set out – that I was deficient in those qualifications I well knew, yet at the same time endeavoured to gain that information that I thought might be usefull by enquiries into the nature of machines, their force, their cost &c

With respect for instance of Steam Engines, I found one at Manchester that turned 1000 spindles to have cost about 1000 dollars, and one that had the power of 20 horses – the original inventor Mr. Boulton of Birmingham made his present great fortune by the discovery of the Engine had his patent renewed by government for 28 in lieu of 14 years, a circumstance perhaps never before known – these Engines are now in general use for almost every purpose – the Glass works which I saw at Bristol are conducted upon an extensive scale - & the bottles, decanters &c blown with an incredible quickness – during my visit there, one of the

workmen made for my friend R. Ridgway a compleat (*sic*) mug in a few minutes – the rolling of Iron & Copper is done by water and to an amazing thinness – I have a specimen of each presented to me at Birmingham – the printing of Calico &c is a simple process when once seen – I was informed that they have now brought this branch to that perfection so as to print all the colours at one impression – the cutting of that part of velvets &c which makes the top is very curious – the weaving of Muslin in Scotland is an inconceivable intricate & curious process - the manufactures of Plated Ware, rolling, drawing and tilting Steel & Iron at Sheffield are instances to what an extent the force of machinery can be carried to – the different branches of plating are numerous – the first part being that of uniting the Silver to the Copper, which is done by Fire & chemical process – and afterwards forming it into the covers bottoms, feet &c.

–London had been so often described & so well known to everybody in all parts of the World that any description here is totally unnecessary, but a few remarks on the Police which upon the whole must be allowed to be extremely good may be proper – the Watchmen are numerous & all stationed within call, or rather within the sound of a rattle which they all carry – on any disturbance taking place one informs the other of it by means of this instrument so the other does the same, till a sufficient number is got together to quell the disturbance – they seldom walk far from their boxes to call the hour, & generally are so attentive as to try the doors, window &c of the houses as they pass along to see that they are properly fastened – they stand in little boxes which are removed generally during the day –

Hackney coaches are to be had all hours of the night by a little trouble of searching for them. After 12 oClock the price a fare is increased one half so that you pay 1/6 per mile per hour, in lieu of the common price of one shilling during the day – on supposing the distance you have rode less than what the coachman demands payment for, you have recourse to an office, where a Measurer is sent from, & by means of a machine which he pushes on before like a wheelbarrow he ascertains the true distance- if you are right, the coachmen loses his licence & is fined, & if he is your compensate him for the time you have detained him & pay court charges &c. By law here all carriages &c are obliged to turn to the left, which extends throughout all the kingdom – otherwise the confusion would be endless – a Friend of mine who had occasion to go out to dinner & having dressed himself accordingly was two hours going little better than a mile # the driving of cattle thro’ the streets is oftentimes attended with considerable danger – the poor animals coming so suddenly upon so much noise confusion & surrounded with so many objects, often become extremely dangerous to the persons passing the streets - & the killing of them in the heart of the City in the hottest Weather is in my opinion extremely prejudicial to health # the Green Markets of London perhaps are not equalled in the World – the first of which is Covent Garden- the Flesh are extremely good – Mutton superb, but the Poultry of London is far inferior to that of Philadelphia tho’ three times the price – Beef is now about ½ Mutton 1/ a good Goose 10/ to 12/ &c &c but Vegetables remarkably cheap but that it by no means astonishing when we consider that the environs of the city may be justly said to resemble a Garden – I must now dismiss this wonderfull place for the present and proceed to my embarkation for the continent – after having taken a general circuit among my friends here, and also having provided myself with every thing necessary for my journey, I took my passage in the Hamburg Mail coach...

G. Conclusion du récit de voyage de Joseph Sansom, 1802. Comparaison entre son brouillon (Springfield [New Jersey] Oct. 2nd 1802, *Joseph Sansom Papers, 1799-1802*, Mss., Morris Family Papers, Quaker Special Collection, Haverford College Library, Pennsylvania) et la version publiée dans ses *Travels from Paris through Switzerland & Italy, in the years 1801 & 1802, with Sketches of the Manners & Characters of the Respective Inhabitants*, by a native of Pennsylvania, London, Richards Phillips, 1808, 277-280.

Brouillon :

[...] At the distance of 3000 miles from his native shores a true Son of Columbia feels the patriotic affection for every state in the Union from New Hampshire to Georgia. If he took with him the local perhaps the rival prejudices of a Philadelphian or a New Yorker, of a Bostonian or a Baltimorean, he will come back a Citizen of the United States. If he was once as attached to either of the leading Parties into which European politics have unhappily divided his countrymen as to have concluded that one of them was always right and the other always wrong, he will see thro' the impartial medium of distance that the righteous was sometimes wrong and the wrongest sometimes right but he can [no longer] be apprehensive of serious injury to the State from Fellow Citizens, who administer its Government under the check of election and the pledge of responsibility, tho' he may be sorry to learn that a change in the presidency must displace the Servants of the Public thro' every grade of administration and that the test of official eligibility with the People themselves is not so much those old fashioned qualifications, plain sense and inflexible integrity, as the eloquence of a Barrister with the obstinacy of a Partisan.

For my own part at that amalgamating distance ~~from the effects of prejudice~~ I could see but one spot in my beloved Country. It is a black one, I mean the System of Negro Slavery but ~~it is wearing~~ time and principle are wearing it out. ~~I mean the system of Negro Slavery. But it was so deeply rooted and so closely interwoven with the plan of Government in the Mother Country and consequently so unlikely ever to have been working out in our Colonial State that...~~

But before I close, Perhaps my opinion may be expected of the utility of Foreign Travel to the Youth of America.

It is not unfavorable for Young Men of character or capacity under certain restriction tho' I believe the Tour of Europe can not be prudently permitted without them.

In the Old Countries few Young Persons travel for observation who cannot afford the expensive safeguard of a Governnor or Travelling Companion previously acquainted with the manners and the languages of the Countries they design to visit.

As long as American Fortunes will hardly bear this accompaniment I think our Young Men should not be trusted from Home under the age of five and twenty when their habits and principles may possibly bear the shock of the specious systems and enervating indulgences of European refinement – possible increase their attachment to American simplicity and the republican virtue.

At that age if it is worth while for them to see other Countries, at least they will not be ignorant of their own and they themselves, if not their Fellow Citizens, may profit more or less by the opportunity of comparison.

It is undoubtably useful to break off now and then from the habitual routine of business or domestic life which may be followed from youth to old age without materially increasing the original stock of information, an advantage that may be procured without crossing the Atlantic, within the ample boundary of the United States.

A young New Englander may cast off the leading strings on an excursion to the Middle States so rapidly progressing since the Revolution in the arts of cultivation and the ornaments of improvement. An Eleve of the Southern States may quit the debasing vicinity of Negro Quarters with still greater advantage to contemplate the strict morality of the hardy Sons of the North. And a Pupil of

the Academies of Philadelphia, New York or Baltimore may scour the western wilds and return with health and spirits to begin the career of life.

But the isolated situation in which an intelligent individual may generalize his local ideas and lose for instance the Philadelphian or the New Yorker in the Citizen of the United States, the commanding elevation from which he may compare the habits of different Countries, appreciate their Governments and Laws, or weigh the various advantages of situation and the different operation of ingenuity can only be attained to perfection by a temporary expatriation during which a Native of this or that State becomes a Citizen of the World and gives himself the rare opportunity to enjoy the most eligible, or to improve the least so.

Or if his constitution is rather patriotic than philosophical to confirm or to correct the habits of that native Land for which the wisdom of Providence has universally implanted a partiality that mocks at preference and scorns comparison.

But alas for human nature ! corruption and refinement keep equal pace and an American Parent would with difficulty consent to indulge his Son's inclination to see the World if he knew how insidiously his darling Hope might contaminate the purity of his republicanism amid the dazzling splendours of British Aristocracy, his Christianity among the Deistical Philosophers of France and his morals in the seducing air of Italy.

Since the Agents of Manufacturing Houses now spare our Merchants the trouble of going to England to settle a correspondence and the Revolution has taught us that Law can be studied without having Chambers in the Inns of Court – Physics and even Surgery without repairing to the Professors of Edinburgh or Montpellier, and even Divinity without foreign ordination.

But it is impossible to travel thro' strange Countries without a degree of danger, fatigue and imposition, which few that have incurred would recommend to the experience of their Friends who, thanks to the invention of printing and the volubility of Modern Tourists, may purchase information at a cheaper rate and amuse themselves with the curiosities of every corner of the Globe without stirring a foot from their own fire sides.

Before I take my leave, perhaps my opinion may be expected, of the utility of Foreign Travel to the Youth of America.

It is not unfavourable for young men of character or capacity, under certain restrictions.

In the old countries, few young persons travel for observation, who cannot afford the expensive safe-guard of a governor, or travelling companion, previously acquainted with the languages and the manners of the countries they visit.

As long as American fortunes will hardly bear this accompaniment, ~~it~~ ^{we} think our young men should not be trusted abroad under the age of five and twenty, when their habits and principles may bear the shock of the specious systems, and enervating indulgences of European refinement—possibly increase their attachment to American simplicity, and republican virtue.

At that age, if it is ever worth while for them to see other countries, at least they will not be ignorant of their own,

partially concealed a vine of purple, which clinging round its trunk, and dropping from its topmost branches, gave an idea of a giant of the forest, bleeding at every pore. Some tints were mixed, as if on purpose to exhibit a combination of colours; while the sycamore shewed the effect of a yellowish green, the linden displayed the more brilliant mixture of a reddish yellow, and innumerable evergreens contrasted their lively verdure with the fading hues of the ash, the chesnut, and other perennial plants of the majestic shrubbery of Nature.

and they themselves, if not their fellow citizens, may profit, more or less, by the opportunity of comparison.

At the distance of three thousand miles from his native shores, a trueson of Columbia will feel a patriotic affection for every branch of the union, from New Hampshire to Georgia. If he went away with the local or the rival prejudices of a Philadelphian or a New-Yorker, of a Bostonian or a Baltimorean, he will come back a citizen of the United States.

If he was once so attached to either of the leading parties, into which European politics have unhappily divided his country, as to have believed that one of them was always right, and the other always wrong, he will be likely to see through the impartial medium of distance, that the most right was sometimes wrong, and the most wrong was sometimes right.

Leaving his prejudices behind him, he will return home, no longer apprehensive of serious injury to the State from fellow citizens, of either party, who alike administer its government, under the check of election, and the pledge of responsibility, though he may lament that a change in the presidency must displace the servants of the public through every grade of administration, and that the test of eligibility, with the people themselves, is not so much those old fashioned qualifications, plain sense and inflexible integrity, as the eloquence of a barrister, or the obstinacy of a partisan.

For my own part, at that amalgamating distance, I could see but one spot in my beloved country—it is a dark one—but time and principle are wearing it out—I trust in God the advocates for European despotism will not much longer be allowed to say, “Nothing is hereditary but *slavery* in the American Republic!” *Slavery*

It is undoubtedly useful to break off, now and then, from the habitual routine of business, or domestic life, which may be followed from youth to old age without materially increasing the original stock of information; but this is an advantage which may be procured without crossing the Atlantic, within the ample boundary of the United States.

A young New Englander, for instance, may cast off the leading-strings of Alma Mater, on an excursion to the Middle States, so rapidly progressing since the Revolution, in the arts of cultivation, and the ornaments of improvement.—An elevel of the Southern States may quit the debasing vicinity of Negro quarters, with still greater advantage, to contemplate the industry and morality of the hardy sons of the North.—A pupil of the Academies of Philadelphia,

New-York, or Baltimore, or a graduate of the Eastern colleges, may scour the Western wilds, and return with health and spirits to begin the career of life.

But the isolated situation in which an intelligent individual may generalize his ideas, and lose the Philadelphian, or the New-Yorker, in the citizen of the United States—that commanding elevation from which he may compare the habits of different countries, appreciate their governments and laws, and weigh the various advantages of situation, and the different operations of ingenuity, can only be attained by a temporary expatriation from his natal soil; during which he becomes a citizen of the world, and gives himself the rare opportunity of contemplating the systems of national policy, in their effect upon human happiness; or if his constitution is rather patriotic than philosophical, of confirming or correcting, the habits of that native land, for which the wisdom of Providence has universally implanted a partiality which mocks at preference, and scorns comparison.

Those who visit foreign countries, however, should by all means carry with them a cheerful and friendly disposition, as well as plenty of money, to enable them to support, without irritation, the fatigue of inconvenience and the expence of imposition.

They will then view with admiration the various advantages of soil and climate—of laws and manners, and when they return home, with a rational preference for their country, because it best befits their own habits of life, instead of gratifying national malignity by an unfair comparison of their own advantages with the disadvantages of other people, they will be rather disposed to justify, and adore, the impartial distribution of providential benevolence, to which they have every where been witnesses.

But, alas, for human nature! corruption and refinement keep equal pace, and an American parent would with difficulty consent to indulge his son's inclination to see the world, if he knew how insidiously his Darling Hope might contaminate the purity of his republicanism, amid the dazzling splendour of British aristocracy, his christianity among the deistical philosophers of France, and his morals in the seducing air of Italy.

The agents of manufacturing houses now spare our merchants the trouble of going to England to settle a correspondence; and the Revolution has taught us, that law can be studied without having chambers in the inns of court—

Physic and surgery, without repairing to the Professors of Edinburgh, or Montpellier—and even Divinity without foreign ordination.

It is impossible to travel through strange countries, without a degree of danger, fatigue, and imposition, which those that have incurred, can hardly recommend to the experience of their friends, who, thanks to the invention of printing, and the garrulity of modern tourists, may purchase information at a cheaper rate, and amuse themselves with the peculiarities of every quarter of the globe, without stirring a foot from the paternal roof, or the chimney corner.

END OF TRAVELS THROUGH SWITZERLAND AND ITALY.

H. Conclusion du récit de voyage de Beulah Sansom, 1802. *A Concise Narrative of A Tour, through some Parts of England, France, Holland, Switzerland, and Italy, in the years 1799, 1800, 1801, and 1802, in a letter to a friend in England, Philadelphia, Printed by Joseph Rakestraw, 1821, Library Company.*

[...] Within the term of four years, emigrating like Birds of passage to suit the seasons; like them we have never found a climate altogether desirable. –To form a perfect succession, we must unite the winter and Spring of the south of France or Italy, with the summer of England, Holland or Switzerland, and crown the year with an American Autumn. –With respect to national Character, I have every where found much to approve, and something to condemn.

I believe there is not a Country upon the Globe, that on every account rates higher than all others. The peculiarities of those which I have had an opportunity of comparing, are calculated to impress, according to the pursuit of the Individual: the Manufacturer may visit England; the Farmer will be better suited in the fertile Plains of Flanders; the Invalid will fare best in France; the Naturalist will find his gratification in Switzerland; the Antiquarian must not stop short of Italy; and they may each take Holland into view as a Country differing from all the others; and perhaps equally worthy of observation.

Without depreciating the productions of Genius, or the improvements of Art with which Europe abounds, or lightly esteeming the superior polish of refined civilization, as far as they tend to augment general happiness; the unprejudiced Philanthropists will return without regret to the small Cities, the majestic Rivers, and lofty Forests of America; content to endure the extremes of heat and cold in the enjoyment of Peace and plenty.

Thus I have drawn the outlines of our Journey, as minutely as the bounds of a letter will permit; but I have intentionally omitted the names of the Tourists, having nothing in view, but the performance of an engagement, to transmit an account of our Travels, for the amusement of a Friend, who thought it worth asking for.

3) Objectifs des auteurs et éditeurs lors de la publication.

A. « Advertisement », récit de Joseph Sansom, éditions de 1805 et de 1808. *Letters from Europe during a tour through Switzerland and Italy, in the years 1801 and 1802, by a native of Pennsylvania*, Philadelphia, Printed for the author by A. Bartram, and sold by T. Dobson, 1805 ; *Travels from Paris through Switzerland & Italy, in the years 1801 & 1802, with Sketches of the Manners & Characters of the Respective Inhabitants, By a native of Pennsylvania*, London, Printed for Richards Phillips, 1808, p.V.

ADVERTISEMENT.

THE following Letters from Europe begin, abruptly, at Paris. It was the Author's original intention to have given his Countrymen an opportunity of beholding the rival Empires of France and England, as they appear to an American Eye : but finding his principles canvassed, with suspicion, by the wakeful prejudices of Party (which he is rather disposed to allay than to foment) he now offers to the Public that Part only of his European Tour, to which political objections cannot so readily apply. Should it meet with a favourable reception, he may yet be induced to prepare for the Press his Letters from England and France—those interesting Countries which, however frequently described by European Travellers, have never yet been depicted by an American Tourist.

ADVERTISEMENT.

The following Letters from Europe begin at Paris. It was the Author's original intention to have given his countrymen an opportunity of beholding the rival Empires of France and England, as they appear to an American eye; but conceiving that his principles would be canvassed with suspicion, by the wakeful prejudices of party, (which he is rather disposed to allay than foment) he now offers to the Public that part only of his European Tour to which political objections cannot so readily apply.

B. Préface du récit de Joshua White, 1816. *Letters on England, Comprising Descriptive Scenes, with remarks on the state of society, domestic economy, habits of the people, and conditions of the manufacturing classes generally, interspersed with miscellaneous observations and reflections.* By Joshua E. White, of Savannah, 2 vols, Philadelphia, Published by Mr. Carey, 1816, pp.V-VII.

PREFACE.

IT is generally admitted, that though many productions are more instructive, few afford more entertainment, than books of travels. They are particularly interesting to the young mind, because they lead to a knowledge of things, circumstances, and places, the desire for which is generally very predominant at an early period of life. They increase the spirit for research, and afford subjects for reflection.

These remarks apply with greater or less force to travels in almost every or any country; for barren indeed must be that section of our globe, which does not contain in its bowels, on its surface, in its productions, or in the character, habits, arts, or institutions of its people, something worth noting, or from which useful observations may be drawn.

If this be true of countries generally, and especially of the unenlightened portions of Asia, Africa, and Europe, how much more forcibly will it apply to Great Britain, where the subjects are so copious, and where so vast a field is presented, from which the most idle or heedless gleaner may collect something pleasing and useful. How far my gleanings have been judicious or instructive, must be decided by the taste and judgment of my readers.

They will scarcely receive as an apology for imperfections, errors, or inelegance in style, a bad arrangement, an occasional diffusiveness, or an apparent haste to pass over certain matters, the fact, that the observations were penned while the author was travelling from place to place on business, and amidst all the perplexities which it seldom fails to create.

Authors should not apologize to their readers. When they venture to place themselves before the tribunal of public opinion, they await its censure or its approbation. It is an act of their own, and they are amenable for its consequences.

On the following sheets the author would remark, that they are not the laborious productions of a closet over a midnight taper, on abstruse matters or the highest qualities of intellect, but the fugitive remarks of one who viewed things with something more than common inquisitiveness, and with impartiality. He embraced every advantage of improving the opportunities which were afforded, and these were frequent.

The author, then, indulges the belief, that although he has travelled over ground familiar to many of his countrymen, his Letters will, notwithstanding, be found to contain some useful reflections, interesting descriptions, or important facts.

C. Préface du récit de Beulah Sansom, 1821. *A Concise Narrative of a Tour, through some Parts of England, France, Holland, Switzerland, and Italy, in the years 1799, 1800, 1801 and 1802, in a letter to a friend in England*, Philadelphia, printed by Joseph Rakstraw, 1821.

Preface:

The following very interesting Letter, was written by a respectable female, whose lot it was, in the early part of her life, to be a great traveller in distant quarters of the world.

Some reasons are offered for printing a few copies, notwithstanding many years have elapsed since the original was written; these circumstances are mentioned in this manner, by way of Introduction to what follows.

The person who has long had in possession a rough draft of that letter, which to him was so agreeable, with respect to its manner and propriety of language, that he made it a task some years since, to copy the whole in a very plain hand writing, with a view to the entertainment of a few particular friends; who have been witnesses of the pleasure received by the perusal. But as it is well known that a manuscript copy on sheets of paper, however correct, or independent of any alteration from the original, is so subject to be injured by frequent handling, that I considered what would be the best means of securing a composition, so worthy of preservation as the letter alluded to.

As to writing, a very small number of manuscript copies would be a considerable task; and if performed in that manner, the objection above noted would not be obviated; therefore, and for other reasons, I concluded for my own satisfaction to employ a printer, as the best means I could think of to answer the purposes intended.

I shall just add, that this proceeding is unknown to the author of that letter, but has been resorted to as a mode of preventing its being lost, although it has so happened, that the only person accountable for its present appearance in print, has voluntarily undertaken this probable means of preservation, as a single individual.

D. Préface des mémoires de Elkanah Watson, 1856. *Men and Times of the Revolution; or Memoirs of Elkanah Watson, Including Journals of Travels in Europe and American, from 1777 to 1842, with his correspondence with public men and reminiscences and incidents of the revolution.* Winslow C. Watson, ed. New York: Dana and Company, 1856, pp.3-6.

PREFACE TO THE FIRST EDITION.

My father, from the age of nineteen, nearly to the close of his life, which was prolonged to more than four-score years, was in the habit of recording his observations of men and incidents, as the events occurred to which they relate.

This period embraced the era of the War of Independence, and of those amazing mutations which have marked the transformation of dependent colonies into a mighty nation; and of a rude and sequestered wilderness into a territory teeming with beauty, cultivation and affluence.

In Europe and America, he was in the midst of the scenes of this pregnant era, an intimate associate with many of the individuals who impelled or guided these changes, and a vigilant observer of the occurrences connected with their development.

The journals of my father form a large body of manuscript, which, in connection with a multiplicity of publications on many and various subjects, and a very extensive correspondence with some of the most eminent men of our annals, comprise many volumes. These materials constitute the elements of the work I now respectfully submit to the public.

I have intended to compress it into as narrow a space as practicable; although the mass of original documents in my possession is far from being exhausted by the contents of this publication. In my selections from the correspondence of my father, I have refrained, with a few and special exceptions, from the introduction of any letters written by men who are still living.

In 1821, my father revised and compiled a considerable portion of his earlier journal, and arranged the manuscripts in a consolidated form. Several years preceding his death, I had advanced in the preparation of this work, nearly to the period of his return

from Europe. This part of it received his careful revision. My labors were, at that point, arrested by feeble health; but, at his decease, all his literary papers were confided to me, as his literary executor.

In arranging the narrative of personal incidents, and the correspondence, for publication, I have felt constrained to withhold much of a private and confidential character, although it possesses peculiar intrinsic value and interest. I have been deeply solicitous to avoid not only all appearance, but to escape every suspicion of having violated, in any instance, the sanctity of friendship, or of having exposed to the public eye the frank and unguarded communications of confidential intercourse.

A remarkable prescience will often be observed in the writings of my father, when results and effects will appear to have been anticipated with singular sagacity, from existing causes. Many other coincidences of a still more striking character, I have omitted, from an apprehension that the idea might be suggested, that the speculations had been recorded after the events occurred, which they profess to foreshadow.

The extraordinary and perilous journey of my father, at the crisis of the Revolution, from Massachusetts to Georgia; his subsequent expedition from New England to North Carolina, soon after its termination; his travels, at a later period, in newly occupied territories; and his explorations of districts, almost in their primeval condition, opened to him ample fields of observation and reflection. His journals reflect, during these events, his daily impressions, formed by occurrences as they took place. They contain a critical exhibition of the state of the country, the aspect of society, the modes of intercourse, the existing prospects, the population and condition of cities and villages, the industrial pursuits, the commerce and internal communications of the country, recorded at the time, and from personal inspection. I think, that no similar memorial of that period exists.

Presuming that these features of his works would be regarded with interest by the American people, I have preserved them with considerable minuteness.

I venture to hope, that the account he presents of the incidents of his travels; his descriptions of the various districts of America he explored, and his illustrations of the appearance and state of the country, and the varied phases of its society, will be found of value, and instructive. They will, I trust, be esteemed an important acquisition to our sources of national history, as they afford data by which the vast progress of the Republic, in its prosperity and power, may be best realized and most adequately appreciated.

These views will explain to the reader the object of my presenting, with so much occasional particularity, notices of places, geographical observations, descriptions of the means of travelling,—of the exposures and inconveniences to which he was subjected, and the absence of facilities and accommodations which he encountered in his extended American wanderings. The facts, thus exhibited, will portray more vividly to the mind, than any elaborate comments, the magic changes and the unparalleled advance, which, in three-fourths of a century, have signalized the career of our country.

While sojourning in Europe, during the Revolution, for the term of about five years, my father travelled extensively in France, England, Flanders, and Holland.

The patronage and friendship of Doctor Franklin and Mr. Adams, introduced him to the refined circles of French society, and to an intercourse with the eminent statesmen and philosophers of England. He was the bearer of dispatches from Paris to London, connected with the preliminary negotiations which resulted in the treaty of peace; and, among a very limited number of Americans, was present in the House of Peers, when the King of Great Britain acknowledged the independence of the American colonies. His journals embrace ample details of these events, and descriptions of the countries he visited,—their scenery, resources and conditions, and the manners and peculiarities of their people, with reminiscences of the distinguished persons with whom he associated.

In my anxiety to secure brevity, I may have too much contracted this part of my materials.

The portion of the work devoted to an account of the origin, history, and influence of the Berkshire Agricultural Society, and

my father's labors in the cause of agriculture, may not be interesting to the mere politician or student; but, to that large and growing class of intelligent readers, who are connected with husbandry, either in its practical pursuits, or as promoters of its scientific progress, the views and facts contained in that department will be, I think, of more than ordinary value. It will be enriched with the voluminous correspondence of John Adams, Chancellor Livingston, Colonel Humphreys, Richard Peters, and other eminent rural and political economists, on agriculture and its kindred topics.

The influence of my father's New England education, will be discovered in incidental remarks on subjects of local peculiarities and domestic interest; revealed, however, without bitterness or intolerance. The fervor of the whig sentiment of '76 is exhibited in severe strictures upon the character and policy of England; the prejudices of his puritan birth are occasionally betrayed,—excited, however, by the abuses, as he regarded them, of some of its institutions, rather than the tenets of the Roman Catholic Church.

These I have deemed it expedient to preserve, as the expression of opinions and sentiments which were cherished at that remote period, without assuming either their defence or repudiation.

It has not been my design to present a minute detail of the life of a private citizen, but merely to trace an outline of it, in order to form a tissue upon which I may interweave, with some symmetry and system, his journals, his observations and reflections; the projects he initiated; the speculations he advanced; his notices of men and incidents, and the public events with which he was connected, or had contemplated as a close and attentive observer.

It is proper I should state, in conclusion, that I have not introduced into this work any portion of a correspondence of my father with many eminent persons, which I have in my possession; and that, generally, I have selected only a part of the letters from the writers whose correspondence I have used.

These materials form a large volume of documents, which I contemplate publishing at some future period.

W. C. WATSON.

PORT KENT, ESSEX CO., N. Y., *August*, 1856.

E. Préface des mémoires de Samuel Breck, 1877. *Recollections of Samuel Breck, with Passages from his note-books (1771-1862)*. H.E. Scudder, ed. Philadelphia: Porter & Coates, 1877, pp.5-9.

P R E F A C E.

MR. SAMUEL BRECK, whose recollections occupy this volume, died in Philadelphia, August 31, 1862, at the age of ninety-one years and forty-six days. His memory, which was excellent to the last, could thus span the entire period embraced in the history of our country from the beginning of the war for Independence to that of the war for Union. The incidents in his life were varied; his early associations were with the best society in Boston, his native town; his education in France gave him not only a familiarity with foreign life, but an intimate acquaintance with the French exiles and travellers to this country; his public life took him to Harrisburg and Washington, and made him a valued member not only of the government of Philadelphia, but of various charitable, literary and financial institutions; while his social position enabled him to associate with the most educated and refined classes in the city. His own family connection with the Lloyds, the Aspinwalls of New York, the Andrews and others, gave him most agreeable relations, and the reader of this volume will find among the names of families in Boston and Philadelphia with whom Mr.

5

Breck associated those best known for private worth and public spirit.

His life is not recorded in this volume, except as it is implied in the narrative and reflections which his pen set down. He was accustomed from the year 1800 onward to keep a diary of more or less fulness, in which he entered not only his personal experience, but comments on current events, on the books he read, on the persons he met, together with occasional reminiscences of the period preceding 1800. When nearly sixty years old he undertook to arrange his recollections in orderly form for his own amusement, and, writing at intervals, brought the narrative down to the year 1797. From some cause, not recorded in his diary, he stopped his work abruptly. It was, however, largely formed of passages from his diary, and that diary he continued to keep until 1856, though the entries for the final years were very brief.

His recollections and his diaries together have furnished the material for this volume. The larger part of it is occupied with the *Recollections*, which is printed without change, except in the omission of some portions of his foreign itinerary, and in such slight verbal corrections as he would himself have made if preparing his manuscript for the press. This portion has also been broken up for convenience into chapters.

The remainder of the volume consists of *Passages*

from his Note-books, arranged with a general regard to harmony of subjects, and marked in each case with the date of entry in Mr. Breck's journal. By this means one is able to note the period of certain observations which depend for their interest partly upon being contemporaneous with the scenes and events described. Throughout the volume the Editor has aimed to supply such notes as would serve to illustrate the text; and for some of those relating to Philadelphia he is indebted to Mr. Townsend Ward of that city.

The book rests its claim to notice not on the reputation or character of Mr. Breck. Those who knew that courteous and honorable gentleman will read it with the more interest, and will testify to his integrity, his obstinate firmness in principle, his sound judgment and his generous nature. Some of these qualities will be discovered by the reader from the book itself; and no one can be familiar with Mr. Breck's private writings and not have a hearty confidence in his truthfulness and candor. Nor does the book profess to add important facts to history, although in two or three cases, as in the account of the naval encounter in Boston Harbor and his report of Judge Peters's explanation of the arrest of Flower, it may be that he has added to our acquaintance with historical facts. The real value of the book will be readily perceived to lie in its power to reconstruct the past for us as a living force.

To have talked with an old man who has a clear and intelligent memory is to have enjoyed some of the advantages of age with the bright imagination of youth. Here is transfusion of blood of another sort. The personality of the old man, when discoursing even of trivial matters, becomes a solvent which sets free the particles of history, and enables the younger man to see the past as a contemporary. It is singular by how slight a word one is thus enabled to live over again not his own past, but his father's past. When I read in Mr. Breck's diary how he stood with the crowd before the post-office in Philadelphia and heard the postmaster read from a chamber-window the news of the burning of Washington, I am as free from the influence of steam and the telegraph-wire as were the eager crowd gathered there, and the historic fact comes before me with a far livelier power than when I read it in a formal history. If the good we are to derive from history were based simply upon our acquaintance with the facts which we regard as determining the logic of historic processes, then all personal gossip and such reminiscences and notes as these by Mr. Breck would give us only idle pastime. But every one instinctively feels that his knowledge of history, like his knowledge of daily affairs, is conditioned upon numberless trivial and fleeting impressions created by the look, the dress, the by-play of the world. An idle-minded man, to be sure,

can scarcely reflect more than his own vacuity, and that when he undertakes to discourse of weighty matters; a man of character can scarcely fail to throw some light on life when he speaks of trivial things. Mr. Breck made no pretensions to literary power, but he was a man of catholic taste and general interests. In this book the reader hears his chat, and will be helped by it to get that contemporaneous position which is so needful if one would see American life and manners from time to time during the first century of the Republic.

H. E. S.

CAMBRIDGE, Mass.,

January, 1877.

BIBLIOGRAPHIE

Table des matières

I- SOURCES PRIMAIRES	185
A) <i>Ouvrages du corpus</i>	185
1. Ecrits de voyageurs nord-américains en Grande-Bretagne	185
2. Essais, sermons et autres écrits idéologiques américains	193
3. Articles de presse.....	196
4. Sources iconographiques.....	198
B) Autres écrits liés au voyage.....	201
1. Ecrits généraux sur le voyage.....	201
2. Théories esthétiques au XVIII ^e siècle.....	202
3. Sélection d'œuvres littéraires, de récits de voyage et de guides d'auteurs britanniques ou européens en Grande-Bretagne et en Europe (XVIII ^e siècle - début du XIX ^e siècle)	203
4. Sélection de Britanniques en voyage en Amérique pendant la période.....	205
II- SOURCES SECONDAIRES.....	206
A) Ouvrages généraux sur la Grande-Bretagne et l'Amérique du Nord aux XVIII ^e et XIX ^e siècles	206
1. Histoire de la Grande-Bretagne au cours de la période	206
2. Histoire des colonies américaines, puis des Etats-Unis au XVIII ^e siècle et au début du XIX ^e siècle.....	210
3. Histoire des marchands dans la sphère atlantique fin XVIII ^e et début XIX ^e siècle.....	212
B) Ouvrages critiques sur le récit de voyage.....	215
1. Théorie littéraire	215
2. Le récit de voyage au XVIII ^e siècle et au début du XIX ^e siècle.....	217
3. Visiteurs nord-américains en Grande-Bretagne	219
4. Visiteurs nord-américains en voyage dans d'autres pays européens pendant la période	221
5. Le récit de voyage en Amérique au XVIII ^e siècle et au début du XIX ^e siècle (par des Américains ou des Européens)	222
C) Théories esthétiques du XVIII ^e siècle	223
D) L'identité nationale	224

1. Définition et concepts.....	224
2. L'identité nationale britannique	225
3. L'identité nationale nord-américaine	226
E) Textes critiques sur les voyageurs du corpus	230

Liste des abréviations :

CUP : Cambridge University Press

HUP : Harvard University Press

MA : Massachusetts

MHS : The Massachusetts Historical Society

NY : New York

NYHS : The New York Historical Society

OUP : Oxford University Press

PA : Pennsylvania

PHS : The Pennsylvania Historical Society

I- SOURCES PRIMAIRES

A) *Ouvrages du corpus*

1. Ecrits de voyageurs nord-américains en Grande-Bretagne

a) *Marchands en voyage ou leurs accompagnatrices*

AIKMAN, Louisa Susannah Wells. *The Journal of a Voyage from Charleston, SC, to London, undertaken during the American Revolution, by a Daughter of an Eminent American Loyalist, in the Year 1778 and written from memory only in 1779*. New York: printed for the New York Historical Society, 1906.

AMORY, Katharine Greene. *Katharine Greene Amory journal, 1775-1777*. Mss. The Massachusetts Historical Society, Boston.

BALLARD, Joseph. *England in 1815 as seen by a young Boston merchant*. Boston: Houghton Mifflin, 1913. Reprint, *A Critical Edition of "The Journal of John Ballard"*. Alan Rauch, ed. Basingstoke: Palgrave Macmillan, 2009.

BAYARD, William Jr. Letter to his father Col. William Bayard, October 3rd 1810. *Bayard-Campbell-Pearsall Families Papers*. Box 2. Mss. The New York Public Library.

BINGHAM, William and Ann Bingham Willing. *Letters from Europe to Thomas Willing, 1783-84*. Mss. *William Bingham Papers, 1777-1917*. The Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.

_____. *Letters of William Bingham to the members of Dickinson College* (William Bingham, London, to John Montgomery, Carlisle, Pennsylvania, 10 August

1783 ; William Bingham, London, to Thomas Fitzsimmons, Philadelphia, 29 November 1783 ; William Bingham, London, to Board of Trustees, Dickinson College, Carlisle, 29 December 1783 ; John Dickinson to Benjamin Rush, 1783 ; William Bingham, London, to Benjamin Rush, Philadelphia, 6 February 1784 ; James Wilson, Philadelphia, to William Bingham, London, 15 May 1784 ; William Bingham, Paris, to Benjamin Rush, Philadelphia, 10 November 1784). Mss. Archives and Special Collections, Dickinson College, Carlisle, PA.

_____. *A Letter from an American Now Resident in London, to a Member of Parliament, on the Subject of Restraining Proclamation, & Containing Strictures on Lord Sheffield's Pamphlet on the Commerce of the American States*. Philadelphia : printed and sold by Robert Bell, 1784.

BLOUNT, Thomas. *The John Gray Blount Papers*. Vol. 1, 1764-1789. Alice Barnwell Keith, ed. North Carolina: Raleigh State Dept of Archives and History, 1952.

BRECK, Samuel. *Recollections of Samuel Breck, with Passages from his note-books (1771-1862)*. H.E. Scudder, ed. Philadelphia: Porter & Coates, 1877.

CLIFFORD, Thomas. *Letters from Thomas Clifford Jr. to Thomas Clifford Sr.* Mss. Clifford Correspondence, Pemberton Family Papers, 1641-1880. The Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.

CUTTING, Nathaniel. *Journal and Letterbooks*. Mss. The Massachusetts Historical Society, Boston.

CURWEN, Samuel. *Journal and Letters of the Late Samuel Curwen, Judge of Admiralty, etc. An American Refugee in England, from 1775 to 1784, Comprising Remarks on the Prominent Men and Measures of that Period, to which are added, biographical notices of many American loyalists and other eminent persons*. George Atkinson Ward, ed. New York and Boston: C.S. Francis and Co., J.H. Francis, 1842.

_____. *The Journal of Samuel Curwen, Loyalist*. Andrew Oliver, ed. Cambridge: HUP, for the Essex Institute, Salem, Mass., 1972. 2 vols.

DERBY, Martha Coffin. *Letters and Diary, 1801-1803*. <http://jacksonsweb.com/marthacoffin.htm> (dernière consultation en juin 2015).

_____. *Diaries, 1801-1804*. Mss. Derby-Peabody Papers. The Massachusetts Historical Society, Boston.

DRINKER, Henry. *Henry Drinker's Journal of a Voyage to England, 1759-1760*. Mss. *Henry Drinker's Papers, 1747-1867*. The Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.

_____. "Effects of the 'Non-Importation Agreement' in Philadelphia, 1769-1770." *Pennsylvania Magazine of History and Biography*. Vol. XIV (1890): 41-45.

- DULLES, Joseph. *Diary, 1808-1810*. Mss. The Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.
- FISHER, Jabez Maud. *An American Quaker in the British Isles: the Travel Journals of Jabez Maud Fisher*. Kenneth Morgan, ed. Oxford, New York: Published for the British Academy by OUP, 1992.
- _____. *Jabez Maud Fisher Papers, 1775-1779*. Mss. Fisher Family Papers. The Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.
- FISHER, Samuel Rowland. *Samuel Rowland Fisher Journals, 1767-68 and 1783-84*. Mss. The Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.
- FOLLIOTT/FOLLIOT, George. *Diary of George Folliott, 1765-1766*. Microform. Introduction by Walter E. Minchinton, University of Exeter. Edward Hall Manuscripts Collection, Wigan Public Library, 1962.
- GILPIN, Joshua. *Joshua Gilpin Journals in Europe, 1795-1801*. Microform. The Science Museum Library, London, 1955. Original manuscripts held at the Pennsylvania State Archives, Harrisburg.
- _____. *Joshua Gilpin Correspondence, 1795-1801*. Mss. Gilpin Family Papers. The Historical Society of Pennsylvania.
- GODFREY, John W. *Journal from Philadelphia to England, Holland, Brabant, Flanders & France in the Years 1795 & 1796*. Mss. The Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.
- GOELET, Francis. *The Voyages and Travels of Francis Goelet, 1746-1758*. Kenneth Scott, ed. Flushing, New York: Queens College, Gregg Press, 1970.
- HANCOCK, John. "Letters of John Hancock, 1760-1761." *Proceedings of the Massachusetts Historical Society*. Third Series, Vol. 43 (October 1909 – June 1910): 193-200.
- HARE, John Powel. *Powel Family Papers*. Mss. The Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.
- JOHNSON, Joshua. *Joshua Johnson's Letterbook, 1771-1774 : Letters from a Merchant in London to his Partners in Maryland*. Jacob M. Price, ed. London: London Record Society, 1979.
- LAURENS, Henry. *The Papers of Henry Laurens*. Vols. I, VII-IX and XV. George C. Rogers et al, eds. Columbia, South Carolina: published for the South Carolina History Society by the University of South Carolina Press, 1968-2000.
- LEE, William (1739-1795). *Letters of William Lee*. 3 vols. Worthington Chauncey Ford, ed. Brooklyn, New York: 1891.

- LEE, William (1772-1840). *A Yankee Jeffersonian, selections from the diary and letters of William Lee of Massachusetts written from 1796 to 1840*. Mary Lee Mann, ed. Cambridge, Mass.: Belknap press of HUP, 1958.
- LLOYD, John. *John Lloyd Letters, 1775-1786*. Microform. South Carolina Historical Society, 1981. Original manuscripts held at the South Carolina Historical Society, Charleston.
- LONGSTRETH, Charles. *Diary, 1816*. Mss. The Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.
- LOWELL, Francis Cabot. *Letters of Francis Cabot Lowell from abroad to friends and family, 1810-1812*. Mss. *Lowell Family Papers, 1804-1817*. The Massachusetts Historical Society, Boston.
- MACKAY, Robert. *Letters to his Wife, written from Ports in America and England, 1795-1816*. Walter Charlton Hartridge, ed. Athens: University of Georgia Press, 1949.
- MANIGAULT, Gabriel. *Travel Journal, England and Europe, 1774-83*. Mss. Manigault Papers. The South Historical Society, Charleston.
- _____. "Papers of Gabriel Manigault, 1771-1784." Maurice A. Crouse. *The South Carolina Historical Magazine*. Vol. 64, No. 1 (Jan 1963): 1-12.
- MANIGAULT, Margaret and Josephine DU PONT. « Of Muslins and Merveilleuses : Excerpts from the Letters of Josephine Du Pont and Margaret Manigault. » Betty-Bright P. Low, ed. *Winterthur Portfolio*. The University of Chicago Press, Vol. 9 (1974): 29-75.
- _____. « The Youth of 1812 : More Excerpts from the Letters of Josephine du Pont and Margaret Manigault. » *Winterthur Portfolio*. Vol. 11 (1976): 173-212.
- MANIGAULT, Peter. "The Letterbook of Peter Manigault, 1763-1773." Maurice A. Crouse, ed. *The South Carolina Historical Magazine*. Vol. 70, No. 2 (April 1969) : 79-96. Vol. 70, No. 3 (July 1969), 177-195.
- OLDDEN/OLDEN, James Jr. *Diary, 1800-1801*. Mss. The Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.
- OXNARD, Edward. "Edward Oxnard : A sketch of his life and extracts from his diary." Edward S. Moseley, ed. *The New England Historical and Genealogical Register*. Vol. XXVI (1872): 3-10, 115-121, 254-259. (Original manuscripts at the Maine Historical Society, Portland)
- PALFREY, William. *Journal, 1771*. Mss. The Massachusetts Historical Society, Boston.
- _____. "John Wilkes and Boston." Worthington C. Ford, ed. *Proceedings of the Massachusetts Historical Society*. Vol. XLVIII. Boston: published for the Society, 1914: 190-212. (Letters from William Palfrey to John Wilkes, 1769-1770)

- _____. "John Wilkes and William Palfrey." *Publications of the Colonial Society of Massachusetts, Transactions 1937-1942*. Allyn Bailey Forbes, ed. Vol. XXXIV. Boston: published by the Society, 1943: 411-428. (Letters from William Palfrey to John Wilkes and from John Wilkes to William Palfrey, 1768-1771)
- PERKINS, Thomas Handasyd. *Diary (1794-95), Voyage to Bristol (1811). Reminiscences of England & Wales, 1812*. Mss. Thomas Handasyd Perkins Papers. The Massachusetts Historical Society, Boston.
- _____. *Memoirs of Thomas Handasyd Perkins, Comprising extracts from his diaries and letters, with an appendix*. Thomas G. Cary, ed. Boston: Little, Brown and Company, 1856.
- POWEL/POWELL, Samuel. "Powel-Roberts Correspondence, 1761-1765." Charles Morton Smith, ed. *The Pennsylvania Magazine of History & Biography*. Vol. XVIII. Philadelphia: the Historical Society of Pennsylvania, 1894, 35-42.
- _____. *The Morris Family of Philadelphia*. Robert C. Moon, ed. Vol. II. Philadelphia : Robert Moon, 1898, 460-484.
- REVERE, Joseph Warren. *Journal, 1804-05*. Mss. The Massachusetts Historical Society, Boston.
- SANSOM, Beulah Biddle. *Letters of Beulah Biddle Sansom to family, 1790-1834*. Mss. Morris Family Papers. The Quaker Special Collection, Haverford College Library, Pennsylvania.
- _____. *A Concise Narrative of a Tour, through some Parts of England, France, Holland, Switzerland, and Italy, in the years 1799, 1800, 1801 and 1802, in a letter to a friend in England*. Philadelphia: printed by Joseph Rakstraw, 1821.
- SANSOM, Joseph. *Joseph Sansom Papers, 1799-1802*. Mss. Morrish Family Papers. The Quaker Special Collection, Haverford College Library, Pennsylvania.
- _____. *Letters from Europe during a tour through Switzerland and Italy, in the years 1801 and 1802, by a native of Pennsylvania*. Philadelphia, Printed for the author by A. Bartram, and sold by T. Dobson, 1805.
- _____. *Travels from Paris through Switzerland & Italy, in the years 1801 & 1802, with Sketches of the Manners & Characters of the Respective Inhabitants*. By a native of Pennsylvania. London: Printed for Richards Phillips, 1808.
- SHIPPEN, Joseph. *Voyage to Leghorn, Genoa, Switzerland, Germany, Netherlands and London 1760-61*. The Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.

- SHOEMAKER, Rebecca. *Letters from Rebecca Shoemaker to her husband (1783-1786)*. Mss. Samuel and Rebecca Shoemaker Diaries and Letters. The Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.
- SHOEMAKER, Samuel. *Samuel Shoemaker diary, 7 Nov 1783 – 5 Oct 1785. Copied from the Original, 1892*. Samuel and Rebecca Shoemaker Diaries and Letters. The Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.
- SMITH, William. *Smith-Carter Family Papers. Smith-Townsend Family Papers*. Mss. The Massachusetts Historical Society, Boston.
- THOMAS, Ebenezer Smith. *Reminiscences of the last sixty-five years, commencing with the battle of Lexington, also sketches of his own life and times*. Hartford: printed by Case, Tiffany and Burnham, 1840.
- TORREY, Mary Turner Sargent. *Mary Turner Sargent Torrey diary, 1814-1815*. Mss. The Massachusetts Historical Society, Boston.
- WARDER, John. *John Warder Letterbooks, 1776-78*. Mss. The Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.
- WATSON, Elkanah. *Journal of Travels in France (1779-1780), Travels in Europe (1781-1782), Letter Copy Book (1782-83), Business Correspondence (1778-1793)*. Mss. The Papers of Elkanah Watson. The New York State Archives, Albany.
- _____. *A Tour in Holland, in 1784, by an American*. Worcester, MA: Isaiah Thomas, 1790.
- _____. *Men and Times of the Revolution; or Memoirs of Elkanah Watson, Including Journals of Travels in Europe and America, from 1777 to 1842, with his correspondence with public men and reminiscences and incidents of the revolution*. Winslow C. Watson, ed. New York: Dana and Company, 1856.
- WHITE, Joshua E. *Letters on England, Comprising Descriptive Scenes, with remarks on the state of society, domestic economy, habits of the people, and conditions of the manufacturing classes generally, interspersed with miscellaneous observations and reflections*. By Joshua E. White, of Savannah. 2 vols. Philadelphia: Published by Mr. Carey, 1816.
- WILLIAMS, Jonathan. *Journal of a trip through England with Benjamin Franklin, Jan Ingenhousz, and John Canton, 1771*. Jonathan Williams Papers. Microfilm. The American Philosophical Society, Philadelphia.
- _____. Letters between Jonathan Williams and Benjamin Franklin. *The Papers of Benjamin Franklin*. Digital Edition by the Packard Humanities Institute,

sponsored by the American Philosophical Society and Yale University, 2006.
<http://franklinpapers.org> (dernière consultation en juin 2015)

b) Sélection de voyageurs nord-américains non marchands

- ADAMS, John. *Diary and Autobiography*. Vol. 3: Diary 1782-1804. L. H. Butterfield, ed. Belknap press of HUP.
- _____. *Adams Family Correspondence*. Vol. 6 -7, December 1784 - February 1787. Richard Alan Ryerson, ed. Cambridge Mass ; London: The Belknap Press of HUP, 1993.
- _____. *The Book of Abigail and John: selected letters of the Adams family 1762-1784*. Ed. with an introduction by L.H. Butterfield, Marc Friedlaender and Mary-Jo Kline. Cambridge, MA ; London: HUP, 1975.
- AUSTIN, William. *Letters from London written during the years 1802 and 1804*. Boston: Pelham, 1804.
- BARLOW, Joel. *Life and Letters of Joel Barlow, LL.D., Poet, Statesman, Philosopher, With Extracts from his Works and hitherto Unpublished Poems*. Charles Burr Todd, ed. New York: B. Franklin, 1972.
- _____. *The Works of Joel Barlow in two volumes*. Facsim. reproductions with an introd. by William K. Bottorff and Arthur L. Ford. Gainesville, Florida: Scholars' facsimiles & reprints, 1970.
- BENBRIDGE, Henry. *Henry Benbridge (1743-1812): Charleston Portrait Painter*. Eds. Maurie D. MCINNIS and others. Exhibition Catalog. Carolina Art Association. Charleston: Gibbes Museum of Art, 2000.
- COGGESHALL, George. *Voyages to various parts of the world, made between the years 1799 and 1844*. New York: D. Appleton & Company, 1851.
- FRANKLIN, Benjamin. *Writings (Poor Richard's Almanack, 1733-1758 ; the Autobiography)*. J.A. Leo Lemay, ed. New York: Literary classics of the United States, 1987.
- _____. *The Papers of Benjamin Franklin*. Leonard W. Labaree, William B. Willcox, Claude A. Lopez, Barbara B. Oberg, eds. Volumes 7 to 22, and 24 to 27. New Haven, London: Yale University Press, 1988.

- HAMILTON, William. "Letters from William Hamilton, of the Woodlands, to his Private Secretary." *The Pennsylvania Magazine of History and Biography*. Vol. 29, No.1 (1905): 70-78, No.2 (1905): 143-159 and No.3 (1905): 257-267.
- IRVING, Peter. *Peter Irving's Journals, ed. from manuscripts in The Sterling Memorial Library, Yale University, The Miriam Litcher Stark Library, University of Texas, and the New York Public Library*. Leonard B. Beach, Theodore Hornberger, Wyllis E. Wright, eds. New York: the New York Public Library, 1943.
- IRVING, Washington. *Notes and Journal of Travel in Europe: 1804-1805*. With an introduction and ed. by William P. Trent. St. Clair shores, Michigan: Scholarly press, 1971.
- IZARD, Ralph. *Correspondence of Mr. Ralph Izard, of South Carolina, from the year 1774 to 1804, with a short memoir*. Volume 1. New-York: C. S. Francis, 1844.
- JEFFERSON, Thomas. *The Papers of Thomas Jefferson*. Vols 7-15. Julian P. Boyd, Lyman H. Butterfield and Mina R. Brian, eds. Princeton : Princeton University press, 1950.
- KING, Rufus. *The Life and correspondence of Rufus King, comprising his letters, private and official, his public documents and his speeches, edited by his grandson Charles R. King...* 4 vols. New York: G. P. Putnam's sons, 1894-1900.
- LOWELL, John (the Elder). *Lowell Family Papers, 1727-1878*. Mss. The Massachusetts Historical Society.
- MORRIS, Gouverneur. *The Diary and letters of Gouverneur Morris, minister of the United States to France*. Anne Cary Morris, ed. New-York: C. Scribner's sons, 1888.
- MORSE, Edward Lind, ed. *Samuel F.B. Morse: His Letters and Journals*. New York, 1914.
- RAWLE, Anna. "A Loyalist's Account of Certain Occurrences in Philadelphia after Cornwallis's Surrender at Yorktown, Extracted from the Diary of Miss Anna Rawle." *The Pennsylvania Magazine of History and Biography*. Vol. 16, No. 1 (Apr. 1892): 103-107.
- RUSH, Benjamin. *Letters of Benjamin Rush*. L.H. Butterfield, ed. Princeton: New Jersey, Princeton University Press, 1951.
- SILLIMAN, Benjamin. *A Journal of Travels in England, Holland and Scotland, and of Two Passages over the Atlantic, in the years 1805 and 1806*. Boston, 1810.
- SMITH, Abigail Adams. *Journal and Correspondence of Miss Adams, daughter of John Adams, 2nd President of the United States. Written in France and England in 1785*. Ed. by her daughter, C.A.S. De Windt. NY: Wiley and Putnam, 1841-42. 2 vols.
- The American Wanderer, through various parts of Europe, in a series of letters to a lady... by a Virginian*. London: Robson, 1783.

TRUMBULL, John. *Autobiography, Reminiscences and Letters of John Trumbull, from 1756 to 1841*. New York ; London: Wiley and Putnam, 1841.

WOOLMAN, John. *A Journal of the life, Gospel labours and Christian experiences of that faithful minister of Jesus Christ, John Woolman,... To which are added his works, containing his last epistle and other writings*. Philadelphia: T.E. Chapman, 1837.

c) Catalogues de sources primaires

FORBES, Harriette Merrifield, ed. *New England Diaries, 1602-1800: a descriptive catalogue of diaries, orderly books and sea journals*. New York: Russell & Russell, 1967.

SMITH, Harold F. *American Travellers Abroad: a bibliography of accounts published before 1900*. The Scarecrow Press, 1999.

2. Essais, sermons et autres écrits idéologiques américains

ADAMS, Henry. *History of the United States of America*. Vol. III, New York: Charles Scribner's Sons, 1921.

BANCROFT, George. "Rome." 1822. *Poems*. Cambridge: CUP, Hilliard and Metcalf, 1823, 63-77.

BARLOW, Joel. "An Oration, delivered at the North Church of Hartford, at the Meeting of the Connecticut Society of the Cincinnati, July 4th 1787", "Advice to the Privileged Orders in the Several States of Europe..." 1792, "Two Letters to the Citizens of the United States and one to General Washington, written from Paris, 1798, 1799...", "Oration delivered at Washington, July 4th 1809." *The Works of Joel Barlow in two volumes*. Facsim. reproductions with an introd. by William K. Bottorff and Arthur L. Ford. Gainesville (Florida) : Scholars' facsimiles & reprints, 1970.

BERKELEY, George. «On the Prospect of Planting Arts and Learning in America. » 1726. *Library of the World's Best Literature, Ancient and Modern*. Charles Dudley Warner, ed. Vol. 4. 1896.

BIGELOW, Jacob. "Inaugural Address, Delivered in Chapel at Cambridge, December 11, 1816." *North American Review*. Vol. 4, 1816-17, 271-277.

COOPER, James Fenimore. *Notions of the Americans: Picked up by a Traveling Bachelor*. New ed. NY: Stringer & Townsend. 1828, 1856.

- CREVECOEUR, Michel Guillaume Jean de. *Letters from an American Farmer*. Blake Warren Barton, eds. Edition originale de 1782. London, NY: J.M. Dent and sons, E.P. Dutton and Co., 1951.
- DICKINSON, John. *Letters from a Farmer in Pennsylvania to the Inhabitants of the British Colonies*. Philadelphia and London: J. Almon, 1774.
- DUNLAP, William. *History of the Rise and Progress of the Arts of Design in the United States*. NY: G. P. Scott, 1834.
- DWIGHT, Timothy. *Valedictory Address to the Young Gentlemen, who commenced bachelors of arts, at Yale College, July 25th, 1776*. New Haven: Thomas and Samuel Green, 1776.
- _____. *The Conquest of Canaan. A Poem, in eleven books*. London: J. Johnson, 1788. Reprint, Westport, Connecticut: Greenwood Press, 1970.
- EMERSON, Ralph Waldo. *English Traits*. London: Routledge, 1857.
- EVERETT, Alexander Hill. "An Address to the Phi Beta Kappa Society of Bowdoin College: on the present state of polite learning in England and America." Delivered at Brunswick, Maine." September 3, 1834. Boston: Charles Bowen, 1834, 1-52.
- FRENEAU, Philip. "A Poem, On The Rising Glory of America", 1771. *Poems of Freneau*. Harry Hayden Clark, ed. NY: Hafner Publishing Co., 1929.
- _____. "Discovery." 1772. *Freneau's Poems ; Poems on Various Subjects; but chiefly illustrative of the events and actors in the American War of Independence*. Reprinted from the rare edition printed at Philadelphia in 1786. London: J.R. Smith, 1861, 53-56.
- GALIANI, Ferdinand. *Correspondence inédite de l'Abbé Ferdinand Galiani, Conseiller du Roi* (Lettres de l'Abbé Galiani à Mme d'Epinau, Naples, 18 mai 1776 et 25 juillet 1778.) Mercier de St Léger, ed. Paris : J. G. Dentu, 1818, 202-203, 279-280.
- HALE, Sarah Josepha. *Sketches of American Character*. 4th edition. Boston: Freeman Hunt, 1831.
- INGERSOLL, Charles Jared. *Inchiquin's Letters, the Jesuit's Letters, during a late residence in the United States of America: being a fragment of a private correspondence, accidentally discovered in Europe....* NY: I. Riley, 1810.
- IRVING, Washington. *The Sketchbook of Geoffrey Crayon, Gent*. Originally published in 1819 and 1820. 2 vols. New ed. Paris: L. Baudry, 1825.
- JACKSON, William. "Eulogium, On the Character of General Washington." Pronounced at the request of the Pennsylvania Society of the Cincinnati... by Major William Jackson, Aide-de-Camp to the late President of the United States, and Secretary

- General of the Cincinnati. 1800. *Monuments of Washington's Patriotism*. W. Jackson, ed. Washington: P. Force. 1838, 18-28.
- NILES, Hezekiah. *Niles' Weekly Register*. No. 11, Vol. 9. Baltimore: printed by the editor, 1815, 1-3, 173-177.
- PAINE, Thomas. *Common Sense*. Originally published in 1776. Penguin Classics. Ed. with an introduction by Isaac Kramnick. 1976, 1986.
- PAULDING, James Kirk. *The Analectic Magazine*. "The American Naval Chronicle." Vol. VI. Philadelphia: Moses Thomas, 1815, 231-257.
- _____. *The Diverting History of John Bull and Brother Jonathan*. Originally published in 1812. Harper, 1827.
- PRICE, Richard. *Observations on the Nature of Civil Liberty and the Justice and Policy of the War in America*. London: Edward and Charles Dilly and Thomas Cadell, 1776.
- RAMSAY, David. *The History of the American Revolution*. In Two Volumes. Originally published in 1789. Trenton: James J. Wilson, 1811.
- RUSH, Benjamin. *Essays, Literary, Moral & Philosophical*. Originally published in 1798. 2nd Edition. Philadelphia : Thomas & William Bradford, 1806.
- SMITH, Adam. *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations, with a Life of the Author... by John Ramsay Mc Culloch*. Vol. III, Book IV, Chapter VII: "Of Colonies". Originally published in 1776. Edinburgh: printed for Adam Black, 1828.
- SMITH, Sydney. "Review of *Statistical Annals of the United States of America...*" *The Edinburgh Review, or Critical Journal for January-May 1820*. Vol. XXXIII. Edinburgh: David Willison, 1820, 69-80.
- TOCQUEVILLE, Alexis de. *De la Démocratie en Amérique*. Originally published in 1835 and 1840. Ed. Nolla Eduardo. Paris : J. Vrin, 1990.
- TRUMBULL, John. "Prospect of the Future Glory of America, Being the conclusion of an Oration, delivered at the public commencement at Yale-College, September 12, 1770." *The Poetical Works*. Hartford: published by Samuel G. Goodrich, by Lincoln & Stone, 1820, 157-161.
- _____. "M'FINGAL, An Epic Poem", 1776.
- TYLER, Royall. *The Yankee in London, being the first part of a series of letters written by an American Youth, during nine months' residence in the city of London, addressed to his friends in and near Boston*. NY: Isaac Riley, 1809.
- _____. *The Contrast, A Comedy in Five Acts*. Originally published in 1786. Classic Reprint Series, 2012.

WASHINGTON, George. *Monuments of Washington's Patriotism*. (en particulier "Circular Letter." 1783. "Farewell Address to the People of the United States.") W. Jackson, ed. Washington: P. Force. 1838, 2-5, 12-17.

WEBSTER, Noah. « On the Education of Youth in America ». *A Collection of Essays and Fugitive Writings on Moral, Historical, Political and Literary Subjects*. Boston: printed by I. Thomas and E.T. Andrews, 1790.

_____. *Dissertations on the English Language...* Originally printed at Boston, for the Author, by Isaiah Thomas and Co, 1789. London : Routledge, Thoemmes Press, 1997.

_____. *Instructive & Entertaining Lessons for Youth, with rules for reading with propriety*. Noah Webster. New Haven: S. Babcock and Durrie & Peck, 1835.

3. Articles de presse

a) Publicités commerciales publiées par les marchands du corpus.

Titres de la presse nord-américaine consultés : *The Boston Gazette and Country Journal, The Boston Intelligencer & Evening Gazette, The Boston Post-Boy, The Boston Weekly News-Letter, The Columbian Herald, The Freemans Journal or the North-American Intelligencer, The Independent Gazetteer, The Massachusetts Mercury, The Massachusetts Spy or Worcester Gazette, The New-England Palladium, The New York Gazette, The Pennsylvania Evening Herald, The Pennsylvania Packet or, the General Advertiser, The Philadelphia Gazette, Poulson's American Daily Adviser, The Salem Gazette, The United States Gazette.*

Titres de la presse britannique consultés : *The Blackburn Standard, The Bradford Observer, The Carlisle Journal, The Cork Examiner, The Elgin Courier, The Essex Standard, The Examiner, The Glasgow Herald, The Graphic, The Hampshire Advertiser, The Herford Times, The Leamington Spa Courier, The Leeds Time, The London Standard, The Morning Post, The Pall Mall Gazette, The Times.*

b) Critiques littéraires des récits des voyageurs parues dans la presse américaine et britannique de l'époque.

- (*The Academy*. Vol. 12, No. 280 (15 Sept. 1877), 263-264. "Schudder's *Recollections of Samuel Breck*."
- (*The American Historical Review*, Vol. 18, No. 4 (July 1913), 858. "Notes and News" (short review of Joseph Ballard's *England in 1815*)
- (*The Analectic Magazine, and Naval Chronicle*. Vol. VIII, Nov. 1816, 369-374. "Review of *Letters on England...* By Joshua White."
- (*The Democrat*, vol. 3, Issue 6 (18 January 1806), Boston, Massachusetts, 2. "Mr. Joseph Sansom's *Letters from France and Italy*."
- (*The Examiner*, 24 May 1856. "Books of the Week: *Memoir of Thomas Handasyd Perkins*, by Thomas G. Cary." ; 8 June 1878, 726. "Recollections of Samuel Breck."
- (*The Graphic*, 24 November 1877. "Recollections of Samuel Breck."
- (*The Morning Chronicle*, 17 March 1806, Issue 1043, New York, 4. "Advertisement for *Letters from Europe...written by a native of Pennsylvania* (Joseph Sansom)."
- (*The Morning Post*, 6 October 1877, 3. "Recollections of Samuel Breck."
- (*The New Englander and Yale Review*, Vol. 16, Issue 61 (Feb 1858), 215-216. "Notice of Books: Watson. *Memoirs of Elkanah Watson*."
- (*The New York Daily Tribune*, Saturday March 22, 1856. "New Publications: *Revolutionary Reminiscences. Men and Times of the Revolution; Or, Memoirs of Elkanah Watson...*"
- (*The North American Review*, Vol. LVI, No. 118 (Jan 1843), 89-107. "Review of Ward's *Memoir of Samuel Curwen*." By Charles Francis Adams ; Vol. LXXXIII, No. 172 (July 1856), 217-233. "Review of *Memoir of Thomas Handasyd Perkins...*" ; Vol. 100, No. 1 (Jan 1865), 288-289. "Curwen's *Journal and Letters*."
- (*The Pall Mall Gazette*, 11 December 1877, 11. "Recollections of Samuel Breck."
- (*The United States Democratic Review*, Vol. 8 (1840). Washington: published by S.D. Langtree, 1840, 226-251. "Review of Thomas's *Reminiscences of the Last Sixty-Five Years*." ; Vol. 11, Issue 54 (Dec 1842). "Review of Ward's *Journal and Letters of Samuel Curwen...*" ; Vol. 37, Issue 4 (April 1856), 306-316. "Review of the *Men and Times of the Revolution; or, Memoirs of Elkanah Watson...*"; Vol. 29, Issue 4166 (December 1805), Philadelphia, 2. "Mr. Joseph Sansom's *Travels in Europe*."

4. Sources iconographiques

a) Cartes et illustrations de récits de voyage

FISHER, Jabez Maud. Carte à la main d'une partie de la Mer du Nord ; Dessin de la maison de John Nancarrow (un de ses hôtes) ; Dessin de St. Michael's Mount, Cornouailles. *An American Quaker in the British Isles: the Travel Journals of Jabez Maud Fisher*. Kenneth Morgan, ed. Oxford, New York: Published for the British Academy by OUP, 1992.

GOELET, Francis. Dessins de navires ; Page de garde de son journal. *The Voyages and Travels of Francis Goelet, 1746-1758*. Kenneth Scott, ed. Flushing, New York: Queens College, Gregg Press, 1970.

GILPIN, Joshua. Dessins d'une usine à papier près de Dublin visitée en 1797. Reproduit dans Harold B. Hancock, *Delaware Papermakers and Papermaking, 1787-1840*, 1955, 109, 111.

WATSON, Elkanah. Carte de l'Angleterre et du Pays de Galles dessinée à la main, carte de France, de Hollande. Gravures de monuments : Notre Dame, Le Louvres, Palais Bourbon, Palais Royal, Place Victoire, La Sorbonne, Pompe Saint Maritain, le Val de Grace, dessin de la Seine et des Tuileries, The Crescent (Bath), Portrait de George III. Elkanah Watson Papers. The New York State Archives, Albany.

_____. Gravures illustrant chaque début de chapitre. *Men and Times of the Revolution, or Memoirs of Elkanah Watson, Including Journals of Travels in Europe and American , from 1777 to 1842, with his correspondence with public men and reminiscences and incidents of the revolution*. Ed. Winslow C. Watson. NY: Dana and Company, 1856.

WILLIAMS, Jonathan. Schémas d'une polisseuse actionnée par la force de l'eau ; Esquisse de la Cascade House à Chatsworth ; Dessin des halles aux tissus de Leeds, 1771. *Jonathan Williams Papers*. Microfilm. The American Philosophical Society, Philadelphia.

b) Portraits des voyageurs

AIKMAN, Louisa Susannah Wells. Artiste inconnu. From a Miniature painted about 1815. Reproduced in *The Journal of a Voyage from Charlestown , South Carolina, to*

- London, undertaken during the American Revolution, by a daughter of an eminent American Loyalist, Louisa Susannah Wells, in the year 1778, and written from memory only in 1779.* NY: The New York Historical Society, 1906.
- AMES, Ezra (1768-1836). *Elkanah Watson*. 1818. Huile sur toile. *Smithsonian Institution*.
- BINGHAM, William. *Autographed portrait*. Ca. 1790. Graphic. *Stauffer Collection*, v.XI, p.760. The Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.
- COPLEY, John Singleton (1738-1815). *Mrs John Amory (Katherine Greene)*. 1763. Huile sur toile. The Museum of Fine Arts, Boston, Massachusetts.
- _____. *Mrs. Richard C. Derby as St. Cecilia*. 1803. Huile sur toile, Collection of Dr. and Mrs. Henry C. Landon.
- _____. *Henry Laurens*. 1782. Huile sur toile. Smithsonian American Art Museum, Washington D.C.
- _____. *Benjamin Pickman*. 1762. Huile sur toile, The Yale University Art Gallery
- _____. *Elkanah Watson*. 1782. Huile sur toile. The Art Museum at Princeton University.
- DUCHE, Thomas Spence (1763-1790). *Samuel Shoemaker with his son Edward Shoemaker*. Huile sur toile, London, 1784. *Samuel Shoemaker Diary, Nov 7 1783 – Oct 5 1785*. The Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.
- GILPIN, Joshua. *Joshua Gilpin*. Artiste inconnu. Picture Collection. The Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.
- LEE, William. Artiste inconnu. The Virginia Historical Society. Reproduit dans *William Lee, A Militia Diplomat*, Alonzon T. Dill, Edward M. Riley ed., Williamsburg, Virginia, 1976.
- MALBONE, Edward Greene (1777-1807). *Miniature of Robert Mackay, Drawing of Robert Mackay*. Reproduced in *The Letters of Robert Mackay to his Wife, Written from Ports in America and England, 1795-1816*. Walter Charlton Hartridge, ed. Athens: University of Georgia Press, 1949, Frontispiece, 186.
- PEALE, Charles Willson (1741-1827). *Joseph Sansom*. Ca. 1804. Huile sur toile. Schwartz Gallery, Philadelphia.
- PINXIT, B. Blythe. *Samuel Curwen, aged 57*. 1772. Lithography of Endicott, New York. Reproduced in *Journal and Letters of the late Samuel Curwen...* G. A. Ward, ed. New York and Boston: C.S. Francis and Co., J.H. Francis, 1842, frontispiece.

- ROSENTHAL, Max (ca.1780-1889). *Col. William Palfrey, aide-de-camp to Gen. Washington*. Etching, after a portrait by an unidentified artist, then owned by the family of the sitter. From The Library of Congress Prints and Photographs Division.
- SANSOM, Joseph. (ca. 1767-1826). *Joseph Sansom, of Philadelphia, Merchant, aged 24*. Silhouette. Reproduced in "Joseph Sansom, Philadelphia Silhouettist." Charles Coleman Sellers. *Pennsylvania Magazine of History and Biography*. Vol. 88, No. 4 (1964): 429.
- SAINT-MEMIN, Charles Balthazar Julien Fevret de (1770-1852). *Thomas Blount*. Charcoal and crayon on paper. 1805. The North Carolina Museum of History, Raleigh, North Carolina.
- SHARPLES, James (1751-1811). *Jabez Maud Fisher. Genealogy of the Fisher Family, 1682 to 1896*. Anna Wahrton Smith. Philadelphia : 1896, 35.
- SHOEMAKER, Samuel. Artiste inconnu. After a Silhouette in the possession of Samuel Coates. The Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.
- SPENCER, F.R. *Elkanah Watson*. 1826. Reproduced in *Native Stock, The Rise of the American Spirit seen in six lives*. Arthur Pound. New York: the Macmillan Company, 1931.
- STUART, Gilbert. *Anne Willing Bingham*. 1797. Huile sur toile, The Philadelphia Museum of Art.
- SULLY, Thomas. *Colonel Thomas Handasyd Perkins*. 1831-1832. Huile sur toile, Boston Athenaeum.
- _____. *Colonel Jonathan Williams*. 1815. Huile sur toile, Philadelphia Museum of Art.
- WARDER, John and Ann. Artiste inconnu. Society Portrait Collection. The Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.

c) Dessins de presse et gravures

- "A Picturesque View of the State of the Nation for February 1778." Illustration to the *Westminster Magazine*, VI, p.66. 1778. From The British Museum Satires, 5472.
- BLAKE, William. "The Mother Country, or Mercantilism Personified. Europe Supported by Africa & America." Ca. 1796. Plate LXXX, in *Narrative of a Five Years' Expedition, against the Revolted Negroes of Surinam in Guiana, on the Wild Coast of South America, from the Year 1772, to 1777*. John G. Stedman. London: 1796. Reproduced

- in *The Economy of British America*. John Mc Cusker, Russell Menard, eds. Chapell Hill and London: the University of North Carolina Press, 1985, 1991.
- BRAINDOIN, M.-V. "France – England." 1772. From *The British Museum Satires*, 5081.
- BUNBURY, H. "The Englishman at Paris, 1767." H. Bunbury, J. Bretherton. From *The British Museum Satires*, 4185.
- _____. "A View on the Pont Neuf at Paris." 1771. From *The British Museum Satires*, 4763.
- GILLRAY, James. "French Liberty, British Slavery." 1792. Eau-forte colorée. From *The British Museum Satires*.
- HOGARTH, William. "*The Invasion*." 1756. *The British Museum Satires* 3446/3454.
- « Jack England fighting the four confederates. » Satirical print. Published by Sayer & Bennett, John Smith of Cheapside, London, 1781. From *The British Museum Satires*, 5828.
- "Lansdowne, the seat of the late William Bingham, Esq., Pennsylvania." *Country Seats of the United States*, William Birch, 1808.
- ROWLANDSON, Thomas. 1812. Illustrations de *The Tour of Dr. Syntax in Search of the Picturesque*, William Coombe.
- SAVAGE, Edward. "Liberty in the Form of the Goddess of Youth Giving Support to the Bald Eagle." 1796. Worcester Museum.
- "Scotch Amusements". 1768. From *The British Museum Satires*, 4237.
- TANNER, Benjamin. "America Guided by Wisdom : An Allegorical Representation of the United States, denoting their Independence and Prosperity." 1815-1820. D'après un dessin de John J. Barralet. Philadelphie, The Philadelphia Academy of the Fine Arts.
- "The Allied Despots, or the Friendship of Britain for America." 1794. From *The Winterthur Museum, Library*, reg. 62.189a.

B) Autres écrits liés au voyage

1. Ecrits généraux sur le voyage

- BACON, Francis. "Of Travel." 1625. *The Works of Lord Bacon, w/ an Introductory Essay and a Portrait*. Vol. I. London: William Ball, Paternoster Row, 1838, 275.

BERCHTOLD, Leopold Graf von. *An Essay to Direct and Extend the Inquiries of Patriotic Travellers : with Further Observations on the Means of Preserving the Life, Wealth & Property of the Unexperienced in their Journies by Land and Sea : also a Series of Questions ... : to which is Annexed a List of English and Foreign Works Intended for the Instruction and Benefit of Travellers ...* by Count Leopold Berchtold, Knight of the military Order of St. Stephen of Tuscany &c. &c. 2 vols. London: Printed for the author and sold by Mr. Robinson, Mr. Debrett, Mr. Payne, Mr. Jeffery & Mr. Faulder, 1789.

Earl of CHESTERFIELD. *The Letters Written by the Late Right Honourable Philip Dormer Stanhope, Earl of Chesterfield, to his Son Philip Stanhope.* Vols I and II. Originally published in 1774. London, Paris: Theophilus Barrois, 1815.

(The) *Critical Review, or Annals of Literature.* "Review of *A Journey from London to Genoa...* by Joseph Baretti." Vol. 30. London: A. Hamilton, W. Simpkin and R. Marshall, 1770, 194-208, 241-253, 335-348 ; "Review of *Letters from an Officer to his Friends in England, containing some Accounts of France and Italy.*" Vol.47. London: A. Hamilton, W. Simpkin and R. Marshall, 1779, 417.

HARDWICK, Earl of. "On Early Travelling." *The Spectator*, n°364. April 1712. Joseph Addison and Richard Steele, eds. *Selections from the Spectator, Tatler, Guardian, and Freeholder.* In three vols. Vol. II. London: printed for J. Johnson by R. Taylor, 1804, 128-132.

HURD, Richard. *Dialogues VII and VIII, On the Uses of Foreign Travel, Considered as a Part of an English Education, between Lord Shaftesbury and Mr. Locke.* Originally published in 1763. Sixth edition. Vol. III. London : printed for T. Cadell, 1788, 1-188.

JANCOURT, Chevalier De. "Voyage." *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers.* Par une société de gens de lettres, mis en ordre et publié par M. Diderot. Tome XVII, Neufchastel : Samuel Faulche & comp., 1765, 476-478.

ROUSSEAU, Jean-Jacques. *Discours sur l'Origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes, Œuvres complètes III.* Edition publiée sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond. Paris : Gallimard, 1964 (1^{ère} édition en 1775).

TUCKER, Josiah. *Instructions for Travellers.* Dublin : Printed for William Watson, 1758.

2. Théories esthétiques au XVIII^e siècle

ADDISON, Joseph. "Of the Pleasures of the Imagination." *The Spectator* 411-412, 1712.

BURKE, Edmund. *A Philosophical Inquiry into the Origin of our Ideas of the Sublime and Beautiful*. Originally published in 1757. R. & J. Dodsley, 1761.

GILPIN, William. *Observations on the River Wye and Several Parts of South Wales, &c. Relative Chiefly to Picturesque Beauty, Made in the Summer of the Year 1770*. London, 1782.

_____. *Three Essays on Picturesque Beauty, On Picturesque Travel, and on Sketching Landscape: to which is Added a Poem, On Landscape Painting*. London, 1792.

PAYNE KNIGHT, Richard. *An Analytical Inquiry into the Principles of Taste*. Printed by Luke Hansard for T. Payne and J. White, 1805.

PRICE, Uvedale. *An Essay on the Picturesque, as Compared with the Sublime and Beautiful, and on the Use of Studying Pictures, for the Purpose of Improving Real Landscape*. London: printed for J. Robson, 1796.

3. Sélection d'œuvres littéraires, de récits de voyage et de guides d'auteurs britanniques ou européens en Grande-Bretagne et en Europe (XVIII^e siècle - début du XIX^e siècle)

ADDISON, Joseph. *Remarks on Several Parts of Italy*. London : J. Tonson, 1705.

BOSWELL, James. *An Account of Corsica, the journal of a tour to that island, and Memoirs of Pascal Paoli*. Glasgow : printed by R. and A. Foulis, 1768.

_____. *A Journal of a Tour to the Hebrides with Samuel Johnson, containing some Poetical Piece by Dr. Johnson, Relative to the Tour, and never before Published. A Series of his Conversation, Literary Anecdotes, and Opinions of Men and Books; with an Authentick Account of the Distresses and Escape of the Grandson of King James II in the Year 1746*. London: Printed by Henry Baldwin for Charles Dilly, 1785.

DEFOE, Daniel. *Tour Through the Whole Island of Great Britain, 1724-27*. Originally published in 1724-27. In *Writings on Travel, Discovery and History*, ed. W.R. Owens and P.N. Furbank. Vols 1- 3. London: Pickering and Chatto, 2001.

FELTHAM, John. *The Picture of London, for 1802; being a correct guide to all curiosities, amusements, exhibitions, public establishments, and remarkable objects, in an near London; with a collection of appropriate tables. For the use of strangers, foreigners, and all persons who are not intimately acquainted with the British metropolis*. London: Lewis & co., 1802.

- FIELDING, Henry. *The History of the Adventures of Joseph Andrews and of his Friend Mr. Abraham Adams*. Originally published in 1742. Douglas Brooks-Davies, ed. With a new introduction by Thomas Keymer. Oxford, New York : OUP, 1999.
- _____. *The History of Tom Jones, a Foundling*. Originally published in 1749. Sheridan Warner Baker, ed. NY: Norton, 1973.
- GRAY, Thomas. *A Supplement to the Tour of Great Britain, Containing a Catalogue of the Antiquities, Houses, Parks, Plantations, Scenes, and Situations in England and Wales*. London: Printed for G. Kearsley, 1787.
- JOHNSON, Samuel. *A Journey to the Western Islands of Scotland*. London: Printed for W. Strahan and T. Cadell, 1775.
- _____. *An Account of the Constitution and Present State of Great Britain, together with a View of its Trade, Policy, and Interest, Respecting Other Nations and of the Principal Curiosities of Great Britain and Ireland*. London: Printed for J. Newbery, 1759.
- MAVOR, William Fordyce. *The British Tourist, or Traveller's Pocket Companion*. Second edition. 6 vols. London: for E. Newbery, 1800.
- NUGENT, Thomas. *The Grand Tour, Containing an Exact Description of most of the Cities, Towns, and Remarkable Places of Europe....* In four volumes. London : printed for S. Birt, D. Browne, A. Millar and G. Hawkins, 1749.
- PENNANT, Thomas. *A Tour in Scotland*. Chester: 1771.
- SMOLLETT, Tobias. *Travels through France and Italy... with a particular description of the town, territory and climate of Nice...* Originally published in 1766. 2nd edition. 2 vols. London: R. Baldwin, 1766.
- _____. *The Expedition of Humphrey Clinker*. Originally published in 1771. Shaun Regan, ed. With an introduction by Jeremy Lewis. London: Penguin Classics, 2008.
- STERNE, Laurence. *A Sentimental Journey and other writings*. Ed. with an introduction and notes by Tim Parnell. Oxford: OUP, 2003.
- SWIFT, Jonathan. *Gulliver's Travels*. 1726, 1735. Albert J. Rivero, ed. Norton Critical Edition. New York, London: Norton, 2002.
- VOLTAIRE. *Lettres philosophiques ou Lettres sur les Anglais*. Paris : René Josse, 1734.
- WORDSWORTH, Dorothy. *Recollections of a Tour Made in Scotland, A.D. 1803*. London : G.P. Putnam's Sons, ed. by J. Shairp, 1874.
- YOUNG, Arthur. *A Six Weeks' Tour through the Southern Counties of England and Wales*. London: Strahan, 1768.

_____. *A Six Months' Tour through the North of England*. London, 1770.

_____. *The Farmer's Tour through the East of England*. London, 1771.

4. Sélection de Britanniques en voyage en Amérique pendant la période

CHAMPION, Richard. *The American Correspondence of a Bristol Merchant, 1766-1776*. Ed. with an introduction by G.H. Guttridge. Berkeley, California: University of California Press, 1934.

HARRIOTT, John. *Struggles Through Life Exemplified in Various Travels and Adventures in Europe, Asia, Africa and America, of John Harriott Esq., Resident Magistrate of the Thames Police*. London, 1807.

JANSON, Charles William. *The Stranger in America, 1793-1806. Containing Observations made during a long residence in that country, on the genius, manners and customs of the people of the United States; with biographical particulars of public characters; hints and facts relative to the arts, sciences, commerce, agriculture, manufactures, emigration, and the slave trade*. London: printed by J. Cundee, 1807.

JEREMY, David John, ed. « Henry Wansey and his American Journal, 1794. » *Memoirs of the American Philosophical Society*, vol 82, 1970.

MELISH, John. *Travels in the United States of America in the years 1806 & 1807, and 1809, 1810 & 1811, including an account of a passage betwixt America and Britain, and travels through various parts of Great Britain, Ireland and Upper Canada, illustrated by eight maps*. Philadelphia: T. and G. Palmer, 1812.

SUTCLIFF, Robert. *Travels in Some Parts of North America in the Years 1804-1806*. York: Peacock, 1811.

VAUGHAN, Samuel. "Journal or Minutes Made by Samuel Vaughan from State to Stage, on a Tour to Fort Pitt." *The Western Pennsylvania Historical Magazine*. Edward G. Williams, ed. Vol. 44 (1961): 51-65, 159-173, 261-285.

WANSEY, Henry. *Journal of an Excursion to the United States of North America in the Summer of 1794*. Salisbury: J. Easton, 1796.

WELD, Isaac. *Travels Through the States of North America and the Provinces of Upper and Lower Canada in 1795, 1796, 1797, and 1799*. 1800.

II- SOURCES SECONDAIRES

A) *Ouvrages généraux sur la Grande-Bretagne et l'Amérique du Nord aux XVIII^e et XIX^e siècles*

1. Histoire de la Grande-Bretagne au cours de la période

a) *Histoire générale de la Grande-Bretagne au XVIII^e siècle*

BAINES, Paul. *The Long Eighteenth Century*. London, NY: Arnold, 2004.

BERG, Maxine, Elizabeth Eger. "The Rise and Fall of the Luxury Debates." *Luxury in the Eighteenth Century, Debates, Desires and Delectable Goods*. Berg, Eger, eds. Palgrave, Macmillan, 2003: 7-27.

BLACK, Jeremy. *Eighteenth-century Britain: 1688-1783*. NY: Palgrave, 2001.

BOUR, Isabelle (et al.). *Ecosse des Lumières, le XVIII^e siècle autrement*. Textes réunis par Pierre Morère. Grenoble : Ellug, 1997.

CERVANTES, Xavier. *L'Angleterre au XVIII^e siècle*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 1998.

CHASSAIGNE, Philippe. *Histoire de l'Angleterre, des origines à nos jours*. Paris : Champs Flammarion, 1996.

CLARK, George, John Steven Watson, eds. *The Oxford History of England. Vol. 12, The Reign of George III: 1760-1815*. Clarendon Press, 1992.

CLARK, Jonathan Charles Douglas. *English Society: 1688-1832: Ideology, Social Structure and Political Practice during the Ancien Regime*. Cambridge: CUP, 1995.

COTTRET, Bernard. *Histoire d'Angleterre : XVI^e-XVIII^e siècle*. 1996. Deuxième édition. Paris : PUF, 2003.

DELECROIX, Michel et Mary Rosselin. *La Grande-Bretagne au XIX^e siècle, Technologies et modes de vie*. Paris : Masson, 1991.

DICKINSON, Harry Thomas ,ed. *A Companion to Eighteenth-Century Britain*. Blackwell Companion to British History. Malden, MA, Oxford, London: Victoria, Blackwell, The Historical Association, 2002.

HALIMI, Suzy. *La Grande-Bretagne : histoire et civilisation*. Nancy : Presses universitaires de Nancy, 1994.

- HAY, Douglas and Nicholas Rogers. *Eighteenth-Century English-Society*. Oxford : OUP, 1997.
- LAMOINE, Georges. *Petite Histoire des idées en Grande-Bretagne au XVIII^e siècle*. Nantes : Edition du Temps, 2003.
- LANGFORD, Paul. *The Eighteenth Century: 1688-1815*. Oxford: OUP, 2002.
- _____. *A Polite and Commercial People: England 1727-1783*. New Oxford History of England: OUP, 1993.
- O'GORMAN, Frank. *The Long Eighteenth Century: British Political and Social History, 1688-1832*. London: Arnold, 1997.
- PORTER, Roy. *English Society in the Eighteenth Century*. Revised edition. London, New York: The Penguin social history of Britain, Penguin Books, 1991.
- RAPHAEL, Benoit-Cattin. *La Société anglaise à travers le Spectator : entre vertu et savoir*. Paris : Ellipses, 1999.

b) Relations entre l'Amérique et la Grande-Bretagne (et plus généralement l'Europe) au XVIII^e et début XIX^e siècle

- ARMITAGE, David and Michael J. Braddick, eds. *The British Atlantic World, 1500-1800*. London: Palgrave Macmillan, 2002.
- BLACK, Jeremy. *Trade, Empire and British Foreign Policy, 1689-1815 : the Politics of a Commercial State*. London, NY: Routledge, 2007.
- BELISSA, Marc et Bernard Cottret. *Cosmopolitismes, patriotismes : Europe et Amériques, 1773-1802*. Communications présentées lors d'une journée d'études tenue à l'Université de Paris X-Nanterre le 22 janvier 2005. Rennes : les Perséides, 2005.
- BOUCE, Paul Gabriel, ed. *Guerres et Paix : la Grande-Bretagne au XVIII^e siècle*. Actes des colloques de décembre 1994, 1995 et mars 1996. Tomes I et II. Paris : Presses de la Sorbonne nouvelle, 1998.
- COLLET, André. *France-Amérique, Deux siècles d'histoire partagée, XVI^e et XVIII^e siècles*. Paris : L'Harmattan, 2007.
- COMMAGER, Henry Steele and Elmo Giordanetti. *Was America a Mistake? An Eighteenth-Century Controversy*. New York, Evanston, London: Harper Torchbooks, Harper and Row, 1967.
- CONWAY, Stephen. *The British Isles and the War of American Independence*. Oxford: OUP, 2002.

- _____. "From Fellow-Nationals to Foreigners: British Perception of the Americans, circa 1739-1783." *The William and Mary Quarterly*. Vol. 59, No. 1, Jan. 2002 : 65-100.
- _____. « Britain and the Revolutionary Crisis, 1763-1791. » In *The Oxford History of the British Empire*, vol. II, *The Eighteenth Century*. P.J.Marshall, ed. Oxford: OUP, 1998.
- DICKINSON, Harry Thomas, ed. *Britain and the American Revolution*. London, New York: Longman, 1998.
- DUFFY, Michael. *The Englishman and the Foreigner*. The English Satirical print, 1600-1832. Cambridge: Chadwyck-Healey, 1986.
- ECHEVERRIA, Durand. "Mirage in the West: The *Philosophes* Rediscover America." *Liberté, Egalité, Fraternité: The American Revolution and the European Response*. Charles W. Toth, ed. Troy, NY: The Whitston Publishing Company, 1989.
- FISCHER, David Hackett. *Albion's seed: four British folkways in America*. NY: OUP, 1989.
- FOUCHE, Nicole. *Benjamin Franklin et Thomas Jefferson, Aux sources de l'amitié franco-américaine, 1776-1808*. Préface de Claude Fohlen. Paris : Michel Houdiard, 2000.
- GOULD, Eliga H. *The Persistence of Empire: British Political Culture in the Age of the American Revolution*. Chapel Hill & London: the University of North Carolina Press for the Omohundro Institute of Early American History and Culture, 2000.
- GREENE, Jack P. *Peripheries and Center: Constitutional Development in the Extended Policies of the British Empire and the United States, 1607-1788*. Athens, Georgia: the University of Georgia Press, 1986.
- KIRBY, John B. "Early American Politics –The Search for Ideology: An Historiographical Analysis and Critique of the Concept of 'Deference'." *The Journal of Politics*, Vol. 32, No. 4 (Nov. 1970): 808-838.
- KRAMER, Lloyd S. "Lafayette: from aristocratic freedom to American Liberty." *Liberté, Egalité, Fraternité: The American Revolution and the European Response*. Charles W. Toth, ed. Troy, NY: The Whitston Publishing Company, 1989.
- _____. "The French Revolution and the creation of American Political Culture." *The Global Ramifications of the French Revolution*. Ed. Joseph Klaitz and Michael H. Haltzel. Woodrow Wilson Center Press and Cambridge University Press, 1994, 26-54.
- LEITH, James A. "Le culte de Franklin en France avant et pendant la Révolution française." *Annales historiques de la Révolution française*, directeur : Georges Lefebvre, n°226, 48^{ème} année, oct.-déc. 1976, 543-571.

- LEMISH, Jesse. "Jack Tar in the Streets: Merchant Seaman in the Politics of Revolutionary America." *The William and Mary Quarterly*, Third Series, Vol. 25, No. 3 (July 1968): 371-407.
- LOEHR, Rodney C. « The Influence of English Agriculture on American Agriculture, 1775-1825. » *Agricultural History*, 11, Jan. 1973, 3-15.
- LUTNICK, Solomon. « The American Revolution and the British Press. » *Liberté, Egalité, Fraternité: The American Revolution and the European Response*. Charles W. Toth, ed. Troy, NY: The Whitston Publishing Company, 1989.
- MAIER, Pauline. *From Resistance to Revolution: Colonial Radicals and the Development of American Opposition to Britain, 1765-1776*. New York, 1972.
- _____. "John Wilkes and American Disillusionment with Britain." *The William and Mary Quarterly*. Third Series, vol. 20, no. 3 (July 1963): 373-395.
- MARIENSTRAS, Elise. *L'Amérique et la France, deux révolutions*. Textes réunis par Elise Marienstras. Ouvrage publié avec le concours de la Mission du Bicentenaire, du Centre de Recherches d'Histoire nord-américaine et de l'Ambassade des Etats-Unis. Paris : Publications de la Sorbonne, 1990.
- MARSHALL, P.J. *The Making and Unmaking of Empires: Britain, India and America, 1750-1783*. New Delhi: OUP, 2006.
- _____. "Britain and the World in the Eighteenth Century: Britons and Americans." *Transactions of the Royal Historical Society*. 6th series, 9 (1991): 1-16.
- MURRIN, John M. "The Great Inversion." *Three British Revolutions: 1641, 1688, 1766*. J.G.A. Pocock, ed. Princeton : Princeton university press, N.J., 1980.
- OLSON, Alison. "The Lobbying of London Quakers for Pennsylvania Friends." *The Pennsylvania Magazine of History and Biography*, Vol. 117, No. 3 (July 1993): 131-152.
- PALMER, Robert. "The Great Inversion: America and Europe in the 18th-century Revolution". *Liberté, Egalité, Fraternité: The American Revolution and the European Response*. Charles W. Toth, ed. Troy, NY : The Whitston Publishing Company, 1989.
- PEUCHOT, Eric. "L'Influence des idées américaines sur les constituants." *La France de la Révolution et les Etats-Unis d'Amérique*. Colloque du 5 novembre 1994. Fondation Singer-Polignac, Paris, 1994.
- PILLORGET, René. « La France et les Etats-Unis en état de 'quasi-guerre', 1793-1801. » *La France de la Révolution et les Etats-Unis d'Amérique*. Colloque du 5 novembre 1994. Fondation Singer-Polignac, Paris, 1994.

- PLUMB, J.H. « Merchant, Gentry, and Intellectual : British Opinion and the American Revolution. » *Liberté, Egalité, Fraternité: The American Revolution and the European Response*. Charles W. Toth, ed. Troy, NY : The Whitston Publishing Company, 1989.
- PORTES, Jacques, Marie-Jeanne ROSSIGNOL, Nicole FOUICHE et Cécile VIDAL. *Europe / Amérique du Nord : cinq siècles d'interactions*. Paris : Armand Colin, 2008.
- POTOFKY, Allan. "French *Lumières* and American Enlightenment during the Atlantic Revolution." *Revue Française d'Etudes Américaines*, 2002, n°92, 47-67.
- PRICE, Jacob M. "Who cared about the colonies? The Impact of the Thirteen Cols on Brit Sty and Politics, 1714-1775" in *Strangers within the Realm: Cultural Margins of the first British Empire*. Bernard Bailyn and P. Morgan, eds. Chapel Hill, North Carolina, 1991.
- SAINSBURY, John A. « The Pro-Americans of London, 1769-82. » *William and Mary Quarterly* 35 (1978).
- SCHIFF, Stacy. *La Grande Improvisation, Benjamin Franklin, la France et la naissance des Etats-Unis*. Traduit de l'anglais par William Olivier Desmond. Paris : Bernard Grasset, 2005.
- SHY, John. "The American Colonies in War and Revolution, 1748-1783." In *The Oxford History of the British Empire*, vol. II, *The Eighteenth Century*. P.J.Marshall, ed. Oxford: OUP, 1998.
- SPURLING, Paul M. « The World of the Founding Fathers and France. » *The French Review*, Vol. 49, No. 6 (May 1976): 909-925.
- STOCKLEY, Andrew. *Britain and France at the Birth of America, the European Powers and the Peace Negotiations of 1782-83*. Exeter, UK: University of Exeter Press, 2001.

2. Histoire des colonies américaines, puis des Etats-Unis au XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle

- APPLEBY, Joyce. *Inheriting the Revolution: The First Generation of Americans*. Cambridge, MA: HUP, 2000.
- _____. "New Cultural Heroes in the Early National Period." In *The Culture of the Market, Historical Essays*. Thomas L. Haskell, Richard F. Reichgraber III, eds. 163-188. Cambridge: CUP, 1993.
- BAILYN, Bernard. *The Ideological Origins of the American Revolution*. Cambridge, London: Belknap Press of HUP, 1992.

- BROBECK, Stephen. "Revolutionary Change in Colonial Philadelphia: The Brief Life of the Proprietary Gentry." *William and Mary Quarterly*, 3rd ser., 33, 1976.
- BUSHMAN, Richard L. *The Refinement of America, Persons, Houses, Cities*. New York : Alfred A. Knopf, 1992.
- _____. "American Highstyle and Vernacular Cultures." In *Colonial British America, Essays in the New History of the Early Modern Era*. Jack P. Greene and J. R. Pole, eds. Baltimore and London: John Hopkins University Press, 1984.
- EGNAL, Marc. "The Origins of the Revolution in Virginia: A Reinterpretation." *The William and Mary Quarterly*, Third Series, Vol. 37, n° 3 (July 1980): 401-428.
- GOULD, Eliga H. and Peter S. Onuf, eds. *Empire and Nation: the American Revolution in the Atlantic World*. Baltimore: Johns Hopkins University Press, 2005.
- GREENE, Jack P. and J.R. Pole, eds. *A Companion to the American Revolution*. Oxford: Blackwell, 2000.
- HEIDLER, David S. and Jeanne T. *The War of 1812*. Westport, Connecticut; London: Greenwood Press, 2002.
- HICKEY, Donald R. *The War of 1812, A forgotten conflict*. Urbana and Chicago: University of Illinois Press, 1990.
- LACORNE, Denis. *L'Invention de la République, le modèle américain*. Paris : Hachette, 1999.
- LACROIX, Jean-Michel. *Histoire de Etats-Unis*. 2^{ème} édition mise à jour. Paris : Presses Universitaires de France, 2007.
- MARIENSTRAS, Elise et Naomi WULF. *Révoltes et Révolutions en Amérique*. Neuilly : Atlante, 2005.
- MC COY, Drew R. *The Elusive Republic, Political Economy in Jeffersonian America*. Chapel Hill: Published for the Institute of Early Am History and Culture in Williamsburg, VA, by the University of North Carolina Press, 1980.
- MCDONALD, Robert M. S. "Early National Politics and Power, 1800-1824." In *A Companion to 19th-Century America*. William L. Barney, ed. 5-18. Oxford: Blackwell Publishers, 2001.
- MORGAN, Edmund Sears. *The Birth of the Republic: 1763-89*. Chicago: University of Chicago Press, 1992.
- NORTON, Mary Beth. *A People and a Nation: a History of the United States*. Originally published in 1982. 7th edition. Boston: Houghton Mifflin, 2005.
- ONUUF, Peter S. *Jefferson's Empire, the Language of American Nationhood*. Charlottesville and London: University Press of Virginia, 2000, 2001.

- PORTES, Jacques. *Etats-Unis, une histoire à deux visages, une tension créatrice américaine*. Paris, Editions complexe, 2003.
- ROZBICKI, Michael J. *The Complete Colonial Gentleman: Cultural Legitimacy in Plantation America*. Charlottesville, VA, 1998.
- SELLERS, Charles. *The Market Revolution, Jacksonian America, 1815-1846*. Oxford: OUP, 1991.
- SHARP, James Roger. *American Politics in the Early Republic: The New Nation in Crisis*. New Haven, Conn., 1993.
- VAN RUYMBEKE, Bertrand. *L'Amérique avant les Etats-Unis : une histoire de l'Amérique anglaise, 1497-1776*. Paris : Flammarion, 2013.
- WATTS, Steven. *The Republic Reborn, War and the Making of Liberal American 1790-1820*. Baltimore and London: The Johns Hopkins University Press, 1987.
- WOOD, Gordon S. *The Radicalism of the American Revolution*. NY: Vintage Books, 1993.
- _____. *The Creation of the American Republic: 1776-1787*. Chapel Hill, London: University of North Carolina Press, 1998.
- _____. *The Americanization of Benjamin Franklin*. NY: The Penguin Press, 2004.

3. Histoire des marchands dans la sphère atlantique fin XVIII^e et début XIX^e siècle

- BEN-ATAR, Doron. "Alexander Hamilton's Alternative : Technology Piracy and the Report on Manufactures." *Federalists Reconsidered*. Doron Ben-Atar and Barbara B. Oberg, eds. Charlottesville and London: University Press of Virginia, 1999.
- BREEN, T. H. "An Empire of Goods: The Anglicization of Colonial America, 1690-1776." *Journal of British Studies* 25 (October 1986): 467-499.
- _____. "‘Baubles of Britain’: The American and Consumer Revolutions of the Eighteenth Century." *Past and Present*. N° 119 (May 1988): 73-104.
- _____. *The Marketplace of the Revolution, How Consumer Politics Shaped American Independence*. Oxford: OUP, 2004.
- CARSON, Cary, Ronald HOFFMAN, Peter J. ALBERT, eds. *Of Consuming Interests: The Style of Life in the Eighteenth Century*. Charlottesville, VA, 1994.

- CHENEY, Paul. "A False Dawn for Enlightenment Cosmopolitanism? France-American Trade During the American War of Independence." *William and Mary Quarterly*. Vol. 63, n° 3 (July 2006): 463-88.
- CLARK, Jennifer. "The American Image of Technology from the Revolution to 1840." *American Quarterly*, Vol. 39, n° 3 (Autumn 1987), 431-449.
- DOERFLINGER, Thomas M. "Philadelphia Merchants and the Logic of Moderation, 1760-1775." *The William and Mary Quarterly*, Third Series, Vol. 40, n°2 (April 1983): 197-226.
- EGNAL, Marc and Joseph A. Ernst. "An Economic Interpretation of the American Revolution." *The William and Mary Quarterly*, Third Series, Vol. 29, n°1 (Jan. 1972): 4-32.
- ENGERMAN, Stanley L. and Robert E. GALLMANN. "The Emergence of a Market Economy before 1860." In *A Companion to Nineteenth-Century America*, William L. Barney, ed. 121-138. Oxford: Blackwell Publishers, 2001.
- FOHLEN, Claude. « The Commercial Failure of France in America. » *Two Hundred Years of Franco-American Relations*. Papers of the Bicennial Colloquim of the Society for French Historical Studies in Newport, Rhode Island. Sept 7-10, 1978. Newport: Nancy L. Roelker and Charles K. Warner, 1978, 93-118.
- GODECHOT, Jacques. « Les Relations Economiques entre la France et les Etats-Unis de 1778 à 1789. » *French Historical Studies*. Vol. 1, n° 1 (1958): 26-39.
- HANCOCK, David. *Citizens of the World, London Merchants and the Integration of the British Atlantic Community, 1735-1785*. Cambridge: CUP, 1995.
- HARRINGTON, Virginia D. *The New York Merchant on the Eve of the Revolution*. NY: Columbia University Press, 1935.
- JEREMY, David D. "Transatlantic Industrial Espionage in Early Nineteenth Century: Barriers and Penetrations ." *Textile History*, vol. 26, n°1 (Spring 1995): 95-122.
- _____. "Damming the Flood: British Government Efforts to Check the Outflow of Technicians and Machinery, 1780-1843." *The Business History Review*, Vol. 51, n°1 (Spring 1977): 1-34.
- _____. "British Textile Technology Transmission to the United States: the Philadelphia Region Experience, 1770-1820." *The Business History Review*, Vol. 47, n° 1 (Spring 1973): 24-52.
- KAMMEN, Michael G. *A Rope of Sand. The Colonial Agents, British Politics, and the American Revolution*. NY: Vintage Books, 1968.

- LEE, Susan Previat and Peter Passell. *A New Economic View of American History*. New York, London: Norton and Company, 1979.
- MARZAGALLI, Silvia. « Guerre et création d'un réseau commercial entre Bordeaux et les Etats-Unis, 1776-1815. L'impossible économie du politique. » *Guerre et Economie dans l'espace atlantique du XVIe au XXe siècle*. Sous la direction de Silvia Marzagalli et Bruno Marnot. Presses Universitaires de Bordeaux, 2006 : 375-393.
- McCUSKER, John J. and Russell R. Menard, *The Economy of British America, 1607-1789*, Chapel Hill and London: the University of North Carolina Press, 1985, 1991.
- _____ and Kenneth Morgan, eds. *The Early Modern Atlantic Economy*. Cambridge: Cambridge Univ Press, 2000.
- NETTELS, Curtis P. *The Emergence of a National Economy, 1775-1815*. Vol II. The Economical History of the United States. New York, Evanston and London: Harper Torchbooks, Harper & Row Publishers, 1962, 1969.
- OAKS, Robert F. « Philadelphia Merchants and the Origins of American Independence. » *Proceedings of the American Philosophical Society*. Vol. 121, n° 6 (Dec 1977): 407-436.
- OLSON, Alison G. « The London Mercantile Lobby and the Coming of the American Revolution. » *The Journal of American History*. Vol. 69, n° 1 (June 1982): 21-44.
- _____. « The Virginia Merchants of London : A Study in Eighteenth-Century Interest-Group Politics. » *The William and Mary Quarterly*, Third Series, Vol. 40, n° 3 (July 1983): 363-388.
- PAPENFUSE, Edward C. *In Pursuit of Profit, The Annapolis Merchant in the Era of the American Revolution, 1763-1805*. Baltimore and London: The John Hopkins University Press, 1975.
- PETERSON, Merrill D. "Thomas Jefferson and Commercial Policy, 1783-1793." *The William and Mary Quarterly*. Third Series, Vol. 22, n° 4 (Oct 1965): 584-610.
- POCOCK, J.G.A. "Virtue and Commerce in the Eighteenth Century." *The Journal of Interdisciplinary History*. Vol. 3, n° 1 (Summer 1972) : 119-134.
- POTOFSKY, Alan. « Le corps consulaire français et le débat autour de la 'perte' des Amériques. Les intérêts mercantiles franco-américains et le commerce atlantique, 1763-1795. » *Annales historiques de la Révolution française*. N°363 (Janvier/Mars 2011) : 33-57.
- PRICE, Jacob. "The Imperial Economy, 1700-1776." In *The Oxford History of the British Empire*, vol. II, *The Eighteenth Century*. Ed. P.J.Marshall. Oxford: OUP, 1998.

- _____. « What Did Merchants Do ? Reflections on British Overseas Trade, 1660-1790.” *The Journal of Economic History*. Vol. 49, n° 2 (June 1989): 267-284.
- _____. “The Great Quaker Families of Eighteenth Century London: the rise and fall of a sectarian patriciate.” In *The World of William Penn*. R.S. Dunn and M.M. Dunn, eds., 106-126. Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 1986.
- SOKOLOFF, Kenneth L. “Inventive Activity in Early Industrial America: Evidence from Patent Records, 1790-1846.” *The Journal of Economic History*, Vol. XLVIII, n° 4 (Dec 1988): 813-847.
- SOSIN, Jack M. *Agents and Merchants: British Colonial Policy and the Origins of the American Revolution*. Lincoln, 1965.
- STUMPF, Stuart O. “South Carolina Importers of General Merchandise, 1735-1765.” *The South Carolina Historical Magazine*. Vol. 84, n° 1 (Jan. 1983): 1-10.
- TYLER, John W. *Smugglers and Patriots, Boston Merchants and the Advent of the American Revolution*. Boston: Northeastern University Press, 1986.
- WILKINSON, Norman B. “Brandywine Borrowings from European Technology.” *Technology and Culture*. Vol. 4, n° 1 (Winter 1963) : 1-13.

B) Ouvrages critiques sur le récit de voyage

1. Théorie littéraire

- ADAMS, Percy G. *Travel Literature and the Evolution of the Novel*. Lexington, Kentucky: University Press of Kentucky, 1983.
- _____. *Travelers and Travel Liars, 1660-1800*. Berkeley and Los Angeles: University of California Press, 1962.
- BHABHA, Homi K. *The Location of Culture*. NY: Routledge, 1994.
- BLAKE, Susan L. “A Woman’s Trek; what difference does gender make?” In *Western Women and Imperialism: Complicity and Resistance*. Ed. Nupur Chaudhuri and Margaret Strobel. Bloomington: Indiana Univ. Press, 1992.
- BUTOR, Michel. “Le Voyage et l’écriture.” *Romantisme* 4. 1972, 4-19.
- DOIRON, Norman. « L’Art de voyager, pour une définition du récit de voyage à l’époque classique. » *Poétique*. Seuil. N°73 (février 1988) : 83-108.
- DUFIEF, Pierre-Jean. *Les Ecritures de l’intime de 1800 à 1914, autobiographies, mémoires, journaux intimes et correspondances*. Rosny : Bréal, 2001.

- _____. *La Lettre de voyage*. Actes du Colloque de Brest. 18, 19 et 20 novembre 2004. Collections Interférences, Presses universitaires de Rennes, 2007.
- FOUCAULT, Michel. « Of Other Spaces ». *Diacritics*, 16.1, 1986, 1-16.
- _____. *Histoire de la sexualité*. Volume 1. Paris : Gallimard, 1994.
- _____. *L'Archéologie du savoir*. Paris : Gallimard, 2008.
- FUSSELL, Paul. *Abroad: British Literature, Traveling Between the Wars*. Oxford, NY: OUP, 1980.
- GOMEZ-GERAUD, Marie-Christine. *Les Modèles du récit de voyage*. Littérales 7 (1990).
- KAPLAN, Caren. *Questions of Travels: Postmodern Discourses of Displacement*. Durham: Duke University Press, 1996.
- LAURICHESSE, Jean-Yves, ed. *Intertextualités : quand les Textes voyagent*. Perpignan : Presses universitaires de Perpignan, 2007.
- LE DISEZ, Jean-Yves, ed. *Seuils et Traverses : enjeux de l'écriture du voyage*. Actes du colloque de Brest, juillet 2000. Vol.I. Brest : Université de Bretagne occidentale, Centre de recherche bretonne et celtique, Suds d'Amériques, 2002.
- LEED, Eric. *The Mind of the Traveler, from Gilgamesh to Global Tourism*. Etats-Unis: Basic Books, 1991.
- LE HUENEN, Roland. « Qu'est-ce qu'un récit de voyage ? » *Les Modèles du Récit de Voyage*. *Littérales*. N°7, 1990 : 11-27.
- Le Voyage dans la littérature anglo-saxonne*. Actes du Congrès de Nice, 1971. Société des anglicistes de l'enseignement supérieur. Paris : M. Didier, 1972.
- MILLS, Sara. *Discourses of Difference: an Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism*. London, NY: Routledge, 1991.
- MOUREAU, François, dir. de publ. *Miroirs de Textes : récits de voyage et intertextualité*. Onzième colloque du CRLV. Nice et Paris: Publications de la Faculté des lettres, arts et sciences humaines de Nice, 1998.
- OUELLET, Réal. « Qu'est-ce qu'une relation de voyage ? » *La Recherche littéraire, Objets et méthodes*. Sous la direction de Claude Duchet et Stéphane Vachon. Collection Documents. 287-301. Montréal et Paris : XYZ Editeur et Presses Universitaires de Vincennes, Université de Paris VIII, 1998.
- PORTER, Carolyn. "Social Discourse and Nonfictional Prose." *Columbia Literary History of the United States*. Ed. Emory Elliott. New York: Columbia University Press, 1988, 346-362.
- PORTER, Dennis. *Haunted Journeys: Desire and Transgression in European Travel Writing*. Princeton: Princeton University Press, 1991.

TURGEON, Laurier, Denys Delage et Réal Ouellet. *Transferts Culturels et métissages Amérique / Europe, XVI – XXème siècle. Cultural Transfers, America and Europe, 500 Years of Interculturation*. Laval : L'Harmattan, Presses de l'Université Laval, 1996.

URRY, John. *The Tourist Gaze*. Second edition. London : Sage Publications, 2002.

VAN STRIEN, C. D. "Thomas Person: Precursor of the Sentimental Traveller." *Travel Fact and Travel Fiction: Studies on Fiction, Literary Tradition, Scholarly Discovery and Observation in Travel Writing*. Ed. Zweder von Martels. Leiden, New York, Köln: E.J.Brill, 1994, 194-206.

VIVIES, Jean. *Lignes d'Horizon: récits de voyage de la littérature anglaise*. Etudes réunies par J.Viviès. Toulouse : Publication de l'Université de Provence, 2002.

_____. *Lignes de Fuite : littérature de voyage du monde anglophone*. Etudes réunies par J.Viviès. Toulouse : Publication de l'Université de Provence, 2003.

2. Le récit de voyage au XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle

BATTEN, Charles L. *Pleasurable Instruction, Form and Convention in Eighteenth-Century Travel Literature*. Berkeley, Los Angeles, London: University of California Press, 1978.

BLACK, Jeremy. *The British Abroad: the Grand Tour in the Eighteenth Century*. London : Sandpiper, 1999.

BOURGUINAT, Nicolas. "Un temps de rupture dans l'histoire des pratiques du voyage." *Voyager en Europe de Humboldt à Stendhal, contraintes nationales et tentations cosmopolites, 1790-1840*. Sous la direction de Nicolas Bourguinat et Sylvain Venayre. Nouveau Monde Editions, 2007.

DITZ, Toby L. "Formative ventures: eighteenth-century commercial letters and the articulation of experience." *Epistolary Selves: letters and letter-writers, 1600-1945*. Ed. Rebecca Earle. Aldershot, Singapore, Sydney : Ashgate, 1999.

ECHE, Antoine. « Le récit de voyage britannique en France, 1688-1789 : images et procédés d'écriture ». Thèse de doctorat, Université de Tours, sous la direction de Jean-Jacques Tatin-Gourier, 2004.

FABRICANT, Carole. "The Literature of Domestic Tourism and the Public Consumption of Private Property." *The New Eighteenth Century, Theory, Politics, English Literature*. Felicity Nussbaum and Laura Brown, eds. New York and London : Methuen, 1987.

- HALIMI, Suzy. “*Le voyage en Grande-Bretagne au XVIII^e siècle.*” Sous la direction de Suzy Halimi. *Tréma*. Paris : Publications de la Sorbonne Nouvelle, 1984.
- HUNT, Margaret. “Racism, Imperialism, and the Traveler’s Gaze in Eighteenth-Century England.” *The Journal of British Studies*. Vol. 32, n° 4, Making the English Middle Class, ca. 1700-1850 (Oct. 1993): 333-357.
- KHELIFI, Achour. « La Révolution industrielle en Grande-Bretagne vue par les voyageurs français contemporains, 1780-1840. » Thèse de doctorat sous la direction de Jacques Carré. [Etudes anglophones, Paris 4, 2005](#).
- LEASK, Nigel. *Curiosity and the Aesthetics of Travel Writing, 1770-1840: from an Antique Land*. Oxford: OUP, 2002.
- MARCIL, Yasmine. *La Fureur des voyages : les récits de voyage dans la presse périodique, 1750-1789*. L’Atelier des Voyages. Paris : H. Champion, 2006.
-
- _____ . « Les normes d’écriture du récit de voyage dans la presse périodique de la fin du XVIII^e siècle. » Dans *Seuils et Traverses : enjeux de l’écriture du voyage*. BORM, Jan, ed. 249-259. Actes du colloque de Brest, juillet 2000. Vol. II. Brest : Université de Bretagne occidentale, Suds d’Amérique, 2002.
- MOIR, Esther. *The Discovery of Britain, the English Tourists, 1540 to 1840*. London: Routledge and Kegan Paul, 1964.
- MORGAN, Marjorie. *National Identities and Travel in Victorian Britain*. Houndmills, Basingstoke, Hampshire, NY: Palgrave, 2001.
- PRATT, Mary Louise. *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*. London: Routledge, 1992.
- RAYNAUD, Jacques. « Ecrivains anglais et américains en France entre 1764 et 1830, évolution du récit de voyage. » Thèse de doctorat, Université de Toulouse-Le Mirail, sous la direction de Cassilde Tournebize, 2005.
- RUBIES, Joan-Pau. “Travel writing as a genre: facts, fictions and the invention of a scientific discourse in early modern Europe.” *Journeys* 1 (2000), 5–35.
- TURNER, Katherine. *British Travel Writers in Europe, 1750-1800, Authorship, Gender and National Identity*. Studies in European Cultural Transition. Vol.10. Gnral eds Martin Stannard and Greg Walker. Aldershot, England ; Burlington, Vt.: Ashgate, 2001.
- VIVIES, Jean. *Le Récit de voyage en Angleterre au XVIII^e siècle, de l’inventaire à l’invention*. Interlangues littératures. Presses universitaires du Mirail, 1999.

3. Visiteurs nord-américains en Grande-Bretagne

- ALLARD, Joseph. "West, Copley, and Eighteenth-Century American Provincialism". *Journal of American Studies*. Vol. 17, n° 3 (Dec 1983): 391-416.
- ALLEN, Walter Ernest. *Transatlantic Crossings: American Visitors to Britain and British Visitors to America in the Nineteenth Century*. 1971.
- ANDREWS, Stuart. *The Rediscovery of America: Transatlantic Crosscurrents in an Age of Revolution*. NY: St. Martin's, 1998.
- BOORSTIN, Daniel. *America and the Image of Europe: reflections on American thought*. Gloucester, MA: P. Smith, 1976.
- BUZARD, James. *The Beaten Track: European Tourism, Literature, and the Ways to Culture, 1800-1918*. Oxford: Clarendon Press, 1993.
- CAESAR, Terry. " 'Counting the Cats in Zanzibar': American travel Abroad in American Travel Writing to 1914." *Prospects* 13, 1989, 95-134.
- _____. *Forgiving the Boundaries : Home as Abroad in American Travel Writing*. University of Georgia Press, 1995.
- COMMAGER, Henry Steele. *Britain Through American Eyes*. NY: McGraw-Hill, 1974.
- DULLES, Foster Rhea. *Americans Abroad: Two Centuries of European Travel*. Ann Arbor: Univ. of Michigan Press, 1964.
- EINSTEIN, Lewis. *Divided Loyalties: Americans in England during the War of Independence*. Boston: Houghton and Mifflin, 1933.
- FLAVELL, Julie M. « 'The School for Modesty and Humility': Colonial American Youth in London and Their Parents, 1755-1775." *Historical Journal*, XLII (1999).
- _____. *When London was capital of America*. New Haven and London: Yale University Press, 2010.
- FLAVELL, Julie M. and Gordon HAY. "Using Capture-Recapture Methods to Reconstruct the American Population in London." *Journal of Interdisciplinary History*, Vol. 32, n°1 (Summer 2001): 37-55.
- KILBRIDE, Daniel. *Being American in Europe, 1750-1861*. John Hopkins University Press, 2013.
- _____. "The Dilemma of Anti-Catholicism in American Travel Writing, circa 1790-1830." Society for Historians of the Early American Republic, Phil., Pa., July 15, 2010. Online paper: <http://sites.jcu.edu/history/pages/faculty-and-staff/daniel-kilbride/> (dernière consultation : juin 2015)

- _____. "The Ambivalent Anglophobia of American Travelers in Europe, 1783-1820." Society for Historians of the Early American Republic, Rochester, New York, July 25, 2010. Online paper. <http://sites.jcu.edu/history/pages/faculty-and-staff/daniel-kilbride/> (dernière consultation : juin 2015)
- _____. « Travel, Ritual, and National Identity : Planters on the European Tour, 1820-1860 ». *The Journal of Southern History*, Vol. 69, n°3 (August 2003): 549-584.
- _____. « Avoiding a 'little, mean, [and] despicable' Republic : Privileged Women and the Cultural Work of the Grand Tour in the Post-revolutionary Era. » Society for Historians of the Early American Republic, Buffalo, New York, July 21, 2000.
- LEASE, Benjamin. *Anglo-American Encounters: England and the Rise of American Literature*. Cambridge: Cambridge Univ Press, 1981.
- LIVELY, Susan I. "Going Home: Americans in Britain, 1740-1776." PhD Dissertation. Harvard University, Cambridge, Massachusetts, 1997.
- _____. "Rediscovering Britain". Essay. Harvard University. Online paper : <http://revolution.h-net.msu.edu/essays/lively.html> (dernière consultation : juin 2015)
- LOCKWOOD, Allison. *Passionate Pilgrims : the American Travelers in Great-Britain, 1800-1914*. NY: Cornwall Books, 1981.
- MCINNIS, Maurie D., Angela D. MACK. *In Pursuit of Refinement : Charlestonians Abroad, 1740-1860*. Columbia: University of South Carolina Press, 1999.
- METWALLI, Ahmed. "Americans Abroad". In *America: Exploration and Travel*. Ed. Steven E. Kagle. Bowling Green, Ohio: Bowling Green University Popular Press, 1979.
- MULVEY, Christopher. *Anglo-American Landscapes: a Study of Nineteenth-Century Anglo-American Travel Literature*. Cambridge: CUP, 1983.
- _____. *Transatlantic Manners: Social Patterns in Nineteenth-Century Anglo-American Travel Literature*. Cambridge: CUP, 1990.
- NORTON, Mary Beth. *The British-Americans : the Loyalist Exiles in England, 1774-1789*. PhD Dissertation. Boston and Toronto: Little, Brown and Co., 1972.
- _____. "The Loyalists' Image of England. Ideal and Reality." *Albion: A Quarterly Journal Concerned with British Studies*. Vol. 3, n° 2, 1971.
- RAHV, Philip. *The Discovery of Europe : the Story of American Experience in the Old World*. Boston: Houghton Mifflin, 1947.
- SACHSE, William L. *The Colonial American in Britain*. Madison: The University of Wisconsin Press, 1956.
- SPENGEMANN, William C. *The Adventurous Muse: the poetics of American fiction, 1789-1900*. New Haven, Conn.: Yale Univ Press, 1977.

- SPENDER, Stephen. *Love-Hate Relations: a Study of Anglo-American Sensibilities*. London: H. Hamilton, 1974.
- SPILLER, Robert Ernest. *The Americans in England during the First Half Century of Independence*. NY: Henry Holt and Co., 1926.
- STOWE, William W. *Going Abroad: European Travel in Nineteenth-Century American Culture*. Princeton, New Jersey: Princeton University Press, 1994.
- STROUT, Cushing. *The American Image of the Old World*. New York ; Evanston ; London : Harper & Row, 1963.
- VAUGHAN, Alden True. *Transatlantic Encounters: American Indians in Britain, 1500-1776*. Cambridge: CUP, 2006.
- WHITHEY, Lynne. *Grand Tours and Cook's Tours. A History of Leisure Travel, 1750 to 1915*. NY: William Morrow and Company, 1997.
- ZIFF, Larzer. *Return Passages : Great American Travel Writing, 1780-1910: American Travel Writing from Exploration to Art*. New Haven, Connecticut: Yale University Press, 2000.

4. Visiteurs nord-américains en voyage dans d'autres pays européens pendant la période

- BAKER, Paul R. *The Fortunate Pilgrims: Americans in Italy, 1800-1860*. Cambridge, MA: HUP, 1964.
- BERTIER de Sauvigny, Guillaume de. *La France et les Français vus par les voyageurs américains : 1814-1848*. Paris : Flammarion, 1985.
- BROOKS, Van Wyck. *The Dream of Arcadia: American Writers and Artists in Italy, 1760-1915*. New York: Dutton, 1958.
- MARKS, Arthur S. "Angelina Kauffman and Some Americans on the Grand Tour". *American Art Journal*. Vol.12, n° 2 (Spring 1980): 5-24.
- MARZAGALLI, Silvia. "Voyageurs étrangers à Bordeaux du Consulat au début de la Restauration. » *Voyager en Europe de Humboldt à Stendhal, contraintes nationales et tentations cosmopolites, 1790-1840*. Sous la direction de Nicolas Bourguinat et Sylvain Venayre. Nouveau Monde éditions, 2007 : 135-158.
- ZIESCHE, Philipp. *Cosmopolitan Patriots, Americans in Paris*. Charlottesville and London: University of Virginia Press, 2010.

5. Le récit de voyage en Amérique au XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle (par des Américains ou des Européens)

- ALLEN, John Logan, ed. *North American Exploration*. Vol. 1: A New World Disclosed. Vol.2: A Continent Defined. Lincoln: University of Nebraska Press, 1997.
- BARCLAY, Donald A., James H. Maguire and Wild Peter, eds. *Into the Wilderness Dream: Exploration Narratives of the American West, 1500-1805*. Salt Lake City: University of Utah Press, 1994.
- BERTHIAUME, Pierre. *L'Aventure américaine au XVIII^e siècle : du voyage à l'écriture*. Cahiers du Centre de Recherche en Civilisation canadienne-française, n°27. Ottawa, Paris, Londres: Presses de l'Université d'Ottawa, 1990.
- BROWN, Sharon Rogers. *American Travel Narratives as a Literary Genre from 1542 to 1832: the Art of a Perpetual Journey*. Lewiston, New Jersey, Queenston, Ontario: Mellen Press, 1993.
- CARSON, Barbara G. "Early American tourists and the commercialisation of leisure." In Cary Carson, Ronald Hoffman and Peter J. Albert, eds. *Of Consuming Interests: the style of life in the eighteenth century*. Charlottesville: University Press of Virginia, 1994.
- COX, John D. *Traveling South: Travel Narratives and the Construction of American Identity*. Athens, London: Georgia University Press, 2005.
- EDWARDS, Justin. *Exotic Journeys: Exploring the Erotics of American Travel Literature, 1840-1930*. Hanover, New Hampshire : University of New Hampshire, 2001.
- FULFORD, Tim and Carol Bolton, eds. *Travels, Explorations, and Empires: Writing from the Era of Imperial Expansion, 1770-1835*. Vol. 1. North America. Pickering and Chatto Publishers, 2001.
- FULFORD, Tim. *Romantic Indians: Native Americans, British Literature, and Transatlantic Culture, 1756-1830*. Oxford : OUP, 2006.
- GASSAN, Richard. « The First American Tourist Guidebooks : Authorship and the Print Culture of the 1820s ». *Book History*. Vol 8. The Johns Hopkins University Press (2005): 51-74.
- GAUTHIER, Michel. « Le Sud des Etats-Unis dans les relations de voyage britannique (1783-1837).» Thèse de doctorat. Bordeaux, 1995.
- HOTZ, Jeffrey. *Divergent Visions, Contested Spaces: the Early United States through the Lens of Travel*. NY: Routledge, 2006.

- JULLIEN, Dominique. *Récits du Nouveau Monde : les voyageurs français en Amérique de Chateaubriand à nos jours*. Paris: Nathan, 1992.
- KAGLE, Steven E., ed. *America: Exploration and Travel*. Bowling Green, Ohio: Bowling Green State Univ. Popular Press, 1979.
- LUECK, Beth Lynne. *American Writers and the Picturesque Tour: the Search for National Identity, 1790-1860*. New York: Garland, 1997.
- SEARS, John F. *Sacred Places: American Tourist Attractions in the Nineteenth Century*. Amherst : University of Massachusetts press, 1998.
- TAGG, James. « John Pershouse's American Sojourn, 1801-1815 : The Prospect of Becoming Modern in the New Republic. » *Journal of the Early Republic*. Vol.5, n° 1 (Spring 1985): 59-93.
- TINLING, Marion, ed. *With Women's Eyes: Visitors to the New World, 1775-1918*. Norman: University of Oklahoma Press, 1999.
- WATTS, Edward and David Rachels, eds. *The First West: Writing from the American Frontier, 1776-1860*. Oxford: OUP, 2002.

C) Théories esthétiques du XVIII^e siècle

- ANDREWS, Malcolm, *The Search for the Picturesque: Landscape Aesthetics and Tourism in Britain, 1760-1800*. Aldeshot, Scholar Press, 1989.
- BERMINGHAM, Ann. *Landscape and Ideology: The English Rustic Tradition, 1740-1860*. Berkeley, CA: University of California Press, 1986.
- BOHLS, Elizabeth A. *Women Travel Writers and the Language of Aesthetics, 1716-1818*. Cambridge: CUP, 1995.
- BREWER, John. *The Pleasures of the Imagination: English Culture in the Eighteenth Century*. London: Harper Collins, 1997.
- COPLEY, Stephen and Peter GARSIDE, eds. *The Politics of the Picturesque: Literature, Landscape and Aesthetics since 1779*. Cambridge and New York: CUP, 1994.
- FABRICANT, Carole. "The Aesthetics and Politics of Landscape in the Eighteenth Century." *Studies in Eighteenth-Century British Art and Aesthetics*. Ed. Ralph Cohen. Berkeley, Los Angeles, London: University of California Press, 1985.
- HUNT, John Dixon. *L'Art du jardin et son histoire* (conférences). Travaux du Collège de France. Paris: Editions Odile Jacob, 1996.
- HUSSEY, Christopher. *The Picturesque; Studies in a Point of View*. With a new preface by the author. London : Frank Cass & Co., 1927, 1967.

SHEPARD, Paul. *Man in the Landscape*. NY: Knopf, 1967.

D) L'IDENTITE NATIONALE

1. Définition et concepts

ANDERSON, Benedict. *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. London: Verso, 1983.

BREUILLY, John. *Nationalism and the State*. Chicago : The University of Chicago Press, 1994.

ESPAGNE, Michel et Michael WERNER, drs. *Qu'est-ce qu'une littérature nationale ? Approches pour une théorie interculturelle du champ littéraire*. Paris : Editions de la Maison des sciences de l'homme, 1994.

_____ . *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVII^e-XVIII^e siècles)*. Paris : Editions Recherche sur les civilisations, 1988.

ESPAGNE, Michel. *Les Transferts culturels franco-allemands*. Paris : PUF, 1999.

_____ . "La notion de transfert culturel." *Revue Sciences / Lettres*. 2013.

Publication en ligne : <http://rsl.revues.org/219#ftn1> (dernière consultation : juin 2015).

GELLNER, Ernest. *Nations and Nationalism*. Oxford: Blackwell, 1983.

HALL, John. *The State of the Nation : Ernest Gellner and the Theory of Nationalism*. Cambridge: CUP, 1998.

HOBBSBAWM, Eric. *Nations and Nationalism since 1780*. Cambridge: CUP, 1992.

HUTCHINSON, John and Anthony D. Smith. *Nationalism: Critical Concepts in Political Science*. NY: Routledge, 2000.

RENAN, Ernest. "Qu'est-ce qu'une nation?" Conférence prononcée le 11 mars 1882 à la Sorbonne. Paris : Bulletin de l'Association scientifique de France, 1883. *Littérature et identité nationale de 1871 à 1914*, Philippe Forest, dr. Chapitre 2, 12-48. Paris : Pierre Bordas et fils, 1991.

SAID, Edward. *Orientalism*. New York : Vintage Books, 1978.

THIESSE, Anne-Marie. *Création des identités nationales : Europe XVIII^e-XX^e siècle*. Paris : Edition du Seuil, 1999.

2. L'identité nationale britannique

- BREWER, John. "The Binding of the free, creating Great Britain and its Other." Review of Linda Colley, *Britons. Times Literary Supplement* (Oct. 1992): n° 4672.
- COLLEY, Linda. *Britons, Forging the Nation, 1701-1837*. 1992. London: Vintage, 1996.
- _____. "Britishness and Otherness: An Argument." *Journal of British Studies*, XXXI (1992): 324-25.
- _____. « Whose Nation ? Class and National Consciousness in Britain, 1750-1830." *Past and Present*, 113 (Nov. 1986): 97-117.
- CUNNINGHAM, Hugh. "The Language of Patriotism." *Patriotism: The Making and Unmaking of British National Identity*. Raphael Samuel, ed. Vol I. History and Politics. London and NY: Routledge, 1989.
- EAGLETON, Terry, Fredric JAMESON, Edward SAID. *Nationalisme, Colonialisme et Littérature*. Introduction de Seamus Deane. Traduction de Sylviane Troadec, Ginette Emprin, Pierre Lurbe et Jacqueline Genet. Lille : Presses Universitaires de Lille, 1994.
- KIDD, Colin. "North Britishness and the Nature of Eighteenth-Century Patriotisms." *Historical Journal*. 39 (1996).
- _____. *British Identities before Nationalism: Ethnicity and Nationhood in the Atlantic World, 1600-1800*. Cambridge: CUP, 1999.
- LANGFORD, Paul. *Englishness Identified: Manners and Character, 1650-1850*. Oxford & New York: OUP, 2000.
- MAKDISI, Saree. "Literature, National Identity and Empire". *The Cambridge Companion to English Literature, 1740-1830*. Ed. Thomas Keymer, Jon Mee. Cambridge: CUP, 2004, 61-77.
- NEWMAN, Gerald. *The Rise of English Nationalism: a Cultural History, 1740-1830*. NY: St Martin's Press, 1997.
- WILSON, Kathleen. *The Sense of the People: Politics, Culture and Imperialism in England, 1715-1785*. Cambridge: CUP, 1995.
- _____. *The Island Race: Englishness, Empire, and Gender in the Eighteenth Century*. London, NY: Routledge, 2003.
- _____, ed. *A New Imperial History: Culture, Identity, and Modernity in Britain and the Empire, 1660-1840*. Cambridge & New York: CUP, 2004.

3. L'identité nationale nord-américaine

- ABRAMS, Ann Uhry. *The Pilgrims and Pocahontas, Rival Myths of American Origin*. Wetview Press, 1999.
- ALTENBERND, Lynn. "The Idea of National Character: Inspiration or Fallacy?" *America: Exploration and Travel*. Steven E. Kagle, ed. Popular Press, 1979.
- ARLEO, Andy, Paul LEES and Françoise LE JEUNE. *Myths and Symbols of the Nation*. Vol. 1. England, Scotland and the United States. Université de Nantes: Nantes, 2006.
- ARMITAGE, David. *The Ideological Origins of the British Empire*. NY, 2000.
- BILLIAS, George A. "The First Un-Americans: The Loyalists in American Historiography." *Perspectives on Early American History: Essays in Honor of Richard B. Morris*, George A. Billias and Alden T. Vaughan, eds. New York: Harper & Row, 1973.
- BODNAR, John, ed. *Bonds of Affection: Americans Define Their Patriotism*. Princeton, NJ: Princeton University Press, 1996.
- BREEN, T. H. "Ideology and Nationalism on the Eve of the American Revolution: Revision Once More in Need of Revising." *The Journal of American History*. June 1997, 13-39.
- BROCK, William. « The Image of England and American Nationalism. » *Journal of American Studies*, 5 (Dec 1971): 225-45.
- BURCHELL, R.A., ed. *The End of Anglo-America. Historical Essays in the Study of Cultural Divergence*. Manchester and New York: MUP, 1991.
- CHENG, Eileen Ka-May. "American Historical Writers and the Loyalists, 1788-1856: Dissent, Consensus, and American Nationality." *Journal of the Early Republic*, Vol. 23, n° 4 (Winter 2003): 491-519.
- CLARK, Jennifer. "John Bull's American Connection: The Allegorical Interpretation of England and the Anglo-American Relationship." *Huntington Library Quarterly*, Vol. 53, n° 1 (Winter 1990), 15-39.
- COMMAGER, Henry Steele. *Jefferson, Nationalism and the Enlightenment*. NY: George Braziller, 1975.
- COTTRET, Bernard. *Du Patriotisme aux nationalismes (1700-1848) : France, Grande-Bretagne, Amérique du Nord*. Ohio State University, Institut universitaire de France, Université de Versailles-Saint Quentin en Yvelines. Paris : ed. Créaphis, 2002.
- DANGERFIELD, George. *The Awakening of American Nationalism, 1815-1828*. New York ; Evanston, Ill. ; London : Harper and Row, 1965.

- FISHER, Sydney G. "The Legendary and Myth-Making Process in Histories of the American Revolution." *Proceedings of the American Philosophical Society*, Vol. 51, n° 204 (April-June 1912): 53-75.
- FRANKLIN, John Hope. "The North, the South, and the American Revolution." *The Journal of American History*. Vol. LXII, n°1 (June 1975).
- GEITER, Mary K. and W.A. SPECK. "Anticipating America: American mentality before the Revolution." in *Britain and America: Studies in Comparative History, 1760-1970*. ENGLANDER, David, ed. New Haven, 1997.
- GREENE, Jack P. "Search for Identity: An Interpretation of the Meaning of Selected Patterns of Social Response in Eighteenth-Century America." *Journal of Social History*. 3 (1970): 189-220.
- _____. *The Intellectual Construction of America: Exceptionalism and Identity from 1492 to 1800*. Chapel Hill, North Carolina, London: University of North Carolina Press, 1993.
- _____. "Empire and Identity from the Glorious Revolution to the American Revolution". *The Oxford History of the British Empire*. Eds. William Roger Louis, P.J. Marshall and Alaine Low. *The Oxford History of the British Empire*. Volume II, *the Eighteenth Century*. Oxford, NY: OUP, 1998, 208-230.
- HALE, Matthew Rainbow. "'Many Who Wandered in Darkness': The Contest over American National Identity, 1795-98." *Early American Studies: an Interdisciplinary Journal*. Vol. 1, n° 1 (Spring 2003): 127-175.
- HEDGE, William L. « Toward a National Literature ». *Columbia Literary History of the United States*. Emory Elliott, ed. NY: Columbia University Press, 1988, 187-199.
- KAMMEN, Michael. *A Season of Youth: the American Revolution and the Historical Imagination*. NY: Alfred A. Knopf, 1978.
- _____. *Mystic Chords of Memory, The Transformation of Tradition in American Culture*. NY: Vintage Books, A Division of Random House, Inc, 1993.
- _____. "The Problem of American Exceptionalism: A Reconsideration." *American Quarterly*, Vol. 45, n° 1 (March 2003): 1-43.
- KETTNER, James. *The Development of American Citizenship, 1608-1870*. Published for the Institute of early American history and culture, Williamsburg. Chapel Hill, N.C.: University of North Carolina Press, 1978.
- KOHN, Hans. *American Nationalism: An Interpretative Essay*. NY: Collier Books, 1961.

- KORNFELD, Eve. "Encountering 'the Other': American Intellectuals and Indians in the 1790s." *The William and Mary Quarterly*, Third Series, Vol. 52, n° 2, April 1995, 287-314.
- _____. *Creating an American Culture, 1775-1800. A Brief History with Documents*. Bedford, St Martin's, Boston, New York : The Bedford Series of History and Culture, 2001.
- LANDSMAN, Ned. "The Provinces and the Empire: Scotland, the American Colonies and the development of British provincial identity." In Lawrence Stone, ed. *An Imperial State at War: Britain from 1689 to 1815*. London and New York, 1994.
- MARIENSTRAS, Elise. *Mythes Fondateurs de la Nation américaine, essai sur le discours idéologique aux Etats-Unis à l'époque de l'Indépendance (1763-1800)*. Paris : Editions Complexe, 1976.
- _____. *Nous, le Peuple : les origines du nationalisme américain*. Paris: Gallimard, 1988.
- MARSHALL, P.J. "A Nation Defined by Empire, 1755-1776." In Alexander Grant, Keith J. Stringer, eds. *Uniting the Kingdom? The Making of British History*. London, New York: Routledge, 1995.
- MCKILLOP, Alan D. "Local Attachment and Cosmopolitanism, The Eighteenth-Century Pattern." *From Sensibility to Romanticism*, Frederick W. Hilles and Harold Bloom, eds. NY, Oxford : OUP, 1965, 191-219.
- MESSER, Peter C. *Stories of Independence: Identity, Ideology, and History in Eighteenth-Century America*. DeKalb: Northern Illinois University Press, 2005.
- MURRIN, John M. "A Roof without Walls: the Dilemma of American National Identity." In Richard R. Beeman et al, eds. *Beyond Confederation: Origins of the Constitution and American National Identity*. Chapel Hill, London: University of North Carolina Press, 1987.
- NEWMAN, Simon P. *Parades and the Politics of the Street: Festive Culture in the Early American Republic*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 1997.
- NUSSBAUM, Martha C. "Patriotism and Cosmopolitanism." *Boston Review*. Octo-Nov 1994.
- ONUF, Peter S., ed. *The New American Nation, 1775-1820*. Volume 11. *American Society, 1776-1815*. NY: Garland Pub., 1991.
- PLAKINS THORNTON, Tamara. *Cultivating Gentlemen, The Meaning of Country Life among the Boston Elite, 1785-1860*. New Haven, London: Yale University Press, 1989.

- PERSONS, Stow. "The Cyclical Theory of History in Eighteenth Century America." *American Quarterly*. Vol. 6, n° 2 (Summer 1954): 147-163.
- PURCELL, Sarah J., *Sealed with Blood: war, sacrifice, and memory in Revolutionary America*. Philadelphia: University of Pennsylvania, 2002.
- REZE, Michel and Ralph BOWEN. *The American West: History, Myth and the National Identity*. Paris: A. Colin, 1998.
- ROBERTSON, Andrew W. « 'Look on This Picture... And on This !' Nationalism, Localism, and Partisan Image of Otherness in the United States, 1787-1820» *The American Historical Review*, vol. 106, n° 4 (Oct. 2001): 1263-1289.
- ROSSIGNOL, Marie-Jeanne. *Le Ferment nationaliste, Aux Origines de la politique extérieure des États-Unis: 1789-1812*. Paris : Belin, 1994.
- ROUGE, J.R. *L'Idée américaine au XVIII^e siècle, la Révolution industrielle en Grande-Bretagne : 1760-1830*. Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1993.
- ROZBICKI, Michael J. « The Cultural Development of the Colonies. » in Jack P. Greene and J.R. Pole, eds. *The Blackwell Encyclopedia of the American Revolution*. Oxford, 1991, 71-82.
- SHALEV, Eran. "Empire Transformed: Britain in the American Classical Imagination, 1758-1783." *Early American Studies* (Spring 2006): 112-146.
- SHEIDLEY, Harlow W. "The Webster-Hayne Debate: Recasting New England's Sectionalism." *New England Quarterly*, 67 (March 1994): 5-29.
- SMITH, Rogers M. "Constructing American National Identity, Strategies of the Federalists." *Federalists Reconsidered*. Doron Ben-Atar and Barbara B. Oberg, eds. Charlottesville and London: University Press of Virginia, 1999.
- SPENCER, Benjamin T. *The Quest for Nationality, An American Literary Campaign*. Syracuse University Press, 1957.
- TAYLOR, William R. *Cavalier and Yankee, The Old South and American National Character*. London: W.H. Allen, 1963.
- TORSELLA, Joseph M. "American National Identity, 1750-1790: Samples from the Popular Press." *The Pennsylvania Magazine of History and Biography*. Vol. 112, n° 2 (April 1988): 167-187.
- TRAVERS, Len. *Celebrating the Fourth: Independence Day and the Politics of the Street: Festive Culture in the Early American Republic*. Amherst, MA, 1997.
- VAN RUYMBEKE, Bertrand. "Cavalier and Puritan: l'ancêtre Huguenot au prisme de l'histoire américaine." *Diasporas, Histoire et Société « Généalogies rêvées »* (novembre 2004) : 12-22.

- VERHOEVEN, W.M., ed. *Revolutionary Histories, Transatlantic Cultural Nationalism, 1775-1815*. NY: Palgrave, 2002.
- WALDSTREICHER, David. "Rites of Rebellion, Rites of Assent: Celebrations, Print Culture, and the Origins of American Nationalism." *The Journal of American History*. (June 1995): 37-61.
- _____. *In the Midst of Perpetual Fetes: The Making of American Nationalism, 1776-1820*. Chapel Hill, N.C. ; London : University of North Carolina press, 1997.
- _____. "Federalism, the Styles of Politics, and the Politics of Style." *Federalists Reconsidered*. Doron Ben-Atar and Barbara B. Oberg, eds. Charlottesville and London: University Press of Virginia, 1999.
- WOOD, Gordon S., ed. *The Rising Glory of America, 1760-1820*. Revised edition. Boston: Northeastern University Press, 1971, 1990.
- _____. *The Radicalism of the American Revolution*. NY: Alfred A. Knopf, 1992.
- ZUCKERMAN, Michael. « Identity in British America : Unease in Eden », in Nicholas Canny and Anthony Pagden, eds. *Colonial Identity in the Atlantic World, 1500-1800*. Princeton, NJ : Princeton University Press, 1987.

E) Textes critiques sur les voyageurs du corpus

- ALBERTS, Robert C. *The Golden Voyage: the Life and Times of William Bingham, 1762-1804*. Boston: Houghton-Mifflins, 1969.
- BARQUIST, David L. " 'Well Made from English Patterns': Richardson Silver for the Powel Family," *Yale University Art Gallery Bulletin*, 1993, 76-85.
- BROWN, Margaret L. "Mr and Mrs Bingham of Philadelphia: Rulers of the Republican Court". *The Pennsylvania Magazine of History and Biography*. Vol. 61, n° 3 (July 1937): 286-324.
- _____. "William Bingham, Eighteenth-Century Magnate." *The Pennsylvania Magazine of History and Biography*. Vol. 61, n° 4 (Oct. 1937): 387-434.
- CARSON, Jane. "The First American Flag Hoisted in Old England." *The William and Mary Quarterly*. Third Series, Vol. 11, n° 3 (July 1954): 434-440.

- CRAWFORD, Mary Caroline. *Famous Families of Massachusetts*. Boston: Little, Brown, and Company, 1930.
- DEANE, WM. R. *A Biographical Sketch of Elkanah Watson, Founder of the Agricultural Societies in America...* Albany: J. Munsell, 1864.
- DOWNS, Joseph. "The Powel Exhibition," *Bulletin of the Pennsylvania Museum*, Vol. 27, n° 144 (December 1931), 40-46.
- FARLOW, Charles Frederic. *Ballard Genealogy*. Boston: edited by Charles Henry Pope, 1911.
- FISHER, Joshua Francis. *Recollections of Joshua Francis Fisher, written in 1864*. Arranged by Sophia Cadwalder. Boston: privately printed, 1929.
- GALLET-GUILLON, Maud. "Entre gallophobie et gallomanie : La perception de la France chez les marchands nord-américains en voyage, 1716-1815." *RSEAA XVII-XVIII* 69 (2012): 117-136.
- _____. "Un portrait en miroir de la Grande-Bretagne : le témoignage de trois marchands américains entre 1782 et 1810." *Témoigner, de la Renaissance aux Lumières*. Articles réunis et présentés par Danièle Berton-Charrière. Cahiers de l'équipe de recherche sur la réforme et la contre-réforme, CERHAC, Université Blaise Pascal, 2012.
- _____. "Du voyage à sa représentation : les témoignages de deux marchands nord-américains en Europe (1779-1795)." *Voyages réels, voyages imaginaires, Real & Imaginary Travels*. Actes des Journées Jeunes Chercheurs 2014. Presses de l'Université de Strasbourg, 2015.
- GARRATY, John A. and CARNES, Mark C., gnral eds. *American National Biography*. NY: OUP, 1999.
- HANCOCK, Harold B. and Norman B. WILKINSON. "Joshua Gilpin: An American Manufacturer in England and Wales, 1795-1801 – Part 1." *Newcomen Society Transactions* 32 (1959-60): 15-28. "Part 2", *Newcomen Society Transactions* 33 (1960-61): 57-66.
- HENDERSON, Amy Hudson. "Furnishing the Republican Court: Building and Decorating Philadelphia Homes, 1790-1800." Ph.D. diss., University of Delaware, 2008.
- HOWE, Henry. *Adventures and Achievements of Americans; A Series of Narratives illustrating their heroism, self-reliance, genius and enterprise*. Cincinnati and New York: Henry Howe, Geo. F. Tuttle, 1859.
- HUMMEL, Charles F. "Samuel Rowland Fisher's 'Catalogue of English Hardware.'" *Winterthur Portfolio*. Vol. 1 (1964): 188-197.

- JORDAN, John W. *Colonial and Revolutionary Families of Pennsylvania*. Vol. I. Originally published in New York and Chicago, 1911. Baltimore: Clearfield Company, 1978.
- KILBRIDE, Daniel. "Cultivation, Conservatism, and the Early National Gentry: The Manigault Family and their Circle." *Journal of the Early Republic*. Vol. 19, n° 2 (Summer 1999): 221-256.
- LANIER, Jessica. "Martha Coffin Derby's Grand Tour : "It's Impossible to Travel without Improvement." *Woman's Art Journal*. Vol. 28, n° 1 (Spring – Summer 2007), 37-44.
- LEE, Edmund Jennings, ed. *Lee of Virginia, 1642-1892, Biographical and genealogical sketches of the descendants of Colonel Richard Lee*. Philadelphia: published by Edmund Jennings Lee, 1895.
- MC INNIS, Maurie D. "Cultural Politics, Colonial Crisis, and Ancient Metaphor in John Singleton Copley's Mr. and Mrs. Ralph Izard." *Winterthur Portfolio*. Vol. 34, n° 2/3 (Summer-Autumn 1999): 85-108.
- MOREEN, Raphael B. "A Poetical Epistle to the Enslaved Africans, by Joseph Sansom." Princeton University. Gilder Lehrman Institute of American History, New York.
- PALFREY, John Gorham. "Life of William Palfrey, Paymaster General in the Army of the Revolution". *The Library of American Biography*. Ed. Jared Sparks. Second Series, Vol. VII. Boston: Charles C. Little & James Brown, 1805, 337-448.
- PERKINS, James. "Memoir of James Perkins." Meetings of 1823. C. C. Perkins. *Proceedings of the Massachusetts Historical Society*. Vol. 1 (1791-1835): 353-368.
- PETERSON, Mark. "Boston à l'heure française: religion, culture et commerce à l'époque des révolutions atlantiques." *Annales historiques de la Révolution française*. N°363 (janvier/mars 2011) : 7-31.
- POND, Arthur. *Native Stock, The Rise of the American Spirit seen in six lives*. NY: The Macmillan Company, 1931.
- PREBLE, George Henry. "Martha Preble Oxnard (1754-1824), and her descendants to 1869." Reprinted from *Genealogical Sketch of the first three generations of Prebles in America*. Boston, 1868.
- PROWN, Jules David. "A Course of Antiquities at Rome, 1764." *Eighteenth-Century Studies*. Vol. 31, n° 1 (Fall 1997), 90-100.
- PRICE, Jacob M. "Joshua Johnson in London, 1771-1775: credit and commercial organization in the British Chesapeake trade." *Tobacco in Atlantic Trade, The Chesapeake, London and Glasgow, 1675-1775*. Vermont: Ashgate Publishing Company, Variorum, 1995.

- ROSENBERG, Chaim M. *The Life and Times of Francis Cabot Lowell, 1775-1817*. New York, Toronto, Plymouth, UK: Lexington Books, Rowman & Littlefield Publishers, Lanham, Boulder, 2011.
- SABINE, Lorenzo. *The American Loyalists, or Biographical Sketches of Adherents to the British Crown in the War of the Revolution*. Boston: Charles C. Little and James Brown, 1847.
- SEABURG, Carl et Stanley Paterson. *Merchant Prince of Boston, Colonel T. H. Perkins, 1764-1854*. Cambridge, MA: HUP, 1971.
- SELLERS, Charles Coleman. "Portraits and Miniatures by Charles Willson Peale." *Transactions of the American Philosophical Society*. New Series. Vol. 42, n° 1 (1952).
 _____ . "Joseph Sansom, Philadelphia Silhouettist." *Pennsylvania Magazine of History and Biography*. Vol. 88, n° 4 (1964): 395-438.
- SHOEMAKER, Benjamin H. *Genealogy of the Shoemaker Family of Cheltenham, Pennsylvania*. Compiled by Benjamin H. Shoemaker. Philadelphia: printed for private circulation by J. B. Lippincott Company, 1827.
- SMITH, Anna Wharton. *Genealogy of the Fisher Family, 1682 to 1896*. Philadelphia, 1896.
- TAYLOR, Agnes Longstreth. *The Longstreth Family Records*. Philadelphia: Press of Ferris & Leach, 1909.
- TOOKER, Elva. *Nathan Trotter, Philadelphia Merchant, 1787-1853*. Ayer Publishing, 1972.
- TORREY, Frederic C. *The Torrey Families and their Children in America*. Vol. II. Lakehurst, N.J., 1929.
- WALLACE, David Duncan. *The Life of Henry Laurens, with a sketch of the life of Lieutenant-Colonel John Laurens*. New York and London : G. Putnam, 1915.
- WARDER, Ann. "Extracts from the Diary of Mrs. Ann Warder." *The Pennsylvania Magazine of History and Biography*, Vol. 17, n° 4 (1893): 444-461.
 _____ . "Extracts from the Diary of Mrs. Ann Warder (concluded)." *The Pennsylvania Magazine of History and Biography*, Vol. 18, No. 1 (1894): 51-63.
- WINSLOW, Stephen N. *Biographies of Successful Philadelphia Merchants*. Philadelphia: Published by James K. Simon, 1864.

INDEX RERUM

- Agriculture, 175-176, 245, 253-254, 297-298, 522
Amérindiens, 317, 445, 472-477
Aristocratie
 Aristocratie naturelle (nord-américaine), 214-215, 219-221, 258-263, 310, 336-337, 383-384, 415, 432-433, 447, 449, 513
 Aristocratie britannique et européenne, 119, 195, 225, 229, 236, 271, 348
Canaux, 97, 157, 172, 212, 252-253, 505
Caractère national
 Caractère national britannique, 316, (identité impériale) 320-333
 Caractère national nord-américain, 336-342, , 356, 375, 385-389, 413, 431-434, 443, 449, 452-453, 473
Catholicisme, 44, 244-245, 327-329
Climat et caractéristiques naturelles
 Climat et environnement naturel britanniques, 191-192, 224-225, 271, 355
 Climat et environnement naturel nord-américains, 340-342, 354-355, 377-379, 444, 506
Complexe d'infériorité, 338, 348, 439
Demeures aristocratiques britanniques, 98, 177-179, 231, 335-336
Destinée Manifeste (millénarisme), 380, 398, 508
Education
 Système éducatif britannique, 80, 193-194
 Système éducatif nord-américain, 261, 263, 295-297, 342
Enclosures, 175-176, 332
Esclavage, 264, 307-308, 385, 413, 419, 452, 454-456, 477-483
Femmes
 Rôle dans la société nord-américaine, 33-34, 150-151, 309-310, 436, 453, 461-472
 Rôles dans les sociétés britannique et européenne, 237, 333, 463-465
France
 Commerce avec la France, 63, 233-240, 278
 Culture française, 256-260
 Système politique français, 240-242, 276-277, 464-465
Gentlemen-farmers, 175, 297, 298, 337, 447, 522
Grand Tour, 34, 70, 76, 91, 94, 99, 120-121, 133, 222, 249, 376
Hébergement
 Hébergement en Grande-Bretagne, 113-117
 Hébergement en Europe, 117-119
Immoralité, 89, 123, 194-195, 272-274, 302
Jardins paysagers, 138, 177-178, 214, 336
Libéralisme, 16, 174-176, 416, 449, 490, 522
Libre-échange, 56-57, 189, 265-266, 406
Littérature
 Littérature britannique, 13, 77, 190, 203-205, 255-256, 280-282
 Littérature européenne, 203, 256-257, 504

Littérature nord-américaine, 11, 256-257, 438-439, 504
 Littérature de voyage, 20, 72, 133
 Loyalistes, 10, 21-22, 29, 38, 40-41, 78, 93, 95, 114, 153, 162-163, 208, 285, 322-325, 327, 339, 341, 353-354, 363-371, 411-412, 497
 Machines
 Machines utilisées en Grande-Bretagne, 12, 135, 172-174,
 Machines utilisées en Amérique, 75, 206, 210-213, 251-253, 272, 301-303, 469
 Manchester, 93, 97, 172, 174, 185, 272, 301, 427, 456, 479
 Mémoires autobiographiques, 129, 151-153, 483-514
 Mercantilisme, 57, 265-266, 406
 Mode, 130, 202-203, 214, 257-258, 397, 434
 Mobilier, 218-220, 257, 310
 Musique, 184, 229, 348
 Nourriture, 114-115, 206, 208, 331, 341
 Ouest américain, 84, 125, 422, 430, 449, 457-458, 501-514
 Paysages pittoresques et sublimes (en Grande-Bretagne), 140-143, 179-180
 Peinture, 171, 179, 190, 218, 231, 310, 437, 446, 495, 503
 Pères pèlerins (mythe de), 247, 413, 499
 Philanthropie
 Institutions philanthropiques en Grande-Bretagne, 185, 200,
 Institutions philanthropiques en Amérique, 303-308, 435, 446, 448, 468, 511
 Politique
 Système et valeurs politiques britanniques, 187-188, 196-198, 226-227, 264, 273, 288
 Système et valeurs politiques nord-américains, 18, 40-44, 264-265, 375, 380-383
 Rivalités entre Républicains / Fédéralistes, 156, 416-418, 459-460, 480
 Puritain (valeurs puritaines), 89, 174, 194, 330, 387, 414-415
 Quaker, 40, 44, 45, 48, 78-79, 89, 115-116, 121, 194, 305, 307, 419, 432, 454, 476, 482
 Républicanisme classique, 222, 299-300, 375-376, 380, 416, 423, 448-449, 490
 Rivalités nord-sud (Etats-Unis), 341-343, 412-413, 443, 456-459
 Royauté, 189-190, 274, 288, 321-324
Self-made man, 449, 509-510, 519, 522
 Théâtre, 97, 182, 185, 227, 229
 Transports
 En Grande-Bretagne, 107-111, 228, 332
 En Europe, 111-113, 276
 En Amérique, 69, 400, 431, 507
 Traversée de l'Atlantique, 104-107
 Usines (industries)
 Usines britanniques, 93, 132, 135, 139, 143, 171-174, 210, 251-252, 272, 300, 479
 Usines nord-américaines, 68, 300-303

INDEX NOMINUM

- Adams, John, 152, 159, 265, 350, 386, 398, 402, 407, 462
- Aikman, Louisa S. Wells, 30, 33, 78, 86, 113, 126, 170, 194-195, 322, 324, 347, 363-364, 367, 465
- Allemagne, 31, 32, 52, 75, 99, 101-102, 112, 132, 245, 278, 285, 430, 512
- Amory, Katharine Greene, 33, 80, 117, 181, 185, 207, 322, 365
- Appleby, Joyce, 8, 490, 509, 519 ; vol. 2 : 209
- Ballard, Joseph : 30, 37, 43, 69, 88, 92, 105, 108, 116, 145, 147, 154, 269, 270, 272-275, 281-282, 287, 291-293, 298, 301, 398, 424-425, 428, 436-437, 448, 453, 458, 460
- Bath, 87, 98, 107, 132, 173, 229, 254, 365, 368, 506
- Bingham, William, 30, 92, 115, 118, 121-122, 132, 186, 189, 214, 226-227, 230, 236, 245, 260-262, 265, 381, 394-395, 400, 403-404, 407, 411-412
- Bingham, Ann Willing, 30, 92, 118, 121-122, 231, 236, 258-262, 309, 464, 471
- Birmingham, 93, 97-98, 172-173, 185, 187, 195, 231, 272, 301, 340, 366, 411, 415
- Blount, Thomas, 30, 38, 60, 64, 79, 247, 265, 394, 408-409
- Boston, 39-41, 51, 69, 72, 89, 116, 121, 157, 160, 187, 198, 199, 207-208, 243, 257, 306, 309-310, 338-339, 340, 342, 350, 359, 361, 387, 391, 414-415, 430, 431, 442, 457-458, 467, 469, 491, 504, 510-511
- Breck, Samuel, 17, 30, 80, 84, 105, 111, 117, 121, 151-152, 164, 228-229, 232, 243, 262, 388, 391, 415, 417, 484, 491, 504, 513
- Breen, T. H., 57, 58, 220, 318-319, 326, 344, 352 ; vol. 2 : 211, 225
- Bridgewater, Duc de, 93, 138, 172, 174
- Burke, Edmund, 141, 180, 188, 277, 280
- Bushman, Richard L., 22, 24, 75, 76, 168, 214, 337, 347, 356 ; vol. 2 : 210
- Charleston, 22, 29, 30-32, 38-39, 46, 74, 84, 93, 113, 126, 205, 206, 214-215, 218, 252, 255-258, 260, 310, 339, 342, 363, 443, 465, 478, 497, 500, 510
- Cheng, Eileen Ka-May, 153, 285, 364, 411, 412, 497 ; vol. 2 :
- Clifford, Thomas Jr., 30, 52-54, 110, 289, 338
- Colley, Linda, 19, 243, 316-318, 320-321, 327, 344, 461 ; vol. 2 : 224
- Commager, Henry Steele, 9, 19, 75, 212, 295, 299, 304, 318, 319, 340, 345, 377, 378, 501, 505, 515, 519 ; vol. 2 : 206, 218, 225
- Copley, John Singleton, 160, 183, 190, 205, 215, 216-217, 309, 495, 496, 502, 503
- Curwen, Samuel, 29, 30, 45, 87, 91, 93, 95, 109, 111, 115, 129, 136, 153, 157, 162, 163, 169-171, 173-174, 176, 178, 181, 185, 189, 190, 192, 194, 195, 198, 204-205, 210, 324-325, 327, 330, 333, 338, 340, 342, 344-346, 348, 350, 354, 355, 359, 363, 365-371
- Derby, Martha Coffin, 30, 76-77, 98, 101-103, 137, 138, 171, 173, 177, 190-191, 256, 275, 276, 281, 285, 309-311, 406, 429, 439, 466, 467, 471
- Drinker, Henry, 30, 43, 86, 90, 105, 128, 168, 327, 334, 338, 339
- Dufief, Pierre-Jean, 129-130, 485 ; vol. 2 : 214-215
- Ecosse, 31, 45, 51, 98-99, 115, 122, 176, 211, 333, 349, 354, 430
- Edimbourg, 31, 32, 53, 66, 98, 116, 136, 287, 333, 430, 433
- Espagne, Michel, 11, 12, 14, 201 ; vol. 2 : 223

Fisher, Jabez Maud, 31, 45, 75, 77-79, 84, 87, 89-90, 99, 101, 115, 128, 129, 132, 134-135, 137, 139, 141-143, 168, 171-174, 176-182, 186, 191-192, 197, 328-330, 332-333, 335, 336, 340, 344, 347-348, 352, 354-356, 482

Fisher, Samuel Rowland, 31, 75, 78, 204

Franklin, Benjamin, 11, 33, 78-79, 86, 92, 105, 115, 132, 138, 152, 159, 187, 196-197, 203, 208, 211-212, 239, 240, 260, 279, 308, 324, 343, 346, 351, 378, 392, 394, 397, 486, 487, 493, 499, 510, 522

George III, 132, 160, 189, 321-323, 381, 391, 412, 467, 494, 517

Gilpin, Joshua, 31, 67-69, 74, 96, 99, 132, 134-135, 190, 251-254, 285

Gilpin, William (Reverend), 13, 140, 190, 285, 336

Godfrey, John W., 31, 37, 86, 93, 101, 106, 111, 113-114, 117-118, 228, 237, 241, 387, 393, 415-416

Goelet, Francis, 31, 39, 52-54, 88, 105-106, 108-109, 130-131, 169-170, 182, 184, 190, 321, 327, 335, 338-339, 353

Greene, Jack P., 18, 30, 317, 344, 375 ; vol. 2 : 207, 210, 226

Hollande, 30-32, 59-60, 75, 78, 86, 94, 112-113, 118, 120, 127, 132, 148-149, 155, 158, 207, 212, 232-233, 246, 252, 265, 276, 278, 378, 411-413, 484, 498

Howard, John, 185, 304, 305, 306, 446

Italie, 30, 32, 79, 94, 99, 101, 103, 112, 118-119, 123, 138, 183-184, 197, 205, 207, 215, 220, 245-246, 260-261, 278, 286, 304, 311, 331, 356, 367, 406, 446-447, 466, 468, 471, 474

Irlande, 31-33, 45, 51, 99, 197, 251, 333, 409

Jefferson, Thomas, 11, 24, 65, 67-68, 80, 87, 96, 110, 122-123, 186, 211, 225, 228-229, 236-237, 242, 244-245, 256, 259, 277-278, 295, 297, 300-301, 306-307, 377-378, 388, 410, 414-418, 421-422, 431-432, 460, 464, 470, 473, 480, 513

Johnson, Joshua, 31, 43, 53, 56-57, 60-61, 63, 79, 134, 191, 199, 239, 334, 340, 349-350, 359

Kammen, Michael, 280, 300, 449, 493, 504 ; vol. 2 : 212, 226

Kidd, Colin, 196, 316, 319, 326, 352 ; vol. 2 : 224

Kilbride, Daniel, 22-23, 120, 243, 418 ; vol. 2 : 218, 219, 231

Kohn, Hans, 263, 304, 396, 439, 504-506, 519 ; vol. 2 : 226

Kornfeld, Eve, 222, 313, 352, 374-375, 399, 410, 462, 473-475, 478, 500, 523 ; vol. 2 : 227

Laurens, Henry, 28, 31, 35-38, 44, 49, 74, 75, 78, 80, 92, 94, 97, 99, 101-102, 111-112, 119-120, 123, 133, 175, 178, 186, 187, 193, 195, 197, 199, 200, 204-209, 211-214, 221-223, 252-255, 264, 266, 283-285, 325, 328, 330, 339, 341, 342, 344-345, 353, 357, 358, - 362, 384, 393, 399, 400, 404, 408, 479-481

Lee, William (1739-1795), 29, 44, 61, 63, 197, 199, 207, 239, 319, 322, 325, 357, 360-362, 405-407

Lee, William (1772-1840), 29, 42, 44, 49, 60, 79, 80, 96, 100, 106, 110, 122, 123, 225, 227, 229, 242, 244, 256, 277, 296, 298, 300, 306, 387, 388, 414-418, 422, 431-432, 460, 473, 480

Lively, Susan, 22, 159, 320, 349, 441 ; vol. 2 : 219

Liverpool, 13, 31-32, 46, 50, 52-53, 79, 85, 93, 98, 105, 108-109, 111, 117, 155, 171-172, 175, 269, 292, 301, 388, 393, 396, 408-409, 424, 427, 431, 436, 452, 454, 469-470, 478, 482

Londres, 6, 22, 28, 30-33, 44, 46, 49-53, 56, 63-64, 69, 72, 77-79, 86-98, 100, 107, 115-118, 123, 132, 134, 148, 163-164, 168-170, 182, 187-191, 194-195, 202, 205, 207-208, 211, 214, 218, 220, 226-230, 239, 251, 253, 255, 257-259, 262, 264, 270, 273, 281, 292, 305,

321, 330, 333, 338-339, 341, 349-350, 353, 359-360, 362, 364, 366, 394, 405, 407, 412, 417, 424-425, 433, 440, 445-446, 449, 455, 458, 465, 469, 471, 479, 503, 515

Longstreth, Charles, 31, 69, 73, 79, 97, 114-115, 128, 143, 210-211, 269-270, 287, 288, 424, 425, 431, 452

Lowell, Francis Cabot, 31, 38, 46, 68, 77, 79, 80, 144, 284, 285, 287, 302, 395, 430

Mackay, Robert, 31, 68, 84, 95, 431

Marienstras, Elise, 18, 75, 168, 238, 288, 315, 319, 373, 375, 380, 382, 389, 392-393, 396-397, 434, 436, 461, 473, 478, 518 ; vol. 2 : 201, 210, 227

Marshall, P. J., 39, 83, 317, 318, 321, 344 ; vol. 2 : 201, 207-209, 213, 226, 227

Murrin, John, 18, 41, 43, 317, 352 ; vol. 2 : 208, 227

New York, 31-32, 36, 39-41, 50-52, 54, 62, 69, 84, 113-114, 125-127, 157-159, 182, 208, 216, 253, 256, 298, 300, 307, 324, 327, 339, 342, 353, 359-360, 400, 410, 413, 422, 427, 430-432, 434, 438, 442-443, 454, 457-460, 464, 474, 484, 493, 496, 502, 505, 507, 510-511

Norton, Mary Beth, 21-22, 38, 317, 363, 366, 368-369 ; vol. 2 : 210, 219

Oldden (Olden), James, 31, 37, 83-84, 88, 90, 93, 99, 102, 110-113, 117-118, 120-121, 136, 145-146, 269, 285, 399, 437

Oxnard, Edward, 32, 153, 183, 189, 322, 325, 353, 366, 368

Paine, Thomas, 58, 152, 159, 163, 192, 205, 355

Palfrey, William, 31-32, 44, 88, 106, 122, 139, 179, 181, 183-185, 187-188, 190, 196, 198, 207, 277, 321-322, 339-340, 346-349, 352, 356, 473

Paris, 9, 28-29, 32-33, 50, 59-60, 66, 72-73, 86, 88-90, 92-93, 100, 112, 117-118, 121-122, 132, 148, 152, 157, 159, 170, 186, 191, 207, 229-230, 234, 236-237, 241-242, 244-245, 255-259, 262, 276-277, 299, 309, 329, 342, 349, 375, 377-378, 381, 387-388, 392-394, 397, 403, 411, 417-418, 426, 430, 432-433, 437, 440, 464-465, 470-471, 475, 480, 486, 493, 500

Pays de Galles, 45, 87, 98-99, 111, 115, 141-142, 181, 284, 286, 332, 366

Penn, William, 31-32, 37, 41, 44, 51-52, 54, 84, 125, 148, 194, 207, 213, 260, 298, 303, 304-306, 341, 359, 371, 381, 411-413, 435-436, 442-443, 447, 458, 471, 477, 499

Perkins, Thomas H., 32, 37, 43, 62-63, 66, 68, 77, 84, 92-93, 105, 108-109, 114, 117, 123-125, 128-129, 136-137, 140, 146, 151-152, 156-159, 164, 225-226, 229, 231, 234, 238, 241-242, 246, 255-256, 269-270, 272, 282-283, 286-288, 290, 296, 306, 379, 381-382, 387, 394, 409, 432-433, 464-465, 484-485, 489, 493, 500, 510

Philadelphie, 29, 30-32, 35, 37, 39, 40, 41, 43, 44, 48, 51, 60, 61, 64, 69, 78, 84, 91, 93, 105, 114, 116, 122, 148, 164, 189, 191, 207, 208, 209, 212, 213, 219, 220, 221, 232, 239, 253-254, 258-260, 262, 305, 323, 331, 334, 339, 341, 342, 368, 374, 379, 398, 405, 407, 416, 431, 434, 440, 448, 453, 457-458, 471, 472, 513

Pickman, Benjamin, 32, 41, 45, 91, 95, 128, 203, 322, 335, 337, 364-365, 367, 369-370

Plakins Thornton, Tamara, 12, 175, 298, 384, 512 ; vol. 2 : 227

Price, Richard, 152, 189, 205, 264, 397, 480

Priestley, Joseph, 138, 152, 187, 204, 212

Provinces-Unies, 46, 52, 59, 86, 94, 99, 101, 113, 235, 245, 247, 382

Renan, Ernest, 315, 361, 395, 398, 520 ; vol. 2 : 223

Rossignol, Marie-Jeanne, 294, 422, 423, 516

Rush, Benjamin, 72, 132, 227, 279, 300, 306, 309, 381, 394, 400, 404, 411, 448

Sansom, Beulah, 34, 90, 98-99, 101, 105-106, 111, 117-119, 121, 143-144, 150-151, 276, 281, 424, 468, 471-472

Sansom, Joseph, 32, 48, 72-73, 79, 91, 98, 103, 112, 124, 134, 143, 146, 148-151, 155-156, 158, 163, 270-271, 274, 279, 282, 285, 286, 290, 295, 298, 305-307, 379, 415, 418-419, 432-433, 436-438, 440, 444, 452-454, 457, 459, 464, 468, 471-472, 474, 482

Shippen, Joseph, 319, 321, 325, 331, 338

Shoemaker, Samuel, 32, 34-35, 80, 114, 116, 133, 189-190, 203-208, 323, 324, 368, 371, 463-464

Smith, Adam, 12, 406

Smith, William, 32, 72, 86, 88, 92-93, 202, 206, 329, 334, 351

Suisse, 30-32, 75, 80, 94, 99, 101-103, 112, 118-120, 190, 219, 245, 278, 301, 331, 382, 429, 459, 466

Thiesse, Anne-Marie, 315-316, 361, 373, 396, 445, 486 ; vol. 2 : 223

Thomas, Ebenezer Smith, 32, 34, 66, 87, 93, 151, 161, 276, 283, 297, 299, 301, 430-431, 437, 456, 478, 484-485, 489, 491, 497, 500, 504-507, 509, 512

Thompson, Benjamin, 84, 306, 446

Torrey, Mary Sargent, 8, 32, 85, 87-90, 117, 256, 271, 273, 275, 292, 296, 393, 396-397, 424, 426-429, 432, 466, 468-470, 473, 515, 519

Turner, Katherine, 20, 32, 87, 140, 292, 316 ; vol. 2 : 217

Waldstreicher, David, 220, 375, 381, 393, 396, 410, 416, 461; vol. 2 : 229

Warder, John, 32, 75, 270, 358-359, 366

Washington, George, 65, 100, 190, 238, 240, 268, 308, 318, 374, 376, 381, 393, 396, 402, 421, 447, 453, 482, 487-488, 498

Watson, Elkanah, 32, 37-38, 42, 47, 60, 63-64, 76-77, 80, 84-85, 89, 92, 98, 101, 104, 107, 109-110, 113, 120-123, 126-127, 132-133, 136, 143-144, 148-152, 155-160, 163, 170, 173-174, 179, 185, 187-190, 224-231, 233-240, 243-244, 246-247, 252-255, 263, 265, 291, 292-294, 298, 307-308, 345, 349, 357-358, 360, 378-393, 396, 398, 399-401, 404-405, 411-416, 418-419, 430, 462-463, 473, 474-476, 480-482, 484, 486-511, 522

West, Benjamin, 183, 190, 205, 215, 323, 437, 441, 446, 448

White, Joshua Elder, 32, 68, 77, 85, 96, 108, 116, 132, 137, 139, 142, 145, 148-149, 158, 160-161, 163, 185-186, 258-259, 271, 273-275, 280-283, 287-290, 293, 298, 300, 303, 305, 345, 396, 405, 424, 427, 435-437, 439, 448-456, 458-460, 462-463, 474-475, 478

Wilkes, John, 32, 44, 187-188, 196, 207, 356

Williams, Jonathan, 33, 53, 55-57, 60, 63, 79, 92, 105, 115, 132, 138, 187, 208, 212, 239-240, 341, 348, 397

Wood, Gordon, 8, 16-17, 197, 294, 334, 345, 356, 376, 394, 423, 449, 469, 473, 510, 519 ; vol. 2 : 211, 229

Zuckerman, Michael, 75, 319 ; vol. 2 : 229

TABLE DES MATIERES

VOLUME 1

INTRODUCTION.....	9
PREMIERE PARTIE : LES VOYAGEURS ET LEURS TEMOIGNAGES	27
<i>Chapitre 1 : Typologie des voyageurs</i>	29
I- Portrait général des voyageurs.....	34
II- Activités commerciales	46
A) Portrait général d'un marchand américain de l'époque.....	46
B) La fin de la période coloniale	51
C) La guerre d'indépendance	60
D) De la signature des traités de paix à la fin de la Confédération (1783-1789)	62
E) Des années 1790 à l'embargo de 1807 : neutralité et prospérité	66
F) De l'embargo de 1807 à la deuxième guerre d'indépendance	68
G) Le retour de la paix	70
III- Motivations du voyage.....	71
<i>Chapitre 2 : Les conditions matérielles du voyage</i>	83
I- La préparation du séjour	83
A) Les préparatifs du voyageur.....	83
B) Les réactions des proches	89
C) Les accompagnateurs.....	92
II- Durée et itinéraire	94
A) La durée du séjour	94
B) L'itinéraire en Grande-Bretagne	96
C) L'itinéraire sur le continent européen	100
III- Transport	104
A) La traversée.....	104
B) Les moyens de transport en Grande-Bretagne et en Europe	107
IV- Hébergement, nourriture et accueil.....	114
V- Une fois de retour.....	120
A) Bilan du séjour	120
B) Les voyages postérieurs	125

Chapitre 3 : Le récit du voyage	127
I- La forme du témoignage	127
A) Les journaux de voyage.....	129
B) Les lettres	129
C) Les illustrations.....	131
II- Les raisons du récit et les destinataires.....	134
III- La figure du voyageur et son évolution.....	138
IV- La publication	148
A) Date et contexte de la publication.....	149
B) La question de la réécriture	155
C) L'accueil des œuvres	159

DEUXIEME PARTIE : L'IMAGE DE LA GRANDE-BRETAGNE, ENTRE FASCINATION ET REJET..... 169

Chapitre 1 : De l'admiration aux premières frictions (1760-1783).....	171
I- La Grande-Bretagne, un modèle économique	172
A) Une puissance commerciale	172
B) Des manufactures en plein essor.....	175
C) Un pays à la pointe du progrès agricole.....	178
II- La Grande-Bretagne, un modèle culturel	180
A) Les grandes demeures aristocratiques et leurs jardins paysagers	180
B) Les paysages pittoresques et sublimes	181
C) Les lieux chargés d'histoire	183
D) La vie culturelle	185
E) La rencontre avec des Britanniques de renom	189
III- Les premières condamnations se dessinent.....	194
IV- Sous la tutelle de la métropole ? Les transferts dans les années 1760-1780.....	203
A) Les transferts de biens matériels.....	204
B) Les transferts de connaissances techniques.....	211
C) L'imitation des mœurs et des coutumes.....	216

Chapitre 2 : La rupture est consommée (1780-1790).....	227
I- Un portrait de la Grande-Bretagne empreint de ressentiment.....	227
A) L'intensification des critiques	227
B) L'émergence de nouvelles condamnations	230
C) Une séparation difficile	232

II- Un nouveau regard sur l'Europe.....	235
A) Le modèle français	236
B) La perception des autres pays européens	248
III- Les débuts de l'émancipation : les transferts dans les années 1780-1790.....	250
A) Les transferts technologiques et scientifiques	253
B) Les transferts culturels.....	257
C) Les transferts politiques.....	266
Chapitre 3 : Prise de distance avec la « vieille Angleterre » et l'Europe (1800-1815)	271
I- En pays étranger	271
A) La Grande-Bretagne, "terra incognita" ?	271
B) Les condamnations se multiplient	273
C) Les liens se distendent avec l'Europe.....	278
II- La terre des ancêtres	282
A) « La terre de nos poètes"	283
B) A la recherche des origines	286
C) L'Angleterre, une terre d'histoire	288
D) Des relations plus apaisées.....	294
III- En route vers l'autonomie : les transferts entre 1800 et 1815	297
A) Un système éducatif américain de plus en plus performant.....	297
B) De l'imitation à l'innovation : les transferts techniques et scientifiques.....	300
C) L'Amérique, terre de tous les possibles	306
D) La culture et les arts : des progrès encore incertains.....	310
TROISIEME PARTIE : DU SUJET BRITANNIQUE AU CITOYEN AMERICAIN, L'EMERGENCE D'UNE CONSCIENCE NATIONALE	317
Chapitre 1 : L'identité coloniale, de l'acceptation à la remise en question	319
I- Une identité multiple : sujet de l'empire, <i>gentleman</i> anglais et colon américain	324
A) De loyaux sujets britanniques	324
B) Préjugés à l'égard des Européens et des provinciaux du royaume	331
C) De parfaits gentlemen anglais.....	338
D) Des colons attachés à leur terre d'origine	342
II- "I do not wish to exchange Boston for London" : un sentiment d'aliénation croissant	347
A) Méconnus et méprisés.....	348
B) Difficultés d'intégration et mal du pays.....	351

III- “I am an American” : la prise de conscience d’une identité collective	355
A) L’émergence d’une vision continentale	356
B) La résistance s’organise chez les patriotes	360
C) Etre ou ne pas être américain : les Loyalistes en exil.....	367
Chapitre 2 : La naissance d’un sentiment national	377
I- Un portrait glorieux de la nation américaine	380
A) Un Pays de Cocagne	381
B) Un gouvernement modèle	385
C) Une société exemplaire.....	387
D) L’ébauche d’un caractère national	389
II- La quête d’une reconnaissance internationale	393
A) Confirmer l’existence de la nation et proclamer son amour pour la patrie	394
B) Exalter les héros nationaux	399
C) Prédire une destinée exceptionnelle	401
III- Les obstacles à la création d’un sentiment national	406
A) Orgueil et préjugés européens : défendre l’honneur américain	407
B) Se défaire de ses partis pris, une ambition au succès mitigé	414
Chapitre 3 : L’enrichissement de l’identité nationale	425
I- L’adoption d’une norme américaine.....	427
A) De « parfaits étrangers » en Grande-Bretagne.....	427
B) L’Amérique contre-attaque.....	429
C) « There is nothing like our country in Europe » : proclamer la supériorité du modèle américain	435
D) Une Amérique donneuse de leçons.....	438
II- Vers la consolidation du sentiment national.....	444
A) Une identité culturelle qui s’enrichit	444
B) Le début d’une remise en question	456
C) La persistance des attaches locales et des sentiments de parti	461
D) Les exclus de la définition nationale : quelle place pour les femmes, les Amérindiens et les Noirs ?.....	465
1- Les Femmes.....	465
2- Les Amérindiens	476
3- Les Noirs	480
III- Tirer des leçons du passé pour se projeter dans un avenir triomphal.....	487

A) Fédérer les citoyens autour des héros nationaux.....	489
B) Rassembler dans le présent en évoquant un passé grandiose	496
C) “Looking into futurity” : l’Ouest, ou la promesse d’un avenir exceptionnel	504
CONCLUSION.....	519

VOLUME 2

ANNEXES	7
BIBLIOGRAPHIE	183
INDEX RERUM	235
INDEX NOMINUM	237

Marchands nord-américains en voyage en Grande-Bretagne (1776-1815) : Transferts culturels et identité nationale

Cette étude met en lumière le rôle – souvent négligé ou réduit à son seul aspect commercial – des marchands nord-américains en tant que facilitateurs de liens de part et d'autre de l'Atlantique, tout particulièrement dans la sphère culturelle. Il s'agit également de montrer comment, à travers les récits de leurs voyages en Grande-Bretagne entre 1776 et 1815, ces marchands apportent une contribution essentielle à la construction d'une identité nationale nord-américaine alors en pleine définition. Il ressort que les transferts entre les deux pays sont multiples et qu'ils ne sont pas univoques, l'Amérique exerçant une influence certaine sur son ancienne métropole. L'évolution des échanges au cours de la période reflète l'autonomie grandissante de la jeune nation, ainsi qu'une adaptation systématique du modèle britannique – ou plus généralement européen - au contexte nord-américain. Le regard que les marchands portent sur la Grande-Bretagne évolue dans le même temps : à une admiration presque sans faille sous la période coloniale succède une franche hostilité allant parfois jusqu'à un rejet complet au moment du conflit révolutionnaire, avant de laisser place à des relations plus apaisées avec la « Terre des Ancêtres » au tournant du siècle. Le portrait en creux de l'Amérique qui se dégage des témoignages fait apparaître un sentiment d'attachement à la nation qui se consolide à mesure que la définition nationale s'enrichit de nouveaux éléments. Le séjour outre-Atlantique encourage indéniablement le sentiment patriotique puisqu'il permet aux visiteurs de se mesurer à un « Autre » britannique et européen, et ainsi, de prendre pleinement conscience de leurs spécificités en tant qu'Américains. A travers leurs récits, ils affirment avec force leur loyauté à la jeune nation et vantent leur supériorité, tout en défendant, en tant que marchands, des valeurs spécifiques et une certaine vision de la société nord-américaine.

Mots clés : récits de voyage américains, marchands, 18^e siècle, 19^e siècle, transferts culturels, identité nationale.

North American Merchants Travelling in Great Britain (1776-1815) : Cultural Transfers and National Identity

This work examines the part – often neglected or reduced to a solely commercial aspect – played by North American merchants as promoters of exchanges across the Atlantic, especially in the cultural area. The study of their writing while travelling in Great Britain from 1776 to 1815 shows how those merchants fully contributed to the creation of an American national identity which was being defined at the time. It appears that the transfers between the two countries were numerous and not unilateral, as North America had a significant influence on Great Britain. The evolution of the exchanges over the period illustrates the growing autonomy of the young Republic as well as a systematic adaptation of the British model to the North American environment and values. The way the merchants perceived Great Britain evolved at the same time : while the visitors venerated the Mother Country almost without bounds in the colonial period, they turned away from it, even sometimes rejected it entirely at the time of the American revolution, before returning to more peaceful relationships with the « land of [their] forefathers » at the turn of the century. The mirror image of America that emerges from their testimonies reveals a patriotic feeling that grew stronger as the American national definition expanded. Travelling to Great Britain and Europe undeniably encouraged this national feeling as it enabled visitors to measure themselves against a British – as well as a European - « Other », and thus helped them realize what made them truly American. In their writing, they asserted their loyalty to their nation and boasted about their superiority, but also, as merchants, defended specific values and a certain vision of the American society.

Keywords : American travel writing, merchants, 18th century, 19th century, cultural transfers, national identity.

Thèse préparée à l'Institut du Monde Anglophone, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3
Ecole Doctorale 514 – EDEAGE – Etudes Anglophones, Germanophones et Européennes
5, rue de l'Ecole de médecine, 75006 Paris